CHOI

L'AMÉRIQUE

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Choix de lectures de géographie, accompagnées de résumés, d'analyses, de notices historiques et de notes explicatives et bibliographiques :

L'Afrique. Ouvrage orné de 57 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 32 cartes intercalées dans le texte. Troisième édition, corrigée. 1 fort vol. de 920 pages, in-12, br. 6 fr.

Ouvrage autorisé par le Ministère de l'instruction publique et par la ville de Paris pour les distributions de prix et les bibliothèques scolaires et populaires; honoré d'une *médaille de vermeil* par la Société d'instruction et d'éducation populaires; couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.

L'Europe. Ouvrage orné de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte. Deuxième édition. 1 fort vol. de 1000 pages, in-12, br. 7 fr.

Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de la marine et des colonies; autorisé par le Ministère de l'instruction publique et par la ville de Paris, pour les distributions de prix et les bibliothèques scolaires et populaires; adopté pour les bibliothèques des écoles normales et les bibliothèques pédagogiques.

L'Asie. 1 vol. in-12. (*Sous presse.*)

La France. 1 vol. in-12. (*En préparation.*)

L'Océanie et les régions polaires. 1 vol. in-12. (*En préparation.*)

Étude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam, de 1662 à 1703, d'après les documents inédits des Archives du ministère de la marine et des colonies, avec fac-similé d'une carte du temps. 1 vol. in-8°, br. (Paris, 1883. — Leroux, 28, rue Bonaparte.) 3 fr.

L'AMÉRIQUE

CHOIX
DE
LECTURES DE GÉOGRAPHIE

ACCOMPAGNÉES

DE RÉSUMÉS, D'ANALYSES, DE NOTES EXPLICATIVES ET BIBLIOGRAPHIQUES

ET ORNÉES

de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte

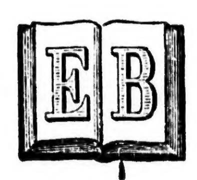
PAR

M. L. LANIER

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY ET A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de l'instruction publique, par le Ministère de la marine et des colonies et par la ville de Paris pour les distributions de prix et pour les bibliothèques scolaires et populaires. Honoré d'une *Médaille de vermeil* par la Société libre pour le développement de l'instruction et de l'éducation populaires.

CINQUIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
Vve EUGÈNE BELIN ET FILS
RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1888

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUG. BELIN ET FILS.

e ma griffe

PRÉFACE

Le développement des études géographiques ne s'est s un instant ralenti en France depuis quinze ans. En it-il d'autres preuves que l'intérêt croissant provoqué r les questions coloniales et les voyages de décou-rtes; le zèle patriotique de nos explorateurs que rien décourage ; la réunion de congrès où la France sou-nt honorablement les épreuves d'une concurrence guère écrasante ; la création de nombreuses sociétés géographie dans toutes les régions du territoire, et nt tout l'éclatant essor de la grande société de Paris , dans les jours d'indifférence, gardait fidèlement culte d'une science sans crédit, et aujourd'hui, par explorations qu'elle suscite, les travaux qu'elle blie et les récompenses qu'elle décerne, jouit auprès savants de tous les pays d'une autorité qui la met premier rang[1].

---

[1] On compte actuellement en France (1888) cinquante sociétés de géographie ; ont leur siège à Paris, la Société de géographie de France, la Société de raphie commerciale, la Société de topographie. Les autres sont celles de eille, Bordeaux, Rochefort, Lyon, Nancy, Rouen, Alger, Oran, Mont-er, Douai, Lille, Toulouse, Dijon, Lorient, Nantes. Celle de Douai, fondée l'énergique impulsion de M. Foncin, alors recteur de l'académie, est une association qui étend son réseau sur toutes les grandes villes du nord, et pe plus de trois mille adhérents. La plus ancienne de ces sociétés, la nne de toutes celles qui existent dans les deux mondes, est la grande té de Paris, qui date de 1821 ; elle a aujourd'hui 2300 membres. Toutes les tés de géographie françaises, citées plus haut, publient un *Bulletin* pé-que de leurs travaux.

LS.

Ce progrès si fécond a été particulièrement remar quable en matière d'enseignement. On a compris enfi sous le coup de cruels revers, qu'il était temps d rendre à la géographie dans les écoles françaises s place légitime. « La supériorité de leurs cartes sur le » nôtres, écrivait M. l'inspecteur général Rapet, e » 1862, dans un rapport sur l'Exposition de Londre » démontre qu'il s'agit chez les nations étrangère » d'un enseignement très populaire, tandis que da » nos écoles, il semble jouer le rôle d'un parvenu q » n'est que toléré. » Toléré était un euphémisme ; e général, il eût fallu dire proscrit. A quoi bon, pensai on, fatiguer sa mémoire à retenir des noms bizarre ou d'insipides statistiques ? Et la géographie, ainsi d finie, était traitée avec le mépris qu'assurément e méritait.

Les temps et les programmes sont changés ; géographie, autrement comprise, a tout d'un co reconquis la faveur publique. Les belles cartes qui déroulent sur les murs de nos écoles sont là pour i struire et non plus pour orner. Les atlas, les manue les livres de géographie à l'usage des classes ne comptent plus. Presque tous, des plus élémentaires a plus érudits, témoignent la préoccupation qu'insp aux auteurs la nécessité d'enseigner avec méthode clarté une science désormais obligatoire.

On ne saurait demander à ces ouvrages tous les dé loppements nécessaires. La plupart sont des mémen et des abrégés : ils courent au plus pressé, fourniss des indications sommaires, résument les faits tombent parfois dans la sécheresse à force de concisi Quant aux aspects divers du sol, à la beauté des si aux mœurs des individus, aux institutions et coutu des peuples, au commerce et à l'industrie des Ét

ux grands travaux publics, en un mot à tout ce qui st l'âme et la vie des sociétés, ils sont à peu près muets, u s'en tiennent à de vagues aperçus. C'est la part u'ils réservent à la leçon du maître, dont la parole comente et anime les données premières, et au travail ersonnel de l'élève, à ses méditations, à ses recherches. ais les heures des classes sont courtes, le temps des ctures restreint et leur choix délicat, les meilleures lontés sujettes aux défaillances, et les bibliothèques, où elles existent, fort incomplètes.

Avant nous, M. Raffy, dans ses *Lectures géographiques*, et M. Richard Cortambert, dans deux beaux vrages (*Voyage pittoresque à travers le monde; œurs et caractères des peuples*), avaient essayé déjà, ec talent et succès, de combler cette lacune[1]. A leur emple, mais en agrandissant le cadre et en rajeussant les textes, nous avons pris pour collaborateurs voyageurs et les savants eux-mêmes; nous avons prunté aux uns et aux autres quelques pages réables et instructives de leurs écrits, et composé, 'aide de ces fragments signés de leurs noms, une thologie géographique, dont les éléments sont isés aux bonnes sources. Les *Bulletins des diverses ciétés de géographie*, *le Tour du Monde*, *la Revue Géographie*, *la Revue des Deux-Mondes*, *la Revue entifique*, *la Revue politique et littéraire*, *la Revue ritime et coloniale*, *la Revue géographique internationale*, *la Revue Britannique*, *le Journal des Economistes*, *l'Economiste français*, *l'Explorateur*, *le*

Lectures géographiques, par M. Raffy (Paris, 5 vol. in-18, 1870, Thorin et nd). — *Voyage pittoresque à travers le monde*, par M. Richard Cortam- (Paris, in-8°, 2e éd. 1878, illustré, Hachette). — *Mœurs et caractères des es*, par le même (Paris, 2 in-8°, 1879, illustré, Hachette). — Voir aussi *res sur la Géographie industrielle et commerciale*, par M. Hippolyte (Paris, in-18, Palmé).

Correspondant, vingt autres recueils cités en leur lieu, outre les ouvrages originaux de librairie, nous ont fourni une ample matière, d'une abondance et d'une variété infinies. Dans le choix de ces lectures destinées à être pour l'esprit une récréation et un enseignement tout ensemble, nous nous sommes efforcé de bannir l'ennui, le mauvais goût, le mauvais style, les descriptions imaginaires, les tableaux fantastiques et inexacts, qui cachent sous un certain éclat de la forme la pauvreté ou les mensonges du fond. Nous offrons ici nos remerciements et nos hommages aux auteurs dont nous avons pris la liberté de recueillir les récits; à eux revient le principal mérite de ce livre, et nous croirions avoir acquitté une partie de notre dette, si par une citation heureusement extraite de leur œuvre, nous avions réussi à exciter, chez le lecteur, le désir de connaître l'œuvre tout entière.

Cette publication comprendra six volumes, sans liens nécessaires entre eux, et formant isolément un ensemble complet; en voici les titres : *Géographie générale et régions polaires; — France; — Europe; — Amérique; — Afrique; — Asie et Océanie.* Aux textes tirés des relations les plus récentes et les plus autorisées, nous avons ajouté des notes explicatives, les rapprochements qui nous ont paru curieux, et des analyses propres à lier les lectures et à en compléter le sens, de manière à ne pas dépasser les limites de justes citations. Nous les avons fait précéder d'un résumé contenant des notions sommaires sur la géographie physique, politique et économique des divers États, leurs constitutions, la population, les races, l'immigration, les religions, l'instruction publique, la justice, les productions, les poids, mesures et monnaies, les chemins de fer

télégraphes, la balance du commerce, la dette publique et les budgets, etc. Il est à peine besoin de faire observer que ces détails de toute espèce émanent de documents authentiques et de fraîche date. Cette brève nomenclature sera pour le lecteur un répertoire commode, mais ne le dispensera pas toujours de consulter les traités de géographie techniques, notre dessein ayant été moins de les remplacer que de les compléter[1]. Des gravures choisies avec soin, des plans et des cartes partielles dressées sur une échelle plus grande que celle des atlas usuels, ont été insérés dans le texte et contribueront à l'éclairer.

Nous avons placé, à la fin de chaque chapitre, une *bibliographie* par ordre alphabétique : 1° des ouvrages les plus recommandables ; 2° des meilleurs articles périodiques, soit écrits, soit traduits en français, qui ont paru dans les trente dernières années. En préparant les éléments de ce travail de compilation, qui nous a coûté bien des heures, et dont nous ne nous dissimulons pourtant ni les imperfections, ni les lacunes, nous avons pensé moins à nos élèves qu'à nos collègues ; nous voudrions espérer qu'il leur évitera des recherches fastidieuses et trop souvent stériles, et qu'il sera de quelque utilité à quiconque prendra la peine de le consulter. Si l'on demande pourquoi les ouvrages étrangers n'y sont pas mentionnés, nous répondrons que nous n'avons pas prétendu faire une œuvre d'érudition pure, et que d'ailleurs il fallait se borner.

---

1. Nous sommes heureux à cette occasion de signaler les excellents *Cours de géographie* de M. Pigeonneau, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, qui ont obtenu un succès si prompt et si mérité. M. Pigeonneau a bien voulu nous aider de ses conseils pour la rédaction du plan de cet ouvrage, et mettre à notre service, avec une obligeance parfaite, sa science de géographe et son expérience de professeur. Qu'il nous permette de lui adresser ici l'expression de notre gratitude.

Un dernier mot. Nous avons dû, non sans regret, écarter le plus souvent les détails historiques ; cette exclusion, du moins, n'a pas été absolue. Toutes les fois, par exemple, que nous avons rencontré sur notre route le nom, l'action, le souvenir de la France, nous nous sommes fait un devoir de nous y arrêter un instant ; ces traces toujours visibles de notre influence se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays. Il faut se garder, plus que jamais à l'heure présente, de sacrifier aucune parcelle de nos gloires nationales et de laisser s'effacer la saine et forte notion de patriotisme qui nous a faits ce que nous sommes. Sans imiter la ridicule forfanterie de certains livres classiques étrangers, il est bon de rappeler à la jeunesse de nos écoles que le rôle de la France dans le monde a été maintes fois héroïque, et encore plus souvent généreux : elle puisera dans ces souvenirs non une matière à de vaines déclamations, mais de solides leçons contre le découragement et l'indifférence, et de grands exemples à suivre. C'est le propre de la géographie de distinguer les races, les frontières et les drapeaux : par là, elle donne à qui l'enseigne et l'étudie de bonne foi un moyen de servir la vérité et d'honorer la patrie.

L. LANIER.

LECTURES ET ANALYSES DE GÉOGRAPHIE

AMÉRIQUE (GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

L'Amérique, Nouveau-Continent ou Nouveau-Monde, est une des cinq rties du monde. Elle forme une île, enveloppée à l'ouest par le Grand-éan, qui la sépare de l'Asie; — à l'est par l'Atlantique, qui la sépare de urope et de l'Afrique; — au nord par la mer Glaciale arctique. Elle cupe une partie de l'hémisphère qui fait face à celui que remplit l'an-n continent, Europe, Asie, Afrique. Sa plus grande longueur, du cap Prince-de-Galles au cap Horn, est de 18,000 kilom. Le nouveau conti-nt se compose de deux presqu'îles, rattachées par un isthme long de 300 kilom., et large, dans la partie la plus resserrée, de 45 kilom. De la distinction géographique des trois Amériques : *du Nord*, *Centrale*, *du d*. La situation astronomique est la suivante : 55° 58′ 40″ de lat. S., et ° 33′ 30″ de lat. N.; 69° 36′ 24″ et 170° 19′ 20″ de long. O. de Paris.

La forme de l'Amérique du Nord est très irrégulière : à l'est, l'océan antique forme trois vastes golfes : *baie de Baffin*, *golfe du Mexique*, *mer Antilles*; le littoral est très découpé, les îles nombreuses (*Terre-ve*, *les Lucayes*, *les Antilles*, etc. A l'ouest le Pacifique creuse la mer *meille*; les îles sont *Vancouver*, l'*archipel de la Reine-Charlotte*, *les outes*, etc. Au nord, l'Océan polaire est couvert d'une multitude es, l'*archipel arctique*.

L'Amérique du Sud a des contours moins brisés, et peu d'îles impor-tes, à l'exception de la *Terre de Feu*, des *îles Falkland* et de l'*arch. Chiloé*, dans l'extrême sud.

Le continent américain est bordé à l'ouest plutôt que traversé par un mense système de montagnes qui s'y développe dans toute sa longueur, uis le cercle polaire jusqu'au détroit de Magellan; tantôt se redressant vives arêtes, tantôt s'élargissant en plateaux flanqués de terrasses allèles et de chaînons escarpés; on le nomme *Rocky mountains* (mon-nes Rocheuses) aux Etats-Unis; *Sierra Madre* au Mexique; *Cordillera os Andes* (Cordillère des Andes) dans la péninsule méridionale.

D'autres chaînes ou plateaux existent à l'est en dehors de la grande Cordil-. On a réduit à sept les groupes distincts qui forment l'ossature du tinent tout entier : 1° *système des montagnes Rocheuses*; 2° *système icain*; 3° *système central*; 4° *système des Alleghanys*, dans l'Amé-e du Nord; — 5° *système des Andes*; 6° *système de Parima*, entre énoque et l'Amazone; 7° *système brésilien*, entre l'Amazone, le Parana 'Atlantique. Les montagnes sont volcaniques; quelques cratères sont

toujours actifs. Les plus hauts sommets sont l'*Aconcagua* (Chili, 6654 m. et le *Chimborazo* (Equateur, 6530). Quinze pics environ dépassent 550 mètres. Montueuse à l'ouest, l'Amérique est, dans la partie orientale, occupée par d'immenses plaines inclinées vers l'Atlantique ; telles sont le *terres froides* et humides de la Nouvelle-Angleterre, les *savanes ou prairies* du Mississipi, les *llanos* de l'Orénoque, les *selvas* de l'Amazone, le *pampas* du Parana et de la Patagonie.

Les cours d'eau qui ont une issue vers la mer se distribuent en tro versants : **1° Mer polaire et baie d'Hudson** : bassins du *Macken* (4000 kilom.) et des *Saskatchaouan* (3500 kilom.); — **2° Grand-Océa Pacifique** : bassins du *Youkon* (3500 kilom.); du *Fraser* (1250 kilom. de l'*Orégon* (2500 kilom.); du *Colorado* de l'ouest (2500 kilom.). — **3° Atlantique** : bassins du *Saint-Laurent* (3500 kilom.); du *Mississ* (5500 kilom.); du rio *Bravo del Norte* (3500 kilom.); du rio *Magd lena* (1600 kilom.); de l'*Orénoque* (2400 kilom.); de l'*Amazone* (55 kilom.); du rio *San Francisco* brésilien (2900 kilom.); du *Rio de Plata* (5000 kilom.).

La division générale de l'Amérique en plateaux montagneux tr élevés et en plaines très basses, explique, suivant Malte-Brun, le co traste entre deux climats très différents et pourtant très rapprochés. L Pérou, Quito, Mexico jouissent d'une température printanière, tan qu'à peu de lieues la chaleur malsaine étouffe l'habitant des ports Vera-Cruz ou de Guayaquil. Humbold attribue la douceur relative climat des plaines basses aux courants d'eau froids de la mer, à l'abo dance des sources et des fleuves, à la présence des forêts impénétrab remplies de rivières, à la proximité des régions polaires.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

L'Amérique, peuplée au moment de sa découverte par Christo Colomb (1492), d'Indiens peu nombreux, disséminés, incultes pour plupart, est devenue par l'immigration et la colonisation une terre eu péenne. Espagnols, Portugais, Français, Hollandais, Anglais, Alleman Italiens, Scandinaves, Chinois même y ont successivement ou ensem fondé des établissements à l'image de leurs métropoles. Aujourd'h organisés et émancipés, les Etats américains vivent de leur vie pro politiquement indépendants, sauf quelques rares colonies que l'An terre, l'Espagne, la France, la Hollande et le Danemark y conserv encore.

NOMS DES ÉTATS	KILOM. CARRÉS	POPULATION	PAR Kil. c.	KILOMÈTRES de chemins de fer.	LIGNES télégraphiques.

NOMS DES ÉTATS	KILOM. CARRÉS	POPULATION	PAR Kil. c.	KILOMÈTRES de chemins de fer.	LIGNES télégraphiques.
					kilomètres
1. République des États-Unis	9 272 448	55 500 000	5,4	194 000	264 000
2. Empire du Brésil	8 337 218	12 000 000	1,4	6 415	9 300
3. République mexicaine	1 946 000	10 447 000	5,0	6 000	31 000
4. République de Colombie	830 700	2 951 323	3,5	225	3 700
5. République du Pérou	1 072 496	2 640 000	2,4	2 510	2 200
6. République de Bolivie	1 297 255	2 325 000	1,8	50	762
7. République du Chili	676 000	2 415 000	3,6	2 275	12 200
8. République de Venezuéla	1 137 615	2 070 497	1,8	165	1 830
9. République Argentine	2 835 000	2 942 000	0,8	4 576	18 700
10. République de Guatémala	121 140	1 215 310	10,0	140	4 600
11. République de l'Équateur	643 295	946 033	1,5	122	»
12. République d'Haïti	23 911	550 000	23,0	»	»
13. République de Salvador	18 720	613 000	25,7	86	2 800
14. République de l'Uruguay	169 800	520 500	3,0	421	1 200
15. République de Honduras	120 480	351 700	3,0	111	2 160
16. République de Nicaragua	133 800	300 006	2,2	140	1 250
17. République dominicaine	53 343	300 000	5,5	»	1 040
18. République du Paraguay	238 290	346 000	»	72	100
19. République de Costa-Rica	51 760	210 000	4,0	180	580
20. Canada	8 300 000	4 350 000	0,6	14 200[1]	72 500

1. Les Anglais ont construit 40 kilomètres de voie ferrée à la Jamaïque, et 34 dans leur colonie de la Guyane. L'île de Cuba a 1500 kilomètres de chemins de fer, et la Trinité 71.

Le nombre des Indiens autochthones qui subsistent encore en Am- rique est très incertain. D'après la statistique de Behm, on peut l'év- luer ainsi :

1° Dans l'Amérique du Nord :

Dominion du Canada	155 000
États-Unis	306 000
Mexique	6 000 000
Amérique centrale	6 000
Total	6 467 000

2° Dans l'Amérique du Sud :

Colombie	126 000
Venezuela	52 500
Équateur	200 000
Pérou	400 000
Bolivie	245 000
Chili	10 500
Argentine	40 000
Paraguay	25 000
Patagonie	30 000
Brésil	500 000
Guyanes	10 000
Total	1 639 000

Total général 8 106 000

Origine du nom « Amérique. » — M. Jules Marcou, dans une sava- dissertation (*Bulletin de la société de géographie de Paris, juin* 1875 recherché l'origine du nom d'Amérique. Il constate d'abord que le n *Amérique* est un terme indigène qui désigne au Nicaragua les hautes te- entre Juigalpa et Libertad (province de Chontales), c'est-à-dire le dos séparation entre les eaux qui s'écoulent dans l'Atlantique, et celles vont dans le lac de Nicaragua. Colomb, dans son quatrième voyage (1502 aborda à la côte de Costa-Rica, dans la grande baie de Chiriqui, où viv encore aujourd'hui les Indiens Carcas et Ramas, les plus sauvages et moins hospitaliers des Indiens de l'Amérique centrale. C'est dans l pays que s'élève la chaîne de montagnes appelée Amérique. Ces m tagnes renferment de l'or, et M. Marcou suppose que les premiers n gateurs espagnols ayant demandé aux Indiens d'où provenait l'or qu portaient comme ornement, ceux-ci durent répondre de « l'Améric c'est-à-dire des hautes terres de l'intérieur. Ce nom resta donc pour Espagnols comme celui d'un El Dorado, et ils le répétèrent à tout pro On ne le rencontre pourtant pas dans le rapport (*lettera rarissima*) adre par Colomb à Ferdinand d'Aragon sur son dernier voyage. — En Eur tout le monde parla bientôt des découvertes des Espagnols. Un profess libraire de Saint-Dié, Hylacomylus, ne connaissant d'autres relations i primées sur ces expéditions que celles d'*Albericus Vespuccius*, publiées latin (1505) et en allemand (1506), crut voir dans ce prénom d'*Alberi* l'origine du nom corrompu et altéré d'*Amérique* ou *Americ*, et dans opuscule (Strasbourg, 1509), confondant le prénom de l'aventurier ita (Alberico) et le nom géographique (Améric), il propagea son erreur Allemagne. La première carte parue à Bâle en 1521 porte ces mots *America provincia*. Quand elle parvint en Espagne, Colomb était m ses compagnons avaient pour la plupart disparu, les uns morts, les aut retournés dans les Indes, et personne ne rectifia l'erreur, le nom resta nouveau-monde ; mais Hylacomylus, en rapportant à Vespucci l'honneur nommer le continent découvert par Colomb, avait commis une injust involontaire, dont la mémoire de Colomb a souffert, et qui n'est pas i putable à Vespucci. En réalité le nom *Amérique* est américain. (V. sur

même sujet : *de Humboldt, Examen critique de l'histoire géographique du nouveau continent ;* — et *de Varnhagen, Vespuce et son premier voyage*, 1497-1498, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1858, tome I). M. Edouard Charton (*Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 192-196), déclare immérité l'honneur fait à Vespuce, mais le défend contre le reproche de mensonge et de faux, et démontre qu'il n'est pas responsable de l'injustice qu'a propagée Hylacomylus (Waldseemüller). M. Charton admet le prénom *Amerigo*, inconnu en Italie, mais fréquent en Allemagne (*Amalrich*, *Amelrich*). C'est l'ancien nom français *Amaury* qui est devenu quelquefois *Maury*.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Antiquités américaines.

On a beaucoup discuté dans notre siècle sur la pluralité ou l'unité des races américaines. De cet amas « de systèmes contradictoires, d'hypothèses aventureuses et de divagations folles », accumulé par les deux écoles polygénistes et monogénistes, c'est à peine si la critique a pu faire sortir quelques données probables. Le cadre et la nature de cet ouvrage ne nous permettent pas de passer en revue les opinions des savants qui ont discuté ces mystérieux problèmes sans les résoudre. MM. de Humboldt, de Quatrefages, l'abbé Brasseur de Bourbourg, César Daly, Angrand, Waldeck ; les savants étrangers Nott, Gliddon, Haven, Bancroft, John Short, Squier, Davis ne s'accordent pas dans leurs conclusions; les uns admettent et les autres rejettent l'antiquité de la race américaine; ceux-ci affirment que les tribus asiatiques sont venues peupler l'Amérique, et découvrent des rapports certains entre la civilisation mexicaine et les civilisations de la Haute-Asie : M. de Quatrefages, par exemple, soutient que les Chinois connaissaient l'Amérique bien avant que les Européens eussent à ce sujet d'autres indications que les données plus ou moins légendaires. Ceux-là, et ce sont surtout les Américains, nient les migrations volontaires des peuples dans le nouveau continent, et le représentent comme ayant été absolument isolé depuis les premières périodes géologiques où l'homme a fait son apparition sur la terre. Ces diverses théories fourniront longtemps encore une abondante matière aux discussions des congrès des Américanistes. Ce qui

est certain, c'est que l'Amérique renferme un très gran
nombre d'imposants débris de monuments lapidaires qui té
moignent de l'éclat de civilisations disparues. On les ren
contre surtout au Mexique, au Pérou, dans l'isthme central
aux Etats-Unis, sous la forme de bas-reliefs représentant de
oiseaux, des reptiles, des mammifères, des hommes même
taille gigantesque ; et aussi de temples, de pyramides, d'en
ceintes et de monticules fortifiés. M. John Short a composé u
grand ouvrage sur les Américains du Nord, leurs origine
leurs migrations, leurs civilisations. « Les restes de ce peu
» mystérieux connu sous le nom de *Mounds Builders*[1], di
» il, sont répandus sur des centaines de milles aux Etat
» Unis, et c'est une question de savoir si l'antiquaire s'étonn
» plus du nombre de ces restes que de leur grandeur et d
» leur immensité. »

Nous empruntons à une remarquable étude, publiée sur
sujet dans la *Revue de géographie* (avril 1881) par M. d
Fontpertuis, les détails suivants sur les *Mounds Builders*[2] :

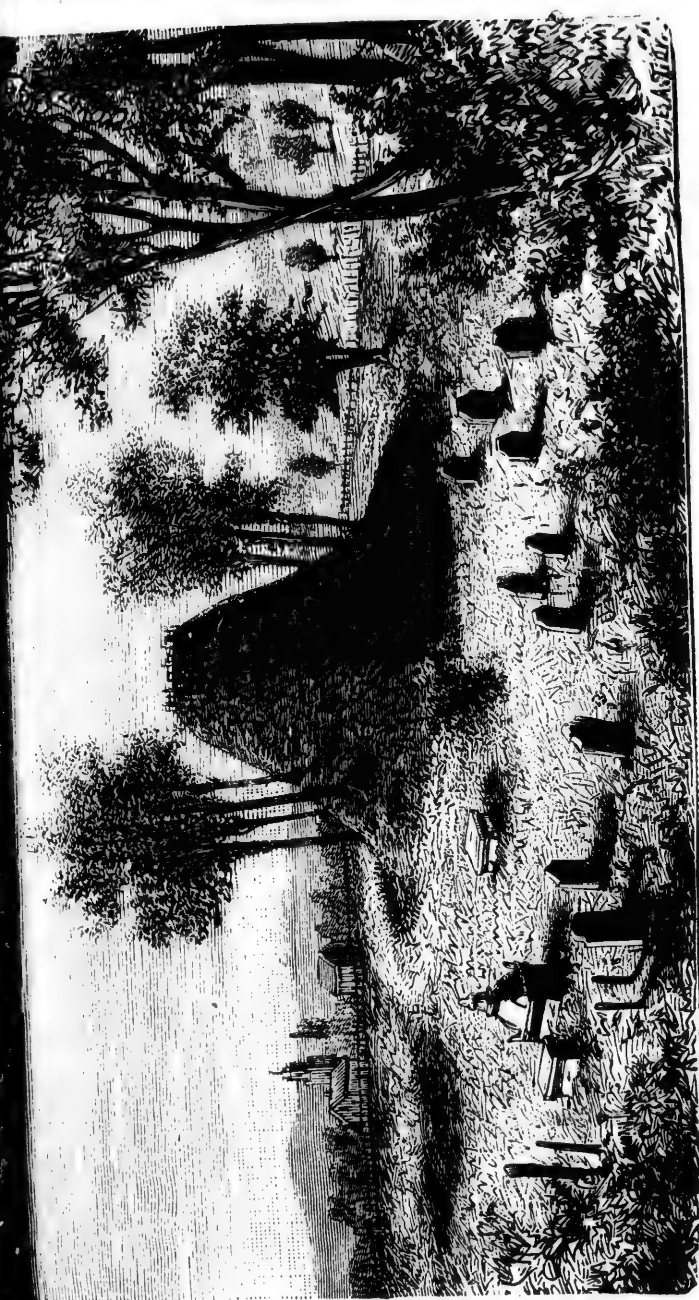
Les Mounds Builders (États-Unis).

« Les vestiges qu'a laissés ce peuple sont épars da
toute l'immense région qu'arrose le Mississipi, ainsi que
Missouri et l'Ohio, ses grands tributaires ; mais il
semble pas avoir atteint à l'ouest les rivages de l'Atla
tique, à moins qu'on ne veuille lui attribuer ces immens
amas de coquilles qui se voient sur le littoral de l'Atla
tique depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Floride, sur l
bords du golfe du Mexique et les cours d'eau qui s'y jette
Cependant il existe quelques vestiges de la présence d

---

1. *Mounds Builders*, constructeurs de monts.

2. Les travaux sur les origines américaines abondent depuis Humboldt,
est le véritable et puissant initiateur de ces études toutes modernes, et d
on a pu dire spirituellement qu'il avait découvert l'Amérique une seconde f
Outre les ouvrages spéciaux, que nous indiquons dans la Bibliographie,
peut consulter les nombreux mémoires insérés dans la *Revue d'anthropolo*
et les excellents résumés de M. Vivien de Saint-Martin dans les différe
livraisons de l'*Année géographique* (Paris, Hachette, 1862-78). M. E. Beau
a constaté, dans ses travaux sur les *Colonies européennes d'Amérique a*
Colomb, l'existence de quatre colonies distinctes : la *Grande Islande*
dixième au quatorzième siècle (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse);
Groënland (dixième siècle); le *Vinland* (nord-est des Etats-Unis actuels);
Norambègue (baie de Fundy).



Le mound de Marietta (Ohio).

Mounds Builders sur les bords de la rivière Wateree, p de Camden, et dans la région montagneuse de la Caroli du Nord... On trouve des mounds sur les bords du lac H ron, près des sources de la rivière Saint-Clair; à Otta dans le Michigan, à Mackinaw, à Beaver-Harbor, sur le lac même nom, et l'un des mounds les plus riches en déb humains ou autres est celui de la Rivière-Rouge, situé sur cours d'eau qui porte ce nom, à environ deux lieues la ville de Détroit. Il mesure actuellement 20 pieds hauteur et doit avoir eu originairement 200 pieds de lar sur 300 de long. Il est entouré de plusieurs mounds d'u moindre dimension, et dont l'exploration a été remarqua par la découverte de tibias humains extrêmement aplat

..... « Plusieurs des mounds que l'on rencontre da l'Etat de Wisconsin ont donné lieu, par la forme partic lière et fantastique qu'ils affectent, de croire qu'ils n'app tenaient pas au même peuple que celui qui occupait les v lées plus méridionales. Au lieu de la pyramide ou du cerc qui est le type ordinaire de ces constructions, celles du W consin reproduisent, pour la plupart, la figure d'un anim d'un oiseau ou même d'un homme... Dans l'Ohio, les moun le *Grand serpent* et l'*Alligator* prouvent que les formes a males n'étaient pas inconnues aux habitants de cette derni région. Son nom même indique très bien ce qu'est la for du premier de ces mounds; la tête du serpent y est figurée p la crête d'une colline, et son corps par des ondulations g cieuses qui se déploient sur une longueur de 700 pieds, en terminant à la queue par un triple repli. L'*Alligator* n'est moins remarquable par l'habile et scrupuleuse reproduct des formes du hideux saurien dont il porte le nom. Quelqu fois les mounds empruntent la forme d'animaux dispar ou inconnus, tel, par exemple, celui qui figure un anim fantastique ayant une tête ressemblant à celle d'un sin un corps long de 160 pieds et une queue de 325 pieds, décrit un demi-cercle. Mais le plus remarquable exem de cette sorte de mounds est assurément le gros éléph qui se dresse à quelques milles au-dessus de l'embouch du Wisconsin; c'est une représentation si fidèle des for

...et animal que ses constructeurs devaient être nécessai-...ent très familiers avec sa vue et ses traits, de même ...le choix qu'ils ont fait d'un éléphant suggère l'idée qu'ils ...ent d'origine asiatique ou bien contemporains du mas-...onte américain.

... « Le site sur lequel s'élève aujourd'hui une des *Reines ...'Ouest*, la grande ville de Saint-Louis, était jadis recou-... de mounds, dont un avait 35 pieds de haut, et c'est dans ...groupe qui en embrasse environ une soixantaine que se ...sse, dans le voisinage de Saint-Louis l'œuvre la plus ma-...ique des Mounds Builders, la grande pyramide tronquée ...Cakokia, qui déploie son énorme masse quadrangulaire ...des côtés longs respectivement de 500 et 700 pieds. Elle ...ouronne, au sommet, d'une terrasse de 200 pieds de large ...450 de long, que surmonte elle-même un petit mound ...que haut d'environ 10 pieds. Le docteur Forster ne doute ... que cette terrasse ne supportât un vaste temple.

... Les travaux militaires que les Mounds Builders ont ...és sur divers points du vaste territoire qu'ils occupaient ...lent un état de civilisation assez avancé... Ces travaux ... de deux sortes : les enceintes fortifiées proprement dites ...s mounds fortifiés, qui servaient d'observatoires ou ...ant-postes : ceux-ci sont répandus tout le long des ...s d'eau ; on en rencontre non seulement sur l'Ohio et ...ississipi, mais encore sur leurs affluents [1]... »

Ad.-F. de Fontpertuis,
Le peuple des Mounds et ses monuments.
(*Revue de géographie*, avril-août 1881.)

... peuple des Mounds n'a laissé aucun témoignage précis de son anti-... : « leur histoire, dit M. Short, est un livre scellé, et la date même ...proximative de leur apparition dans le bassin du Mississipi est aussi ...ertaine que celle de la première origine de l'homme. » Des fouilles ...prises dans l'Iowa ont livré des échantillons curieux de leur industrie ; ...haches de cuivre enveloppées dans un tissu, des pipes en pierre ...ues de sculptures représentant divers animaux, des coquilles marines, ...débris humains, des tablettes d'ardoise carbonifère recouvertes d'une

---

[1] ...Suivant MM. Squier et Davis, les mounds du bassin de l'Ohio dateraient ...lle ans environ. On ne rencontre pas moins de dix mille de ces monti-... artificiels dans le bassin du Mississipi.

quantité de figures et de dessins hiéroglyphiques. Dans le Tenness mont funéraire ou tumulus de Brentvood renfermait une centa squelettes, ensevelis pour la plupart dans des cercueils de pierre. D'a tertres funéraires cachaient des sarcophages, des poteries en a peintes en ocre rouge, des jarres, et beaucoup de vases aux fo souvent étranges, mais artistiques. Les Mounds Builders étaient un p agricole; ils cultivaient les terres voisines du Wisconsin et du Mis ils exploitaient les mines, ainsi que l'attestent les anciens travaux terrains de la région du lac Supérieur.

On est moins bien renseigné sur la religion, les mœurs, les cout les lois des Mounds Builders[1]; et c'est en ces matières surtout q conjectures et les affirmations des savants doivent être accueillie quelque défiance.

Un Américain, M. Lucien Karr, aide-curateur au musée Peab Cambridge (Massachusets), va jusqu'à nier l'existence de ces pre fondateurs d'une antique civilisation dans le Nouveau-Monde. Il at aux mounds une origine moderne. Ceux qui les ont élevés, s lui, sont les ancêtres des Indiens actuels, qui étaient comm des pêcheurs, des chasseurs, et aussi des agriculteurs. C'est à eu les premiers colons de race blanche eurent recours pour avoir du sans lequel ils seraient morts de faim. Les mounds, élevés en co par une multitude réunie, étaient des sépultures, ou le piédest lequel étaient bâtis les villages, entourés de palissades. Les ra des anciens voyageurs qui ont pu assister à la construction des m les traditions des tribus et les objets trouvés dans les fouilles att que les mounds sont l'œuvre des Indiens. (*The Mounds of the Mis valley historically considered.*)

Antiquités de Tula et de Comalcalco (Mexiq

« Tula n'est aujourd'hui qu'un petit village de q cents âmes; autrefois c'était la capitale toltèque, et d'a les historiens, ce fut la ville la plus ancienne de l'Anah J'en veux raconter l'histoire en quelques lignes.

« Les Toltèques sont de race *nahua*, et l'on désigne ce nom toutes les tribus d'une même race et d'une m

1. « Les tribus vaincues par les Espagnols (Kachiquels, Quichès, L » dons, Tchèques, Zutugiles, Mosquitos, etc., etc.), séparées par vingt i » et par des dissensions séculaires, n'étaient pas les possesseurs primit » sol. Elles avaient été précédées, à une époque inconnue, par des p » tions supérieures dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'elles avaie » architecture grandiose, des temples et des palais superbes, des obéli » des statues, des objets d'art, et une écriture hiéroglyphique analog » celle de l'Egypte, mais indéchiffrable. La critique moderne s'est bea » occupée de ces monuments, sans parvenir à percer le mystère de le » gine. Nous connaissons dans tous leurs détails, grâce à la gravure » la photographie, les ruines de Copan, d'Uxmal, de Quiché, de Mitt » Palenqué surtout, dans le Yucatan, que le savant M. Jomard appe » Thèbes américaine; mais leur secret historique est resté enseveli s » forêts impénétrables, avec les générations successives dont elles a » la grandeur. » (Félix Belly, *A travers l'Amérique centra*

gue qui, venues du nord, envahirent successivement, du ptième au quatorzième siècle, les plateaux du Mexique et e partie de l'Amérique centrale. Les historiens nous ent que le Toltèque était théiste, qu'il adorait le soleil, lune et Tlaloc; que ses mœurs étaient douces et qu'il n'of- it à ses dieux que des sacrifices innocents. Veytia repré- nte l'indigène toltèque comme un homme de haute sta- e, au nez aquilin, blanc et barbu. La civilisation toltèque vrit en moins de quatre siècles le Mexique entier de es et de monuments; puis elle s'éteignit comme par un p de foudre. Vers le milieu du onzième siècle, plusieurs nées d'inondations, de sécheresses et de gelées intenses enèrent d'épouvantables famines suivies de peste. Les nemis du dehors et les grands vassaux profitèrent de fatales circonstances pour renverser l'empire; une erre d'extermination s'ensuivit, dura trois ans, et acheva décimer ce malheureux peuple.

Nous sommes donc à Tula[1], sur l'emplacement de cienne ville toltèque. Les antiquités qu'on rencontre à que pas dans le village nous offrent assez de témoignages cette curieuse civilisation. La plus petite et la plus éressante de ces antiquités est une large coquille perlière lptée, qui représente un chef toltèque avec tous ses attri- s et ressemble aux sculptures de la pierre de Tizoc à xico, mais plus encore à certains bas-reliefs de Palenqué d'Ocosingo dans l'Etat de Chiapas. En pleine rue, tre une muraille, je trouve un grand anneau de pierre lpté, il a $1^{m},95$ de diamètre; le trou central a $0^{m},37$. ait, à n'en pas douter, l'un des anneaux enclavés dans murailles du premier jeu de paume, *tlachtli*, créé sur ahuac, jeu transmis par les Toltèques, non seulement aux ecs, car il existait à Mexico, mais transporté par eux dans abasco à Uxmal, où l'on en retrouve l'édifice, et à Chi- itza, où un autre anneau semblable, quoique de sculptures érentes, est encore en place. Les historiens nous parlent de

[1] Tula est située à 20 lieues au nord de Mexico. Le chemin de fer qui de la capitale s'arrête actuellement à Huehuetoca, d'où une diligence it à Tula, dans la province d'Hidalgo.

ce jeu national dans tous ses détails et nous racontent q le joueur assez heureux pour faire passer ses paumes à travers de l'anneau central avait le droit de dépouiller l assistants de leurs vêtements et de leurs bijoux ; de so qu'au moment où la balle passait, c'était une débanda générale, suivie d'une poursuite ardente de la part du va queur, aux rires et aux applaudissements de la foule.

» Sur la place nous remarquons un immense fût de colon couché ; il est en deux morceaux de basalte fort dur, c verts de lignes courbes, de palmes et de sculptures bizarr Un autre fût avec son chapiteau, de même matière, r semble tellement à un chapiteau dorique que l'on n'ose attribuer une origine indienne.... Nous voyons sur la mê place trois parties de cariatides, deux debout et l'autre chée. L'une d'elles a une hauteur de $2^m,18$, le diam des jambes est de $0^m,80$, la longueur des pieds de 1^m,

» ... Ces grandes pièces faisaient, dit-on, partie du ter de la *Rana*, le temple de la Grenouille, dont parle l'hi rien Veytia. Il aurait été construit sous le règne Mitl, empereur toltèque, qui, jaloux de la prospérité Teotihuacan, une de ses villes de province, avait ré d'attirer à Tula les nombreux pèlerins qui se rendaient foule à la ville sainte de l'Anahuac. Ce temple, construit pierres magnifiquement taillées, avait la forme d'un ca long ; à l'intérieur, le toit était fait de pierres p et bien ajustées, qui, se rapprochant les unes des autres réunissaient dans le haut, et formaient comme une esp de voûte. Au dedans se trouvait un piédestal sculpté a le plus grand soin et sur lequel on plaçait la statue de déesse ; elle était en or massif, couverte d'émeraudes artistement travaillée.....

» A notre arrivée dans l'état de Tabasco, nous som accueillis par des récits merveilleux au sujet des ruines restes en sont immenses, et les pyramides sur lesqu s'élevaient les palais sont si nombreuses qu'on a dési sous le nom de *Cordillero* (les Cordillères) l'emplacem qu'elles occupent. On en compte un millier, me dit-on toutes hauteurs, et elles s'étendent dans une direc

d-est à partir de Comalcalco, traversent la lagune vers le ote, et arrivent jusqu'à la mer sur une ligne de vingt omètres. Les ruines se trouvent à 3 kilomètres à l'est la rive droite de la rivière..... Nous gravissons avec ne les flancs glissants de la pyramide pour atteindre le e plateau qui la surmonte. Là, je ne saurais décrire onnement, l'enthousiasme, le saisissement qui s'em-ent de moi. Tout est si en dehors des choses que j'atten-! tout est si neuf ! si étrange! Je me trouve en effet en ence de ruines gigantesques, du même style que celles alenqué, mais plus grandes. Cette pyramide à 285 mètres ase sur 30 à 35 de hauteur; elle est oblongue, surmon-d'un vaste plateau où s'élevaient les palais indiens ; elle bâtie en briques cuites et en terre. Pensez à des milliers yramides composées des mêmes matériaux et vous rez du travail incroyable que nécessita leur construc-! En dehors de ces masses écroulées, ruines informes ne disent rien, le premier édifice qui fixe mes regards une tour carrée couronnée d'arbres comme la tour de enqué [1], avec des intérieurs semblables. Tout auprès

---

Durant ce même voyage, M. Charnay a visité de nouveau les ruines de qué, situées dans la province de Chiapas : « Plus jeune, écrit-il, j'avais l'édifice modeste ; j'y retourne presque vieux, et je le trouve gran-Une courte promenade aux environs, au milieu de ce qui reste encore nes debout, me pénètre d'admiration. Ce palais massif, ces temples, ces nides de toutes hauteurs sont plus que majestueux, ils semblent ants... » Ces ruines ont été souvent décrites, notamment par l'abbé ur de Bourbourg; un des premiers voyageurs qui les ont découvertes illées fut Waldeck dont l'histoire tient du roman.

n 1822, après avoir publié la relation d'Antonio del Rio sur Palenqué, ommée la Thèbes américaine, Waldeck voulut connaître par lui-même ruines du Mexique et s'installa bravement avec une famille indigène au eu des décombres de la vieille Palenqué. Ses recherches furent patientes crupuleuses. Il revint en France, chargé de dessins, de cartons, de eaux, de notes, songeant à l'honneur que ses découvertes allaient lui ir ; mais bientôt arrivèrent les désillusions. Les libraires ne voyaient un filon d'acheteurs possible pour une publication d'un pareil ordre ; héologie américaine n'était pas classée ; l'Académie elle-même ne pos-it pas un seul savant capable de patronner l'œuvre ; bref, l'immense ail demeurait en manuscrit. Waldeck ne parvint à triompher de l'in-rence des libraires et de l'administration qu'à l'âge de quatre-vingt-e ans ! Heureusement la nature lui permit d'être centenaire et de jouir que peu de ses succès tardifs. Il mourut à cent neuf ans, n'ayant guère ne infirmité : la surdité. A cent trois ans, il envoyait encore des tableaux alon ! On se rappellera longtemps ce robuste vieillard à la barbe blanche, eint coloré, aux yeux vifs, presque passionnés, alors qu'il était presque naire ! Il se tenait droit, bien ferme dans sa haute taille en face des s du siècle dont il était vainqueur. Il chargeait sa palette de tons

sont d'autres décombres, et plus au sud une partie du gra palais qui occupait l'esplanade. Il n'en reste que peu chose, un fragment de 15 mètres environ, composé deux grandes salles parallèles, qui nous fait connai l'architecture et la disposition de l'édifice. Nous retr vons de plus toute la base des murailles de la façade ori tale et nous pouvons rétablir le plan de l'édifice dans entier. Le mur de l'extrémité sud est complet, et l voit encore aussi vive que jadis la peinture rouge jaun dont il était couvert. Ce palais, composé comme le pa du gouverneur à Uxmal, d'une double travée d'appartemen avait une longueur de $71^{m},55$..... Il est construit briques cuites, rouges et minces, et d'un épais mortier chaux tirée des coquilles des lagunes. Le bas de la mura était nu, couvert de stuc poli, et, autant qu'on en peut ju sans ornement, mais la frise qui constituait le toit é d'une richesse extraordinaire, si l'on s'en rapporte fragments disséminés çà et là..... Des espèces d'h roglyphes énormes, modelés dans le ciment, faisai si bien corps avec la muraille, que des fragments toutes grandeurs s'en écroulèrent sans se rompre. C à cette solidité que nous devons la conservation d bas-relief provenant de la tour occidentale et dont ne peut qu'admirer le modelé magnifique..... T près de cette pyramide, nous en visitâmes d'autres m importantes qui font partie de la même cordillère; sur tou comme sur la première, nous trouvâmes des ruines am celées, restes de murailles intérieures écroulées, fragm d'ornementation, briques énormes, palais, temples demeures des grands. »

Désiré CHARNAY [1], *Mes découvertes au Mexi*
Tour du Monde (1er semestre, 1882), Paris, Hac

» jeunes et frais, car il était resté jeune de goût et d'esprit. Un soir, dans
» réunion d'américanistes, il nous offrit au dessert une chanson, qu'il
» avec l'accent d'un vieillard qui n'a pas perdu la mémoire des riants s
» nirs d'un autre âge. Je voulus le reconduire chez lui; il s'y oppos
» pour me prouver qu'un homme de sa trempe n'avait pas besoin de
» il fit signe à un omnibus et monta sur l'impériale. Il avait alors
» un ans! » Richard CORTAMBERT (*Revue de géographie*, novembre

1. M. Désiré Charnay se trouvait il y a une vingtaine d'années à la

8 lieues nord-est de Mexico se trouve le village de
-Juan, bâti sur l'emplacement de Téolihuacan, la Cité des
x. Au centre de la plaine où elle s'élevait se voient encore
pyramides immenses, jadis dédiées au soleil et à la lune.
ır le plan supérieur de ces deux pyramides s'élevaient deux
mples superbes où les prêtres des temps antiques sacrifiaient
ıx astres du jour et de la nuit. On voit encore des débris de
lui de la lune; de celui du soleil il ne reste plus qu'une sur-
ce nue et solitaire. Mais, sur cette arène déserte, le voyageur
ui s'est senti le courage de la gravir contemple avec admi-
tion le magnifique panorama qui s'offre à ses regards;
ı delà d'Otompan, la chaîne majestueuse de la Matlal-
ıéyé déroule du nord au sud ses belles vallées et ses co-
aux couverts d'une éternelle verdure; au midi, les riches
mpagnes de Chalco terminées par les monts de porphyre
ui servent de gradins au Popocatepetl, puis en tournant au
d et à l'ouest, la vallée d'Anahuac avec ses grands lacs,
s cités assises sur les eaux, effacées dans leur splendeur
ıtique par leur fière rivale, Mexico-Tenochtitlan, qui rap-
lle, dans les siècles modernes, les derniers efforts de la
issance des Nahoas. Au pied des deux pyramides du
leil et de la lune s'étend tout un système de pyramides
us petites (*tumuli*), semblables à ceux qu'on voit partout
ns l'Amérique septentrionale, de 9 à 10 mètres d'éléva-
n. Ces monuments, au nombre de plusieurs centaines,
ıt disposés exactement, suivant la direction des parallèles

---

de la Nouvelle-Orléans; il y demanda communication de quelques
es de littérature et d'histoire. On lui apporta le livre de Stephens et de
vood sur les ruines du Yucatan. Il n'avait jamais entendu parler de ces
édifices enfouis dans les profondeurs des forêts du Nouveau-Monde, et
t presque aussi vastes que les palais de l'Assyrie et de l'Inde. « Je fus
siasmé, dit M. Charnay lui-même, je relus dix fois, vingt fois l'ouvrage,
'écriai avec la conviction d'une grande œuvre à accomplir : J'irai là! » Le
voyageur tint parole, et le plus souvent, s'ouvrant un passage à travers les
, photographia la plupart des vieux édifices du Yucatan. Son succès auprès
nde savant fut considérable. Les troubles du Mexique l'empêchèrent
reusement d'organiser tout de suite une expédition pour continuer ses
. Enfin, 25 ans plus tard, en 1880, l'ordre régnant au Mexique,
rnay fut chargé d'une mission officielle; une subvention lui fut accordée,
somme fut bientôt triplée par la générosité d'un citoyen des Etats-Unis,
llard. L'explorateur poursuit ses recherches avec persévérance et succès.
couvert plusieurs cimetières indiens dans les environs de Mexico, et
des vases, des urnes, des crânes, au péril de sa vie, en butte aux
es des Indiens et aux rigueurs du froid dans des régions situées à
4,000 mètres d'altitude. Les collections réunies par notre vaillant com-
enrichiront la science, et aideront puissamment à reconstituer l'histoire
lèques et des Aztèques.

» et des méridiens, en avenues d'une grande largeur, ab
» tissant aux quatre faces des pyramides principales. T
» cette plaine portait chez les Mexicains le nom de *Micaotli*
» Chemin des Morts. Ces monuments imposants, consid
» comme les plus anciens du Mexique, avaient été érigés p
» servir de tombeaux. » BRASSEUR DE BOURBOURG[1].

Histoire des nations civilisées du Mexique avant Col

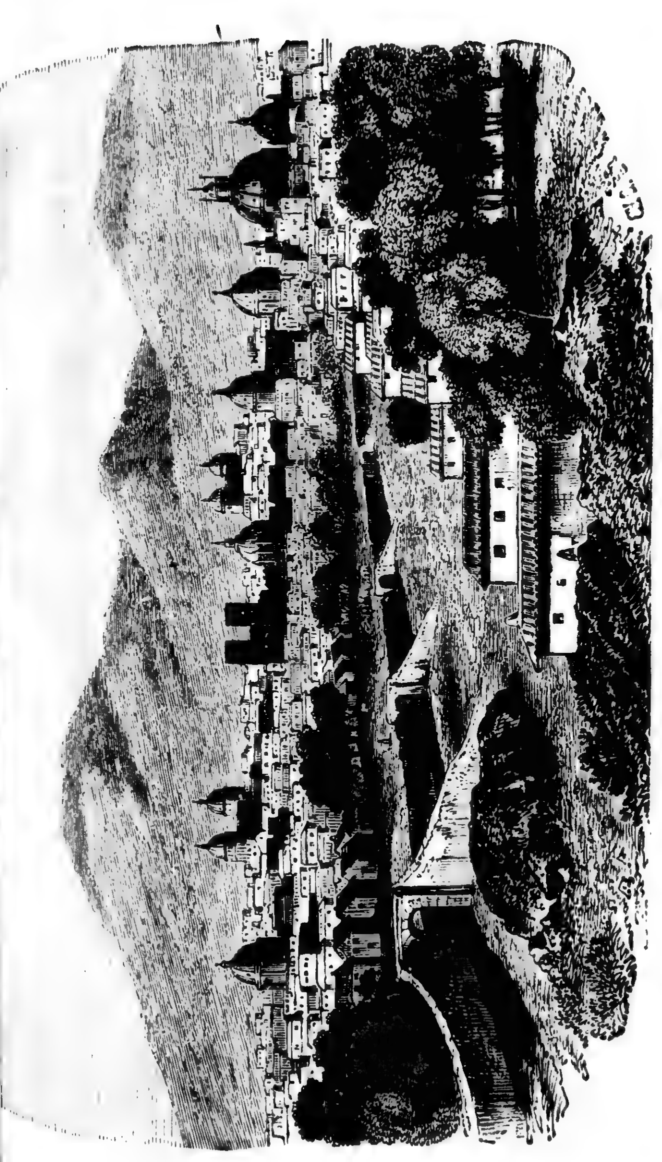
(Paris, 1857-59, 4 vol. in-8°. Bertrand.

L'ancienne forteresse de Sacsahuaman, à Cuzco (Pérou).

« Je ne saurais terminer ces observations sans d
quelque chose de la grande forteresse de Sacsahuaman
commandait la ville de Cuzco[2]. C'était là la citadelle
maîtres, le travail de trois règnes, et les chroniqueurs n
parlaient que comme de la huitième merveille du mo
Cette forteresse s'élève sur le promontoire hardi qui s'ava
dans la vallée de Cuzco, entre les deux cours d'eau d'H
tenay et du Rodadero. Les fortifications consistent en t
lignes de murailles massives, portant chacune une terra
et un parapet. Ces murailles sont presque parallèles et
des angles extérieurs et rentrants presque réguliers su
longueur conservée de 1,800 pieds. La première, ou la
raille extérieure, a actuellement une hauteur moyenne
25 pieds; la seconde, située à 30 pieds environ en arrièr
la première, a une hauteur de 18 pieds; la troisième m
raille se trouve à 18 pieds environ de la seconde, et la p

1. M. l'abbé Ch. Etienne Brasseur de Bourbourg, voyageur et hist
français, né à Bourbourg (Nord), en 1814, mort à Nice en 1874, ancien
nier de la légation de France au Mexique, et administrateur ecclésia
des Indiens de Rabinal (Guatémala), prit une part active aux travaux
commission scientifique française du Mexique. On lui doit surtout des ou
considérables sur l'histoire et les antiquités américaines. — (V. la B
graphie.)

2. L'ancienne capitale des Incas, Cuzco, était située, comme la ville a
de ce nom, au nord du bassin du Titicaca (Pérou), dans un des bo
(ravins ou vallons) les plus encaissés des Andes. M. Squier a relevé le
des imposantes ruines de la grande cité des Incas; il a retrouvé les v
du temple du soleil, du couvent des Vestales, des palais d'Yupanqui
l'inca Rocca, et du palais de Manco-Capac lui-même. Les Incas avaie
gneusement fortifié les cols qui conduisaient à la capitale; nous cit
description de la plus formidable de ces citadelles.



Vue de Cuzco.

la plus élevée a 14 pieds. L'élévation totale des muraill est donc d'environ 57 pieds.....

» Les pierres qui les composent sont des blocs massi d'un calcaire bleu, inégaux comme forme et comme gra deur, mais parfaitement joints, le tout formant, sa aucun doute, le spécimen le plus grandiose de toute l'Am rique, sinon du monde, de ce qu'on appelle le style *cyc péen*. La muraille extérieure est très massive. Cha saillant se termine par un immense bloc de pierre parf de la hauteur de la terrasse qu'il supporte, mais en gé ral servant de base à un ou plusieurs autres blocs mo grands que lui. L'une de ces pierres a 27 pieds de long 14 de large et 12 d'épaisseur. Toutes sont légèrem bombées au milieu de la face extérieure, mais taillées t droit vers les joints, comme on le voit dans quelques-u des palais florentins. Elles s'unissent les unes aux aut avec une exactitude remarquable. Les murailles intérieu sont en pierres moins grandes et plus régulières.

» Chaque muraille porte une terrasse ou plate-for dont le sommet était autrefois couronné d'un parapet. L chroniqueurs ne parlent que de trois portes, mais il y avait cinq en tout. L'entrée principale occupait à peu p le milieu de la ligne de murailles où un saillant avait omis. Au milieu, du côté gauche de cet espace se trou et se trouve encore, entre deux énormes blocs de pie une ouverture large de 4 pieds qui conduisait par marches sur la première terrasse. L'entrée à travers seconde muraille est plus compliquée, elle s'ouvre contre mur transversal que les marches tournent à angles dr pour atteindre la seconde terrasse. La troisième mura offre une double entrée, dont l'une est simple comme c de la première muraille, l'autre semblable à celle qui verse la seconde. Les entrées secondaires, à droite e gauche, sont de simples ouvertures qui ne se trouvent placées symétriquement. D'après les chroniqueurs, différentes portes ou entrées étaient closes par des b ou tables de pierre fermant hermétiquement, et, en e nous trouvons encore des dalles de cette espèce. »

Les pierres avec lesquelles cette forteresse a été con-ite sont du calcaire, et il s'en trouve encore des masses nt tant dans l'enceinte même de ces murailles que sur lateau, au delà de la forteresse. Il est plus que probable ne partie des pierres qui entrent dans la construction a forteresse ont été prises dans leur position naturelle de l'endroit où elles se trouvent maintenant; mais ce l y a de certain, c'est que la plupart ont été apportées carrières de roche calcaire, sur le bord du plateau supé-r. Il existe encore deux routes distinctes, bien tracées, mènent à ces carrières. Des blocs tout taillés se trouvent deux côtés de ces routes, et d'autres encombrent les ières mêmes. La grande *piedra cansada* ou *sayacusca* suivant Garcilasso et d'autres, ne put être déplacée que les efforts de vingt mille hommes et, qui, en s'échap-, tua trois cents ouvriers, est une masse énorme d'un s de 1,000 tonnes au moins, et n'a assurément jamais remuée par des mains humaines. La surface supérieure e bloc a été taillée, comme celle de la plupart des roches couvrent le plateau, en sortes de sièges et de récipients ous genres. Les côtés sont creusés en niches et en esca-. Le tout forme un labyrinthe de sculptures incom-ensibles, d'un travail achevé, quoique inutile.

La forteresse de Cuzco est commandée presque entiè-ent par les hauteurs du Rodadero, et entièrement par la ne adjacente de Contuta. Il n'y a cependant point de e qu'elle ne fût imprenable par l'art militaire en usage on temps. »

E. G. SQUIER[1],
uelques remarques sur la géog. et les mon. du Pérou.

(*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, janvier 1868.)

1. Squier (Ephraïm-Georges), voyageur et antiquaire américain, est né léem (Etat de New-York), en 1821. Dès 1842, il explora les antiquités nes de la vallée du Mississipi, prit part à l'expédition archéologique de étudia les monuments anciens du Nicaragua, etc. Il a publié dans de oux mémoires les résultats de ses découvertes.

3° BIBLIOGRAPHIE[1]

ANGRAND (L.). *Antiquités américaines, Tiaguanaco.* — Paris, 1867, in-8°.

ARCHIVES *de la Commission scientifique du Mexique.* — 4 vol. in-8°, 1870.

BRASSEUR DE BOURBOURG. *Quatre lettres sur le Mexique.* — Paris, in-8°.

BRASSEUR DE BOURBOURG. *Manuscrit Troano, étude sur le système phique et la langue des Mayas.* — Paris, 1870, 2 vol. in-8°. imp. nat.

BRASSEUR DE BOURBOURG. *Histoire des nations civilisées du Mexique Colomb.* — Paris, 1857-59, 4 vol. in-8°. Bertrand.

DE HUMBOLDT. *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nou Continent.* — Paris, 1816-1839; 5 vol. in-8. Gide.

DE HUMBOLDT et BONPLAND. *Voyages aux régions équinoxiales du Nou Continent.* — Paris, 1816-31, 13 vol. in-8.

JOMARD. *Les antiquités américaines au point de vue du progrès de la gé phie.* — Paris, 1847, in-8.

LECLERC (Ch.). *Bibliotheca americana* (liste de 2,638 ouvrages par géographique.) — Paris, 1878, in-8°. Maisonneuve.

DE LONGPÉRIER (Adrien). *Notice des monuments exposés dans la salle antiquités américaines du Louvre.* — Paris, 1850, in-8, Vinchon.

D'ORBIGNY (Alcide). *L'homme américain.* — Paris, 1839, 2 vol. in-8°, P. Levrault.

DE ROSNY (Léon). *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique* Paris, 1870-73, in-8°, Maisonneuve.

---

1. **L'Institut Smithsonien.** — Les recherches sur les or américaines ont leur principal foyer dans l'*Institut Smithsonien* de Washin Un riche et savant anglais, James Smithson, qui n'avait jamais mis le pie Amérique, légua en mourant (1829) son immense fortune à son neveu, à c tion que si celui-ci mourait sans enfants, cette fortune reviendrait au go nement des États-Unis pour la fondation d'un établissement destiné à l'ac sement et à la propagation du savoir parmi les hommes. Le neveu mour Pise, le 5 juin 1835, sans laisser de postérité. Un procès s'engagea à la de la Chancellerie, à Londres; le gouvernement des États-Unis, en 183 mis en possession du legs qui s'élevait à 2.833.429 fr., 60 c.; quand le C grès se décida enfin à l'accepter en 1846, les intérêts accumulés avaient a le capital primitif de 1.331.709 fr. 70 c. Après de longues délibérations conseil d'administration composé de membres du congrès, notables et fonctionnaires, décida d'employer ce capital à la création d'une biblioth d'un musée des sciences, et à l'encouragement de recherches scientifiques ginales; un édifice grandiose fut élevé à Washington dans ce but, et reç nom d'institut Smithsonien (*the Smithsonian institute*). On pense bien q science américaine y tient la plus grande place. On y trouve, entre autres exposition de la flore et de la faune du Nouveau-Monde anciennes et mode « La portion vraiment curieuse de cet institut, c'est la collection de tout » a trait à l'histoire de l'Amérique dans les temps reculés. Géologues, » logues, antiquaires ont l'esprit fort en travail sur cette question : Quel » l'origine des Américains et quelle était leur civilisation? Les brochures » cèdent aux brochures, les livres aux livres, mais la question ne s'écl » guère. Le savant directeur du musée que j'interroge à ce sujet, m'avoue » tristesse que plus on cherche, moins on trouve, et que plus les études » approfondies, moins les résultats sont certains. Je comprends que ces é » passionnent les savants américains, car moi, étranger et profane, je ne » rien qui mette davantage l'imagination en éveil que cette histoire prim » et divinatoire du vieux monde. » (Othenin d'HAUSSONVILLE, *Revue des D Mondes*, 15 mars 1882.)

De Rosny (Léon). *Revue orientale et américaine* (Sous la direction de). — Paris, 1859-66. 11 vol. in-8°.

Ternaux-Compans. *Bibliothèque américaine, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis la découverte jusqu'en 1700.* — Paris, 1837, in-4°, Bertrand.

Ternaux-Compans. *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.* — Paris, 1837-41, 20 vol. in-8°, Bertrand.

De Waldeck et Brasseur de Bourbourg. *Monuments anciens du Mexique, Palenque, etc.* — Paris, 1866, in-f°, Bertrand. — *Bull. Soc. géogr.* 1850, t. Ier.

Vivien de Saint-Martin. *Les études américaines dans le présent, le passé et l'avenir.* — *Année géographique*, 1864, in-18, 1872, Hachette.

Wiéner. *Bolivie et Pérou.* — Paris, 1881, in-4°, Hachette.

Acosta (colonel). *Ruines découvertes près de Tunja* (Amérique centrale). — *Bulletin de la Société de géographie* (1850).

Ampère. *Les Antiquités du Mexique.* — *Revue des Deux-Mondes.* 1er oct.

Blondel (S.). *Recherches sur les bijoux primitifs mexicains et péruviens.* — *Revue de philologie et d'ethnogr.*, 1876, t. II.

Charnay (D.). — Voyage au Yucatan. (*Tour du Monde*, 1883 et 1884.)

Dally (E.). *Rapport sur les races indigènes et sur l'archéologie du Nouveau Monde.* — *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. III. 1862.

Denis (F.). *Antiquités du Mexique.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1831.

D'Eichthal (Gust.). — *Des origines asiatico-bouddhiques de la civilisation américaine.* — *Revue archéologique* (sept. et nov. 1864, janv. 1865).

(V. la collection de la *Revue américaine*, et les travaux des Congrès des Américanistes.)

Gaffarel. *Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique.* — *Revue de géographie* (oct. et déc., 1881).

Gaffarel (Paul). *Le Congrès des Américanistes à Madrid.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (nov. 1881).

Marcou (Jules). *Sur l'origine du nom d'Amérique.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (juin 1878).

De Saussure. *Découverte des ruines d'une ancienne ville mexicaine sur le plateau de l'Anahuac.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (1858, t. I).

Squier. *Antiquités de l'Amérique centrale.* — *Découvertes d'anciens monuments sur les îles de Nicaragua.* — *Des restes encore subsistants de l'ancienne civilisation mexicaine.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (1850 et 1855).

Vivien de Saint-Martin. *Dictionnaire de géographie universelle* (Art. Amérique). — Paris, in-f°, en 4 vol. Hachette.

AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

Les **régions polaires** et l'**archipel arctiq** **américain** formeront un chapitre du volume intitu *l'Océanie. — Les pôles.*

TERRE-NEUVE. — SAINT-PIERRE et MIQUEL — ALASKA

PREMIÈRE PARTIE : TERRE-NEUVE.

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Cette île est la plus vieille des colonies anglaises; elle fut découve juin 1497 par Jean Cabot qui reçut en récompense d'Henri VII le d 10 livres sterling (250 fr.). Le détroit de *Belle-Isle* la sépare du Lab au nord-est; les caps *Bauld*, *Raye* et *Race* en marquent les extrémités sud-ouest et sud-est. — **Sit. astronomique** : 46° 15' et 51° 46' de lat. 54° 51' et 62° de long. O. — **Climat** : brumeux, hiver rigoureux, chaud et sec. — **Littoral** : coupé de baies étroites d'un accès fav et sûr; les 7 îles de *la Madeleine*, peuplées de 1200 pêcheurs aca l'île d'*Anticosti* (640000 hectares et 5000 hab.) et le Labrador orie dépendent de Terre-Neuve. — **Relief du sol** : l'intérieur de l'île est vert de collines, bois, buissons et prairies: il y a beaucoup de lac marais et de rivières.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. Dès 1869, la Chambre des Communes et le Séna Dominion avaient voté l'admission de l'île de Terre-Neuve au sein confédération canadienne, sur la demande même de la législature de En réalité, Terre-Neuve forme jusqu'à ce jour un district parti administré par un gouverneur que nomme la reine (*responsible gover* et un parlement local, composé d'une Chambre et d'un Sénat élu p habitants. Capitale de l'île : *Saint-John*, 33000 habit. Les Français ont

cédé Terre-Neuve jusqu'en 1715. En la cédant à l'Angleterre, ils ont conservé le monopole de la pêche sur toutes les côtes, sauf celles du sud, et sur les bancs du large (V. plus bas, page 25).

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions : sol peu susceptible de culture : « Un acre de mer, disent les habitants, vaut mille acres de terre. » Les animaux à fourrures abondent ; la race des beaux chiens jadis si estimés dégénère. On a découvert de la houille, du fer, du cuivre; déjà une société de capitalistes des Etats-Unis exploite une riche mine de cuivre; mais la population s'occupe surtout de pêche (harengs, homards, phoques, morues). — **Commerce** : Import., 37 825 000 fr.; export., 30 825 000 fr. — **Marine marchande** : 1050 navires de 71 000 tonnes. — **Chemins de fer** : Le Parlement a voté le projet d'un réseau de 650 kilom. devant coûter 30 ou 40 millions, pour relier Saint-John à Spread Eagle-Sparks, sur la côte orientale, avec embranchements à Harbour-Grace, Brigus et Clarke's Beach; une autre ligne doit unir Saint-Jean à la région minière de la baie Notre-Dame.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. 110 670 kilom. car. — **Population**. 196 000 hab. (1,7 par kilom. car.) — **Recettes**. 6 550 000 fr. — **Dépenses**. 5 550 000 fr. — **Dette**. [illegible]000 fr.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Aspect physique de Terre-Neuve.

L'île de Terre-Neuve est située devant l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, dont elle fait un lac immense avec deux issues vers l'Océan ; elle a la forme d'un triangle et ne compte pas moins de 400 lieues de côtes, profondes, découpées surtout dans l'est et dans le sud, offrant un nombre considérable de havres ou de baies accessibles à tous les navires. L'aspect de ces côtes est triste et grand dans sa tristesse ; les terres sont hautes, grisâtres, sans verdure, la mer brise avec fureur sur ces falaises désolées. A l'intérieur la nature est belle et sauvage ; on trouve de beaux lacs, d'innombrables torrents qui roulent vers la mer, des forêts de sapins et de bouleaux souvent impénétrables, un sol mouvementé, une végétation puissante, et qui semble

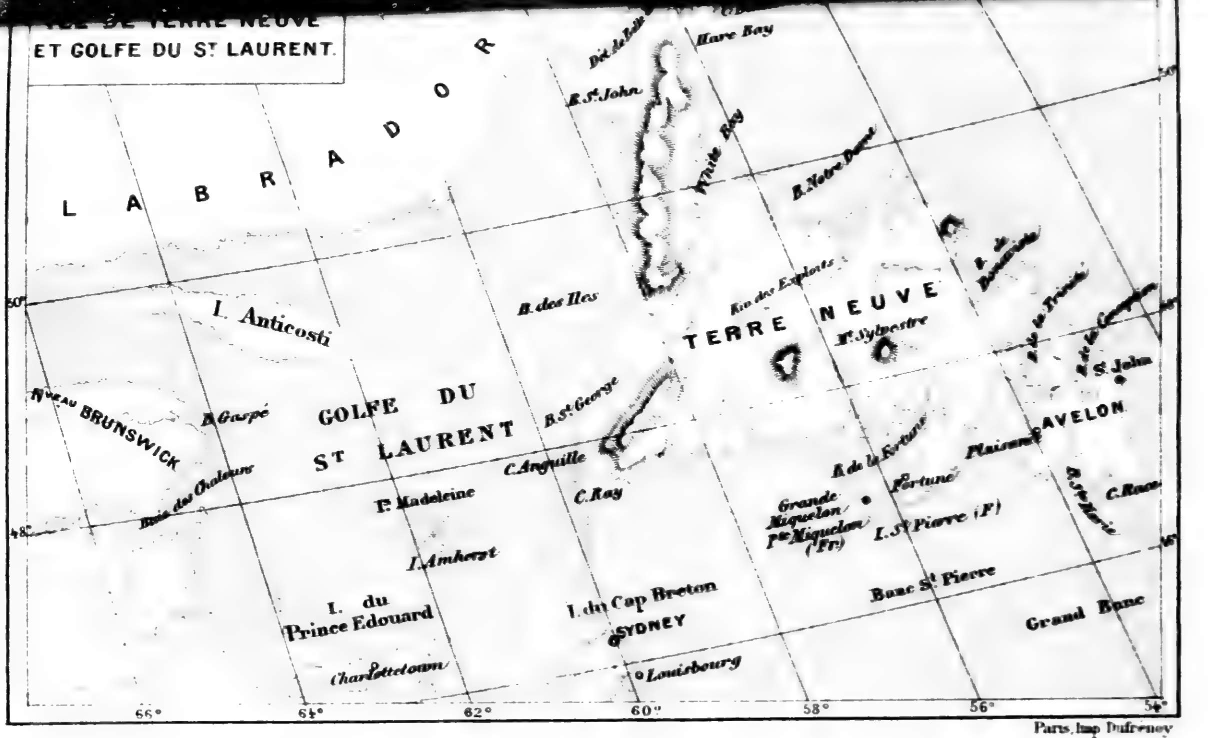
pressée de vivre pendant les mois si courts que lui gar l'été ; dès que l'on s'écarte des côtes, on marche en plein solitude ; partout un silence profond ; pas une maison, pa une âme. Le climat est de fer. Les beaux jours sont rare même aux mois de juillet et d'août, et le brouillard les ob curcit souvent. Le caractère du pays s'harmonise d'ailleu avec le ciel qui l'éclaire ; les horizons sont pâles et sévère le soleil n'est pas fait pour eux. D'octobre en avril, la ter se couvre de neige, et les baies sont prises par les glace En février, la banquise de la mer de Baffin descend, entra née dans le sud par le courant polaire ; elle rencontre l côtes de Terre-Neuve, s'y brise et forme autour d'elle dangereux écueil qui subsiste encore dans les premi jours de juillet ; d'énormes blocs de glace, connus sous nom *d'ice-bergs*, viennent achever l'œuvre de la banqui les uns s'échouent à l'entrée des havres et parfois les rend impraticables ; les autres restent en vue des côtes com pour en défendre l'approche, ou sont poussés vers le lar par le courant et par le vent. » X.,

Les pêcheries de Terre-Neuve et les trait

(*Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1874.)

Productions.

« ..... La chasse et la pêche font seules diversion à monotonie de l'existence. Cerfs caribous, lièvres, outard canards, perdrix, courlieus, poil et plume, le chasseur tout voir au bout de son fusil, s'il se sent assez de feu pour faire sa trouée dans les halliers qui servent de retra au gibier. Le pêcheur n'est pas moins favorisé ; pour Terre-Neuve est bien véritablement la terre de promissi En quel autre point du globe jouira-t-il du beau specta d'un seul coup de seine ramenant jusqu'à dix mille haren Où verra-t-il ailleurs les homards grouiller sur le fond telle surabondance qu'un équipage de canot en rama aisément de quatre à cinq cents en une heure à marée bas et cela tout simplement à la main ? S'il dédaigne com trop faciles ces pêches miraculeuses, il trouvera le lon



ET GOLFE DU St LAURENT.
LABRADOR
I. Anticosti
GOLFE DU
St LAURENT
TERRE NEUVE
Nveau BRUNSWICK
B. Gaspé
Baie des Chaleurs
Ie Madeleine
I. Amherst
I. du Prince Edouard
Charlottetown
C. Anguille
C. Ray
B. St George
B. des Iles
B. St John
Hare Bay
White Bay
B. Notre Dame
Riv. des Exploits
Mt Sylvestre
I. du Cap Breton
SYDNEY
Louisbourg
B. de la Fortune
Fortune
Plaisance
AVELON
Grande Miquelon
Pte Miquelon (Fr)
I. St Pierre (F)
Banc St Pierre
Grand Banc
C. Race
B. Ste Marie
St John
50°
48°
66°
64°
62°
60°
58°
56°
54°
Paris, Imp. Dufrénoy

chaque ruis
et d'abonda
Enfin Terre-
encore avoi
astor, cet
isait senten
her des lar
osophe sens

Dans l'île d
rait possible
zarre ! Le
ns l'île, n'a
perdu cette s
Anglais règn
che ; telle e
Utrecht signé
Versailles (1
monopole d
l'ouest, du
pointe Rich
clusivement a
rit des traité
gés par le pa
s les réclama
côtes inspect
pêcheurs ang
parages fran
C'est un env
changeront le
côte française

. En veut-on une
7 de Saint-Jean (
age suivant :
Dans son disco
ver a annoncé q
laises de Terre-N

AMÉRIQUE.

chaque ruisseau les savantes émotions de la pêche à la ligne et d'abondantes récoltes de truites ou même de saumons. Enfin Terre-Neuve est l'un des derniers points où l'on peut encore avoir la bonne fortune de rencontrer et d'étudier le castor, cet intéressant animal dont le sort lamentable, disait sentencieusement l'abbé Raynal, est fait pour arracher des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible. »

Ed. du Hailly.

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1868.)

Les pêcheries.

Dans l'île de Terre-Neuve, une seule industrie jusqu'à ce jour raît possible et fait vivre les habitants, c'est la pêche. Chose zarre ! Le peuple, qui est propriétaire du sol et souverain ns l'île, n'a pas le droit d'exercer la pêche ; et le peuple qui perdu cette souveraineté conserve le monopole de la pêche : Anglais règne et gouverne à Terre-Neuve et la France y che ; telle est la clause formelle de l'article 13 du traité Utrecht signé en 1713, et confirmé par ceux de Paris (1763), Versailles (1783), d'Amiens (1802), de Paris (1814 et 1815). monopole de la pêche française s'exerce sur tout le littoral l'ouest, du nord, et de l'est, du cap Bonavista jusqu'à pointe Riche. Le littoral du sud nous est interdit et reste clusivement aux Anglais. Mais, en fait, la population anglaise rit des traités, et ses empiétements sur nos côtes, encougés par le parlement de Terre-Neuve, ont provoqué maintes s les réclamations de la France ; des enquêtes ont été faites, côtes inspectées, mais les négociations restent sans effet, et pêcheurs anglais pêchent et s'installent sans vergogne dans parages français, sous les canons des croiseurs de notre flotte. C'est un envahissement en règle. Le jour n'est pas loin où changeront les rôles, et l'on peut prévoir que bientôt, sur la côte française, les Français seront des intrus [1]. »

. En veut-on une preuve éloquente? Une correspondance adressée en mars 7 de Saint-Jean (Terre Neuve) au journal anglais *le World*, renferme le sage suivant :

Dans son discours d'ouverture de la session législative le gouverneur ver a annoncé que le gouvernement britannique a autorisé les autorités laises de Terre-Neuve à nommer des magistrats dans la portion de la côte

L'amorce. — Au mois de janvier commencent les armements pour la pêche de la morue : les navires des bancs portant leur personnel de pêcheurs, les *bancquiers*, partent principalement des ports de Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Servan, Granville, Dieppe et Fécamp, dans les premiers jours de mars. Chacun jauge de 100 à 200 tonnes et embarque de vingt à trente matelots, sans compter les hommes de peine qui s'engagent pour la saison de la pêche. Le gouvernement encourage les armateurs par des primes. Les *bancquiers* sont réunis sur la rade de Saint-Pierre, vers le 20 avril, et c'est alors que les Anglais de la côte méridionale de Terre-Neuve viennent leur vendre l'appât de la première pêche. La morue se prend à la ligne; on amorce, suivant la saison, avec du *hareng*, du *capelan* ou de l'*encornet*. Le hareng est pêché à la seine au printemps; le capelan, petit poisson sans vigueur, moins gros que la sardine, vient échouer sur les grèves, où on le ramasse en juin; l'encornet, semblable à la seiche de nos pays, se prend au mois d'août avec une ligne armée de plusieurs hameçons réunis en faisceaux et peints en rouge; on la nomme *turlutte*. Toutes ces amorces pour la pêche de la morue prennent le nom de *boitte*; or, comme la boitte est fournie par les Anglais de Terre-Neuve, le succès de la campagne est entre leurs mains.

---

appelée le rivage français. Cette importante concession aura sans doute p[our] résultat le règlement des droits de pêche français. Jusqu'à présent le gou[ver]nement britannique n'avait pas osé nous permettre de nommer des magis[trats] dans cette section de l'île, de peur d'une opposition des Français. Mais l'a[ug]mentation de la population anglaise dans cette section a eu raison des h[ési]tations de notre gouvernement qui ne pouvait laisser 10000 de ses sujets [sans] protection pour leurs biens et leurs personnes, sans routes et sans écoles.

» Des douaniers anglais seront prochainement installés sur ce même te[rri]toire, et les impôts qu'ils percevront seront appliqués à la colonisation. On [fera] aussi des concessions de terres aux Anglais, et l'on multipliera les relat[ions] postales. On peut dire que nous avons pris virtuellement possession de [la] moitié de l'île dont les Français persistaient à revendiquer la propriété, et c'[est] justement la meilleure moitié; elle abonde en excellentes terres arables, [en] belles forêts et en richesses minières. Ses pêcheries de hareng et de m[orue] sont sans rivales. Ce sera par la suite la portion la plus peuplée et la [plus] prospère de l'île, et on a peine à concevoir que nous ayons perdu un de[mi-] siècle en négociations diplomatiques inutiles pour nous efforcer de démo[ntrer] aux Français que nous étions les légitimes propriétaires de leur territoire. »

Ces menaces n'ont pas été pure forfanterie. Le parlement de Terre-N[euve] fait depuis quelques années une campagne acharnée contre les pêcheurs fr[an]çais des bancs, et demande l'abrogation des traités. En 1887 et 18[88] [le] conflit est passé à l'état aigu. Les Terre-Neuviens refusent à nos pêcheurs [la] vente de l'amorce, pêchent impunément dans nos eaux, et font main-basse [sur] toute barque française qui s'approche trop près des côtes où la pêche nous [est] interdite. De là des actes de vandalisme, des procès sans fin, et un état d'h[os]tilité qui s'aggrave. De là aussi de grosses pertes pour notre pêche marit[ime].

Les bancs. — La flottille s'étant approvisionnée de *boitte* va mettre en pêche sur les bancs. Les bancs sont un plateau us-marin long de 900 kilom., large de 300 à 400, couvert de 0 à 100 mètres d'eau : sur ces hauts fonds, tapissés d'herbes arines, la morue s'est donné rendez-vous. Au nord se grount le Grand-Banc, le Banc-à-Vert et le Banc de Saint-Pierre; l'ouest, ceux de Misaine, d'Artimon, de l'Ile-de-Sable, du nseau, le Banquereau et le Middle-Ground. M. le vice-amiral oué explique ainsi l'origine de ces plateaux océaniques :

« C'est en grande partie au *Gulf-stream* qu'il faut attribuer la formation de ces bancs. On sait que ce fleuve d'eau chaude, qui remonte l'Atlantique septentrional en suivant à peu près un arc de grand cercle, tourne à l'est en arrivant aux bancs de Terre-Neuve ; c'est là qu'il rencontre le courant froid qui descend de la mer de Baffin, le long des côtes du Labrador t de Terre-Neuve. Le changement de direction du *Gulf-stream* n'est pas la seule conséquence du choc de ces deux masses d'eau : le courant qui arrive du nord entraîne, pendant une bonne partie de l'année, un très grand nombre de es immenses montagnes de glace (*icebergs*) arrachées à la one arctique; au contact des eaux chaudes du *Gulf-stream*, es montagnes de glace se fondent et opèrent ainsi, depuis plus e cinq mille ans, le dépôt des pierres et de toutes les maières solides qu'elles renferment et charrient depuis qu'elles nt quitté les continents polaires. En même temps, le *Gulf-stream* apporte aux eaux tropicales son tribut d'innombrables nimaux marins que la mort saisit au contact des eaux oides, dont les coquilles et les débris s'amoncellent sans esse et finissent, avec l'aide des siècles, par combler les bimes de la mer. »

Vice-amiral Cloué,
Le Pilote de Terre-Neuve.

a pêche. — La morue arrêtée dans ses migrations par les s, s'y multiplie et s'y nourrit de ces myriades d'animal- ou infusoires que les eaux tièdes du Gulf-stream ont enés à la vie. Quand les bateaux ont choisi leur place, ils ent tomber l'ancre et débarquent leurs chaloupes.

Dès lors commence pour les équipages une vie de s labeurs et de dangers presque incessants. Tous les , vers quatre heures de l'après-midi, les lignes de

fonds ou *palangres* sont amorcées et disposées dans les ch loupes. Ajoutées les unes aux autres, elles mesurent jusqu 6 kilomètres d'étendue, et ne portent pas moins de cin cents hameçons. On les tend sur le fond au moyen d'ancre ou de pierres en marquant la place par des bouées. L chaloupes sont montées par sept ou huit hommes. Ce son de lourdes embarcations, ayant environ 7 mètres quille, creuses et larges, solides à la mer, mais difficileme maniables en raison de leur poids. Par un gros temps, devient souvent impossible de les embarquer ; dans ce ca il faut se résigner à les perdre.... Les grands *bancquiers* ont jusqu'à quatre pour parer aux avaries. Un bâtiment 300 tonneaux arme généralement deux chaloupes met dehors dix mille hameçons ; les palangres sont tendu à sa voile, formant un cercle autour de lui. Ce trav est long et parfois difficile, et fréquemment les pêcheurs sont de retour à leur bord que bien avant dans la nuit. jour se fait le travail inverse, et les lignes sont relevées commençant par le bout du large. Cette double opérati s'appelle une « *marée*. »

» Des coups de vent fréquents, la brume épaisse couvre les bancs pendant des semaines entières, des c rants violents, les abordages, si redoutables dans parages sillonnés par les paquebots d'Amérique et d'E rope, tels sont les risques à courir chaque jour et pres chaque instant.

» .... Chose triste à dire ! il faut attribuer la perte de p d'une embarcation à l'état d'ivresse de ceux qui la dirig Vivant dans une humidité constante, dormant peu, t vaillant presque sans relâche, forcés de conserver pend des journées entières de lourds vêtements trempés de pl ayant à lutter contre un danger souvent terrible, capabl paralyser le courage de l'homme le plus brave, s'il de sang-froid, nos pêcheurs demandent à la mauv eau-de-vie qu'on leur délivre ou qu'ils se procurent l'ins sibilité physique dont ils ont besoin pour ne pas faiblir d l'accomplissement de leur rude besogne.... L'autorité capitaine est nulle en pareille matière ; il sait par expérie

u'après avoir bu, l'homme oublie le danger et supporte ieux la fatigue ; aussi bien le laisse-t-il boire. L'armateur it les frais du liquide, et les fait largement, car il n'y erdra rien[1]. »

X.,

Les pêcheries de Terre-Neuve et les traités.

(*Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1874.)

La préparation. — « La première préparation de la orue se fait dans le *chauffaud*[2], vaste hangar élevé sur lotis et recouvert d'une toile à voile, toujours construit au rd de la mer où il s'avance assez au large pour permettre x canots chargés d'accoster librement. A quelque distance arrière du *chauffaud* sont les huttes qui serviront de gement à la petite colonie pendant toute la durée de la mpagne, le toit en planches recouvertes d'une toile gou-onnée, les parois en sapins tronçonnés, enfoncés en terre oups de mass et calfatés dans les interstices avec de la ousse ; à l'intérieur, un corridor, toujours en troncs sapins ; à droite et à gauche, superposées comme à bord, couchettes des hommes, presque toujours sordides et oussantes. D'autres cabanes non moins primitives sont ervées à l'état-major, à la *cambuse* ou dépôt des vivres au four du boulanger ; car il serait injuste de passer s silence cette unique douceur du régime des matelots à re-Neuve, le pain frais à discrétion.

Le *chauffaud* est à certaines heures le théâtre d'une ivité presque fiévreuse. A peine les embarcations sont-s amarrées à la galerie extérieure que les matelots rochent le poisson de leurs *piquois* et le jettent aux

---

Un navire de 200 à 300 tonneaux, dont la pêche est favorisée, prend de à 1,500 morues par jour, la part de l'équipage dans les bénéfices est cinquième. Les pêcheurs sont responsables des avaries faites aux agrès. les bonnes années, un bancquier gagne environ 1,000 francs dans sa n, gain médiocre, si on le compare aux fatigues et aux périls qu'il a s ! On estime à 342 millions le nombre des morues prises chaque année les parages de Terre-Neuve, valant 60 à 70 millions ; 10 seulement for-la part de la France, le reste celle de l'Angleterre et des Etats-Unis. La e envoie environ 8,000 marins montés sur 180 bâtiments à la pêche à -Neuve.

Chauffaud, pour échafaud ; comme *grave* et *graviers* pour grève et gré- [corruption normande].

mousses, lesquels le rangent sur l'étal du *décolleur*. Celui-c égorge la victime, l'ouvre d'un coup de couteau, lui ar-rache la tête et les entrailles, et la pousse au *trancheur*, qui, d'un seul coup, doit enlever la *raquette* ou colonn vertébrale. La morue est alors remise au *saleur* qui l couche à plat, la chair en haut, entre deux lits de sel[1]. Un fois le poisson décollé, tranché et salé, il reste à le laver à le sécher. La première opération se fait au moyen d'un cage mobile à claire-voie que l'on hisse et amène dans l'ea de mer. La seconde, plus délicate, exige chez le pêcheur un connaissance approfondie de la météorologie de Terre-Neuve ; car il suffit souvent de quelques heures d'un sol trop ardent pour brûler la morue et la réduire à l'état d'e grais sans valeur. Cette sécherie se fait sur les grave c'est-à-dire sur des portions de rivages recouvertes cailloux en manière de plates-formes, et c'est là aus qu'après avoir reçu le nombre de *soleils* voulu (c'est terme employé), le poisson est ramassé d'abord en *javelle* puis en piles pyramidales, jusqu'au *soleil* d'embarqueme donné dans les derniers jours du beau temps qui précède le départ définitif, en septembre. »

ED. DU HAILLY[2],
Six mois à Terre-Neuve.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 18

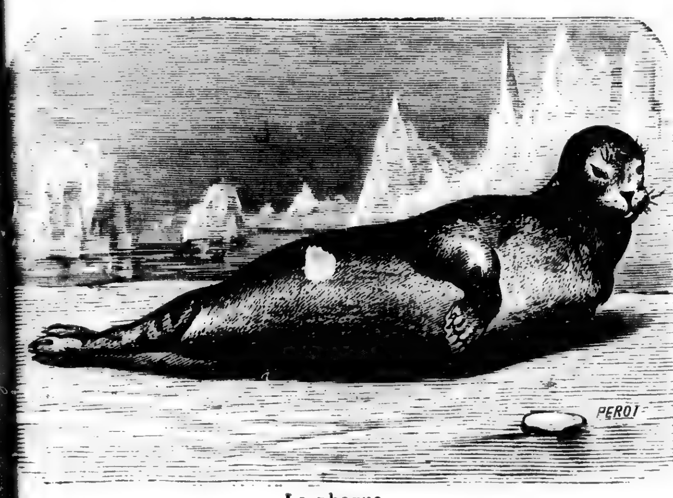
La pêche aux phoques.

« Nous ne faisons aux Anglais dans ces parages aucu concurrence pour une autre pêche à laquelle sont occu tous les ans leurs meilleurs matelots, et qui, bien qu'elle dure pas plus de cinq semaines, n'en chiffre pas moins bénéfices par millions. Je veux parler de la pêche des phoq ou veaux marins aux mois de mars et d'avril. Cependant

1. Les foies et la rogue (œufs) sont mis à part. La rogue sert d'appât. sait que l'huile de foie de morue est un remède dans les maladies de poi la blanche est épurée et fabriquée avec les foies frais, la brune avec les en putréfaction.

2. L'auteur qui se cachait sous le pseudonyme de du Hailly, était M. d néchout, lieutenant de vaisseau, né en 1824, mort en 1871. Il a écrit titre de *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord* un ou charmant auquel nous ferons d'autres emprunts.

ars les havres de la côte sont encore pris dans les glaces, les pêcheurs ne peuvent gagner la pleine mer sur leurs avires que par des canaux péniblement ouverts à la scie et la hache. Il importe en effet de se hâter ; c'est en vrier que les immenses champs de glace qui descendent s mers du nord, entre le Labrador et le Groënland, se rigent vers les côtes nord-est de Terre-Neuve, et c'est à la de ce même mois que les femelles mettent bas sur ces nes. Il faut donc entrer en chasse avant que les petits ne ient assez grands pour échapper aux poursuites. La asse au milieu des banquises est barbare et cruelle. s'agit de trouver les phoques réunis en troupeaux. Chaque mme est armé d'une sorte de massue ferrée de deux



Le phoque.

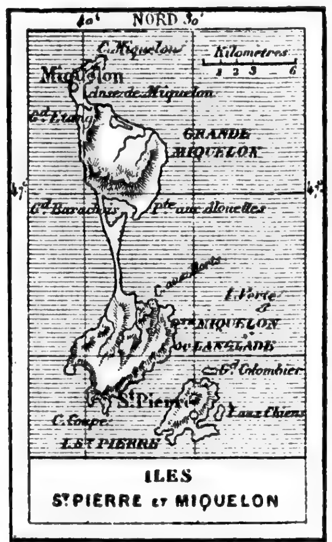
tres de long et d'un couteau. Quand les mères le voient pprocher, elles plongent d'abord dans quelque fente du cier ; puis, comme éperdues aux cris de douleur de leurs rrissons, elles remontent sur la glace pour les défendre, viennent le plus souvent s'offrir d'elles-mêmes au massre. Un seul coup sur le nez suffit à tuer le pauvre que ou du moins à l'étourdir, et il est alors écorché épecé sur place, presque toujours encore palpitant, afin

de ne rapporter à bord que la peau et la graisse qui y res
adhérente. Ce retour est la partie la plus laborieuse et au
la plus dangereuse de l'opération. Parfois la glace cède,
l'homme chargé de dépouilles disparaît ; parfois une brum
épaisse ou une tempête de neige l'enveloppent, et l'homm
s'égare et succombe à la peine sous la triple étreinte de
faim, du froid et de la fatigue[1]. » ID., *ibid.*

DEUXIÈME PARTIE : SAINT-PIERRE ET MIQUELO

NOTICE GÉOGRAPHIQUE.

Le traité d'Utrecht (1713) qui nous enleva l'Acadie et Terre-Neuv traité de Paris (1763), qui nous dépouilla du Canada et de ses dé dances, nous laissèrent, avec le droit de pêche sur les bancs de Te Neuve, les deux petits îlots de Sa *Pierre* et de *Miquelon*. — *Saint-Pier* 7Km,500 dans sa plus grande larg et une superficie de 2600 hectares. sol est nu, inculte, stérile, graniti quelques ruisseaux, pas une riv. L'intérieur est hérissé de monta abruptes; les côtes bordées de ha falaises presque partout inaborda De Saint-Pierre dépendent les îlots *Grand-Colombier*, de l'*île Verte*, de *aux Chiens*, de l'*île aux Vainqueurs*, l'*île aux Pigeons*. — *Miquelon* est com sée de deux presqu'îles, autrefois d sées par un canal qui s'est envasé de 1783. Cette île est plus étendue Saint-Pierre; elle a 18423 hectares. sol est le même qu'à Saint-Pierre; rochers, des broussailles ou des la stériles; un climat âpre et humide. brouillards épais et des vents gl Saint-Pierre et Miquelon, situées 30 kilom. environ de la côte de Te Neuve, et peuplées de 13 ou 14000 bitants[2], seraient des rochers dés sans la pêche sur les bancs, où fois la morue pendant toute la durée de l'été. — C'est à Saint-Pierre qu'ab le câble sous-marin qui part de Brest (6760 kilom.).



Iles Saint-Pierre et Miquelon.

---

1. M. du Hailly ajoute que la flotte anglaise occupée à la pêche du pho compte plus de 200 navires et 10,000 matelots. Tel navire a pu tuer dans seule journée 3,000 phoques et réalisé un bénéfice de 45,000 francs.

2. La population de ces îles descend des Basques, Bretons et Normands

Saint-Pierre.

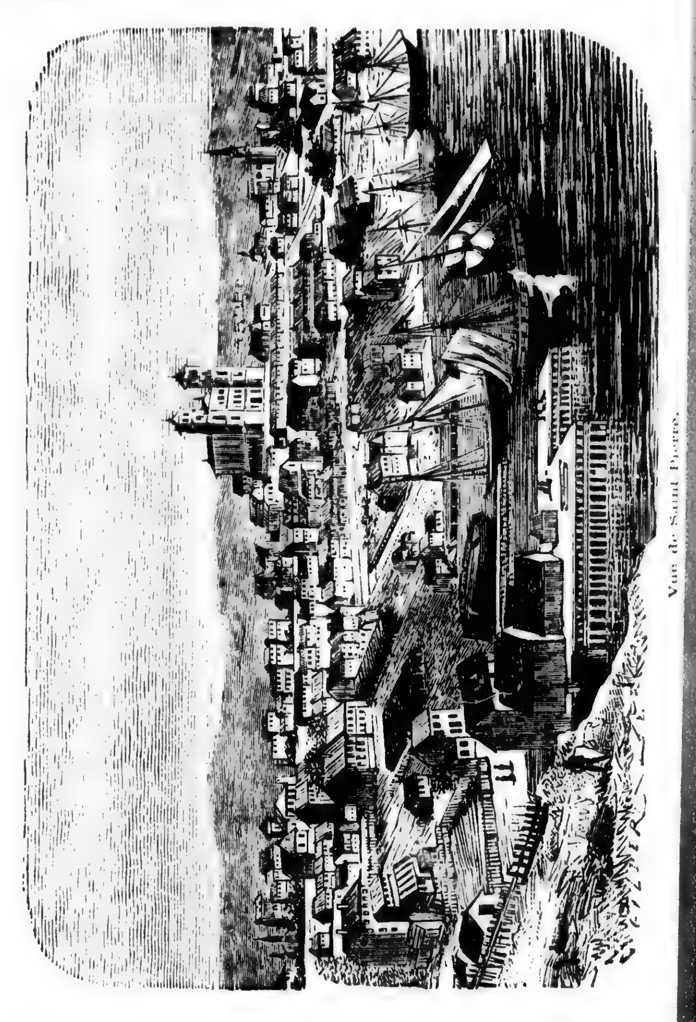
« Quand nous fûmes mouillés dans la rade, en dedans u cap à l'Aigle et vis-à-vis de l'île aux Chiens, le panoama de Saint-Pierre se découvrit à nous. — Dans le fond, n face de nous, un groupe de maisons en bois à un étage, resque toutes noircies par l'âge et surtout les pluies ; une abitation un peu plus haute, ressemblant assez bien à la emeure d'un bon bourgeois dans les environs de Paris, oins les sculptures que le goût moderne y ajoute, mais ien et dûment garnie des inévitables persiennes vertes : est la demeure du commandant de l'île ; plus loin, le clocer d'une église assez jolie, en bois comme tout le reste ; n face du gouvernement, un petit port intérieur qui porte nom très usité dans ces contrées de *barachoix*, où se fugient les goëlettes quand la rade n'est pas tenable, ce i arrive assez souvent et surtout l'hiver ; puis une maère de fortin dont l'usage réel ne paraît être autre que lui de donner des canons à prendre à un ennemi quelnque ; enfin, à droite et à gauche, des cases éparses et s *graves* ou plages artificielles, construites en cailloux, où che la morue. En revanche, pas un arbre, l'herbe même semble pousser qu'à regret. Les hauteurs qui montrent ns souci et sans prétention la nudité de la roche native t leurs replis couverts d'une sorte de végétation roustre, sèche à la vue, de l'aspect le plus repoussant.

» Quand on a traversé la rade et mis le pied sur cette rre si peu engageante, les premières impressions vont se rtifiant de plus en plus. On ne voit que pierres, terre ouvante, tourbes et marécages. Dans quelques lieux, on prend les jambes dans ce qu'on appelle la *forêt*. C'est

---

aient jadis établis dans l'Acadie. Pendant la guerre de Sept ans, abandonnés Louis XV, les colons acadiens furent brutalement dépouillés de leurs biens déportés sur la terre étrangère par les Anglais victorieux (1755). En 1764, grand nombre se réfugièrent à Saint-Pierre et à Miquelon. Le poète améria Longfellow a fait de la catastrophe acadienne le sujet d'un récit simple touchant, dans le poème d'*Evangeline*. (V. une analyse d'*Evangeline*, par Léo Quesnel, dans la *Revue politique et littéraire* du 1er avril 1882.)

un fouillis de petits sapins de l'espèce la plus humble, puis-qu'ils ne dépassent guère deux pieds à deux pieds et deux de haut.



Vue de Saint-Pierre.

» Nous étions en été; l'hiver est plus déplorable encore. Le brouillard de plus en plus épais et constant ne se dissipe pour ainsi dire plus. Des banquises se forment qui interceptent l'entrée et la sortie de l'île en accumulant de toutes

parts des glaces énormes. La neige couvre la terre à une grande épaisseur, et comme l'humidité domine encore la rigueur du froid, on est toujours au milieu des horreurs d'un dégel qui s'arrête à chaque instant, pour recommencer presque aussitôt. Puis Saint-Pierre jouit d'un fléau particulier à ces parages, et qui mérite une mention honorable : c'est le poudrin. Le poudrin consiste en une sorte d'essence de neige qui tombe par tourbillons, fine et drue comme du sable. Le poudrin s'introduit par les moindres ouvertures. Il suffit d'une fente à une porte, d'un carreau mal joint à une fenêtre, pour que le poudrin se fasse un passage et pénètre dans une maison. Aussitôt qu'il tombe, l'air est glacial. On ne voit plus devant soi. En quelques instants, les chemins sont couverts d'une nappe blanche et disparaissent. Le voyageur aveuglé risque de perdre la tête. S'il ne rencontre pas promptement un refuge, il est en danger sérieux. Il y a peu d'années, un enfant de Saint-Pierre se trouva dehors au moment où le poudrin commençait, la famille signala aussitôt son absence ; les marins d'un navire de l'État mouillé en rade se mirent à sa recherche au péril de leur vie. Toute la nuit, ils coururent sans rien trouver, et le lendemain matin, on l'aperçut contre un rocher, la tête appuyée sur sa main, enseveli jusqu'au cou dans la neige, paraissant endormi ; il était mort.

» Pour toutes ces raisons, et surtout parce que la pêche ne peut se faire en hiver, Saint-Pierre n'a qu'une très faible population permanente, composée des fonctionnaires publics et de quelques centaines de marins nés dans l'île, avec leurs familles. Ces hommes sont presque tous Normands ou Basques d'origine, mais comme les familles se sont alliées entre elles, leur sang est mêlé et un type mixte en est résulté. Ce sont des pêcheurs, pour la plupart très pauvres, qui se bornent à exploiter les côtes de l'île, où ils prennent des morues et des harengs.

» L'île ne produisant rien que quelques légumes dans de misérables jardins créés avec beaucoup de peine, toutes les ressources alimentaires sont apportées par les navires. La farine vient généralement des États-Unis, le bétail de la

Nouvelle-Écosse, les moutons de Terre-Neuve, qui fournit aussi les bois de construction pour les maisons et les magasins.

» Saint-Pierre n'aurait aucune importance s'il ne possédait jamais que sa population en quelque sorte indigène. Heureusement vers la fin de l'hiver, l'aspect de la rade et du barachoix change tout à coup, le poudrin cesse de tomber, les maisons où l'on se tenait barricadé s'ouvrent de toutes parts; les auberges, qui sont en grand nombre, depuis le *Lion d'Or* jusqu'au moindre cabaret, arborent à leurs fenêtres les appâts séduisants de bouteilles de tous les formats, et une multitude de navires, venant du large, débarquent sur le quai une population nouvelle qui arrive de tous les ports de France, depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque, et qui fait monter parfois le chiffre des habitants de l'île à dix, douze et même quinze mille âmes. C'est là, à sa façon, à un certain point de vue, une population très distinguée, très fière d'elle-même, qui se considère comme une espèce d'élite dans la création, et qui, en vérité, n'a pas tout à fait tort. En un mot, ce sont les pêcheurs des bancs qui font là leur provision de vivres pour eux-mêmes, d'appât pour le poisson qu'ils veulent prendre, ou bien qui, dans le cours de la campagne, viennent emmagasiner et vendre celui qu'ils ont conquis. Ces gens-là sont au petit pêcheur indigène ce qu'un zouave peut être à un garde national.

» Le costume de ces matelots parachevés atteint les dernières limites possibles du désordre pittoresque. Des bottes montant jusqu'à mi-cuisse, des chausses de toile ou de laine, amples comme celles de Jean-Bart sur l'enseigne des marchands de tabac, des camisoles bleues et blanches ou rouges, ou rouges et blanches, des vestes ou des vareuses de tricot qui n'ont plus de couleur si jamais elles en ont eu, des cravates immenses, ou plutôt des pièces d'étoffe accumulées, tournées, nouées autour du cou, des chapeaux énormes pendants sur le dos, ou bien des bonnets de laine bleue, enfoncés sur les oreilles, et, sortant de toutes ces guenilles, des mains comme des battoirs, des visages

lutôt basanés que de couleur humaine, plutôt noirs que asanés, couverts de la végétation désordonnée d'une barbe ui depuis quinze jours n'a pas vu le rasoir, voilà l'aspect onoré, respecté, admiré du pêcheur des bancs. Il reste ncore un point important pour que la description soit comlète. Prenez l'homme ainsi fait, et roulez-le pendant deux onnes heures, avec son équipement, dans la graisse de ous les poissons possibles, alors il ne manquera plus rien à ressemblance. Car il faut le concevoir huileux au premier hef, sans quoi ce n'est plus le vrai pêcheur.

» Ainsi fait, il descend de sa goëlette, aussitôt qu'elle mouillé, et vient s'offrir avec bonhomie, mais avec le juste entiment de ce qu'il vaut, à l'accueil chaleureux et admiatif de l'habitant. Il marche dans le sentiment de sa gloire ur ce sol qui l'appelle depuis tant de mois. Les mains dans s poches, la pipe à la bouche, il rappelle Adam dans le aradis terrestre. Il en a l'innocence et la satisfaction d'être monde, dont il se considère aussi en toute humilité, omme la merveille, et encore une fois, il a raison, car il 'est pas un homme de mer depuis l'amiral jusqu'au derier mousse qui ne pense cela de lui. »

Cte A. DE GOBINEAU [1],

Souvenirs de voyage, ... Terre-Neuve.

(Paris, 1872, in-18, Plon.)
(V. aussi *Tour du Monde*, 1er sem. 1863.)

. M. de Gobineau, diplomate et littérateur français, né à Bordeaux en 1816, empli des fonctions diplomatiques à Berne, Téhéran, Athènes, Rio-Janeiro, ckholm. Il a publié de nombreux et remarquables travaux d'histoire, criue, philosophie, épigraphie, géographie, concernant les pays où il a séjourné. us signalerons *Trois ans en Asie* (1859, in-8°); *Souvenirs de voyage* (1878, 8°).

TROISIÈME PARTIE : ALASKA

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

L'Alaska a pour limites au nord l'océan Glacial, à l'ouest l'océan Pa-fique, au sud et à l'est la Colombie britannique et le territoire de l'ancien Compagnie de la baie d'Hudson. Les îles Aléoutiennes font partie de cet i-mense territoire d'une superficie de **1 509 000 kilom. car., trois fois** gra comme la France.

La côte est fort découpée, bordée de rochers et d'îles dans toute s étendue, marquée par des golfes profonds (*Bristol, Norton, Kotzeb*… que séparent des presqu'îles, dont la principale, *Alaska*, a donné nom au pays. Ce qui fait la sécurité du littoral et peut-être son aven c'est qu'il est comme bordé par une chaîne d'îles qui forment d havres excellents et sûrs. En face de la presqu'île d'Alaska, et lui serv en quelque sorte de prolongement, s'élèvent les 56 Aléoutiennes, qui divisent en 4 groupes, 4 *Aléoutes*, 3 *îles des Rats*, 14 *îles d'Andréan*… 35 *îles des Renards*. N'oublions pas le petit archipel, récemment vi en 1872 par un de nos compatriotes, M. Pinard, qui lui a donné le no d'archipel **Thiers**.

On distingue deux chaînes de montagnes :

1° les *Montagnes Rocheuses*, qui ne s'étendent pas jusqu'à la mer P laire, ainsi que l'indiquent les atlas, mais au 64° parallèle, tournent l'ouest et se confondent avec les chaînons côtiers qui finissent à la pr qu'île d'Alaska. Le pic le plus remarquable est le *Saint-Elias* (4554 m. M. Pinard a visité et décrit dans la presqu'île d'Alaska toute une train de volcans en activité.

Une seconde chaîne, sur la côte de l'océan Glacial, étend sa mas abrupte et ses puissants contreforts sous le nom de monts *Roman*… Les pics de cette chaîne, couverts de neiges éternelles, servent de poi de reconnaissance aux baleiniers qui doublent la pointe Barrow.

Les principaux fleuves sont le *Kuskokoïn*, le *Kalkoap*, le *Colvil* l'*Unnatah* et surtout le *Youkon*[1]. Ce dernier, reconnu en gra partie par *Whymper et Dal*, chargés par le gouverneur américain d'u mission officielle, est formé de deux branches supérieures issues deux lacs voisins l'un de l'autre; il se jette dans la mer de Behring par delta de cinq bouches, large de 20 lieues; il est long de 3 600 kilom., pl grand que le Danube, deux fois comme le Rhin; il a des îles de 20 k lom. de long; il est large de 1 600 à 2 400 kilom., navigable penda 3 000 kilom, au milieu des bois. Il est pris sept à huit mois par les glac

---

1. Plusieurs affluents du Youkon, comme la Porcupine, égalent en grandeur l plus beaux fleuves d'Europe. A Noulato, à 200 lieues de son embouchure, le Youk a près d'une demi-lieue d'une rive à l'autre; son lit est souvent parsemé d'îles; eaux gelées huit mois par an, sous une température qui s'abaisse parfois à 4 et la violence des débâcles rendent la navigation tantôt impossible et tant périlleuse. L'imposante immensité du fleuve de l'Alaska a excité l'admirat de tous les explorateurs qui l'ont vu; et M. Whymper, dans ses intéress récits, justifie l'orgueil naïf qu'il inspire aux indigènes de ses bords : « N ne sommes pas des sauvages, disaient-ils fièrement à un interprète russ nous sommes les Indiens de l'Youkon. »

on courant est rapide. Whymper qui l'a remonté pendant 965 kilom. le compare au Mississipi.

Le climat de l'Alaska est terrible. La température s'abaisse parfois à — 49°. L'été ne dure que trois à quatre mois. (Voir plus loin, page 40).

Le pays est loin d'être improductif et les Américains le connaissaient bien avant de l'acheter. On y pêche au large des côtes les *veaux* et *chevaux marins*, les *loutres*, et même les *baleines*. En 1870, on récoltait 0000 peaux de veaux marins, 1000 de loutres, 20000 dents de chevaux marins, l'ivoire fossile y abonde. Les rivières fournissent des saumons, des poissons blancs et noirs excellents. On chasse des *renards* rouges, noirs et argentés, des *loups*, des *ours* blancs, des *hermines*, *martres zibelines*, *castors*, *loutres* de terre, des *rennes* et des *élans*, des *lièvres*. L'Alaska paraît même riche en minerais. On a trouvé du *charbon* en maint endroit, mais d'une qualité médiocre; de l'*or* à l'embouchure du Youkon, en petite quantité, du *cuivre* et du *fer* dans les monts Romanzow, des *rubis* à l'île Saint-Georges, de l'*ambre* sur les côtes; l'intérieur est encore inconnu.

II. NOTIONS HISTORIQUES.

Lorsque, vers 1630, les Moscovites parvinrent sur les bords de l'océan Pacifique, on ignorait encore si l'Asie et l'Amérique étaient ou non réunies vers le nord-ouest. Deux Cosaques, Djenef et Ankudinoff, chassant sur les rives de la Kolyma, pénétrèrent les premiers dans le Grand-Océan après avoir contourné les côtes de la mer Glaciale; mais leur découverte passa inaperçue, et eux-mêmes n'en soupçonnèrent pas l'importance. L'attention de Pierre le Grand fut attirée sur ces lointaines contrées; parmi les étrangers qui furent pour lui de si précieux collaborateurs dans son œuvre de réparation et de création, se trouvait le marin danois Vitus Behring. Pierre venait de mourir quand l'impératrice Catherine lui confia la mission d'explorer les régions du Pacifique. Behring accompagné de son lieutenant Tschirikof explora la presqu'île de Kamtchatka et donna son nom aux îles, au détroit et à la mer qui l'avoisinent.

Dans un second voyage (1739-1742), Behring, assisté d'un nombreux état-major de marins et de savants, visita l'intérieur du Kamtchatka, aborda à la côte américaine, reconnut le mont Saint-Elias, et prit possession de la contrée au nom de la Russie. Il y mourut des atteintes du froid et du scorbut, et son équipage fut décimé. Behring fut enterré dans une des îles qui portent son nom. Deux de ses compagnons, le médecin allemand Steller, le naturaliste français Delisle de la Croyère ont laissé un récit de cette expédition. En 1779, le capitaine anglais Cook fut arrêté dans le détroit par les glaces. En 1803, le russe Krusenstern chercha sans succès une voie commerciale de navigation pour l'échange des pelleteries. La Compagnie russe formée en 1799 pour le trafic des fourrures, et dirigée au début par l'intrépide négociant sibérien Baranoff, eut grand'peine à défendre ses comptoirs contre les attaques des Indiens. Bientôt néanmoins, en étendant leurs opérations à l'est, les Russes finirent par rencontrer les Anglais de la Compagnie d'Hudson. Pour couper court aux conflits, le gouvernement de Saint-Pétersbourg conclut en 1824 et 1825 deux traités de limites avec le cabinet de Saint-James et avec celui de Washington. Par le premier de ces traités, il s'engageait à ne pas s'avancer à plus de 10 lieues dans l'intérieur des terres; par le second à ne pas dépasser au sud la latitude de 54° 40'. — Lorsque éclata

la guerre de Crimée en 1854, l'escadre anglo-française bombarda Petro-pavlosk (Kamtchatka), en rasa les fortifications, mais respecta Sitk principal comptoir russe de la côte américaine, dont le port était vide sans défense. Dix ans plus tard, une compagnie américaine se forma capital de 10 millions de dollars, pour établir un télégraphe transconti-nental par le détroit de Behring. Le colonel Bulkley fut chargé d'explor le terrain et de tracer les plans. Le parcours était de 6000 kilomètres les difficultés énormes. La commission était à l'œuvre depuis deux a quand on apprit la pose du câble transocéanique entre l'Irlande et Terre-Neuve; l'union des deux continents était un fait accompli. La compa-gnie américaine avait dépensé déjà trois millions de dollars en études achats préliminaires; découragée, elle abandonna ses travaux. L'Amé-rique russe dans le même temps allait changer de maître.

Le 28 mai 1858, les Russes avaient arraché à la Chine le cours infé-rieur de l'Amour et de ses affluents méridionaux, pays fertile, au clim tempéré, dont la possession était d'un grand prix. Dès lors l'Amériq russe, contrée glacée, déserte et éloignée, ne leur offrit plus aucun avan-tage, et par une convention du 30 mars 1867, moyennant une indemnité 36 millions de francs, ils la cédèrent aux Etats-Unis. 45.000 lieues car-rées, sous le nom de territoire d'Alaska, s'ajoutaient au vaste territoi de la République.

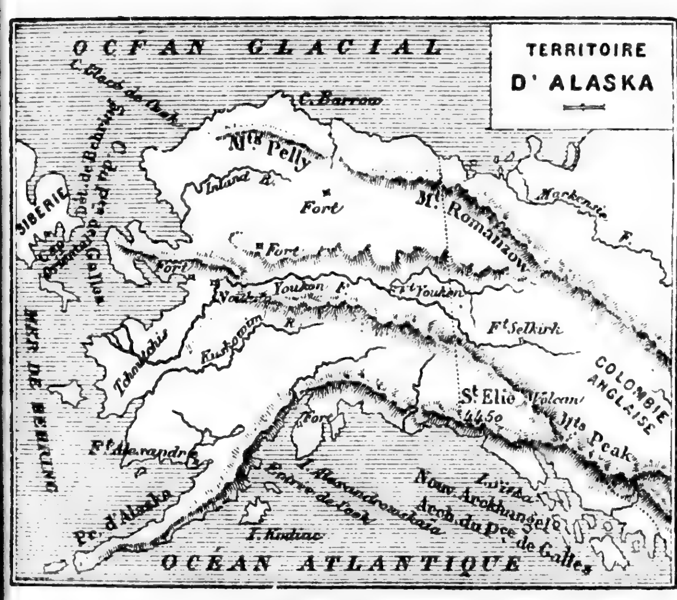
« Les négociations relatives à cette affaire, écrit M. Whymper, avaie
» vivement préoccupé l'opinion publique aux Etats-Unis. Les Amé
» cains n'étaient pas préparés à cet agrandissement nouveau; beauco
» n'en voyaient pas l'avantage. L'acquisition souleva des critiques amè
» une opposition acharnée. On accusait M. Seward, le promoteur du pr
» jet, d'entraîner le gouvernement de Washington à une spéculati
» désastreuse; on donnait, par moquerie, le nom de *Walrus-Sia* (ter
» toire des phoques) à la possession convoitée par l'infortuné secrétai
» d'Etat. Des annonces railleuses paraissaient chaque matin dans les jo
» naux de New-York, offrant d'immenses avantages aux hommes q
» seraient tentés d'exploiter une colonie déserte, des îles inconnues, d
» banquises, des volcans, des pays enfin exposés à toutes les rigueu
» de la nature et fréquemment soulevés par des tremblements de ter
» Mais, ajoutait-on, ces inconvénients légers ne doivent effrayer pe
» sonne, puisqu'ils n'ébranlent pas la sereine confiance du minis
» d'Etat. Aujourd'hui que ces préventions sont en partie détruites, l'e
» prit d'entreprise développe activement les ressources du nouve
» pays. Le traité conclu entre les Etats-Unis et le cabinet de Sai
» Pétersbourg adopte, à l'est et au sud, les frontières qui avaient
» fixées par la Grande-Bretagne et la Russie, lors de la convention
» 1825; le territoire concédé comprend, à l'ouest, toutes les îles Aléout
» au nord, il n'a d'autres limites que les neiges et les glaces. »

Le climat.

« Pendant les mois de novembre et de décembre (186 j'essayai de prendre quelques vues du fort Noulato et d environs, mais on comprendra que par une température 34° au-dessous de zéro ce n'était pas chose facile. Je d quitter bien des fois mon travail avant de terminer



noindre ébauche ; je n'avais pas donné cinq coups de pin-eau, qu'il me fallait me livrer à un violent exercice pour appeler la chaleur, ou courir me chauffer au poêle; malgré es précautions, mes pauvres mains se dépouillèrent plu-ieurs fois ; un jour, je laissai geler mon oreille gauche, qui levint aussi grosse que ma tête ; j'étais sans cesse tour-nenté de la crainte que mon appareil olfactif ne fût mordu ar le froid. On comprend que, dans une telle situation, je e pouvais entreprendre aucune aquarelle ; j'en fis pourtant essai ; j'emportai avec moi un pot plein d'eau qui chauffait



Territoire d'Alaska.

ır un petit réchaud, mais l'expérience ne réussit pas assez ien pour me donner le désir de recommencer. Même dans intérieur du logis, le thermomètre placé auprès de la nêtre marquait toujours plusieurs degrés au-dessous de ro. Une fois, oubliant le lieu où j'étais, je délayai des uleurs avec de l'eau qui se trouvait près du poêle, et ouillant une petite brosse, je vou' commencer de émoire un croquis sur mon album. Avant que mon

pinceau eût touché le papier, il s'était recouvert d'une couche de glace, et ne fit que rayer le feuillet sur lequel je le passai....

» A quelque temps de là un des hommes étant allé sous un hangar pour exécuter un petit travail de menuiserie, mit entre ses lèvres un grand clou, comme font d'habitude les ouvriers ; un instant après, le froid l'avait collé tellement à sa bouche, que pour retirer le morceau de fer sans arracher la peau, il dut aller se faire dégeler auprès du feu.

» Le froid produisait aussi sur nos provisions des effets curieux ; toutes les pommes tapées contenues dans un sac formaient une seule masse que la hache seule pouvait entamer ; il en était de même de la mélasse ; quant au jambon, il défiait le couteau le mieux affilé ; pour en avoir une tranche, il fallait l'approcher du feu. Avec une pareille température, nos conserves de viande se seraient gardées indéfiniment ; elles auraient même pu, en cas de siège, servir de mitraille. Les coqs de bruyère ou les lièvres que nous achetions aux Indiens seraient restés pendant un mois ou davantage aussi frais que le premier jour ; on n'avait certes pas à craindre de les voir se faisander.

» La journée la plus froide de toute la saison eut lieu en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre, qui les jours précédents, accusait la température relativement assez douce de 16° centigrades au-dessous de zéro, descendit tout à coup à 27°, puis il continua de s'abaisser sans interruption jusqu'au 5 décembre, où il descendit à 49° ; mais le temps était magnifique, le vent ne soufflait pas, il ne tombait pas un flocon de neige ; aussi nous souffrions beaucoup moins qu'il ne nous était arrivé par une température de 15 ou 20° seulement....

.... » Les deux semaines de notre résidence au fort Youkon nous permirent d'apprécier combien doit être rude la vie que mènent pendant des années les colons européens. De l'élan bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner, de l'élan bouilli à souper, voilà le fond du régime alimentaire ; le poste est tellement inaccessible qu'on y apporte fort peu de provisions. Toutes les denrées du dehors doivent

vant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui 'étagent entre l'Amérique russe et la factorerie d'York, ans la baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à autre par les employés de la Compagnie; ceux de l'Youkon ont chercher leurs approvisionnements à la maison La ierre, petit établissement situé non loin des sources de la orcupine, à une distance d'environ 200 lieues. Il faut vingt urs pour remonter la rivière, et six pour la descendre. La ation la plus proche est le fort Mac-Pherson, qui s'élève 10 lieues au-dessus du confluent de la rivière Peel et du ackenzie. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au fort impson distant de 500 lieues du fort Youkon.

» Le fort Youkon a été fondé en 1847 ; les bâtiments tuels ne datent toutefois que de 1864, et ils n'ont été hevés qu'en 1867. On sait que ce port est le plus éloigné s établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson; il t situé sur le 66e degré de latitude nord, dans un territoire i fait partie de l'Alaska; aussi la compagnie russe-amé- caine a-t-elle longtemps exigé de sa rivale une forte demnité pour lui permettre d'étendre son trafic jusqu'aux ords de l'Youkon. » Fr. WHYMPER,

Voyage et aventures dans l'Alaska.

(Trad. par M. Emile Jonveaux. Paris, 1872, in-8°, Hachette.)

On distingue, dans l'Alaska, deux races indigènes : les *squimaux* et les *Indiens*. Les Esquimaux vivent sur le littoral dans les îles; ce sont surtout des pêcheurs. Ils sont grands, en faits, très forts. M. Whymper en a vu qui fournissaient longues traites avec des fardeaux de 200 livres. Ils ne ssemblent pas à leurs congénères du Gröenland ou des terres ctiques, mais ils sentent aussi mauvais et sont aussi sales. urs huttes, ingénieux agencement de madriers et d'os de leines, recouvertes de loques disparates, peaux de morses de rennes, haillons déchiquetés, sont hideuses. Elles n'ont autre ouverture qu'un large trou par lequel s'échappent la mée et les puanteurs de cette habitation primitive.

Les Esquimaux sont braves, mais avides et voleurs. Les usses avaient pris le parti de tout leur fournir : nourriture, tement, logement, ils leur donnaient même une solde an-

nuelle de soixante dollars, pour les divers travaux auxquels il les employaient : empaqueter les pelleteries, couper du bois charger ou décharger les navires. Mais les Américains s trop partisans du travail libre pour continuer les traditio russes. Aussi les Esquimaux sont-ils fort mécontents, et b nombre d'entre eux émigrent dans la Colombie britanniqu

Coutumes funèbres chez les Indiens Co-Youkons.

» Les morts ne sont pas oubliés ici aussi vite qu'il arri souvent parmi les sauvages ; le deuil dure une année entièr pendant ce temps, les femmes se réunissent plusieurs fo pour pleurer sur le défunt et rappeler ses vertus, réelles o supposées.

» A l'anniversaire du décès, une fête termine les rite funèbres. Pendant mon séjour à Noulato [1], je fus témo d'une de ces cérémonies ; elle eut lieu dans la caserne d fort que le gouverneur, sur la demande des indigènes, ava mise à la disposition de la famille affligée. Un enfant éta mort l'année précédente ; le deuil finissait ; un grand repa devait réunir les parents et les amis. D'abord tous l visages furent tristes, des larmes mouillaient les yeux d femmes ; peu à peu la gaieté se fit jour parmi les convives je ne vis jamais plus bizarre mélange de lamentations et d réjouissances.

» La mère, entourée de quelques matrones, continua à pleurer amèrement, pendant que les invités chantaient e chœur et dansaient avec un infatigable entrain autour d'u mât peint de couleurs éclatantes, décoré de guirlandes perles, de magnifiques peaux de loups, de fourrures martres. Ils demeurèrent jusqu'au matin, n'interrompa leurs joyeux ébats que pour manger et boire. Le vacarm

1. Le poste de Noulato est le plus septentrional et le plus avancé dans l'in rieur des terres. Sa latitude, d'après Zagoskin, est 64° 42', sa longitude, 155° Il est construit sur la rive nord de l'Youkon, au milieu d'une sorte de pla que borne au sud-ouest la rivière Noulato, un des affluents du grand fleu (Note tirée du texte.)

ait impossible à décrire. Les objets qui garnissaient le ât furent, à la fin de la cérémonie, partagés entre les nviés. On peut juger de l'impétuosité des danseurs, du le qu'ils mettaient à leurs exercices chorégraphiques, par fait que le poêle massif placé au milieu de la chambre fut ranlé sur sa base et en partie démoli.

» Au lieu d'enterrer les morts, les indigènes les placent ns des boîtes oblongues, élevées sur des pieux qui les aintiennent à 1 ou 2 mètres du sol; quelquefois on décore de fourrures, qui pendent au-dessus comme des nnières; le plus souvent, on les recouvre de tous les jets qui ont appartenu au défunt, tels que son canot, ses mes, ses raquettes. L'usage de ces cercueils aériens est ssi répandu parmi les tribus de la côte.

» La dépouille des hommes ne jouit pas seule du privi- ge d'être religieusement conservée; les indigènes ont pour ossements des animaux une sorte de respect supersti- ux; ils les amassent dans leurs maisons, au lieu de les er au feu ou de les donner aux chiens. C'était pour eux véritable scandale lorsqu'ils nous voyaient laisser dévorer r les bêtes de notre attelage les débris d'un gigot de renne. Vous nous portez malheur, s'écriaient-ils; nos chasses ront infructueuses et nos pièges laisseront échapper le bier. »

» Une superstition semblable les empêche aussi de er les rognures de leurs ongles, les cheveux tombés de r tête ou les poils de leur barbe; ils en font des paquets 'ils suspendent aux arbres. »

Fr. Whymper,
Voyage et aventures dans l'Alaska.

3° BIBLIOGRAPHIE

LOUÉ. *Le pilote de Terre-Neuve.* — (Paris, 1873, in-8°, Bossange.)
UVAL. (J.) *Les colonies et la politique coloniale de la France.* — (Paris, 1860, °, A. Bertrand.)
AFFAREL (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, 1880, in-8°, Germer- lière.)

DE GOBINEAU. *Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve.* — (Paris, 1872, in-
Plon.)

E. DU HAILLY. *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du No*
— (Paris, 1864, in-18, Dentu.)

RAMBOSSON (J.) *Les colonies françaises.* — (Paris, 1868, in-8°, De
grave.)

X***. *Annuaire des îles Saint-Pierre et Miquelon.* — (1877-1878.)

CHEVALIER (E.) *La morue et sa pêche.* — (*Exploration*, sept. 1878.)

CAPITAINE. *Saint-Pierre et Miquelon.* — (*Exploration*, janv. 1878.)

FLÉCHEY. *Possessions anglaises dans l'Amérique du Nord.* — (*Revue*
France, 15 mars 1877.)

DE GOBINEAU. *Voyage à Terre-Neuve.* — *Tour du Monde.* (1863, 1er
mestre.)

ED. DE LUZE. *Pêcheries de Terre-Neuve et d'Islande.* — (*Bull. de la Soc.*
géogr. comm. Juin 79.)

VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Terre-Neuve.* — (*Année géographique*, in-
1877.)

X***. *Les Pêcheries de Terre-Neuve et les traités.* — (*Revue des Deux-Mond*
1er nov. 1874.)

X***. *Renseignements économiques sur Saint-Pierre et Miquelon.* — (*Re*
maritime et coloniale, 1876.)

BLAKE (William). *Les glaciers de l'Alaska.* — (*Biblioth. univ. et Re*
suisse, février 1868.)

BLERZY. *Le Territoire d'Alaska.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 j
1869.)

COMBIER (C.). *De la cession de l'Amérique russe aux Etats-Unis.* — (*Eco*
miste français, mai 1867.)

GAFFAREL (Paul). *Le territoire d'Alaska.* — *Revue politique*, 20 j
1874).

JANNETAZ (E.). *Notes sur les minéraux et roches recueillis dans l'Alaska.*
(*Bull. de la Soc. de géologie*, 3e série, II.)

PERREY (Al.). *Documents sur les tremblements de terre d'Alaska.* — (Dij
1867, in-8°.)

PINART (A.-L.). *Voyage à la côte nord-ouest d'Amérique.* — (*Bull. de la S*
de géogr., déc. 1873.)

PINART (A.-L.). *Notes sur les Koloches.* — *Bull. de la Soc. d'anthropolog*
2e sem. 1872.

PINART (A.-L.). *Sur les Atnahs.* — (Paris, 1875, in-8°.)

PINART (A.-L.). *Voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique.* — (Paris, 18
in-4°, Maisonneuve.)

WHYMPER (Frédéric). *Voyages et Aventures dans l'Alaska*, traduction
M. Jonveaux. (Paris, 1872, in-8°, Hachette.)

WHYMPER (Fr.). *Le même*, abrégé. — (*Tour du Monde*, 1869.)

CHAPITRE II

« DOMINION » OU PUISSANCE DU CANADA

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

imites. — On comprend actuellement sous le nom de *Dominion of ada* l'ensemble des possessions anglaises de l'Amérique du Nord upées dans une même confédération. Le Dominion est borné au d par le détroit et la baie d'Hudson, le golfe Boothia, les détroits Dease, Coronation, Union, Dolphin, etc., qui le séparent des terres iires; — au nord-ouest une ligne géométrique tracée par une contion de 1825, depuis la mer Glaciale jusqu'au mont Saint-Élie, et ant le 141e méridien ouest de Greenwich (143°20' ouest de Paris), le de la péninsule d'Alaska, qui appartient aux Etats-Unis; — à est, il s'étend jusqu'au Pacifique; — au sud, la frontière part du oit Juan de Fuca, suit le 49e degré de lat. N. jusqu'au lac des Bois, erse plusieurs lacs et cours d'eau jusqu'au lac Supérieur, dont le in et ceux des lacs Huron, Erié, Ontario séparent les Etats-Unis du inion; elle descend le Saint-Laurent jusqu'à Saint-Régis, suit à peu le 45e parallèle jusqu'au lac Champlain, puis la ligne de faîte entre affluents du Saint-Laurent et les rivières qui tombent dans l'Atlantique, pe les affluents du Saint-Jean, descend le Saint-François, le lac podik, et la rivière Sainte-Croix jusqu'à l'Océan; — à l'est, la limite formée par l'Océan jusqu'au cap Chidley.

tuation astronomique. — 42°-77° de lat. N.; 60°-140° de long. O.

ttoral; îles. — Au nord, en face des îles arctiques, le rivage est upé en golfes profonds, presque constamment gelés ou encombrés les glaces flottantes; — à l'ouest, heurté par le grand courant dental, il est dentelé comme la côte norwégienne, semé de détroits, aies, d'îles (Quadra-et-Vancouver, de la Reine-Charlotte, du Princealles, etc.); — à l'est, il est creusé de golfes propres à la navion, et flanqué de grandes îles (Terre-Neuve, Anticosti, Princeard, Cap-Breton, etc.).

lief du sol. — Le Dominion ne renferme que deux systèmes de tagnes: l'un à l'ouest, parallèle à l'océan Pacifique, large de 5 à kilom., dirigé du nord au sud, formé d'un énorme plateau appuyé deux chaînes principales, celle de la *Cascade* que dominent les monts r (3190 m.), Hood (3637 m.); celle des monts *Rocheux* qui rene les pics Brown (4850 m.), Murchison (4815 m.), Fox, etc.; — e système est le système canadien, prolongation abaissée de la ne des Alleghanys, sous les noms de monts *Orford* (1200 m.), s de la *Gaspésie*, monts *Notre-Dame*, à droite du fleuve Saint-

Laurent;— et de monts *Laurentides*, *Chaîne des Caps*, et *Hauteur des terres* sur la rive gauche.

Cours d'eau. — Ils suivent trois directions différentes, et se distribuent en trois versants : à l'ouest, dans l'**océan Pacifique** tombent : le *Youkon* (3 000 kilom.), qui a ses sources sur le territoire anglais et reçoit dans son cours supérieur le *Lewis* et le *White* ; le *Stekeen*, le *Simpson*, le *Fraser* grossi des eaux du lac de *Caribou* et de la rivière *Thompson*, l'*Orégon* ou *Columbia*, encombré de rapides, et qui va finir sur le littoral des États-Unis. — Au nord, dans l'**océan Glacial** coulent : le *Mackenzie* (3 500 kilom.), formé des eaux de la rivière et du lac *Athabasca* (3 200 kilom. car.) de la rivière et du lac de l'*Esclave* (30 000 kilom. car.), grossi à gauche de la *Dease* et du *Peel*, à droite des eaux du lac du *Grand-Ours* (20 400 kilom. car.) ; la *Coppermine* (rivière de la mine de cuivre) ; rivière de *Bach* ; le *Chesterfield* ; le *Churchill* (1 500 kilom.) ou *Missinippi*, issu du lac des *Indiens* ; le *Nelson* (2 500 kilom.), sorti des monts Rocheux sous le nom de *Saskatchawan* du nord et du sud, forme le lac *Winnipeg*, qui reçoit l'*Assiniboine*, la *Rivière-Rouge*, le *Winnipeg* venu du *lac des Bois*, et s'écoule encore dans la baie d'Hudson par la *Severn* et quelquefois par l'*Albany* (600 kilom.), tant est insensible la limite de ces bassins, tant les communications sont naturelles dans ces plaines marécageuses entre les rivières qui les sillonnent. — A l'est, l'**océan Atlantique** reçoit surtout le *Saint-Laurent*. Il est le déversoir des plus grands lacs du monde ; lacs *Supérieur* (longueur 675 kilom., largeur 250 kilom., circonférence 2 800 kil., superficie 84 000 kilom. car., profondeur 300 m.) ; *Michigan*, appartenant aux États-Unis (longueur 580 kilom., largeur 170 kilom., superficie 62 000 kilom. car., profondeur 300 m.) ; *Huron* (longueur 400 kilom., largeur 120 kilom., superficie 53 000 kilom. car., profondeur 200 m.). Le *Saint-Clair* (rivière et lac), la rivière *Détroit* (47 kilom.) portent les eaux du lac Huron au lac *Érié* situé à 170 m. plus bas (longueur 400 kilom., largeur 70 kilom., superficie 20 000 kilom. car., profondeur 60 m.). Il s'écoule par la double chute du Niagara, séparé en deux bras (550 et 335 m.) par l'île de la Chèvre, qui tombe d'une hauteur de 48 m. dans le lac *Ontario* (longueur 290 kilom., largeur 104 kilom., superficie 14 800 kilom. car., profondeur 180 m.). Du lac Ontario sort le *Saint-Laurent* (longueur 1 200 kilom ; largeur 12 kilom. à Québec, 25 kilom. au confluent du Saguenay, 150 kilom. à son embouchure) ; son cours est une succession de lacs et de rapides. Il renferme les îles de *Montréal*, de *Jésus*, d'*Orléans*, de *Bic* ; il reçoit à droite le *Richelieu*, émissaire du lac *Champlain* ; le *Saint-François* ; la *Chaudière* ; à gauche l'*Ottawa* (600 kilom.) ; le *Saint-Maurice*, le *Montmorency*, le *Saguenay*, sorti du lac *Saint-Jean*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La confédération du Dominion, préparée à Québec en 1864, fut présentée en 1867 par lord Carnarvon au parlement anglais, et proclamée la même année par ordonnance de la reine Victoria. Cet acte a réuni en un seul État toutes les parties de la Nouvelle-Angleterre, sauf l'île de Terre-Neuve, dont l'admission n'est pas définitivement réglée. La reine nomme le *gouverneur général*, assisté d'un *conseil privé* ; il exerce le pouvoir *exécutif* et reçoit du Canada 250 000 francs de traitement : le pouvoir *législatif* réside dans un *sénat* de soixante-dix-huit membres, nommés à vie par le ministère, âgés de 30 ans au moins, et

s Canadiens, propriétaires dans la province d'une fortune évaluée 00 dollars, — et dans une *chambre des députés* de deux cent quinze bres dont soixante Canadiens français), élus par un corps électoral é par des conditions de cens; les sessions sont de trois mois; les bres du congrès reçoivent 10 dollars par jour, et une indemnité de urs. — Il y a onze ministères : *justice*, *douanes*, *intérieur*, *finances*, *us intérieurs*, *défense militaire*, *marine et pêches*, *poste*, *agriculture*, *tra- publics*, *voies ferrées et canaux*. — Chaque province est gouvernée par *utenant gouverneur*, nommé par le gouverneur général, et un *conseil atif* élu. — **Drapeau :** les couleurs sont celles de l'Angleterre : elé le premier et le quatrième quartier rouge, le deuxième jaune, le ème bleu; le pavillon royal chargé des armes d'Angleterre.

ivisions administratives. — Le **Dominion** comprend huit nces : **Québec** (ou Bas-Canada, ou Canada français), 500 769 kilom. car.; 469 habitants; chef-lieu Québec (62 446 habitants); villes principales, réal, 185 550 habitants; Trois-Rivières, 8 000 habitants; Tadoussac. **tario** (ou Haut-Canada, ou Canada anglais), 279 139 kilom. car.; 460 habitants, chef-lieu Toronto (86 445 habitants). — **Ottawa** (30 000 nts) est capitale de la confédération. — **Nouvelle-Écosse** (ou Acadie, l'île du Cap-Breton), 56 280 kilom. car., 480 585 habitants; chef- Halifax (36 000 habitants); Sydney, chef-lieu de l'île du Cap-Breton. **uveau-Brunswick**, 70 762 kilom. car., 321 129 habitants, chef-lieu ricktown (7 000 habitants); Saint-John, 30 000 habitants. — **Ile du e Édouard**, 5 628 kilom. car., 108 928 habitants, chef-lieu Charlotte- (6 000 habitants). — **Manitoba**, 156 650 kilom. car., 109 000 habitants, lieu Winnipeg (30 000 habitants). — **Territoire du Nord-Ouest** (ou -Ouest Canadien), 6 430 750 kilom. car., 100 000 habitants, divisé en oire de Saskatchawan, chef-lieu Battleford, et territoire de **Keewatin**. **lombie britannique** (avec l'île de Vancouver et l'archipel de la -Charlotte), 922 000 kilom. car., 60 000 habitants, chef-lieu Victoria habitants); villes principales, New-Westminster, Caribou.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

oductions. — Minéraux : *fer*, sous toutes les formes, dans le Bas- a, à Hull, près d'Ottawa; à Trois-Rivières, et sur la Moisie, au dor; riches mines de *cuivre* dans la région des grands lacs, et dans sin de la rivière du Cuivre (Copper-mine-river) au nord; *or*, dans sin de la Chaudière, et surtout dans la Colombie (région du Caribou, le Fraser et la Quesnelle, 12 millions par an); *argent*, au nord du périeur et dans les monts Colombiens; *plomb*, dans le Haut-Canada, gston, en Gaspésie; *nikel*, *cobalt*, *étain*, *manganèse*, *chrôme*, *granit*, *calcaires*, *marbres*, *argile*, *ardoise*, *pierre meulière et lithographique*; e en Gaspésie; la *houille*, rare au Canada, sera plus tard une des sses de la Colombie, de Vancouver et de l'archipel de la Reine- otte; la *tourbe* est abondante dans l'île d'Anticosti, le Bas-Canada province d'Ontario. — **Végétaux:** *Blé*, *orge*, *seigle*, *riz*, *avoine*, *maïs*, *in*, *pomme de terre*, *etc.*, cultivés presque partout avec succès; *chanvre et lin*; *forêts* immenses de *pins* Douglas (ils atteignent la Colombie 300 pieds: un d'eux, transporté à Londres, mesurait mètres de haut, 35 de circonférence); de *sapins*, *mélèzes*, *chênes*, *cèdres*, *hêtres*, *bouleaux*, *érables* (120 millions de revenus an- . — **Animaux :** Les animaux sauvages (*ours*, *panthères*, *lynx*, *loups*, *sauvages*, *élans*, *caribous*), les animaux à fourrures (*blaireaux*,

martres, *renards*, *hermines*, *castors*), devenus rares dans l'est et le... sont nombreux dans l'immense plaine du nord. Les animaux domest... sont ceux de l'Europe (*chevaux*, 840 000 ; *animaux d'espèce bovine*, 3 500... *moutons*, 3 000 000 ; *porcs*, 1 200 000). Les pêcheries de la Colombie, e... peu exploitées, sont les plus riches du monde ; la pêche dans le ... Saint-Laurent, dans les rivières et les lacs, occupe 17 000 bâtimen... 26 000 matelots, et fournit un revenu annuel de 58 millions (*morues*, ... *rengs*, *maquereaux*, *sardines*, *huîtres*, *aloses*, *homards*, *saumons*, etc.).

Industrie. — La principale est la coupe, l'équarrissage, le sciage... préparation du bois dans les scieries mises en mouvement par les c... d'eau ; puis viennent les constructions navales, les moulins, les sal... et préparations du poisson, et un petit nombre de manufactures dive...

Commerce : — En 1886, **Importations**, 104 425 000 dollars ; **Expor-tions**, 85 251 000 dollars (part de l'Angleterre dans le total, 81 millio... dollars ; — de la France, 2 800 000 dollars).

Voies de communication. — La plus belle est celle du Saint-Laur... navigable sur plus de 2700 kilom. en y comprenant les grands lacs. « ... » nature avait rendu le Saint-Laurent navigable jusqu'à Québec pour » vaisseaux des plus grandes dimensions, et capable de porter jusq... » Montréal des navires de mer de 500 à 600 tonneaux ; mais là, un obsta... » le rapide de Sault Saint-Louis, en interrompait le cours. Au-dessus... » cet endroit il était ouvert pour de grands bâtiments encore ; mais, en... » Montréal et Kingston, 66 kilom. de rapides formaient une barrie... » la navigation. Puis venait le lac Ontario ; du lac Ontario au lac Érié » présentaient, dans un espace d'environ 40 kilom., une ascensio... » 101 m. et la chute du Niagara ; de là au lac Huron et au Michi... » les grandes eaux étaient libres ; mais l'entrée du lac Supérieur é... » encore fermée par le Sault Sainte-Marie. Tous ces obstacles, tous... » empêchements formidables élevés par la nature ont disparu. V... » pouvez partir d'un port de l'Océan avec un navire de 200 tonne... » et vous rendre sans obstacle au fond du grand lac sans transbor... » ment. Le Sault Saint-Louis, près de Montréal, est évité par le ca... » *Lachine*, long de 15 à 16 kilom. ; les rapides des Cèdres, du Cote... » du Long-Sault, des Galops, et quelques autres, par les canaux » *Beauharnais* (21 kilom.), de *Cornwall* (41 kilom.), de *Williamsb*... » (22 kilom.) ; la chute du Niagara et les rapides qui l'accompagne... » par le canal Welland, long de 43 kilom. ; le Sault Sainte-Marie, par » autre canal, celui-ci très court, construit par les Américains. Le... » nada s'enorgueillit avec raison de sa grande route fluviale, dont » canalisation lui a coûté près de 70 millions de francs. » (TACHÉ. *Esq... sur le Canada*.) Il convient d'ajouter aux canaux cités le canal *Rideau*... réunit Kingston à Ottawa ; celui de *Grenville* qui tourne les rapides... Carillon, sur le bas Ottawa ; et ceux de *Caughnawaga*, à droite du St-Laurent, en face de Montréal, d'*Hamilton* au lac Huron, et de *Toront*... la baie Georgienne qui sont projetés. — On compte environ 10 068 kil... de chemins de fer ; le principal est le *Grand-Tronc*, continué par l'*In... colonial* ; il commence à Détroit et finit à Halifax ; on a achevé en 188... chemin de fer transcontinental qui relie Vancouver, sur le Pacifique, e... Colombie britannique au Saint-Laurent. — Des services de steamers ... établis entre Liverpool et Halifax (3991 kilom.) et Québec (4023 kil...

Marine marchande. — En 1884 : 7254 bâtiments et 1 253 000 ton...

Lignes télégraphiques. — 20 300 kilom. (affranchissement des le... par 0^{kgr},020 : de France au Canada, 0^{fr},45 ; du Canada en France, 0^{fr},...

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

uperficie : 8 301 506 kilom. car. (dont 238 971 occupés par des lacs). **Population**, 4 352 080 habitants. — **Races**. *Français* et métis français nord-ouest, 1 300 000 (32 1/2 %) : dans le Bas-Canada, malgré l'émiion annuelle vers les Etats-Unis, les Canadiens français forment uatre-vingts centièmes de la population totale ; 930 000 sur 1 192 000 hants ; *Irlandais*, 846 414 ; *Anglais*, 706 369 ; *Ecossais*, 549 946 ; *Gallois*, 3 ; *Allemands*, 202 991 ; *Néerlandais*, 29 662 ; *Suisses*, 2 969 ; *Italiens*, 5 ; *Races diverses*, 42 000 ; *Indiens*, 102 400 (46 000 Algonquins ; 00 Montagnais ; 10 000 Iroquois et Hurons ; 4 000 Esquimaux, chass, agriculteurs ou pêcheurs). — **Emigration**. En 1880, 85 000 ; en . 206 000 ; en 1885, 105 000 ; en 1886, 122 000. — **Climat**. Rude en ral et très varié suivant les lieux ; il est surtout rigoureux dans le -ouest et la Colombie ; à Québec et dans le Bas-Canada, la tempéra extrême est en été + 35° et en hiver — 34°. — **Dialectes**. Les deux munautés principales du Dominion, la française et la britannique, ent leur langue ; mais la langue française est la langue officielle du ement et des tribunaux. — **Instruction publique**. Très développée : ersité française de Laval à Québec, et faculté de droit française à réal ; université anglicane de Mac Gille à Montréal, à Lennoxville ; breuses universités, collèges, écoles normales, industrielles, supées et primaires (14 500 établissements, 1 500 000 écoliers) ; d'après hauveau et M. Levasseur, la moyenne des populations fréquentant coles est de 23 % (aux Etats-Unis elle est de 17, en Suisse de 15, rance de 13). Les écoles communales sont en partie à la charge de , en partie à celle des villes ; dans les districts de langue française, lais ne fait pas partie des matières obligatoires de l'enseignement ; presque toutes les écoles élémentaires de ces districts, l'enseigne est donné exclusivement en français. — **Justice**. Le système judi est analogue à celui de l'Angleterre ; les juges sont nommés par le erneur général, en son conseil. Toutefois, dans la province de Québec, vil, l'ancienne loi française a toujours cours. — **Cultes**. Ils sont : pas de religion d'Etat ; il y a environ 1 800 000 catholiques ; 00 anglicans ; 676 000 presbytériens et 742 000 méthodistes ; les sont anabaptistes, luthériens, congrégationalistes, quakers ; juifs ; 9 évêques anglicans ; 4 archevêques et 16 évêques catho. — **Armée**. 2 000 hommes de troupes anglaises ; 44 000 des régi de milices, servant trois ans dans l'armée active. Le Dominion se en 12 districts militaires ; la réserve de la milice s'élève jusqu'à 00 hommes. — **Marine militaire**. 7 navires à vapeur. — **Monnaies**. e ou dollar = 5fr,37 ; le centin ou cent vaut un peu plus de 0fr,05 ; is canadien = 4 piastres (le franc français vaut donc en monnaie ienne 19 centins 1/2, et la pièce de cinq francs, 92 centins 1/2 en ; les monnaies anglaises ont cours légal. — **Poids et Mesures. La** nglaise divisée en 12 onces = 453gr,4 ; le mille anglais pour les ces = 1609m,4 ; la verge ou yard pour l'aunage = 0m,91 ; l'acre es superficies = 40a,47 ; le gallon, pour les liquides = 4l,54 ; le pour les matières sèches = 8 gallons ou 36l,34. — **Budget**. Recettes : 3, 36 335 000 dollars ; 1886, 110 millions de dollars. — Dépenses : en 44 690 000 ; en 1886, 90 millions de dollars. — **Dette publique**. 5 000 dollars ; 33 014 liv. st. (725 350 000 francs).

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Résumé historique; les Français au Canad

Découvertes au seizième siècle. — Le premier voyage de couverte accompli par les Français dans l'Amérique du N paraît avoir été celui d'un marin de Honfleur, *Jean D* vers 1506, dans le temps même où son vaillant compatri le capitaine *Paulmier de Gonneville*, conduisait au littoral b silien un navire armé par les négociants de Rouen. De servi par un pilote rouennais, nommé *Canart*, se dirigea v Terre-Neuve, et explora l'embouchure du Saint-Laure une carte partielle tracée par ses soins guida plus tard les vigateurs dans ces parages. *Thomas Aubert*, de Dieppe, co mandant le navire *la Pensée*, armé par *Jean Ango*, suivi même route, en 1508, remonta le Saint-Laurent jus quatre-vingts lieues, et déposa sur ses rives un premier gr de colons normands. L'élan était donné. Dix ans plus tar *baron de Léry*, à la tête d'un nombreux équipage, et bien provisionné de bestiaux, atteignit l'île de Sable, en face d Nouvelle-Écosse; mais la longueur et les fatigues du vo avaient épuisé ses ressources, il ne put aller plus loin et abandonner sur cette terre aride les animaux qu'il destina l'agriculture. Ils s'y multiplièrent en toute liberté, et fu dans la suite une ressource inespérée pour d'autres Fra que la nécessité y enferma. A la même époque les marins tons, de leur côté, découvrirent et nommèrent l'île du C Breton, et la pêche de la morue fut établie sur ces côtes.

Alors la royauté intervint dans ces hardies et fécondes treprises d'outre-mer. François Ier, jaloux de la gloire m time, se disposait à suivre les conseils de l'évêque de Mars Claude de Seyssel, et à « faire tant qu'il pût devenir mait la mer. » Il venait de fonder le Havre-de-Grâce, dans magnifique position (1517). Il mit aux ordres du flor *Verazzano* quatre navires pour aller à la découverte passage d'Europe en Chine par le nord-ouest. La tem détourna Verazzano, et il vint débarquer au nord de la Fl (1524), reconnut les côtes de l'Amérique orientale, du S Laurent et de Terre-Neuve, prit possession, au nom du

cette immense étendue de pays, et lui donna le nom de uvelle-France[1]. Il périt dans un troisième voyage.

Dix ans après (1534), François I[er] reprit ses projets de colo-ation. On rapporte que le roi disait un jour en plaisantant : Eh quoi! le roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent ranquillement entre eux toute l'Amérique, sans souffrir que 'y prenne part comme leur frère. Je voudrais bien voir l'ar-icle du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage. » jeune marin de Saint-Malo, *Jacques Cartier*, sur la propo-on de l'amiral Chabot de Brion, fut chargé d'une nouvelle édition. Plus habile ou plus heureux que ses devanciers, il sura que Terre-Neuve était une île; et, dans un nouveau age (1536), remonta le Saint-Laurent, en releva les bords, les, les récifs, jusqu'au village de Hochelaga, emplacement s'éleva plus tard Montréal. Dans un troisième voyage (1541) ier compléta ses découvertes, et revint mourir obscurément France. L'histoire honore en lui le découvreur du Canada e promoteur de la colonisation canadienne. Sa ville natale la pieusement le souvenir du héros qui, au prix des plus lles épreuves, ouvrit à sa patrie la richesse d'un sol fécond es promesses d'une domination sans rivale. Dès 1540, nçois I[er], convaincu par les rapports de Cartier, avait décidé blissement d'une colonie dans ces lieux, et le gouverneur si fut un gentilhomme picard, *François de la Roque, sieur oberval*, avec le titre de vice-roi. Colons et soldats furent llés d'abord dans le poste de France-Roy, puis au Cap-on; mais la rigueur du climat, l'insuffisance des ressources, égligence du gouvernement firent échouer, au bout de ques années, ce premier essai de colonisation. Toutefois, les

---

Le terme de *Canada* désigna plus particulièrement les rives du Saint-Lau-la *Nouvelle-France*, toutes les terres conquises (îles et continent). On a du mot Canada plusieurs étymologies, les unes ingénieuses ou bizarres, tres savantes. Le P. Hennepin et la Potherie racontent que des Espagnols venus au Canada à l'époque où il fut découvert par Cabot (1497), n'y trou-pas les mines d'or qu'ils cherchaient, et à l'aspect des champs incultes et on agnes glacées, s'écrièrent : *Aca, nada;* ici, rien. Ce mot répété et al-ar les indigènes aurait été pris plus tard pour le nom de la contrée elle-. Le R. P. Albert Lacombe, dans son *Dictionnaire et grammaire de la e des Cris*, dit que Canada est la corruption de *Kanata*, mot dont les Mon-s du Labrador et tous les Cris se servent dans le sens de : *sans raison, ropos, sans dessein, gratis*. Les Cris se servant continuellement de ce mot, emiers explorateurs du Canada le donnèrent au pays. Voici enfin une me étymologie qui est peut-être la meilleure ; elle est indiquée par le r Burmeister (*Descr. de la Rép. argentine*) : le Canada est un fossé natu-mpli d'eau, médiocrement profond, et qui quelquefois se trouve au mi-e terrains inondés. Par extension, on donne aussi ce nom à une vallée for-bassin. N'est-ce pas le cas de la vallée du Saint-Laurent?

pêcheries et le commerce des pelleteries ne furent point aba[ndon]nés : on comptait, en 1578, 150 navires français dans [les] eaux de Terre-Neuve et du Saint-Laurent.

Colonisation au dix-septième siècle. — En 1548, Henri IV [ve]nait de rendre à la France la paix religieuse et la paix ex[té]rieure. Il rouvrit aussi les mers à la navigation. Un gentilhom[me] breton, *Troïlus du Mesgouez*, marquis de la Roche, muni d'[une] concession privilégiée accordée .. 1578 par Henri III et ren[ou]velée par Henri IV, fit voile vers la Nouvelle-France; son nav[ire] fit naufrage, et ses compagnons, réfugiés dans l'île de Sab[le], y vécurent cinq ans des bestiaux qu'y avait déposés autref[ois] le baron de Léry. Après l'insuccès de la Roche, Henri IV co[n]fia successivement au normand *Chauvin* (1599), au vice-ami[ral] *de Chastes* (1602), et au sieur *de Monts* (1603), le privilège [du] commerce des pelleteries. De Monts emmenait avec lui [de] braves et habiles lieutenants, *Pontgravé*, *Poutrincourt*, *Lescar[bot]* et le plus illustre de tous, le Saintongeois *Samuel de Champl[ain]*. Ils fondèrent, dans la presqu'île d'Acadie, Port-Royal (auj[our]d'hui Annapolis), le premier établissement français durable [de] la côte d'Amérique, et le plus ancien du continent tout ent[ier] après Saint-Augustin.

L'œuvre de Champlain.

« Le Canada devient, dès le règne de Henri IV, le pr[in]cipal théâtre de la colonisation française et de la gloire [de] Champlain. En 1608, lors de son second voyage, il fo[nde] la ville de Québec[1], l'une des plus prospères et des p[lus] célèbres de l'Amérique, et qui est restée la capitale [du] Canada jusqu'à ces dernières années, où elle a été dép[os]sédée par Ottawa, bâtie sur une rivière découverte [par] Champlain. Navigateur intrépide, Champlain remonte [le] fleuve Saint-Laurent et atteint les lacs Ontario et Hur[on], explore le pays dans tous les sens, en dresse la carte.

1. Le *Dictionnaire de la langue des Cris*, par le P. Lacombe, donne au Québec l'étymologie suivante : en langue algonquine, *Kepâk* ou *Kepek* si[gnifie] fermé. Le site de cette capitale a été ainsi nommé parce qu'en effet le fleuve [pa]raît bouché par le cap Diamant, si on le remonte; et par l'île d'Orléans, [si on] le descend. — La Potherie ne cherchait pas si loin l'origine du nom : il ra[conte] qu'ayant dépassé l'île d'Orléans, les matelots de Jacques Cartier, à la vue d[u cap] où se dresse actuellement la citadelle, s'écrièrent dans leur patois norm[and :] Qué bec ! (quel bec). Le nom resta à notre ancienne capitale canadienne.

serve les produits, en étudie les ressources, noue avec
sauvages des alliances qu'il maintient fidèlement en
mps de paix et de guerre[1]. Au milieu de ses courses
cessantes, il se montre habile administrateur. Long-
mps investi du seul titre de lieutenant des vice-rois et
uverneurs (comte de Soissons, prince de Condé, duc de
ontmorency, duc de Ventadour), il donne à la colonie de
ges règlements, dirige ses employés et coopérateurs,
ntrôle leurs actes, apaise leurs conflits, soutient et con-
nt les jésuites[2]; vingt fois il traverse l'Océan pour re-
ter en France et ramener en Amérique des hommes,
s vivres, des plantes, de l'argent. Par ses instances, il
nserve à la Nouvelle-France la faveur du roi, lui attire
le de puissants seigneurs, sans perdre le concours des
rchands et des ordres religieux. Il emmène sa femme
ec lui et son exemple entraîne beaucoup de familles.
rsque Québec, attaqué par les Anglais, est obligé de
pituler (1629), il vient plaider auprès du roi Louis XIII
de Richelieu la cause de la colonie, qui est celle du de-
ir et de l'honneur de la France, et il obtient que la resti-
ion du Canada soit stipulée dans le traité de Saint-
rmain (1632). Il revient enfin mourir (1635) dans la
rie d'adoption qu'il a aimée et servie de toutes ses
ces pendant un tiers de siècle, léguant à la postérité
emple d'une vie sans tache et d'une création durable.
xpérience lui a donné raison contre Sully qui avait
connu la valeur du Canada, comme fit plus tard Vol-
re. « Je mets au nombre des choses faites contre mon
nion, disait Sully, la colonie qui fut envoyée cette
née au Canada. Il n'y a aucune sorte de richesse à

Trois peuples indiens habitaient les contrées de la Nouvelle-France: *Algon-
s* au nord du Saint-Laurent; *Hurons* au nord des lacs Erié et Ontario; *Iro-
s* au sud. Les Hurons et les Iroquois se faisaient depuis longtemps une
re acharnée; Champlain s'allia avec les Hurons, et trouva en eux des alliés
ués. (V. le remarquable ouvrage de M. Dussieux, cité dans la Bibliographie.)

Plusieurs colons protestants, encouragés par Henri IV et Sully, s'étaient
lis au Canada; Sully avait même donné à un calviniste la souveraineté de
adie. Les conflits furent incessants entre les huguenots et les catholiques;
Récollets, ne pouvant suffire aux missions, appelèrent les jésuites en 1625;
tte devint plus ardente, et, pour l'apaiser, Richelieu crut devoir interdire
rmais aux protestants l'entrée de la Nouvelle-France: les missionnaires
nt dès lors une besogne plus facile.

espérer de tous les pays du Nouveau-Monde qui sont au delà du 40e degré de latitude. » Or, au delà du 40e degré se trouvent la Nouvelle-Angleterre, le Canada et toute l'Amérique britannique, des pays peuplés de plusieurs millions d'hommes, faisant des travaux et des échanges annuels pour des centaines de millions... Henri IV, dont le génie était supérieur à celui de son ministre, apprécia et soutint toujours l'entreprise de Champlain, dans la pensée duquel les colonies devaient former de jeunes et complètes sociétés pouvant se nourrir et se défendre par elles-mêmes. Longtemps ignoré, le tombeau du fondateur de la nationalité canadienne a été découvert, il y a deux ans[1] à Québec, et cet événement a réveillé, à travers de vives polémiques, la reconnaissance publique, toujours fidèle à sa mémoire. Le conseil général du département de la Charente-Inférieure décida qu'une inscription serait gravée dans le port de Brouage, pour rappeler la naissance en ce lieu de l'illustre colonisateur. Mais ce n'est pas assez pour acquitter la dette de la France. Si l'on songe que sur la terre où il fonda Québec, où il établit une poignée de colons, vivent aujourd'hui heureux et libres, quoique à l'abri d'un autre drapeau que celui de la France, plus de trois millions d'hommes, dont la moitié conservent le pieux souvenir, la langue, la foi, les lois même de la mère patrie dont ils sont issus, on proclamera que Samuel de Champlain oublié, presque inconnu en France, brièvement mentionné dans les histoires, est un de ces personnages éminents qui ont droit à une statue, comme hommage de la patrie reconnaissante[2]. »

Jules Duval[3],

Le premier âge des colonies françaises

(*Revue des cours littéraires*, 30 mai 1868, p. 416-417.)

---

1. Ces lignes ont été écrites en 1868.

2. Les noms de Champlain et de Richelieu, qui s'étaient unis pour conserver le Canada à la France, se retrouvent associés aussi dans la colonie, où le lac Champlain, découvert par l'illustre navigateur, verse ses eaux dans la rivière Richelieu, qui les apporte au fleuve Saint-Laurent. La langue de la géographie, en cette circonstance, comme en tant d'autres, a heureusement fixé les souvenirs de l'histoire. — V. la brochure de M. L. Audiat, *Brouage et Champlain*, in 8° — (*Extr. des arch. hist. de Saintonge.*)

3. M. Jules Duval né à Rodez en 1813, tué dans un accident de chemin

Quand Richelieu mourut, la France régnait au Sénégal, à ...yenne, aux Antilles, à Madagascar, comme dans l'Amérique ... Nord ; la devise inscrite sur les galères royales : *Florent ...um lilia ponto*, n'était plus un fastueux mensonge. Au ...nada, la période du ministère de Mazarin est remplie par ... luttes atroces des Hurons et des Iroquois, et le martyre de ...s missionnaires. Enfin, en 1664, *M. de Tracy*, nommé vice-...i, châtie les Iroquois ; en 1667, l'Angleterre nous restitue ...cadie (traité de Breda), et Colbert confie au gouverneur *Courcelles* et à l'intendant *Talon* le soin d'établir dans la ...onie le système administratif de la mère-patrie : autorité ...solue et centralisation excessive, police tracassière et règle-...ents draconiens, qui paralysèrent les progrès et préparèrent ... ruine. Mais les découvertes ne sont pas interrompues. Le ...uennais *Cavelier de la Salle*, esprit ardent, aventureux et ...s cultivé, descend la Belle-Rivière ou Ohio jusqu'au Missis-...i (1670). Trois ans après, *Joliet* et le *P. Marquette* s'em-...rquent sur la rivière des Renards, atteignent le lac Michigan ... la rivière Wisconsin, suivent le Mississipi, découvrent le ...nfluent du Missouri, et, après une navigation de 300 lieues, ...ns vivres, sans munitions, au milieu de contrées incon-...es, s'arrètent au confluent de l'Arkansas et reviennent sur ...rs pas[1]. Dans un deuxième voyage, après de longs pré-...ratifs et mille difficultés vaincues, Cavelier de la Salle, pro-...gé par Talon, par le gouverneur de Frontenac et le ministre ... la marine, Seignelay, marche hardiment vers le golfe du ...exique, descend le Mississipi jusqu'à son embouchure, y ...nte l'étendard des lys (9 avril 1682), prend possession au ...m de Louis XIV de l'immense bassin du fleuve qu'il vient ... découvrir, et lui donne le nom de Louisiane[2].

Les Anglais jaloux excitèrent les Iroquois contre les colons

... près d'Orléans en 1870, économiste et géographe distingué, a laissé entre ...res ouvrages une *Histoire de l'émigration européenne au dix-neuvième siècle* ...ris, 1862), *Notre pays* (1867) ; *Les colonies et la politique coloniale de la ...ance*, etc.

1. M. Gabriel Gravier, président de la Société normande de géographie, a pu-...é (février 1880) dans la *Revue de géographie*, une savante étude sur une ...te inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674 après son explora-... du Mississipi. L'article est accompagné de la carte inédite de Louis Jo-..., exécutée pour la Revue. Ce travail n'est pas un des moins intéressants de ... excellent recueil, que M. Drapeyron dirige avec une compétence qu'égale ...l son dévouement pour la science.

2. On voit que la Louisiane française du dix-septième et du dix-huitième siècle ...it infiniment plus vaste que l'État américain qui porte aujourd'hui ce nom.

canadiens. Pendant quinze ans, ce fut une suite de bri[illegible] dages, d'incendies et d'effroyables massacres. Le *comte de F[illegible] tenac*, aussi brillant capitaine qu'administrateur habile, [illegible] l'amiral anglais *Phibs* sous Québec, après trois jours d[illegible] rieuses rencontres ; et *Pierre Le Moyne, seigneur d'Iberv[illegible]* dans une admirable campagne, chassa l'ennemi de nos [illegible] sessions insulaires.

Le chevalier d'Iberville.

« En plein hiver, avec cent vingt-cinq Canadiens, d'I[illegible] ville marcha contre les Anglais de Terre-Neuve; [illegible] troupes furent battues; le fort Saint-Jean fut enlevé [illegible] saut; puis les autres forts et établissements anglais f[illegible] détruits dans une campagne de deux mois, faite sur la n[illegible] raquettes aux pieds, à travers des chemins impraticabl[illegible] par cent vingt-cinq hommes chargés de leurs armes [illegible] hache, une carabine, un sabre), de leurs munitions e[illegible] leurs vivres. D'Iberville revint au Canada avec plus de [illegible] cents prisonniers, et après avoir tué plus de deux cent[illegible] nemis... En 1697, il fut envoyé à la baie d'Hu[illegible] Depuis 1686, les Français et les Anglais se faisaien[illegible] guerre dans ces parages et s'y disputaient le commerc[illegible] fourrures. D'Iberville avait fait une première campa[illegible] la baie d'Hudson, en 1686 ; il s'y était rendu par terre [illegible] ses Canadiens, en voyageant dans des canots d'écor[illegible] eut l'audace d'attaquer avec deux de ces canots monté[illegible] onze Canadiens, un vaisseau de douze canons et de t[illegible] hommes d'équipage, et le bonheur de l'enlever à l'abor[illegible] De 1688 à 1694, chaque année d'Iberville retourna à la [illegible] d'Hudson; il détruisit les forts Ruppert et Nelson, et [illegible] les autres postes anglais; il prit plusieurs vaisseaux, [illegible] vint chaque fois à Québec chargé de butin, de p[illegible] teries et de richesses. En 1696, pendant que le chev[illegible]

1. Il était né à Montréal en 1661 ; sur ses dix frères huit furent sold[illegible] service du roi, deux furent tués, un autre mourut des suites de ses b[illegible] M. P. Margry a patiemment recueilli et publié, en les faisant précéde[illegible] vantes introductions, les textes et documents concernant Cavelier de la S[illegible] d'Iberville.

...it la campagne de Terre-Neuve, les Anglais reprirent ...t Bourbon ou Nelson; en 1697, d'Iberville y fut en... , et le 8 juillet, il partit de Plaisance (Terre-Neuve), ... trois vaisseaux et un brigantin, et arriva le 3 août ...t la baie d'Hudson.

...Les glaces, dit-il, poussées par les courants, nous ...èrent si fort, qu'elles écrasèrent le brigantin, sans qu'on ...auver rien que l'équipage. » Les trois vaisseaux furent ...és par les glaces, du 3 au 28 août, puis séparés les ...es autres; tous éprouvèrent des avaries considérables. ...er étant enfin devenue libre, d'Iberville, monté sur *le ...an*, de quarante-six canons, prit la route du fort Nel... et arriva en vue de ce fort le 4 septembre. Le 5, il ...ut trois vaisseaux anglais; un de cinquante-deux ...s et de deux cent cinquante hommes d'équipage, et ... de trente-deux canons. Bien qu'il fût seul, ses deux ...aux ne l'ayant pas encore rejoint, d'Iberville se résolut ...battre, pour empêcher l'ennemi de secourir le fort, ...n'aurait pu reprendre s'il eût été ravitaillé par les ...aux anglais. A son approche, les Anglais lui crièrent ... savaient bien qu'il était d'Iberville; qu'ils le tenaient ... et qu'il fallait qu'il se rendît. Le chevalier commença ... à neuf heures du matin; à midi, voyant que la partie ...décidément inégale, il résolut d'en finir; il fit pointer ...es canons à couler bas, aborda vergue à vergue le ...aisseau anglais, et lui envoya sa bordée, qui le fit ...rer sur-le-champ. Puis il se jeta sur le second vaisseau ...l'enlever à l'abordage; celui-ci amena aussitôt son ...on : d'Iberville poursuivit le troisième vaisseau, qui ...pris le large et filait toutes voiles dehors. *Le Pélican*, ...é de sept coups de canons, » et ayant eu deux de ses ...s brisées pendant le combat, ne pouvait épuiser ... aussi laissa-t-il échapper le troisième vaisseau an... Le 7 septembre, une violente tempête engloutit la ... de d'Iberville, et jeta *le Pélican* à la côte, à deux ... du fort Nelson; mais à ce moment, d'Iberville fut ... par ses deux autres vaisseaux. Le 13, il alla bom... le fort, l'obligea à capituler le 14, et il repartit,

le 24, avec trois cents hommes malades du scorbut. Le 7 novembre, le chevalier était à Belle-Isle, en France, et le lendemain il rédigeait, pour le ministre de la marine, M. de Pontchartrain, le rapport duquel nous avons extrait le récit de ces combats. »

L. DUSSIEUX[1], *Le Canada sous la domination française,*
(Paris, 1862, 2e éd., in-12, J. Lecoffre.)

La lutte et la défaite au dix-huitième siècle. — Les Iroquois, vaincus et contenus par M. de Frontenac, signèrent enfin, en 1701, à Montréal, un traité de paix avec son successeur, le chevalier *de Callières*. Tous les chefs des tribus de la Nouvelle-France, sans en excepter les Cinq-Nations (Iroquois), apposèrent leur signature au traité ; Français et Indiens fumèrent le calumet de la paix, et cette alliance ne fut jamais rompue. Le traité d'Utrecht, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne, livra à l'Angleterre la baie et le détroit d'Hudson, l'Acadie et ses dépendances, Terre-Neuve et les îles adjacentes ; c'était la clef du Canada remise aux mains de nos ennemis ; c'était le premier pas vers un abandon définitif. Il est vrai que le contrat nous laissait l'île du Cap-Breton, les autres îles du golfe du Saint-Laurent, et le droit de pêche sur la côte de Terre-Neuve.

Sous l'administration du marquis *de Vaudreuil*, qui remplaça Callières en 1713, fut fondée la ville de Louisbourg (1720) dans l'île Royale ou Cap-Breton ; les forts Beauséjour, Niagara, Saint-Frédéric furent élevés. Un autre gouverneur, le marquis *de Beauharnais* (1725-1748), et après lui, le comte *de la Galissonnière* (1748-1752) encouragèrent les héroïques efforts d'un officier canadien, *la Varenne de la Verandrye*[2], pour explorer les pays de l'ouest, et résoudre le problème de la jonction ou de la séparation des deux continents américain et

---

1. M. Dussieux, né à Lyon en 1815, deux fois lauréat de l'Institut, ancien professeur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr, a écrit de nombreux ouvrages d'histoire, de géographie et d'art ; plusieurs sont classiques. Il a édité avec M. Soulié le journal du marquis de Dangeau, et les mémoires du duc de Luynes ; ses ouvrages les plus récents sont une très remarquable monographie sur le *Château de Versailles* (Bernard, 1881, 2 vol. in-8°) et une brochure sur la *Défense de Belfort* (Paris, 1882, in-18, Cerf).

2. Né aux Trois-Rivières (Bas-Canada), de la Vérandrye avait servi dans les armées du roi et fait, pendant la guerre de succession d'Espagne, les campagnes de Flandre. Rentré dans son pays et las de la vie monotone qu'il y menait, il organisa, de ses deniers, l'expédition qui devait le conduire, le premier des Européens, sur la Rivière-Rouge et dans les Montagnes Rocheuses.

siatique. Les territoires du nord-ouest étaient inconnus; seuls, uelques traitants en fourrures, et le missionnaire Mesnard, nort sans laisser de traces, avaient dépassé les rives du lac upérieur. La compagnie de la baie d'Hudson, fondée en 1670 ar le prince Rupert, cousin de Charles II, avec le privilège de a traite des fourrures sur les côtes de la baie, n'étendait pas ncore ses opérations dans l'intérieur. Varenne de la Verandrye, ccompagné de ses quatre fils, de son neveu, d'un missionaire, le *P. Messager*, et d'une poignée d'hommes, pénétra ans le bassin du lac Winipeg, explora la Rivière-Rouge et 'Assiniboine, et ne revint, au bout de quatre ans, qu'après voir épuisé ses dernières ressources. Tandis qu'il attendait, ans la région du lac des Bois, les approvisionnements denandés au Canada (1736), un de ses fils et vingt de ses compagnons furent massacrés par les Sioux; son neveu mourut. a Verandrye, ayant enfin reçu des secours, se remit en marche ers l'ouest. Il remonta la Saskatchawan, traversa le Missouri upérieur et ses affluents, et, le premier parmi les blancs, scalada les sommets de la première chaine des Montagnes-ocheuses; c'était en 1743. Mais l'indomptable énergie des xplorateurs se brisa contre cette barrière de rochers, de glaces de précipices ; après une absence de quatorze ans passés à 00 lieues de nos établissements, en plein pays indien, au milieu e contrées sauvages, ils rentrèrent au Canada, écrasés de dettes, énués de tout (1745). A force de réclamations, la Galissonière obtint enfin pour le père la croix de l'ordre de Saint-Louis, le ministre de la marine, Maurepas, l'autorisa à entreendre de nouvelles explorations. Il se disposait à repartir uand la mort le surprit. Le successeur de la Galissonière, *Jonquière*, dépouilla les fils de l'héritage qu'ils avaient conuis au prix de leur sang, et livra l'entreprise, dans un but de afic cupide, à des favoris qui la perdirent. Les navigateurs sses, conduits par Behring, eurent l'honneur de résoudre le oblème de la séparation des continents ; plus tard les Anglais nquirent. . colonisèrent le littoral du Pacifique; et l'itinéraire la Vérandrye ne servit qu'à enrichir les traitants et les couurs des bois ; le nom même de cet intrépide explorateur, un s plus grands de l'histoire coloniale de l'Amérique, est innnu du plus grand nombre[1].

. M. P. Margry a publié sur les la Vérandrye deux articles qui ont la valeur ne restauration historique.— (V. le *Moniteur* des 14-15 décembre 1852.)

Cependant la guerre de la succession d'Autriche, qui écla-tait en 1741, avait mis les Anglais et les Français aux pri-sur toutes les mers comme en Europe. La ville de Louisbou-mal défendue par le gouverneur Duchambon et une garni-indisciplinée, trahie par les voleries des officiers et de l'inte-dant Bigot, capitula en 1744; et les expéditions du duc d'A-ville, de Ramsay et de la Jonquière furent désastreuses. Tou-fois Louisbourg nous fut rendu au traité d'Aix-la-Chap-(1748); les Anglais avaient mieux aimé recouvrer Ma-Quant à Bigot, au lieu de châtier ses concussions, Louis XV nomma i[illegible] de [illegible] Nouvelle-France; pour les Anglais convoitaie[illegible] [illegible] belle colonie, un pareil choix valait u-flotte.

Aux termes du tra[illegible] de 1748, des commissaires devai-régler définitivement les limites de la Nouvelle-France et de Nouvelle-Angleterre. Les colons anglais n'attendirent p-l'exécution du traité, ils envahirent notre territoire; une co-pagnie d'actionnaires anglais et virginiens formée en 1743, autorisée par le Parlement en 1750, installa ses agents et planteurs dans la vallée de l'Ohio qui nous appartenait. gouverneur du Canada protesta; la commission des fronti-discuta cinq ans et produisit trois volumes de mémoi-bourrés de pièces et de preuves irréfutables; les Anglais s-moquèrent. *La Galissonnière* et, après lui, le marquis *Duqu*-gouverneurs de la colonie, comprirent que des forts et postes bien armés et bien gardés allaient être contre un enne-déloyal les arguments les plus solides et les plus convainca-Huit forts nouveaux et des lignes de postes militaires fur-donc élevés de Québec au Mississipi, et la milice augmenté-réorganisée : le plus célèbre de ces forts reçut le nom du g-verneur; le fort Duquesne, bâti au confluent des deux rivi-Alleghany et Monongahéla, est aujourd'hui la grande industrielle de Pittsbourg (1754). A la nouvelle de ces trav-de défense, le gouverneur anglais de la Virginie, *Dinwid*-envoie contre le fort Duquesne, sans déclaration de guerre, régiment de volontaires américains commandé par un jeun-ardent patriote de vingt-deux ans. Le 28 mai, une petite tro-française de trente-quatre hommes, sous les ordres de *Vill-de Jumonville*, envoyé comme parlementaire, est surprise bivouac, et tous les hommes massacrés jusqu'au dernier. chef des miliciens américains, qui venait de se signaler par odieux guet-apens, était le major virginien *George Wash*-

n[1]. Le frère de Villiers vengea nos soldats, enleva le fort de Nécessité, où les Américains s'étaient abrités, et les força à gner la plus honteuse des capitulations : ils y étaient qualifiés assassins. Un an après, sur les rives de la Belle-Rivière ou hio, le g... ral anglais *Braddock* et les deux tiers de ses régiments péri..saient dans les bois sous les coups des Canadiens ançais et ..es Indiens leurs alliés : *M. de Beaujeu*, chef des oupes fra...aises, fut tué ; Washington échappa. Moins heux sur le lac Champlain, le baron *de Dieskau* se fit maladroiment battre, blesser et prendre par les milices de la Nouvelle-Angleterre (1755) ; les forts Gaspareau et Beauséjour, i défendaient l'isthme de la presqu'île acadienne, livrés esque sans essai de résistance par leurs commandants franis, assurèrent au colonel anglais Winslow la libre possession l'Acadie.

Ici se place un des plus douloureux épisodes de cette héroïque tte coloniale[1]. L'Acadie était sous la domination anglaise puis 1713, mais elle était restée française de cœur. Les Anais sommèrent les Acadiens de prêter serment de fidélité au Georges, et de se déclarer ses bons et fidèles sujets. Ils refuent de désavouer leur nationalité et de prêter un serment i répugnait à la fois à leur conscience et à leur patriotisme. ors 7,000 habitants de tout sexe et de tout âge furent attirés ns une embuscade, cernés et arrêtés par l'armée anglaise ; on déporta en masse dans la Nouvelle-Angleterre ; les familles ent dispersées ; les pères séparés de leurs enfants, les maris

. Il est curieux de voir combien vive était alors la haine des Anglo-Amériis contre la France, et avec quelle ardeur de patriotisme la Grande-Bretagne t servie par ces mêmes colons qui, moins de trente ans plus tard, se détarent d'elle après une lutte acharnée. Parmi les hommes influents qui exient le plus violemment les Américains à la guerre contre la France, outre olonel Washington, le futur compagnon d'armes de Lafayette et de Rochamu, il faut mettre en première ligne Benjamin Franklin, député de l'assem- de Pensylvanie. Il dépensa dans cette guerre une activité inouïe, organi- les milices, achetant des canons, negociant à Carlisle avec les tribus innes, et à Londres avec les secrétaires d'Etat, faisant voter des fonds pour la rre et y engageant sa fortune, défendant lui-même un fort, bivouaquant les glaces et les neiges, tour à tour diplomate, législateur, ingénieur et éral, défendant par la plume, la parole et l'épée l'indépendance de l'Amée, d'où il s'efforça de chasser les Français, et qu'il voulait voir peuplée de ts anglais, du Saint-Laurent au golfe du Mexique. (V. sur ce sujet la *Vie de nklin*, par Mignet, et l'analyse des *Mémoires de Franklin* par Sainte-Beuve.)

Cet épisode a été retracé dans les émouvants récits de MM. Moreau (*His- de l'Acadie*) ; Rameau (*La France aux colonies*). Eug. Ney (*Revue des -Mondes*, t. I, II, 1831). Nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs, en ettant que le cadre restreint de notre ouvrage ne nous permette pas d'entrer de plus longs développements.

de leurs femmes, les terres, maisons et bestiaux des proscr confisqués au profit de la couronne qui les distribua à ses nou veaux colons. Peu d'Acadiens s'établirent dans la Nouvell Angleterre, le plus grand nombre sur les rives du Saint-Joh quelques-uns à la Louisiane, d'autres en Guyane ; on en v chercher un refuge en France, dans les landes du duché Châtellerault, où ils peuplèrent un canton qui prit le n d'Acadie. « Il n'y a pas d'exemple dans les temps modern » écrit M. Garneau, l'historien du Canada, de châtiment i » fligé à un peuple paisible et inoffensif, avec autant de cal » de barbarie et de sang-froid, que celui dont il est qu » tion. »

Alors commença la grande lutte. Le cabinet de Versaill malgré la mauvaise foi des Anglais, faisait tout pour main tenir la paix. Une dernière perfidie lui ouvrit enfin les yeu l'arracha à sa torpeur. A un signal parti de l'amirauté Londres, sans déclaration de guerre, « au mépris du droit d » gens, de la foi des traités et des coutumes des nations ci » lisées, » les marins anglais, répandus dans toutes les me fondirent sur nos vaisseaux de guerre et de commerce, sur n bateaux pêcheurs, sur nos baleiniers et nos caboteurs ; en mois, 300 bâtiments et 10000 matelots capturés furent rem qués triomphalement dans les ports de la Grande-Bretag Louis XV écrivit à Georges II une lettre indignée pour lui d mander réparation des « pirateries » et du « brigandage » ses croiseurs, rappela de Londres son ambassadeur, et lan la déclaration de guerre (mai 1756).

Au nord-est de l'Acadie se trouve l'île du Cap-Breton d la capitale, Louisbourg, fondée au commencement du d huitième siècle, gardait l'entrée du Saint-Laurent. Des milli avaient été prodigués pour faire de cette ville le boulevard l'Acadie, la sentinelle avancée de la France canadienne les murs en pierre de taille avaient 36 pieds de haut étaient flanqués de six bastions ; la rade défendue par pl sieurs batteries était éclairée par un phare ; les chantiers, m gasins, casernes, établissements de tout genre faisaient cette station la clef des territoires de l'ouest. Le 28 mai 17 une flotte formidable appareillait d'Halifax, sous les ordres l'amiral *Boscawen*; elle se composait de vingt-trois vaiss et de treize frégates, convoyant une armée de 15000 hom commandée par *Amherst* et *Wolfe*. La garnison française Louisbourg comptait 2500 hommes et 300 miliciens indigè

e chevalier *de Drucourt*, son chef, opposa une résistance désespérée. A ses côtés, on vit, pendant toute la durée du siège, femme affronter la mort sur les remparts, encourageant les ombattants, pointant les canons et mettant le feu aux mèches. près deux mois de tranchées ouvertes, de larges brèches rent faites dans les murailles ; il fallut capituler. Le gouvernement anglais donna l'ordre de faire sauter les fortifications, abattre et de brûler tout ; la population fut dispersée, et l'on de la ville un désert. A quelques lieues de la ville actuelle Sydney, se trouvent les ruines à peine reconnaissables de ncienne forteresse. « Des traces de fossés éparses çà et là, écrit M. du Hailly, un pan de mur démantelé dominant la mer ; vers l'intérieur, une enceinte de glacis en amphithéâtre, quelques restes de nos vastes magasins sous les voûtes desquels s'abritent des bestiaux errants ; puis parfois, quand la mer est calme, quelques débris de nos vaisseaux coulés que les pêcheurs prétendent apercevoir encore sur le fond ; voilà aujourd'hui tout ce qui reste de Louisbourg. »

Au Canada se frappèrent les coups décisifs. En 1756, le uverneur Duquesne avait été remplacé par un Canadien, le arquis *de Vaudreuil*, probe et dévoué à la France, mais plein préjugés coloniaux, sans énergie ni clairvoyance, tout prêt abdiquer entre les mains des intrigants. Le baron de Dieskau t pour successeur un héros, le marquis *de Montcalm*. Le m de ce dernier défenseur du Canada français est un des us glorieux et des plus purs de son siècle[1].

Louis-Joseph *de Montcalm* était né en 1712, au château de ndiac, près de Nîmes, d'une ancienne famille du Rouergue, i savait verser son sang pour la France ; suivant un dicton pays, la guerre était le tombeau des Montcalm. Celui-ci digne de sa race. Il se battit sous Berwick, dans la camgne du Rhin, en 1734 ; en Bohême, avec Chevert dont il

. M. de Bonnechose, dans un livre excellent, plein de faits et plein de cœur, nt de le remettre en lumière. Après M. Dussieux, il a vengé cette grande moire des calomnies qui ont essayé de la flétrir. L'histoire, désormais éclai- par les preuves, a fait enfin à chacun sa part dans les responsabilités : d'un . Bigot et la pléiade de fripons qui, sous sa haute direction, organisaient le gandage administratif ; Vaudreuil, tremblant devant Bigot, et devenu son plice par lâcheté autant que par ignorance ; — de l'autre, Montcalm, le fier riote, et ses admirables lieutenants, Bougainville, Lévis, Bourlamaque, aux- ls il faut joindre l'honnête et actif Doreil, commissaire ordonnateur des rres, signalant les rapines de l'administration à un gouvernement qui n'é- tait pas ou ne voulait pas entendre. (V. aussi un intéressant article de M. Ti- de Hamont, *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1879.)

devint l'ami; en Italie, aux côtés de Belle-Isle, au col d'Exilles (1746), où il fut blessé. D'Argenson eut le mérite de deviner en lui un des rares officiers qui, à cette époque de décadence, « se portaient encore vers le grand, » et le fit envoyer en Amérique, en 1756, avec le titre de maréchal de camp. Montcalm emmenait 3800 hommes, et avec eux Bougainville, alors âgé de vingt-cinq ans, et le chevalier de Lévis. L'année suivante, il en reçut 1500 de plus, et à cet effectif il ajouta 2000 soldats de la marine, les contingents des milices canadiennes et de *nos sauvages*. « Avec une telle armée, mal nourrie,
» à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres
» munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder
» une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt
» forts et faire tête partout à l'invasion, dont les forces finirent
» par s'élever au chiffre officiel de 60000 hommes. Éton-
» nantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne
» l'idée! Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans
» limites succédant à d'autres lacs, à d'autres forêts, à d'autres
» fleuves. Pour armée, des troupes étranges : le higlander
» écossais et le grenadier de France, qui porte la queue et
» l'habit blanc, combattent près de l'Iroquois et du Huron à
» la plume d'aigle. Tantôt, la hache à la main, le fusil en
» bandoulière, les soldats de ces armées cheminent sous bois;
» tantôt ils portent à bras, au-delà des rapides écumants, les
» bateaux où ils se rembarquent; et l'hiver, des raquettes aux
» pieds, la peau d'ours au dos, ils suivent, sur la neige, des
» traîneaux de campagne attelés de grands chiens. Guerre
» remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps,
» dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des
» tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et
» au fracas des cataractes. » (DE BONNECHOSE, p. 31.)

Montcalm savait quel parti on pouvait tirer des Peaux-Rouges, excellents guides dans les forêts, tireurs incomparables, rameurs et pilotes de premier ordre. Rien ne lui coûta pour les séduire; il s'en fit des amis dévoués jusqu'à la mort. Il enleva avec eux les forts de Chouaguen et de William-Henry (1756-1757), et il y trouva les munitions que la métropole ne se hâtait pas de lui envoyer. Le gouvernement fournit quelques vivres, soixante-quinze recrues. « De la poudre, envoyez au moins de la poudre, » écrivait Montcalm; et, tandis que William Pitt multipliait les convois anglais, les officiers français étaient dans la détresse, les soldats réduits à un quart de ra-

ion, les Canadiens et les Acadiens réfugiés mouraient de faim, t, à la moindre plainte, les autorités coloniales menaçaient 'armée de lui couper tout à fait les vivres. Le cabinet de Versailles trouvait énormes les dépenses de la guerre canadienne, ix millions en 1755, onze millions en 1756, dix-neuf en 1757; épenses énormes en effet, mais qui allaient enrichir les coffres e l'intendant du Canada et de sa bande.

Les voleries de l'intendant Bigot.

« En François Bigot, treizième et dernier intendant de a Nouvelle-France, s'incarnait toute la corruption brillante t audacieuse du dix-huitième siècle. Ses rapines à Louisbourg, lors du premier siège, en 1745, avaient déjà provoqué dans la garnison des mutineries qui hâtèrent la apitulation de la place. Au lieu d'être puni, le coupable, bien apparenté, fut envoyé avec avancement au Canada. l y porta ses vices, ses séductions et son intelligence. Maître absolu dans tous les services de finances, Bigot créa ne administration à son image, et pour voler il eut, comme e géant de la fable, des mains par centaines ; chaque fonctionnaire pillait, depuis l'intendant et le contrôleur jusqu'au moindre cadet ; dans cette honteuse concurrence, le chef e reprochait à l'inférieur que « de voler trop pour sa place.» Sur tout le Canada il se répandit comme une épidémie de vols : vols sur l'approvisionnement des places, vols sur les transports, vols sur les travaux publics, vols sur les produits e la traite des pelleteries réservés au roi, vols sur les fournitures du matériel de la guerre et de l'équipement ! Mais c'était sur les marchandises livrées en présents aux Peaux-Rouges qu'on faisait les plus belles affaires; au fond de sa forêt, le pauvre sauvage était volé. Ce n'est pas tout : parfois le brigandage prenait un autre tour, et les employés de Bigot, devenus commerçants, opéraient, sous la protection e leur chef, d'immenses accaparements de toutes choses, qu'on revendait ensuite à l'Etat et aux malheureux colons 150 % de bénéfice. Enfin arriva la famine : ce fut le bon temps... La famine, quelle aubaine pour Bigot et sa bande!

Quels bons coups on faisait avec les blés accaparés longue main[1] ! Mais si l'on gagnait de l'argent, il était lamment dépensé. « Malgré la misère publique, des b et un jeu effroyable, » écrit à sa mère Montcalm indig Doreil (commissaire ordonnateur) ajoute, dans une dép au ministre : « Nonobstant l'ordonnance de 1744 p
» défendre les jeux de hasard dans les colonies, on a j
» ici, chez l'intendant, jusqu'au mercredi des Cendres,
» jeu à faire trembler les plus intrépides joueurs. M. B.
» y a perdu plus de « 300 000 livres. »

Charles de BONNECHOSE, *Montcalm et le Canada franç*
(Paris, 1881, in-18, Hachette.

Et pourtant, malgré la disette, et l'indifférence de la mè patrie, et l'incapacité du gouverneur, et les voleries éhont de l'intendant, Montcalm et ses troupes remportèrent le 3 j let 1758 la brillante victoire de Carillon. Le général env alors en France Bougainville et Doreil pour réclamer de prom renforts et des ravitaillements. « Monsieur, dit brutaleme
» Bougainville le ministre de la marine, Berrier, quand le f
» est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — Monsie
» répliqua le jeune aide-de-camp, on ne dira pas du m
» que vous parlez comme un cheval. » On nomma Montca lieutenant-général, mais on n'envoya pas de secours : à q bon se mettre en frais pour sauver « quelques arpents neige ? » disait-on dédaigneusement à la cour. Le 13 septem 1759, dans les plaines d'Abraham, en face des fortificat ébauchées de Québec, Montcalm livra aux Anglais son der combat. Après une lutte acharnée, les Français succombère les deux généraux en chef, Wolfe et Montcalm, furent tu Ramsay livra Québec aux Anglais sans combat, à l'heure Lévis, ralliant les soldats de Montcalm, venait la défen L'année suivante, Lévis et Bourlamaque battirent les Ang sous les remparts de la ville et en firent le siège sans succ cinq mois après, Vaudreuil signait à Montréal avec le gén Amherst la capitulation définitive. Le traité de Paris (1763 c somma la perte de cette splendide colonie de la Nouve

1. Les vivres apportés par les rares navires qui échappaient à la croisière glaise étaient vendus par les agents de Bigot dans une maison de Québec quelle est resté le surnom de « la Friponne ».

nce, où tant de sang français avait été répandu, tant d'hé-
sme dépensé, où le génie de notre race avait trois siècles du-
t affirmé avec éclat sa puissance[1]. Montcalm a son tombeau
s une église de Québec ; les Anglais ont rendu hommage à
héroïsme en gravant son nom à côté de celui de Wolfe sur
bélisque de granit érigé en 1827 par lord Dalhousie dans le
din public de Québec, avec l'inscription suivante : *Mortem
tus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit*
courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune,
postérité ce monument). Les descendants des colons français
Canada ont célébré avec éclat, en 1859, le centenaire du
llant général. La France a-t-elle assez fait pour honorer ces
nds souvenirs de la colonisation canadienne en appliquant
rois des nouvelles rues de Paris les noms de Jacques Cartier,
Champlain et de Montcalm?

Grâce aux derniers défenseurs du Canada, l'honneur de la
nce est resté sauf, et la responsabilité du désastre pèse non
l'armée, ni sur le pays, mais sur le système colonial et sur
gouvernement de Louis XV tombé en décrépitude.

Le gouvernement et les colons.

« Les colons français se montrèrent parfaitement à la
uteur de leur rôle ; tout le progrès qui s'est fait dans les
onies a été produit par la force de leur labeur, par eux et
eux seuls. Dans la proportion de nombre et de force
t ils disposaient, ils ne sont restés inférieurs à aucun
colons des nations étrangères. Ils furent aussi laborieux,

Rentrés en France, Lévis, accueilli avec honneur, alla servir contre l'Alle-
gne et devint maréchal de France en 1783 ; — Bougainville se fit navigateur, de-
le rival de Cook par ses explorations maritimes, et mourut à quatre-vingt-trois
en 1811, amiral, membre de l'Académie des sciences et sénateur. — Quant à
ot et à ses coquins d'associés, ils revinrent en France dans l'espérance d'y
r paisiblement de la prodigieuse fortune acquise par les moyens que l'on
. Malheureusement pour ces honnêtes gens, des accusations terribles s'éle-
nt contre eux : les officiers et soldats du corps d'expédition eurent le mau-
goût de faire retomber sur eux la responsabilité des désastres. Une com-
ion de magistrats présidée par le lieutenant de police, Sartines, instruisit
procès qui dura deux ans. Les accusés étaient au nombre de cinquante-
; la sentence les condamna à restituer douze millions ; Bigot, dans un mé-
re justificatif, avait eu l'impudeur d'attaquer Montcalm ; la veuve et les en-
s du marquis obtinrent la condamnation de cet écrit calomnieux. Bigot et
subdélégué Varin, qui avaient pour le moins mérité la corde, furent ban-
à perpétuité du royaume. (V. dans l'ouvrage de M. Dussieux les pièces du
cès.)

plus entreprenants, plus rudes à la fatigue. Lorsque les colonies anglaises ne comptaient encore que soixante mille âmes, elles n'occupaient point plus d'espace défriché et établi que le Canada en 1750, quand il atteignit un semblable chiffre, et à cette époque les Canadiens avaient jeté en outre dans l'ouest, non seulement des coureurs de bois, mais de véritables colonies agricoles à Détroit, à Vincennes, aux Illinois, etc. En dépit des guerres, de la traite des fourrures, de la négligence et des vices de l'administration, la population française soutint constamment la proportion de son développement naturel à l'égal de celui des Anglais, à raison de 2,50 à 3 % en moyenne. Mais tandis que le Canada ne reçut que dix mille émigrants, il en arriva plus de cent mille aux colonies anglaises, et il était impossible de lutter contre ce fait, qui domina la situation.

» L'éducation des Canadiens fut, il est vrai, généralement négligée et fort inférieure à celle des Anglais, mais leur haute moralité et les heureuses qualités de leur caractère compensèrent en partie ce défaut, qu'il faut imputer du reste à l'insouciance de leur administration autant qu'à eux-mêmes.

» En cinquante ans, de 1710 à 1760, la colonie avait pris une si forte assiette et un tel accroissement, que si elle eût été isolée de tout établissement européen rival, elle était parfaitement en état de vivre et de se développer par elle-même, la France l'eût-elle abandonnée. Ce n'est donc ni par défaut de vitalité, ni par incapacité ou insuffisance quelconque de la part des colons que ce pays a été perdu. Il n'a cédé qu'à la force infiniment supérieure des Anglais; ce n'est pas la colonie qui a succombé, c'est la domination de la France; et la preuve, c'est que la colonie française lui a survécu.

» Nous avions donc créé une colonie viable et vigoureuse, et si notre domination a péri, la cause en est exclusivement dans la faiblesse relative où cette contrée fut laissée, faute d'émigration et de protection, vis-à-vis des forces décuples des Anglais. L'un et l'autre fait ne sont imputables ni aux colons, ni au caractère français, pas même

ux nécessités politiques de l'Europe, mais uniquement à
a négligence du gouvernement français et au système per-
icieux adopté par lui dans ses colonies, aussi bien que dans
a métropole. Vouloir être tout-puissant pour avoir le droit
l'une superbe incurie, telle semble avoir été la devise du
ouvernement français; et c'est l'action énervante de l'om-
ipotence gouvernementale, s'opiniâtrant à tout diriger, et
habile à rien faire, qui résume les causes réelles de la
erte de presque toutes nos colonies. De là faiblesse de
émigration et insuffisance de population, absence invin-
ible de tous bons avis et de toute amélioration, gaspillage
e toutes les ressources, défaut presque complet de pro-
uction; de là la différence écrasante des progrès des co-
nies anglaises; de là leur triomphe et notre ruine.

» Jamais plus belle partie ne fut tenue par la France;
mais elle n'a eu entre les mains une occasion plus favo-
ble d'agrandissement et de puissance; jamais aucune
ation n'a possédé des éléments meilleurs, plus dévoués,
us serviables pour la fondation de ses colonies. Situation,
imat, fertilité, immense étendue; colons actifs, hardis,
borieux, profondément moraux et religieux; tout sem-
ait réuni pour accomplir à peu de frais ce beau rêve de
ichelieu, de Colbert et de Vauban, une nouvelle France
eureuse et forte. Et que fallait-il faire? Consacrer chaque
née 300 000 francs, somme minime, à envoyer des co-
ns ou à encourager des entreprises de colonisation; en-
etenir constamment dans le pays de mille à trois mille
ldats, selon les temps; et il est hors de doute que, nous
ssi nous eussions eu, en 1750, un million de colons qui
ous eussent légué aujourd'hui dix à douze millions de
ançais en Amérique. »

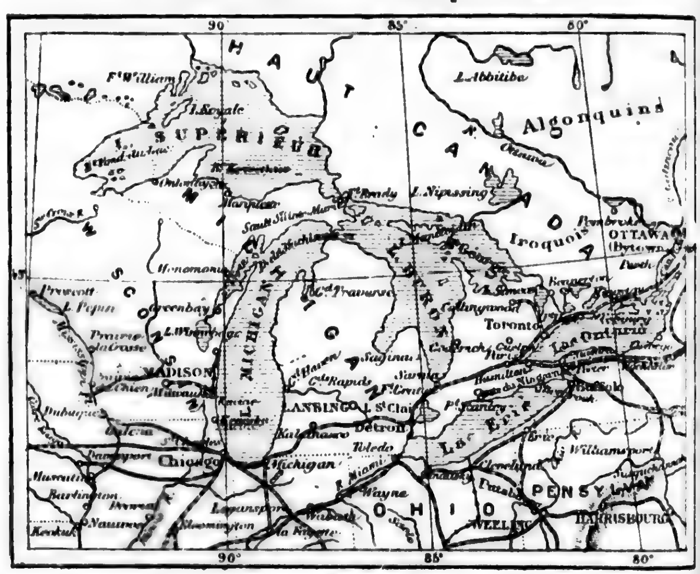
E. Rameau, *La France aux colonies,* IIe partie, ch. VIII.

Les chutes du Niagara.

Les chutes du Niagara ont été cent fois décrites par tous les
yageurs qui ont eu le bonheur de les visiter; depuis Cha-
ubriand, qui voyait ou croyait voir « les aigles, entraînés

» par le courant d'air, descendre en tournoyant au fond du » gouffre, et les carcajoux se suspendre par leurs longues queues » au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les » cadavres brisés des élans et des ours[1], » jusqu'à M. de Laveleye qui s'y rendait en traîneau sur la neige, pendant l'hiver de 1879, et entendait gronder les cascades derrière un mur de stalactites scintillantes[2]. Les récits ne diffèrent entre eux que par le degré d'enthousiasme du spectateur, ou par le bonheur d'ex-

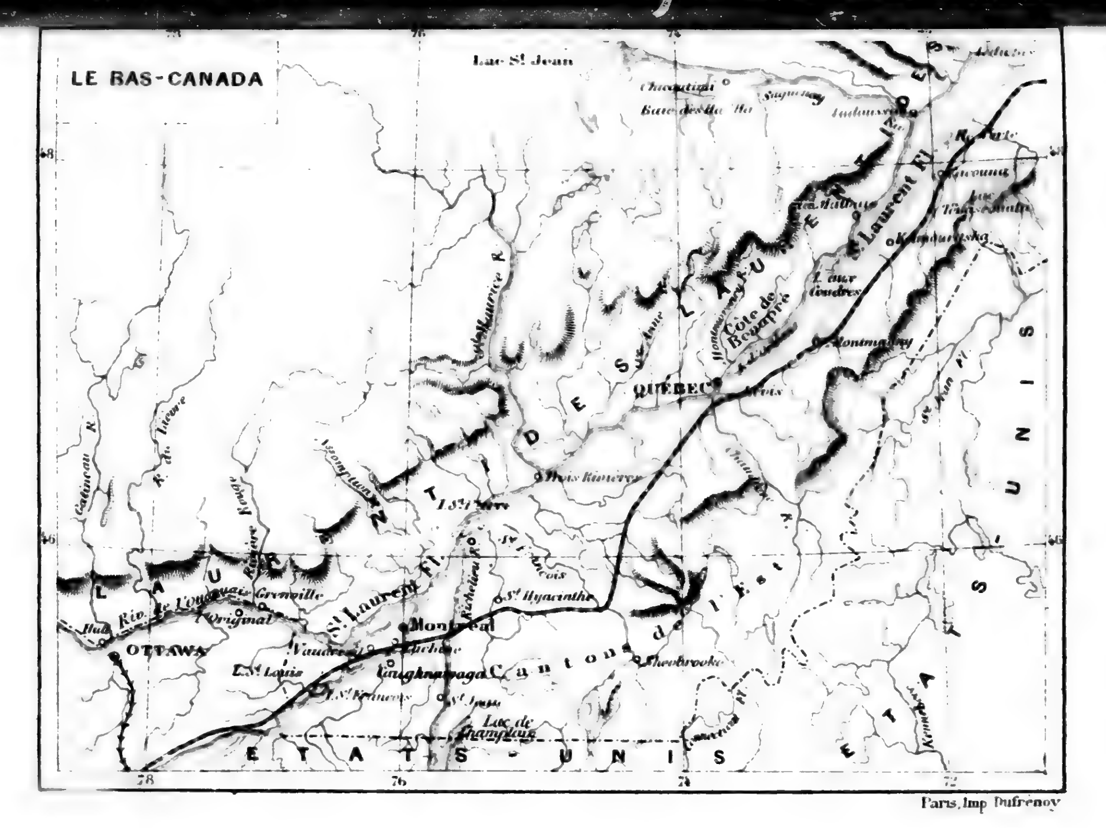
LES GRANDS LACS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.



Lacs de l'Amérique du Nord.

pression de l'écrivain[3]. Il n'en est pas qui soient restés insensibles à la sublimité du spectacle ; il n'en est pas non plus qui n'aient avoué leur impuissance à en retracer la majesté saisissante. Chateaubriand appelait le Niagara « une colonne d'eau du déluge ; » J.-J. Ampère écrivait : « J'ai vu bien des cascades en Suisse, en Ecosse, en Norwège, dans les Pyrénées » toutes ensemble se perdraient et se noieraient dans le Nia-

1. Chateaubriand, *Atala*, épilogue.
2. V. *Tour du monde*, année 1881, 2e sem.
3. Le premier Européen qui ait décrit les chutes du Niagara est un prêtre français, le franciscain Hennepin, qui les vit en 1678.



Paris, Imp. Dufrénoy

gara, pygm
grandes cho
vés par la m
les œuvres d
ns, le Niagar
hose de sa pri
passé là ; ell
n-ciel qui se c
onne partie d
ssant de rapp
evant les chut
d'habitudes
une et aimabl
ateur et spirit

« Pendant le
isites aux cata
nt été de vérit
eurs semaine
xacte des local
ui s'y passe. Q
arcouru de nou
utes du Nouv
rapportées.

» Disons-le t
laps de temp
ons, des hôtels
tourner la tête
voituriers ; c'
y a que l'île à
uelques arbres

1. Le journal, la
maginer une app
ctrique ; ils l'ont e
ectacle des catara
février 1882.)
2. Chamouni ou C
aute-Savoie), au pie
itent les cols et les
3. On lira plus loin
me n'a pas été susp

gara, pygmées auprès d'un Titan. Pour moi, les deux plus grandes choses de ce monde sont, parmi les monuments élevés par la main de l'homme, les ruines du Thibet, et parmi les œuvres de la nature, les chutes du Niagara. » Depuis vingt ns, le Niagara a un peu changé d'aspect, et perdu quelque ose de sa primitive et sauvage beauté. L'industrie américaine passé là ; elle a calculé la force motrice de « ces mille arcs-n-ciel qui se courbent ou croisent sur l'abîme, » et réduit une onne partie de cette poésie en dollars[1]. Il nous a paru intéssant de rapprocher quelques-unes des impressions ressenties evant les chutes par trois voyageurs de mœurs, d'éducation d'habitudes d'esprit différentes ; un savant géologue, un une et aimable homme du monde, un économiste, fin observateur et spirituel écrivain.

« Pendant les années 1848, 1849 et 1850, j'ai fait cinq sites aux cataractes du Niagara. Plusieurs de ces visites nt été de véritables séjours, se prolongeant pendant pluieurs semaines, et j'ai pu avoir ainsi une connaissance xacte des localités et du grand phénomène de dénudation ui s'y passe. Quinze années après, en septembre 1863, j'ai arcouru de nouveau tout le terrain qui encadre les célèbres utes du Nouveau-Monde, et voici les impressions que j'en rapportées.

» Disons-le tout de suite, au point de vue du pittoresque, laps de temps a été fatal au Niagara. Partout des maions, des hôtels, des cafés, des magasins ; on ne peut plus tourner la tête sans être assailli par une armée de guides, voituriers ; c'est Chamouni[2] transporté en Amérique. Il y a que l'île à la Chèvre qui ait été respectée[3], et aussi uelques arbres au milieu des rochers abrupts, là où il

1. Le journal, la *Lumière électrique*, raconte que les Américains viennent naginer une application aussi ingénieuse qu'inattendue de l'éclairage ectrique ; ils l'ont employé à mettre en relief et à compléter le merveilleux ectacle des cataractes. (V. *Journal général de l'instruction publique*, février 1882.)

2. Chamouni ou Chamounix, bourg situé dans la haute vallée de l'Arve aute-Savoie), au pied du mont Brévent, est le rendez-vous des touristes qui itent les cols et les glaciers du mont Blanc.

3. On lira plus loin dans une relation plus récente que l'île de la Chèvre elleme n'a pas été respectée.

est impossible d'aller les couper pour en faire des barrières. Au point de vue géologique, les changements, sans être aussi frappants, sont néanmoins considérables. Au Niagara l'eau agit comme le marteau du démolisseur; elle frappe brutalement, ou s'appuie comme un levier à force irrésistible, et précipite dans le gouffre les roches par blocs énormes. J'ai été très frappé des changements arrivés à la grande chute de droite, qui est connue sous les noms de Cataracte canadienne ou du Fer à cheval (*Horse Shoe fall*). La forme de fer à cheval s'est modifiée profondément en s'enfonçant et s'ébréchant fortement vers le milieu. La célèbre table de roches a presque entièrement disparu... La tour, connue sous le nom de Terrapine, s'est rapprochée de la chute, et plusieurs des gros blocs qui se trouvaient en avant de cette tour ont disparu, emportés dans le gouffre.

» Le fleuve Niagara se divise en trois parties complètement distinctes. Du lac Érié aux cataractes, le fleuve est large et coule à pleins bords, au milieu de vastes plaines. Il est parsemé de belles, nombreuses et grandes îles, et partout les plus gros bateaux à vapeur peuvent circuler sans difficulté. Des cataractes à Lewiston, le fleuve se contracte; des murs gigantesques de 200 à 250 pieds de hauteur le resserrent et l'obligent de couler comme s'il traversait les portes d'un canal, avec une différence de niveau de 100 pieds entre la partie inférieure des chutes et Lewiston. La largeur de cette vallée d'érosion, creusée entièrement par le fleuve, varie entre 800 et 1200 pieds. Cette espèce de canal ou *cânon* du fleuve atteint sa plus grande largeur vis-à-vis de l'hôtel de Clifton, et il va en se rétrécissant vers le célèbre pont suspendu, où il a 800 pieds de l'un à l'autre bord du précipice... La troisième partie de la rivière Niagara s'étend de Lewiston au lac Ontario, et elle est navigable; elle ne coule pas à pleins bords cependant, étant resserrée entre des collines qui la dominent de 20 à 80 pieds, et en même temps il y a des bouillonnements et des contre-courants... Il est une force qui peut déjouer tous les calculs de rétrogradation des cataractes du Niagara et les amener à une stagnation presque absolue; c'est la p

gieuse activité industrielle des Américains. Déjà un joli
et d'eau formant une véritable rivière a été détourné sur
rive américaine pour faire rouler des usines; et cette
ière vient se jeter plus bas que les chutes. Une trentaine
une quarantaine de saignées comme celle-là, faites des
ux côtés, canadien et américain, et le Niagara ne sera
s qu'un modeste ruisseau, comme le Rhin à Schaffouse,
chute du bois de Boulogne, ou les cascades de Tivoli. Le
nnerre des eaux (c'est ce que signifie le mot Niagara en
quois) ne sera plus alors qu'un roulement de tambour.
ndustrie aura désarmé Jupiter Tonnant[1]. »

J. MARCOU[2],
Le Niagara quinze ans après.
(*Bulletin de la Société de géologie*, mai 1865.)

Je me figure ce que devait être le Niagara du temps où il ne battait que
rochers de ses rives et ne roulait que les troncs d'arbres arrachés aux
ts, du temps où ces routes et ces voies ferrées n'avaient pas déchiré le
c du ravin. Je me figure le silence universel de la nature devant le ton-
re du grand fleuve, l'homme errant comme une bête sauvage parmi ses
cipices, n'osant pas encore troubler sa majesté; et je comprends alors la
ndeur du spectacle. Les Indiens vénéraient le Niagara comme la de-
re d'un grand esprit; est venu l'Européen prosaïque qui l'a exploité.
semé des champs de maïs à la place des forêts abattues, bâti des
lins dans les rapides, des masures sur le bord même du gouffre et
la pluie des cataractes. Il orne le domaine solitaire du grand fleuve
me le jardin d'une guinguette; il tente même de l'emprisonner et de
faire un ouvrier docile. On regarde avec colère le vêtement mesquin
les hommes ont mis à cette nature puissante; on aurait presque
e que le fleuve géant nettoyât ses rives et reprit sa liberté.
La nature américaine n'est point, comme celle d'Europe, un artiste

Le Niagara sépare le Canada des Etats-Unis : la république et la colonie
aise possèdent donc, la première, le petit bras, séparé du grand bras, qui
rtient au Canada, par l'île des Chèvres (*Goat Island*). Les deux Etats sur-
ent l'hydrographie du bassin, la navigation, les ports, l'entretien des ca-
 et les phares.

M. Jules Marcou, né à Salins en 1824, fut préparateur de minéralogie à la
onne (1846), puis géologue voyageur du Muséum, et, en cette qualité, alla
ier, en compagnie du savant Agassiz, la géologie des Etats-Unis et des pos-
ions anglaises de l'Amérique du Nord. Rentré en France en 1850, à la suite
e dangereuse maladie, il retourna aux Etats-Unis en 1853, et prit une
active aux expéditions scientifiques ordonnées par le gouvernement amé-
n dans les Montagnes Rocheuses et la Californie. En 1855, il fut nommé
esseur à l'Ecole polytechnique de Zurich ; en mai 1860, il revint en Amérique
continua ses grands travaux. Le principal, sur la géologie de l'Amérique
ord, a été publié en anglais (1853). Plusieurs autres publications ont été
 par le même auteur sur la géologie du Jura.

habile qui semble se parer d'elle-même pour le regard des peintres. Elle dédaigne les arrangements coquets ; elle est plus grande, plus large, plus puissante, mais aussi plus monotone : elle semble ne pas se donner la peine de nous ménager ces surprises et ces amusements auxquels nos paysages restreints nous ont accoutumés. L'homme, d'ailleurs, n'est point encore en harmonie avec elle et ne contribue pas à l'embellir. Il n'y porte que la laideur et la dévastation; son passage se reconnait aux forêts saccagées, aux troncs noircis et calcinés, aux terres dépouillées et arides. Les moissons, improvisées parmi ces ruines, n'ont pas la riche et féconde beauté de nos champs : elles sont négligées, inégales, semblables à de mauvaises herbes ; les habitations même n'ont rien de gracieux ni de rustique : ce sont des baraques de planches d'une laideur uniforme... L'homme, qui ailleurs s'assimile à la nature au point d'en sembler inséparable, apparait ici comme un conquérant brutal et pillard qui la défigure, pressé de l'asservir et de la dépouiller. »

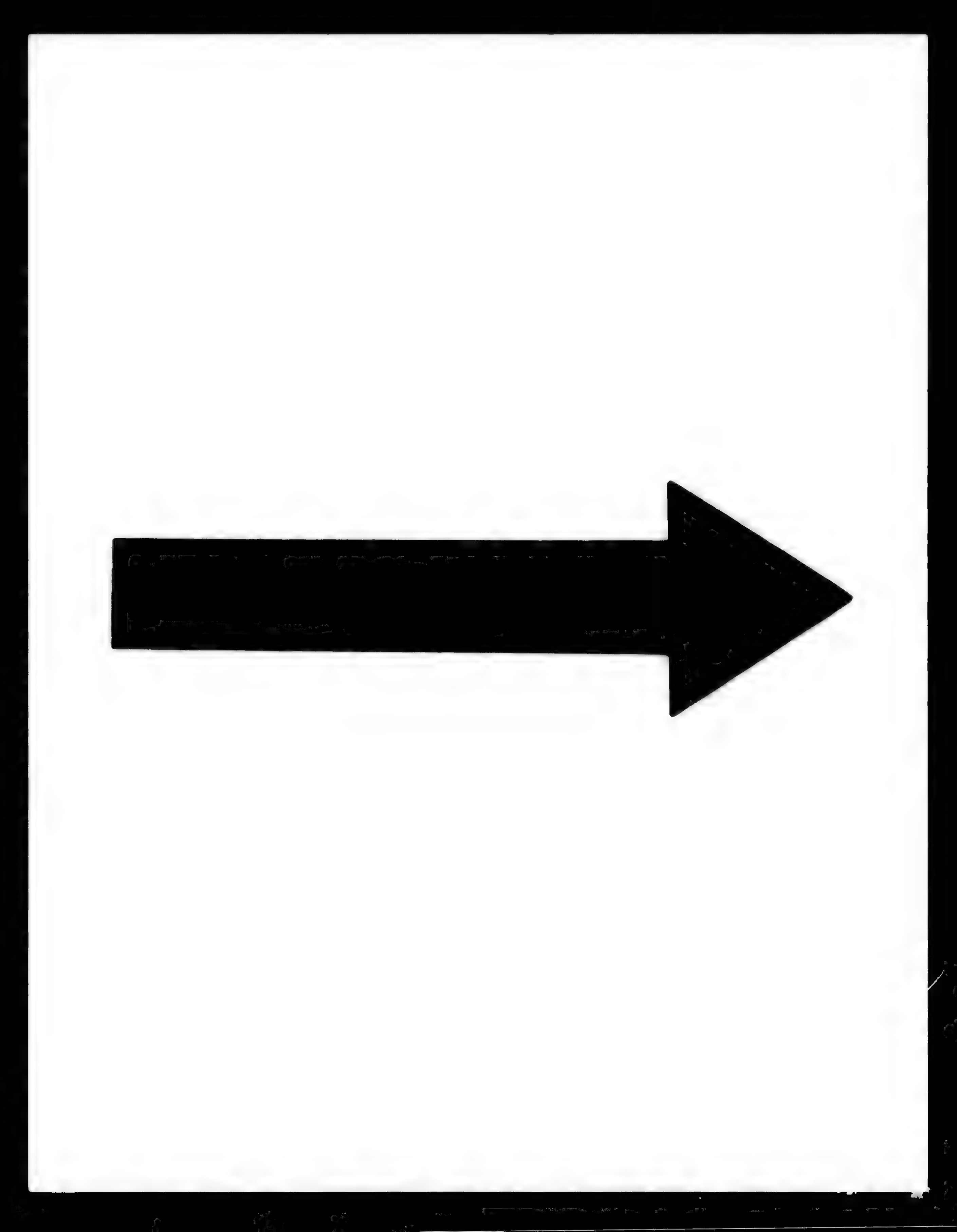
Ernest DUVERGIER DE HAURANNE[1],
Huit mois en Amérique.
(2. vol. in-18, 1866, Paris, Librairie internationale, t. I, ch. v.)

« A l'endroit où se termine *Goat-Island*, sont les chutes. D'un côté, la chute américaine, la chute du petit bras, la petite chute; de l'autre, la grande chute, la chute canadienne, le *Horse-Shoe*, le Fer à Cheval, ainsi nommé à cause de sa forme. De l'une comme de l'autre, d'une hauteur de 52 mètres, le Niagara tout entier se précipite dans une immense cuve de roc, aux bords taillés à pic. Et plus bas, c'est par une route étroite, resserrée entre deux parois escarpées, que l'eau, incessamment versée par les deux chutes, se rue vers le lac Ontario.

» ... Naguère encore, le Niagara était abandonné à l'exploitation et à la rapacité des particuliers. Des usines s'étaient établies tout au bord du courant pour en utiliser la force motrice. On avait bâti des hôtels en grand nombre sur la rive. Enfin, et surtout, dans l'île des Chèvres, dans les îlots, sur les berges, s'étalaient sans pudeur les réclames américaines, en lettres hautes de deux ou trois mètres. Le Niagara est le grand rendez-vous de la curiosité américaine, le lieu de grand pèlerinage. Là viennent faire leur voyage de noces tous ceux qui n'ont pas assez de loisir ou assez d'argent pour s'offrir un tour en Europe. Les industriels y recommandaient à l'envi leurs

1. M. Ernest Duvergier de Hauranne, né à Paris en 1843, mort à Trouville en 1877, député du Cher de 1871 à 1877, n'a laissé que cet attrayant récit de voyage en Amérique, quelques brochures politiques et une Histoire populaire de la Révolution française, publiée par Mme Duvergier de Hauranne, d'après les notes laissées par son mari.

Pont suspendu sur le Niagara



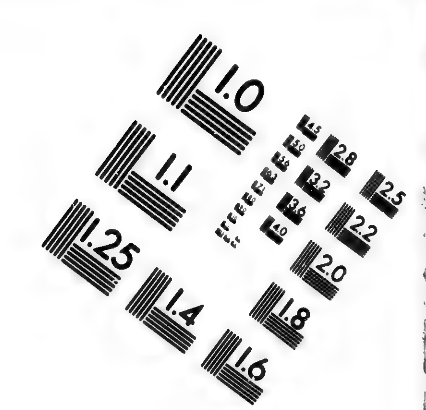
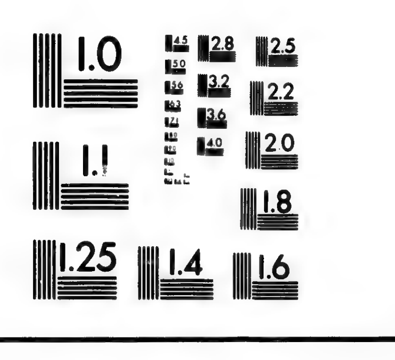


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

moutardes, leurs sauces ou leurs bières. Il n'était pas non plus un seul endroit offrant un point de vue curieux où l'on pût s'arrêter et regarder sans être obligé de payer un droit de deux francs cinquante par personne. C'était devenu une honte, un scandale; on peut le dire, on ne voyait plus le Niagara. Il était en même temps confisqué et déshonoré[1].

» C'est de l'excès même du mal qu'est sorti le bien. Le congrès, qui pourtant n'aime pas à faire acte d'autorité, a pris un grand parti. Comme le parc de Yellowstone (v. p. 156), le Niagara a été rendu à la nation tout entière. On a exproprié et indemnisé les propriétaires, rasé les usines et les hôtels, balayé les affiches, chassé les exploiteurs, expulsé les vendeurs du temple. Le Niagara est aujourd'hui restitué à la nature.

» Nous franchissons le petit bras, le bras américain, sur un pont dont le milieu s'appuie sur un étroit îlot. En amont, l'eau moutonne, se brise sur les blocs de rocher, rejaillit en crêtes blanches... C'est un bruit qui tantôt s'enfle, tantôt diminue; et sous le pont, avec une impétuosité qui attire, qui donne le vertige, le courant fuit...

» Nous voici dans l'île des Chèvres, à laquelle il ne manque, pour justifier son nom, que des chèvres. On y a tracé des allées pour les voitures, et des chemins plus étroits pour les piétons. Elle est remplie d'arbres de toute essence. De distance en

---

1. V. la piquante description de ce Niagara des *Barnum*, par M. de Molinari, citée dans nos précédentes éditions. On y lit : « Du milieu de *Suspension* » *Bridge*, vous apercevez, à votre droite, la cataracte dans toute sa splendide » beauté, tandis qu'à votre gauche, sur les hauteurs de la rive américaine, » s'étale en caractères cyclopéens, l'annonce des pilules et emplâtres de » Herrick! Il y a aussi le *Peruvian Syrup*, l'*Anderson's buchu*, le *Tarrant's* » *selters aperiment for dyspepsia :* il y a, peints à fresques dans les tons les » plus éclatants, tous les animaux de la ménagerie de Van Amburgh, le » zèbre, l'hyène, le rhinocéros cornu, le premier qui ait visité ce continent, » sans oublier l'âne acrobate, constituant, au dire de l'éditeur de l'affiche, une » réunion propre à intéresser les théologiens aussi bien que les historiens. Il » y a enfin la reine de la corde, la célèbre signorina Maria Spelterini, qui » annonce sa dernière ascension sur la corde raide, au-dessus des torrents » mugissants et bondissants de la cataracte. C'est complet! Je rentre à l'hôtel » et je vais me reposer, à l'américaine, sur la piazza. Une bande de musiciens » vient s'y installer, et elle ouvre son concert quotidien en exécutant l'ouver- » ture de *la Fille de Mme Angot*. Certes, les chutes du Niagara n'ont pas cessé » d'être une des merveilles de la création; elles lancent, comme au temps où » M. de Chateaubriand allait écouter leur voix solitaire, un flot puissant et » éternel; mais en pénétrant jusque dans leurs entrailles au moyen de ses élé- » vateurs et de ses chemins de fer inclinés, en bâtissant des moulins sur le » bord et en y élevant des fontaines de soda-water, en les utilisant et en les » exploitant, l'homme ne les a-t-il pas dépouillées de leur sauvage grandeur? » C'était un lion du désert, ce n'est plus qu'un lion en cage que le dompteur, » vêtu d'un justaucorps bariolé, exhibe en cabriolant entre ses pattes. »

distance, des inscriptions avertissent qu'il est défendu, sous peine de l'amende et de la prison, de toucher ici à quoi que ce soit, de cueillir une fleur ou un brin d'herbe, de casser une branche. Trois ou quatre minutes nous suffisent pour arriver à l'extrémité inférieure de l'île, au bord du gouffre. Ici, un escalier, muni d'une rampe solide, a été établi ; nous traversons un petit ponceau, nous entrons dans un îlot, et voici tout près de nous, à notre droite, la chute américaine. Qu'on se figure une énorme table de marbre à l'extrémité arrondie en forme de cercle; telle est la petite chute. L'eau arrive transparente, glissant sur la table de marbre qu'elle semble lécher; soudain, le terrain lui manque; elle s'élance dans l'abîme d'une hauteur de 52 mètres, avec un fracas assourdissant, décrivant une légère courbe; elle avance d'un mouvement toujours égal, impassible et irrésistible. Du fond du gouffre rejaillit presque à mi-hauteur un flot d'écume blanche. L'air est rempli tout autour de nous de fines gouttelettes d'eau réduites en poussière. Sur le nuage blanc, sous le clair soleil, un arc-en-ciel nous montre ses sept couleurs brillantes et un peu brutales. Sous nos pieds, presque au niveau de l'eau du gouffre, nous voyons une mince passerelle jetée parmi les blocs de rocher : c'est ici que l'on peut s'avancer, pénétrer sous la chute même, s'aventurer sur la pierre glissante entre le rocher et l'épaisse nappe d'eau qui tombe. Nombre d'audacieuses Américaines, se tenant par la main, n'hésitent pas à se hasarder ici ; on assure que ceux et celles qui ont fait cette folie ne sont guère tentés de la renouveler ; ce que l'on en rapporte le plus, ce sont des cauchemars.

» ... Notre cicérone nous ramène sur la rive américaine ; tout près, à notre gauche, la chute américaine se précipite ; au fond, en face de nous, le terrible *Horse-Shoe*, le Fer à Cheval, lance dans l'abîme sa trombe d'eau toute blanche. On nous fait prendre place dans un petit chemin de fer funiculaire qui descend dans le rocher avec une inclinaison de 30 degrés environ. En moins d'une minute, nous sommes au fond du gouffre, presque au niveau de l'eau. Nous voyons la chute américaine tomber à côté de nous, presque sur nos têtes ; nous sommes enveloppés d'une pluie fine... Nous montons maintenant en voiture. Un peu au-dessous du gouffre, nous traversons le Niagara sur un pont en fer hardi et d'une seule arche ; le Niagara est large en cet endroit, à peu près comme la Seine au pont des Saints-Pères. L'eau est claire, d'un bleu pâle

presque verdâtre, avec un éclat d'émail persan. C'est près d'ici que Blondin traversait le Niagara et faisait sur son fil ses étonnants exercices, portant sur son dos tantôt ce poêle sur lequel il fabriquait et mangeait une omelette au milieu du passage, tantôt un homme qui, certes, ne devait pas être plus que lui un poltron. Le pont en fer est étroit ; il n'a que la largeur d'une voiture. Le givre et les glaces s'y accumulent en telles quantités durant la saison d'hiver que l'audace américaine elle-même a craint qu'en le faisant plus large, il ne fléchît sous le poids. Après le succès de l'expédition, il est question de l'élargir aujourd'hui.

» ... Nous n'avons plus à visiter que les grands rapides à quelques milles au-dessous des chutes. En un quart d'heure les voitures nous y ont conduits, le long de la rive canadienne. Nous trouvons là un nouveau chemin de fer funiculaire, qui nous fait descendre presque au niveau de l'eau. Rien ne saurait donner l'idée de cette rivière, profonde de près de 60 mètres, qui, dans le lit étroit qui l'emprisonne, sur les blocs de roche qui en forment le fond, plus rapide que le torrent le plus furieux, s'agite, tournoie, tourbillonne.

» ... Notre visite a duré quatre longues heures qui ont passé aussi vite qu'une seule. Quand j'essaye de résumer l'impression de cette matinée, je ne trouve qu'un mot qui l'exprime bien : c'est le mot de terreur. Le Niagara n'est pas seulement grand, imposant, magnifique ; il est terrible, il est formidable, il est effroyable ; plus on visite, plus on s'arrête, plus on regarde, plus le sentiment de l'effroi va croissant. C'est une puissance de la nature déchaînée, auprès de laquelle l'homme n'est rien. »

Ch. Bigot[1],

La délégation française aux Etats-Unis.

(Revue Bleue, 1887.)

---

(1) M. Charles Bigot, que nous avons eu déjà le plaisir de citer dans nos *Lectures sur l'Asie*, accompagnait, en qualité de délégué de la presse française, la mission officielle chargée, en 1886, de représenter la France à l'inauguration de la statue colossale de la *Liberté éclairant le monde*. Ce monument, dû au ciseau de l'éminent sculpteur Bartholdi, a été érigé pour servir de phare à l'entrée de la rade de New-York : il a été offert gracieusement, comme un nouveau témoignage de cordialité, par les compatriotes de Lafayette aux compatriotes de Washington.

Québec.

« La cité de Champlain, l'antique capitale de la « Nouvelle-France », aujourd'hui chef-lieu de la « province de Québec », est comme la ville de l'Ecriture « située sur une haute montagne et qui ne peut se cacher aux yeux ». Elle domine fièrement le Saint-Laurent, à l'endroit où le fleuve commence à resserrer son lit immense. Sa citadelle, garnie de canons qui se rouillent sur leurs affûts, était occupée, il y a quelques années, par une garnison anglaise, placée là comme dans une sorte de Gibraltar et chargée de défendre la domination de la métropole. Mais, depuis que l'Angleterre a pris le sage parti de laisser le Canada, et même le Canada français, s'administrer à sa guise, les « habits rouges » ont disparu, et l'élément militaire n'est plus représenté, dans toute la province, que par de braves et inoffensives milices locales qui rappellent, par plus d'un trait, notre ancienne garde nationale.

» Bâtie sur une montagne aux pentes abruptes, Québec tire de cette circonstance et de l'antiquité relative de plusieurs de ses quartiers un air d'originalité qui manque à la plupart des villes américaines. Rues étroites, bordées de trottoirs en planches, souvent coupées par des escaliers; enseignes se balançant au bout d'une tringle en fer comme dans nos petites villes de Normandie; maisons basses et presque toutes construites en bois, ce qui explique la fréquence des incendies qui ont souvent dévoré les quartiers les plus populeux, tout contribue à donner à Québec une physionomie particulièrement rare en Amérique, où les villes, alignées au cordeau et coupées à angle droit, semblent toutes découpées sur le même damier.

» Québec possède plusieurs promenades, très fréquentées pendant la belle saison : « la Plate-forme, » l'Esplanade, le Jardin du Gouverneur, d'où l'œil embrasse, à perte de vue, l'immense plaine du Saint-Laurent. Au centre d'un *square*,

où (comme disent les Canadiens-Français, plus jaloux que nous de notre langue), d'un « carré » de verdure, s'élève un monument de forme quadrangulaire et pyramidale. C'est la colonne de Wolfe et de Montcalm, élevée à la mémoire des deux illustres généraux, l'un anglais, l'autre français, qui succombèrent glorieusement dans la bataille où se décida, il y a plus d'un siècle, le sort du Canada. Une inscription latine, en style lapidaire, célèbre la valeur égale et la mort semblable de ces deux héros[1]. Touchant exemple d'impartialité, et qui tient évidemment aux conditions particulières du Canada : la postérité a confondu dans un même hommage les deux implacables adversaires, tombés le même jour sur le même champ de bataille, et dignes l'un de l'autre jusque dans la mort.

» Parmi les autres monuments de Québec, il faut compter le nouveau palais de la Législature provinciale ; l'Hôtel de la poste, bâti sur l'emplacement de la Maison du Chien d'or, célèbre dans les annales de la cité québecoise[2] ; les bâtiments du séminaire et de l'Université Laval, auxquels est joint un Musée qui compte quelques bons tableaux de l'École française, entre autres des Philippe de Champagne, des Vanloo et des Boucher; la cathédrale catholique, imposante surtout par sa masse et par ses vastes proportions; la cathédrale anglicane, la Bourse, la Banque, le Palais de Justice, la Douane, l'hôpital de la Marine, etc.

» Le marché se tient en plein air devant la cathédrale catholique, et c'est là qu'il faut aller, au milieu des éventaires chargés de potirons, de choux rouges, de pommes « fameuses[3], » de framboises et de *bleuets*[4], si l'on veut

---

1. Voir cette inscription, p. 62.
2. Cette maison tirait son nom d'un bas-relief qu'y avait fait sculpter son premier propriétaire et qui représentait un chien rongeant un os, encadré dans l'inscription suivante :

JE SVIS VN CHIEN QVI RONGE L'O,
EN LE RONGEANT JE PRENDS MON REPOS.
VN TEMPS VIENDRA QVI N'EST PAS VENV
QVE JE MORDERAY QVI M'AVRA MORDV.
(1736)

3. C'est le nom mérité qu'on donne à la pomme rouge du Canada qui a une chair particulièrement diaphane et qui est en même temps très savoureuse.
4. Nom canadien du myrtille.

entendre le parler pittoresque et le langage accentué d'intonations bas-normandes de « l'habitant » canadien.

» La « ville basse, » c'est le nom qu'on donne au principal faubourg de Québec, bâtie en contre-bas du mont, sur la rive du fleuve, est plus populeuse que pittoresque. C'est le quartier de la marine, des docks, des entrepôts, et ses rues étroites et sales, habitées presque exclusivement par des Irlandais, n'offrent guère d'édifices intéressants. Elle est, aujourd'hui, reliée à la ville haute par un ascenseur, œuvre d'une compagnie anglaise.

» La population de Québec est loin de s'accroître dans la même proportion que celle des autres villes du Canada. C'est ainsi que de 59700 âmes qu'elle comptait au recensement de 1871, la population ne s'est élevée qu'à 62447 habitants, au recensement de 1881, tandis que, dans le même laps de temps, Montréal montait de 107000 à plus de 140000 habitants. La principale raison de cette différence, c'est que Québec a laissé péricliter son commerce et son industrie, tandis que Montréal donne un essor toujours plus grand à ses entreprises commerciales. L'industrie des constructions navales, qui avait été longtemps la ressource de Québec, est presque complètement tombée, à la suite d'une grève des ouvriers de chantiers survenue en 1867. Tous les efforts pour la relever ou pour y substituer d'autres branches d'industrie ont été à peu près vains, et la vieille cité de Champlain, si admirablement assise au bord de son magnifique fleuve, semble vouloir s'endormir dans une sorte de torpeur léthargique, tandis que partout autour d'elle fermente l'esprit d'initiative et de progrès.

» Le port de Québec est cependant resté jusqu'à ce jour le grand débouché de l'exploitation forestière du Canada. C'est là que viennent se rassembler les milliers de « cages » et de trains de bois que la Confédération canadienne tire de ses immenses forêts vierges, et qui constituent l'une de ses principales sources de revenus. Le Canada exporte, chaque année, pour plus de trente millions des produits de ses forêts, et le port de Québec entre à lui seul dans ce mouvement pour une part de près de moitié.

» Il est juste d'ajouter, d'ailleurs, que le gouvernement de la province et la municipalité de Québec font tous leurs efforts pour amener vers cette ville le courant des affaires et des échanges. Pour améliorer le port, on vient d'y construire un nouveau bassin et une cale sèche. Une nouvelle ligne de chemins de fer rattachera bientôt la capitale du Canada français à la région du lac Saint-Jean. Bref, c'est un des meilleurs gages du relèvement et de la prospérité future de Québec, que ses habitants n'ont pas pris leur parti de la diminution relative que nous constations tout à l'heure, et feront tout au monde pour reprendre l'avance perdue. »

Eug. RÉVEILLAUD[1],

Le Canada français, son passé, son présent et son avenir.

(In-12, 1882, Grassart.)

Montréal : le pont Victoria.

« Au pied d'un monticule verdoyant, élevé de 250 mètres seulement au-dessus de la plaine, mais rehaussé par son isolement, nous distinguons les hautes tours d'une cathédrale dominant une longue rangée d'édifices; la couleur verte du Saint-Laurent fait subitement place à la teinte brune des eaux de l'Outaouais, qui persiste pendant plusieurs lieues à ne point confondre ses eaux avec celles du fleuve dont il est l'un des plus puissants tributaires. Nous voyons apparaître successivement les hautes constructions des manufactures d'Hochelaga, puis le pont Victoria, long de près de 3 kilomètres d'un bord à l'autre, avec sa galerie tubulaire, véritable tunnel formé de vingt-cinq tubes en fer d'une longueur totale de 6133 pieds, soutenus, à 60 pieds au-dessus du niveau du fleuve, par deux culées et vingt-quatre piles d'un calcaire noir compacte. Ces piles s'allongent dans le sens du courant, et lui présentent une arête effilée en

1. M. Eugène Réveillaud, né à Saint-Contant-le Grand (Charente-Inférieure), en 1851, a fait en 1880 un voyage au Canada. Il a étudié sur place les ressources, les mœurs, la situation politique, religieuse et sociale de ce pays français d'outre-mer. Nous devons à son obligeante amitié la communication de ces pages extraites du très remarquable ouvrage *Histoire du Canada et des Canadiens français*, qui a obtenu un succès mérité. (Paris, in-8°, 1884, Grassart.)

Glaçons sur le Saint-Laurent, près de Montréal

tranchant, semblable à l'éperon d'un navire cuirassé, contre laquelle d'énormes glaçons viennent se briser au moment de la débâcle. Commencé en 1856, et inauguré en 1860 en présence du prince de Galles, le pont Victoria n'a pas coûté moins de 1400000 livres sterlings, soit 30 millions de francs. Disons-le tout de suite, cette merveille de l'art des ingénieurs impressionne plus vivement l'esprit que la vue, car la distance en réduit étrangement les gigantesques proportions. La longue ligne rigide de la galerie, les formes grêles et également rectilignes des arches vues de face, lui donnent, de loin, l'humble apparence d'un pont de chevalets. Combien sont préférables, au point de vue du pittoresque, les courbes harmonieuses de nos vieux ponts de pierre! Enfin nous atteignons les quais en passant au milieu d'une forêt de blancs steamers aux cabines étagées. Nous sommes à Montréal.

» ... En 1640, une religieuse, la Sœur Bourgeois, et quelques ecclésiastiques, membres d'une congrégation qui se fondit peu après dans celle de Saint-Sulpice, obtinrent du roi de France la concession de l'île de Montréal, où Cartier avait découvert jadis le village indien d'Hochelaga. Cinquante-cinq personnes environ furent amenées, en 1642, pour peupler le nouvel établissement, qu'on appela d'abord Ville-Marie. En 1653, deux cents émigrants, presque tous Angevins, vinrent renforcer ce premier noyau de courageux colons. Plus tard, les soldats d'un régiment licencié au Canada, le régiment de Carignan, fameux dans les annales de la colonie, s'établirent en grande partie autour de la nouvelle ville, dont la prospérité naissante eut longtemps à souffrir du voisinage des Iroquois.

» ... En 1760, Montréal ne comptait encore que 6000 habitants, tout au plus. En 1871, 107000 habitaient son enceinte, dont 56000 Franco-Canadiens ; et ce n'est là, disent-ils orgueilleusement, que le prélude d'une ère de progrès plus merveilleux encore. Tête de ligne de la navigation transatlantique sur le Saint-Laurent, l'ambitieuse cité aspire à supplanter New-York et à devenir l'entrepôt de tous les produits du Far-West. Déjà des canaux accessibles aux

navires de 4 à 500 tonnes contournent les nombreux rapides qui entravent la navigation du Saint-Laurent, depuis le village de Lachine jusqu'au lac Ontario. Un autre canal de 2 kilomètres, le canal Welland, établit, pour la même classe de bâtiments, une communication assurée sur le territoire canadien, entre les lacs Érié et Ontario, rachetant par vingt-sept écluses la différence de niveau de 330 pieds que la rivière Niagara franchit par un bond de son incomparable cataracte, et par de nombreux rapides. Aujourd'hui le gouvernement canadien a entrepris d'élargir tous ces canaux, de manière à en permettre le passage à des navires de 1000 tonnes. Ce grand travail une fois terminé, l'immense bassin des grands lacs, et les centres populeux qui naissent et grandissent sur leurs rives, Duluth, Milvaukee, Chicago, Détroit, seront les tributaires de Montréal, devenu leur entrepôt et leur port d'embarquement naturel, au moins pendant la belle saison, car, malheureusement pour les hautes visées de la ville canadienne, le Saint-Laurent reste fermé à toute navigation pendant cinq à six longs mois d'hiver. Quoi qu'il en soit, les Montréalais ont trop confiance dans l'avenir pour ne point l'escompter un peu.

» Aussi leur ville, comme une coquette ambitieuse, se compose-t-elle dès maintenant une parure assortie à ses futures grandeurs. Les rues y sont larges et bien mieux entretenues qu'à Québec [1], les magasins vastes et superbement ornés; les institutions de crédit abondent, et quelques-unes des banques principales, situées pour la plupart dans la rue Saint-Jacques, sont installées dans de véritables palais. Les journaux anglais et français écrasent, par l'ampleur de leur format et l'abondance des renseignements, leurs confrères plus modestes de Québec; les maisons particulières elles-mêmes affectent les prétentions architecturales des plus

1. « A Québec, écrit M. de Lamothe, la propreté et le pavage laissent à désirer. Quelques rues, surtout dans la vieille ville, sont entièrement pavées de vieux madriers. Les trottoirs sont toujours en planches, ce qui ne laisse pas de surprendre quelque peu le voyageur nouvellement débarqué d'Europe où le prix du bois ne permettrait guère un tel luxe. Il est vrai que le luxe de Québec est souvent vermoulu. »

grandes cités du continent américain. Vingt sectes diverses ont édifié des églises, dont un bon nombre, avouons-le, sont bâties dans ce style hybride et désagréable, semi-gothique et semi-rocaille, qui fait la joie des Cockneys[1] anglo-saxons, et le désespoir des véritables artistes. Dans cette débauche de bâtisses religieuses, le clergé catholique tenait à ne pas se laisser distancer. Non content de posséder une cathédrale qui passe cependant pour l'une des plus belles de l'Amérique du Nord, l'évêque de Montréal a entrepris d'ériger une basilique nouvelle qui sera la réduction, mais une réduction grandiose encore, du premier des temples chrétiens : Saint-Pierre de Rome aura sa copie sur les bords du Saint-Laurent. Enfin les plaisirs ont aussi leurs palais : on compte à Montréal plusieurs théâtres où, pour les mêmes raisons qu'à Québec, on ne joue d'ordinaire que des pièces anglaises, et une foule de cercles, entre autres celui des patineurs, le *Victoria Skating Rink*, renommé par les fêtes magnifiques qui y ont été données en diverses occasions, et sur de la glace naturelle, notamment lors de la visite du prince Alfred d'Angleterre[2]. »

H. DE LAMOTHE,
Cinq mois chez les Français d'Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Hachette.)

Les forêts canadiennes.

Le Canada possédait jadis les plus magnifiques réserves forestières de l'Amérique septentrionale ; mais des incendies fréquents et désastreux, et plus encore le gaspillage des défricheurs et la destruction systématique autorisée ou tout au moins tolérée par le gouvernement, commencent à les épuiser. Les trente

---

1. *Cockney* a le sens de badaud.
2. La première cité du Canada, par la population et l'importance commerciale, n'en est pourtant pas la capitale politique. Cet honneur, depuis 1840, a appartenu successivement à Kingston, à Montréal, à Toronto, et ensuite, par périodes égales, à Toronto et à Québec. En 1858, pour mettre fin aux rivalités locales perpétuellement renaissantes, le gouvernement anglais se décida, pour des raisons stratégiques, à adopter pour capitale la cité nouvelle d'Ottawa, sur l'Outaouais, qui, en cas de guerre, serait à l'abri d'un coup de main.

mille bûcherons qui se répandent chaque hiver dans les forêts pour le compte des grands commerçants de bois d'Ottawa ne ménagent rien, et ne se soucient ni du repeuplement, ni de la protection des jeunes pousses. Les plaines et les vallées ont été dépouillées ; les bûcherons portent maintenant la hache dans les bois qui couronnent les coteaux rocheux des Laurentides, et qui, tamisant les pluies par leur terreau, maintiennent la limpidité des lacs et la régularité du débit des rivières. « Au train dont » nous allons, disait un sage Canadien, nos superbes forêts » auront été avant longtemps dépouillés de leurs meilleures es- » pèces de conifères. Déjà, pour obtenir des bois de mâture, on » est obligé d'aller en abattre à 300 milles d'Ottawa, et il faut » franchir une bonne distance pour couper les bois de con- » struction. Que sera-ce dans dix ans ? dans vingt ou trente ? »

La vie dans les bois.

« A la fin de l'automne, plus de vingt-cinq mille hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs, pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps, alors qu'ils opèrent la descente de ces magnifiques radeaux qui couvrent les rivières comme des ponts flottants.

» Cette armée de travailleurs pénètre jusqu'aux points les plus reculés de cette vaste région. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstacle ne les effraye. On les retrouve par bandes jusqu'aux confins des régions boisées sur les bords lointains du lac Témiscamingue et tout le long des nombreux affluents de l'Outaouais, à plusieurs cents milles de leur embouchure dans la grande rivière.

» Aussitôt que les voyageurs sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières, pour s'abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à quarante ou soixante hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très froide et la bise y souffle librement. Pour y jeter un peu de chaleur, on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois

énormes alimentent sans cesse l'âtre pétillant. Le travail préparatoire étant terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarrisseurs*, les *charretiers*, et enfin le *cuisinier*, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant, et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit tous le bois abattu sur l'emplacement le plus favorable à l'embarquement. Le transport s'effectue au moyen de solides traîneaux à quatre patins, traînés par des chevaux ou des bœufs.

» Tout travailleur doit quitter le chantier[1] avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour, ces hommes courageux et durcis à la fatigue ; mais il est juste aussi de convenir que, si l'on exige d'eux un labeur très pénible, on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande salée, qui leur sert de nourriture habituelle, leur est livrée à discrétion ; le pain, cuit dans le chantier même, est excellent ; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût ; le thé, dont on arrose les repas est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier, lequel, malgré ses efforts et ses talents, n'évite pas les quolibets et les plaintes des voraces convives qui, à chaque heure du jour et de la nuit, ont droit de se mettre à table. L'heure qui suit le souper est l'heure du plaisir, de la gaieté, des histoires, des bons mots, que les Canadiens trouvent sans efforts d'esprit au milieu des plus rudes labeurs.

» C'est un pénible travail, sans doute, que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt ; mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque tous les énormes billots éparpillés sur la plage doivent être jetés à l'eau

1. Chantier a ici le sens de logis, habitation, tandis qu'en France ce mot s'entend du lieu où l'on travaille.

pour le flottage, que commencent les dangers réels de l'« homme des bois ». Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans un abîme.

» Aussi quelle forte et vigoureuse population que celle qui va, pendant l'hiver, peupler les chantiers ! Tels sont les intrépides voyageurs dans la forêt, tels on les retrouve sur les radeaux flottants, lorsqu'il leur faut manier ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciants après les fatigues de la journée.

» C'est généralement lors de la débâcle, au milieu du mois de mars, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Outaouais. Il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacune 24 pieds de longueur ; soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent cribs forment un train de bois (*cage*), qui se compose ordinairement de 100000 pieds cubes. Chaque *crib* comprend vingt-trois à trente-six pièces de bois et de 800 à 1000 pieds cubes.

» Les radeaux évitent la plupart des cascades et des rapides, qui interceptent le cours des rivières, en descendant des glissoires construites à grands frais par le gouvernement ; ce sont d'étroits canaux à forte pente, dont le talus et le fond sont garnis de madriers qui amortissent les chocs et régularisent la vitesse du courant. Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Une fois que la chute a été tournée, les *cribs* sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération est très longue, fait perdre beaucoup de temps et soumet la patience des voyageurs à de rudes épreuves. Il y a treize stations de glissoires sur la seule rivière de l'Outaouais.

» Presque tout le bois équarri se rend à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cents navires montés par environ quinze ou

vingt mille matelots le transportent ainsi tous les ans de l'autre côté de l'Atlantique. Les billots sont en général destinés aux moulins des Chaudières, ou à ceux qui fonctionnent le long de l'Outaouais et de ses tributaires, où ils sont sciés en planches et madriers.

» On ne saurait avoir une meilleure idée de l'importance de l'industrie forestière dans cette région, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières[1], l'un des plus beaux « pouvoirs d'eau » du monde. Voyez ces immenses constructions qui bordent la grande cataracte! Des milliers de bras y sont occupés, de puissantes machines y sont mises en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. Le travail ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frelons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, l'infatigable scie mord sans relâche d'énormes troncs, les déchiquette et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblantes. Sur les deux rives, en bas de la cataracte, s'avancent de longs quais couverts de planches et de madriers empilés à une grande hauteur, où de nombreuses *barges*, traînées par des remorqueurs, viennent prendre leur chargement. Ces ba-

---

1. A une faible distance d'Ottawa, non loin du confluent de la rivière Gatineau, et de la rivière Rideau, qui se précipite dans l'Outaouais par deux nappes de cent pieds de haut, l'Outaouais, arrêté par un barrage de rochers, s'engouffre d'un seul bond de 63 pieds dans l'intérieur d'un vaste fer à cheval où tourbillonnent ses eaux écumantes. D'après M. Tassé, le débit de ses eaux est de 3500 mètres cubes par seconde aux hautes eaux ; c'est presque le volume du Rhin devant Strasbourg à l'époque des crues. « Ce devait être jadis, écrit » M. de Lamothe (ch. VI), un admirable spectacle pour le voyageur venant du » Saint-Laurent que l'apparition soudaine, à moins d'un mille de distance, de » cette merveilleuse cataracte, vierge alors des souillures de l'industrie humaine. » Mais aujourd'hui un long chapelet d'usines vulgaires s'est égrené sur ses » bords; et les montagnes de bois scié, qui s'empilent à ses pieds sur les deux » rives, la dérobent entièrement à nos yeux. Ce n'est que du haut de la colline » du Parlement, ou sur le pont en bois qui réunit Ottawa à Hull, son faubourg » bas-canadien, que le regard peut désormais embrasser sans obstacle tous les » détails de ce tableau grandiose. Sans doute, dans un avenir plus ou moins » éloigné, les édiles de la capitale songeront à rendre à la merveille de leur » ville toute sa beauté primitive, et débarrasseront ses abords de toutes les » *nuisances* accumulées par la spéculation. »

teaux se rendent d'ordinaire aux Etats-Unis, franchissant plusieurs canaux et suivant le cours de l'Outaouais, du Saint-Laurent et de la rivière Richelieu, jusqu'à ce qu'ils atteignent Rouse's Point, Burlington ou Whitehall, sur le lac Champlain, leur lieu de destination[1]. »

J. TASSÉ[2],
La vallée de l'Outaouais.

(Passage cité par M. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique.*)

Le nord-ouest canadien.

Le nord-ouest canadien fait partie de l'immense plaine, une des plus grandes du monde, qui se déploie entre l'océan Glacial et le golfe du Mexique, les Laurentides et les Montagnes-Rocheuses. Il comprend trois régions : le *territoire de la baie d'Hudson*, cédé en 1670 par le roi Charles II à son cousin, le prince Rupert, et à une compagnie de marchands, ses associés ; — le *territoire du Nord-Ouest*, entre celui d'Hudson et la péninsule d'Alaska, qui fut, de 1783 à 1821, la propriété d'une compagnie rivale de celle d'Hudson, et qui se confondit avec la première jusqu'en 1862, date de la création de la grande confédération canadienne ; — les *terres arctiques*, situées à l'est et au nord dans le bassin du Mackenzie. L'ensemble de cette contrée couvre une superficie de 716 000 000 d'hectares, c'est-à-dire environ les deux tiers de l'Europe. Seulement les quatre cinquièmes ne sont guère cultivables ni habitables. Ce sont des terrains exclusivement propres à la chasse, à la pêche, ou à l'exploitation minière, des déserts (les *Barren Grounds*). Mais au sud-est de ces terres glaciales, rocheuses et désolées, s'étend la bande utilisable (*Fertile Belt*). M. Taché, dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest*, distingue dans cette région fertile elle-même trois portions différentes : le *désert*, la *prairie*, la *forêt*.

« 1° Le désert, zone sans pluies, continuation de la région de même nature existant aux Etats-Unis, forme une superficie d'au moins 15 millions et demi d'hectares... Ce

1. L'exportation des bois du Canada pour les Etats-Unis et l'Angleterre, qui était, en 1872, de 120 millions de francs, n'a atteint en 1879, que 68 millions.
2. M. Tassé, auteur d'ouvrages intéressants sur le Canada, est actuellement député d'Ottawa au parlement fédéral.

désert n'est sans doute pas un Sahara, une plaine de sable mouvant tout à fait desséchée ; il est néanmoins parfaitement impossible de songer à y former des établissements considérables. Presque partout un sol aride ne voit croître que le foin de prairie. Une petite lisière de sol d'alluvion règne le long des cours d'eau qui sont à sec durant presque toute l'année.

» Le foin de prairie offre un excellent fourrage. Non seulement le bison en fait ses délices, mais les chevaux et autres bêtes de trait en sont très friands. Cette herbe, haute à peine de six pouces, dont les plants sont espacés de façon à laisser voir partout le sol sablonneux ou le gravier où elle croît, conserve sa saveur et sa force nutritive, même au milieu des rigueurs de l'hiver, au point que quelques jours en ces singuliers pâturages suffisent pour remettre en bon état des chevaux épuisés par le travail. En dehors de cet avantage et du gibier qui s'y trouve, je ne connais rien dans cette immense plaine qui puisse attirer l'attention des économistes. L'œil fatigué cherche en vain un rivage à cet océan de petit foin. Le voyageur altéré soupire en vain après un ruisseau ou une source où il puisse étancher sa soif. Le ciel, aussi sec que la terre, refuse presque constamment ses rosées et ses pluies bienfaisantes. Cette sécheresse d'atmosphère ajoute à l'aridité du sol ; certains endroits, dont la formation géologique semblerait favorable à la végétation, ne produisent pas plus que les points naturellement stériles. A travers ce désert, on voyage des jours, des semaines, sans apercevoir le moindre arbuste. Le seul combustible au service du voyageur et du chasseur est le fumier du bison, que nos métis appellent *bois de prairie*. Puis ce désert a ses hivers, hivers rigoureux, aux vents violents, à la température souvent au-dessous de — 30° centigrades.

» 2° Les prairies, d'étendue à peu près égale à celle du désert, s'appuient d'un côté sur celui-ci, de l'autre sur la région des forêts. Elles sont susceptibles de culture ; mais la colonisation n'y pourra marcher qu'à pas lents, de conserve avec le reboisement. Vue à la saison des fleurs, la

prairie est vraiment admirable, émaillée comme elle l'est de couleurs diverses sur son fonds de verdure. Malheureusement cette région si belle, surtout quand elle se transforme en prairie ondulée, participe, — au moins dans son état actuel, — à quelques-uns des inconvénients du désert. Les vents contraires s'y livrent de rudes combats qui aboutissent à de brusques sauts de température, à des averses d'énormes grêlons. Aussi, à l'exception de la haute Saskatchawan, où le voisinage des Montagnes-Rocheuses assure une partie de l'approvisionnement de bois nécessaire aux futurs établissements, à l'exception des vallées situées comme celle de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine à proximité de la lisière des forêts, il n'existe point — pour le moment du moins — dans le reste des plaines les éléments nécessaires à l'établissement de colonies prospères.

» 3° Vient ensuite la forêt, comprenant de nombreuses clairières créées par l'incendie. Cette région couvre une surface de près de 125 millions d'hectares, dont près d'un quart pourrait être avantageusement utilisé pour la culture. Les bois sont loin d'y être aussi beaux, aussi précieux qu'au Canada ; ils n'en offrent pas moins d'immenses ressources aux premiers colons qui s'établiront dans le voisinage.

» En résumé, nous trouvons dans l'ancien département du Nord-Ouest près de 50 millions d'hectares — l'étendue de la France — susceptibles de culture dans un avenir plus ou moins rapproché. Si l'on réfléchit que ces 50 millions d'hectares cultivables sont adossés à près de 85 millions d'hectares de forêts ; qu'ils avoisinent, en outre, 15 millions de terres impropres à la culture, éminemment favorables à l'élevage en grand du bétail (le désert) ; qu'ils ont devant eux une superficie égale à près de six fois la France (300 millions d'hectares) de territoires de chasse, où des facilités de communication parviendront peut-être à créer une certaine activité industrielle par la découverte et l'exploitation des divers minerais que recèlent les roches primordiales du terrain laurentien ; on ne trouvera pas exagérée la fixation du chiffre de population que peut faire vivre la région du Nord-Ouest britannique à 50 millions d'habitants à peu

près. Ajoutez à cela les 100 millions d'hectares des deux Canadas et des provinces maritimes, les immenses étendues, encore inexplorées pour la plupart, de la terre de Rupert et du Labrador, au nord de la Hauteur-des-Terres, et l'on arrivera aisément au chiffre de 100 millions d'êtres humains pour la population future de l'Amérique anglaise du Nord. Si notre race maintient, vis-à-vis de ses rivaux Anglo-Saxons, les proportions numériques d'aujourd'hui, c'est une nation néo-française de 40 millions d'âmes qui prospérera un jour au nord des grands lacs et du 49° parallèle, si même, d'ici là, la loi mystérieuse qui préside aux migrations des peuples ne déplace point l'équilibre au profit de la race la plus féconde et la plus septentrionale. »

TACHÉ,
Esquisses sur le Nord-Ouest,
(Passage cité dans l'ouvrage de M. de Lamothe, ch. XVII.)

Le commerce, la traite, les forts du Mackensie.

C'est dans la partie comprise entre la mer Glaciale, la baie d'Hudson et les Montagnes-Rocheuses que s'exerce l'industrie des fourrures.

« Le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est exclusivement borné aux pelleteries. Ces fourrures sont celles du castor ; des ours noir, jaune, gris et blanc ; des renards de toutes couleurs, jaune, blanc, noir croisé, bleu et argenté ; du lynx, des martres, du vison, de la loutre, des loups blanc, gris et noir ; du glouton ou carcajou[1] ; du pékan, de

1. Les animaux à fourrures sont plus rares ou plus abondants suivant qu'on donne de leur peau, en Europe, en Chine et en Amérique, un prix plus ou moins considérable. La chasse et le trafic sont esclaves des caprices de la mode. Néanmoins certaines races d'animaux à fourrures ont été presque détruites. Le trappeur est secondé dans son œuvre funeste par un auxiliaire plus rusé que l'homme lui-même. Souvent le chasseur, se traînant sur la neige jusqu'à ses pièges, les trouve renversés et vides. Le carcajou ou wolvérine a passé là. Cet animal glouton est la terreur des trappeurs dont il déjoue toutes les embuscades, et dont il accapare toutes les prises. Dès qu'on reconnaît les traces d'un carcajou, la chasse est finie ; il faut retourner à sa hutte ; la saison est perdue. MM. Milton et Cheadle, pour tromper le carcajou, imaginèrent un jour d'introduire par un tuyau de plume de la strichnine dans les morceaux de viande qui devaient servir d'appâts ; lorsqu'ils allèrent visiter les pièges, ils s'aperçurent que tous les morceaux empoisonnés avaient été laissés de côté.

ermine, du bœuf musqué, du morse et des phoques yeux et marbrés ; de l'ondrata ou rat musqué ; enfin du gne trompette et de l'eider.

» Cette collection abondante ne se trouve pas universelment répandue dans les deux districts, mais chaque localé fournit son contingent. Athabaskaw et le lac des claves sont riches en martres, en pékans, en lynx et en nards. Good-Hope fournit des gloutons, des castors, des ups et de magnifiques renards noirs qui se vendent jus'à 30 liv. ster. en Angleterre et 40 liv. ster. en Amérique. grand lac des Ours donne ses belles loutres et ses cas-s, qui fourmillent aussi tout le long du Mackenzie. Les ages de la mer apportent leurs fourrures de bœufs musés, d'ours, de renards blancs et de cygnes, etc. Evaluer, ème approximativement, l'exportation annuelle que la mpagnie d'Hudson fait de ces fourrures précieuses me ait impossible, parce que ces chiffres sont confinés dans livres des factoreries. Ce que je puis en dire, c'est qu'il t annuellement du seul Mackenzie douze barques de la tenance de 8 tonneaux chacune. En portant seulement moyenne à soixante paquets[1] de pelleteries la charge de aque bateau, nous obtenons un total de sept cent vingt; comme chaque paquet pèse de 60 à 85 livres anglaises, us avons, en chiffres ronds, une exportation annuelle 60000 livres, soit 30000 kilogrammes de pelleteries ur le seul district du Mackenzie. C'est ce qu'on appelle les *ours* du district.

» Il n'est pas aisé de préciser les prix des fourrures, parce e le tarif change d'un fort à l'autre, les prix diminuant raison inverse de l'augmentation de la distance et des is de transport, d'installation, etc. Au fort Good-Hope, des plus septentrionaux du Nord-Ouest et le dernier ste sur le Mackenzie, les fourrures sont ainsi cotées :

» Martres, 1 pelu; visons, 1/2 pelu; lynx, 2 pelus; loups,

. Le mot *paquet* est le mot appliqué dans le pays aux ballots de fourrures; colis de marchandises européennes prennent le nom de *pièces*. Ces deux s sont tirés de l'anglais *pack* et *piece*. (Note de l'auteur.)

1 pelu; ours, 4 pelus; bœufs musqués, 4 pelus; renards jaunes et blancs, 1 pelu; renards argentés, 4 pelus; renards noirs, 10 pelus; loutres, 4 pelus; gloutons, 1 pelu; hermines et rats musqués, douze pour 1 pelu. Pour comprendre l'expression de *pelu* ou *peluche*, qui, en vieux français du Canada, signifie une peau avec son poil, un pelisson, il faut savoir que dans tout le territoire nord-ouest la monnaie est inconnue. L'unité monétaire est la peau de castor, que les Anglais nomment *made-beaver*, et les Franco-Canadiens *pelu*. Cet étalon-monnaie peut être considéré comme notre franc; seulement sa valeur n'est pas irrévocablement fixée et varie même selon les cours des marchés et selon les lieux. Généralement il représente 2 schillings, c'est-à-dire 2fr,50 de monnaie française. Par là on pourra juger du bon marché relatif des fourrures dans les contrées arctiques. Les animaux qui les fournissent sont si communs que, dans le seul fort précité, il y avait déjà en novembre 1872, c'est-à-dire un mois et demi seulement depuis l'ouverture de l'exercice de l'année 1872-73, quatre cents fourrures de martres, trois cents de castors, cent cinquante de renards, quarante de carcajoux, dix d'ours et quatre de loups. Ce poste n'a pourtant qu'une valeur secondaire en fait de *retours*.

» Le commerce des pelleteries obligea les Compagnies française et anglaise à établir des comptoirs ou factoreries sur les territoires indiens que la Compagnie de la baie d'Hudson divisa, après sa réunion avec la compagnie du Nord-Ouest, en départements et en districts. Le département du Nord-Ouest comprend dix districts dont Athabaskaw et Mackenzie sont les plus septentrionaux. Chaque district est gouverné par un facteur en chef, par un facteur simple ou par un traiteur en chef.

» Les comptoirs portent le nom de *forts* et se composent ordinairement de trois ou quatre constructions en bois couvertes de bardeaux ou d'écorces d'arbres et encloses par des palissades de dix-huit à vingt pieds de haut, rangées en quadrilatère; un *bastion* ou tourelle carrée terminée en poivrière flanque chacun des angles; un *blockhaus* surmonte la

porte d'entrée qui se ferme toutes les nuits à l'aide de barres et de verrous. Les murs de bois des bastions sont percés de meurtrières en cas d'attaque. Voilà ce qu'on appelle un *fort* de traite dans le Nord-Ouest. Ce mot ne réveille rien de formidable. Mais dans les deux districts qui nous occupent, les Indiens sont si doux, si pacifiques, que, à l'exception du fort Mac Pherson ou des Esquimaux, tous les autres comptoirs sont dépourvus de défense et se réduisent à un groupe de maisonnettes en bois. D'ordinaire on en compte quatre : la demeure de l'*officier traiteur* et de ses *clercs*[1] occupe le fonds du quadrilatère ; à droite et à gauche sont disposés les hangars aux provisions et le magasin aux fourrures et aux marchandises ; par devant est située la longue maison des serviteurs qui se divise elle-même en cases contenant chacune deux ménages. Quelquefois une petite cuisine est disposée en flèche derrière la maison du bourgeois, *the master's house*.

» Les principales factoreries, telles que celles d'York les forts Garry, Nelson, etc., sont bâties en pierres et possèdent quelques petites pièces de campagne. D'autres forts, quoique construits en bois, ont une certaine apparence; tels sont les forts Norway-House, Edmonton-House et Chipewayan; mais leur beauté est relative. Un Européen, qui serait tout à coup transporté de Londres et de Paris en face des forts du Nord-Ouest, n'aurait certainement pas grand' chose à y admirer.

» Pour donner une idée exacte de la distance qui sépare les forts de traite dans le Nord-Ouest, qu'on se figure que la France est un de nos districts commerciaux : on aura une factorerie à l'embouchure de la Seine, un fort à Paris, un second à Bordeaux, un troisième à Marseille, un quatrième à Brest, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de huit à dix postes de commerce.

1. Les mots *officier* et *clerc* sont la traduction canadienne de l'anglais *officer*, c'est-à-dire, commis de bureau (du mot *office*, qui en anglais signifie *bureau, comptoir*), et de *clerk*, qui veut dire aussi commis. En français, nous employons ce mot pour désigner l'employé d'un avoué, d'un notaire; mais dans le Nord-Ouest, *clerc* signifie toute espèce de commis. (Note de l'auteur.)

» Une fois par an, au commencement de juin, dans le Mackenzie, les commis de chacun des forts qui dépendent du chef-lieu de leur district, y envoient leurs barques contenant les *retours* de l'année écoulée en paquets dûment pressés et étiquetés, plus une certaine quantité de *ballots* de viande sèche et de *pémikans*, dont une partie devra être affectée au voyage du portage[1] La Loche et dont l'autre partie devra être emmagasinée dans le chef-lieu pour subvenir aux dépenses de l'automne[2].

» Les barques étant réunies prennent ensemble ou par détachements le chemin du portage La Loche. Le trajet se fait partie à la *touée*, partie à la rame et partie à la voile, car ces barques massives ont chacune un mâtereau et une voile aurique. Du fort Good-Hope au Grand-Portage on ne met pas moins de deux mois, bien qu'une partie du chemin se fasse à marches forcées.

» Au portage La Loche, où se sont rendues de leur côté les barques des forts Garry et Norway-House, chargées de marchandises d'Europe, l'échange s'opère. La flottille du Mackenzie prend le chargement des barques du sud ; celles-ci, à leur tour, s'approprient les précieuses fourrures du nord, puis les unes et les autres reprennent le chemin par où elles sont venues. Les fourrures sont transportées à York

---

1. Dans la navigation fluviale, le mot *portage* signifie l'action de porter par terre un canot au delà d'un obstacle qui interrompt la navigation sur un cours d'eau : ce mot s'entend également des obstacles eux-mêmes ; ainsi on dit : les *portages du Saint Laurent ;* il signifie également la distance qui sépare deux cours d'eau et qu'on franchit en portant les canots. Ce mode de transport est très usité dans le Nord-Ouest canadien.

2. Le voyage du fort Simpson au portage La Loche exige huit *ballots* de viande sèche ou sacs de *pémikan* par barque, soit de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-seize ballots ; mais, pour faire face à toutes les éventualités, on prend ordinairement cent dix ballots ou sacs ; en tout onze mille livres ou cinq mille cinq cents kilogrammes de provisions sèches, pour un mois et demi.

Dans le district Mackenzie, quatre postes seulement sont réputés *forts à provisions :* le fort Good Hope, qui fournit de quatre-vingt-dix à cent trente ballots, et a été jusqu'à deux cents ; le fort Norman, soixante ballots ; le fort des Liards, soixante *pémikans ;* enfin le fort Raë, quatre cents ballots ou pémikans. Pémikan signifie viande pilée et graisse..... C'est de la viande séchée, fumée, pulvérisée et mélangée à parts égales avec de la graisse ou suif fondu d'élan, de bison ou de renne. Cet amalgame est ensuite renfermé dans des sacs de quatre-vingt-dix livres pesant, et se nomme *taureau* ou *pémikan*. Pour désigner un *pémikan* de viande de bison, nos métis disent : un *taureau de vache*. (Note de l'auteur.)

Factory, d'où les voiliers de la compagnie les expédient à Londres, au siège du comité. Les marchandises d'Europe arrivées au fort Simpson sont réparties équitablement entre chacun des officiers qui les emmènent ensuite dans leur comptoir respectif. Là s'en fait le dépouillement. Le fort paye les dettes qu'il a contractées vis-à-vis des sauvages, leur donne leurs avances d'automne en munitions, tabacs, haches, couteaux, couvertures, etc., et fournit même aux malheureux les choses nécessaires à la vie.

» Les *facteurs en chef* et *traiteurs en chef* ont leur quote-part sur les profits nets de la compagnie et n'ont pas de paye fixe ; mais leur rétribution ne s'élève pas à moins de 600 liv. ster. pour les premiers, et de 300 liv. ster. pour les seconds. Les commis reçoivent de 75 à 100 livres, les *post-masters* de 40 à 75 livres. Les métis, guides des flottilles ou interprètes touchent de 30 à 45 liv. ster. ; les timoniers 28 ou 30, et les simples serviteurs 24. De plus, la paye d'un Indien, engagé pour servir comme matelot dans les barques, est à raison de 150 pelus ou 15 liv. ster. pour trois mois à partir du fort le plus éloigné du Grand-Portage ; en diminuant cette somme de 10 pelus ou 1 livre par fort, s'il part d'un lieu plus rapproché.

» Dans tous ces salaires la nourriture n'est pas comprise, pas plus que le tabac, le sucre, le thé et la farine dont usent les voyageurs du portage La Loche.

» Comme on le voit, les serviteurs de cette riche et honorable compagnie ne sont pas les ouvriers les plus à plaindre qu'il y ait sous le soleil. »

L'abbé E. PETITOT,
Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie.
(*Bulletin de la Société de géographie*, sept. 1875.)

COLOMBIE

Les gorges du Fraser et de la Thompson.

« Le Fraser descend des montagnes Rocheuses par une gorge étroite, et, après un cours de quelques kilomètres, se

déploie et forme le lac de l'Elan..... Ce lac est une belle pièce d'eau d'environ vingt-cinq kilomètres de long, sur six ou sept dans sa plus grande largeur. Le paysage est grand et fort sauvage. Au sud, des monts, qui avaient peut-être six cents mètres, s'élevaient de l'eau perpendiculairement, et, derrière eux, on apercevait le fond ordinaire de prés rocheux et blanchis par la neige. Sur le bord de cet immense précipice se brisaient avec fracas des ruisseaux sans nombre, dont les plus petits se résolvaient en brouillard et en vapeur avant de tomber dans le lac. Nous avons donné à cette belle série de cascades le nom de *chutes Rockingham*..... La végétation se modifiait à mesure que nous entrions dans le bassin du Pacifique. La futaie était plus élevée et les énormes troncs qui nous barraient la route rendaient notre marche extrêmement laborieuse. Nous arrivâmes à un endroit où le chemin passait sur une corniche, le long d'une haute falaise, composée de schiste tombant en poussière. Le sentier n'avait que quelques centimètres de largeur et suffisait à peine au pas des chevaux. Or, au beau milieu, avait glissé d'en haut une grande roche, qui se tenait sur la corniche étroite que nous devions traverser. Elle coupait le chemin, et la position perpendiculaire de la falaise ne nous permettait point de la tourner. Il fallut donc nous mettre à abattre plusieurs jeunes sapins, pour nous servir de leviers, et travailler à déloger l'obstacle. Après une heure de fatigue, nous parvenions à faire bouger la roche, et d'un bond elle allait plonger dans la profonde rivière qui coulait au bas du précipice.

»..... Le paysage avait là une grande beauté. Les montagnes fermaient la vallée de très près, tout à l'entour. En bas, la rivière rugissait, se déchirant avec emportement sur les rochers qui semaient son lit... Quelques heures de marche nous conduisirent à la *Grande-Fourche* du Fraser. C'est là qu'une branche considérable, venant du nord ou du nord-est, se réunit par cinq bouches différentes au courant principal du Fraser. Cette Grande Fourche est ce qu'on appelait d'abord la *Cache de la Tête-Jaune*, parce que c'est là qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête-

aune, avait établi la cache où il serrait les fourrures qu'il vait conquises sur le versant occidental des montagnes. e site est magnifique et d'une grandeur qui défie toute escription. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, dont s flancs étaient revêtus de sombres sapins, et plus haut, 'arbustes au feuillage d'un vert clair, filait comme une èche le Fraser impétueux. De toutes parts, les sommets eigeux des puissantes montagnes couronnaient le ravin, t immédiatement derrière nous, géant parmi les géants, 'élevait dans sa domination incommensurable le pic de obson. Ce mont magnifique, hérissé de rochers, couvert e glaciers, a une forme conique. La première fois que ous l'aperçûmes, sa cime disparaissait en partie au milieu es vapeurs ; celles-ci s'écartèrent, ne laissant plus après lles qu'une espèce de collier de nues, légères comme la lume, au-dessus duquel il élevait sa tête de glace, étin-elante aux rayons du soleil levant, et noyée dans le ciel leu, où elle pénétrait à la hauteur d'environ quatre mille inq cents mètres. Les Chouchouaps[1] de la Cache nous nt assuré que rarement les mortels ont joui de ce spec-acle superbe ; car le Robson plonge ordinairement sa tête ans les nuages. »

En amont de la Cache de la Tête-Jaune, le Fraser descend u N.-O., puis fait un coude brusque en amont du fort Georges du confluent de la rivière Stuart, et se dirige au sud vers ale par le fort Alexandrie, Lilloet et Lytton. Ses principaux fluents de gauche sont les deux Thompson qui se réunissent u fort Kamloups. Les deux voyageurs anglais, dont nous ci-ns le récit, descendirent la Thompson du nord, ils arrivèrent Kamloups après avoir couru des périls inouïs, et supporté hé-oïquement des privations de tout genre, tantôt emportés par

1. Les Chouchouaps sont des Indiens qui peuplent la Colombie britannique ; commencent à apprécier les avantages de l'agriculture, et sont des commer-ts actifs, âpres au gain, qui fréquentent en grand nombre le fort de Kamloups. ngtemps avant qu'on n'eût ouvert dans les montagnes un chemin pour les les, ils ont servi de bêtes de somme aux mineurs et leur ont fourni les den-s nécessaires. Mais l'arrivée des blancs leur a été fatale ; la petite vérole et utres maladies les déciment ; dans quelques années, les tribus des Chou-ouaps auront disparu.

les torrents, tantôt mourant de faim, et ne devant leur salut qu'aux bons offices d'Indiens rencontrés au milieu des forêts.

« La route du Bac de Cook à Yale, et surtout la portion qui est en aval de Lytton, est bien la plus extraordinaire qu'on voie en ce monde. Taillée dans les flancs de la gorge, elle suit les hauteurs, soit qu'elles reculent au fond des vallons, soit qu'elles avancent comme des espèces de promontoires sourcilleux. Ses détours perpétuels la font ressembler à une chaîne d'S. Les courbes des montées et des descentes décrivent autant de sinuosités que celles qui sont latérales. C'est par une série de tournants rapides que, tour à tour, la route ou descend jusqu'au plus profond de la vallée, ou escalade vivement quelques-unes de ces hauteurs, qui ont l'air de lui barrer complètement le passage, mais qu'elle surmonte, ressemblant d'en bas à une ligne tortueuse égratignée sur un rocher arrondi, à cent cinquante ou cent quatre-vingts mètres au-dessus du fleuve. Dans ces endroits, la mine a joué pour ouvrir le chemin à travers les blocs de granit, des poutres de sapin projetées sur le précipice en augmentent la largeur, mais il reste trop étroit, excepté de loin en loin, pour que deux voitures puissent y passer de front. La route n'a d'ailleurs aucune espèce de parapet ; elle surplombe, rien dans le précipice ne supporte la plate-forme où elle passe ; en somme, comme nous le vîmes plus tard, il y a le plus grand danger à la suivre en voiture. C'est de cette façon qu'elle a été construite pendant plus de cent soixante kilomètres.

» Jadis la voie pouvait être cent mètres plus haut. On passait les barrières de rochers à l'aide de plates-formes suspendues par les Indiens, du haut de ces étranges falaises, au moyen de cordes faites d'écorce et de peaux de daim. Ces plates-formes se composaient d'une longue perche, supportée à chaque extrémité par une autre, mise en croix et dont le bout s'appuyait sur la face du précipice. On ne pouvait s'y tenir à rien. Le voyageur y marchait en embrassant le rocher. Glisser, se trop hâter, avoir peur,

faisait rouler la perche dans le vide et précipitait le malheureux aventurier au fond des abîmes.

» Sur notre chemin nous rencontrâmes encore beaucoup d'Indiens qui faisaient la concurrence aux trains de mulets. Plusieurs des hommes avaient un fardeau pesant soixante-huit kilos qu'ils portaient à l'aide d'une courroie passée sur le front; les femmes prenaient des charges de vingt-cinq à quarante-cinq kilos. Nous vîmes une squaw[1] qui avait à dos un sac de farine de vingt-trois kilos; sur le sac, une caisse remplie de chandelles; et sur la caisse, un enfant. Ils avaient l'air très enjoués et fort heureux sous leur lourd fardeau, et ne manquaient jamais de nous envoyer un sourire amical, accompagné d'un salut et de questions sur notre santé.

» ..... Environ à vingt-cinq kilomètres au dessus d'Yale, la gorge à travers laquelle se précipite le Fraser devient fort étroite; on la nomme la Chaîne aux Cascades, et la distance jusqu'à la ville n'est plus pour le fleuve qu'une succession de rapides appelés les Cagnons[2]. De chaque côté les montagnes ont mille ou mille deux cents mètres de haut, et leurs pics s'élevant au-dessus des pics dans une étonnante proximité, elles ont presque l'air de se rejoindre par-dessus vos têtes. Le Fraser, qui jusqu'alors n'a guère été qu'un torrent plein de roches, devient ici réellement furieux; il écume, il fait rage dans ce canal resserré, où il s'élance avec une vitesse de trente-deux kilomètres à l'heure. On comprendra plus exactement quel volume liquide passe par cette ouverture, qui n'a guère ici plus de quarante mètres de large, en songeant que le Fraser a déjà réuni les eaux d'un espace de plus de mille trois cent kilomètres, et qu'entre autres rivières, il a reçu la Thompson, presque aussi considérable que lui. A quelques centaines de kilomètres en amont, chacun de ces cours d'eau est déjà profond, et large de plus de quatre cents mètres; néan-

1. Ce terme désigne la femme de l'Indien.
2. Cañon (prononcez cagnon), en espagnol, a le sens de tuyau, et par suite col ou défilé profondément creusé dans les roches.

moins, aux Cagnons, cette énorme quantité d'eau est contenue dans un canal qui n'en a pas cinquante d'ouverture. En outre, il y a plusieurs endroits où des roches gigantesques, surgissant du milieu du torrent, resserrent encore les passages où les eaux s'écoulent avec fureur. »

Vte MILTON ET Dr CHEADLE,
Voyage de l'Atlantique au Pacifique, trad. par M. Belin de Launay.
(Paris, Hachette, in-18, 1872.)

Les mines et les mineurs du Caribou.

La barrière épaisse et hérissée de pics escarpés qui, sous le nom de Montagnes Rocheuses, sépare la Colombia et le Fraser de l'Athabasca et des deux rivières Saskatchawan, a rendu jusqu'à ce jour presque impossible toute communication entre la Colombie et les territoires du centre. La plupart des bandes d'émigrants qui ont tenté le passage, avant Milton et Cheadle, ont péri ; et ceux-ci ne réussirent dans leur audacieuse entreprise que grâce à une énergie de tous les instants et à d'heureuses circonstances. Les mineurs qui se rendent aux *placers* du Caribou partent de New-Westminster, capitale de la Colombie britannique, située à l'embouchure du Fraser, remontent en bateau à vapeur l'Harrison jusqu'à Lilloet (425 kilom.), d'où une diligence les conduit par la vallée du Fraser à Soda-Creek (2[illegible] kilom.). Ce véhicule, attelé de chevaux et conduit par un Yankee ou un métis, gravit péniblement la route sinueuse et étroite qui s'enroule autour de la montagne au-dessus des abîmes et descend à fond de train les pentes, au risque de rompre essieux et timons, et d'envoyer les voyageurs rouler au fond des cascades écumantes où s'ébattent les truites et les saumons du fleuve. A Soda-Creek, un autre bateau à vapeur les transporte à Quesnelle. Là, on jette sur ses épaules un rouleau de couvertures, on enfonce ses jambes dans de grandes bottes à genouillères, on se coiffe du chapeau plat aux larges rebords, on entre costumé en mineur dans le pays des mines. Après trois jours de marche à travers des forêts et des rochers escarpés, on arrive à Richfield, à 100 kilom. de Quesnelle ; on a devant soi l'étroit ravin où coule William's Creek : c'est Caribou.

« William's Creek tire son nom d'un de ceux qui l'ont découvert, William Dietz, Prussien, qui, avec son compagnon, appelé Rose, Écossais, a compté parmi les pionniers les plus hardis du Caribou. Ni l'un ni l'autre n'a tiré aucun profit de la découverte de ce ruisseau, le plus riche peut-être qui existe au monde. Lorsqu'une foule de mineurs s'abattit sur ce trésor, ceux qui l'avaient trouvé s'en allèrent chercher d'autres gisements. L'Écossais, après avoir disparu quelques mois, a laissé son corps au fond des déserts, où quelques mineurs qui faisaient un voyage de découverte, ont fini par le retrouver. Auprès de lui, sa tasse d'étain était suspendue à une branche d'arbre; elle portait, écrits avec la pointe d'un couteau, les noms de l'aventurier et ces mots : « Je meurs de faim. » Quant à William Dietz, il rentra pauvre à Victoria, et, abattu par une fièvre rhumatismale, il vivait de charité à l'époque où nous y étions.

» Le Caribou est le district le plus riche de la région aurifère dans la Colombie britannique. Figurez-vous une suite de montagnes et de collines recouvertes de sapins. Les premières s'élèvent jusqu'à deux mille et même deux mille cinq cents mètres, entourées par un amas confus des autres. Partout le sol est tourmenté au point, qu'excepté le fond des étroits ravins encaissés entre les collines, on y trouve à peine un pied de terrain uni... Autour de ces hauteurs, la branche principale du Fraser s'enroule en un cours semi-circulaire.

» ... C'est sur les bancs de sable du Fraser inférieur que le premier or a été découvert sous la forme d'une poussière très fine. Les anciens mineurs de la Californie ont remonté le fleuve en y lavant l'or durant 600 kilomètres, voyant le grain toujours grossir; puis ils suivirent les petits affluents qui descendent du Caribou, et y trouvèrent des pépites et des blocs de quartz aurifère. La chasse au métal précieux a été poussée loin, mais elle n'est pas terminée. Il s'en faut que toutes les veines de quartz aient été découvertes ; on n'en est encore qu'aux conjectures sur leur situation probable... Il se peut que la plus grande partie de ces richesses ait été entraînée par les eaux des torrents, mais évidemment des sommes

énormes sont encore enfouies dans les entrailles du rocher. Dès qu'on aura découvert les veines quartzeuses, la Colombie britannique pourra rivaliser avec la Californie en richesse et en stabilité. Dans ce dernier pays, le travail des moulins, qui par centaines écrasent chaque jour des milliers de tonnes de quartz aurifère et argentifère, a prouvé combien ce genre d'exploitation des mines est plus productif et plus assuré que celui des fouilles à la surface, qui jadis, comme à présent dans le Caribou, ont fourni là tout l'or qu'on en tirait.

» Les grands désavantages qu'offre ce pays au travail des mines consistent dans sa nature même ; dans ces montagnes et ces épaisses forêts, qui forment les plus grands obstacles à des recherches suffisantes, et rendent extrêmement coûteux le transport des provisions et des autres nécessités de la vie[1] ; dans ce long et rigoureux hiver, qui empêche de travailler aux fouilles depuis octobre jusqu'à juin ; enfin, dans le bouleversement géologique lui-même, qui, tout en étant la cause incontestable de la richesse de la région, rend fort incertaine ou au moins très difficile l'exploitation des filons. Les deux premiers seront atténués promptement, c'est-à-dire dès que le pays aura été éclairci, qu'on y aura fait des routes et qu'on aura employé la vapeur au dessèchement des puits d'extraction. Il n'y a donc de vraiment sérieuses que les difficultés provenant du tracé des filons ; encore la recherche en sera-t-elle rendue plus facile à mesure que l'on connaîtra mieux la constitution géologique du pays. Jusqu'à présent, les calculs les mieux fondés ont toujours été renversés. Il faut compter sur la chance. Souvent un mineur mettra des semaines à creuser son puits de neuf à douze mètres de profondeur sans rien trouver au fond pour l'indemniser de ses peines ; tandis que son voisin, au-dessus ou au-dessous de lui, fera peut-être

1. On pourra en juger par le passage suivant emprunté au récit des deux mêmes voyageurs : « La nourriture se bornait à des biftecks, du pain et des pommes séchées, était mal assaisonnée et coûtait horriblement cher. Pour cinquante sous, on n'avait que quatre cent cinquante-trois grammes de bœuf ou de farine, ou un verre rempli d'autre breuvage que l'eau ; rien, pas même une boite d'allumettes, ne valait moins de vingt-cinq sous. Avant d'arriver à William's Creek, nous payâmes 6 fr. 25 une bouteille de bière forte. »

un gain de 25 000 francs par jour. Ceux qui ont de la chance, qui sont dans une bonne veine, comme disent les mineurs, réalisent souvent de grandes fortunes au Caribou dans un temps très court.

» Pendant quatre ans (1861-1865), la production de William's Creek a suffi à plus de seize mille personnes. Et cependant William's Creek n'est qu'un étroit ravin, exploité sur trois ou quatre kilomètres de longueur et par des procédés primitifs. Privés du secours de la vapeur et de la plupart des outils nécessaires, les mineurs se sont contentés jusqu'ici d'égratigner le sol au hasard.

» Parmi les nombreux exemples des richesses fabuleuses que procurent ces fouilles, on peut citer le claim[1] Cunningham, qui a fourni en moyenne 10 000 francs par jour durant toute la saison; et le claim Dillon, la somme énorme de deux cents livres pesant d'or en un jour, soit 100 000 francs. Un espace de trente mètres du claim Cameron a produit 600 000 francs[2].

» L'opulence ainsi rapidement acquise est généralement aussi vite dissipée. Le mineur qui *a eu de la chance* se hâte d'aller à Victoria ou à San-Francisco semer son or dans l'État où il l'a ramassé. Rien n'y est trop cher pour lui; aucune extravagance ne dépasse l'ampleur de ses fantaisies. Son amour de l'étalage l'entraîne à mille folies, et ses excentricités proclament le peu de cas qu'il fait de l'argent. Un mineur qui, au bout de la saison, s'était trouvé possesseur de 175 000 francs de dollars, remplit ses poches de pièces d'or, descendit à Victoria, se rendit à un comptoir, et régala de champagne la foule présente. Comme la compagnie ne pouvait pas venir à bout de consommer la provision entière du maître du comptoir, on fit venir du renfort en obligeant les passants à entrer. Cependant la provision

1. Le *claim* est une concession de terrain déterminée d'où l'on extrait le quartz ou le sable aurifère.

2. A l'époque de la visite de MM. Milton et Cheadle au claim Cameron, les livres de la Compagnie constataient que le produit journalier d'un puits variait de quarante à cent douze onces, c'est-à-dire onze à vingt-neuf kilos, et comme il y avait trois puits, le rendement total de la semaine montait de 50 à 125 000 fr. Les dépenses exigeaient 33 000 francs par semaine; la principale était la solde de quatre-vingts ouvriers payés à raison de 50 à 80 francs par jour.

ne s'épuisait pas, et personne ne pouvait plus boire. Dans cet embarras, l'ingénieux Mécène commanda d'apporter et de remplir tous les verres du cabaret. Puis levant son bâton, il balaya le comptoir. Restait encore un panier de champagne; il fut ouvert, les bouteilles rangées sur le plancher, et notre homme se mit à sauter dessus en les écrasant sous les talons de ses grosses bottes. Le mineur avait encore une poignée d'or à sa disposition. Il marcha droit à une grande glace, qui ornait un des coins de la salle. Il lança contre elle une pluie de lourde monnaie et la brisa en morceaux. Le héros de cette histoire retourna aux mines le printemps suivant, n'ayant plus un sou vaillant, et, lors de notre arrivée, il y travaillait en qualité de simple ouvrier. Un tour d'un des Californiens qui avaient le plus de succès peut servir de pendant à celui que nous venons de raconter. A l'époque de sa gloire, il avait l'habitude de remplacer les quilles en bois du jeu de boule par des bouteilles de champagne pleines, et s'amusait à les briser l'une après l'autre, à la grande satisfaction de ses compagnons et surtout du marchand. »

Le Vte MILTON et le Dr CHEADLE[1],
Voyage de l'Atlantique au Pacifique, trad. par M. Belin de Launay.
(Paris, Hachette, 1872.)

VANCOUVER

Victoria, capitale de l'île Vancouver.

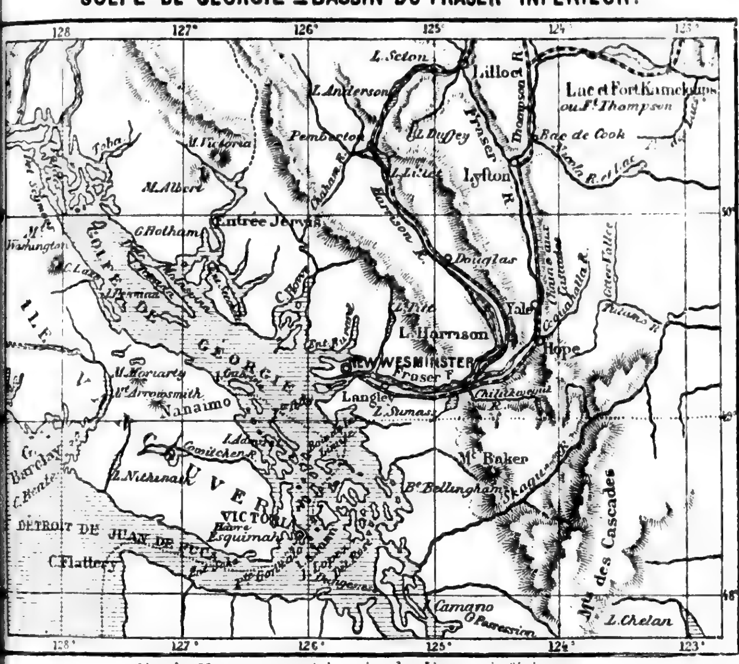
« *Victoria* est admirablement située, sur les bords d'une baie rocheuse, espèce de conque creusée dans le promontoire que forme la mer en pénétrant dans le havre Esquimalt pour s'enfoncer profondément dans les terres. L'em-

1. Le vicomte Milton, seigneur anglais, fils aîné de lord Fitz-William, descendant d'une des plus hautes familles d'Angleterre, et le docteur Cheadle, maître ès arts, et membre de la Société de géographie, tous deux grands amateurs de voyages, de chasses, entreprirent de traverser les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson et l'un des cols des Montagnes Rocheuses, de visiter les mines d'or de la Colombie, et d'explorer la Thompson et le Fraser. Ils ont pu, à force de persévérance et d'audace, suivre l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé.



placement en a d'abord été choisi par sir James Douglas, gouverneur des territoires qu'avait la compagnie de la baie d'Hudson à l'ouest des montagnes Rocheuses. Il y voulait établir, quand l'Orégon passa en la puissance des États-Unis, son quartier général pour remplacer le fort Vancouver.

GOLFE DE GEORGIE — BASSIN DU FRASER INFÉRIEUR.



Ile de Vancouver et bassin du Fraser inférieur.

C'était en 1844. Quatorze ans plus tard, lorsque la nouvelle de l'existence de l'or dans le pays qu'arrose le Fraser causa tant d'émotion en Californie, Victoria ne se composait encore que du fort et d'une ou deux maisons habitées par les employés de la compagnie. Dans l'espace de quelques semaines, trente mille personnes s'y étaient réunies en attendant que le Fraser débordé fût rentré dans son lit et leur permît de se rendre aux fouilles. Au milieu de cet assemblage de gens, dont la plupart étaient de vrais gredins, les vagabonds les plus désespérés et les plus hostiles à la loi qu'il y eût en Californie, le gouverneur Douglas,

sans avoir à sa disposition ni soldats, ni police régulière, sut conserver un ordre et une sécurité qui contrastèrent bien singulièrement avec ce qui s'était passé dans de pareilles circonstances à San-Francisco et à Sacramento. En 1863, Victoria avait un grand air de prospérité et se pouvait déjà vanter de plusieurs rues.

« Tout le trafic de la Colombie britannique passant, à l'entrée et à la sortie, par Victoria, ses marchands se sont rapidement enrichis et de beaux magasins en briques ont remplacé bien vite les anciens bâtiments en bois. »

V[te] MILTON ET CHEADLE,
Voyage de l'Atlantique au Pacifique, trad. par M. Belin de Launay.

La houille à Vancouver.

« De la rivière Souk, nous nous rendîmes à Nanaimo, bourgade que vingt-quatre lieues séparent de Victoria, et qui doit principalement son existence à ses précieuses mines de houille. Elle est blottie au fond d'une baie pittoresque que protège une série d'îles, et dont la profondeur suffit pour les navires d'un fort tonnage. Cette petite ville, la seconde de Vancouver (l'île n'en possède que deux), exporte du charbon de terre à San-Francisco, à Victoria et sur les rives du Fraser. La compagnie de la baie d'Hudson, qui avait établi depuis de longues années un fort à Nanaimo, a été la première à exploiter ce gisement. Elle employait les Peaux-Rouges aux travaux d'extraction, et elle payait leurs services en nature, c'est-à-dire qu'elle leur donnait une couverture par huit barils de minerai.

» La houille est incontestablement le produit le plus important de l'île Vancouver, et les dépôts sont immenses. Après notre départ de Nanaimo, nous en découvrîmes sur les bords d'un courant qui se jette dans la rivière Pountledge une mine fort importante. La couche a de deux à huit pieds d'épaisseur. Tantôt elle affleure le sol, tantôt elle disparaît aux regards ; d'après nos observations, elle s'étend sur une longueur d'une demi-lieue au fond d'une gorge étroite. Elle

est à deux lieues d'une rivière navigable, mais la construction d'un chemin de fer à travers les bois pourrait en rendre l'exploitation fructueuse. Notre campement ayant été établi près du principal filon, nous allumâmes un gigantesque feu de houille, ce qui nous permit de constater l'excellente qualité du combustible. » Frédéric WHYMPER,

Voyage et aventures dans l'Alaska. (Trad. d'E. Jonveaux.)

(*Tour du monde*, 1869, t. XX.)

Les Indiens. — Le village de Lorette.

Quand les Européens découvrirent les vallées du Saint-Laurent et de l'Outaouais, ils y trouvèrent établis deux grandes races d'Indiens, la race iroquoise et la race algonquine. Les uns étaient guerriers et chasseurs, les autres cultivateurs. Une haine implacable les poussa à s'entre-détruire : à ces guerres incessantes les colons français se mêlèrent dès 1609, et les Hurons, de la race des Iroquois, furent les alliés de Champlain[1]. En 1701, après le traité de Montréal, les Indiens de toutes races devinrent les plus fermes soutiens de la domination française dans l'Amérique du Nord. Ils sont restés les amis de la France. Aujourd'hui les Indiens du Canada qui ont conservé leur ancien mode d'existence sont répartis en tribus administrées par des chefs élus et vivent sur des terres inaliénables qui leur ont été réservées. Ils ont des écoles entretenues aux frais du budget canadien, où les petits Indiens apprennent avec leur idiome les éléments du français ou de l'anglais. Une loi prohibe d'une façon absolue le commerce des liqueurs spiritueuses dans ces tribus qui ont une passion déréglée pour « l'eau-de-feu. » Les Indiens suffisamment instruits peuvent se séparer de leur tribu, obtenir un acte d'émancipation et devenir citoyens. Aussi la race indienne pure, grâce à ces sages mesures, est-elle en voie d'accroissement. M. de Lamothe estime à 102 000 le chiffre des Indiens de la confédération tout entière. Les croisements entre Français et Indiennes ont été relativement nombreux ; on évalue à quatre pour cent la proportion des Canadiens français qui peuvent avoir dans les veines quelques gouttes de sang indien, c'est-à-dire 50 à 60 000 individus.

---

1. D'après la relation de Champlain, le véritable nom indigène des Hurons est Houendats (Wyandotts des Anglais) : le nom de Hurons est un sobriquet dû à l'humeur facétieuse des premiers colons français : en voyant ces étonnantes têtes de sauvages, ils s'écrièrent : « Quelles hures ! »

« Je ne pouvais laisser échapper la première occasion qui m'était offerte de rencontrer des rejetons de la race indigène. Je savais qu'à Lorette, à dix milles (seize kilomètres) environ de Québec, vivait une petite colonie de Hurons, descendants des quelques familles échappées à la destruction de toute leur nation par les Iroquois. Nous partîmes à la recherche de ces hommes rouges, débris presque ignorés d'une catastrophe qui date pourtant de deux siècles à peine.

» Le village de la « Jeune-Lorette » vaut d'ailleurs par lui-même les frais d'une promenade. C'est une grosse paroisse canadienne française de trois mille habitants, agréablement située au milieu d'un pays accidenté. Une jolie rivière aux eaux brunes, comme toutes celles qui prennent leur source dans les sapinières du nord, traverse son territoire et se précipite dans la plaine par une pittoresque cascade. Cette rivière franchie, nous nous trouvons tout à coup transportés sans transition en pays indien. Devant nous s'offre un hameau dont les habitations présentent un contraste frappant avec les maisons canadiennes que nous venons de laisser sur l'autre rive. Une sorte de hangar fait de poutres mal équarries, à la toiture basse, aux larges ouvertures ; pour tout meuble un lit de camp dressé le long des parois, et sur lequel sont étendues des couvertures de laine bizarrement ornementées ; au centre, la place du foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le toit, non sans avoir rempli tout le local de ses âcres senteurs ; telle est dans ses traits principaux la demeure du Huron de nos jours. Ce n'est après tout qu'une reproduction agrandie et quelque peu perfectionnée du wigwam traditionnel des tribus indiennes. De nomade, le Huron christianisé est devenu sédentaire. Il a dû accommoder son habitation aux exigences de sa vie nouvelle ; mais, en dépit des liens de sang et d'intérêt qui l'unissent chaque jour plus étroitement aux Canadiens français qui l'entourent, il reste encore fidèle, dans les dispositions et l'aménagement de sa cabane de sapin, à quelques-unes des traditions qu'observaient ses ancêtres.

» Il y a à Lorette soixante ou soixante-dix familles de Hurons ou d'individus réputés tels dans les évaluations officielles. En fait, il ne paraît pas qu'il existe à Lorette un seul individu de race indigène pure. Depuis deux cents ans les alliances contractées avec les Canadiens ont tellement modifié le type original de ces Indiens, qu'on ne retrouve plus parmi eux les caractères physiques si tranchés de la race rouge. L'Indien pur est toujours ou presque toujours imberbe ; la barbe suffisamment fournie de la plupart des habitants du hameau huron de Lorette accuse la présence du sang européen. Les quelques types bien accentués que l'on y rencontre encore peuvent être attribués à des cas de « retour par atavisme » plutôt qu'à la pureté d'une généalogie vierge de « mésalliances ». En revanche, tous, riches ou pauvres, conservent avec un soin jaloux les traditions de la tribu et le costume de guerre des ancêtres, qu'ils revêtent encore dans les occasions solennelles. La vie en commun, la participation à certains avantages pécuniaires, à certains privilèges garantis autrefois à la nation huronne et respectés par les divers gouvernements du Canada, ont formé entre tous les membres de cette petite société un lien plus fort que celui des unions de familles contractées de loin en loin avec les visages pâles. Chacun conserve précieusement les preuves de son origine et de sa filiation qui déterminent son rang dans l'une des quatre familles ou tribus dont la réunion constitue la « nation des Houendats. » On est « chevreuil, » « tortue, » « ours » ou « loup ; » les enfants appartiennent à la famille de leur mère. Chaque tribu nomme à l'élection son chef ou « capitaine de guerre ; » les quatre chefs de guerre désignent deux « chefs de conseil, » et les six réunis élèvent à la dignité de « grand chef » soit l'un d'entre eux, soit un étranger déjà chef honoraire. C'est ainsi, m'a-t-on assuré, qu'un beau jour les descendants des farouches alliés de Champlain se sont trouvés avoir pour chef légitime, par décision du conseil des chefs et en vertu des coutumes antiques, un honorable citoyen de Québec qui cumulait sa haute dignité « sauvage » avec le paisible gouvernement d'une étude de notaire. Un chef des

Hurons dans la cravate d'un notaire ! O prosaïque civilisation, voilà bien de tes coups? Le grand chef actuel, ancien commerçant et excellent agriculteur, s'appelle, de son nom français, François-Xavier Picard et, de son nom houendat, Taourenché (Le-Point-du-Jour); il appartient à la famille des Chevreuils. Son fils, Paul Taourenché ou Picard, *dessinateur* au ministère des terres de la Couronne à Québec, est né « tortue » du chef de madame sa mère et en vertu de la règle de filiation indiquée plus haut.

» Tous nos Hurons cependant n'en sont pas encore au notariat et à la cravate blanche. Si, les jours ordinaires, l'habillement des hommes et des jeunes garçons du village indien diffère peu ou point de celui de leurs voisins de la paroisse canadienne, leurs femmes se coiffent encore pour la plupart du mouchoir d'étoffe noire enroulé autour de la tête, au-dessus de laquelle elles rabattent en guise de mantille une épaisse couverture de laine. Leur vêtement se compose d'un corsage à manches courtes et d'une jupe de couleur sombre. Elles portent des « mitasses, » sorte de jambières en peau d'orignal ou de caribou montant jusqu'aux genoux, garnis de piquants de porc-épic, et rattachées à la ceinture par des lanières de cuir. Des mocassins, souple chaussure en peau d'orignal, ornés de dessins en grains de porcelaine et de verroterie, complètent cet accoutrement bizarre, auquel, à défaut d'élégance, on ne saurait refuser le mérite d'une singulière originalité.

» Hommes et femmes paraissent vivre assez à l'aise du produit des bois de leur « réserve » et de leur petite industrie locale. Ils fabriquent à demeure les larges « raquettes » que l'*habitant*, le coureur des bois et quelques sportsmen canadiens adaptent l'hiver à leurs mocassins pour faire de longues marches sur une neige épaisse et insuffisamment durcie. Ils font aussi des paniers en bois de bouleau, des mocassins, des ouvrages en plumes, des costumes indiens, des calumets en bois, des tomahawks et toutes sortes d'autres armes indigènes qu'ils disposent en trophées dans leurs habitations et qu'ils vendent aux étrangers ou aux marchands de curiosités. En outre, les hommes vont à la chasse,

parcourant le pays qui s'étend entre Québec et le lac Saint-Jean ; ils s'emploient comme conducteurs sur les « cages » ou trains de bois flotté qui descendent les rivières du nord, et comme « voyageurs » au service de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Toutefois, si l'aisance entre dans les familles, la couleur locale disparaît toujours davantage : les jeunes filles commencent déjà à s'habiller comme les canadiennes et se marient souvent avec les Canadiens ; la plupart des jeunes gens, m'assure-t-on, ne parlent même plus leur langue nationale, que les amateurs de philologie américaine ne pourront bientôt plus étudier que dans les travaux des premiers missionnaires. Avant de partir pour Lorette, j'avais meublé ma mémoire d'un assortiment d'anecdotes anciennes, toutes à la gloire de la nation huronne, notre fidèle alliée durant nos longues guerres contre les Anglais et les Iroquois. Je ne tardai pas à en trouver le placement dans la personne d'un brave homme de la localité, un type plus franchement peau-rouge que la plupart de ses compatriotes, et qui me parut joindre à un grand amour pour les « Français de France » une inclination non moins prononcée pour le whisky. Nous causâmes un bon moment ensemble, « une bonne *escousse* » comme on dit là-bas, du passé et du présent de sa nation sur laquelle il me communiqua ou me confirma la plupart des détails que je viens de donner ; puis, quand vint le moment de nous séparer, il me serra vigoureusement la main, s'écriant avec le plus pur accent normand : « Ah m'sieu, j'vois ben q'pour un Françа d'France vous connaissez ben not'nation tout de même ! J'en jaserais ben volontiers une veillée avec vous ! » Une veillée et une jaserie ! décidément je n'étais plus chez les Hurons, j'étais en pleine Neustrie. Je quittai avec regret ce pauvre « sauvage » ; moi aussi, si le temps me l'avait permis, j'aurais « jasé » bien volontiers et bien plus longuement avec lui. »

H. DE LAMOTHE[1],
Cinq mois chez les Français d'Amérique.
(Paris, 1880. In-18 avec cartes et gravures, Hachette.)

---

1. Les attachantes et instructives relations de voyages de M. de Lamothe ont été pour la plupart publiées par *le Temps* et *le Tour du Monde*.

Le Manitoba[1].

Le territoire de Manitoba, cédé en 1870 par la Compagnie de la baie d'Hudson à la couronne d'Angleterre, avait une superficie de 37000 kil. car. En 1881, il avait été porté à 388000; mais la province d'Ontario en revendiqua une partie, et le Conseil privé ramena à 156000 kilom. car. l'étendue du territoire. Le pays appartient surtout à la *région des Prairies*; il occupe le fond d'un ancien lac en partie desséché, qui avait pour limites au sud et au sud-ouest des collines de graviers, sables et cailloux roulés, en partie couvertes d'épaisses forêts; on les appelle les monts de *Pembina*, *Dauphin*, *Canards*, mont *Porc-Epic*. Nombreuses sont les rivières qui coulent dans la « Méditerranée », dont ces terrasses formaient autrefois les berges. Les principales sont le **Winnipeg** (eau sale), rivière imposante, coupée de magnifiques rapides; la **Rivière-Rouge**, longue de 1175 kilom., dont 950 appartiennent aux Etats-Unis. La Rivière-Rouge, arrivée à Winnipeg, qu'elle sépare de Saint-Boniface, reçoit à gauche la longue rivière de l'*Assiniboine*, grossie elle-même de la *Qu'appelle*, de la *Queue d'oiseau*, de la petite *Saskatchewan*, de la *Souris*, et porte cette masse d'eau au lac **Winnipeg** (long. 450 kilom., superf. 22000 kil. car., prof. 22 m.). Ce lac se termine au nord sur les territoires de Saskatchewan et de Keewatin. A l'ouest du Winnipeg, une chaine de lacs, reliés par des rivières, sont les témoins et les restes de l'ancien bassin lacustre qui couvrait jadis le pays. Du lac *Winnipegous* (5000 kilom. car.) sort la rivière *Poule d'eau*, large, rapide, profonde, arrosant une vallée humide et vaseuse: elle se jette dans le lac **Manitoba** (5000 kilom. car.) peu profond, entouré de sources salines et de dépôts de lignites. Son émissaire, la *Perdrix*, gagne le lac *Saint-Martin* (800 kilom. car.) et en sort sous le nom de *Dauphin*, courant limpide et abondant qui va se perdre dans le grand lac Winnipeg.

Cette terre, toute d'alluvions, est extrêmement fertile. « Jusqu'à » profondeur de deux, trois, quatre pieds, le sol est un terrain noir composé des mêmes matériaux rocheux que le sous-sol, mais en plus mélangé de matières végétales; cette couleur noire est évidemment due à l'accumulation lente de la cendre des herbes brûlées. Là on peut dire que le sol est prêt pour la charrue : il suffit de retourner un peu le gazon pour avoir dès la première année une récolte de pommes de terre; cependant, comme la substance du sol est forte, elle n'est bien brisée que lorsqu'elle a été soumise au moins au froid d'un hiver après avoir été labourée... Sous le sol est un sous-sol marneux qui passerait ailleurs pour une terre excellente; en somme, tout cela fait une campagne dont la fertilité est pratiquement inépuisable. » (John Macoun, cité par le *Dict. de Vivien Saint-Martin*, art. *Manitoba*.) Le pays produit en abondance un *blé* excellent, des *légumes*, du *houblon*, du *lin*, des *fourrages*, des *fruits;* on élève facilement les *moutons* dans la prairie; les rivières et les lacs regorgent de *poissons*. Le pays semble donc appelé à devenir florissant. Jadis les vallées étaient couvertes de belles forêts de chênes, ormes, érables, peupliers; malheureusement, les colons les défrichent ou les brûlent follement, sans aucune idée de conservation ou d'aménagement. — L'hiver, l'aspect du pays est d'une monotonie et d'une tristesse lugubres. Souvent des tourmentes de neige, les *blizzards*, balaient la *Prairie*, et glacent le voyageur; le thermomètre descend à 22, 24, 26 degrés, parfois à 40 et même 46.

1. Le nom de Manitoba est celui du grand lac situé à l'ouest du lac Winnipeg; son étymologie indienne, *manitowapaw*, signifie détroit de Manitou.

Les habitants du Manitoba sont des hommes assez civilisés, sachant lire et écrire, fort intelligents. Ils sont les fils des anciens coureurs de bois ou « voyageurs » employés par l'ancienne compagnie de la baie d'Hudson, et des Indiennes du pays. Les métis d'origine française l'emportent en nombre sur ceux d'origine anglaise; c'est aux métis français que la colonie doit son existence comme Etat. La compagnie de la baie d'Hudson avait vendu son territoire au Dominion. M. de Lamothe raconte (ch. XIV) qu'une nuée d'aventuriers se disposait à faire vendre les terres des habitants du Manitoba. Ceux-ci défendirent leurs droits, fondèrent un gouvernement provisoire dont ils donnèrent la présidence à un des leurs, M. Louis Riel[1]. Malgré les difficultés et les perfidies de toutes sortes, les métis eurent le dessus, la province du Manitoba garda son autonomie, et se fit représenter par quatre députés au Parlement fédéral.

Il y a entre les Anglais et les Franco-Canadiens une rivalité ardente pour le peuplement des campagnes de l'Ottawa et du Manitoba. L'agriculture les attire; sur 7000 colons, les Français comptent 3330 individus de leur race.

« Des centaines de petits Canadiens surgissent comme de dessous » terre, s'ébattent sur la voie publique et, sans respect pour la race conquérante, échangent de vigoureux coups de poing avec les rejetons » de la Grande-Bretagne. A cette vue, l'Anglais devient mélancolique : » les plus tristes pronostics l'assiègent, et pour la première fois il se » prend à douter de son avenir, comme si ces voix enfantines lui » criaient : « Frère, il faut mourir! » Dans ce croît exubérant, il » pressent une prochaine majorité d'électeurs, un peuple qui l'enfermera » lui et les siens, comme dans un étau, qui francisera ses petits- » enfants !... Il passe donc l'Ottawa; mais, ô malheur! son ennemi » implacable enjambe le fleuve derrière lui, s'installe, cultive et se multiplie sans pudeur sur la rive anglaise[2]. »

Le Manitoba compte actuellement plus de 200 000 habitants dont les trois cinquièmes sont de souche française. Le centre principal de ces métis français est Saint-Boniface, la ville naissante qui fait face à Winnipeg, sur la Rivière-Rouge. Elle est le siège d'un archevêché catholique, occupé par M. Taché[3]; elle possède un collège, une cathédrale, une école supérieure de jeunes filles, un couvent, un orphelinat, un hôpital. Elle est rattachée, comme Winnipeg, au lac Supérieur par une route de 700 kilom., œuvre de l'ingénieur Dawson, dont elle porte le nom, qui en proposa le plan en 1859, et, après mille obstacles vaincus, réussit à la faire ouvrir. Sur le parcours, M. de Lamothe a rencontré partout des « habitants » ou paysans franco-canadiens. Un jour qu'il était entré dans une petite cabane élevée sur le bord de la route, les villageois l'entourèrent; une conversation familière s'engagea, à laquelle les enfants eux-mêmes se mêlèrent, et une bonne femme lui dit, non sans un sentiment de naïve fierté : « Ah! m'sieu, chez nous, c'est pas » du monde du vieux pays. Dans c'pays *cite*, nous sommes des pauv' » Français sauvages. Mais, voyez-vous, nous sommes de ben bons » Français tout de même. »

---

1. Riel s'est mis de nouveau à la tête d'une insurrection des métis du N.-O. en 1885 : il a été pris et pendu.
2. J. Guérard, *la France canadienne* (*Correspondant*, avril 1877).
3. M. Taché, auteur d'un ouvrage cité ailleurs, est par son père un arrière-petit-fils de Louis Joliet, le découvreur du Haut-Mississipi, et par sa mère l'arrière-petit-neveu de l'illustre explorateur, Varenne de la Vérandrye.

La France au Canada.

Les usages, les mœurs, les préjugés, la langue surtout, tout rappelle au Canada le souvenir de la domination française. Il est vrai, comme le disait un jour un Anglais, M. Russell, que « c'est plutôt une France du vieux temps où régnait le drapeau blanc fleurdelisé. » On a remarqué qu'au Canada, tout ce qui est Français, ou peu s'en faut, semble remonter au dix-septième siècle ; tout ce qui est moderne porte généralement l'empreinte anglaise ou américaine : les villages s'appellent Bertier, Richelieu, Verchères, l'Assomption, Saint-Jean, Saint-Boniface, Saint-Hyacinthe ; les lacs de la Pluie, des Bois, Champlain, Rouge, Esturgeon ; sur les enseignes de Montréal et de Québec se lisent les noms de la Déroute, la France, la Liberté, l'Africain, Lavaleur, Laframboise, Dupin, Poirier, Lelièvre, Rossignol, Papillon, Lecoq, Delorme, Olivier, Lafleur, Dulac, Leblond, Leblanc, Lenoir, Levert, Lebon, Legrand, Lepetit, etc. Ces Français du nord-ouest américain, qui malmènent un peu la langue et la grammaire nationales[1], sont restés invinciblement attachés à leur ancienne patrie. Tous les voyageurs qui ont visité le Canada se plaisent à citer des témoignages de cette sympathie ardente pour la vraie France.

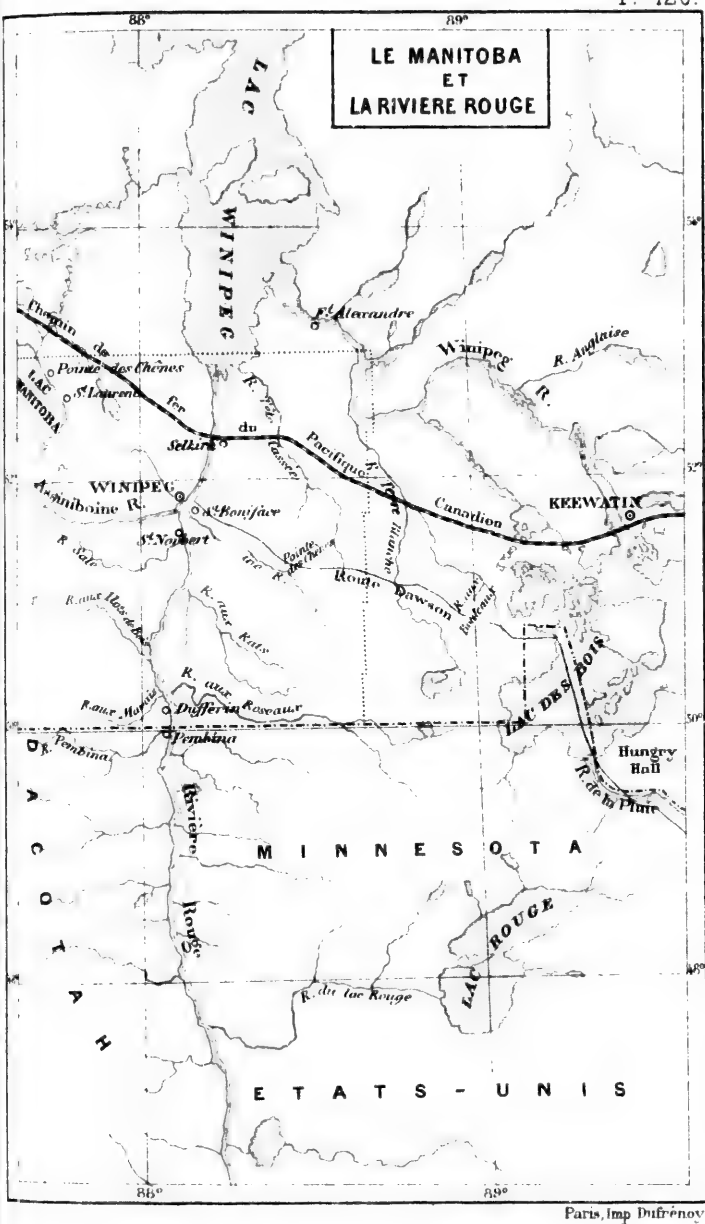
En 1859, un Français, M. *Edme Rameau*, publia sur le développement de la race française au Canada un ouvrage remarquable qui fut auprès de la Société de géographie de Paris l'objet d'un rapport flatteur de M. Jules Duval. A peine son livre fut-il connu au Canada, que des voix patriotiques le sollicitèrent d'y venir faire un voyage pour y compléter ses recherches. Il partit et pendant dix-huit mois, la cordialité et l'affection canadiennes ne lui manquèrent pas un instant.

Voici d'autres traits plus touchants : « Pendant la funeste
» guerre de 1870, on ne voulait pas plus croire, dans le Canada
» Français aux victoires prussiennes qu'on n'y croyait à Paris.

---

1. Un poète canadien s'est plaint de l'invasion de l'anglais dans le dialecte canadien :

> Très souvent, au milieu d'une phrase française,
> Nous plaçons sans façon une tournure anglaise :
> Presentment, indictment, impeachment, fireman
> Sheriff, writ, verdict, bill, roast-beef, foreman.


LE MANITOBA
ET
LA RIVIERE ROUGE
88°
89°
LAC WINIPEG
LAC MANITOBA
Chemin de fer du Pacifique Canadien
Ft. Alexandre
Winipeg R.
R. Anglaise
Pointe des Chênes
St. Laurent
Selkirk
R. Brokenhead
WINIPEG
Assiniboine R.
St. Boniface
St. Norbert
KEEWATIN
R. Sale
Pointe des Chênes
Route Dawson
R. aux Rats
R. aux Roseaux
Dufferin
Pembina
R. Pembina
LAC DES BOIS
Hungry Hall
R. de la Pluie
MINNESOTA
Rivière Rouge
LAC ROUGE
R. du lac Rouge
DACOTAH
ETATS-UNIS
Paris, Imp. Dufrénoy

» Mais un jour
» dans les bur
» consternée p
» suivant la m
» fois, de la ca
» yeux, me di
» sortit des b
» un même se
» vrit respectu

On n'a pas o
la France, sous
souscription po
envoyèrent des
les plus chaude
çon. On pourra
dans tous les ré

1. De Molinari, *L*
les plus sympathiq
çaise, M. Louis Fré
vers admirables par
timents. On peut li
duction du morcea
illustré français de
nées en 1881 par l'A
Monthyon.

2. Le gouverneur
marquis de Lorne, g
Temple, comte de D
pour les Anglais et
galant, le plus aim
nous ait donnés dep
verneur constitution
parlementaires. Sa
la prospérité du Ca
la colonie des races
Canadiens plus cult
a citer les paroles f
nonçait dans un de
« Mon aspiration
» voir les habitants
» elle-même a si ad
» de l'Europe les gr
» civilisation europé
» immense en résult
Les progrès de l'é
lation, et aussi par
cole. Le maire d'Ott
Montréal sont aux
on entend parler le
naux rédigés en lan

» Mais un jour on vit le consul de France entrer l'air soucieux
» dans les bureaux de l'*Evénement*, et un instant après, la foule
» consternée put lire en tête du sommaire du journal, affiché
» suivant la mode américaine, la nouvelle, trop certaine cette
» fois, de la capitulation de Sedan. Chacun avait les larmes aux
» yeux, me disait un témoin de cette scène, et quand le consul
» sortit des bureaux du journal, toute cette foule obéissant à
» un même sentiment et d'un même geste spontané, se décou-
» vrit respectueusement sur son passage [1]. »

On n'a pas oublié que lorsqu'en 1872 fut ouverte dans toute la France, sous l'élan d'un noble sentiment de patriotisme, la souscription pour la délivrance du territoire, les Canadiens nous envoyèrent des premiers avec l'expression de leurs sympathies les plus chaudes, leur offrande pour le paiement de notre rançon. On pourrait multiplier ces exemples; on en trouvera mille dans tous les récits de voyage au Canada [2].

---

1. De Molinari, *Lettres sur les États Unis et le Canada*. — Un des représentants les plus sympathiques et les plus populaires de la littérature canadienne-française, M. Louis Fréchette, a écrit en l'honneur de la France plusieurs pièces de vers admirables par la vigueur de l'inspiration et la généreuse noblesse des sentiments. On peut lire dans le *Monde illustré* (nº du 9 septembre 1882) la reproduction du morceau intitulé **1870** et publié par l'*Opinion publique*, journal illustré français de Montréal. Les œuvres de M. Louis Fréchette ont été couronnées en 1881 par l'Académie française qui a accordé à l'auteur canadien un prix Monthyon.

2. Le gouverneur actuel du Canada, marquis de Lansdowne, a succédé au marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria. Leur prédécesseur était Frédéric Temple, comte de Dufferin, dont un écrivain canadien peu suspect de tendresse pour les Anglais et leurs hommes d'Etat a dit : « Lord Dufferin est le plus galant, le plus aimable, le plus intelligent des gouverneurs que l'Angleterre nous ait donnés depuis lord Elgin et de longtemps avant lui. » Il fut un gouverneur constitutionnel, il laissa la colonie jouir de la plénitude de ses franchises parlementaires. Sa pensée favorite, maintes fois exprimée en public, était que la prospérité du Canada dépendait de la coexistence et de la coopération dans la colonie des races différentes. Ses prédilections se portaient d'ailleurs vers les Canadiens plus cultivés, plus amis des lettres et des arts. Nous avons plaisir à citer les paroles flatteuses pour la France et justes en même temps qu'il prononçait dans un de ses derniers discours avant de quitter le Canada :

« Mon aspiration la plus chaleureuse pour cette province a toujours été de » voir les habitants français remplir pour le Canada les fonctions que la France » elle-même a si admirablement remplies pour l'Europe. Effacez de l'histoire » de l'Europe les grandes actions accomplies par la France, retranchez de la » civilisation européenne ce que la France y a fourni, et vous verrez quel vide » immense en résulterait. »

Les progrès de l'élément français se marquent par l'augmentation de la population, et aussi par l'accroissement de l'influence politique, industrielle et agricole. Le maire d'Ottawa est un Français : toutes les municipalités qui entourent Montréal sont aux neuf dixièmes françaises : partout, dans les manufactures, on entend parler le français. On compte au Canada environ quatre-vingts journaux rédigés en langue française.

Le colon canadien.

« Dans un *Guide* pour l'émigrant qui a paru à Ottawa, en 1879, par les soins du ministre de l'agriculture, on appelle la gravure au secours de la parole, et en trois dessins on y représente la vie du fermier canadien sous trois aspects différents. Une clairière dans une forêt; un attelage de deux bœufs qui traînent des souches, et deux hommes qui les roulent; un ruisseau que traverse une planche servant de passerelle, et sur les bords, une vache paissant l'herbe; au fond, enfin, un *log house* ou cabane en bois, avec une femme sur le seuil, voilà le premier dessin. Le deuxième montre des champs de blé clos et couverts de gerbes; deux cabanes au lieu d'une, et un *buggy* ou voiture légère, attelé de deux chevaux devant la principale, une vraie passerelle sur le ruisseau, une jument et son poulain au pacage. Dans le troisième, enfin, c'est tout un groupe de maisons que l'on voit, maisons entourées de larges routes sur lesquelles circulent plusieurs chariots, et la passerelle, devenue un vrai pont, est franchie par une élégante voiture à double train.

» Tous ces changements ont été l'œuvre d'une trentaine d'années. On dit volontiers menteur comme un bulletin, et on pourrait aussi bien dire : menteur comme un *guide* officiel. Notre *handbook* (livre manuel) n'a pas menti néanmoins. Qu'on en juge par l'histoire d'un colon du Haut-Canada, telle que M. Sheridan Logan la raconte. Il avait rencontré ce colon, pour la première fois, sur un lambeau de défrichements, dans la vallée de la Grande-Rivière, au milieu d'une forêt épaisse, silencieuse, sauvage. Une misérable hutte était son seul abri; quelques tiges de blé d'Inde émergeant des racines entrelacées des souches, quelques plants de pommes de terre luttant contre les ronces, ses seules ressources alimentaires. Sept ans plus tard, M. Logan repassait par ces mêmes lieux, et revoyait son colon solitaire; mais que la scène avait changé, et combien différent l'aspect des lieux!

» L'ancienne hutte en bois rond servait de cuisine; der-

» rière, une jolie maison en bois, carrée, à deux étages et
» peinte en blanc. Auprès était une grange spacieuse, avec
» des animaux de toute sorte dans la cour. Les souches
» autour desquelles les tiges de blé d'Inde avaient tant de
» peine à croître, la dernière fois que j'avais vu l'endroit,
» avaient presque toutes disparu; une moisson luxuriante
» de maïs était en possession de la place où les pommes de
» terre avaient eu à lutter si péniblement contre les ronces
» et les buissons... Un jardin, brillant de fleurs et entouré
» d'une jolie clôture en piquets, ornait le devant de la mai-
» son; un jeune verger s'étendait par derrière. Comme je
» quittais la scène, je rencontrai un fermier revenant de
» l'église du village voisin avec sa femme et ses enfants.
» C'était un dimanche, et il n'y avait rien dans leur appa-
» rence, si ce n'est la couleur brune de leurs visages flo-
» rissants, qui pût les distinguer des habitants riches des
» villes. Le wagon dans lequel ils étaient, leurs chevaux,
» leurs harnais, leurs habits, tout, en un mot, indiquait le
» bien-être et l'aisance. Je demandai à l'homme quel était
» le propriétaire de la ferme que je viens de décrire : « Elle
» m'appartient, Monsieur, » répondit-il, « il n'y a que neuf
» ans que je m'y suis établi, et grâce à Dieu, j'ai bien réussi. »
» Tel était un des colons d'abord isolés au Haut-Canada;
» tels ont été ses fatigues, son énergie et son succès. Son
» histoire est celle de milliers d'autres de la même pro-
» vince. »

Louis Kerrilis,
Journal des Economistes,
(4e série, 3e année, tome XI, 1880.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Allard (Ch.). *Promenade au Canada et aux Etats-Unis.* — (Paris, 1878.)
Bryce. *Manitoba, its Infancy*, etc. — (Londres, 1882, in-8°.)
Cazes (Paul de). *Notes sur le Canada.* — (Paris, 1880, in-18, Bossange.)
Chauveau. *Précis hist. et stat. sur l'instr. publ. au Canada* (1877).
Christy. *Manitoba described.* — (Londres, in-8°, 1885.)
Colmer. *Recent development in Canada.* — (Londres, 1887.)
Drapeau. *Etudes sur le développement de la colonisation du Bas-Canada.* — (Québec, 1863, in-8°.)
Du Hailly (E.). *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1864, in-18, Dentu.)

DUVERGIER DE HAURANNE. *Huit mois en Amérique.* — (Paris, 1866, 2 vol. in-18, Lacroix.)
DE LAMOTHE (H.). *Cinq mois chez les Français d'Amérique.* — (Paris, 1880, 2e édition., in-18; cartes et gravures, Hachette.)
GERBIÉ (F.). *Le Canada et l'émigr. française.* — (Paris, 1885, in-8°.)
GRANT. *Picturesque Canada.* — (2 vol., Toronto, 1884.)
GUNN. *History of Manitoba.* — (Ottawa, 1880.)
HURLBURT. *The food zones of Canada.* — (Montréal, 1884.)
LOGAN (Sheridan). *Le Canada; essais.* — (Montréal, 1855, in-8°.)
MACOUN (J.). *Manitoba and the Greath North-West.* — (Londres, in-8°, 1883.
MARMIER (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18, Plon.
MOLINARI (G. DE). *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.* — (Paris, 1876.
MORGAN. *Bibliotheca Canadensis.* — (Ottawa, 1867.)
MORRIS. *Nova Britannia.* — (Toronto, 1884.)
. . . . *Recensement du Canada* (1870-1871). — (Ottawa, 1873-1876, 4 vol. in-8°.)
SILVA CLAPIN. *La France transatlantique; Canada.* — (Paris, 1885, in-18.
SILVER. *Handbook to Canada.* — (Londres, 1881.)
STRAUSS (L.). *Le Canada au point de vue économique.* — (Bruxelles, 1867.
TACHÉ. *Esquisse sur le Canada.* — (Paris, 1855, in-12.)
TASSÉ (J.). *La vallée de l'Outaouais.*
DE TURENNE (Comte Louis). *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1879, 2 vol. in-18, avec carte. Quantin.)
TUTTLE. *Our North Land.* — (Toronto, 1885.)
WHYMPER (Fr.). *Voyage à la Colombie anglaise, Vancouver et Alaska.* — (Paris, 1872, in-8°, Hachette.)
Year Book of Canada. Annuaires officiels annuels. — (Ottawa.)

AMPÈRE (J.-J.). *Promenade en Amérique.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1853.
AUBE (Th.). *Notes sur Vancouver et la Colonie anglaise.* — (*Revue maritime et coloniale*, LII, janvier 1877.)
Docteur L. BERTHOLON. *Les colonies d'un peuple non colonisateur dans l'Amérique du Nord.* — (*Revue de géographie.* 2e année, t. IV, 1879.)
CLUT. *L'Athabasca-Mackensie.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. de Lyon*, 1879.)
DEVILLE (L.). *Voy. dans l'Amérique sept.* — (*Tour du Monde*, 1861.)
FARRENC (Edm.). *Articles nombreux sur le Canada, le Manitoba.* — (*L'Explorateur*, t. I et II; *Journal des Economistes*, septembre 1874.)
FONTPERTUIS (Ad.-F. DE). *Le Dominion canadien; voies ferrées; le Manitoba.* — (*Economiste français*, février 1874, octobre 1878, mars 1879, mars 1882.
DU MÊME. *Le nord-ouest canadien et la vallée de la Rivière-Rouge.* — (*Revue de géographie*, 3e année, t. VI, 1880.)
GUÉRARD (F.). *La France canadienne.* — (*Correspondant*, 10-25 avril 1877.)
KERRILIS (L.). *Le nord-ouest du Canada; colonisation et ressources alimentaires.* — (*Journal des Economistes*, juillet 1880.)
LANGEVIN (L.). *La Colombie britannique.* — (*Bull. de la Soc. de géog.* j. 1873.
LAVELEYE (Ed. DE). *Les Nouveautés de New-York, et le Niagara l'hiver.* — (*Tour du Monde*, 2e semestre, 1881.)
MARCOU (J.). *Le Niagara quinze ans après.* — (*Bull. de la Soc. géol.*, 1865.
MICHEL (Francisque). *Le Canada français.* — (*Revue britannique*, 1872.)
PETITOT (abbé). *Géographie de l'Athabaskaw-Mackensie et des grands lacs.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet-août-septembre 1875.)
SIMONIN (L.). *Les grands lacs de l'Amérique du Nord.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1875.)
VARIGNY (C. DE). *La doctrine Monroë et le Canada.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1879.)
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Dictionnaire universel de géographie;* art. *Dominion et Canada, Hudson, Manitoba.* — (Paris, Hachette.)

. . . . *Carte du Manitoba et de Keewatin.* — (Paris, Erhard, 1878.)
. . . . *Map of the province of Manitoba au* 390 000e. — (Ottawa, 1882.)
JOHNSTON. *A new map of Manitoba within its extended limits, au* 1 458 000e. — (Edimbourg, 1882.)

Documents et travaux historiques.

Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier aux terres neufves de Canadas. — (Paris, in-8°, 1598.)

Le même, réimprimé dans l'*Histoire de Lescarbot*, 1609, et dans les *Archives de voyages* de Ternaux-Compans, 1840.

Brief recit et succincte narration de la navigation faicte es ysles de Canada. — (Paris, in-8°, 1545.)

Le même, réimprimé dans les *Archives des voyages* de Ternaux-Compans, 1841.

Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 *et* 1542, par Jacques Quartier, etc. — (Québec, 1843, in-8°.)

Les voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada, faits par de Champlain, etc. — (Paris, 1632, in-4°.)

Histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot. — (Paris, 1618, in-8°.)

Briève relation du voyage de la Nouvelle-France, par le P. Paul de Jeune. — (Paris, 1632, in-8°.)

Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Nouvelle-France de 1611 *à* 1672. — Québec, 1858, 3 vol. in-8°.)

Sagart Théodat (G.). *Le grand voyage du pays des Hurons.* — (Paris, 1637, in-8°.)

Lafiteau. *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps.* — (Paris, 1723, in-4°.)

Perrot (Nic.). *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religions des sauvages de l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 1864, in-8°.)

De Bougainville. *Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France.* — (*Revue maritime et coloniale*, mai 1861.)

De Charlevoix (P.). *Histoire et description générale de la Nouvelle-France.* — (Paris, 1744, 3 vol. in-4°.)

Gravier (Gabriel). *Étude sur une carte inconnue de Joliet.* — (*Revue de géographie*, février 1880.)

Talbot (E.-A.). *Cinq ans de séjour au Canada* (1818-1823), trad. de l'anglais.

Garneau (F.-X.). *Histoire du Canada.* — (Québec, 1852, 3 vol. in-8°.)

Ferland (A.). *Cours d'histoire du Canada.* — (Québec, 1861, 2 vol. in-8°.)

Rameau (E.). *La France aux colonies.* — (Paris, 1859, in-8°, Jouby.)

Du même. *Une colonie féodale en Amérique; l'Acadie*, 1604-1710. — (Paris, 1877, in-12.)

Moreau. *Histoire de l'Acadie française* (1598-1755). — (Paris, 1873, in-8°, Techener.)

Dussieux. *Le Canada sous la domination française.* — (Paris, 1862, 2e édit., in-18, Lecoffre.)

De Bonnechose (Ch.). *Montcalm et le Canada français.* — (Paris, 1881, 4e édit., in-18, Hachette.)

Margry (P.). *Découvertes et établissements des Français dans l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 5 vol. in-8°, Maisonneuve.)

Parkman (Francis). (Trad. par Mme de Clermont-Tonnerre). *Les pionniers français de l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1874, in-8°, Didier.)

Du même. *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord.* — *La découverte du Grand-Ouest.* — (Paris, 2 vol. in-8°.)

Du même. — *L'ancien régime au Canada.* — *Le comte de Frontenac et le Canada sous Louis XIV.* — (Paris, 2 vol. in-8°.)

Duval (Jules). *Le premier âge des colonies françaises.* — (*Revue des cours littéraires*, 30 mai 1868.)

Le Moine. *Dernières années de la domination française* (dans le *Guide historique du Canada*, 1880.)

Harrisse (H.). *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents.* — (Paris, 1872, in-8°, Tross.)

Faribaut (G.-B.). *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada.* — (Québec, 1837, in-8°.)

CHAPITRE III

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (*United states of north America*) est située dans la zone tempérée de l'hémisphère septentrional. Au nord, du côté du Dominion, la frontière part du détroit de *Juan de Fuca*, passe au nord de l'archipel *San Juan*, possession des Etats-Unis[1], rejoint le littoral au 49e degré de lat. N., suit le 49° parallèle jusqu'au lac des *Bois* qu'elle englobe en partie, rejoint et suit la rivière et le lac de la *Pluie*, puis de lacs en lacs et de rivières en rivières atteint le lac *Supérieur*. Elle partage avec le Canada les grands lacs, sauf le *Michigan*, tout entier aux Etats-Unis; à *Saint-Régis*, elle quitte le *Saint-Laurent*, suit à peu près le 45° degré jusqu'au lac *Champlain*, atteint la haute vallée du *Connecticut*, longe la *Hauteur des Terres*, coupe les affluents du *Saint-Jean*, descend le *Saint-François*, aboutit à la rivière *Sainte-Croix* et de là finit dans l'Atlantique à l'entrée de la baie de *Fundy*. Au sud-ouest, du côté du Mexique, la frontière remonte le *Rio-Grande-del-Norte* depuis l'embouchure jusqu'au défilé d'*El Paso*, passe par 31° 47' de lat. N., se replie deux fois à angle droit, atteint le *Colorado* à 100 kilomètres de l'embouchure, le remonte jusqu'au confluent du *Gila*, et de là se dirige à travers déserts, ravins et montagnes vers le Pacifique qu'elle atteint à l'embouchure du *Rio-Juana*, à 25 kilomètres au sud de *San-Diego*. A l'ouest, la limite est formée par l'océan Pacifique; à l'est, par l'océan Atlantique.

Situation astronomique. — 49°-24°25' de lat. N. et 69°17'10"-127°4' de long. O.

---

1. Le canal qui sépare Vancouver de la terre ferme se compose du golfe de Géorgie au nord; du détroit de Fuca au sud, et d'un archipel dans lequel se trouve l'île de *San-Juan*, située entre ces deux points extrêmes. Cet archipel fut longtemps disputé par les Etats-Unis à l'Angleterre. Un premier traité signé en 1846 n'avait pas clairement établi les limites des deux Etats. Par un second traité signé à Washington en 1871, les deux gouvernements convinrent de soumettre leurs prétentions respectives à l'arbitrage du nouvel empereur d'Allemagne, et d'accepter sa sentence sans appel. Les jurisconsultes allemands, éclairés par les géographes de Gotha, et heureux sans doute de donner un témoignage de bonne amitié à la République, qui s'était montrée particulièrement bienveillante pour l'Allemagne dans la récente guerre contre la France, se prononcèrent en faveur des Etats-Unis. Guillaume revêtit de son sceau l'arrêt d'arbitrage qui leur attribuait en toute souveraineté la possession de San-Juan. L'Union n'y gagnait que 440 kilom. car., mais quelle satisfaction pour l'amour-propre du cousin Jonathan d'avoir, sans frais, dépossédé John Bull!

Climat. — Cette immense contrée a des climats très divers. En général la moyenne de la température est moins élevée que dans l'Europe occidentale; les hivers sont plus froids, et les étés plus chauds, les saisons plus inégales, les écarts plus considérables (dans un jour, elle varie parfois de 30 degrés). Les pluies, abondantes sur les côtes, sont rares dans les plateaux du *Far-West;* de là, la pauvreté de la végétation dans ces contrées. Les régions les moins salubres sont les rivages de l'Atlantique, du golfe du Mexique, et les vallées du bas Missouri et du bas Mississipi qui dégagent des miasmes.

Littoral; îles. — Le littoral du Grand-Océan est élevé et peu découpé; au nord, le cap *Flattery* domine l'entrée de la baie de *San Juan de Fuca* qui renferme l'archipel de ce nom; les autres îles sont au sud, *Santa-Barbara*, *Santa-Rosa*, *Santa-Cruz;* la côte s'ouvre aux estuaires de la *Columbia* et du *San-Francisco*, aux baies d'*Esteros*, de *Monterey*. — La côte de l'Atlantique, très découpée au nord (baies *Penobscot*, *Casco*, *Massachussetts*, *Barnstable*, *Buzzard*, *Delaware*, *Chesapeake*), est basse et marécageuse au sud (lagunes d'*Albemarle*, de *Pamlico*, de *Mosquito*), et surtout dans la presqu'île de la Floride. La navigation, facile au nord, est dangereuse au sud sur ces côtes semées de bancs de sable; les colons ne s'aventurent guère sur ce sol spongieux. — La côte du golfe du Mexique présente les mêmes lagunes malsaines; elle est couverte de cyprières, et change souvent de forme et d'aspect (baies de *Chatham*, *Ortego*, *Appalachie*, *Pensacola*, *Mobile*, *Vermillion*, *Sabine*, et celles du Mississipi et du Rio-Grande-del-Norte, lagune *del Madre*, etc.

Relief du sol. — Le territoire des Etats-Unis est traversé par deux systèmes de montagnes qui enferment entre elles une vaste dépression dans laquelle coulent le Mississipi et ses affluents. Le premier système est celui des monts **Alleghanys ou Apalaches,** à l'est, composé de trois chaînes parallèles, relativement peu élevées; au centre, les *Montagnes Bleues*, interrompues çà et là par des brèches, semblables aux cluses du Jura (défilés de *Harper's-Ferry* et de *West-Point*); au nord, les *Montagnes Blanches* (mont *Washington*, 1 918 m.); *Montagnes Vertes*, monts *Catskill;* — au sud, les *Montagnes Noires*, rattachées à la première chaîne par des chaînons transversaux (mont *Mitchell*, 2 046 m.; *Grand-Father* ou Grand-père, 1798 m.; *Grand-Mother* ou Grand'mère, 1765 m.). — Le second système est celui des **Montagnes-Rocheuses**, qui ne constituent pas une chaîne, mais un ensemble d'énormes massifs, de plateaux et de chaînons isolés, parallèles au littoral du Pacifique; on peut y distinguer la chaîne orientale, ou *Montagnes-Rocheuses*, 2 200 m.), avec les pics *Frémont*, 4 137 m., *Nelson*, 3600 m., le parc d'*Yellowstone*, 2250 m., le *Washburn*, 3000 m., etc. La chaîne occidentale, près de la mer, sous le nom de *Chaîne-Cascade* et monts de la *Côte* (mont *Shasta*, 4 400 m.), *Sierra-Nevada;* — au centre s'élève le plateau du *Grand-Bassin* (monts de *Humboldt*, de *Wahsatch*, etc.

Cours d'eau. *Trois versants :* — **Versant de l'Atlantique** : Le *Penobscot ;* le *Kennebeck;* le *Merrimac ;* le *Connecticut*, 500 kilom.; l'*Hudson;* le *Delaware;* la *Susquehannah*, 280 kilom.; le *Patapsco;* le *Potomac;* le *James ;* le *Roanoke ;* le *Savannah;* le *Saint-John*, 400 kilom.

Versant du golfe du Mexique : l'*Appalachicola*, 650 kilom.: le *Mobile;* le *Mississipi*, venu du lac Itasca, grossi à droite du *Minnesota*, de l'*Iowa*, du *Missouri* (3 700 kilom.) qui lui apporte les eaux de la *Yellowstone*, de la *Rapide*, de la *Nebraska*, du *Kansas*, etc.; de l'*Arkansas* (3 500 kil.), de la *Rivière-Rouge;* — à gauche, de la *Sainte-Croix*, du *Wisconsin*, de l'*Illinois*, de l'*Ohio* (1 500 kil.) formé de l'*Alleghany* et de la *Monongahela*, et grossi du *Wabash*, du *Kentucky*, du *Cumberland*, du *Tennessee* (1 500 kil.)

Le golfe du Mexique reçoit en outre: la *Sabine;* la *Trinidad;* le *Brazos;* le *Colorado;* le *Rio-Grande-del-Norte* (2 500 kilom.). — **Versant du Grand-Océan** : le *Grand-Colorado* (1 600 kilom.); le rio *Salinas;* le *San-Francisco*, formé du *Sacramento* et du *San Joaquim;* la *Columbia* ou *Orégon*.

On a parlé ailleurs (Voir page 47) des grands lacs du nord; il faut y joindre le lac *Champlain* long de 150 kilom., large de 6 à 12; les lacs du plateau du Grand-Bassin, le lac *Salé*, le lac *Utah*, réunis par le fleuve Jourdain; le lac *Pyramide*, le lac *Humboldt*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — On sait qu'à la fin du dix-huitième siècle, les colonies anglaises d'Amérique se révoltèrent contre la métropole qui voulait leur imposer des taxes sans le consentement des colons eux-mêmes. Le 4 juillet 1776, les délégués des treize colonies, réunis en congrès à Philadelphie, proclamèrent leur indépendance : une lutte acharnée commença, et dura sept années. En 1783, grâce surtout à la puissante intervention de la France en faveur des *insurgents* d'Amérique, le traité de Versailles émancipait les Etats-Unis d'Amérique : le Nouveau-Monde voyait naître sa première république, et l'Angleterre comptait une colonie de moins, une rivale de plus, qui devait, un siècle plus tard, lui disputer la prépondérance industrielle et le premier rang dans le commerce maritime. En 1787, fut promulgué le pacte fédéral qui régit encore aujourd'hui la république. Cette constitution répartit les pouvoirs de l'Etat entre trois corps indépendants et distincts les uns des autres : 1° le **Pouvoir exécutif**, confié à un *président* et à un *vice-président;* le vice-président ne fait pas partie du cabinet et n'a aucune responsabilité, il est président du Sénat, et prend la place du président de la République si celui-ci meurt, ou se trouve empêché. Le président de la République est élu pour quatre ans, et indéfiniment rééligible. (Toutefois Washington, le premier président de la République, ayant refusé une troisième fois la présidence, son exemple est devenu comme un article supplémentaire de la loi, et jamais jusqu'à ce jour on n'a vu un président réélu pour un troisième terme). Pour être élu président ou vice-président, il faut être né de père et de mère américains, être âgé de trente-cinq ans, et résider depuis quatorze ans aux Etats-Unis. Le président est élu par des électeurs spéciaux, en nombre égal à celui des membres du Congrès; nul fonctionnaire ne peut être électeur. Il y a 369 électeurs; ils votent le premier mercredi de décembre, et le 4 mars suivant, le nouveau président entre en fonctions. Il reçoit 50 000 dollars (260 000 fr.) de traitement par an, et il a la jouissance de la Maison-Blanche à Washington; le vice-président a 10 000 dollars (52 000 fr.). Il est armé du droit de *veto*, et tout *bill*, auquel il a imposé son veto, est renvoyé devant les deux Chambres, et doit, pour être adopté, réunir les deux tiers des voix. Il commande en chef les armées de terre et de mer, conclut les traités, après examen et approbation des deux tiers des sénateurs, nomme les fonctionnaires publics, avec la sanction du sénat, choisit les ministres, mais ne peut les révoquer sans l'assentiment du sénat. Il a le droit de grâce. Il est responsable. Il peut, en cas de nécessité, convoquer le Congrès ou le Sénat; il ne peut avoir avec les Chambres que des communications écrites[1]. — **2° Pouvoir**

1. La période présidentielle actuelle est la 25ᵉ depuis 1789. Voici la liste

législatif : Il est confié au **Congrès**, composé de deux chambres : La *Chambre des représentants* renouvelée tous les deux ans par le vote populaire; pour être représentant, il faut avoir vingt-cinq ans, être citoyen des Etats-Unis depuis au moins sept ans, être domicilié dans l'Etat où se fait l'élection. La représentation est proportionnelle à la population; depuis la loi de 1880, il y a 325 députés, ce chiffre augmente à chaque recensement décennal (un député environ pour 150 000 hab.). Les représentants ont un traitement fixe annuel de 5000 dollars (environ 25 000 fr.), plus une indemnité de route. Le *Sénat* se compose de deux membres par chaque Etat. Les conditions d'éligibilité sont : avoir trente ans, être depuis neuf ans citoyen des Etats-Unis, être au moment de l'élection habitant de l'Etat où celle-ci a lieu. Les sénateurs sont nommés individuellement pour six ans par les autorités législatives de chaque Etat; tous les deux ans, le tiers des sénateurs est soumis à une réélection. Le vice-président de la République est président du Sénat, mais ne vote que dans le cas de partage égal des voix. Le Sénat seul a le droit de juger les personnes mises en accusation pour cause politique par la Chambre des députés. Les sénateurs ont le même traitement que les représentants. Le Congrès seul propose les lois, les amende et les vote, fait son règlement, valide l'élection de ses membres, et choisit son président et son bureau. — **Cabinet** : Secrétaire d'Etat; secrétaire du Trésor; secrétaire de la Guerre; secrétaire de la Marine; secrétaire de l'Intérieur; directeur général des Postes; avocat général (chef de la Justice). Du secrétaire de l'Intérieur dépend le *Bureau de l'enseignement*, l'agriculture dépend d'un département ou ministère spécial. — Chacun des Etats dont se compose la République s'est organisé à peu près sur le même modèle que la fédération elle-même; ils ont tous une législature de deux chambres et un gouverneur. — **Drapeau.** Rayé horizontalement rouge et jaune, franc quartier bleu semé de 38 étoiles blanches.

---

des présidents qui se sont succédé aux Etats-Unis : Georges Washington, deux fois élu (1789-1793-1797); John Adams (1797-1801); Thomas Jefferson, deux fois élu (1801-05-09); James Madison, deux fois élu (1809-13-17); James Monroë, deux fois élu (1817-21-25); John Quincy Adams (1825-29); Andrew Jackson, deux fois élu (1829-33-37); Martin Van Buren (1837-41); William Harrison (1841), mort un mois après son installation et remplacé par le vice-président, John Tyler (1841-1845); James Polk (1845-49); Taylor (1849-50), mort au bout d'un an et remplacé par le vice-président Fillmore (1850-53); Franklin Pierce (1853-57); James Buchanan (1857-61); Abraham Lincoln, deux fois élu (1861-1865), assassiné cinq mois après sa réélection et remplacé par le vice-président Andrew Johnson (1865-69); le général Ulysse Grant, deux fois élu (1869-73-77); Rutherford B. Hayes (1877-1881); le général Garfield (1881), assassiné quatre mois après son installation et remplacé par le vice-président, M. Arthur Chester (1881-1884); Cleveland, élu en 1884.

Divisions administratives : La République compte actuellement 38 états, 9 territoires organisés et 2 qui ne le sont pas.

ÉTATS	Date de l'admission.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES avec la population.
I. — Etats du Nord-Est ou Nouvelle-Angleterre.					
1. Massachussets	1788	20 202	1 942 000	Boston, 362 535.	Lowell, 59 485.
2. Maine	1820	90 646	648 945	Augusta, 10 000.	Portland, 33 810.
3. Connecticut.........	1788	12 301	665 000	Hartford, 42 553.	New-Haven, 62 882.
4. Vermont............	1791	26 447	332 286	Montpellier, 6 000.	
5. New-Hampshire......	1788	24 035	346 984	Concord, 10 000.	Manchester, 32 630.
6. Rhode-Island........	1790	3 382	304 000	Providence, 104 850.	
Total......		177 053	4 239 215		
II. — Etats de l'Est.					
7. New-York..........	1788	121 725	5 083 810	Albany, 90 903.	New-York[1], 1 942 123; Buffalo, 155 000.
8. Pensylvanie.........	1787	119 135	4 282 786	Harrisburg, 30 762.	Philadelphie, 846 984; Pittsbourg, 156 381.
9. New-Jersey.........	1787	21 547	1 278 000	Trenton, 29 910.	Newark, 136 400; Paterson, 50 887.
10. Maryland...........	1788	28 811	934 632	Annapolis, 4 000.	Baltimore, 332 190.
11. Virginie occidentale..	1863	59 568	618 443	Wheeling, 18 000.	
12. Delaware	1787	5 491	146 654	Dover, 20 000.	Wilmington, 42 499.
District de Columbie...	1787	155	203 000	Washington, 147 307.	
Total......		356 432	12 547 325		

ÉTATS	Date de l'admission.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES avec la population.
III. — Etats du Sud-Est.					
13. Virginie	1788	99 317	1 512 806	Richmond, 63 803.	
14. Georgie............	1788	150 214	1 539 048	Atlanta, 2 000.	Savannah, 30 681.
15. Caroline du Nord....	1789	131 318	1 400 047	Raleigh, 3 000.	

III. — Etats du Sud-Est.

13. Virginie	1788	99 317	1 512 806	Richmond, 63 803.	
14. Georgie	1788	150 214	1 539 048	Atlanta, 2 000.	Savannah, 30 681.
15. Caroline du Nord	1789	131 318	1 400 047	Raleigh, 3 000.	
16. Caroline du Sud	1788	88 056	995 622	Columbia, 6 000.	Charleston, 49 999.
17. Floride	1845	153 498	342 000	Tallahassee, 4 000.	
Total		622 403	5 796 875		

IV. — Etats du Sud.

18. Kentucky	1792	97 587	1 648 708	Francfort, 5 000.	Louisville, 123 645.
19. Tennessee	1796	118 099	1 542 463	Nashville, 43 461.	Memphis, 33 593.
20. Alabama	1819	131 365	1 500 000	Montgomery, 4 000.	Mobile. 31 205.
21. Mississipi	1817	122 129	1 131 592	Jackson, 4 000.	
22. Texas	1846	710 554	1 592 574	Austin, 4 000.	
23. Louisiane	1812	107 082	940 103	Bâton-Rouge, 6 000.	Nouvelle-Orléans, 216 140.
24. Arkansas	1836	135 187	802 564	Little-Rock, 12 000.	
Total		1 422 003	9 158 004		

1. Dans ce chiffre sont comprises les populations des villes de Brooklyn, Jersey-city, Hoboken, Long Island-city qui sont comme les faubourgs de New-York.

ÉTATS	Date de l'admission.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES avec la population.
V. — Etats du Centre.					
25. Ohio	1802	103 502	3 800 000	Columbus, 51 665.	Cincinnati, 255 708; Cleveland, 160 1[illegible]2.
26. Illinois	1818	143 516	3 750 000	Springfield, 20 729.	Chicago, 503 304.
27. Missouri	1821	169 250	2 168 864	Jefferson, 2 000.	Saint-Louis, 350 522.
28. Indiana	1816	87 562	2 155 000	Indianopolis, 75 074.	
29. Iowa	1846	142 561	1 753 000	Desmoines, 22 408.	Dubuque, 22 254.
30. Michigan	1836	146 202	1 856 000	Lansing, 5 000.	Détroit, 116 342.
31. Wisconsin	1847	139 658	1 563 000	Madison.	Milwankee, 115 578.
32. Minnesota	1858	216 336	1 117 000	Saint-Paul, 41 498.	
33. Kansas	1860	209 499	1 268 000	Topeka, 6 000.	
34. Nebraska	1867	196 819	740 000	Omaha, 30 518.	
35. Colorado	1876	270 644	280 000	Denver-City, 35 630.	
Total		1 825 549	23 530 103		
VI. — Etats de l'Océan Pacifique.					
36. Californie	1850	408 688	864 686	Sacramento, 21 420.	San-Francisco, 233 956.
37. Orégon	1859	246 750	187 000	Salem, 5 000.	
38. Nevada	1864	290 301	62 265	Carson-city, 4 000.	
Total		945 739	1 113 951		

TERRITOIRES	DATE de l'organisation.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES [illegible] avec la population.
Territoires[1].					
1. Nouveau-Mexique....	1850	313 898	132 000	Santa-Fé, 6 000.	
2. Arizon..............	1863	295 030	90 000	Prescott.	
3. Utah................	1850	218 784	200 000	Great-salt-lake-city, 20 768.	
4. Washington.........	1853	181 275	175 000	Olympia.	
5. Idaho..............	1863	223 492	32 611	Boisé-city.	
6. Montana............	1865	372 367	39 157	Virginia-city.	
7. Dakota.............	1861	390 898	600 000	Yankton, 4 000.	
8. Wyoming...........	1865	253 506	80 000	Cheyennes.	
9. Territoire indien.....		178 679	255 938	Tahlequah.	
10. Alaska.............	1868	1 495 380	40 000	Sitka, 2 000.	
Total......		3 923 309	1 584 706		
Total général.....		9 372 448	57 970 179		

1. Les territoires ont seulement le droit de nommer à la Chambre des représentants un délégué ayant voix consultative. Un territoire peut être érigé en état quand il renferme 60 000 habitants.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : L'Union est le plus riche pays du monde en gisements de métaux précieux. L'*or* se trouve dans trois régions : celle des Alleghanys (Caroline, Géorgie, Virginie, Maryland, Massachussetts, Vermont) ; celle des Montagnes Rocheuses (Colorado, Idaho, Montana) ; — celle du Pacifique, la plus importante de toutes (Washington, Orégon, et surtout Californie, l'Eldorado du dix-neuvième siècle); production totale de l'or, de 1493 à 1878, suivant le docteur Soetbeer, environ 35 milliards. — L'*argent* se rencontre dans l'*Arizona*, le *Nouveau-Mexique*, l'*Idaho*, le *Colorado*, et surtout le *Nevada* (mines de Virginia-city et filons de *Comstock*, d'*Ophir*, de *Consolitaded Virginia*, ayant fourni, en 1875, 238 millions de fr. sur une production totale de 460 millions). — *Cuivre* natif des bords du lac Supérieur, de l'Arizona, du Texas. — *Plomb* du Missouri, du Colorado (Leadville), du Haut-Mississipi, du Wisconsin, de l'Illinois, de l'Iowa (360 millions de 1827 à 1870). — *Fer* aux mêmes gîtes, et surtout dans le Missouri (Iron-mountain et Pilot-Knob, qui subviendraient deux siècles à la consommation du monde). — *Mercure* de Californie (New-Almaden). — La *Houille* répandue presque partout, surtout dans les Alleghanys (Pensylvanie, Pittsburg). fournit 42 millions de tonnes par an. — Les *huiles minérales* (pétrole, 12 millions d'hectolitres en 1873) surtout dans la Pensylvanie. — *Marbres* du Tennessee et de la Californie; *kaolin* du Maryland : *granit, salpêtre, borax* des lacs Californiens; — *sel marin* des Carolines, *sel gemme* et sources salées de New-York, de la Virginie, de l'Ohio, du Texas, de l'Utah, du Nevada, etc. — **Végétaux** : Les Etats-Unis tiennent le premier rang pour l'agriculture: La principale récolte est celle du *maïs* (3 milliards de francs par an); *foin, lait, beurre, fromage* (en tout 3 milliards); *blé* en 1886, 1 665 millions de boisseaux. — *Coton* dans les Etats du Sud (6 575 000 balles en 1885); — *Canne à sucre* (100 millions par an). — *Tabac* (220 millions) dans le Kentucky, la Virginie, le Maryland. — *Vignes*, dans la Californie (régions de los Angeles, de Santa-Barbara et Napa). — *Forêts*, immenses (sesquoias et pins des monts Rocheux.) — **Animaux** : Plus nombreux qu'en Europe en proportion (12 millions de *chevaux*, 50 millions de *têtes de gros bétail*, 44 millions de *brebis et chèvres*, 45 millions de *porcs*), etc. Pêche de la *baleine*, de la *morue* (la baie Chesapeake produit par an 40 milliards d'*huîtres*; Astoria (port de Long-Island) a exporté en 1876 23 millions de boites de *saumons* frais, et plusieurs milliers de barils de *saumons* salés). Mais déjà le gaspillage de toutes ces richesses en a ralenti la production.

Industrie : — La République aspire au premier rang par son industrie; elle l'a atteint déjà par ses *machines agricoles et industrielles* fabriquées à New-York, Philadelphie, Pittsbury, Harrisbury, Albany, etc., etc.: elle produit 6 366 000 tonnes de *fonte, fer, acier*, dans 577 hauts fourneaux; elle possède environ 12 millions de *broches* pour la production des *cotonnades*; jadis tributaire de la Grande-Bretagne, elle lui fait concurrence sur ses propres marchés. Les fabriques de *lainages* emploient environ 100 millions de kilogrammes; les manufactures de *soieries* en produisent pour 155 millions de francs; l'horlogerie suisse ordinaire est supplantée par l'*horlogerie nationale* : mêmes progrès pour les *industries alimentaires, conserves*, etc. L'Angleterre a gardé sa supériorité sur le marché américain pour la construction des navires.

Commerce. — En 1887. *Importations*, 692 319 000 dollars; *exportations*,

703022000. (Importation en Angleterre, 363101000 dollars ; en France, 36 millions ; en Allemagne, 57 millions; au Canada, 33 ; en Chine et au Japon, 9500000. — Export. d'Angleterre, 165067000 dollars; de France, 68 millions ; d'Allemagne, 80647000; du Canada, 38 millions ; de Chine et du Japon, 36 millions.) — *Chemins de fer* en 1884, 194000 kilomètres exploités. — *Télégraphes*, 263000 kilomètres. — *Postes*, 50000 bureaux ; 2215 millions d'expéditions. — *Marine marchande*, 24000 navires, 4271000 tonneaux (5400 vapeurs); mouvement des ports : 32000 navires entrés ; 32000 sortis.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 9272448 kilom. car. (avec la péninsule d'Alaska). — **Population en 1884,** 55500000 habitants (5,4 par kilom. car.). — **Races** : *Indiens* compris dans le recensement de 1880, dits civilisés, répandus dans les Etats, 43692; *Indiens* non compris dans le census, vivant en tribus et dans les territoires réservés, 255938; — *Chinois*, 105717; — *Hommes de couleur*, 6577151 ; — *Indigènes*, 43475506; — *Etrangers*, 6677360. (Il y avait aux Etats-Unis, en 1790, 3929827 hab.; en 1800, 5305925; en 1810, 7239814 ; en 1820, 7654596; en 1830, 12866020; en 1840, 17069453; en 1850, 23191876; en 1860, 31445080; en 1870, 38558371 ; en 1884, 55500000.) — L'immigration a fourni de 1820 à 1880, 10154639 individus; de 1878 à 1887, 4573547 :

PAYS DES IMMIGRANTS	DEPUIS 1821	EN 1886
Grande-Bretagne	5678969	126601
Allemagne	4140941	86301
Suède, Norvège	721976	46081
France	344887	4085
Autriche	278414	40116
Italie	227101	30472
Russie, Pologne	146022	4518
Suisse	183315	33216
Danemark	109586	6634
Pays-Bas	80820	2667
Espagne, Portugal	41233	523
Belgique	34022	1641
Autres Etats européens	6910	2593
Total pour l'Europe	11994196	385448
Amérique anglaise	1047080	
Chine	288792	2
Indes occidentales	77017	3835
Iles du Pacifique	17409	1268
Mexique	27035	
Autres pays	239400	2428
Total	13690929	392887

Dialectes : Le principal idiome est l'anglais; mais toutes les nationalités, et principalement les Indiens et les Chinois gardent leur dialecte particulier; ceux-ci emploient peu la langue officielle. — **Instruction publique** : Très développée dans les États-Unis du nord, encore peu avancée dans le sud, surtout parmi les noirs. Dans le Massachussets il y a seulement 1 illettré sur 600 individus; dans l'Arkansas, 28 pour 100; dans la Virginie 38, dans les États de Caroline du Sud, Géorgie, Alabama, Missisipi, Louisiane, entre 40 et 50 p. 100. En 1885-86, la population de 6 à 21 ans étant de 17 817 000 individus, 11 435 000 étaient enregistrés, et fréquentaient les écoles publiques. On compte 345 établissements d'enseignement secondaire avec 8 000 étudiants (séminaires, collèges, écoles de droit et de médecine, institutions, académies militaires, entre autres celle de West-Point); les dépenses pour l'éducation dépassent 400 millions par an. Il y a 5 338 bibliothèques publiques, et 20 millions de volumes. — **Justice** : Deux sortes de tribunaux : 1° les *tribunaux fédéraux*, dont les membres sont nommés à vie par le président et ne peuvent être mis en accusation ou révoqués que par le Congrès; ce sont la *Cour suprême des États-Unis*, composée d'un juge suprême (*chief-justice*), et de huit juges adjoints, du procureur général, etc., siégeant à Washington une fois par an; les *cours de cercle* au nombre de neuf, siégeant deux fois par an; les *cours de district*, une par État; la *cour des griefs*, composée de cinq juges siégeant à Washington et jugeant les réclamations et les plaintes élevées contre le gouvernement; 2° les *tribunaux particuliers* des divers États. Les territoires ont un système judiciaire particulier. — **Cultes** : Séparation complète de l'Église et de l'État. Les sectes et religions sont nombreuses et toutes tolérées; les églises protestantes dominent. En 1870 les congrégations diverses étaient au nombre de 72 459, et possédaient 63 082 édifices religieux, et un capital de 1 800 millions : On comptait 6 à 7 millions de catholiques ayant 3 806 églises et un capital de 300 millions. Les archevêchés catholiques sont établis à Baltimore, Boston, Cincinnati, San-Francisco, Saint-Louis, Milvaukee, Nouvelle-Orléans, New-York, Orégon, Philadelphie, Richmond. — **Armée** : L'armée régulière compte 2 176 officiers et 25 000 hommes recrutés par engagements contractés pour cinq ans (11 009 d'infanterie, 7 163 de cavalerie, 2 500 d'artillerie, 3 527 du génie et autres), répartis en quatre divisions : Missouri, Atlantique, du Golfe, Pacifique. Outre l'armée fédérale régulière qui est un noyau, chaque État a sa milice, composée de tout citoyen de 18 à 45 ans, en tout 6 393 325. Budget de la guerre, 157 252 108 fr. — **Marine militaire** : 1 822 officiers (1 amiral, 1 vice-amiral, 11 contre-amiraux, 25 commodores, 50 capitaines, 90 commandants, etc.), 7 500 matelots, 48 navires blindés, 118 à hélice, 12 à aubes, 44 à voiles, 4 bateaux à torpilles, 50 remorqueurs, en tout 2 410 canons. Budget de la marine, 78 116 121 fr. — **Monnaies** : unité monétaire, dollar d'or ou d'argent dont la valeur moyenne est de 5 fr. 20; il se divise en 10 *cents;* les monnaies d'argent sont le demi-dollar ou 50 cents; le quart de dollar = 25 cents; le dixième de dollar = 10 cents; l'*eagle* en or vaut 10 dollars. Depuis la guerre civile, la principale monnaie se compose de papiers ou *greenbacks* (dos-verts) émis par le gouvernement fédéral, et qui ont subi longtemps d'énormes dépréciations. — **Poids et mesures** : Les mêmes que ceux de la Grande-Bretagne : la *livre* américaine = 453 grammes; la *tonne* = 1 016 kilogrammes : le *boisseau* = 36l,347. — **Budget annuel 1888** : *Recettes*, 383 000 000 de dollars. *Dépenses*, 316 817 000. Excédent des recettes, 67 millions. *Dette nationale :* 1 240 000 dollars. La circulation monétaire (or, argent, papier) était en 1870 de 934 millions de dollars; en 1880, de 1 769 millions; en 1886, de 1 747 millions.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le Missisipi et le Missouri[1].

« Le Missisipi est par excellence l'artère fluviale de l'Amérique du Nord et les contours de son bassin sont en parfaite harmonie avec les contours et le relief du continent tout entier... Sa source est au lac Itasca, à 520 mètres d'altitude; sa longueur a 5085 kilomètres; il a 4 mètres de largeur à son origine, mais bientôt grossi des eaux du lac Sangsue, il traverse de vastes prairies, des rizières sauvages, des champs de joncs et d'iris, et par les rapides de Peckagama et de Saint-Antoine, passe à travers d'immenses forêts d'ormes, d'érables, de bouleaux, de chênes, dernière région où trouve encore un abri le buffle pourchassé. Dans ces régions il reçoit de nombreuses rivières qui le grossissent tellement, que bien avant sa jonction avec le Missouri, il est aussi large qu'il le sera de Saint-Louis jusqu'au golfe du Mexique.

» ..... A deux ou trois milles en aval de la charmante ville d'Alton s'opère sa jonction avec son gigantesque rival le Missouri.

» Le confluent offre un magnifique spectacle pendant la

---

1. Le Missisipi fut découvert vers 1520 par Hernando de Soto qui s'était mis à la recherche de l'Eldorado et de la fontaine de Jouvence. Les Espagnols prirent soin de cacher cette découverte, et en 1673, un Français, le P. Marquette, révéla de nouveau le secret du fleuve. Cavelier de la Salle (1678-87) le suivit jusqu'à ses embouchures et lui donna le nom de Colbert; Chateaubriand l'appela Meschacebe (père des fleuves); son vrai nom est celui qu'il porte, Missi Sepe, qui en langue algonquine a le sens de grand fleuve. — (V. sur ce sujet les belles et patriotiques études de M. P. Margry; — Paris, 3 vol., Maisonneuve.)

« Le Missouri est formé par la réunion de trois torrents, le Madison, le Jefferson, le Gallatin. Dans sa partie supérieure, il traverse un terrain volcanique, fracturé par des tremblements de terre; presque partout il coule à une grande profondeur dans un *cañon* qu'il a creusé dans le roc vif. C'est entre les derniers contreforts de la chaîne volcanique, dans une gorge sauvage appelée la *porte des Rocheuses*, que le Missouri a fait, pour s'ouvrir une issue, son travail géologique le plus grandiose. Sur une longueur de 9 kilomètres, les rochers s'élèvent perpendiculairement du bord de la rivière jusqu'à une hauteur d'environ 400 mètres. Le lit du fleuve est tellement encaissé entre ces sombres parois, qu'il a tout au plus 150 mètres de large, et de loin en loin seulement, on peut trouver entre la muraille de rocs et le courant de l'eau un point d'appui assez large pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. » (Elisée RECLUS, *ibid.*)

saison des crues, alors que les deux courants, larges de plus d'un kilomètre chacun, viennent avec rapidité se heurter l'un contre l'autre, et tordre leurs eaux en vastes tourbillons. La ligne ondulée qui sépare l'eau jaune dn Missouri de l'eau bleue du Mississipi change incessamment ses courbes et ses spirales selon la direction et la forme des remous. Là se rencontrent les joncs épars[1] ou les radeaux naturels qui descendent les deux fleuves en longues processions; ils s'entremêlent et forment d'immenses rondes sur la ligne changeante des remous, jusqu'à ce qu'une vague les détache et les emporte dans le courant commun. A la ligne même du confluent, l'eau du Missouri, pesante d'alluvions, s'introduit comme un levier sous l'eau plus limpide du Mississipi, et remonte en gros bouillons que l'on dirait solides, et qui ont l'aspect du marbre. Longtemps les deux fleuves roulent côte à côte, sans se mélanger d'une manière complète, et, bien loin en aval du confluent, on voit encore l'eau relativement pure du Mississipi ramper le long de la rive gauche. A la fin, l'union s'opère, et le courant, tout chargé d'argile en suspension, roule vers la mer, comme une énorme masse de boue liquide. C'en est fait de la transparence de l'eau; les jeux de lumière, les reflets cristallins cessent de prêter leur charme aux flots du Mississipi. Aussi les Indiens, effrayés sans doute des abîmes cachés sous la surface du fleuve, n'ont jamais placé dans son sein de divinités bienfaisantes. Dans leur mythologie barbare, ils en ont fait un royaume infernal, où siégeaient de terribles *manitous*, environnés de serpents et de monstres plus affreux encore.

» A une trentaine de kilomètres au-dessous du confluent

---

1. « Ce qui frappe le plus le voyageur remontant le Missouri, c'est l'immense » quantité d'arbres énormes entraînés par le courant, et qui, s'enfonçant dans » le lit boueux du fleuve, présentent une pointe souvent à fleur d'eau et causent » de nombreux et terribles naufrages. Parfois ces troncs d'arbres accrochés » ensemble et amoncelés les uns sur les autres forment des ilots et couvrent » une étendue de plusieurs milles, et c'est à peine si les bateaux peuvent se » frayer un passage en faisant mille zigzags; aussi est-il impossible de navi» guer la nuit, et au coucher du soleil, le steamboat est solidement amarré à » la rive. » (E. de GIRARDIN, *Voyages dans les mauvaises terres du Nebraska.*)



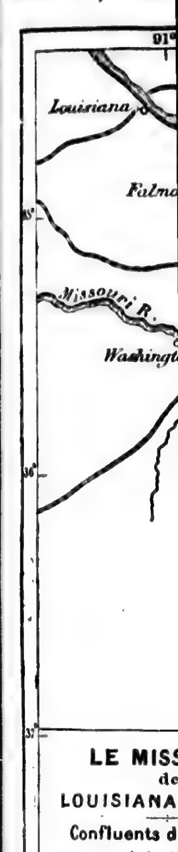
Tower-Rock (Mississipi). — (V. page 140, note 2.)

s'élève la ville de Saint-Louis[1] qui aspire à devenir la capitale des Etats-Unis. En effet, sa position géographique est admirable. Riche de ses ressources agricoles et des inépuisables trésors que lui offrent les forêts, les houillères, les mines de plomb et les montagnes de fer, Saint-Louis possède d'autres sources de richesse incomparables dans les magnifiques avenues commerciales que lui ouvrent le Mississipi et ses affluents. Aux environs de Saint-Louis, la vallée transversale qui s'étend des Rocheuses aux Alleghanys, depuis les sources du Missouri jusqu'à celles de l'Ohio, coupe à angle droit la vallée longitudinale du Mississipi. C'est là que viennent se rencontrer les quatre branches formées par le système fluvial des États-Unis : au nord, le *Haut-Mississipi*, dont la source s'échappe d'un lac silencieux ombragé par de tristes forêts de pins ; au sud le *Bas-Mississipi*, traversant des pays d'alluvions riches en productions presque tropicales ; à l'est, l'*Ohio*, arrosant une région populeuse parsemée de villes et de fabriques ; à l'ouest, le *Missouri* arrivant des profondeurs inexplorables du désert.

» Saint-Louis, jadis ville française, est aujourd'hui complètement américaine et la plupart de ses habitants d'origine canadienne ne parlent plus la langue de leurs ancêtres. Les noms mêmes des localités voisines ont été presque tous modifiés par la prononciation anglo-saxonne ; c'est ainsi que le village de *Vide-Poche* où les jeunes gens allaient autrefois gaiement débourser leurs écus dans les guin-

1. Saint-Louis fut fondé en 1764 par les Français. Elle fut le poste principal de la société privilégiée organisée dans la Louisiane pour l'exploitation des fourrures. En 1803 elle renfermait 1 200 habitants ; elle en compte 350 522 en 1881. Elle est reliée à la Nouvelle-Orléans par un service quotidien d'innombrables bateaux à vapeur. Elle dispute à Chicago le premier rang pour la vente des bois, des grains, la préparation des farines ; elle espère un jour supplanter New-York, et remplacer Washington comme capitale politique des États de l'Union. (Voy. un article de M. Simonin, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1875.)

2. Le Grand-Tower, ou Tower-Rock, est un rocher presque cylindrique, de 60 à 80 pieds de haut, isolé sur la rive gauche du Mississipi non loin du confluent de l'Ohio : le sommet est couvert de cèdres rouges. Par derrière se trouve un autre grand rocher partagé par des fentes en plusieurs tours perpendiculaires ; le groupe entier forme sur la rivière une porte d'un genre tout à fait original. (V. *Le voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, par Maximilien de WIED-NEUWIED.)



guettes, s'appelle désormais *White-Bush* (buisson blanc); on ne retrouve plus guère les colons français que dans les petites villes de l'intérieur, Sainte-Geneviève, Saint-Charles, Bellevue, Saint-Joseph, Hannibal, et sur les bords des



Le Mississipi de Louisiana à Cairo.

affluents du Missouri, l'Osage, la Mine, la Gasconnade. Là ils s'adonnent à l'élève du bétail, à la culture des céréales et de la vigne, mais surtout à la production des pommes, qui forment dans ces contrées une des bases de l'alimentation et, comme le pain, figurent à chaque repas.

Malgré l'aisance que leur procurent ces travaux et la liberté absolue dont ils jouissent, ces Français semblent généralement tristes; leur regard a une expression douloureuse comme celui de tous les exilés, car la France lointaine n'est plus qu'un rêve pour eux, et leurs puissants voisins leur ravissent peu à peu le langage, les mœurs, tout, sauf le souvenir de la patrie..... »

A Commerce, le Mississipi passe pour la dernière fois sur un lit de rochers. En aval, la plaine commence et « déroule jusqu'à la mer, sur une longueur de 1 800 kilomètres, l'horizon triste et uniforme de ses grands bois. » A l'entrée de cette plaine d'alluvions est le confluent de l'Ohio, et la ville de Cairo, située au milieu de terrains vaseux, malsains et putrides. Plus bas, le lit du fleuve s'élargit, les îles se multiplient; mais les rives, couvertes de forêts immenses, sont peu cultivées et peu habitées. Les ports sont au nombre de quinze, depuis Cairo jusqu'à la Balise; les méandres du fleuve sont énormes, et les bateaux, après un détour de plusieurs lieues, se retrouvent en vue de leur point de départ.

Les voyages en bateaux à vapeur. — » Il est rare que deux bateaux à vapeur du Mississipi suivent la même direction sans lutter de vitesse, « tirer la course, » comme on dit en Louisiane. On a vu des capitaines, dans leur désir sauvage de sortir vainqueurs de la lutte, s'asseoir sur la soupape de sûreté et donner leurs ordres de ce siège improvisé. D'autres, furieux de se voir devancés, ont essayé de couler le navire ennemi ou bien ont tiré des coups de pistolet sur le pilote qui le dirigeait. Ces courses occupent les loisirs des passagers pendant les longs voyages de huit, dix et quinze jours de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis ou à Cincinnati. La vie est si uniforme à bord et les spectacles qu'offrent les rivages du Mississipi se ressemblent tellement sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, que la perspective d'un incident ou même d'un danger plaît à toutes les imaginations. Quand la « tire à la course» manque, on en est réduit à la promenade sur l'avant du bateau ou sur le *Hurricane-deck*, terrasse bi-

fumée couronnant les deux étages de cabines. De cette terrasse, située à une quinzaine de mètres au-dessus du fleuve, on jouit, le soir, d'une admirable vue sur les forêts de l'horizon et sur les eaux du Mississipi, qui reflètent dans leur sein les nuages empourprés de l'occident. La beauté de la nature a néanmoins peu d'attraits pour les Américains : aussi les repas sont-ils la grande occupation de la journée à bord des bateaux. A peine le gong a-t-il résonné pour convoquer au festin les deux ou trois cents passagers, que ceux-ci accourent comme des écoliers, attendent avec impatience que les dames soient assises, puis se ruent sur les plats, entassent devant eux les viandes et les pâtisseries et mettent la table complètement au pillage. Après le repas, les dames retournent dans leur salon réservé, tandis que le sexe fort se dirige vers la table de jeu ou vers la buvette, et s'installe dans la tabagie pour digérer péniblement. Quand les passagers blancs se sont levés de table, les officiers du navire viennent manger à leur tour, puis les domestiques. Bientôt après sonne l'heure d'un nouveau repas ; le gong retentit une seconde fois, et, comme s'ils étaient à jeun, les passagers blancs reviennent avec un appétit formidable se précipiter à la curée. C'est ainsi que festins succèdent à festins, et la vaste table du bord est toujours servie.

» Parfois aussi un incendie vient animer cette vie monotone. Il est extrêmement rare qu'un bateau à vapeur chargé de coton ne prenne pas feu une ou plusieurs fois pendant son voyage de descente. Les balles sont empilées tout autour des cabines jusqu'au-dessus du *Hurricane-deck* ; les machines et les chaudières elles-mêmes sont tellement entourées de balles que les chauffeurs ont à peine la place nécessaire pour se mouvoir, et qu'il ne reste plus que deux ou trois pouces d'intervalle entre le fer chauffé au rouge et la matière inflammable ; des jours ménagés entre les balles de distance en distance laissent échapper des bouffées d'une intolérable chaleur. Il suffit donc d'une simple étincelle pour causer un incendie prévu que des pompes disposées d'avance aux endroits les plus dangereux doivent

instantanément éteindre. Cependant, les statistiques le disent assez, on ne réussit pas toujours à étouffer les flammes, et depuis 1812, époque du lancement du premier bateau à va-

Nouvelle-Orléans et Bouches du Mississipi.

peur sur le Mississipi, jusqu'en 1860, plus de quarante mille hommes ont trouvé la mort sur ce fleuve par des incendies,

des chocs ou des explosions. La durée moyenne d'un bateau à vapeur n'est que de cinq ans. »

Le Delta du Mississipi. — « Le nombre des bouches du delta mississipien change, on le devine, de siècle en siècle. Outre le Mississipi proprement dit, les branches du delta sont aujourd'hui l'*Atchafalayah*, le bayou *Plaquemine*, et le bayou *Lafourche;* les autres ont été supprimés par les atterrissements du fleuve ou par le travail de l'homme. Il y avait jadis un autre large affluent, le bayou *Iberville*, qui se déversait dans la mer par les lacs Maurepas et Pontchartrain ; mais, de nos jours, ce canal est presque oblitéré, et ne communique avec le lac Maurepas que pendant la période d'inondation..... Le delta mississipien tout entier n'est qu'une immense cyprière[1]; vu de haut, il apparaîtrait comme une mer d'arbres traversée par les lignes sinueuses du fleuve et de ses bras, et tachetée de lacs marécageux remplis de joncs et de nénuphars. La cyprière ne s'étend pas au delà des limites du delta.

» La bête qui caractérise le mieux la série animale de la Louisiane, c'est le crocodile. Pendant les belles journées d'été, quand un soleil implacable frappe sur la surface tranquille des lacs, on voit des centaines de ces animaux étendus sur la surface de l'eau comme d'énormes troncs d'arbres rudement sculptés. D'autres dorment au milieu des joncs, à demi engloutis dans la vase, et, dès qu'on s'approche d'eux, se précipitent brusquement vers l'eau, où ils tombent avec un lourd plongeon. Quand arrivent les premiers froids, le crocodile s'enfouit dans la boue, et sous cette tiède enveloppe dort son pesant sommeil d'hiver. Cet animal est, on le sait, d'une voracité sans égale; la cervelle, toute rudimentaire chez lui, ne peut se développer sous les lourdes écailles de sa cuirasse; tout queue pour

1. « Le cypre est un arbre droit, élancé, renflé à la base comme une bulbe » d'oignon; il s'appuie sur des contreforts durs et solides qui jaillissent du sommet » de la racine comme pour mieux s'ancrer dans le sol vaseux. Le sommet du » cypre s'épanouit en petites branches couvertes d'un feuillage vert pâle. A ces » branches pendent les longues fibres de la mousse appelée du nom caractéris» tique de *barbe espagnole;* souvent les cypres portent un si grand nombre de » ces longues chevelures grises, qu'ils prennent l'apparence ridicule de gigan» tesques porte-perruques. » (E. Reclus, *ibid.*)

nager, tout gueule pour absorber, il n'existe que pour atteindre et dévorer sa proie. En Louisiane heureusement, il trouve sur le bord fangeux des marécages assez de sarigues, de tortues et de rats musqués pour qu'il n'ait pas besoin de s'attaquer à l'homme ; cependant il arrive quelquefois des accidents, dont les victimes, fait singulier ! sont le plus souvent des nègres. Le même fait au reste a été remarqué dans les pays hantés par les jaguars, qui se jettent aussi de préférence sur les noirs, attirés soit par l'odeur particulière qui caractérise cette race, soit par la couleur de la peau. C'est dans les lagunes voisines du Mississipi qu'on rencontre surtout les crocodiles, qui se hasardent rarement dans le fleuve lui-même. Quand un créole rencontre un de ces animaux, il s'arme d'une longue bûche, comme on en trouve partout en Louisiane sur le bord des rivières, va droit au crocodile, enfonce la bûche dans sa gueule horriblement ouverte, et puis tue la bête à loisir.

» Les serpents ne sont pas moins nombreux que les autres reptiles ; ils se glissent partout, sous les grandes herbes, dans les creux des arbres, au fond des gerçures de la terre argileuse. Dans la cyprière, sur le bord des flaques, les serpents d'eau, gros comme des câbles noirs, s'enroulent dans la vase ; sous les troncs d'arbres abattus, dans la savane, les charmants serpents colliers se cachent en arrondissant les losanges pourpres et verts de leurs anneaux ; dans les jardins, les couleuvres suspendues aux rosiers se promènent de tige en tige, et sur le fleuve même on voit leurs têtes aiguës et plates se dresser au-dessus de l'eau, et suivre les esquifs en laissant des rides allongées onduler derrière elles. Malgré le nombre immense des serpents, les accidents sont rares en Louisiane, car tous ces ophidiens sont inoffensifs, à l'exception du redoutable serpent à sonnettes, du *bâtard sonnettes* et du *congo*. Le serpent à sonnettes (*crotalus horridus*) atteint quelquefois une longueur de 4 mètres et peut arriver à l'âge de vingt et vingt-deux ans puisqu'on a vu des serpents ayant ce nombre de sonnettes, vertèbres nues situées à l'extrémité de la queue. A cet âge, l'animal est lent dans ses mouvements, et bien que sa tête

soit grosse comme celle d'un chat, son venin est en réalité moins terrible que celui des petits serpents.

» Parmi tous ces reptiles, depuis l'alligator jusqu'au serpent à sonnettes, il en est certainement de hideux et d'effrayants; mais le fléau, la calamité, la malédiction de la Louisiane, ce qui change parfois la vie en un martyre de tous les instants, c'est un petit insecte, le maringouin. Rien ne le tue, ni les pluies, ni les sécheresses, ni la chaleur de l'été, ni le froid de l'hiver; le jour, on le voit partout volant par essaims; la nuit, on entend sans relâche le bourdonnement importun de ses ailes; il s'insinue à travers les fentes les plus étroites, il pénètre sous les voiles les plus épais, et se précipite sur sa victime en exécutant avec ses ailes une petite fanfare victorieuse. Sur les bords des eaux courantes vivent comparativement peu de maringouins, mais dans les plantations entourées de marécages le nombre en est tellement immense, qu'il est presque impossible de rester en place; même pour lire, il faut avoir recours à une marche rapide, et pendant les repas, un grand chasse-mouche balancé au-dessus de la table empêche les maringouins de s'attabler en même temps que les convives. Sur les rives du lac Pontchartrain, un étranger ne pourrait sans devenir fou passer plusieurs soirées en plein air; autour de lui, des nuages de maringouins germent incessamment dans les flaques d'eau croupissantes et grouillantes de vers; à chaque pas il voit une nouvelle masse noire s'élever avec un bourdonnement sinistre; bientôt il est couvert d'insectes acharnés qui le transpercent de leurs mille dards et boivent son sang par mille blessures; qu'il les chasse ou qu'il les écrase, d'autres plus avides viennent à la curée, et bientôt il ne lui reste plus qu'à courir en aveugle sur le bord du lac, furieux, désespéré, comme le cheval des savanes poursuivi par le taon. Dans ces tristes régions, les planteurs, pour éviter d'être harcelés sans cesse, tâchent autant que possible de passer leur vie sous une enveloppe de gaze; quant aux nègres, ils se badigeonnent d'argile avant d'aller dans les champs de cannes : pour tous la vie est un martyre. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait souvent une différence

de 100000 et 150000 francs entre les prix d'achat de deux plantations, dont l'une est infestée de maringouins, et l'autre comparativement libre. Ce fléau ne laisse pas d'avoir son importance économique[1]. »

Élisée Reclus[2], *Le Mississipi.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1859.)

Les « Big trees » ou gros arbres de Mariposa (Vallée de Yosemiti).

« Yosemiti est un nom magique qui non seulement en Californie, mais dans toute l'Amérique, produit sur l'imagination du voyageur le même effet que le nom de la Mecque sur l'âme du musulman. La vallée de Yosemiti est tout au moins pour le touriste américain à peu près ce que la Suisse est pour le touriste européen. Déjà même la renommée de cette contrée merveilleuse a franchi les mers, et tous les ans, des centaines de curieux, venant surtout d'Angleterre, se décident, pour faire ce pèlerinage pittoresque, à franchir, au prix de dépenses énormes, la moitié de la circonférence terrestre, et à subir toutes les fatigues d'un parcours de dix jours dans la montagne[3].

» A 6541 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes aux arbres géants. Ces arbres ne forment pas un groupe séparé; ils sont dispersés, au nombre de cinq

1. M. Reclus cite encore, dans la faune du delta, les grenouilles et les crapauds qui sont là dans leur empire, les jaguars, assez rares, les chats-tigres, chevreuils, sarigues et écureuils, immigrants venus des terres élevées, et les *carancrans*, sorte de corbeaux-vautours qui jouent le rôle des gallinazos et des zopilotes des contrées tropicales. (V. plus loin, *Amérique centrale.*)

2. M. Reclus (Elisée), né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) en 1830, est un des plus célèbres géographes de notre temps. Disciple de l'illustre Karl Ritter, dont il suivit les leçons à l'Université de Berlin, familier avec presque toutes les langues de l'Europe, il a parcouru de 1852 à 1857 l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, et publié dans divers recueils les résultats de ses voyages. — Outre son *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*, on lui doit *La Terre* (2 vol. Hachette, 1867-68), et l'admirable ouvrage en cours de publication, *Nouvelle Géographie universelle* (Hachette, 1875-1882, 7 vol. in-8°) qui formera 15 volumes et restera le monument géographique le plus considérable de notre époque par l'étendue et la sûreté de la science, la grandeur de la composition et la beauté de la forme.

3. M. de Hübner, qui a visité aussi la vallée de Yosemiti et les *Big trees*, nous apprend qu'aucun chemin de fer n'y conduit; seuls, quelques tronçons de routes suivis par la diligence qui transporte pêle-mêle mineurs et touristes. Distance, aller et retour, 440 milles : prix de locomotion, 480 francs!



cents environ, dans toute la forêt. On les trouve à partir de 4800 pieds jusqu'à 8000 pieds. Ils appartiennent à l'espèce des sapins du nord, et ont reçu en botanique le nom de *Sequoia gigantea*. Le nom de Wellingtonia leur avait été donné d'abord par les Anglais, mais l'orgueil américain a



San-Francisco et la Sierra-Nevada (Yosemiti valley).

repoussé cette désignation, et un indien Cherockee a été préféré au vainqueur de Waterloo. On trouve encore des sequoias dans d'autres parties de la Sierra Nevada ; le groupe de Calavera, par exemple, rivalise avec celui de Mariposa, que nous allions visiter. Mais à Calavera la civilisation s'étale avec son cortège habituel d'hôtels, de théâtres, de jeux de toute sorte, etc. A Mariposa, au contraire, on ne rencontre que la seule nature. La forêt de Mariposa et la vallée de Yosemiti ont été données par le gouvernement des États-Unis à l'état de Californie, qui doit

les conserver comme « parc national », et veiller à ce que rien n'endommage les beautés naturelles de ce « parc. » Une commission spéciale, nommée par la législature californienne, exécute sévèrement cette sage loi.

» Le premier des arbres géants qui s'offrit à nos regards était un colosse étendu à terre. Au moyen d'une échelle, nous grimpâmes sur le tronc et nous nous promenâmes là comme sur une route; ce tronc est assez large pour qu'une voiture puisse circuler dessus. Cet arbre que l'on appelle le Colosse, a, au-dessus de la racine, une épaisseur de 32 pieds et une circonférence de 102. Il ne reste du tronc qu'une longueur de 150 pieds, l'écorce, qui a un pied et demi d'épaisseur, a presque entièrement disparu. Le feu a détruit la partie du tronc qui manque; mais on voit encore sur le sol le creux que l'arbre a fait en tombant. Quand il était debout, cet arbre devait avoir environ 40 pieds d'épaisseur, 120 de circonférence, et sa hauteur devait être de 400, c'est-à-dire 36 seulement de moins que la flèche de Strasbourg. On évalue l'âge de ce géant à trois mille quatre cents ans. Ces chiffres paraissent tellement incroyables qu'on hésite à les donner; mais ils sont très certains, puisqu'ils sont encore assez nettement attestés par les cercles de croissance de l'intérieur du tronc. Un autre arbre, mesuré par Agassiz[1], peut, selon lui, prétendre à mille huit cents ans. Les plus gros sequoias remontent très certainement au-delà de Jésus-Christ. Leur jeunesse date à peu près du temps de Moïse ou du temps où Salomon bâtit le temple de Jérusalem.

» On se trompe aisément dans l'appréciation de la hauteur de ces colosses, et l'erreur provient sans doute de l'énorme dimension de leur circonférence. Pour se rendre bien compte de leurs proportions, il faut les comparer dans son esprit à des édifices connus. Par exemple, à Mariposa, il y a par douzaine de ces arbres de 250 pieds, c'est-à-dire qui dépassent la hauteur des clochers de cathédrale.

» ...Les rameaux des sequoias ne sont pas si beaux d'aspect que ceux des autres conifères; ils ont quelque chose

1. Sur Agassiz, voir le chapitre *Brésil*.

de massif, de ramassé. Souvent ces rameaux, dont le plus bas sort du tronc à une hauteur de 80 à 100 pieds, ont l'épaisseur et la force de beaux arbres ordinaires. Il n'est pas rare que les cimes extrêmes des sequoias soient brisées, sans doute par les tempêtes, et cela, peut-être depuis des centaines d'années. Beaucoup ont été plus ou moins brûlés par de terribles incendies, et ces dégradations en ont sensiblement diminué la beauté.

» Notre cavalcade s'avança pendant plusieurs milles à travers l'antique forêt, admirant les colosses qui se présentaient tantôt isolés, tantôt par groupes. Notre chemin nous fit plus d'une fois passer à travers des arbres dont le cœur avait été détruit par l'incendie; debout sur notre selle, nous traversions ces arbres comme une voûte. Les plus beaux sequoias portent des noms étalés sur leurs troncs en lettres d'or gravées dans des tables de marbre. Il est certainement très utile de donner des noms aux arbres, car autrement on ne saurait comment les désigner ou les comparer entre eux. Mais les noms adoptés sont pour la plupart très malheureusement choisis; ce sont presque toujours ceux de riches parvenus américains et de femmes frivoles qui ont ainsi cherché à s'immortaliser. Je remarquai dans ce genre les noms suivants : *Scott, Stanford* (potentats de lignes de chemins de fer); l'*Empereur Norton*, — l'arbre de cet habitant de San-Francisco a eu l'esprit de s'abattre et il gît maintenant à terre! — *Mademoiselle Emma, Mademoiselle Marie*, *Brigham Young* et sa femme, etc. De pareils noms, imposés à des géants qui jaillissaient du sol au temps des Pharaons, me parurent profondément ridicules. Je préfère les noms géographiques qui rappellent des États, comme l'*Ohio*, l'*Illinois*, etc., ou bien même des noms mythologiques comme les *Trois-Grâces*. Les arbres qui ont reçu ce dernier nom sont trois magnifiques géants, de 275 pieds environ, qui forment un groupe pittoresque. Entre eux on pourrait construire une haute cathédrale, pareille à l'église la plus élevée de New-York, la Trinité; de leurs rameaux les plus élevés, ils ombrageraient le clocher placé à leur centre. Le plus énorme des colosses

de Mariposa est l'*Ours gris*, qui se dresse seul isolé à 300 pieds. Son tronc a 33 pieds de diamètre et 112 de circonférence. Sa branche la plus basse est à 80 pieds au-dessus du sol, elle a environ 6 pieds d'épaisseur. A l'endroit où est placé ce rameau, le tronc a encore une épaisseur de 20 pieds. »

Théodore KIRCHOFF,
Les Merveilles de la vallée de Yosemiti.
(Trad. par M. Délerot, *Tour du Monde*, 1876, 2e sem.)

Mariposa est en quelque sorte le vestibule grandiose de la vallée de Yosemiti. La vallée elle-même, qui a 2 lieues de long et une demi-lieue de large, est dominée par d'imposantes masses granitiques : le *Capitaine*, le *Dôme du nord*, le *Dôme du sud*, la *Sentinelle*, la *Cathédrale*, le *Voile de la Fiancée*, qui s'élèvent, comme des murailles verticales du fond de la vallée verdoyante, à 4 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, épanchant leurs cascades écumantes au milieu des forêts de sapins. Les trois cascades de Yosemiti n'ont pas de rivales au monde pour l'abondance des eaux et la grandeur du spectacle : leurs chutes sont de 1 600, 600 et 434 pieds de hauteur, leur largeur atteint 300 pieds à la base. Malgré l'éloignement et les difficultés du voyage, les visiteurs y viennent en grand nombre, trois mille environ chaque année. M. Kirchoff parle avec un véritable enthousiasme des trois hôtels de style rustique que des industriels y ont construits déjà et qui sont, dit-il, de vrais modèles d'élégance et de confortable, propres à exciter l'envie de l'Europe. « Dans ces vastes salles, bien saines, le voyageur » fatigué est tout ravi de trouver non seulement un bain très » élégant, mais tout un arsenal de flacons renfermant de l'ar- » nica, des huiles, des essences, etc. On a même pensé au fil » et aux aiguilles, pour remettre en place les boutons que la » course dans les montagnes a pu faire sauter. » Quelle prévoyance admirable chez ces maîtres d'hôtel ! Et que dire de l'Allemand de Hambourg qui a installé, en face de l'établissement de bains, un magasin de petits objets de bimbeloterie, fabriqués avec des bois de la Sierra-Nevada, et tout un étalage de cannes, de coffrets, et d'objets de tout genre faits avec du bois des arbres géants ! A quand l'éclairage de Yosemiti à la lumière électrique, et l'installation d'une scierie mécanique ou d'un casino musical dans la vallée de la Merced, en face de la Vernalfall et de la grande cataracte de la Nevada ?....

Une autre curiosité naturelle des Etats-Unis se trouve dans le Kentucky : ce sont les fameuses grottes de Mammouth, « sou- » terrains extraordinaires, où l'on a constaté jusqu'ici 226 ave- » nues, 57 dômes, 17 lacs, 7 rivières, 8 cataractes, 32 puits » ou plutôt 32 abîmes, dont quelques-uns sont d'une profon- » deur et d'un diamètre extraordinaires. » Il faut citer aussi les pyramides de rochers, de formes bizarres et tourmentées, qui se dressent dans la vallée du Haut-Missouri (Nebraska) et qui, de loin, ressemblent aux ruines d'immenses cités détruites[1].

Le parc national des États-Unis

Les Etats-Unis renferment encore d'autres sites d'une étrange et merveilleuse beauté. Au N.-O. du territoire de Wyoming, aux confins des territoires de Montana et d'Idaho, dans la haute et sauvage région montagneuse d'où rayonnent la Suasse, affluent de la Columbia, le Madison, le Gallatin et la Yellowstone, affluents du Missouri, s'étend un plateau désert, coupé de gorges profondes (*canones*), de précipices effrayants, de lacs et de cascades, et dominé par de hautes cimes volcaniques que couronnent des cratères. Les phénomènes les plus extraordinaires sont les *geysers*, sources chaudes, jets de vapeur continus ou intermittents, qui s'élancent du milieu des rochers par centaines avec des grondements terribles. Ces sources bouillantes d'eau vaseuse et sulfureuse jaillissent à des hauteurs qui varient de 2 à 50 pieds, sur une largeur de 5 à 30. La vallée de la Firehole (Haut-Madison) est le principal théâtre des geysers ; quelques-uns y atteignent des proportions immenses : le *Château-Fort* et la *Grotte* s'élancent à 60 pieds ; le *Vieux Fidèle*, à 125 ; le *Géant*, à 200 ; la *Ruche*, à 219. Voici la description que M. le lieutenant Doane, qui accompagnait M. Washburn dans l'exploration de ces contrées, a donnée du plus imposant de ces geysers :

« En haut de ce rebord rocheux est la source jaillissante que nous appelâmes la *Géante*. Le bassin est entouré d'épaisses franges de rocs, et les eaux, en débordant, y ont déposé des stalagmites en couches solides. Quand une éruption approche, le bassin se remplit graduellement d'eau bouillante jusqu'à quelques pieds de sa surface, puis tout à coup des ébranlements

---

1. MM. Poussielgue et Deville ont visité les grottes de Mammouth, et en ont donné une description dans le *Tour du Monde* (année 1863). — M. E. de Girardin a raconté aussi dans le *Tour du Monde* (année 1864) son voyage dans les mauvaises terres du Nebraska. — Nous aurons souvent l'occasion de citer le *Tour du Monde ;* qu'il nous soit permis d'offrir ici notre hommage aux collaborateurs et à l'éditeur de cet excellent recueil ; sous l'éminente direction de M. le sénateur Edouard Charton, il a déjà rendu, depuis vingt-cinq ans, d'inappréciables services à la science géographique en la vulgarisant, et conquis du premier coup à juste titre, en France et à l'étranger, un rang élevé dans la faveur publique. Nous ne saurions trop en recommander la lecture instructive et attrayante aux élèves de nos écoles et à quiconque est encore la dupe de cet absurde préjugé, que la géographie est chose aride, ennuyeuse, un assemblage de mots bizarres, bons à fatiguer la mémoire sans profit pour l'esprit.



Le geyser en éventail.

violents se produisent, et d'immenses nuages de vapeurs sont lancés à 300 pieds de haut. L'ensemble de la masse d'eau, de 20 à 25 pieds de large, s'élève en une seule colonne gigantesque jusqu'à 90 pieds de haut, puis, de son centre, sortent cinq grands jets qui légèrement appuyés les uns sur les autres, atteignent l'altitude sans égale de 300 pieds au-dessus du sol. La terre tremble sous ce déluge d'eau, qui s'écoule en poussant mille sifflements aigus ; des arcs-en-ciel entourent les cimes des jets de leurs rayonnements radieux, et leur font une auréole diaprée. La chute des eaux creuse et entraîne les strates écailleuses du cratère, et un flot bouillant descend les pentes jusqu'à la rivière. Ce geyser est la fontaine la plus colossale, la plus majestueuse et la plus effrayante qui existe sur notre globe. Après avoir joué ainsi vingt minutes, le geyser s'affaisse graduellement, l'eau disparaît dans le cratère, les vapeurs cessent de sortir et tout est calme. Ce geyser joua trois fois dans l'après-midi. Ses eaux sont d'une couleur d'eau de mer très foncée, limpides et très belles. Au moment des éruptions, quand les jets atteignent leur plus grande hauteur, leurs ondoiements, leurs élans, leurs chutes, les brisements de la lumière du soleil à travers leurs gerbes ascendantes et retombantes forment un spectacle qu'aucune description ne pourrait rendre exactement. Nous étions tous en proie à un véritable délire d'enthousiasme[1]... » HAYDEN, DOANE et LANGFORD,

Le Parc national des Etats-Unis, trad. par M. Délerot.

(*Tour du Monde*, 1874.)

Le Colorado, qui, depuis 1878, est devenu soudain le pays minier le plus riche de l'Union, le rival de la Californie et du Nevada, le rendez-vous des *prospector* et des aventuriers, est aussi un des pays des merveilles naturelles les plus renommées de l'Amérique du Nord. Les environs de Denver, la capitale florissante du Colorado, qui en dix ans a vu sa population s'élever de 6500 à 100000 habitants sont désormais célèbres, non seulement par l'inépuisable richesse de leurs filons (à Leadville, George-Town, Cleer-Creek, Boulder), mais aussi par les sources de l'Arkansas et les gorges sauvages du Colorado.

« Le Peach-springs-Canon est une longue vallée, encaissée entre deux mu-
» railles de grès rouge. Les points de comparaison manquent pour en apprécier
» la hauteur. Elles ont, parait-il, 7 à 800 mètres, et les taches sombres qui ap-
» paraissent là-haut, dans la roche, comme des nids de passereaux aux creux
» d'un mur, sont des excavations énormes dans lesquelles tiendrait sans peine
» une maison à quatre étages. Les couches du terrain, distinctes les unes des
» autres, donnent à ces parois l'aspect d'un escalier de géants. C'est là le carac-
» tère original de tous les paysages de la contrée. Devant nous, barrant le
» Canon, une pyramide se dresse, régulièrement étagée. Sous les rayons du
» soleil qui décline, ces montagnes nues passent par les nuances les plus féeri-
» ques de carmin et d'or. Au fond de la vallée, des plantes grasses nombreuses,
» cactus aux formes bizarres, croissent comme dans une serre chaude à la
» faveur du rayonnement de chaleur que leur renvoient les rochers... Les mon-
» tagnes qui dominent cette vallée solitaire dont le fleuve tient toute la largeur
» atteignent 2000 mètres ; elles surmontent les rives abruptes d'édifices singu-

Lorsque les voyages d'exploration du général Washburn, de MM. Doane, Langford et Hayden eurent révélé « cette région de merveilles », l'opinion publique s'émut, et le congrès de Washington, fier de les posséder sur le sol de l'Union, et fortement soucieux de leur conservation, résolut de les mettre sous la protection des lois. Le 18 décembre 1871, le Sénat fut saisi par un de ses membres d'une proposition, bientôt après présentée à la Chambre des représentants, et qui fut, le 27 février 1872, l'objet du rapport suivant :

« La proposition soumise au vote du Congrès a pour but de soustraire à toute occupation par des particuliers et de mettre sous la protection de l'État une partie du sol américain, de 55 milles sur 65, située vers les sources de la Yellowstone et du Missouri ; cette région serait désormais un grand parc national, dont la jouissance pleine et entière resterait réservée au peuple américain.

» L'espace compris dans les limites indiquées n'est pas susceptible d'une culture productive, et les hivers y sont trop durs pour que l'élève du bétail y soit possible. Toutes les fois que l'altitude d'un district montagneux dépasse 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est douteux qu'une population vienne s'y établir, à moins qu'il ne renferme des mines précieuses. Ici, l'altitude est supérieure à 6000 pieds, et le lac Yellowstone, qui occupe une superficie de 15 milles de large sur 22 de long, ou 330 milles carrés, se trouve à 7427 pieds. Les chaînes de montagnes qui entourent la vallée ont de 10 à 12000 pieds, et sont couvertes de neige toute l'année. Toutes ces montagnes sont d'origine volcanique, et il n'est pas probable qu'on y découvre jamais des mines ou des minéraux de grande valeur. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, le climat est pur et fortifiant, les orages et les pluies y sont rares, mais le thermomètre y tombe souvent à 3 ou 4 degrés au-dessous de zéro. Il n'y a pas un mois de l'année sans gelée. A une époque géologique relativement moderne, toute la région a été le théâtre des phénomènes volcaniques les plus prodigieux qui se soient produits dans notre pays. Les sources d'eau chaude et les geysers qui s'y rencontrent représentent la période de terminaison de ces phénomènes, ce sont les voies, les passages qui donnent une dernière issue aux produits de cette activité souterraine si remarquable. Toutes ces sources chaudes sont ornées de décorations plus belles que toutes celles que l'art humain a jamais pu concevoir, et il a fallu aux mains habiles de la nature des milliers d'années pour les former. Certaines personnes attendent le printemps prochain pour se mettre en possession de ces étonnantes curiosités, pour faire mar-

---

» liers. On pourrait croire qu'en ces lieux, les Titans ont cherché à escalader » le ciel, et que ces gradins gigantesques sont les ruines de leurs travaux, les » derniers vestiges de leur audacieuse tentative. En parcourant ces profondeurs » mystérieuses qui eussent dignement servi de vestibule à l'Enfer de Dante, on » se sent saisi d'admiration pour l'homme qui a osé le premier leur arracher » leur secret. C'est au major Powell qu'en revient toute la gloire : son voyage » n'est qu'une série de péripéties émouvantes et terribles. Tantôt cheminant » avec ses compagnons sur la crête des escarpements, il lui fallait supporter » toutes les angoisses de la soif. Les flots roulant à des milliers de pieds au-» dessous d'eux aiguisaient leur supplice. Les malheureux devenaient fous, et » voulaient se précipiter dans le vide. Tantôt ils suivaient le fond du précipice. » Alors les eaux tant désirées entraînaient l'esquif vers des cataractes incon-» nues, au milieu de l'obscurité des gorges. Maintes fois jetés au milieu du » remous, les hardis voyageurs faillirent trouver la mort. » (F. MOREAU, *Aux États-Unis*, p. 105 ; Paris, Plon, in-12, 1888.)

chandise d'échantillons magnifiques, et entourer ces rares merveilles de clôtures, afin d'exiger une redevance des visiteurs. Avant peu d'années, cette contrée sera un rendez-vous pour les visiteurs de toutes les classes venant de toutes les parties du monde. Les geysers d'Islande, qui ont intéressé les savants et les voyageurs de toutes les nations, deviennent insignifiants à côté des sources chaudes des bassins de la Yellowstone et de la Firehole. Aucune autre région ne l'emportera sur celle-ci pour les malades.

» Si la proposition qui vous est soumise ne devient pas une loi dès cette session, les vandales qui se préparent à entrer dans cette région de merveilles vont, en une seule saison, enlever toutes ces curiosités si précieuses que rien ne pourra faire recouvrer et qui ont coûté des milliers d'années à l'industrie sans égale de la nature[1]. »

Les bisons.

Le bison se distingue du bœuf, avec lequel il a été longtemps confondu, par la forme de son front, la longueur de sa taille, la largeur de ses sabots, la longueur de son poil et sa face renfrognée, qui lui donne un aspect farouche. Il a plusieurs points de ressemblance avec le bœuf domestique, et, quand il est pris en bas âge, il se laisse facilement apprivoiser.

Jadis les bisons d'Amérique formaient des troupeaux interminables, composés de milliers et même de millions d'individus; des voyageurs dignes de foi affirment avoir vu des colonnes de ces animaux arrêter des convois et défiler, sans interruption, pendant des heures entières. Dans leurs migrations les troupeaux tracent de véritables routes à travers la prairie, et parfois traversent les fleuves sur la glace ou à la nage. Lewis et Clarke racontent que le bateau fut arrêté sur le haut Missouri par une véritable digue de bisons, mesurant un mille d'épaisseur. Mais cette race, si l'on n'y met ordre, est condamnée à disparaître, comme l'élan et le caribou qui ont émigré vers le nord, comme le cerf qui est devenu très rare, comme l'ours, le loup et la panthère, rejetés dans les forêts de l'est et désormais peu redoutés des colons. Le bison, jadis roi de la prairie, maître du territoire qui s'étendait du 30e au 64e degré de latitude nord, est confiné aujourd'hui, au midi, dans quelques territoires du Texas, du Colorado et du Kansas, et, au nord, dans une partie du Montana et des districts avoisinants. Comment s'en étonner, quand on sait que, de septembre à décembre 1872, les chasseurs de Dodge-City (Wisconsin) abat-

1. Les conclusions de ce rapport furent adoptées, et, le 1er mars 1872, une loi du Congrès déclarait *Parc national* la région indiquée. Le Parc national était placé sous l'administration directe du secrétaire de l'intérieur, chargé de prendre toutes les mesures de conservation et d'aménagement qui seraient jugées nécessaires. (V. plus loin, la carte des *Montagnes Rocheuses*.)

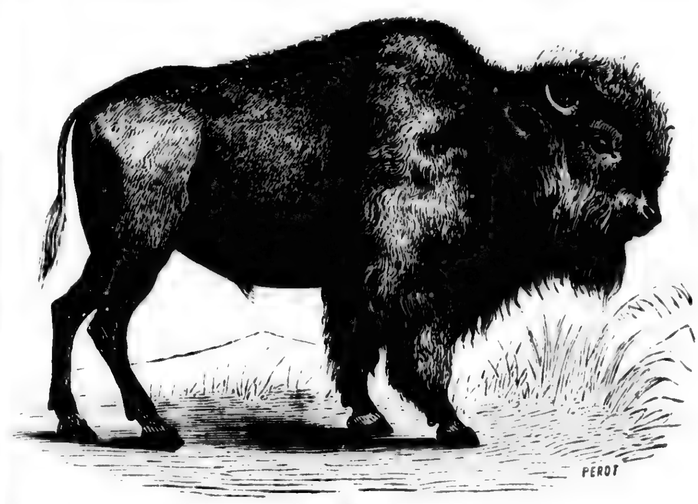
tirent 50000 bisons, et que, dans le seul mois de janvier 1873, la sanglante boucherie continua et donna un excédant de 150 pour 100 sur celui du mois précédent[1] ! Depuis quelques années, les Européens ont employé les peaux de bisons pour la fabrication des cuirs, et, dans le Kansas seulement, des chasseurs blancs (*buffalos skinners*, écorcheurs de bisons) ont massacré dans ce but plus d'un million de bisons en quelques années. Certaines contrées n'ont été préservées d'un dépeuplement total que par l'énergie de quelques hommes prévoyants. Cette destruction en masse est d'autant plus déplorable que la peau du bison ne donne qu'un cuir poreux et de qualité inférieure, vendu à un prix minime. La chair du bison a été de tout temps la base de l'alimentation des tribus indiennes. Les morceaux les plus délicats sont mangés frais ; le reste est transformé en conserve sous le nom de *pemmican* (*pémikehigan*). Découpée en longues et étroites lanières, tantôt la chair, suspendue à des claies de bois, est desséchée, pliée et liée en paquets, tantôt exposée à une chaleur ardente, réduite en petits morceaux, arrosée de graisse fondue, avec laquelle on la mélange, elle est cousue dans des peaux de bisons ; en se refroidissant, elle devient dure comme de la pierre. Le pemmican est, dit-on, d'un goût très agréable.

La chasse aux bisons.

« Les Indiens de l'Illinois avaient l'habitude, pour s'emparer plus facilement d'un troupeau de bisons, de l'entourer d'un cercle de feu, que ces animaux n'osaient franchir. Le plus souvent ils les chassaient à cheval, avec l'arc et la lance. Des cavaliers, presque entièrement nus, tenant de la main gauche cinq ou six flèches, et de la droite un fouet pesant, s'approchaient du troupeau, choisissaient chacun leur proie et s'efforçaient de l'isoler, puis, quand ils jugeaient le moment favorable, décochaient une flèche à l'animal avec tant de vigueur, que le fer pénétrait jusqu'au cœur... Lewis et Clarke[2] décrivent aussi une méthode qui

1. Le *Métis*, journal français publié à Winipeg (Manitoba), dit que pendant l'hiver de 1875 à 1876, 120000 bisons ont été tués dans la région dont le fort Mac-Leod est le centre. En trois ans (1881-1884) on en a abattu 5500000.
2. *Lewis and Clarke Expedition*, I, 235.

était jadis en usage parmi les Minnetaries du Missouri supérieur : le jeune homme le plus actif de la tribu roulait autour de son corps une peau de bison, en disposant les cornes et les oreilles à peu près comme elles le sont dans l'animal vivant, puis, choisissant le moment où les bisons se trouvaient rapprochés d'un précipice ou de la rive abrupte d'un cours d'eau, il se glissait subrepticement au milieu d'eux. A un signal donné, ses compagnons se mettaient à



Le bison.

courir autour du troupeau, et l'effrayaient de telle façon que les ruminants stupides, guidés d'ailleurs par le faux bison, couraient éperdus vers l'abîme, où ils tombaient pêle-mêle, tandis que l'Indien, cause première de tout ce désastre, disparaissait subitement dans quelque excavation naturelle. A l'embouchure de la rivière Judith, dans le Missouri, Lewis et Clarke ont vu de véritables monceaux de carcasses de bisons, derniers vestiges d'un de ces massacres opérés par les Minnetaries...

» ... De nos jours, ces diverses méthodes sont tombées en désuétude, et on pratique exclusivement la chasse à cheval et la chasse silencieuse. La première, presque aussi dangereuse pour ceux qui s'y livrent que pour les ani-

maux qui en sont l'objet, est en grande faveur auprès des officiers et des soldats de la cavalerie des États-Unis; la seconde, au contraire, qui n'exige ni courage, ni adresse, est préférée par tous ceux qui, dans la poursuite du bison, cherchent moins le plaisir que le profit. Dans cette chasse silencieuse, il faut éviter avec soin de se mettre sous le vent du troupeau, l'odorat des bisons étant extrêmement subtil, et leur révélant de fort loin la présence de l'ennemi: mais une fois cette précaution prise, le chasseur, armé d'une bonne carabine, peut s'approcher du troupeau à une distance de 1000 yards, si la plaine est complètement nue, de 100 yards (le yard vaut $0^m,904$), si elle est couverte de hautes herbes, et de 20 à 30 pas, si elle est parsemée de buissons ou coupée de fondrières.

» ... Le métier de tueur de bisons est extrêmement pénible et exige une santé de fer; aussi voit-on souvent, comme dans l'hiver de 1871, des chasseurs moins robustes que les autres périr de froid dans le nord du Kansas. A cette vie sauvage le corps s'endurcit rapidement, mais l'intelligence ne tarde pas à s'atrophier. N'ayant pas de besoins, le chasseur de bisons devient forcément prodigue et imprévoyant, et, se tenant constamment en dehors de la société, il néglige peu à peu les soins les plus élémentaires de propreté. Vêtu d'un mauvais sarrau de toile toujours maculé de sang et de graisse, les cheveux et la barbe incultes, il couche généralement à la belle étoile, hiver comme été; sa nourriture consiste essentiellement en viande de bison, à laquelle il associe parfois des pommes de terre et des fruits, et en café, qu'il prend sans lait ni sucre. Coupant la viande avec son couteau poignard, et mangeant avec ses doigts, il a renoncé complètement à l'usage de la cuillère et de la fourchette, et n'a pour toute batterie de cuisine qu'une rôtissoire, un grand filtre à café, un gobelet et une assiette d'étain. Outre le couteau qui lui sert à écorcher les bisons, il porte presque toujours un de ces lourds mousquets en usage dans l'ouest des États-Unis : car il méprise souverainement les fusils légers. Avec des armes aussi imparfaites, le tir manque naturellement de justesse, aussi n'est-il pas rare

de voir des bisons qui n'ont pas été tués sur le coup, mais qui n'ont eu qu'une jambe brisée par la balle du chasseur. »

D'après J.-A. Allen,
Les Bisons d'Amérique, 1876, in-4°, Cambridge,
trad. par M. E. Oustalet,
(*Revue scientifique*, 28 juillet 1877.)

Le chemin de fer métropolitain à New-York.

« La ville de New-York, étant comprise tout entière dans une presqu'île resserrée entre l'Hudson et un bras de mer, qu'on appelle l'East-River, a plus de 15 milles en longueur, tandis que dans sa plus grande largeur elle n'en compte que 4 et le plus généralement 3; le problème était donc de transporter rapidement les voyageurs dans le sens de la longueur, les nombreux tramways qui croisent la ville assurant pleinement les communications dans le sens de la largeur. Les Américains ont résolu ce problème de la manière la plus simple. Au lieu d'enfouir leur chemin de fer sous terre, ils le font passer en l'air, sur des piliers en fer qui se terminent en fourche et qui sont reliés les uns aux autres par des poutrelles de même métal. Le chemin de fer suit ainsi les rues ou plutôt les avenues qui sont dans le sens de la longueur.

» Lorsque l'avenue est étroite, les deux voies sont juxtaposées et se solidifient l'une par l'autre. Au contraire, lorsqu'elle est large, chaque voie suit à peu près le trottoir, reposant sur un seul pilier et passant environ à la hauteur du premier étage des maisons. Les wagons articulés tournent presque à angle droit lorsque le chemin de fer emprunte une rue pour passer d'une avenue dans une autre. Il y a environ trois stations par mille; le prix du trajet est uniformément fixé à 10 cents (50 centimes), ce qui facilite singulièrement la distribution des billets et permet à chacun suivant ses convenances de modifier son itinéraire en route. Les trains vont à l'allure d'environ 12 milles à l'heure; comme ils ne sont jamais composés que d'un petit nombre

de wagons et qu'il n'est pas possible d'en rajouter, le public s'entasse au besoin dans les grandes voitures dont les sièges sont disposés dans le sens de la longueur et se tient debout dans le couloir. Personne ne songe à se plaindre. Tel qui est debout aujourd'hui sait qu'il sera assis demain. Il est impossible de trouver une solution plus simple, plus économique au problème des chemins de fer métropolitains, et depuis trois ans que ce système fonctionne à New-York, il n'a donné lieu à aucun accident. »

OTHENIN D'HAUSSONVILLE, *A travers les Etats-Unis.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 fév. 1882.)

Complétons cette description par les détails suivants empruntés à une très intéressante relation également récente :

« Rien de plus extraordinaire que l'aspect de la troisième avenue à New-York. La rue s'étend à perte de vue, toute droite, bordée de maisons découpées par des raies blanches, pour simuler les briques. Ces habitations ont un air de nouveauté et de fragilité qui fait penser aux jouets d'enfants de Nuremberg. L'air est traversé, dans toutes les directions, par des réseaux entremêlés de fils électriques appuyés sur de grands poteaux blanchis à la chaux comme les épouvantails dans nos moissons mûres. Puis de chaque côté de la rue, au-dessus de la tête des chevaux, soutenue par des supports si fragiles que de loin ils semblent disparaître, plane cette image de la stabilité et de la puissance : une ligne de chemin de fer pour laquelle le sol même nous paraît à peine assez ferme. En bas, la foule circule, le petit marchand offre en glapissant ses crayons et ses allumettes, cinquante voitures roulent à la fois, et du « bout de l'horizon accourt avec furie » et avec un grondement sourd accompagné d'un léger panache de fumée la locomotive laissant derrière elle un bruit de ferrailles qui ne cesse jamais. Pour pouvoir passer d'une ligne à l'autre en cas d'accident, une sorte de pont reliant les deux voies permet de faire passer les trains de l'une à l'autre... Pour éviter les déraillements, une file de fortes pièces de bois, solide-

ment fixées, court tout le long de la voie. Elle est destinée à empêcher une voiture ayant quitté les rails de tomber dans la rue. Les stations, espacées de 300 mètres environ, se trouvent placées sur une plate-forme au croisement de deux rues. On y arrive par deux escaliers : l'un servant aux voyageurs montant, l'autre aux voyageurs descendant. On évite ainsi toute rencontre. Le matériel est construit avec le plus grand soin. Pour diminuer autant que possible le poids des locomotives et des wagons, on les fait rouler sur des roues en papier, fabriquées par un procédé relativement nouveau. La pâte à papier est comprimée par la force hydraulique, jusqu'à devenir aussi dure que le bois, tout en gardant par son homogénéité une résistance et une élasticité beaucoup plus grandes. Ce papier, maintenu au moyen de bandages en acier, réunit admirablement les deux qualités indispensables : solidité et légèreté. Sous la locomotive, un grand réservoir en tôle reçoit les cendres, les eaux d'épuration et tout ce qui pourrait tomber sur les passants. »

EDOUARD DE LAVELEYE,
Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.
(*Tour du Monde*, 24 déc. 1881.)

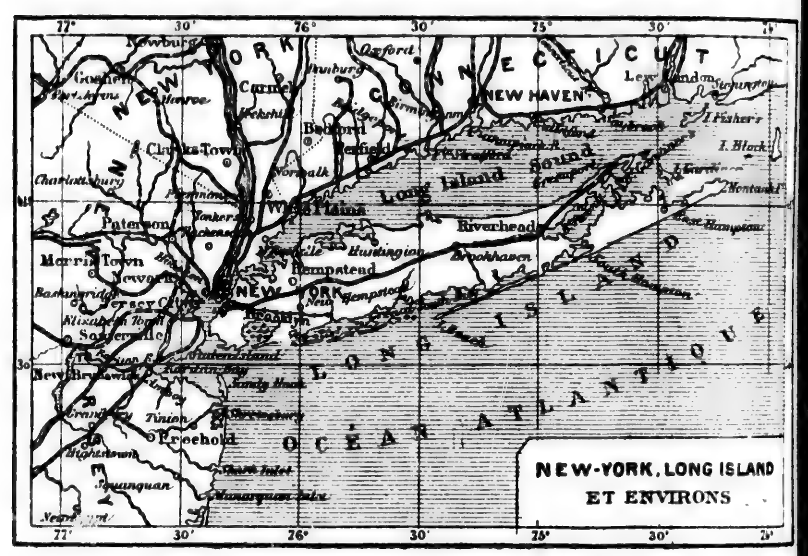
Le pont suspendu de Brooklyn à New-York.

« Si les chemins de fer aériens sont une preuve de l'esprit d'entreprise du peuple américain, le pont suspendu qui doit relier New-York, la ville-mère, à Brooklyn, sa fille aînée, presque sa sœur, montre jusqu'où peut aller sa témérité. Il a fallu ici encore des conditions topographiques toutes spéciales pour rendre abordable le problème d'un pont jeté sur un bras de mer de 900 mètres de largeur, tout en laissant passage aux plus grands navires.

» La presqu'île de Manhattan, où est bâti New-York, est formée en dos d'âne. De l'arête centrale une pente douce s'abaisse vers la mer qui l'entoure. Brooklyn est aussi située sur la déclivité d'une colline bordant la rivière de l'Est. Cette disposition particulière permet d'arriver au ni-

veau du pont, sans rampes trop longues ou trop marquées.

» Il devenait indispensable d'établir une communication facile avec Brooklyn, qui, actuellement, compte près de 300000 habitants, et qui se trouve être, en fait, un faubourg de New-York. Beaucoup de personnes ayant leur bureau à New-York habitent Brooklyn. Il en résulte un mouvement si considérable que soixante lignes de « ferries » ou bateaux à vapeur destinés exclusivement à la traversée du fleuve y suffisent à peine. Ces *ferry-boats* sont constamment en mouvement. Ils n'arrivent à la rive que pour en



New-York, Long-Island et environs.

repartir cinq minutes après. Vienne un jour de brouillard, une tempête ou des glaces, et tout le trafic est interrompu, toute communication impossible ou difficile. Se figure-t-on tous les ponts de la Seine subitement barrés et le Paris de la rive gauche séparé de la Bourse et des boulevards, et cela dans des conditions que les mœurs américaines rendent doublement insupportables ?

» Le pont suspendu de Brooklyn n'était pas achevé lorsque j'étais à New-York et il ne le sera que vers la fin de 1882,

si les calculs des ingénieurs se vérifient. Il est destiné à recevoir un tablier à double étage. Au-dessus passeront deux voies de chemin de fer; au-dessous les tramways et les voitures, et enfin, un passage latéral est réservé aux piétons. Le tablier du pont sera élevé de 25 mètres au-dessus du niveau de la marée haute.

» Pour supporter ce poids énorme on a établi quatre câbles en fil d'acier presque aussi gros que le corps d'un homme. Quelques chiffres sont nécessaires pour donner une idée de la puissance de résistance offerte par ses soutiens géants. Chaque câble est formé de 19 torons, non tordus comme ceux des cordes ordinaires, mais seulement juxtaposés afin de diminuer les chances de rupture, et se compose de 5296 fils d'acier de quelques millimètres d'épaisseur. Pour protéger le métal contre les atteintes de l'humidité, on roule un autre fil d'acier tout autour du câble et on applique à l'extérieur un enduit imperméable. Deux tours en pierre de 120 mètres d'élévation divisent le pont en trois parties. La portée du milieu a une longueur de 489 mètres, les deux autres de 281 mètres chacune. La grande travée franchit le fleuve d'un bond, les deux petites viennent se rattacher de chaque côté à l'extrémité d'une série d'arcades en pierre ; celles-ci, à leur tour, se prolongent en diminuant graduellement d'élévation, jusqu'à l'arête centrale du dos d'âne où est assis New-York d'une part, de l'autre jusqu'aux collines sur lesquelles s'étage Brooklyn. Tel est le profil du pont le plus gigantesque et le plus hardi que les Américains eux-mêmes aient osé tenter. De chaque côté de la rivière de l'Est se dressent les deux immenses piles destinées à supporter tout le poids du pont, avec leurs moellons bruts et leurs deux arceaux semblables à ceux d'une cathédrale gothique. Sur leurs flancs s'accroche comme une vis sans fin l'escalier minuscule qui permet d'arriver au faîte de l'édifice.

» Les quatre câbles destinés à soutenir le tablier sont déjà placés et leur croupe gracieuse s'élance au-dessus de l'abîme en se découpant en noir sur l'azur du ciel. Une passerelle, construite pour servir aux ouvriers, permet de tra-

verser le fleuve d'une rive à l'autre. De légers échafaudages mobiles reposent sur les quatre gros câbles porteurs, que des ouvriers sont occupés à entourer de l'enveloppe imperméable destinée à les préserver de l'oxydation. Plusieurs des cordelettes verticales qui doivent supporter le tablier tombent déjà des cordes principales et s'entrecroisent dans l'espace avec les fils qui fixent la passerelle et l'empêchent de subir trop fortement les oscillations causées par le vent. On croit voir une toile d'araignée géante dont les fils les plus éloignés se perdent dans l'infini.

» La vue du haut des tours est splendide. D'un côté s'étend New-York avec son océan de toitures, d'où surgit çà et là, comme un récif, un monument plus élevé que les autres. C'est d'abord le bâtiment du journal le *New-York Tribune* avec ses sept étages et son clocheton pointu ; plus loin, la masse imposante du ***Post-Office*** et ses deux dômes où flottent les drapeaux de l'Union, puis l'édifice du journal le *New-York Herald* ; au-delà, le clocher en pierre rouge de l'église de la Trinité ; plus loin encore, le palais de la *Western Union Telegraph Company*, reconnaissable à son dôme surmonté d'une flèche très élevée. L'Hudson entoure la ville de sa ceinture étincelante au soleil ; puis viennent les mâtures des vaisseaux ancrés à Jersey-City, et Jersey-City elle-même avec son amphithéâtre de collines perdues dans la brume. Au-dessous s'allongent les quais de New-York sur la rivière de l'Est et leurs *piers* (jetées) bordés de navires, dont les mâts les plus élevés ne paraissent pas se dresser plus haut que les épis d'un champ de blé. L'eau scintille à 100 mètres en dessous de la tour ; de l'autre côté du bras de mer s'élève la sœur jumelle de celle où je me trouve, et les quatre grandes raies noires, épaisses comme un tronc d'arbre, se réduisent vers l'autre extrémité à la grosseur d'une ficelle à peine assez forte pour retenir un cerf-volant.

» Les ouvriers, occupés à travailler sur leur échafaudage, ressemblent à des mouches placées en équilibre sur un fil d'araignée. Vers le bord, Brooklyn, avec ses maisons rouges à volets verts, découpées par les stries des arbres de

ses rues, se perd dans la couronne de verdure des parcs et du cimetière de Green-Wood, au-dessus de la ville. La passerelle, à claire-voie, est formée de petites lattes en bois, larges de quelques centimètres, laissant entre elles un espace de deux doigts à peu près, fixées sur deux cordes en fil d'acier grosses comme le poignet d'un enfant. Pour toute rampe, une cordelette est soutenue par des tiges en fer espacées de plusieurs mètres. Il faut une grande habitude pour réagir contre la sensation du vertige dont on est assailli, au milieu du pont, lorsqu'on se voit entouré et comme attiré par le vide. Je vois cependant des ouvriers, aguerris par une longue pratique, se promener tout à leur aise sur le câble auquel ils travaillent, et pour éviter un détour de deux minutes, peut-être aussi par bravade, se lancer, comme des acrobates, sur la corde raide, pour chercher un outil oublié, ou pour prendre une gorgée de whisky avec un camarade travaillant en haut de l'une des tours. Chez nous il est probable qu'un règlement interdirait ces folies, mais aux Etats-Unis la devise est : « Chacun pour soi et Dieu pour tous », et le mot d'ordre : « Liberté. » N'est pas Blondin qui veut, et pour moi, je dois avouer que je me cramponnais des deux mains à la barrière presque invisible qui me séparait de l'abîme, lorsque la brise venait imprimer aux câbles des oscillations que les attaches qui les fixaient ne suffisaient pas à empêcher.

» Le montagnard le plus aguerri aux ascensions vertigineuses des Alpes éprouverait peut-être une sensation peu agréable en se sentant balancé à soixante mètres de hauteur au-dessus d'un gouffre, dont les eaux entraînées par la marée montante ajoutent encore au sentiment d'instabilité et de manque de point d'appui produit par ces oscillations.

» C'est le vide presque absolu. Au-dessous de soi on voit, à une profondeur énorme, passer les ondes scintillantes et mobiles du fleuve, et, sans action directe de la volonté, la main se crispe, par une étreinte fébrile, et le pied cherche à s'incruster dans les planchettes à travers lesquelles on aperçoit l'abîme. C'est lorsqu'on se retrouve sur le terrain ferme qu'on se rend compte de la grandeur de l'œuvre, de

la hardiesse téméraire qui a osé l'entreprendre, et de la puissance de volonté, d'intelligence et de génie qui saura l'accomplir. »

ED. DE LAVELEYE[1],
Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.
(*Tour du Monde*, 24 déc. 1881, Paris, Hachette.)

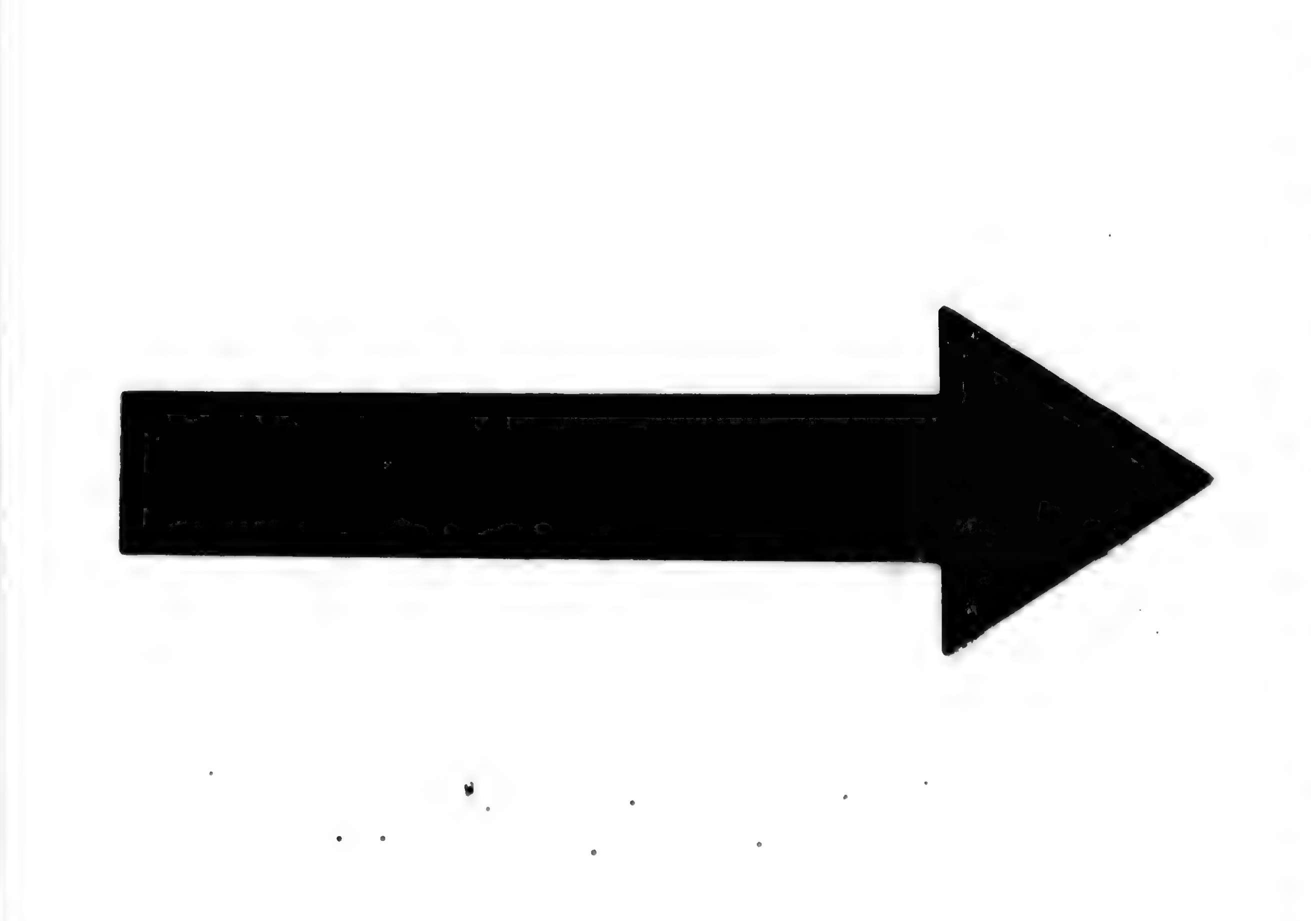
Le grand-hôtel de l'Union à Saratoga.

« Nous prenons le train de Saratoga, et nous arrivons avant minuit à ce rendez-vous favori de la société américaine. Nous descendons au *Grand-Union*, un hôtel Leviathan, auprès duquel les plus grands hôtels d'Europe seraient comme la cascade du bois de Boulogne auprès de la cataracte du Niagara.

» Il vaut bien la peine d'être décrit, ce *Grand-Union hôtel*. L'omnibus du chemin de fer vous amène au pied d'un bâtiment grand comme une caserne avec deux ailes enserrant un parc; des colonnettes de fonte de vingt mètres de hauteur soutiennent tout le long des façades extérieures et intérieures le toit d'une large *piazza*[2], dont la longueur totale, si j'en dois croire mon *Panoramic guide* n'est pas inférieure à 1 mille (1 kilomètre 1/4). Vous montez par un vaste escalier à un immense parloir où se trouvent concentrés les services essentiels de l'hôtel, le bureau de réception et de renseignements, le post-office d'un côté, la caisse à quatre guichets, le guichet de location de voitures et le télégraphe de l'autre. Vous inscrivez votre nom sur un volumineux registre, on vous remet une clef que vous gardez en poche, et que des « *avis* » affichés dans les endroits bien en vue vous supplient de ne pas emporter avec vous, en quittant l'hôtel. On me délivre le n° 1315, au second étage. J'ai le choix entre quatre ascenseurs et autant d'escaliers pour y monter. Les ascenseurs sont des salons

1. M. de Laveleye (Emile-Louis-Victor), écrivain politique et économiste belge, né à Bruges en 1822, professeur à l'Université de Liège, et correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, a fait plusieurs voyages d'études dans toute l'Europe et en Amérique. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons l'*Instruction du peuple* (in-8°, 1872); l'*Afrique centrale* (1878, in-18).
2. Mot italien qui signifie place.

élégants où vingt personnes peuvent tenir sans se coudoyer. Un coup de sonnette, et la machine est à vos ordres. Vous arpentez de longs corridors, entièrement couverts de tapis, comme les salons et les chambres ; il n'y en a pas moins de dix acres. Par exemple, ma chambre, dont les murailles blanches sont éclairées par un bec de gaz, manque un peu d'élégance, quoique — particularité assez rare dans les hôtels américains — l'éclat du gaz soit tempéré par un globe de verre dépoli ; le lit est dur, et le mobilier se réduit à une table de toilette et à une armoire en noyer. Il est vrai qu'on ne séjourne guère dans sa chambre. On descend au rez-de-chaussée où il y a « deux milles carrés » de salons, somptueusement décorés, avec tentures et mobiliers garnis de satin, des salles de lecture, des billards, un *bar-room* ; et, finalement une salle à manger, dans laquelle six cents personnes s'attablent à l'aise, et où un restaurateur parisien ne serait pas embarrassé d'en caser deux mille. La salle à manger, c'est le centre et on pourrait dire l'âme de l'hôtel; on n'y fait pourtant que trois repas par jour; le déjeuner, le dîner et le lunch ou souper ; mais quels repas ! le festin des noces de Gamache serait, en comparaison, un repas du Petit-Manteau-Bleu. Entrons-y, après avoir déposé à l'entrée, — sans rétribution, — notre chapeau et notre canne sous la garde d'un nègre. Un bataillon de nègres et de mulâtres, en veston ou en habit noir et cravate blanche, fait le service. On les voit s'avancer processionnellement, l'avant-bras replié et portant sur la paume aplatie de la main un plateau chargé de mets. Un sous-officier se détache et vous désigne poliment une chaise de paille vacante, ou vous renvoie à un collègue. Vous vous asseyez et l'on place devant vous la carte et un verre d'eau glacée. Quelle carte, mon Dieu ! J'y compte quatre-vingt-cinq plats, pas un de moins, depuis le *mock turtle* aux *quenelles* et le *consommé printanier à la royal* (*sic*), en passant par la série des poissons et des bouillis, des rôtis, des relevées (*sic*), des entrées, des *végétables,* jusqu'à la *vanilla ice cream,* et le *water-melon* de la fin. Et j'ai le droit imprescriptible de me les faire servir tous ! je n'use de ce droit qu'avec modéra-



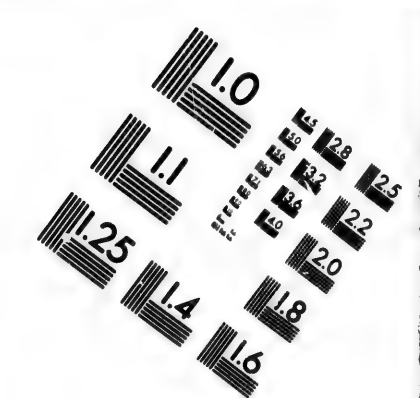
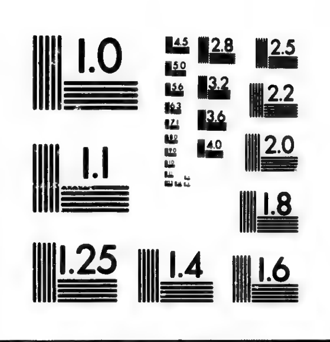
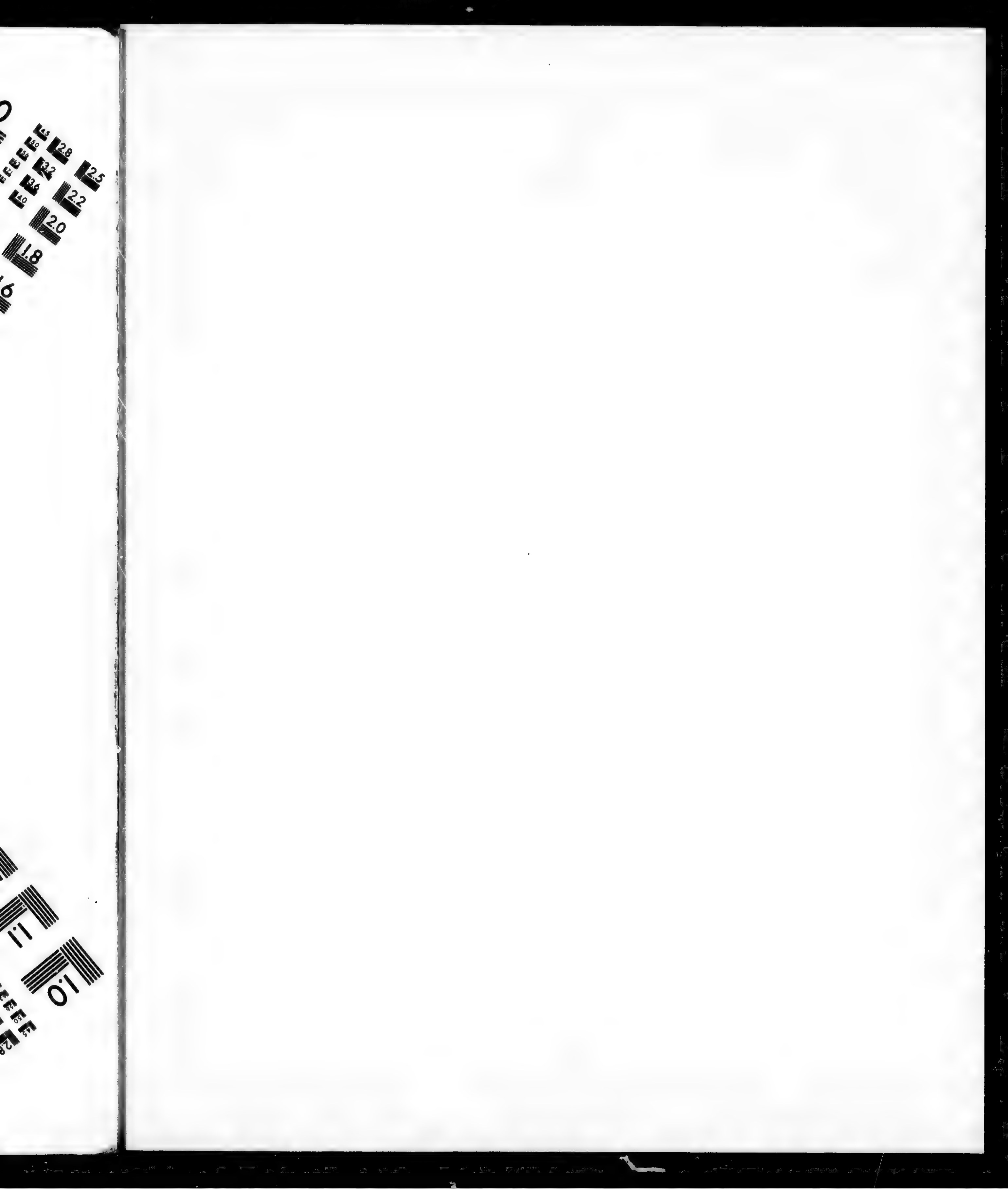


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



tion, et me voici en face d'un grand plat chargé de viande, entouré d'une douzaine de petits plats couverts de *végétables* les plus variés, pommes de terre, gros pois, maïs vert, riz bouilli, tomates fraîches, mais avec une seule assiette. C'est l'habitude américaine de manger en même temps, sur la même assiette, viande, poisson et légumes combinés. Affreuse habitude ! On m'a confié une *napkin* (serviette), qu'il m'est arrivé plus d'une fois de mettre dans ma poche, la prenant pour un mouchoir. Je me surveille pour ne pas donner au nègre attentif et poli qui me sert une fâcheuse opinion de la probité de la race blanche ; on me rend, à la sortie, mon chapeau et mon *umbrella*, sans m'avoir posé aucune question, et je me retrouve sous la *piazza*, où la bande des musiciens de l'hôtel a commencé son tapage. »

G. DE MOLINARI,
Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.
(Paris, Hachette, in-18, 1876.)

Washington.

« Washington est le siège du gouvernement national et le chef-lieu du district de Columbia, qui forme une enclave peu étendue dans le territoire du Maryland, sur la rive gauche du Potomac. Ses habitants, soumis à un régime exceptionnel, ne participent pas aux élections générales. Le plan de la capitale des Etats-Unis a été tracé, en 1791, de la manière la plus grandiose. Mais, malgré son heureuse situation, la ville s'est peuplée lentement et n'est restée qu'un centre administratif sans importance commerciale. Aujourd'hui, elle n'a encore que 150000 habitants disséminés sur une surface immense. Les avenues, trop larges, bordées par de rares maisons séparées par des terrains vagues semblent désertes[1]. Toute la vie de la cité s'est concentrée autour des bâtiments publics, fort éloignés les uns des autres ; aussi a-t-on donné à Washington le nom de « cité des

1. M. de Turenne dit que Washington a un certain air de ressemblance avec Versailles, et que l'architecture de la Maison-Blanche rappelle, avec moins de légèreté et de grâce, le palais de la Légion d'honneur de Paris.

distances ». Sur une éminence, au centre de la ville, s'élève le Capitole, magnifique monument tout en fer et en briques, uniformément peint en blanc, ce qui, à certaine distance, lui donne l'aspect du marbre; trois cent quatre-vingts marches conduisent à la coupole, qui s'élève à 130 mètres au-dessus du sol. Une série de peintures historiques décorent la rotonde, à droite et à gauche du Capitole, et semblables à deux temples grecs, s'élèvent la Chambre des représentants et le Sénat, construits sur un plan identique, tout en marbre blanc, décorés de belles sculptures et ornés de remarquables portes en bronze. Ainsi complété, le Capitole présente un aspect véritablement imposant : sa masse blanche, isolée au milieu d'un immense square orné de pelouses et de statues, domine toute la ville et forme le centre où convergent ses douze principales avenues. A l'extrémité opposée de l'avenue de Pensylvanie se trouve la *Trésorerie*, superbe édifice en granit et marbre blanc. Près de là, au milieu d'un parc planté de grands arbres, s'élève la Maison-Blanche, résidence du président de la République: c'est une maison fort simple, peinte en blanc, et dont l'unique étage est couronné d'une corniche surmontée d'une balustrade. Là, comme au Capitole, comme partout ailleurs, aucune permission n'est exigée; l'entrée est libre à tout venant, américain ou étranger; pas un soldat à la porte, pas d'autre gardien qu'un nègre, assez mal mis, qui introduit les visiteurs dans les salons publics et les appartements privés, décorés, du reste, avec beaucoup de simplicité.

» Le square Lafayette, que je traversai pour me rendre au musée Corcoran, est digne d'être cité ; ses beaux arbres, ses massifs de fleurs et ses vertes pelouses en font un lieu de promenade très fréquenté : on y a installé une colonie de *chiens de prairie*, dont les joyeux ébats ont le privilège d'attirer la foule. Au centre s'élève la statue du général Jackson. Le musée Corcoran porte le nom de son fondateur, qui en a fait hommage à sa ville natale. J'y ai remarqué une collection de cent seize bronzes de notre regretté Barye, l'*Esclave grecque*, chef-d'œuvre du sculpteur américain Powers,

et parmi les tableaux, le *Régiment qui passe*, de Detaille, que tout le monde a pu admirer au salon de 1875, à Paris.

» En face de la Maison-Blanche, sur les bords du Potomac, large en cet endroit de trois kilomètres, se dresse, dans un terrain vague, l'obélisque inachevé, dédié à la mémoire de Washington ; d'après le projet primitif, ce monument colossal devait s'élever à 600 pieds dans les airs ; mais il est douteux que ce plan soit jamais exécuté : les travaux ont été arrêtés à la hauteur de 170 pieds. »

Edmond COTTEAU,
Six mille lieues en soixante jours.
(Auxerre, in-8°, 1877, Perriquet.)

La Nouvelle-Orléans.

« Au-dessous de la charmante ville de Carrolton, le Mississipi fait un détour soudain, et tout d'un coup se déroulent à la vue cette triple ou quadruple rangée de navires, ces larges quais, ce vaste demi-cercle d'édifices auxquels la Nouvelle-Orléans doit son nom poétique de *Crescent-City* (cité du Croissant). Sur la rive gauche, les bateaux à vapeur rangés en ordre comme une façade de hautes maisons à triple étage, les grandes jetées en bois encombrées de balles de coton, de boucauts de sucre, de barils de farine, le quai tout couvert de voitures et de charrettes bondissant sur le pavé, enfin ce croissant de maisons qui s'étend sur une longueur de 10 kilomètres et disparaît derrière une pointe de sable et de forêts, tout cet ensemble offre une magnificence qu'aucun autre port du monde ne saurait égaler. Londres même et Liverpool, ces deux ventricules commerciaux du monde, ne peuvent être comparés à la Nouvelle-Orléans sous ce rapport, puisque les navires y sont en grande partie enfermés dans les docks, véritables cours intérieures qui ne présentent aucune vue d'ensemble.

» Bien que la Nouvelle-Orléans soit située à 180 kilom. en amont de l'embouchure, la hauteur moyenne de la ville est de 3 mètres seulement, et dans les faubourgs les plus éloignés du fleuve, le sol bas et spongieux est presque déprimé jusqu'à la ligne du niveau de la mer. Avant 1727,

quand la ville n'était pas encore protégée par une digue, elle était périodiquement inondée et présentait l'aspect d'un cloaque ; alors l'isthme qui sépare les eaux du fleuve de celles du lac était presque supprimé pendant les crues et se réduisait à une petite langue de terre qu'on appelait *Terre Haute des Lépreux*. Depuis les premiers travaux entrepris il y a cent cinquante ans (en 1730) par le gouverneur Périer, la Nouvelle-Orléans a cessé d'être une ville amphibie ; aujourd'hui elle est parfaitement protégée du côté du fleuve par une magnifique levée ayant jusqu'à 100 mètres de large. Cependant le sol est si bas que les moindres inégalités du terrain retiennent l'eau de pluie, et les grandes averses font de la Nouvelle-Orléans comme une autre Venise ; aussi faut-il avoir recours à la force de la vapeur pour dessécher la ville, et de puissantes machines absorbent continuellement l'eau stagnante pour la reverser dans dans un lac appelé le *bayou Saint-John*. Même par un temps sec, le sol est rendu humide par l'absorption capillaire, et pendant l'été prolongé de 1855 on remarqua comme un fait surprenant que des fossés d'un mètre de profondeur restaient dépourvus d'eau. Pour ne pas déposer les cadavres dans la boue, les Louisianais sont obligés de se conformer à la coutume espagnole et d'élever dans leurs cimetières de longues rangées de cryptes à plusieurs étages, où les morts sont rangés en ordre comme des livres dans une bibliothèque ; même dans ces cryptes l'air est tellement humide qu'il lui suffit parfois de vingt années pour ronger complètement les cadavres ou n'en laisser que des restes méconnaissables. Il est évident que sur un pareil sol les constructions doivent être très légères afin de ne pas s'enfoncer et disparaître ; aussi les maisons étaient autrefois construites en bois, et maintenant on donne très peu d'épaisseur aux murailles de brique........

......» A part l'humidité du sol et l'atmosphère miasmatique, la Nouvelle-Orléans offre la plus belle position commerciale qu'il soit possible d'imaginer, et Bienville a montré une intelligence vraiment divinatrice quand il fonda la première baraque sur l'emplacement de la ville actuelle.

Placée à une certaine distance de l'embouchure et cependant assez rapprochée du point où le fleuve se divise en plusieurs branches, elle domine à la fois le commerce de l'intérieur et celui de l'extérieur, et tous les produits, toutes les marchandises viennent forcément s'y échanger. En même temps elle est située sur la partie la plus étroite de l'isthme, entre le fleuve d'un côté, les lacs Pontchartrain et Borgne de l'autre, de sorte que son commerce peut rayonner vers la mer par trois voies. Quand la route des lacs sera utilisée comme elle devrait l'être, la Nouvelle-Orléans jouira de l'immense avantage d'être à la fois port de rivière et port de mer. »

Elisée RECLUS, *Le Mississipi.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juill. 1857.)

Le commerce de la Nouvelle-Orléans, qui avait reçu un coup terrible pendant la guerre de sécession et à la suite de la défaite des sudistes, a presque recouvré sa prospérité d'autrefois. Le grand article est le coton: la ville en exporte, bon an mal an, de 1 500 000 à 1 600 000 balles qui passent sous les machines inventées par Morse, les *cotton presses*, avant d'être embarquées sur les grands steamers rangés devant les quais; le commerce des produits de l'ouest (lard, viandes salées, farines, maïs est également considérable. Les champs de cannes à sucre, les plantations de riz et les grandes cultures d'orangers couvrent les campagnes voisines du Mississipi, aux environs de la Nouvelle-Orléans. Mais la capitale, et surtout l'Etat de la Louisiane, comme tous les Etats du Sud, souffre des conflits entre les blancs vaincus et les noirs vainqueurs et maîtres des pouvoirs locaux [1]. « L'Etat de la Louisiane, écrit M. de Molinari, gouverne

---

1. Depuis la guerre de sécession qui a amené l'abolition de l'esclavage, les haines sociales entre blancs et noirs, loin de s'apaiser, se sont accrues. Elles sont attisées par les aventuriers politiques venus du nord, connus sous les sobriquets de *carpet-baggers* (*porteurs de sacs*), et de *scalawags* (*va-nu-pieds*), agents d'intrigue, de désordre et d'ambition, qui organisent des ligues noires pour s'emparer des pouvoirs publics et s'assurer la victoire aux scrutins. A ces ligues noires répondent des ligues blanches, et les collisions ont été fréquentes et sanglantes. Les vainqueurs et les vaincus vivent isolés et ennemis les uns des autres, séparés plus que jamais par les haines de race, de couleur et celles de la politique. Les femmes blanches surtout affectent le plus profond mépris pour « ces êtres à la tête laineuse, à la peau suante, à l'aigre odeur de petit-» lait, qui souillent leurs yeux par des grimaces simiesques et leurs oreilles par » un jargon de macaque ! » Il y a à la Nouvelle-Orléans, entre autres querelles, une question des omnibus. Les nègres ont-ils le droit de monter dans le même omnibus que les blancs? Les carpet-baggers ont répondu oui; la population a répondu non. Un des derniers gouverneurs de la Louisiane, le général Warmoth, homme de tiers-parti, proposa la création d'une nouvelle classe d'omnibus *mixtes*. Warmoth faillit périr pour avoir tenté cette conciliation. Il fut roué de coups de bâton par ses acolytes et dut se défendre le couteau au poing.

» par des *carpet baggers* associés aux nègres, n'est pas un modèle d'éco-
» nomie et de bonne administration; les levées se dégradent d'années en
» années, les crevasses se multiplient d'une manière alarmante, et de
» vastes marécages couverts de joncs et peuplés d'alligators remplacent,
» dans maintes paroisses, les champs de riz et de cannes à sucre. En
» quelques années, la dette a été portée à 53 millions de dollars; à la
» vérité, on l'a réduite à 25 millions par une conversion audacieuse, et
» plus tard on a retranché encore 40 % des 25 millions; mais toutes ces
» ressources extraordinaires, sans parler des ressources ordinaires de
» l'impôt élevé à un taux fantastique, ont été gaspillées; les fonds d'école
» ont été décuplés, et il n'y a pas d'écoles; on n'entretient pas le pavé et
» on n'achève pas les édifices publics [1]. »

Chicago.

Chicago occupe à l'ouest du lac Michigan, à l'embouchure de la rivière Chicago, une position exceptionnelle. Trente lignes ferrées y aboutissent; la rivière de l'Illinois la met, par le fleuve Mississipi, en communication avec le golfe du Mexique; et le canal du Michigan, par la chaîne des lacs et le Saint-Laurent, avec l'océan Atlantique. Elle est située dans l'état de l'Illinois, qui a pour capitale la petite ville de Springfield; elle est en réalité la capitale de tous les états de l'ouest, par son immense commerce, ses industries et le merveilleux développement d'une prospérité qui paraît sans limites.

En 1830, Chicago n'existait pas. Seul un fort, construit par les soins du gouvernement fédéral pour contenir les tribus indiennes, servait d'abri aux trappeurs, aux aventuriers et aux traitants qui venaient y entreposer leurs fourrures. Chasseurs et commerçants trouvèrent la place bonne, et s'établirent peu à peu dans les marais qui bordaient la rivière; leur village en prit le nom. En 1837, il comptait déjà 4000 habitants, et échangeait des marchandises avec les ports des lacs, avec Albany, New-York, Montréal et Québec. Les Chicagois défrichèrent les forêts voisines et fondèrent des scieries mécaniques pour en débiter les produits; dans leurs greniers, ils entreposèrent les grains des plaines illinoises; dans leurs parcs les troupeaux de bœufs et

---

1. On peut lire dans l'ouvrage de M. Louis de Turenne, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord* (t. Ier, p. 15 et suiv.), le curieux récit d'un vol dont il fut victime, l'impuissance ou la complicité des chefs de la police qui n'osèrent faire arrêter le voleur, et la nécessité où fut M. de Turenne de donner au misérable une somme de 200 dollars pour se faire restituer le chèque qui lui avait été dérobé.

de porcs qu'ils dépecèrent, salèrent, fumèrent et mirent en barriques à l'usage du nouveau et de l'ancien continent ; bientôt ils eurent des tanneries, des minoteries, des forges, des usines, des manufactures, des fabriques de toutes sortes ; dans leurs magasins on trouva de la houille, des métaux, du thé, du café, tous les objets et tous les produits nécessaires à l'entretien et à l'alimentation. A côté de négociants honorables, loyaux et fidèles à leur parole, dans cette ville si libéralement ouverte à tous, « s'agite la tourbe des coquins sans pudeur, des aventu- » riers accourus de tous les coins de l'univers. Chicago, écrit » M. Simonin, est non seulement le rendez-vous de tous les » malheureux, de tous les déshérités du sort, de tous les gens » en quête d'une situation, mais encore de tous les chevaliers » d'industrie. » La ville, qui avait 4000 habitants en 1837, en comptait 8000 en 1844 ; 28000 en 1850 ; 80000 en 1855 ; 150000 en 1863 ; 265000 en 1866 ; le recensement de 1880 donne le chiffre de 503304 blancs et 5257 individus de couleur. Un Chicagois répondait à un de ses amis qui l'interrogeait sur le nombre des habitants de sa ville : « Je ne saurais » le dire au juste, j'ai quitté Chicago il y a huit jours. » Cette forfanterie s'explique si l'on songe que, d'une semaine à l'autre, la cité du Michigan s'accroît de plusieurs centaines d'immigrants.

Le service des eaux. — L'assainissement et le transport des maisons. — « La population saine de Chicago se fait remarquer par une énergie, une audace indomptables. Elle ne doute de rien et va toujours en avant sans s'arrêter à aucun obstacle. Quand il a fallu assurer définitivement le service des eaux potables dans cette ville, dont la population augmente si étonnamment chaque année, l'ingénieur municipal, M. Chesbrough, a conçu un projet qui a plu à ces gens hardis. Il est allé chercher l'eau sous le lac, pour l'avoir toujours fraîche et pure, par un tunnel de 3 kil. 1/2, et il l'a refoulée, avec le secours de puissantes machines, au sommet d'une haute tour, d'où elle se déverse dans toute la ville à tous les étages des maisons. Deux immenses pompes, qui seraient capables d'assécher le lac, travaillent jour et nuit. — Une autre fois on s'aperçut que les maisons de la ville s'enfonçaient dans le lit de boue où on

les avait bâties à la hâte. L'eau, dans les crues du lac et de la rivière, inondait les rues, descendait dans les magasins, dans les sous-sols. Vite un architecte ingénieux se présenta; il exhaussa chaque maison sur ses fondements au moyen d'une ligne de vis calantes qui la soutenaient tout autour. Sur ses crics puissants, l'édifice s'élevait peu à peu, et finalement on comblait par de nouvelles fondations l'espace demeuré vide. Des îles tout entières de maisons ont été ainsi exhaussées de 2 ou 3 mètres au-dessus de leur niveau primitif, et ceux qui ont visité l'exposition universelle de 1867, à Paris, ont pu voir, dans la section américaine, les dessins qui représentaient tous les détails de cette incroyable opération. N'allez pas au moins imaginer que les habitants quittaient pour si peu leurs demeures. Ils allaient et venaient, vaquant à leurs travaux habituels, pendant qu'on soulevait leur maison. — De Chicago, cette coutume hardie est passée en d'autres villes d'Amérique, et il nous souvient d'avoir vu à San-Francisco, en 1859, élever de la sorte un grand hôtel entièrement construit en briques, sans qu'aucune fissure ait eu lieu. Les voyageurs étaient restés, prenaient leur repas, passaient la nuit sous ce toit pour ainsi dire suspendu dans le vide et qui montait lentement. Voici maintenant bien autre chose; on ne s'est pas contenté d'exhausser ainsi les maisons, il en est qu'on change absolument de place[1]. Celles-ci sont en bois; on les charge sur une lourde charrette, tirée par plusieurs paires de vigoureux chevaux, et on les transporte vers le nouvel emplacement qu'on a choisi. Pendant ce temps la cheminée fume et le ménage vaque à tous les soins de l'intérieur. »

L. Simonin[2],
Les deux rivales de l'Ouest américain.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1875.)

Le 8 et le 9 octobre 1871, un effroyable incendie y détruisit dix-sept mille cinq cents maisons, sans compter les édifices publics, environ le quart de la ville, sur une étendue de huit cents

1. M. de Hübner atteste le même fait. (*Promenade autour du Monde*, t. Ier, p. 69.)
2. Sur M. Simonin, V. page 209.

hectares ; plusieurs centaines d'hommes périrent ; cent mille furent sans asile ; les pertes furent estimées à 1 milliard 400 millions. Ce désastre n'abattit le courage de personne. Au milieu des décombres encore fumants, les maçons plantaient leurs piquets, et les architectes tendaient leurs cordeaux. Le surlendemain, cinq journaux dont le matériel avait été réduit en cendres reparaissaient : l'Union tout entière tint à honneur de relever la cité : deux ans après elle sortait de ses ruines, avec des splendeurs nouvelles et 60 000 habitants de plus.

Les élévateurs. — « Si Chicago est en quelque sorte la ville représentative de l'ouest, son rôle peut être figuré par deux sortes d'établissements, les *élévateurs* et les abattoirs dits *packing-houses*. Ce sont les deux mamelles de l'ouest d'où sortent sans cesse le pain et la viande. L'*élévateur* est un vaste édifice sans fenêtres, très élevé, subdivisé à l'intérieur en plusieurs étages. L'étage inférieur est traversé par une longue galerie où peuvent entrer deux trains conduits par des locomotives. Les voitures arrivent des dépôts voisins, où la compagnie de l'élévateur reçoit les blés des diverses lignes des chemins de fer avec lesquels sa gare est en communication. D'un côté de l'élévateur coule la rivière de Chicago, de l'autre un canal qui communique avec cette rivière. Les bateaux peuvent ainsi venir se ranger le long de l'édifice aussi facilement que les trains pénètrent à l'intérieur. Quand des voitures chargées de blé y sont entrées, on abaisse la porte latérale des trucs, et le blé roule dans une large rigole qui court tout le long de la voie. — Suivons-le dans sa marche. — Au haut du vaste bâtiment tourne un axe de fer mis en mouvement par une machine à vapeur de cent trente chevaux. Cet arbre de couche porte de distance en distance des tambours où s'applique une large courroie sur laquelle s'attachent des auges. Celles-ci viennent puiser le blé dans la rigole inférieure dont j'ai parlé et l'élèvent à l'étage supérieur. Après quelques tours de roue, le blé est parvenu sous le toit et va se déverser dans une caisse de bois cubique de très grande capacité. Une fois emmagasiné dans cette boîte, il est pesé à la façon des voitures qui passent sur une balance ; puis on l'envoie dans

un des réservoirs définitifs où se classent déjà des céréales de toute nature et de toute qualité. Pour cela, on a mis, au-dessous de l'orifice inférieur du réservoir où se fait le pesage, un ajutage en bois ; cet ajutage mobile peut être à volonté dirigé vers l'un ou l'autre des vingt canaux en bois qui vont se dégorger dans de grandes tours qui remplissent presque tout le corps de l'édifice. Quand on veut faire sortir le blé de l'élévateur, on n'a qu'à l'abandonner à son propre poids ; il vient remplir des sacs à l'étage inférieur ou descend dans les bateaux par des canaux quadrangulaires en bois pareils à ceux que tout le monde a vus dans les moulins. Le fleuve des graines nourricières coule, coule sans cesse, et va se répandre en tous sens dans les états de l'est vers les ports de l'Atlantique[1]. »

A. LAUGEL[2],
De l'Atlantique au Mississipi.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1865.)

Les Stock Yards ou parcs à bestiaux. — « Nous traversons des avenues bordées de charmantes villas, des parcs, d'élégants massifs de fleurs, et nous voici bientôt en face d'un portique en bois que surmonte, en manière d'ornement ou d'enseigne, une gigantesque paire de cornes ; c'est l'entrée des *Stock Yards*, autrement dit, des parcs de bestiaux. Nous faisons une centaine de pas dans une large avenue où la circulation est aussi active que dans Broadway ; tout un monde affairé de commissionnaires, de courtiers, d'ouvriers, de conducteurs de bestiaux à pied, ou à cheval, s'y presse, au bruit plus ou moins harmonieux du mugissement des bestiaux et du grognement des porcs. Nous entrons dans un vaste bâtiment situé au bord de l'avenue. C'est le siège de la Compagnie propriétaire des *Stock Yards*. Les bureaux sont installés au rez-de-chaussée. Elle loue le reste des bâtiments à des commissionnaires, qui se chargent de la réception et de la vente des bestiaux. Ces

1. En 1875, 72 millions de boisseaux de céréales ont été emmagasinés dans les 14 *elevators* de Chicago.
2. M. Laugel (Antoine-Auguste), né à Strasbourg, en 1830, ingénieur des mines, collaborateur de la *Revue de géologie*, de la *Revue des Deux-Mondes*, etc., a publié des *Etudes scientifiques* (1859, in-18) ; *les Etats-Unis pendant la guerre* (1865, in-18) ; *l'Angleterre et la France politique et sociale* (1873-1877, 2 vol. in-8°), etc.

opérations se font avec une grande simplicité de procédés. Un propriétaire de bétail du Texas, par exemple, avise par le télégraphe le commissionnaire de l'expédition de cinq cents têtes de bétail en le priant de les vendre au mieux. Le commissionnaire reçoit le bétail à l'arrivée, paye les frais du transport, case ses hôtes dans un parc loué à raison de tant par jour à la Compagnie, qui se charge de la nourriture et des soins nécessaires. Elle lui en donne un reçu sur lequel il peut emprunter ou vendre. Toutes les lignes de chemins de fer aboutissant à Chicago s'embranchent aux *Stock Yards*, en sorte que le bétail ne descend des wagons que pour entrer dans les parcs et remonter dans les wagons, à moins qu'il ne soit manufacturé dans le voisinage. Nous montons à un belvédère, d'où nous pouvons embrasser l'ensemble des *Stock Yards* et de leurs attenances. Nous avons sous les yeux un immense damier composé de cinq à six cents cases encloses de planches et séparées par de petites avenues. Ce sont les parcs. Ils sont d'inégale grandeur et peuvent contenir trois ou quatre cents têtes de bétail. Les uns, destinés au gros bétail, sont à ciel ouvert; les autres, où sont parqués les porcs et les moutons, sont couverts d'une toiture en bois. Ils ont un plancher, des auges et un bassin alimenté par un puits artésien dont l'eau est montée dans un réservoir au moyen d'une machine à vapeur. Tout cela est assez proprement tenu. D'un côté de l'enceinte des Stock Yards s'est improvisée une petite ville de maisonnettes en bois où se logent les employés et les ouvriers, avec une église et un journal, le *Chicago Sun*. De l'autre côté sont les chemins de fer, et, quelques pas plus loin, une série de grands bâtiments surmontés de hautes cheminées, vers lesquels je vois s'acheminer des troupeaux de porcs.

» C'est là que s'opère le Pork-Packing, c'est-à-dire le massacre et la préparation des dix-sept cent mille porcs que Chicago fournit annuellement aux amateurs de charcuterie des deux mondes. La période d'activité de ces établissements dure six ou sept mois, de novembre en avril, ou en mai; quelques-uns égorgent et préparent alors jusqu'à douze mille porcs par jour. Cependant plusieurs sont déjà à l'œuvre et nous obtenons aisément la permission de visiter l'un des principaux, appartenant à MM. Murphy et C[ie]. Le troupeau que nous venons de voir sortir des *Stock Yards* est entré dans un enclos attenant à l'établissement. Un couloir en pente conduit de l'enclos au premier étage, où se trouve la tuerie. Nous montons un esca-

lier et nous voici dans un vaste atelier dont le plancher et les murs sont tout imprégnés de matières animales, et où une âcre odeur de sang vous prend à la gorge. L'atelier est divisé en deux vastes compartiments, l'un plus élevé que l'autre de quelques marches. Nous les franchissons guidés par des grognements désespérés qui partent d'un réduit carré construit en planches et en poutrelles de bois. Une douzaine de porcs viennent d'arriver par le couloir, non sans y être un peu poussés, car ils ont de la méfiance! Quelques-uns sont d'une taille monstrueuse. La porte s'est refermée sur eux. Un homme est debout au milieu de cette troupe grouillante et grognante. Il tient à la main une courte mais solide chaîne de fer dont un bout s'élargit de manière à faire un grand œillet surmonté d'un crochet. Il enroule avec dextérité cette chaîne autour de la patte de derrière d'un des arrivants et il passe le crochet dans l'anneau d'une corde placée sur une poulie. La corde monte son fardeau à environ trois mètres à l'entrée d'un couloir au-dessus duquel est fixée une tringle en fer. C'est là que se tient le tueur, le couteau à la main. Au moment où la victime se sent enlevée du sol, elle pousse un grognement effroyable en essayant de se débattre, mais dès qu'elle arrive en face du couloir, la tête en bas, ce n'est plus qu'une masse inerte et sans voix. L'œillet de la chaîne glisse sur la tringle, l'animal suspendu passe devant le tueur qui lui enfonce d'un mouvement presque mécanique son couteau dans la gorge, un flot de sang jaillit et s'écoule sur le plancher en pente. — A un autre ! — Une douzaine de corps pantelants défilent sous nos yeux en trois ou quatre minutes. Une nouvelle escouade est poussée dans le réduit, et ainsi de suite. Cependant les corps pendus à la tringle et dont quelques-uns conservent un reste de vie qui se trahit par des mouvements convulsifs, sont lestement décrochés et précipités dans une vaste cuve d'eau bouillante en contre-bas du couloir. On les y laisse deux ou trois minutes ; on les ressaisit au moyen d'une énorme cuiller qui les étend sur une longue table, on les dépouille de leurs soies avec un racloir, après leur avoir préalablement coupé la tête, puis une corde sur poulie les suspend de nouveau à la tringle ; on les fend, on les vide, et, ces opérations achevées, on les fait glisser jusqu'à une autre extrémité de l'atelier, où on les coupe en deux, et d'où on les descend dans une glacière. Au bout de quarante-huit heures, on les retire de la glace, on les sale et on les met en barils. Les dépouilles sont jetées dans de

vastes chaudières à suif. Rien ne se perd; mais, en somme, c'est une vilaine besogne assez vilainement faite. On paye les ouvriers de un dollar et demi à trois dollars et demi par jour, et jusqu'à cinq en hiver, au moment du coup de feu. Le tueur, un grand garçon, aux muscles solides, ne reçoit que deux dollars et demi; mais on me fait remarquer que sa besogne n'exige pas un déploiement particulier d'intelligence. En sortant de cette géhenne porcine, nous apercevons de jolies fillettes pieds nus, qui portent toutes sortes de débris saignants dans leurs paniers. Ce sont des restes dont on fait cadeau aux ouvriers par-dessus le marché. Voilà ce que c'est que le Pork-Packing. » G. DE MOLINARI,

Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.

M. Albert Tissandier, qui a visité les abattoirs et les Stock Yards de Chicago en 1885, constate la prodigieuse activité qui règne dans ces établissements et ces parcs, couvrant une superficie de 2592000 mètres carrés, où 25000 bœufs, 100000 porcs, 22000 moutons, 500 chevaux peuvent à la fois trouver place. La construction des bâtiments a coûté plus de 15 millions. Chaque année on les agrandit, et 300 gardiens sont employés à la surveillance. Le plus important de ces abattoirs, appartenant à Armour et Cie, est « un véritable dédale de hangars et de salles » énormes, communiquant de manières diverses par des couloirs, des » escaliers, des ascenseurs, des ponts suspendus sur des ruelles où passent les ouvriers, où circule le chemin de fer... Mon guide me fait » passer dans tous les ateliers de l'usine. Je vois ainsi la salle de la » charcuterie où des machines mues par la vapeur découpent la viande » en hachis pour la fabrique des saucisses. On en fait 52000 livres par » jour. Plus loin, c'est la salle où se font les paquets qui renferment le » lard. Trente jeunes gens cousent des sacs; ils n'ont guère le temps de » me voir passer, leur besogne est trop active, ils font 8000 paquets par » jour. Puis ce sont les ateliers de tonnellerie pour emballer les salaisons. Les cuisines enfin sont admirables de soin et de propreté, les » marmites sont pleines de viandes de bœuf, de mouton et de porc que » l'on met ensuite dans des boîtes de conserves en fer-blanc. De petites » machines tournantes, ingénieuses et délicates les ferment et font les » soudures hermétiques qui permettent de les conserver indéfiniment » après l'expulsion de l'air. Dans les salles où les boîtes sont peintes » et vernies, les femmes ont aussi à travailler activement; dans l'espace » d'une journée, elles peuvent en faire 35000 à 40000.

» Les bœufs ne sont pas égorgés comme les porcs et les moutons. » Du parc provisoire où ils sont placés, on les fait passer un à un, au » travers d'un étroit couloir bâti en planches. Une trappe s'ouvre, l'animal piqué par un homme placé sur des estrades situées au-dessus du » passage entre dans un compartiment où il n'y a place que pour lui. » Un tireur habile armé d'un fusil, placé comme son compagnon sur » l'estrade supérieure, le vise entre les deux yeux, sur le front et presque » à bout portant. Le bœuf tombe foudroyé : une seconde trappe est ouverte, et la victime est entraînée à la boucherie. 800 à 900 bœufs sont » ainsi tués dans la journée. Quant aux moutons, 200 environ seulement » sont égorgés. Ils subissent, comme les porcs, les mêmes opérations...

» l'établissement Armour emploie dans ses abattoirs 3200 ouvriers en été » et 4500 en hiver; il occupe une surface de 97104 mètres carrés. Il » vend au dehors plus de 600000 jambons par an sans compter les » boites de conserves. D'après les renseignements que j'ai reçus, les » abattoirs réunis de la ville de Chicago en exporteraient plus de » 2500000 par an. » *La Nature*, 15 juin 1886.

Le pays de l'huile : Oil-City.

Située au confluent de la rivière de l'huile (*Oil-Creek*) et de l'Alleghany, la petite ville d'Oil-City compte environ 10000 habitants. Elle ne fut fondée qu'en 1860; le commerce du pétrole a fait sa fortune. « Le roi Pétrole est » d'origine récente, bien que déjà le rival du roi Coton. » Les Indiens Sénécas qui le recueillaient suintant du sol, ou flottant à la surface de l'eau, au moyen de couvertures de laine qu'on laissait s'imprégner d'huile et qu'on tordait ensuite pour l'extraire, employaient surtout cette huile minérale comme médicament contre les contusions et les rhumatismes, et aussi dans les cérémonies religieuses.

Dès 1845, des mineurs firent jaillir une source à Tarente, près Pittsburg[1]. En 1859 eut lieu sous la direction de Drake le forage d'un puits, et l'exploitation et le raffinage du pétrole s'établirent méthodiquement. En 1860, il y eut deux mille puits en activité; en 1873, on en comptait plus de quatre mille fournissant dix millions de barils de 200 litres chacun. La *Petrolia* devint une sorte de Californie qui un instant fit oublier l'autre. Les gîtes de pétrole sont tous accumulés dans la Pensylvanie occidentale (comtés de Venango, Clarion et Butler); on ne saurait leur comparer que de loin les gîtes de l'Ohio, du Missouri et du Canada. On trouve l'huile à des profondeurs variables sous des bancs de grès sableux et de schistes argileux; la sonde les traverse, des outils, mus par une machine à vapeur, y pratiquent un forage, et le plus souvent le pétrole jaillit lui-même à la surface comme une source artésienne. Des conduits l'amènent dans d'immenses réservoirs, le distribuent entre des raffineries, où il est distillé, converti en naphte, en huile à brûler, en goudron, en paraffine et en coke, et, sous ces diverses formes, expédié vers les lieux de consommation[2].

« On a demandé, écrit M. Simonin, comment l'éclairage au » pétrole, le plus brillant, le plus propre, le plus élégant de » tous, n'est pas plus répandu en France. C'est la crainte des » explosions, dira-t-on ; mais, quand le pétrole est bien raffiné, » les explosions sont impossibles... Avec cette crainte disparaît » aussi celle des mauvaises odeurs qui ne s'engendrent que » par les bas produits avec lesquels on falsifie le pétrole. »

---

1. Les géologues ne sont pas d'accord sur l'origine du pétrole. Un savant botaniste, M. Lesquereux, prétend qu'il n'est, comme la houille, que le produit de la décomposition lente des matières végétales. (V. sur ce sujet, dans la *Revue scientifique* du 3 novembre 1877, un extrait d'un ouvrage russe de M. Mendeleef, sur l'origine du pétrole.)

2. Aujourd'hui le pétrole est au troisième rang dans les exportations des États-Unis, après le coton et le blé. On l'embarque principalement à Philadelphie, New-York, Baltimore, Boston, presque toujours à destination d'Anvers, Hambourg, Brême, Liverpool, le Havre, Marseille, Gênes.

M. Duvergier de Hauranne, qui visita en 1864 le pays de l'huile, dans les jours de fiévreuses convoitises qui suivirent les premières découvertes, décrit ainsi l'aspect de Titusville, une des capitales du *Roi-Pétrole*.

« On ne peut, à moins de l'avoir vue, s'imaginer l'ardeur avec laquelle cette foule rapace se précipite à la curée. Le pétrole a détrôné l'or. Ouvriers qui cherchent un travail lucratif, financiers ruinés qui viennent tenter la fortune, aventuriers de tout genre, de tout pays et de tout costume, font une course au clocher à qui se jettera le premier dans le cloaque et bouchera la route aux derniers venus. Il pleuvait ; la nuit était noire ; le train s'arrête ; on se rue pêle-mêle sur l'auberge voisine, dont l'antichambre pleine de monde repousse le flot bigarré. On se met alors en campagne en procession, plusieurs portant des lanternes, à travers des terrains vagues, le long d'un trottoir étroit et semé de chausse-trapes invisibles dans l'obscurité. A chacune des rues transversales, la colonne hésite, on tâte le terrain ; les plus hardis s'aventurent, traversent à gué les fondrières ; quelques-uns des plus pressés s'y enfoncent jusqu'aux genoux. N'importe, on avance toujours, falots en main, sacs sur les épaules, hommes et femmes au pas de course. Aux premiers envahisseurs les logements, les lits, les chaises ; aux retardataires la pluie et la boue des rues. Je cours comme un forcené, laissant mon bagage à la station et frémissant d'avance à la perspective d'une nuit sans abri dans ce bain de fange ; mais je trébuche dans les bas fonds, je m'égare, je m'attarde et j'arrive, les jambes chaussées de deux bottes de boue, pour trouver visage de bois. Pas un matelas, pas une couverture, on n'était pas sûr de pouvoir me promettre une chaise. Heureusement, j'avais des compagnons d'infortune qui furent plus éloquents ; le maître d'hôtel, nous disant de le suivre, s'est mis à faire la ronde à travers la ville, à la tête d'un bataillon dégouttant de pluie, casant celui-ci dans une maison, celui-là dans une autre, me déposant enfin au fond d'une ruelle obscure et écartée, dans une *boarding-house* (*pension*), dont l'étroite salle d'entrée était si encombrée de monde

que je désespérai encore une fois d'avoir cette nuit un toit sur ma tête. Je fus admis cependant à inscrire mon nom sur le registre.....

» .... Je demande à dîner : on me montre une chambrette où l'on se succède à la file, mangeant à la hâte pour faire place aux autres. Rien de plus bigarré que le petit monde qui s'agite dans cette ruche trop pleine. On y voit pêle-mêle, très différents en apparence, et au fond très semblables, des échantillons de toutes les variétés de la société américaine ; je ne dis pas toutes les classes, car les Américains se vantent de n'en pas avoir..... Ici se confondent toutes les espèces de la famille américaine, depuis le fermier rustique et nasillard jusqu'au spéculateur élégant des villes, assez semblable par son mauvais ton et son attirail voyant au *calicot* de notre Paris ; depuis l'aventurier barbu à la mine sauvage, au regard faux et louche, dont la main semble toujours voisine du *bowie-knife* (*couteau-poignard*) caché sous le collet de sa veste, jusqu'au commerçant calme et rassis qui vient camper ici pour une saison avec femme, enfants et bagages. Les anciens soldats abondent dans cette foule ; on n'y voit que pantalons et gilets d'uniforme dépareillés. Voici encore ce type si commun et si parfaitement national du *gentleman* récent, portant redingote neuve, grosses breloques, longue et épaisse barbe de bouc, et dont le contentement jovial perce à travers ses traits gros et vulgaires. On voit bien à sa mine que l'*Oil-Creek* a été pour lui un Pactole et a rempli d'or ses poches en même temps que d'huile ses tonneaux. D'ailleurs sa bonne humeur sied bien à sa face rouge et rebondie ; mais sa femme, espèce de pimbêche hautaine, dont la figure porte l'empreinte de cette grossièreté inexprimable qui se contracte dans les occupations basses de la vie, se tient roide et fière dans ses atours extravagants et burlesques qu'elle semble avoir empruntés à la châsse d'une relique. On dirait une femme de la halle devenue, par un coup de la fortune, propriétaire du lingot d'or et passant la tête haute au milieu des poissardes ses sœurs, pour leur étaler ses robes de soie. C'est là encore un type national,

et vous savez que je n'ai pas de goût pour ces *ladies* au regard viril, à la parole hardie qui savent aller seules au bout du monde, mais qu'on s'attend toujours à voir jurer comme des maîtres d'armes et boire du *whisky* comme des charretiers. »

Ernest DUVERGIER DE HAURANNE[1],
Huit mois en Amérique.
(Paris, 1866, 2 vol, in-18, librairie internationale.)

« L'exploitation du pétrole qui aux premiers temps de la *Petrolia* avait été si turbulente, grâce aux aventuriers de toute espèce qui s'étaient jetés sur les mines, s'est cantonnée maintenant au sud des premières mines. **Oil-City, Titusville, Tidioute, Pithole, Franklin, Pleasantville, Parkers**, et nombre d'autres centres industriels naguère si troublés sont devenus des lieux relativement paisibles. Plus d'une de ces importantes cités est passée du reste par des alternatives inouïes, quelquefois subites, de prospérité et de décadence, et Pithole, la ville-champignon, poussée en un jour, Pithole, qui a eu ses hôtels, son théâtre, ses journaux, ses églises, Pithole née d'hier, qui a fait un moment tant de bruit, a été si populeuse, si remuante, est déjà une ville fossile. Elle a perdu tous ses habitants, et si quelque Pitholien lui est né, cet honorable citoyen aura un jour quelque peine à retrouver sa ville natale[2]. »

L. SIMONIN.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1875.)

Les mines aux États-Unis.

L'Union nord-américaine est le pays le plus favorisé du monde pour les richesses minérales. Chaque jour, pour ainsi

1. V. page 76.
2. Les Anglais et les Américains ont essayé plusieurs fois d'employer le pétrole au chauffage des chaudières à vapeur, sur les bateaux à vapeur, dans les locomotives, les usines, les fours à boulanger, les pompes à incendie. MM. Sainte-Claire Deville et Dupuy de Lôme en France ont aussi étudié la question, qui est loin d'être résolue en faveur du pétrole. On rapporte que Napoléon III rêvait d'appliquer le pétrole aux usages industriels, et qu'il se fit un jour conduire au camp de Châlons sur une locomotive chauffée au pétrole. (Voy. Félix Foucou, *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1868-15 avril 1869.)

dire, on y découvre quelque gîte houiller, ferrifère, cuprifère, aurifère, argentifère. « La houille, écrit M. Kerrilis, se montre en masses compactes dans la Pensylvanie, sur les bords de l'Atlantique, jusque dans l'Orégon, riverain du Pacifique, et dans les territoires du nord-ouest, elle côtoie l'or et l'argent. Les seuls bassins carbonifères du Missouri, de l'Illinois, de l'Iowa et du Kansas sont larges d'une centaine de milles, et, pris dans leur ensemble, les bassins houillers de l'Union entière ne recouvrent pas une surface moindre de 49600000 hectares. » Le plomb et le zinc abondent dans le Missouri, le Haut-Mississipi, le Wisconsin, l'Illinois et l'Iowa, et ces cinq bassins ont produit en quarante-trois ans (1827-1870) pour 360000000 de francs de minerais. L'Arizona renferme d'immenses gîtes de cuivre encore intacts; le fer se trouve partout, dans l'Alabama et le Texas, dans le Connecticut, le New-Jersey, la Virginie, la Californie, l'Orégon, l'Illinois, le Kentucky, sur les bords du lac Supérieur, etc. Dans le Missouri et la Pensylvanie, il s'entasse en vraies montagnes, et rivalise par ses variétés et ses qualités avec les meilleurs minerais d'Europe : ceux de l'île d'Elbe, de Cornouailles, des Alpes, de la Suède. Faut-il parler des filons d'or et d'argent, des placers californiens, de ceux du Colorado, de l'Arizona, de l'Idaho, de l'Utah, du Nouveau-Mexique, qui ont fourni, de 1800 à 1878, plus de 20 milliards d'or et 11 milliards d'argent ?

En 1859, quelques orpailleurs californiens, traversant le territoire de Nevada alors entièrement désert, découvrirent, sur les bords de la rivière Carson, les fameux gîtes argentifères nevadiens; ils y bâtirent les villes de Virginia-City et de Silver-City. Les amas de minerais étaient d'une incroyable richesse : en cinq ans (1873-1877), les deux qui portaient le nom de *California* et *Consolidated-Virginia* ont livré 520 millions de francs. Toutefois on a constaté que, dans ces dernières années, le rendement de l'argent était stationnaire, et celui de l'or en décroissance. Parmi les richesses minérales de la Californie, une des plus importantes est celle du mercure, qui n'était jadis fourni que par les mines d'*Almaden* (en Espagne) et d'Idria (en Autriche). M. le comte Louis de Turenne a visité, en 1878, les mines de *Sulphur-Bank* situées au nord de San-Francisco, et qui sont exploitées à ciel ouvert ; elles produisent par mois 600 bouteilles de mercure (une bouteille contient environ 76 livres 1/2 de métal et vaut de 8 à 10 cents la livre). La mine de *New-Almaden*, dans le même Etat, et suivant le même

voyageur, en fournit par mois près de 900 bouteilles. (V. sur l'industrie minière aux Etats-Unis, le *Journal des Economistes*, février 1880, et les articles cités de M. SIMONIN.)

Les débuts de San-Francisco.

« Jusqu'en 1846, San-Francisco ne fut connu que comme le siège d'une mission secondaire, et le seul village qui s'y fût formé, à peu près sur l'emplacement de la ville actuelle, représentait à peine une population de 200 âmes; encore ce chiffre ne s'expliquait-il que par l'établissement d'un port appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. A peine les Américains eurent-ils implanté en Californie leur bannière étoilée que tout changea de face; séduits par les admirables avantages naturels de cette position, ils y affluèrent si promptement qu'en moins d'un an le nombre des maisons doubla, la population fut sextuplée. Un recensement, fait en juin 1847, constata que déjà la plupart des nations du globe avaient des représentants à San-Francisco, qu'en moins d'un an la ville avait acquis une importance supérieure à celle de Monterey[1], et que, dans le dernier trimestre de 1847, son mouvement d'importation et d'exportation dépassait un demi-million de francs. L'événement qui devait décider de l'avenir du pays approchait. Vers le commencement de 1848, le bruit se répandit qu'on avait trouvé de l'or en grandes quantités dans l'intérieur, au pied des montagnes de la Sierra-Nevada.

» San-Francisco en ressentit un choc électrique. Pendant les deux premiers mois qui suivirent la nouvelle, on y avait vu 250000 dollars expédiés des mines, malgré le petit nombre des travailleurs, puis 600000 pendant les deux autres mois; aussi la ville fut-elle bientôt presque complètement abandonnée. Les maisons restaient à demi-construites, le commerce était oublié, et chacun se dirigeait vers la terre promise. « De l'or! tel est le seul cri qui retentisse dans le pays depuis les bords de l'Océan jusqu'au pied des montagnes, » disait tristement le journal de

1. Monterey, port de l'océan Pacifique, est situé au sud de San-Francisco.

San-Francisco ; « tout le monde nous quitte, lecteurs et imprimeurs ; force nous est de suspendre notre publication. » Ce même dernier numéro annonçait pourtant en France la révolution de Février sous cette engageante rubrique : *guerre universelle !* Mais New-York lui-même eût-il été bouleversé comme l'était Paris, que nul en Californie ne s'en fût préoccupé un instant. Cependant la magique nouvelle avait promptement dépassé les limites de la contrée pour se répandre dans le monde entier ; accueillie d'abord avec incrédulité, elle finit en peu de temps par convaincre jusqu'aux plus sceptiques.

» L'année 1849 pour San-Francisco est restée misérable entre toutes. L'émigration, bornée d'abord aux riverains du Pacifique, n'avait pas tardé à amener un premier contingent de quinze mille Mexicains, Péruviens et Chiliens ; puis les navires d'Europe étaient arrivés à leur tour, le courant de passage s'était établi à travers l'isthme de Panama, et le chiffre des débarquements se trouvait, à la fin de l'année, porté à plus de quarante mille.

» C'était l'époque des salaires fabuleux ; le simple manœuvre gagnait un dollar (5 fr. 30) l'heure, et n'en avait pas qui voulait ; l'ouvrier de profession faisait payer sa journée jusqu'à 20 dollars, et les charpentiers se mirent en grève plutôt que de voir leurs gains quotidiens descendre au dessous de 85 francs. *Every body made money*, s'écrie avec enthousiasme une curieuse chronique californienne ; « tout le monde *faisait* de l'argent, et chacun devenait riche du jour au lendemain »........

» .... On conçoit qu'il fut assez difficile de pourvoir, en quelque sorte, d'un jour à l'autre, aux besoins de la population qui affluait ainsi de toutes parts. Lui bâtir des maisons était matériellement impossible, alors que la moindre construction, tant par le coût de la main-d'œuvre que par le prix des matériaux, revenait à un dollar la brique. Le bois au contraire ne revenait guère qu'à huit francs le mètre ; des hangars et des baraques s'élevèrent donc en différents points, destinés à servir d'hôtels ou de restaurants, et en même temps la grande masse des nou-

veaux débarqués campait sous le frêle abri de tentes improvisées, souvent aussi en plein air. Ces tentes couvraient tout, grimpaient au sommet des collines, s'éparpillaient sur leurs flancs, descendaient dans les vallées les plus fangeuses, et lorsque arriva la saison pluvieuse, qui cette année fut plus longue, plus rude et plus hâtive que de coutume, ces misérables demeures elles-mêmes devinrent presque inhabitables au milieu des flaques d'eaux stagnantes et miasmatiques qui les entouraient. Les apparences de rues tracées dans ce dédale se trouvèrent de même converties en bourbiers infects, réceptacles d'immondices et de débris organiques de tout genre, ou en véritables fondrières où l'homme disparaissait souvent jusqu'à mi-corps. On comprend quels ravages devaient exercer les maladies nées de cette profonde insalubrité sur une population déjà affaiblie, tant par les fatigues du voyage que par les privations multipliées de cette existence sans nom.

» Tels furent les commencements de San-Francisco. Qui l'eût revu au bout de trois ou quatre ans seulement se serait certainement refusé à reconnaître, dans la ville monumentale étalée sous ses yeux, l'informe amas de taudis encore présent à son souvenir. Deux gravures, populaires dans le pays, résument ce progrès sous une forme saisissante. La première reproduit l'aspect de 1849 ; on dirait le coup d'œil confus et désordonné d'un vaste camp de bohémiens. La seconde représente la ville de 1854 ; d'interminables rues symétriquement alignées, où les voitures roulent sur un solide plancher de sapin, en attendant un pavage définitif ; d'imposantes et massives constructions ; une industrie productive, se révélant par les nombreuses cheminées d'usines qui se dessinent aux limites de la cité ; partout la vie et le mouvement. On croit voir l'œuvre de plusieurs générations. Malgré l'absence de toute direction, malgré les continuels soucis d'une spéculation effrénée qui bouleversait toutes les fortunes, une ville de 60000 âmes était sortie de terre comme au coup de baguette d'une fée[1]........

---

1. L'importation, qui n'était en 1849 que de 17[illegible]000 tonnes, montait à

» ..... Il est peu de progrès qui ne se traduisent en chiffres. Ici cette ville de premier ordre, sortie de terre ou mieux de l'eau en moins de temps que nous n'en mettons à construire une ligne ordinaire de chemin de fer, cette ville ne se créait qu'au prix des conditions financières les plus anormales. A un sol montueux et hérissé d'élévations, on avait donné une déclivité égale et commode ; les collines rasées avaient servi soit à remplir les creux, soit à combler l'espace libre entre les pilotis ; mais la valeur des terrains ainsi formés s'était nécessairement ressentie du prix exorbitant de la main-d'œuvre. Pour en donner une idée, nous choisirons par exemple la portion de la ville construite sur pilotis, portion qui, en sa qualité de bien municipal, a fourni à plusieurs reprises la matière de ventes considérables. On voit encore aujourd'hui la mer qui borde le rivage de San-Francisco découpée en segments plus ou moins étendus au moyen de lignes de pieux sortants de l'eau ; ce sont les *water lots* dont nous parlons. Une semblable propriété, si avantageuse qu'en fût la situation, ne pouvait qu'être onéreuse au début par les travaux qu'elle imposait. Aussi, en 1847, avant la découverte de l'or, même dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire sur la laisse de basse mer, ces lots se vendaient-ils au maximum sur le pied de 0fr,65 le mètre : dès lors en effet, les Américains commençaient à pousser leur ville sur les flots. Six ans plus tard, en 1853, alors que la grande fièvre de construction commençait déjà à diminuer, des water-lots, moins avantageusement situés que les précédents, se vendaient en moyenne au prix de 333 francs le mètre, et 592 francs lorsque le lot devait former le coin de deux rues ; c'est à peu près le prix des terrains dans le centre de Paris, début dont pouvait assurément s'enorgueillir la jeune cité, et qui cependant était hors de tout rapport avec la valeur en quelque sorte sans limite du loyer de ces biens. Ainsi en 1849,

500000 en 1853, et en 1854, atteignait un million. Les quais (*wharfs*) de la nouvelle cité se développaient sur une longueur de 4000 mètres, et les clippers de 3000 tonneaux et au-dessus venaient s'y amarrer par 15 et 20 mètres d'eau.

un simple magasin, grossièrement construit en planches, coûtait par mois, et d'avance, plus de 16000 francs ; une maison en bois de deux étages, sur la place principale rapportait par an 642000 francs; une autre maison, également en bois et sur la place, mais sans étage et assez semblable à une écurie pour cinq ou six chevaux, se louait plus de 400000 francs par an; enfin une tente en toile servant au premier établissement de la célèbre maison de jeu El Dorado, représentait un loyer annuel de 289000 francs. Ces prix disproportionnés furent lents à baisser, car la population augmentait plus vite que les constructions ne s'élevaient, et en 1854, la boutique la plus simple et la plus commune, presque une échoppe, ne se payait pas moins de 15 ou 1800 francs par mois; plus grande, elle en valait 5 ou 6000, souvent même davantage. Les salaires étaient à l'avenant. Nous avons dit un mot de ceux de 1849; ils avaient peu varié en 1854 et même en 1855, bien que sous plusieurs rapports on fût alors sorti des circonstances exceptionnelles des premières années. Un bon ouvrier de profession gagnait facilement de 50 à 60 francs par jour, le simple manœuvre de 20 à 25 ; les gages d'une domestique étaient de 400 francs par mois. Tandis que ces prix se maintenaient aussi rapprochés du taux primitif, d'autres, heureusement, rentraient dans des limites plus normales. Ainsi la nourriture était dans le principe l'une des dépenses les plus exorbitantes de San-Francisco; un repas modeste y coûtait de 20 à 25 francs, et les moindres pensions étaient de 500 francs par mois. Dès 1855, ces chiffres étaient réduits de plus de moitié; mais les fluctuations les plus considérables furent celles qui portèrent sur les marchandises de tout genre formant les cargaisons d'importation. Les prix extraordinaires de 1848 et 1849 avaient allumé une ardente fièvre de gain chez les armateurs des ports d'Europe et des Etats-Unis ; ils entendaient avec ennui raconter les immenses bénéfices réalisés sur les objets de première nécessité, comme quoi les planches étaient bon marché à 10 francs le mètre et certains clous particuliers vendus jusqu'à 50 francs l'once, comment les fortes bottes

nécessaires aux mineurs se payaient de 5 à 600 francs, un jeu de vêtements le double, et ainsi du reste. Le résultat fut en 1850 et 1851, un arrivage de marchandises infiniment supérieur à tous les besoins de la place. La demande avait surpassé l'offre ; à son tour, l'offre surpassa la demande de manière à renverser toutes les prévisions. On vit des chargements entiers vendus à l'encan et certaines marchandises ne valurent pas les frais d'emmagasinement; d'autres étaient abandonnées faute d'acheteurs: le tabac, par exemple, était devenu si abondant qu'on en voyait des caisses pleines servir à combler les fondations des maisons construites sur pilotis. De telles dépréciations devaient nécessairement produire une perturbation considérable dans les fortunes, mais la masse de la population y gagna, et, dans cette difficile période de débuts, on conçoit quel secours inespéré lui fut une semblable quantité d'approvisionnements à vil prix. »

E. du Hailly[1],

Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord.

(Paris, 1864, in-18, Dentu.)

Le premier et le second âge de la société californienne.

« Les cinq ou six premières années de l'existence de San-Francisco forment l'époque de la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*. Frisco[2] présentait alors la physionomie de toutes les villes naissantes de l'Amérique.... Aux mines, le travail excessif; dans la ville, l'orgie en permanence ; les rixes, les meurtres, les assassinats partout. L'absinthe et le sang coulaient à flots[3]; les pre-

1. Sur du Hailly, voir page 30.
2. C'est sous cette abréviation que les fondateurs de San-Francisco désignent leur ville.
3. C'est alors que le revolver, le rifle ou le bowie-knife (couteau-poignard) étaient les arbitres suprêmes de tous les différends. Chacun portait un arsenal à sa ceinture; la nuit, un *squatter* nouveau venu s'installait et se barricadait sur l'emplacement qu'il avait trouvé à sa convenance; le propriétaire essayait de l'en déloger à coups de hache et de révolver; le combat fini, les dépouilles et l'emplacement restaient au vainqueur. Aux meurtres s'ajoutèrent les incen-

miers arrivés venaient du seul État à esclaves de l'ouest, le Missouri. Après avoir traversé les déserts du continent, après avoir les premiers occupé les terrains aurifères, les Missouriens virent arriver leurs frères de l'est, qui devinrent bientôt de formidables compétiteurs. L'antagonisme qui, dans le vieux monde des Américains, a toujours subsisté entre le Yankee et l'homme du sud, venait s'ajouter aux rivalités du métier. Comme moralité, les uns valaient les autres[1]. Mais l'immigration des hommes du nord continuait, celle du Missouri tarissait. Après cinq ans d'une

---

dies qui dévoraient chaque fois presque en entier cette ville faite de tentes, de baraques, de constructions légères de bois de sapin revêtues de toiles peintes. Le souvenir de ces désastres n'est pas encore oublié; cinq fois, en moins de deux ans, le 24 décembre 1849, le 4 mai et le 17 septembre 1850, le 4 mai et le 22 juin 1851, la ville fut presque anéantie; chaque fois on la vit renaître de ses cendres, plus belle et plus vaste. L'activité et l'énergie des habitants lassèrent à la fin la scélératesse des incendiaires; l'impuissance de l'autorité étant démontrée, les habitants résolurent de pourvoir eux-mêmes à la police de la cité. Ils tinrent une assemblée générale (meeting) et y posèrent les bases d'une « association pour la protection de la propriété et le maintien de l'ordre. » Ce fut le terrible *Comité de vigilance*, qui dirigea surtout ses sentences capitales et sans appel contre une bande d'aventuriers, les *hounds* (limiers, chiens de chasse), organisés pour piller la nuit les boutiques, magasins, restaurants, vider les coffre-forts et assommer au besoin les volés récalcitrants. Le coupable saisi était traîné devant les membres du comité, immédiatement jugé et condamné; on lui passait une corde au cou, la foule en saisissait l'extrémité, et le patient, suspendu à une poutre, ou à un arbre, était balancé dans l'espace jusqu'à la convulsion suprême.

1. San-Francisco se donna tout de suite un maire et un conseil d'*aldermen* pour la gestion des fonds municipaux. On devine quelle pouvait être la probité d'une magistrature recrutée parmi des aventuriers pour qui le désintéressement et l'abnégation étaient de pures sottises. Les votes de la multitude allaient au plus offrant et souvent aux plus grotesques. Les édiles pêchaient en eau trouble, et dans les comptes fort obscurs des travaux de la ville naissante s'enrichissaient scandaleusement. Les luttes électorales commençaient par des injures, continuaient par des coups de poing, et se terminaient souvent par de véritables batailles rangées. Un jour, trois candidats, trois colonels (on sait qu'en Amérique le titre de colonel n'implique pas du tout l'idée de régiment et de soldats), briguaient le poste de shérif; le colonel T., étant candidat conservateur, fut écarté tout d'abord; le colonel B., riche propriétaire et grand joueur, essaya de gagner les électeurs en tenant table ouverte dans l'hôtel qu'il possédait et en faisant couler à flots et gratis les brûlantes liqueurs chères aux gosiers yankees. Son succès paraissait assuré. Quand vint le jour du vote, dans les rues retentissant des hourrahs de la foule, du tapage des musiques, des canons et des pétards, parut inopinément le troisième concurrent, le colonel H., aventurier connu par ses prouesses dans la guerre du Texas. Monté sur un magnifique cheval, il se mit à exécuter devant la foule ébahie tous les exercices de voltige, toutes les manœuvres de manège, toutes les cabrioles de haute école que le grand art de l'équitation, où il était passé maître, pouvait lui fournir. Les électeurs émerveillés crièrent : *Hourrah for H.*, et, oubliant les libations électorales du colonel B., votèrent avec enthousiasme pour l'incomparable écuyer. « Vous voulez un roi qui sache monter à cheval, disait M. de Talleyrand, prenez Franconi. »

anarchie qui n'empêchait pas le progrès matériel de la ville, les hommes du nord se sentirent en force, et bientôt ils eurent décidément le dessus. Ils établirent le fameux *Comité de vigilance*. Tout homme qui avait commis un meurtre ou qui, seulement par sa conduite, permettait de supposer qu'il serait capable de tuer son prochain, fut, surtout s'il était du sud, traduit devant le comité et pendu au premier arbre. C'est de la création de ce tribunal, tout partial, arbitraire et irrégulier qu'il était, que date l'établissement d'un état de choses au moins supportable. Les hommes de désordre de la ville, transformés en juges, prirent eux-mêmes du goût à faire de l'ordre. Tout le monde s'en trouvait mieux.

» C'est ici que s'ouvre la seconde époque (1855) ; le règne des *pikes*, grâce aux exécutions sommaires, était clos à jamais. Les membres du comité de vigilance eurent le bon esprit de le dissoudre eux-mêmes, et de céder la place à des tribunaux régulièrement constitués[1]. Mais une autre révolution s'accomplissait graduellement dans les esprits. Au commencement, tout le monde avait couru aux mines. Dans les imaginations des premiers émigrants, la Californie n'était qu'une carrière d'or pur. A la fin on comprit que l'or cherché ne se trouvait pas seulement dans les placers.

1. Le Comité de vigilance appliquait sous une forme nouvelle la fameuse *loi de Lynch*. On désigne aux Etats-Unis sous le nom de *loi de Lynch* une procédure sommaire qu'on applique à un scélérat pris en flagrant délit de vol, d'assassinat, d'incendie, etc. La foule réunie autour du coupable délibère un instant, puis le vote a lieu à mains levées, le plus souvent sans que personne ait pris la défense de l'accusé, ou sans que les magistrats ordinaires aient pu intervenir. La sentence est prononcée sans appel et sans sursis, une potence dressée, et le condamné « lancé dans l'éternité. » Vainement la Constitution des Etats-Unis s'est efforcée d'abroger cette loi barbare, qui a été appliquée trop souvent à des innocents, et qui met une arme terrible entre les mains d'une foule passionnée et aveugle. La législation la condamne, mais les mœurs la tolèrent, et dans les régions encore demi-civilisées du Far-West, les colons, les mineurs et les pionniers n'hésitent guère à en user. — Voici maintenant l'origine historique de la loi de Lynch. John Lynch était un colon irlandais de la Caroline du Sud qui exerçait au dix-septième siècle les fonctions de chef de justice. Le pays étant en proie aux dévastations et aux attaques à main armée d'aventuriers et d'esclaves fugitifs que la justice ordinaire était impuissante à réprimer, Lynch fut investi contre les bandits de pouvoirs dictatoriaux. Il fit juger et exécuter séance tenante, sans recours d'aucune sorte, tous ceux qui furent pris, et terrorisa si bien les criminels qu'il en débarrassa l'Etat de la Caroline.

On découvrit même que d'autres occupations rendraient plus que la fouille et le lavage, pourvu qu'on importât dans le pays ce qui lui manquait : des capitaux et de l'honnêteté. Des hommes pourvus des uns et de l'autre commencèrent alors à arriver et à s'établir à San-Francisco........

» ..... La vraie richesse de la Californie n'est pas l'or qu'on extrait de ses entrailles, c'est la fertilité de son sol. Si les renseignements statistiques qu'on m'a donnés sont exacts, la sixième partie de ses terres labourables est mise en culture. Les principaux produits sont et seront toujours les céréales. On en récolte assez pour pourvoir aux besoins du pays et exporter au Japon, en Chine, au Mexique, des quantités considérables de farine. »

Baron DE HÜBNER[1],
Promenade autour du monde, t. I[er].
(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

Les vignobles de la Napa (Californie).

« A peu de distance de Vallejo[2], la ligne de Sacramento traverse *Napa-Junction ;* là les voyageurs désireux de visiter la Gironde américaine prennent un train qui les conduit, en serpentant sur les bords de la Napa, jusqu'au mont Hélène. Ce roi de la vallée, du haut de sa cime neigeuse, veille sur les riches vignobles couchés à ses pieds, et les protège pendant les tristes journées d'hiver contre les sauvages attaques du nord. En quittant *Napa-Junction*, la voie ferrée traverse les terres basses, à moitié submergées, qui forment

---

1. M. le baron de Hübner, diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, est né à Vienne en 1811 ; il a rempli plusieurs missions diplomatiques en France, en Portugal, en Italie, en Allemagne. En 1868, il parcourut l'Asie et l'Amérique et écrivit ses impressions de voyage. Il est l'auteur d'une importante monographie historique, *Sixte Quint* (Paris, 1870, 3 vol. in-8°). M. de Hübner a été élu associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1867. Il a publié en 1886, en 2 vol. : *A travers l'Empire britannique.*

2. Vallejo, fondée en 1550 par un descendant de Fernand Cortez qui lui donna son nom, fut d'abord la capitale de la Californie. Elle occupe le fond de la baie de San-Pablo, et, bien que supplantée par Sacramento, elle est devenue pour la population la troisième ville de l'état californien. Grâce à son heureuse situation, elle est appelée à être, dans un avenir prochain, avec San-Francisco, sa voisine, le grand entrepôt des contrées du Pacifique.

le delta de la Napa ; ces terrains, une fois défendus par des digues, sont d'une fertilité très grande et conviennent surtout à la culture des céréales. Au-dessus du delta, la vallée se rétrécit, et les collines qui la bordent accentuent davantage leurs pentes, couvertes de forêts de chênes et de sapins ; les bords du fleuve sont seuls cultivés ; les champs, nouvellement retournés par les labours d'automne, ne présentent qu'une vaste nappe brune tranchant étrangement sur le vert sombre des sapinières qui les dominent. La voie ferrée, suivant toujours les rives du fleuve, monte vers le mont Hélène, dont la tête blanche est déjà visible au loin ; nous traversons Napa, le chef-lieu du district du même nom, qui comprend toute la vallée ; puis Soda-Spring, dont les eaux gazeuses se trouvent sur toutes les tables de San-Francisco ; enfin White Sulphur Spring où nous quittons la voie ferrée pour aller visiter les sources et les établissements vinicoles.

» Pour donner une idée de l'importance des vignobles qui s'étendent entre White Sulphur Spring et le mont Hélène, il nous suffira de dire qu'ils comprennent aujourd'hui trois millions de pieds en pleine production ; leur produit annuel est de 2731000 hectolitres, au prix moyen de 40 francs l'hectolitre. La vallée de la Napa livre tous les ans au commerce 5901400 hectolitres[1] ; dans ce chiffre, le canton du mont Hélène entre donc pour plus de moitié, et encore les vins de cette dernière provenance ont-ils une valeur supérieure d'un tiers au moins à ceux des trois districts vinicoles voisins. Les viticulteurs de Napa divisent leurs produits en cinq espèces qu'ils obtiennent, en général, à l'aide de procédés de fermentation différents, et en tenant fort peu compte des qualités de raisins employés et de leur provenance. 1° Les vins secs (*dry wines*), dans lesquels il ne reste que quelques traces de sucre de raisin ; 2° les vins

1. La culture de la vigne fait aussi des progrès (en Californie) et donne des vins que j'ai entendu beaucoup vanter et vu peu boire. Je ne pense pas que dans le pays même, ils puissent jamais soutenir la concurrence des vins français. » (De HÜBNER, *Promenade autour du Monde*, t. I, p. 210.)

sucrés (*sweet wines*), qui conservent encore une notable quantité de sucre; le porto, le sherri et le madère appartiennent à cette dernière catégorie; 3° les *still wines*, qui ne produisent pas d'effervescence lorsqu'ils sont mis en contact avec l'air; 4° les vins mousseux (*sparkling wines*), comme le champagne; enfin 5° l'*angelica wine*, une liqueur bien plus qu'un vin véritable, formée de quatre parties de vin doux et d'une partie d'eau-de-vie destinée à assurer sa conservation; cette boisson, très estimée du beau sexe dans les états de l'ouest de l'Amérique, est, je crois, complètement inconnue sur le vieux continent. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cette classification n'a nullement pour base les localités ou les différentes espèces de vignes; elle repose uniquement sur le procédé de fermentation qui est plus ou moins complet, suivant que le produit doit être plus ou moins sucré. Les vignes que l'on cultive dans la vallée de la Napa sont loin cependant d'être d'une seule et même espèce; on en compte au contraire plus de deux cents variétés, parmi lesquelles quatre seulement sont l'objet d'une culture étendue, les autres ne comptant que quelques représentants, épars dans les jardins bien plus que dans les champs. De ces quatre variétés, une seule, le chasselas, a été importée d'Europe, sans que ce changement de climat ait semblé exercer une influence quelconque sur la qualité et la quantité de ses fruits; les trois autres, propres à l'Amérique, ou tout au moins complètement transformées par un long séjour, sont:

» Le *old mission*, qui fut importé en Californie vers 1770, par des missionnaires espagnols, de Mexico. Cette vigne, introduite dans le pays depuis bien des années, est considérée, à tort ou à raison, comme indigène; ses grappes, très riches en sucre, ont un peu l'apparence des produits de Malaga; aussi cette espèce est-elle fort recherchée comme raisin de table, au point de vue décoratif, ainsi que dans les distilleries, pour la fabrication de l'eau-de-vie.

» Le *zinfandel* est l'espèce la plus estimée pour la fabrication des vins rouges; elle fournit régulièrement d'abondantes récoltes et, ce qui la fait plus particulièrement re-

chercher, elle semble aussi résister beaucoup mieux aux gelées que ses rivales.

» Le *reisling*, espèce beaucoup plus délicate que les précédentes, ce qui a retardé jusqu'ici son développement. Cependant les vins qu'elle fournit sont d'une qualité tellement supérieure que leur prix se maintient toujours à des cours plus élevés que ceux d'autres provenances ; et, en dépit des soins particuliers qu'elle exige, elle tend à se vulgariser de plus en plus dans la vallée de la Napa.

» Quoique la fabrication des vins en Californie n'ait qu'une origine toute récente, le rapide développement de cette industrie est bien de nature à faire présumer qu'elle ne tardera pas à constituer une redoutable concurrence pour nos vignobles, non pour ceux des premiers crus, mais pour les vins ordinaires, dont la consommation s'accroît de jour en jour. Déjà en 1879, la Californie seulement a produit 17 millions d'hectolitres de vin, soit plus de la moitié de la production de la France entière qui s'élève à 30 millions d'hectolitres[1]. Encore est-il bon d'ajouter que les viticulteurs californiens considèrent que la vigne n'occupe, à l'heure qu'il est, que le tiers des terres où elle pourrait pousser, et que les terrains qui lui conviendraient le mieux n'ont pas encore été défrichés à cause des difficultés que présente leur mise en culture. Le climat de la Californie en général, et celui de la vallée de la Napa en particulier, est très favorable à la vigne. Les gelées de printemps et d'automne y sont excessivement rares ; au moment de la maturité, les grappes ne sont jamais détruites par des brouillards, et pendant la saison chaude, le vigneron n'a à redouter ni grêle ni orage. En outre, le sol des vignobles californiens n'a pas encore été appauvri par la culture, les plants y reprennent une nouvelle vigueur, qui leur permet de résister aux insectes et aux maladies qui désolent nos districts vinicoles, et la

1. Ce chiffre de 30 millions, malheureusement exact aujourd'hui, indique l'effrayante diminution subie par nos vignobles sous les atteintes de la gelée et surtout du phylloxera, importé d'Amérique. En 1875, la récolte des vins de France s'était élevée au chiffre énorme de 83 836 000 hectolitres. En 1880, elle est tombée à 29 677 000 !

force des ceps est assez grande pour leur permettre de porter leurs fruits sans le secours d'échalas, d'où une grande économie dans les frais de culture. Il y a quelques années seulement, la cherté et la rareté de la main-d'œuvre, en empêchant le propriétaire de produire à bon marché et en grandes quantités, arrêtaient le développement de la viticulture ; mais, depuis lors, l'émigration chinoise est venue fournir aux fermiers des ouvriers nombreux et à bon marché. Au moment de la récolte, ce dernier n'a plus qu'à traiter à forfait avec un Asiatique qui lui fournit le nombre d'ouvriers dont il a besoin, et en quelques jours tous ses raisins sont rentrés et mis en cuve.

» Enfin, les vins de la Californie ont trouvé un solide appui dans les tarifs protecteurs de l'Union[1], et c'est vraisemblablement à leur intervention qu'il faut attribuer en grande partie l'écoulement rapide des produits de chaque nouvelle récolte du district de la Napa[2]. »

Maurice JAMETEL,
Une excursion dans la vallée de la Napa.
(*Revue de géographie*, décembre 1881.)

---

1. Nos vins paient aux Etats-Unis 57 fr. les 100 kilos en tonneaux ; 0 fr. 70 par bouteille ; le champagne, 2 fr. 60 par bouteille.

2. Les vignobles de la Napa ne sont pas les seuls dont s'enorgueillisse le Yankee ; M. Jules Remy raconte que, dans son voyage à travers l'Utah, il fut invité à un souper chez d'honorables négociants américains, MM. Gilbert et Gerrish. « L'esprit, les jeux de mots animèrent la fête comme si nous nous » fussions trouvés à New-York ou à Paris. On nous fit boire de pétillant » Catawba, qui nous rappelait par son écume, par sa couleur et même par » son goût, le nectar des coteaux de Reims et d'Epernay. Ce vin de Catawba, » que plus tard nous avons bu sur son sol natal, à Cincinnati, est le produit de » vignes transplantées des bords du Rhin sur les bords de l'Ohio. On en fait » de deux sortes, l'une, le *catawba* proprement dit, incolore ou légèrement » ambrée ; l'autre, l'*isabella*, de couleur rose, plus sucrée et plus propre à » flatter le palais délicat des femmes. Le vin mousseux d'Amérique est » aussi exhilarant que le nôtre, mais en même temps, il est plus fort et plus » capiteux. On peut dire, en somme, qu'il est inférieur aux bons crus de la » Champagne. Cependant il est préférable aux vins frelatés qu'un commerce » déshonnête introduit trop souvent à l'étranger... Le voyageur français ne » peut voir sans honte et sans regret les drogues de toutes sortes que l'on » jette sur les plages lointaines sous le nom de vin de Champagne, et souvent » avec des étiquettes fort respectables. J'ai vu vendre sur un marché océanien » un prétendu vin de Sillery que le capitaine, qui l'avait à son bord, m'avoua » avoir payé 0 fr. 60 la bouteille dans un port de France ; et ce même vin » était vendu en gros dans le port de destination 50 francs la douzaine. » (*Voyage au pays des Mormons*, t. II.)

Les nègres du Sud.

« J'avais été un peu froissé de voir les nègres invariablement, dans les villes que j'ai visitées, garçons d'hôtels, commissionnaires, décrotteurs ou mendiants, toujours tendant la main sous un prétexte quelconque, jamais tenant boutique ni même employés à un métier manuel exigeant de l'adresse ou de l'intelligence. Je leur en voulais un peu d'avoir conservé, même alors qu'ils n'y étaient plus forcés, cette habitude, ce goût de la servilité. Aussi, tout en me disant que cette dégradation dont j'étais le témoin attristé était la conséquence de l'état où ils avaient été si longtemps maintenus et de toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, j'étais bien près de conclure que cette dégradation était irréparable..... Pour en avoir le cœur net, j'ai fait causer à ce sujet un homme du nord, des plus intelligents, qui est venu s'établir dans le sud après la guerre :

» Vous auriez tort, me dit-il, de juger l'ensemble de la population nègre par celle que vous rencontrez dans les villes. C'en est au contraire la partie la plus mauvaise. Ces commissionnaires, ces décrotteurs, ces hommes de peine, tous plus ou moins en guenilles, que vous voyez dans les rues, ce sont les fainéants de la race qui sont venus dans les villes, parce qu'ils ont l'horreur du travail et qu'il y est plus facile de gagner sa vie en faisant rien ou peu de chose. Ils ont peu de besoins, et les quelques *cents* qu'ils attrapent par-ci par-là leur suffisent pour ne pas mourir de faim. Ce sont les *lazaroni* du pays. L'élément sain et laborieux de la population, c'est l'élément rural qui continue à travailler sur les domaines qu'elle cultivait autrefois lorsqu'elle était à l'état esclave. J'en ai employé un grand nombre comme ouvriers dans mes plantations de la Floride, et je suis loin d'avoir eu à m'en plaindre. Ils ne sont pas très âpres à la

1. *Lazarone*, plur. *lazaroni*, terme italien qui désigne les mendiants de Naples.

besogne, et il y a une certaine somme de travail qu'il ne faut pas leur demander de dépasser. Mais en revanche ils sont peu exigeants pour leur salaire et faciles à conduire. La grande difficulté, c'est, dans leur propre intérêt, de les accoutumer à l'économie. Leur instinct est de dépenser tout ce qu'ils gagnent en habits très voyants, en mouchoirs rouges, en babioles, et de vivre au jour le jour. Cependant ils sont en progrès sous ce rapport. Un assez grand nombre ont affermé par petits lots à leurs anciens maîtres les plantations sur lesquelles ils avaient vécu, et paient régulièrement leurs redevances. D'autres sont même devenus propriétaires de terrains achetés par eux à bas prix, au lendemain de la guerre, et en tirent fort bon parti. La culture du coton, au lieu de se faire en gros, se fait aujourd'hui en détail, mais elle n'en est pas pour cela moins productive, bien au contraire. Le total de balles de coton récoltées s'est élevé de 3800000 balles en 1874 à 6000000 en 1880. On n'évalue pas aujourd'hui à moins de 6 millions de dollars l'ensemble des contributions payées par la population nègre. Comme les contributions sont proportionnelles à la richesse, c'est la preuve de sa prospérité, et les progrès de son bien-être sont visibles à l'œil. J'en suis frappé tous les ans lorsque je vais visiter mes plantations de la Floride. Là où sur ma route, l'année précédente, j'avais laissé une cabane, je retrouve une maison ; là où j'avais remarqué une maison, je retrouve une ferme avec ses dépendances, et je puis vous affirmer par ma propre expérience qu'il s'est fait de très bonnes affaires dans le sud depuis quelques années, principalement dans le Géorgie, par la culture du coton, et dans la Floride par celle des oranges.

» Et leur état moral ? lui ai-je demandé. — Il faut, m'a-t-il répondu, rendre justice aux efforts que le parti abolitionniste a faits pour que cette grande œuvre de la destruction de l'esclavage, à laquelle il a tant contribué, ne devînt pas, au point de vue des nègres eux-mêmes, une œuvre stérile. Le sud a été inondé de missionnaires et d'instituteurs, les missionnaires étant souvent, du reste, instituteurs, et les instituteurs missionnaires. Des écoles gratuites,

où était donné en même temps l'enseignement religieux, ont été fondées partout. Il y en a aujourd'hui dans tous les villages, et on en compte dix-sept dans la seule ville de Richmond[1] exclusivement affectées aux enfants nègres. Sous cette influence, leurs mœurs se sont régularisées, les liens de famille ont repris leur empire, et le résultat de cette transformation a été qu'aujourd'hui la population nègre se développe au contraire dans une proportion beaucoup plus rapide que la population blanche.

» L'expérience est donc faite, et les deux races peuvent coexister à l'état libre sur le même sol. Quant à leur aptitude à recevoir l'instruction, il faut distinguer. Les enfants nègres sont très précoces et très intelligents, et ils apprennent beaucoup plus vite que les enfants blancs; mais vers l'âge de treize ou quatorze ans leur développement intellectuel semble s'arrêter, et il est rare qu'un nègre dépasse la somme de connaissances qu'il a acquises à l'école primaire. Ils demeurent en quelque sorte enfants toute leur vie, impressionnables, mobiles, dépensiers, mais susceptibles d'attachement et de reconnaissance. En résumé, si les aptitudes des deux races sont loin d'être égales, la race nègre n'est pas non plus marquée à ce coin ineffaçable de dégradation morale et intellectuelle dont la population des villes présente l'apparence. Elle se relève peu à peu de la déchéance où elle a vécu, et, tout en demeurant toujours inférieure à la race blanche, elle n'en deviendra pas moins pour le sud un élément précieux, et sera pour ces États, qui n'ont jamais bénéficié du courant d'émigration, ce que la

---

1. Richmond, capitale de la Virginie, est située sur la rivière James, qui coule entre des rives sinueuses, bordée d'arbres et de champs cultivés, assez semblable à l'Oise ou à la Seine. M. d'Haussonville, qui la visita en 1880, écrit : « La ville s'élève en étages au bord de la rivière. L'aspect n'en a rien qui soit particulièrement original, et elle ne présente pas non plus cet air de prospérité et d'animation qui donne toujours un certain intérêt aux villes américaines. Il n'y a presque point de vaisseaux amarrés au bord des quais; les estacades en bois tombent en ruine; les rues qu'on aperçoit sont en mauvais état, les maisons d'apparence assez misérable; point d'usines, rien qui décèle l'activité et la vie, mais bien plutôt un aspect de pauvreté et de décadence. On sait que cette malheureuse ville de Richmond, autrefois si florissante, ne s'est pas encore relevée des événements dont elle a été le théâtre, et de cette nuit terrible où, évacuée par les troupes du général Lee, elle fut occupée par celles du général Grant, et sauvée de l'incendie par ses vainqueurs. »

race irlandaise ou allemande est pour les états du nord. l'agent du travail et, par conséquent, du progrès. »

OTHENIN D'HAUSSONVILLE[1],
A travers les Etats-Unis.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1882.)

Les Indiens du Far-West.

« On peut estimer à 100000 environ les Indiens libres des prairies disséminés entre le Missouri et les Monts-Rocheux. Le nombre de tous les Indiens de l'Amérique du nord, de l'Atlantique au Pacifique, est estimé à 300000. Les statistiques, les recensements exacts font défaut. Les Indiens eux-mêmes ne donnent jamais que leur nombre de tentes ou loges, mais une loge contient un nombre d'individus différent, suivant les tribus et parfois dans la même tribu ; de là l'impossibiiité de calculs mathématiques exacts. Dans le nord des prairies se fait surtout remarquer la grande famille des *Sioux*, qui sont au nombre d'environ 35000. Les *Corbeaux*, les *Gros-Ventres*, les *Pieds-Noirs*, les *Cœurs-Percés*, les *Têtes-Plates*, les *Nez-Percés*, les *Cœurs-d'Alène*, les *Pend-d'Oreilles*, etc., qui occupent les territoires d'Idaho et Montana offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux, peut-être 20000. Dans le centre et le sud, les *Paunies*, les *Arrapahoes*, les *Chayennes*, les *Yutes*, les *Kayoways*, les *Pueblos*, les *Comanches*, les *Apaches*, etc., dépassent certainement ensemble le chiffre de 40000. Les territoires de *Nebraska*, *Kansas*, *Colorado*, *Texas*, *Nouveau-Mexique* sont ceux que ces bandes parcourent. Les *Paunies* sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les *Yutes* dans les parcs du Colorado. Entre les Montagnes-Rocheuses et le Pacifique sont les

---

1. M. d'Haussonville (Gabriel-Paul-Othenin de Cléron, vicomte), littérateur français, ancien député, est né à Gurcy-le-Châtel (Seine-et-Marne), en 1843. Outre ses récits de voyage en Amérique, il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des études sur *Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres;* sur l'*Enfance à Paris*, et un ouvrage sur les *Etablissements pénitenciers en France et aux colonies*, qui a été couronné par l'Académie française.

Pah-Yutes, les *Serpents* ou *Shoshonès*, qui occupent surtout l'Utah et la Nevada ; enfin les Indiens de l'Arizona, de la Californie, de l'Orégon et du territoire de Washington. Prises ensemble, ces tribus atteignent comme celles des prairies, 100 000 individus.

» Toutes ces races ont entre elles des caractères communs ; elles sont nomades, c'est-à-dire qu'elles n'occupent aucune place fixe, vivent de pêche, surtout de chasse, et dans les prairies suivent le buffle dans toutes ses migrations.

» Un régime absolument démocratique et une sorte de communauté règlent toutes les relations des membres d'une même tribu vis-à-vis les uns des autres. Les chefs sont nommés à l'élection et pour un temps ; ils sont cependant quelquefois héréditaires. Le plus courageux, celui qui a pris le plus de *scalps* à la guerre et qui a tué le plus de buffles, celui qui a fait quelque action d'éclat, celui qui parle avec une grande éloquence, tous ceux-là ont des droits pour être nommés chefs. Tant qu'un chef se conduit bien, il reste en place ; pour peu qu'il démérite, un autre chef est nommé. Les chefs mènent les bandes à la guerre et sont consultés dans les occasions difficiles ; les vieillards le sont également. Les lieutenants des chefs sont les *braves* et commandent en second à la guerre. Il n'y a aucun juge dans les tribus, et chacun se fait justice à soi-même et applique la loi à sa guise.

» Toutes ces tribus chassent et font la guerre de même façon, à cheval, avec la lance, l'arc et les flèches, à défaut de revolvers et de carabines. Pour se défendre des coups de l'ennemi elles ont le bouclier. Elles vivent uniquement de bison et se recouvrent de sa peau. Elles scalpent leur ennemi mort et se parent de sa chevelure. Elles pillent et dévastent les propriétés, emmènent captifs les femmes et les enfants, et souvent soumettent à d'affreuses tortures, avant de le faire mourir, le vaincu, surtout le blanc, qui tombe vivant entre leurs mains. Les *squaws* (femmes indiennes), auxquelles on abandonne le prisonnier, souvent lui arrachent les yeux, la langue, les ongles, lui brûlent ou lui coupent un jour une main, un autre jour un pied. Quand on a bien tourmenté le captif, on allume un feu de charbon

sur son ventre et l'on danse en rond en hurlant..... Les tribus se font souvent la guerre sous le moindre prétexte, pour un troupeau de bisons qu'elles poursuivent, pour une prairie où elles veulent camper seules ..... Il n'est pas rare que la même tribu se débande en deux clans ennemis. Il y a quelques années, les Ogalalas, pris de *wisky* (eau-de-vie américaine), se sont battus entre eux à coups de fusil, et depuis lors se sont séparés en deux bandes, celle des *Vilaines-Faces*, commandée par la *Nuée-Rouge*, et l'autre par *Grosse-Bouche* et *Tueur-de-Paunies*.....

» L'Indien scalpe l'ennemi qu'il tue, en lui enlevant la partie supérieure de la chevelure, celle qui forme la tonsure des moines catholiques. Quelques tribus prennent même tout le scalp, toute la chevelure. Pour scalper, l'Indien, armé de son couteau, fait une incision en rond autour du crâne, et prenant la chevelure par le sommet, l'arrache vivement; elle vient avec la peau, sur toute la surface découpée. « *Ça vient tout seul,* » me disait un jour le vieux trappeur Pallardie qui avait pris fait et cause pour les Indiens dans les guerres intestines, et avait lui-même scalpé[1]. Le but des Indiens en scalpant leur ennemi, est de garder le témoi-

---

1. Le *Messager Franco-américain* de New-York raconte ainsi l'épisode d'un massacre des employés du chemin de fer du Pacifique, au pied des Rocheuses. (N° du 2 août 1867.)

« Les corps des blancs que les Indiens ont massacrés à Plum-Creek ont été rapportés à Omaha... Ce qui excitait le plus vivement la curiosité, c'était un Anglais, nommé *William Thompson*, dont on avait annoncé la mort, et qui revenait vivant... mais dans quel état ! le malheureux était scalpé. C'était une chose hideuse à voir que cette tête dépourvue de cheveux et de peau. M. Thompson est peut-être le premier homme qui, scalpé par les Indiens, soit sorti vivant de leurs mains. Voici en quels termes il fait le récit de l'aventure :

» Mardi, sur les neuf heures du soir, nous étions partis de la station de Plum-Creek pour aller à quelque distance remettre en état le fil télégraphique qui s'était brisé. Comme nous arrivions, des Indiens surgirent de l'herbe où ils se tenaient cachés et nous entourèrent. Nous leur tirâmes deux ou trois coups de feu, après quoi, voyant que nous allions être saisis, nous prîmes la fuite. Un Indien, monté sur un poney, s'élança au galop sur mes traces, et quand il ne fut plus qu'à une dizaine de pas, il me tira un coup de fusil qui m'atteignit au bras droit. Saisissant ensuite son arme par le canon, il m'asséna sur la tête un terrible coup de crosse qui me renversa. Il mit alors pied à terre, prit son couteau à la main, me le plongea dans le cou, puis saisissant fortement ma chevelure entre les doigts, il commença à me scalper.

» J'endurais d'horribles souffrances et d'inexprimables angoisses, mais j'avais toutefois conservé assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il me fallait feindre d'être mort : mon salut était à ce prix. Et cependant l'Indien

gnage vivant de leur victoire, de leur bravoure... En outre, il paraît que l'Indien scalpé n'a pas le droit d'entrer dans les prairies heureuses, les Champs-Élysées des Peaux-Rouges. Le gardien du lieu en ferme brutalement la porte à tous ceux qui n'ont pas tous leurs cheveux.

» Les Indiens (Paunies et ceux des prairies) ont la peau bistrée, rougeâtre, de là leur dénomination de *Peaux-Rouges* et de race *cuivrée*, donnée par les ethnologistes, par opposition aux noms de race blanche, jaune, noire. Les autres caractères physiques de la race rouge sont d'avoir les cheveux noirs, droits, raides, le nez aquilin, les pommettes souvent un peu saillantes, les yeux quelquefois bridés, comme la race jaune, la lèvre fine, les extrémités des membres très déliées. Les Indiens s'épilent avec soin les sourcils et la barbe, et même tous les poils du corps, mais ils ne coupent pas leurs cheveux, qu'ils séparent avec une raie au milieu de la tête et qu'ils disposent en tresses.

» L'Indien tire du *buffalo* ou *bison* sa nourriture, son vêtement. Aussi suit-il l'animal dans ses migrations du nord au sud, et remonte-t-il avec lui du sud au nord. Le dicton des plaines est le suivant : *Là où est le bison, là est l'Indien.* — Le nombre des bisons est aujourd'hui moins considérable que jadis. A mesure que l'animal disparaît devant la marche sans cesse envahissante de la colonisation, le Peau-Rouge disparaît aussi. Un des grands regrets de l'Indien est de voir les blancs chasser cet animal par simple amusement : « Est-ce que les *visages pâles* seraient devenus fous, disait récemment un grand sachem[1] aux commissaires de l'Union, qu'ils chassent le bison pour le seul plaisir de le tuer, et de le voir pourrir sur place, tandis que nous mourons de faim. »

continuait toujours à me scalper. C'était une torture inouïe, intolérable ; il me semblait qu'on m'arrachait la tête. Enfin, je reçus près de la tempe gauche le dernier coup de couteau qui acheva de me scalper, et je vis l'Indien remonter à cheval et s'éloigner au galop emportant ma chevelure et ne se doutant guère que je vivais encore. »

Aujourd'hui M. Thompson est encore à Omaha, où les voyageurs peuvent le voir. Il n'est pas du reste le seul blanc que les Indiens aient scalpé vivant, et l'on cite plusieurs pionniers et soldats qui se sont trouvés dans le même cas. On en est quitte pour porter perruque.

1. On donne le nom de *sachem* aux vieillards qui composent le conseil de la nation ou de la tribu parmi les peuplades indiennes de l'Amérique du Nord.

» Le gouvernement de l'Union a envoyé de nombreuses commissions dans le Far-West pour traiter de bonne amitié avec les tribus indiennes. On fixe à l'avance un lieu de rendez-vous, une date, et toujours les mêmes discours se reproduisent, les mêmes promesses sont faites, et les engagements jurés sont inévitablement violés. Devant les chefs des tribus, Nez-Percés, Gros-Ventres, ou Corbeaux, qui se passent le calumet de bouche en bouche, les commissaires de l'Union, qu'ils se nomment *Hunt*, *Mathews*, *Harney* ou *Taylor*, parlent invariablement de la façon suivante : voici un échantillon de l'éternel speech officiel :

» Nous sommes tous frères... *votre Grand-Père* (le président des Etats-Unis) nous a envoyés de Washington pour » vous voir et apprendre de vous ce dont vous avez à vous » plaindre... Les blancs ont occupé votre pays pour exploiter les mines, ouvrir des routes, créer des établissements... Le bison que vous chassez diminue avec rapidité... Nous désirons que vous nous indiquiez la partie » de vos terres que vous entendez vous réserver exclusivement et nous voulons vous acheter l'autre pour en faire » usage... Sur vos réserves nous vous bâtirons une maison » pour votre agent, une forge, une ferme, un moulin, une » scierie, une école; nous voulons aussi vous fournir les » instruments qui vous permettront de travailler la terre et » de gagner votre vie quand le bison aura disparu... Nous » avons pour vous des présents en route... Maintenant, » nous désirons entendre de vous ce que vous avez à nous » dire et nous vous répondrons animés du meilleur esprit. »

« Un chef indien tire du calumet une dernière bouffée et qu'il soit *Dent-d'Ours, Cheval-Alezan, Ours-Agile*, ou *Pied-Noir*, répond ainsi :

« Pères, écoutez-moi bien. Rappelez vos jeunes hommes » de la montagne du Moufflon, ils ont couru par le pays, » ils ont détruit le bois qui poussait et le gazon vert, ils ont » incendié nos terres. Pères, vos jeunes hommes ont dévasté la contrée et tué mes animaux, l'élan, le daim, » l'antilope, le bison. Ils ne les tuent pas pour les manger, » ils les laissent pourrir où ils tombent. Pères, si j'allais

» dans votre pays tuer votre bétail, que diriez-vous? n'au-
» rais-je pas tort, et ne me feriez-vous pas la guerre?

» Pères, vous m'avez parlé de bêcher la terre et d'élever du bétail. Je ne veux pas qu'on me tienne de tels discours. J'ai été élevé avec le bison et je l'aime, etc.[1]. »

« Le thème traité est toujours invariable dans ces harangues : l'envahissement par les blancs, par les colons, par les pionniers, des champs de chasse des Peaux-Rouges, le refus que font ceux-ci de vendre leurs terres au gouvernement et de se confiner dans les cantonnements qu'il leur impose, de cultiver le sol, d'apprendre un métier, d'envoyer leurs enfants à l'école ou au prêche ; les plaintes incessantes qu'ils font entendre à propos de la violation des contrats signés avec eux, des forts construits pour les tenir en respect, des incursions des soldats sur leurs terres, etc. Les Indiens adressent aussi aux blancs des lamentations sans fin sur ces défrichements, ces routes, ces chemins de fer, ces télégraphes, qu'ils jettent au milieu des prairies. »

L. SIMONIN[2],
L'homme américain.

(*Bulletin de la Société de géographie*, février 1870). —Voir aussi du même, *le Grand-Ouest des États-Unis* (Paris, 1869, in-18, Charpentier), et *les derniers Peaux-Rouges* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1874).

On a affirmé bien souvent que l'Indien est condamné à disparaître ; les maladies de tous genres, le whisky, et les bar-

1. M. Simonin a visité les Indiens dans leurs prairies en 1867 ; il a transmis au ministère de l'instruction publique les précieux documents recueillis dans sa mission. En juin 1870, étant à New-York, il a pu revoir les grands chefs des tribus Sioux. « Ils venaient de Washington, où ils avaient rendu visite à « leur grand-père, » le président des États-Unis, et lui avaient exposé dans de « beaux discours leurs griefs contre « leurs frères blancs. » Le général Grant « avait prêté l'oreille à leurs doléances, avait fumé le calumet de paix avec « eux, leur avait fait cadeau de pipes en écume de mer, de boites d'allumettes « en argent, de paquets de tabac ; il leur avait même donné une soirée à la « Maison-Blanche, et l'on y avait servi des sorbets aux sauvages, qui eussent « préféré du rhum ou du whisky. »

2. M. Louis Simonin, ingénieur et voyageur français, né en 1830 à Marseille, fut chargé par le gouvernement français d'une mission à la Réunion en 1861, et d'une autre à Madagascar en 1863. Il a fait dans les années suivantes, officiellement ou privément, de nombreux voyages en Amérique. Il a publié en volumes, que nous citerons en leur lieu, et dans de nombreux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, du *Tour du Monde*, de la *Revue nationale*, du *Moniteur*, etc., les intéressantes relations de ses voyages. M. Simonin est mort à Paris le 15 juin 1886. Il était officier de la Légion d'honneur.

baries des blancs ont réduit, en deux siècles, la population indienne de plus de deux millions à moins de cinq cent mille individus ; aujourd'hui, les progrès irrésistibles de la colonisation et de la civilisation détruisent graduellement ou transforment la race. Les recensements ne permettent pas de donner le nombre exact des Peaux-Rouges. D'après les renseignements officiels du Canada et des Etats-Unis, le docteur Tachi en compte cent vingt mille, sans compter les isolés et les métis aujourd'hui confondus parmi les blancs. On a constaté même, dans ces dernières années, un accroissement de population chez les Iroquois, les Cherokees, les Criks, les Chactas, les Séminoles, et on l'attribue au changement de leur manière de vivre. Ceux-là, loin de rester en lutte ouverte et permanente avec les *Visages-Pâles*, ont peu à peu renoncé à leurs coutumes et à leurs mœurs sauvages, et se plient insensiblement à la vie sédentaire et agricole, mêlant leur sang à celui des blancs. Cette race, que l'on regardait comme à jamais rebelle à toute civilisation, a réalisé des progrès auxquels on rend trop peu justice. Plusieurs tribus du Far-West vivent encore de la chasse et des rations irrégulièrement distribuées par les agents américains des réserves ; mais un grand nombre se livre à l'élevage des troupeaux et à la culture de la terre. On peut donc dire que, si la race indienne est fatalement condamnée à disparaître sous l'action du contact avec la race blanche plus puissante, cette disparition se fera par voie d'absorption et de mélange, et non par extinction. Les territoires indiens passeront au rang d'états, jouiront des privilèges politiques attachés à ce titre, et, comme il arrive aujourd'hui dans le Nouveau-Mexique, le Colorado, le Texas, le Wisconsin, le Minnesota et le Michigan, les Indiens seront inscrits parmi les citoyens américains, et fourniront leur contingent d'électeurs et d'éligibles, au même titre que les Américains de race blanche[1].

---

1. D'après le rapport des affaires indiennes pour 1878, les Indiens placés sous le contrôle des agences, qui possédaient déjà en 1868 8 646 maisons, 78 000 chevaux et mulets, 47 704 têtes de gros bétail, environ 8 000 moutons, et qui cultivaient 79 000 acres de terre, sont arrivés en dix ans à posséder 23 000 maisons, 226 000 chevaux et mulets, 291 000 têtes de gros bétail, 594 000 moutons, et à cultiver 373 000 acres.

Si l'on envisage les divers groupes ethnographiques des Etats-Unis, autres que les groupes de race blanche, on trouve les chiffres suivants. Au lieu de dépérir et de disparaître progressivement, comme on l'annonçait au lendemain de leur émancipation, les nègres, qui étaient, en 1870, au nombre de 4 888 000, sont en 1880 au nombre de 6 577 000 (augmentation, 35 °/₀). Au contraire, les Chinois, qui inspirent tant d'alarmes au gouvernement de l'Union, et qui, sui-

Les Chinois aux États-Unis.

Un homme d'Etat américain, M. George F. Seward, se félicitait, il y a vingt ans, de voir les premiers immigrants chinois débarquer sur les côtes de la Californie. « Deux civilisations, » disait-il, parties l'une et l'autre des hauts plateaux de l'Asie, » il y a plus de 4000 ans, reviennent aujourd'hui, après un » long voyage autour de la terre, se rencontrer sur les rivages » du Pacifique. » Et déjà il prédisait « la disparition des races et » la restauration de l'unité de la grande famille des hommes. » Mais ces espérances et cette confiance du sénateur Seward rencontrèrent bientôt des contradicteurs ardents aux Etats-Unis. Le signal de la guerre aux Chinois partit de la Californie où la découverte de l'or avait bouleversé les conditions et les fortunes; des politiciens peu scrupuleux, dans des discours perfides et mensongers, excitèrent et déroutèrent l'opinion publique, en représentant, comme les vrais auteurs de tous les maux de la Californie, cette poignée d'Asiatiques qui étaient venus chercher dans le nouveau monde un soulagement à leurs misères.

Et pourtant les Américains ne devaient s'en prendre qu'à leur gouvernement de l'arrivée de ces nouveaux venus. En 1842 et 1844, l'Angleterre et la France avaient forcé la Chine à ouvrir certains ports de l'empire à leurs vaisseaux de commerce. Les Etats-Unis obtinrent le même privilège, qui fut étendu et confirmé plus tard par un nouveau traité signé en 1868. Ce traité porte le nom du négociateur, Anson Burlingame, officier américain passé au service de la Chine, et ambassadeur du Céleste-Empire en Europe et aux Etats-Unis. L'article 5 est ainsi conçu : « Les Etats-Unis d'Amérique et l'empereur de » Chine reconnaissent pleinement le droit naturel et inaliénable qui appartient à tout homme de changer de lieu et de » pays ; ils reconnaissent également l'avantage mutuel d'une » *liberté réciproque d'émigrer et d'immigrer de l'un des deux* » *pays dans l'autre*, *pour raisons de curiosité ou de commerce*,

---

vant M. Hepworth Dixon, devaient en cent cinquante ans, *mongoliser* l'Amérique, ne comptent que 105607 individus, presque tous établis en Californie ; on en trouve un millier tout au plus à New-York. Quant aux Indiens, représentants de la population primitive, ils décroissent sans cesse. En mettant à part les 25000 Indiens civilisés recensés en 1870, et les 65000 recensés en 1880, on trouve que les Indiens des tribus sont au nombre de 255000, parmi lesquels 130000 sont demi-civilisés et les autres nomades.

» *ou en vue d'un établissement définitif*. Par contre, les hautes » parties contractantes s'accordent à condamner toute migra- » tion qui ne serait pas absolument volontaire..... »

Sous la garantie de ce pacte, les Chinois affluèrent aux États-Unis. L'effroyable misère qui régnait en Chine, et la découverte des mines d'or de la Californie les poussèrent sur les bords du Sacramento. Ils y trouvèrent une vie plus facile, sinon moins laborieuse que dans leur patrie ; quelques-uns s'enrichirent ; le courant d'immigration grandit : des compagnies se formèrent qui abaissèrent le tarif des transports de Chine en Amérique ; l'on délivra des billets d'aller et de retour[1] à 200 francs, puis à 150, puis à 100, puis à 60 ! De 1855 à 1860, la moyenne annuelle était déjà de 4 530 immigrants chinois ; de 1860 à 1865, elle monte à 6 600 ; de 1865 à 1870, elle atteint 9 310, et de 1870 à 1875, elle dépasse 13 000.

Aussi, dès 1870, dans un rapport officiel adressé à l'honorable J.-D. Cox, ministre de l'intérieur, le commissaire de l'émigration aux États-Unis, John Eaton, jetait-il le cri d'alarme : « Les effrayantes proportions que l'émigration chinoise est ap- » pelée à prendre exigent l'attention de nos hommes d'État. » Une race homogène, comptant près de 400 millions d'êtres » humains, s'agite et se débat dans un espace insuffisant. La » brèche est ouverte, ils affluent sur un sol nouveau, riche » et comparativement désert. Ils sont aventureux, patients » dans les difficultés, tenaces et laborieux. Ce flot d'émigration » dans sa course vers l'est a atteint ses limites naturelles ; il » reflue vers le Pacifique et, comme une marée montante, em- » porte et rompt les digues. La Providence a voulu que tôt ou » tard, pacifiquement ou par la force, ce courant tout-puissant » débordât sur le riche et fertile bassin du continent amé- » ricain. »

---

1. Il faut dire que le billet de retour n'était valable qu'après décès. Un Chinois aimerait mieux mourir de faim que de s'expatrier, s'il devait laisser ses os sur la terre étrangère. Aussi les compagnies d'émigration s'engagent-elles à ramener morts ceux qui partent vivants de Hong-Kong, et l'engagement est scrupuleusement tenu. Il n'est pas rare de voir partir de San-Francisco un navire ayant une cargaison de cadavres chinois, placés dans des cercueils, et qui vont traverser l'Océan pour aller dormir l'éternel sommeil dans la terre des ancêtres. Pour accomplir ce pieux devoir envers leurs concitoyens défunts, les Chinois expatriés n'hésitent pas à dépenser des sommes énormes. A cette occasion, le journal *Daily California* insérait un jour cet entrefilet d'un comique funèbre : « La Californie n'a pas de rivale dans l'exportation des Chinois ; elle tient le » monopole : nous importons le Chinois à l'état brut, vivant ; — nous l'ex- » portons manufacturé, mort. »

Ce n'étaient point là d'ailleurs, comme l'avouait le commissaire de l'émigration, de mauvaises recrues pour les Etats du Far-West. Tous les voyageurs, sans exception, témoignent de la patience, de la docilité, de la douceur, de l'ardeur au travail, de l'intelligence et de l'adresse de l'ouvrier chinois. En voici deux preuves fournies par leurs ennemis eux-mêmes. Le rapport de la commission du Congrès de Washington, chargée de l'examen de la question (février 1878), s'exprimait en ces termes : « L'émigrant chinois est à certains égards supérieur » à d'autres. Il est sobre, industrieux, patient, de bonne hu- » meur et obéissant. Il apprend facilement et s'acquitte habi- » lement de sa tâche. Les Chinois ont rendu de grands services » en Californie au début. Ils ont creusé les canaux, exploité » les mines, assaini les marais, construit des chemins de fer » et contribué au développement du pays. Si donc la question » reposait uniquement sur le terrain des intérêts matériels, » nul doute que, dans le conflit qui existe entre la race asia- » tique et la race blanche, elle ne dût être résolue en faveur » de la première. »

Appelé à déposer devant la même commission, le juge Heydenfeldt disait : « Les négociants chinois en Californie » n'ont jamais de procès. Je suis, par ma profession, en rap- » ports constants avec des gens de toute race et de toute na- » tionalité, et je dois dire qu'il n'y en a pas de plus honorables, » de plus sincères et de plus loyaux que les marchands chinois. » Je ne connais pas de cas où l'un d'eux ait cherché à frauder » la douane par une déclaration de valeur insuffisante, ou ré- » clamé quoi que ce soit qui ne lui fût légitimement dû. »

Ces qualités elles-mêmes tournèrent au détriment de la race chinoise : tous les arguments des économistes, des moralistes, des pasteurs et des politiciens américains se résument en un seul, la raison d'État. Chacun proposa son remède, mais tous s'accordèrent à maudire l'invasion des *Célestials*, et ne dissimulèrent ni le mépris, ni même l'effroi que John Chinaman leur inspirait[1]. Dès 1852, le gouverneur de Californie, Bigler,

1. Ces sobriquets sont appliqués aux Chinois; les Américains parlent aussi de *petits hommes à longue queue*, de *John Safran*, et demandent qu'on guérisse les Etats-Unis de la peste jaune (*yellow agony*). — En Amérique, l'Anglais est désigné sous le surnom de *John Bull*, l'Américain sous celui de *Jonathan*, l'Irlandais sous celui de *Paddy* ou *Pat*, diminutif de Patrick; le Canadien français est appelé par ses compatriotes anglais *Jean-Baptiste*, et le Français d'Europe personnifié sous le nom peu flatteur de *Johanny-Crapaud*; allusion directe, dit M. de Lamothe, au goût immodéré pour la chair de grenouilles que nous attribuent bien gratuitement nos voisins d'outre-Manche.

demandait qu'on proscrivît simplement tout débarquement de Chinois à San-Francisco; c'était couper le mal à sa racine; mais alors on ne voyait encore dans les immigrants chinois, d'ailleurs peu nombreux, que des colons tranquilles, inoffensifs, et utiles. La proposition de Bigler fut rejetée. Mais devant l'invasion continue et formidable de la race jaune, le parti anti-asiatique grandit; bientôt il surexcita dans l'ouest les passions populaires, et trouva des appuis dans le Congrès : une résolution fut proposée aux représentants, invitant le président de l'Union à prendre les mesures nécessaires pour arrêter l'immigration chinoise. A San-Francisco, on allait plus vite. Passant outre à la légalité et aux traités, le parti socialiste, sous la direction de Kearney et de Pickett, proclama qu'il était temps d'agir. Dans un meeting tenu à Los Angeles (1877), Kearney s'écria : « Plus de Chinois, achetez de la poudre et des balles; quant » à vos représentants, achetez de la corde, et pendez-les haut » et court... L'ennemi commun, c'est l'Asiatique, sa forte- » resse, c'est China-Town. » — « Emportons-la d'assaut, brû- » lons-la, faisons-la sauter, » répondit la foule. L'énergie des autorités municipales et fédérales fit échouer la conspiration; les meneurs furent arrêtés.

L'Amérique n'était pas loin de penser comme Kearney sur la question chinoise, tout en répudiant les moyens proposés. Le Congrès vota, en 1879, une loi qui défendait à tout navire, abordant dans un port de l'Union, de débarquer plus de quinze Chinois. Mais le fameux *Chinese-bill*, qui abrogeait le traité Burlingame, souleva les protestations de l'empereur de Chine : celui-ci envoya le mandarin Chin-Lan-Pin pour rappeler au président Hayes la convention de 1868. Le président refusa sa sanction au Chinese-bill. La loi fut maintenue, et les portes des États-Unis restèrent provisoirement ouvertes aux Chinois. Les hostilités latentes ou déclarées contre la race jaune continuèrent : en 1880, le cabinet de Washington crut devoir charger une commission de trois membres d'obtenir du cabinet de Pékin la dénonciation du traité Burlingame, tandis que la législature de l'état du Sacramento, revisant la constitution californienne, et violant du même coup les statuts de l'Union, déclarait passible d'une forte amende et d'un emprisonnement de cinquante jours au minimum quiconque emploierait des ouvriers chinois. Faut-il ajouter que cette législation draconienne n'a jamais été appliquée ?

M. George Seward, ancien représentant de l'Union en Chine,

dont la retraite a été provoquée par ces conflits, a pris en main la défense des Chinois, réfuté les accusations haineuses de ses concitoyens, et démontré que les dangers dont on menaçait l'Union étaient au moins fort éloignés, sinon purement imaginaires. Il fait voir, à l'aide des chiffres fournis par les recensements, que, depuis quelques années, le nombre des immigrants chinois tend à diminuer. Avant l'arrivée des Asiatiques, la Californie manquait de tout, importait tout à grands frais des états de l'est et de l'Europe. La cherté et la rareté de la main-d'œuvre empêchaient l'établissement d'industries indigènes[1]. Les Chinois vinrent et fournirent le travail patient, consciencieux, à bon marché; grâce à leur concours économique, la Californie construisit des chemins de fer, dessécha ses marais, ensemença ses terres, devint un grenier d'abondance, se couvrit de manufactures, d'ateliers, de fabriques de toute espèce; elle soutient aujourd'hui la concurrence étrangère; le taux d'intérêt des capitaux, le prix de la main-d'œuvre s'y abaissent graduellement. Les industriels californiens, qui ne classent pas la reconnaissance et l'humanité parmi les vertus marchandes, refoulent le Chinois, sans pitié, moins comme un être dangereux que comme un instrument inutile[2].

Injustice des Américains envers les Chinois.

« Je ne trouve pas de mots assez sévères pour blâmer la conduite des Californiens à l'égard des hommes de la race jaune. Ces derniers sont presque mis hors de la loi. Devant les tribunaux, leur témoignage est répudié. Ceux qui travaillent dans les mines sont frappés d'une capitation de quatre dollars par mois. Aux placers, des scènes sanglantes se reproduisent périodiquement. Les mineurs blancs donnent la chasse aux Chinois, les expulsent du terrain que ceux-ci ont acquis régulièrement, les tuent s'ils osent résister. Souvent, sans la moindre provocation de leur part, ils les frappent ou les détroussent. Mais les choses en restent là. Il n'y a pas d'exemple d'un verdict du jury

---

1. V. Maurice Jametel. (*Revue de Géographie*, décembre 1881.)
2. La Chambre des représentants de Washington, par 201 voix contre 37, a adopté (en 1882) un nouveau projet de loi qui suspend l'immigration des Chinois pour une période de dix ans.

rendu contre les coupables. D'ailleurs, comment constater le fait? Aucun blanc ne dépose contre un homme de sa couleur en faveur d'un Chinois, et les compatriotes de ce dernier ne sont pas admis comme témoins. Que des hommes rudes, naturellement portés aux excès, stimulés par la jalousie du métier et jouissant d'une entière impunité, se croient tout permis vis-à-vis de leurs faibles, quoique redoutables rivaux, rien de plus simple. Mais comment qualifier la conduite des membres de la législature, des juges, des jurés, d'hommes instruits, bien élevés, qui, parfaitement édifiés sur l'importance des services que rendent les Chinois et dont ils sont les premiers à profiter, ne rougissent pas de se mettre au service des mauvaises passions de la multitude? Plus d'une fois Fang-Tang (un des notables Chinois de San-Francisco) m'a parlé de la triste position des siens, mais toujours en s'exprimant avec une sobriété et une réserve dignes d'un diplomate de la vieille école : « Ils ne nous considèrent pas, disait-il, comme des » hommes. Ce n'est pas bien. Ils voudraient nous exterminer, comme si nous étions de la vermine. Mais, se hâtait-il » d'ajouter, il y a aussi des Américains qui sont bons, qui » parlent bien. Seulement, ils n'osent pas agir comme ils » parlent. »

Baron DE HÜBNER,
Promenade autour du monde.
(T. Ier, Paris, 1873, 2e édit., Hachette.)

La plupart des Américains éprouvent pour les Chinois une aversion marquée; les patrons et les riches usent de leurs services à bon compte tout en les méprisant; les ouvriers les haïssent comme des rivaux dangereux. M. Dixon a heureusement traduit ces ressentiments dans les deux scènes qui suivent :

Le Chinois jugé par son maître américain.

« Quand on considère un Mongol aux allures craintives, au regard placide, on se sent ému de pitié, en dépit des malédictions qu'on entend accumuler sur lui et sur toute sa race. Voyez-le servir à table: son teint clair, sa taille

déliée, sa silencieuse prestesse offrent le contraste le plus absolu avec la face sombre, les membres massifs, la pesante langueur du domestique nègre. A la cuisine, au chantier du chemin de fer, aux mines d'argent, il est le même : actif, empressé, humble, souriant, faisant tout ce qu'il peut pour contenter tout le monde.

» Avec son air innocent, ce gaillard-là porte deux couteaux sous sa blouse, me dit à l'oreille mon hôte qui, tout » en abhorrant la race jaune, possède un excellent cuisinier » chinois.

» — Mais il n'est pas trop déplaisant à voir.

» — Bah ! un païen aussi coquin que les autres, pire » peut-être, si l'on savait la vérité.

» — Alors, vous l'ignorez?

» — La vérité ? Personne ne peut la savoir. Cet individu » n'a pas de nom; il vient on ne sait d'où. Puis-je deviner » combien de gens il a assassinés, combien de temps il a » passé en prison ? Si je le questionne, il mentira certaine- » ment. Le coquin jure qu'il n'a jamais tué personne, qu'il » n'a jamais passé une heure en prison. Voyez comme il se » glisse auprès de la chaise de cette dame. Sans aucun doute, » il a deux couteaux sous sa chemise blanche.

» — Accordez-lui au moins le bénéfice de ce doute.

» — Non, monsieur, je ne lui accorderai rien que ses » gages. Tant d'ouvrage, tant d'argent : tels sont les termes » de notre mutuel engagement. Croyez-m'en, dans son pays, » ce gaillard-là était voleur, rebelle ou esclave. Ces Chinois » ne nous envoient pas la fleur du panier, probablement » parce qu'ils n'ont pas de mandarins de reste. »

« En entendant de semblables conversations dans les clubs et aux tables d'hôte de San-Francisco, on est porté à supposer que les sentiments de crainte, d'aversion et de suspicion dont Hop-Ki est l'objet, sont suscités, non pas tant par son paganisme que par sa figure efféminée, ses allures passives et son travail peu coûteux.

« Aimez-vous à avoir dans votre intérieur ces domes- » tiques chinois ? demandé-je à mon hôte.

» — En principe, non; en pratique, c'est différent. On n'en

» peut rien faire et on ne peut s'en passer. Comme cuisiniers » et domestiques, ils rendent de bons services; mais on les » prend à contre-cœur, car on ignore qui ils sont et pourquoi » ils ont quitté Canton, quoiqu'on puisse affirmer à coup sûr » que dans leur pays ils ne valaient pas grand'chose. Pour » nous autres de la race blanche, ce sont des êtres aussi fan- » tastiques et aussi irresponsables que des enfants du brouil- » lard. Et cependant, pour bien dîner, il faut avoir un cuisi- » sinier chinois.

» — Pourquoi pas une Irlandaise ou une Bavaroise?

» — Non, non; ne me parlez pas ici d'Irlandaise ni de » Bavaroise! Voyez mon coquin de Ki. Vous remarquerez » qu'en lui parlant je l'appelle Ah-Ki, et non Hop-Ki. « Ah » » signifie monsieur, et le gaillard a sa pointe d'amour-propre. » Appeler un homme « Ah », c'est une des trois mille for- » mules de la civilité chinoise, et ces trois mille formules » commencent à être usitées à San-Francisco. J'appelle ce » vaurien Ah-Ki, ce qui me dispense d'augmenter ses gages : » je fais ainsi une économie de 25 francs par mois, résultant » de mon respect pour le livre des rites. D'un autre côté, » Hop-Ki me coûte moins cher qu'aucune Irlandaise ou Ba- » varoise, et il remplit convenablement son devoir. Deman- » dez à ma femme si Ki n'est pas la meilleure des couturières, » des femmes de chambre, des blanchisseuses qu'elle ait » jamais eue à tarabuster?

» — Comparé à l'Irlandaise et à la Bavaroise, votre gredin » de Ki semble être un domestique favori.

» — Oui, à peu près comme on peut faire un favori d'un » putois. Il ne quitte jamais la maison et ne réclame pas les » sorties du dimanche. Quand il désire sortir, il m'en demande » la permission, et ne dépasse pas d'une minute l'heure fixée » pour la rentrée... Pour rendre justice au païen, quoiqu'il » porte deux couteaux sous sa blouse, il est doué de quelques » qualités rares chez les blancs, et parfaitement inconnues » aux servantes irlandaises ou allemandes. Il ne boit pas, » et n'est ni boudeur, ni emporté. Il n'emploie aucune locu- » tion inconvenante, au moins de celles que votre femme ou » votre fille soit susceptible de comprendre. Sans doute,

» le coquin tempête pendant son sommeil et blasphème dans » sa langue maternelle. Quelquefois je le surprends dans ces » accès, mais le païen est si dissimulé, que, même dans ses » plus violents paroxysmes de rage, quelqu'un qui ne le con- » naîtrait pas pourrait croire qu'il ne fait que chantonner, » comme pour endormir un enfant.

» — Est-il vrai que, comme les autres Asiatiques, les » meilleurs, parmi ces Mongols, soient menteurs et voleurs?

» — Parfaitement vrai, mais pas plus que les autres do- » mestiques. Certainement Ki est moins violent que l'Irlan- » daise et moins nerveux que l'Allemande; et puis, il a ses » moments de remords, sentiment que les deux autres n'é- » prouvent jamais. Quand il s'est trop mal conduit, il vient, » pâle comme un linge, me demander de lui administrer une » bonne correction.

» — Et vous obtempérez à sa requête?

» — Certainement, il aime le bâton, et moi aussi. Une » schlague, de temps à autre, nous fait du bien à tous deux. »

Le Chinois jugé par l'ouvrier blanc.

« L'exode des Mongols en Amérique a inauguré l'ère de la lutte ouvrière entre les mangeurs de bœuf et les mangeurs de riz. Se nourrissant exclusivement de riz, se contentant, pour tout luxe, d'une bouffée d'opium et d'une pincée de thé, le Chinois John travaille à beaucoup meilleur compte qu'un mangeur de bœuf, auquel il faut un dîner solide, et qui ne saurait digérer sans fumer sa pipe, ingurgiter son pot de bière et arroser le tout d'une lampée de whisky. Là où celui-ci mourra de faim, l'autre trouvera le moyen de vivre et même de faire des économies.

« Dites-moi, Pat[1], vous querellez-vous quelquefois avec » ces Chinois? demandé-je à mon garçon de chambre du » Grand-Hôtel.

» — Mon capitaine, répond Pat, voudriez-vous que je me » compromisse avec une sordide créature à queue de cochon?

1. *Pat*, diminutif de Paddy ou Patrick, prénom irlandais.

» — Mais il avilit les prix du travail sur les docks et les » chantiers ?

» — Malédiction sur lui, la bête puante ! Avant qu'il eut » montré son sale visage dans la rue du Marché, un brave » garçon pouvait hardiment gagner ses trente francs par » jour. C'est à peine maintenant s'il en obtient dix. Vingt » francs par jour de perte ! Et à cause des queues de cochon ! » Il y a des patrons qui ne valent pas mieux que ces putois ; » ils refusent d'accorder à un blanc plus du double de ce » qu'ils accordent à une brute jaune. Sainte Vierge ! Comme » si un chrétien pouvait vivre avec deux mesures de riz, » parce qu'un païen peut mourir de faim avec une !

» — C'est aux Chinois que vous attribuez cette diminution » de salaire ?

» — Je n'en puis accuser d'autres, capitaine. Avant l'arri- » vée de ces brutes, ma vieille femme avait assez d'ouvrage, » comme repasseuse et blanchisseuse, pour acheter de temps » en temps une goutte de liqueur ; aujourd'hui, ces gredins » volent tout le monde, les femmes aussi bien que les » hommes. Si je ne craignais pas de me salir les mains, je » les jetterais volontiers la tête la première dans la rade, du » haut de la pointe de Hunter.

» — Il faut que tout le monde vive. Cette maxime n'est » donc pas la vôtre, Pat ?

» — Vivre ! Mais, capitaine, ce n'est qu'un païen chinois, » un véritable païen ! Que vient-il faire ici ? La Chine n'est- » elle pas assez grande pour lui ?

» — Allons, Pat, n'êtes-vous pas venu vous-même du » comté de Cork[1] ?

» — C'est vrai, capitaine. Mais ce pays-ci est à nous ; nous » l'avons conquis sur les Indiens et les Mexicains. Que les » Chinois essayent de nous l'enlever ! Par saint Patrick ! » Vienne le jour de la bataille ! Oh ! abominable païen chi- » nois ! »

» John ne recule devant aucune espèce de travail. Il fait la cuisine et creuse une carrière, balance une chaise à bascule

1. Le comté de Cork est situé au sud ouest de l'Irlande.

et nourrit les bestiaux, taille les arbres et fond le minerai. Quand il a le choix, il préfère les travaux domestiques; mais il est apte à tout, et, dès qu'il a vu faire une chose, il est capable de la faire convenablement lui-même[1].

» La fabrication des cigares, la plus importante des industries de San-Francisco, et qui occupe des milliers d'ouvriers, appartient absolument aux Chinois. Ils sont également en possession de presque tout le commerce de la cordonnerie, des manufactures de drap, de la fabrication des conserves de fruits et de l'industrie du bâtiment. »

HEPWORTH DIXON[2], *La conquête blanche.*

(Trad. de H. Wattemare, Paris 1876, in-8°, Hachette.)

Les immigrants aux États-Unis.

« *Castle-Garden*, lieu où débarquent depuis 1855 les émigrants qui arrivent à New-York, est un ancien fort transformé en une vaste rotonde en bois, à laquelle on a donné le nom d'*Emigrant landing depot* ou gare de débarquement des émigrants. Tout y a été prévu pour un débarquement prompt et sûr, et pour mettre les arrivants à couvert des embûches de toute sorte auxquelles ils étaient auparavant

---

1. Le Chinois a un talent d'imitation merveilleux, et M. Dixon cite de curieux exemples de cette aptitude : Holing, blanchisseur et repasseur chinois à San-José, en Californie, ayant économisé quelque argent, éprouve le besoin de faire agrandir son établissement. Il appelle un charpentier américain et lui demande à quel prix lui reviendra la construction de dix hangars en bois. — A cent dollars, répond l'Américain. — Cent dollars, beaucoup d'argent, dix dollars pièce; enfin, faites, faites. — L'Américain se met à l'ouvrage, et aussitôt arrivent, débarqués par le chemin de fer, sept Chinois mandés pour la circonstance par Holing, qui viennent assister en spectateurs au travail du charpentier. Ils le regardent planter ses poteaux, introduire ses tenons dans ses mortaises, poser ses traverses, clouer ses planches; puis, dès que le premier hangar est terminé, Holing le congédie en lui payant les dix dollars. — Moi pas avoir besoin d'autre maison; moi faire tout seul, moi faire tout seul. — Yin-Yung est le meilleur bottier de San-Francisco, et cependant avant d'arriver en Californie il ne savait ce que c'était qu'une botte. Peu après son débarquement, manquant d'ouvrage et cherchant pâture, il apprend qu'un bottier juif, Aaron Isaac, a besoin d'ouvriers, et il va résolument lui proposer ses services. Le juif le loue à bas prix, Yin-Yung a bientôt pénétré tous les mystères de l'art du bottier; il ouvre boutique à son tour et souffle toutes les pratiques de son maître.

2. M. Dixon (William-Hepworth), né en 1821 dans le comté d'York, mort en 1878, littérateur et journaliste anglais, outre des travaux de biographie et d'histoire, a publié la *Nouvelle-Amérique* (1867); *la Russie libre* (2 vol. 1870); *la Suisse contemporaine* (Londres, 1872); *la Conquête blanche* (1876, in-8°). Ces ouvrages ont été traduits en français.

exposés. Toutes les précautions sont prises pour qu'ils puissent sans retard continuer leur route vers le point de l'intérieur où ils entendent se diriger, eux et leurs bagages. Ils n'ont à payer aucun frais de débarquement ni de portefaix, et la somme d'un dollar et demi, que chacun verse une fois pour toutes entre les mains du trésorier du conseil d'émigration, est la seule qu'on leur réclame. C'est une sorte de capitation avec laquelle on couvre toutes les dépenses : la visite de la santé, les frais de médecin, l'hôpital, les honoraires de tous les employés, qui, à Castle-Garden seulement, ne sont pas moins d'une trentaine. Les commissaires d'émigration ont des agences dans différents états, surtout dans celui de New-York, pour suivre, conseiller les émigrants, au besoin les défendre.

» Les diverses compagnies de transport par chemins de fer ou par bateaux à vapeur ont établi à Castle-Garden des représentants qui fournissent directement aux voyageurs des billets à prix coûtant, sans prélever aucune commission. Les bagages sont pesés avec soin, et non plus, comme jadis, par des balances à faux poids ; l'excédant en est taxé à des prix très modérés. Toutes les informations, tous les avis sont en outre gratuitement fournis aux intéressés sur les différentes routes qu'ils doivent prendre pour se rendre au lieu qu'ils ont choisi comme destination définitive. Leur argent, leurs biens et leur personne sont respectés, et ils n'ont plus affaire à ces ignobles intermédiaires du dehors qui auparavant les volaient sans pudeur. Ceux-ci ont du reste disparu pour toujours devant les vigoureuses et salutaires mesures prises par les commissaires d'émigration.

» A peine arrivé en vue de la pointe de la Quarantaine, qui est à 6 milles de Castle-Garden, sur l'île de Staten, à l'entrée de la baie de New-York, chaque navire qui amène des émigrants est accosté par un officier de la santé. Celui-ci monte à bord, se fait indiquer le chiffre des passagers, des morts, s'il y en a eu durant le voyage, des malades et le genre de leur maladie, examine les conditions du navire sous le rapport de la propreté, reçoit les plaintes des voyageurs, et sur le tout dresse un rapport pour l'agent

général inspecteur de Castle-Garden. Il reste à bord pour s'assurer qu'aucune personne étrangère n'y monte. Devant le quai de Castle-Garden, il est relevé par un officier de la police métropolitaine, détaché pour cela, et alors seulement les passagers débarquent. Un inspecteur des douanes, un docteur médecin, sont présents. Les bagages sont ouverts et contrôlés, et chaque immigrant est examiné par le docteur, qui s'assure qu'aucun cas de maladie n'a échappé à la visite de la santé. Les malades sont transportés par un bateau à vapeur spécial à l'hôpital de Ward's-Islands. Les infirmes, aveugles, aliénés, sont également séparés et envoyés à cet hôpital.

» On procède ensuite à l'enregistrement des immigrants. Pour cela, on les conduit à la Rotonde, immense espace circulaire qui forme le centre de Castle-Garden avec un dôme de 75 pieds de hauteur pour la ventilation. Des compartiments séparés sont réservés à ceux qui parlent anglais. On demande à chaque immigrant son nom, sa profession, sa nationalité, son dernier lieu de résidence, le lieu où il entend se diriger. Tout cela forme les éléments d'états statistiques très intéressants qui sont plus tard livrés au public.

» Ces formalités accomplies, les passagers sont adressés aux divers agents des compagnies de chemins de fer, qui ont leur bureau dans Castle-Garden, et qui leur fournissent des billets pour toutes les stations des Etats-Unis ou du Canada où ils désirent se rendre. Les bagages sont reçus et remisés dans une vaste salle, *Baggage room*. Le mode d'enregistrement mérite d'être décrit. Une rondelle de laiton portant une des lettres de l'alphabet et un des chiffres de 1 à 500 est délivré à l'immigrant, et l'on passe autour de chaque pièce de son bagage une rondelle pareille. Il n'y a aucun embarras, aucune confusion, aucune erreur, et une malle peut être retirée instantanément sur le vu de la rondelle correspondante livrée par le requérant. La salle des bagages peut contenir jusqu'à 15000 colis. Les immigrants qui poursuivent leur route pour l'intérieur, après avoir pris leur billet, portent leurs bagages à la bascule. Ils payent l'excédent, et on leur expédie leurs colis gratuitement à la

gare du *railroad* ou au dock du bateau à vapeur par lequel ils doivent partir. Ceux qui se rendent en ville donnent au contraire leur adresse, et échangent leur rondelle de laiton contre un reçu imprimé et rempli. Le bagage est alors promptement délivré à domicile.

» Là ne se bornent pas toutes les mesures ingénieuses prises en faveur des immigrants. Ceux d'entre eux qui ont de l'or ou de l'argent et qui désirent l'échanger contre du papier-monnaie ou *greenbacks*, la seule monnaie légale qui ait cours aux États-Unis, s'adressent au bureau des agents de change (*exchange office*), depuis la guerre de sécession admis dans Castle-Garden. Ils y changent leur monnaie au cours du jour..... Ces opérations terminées, on appelle ceux des immigrants que leurs parents ou amis font réclamer dans le salon d'attente, ceux à qui on a des lettres ou des fonds à remettre précédemment adressés à Castle-Garden et reçus par les commissaires. Ceux qui désirent communiquer avec leurs amis de l'extérieur s'adressent à un autre bureau, et là des commis qui comprennent les diverses langues d'Europe se tiennent prêts, s'il le faut, à écrire sous leur dictée. Outre ce bureau de poste, il y a aussi le bureau télégraphique. En attendant que la réponse arrive, l'immigrant, s'il est dénué de toute ressource, trouve un refuge dans l'établissement de Ward's-Island. Il y sera occupé à quelques travaux, et payera de cette façon les secours qu'il reçoit; deux médecins sont chargés d'examiner les demandes de ceux qui désirent entrer à l'hôpital ou à l'asile. La protection paternelle qu'on étend sur l'immigrant ne l'abandonne pas un instant. Et non seulement on a pensé aux soins du corps et de l'esprit, mais encore à ceux de l'âme, si bien que tous ces révérends, ces missionnaires, ces distributeurs de bibles, qu'on rencontre partout en Amérique, ont libre accès à Castle-Garden, et opèrent en toute tranquillité, à chaque heure, tous les jours.

» Quand toute la besogne est finie, les immigrants peuvent passer dans un salon de toilette à leur usage, *wash room*, et se réconforter dans un restaurant qui dépend

de Castle-Garden, et où les prix des consommations sont affichés, approuvés par les commissaires et changés suivant les saisons. Des hôteliers sont admis dans la Rotonde, autorisés, patentés par le maire de New-York, pour solliciter la clientèle de ceux qui entendent séjourner quelque temps en ville. Ces hôteliers et propriétaires de pensions bourgeoises, *boarding-houses keepers,* sont soumis à des règlements, à une police sévère, et l'on a pris les précautions les plus minutieuses pour que les immigrants échappent aux abus dont ils étaient auparavant victimes. Ainsi chaque hôtelier doit remettre à qui veut entrer chez lui sa carte avec les prix détaillés de sa maison.

» La partie peut-être la plus curieuse de Castle-Garden, séparée de celle que nous venons de décrire, c'est l'endroit qu'on appelle le *labor-exchange*, comme qui dirait la Bourse, le marché du travail. Là s'adressent tous les immigrants qui demandent à s'employer et toutes les personnes du dehors qui ont besoin de travailleurs. D'un côté sont assis les hommes, de l'autre les femmes. On les sépare aussi d'après la nature de leurs occupations, le temps qu'ils ont été employés, ceux qui ont ou n'ont pas de recommandations, ces *references* dont les Anglais et les Américains sont si jaloux. Chaque travailleur donne en entrant dans ce bureau son nom, celui du navire qui l'a amené, la date de son arrivée, la nature de sa profession. On distingue trois catégories principales : les *farmers* ou cultivateurs, les *mechanics* ou artisans, les *laborers* ou journaliers, manœuvres, hommes de peine, bons à tout faire. Chaque personne qui demande à engager des immigrants donne également son nom, sa résidence, les recommandations dont elle est porteur et le genre de travailleurs qu'elle désire. La police veille avec soin sur les opérations de ce bureau. »

L'immigration aux États-Unis, sauf à de rares exceptions, a toujours suivi une progression continue. New-York reçoit la majeure partie de ces émigrés qui viennent par essaims de tous les mondes, notamment de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États scandinaves et de la Chine.

Les races anglo-saxonne et germanique fournissent à elles seules en moyenne les quatre cinquièmes de l'émigration annuelle. Les peuples de race latine ne fournissent aux États-Unis qu'un faible contingent ; leurs émigrants se dirigent presque tous vers les régions de l'Amérique du Sud. Il n'est pas de pays du reste qui ne contribue au peuplement de l'Amérique [1]; dans les listes on découvre des Grecs, des Turcs, des Japonais, des Arabes. En 1874, on a signalé pour la première fois des Islandais : les Chinois arrivent à San-Francisco par milliers, malgré les mesures d'exception décrétées par le gouvernement, malgré les violences exercées contre eux par la population.

De ces émigrants, un tiers environ reste à New-York ; un quart se répand dans les trois principaux états agricoles de l'ouest : l'Illinois, l'Ohio, le Wisconsin ; un huitième dans la région industrielle et minière de la Pensylvanie ; le reste dans les états du nord-est ou les territoires du Missouri ; un très petit nombre se dirige vers le sud. Près de la moitié des immigrants ont de trente à trente-cinq ans, 15 °/₀ ont moins de dix ans, 25 °/₀ de dix à vingt ans, 10 °/₀ plus de quarante ans.

« L'immigration est la grande richesse de l'Amérique du Nord. Non seulement on calcule que chaque immigrant, comme travailleur, comme capital humain, s'il est permis de parler ainsi, représente par lui-même au moins la valeur à laquelle on estimait le nègre esclave, c'est-à-dire 1000 dollars ou plus de 5000 francs ; mais il faut bien reconnaître aussi que c'est surtout à l'immigration que les États-Unis doivent leur remarquable accroissement de population. Si le nombre des habitants y double tous les vingt ou trente ans, c'est grâce à cet essaim d'Européens qui se fixe dans le pays. On estime aujourd'hui à 50 millions le nombre d'habitants des États-Unis ; il ne serait guère que de 20 sans les immigrants [2] qui depuis cinquante ans viennent féconder ces riches contrées.

» C'est par suite de l'immigration que la république a pu donner le droit de cité à des hommes tels que le Suédois Ericsson et le Suisse Agassiz : — Ericsson, qui devait payer

---

1. V. au résumé géographique le tableau de l'immigration.
2. De 1820 à 1870, les États-Unis n'ont pas reçu moins de 7 500 000 immigrants (chiffre officiel).

l'hospitalité américaine par nombre d'inventions mécaniques des plus heureuses, entre autres celle des monitors à tourelles ; — Agassiz, un des maîtres les plus éminents de l'histoire naturelle contemporaine. Plusieurs des personnages, cités aujourd'hui parmi les plus riches des États-Unis ont été au début de pauvres émigrants, notamment cet Astor [1], qui venu d'Allemagne au commencement de ce siècle, ayant à peine quelques francs en poche, entreprit bravement le commerce des fourrures dans le nord et l'ouest, et laissa en mourant à son fils une fortune qu'on évalue à plus de cent millions de francs ; — ou bien encore l'Écossais Bennett, pauvre homme de lettres à son début, et plus tard vingt fois millionnaire, fondateur du *New-York Herald*, ce rival du *Times* de Londres ; — ou enfin l'Irlandais Stewart, qui commença par être maître d'école, se fit ensuite marchand de nouveautés, et possède aujourd'hui les plus vastes magasins de l'Amérique. Il est imposé sur une somme d'environ quinze millions de francs chaque

1. John Jacob Astor a légué par testament à la ville de New-York une somme de 400 000 dollars pour établir une bibliothèque. Son fils a ajouté à cette somme 200 000 dollars. La bibliothèque Astor, située sur le square Lafayette, est publique ; elle contient 150 000 volumes.

Le plus fameux exemple de ces fortunes formidables et de ces dons royaux a été donné par un autre descendant d'immigrants, mort en 1877. Nous voulons parler du commodore Cornélius Vanderbilt, issu d'une famille hollandaise réfugiée en Amérique. Il a laissé à son fils aîné, institué son légataire universel, une fortune évaluée par les uns à 350, par les autres à 500 millions. Parmi les legs indiqués dans son testament, sans parler de ceux qu'il fit en faveur de ses autres enfants et petits-enfants, on en trouve un de 150 000 francs à son médecin, un de 100 000 francs à son confesseur, d'autres de 3 500 000 francs à ses serviteurs et garde-malades. Il a fondé de son vivant à Nashville (Tennessee) une université qui porte son nom, et qui lui coûta 3 500 000 francs. — Vanderbilt était le neuvième fils d'un fermier de l'île de Staten-Island, voisine de New-York. Dans son enfance, il allait vendre au marché les fruits et les légumes de son père. A seize ans, il ne possédait que 100 dollars donnés par sa mère pour l'achat d'une embarcation. Il gagna son immense fortune en entreprenant hardiment la construction des navires à vapeur, dans un temps où il était encore de mode de railler la grande invention de Fulton. C'est lui qui créa une des premières lignes transatlantiques entre le Havre et New-York. Plus tard, il doubla sa fortune dans les entreprises de chemins de fer. Il possédait ou dirigeait un réseau de 978 milles représentant un capital de 750 millions de francs. On l'appelait à New-York le roi des chemins de fer. Il a été un des spéculateurs les plus laborieux, les plus audacieux et les plus heureux de ce siècle. Quelqu'un lui demandait un jour par quel talisman il avait pu acquérir une si grande fortune : « Ce résultat, répondit-il, n'est pas dû à des procédés mystérieux ; ma recette est simple, la voici : tout ce que j'ai fait, je l'ai fait sérieusement, marchant hardiment au but, mais en ayant toujours soin de garder le silence sur ce que j'allais entreprendre, et de n'en parler que lorsque l'affaire était en train. »

année à la taxe sur le revenu. Ce sont là les bénéfices qu'il déclare, c'est la liste civile d'un roi.....

» Les immigrants gardent longtemps l'empreinte de leur caractère national; ce n'est qu'à la deuxième ou à la troisième génération qu'ils se fondent réellement dans la grande famille américaine, et que tout trait distinctif disparaît à peu près entièrement pour laisser la place à un type nouveau que les ethnologistes ont déjà classé sous le nom de type américain. On ne peut nier que la race yankee ne soit en effet une race distincte [1]. »

L. SIMONIN, *A travers les Etats-Unis.*
(Paris, 1875, in-18, Charpentier.)

Immigrants français et allemands.

Les immigrants s'établissent tous aux États-Unis sans esprit de retour; seuls ou presque seuls, ceux de race latine et chinoise font exception. Les Italiens et les Basques s'établissent de préférence dans les républiques du Sud. Il est rare de trouver dans les États-Unis un groupe compact de colons français. M. Simonin cite celui de *French-town*, près de Meadville (Pensylvanie), qui compte quelques centaines de Francs-Comtois, venus par petits essaims depuis 1830. Le Français se sent isolé, déplacé, mal à l'aise, au milieu d'un peuple remuant, bruyant, affairé, qui ne sacrifie guère qu'à l'utile, qui n'admet pas l'oisiveté, qui ne parle que lorsqu'il a quelque intérêt à le faire. Le Français n'aime pas les longs séjours en Amérique; il est préoccupé sans cesse du désir de rentrer dans le « beau pays de France [2] ».

---

1. M. Simonin reconnait néanmoins que cette fusion des races n'est jamais bien complète, et il cite notamment les Hollandais, qu'on désigne sous le sobriquet de *Knickerbockers*, comme aisément reconnaissables à leur nom, à leur caractère réservé et poli, à leurs usages et à leurs coutumes. Les opinions politiques distinguent aussi les immigrants; Irlandais et Allemands ne votent pas de même. Faut-il rappeler que pendant la guerre de 1870-71, les Allemands des Etats-Unis ont témoigné contre la France une haine non moins ardente que leurs compatriotes teutons des bords de l'Elbe et de la Sprée? Il ne faut pas gratter bien longtemps pour retrouver l'émigré allemand sous l'écorce du Yankee.

2. « La première population blanche de la vallée mississipienne était fran-
» çaise. Des colons, alliés des Indiens, s'étaient établis sur les bords de la ri-
» vière des Illinois et sur le grand fleuve, à Saint-Louis, à Kaskakia, à Sainte-
» Geneviève, à Natchez. Des « voyageurs » français allaient de tribu en tribu,

Il en est tout autrement des Allemands ; ils émigrent en masse ; on a vu des provinces germaniques dépeuplées par l'émigration ; des villages entiers, curés et bourgmestres en tête, s'embarquent pour l'Amérique. Tous les règlements, toutes les mesures vexatoires, toutes les prohibitions imposées aux agences et aux compagnies de transports par le gouvernement sont impuissants à entraver cet exode. Le courant, on pourrait dire le torrent d'émigration force tous les obstacles ; et le paysan prussien, affamé dans ses sables et ses marécages, va chercher au delà de l'Océan du pain et une nouvelle patrie : *Ubi bene, ibi patria !*

« Si la grande masse des émigrants, écrit M. de Hübner, prennent la route des États-Unis, c'est d'abord pour trouver du pain, article qu'il n'est pas toujours facile de se procurer dans notre Europe ; c'est ensuite pour y trouver la liberté, l'égalité, l'espace. Jusqu'ici, de tous les émigrants, les Allemands étaient ceux qui se confondaient le plus promptement, qui mettaient même du prix à se confondre avec la nation anglo-saxonne. Aujourd'hui, sous l'impulsion d'une nouvelle réaction soudaine, violente, et selon toute probabilité, durable, l'élément allemand est sorti de l'état de résignation passive dans lequel il s'était complu si longtemps. Il est fier de sa nationalité ; il compte la conserver, la cultiver, la revendiquer. Ce sont des gens qui, subitement parvenus à reconnaître, à découvrir, pour ainsi dire,

---

» à la fois ambassadeurs et marchands, et pour la plupart s'alliaient à des » femmes du pays ; leur descendance se retrouve dans toutes les peuplades in- » diennes ; et de nombreux traitants, également d'origine française ou franco- » indienne, voyagent encore dans les régions de l'ouest sur les deux versants » des montagnes Rocheuses. Mais l'élément français a été presque complète- » ment absorbé dans tout le bassin central du Mississipi ; il ne forme plus que » quelques petits groupes dans l'Illinois et dans le Missouri. C'est dans la ré- » gion du Delta seulement qu'il existe en proportion considérable. Dans la » Louisiane, près du dixième de la population se compose de « créoles », c'est- » à-dire de la descendance des Français mêlée à quelques Espagnols, qui furent » les premiers colons de la contrée. Mais déjà les créoles se sont alliés aux fa- » milles américaines, et peu nombreux sont ceux qui vivent encore à l'écart, » gardant la langue maternelle et les anciennes mœurs. Après l'état de New- » York et la Californie, la Louisiane est l'état de la République où se trou- » vent le plus d'immigrants français, presque tous commerçants, industriels ou » professeurs. »

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle.* (Paris, Hachette, 1880.)

leur propre valeur, sont naturellement entraînés à s'en exagérer la portée, à devenir difficiles à vivre, à se brouiller avec leurs amis. C'est ce qu'on commence à craindre dans les régions officielles de Washington. C'est ce qu'on prévoit à New-York, où j'entendais même prêter aux Allemands l'intention de former un élément distinct, de se constituer politiquement au sein de la fédération américaine... Nous ne sommes pas, je le crains, une nation aimable, nous aimons trop à avoir raison. Un Américain m'a dit : « Je suis moi-même d'origine allemande, mais je n'aime pas les Allemands : ils sont sales, ils sont ergoteurs, et ils battent leurs femmes. » Hélas ! de l'Atlantique au Pacifique, ils ont cette réputation. Mais plus on avance vers l'ouest de ce continent, plus on est frappé des traces qu'ils laissent sur leur passage, des résultats merveilleux obtenus grâce à leur intelligence, à leur activité, à leur persévérance. »

DE HÜBNER,
Promenade autour du monde, t. I[er].
(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

« L'immigration allemande a encore d'autres conséquences, celles-là morales. Il y a quarante ans, on distinguait en Amérique deux types, le *yankee* et le *virginien*, le marchand et le planteur, le *puritain* et le *country gentleman* dont les qualités et même les travers en s'unissant et en se juxtaposant, avaient imprimé au caractère américain un cachet si puissant et si original. Aujourd'hui ces types sont effacés ; encore quelques années, et ils auront disparu. L'Allemand a fait souche ; il a communiqué au milieu où il est venu s'implanter des intempérances, des indisciplines, des appétits qu'on n'y connaissait pas naguère. Il est venu famélique dans un pays qui ne refuse jamais au travail un large bien-être, et il se gorge ; dans sa patrie, il était la proie des oppressions féodales, et dans ce pays de large liberté, il se cabre. Les misères et les iniquités de son ancienne existence lui ont laissé au cœur d'implacables rancunes, et dans les luttes quotidiennes d'une vie très in-

tense et très agitée, il a fait entendre des mots d'ordre; mutuellisme, grèves, haine aux riches, guerre aux riches. »

A. DE FONTPERTUIS,
Revue politique et littéraire. (Novembre 1874.)

Le grand lac Salé[1] (Utah).

« Les eaux du lac Salé sont bleues comme celles de l'Océan. Ce lac est une véritable mer méditerranée, sans aucune communication avec l'Océan. Il n'a pas moins de cent lieues de pourtour, et devait dans les siècles précédents occuper une superficie plus étendue, car l'aspect géologique du sol sur notre route nous porte à croire que ses ramifications s'étendaient au loin dans les vallées de l'Utah. L'existence du lac Salé était soupçonnée dès 1689, ainsi qu'on peut le voir par les mémoires du baron La Hontan... Lorsque M. de Humboldt visita le Mexique, le lac Salé était encore une sorte de mythe, et le célèbre voyageur n'en assigna la position que par une induction très savante, mais qui laissait un libre champ aux hypothèses... Au nord-est, ses eaux s'étendent si loin, que l'œil, ne distinguant plus les montagnes qui le bornent, croit qu'elles se prolongent à l'infini comme une vaste mer. La profondeur n'en est pas considérable ; elle ne dépasse pas dix mètres, et, en moyenne, n'est que de sept à huit pieds. Au milieu du lac, plusieurs îles d'une certaine étendue s'élèvent jusqu'à 1000 mètres et plus au-dessus du niveau des eaux[2]. On ne voit pas actuellement la moindre barque

---

1. La région du grand lac Salé a été explorée par le lieutenant américain Frémont, dans son audacieuse expédition de 1843. Il venait de franchir les montagnes Rocheuses, au sud du pic qui porte son nom ; il découvrit la rivière de l'Ours, principal tributaire du lac, la descendit en canot de caoutchouc jusque vers l'embouchure, et ne craignit pas de s'aventurer sur les flots agités du lac, malgré les sinistres prédictions des trappeurs. Frémont visita les îles du lac, et devina le premier que le bassin de cette Méditerranée lacustre avec ses forêts, ses salines, ses pâturages, son sol fertile, pourrait devenir un centre de population, comme une oasis au milieu d'un désert. (Voir sur les étonnantes expéditions de Frémont, de 1842 à 1845, l'ouvrage de M. Laugel : *Etudes scientifiques*, Paris, in-18, 1859, Hachette.)

2. Ces îles sont au nombre de neuf ; la plus grande est Antelope-Island, qui a 16 milles de longueur sur 5 de large, et 1000 mètres d'altitude au-dessus du lac ; on y élève du bétail.

sillonner cette mer du désert. Cependant une tradition des aborigènes rapporte qu'autrefois les Indiens Utahs y faisaient voguer de grandes pirogues. L'eau est si dense que le corps d'un homme ne peut y sombrer. Pendant notre séjour chez les Mormons, nous allâmes plusieurs fois nous y baigner ; nous nous couchions sur la surface, et nous pouvions y rester indéfiniment sans le moindre effort et sans mouvement. Il nous parut qu'on pourrait y dormir sans courir le danger de se noyer. Cette densité extraordinaire de l'eau explique comment les animaux ne peuvent vivre dans le lac. On n'y voit ni poissons, ni mollusques[1]. Le seul représentant de la nature vivante qu'on y ait vu, mais rarement, est un petit ver qui se trouve dans le sable de la plage. Les truites qui y descendent quelquefois par les ruisseaux meurent immédiatement. Le règne végétal n'y est représenté que par une algue. Les bords du lac, surtout au nord, sont couverts d'une couche considérable du plus beau sel, qu'on exploite pour les besoins du pays. Au moment de notre passage, on observait sur la rive pardessus le dépôt du sel, une couche d'un pied de profondeur entièrement formée de sauterelles mortes. Ces insectes, qu'un vent violent avait chassés en nuées prodigieusement épaisses, s'étaient noyés dans le lac, après avoir, dans le courant de l'été, détruit les semailles et jusqu'à l'herbe des prairies. Une disette s'ensuivit, et les Mormons ne virent dans ce fléau qu'une nouvelle preuve de la vérité de leur religion, parce qu'il était survenu, comme chez les Israélites, la septième année après leur établissement dans le pays. Le lac n'a pas de marées ; mais, sous le souffle variable des vents, la surface de l'eau se ride, et de petites vagues déposent sur le rivage une écume floconneuse. Il

1. « On ne voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. En quelques points, » des sources d'eau douce très pures se dégagent au bord même du lac. Nous » choisîmes un de ces endroits pour nous baigner. L'eau est si dense (elle ren» ferme vingt pour cent de sel, contre quatre ou cinq que contient l'eau de » mer ordinaire) qu'on ne pourrait s'y noyer. En nageant, les pieds sortent d'eux» mêmes au-dessus de l'eau, tant on a peine à enfoncer. Sorti de là, on est bien » vite recouvert d'incrustations salines que l'on pourrait râcler au couteau. L'eau » douce qui coule sur le rivage sert à prendre un second bain, et celui-ci mitige » heureusement les effets du premier. » (L. SIMONIN, *A travers les États-Unis*,

n'y a pas d'arbres sur les bords du lac, ni dans aucune des plaines adjacentes. Il faut monter jusque vers le sommet des montagnes environnantes pour trouver du bois de chauffage. On ne voit près de la plage que quelques plantes à moitié desséchées. » Jules REMY[1],

Voyage au pays des Mormons, t. Ier.

(Paris, 1860, 2 vol. in-8°, Dentu.)

Great Salt-Lake city[2] (La cité du Grand-Lac-Salé).

« Quelle singulière ville ! Les maisons sont invisibles. Entourées d'arbres fruitiers, elles se dérobent à la vue. De plus, des acacias, des arbres-coton, dont la fleur ressemble à des flocons de coton, forment un épais rideau vert, tendu tout le long de larges et interminables avenues. Celles-ci, comme dans toutes les villes américaines, se croisent à angle droit du nord au sud, de l'est à l'ouest. Des deux côtés, des ruisseaux amenés des montagnes roulent leurs eaux plus abondantes que limpides. C'est le grand trésor du pays. Selon les récits des rares aventuriers qui avaient les premiers visité cette terre inconnue quand elle faisait encore partie du Mexique, l'eau douce manquait complètement. A les en croire, en dehors du lac Salé, il n'y avait que des mares saumâtres. Mais Brigham Young a changé tout cela. L'élu de Dieu, le Moïse des Mormons a fait jaillir du rocher ces sources inappréciables.

1. M. Jules Remy, né à Livry (Marne) en 1826, ancien professeur d'histoire naturelle au collège Rollin, a visité de 1851 à 1863 les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, Taïti, séjourné trois ans aux îles Sandwich, parcouru en tous sens les Etats-Unis, et exploré l'Asie centrale, le Thibet et l'Himalaya... Outre son grand ouvrage sur les Mormons, qui a été traduit en anglais, il a publié une *Ascension du Pichincha* (Châlons-sur-Marne, 1858, in-8°) ; les *Récits d'un vieux sauvage, pour servir à l'histoire ancienne d'Hawaii* (Châlons-sur-Marne, 1859, in-8°) ; une *Histoire de l'archipel hawaiien* (Paris et Leipzig, 1862, in-8°) ; une *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises* (Paris, 1849, in-8°), etc., etc.

2. La gravure qu'on trouvera plus loin représente la cité des Mormons dans les premières années, et non telle que M. de Hübner l'a vue et décrite. Elle est rattachée par un chemin de fer à Ogden, une des stations de la grande ligne transcontinentale. M. J. Remy dit que son voyage de San-Francisco à la cité des Saints (Utah), accompli en 1855, lui coûta, à lui et à son compagnon de route, M. Brenchley, plus de 40 000 francs. Ils mirent cinquante-huit jours à franchir la distance entre Sacramento et Great-Salt-Lake-City. M. de Hübner, quinze ans après, y mit environ cinquante-huit heures.

» J'erre seul dans les allées silencieuses. A côté de moi bourdonne le ruisseau. Les acacias me protègent de leur ombre ; les arbres-coton, légèrement abrités par la brise du matin, me couvrent d'une pluie de flocons blancs comme la neige. Parfois je puis apercevoir, au-dessus de la cime des arbres, les « Jumeaux », les deux pics les plus élevés du Wahsatch. Deux diamants étincelaient au soleil, suspendus dans l'air bleu à 15000 pieds au-dessus de la mer ! Sur ce haut plateau, les saisons se suivent avec une grande régularité. Après les pluies de l'automne, les ouragans et les tourmentes de neige de l'hiver ; puis, après une courte époque de vents et de pluie appelée le printemps, six mois d'été, c'est-à-dire de soleil, de chaleur, de sécheresse. Le manque de pluie, la poussière, et, pendant la seconde moitié de la saison chaude, les mouches, sont les grands fléaux de la vallée des Saints. Mais maintenant la nature étale tous les trésors de sa beauté fraîche, jeune, enivrante. J'aspire à pleins poumons l'air élastique des montagnes ; je me délecte aux doux parfums des champs dont je me suis approché sans m'en apercevoir, car me voilà arrivé à la circonférence de la ville. Depuis longtemps j'ai laissé derrière moi les dernières habitations. Les avenues continuent toujours, mais elles ne masquent plus de maisons. Les emplacements tout tracés attendent encore les Saints qui y dresseront leur tente. Ici, la ville se confond avec la campagne. A peu de distance, le nouveau Jourdain serpente dans des crevasses qui rappellent le ghore de la rivière biblique.

» Dans toute cette promenade, je n'ai rencontré que quelques femmes et une petite bande d'enfants portant sur le dos leurs livres et leurs cahiers, et marchant d'un pas accéléré sans mot dire. Sur leur visage un peu pâle on lit déjà la préoccupation de l'homme mûr. L'aspect d'un étranger excite leur curiosité ; ils me regardent d'un œil scrutateur. Pas de sourire, pas une ombre de gaieté. Puis ils passent outre[1]. Partout la solitude et le silence. Un guerrier

---

1. « Les enfants, écrit le même auteur, pullulent à Salt-Lake-City. On en voit » partout. C'est même un des traits caractéristiques de cette ville et de tous les

Cité du Grand-Lac-Salé. (V. page 233, note 2.)

indien, un Utah, fièrement posé sur sa maigre haridelle, passe au galop. Sa chevelure noire, longue, roide, luisante, s'échappe sous un diadème de plumes ; sa figure est peinte écarlate et jaune ; ses traits sont féroces ; il est armé jusqu'aux dents et d'un aspect vraiment terrible. Derrière lui courent à pied ses deux *squaws*, ses femmes, l'image de la misère et de la dégradation féminines. »

De Hübner,
Promenade autour du monde, t. I[er].
(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

« En parcourant la ville, nous étions frappés de la propreté qui régnait partout et du bien-être qu'annonçaient la forme et le bon entretien des habitations. Nous ne pouvions surtout nous défendre d'admirer l'ordre, la tranquillité, l'industrie qui se révélaient à nous de tous côtés. Tout ce petit peuple s'agite utilement comme les ouvrières d'une ruche, justifiant parfaitement l'emblème placé par le président de l'Église sur le faîte de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarrissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés de bois, des peigneurs qui cardent la laine, des terrassiers qui creusent des canaux d'irrigation, des tailleurs, des cordonniers, des briquetiers, des potiers, des chimistes qui fabriquent du salpêtre et de la poudre, des meuniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des rifles ; en un mot, toute sorte d'artisans et des travailleurs en tout genre. On ne voit pas d'oisifs, ni de

» établissements mormons. Ils sont bien tenus, décemment vêtus, et fréquentent » tous l'école ; mais la plupart de ceux que j'ai vus m'ont paru délicats, sinon » chétifs... Les pères savent à peine le nombre et les noms de leurs enfants. Le » président en a quarante-huit, sans compter les morts. Un jour, il se promenait » dans les rues ; une rixe entre deux gamins attira son attention. Il intervint en » appliquant avec sa canne une leçon assez rude à l'un des petits tapageurs. L'o» pération terminée, il lui demanda : « De qui es-tu fils » ? Et l'enfant répondit : « *I am president Young's boy.* » En effet, c'était l'un des quarante-huit. »

désœuvrés. Tout le monde, depuis le plus simple fidèle jusqu'à l'évêque et jusqu'à l'apôtre, est occupé à des travaux manuels...

» ... C'est un spectacle curieux et piquant d'intérêt que celui d'une société si laborieuse et si sobre, si paisible et si réglée, quand on songe aux éléments divers dont elle est formée et aux classes d'où elle est généralement sortie. Il y a à Great Salt-Lake city, en faisant notre énumération d'après l'importance numérique du contingent fourni par chaque nation, des Anglais, des Écossais, des Canadiens, des Américains, des Danois, des Suédois, des Norwégiens, des Allemands, des Suisses, des Polonais, des Russes, des Italiens, des Français, des nègres, des Hindous, des Australiens, des Chinois. Tous ces gens, nés dans des croyances différentes et souvent opposées, élevés pour la plupart dans l'ignorance la plus crasse et dans des préjugés divers, ayant vécu, les uns dans la vertu, les autres dans l'indifférence, le plus grand nombre, peut-être, dans un entier abandon aux instincts les plus grossiers; tous ces gens différant entre eux par le climat, le langage, les mœurs, les lois, la nationalité, les goûts, se sont rassemblés, se rassemblent tous les jours pour vivre mieux que des frères, dans une harmonie parfaite, au milieu du continent américain, où ils forment une nation nouvelle, indépendante, compacte et, par le fait, tout aussi peu soumise au gouvernement des États-Unis qui l'héberge qu'aux firmans du Grand-Turc[1]. »

Jules Remy,

Voyage au pays des Mormons, t. Ier.

(Paris, 1860, 2 vol. in-8°, Dentu.)

---

1. « Ces bibliques personnages ont fait de leur Terre-Promise, aride et inculte, » une Judée fertile; pour compléter l'illusion, ils s'intitulent gravement le Peuple » de Dieu, leur ville s'appelle Sion; ce ruban moiré qui se déroule dans la vallée, » c'est le Jourdain; le lac Salé est devenu la mer Morte pour ces saints des derniers jours; enfin nous autres, nous sommes les Gentils... Sans écouter quelques » Gentils haineux et timorés, nous avons parcouru le territoire de l'Utah; partout » ces honnêtes sectaires se montrent simples et hospitaliers; et nous n'avons » rapporté que le souvenir d'une excursion pittoresque à travers des défilés bordés de collines verticales, des gorges remplies d'un chaos de roches changeant » à chaque détour... L. et G. Verbrugghe, *Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord* » (Paris, C. Levy, in-18.)

Les Mormons (Résumé historique).

A 37 milles d'Ogden, une des stations du chemin de fer transcontinental, se trouve située la cité des Mormons ; une voie ferrée y conduit, parallèle au lac Salé, et construite par les Mormons eux-mêmes. C'est là, sur un plateau de 1 400 mètres de hauteur, dominé par les hautes cimes des monts Wahsatch, que cette secte bizarre a fixé son dernier établissement. Joseph ou Joë Smith, fondateur ou régénérateur du mormonisme, était le fils d'un fermier, né en 1805, dans l'état de New-York. C'est en 1823, dans le comté de Seneca, qu'il prétendit avoir vu l'ange envoyé de Dieu pour lui révéler la religion nouvelle. En 1830, fut constituée l'église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour (*the church of latter day Saints*). Smith, reconnu prophète, baptisa par immersion ses adhérents. Bientôt fut imprimé le livre de Mormon[1] ; les sectaires firent une propagande active, fondèrent un Journal à Indépendence (Missouri), prêchèrent, établirent des magasins, des fermes, des moulins. L'Église prospéra et fit des jaloux. Smith, l'envoyé de Dieu, le successeur de Moïse, le croyant, le révélateur, le traducteur, le prophète, fut une nuit arraché de son lit par une douzaine de furieux, qui le trempèrent dans une cuve à goudron, couvrirent de plumes son corps et le battirent cruellement. Les persécutions commencèrent alors contre les Mormons : on brûla, on pilla, on détruisit leurs établissements, on les traduisit devant les tribunaux, qui n'osèrent pas les condamner. Quant aux persécuteurs, ils purent se livrer à toutes les violences contre les Mormons, impunément. Le mormonisme se développa et s'exalta dans la persécution. Smith, pour se soustraire aux attaques des Missouriens, alla fonder une nouvelle capitale dans l'Illinois, à Nauvoo. Nauvoo prospéra, et des milliers de « saints » y accoururent de toutes parts. En 1843, au moment des élections dans lesquelles l'influence du parti mormon était redoutée, Joë Smith fut arrêté

---

1. Joseph Smith a donné la définition suivante du mot *mormon* : *mormon* vient du mot égyptien réformé *mon*, qui veut dire bon, et du mot anglais *mor*, contraction de *more* : plus ; *mormon* voudrait donc dire meilleur. Le terme de comparaison auquel songeait Smith est la *Bible*, le livre par excellence, qui, suivant Smith, vaut moins que le Livre de Mormon. Mormon désigne le grand prophète juif, imaginé par Smith, qui aurait écrit sur les tables de Nephi (?) le Livre des Saints retrouvé et traduit par le prophète.

et emprisonné à Carthage. Le 25 juin 1844, il était massacré dans sa prison, avec son frère, par la populace en fureur. Nauvoo fut bombardé et saccagé, et le Temple, « modèle de l'architecture mormonne, » détruit. Alors commença le grand exode des *saints du dernier jour*. Les Mormons, dirigés par Brigham Young, abandonnèrent leur cité incendiée, leur temple en ruines, traversèrent le Mississipi, et, après trois années de marches au milieu de régions sauvages et inexplorées, luttant contre des souffrances inouïes, hommes, femmes et enfants, en wagon, à âne, en brouette, à pied, décimés par la famine et la maladie, mais indomptables dans leur foi, ils arrivèrent, en juillet 1847, sur les bords du lac Salé, situé entre les Montagnes-Rocheuses et la Sierra-Nevada de Californie.

La contrée avait une vague ressemblance avec la Palestine. Les Mormons s'y établirent; elle portait le nom de *Deseret* (pays de l'abeille); elle prit dans la suite celui d'Utah. Les Mormons fondèrent la *Nouvelle-Sion*, *Great-Salt-Lake-City*, la cité du Grand-Lac-Salé, près de la rive droite du Jourdain, à quelques lieues de son embouchure dans le lac. La ville, qui ne comptait que quelques maisons en 1850, a aujourd'hui 12000 habitants appartenant à toutes les nationalités : Anglais, Écossais, Canadiens, Américains, Danois, Suédois, Norvégiens, Allemands, Suisses, Polonais, Russes, Italiens, Français, Nègres, Indous, Australiens, etc. Tous les Mormons ne sont pas d'ailleurs dans Great-Salt-Lake-City. Brigham Young, avec une habileté prévoyante, a fondé des colonies sur tous les points de la contrée ; il désignait lui-même les colons qui devaient les peupler, et, ceux-ci, au jour fixé, sans avoir été même consultés, recevaient l'ordre de partir où la volonté du prophète les envoyait. En outre, Brigham Young expédiait par le monde des missionnaires chargés de prêcher la doctrine mormonne et de faire des prosélytes. Les Mormons sont 80000 en Amérique, et 200,000 en tout dans l'univers.

Le gouvernement fédéral hésita longtemps sur la conduite à tenir vis-à-vis des Mormons[1]. En 1850, enfin, l'Utah fut organisé en territoire avec deux Chambres, et le président des Etats-Unis, M. Fillmore, donna à Brigham Young lui-même le titre de gouverneur. Mais les conflits du gouverneur et des fonctionnaires placés sous ses ordres, l'hostilité peu dissimulée du pro-

1. En 1845, les Etats-Unis avaient acheté au Mexique le territoire de l'Utah.

phète à l'égard de la Constitution provoquèrent sa déposition,



Source baptismale des Mormons.

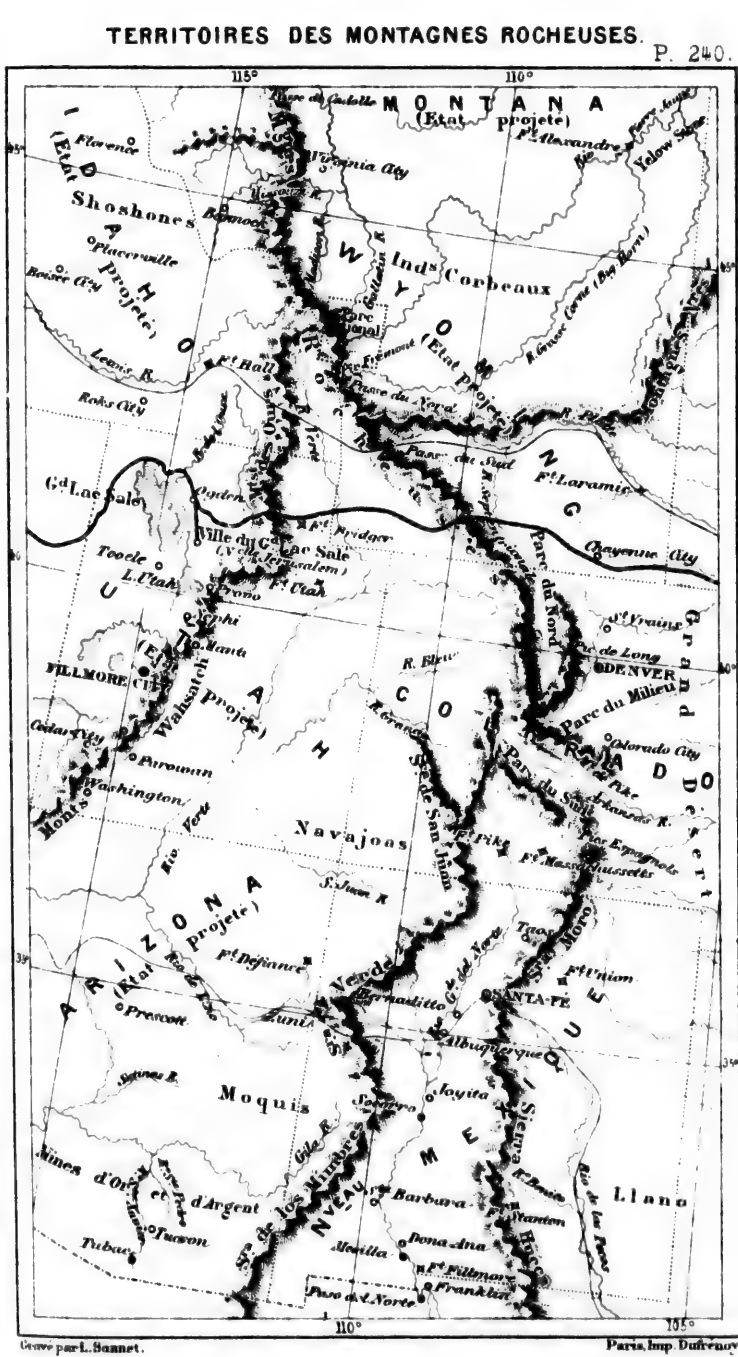
en 1854. Un nouveau gouverneur, le colonel Stepton, ne tarda

position,

n, ne tarda

Source baptismale des Mormons.

TERRITOIRES DES MONTAGNES ROCHEUSES.



guère à don
pulsés par la
1857, un
de 2500 mil
nistie. Cinq
dans l'Union
la polygami
entre le Nord
ne reconnais
Young. Ils p
de fer trans
leur ville pa
une nouvelle
gamie ou à q
eur de l'Uta
résistèrent én
acquitté par
Palestine, da
émigration.
Brigham Yo
schismes ; le
confident du
saints. Mal
finalement ég
en lui l'oint
en 1877, à l'
de désigner so
le 2 novemb
mormon était
nites, les Gran
et diacres d'Aa
que l'Église d
tête desquels
Depuis la mo
Washington (
contre 42 un
l'Union[1]. Mal
jours du morm

1. Le président
à la nouvelle loi ;
qu'ajournée. (V.
2. Le nombre d

guère à donner sa démission, et tous ses successeurs furent expulsés par la population. Le président Buchanan envoya, en 1857, un nouveau gouverneur, Alfred Cumming, escorté de 2500 miliciens. Les Mormons cédèrent et obtinrent l'amnistie. Cinq ans après, à la demande qu'ils firent d'être admis dans l'Union, le Congrès opposa un refus, et vota une loi contre la polygamie et la grande propriété. Durant la guerre civile, entre le Nord et le Sud, les Mormons gardèrent la neutralité, ne reconnaissant d'autre chef civil et religieux que Brigham Young. Ils prirent part activement à la construction du chemin de fer transcontinental qui traverse l'Utah, et y rattachèrent leur ville par un embranchement. En 1870, le Congrès vota une nouvelle loi obligeant les Mormons à renoncer à la polygamie ou à quitter les États-Unis; le général Shœffer, gouverneur de l'Utah, fut chargé de la faire exécuter. Les Mormons résistèrent énergiquement, Brigham Young fut poursuivi, puis acquitté par les tribunaux. Il fit, en 1872, un voyage en Palestine, dans le but, a-t-il dit, de préparer une nouvelle émigration. Il n'en fut rien, et les résistances continuèrent. Brigham Young avait en même temps à lutter contre les schismes; le plus redoutable fut celui de Joseph Morris, le confident du prophète, qui voulut se substituer au chef des saints. Mal lui en prit; il fut pourchassé dans sa retraite, et finalement égorgé avec tous les imprudents qui avaient osé voir en lui l'oint exclusif du Seigneur. Brigham Young est mort en 1877, à l'âge de soixante-dix-huit ans, sans avoir pris soin de désigner son successeur. Dans une grande assemblée tenue, le 2 novembre, dans la ville du lac Salé, où tout le clergé mormon était présent (les douze Apôtres, les Septante, les Danites, les Grands-Prêtres et Anciens de Melchissédec, les prêtres et diacres d'Aaron, trois cent trente évêques, etc.), il a été décidé que l'Église des Saints serait dirigée par les douze Apôtres, à la tête desquels se trouvent Taylor, Pratt et le fils aîné de Young. Depuis la mort de Young, la Chambre des représentants de Washington (février 1882) a de nouveau adopté, par 199 voix contre 42 un bill interdisant la polygamie sur le territoire de l'Union [1]. Malgré sa vitalité apparente, on peut dire que les jours du mormonisme sont comptés [2]; les Mormons succombe-

1. Le président Arthur, usant de son droit constitutionnel, a opposé son veto à la nouvelle loi; mais on sait que ce veto est suspensif, et la question n'est qu'ajournée. (V. l'*Economiste français* du 24 avril 1882.)

2. Le nombre des Mormons immigrés aux Etats-Unis a été : en 1873, de 2484;

ront sous la triple atteinte de la loi américaine, de la concurrence californienne, et de la réprobation morale dont leur doctrine est frappée[1].

Les chemins de fer, les gares, les bagages, les sleeping-cars.

Le premier chemin de fer américain fut inauguré en 1831, dans l'état de New-York, sur les rives de l'Hudson, où 24 ans plus tôt on avait vu passer le premier bateau à vapeur conduit par Fulton lui-même. Cette ligne avait 16 milles de long (environ 26 kilomètres). — En 1882, les États-Unis possèdent 139 200 kilomètres de chemins de fer en exploitation, plus du tiers de la somme totale des lignes du monde entier (qui est de 357 035 kilomètres). De 1870 à 1873, une véritable fièvre s'était emparée des Américains pour la construction des voies ferrées; en trois ans, ils en établirent 31 000 kilomètres. Une effroyable débâcle suivit ces entreprises furieuses ; les actions du chemin de l'Érié, qui étaient montées à 126 dollars, tombèrent à 17, grâce aux manœuvres frauduleuses, au banditisme

---

en 1876, de 1325; en 1879, de 1525; en 1881, de 1784 ainsi répartis : des iles Britanniques, 860; de Russie, 46; de Suède, 434; de Danemark, 246; de Suisse, 117; de Hollande, 4; d'Italie, 11; de France, 2.

1. Nous n'entreprendrons pas d'analyser la doctrine des Mormons : elle a été exposée tout au long dans l'excellent ouvrage de M. Jules Rémy. Nous dirons seulement d'après lui que le mormonisme est en beaucoup de points une contrefaçon évidente de la Bible, un ensemble d'emprunts à peine déguisés faits à la Genèse, aux livres des Rois, aux Epitres des Apôtres et à l'Apocalypse. La doctrine des Mormons admet et encourage la polygamie ; par ses pratiques et ses croyances, elle est la négation manifeste des idées, des usages et des mœurs de notre siècle. Le *Livre de Mormon* fut composé vers 1812 par un certain berger du nom de Salomon Spaulding, dont l'imagination avait été éveillée par la découverte d'antiquités américaines, près de New-Salem. Spaulding communiqua son roman biblique à ses voisins, et le fit passer pour l'œuvre d'un des derniers descendants d'une antique race disparue. La *Bible d'or* — ainsi le désignait-il — fut transmise à un imprimeur de Pittsbourg, nommé Paterson, qui ne consentit à l'imprimer qu'avec une préface et sous un autre titre. Spaulding refusa l'une et l'autre, et le manuscrit, oublié chez Paterson, y fut retrouvé plus tard par Sidney Rigdom, qui en prit copie. Joë Smith en eut connaissance, s'en rendit maitre, le remania, et, avec la complicité de Rigdom, il inventa la légende suivante : Un ange lui était apparu et lui avait révélé que depuis dix-huit siècles l'humanité faisait fausse route ; il lui avait indiqué le lieu où se trouvaient les plaques métalliques sur lesquelles étaient gravées les nouvelles lois qui devaient régénérer le monde. Pour lire et traduire ces lois en langue vulgaire, l'ange fournit à Smith deux pierres transparentes comme du cristal, l'*urim* et le *thummim*. Muni de ces lunettes merveilleuses, qu'il ne montra d'ailleurs à personne, non plus que les plaques étincelantes, Smith déchiffra le texte mystérieux. Ainsi fut écrit le livre de Mormon, publié en 1830 en Amérique, en 1841 en Europe.

financier des directeurs et administrateurs. Un de ces agioteurs, James Fisk, d'abord colporteur, puis fournisseur des armées, puis banquier, avait fait construire à ses frais un opéra, et y avait transporté ses bureaux ; il avait aussi acheté un régiment de la milice et s'en était fait nommer colonel ; il étonnait New-York de ses folies.

« Au départ, pas plus qu'à l'arrivée des trains, aucun obstacle, aucune difficulté, aucune barrière. La gare est accessible à tous indistinctement ; chacun circule comme il lui plaît. On ne parque, on ne met personne sous clef. On délivre des billets jusqu'à la dernière minute, et les amis, les parents qui accompagnent le voyageur peuvent le suivre jusqu'à sa voiture, monter même un moment avec lui et n'en descendre qu'à l'instant précis où le train se mettra en marche, ce qu'il fait très lentement. On trouve des billets de chemins de fer dans tous les hôtels, dans les bureaux de ville des compagnies et dans certains bureaux particuliers de messageries. On peut même y porter et y faire enregistrer ses bagages. On arrive ainsi à la gare sans nulle préoccupation, sans embarras.

» Les wagons à bagages n'offrent rien de particulier, mais il faut décrire au moins la façon à la fois rapide, sûre et économique dont les bagages sont enregistrés et délivrés à destination. Il est rare qu'on les pèse. L'homme expert qui préside à ce service juge à l'œil, pour gagner du temps, si vous dépassez le maximum de 50 kilogrammes généreusement attribué à chaque voyageur. Cela fait, il attache à la courroie ou à la poignée de votre colis une rondelle de laiton. Celle-ci porte un numéro d'ordre, le nom de la ligne que vous prenez et quelquefois le lieu de départ et d'arrivée. On vous délivre une rondelle correspondante, et autant de fois de ces rondelles que vous avez de colis, et c'est tout. Pas de bulletin, pas d'inscription, pas de timbre, pas de droit de statistique à payer. On appelle cela *chéquer* le bagage, et l'on donne aux rondelles le nom de *chèques ;* elles ont, en effet, la valeur d'un bon à vue comme le chèque tiré sur une banque. Avant le moment de l'arrivée, un

homme monte dans le train; il vous demande vos chèques, vous les lui remettez, si vous voulez. Il vous rend en échange un petit papier, détaché quelquefois d'un registre à souche. Sur ce papier sont indiqués le nombre et le numéro de vos colis. Vous payez en retour autant de fois 25 cents (1fr,25) que vous avez de pièces, et souvent vous ne payez qu'après réception. Si vous désirez avoir une place d'omnibus pour descendre dans un hôtel ou dans tel quartier de la ville où vous êtes arrivé, le même agent vous la fournit. Le prix est d'habitude le même que pour un colis, si ce n'est le double. Pas une minute d'attente, pas d'ennuis d'aucune sorte, pas de pourboires à donner aux facteurs. La puissante corporation des facteurs express fait ce service à la satisfaction universelle du public, avec une fidélité ponctuelle, une loyauté à toute épreuve. Si un bagage vient à se perdre, le chèque sert de preuve, et une indemnité est payée. Les bagages laissés en dépôt qui ne sont pas réclamés sont vendus au bout d'un an et un jour à l'encan, tels quels, non ouverts : les amateurs les apprécient au poids et enchérissent en conséquence.

» Un Chicagois, M. Pulmann, a fait une fortune immense en inventant les *sleeping-cars* ou wagons-dortoirs. Le *sleeping-car* a la forme d'un car ordinaire, mais beaucoup plus élégant dans ses formes architecturales, dans sa décoration intérieure et extérieure, si bien qu'on l'appelle alors un *palace* ou un *silver-car*, une voiture-palais, une voiture d'argent. Le soir, l'espace entre chaque double siège se transforme en une couchette au moyen des dossiers mobiles qu'on enlève et qu'on rapproche horizontalement au niveau des deux places qui se font vis-à-vis. Sur cette couchette, on étend un matelas, on jette dessus un drap, un traversin, un oreiller, des couvertures, et voilà un lit improvisé. La couchette au-dessus est formée par la paroi latérale supérieure du car, laquelle est mobile autour de deux charnières et soutenue horizontalement par deux petits câbles en fil de fer qui font fonction de haubans. On étend sur cette couchette comme sur l'inférieure la literie nécessaire; un rideau, courant sur une tringle, isole les lits qui

rappellent un peu par leur disposition les cabines superposées des bateaux à vapeur, mais sont beaucoup plus larges et à deux places au besoin. Le couloir du milieu reste libre, et il est éclairé toute la nuit par des lanternes suspendues au plafond. Le jour toute la literie disparaît; elle est remisée dans l'espace resté vide contre la paroi supérieure du car, celle où couchait le voyageur d'en haut. C'est surtout dans ces ingénieuses installations que consiste l'invention de M. Pulmann. »

L. Simonin, *les Chemins de fer aux Etats-Unis.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1876.)

On s'imagine à tort, en Europe, que les voyageurs sont sans cesse exposés à d'effroyables périls sur les lignes américaines. Certaines catastrophes trop réelles, telles que des explosions de machines, des déraillements, des rencontres ou des écroulements de ponts, exagérés et dénaturés par la presse, ont fait aux chemins de fer des États-Unis une réputation légendaire. Pourquoi les Yankees, volontiers disposés à s'attribuer en tout le premier rang, n'auraient-ils pas aussi sur les états du vieux monde la supériorité des accidents? Les Yankees ne paraissent pas tenir à celle-là, et la vérité nous oblige à reconnaître qu'on les a un peu calomniés. M. Simonin, l'ingénieur éminent qui est un des Français les plus familiarisés avec les choses d'Amérique, nous dit qu'il a parcouru pendant sept ans, aux États-Unis, plus de 32000 kilomètres de chemin de fer et qu'il n'a, dans cet intervalle (1867-1874), été témoin d'aucun accident. Les documents officiels constatent que, dans l'année 1872-1873, la ligne de l'Érié, qui était de toutes la plus mal entretenue, n'a eu que 1 voyageur tué et 7 blessés sur 3922156 voyageurs. Pourrait-on en dire autant de toutes les lignes de chemin de fer en France?

Une autre erreur d'opinion très répandue parmi nous est celle qui concerne la vitesse des trains américains. La vérité est, suivant M. Simonin, que les chemins français et anglais marchent avec une vitesse plus grande. Un des trains les plus rapides d'Amérique est le train-éclair qui va de New-York à Chicago, et qui franchit 1600 kilomètres en 26 heures; c'est une moyenne de 60 kilomètres à l'heure; encore ne porte-t-il que des journaux et des dépêches. Les trains-poste de Liverpool à Londres, de Londres à Douvres, le rapide de

Paris à Marseille, et la fameuse malle de l'Inde égalent et dépassent cette rapidité vertigineuse. Ce sont là, d'ailleurs, des trains exceptionnels ; les trains ordinaires d'Amérique, à cause de la lourdeur et des dimensions des voitures, du mauvais entretien des voies, ont généralement une vitesse moindre que les chemins de fer européens.

Le Transcontinental-Pacifique.

La conquête de la Californie par les Américains leur donna l'idée de joindre par un chemin de fer le nouvel état aux anciens, et d'ouvrir une communication rapide et sûre entre les deux Océans. La tâche était rude : il fallait franchir une distance de 800 lieues, c'est-à-dire égale à celle qui sépare Lisbonne de Saint-Pétersbourg, à travers des déserts et des prairies fréquentées seulement des bisons et des Indiens, manquant d'eau et de bois, escalader un énorme plateau, et dépenser près d'un milliard. On établit d'abord (en 1857) les *overland mails* ou malles transcontinentales, qui relièrent le Sacramento au Missouri et au Mississipi, et en trois semaines portèrent les dépêches entre San-Francisco et Saint-Joseph ou Saint-Louis. En 1860, on ajouta aux diligences le service du *poney* : monté par un cavalier habile et renouvelé à chaque station, il portait les dépêches en six jours quand, par hasard, il n'était pas arrêté par les Peaux-Rouges qui guettaient le courrier, et tuaient l'homme pour voler le poney. Enfin, en 1860, l'ingénieur Thomas Judah, après de sérieuses explorations faites dans la Sierra-Nevada, fit partager ses plans à une réunion de capitalistes du Sacramento, les fit adopter par le Congrès de Washington et approuver par le président Lincoln (1er juillet 1862). Deux compagnies se formèrent : l'Union-Pacific et le Central-Pacific ; l'État fournit une subvention ; on évalua la dépense à 475 millions, et les travaux commencèrent et se poursuivirent sans relâche des deux côtés à la fois, en dépit de tous les obstacles opposés par le manque d'eau et de vivres, les agressions continuelles des tribus indiennes et l'indiscipline des travailleurs, pour la plupart gens tarés, sans feu ni lieu, plus aptes à manier le revolver et le *bowie-knife* que la pioche ou le marteau. Heureusement les Mormons et les Chinois prêtèrent leur concours, les Chinois surtout : *John le Célestial, John Chinaman,* comme on l'appelle avec mépris en Amérique, se montra une fois de plus, au milieu des rudes fatigues et des

périls de toutes sortes de cette audacieuse entreprise, le plus patient, le plus industrieux, le plus sobre et en même temps le plus modeste des ouvriers. Le chemin de fer devait, sous peine de confiscation, être terminé le 1er juillet 1876 : dès le mois de mai 1869, il était livré à la circulation.

La construction des derniers kilomètres. L'inauguration.

« Le point de jonction désigné entre les deux sections de la ligne était PROMOTORY-POINT. Au mois de mars 1869, les travailleurs du Central-Pacifique posèrent dans un seul jour 10 kilomètres de rails! Ceux de l'Union relevèrent le défi et en posèrent en un jour 11Km,700. Alors les Californiens, ne voulant admettre aucune supériorité, réunirent toutes les forces capables d'être employées sur un seul point, et, en onze heures de travail, posèrent et fixèrent, à la satisfaction de la commission officielle de surveillance, près de 17 kilomètres de rails. Ce fait sans précédent fut accompli le 28 avril 1869, sous la direction de l'inspecteur général Charles Crocker. Un témoin oculaire, le correspondant de l'*Alta California*, rapporte que les premiers 240 pieds de rails furent posés en 80 secondes, les seconds 240 pieds en 75. On ne va guère plus vite à pied lorsqu'on se promène sans se presser.

» Voici d'autres faits authentiques ayant trait à ce travail extraordinaire : Un train contenant 2 milles de rails, c'est-à-dire environ 210000 kilogrammes de fer, fut déchargé par une escouade de Chinois en 9 minutes et 37 secondes. Les premiers 6 milles de rails furent posés en 6 heures 42 minutes, et pendant ce temps, où chaque travailleur mettait en jeu toutes ses forces, pas un d'eux sur quinze cents ne demanda un instant de repos. Ce qui donne encore une plus satisfaisante idée de l'enthousiasme qui s'était communiqué à cette armée d'ouvriers, c'est le fait que tous les rails, formant ensemble une longueur de 17 kilomètres et pesant environ 1000 tonneaux, furent posés par huit hommes seulement, choisis comme les plus expérimentés et les plus durs à la fatigue dans un corps de dix mille travailleurs.

» L'ouvrage se fit ce jour-là en courant : Un wagon

chargé de fer se dirige en tête de la ligne, apportant les rails nécessaires à la continuation de la voie. Il est traîné par deux chevaux attelés *en tandem* et lancés au galop. Un wagon vide, qui vient d'opérer sa livraison de rails, se porte à sa rencontre. Au moment où ils vont se rencontrer, le wagon vide est arrêté, soulevé à bras d'hommes, rangé le long de la voie et replacé sur les rails après le passage du wagon chargé. Pour celui-ci, à la limite de la ligne, il est arrêté net; quatre ouvriers placés des deux côtés de la voie tirent à l'aide de crochets une paire de rails du wagon, la posent et l'ajustent sur les traverses en bois installées à l'avance par les coulies chinois; puis le wagon est poussé en avant de la longueur du double rail qui vient d'être posé, et la même opération recommence. Les poseurs de rails sont suivis par une brigade d'ouvriers qui assurent le rail et le fixent au moyen de rivets et de boulons. Enfin l'arrière-garde de Chinois, armés de pioches et pelles, recouvrent les extrémités des traverses de terre fortement tassée, afin de leur donner plus de solidité.

» Le lieu où l'on s'arrêta le 28 avril fut nommé *Victory Point;* les Californiens avaient battu les Unionistes; mais ceux-ci firent si bien qu'ils atteignirent le but seulement avec quarante-huit heures de retard[1]........

» Le 10 mai 1869, un millier de citoyens représentant toutes les classes de la société américaine étaient réunis à Promotory-Point pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale[2]... Les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers rails furent bientôt faits. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre

---

1. Le *Journal de Chicago* donnait sur ce travail les détails suivants : « Pour poser ces 10 milles de rails en un jour, 8500 hommes furent employés. Ils avaient à leur disposition 800 chevaux, 8 locomotives et un grand nombre de charrettes. Cette armée et tout son attirail obligé marchaient à la rencontre d'une armée de force égale. Pour poser, ajuster et fixer les 10 milles de rails, on avait eu besoin de 31500 traverses, 4037 rails, 8140 coussinets, 16280 rivets et 120000 boulons. Tout cela arrivait ce jour-là de divers endroits, à une distance de 5 à 12 milles du centre d'opération. »

2. Elle se compose de deux sections : le *Central Pacific*, jusqu'à Ogden, qui traverse la Sierra-Nevada à des hauteurs de 7042 pieds (station de Summit ; et l'*Union Pacific*, dont le point de départ est Omaha-city, et qui s'élève à la station de Sherman, dans les montagnes Rocheuses, à une hauteur de 8424 pieds.

d'environ 200 pieds. Deux escouades, composées d'hommes blancs du côté des Unionistes et de Chinois du côté des Californiens, s'avancèrent en correcte tenue d'ouvriers pour combler cette lacune. On avait choisi des deux parts l'élite des travailleurs. Les Chinois surtout, graves, silencieux, alertes, furent l'objet de l'admiration générale. Ils travaillaient comme des prestidigitateurs.

» A 11 heures, les deux troupes se trouvèrent face à face. Deux locomotives s'avancèrent de chaque côté l'une au devant de l'autre pour exhaler dans un jet de vapeur un salut qui déchira les oreilles. En même temps le comité expédiait à Chicago et à San-Francisco une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Tenez-vous prêts à recevoir les signaux correspondants aux derniers coups de marteau. » Par un procédé très simple, les fils télégraphiques de la ligne principale communiquant avec les états de l'est et de l'ouest avaient été mis en communication électrique avec l'endroit même où le dernier boulon allait être placé. Grâce à ces précautions, les coups de marteau frappés à Promontory-Point pour fixer le dernier rail du Grand-Pacifique trouvèrent un écho immédiat dans tous les états de la république.

» La traverse sur laquelle devait reposer le dernier rail était en bois de laurier, le boulon qui devait unir la traverse au rail en or massif, le marteau dont on devait se servir en argent. Le docteur Harkness, député de la Californie, présenta ces objets à MM. Stanford et Durant. « Cet or extrait » des mines et ce bois précieux coupé dans les forêts de la » Californie, dit-il, les citoyens de l'état vous l'offrent pour » qu'ils deviennent parties intégrantes de la voie qui va unir » la Californie aux états frères de l'est, le Pacifique à l'Atlantique. »

» Le général Safford, député du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon fait d'or, d'argent, de fer. « Riche en fer, » or et argent, dit-il, le territoire d'Arizona apporte cette » offrande à l'entreprise qui est comme le grand trait d'union » des états américains, et qui ouvre une nouvelle voie au » commerce. »

» Les derniers rails avaient été apportés par l'administration de l'Union. Le général Dodge, député, prononça en les désignant un discours qui se terminait ainsi : « Vous » avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb. Ceci est le » chemin qui conduit aux Indes. » Le dernier enfin, le député de Nevada, offrit un troisième boulon, celui-là en argent, et dit : « Au fer de l'est et à l'or de l'ouest, Nevada joint son » lien d'argent[1]. »

» MM. Stanford et Durant, les présidents des deux chemins de fer, auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, s'avancèrent alors pour procéder à l'œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise à Chicago et à San-Francisco : « Tous les préparatifs sont terminés. Otez vos chapeaux ; nous allons prier. » Chicago, au nom des états de l'Atlantique, répondit : « Nous comprenons, et nous vous suivons. Tous les états de l'est vous écoutent. » Quelques instants après, les signaux électriques, répétant de par l'Amérique entière chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent, apprirent aux citoyens, qui écoutaient dans un silence religieux, que l'œuvre venait d'être accomplie. Cette communion simultanée dans une grande et même pensée produisit un effet dont les assistants seuls peuvent se faire une idée. Cette voix annonçant au monde l'achèvement d'une grande œuvre fit vibrer les plus nobles cordes du cœur humain ; il y eut des larmes d'émotion et des cris de joie. Enfin les chapeaux volèrent en l'air, et ce furent des hurrahs, des : « Vive l'Amérique ! Vive la République ! » comme on n'en avait jamais entendu en plus belle occasion. Dans les principales villes des États-Unis, l'événement fut célébré par des salves de cent coups de canon ; à Chicago, il y eut des fêtes bruyantes comme à San-Francisco. Dans le compte rendu de la fête de Chicago, je trouve les détails suivants : La procession se composait de huit cent treize véhicules, parmi lesquels dix-neuf char-

1. Inutile de dire qu'après l'inauguration, on enleva par prudence la traverse de laurier, les boulons d'argent, les crampons d'or, et qu'on les remplaça par des matériaux ordinaires.

rettes chargées de bois, vingt omnibus, quinze pompes à incendie et trente vélocipèdes. Le chroniqueur n'explique pas pourquoi les charrettes étaient chargées de bois, ni comment les vélocipèdes avaient pris et conservé l'allure solennelle d'une marche de procession. »

Rodolphe LINDAU,
Du Pacifique à l'Atlantique.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1869.)

Le peuple américain.

« On ne peut s'empêcher de reconnaître qu on se trouve ici en présence d'un très grand peuple; l'admiration qu'on ressent pour lui est si vive et si naturelle, on éprouve un tel besoin de l'exprimer, qu'on n'hésiterait point à la témoigner à ceux qui en sont l'objet s'ils ne mettaient pas eux-mêmes obstacle à cet hommage spontané en l'exigeant comme un tribut qui leur est dû. Ils n'attendent pas l'éloge, ils le provoquent ; et, s'il ne vient pas assez vite et assez complet, ils le font de leur propre autorité.

» Le patriotisme est fort beau, et dans ses exagérations même il peut garder quelque chose de respectable ; mais lorsqu'il tend à l'apologie d'un seul pays, au détriment de tout autre, l'expression en est à la longue injuste et souvent offensante. L'étranger, fatigué des sempiternelles déclamations qui, en somme, peuvent se résumer en ceci : nous sommes grands, riches, jeunes, libres, et vous êtes petits, pauvres, vieux et esclaves, — l'étranger, dis-je, poussé à bout, finit par éclater. « Oui, dit-il, vous êtes de grands marchands et de grands entre» preneurs, l'argent ne vous coûte rien, et vous ne reculez » devant aucun obstacle. Vous êtes libres, et vous n'êtes gou» vernés que par des hommes que vous avez choisis vous» mêmes ; mais vous ne savez rien, vous ne comprenez rien » de ce qui est vraiment noble et beau. Vous n'avez ni poète, » ni philosophe, ni musicien, ni statuaire, ni peintre de premier » ordre ; vous avez des parleurs, mais point de penseurs ; vous » vivez, à peu d'exceptions près, dans une ignorance complète » des belles-lettres et des beaux-arts[1]. Vous êtes jeunes, c'est-à-

1. Il ne faut pas prendre à la lettre les boutade excessives de l'*étranger* froissé dans son amour-propre : les Américains peuvent déjà citer avec un orgueil légitime les noms de Fenimore Cooper, d'Edgard Poë, de Mme Beecher

» dire vous êtes des enfants, les futilités vous amusent et vous » ne pouvez comprendre ce qui est grand et sérieux. Vous pillez » notre littérature, mais vous ne traduisez et n'imitez que ce » qui en est faible ou mauvais; nos grandes œuvres ne vous sont » accessibles que dans les éditions *ad usum Delphini*. Vous nous » empruntez nos acteurs, et vous en faites des saltimbanques; » nos cantatrices, et vous en faites des chanteuses de cafés-con- » certs. Vous montrez les tableaux de nos maîtres, comme on » montre chez nous les géants à la foire, en attirant la foule au » bruit du tambour et de la trompette. Vous vous moquez de » notre aristocratie, mais personne de nous ne recherche le » commerce des grands et les distinctions avec autant de fureur » que vous. Vous rendez nos modes ridicules en les exagérant: » lorsque nous marchons sur de hauts talons, il vous faut des » échasses. Somme toute, nous nous passerions plus facilement » de vous que vous ne pourriez vous passer de nous, et vous ne » devriez pas oublier que tout ce que vous avez produit de » grand, vous l'avez fait avec les instruments que vous nous » avez empruntés. »

» Il n'est point difficile de critiquer l'Amérique, où la surabondance de forces et de richesses de toute espèce engendre nécessairement de nombreux et choquants abus. Aucune nation du monde n'offre autant d'armes à ses détracteurs que la grande République. Ainsi que les gens réellement forts, les États-Unis dédaignent de dissimuler leurs faiblesses et n'hésitent point à laisser voir les défauts de leur cuirasse. Cependant un pays où les femmes sont charmantes, où les hommes sont énergiques et intelligents, où la liberté, au lieu de briller stérilement dans les discours et les livres, vit d'une existence forte et saine dans les lois et les coutumes; un pays qui attire chez lui les déshérités de l'Europe et qui les enrichit, où l'étranger est accueilli avec la plus large hospitalité,

---

Stowe parmi leurs romanciers; ceux de quatre grands historiens : Washington Irving, William Prescott, Georges Bancroft, John Motley; ceux de deux grands philosophes et philanthropes : Emerson et Channing; enfin l'illustre auteur d'*Evangéline*, le poète et romancier Longfellow, né en 1807, et qui vient de mourir (avril 1882). — Quant à la prétendue jeunesse des États-Unis, il ne faut pas oublier que les planteurs qui ont fait la révolution de 1775 étaient un vieux peuple dans un pays neuf. « L'Amérique, écrit M. Laboulaye, c'est l'Angleterre » émigrée, mais laissant à la rive la royauté, la noblesse, l'Église établie. C'est, » dès le premier jour, la vieille race saxonne, patiente, robuste, morale, élevée » dans l'amour de la liberté et la pratique du libre gouvernement. » (*L'État et ses limites*, p. 308.)

un tel pays ne manquera jamais de défenseurs à opposer à ses adversaires. »

Rodolphe LINDAU, *Le chemin de fer du Pacifique.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1870.)

Progrès accomplis de 1860 à 1886.

La population est passée de 30 à 55 millions d'âmes : en 1860, 141 villes comptaient plus de 8 000 habitants : aujourd'hui il y en a 286, et la population urbaine s'est élevée de 5 à 12 millions. Les mines de *charbon* produisaient 14 millions de tonnes par an; elles fournissent aujourd'hui 85 millions. La production du *fer* s'est élevée de 900 000 à 8 000 000 de tonnes. Les établissements métallurgiques employaient en 1868 53 000 ouvriers, consommaient pour 100 millions de dollars de matières premières, produisaient pour 170 millions de dollars; actuellement les chiffres sont les suivants : 300 000 ouvriers, 380 millions de dollars de matières premières, 460 millions de dollars de produits (2 milliards 300 millions de francs). La laine occupait 60 000 personnes et les lainages valaient 80 millions de dollars; les manufactures occupent 160 000 ouvriers et produisent pour 300 millions de dollars. En 1860, les États-Unis importaient 227 millions de yards de cotonnades, ils en expédient maintenant 150 millions par an; les ouvriers en soieries sont sept fois plus nombreux, le produit des soieries s'est élevé de 6 millions à 40 millions de dollars. Les chiffres de l'élevage, du produit des céréales, du nombre des fermes ont doublé; les exportations ont atteint 900 millions de dollars; le chiffre des chemins de fer a quadruplé.

Origine des noms des principaux états de l'Union.

Une Revue américaine, dans un article analysé par M. Vivien de Saint-Martin (*Année géographique*, 1874, p. 315), a donné l'origine et la signification des noms des différents états de l'Union. Voici les moins contestables de ces étymologies : *New-Hampshire* tire son nom du comté de *Hampshire*, en Angleterre; — *Vermont* vient des mots français *vert, mont*, par allusion à la belle végétation du pays; — *Massachusets* est un mot indien qui signifie « campagne autour des grandes collines »; — *Rhode-Island* doit son nom à sa ressemblance avec l'île méditerranéenne de Rhodes; — *Connecticut*, en indien, grande rivière; — *New-York* prit son nom du duc d'York; *New-Jersey*, de celui de sir George Carteret, ancien gouverneur de Jersey; — *Pennsylvania*, de William Penn, son fondateur, et des forêts (*woods, silvæ*) qui couvraient son territoire; — *Delaware* fut ainsi appelé en l'honneur du lord de La Ware; — *Maryland*, en l'honneur d'Henriette-Marie, femme de Charles Ier; — *Virginie* reçut son nom de Walter Raleigh en l'honneur de la reine Élisabeth, *la reine vierge;* — les deux *Carolines*, du nom du roi de France, Charles IX ; — *la Géorgie*, du roi d'Angleterre, George II, qui la fonda en 1732; — *Kentucky* et *Tennessee*, mots indiens, ont le sens de « tête de la rivière », et « rivière de la courbe »; — *Ohio* a celui de beau; — *Mississipi* signifie grande rivière; — *Missouri*, boueux; — *Arkansas*, eau fumeuse; — *Michigan*, piège à poisson (à cause de sa forme); — *Wisconsin*, détroit bas et agité; — *Minnesota*, eau nuageuse; — *Nevada*, terme espagnol, contrée neigeuse; — *Maine* a été

nommé ainsi en l'honneur de la reine Henriette d'Angleterre, propriétaire de la province du Maine en France; — *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV, au temps où le bassin mississipien était une terre française.

3° BIBLIOGRAPHIE

D'Abzac. *Enquête sur la navigation, l'immigration*, etc., *à la Nouvelle-Orléans*. — (Paris, in-8°, Guillaumin.)

Audouard (Mme Olympe). *A travers l'Amérique ; le Far-West*. — (Paris, 1869, 2 vol. in-8°, Dentu.)

Bazin. *Scènes de la nature dans les Etats-Unis*. — (Paris, 1857, in-8°, Bertrand.)

Bigelow (John). *Les Etats-Unis d'Amérique en 1863; histoire, ressources*, etc. — (Paris, 1863, in-8°, Hachette.)

Bishop (N.-H.). *En canot de papier de Québec au golfe du Mexique* (traduct. Hephell). — (Paris, 1879, in-12, Plon.)

Bowes. *Exposition du mormonisme*. — (Paris, 1852.)

Brockett. *Our western Empire*. — (Philadelphie, 1882.)

Catlin. *La vie chez les Indiens, scènes et aventures* (trad. de Lanoye). — (Paris, 1863, in-16, Hachette.)

Comettant. *Trois ans aux États-Unis*. — (Paris, 1857, in-18, Pagnerre.)

Dixon (Hepworth). *La conquête blanche*. — (*Tour du Monde*, 1876.)

Dixon (Hepworth). *Le même*. — (Paris, 1876, in-8°, Hachette.)

Dixon (Hepworth). *La Nouvelle-Amérique* (trad. de Ph. Chasles). — (Paris, 1875, in-8°, Librairie internationale.)

Dixon (Hepworth). *Les Etats-Unis d'Amérique* (abrégé par Wattemare). — (Paris, 1879, in-18, Hachette.)

Donnat (L.). *L'Etat de Californie, éducation publique, presse*, etc. — (Paris, 1878, in-18, Delagrave.)

Duvergier de Hauranne. *Huit mois en Amérique*. — (Paris, 1866, 2 vol. in-18. [Publié dans la *Revue des Deux-Mondes*].)

Etourneau. *Les Mormons*. — (Paris, 1857.)

Eyma (Xavier). *La vie dans le Nouveau-Monde*. — (Paris, 1862, in-18, 2e éd., 1876.)

Eyma (Xavier). *La république américaine*. — (Paris, 2 vol. in-18.)

Ferris (B.). *L'Utah et les Mormons*. — (Paris, 1855.)

De Fontpertuis (A.-F.). *Les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*. — (Paris, 1873, in-8°, Guillaumin.)

Frignet et Carrey. *Les états du North-West et Chicago*. — (Paris, 1871, in-8°, Jouaust.)

Frœbel (Julius). *A travers l'Amérique*. — (Paris, 3 vol. in-18.)

Gaffarel. *Histoire de la Floride française*. — (Paris, in-8°, Didot.)

Gravier (G.). *Découvertes et établissement de Cavelier de la Salle dans l'Amérique du Nord*. — (Rouen, 1870, in-8°.)

Gravier (G.). *Découverte de l'Amérique par les Normands*. — (Rouen, in-8°, 1874.)

Du Hailly (E.). *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord*. — (Paris, 1864, in-18, Dentu.)

Haines (H.). *L'état d'Alabama, ressources minérales, agricoles, industrielles*. — (Paris, 1867, in-8°.)

Hippeau (C.). *L'instruction publique aux Etats-Unis*. — (Paris, 1870, in-8°, Didier.)

Hurt-Binet (M. Gabriel). *Neuf mois aux Etats-Unis d Amérique*. — (Paris, 1862, in-12, Cherbuliez.)

Jacolliot. *Voyage au pays de la liberté*. — (Paris, 1876, in-18, Decaux.)

Jannet (Cl.). *Les Etats-Unis contemporains*. — (Paris, 1876, in-18, Plon.)

Laboulaye (Ed.). *Histoire des Etats-Unis d'Amérique*. — (Paris, 3 vol. in-18, Charpentier.)

Lamarre et de la Blanchère. *Les Etats-Unis et l'Exposition de 1878.* — (Paris, 1878, in-8°, Delagrave.)

Leuba. *La Californie et les Etats du Pacifique.* — (Paris, 1881, in-18.)

Mandat-Grancey. *Dans les Montagnes-Rocheuses* (in-18, 1884). — *Chez l'oncle Sam* (in-18, 1886).

Malézieux. *Les travaux publics des Etats-Unis d'Amérique en 1870.* — (Paris, 1873, 2 vol. in-f°, Dunod.)

Margry (P.). *Découvertes et établissements des Français de l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 1874, Maisonneuve, 3 vol. in-8°.)

Marmier (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18.)

De Molinari. *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.* — (Paris, in-18, 1876.)

Passy (P.). *L'instruction primaire aux Etats-Unis.* — (Paris, 1885, in-18.)

Parkmann (Francis). *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord* (trad. par Mme de Clermont-Tonnerre). — (Paris, 1874-81, 5 vol. in-8°, Didier.)

Remy (Jules). *Voyage au pays des Mormons.* — (Paris, 1860, 2 vol. in-8°, Dentu.)

Simonin (L.). *Les pays lointains, notes de voyage.* — (Bar-sur-Aube, in-18, 1867.)

Simonin (L.). *Le Grand-Ouest des Etats-Unis.* — (Paris, 1869, in-18, Charpentier.)

Simonin (L.). *A travers les Etats-Unis.* — (Paris, 1875, in-18, Charpentier.)

Simonin (L.). *Le monde américain.* — (Paris, 1876, in-8°.)

Simonin (L.). *Une excursion chez les Peaux-Rouges.* — (Paris, 1868, in-8°, Challamel.)

De Smet (R.-P.). *Voyages aux Montagnes-Rocheuses.* — (Paris, 1875, in-8°, Lefort.)

Souvoroff. *Quarante jours à New-York.* — (Paris, 1878, in-18, Dentu.)

Tamizey de Larroque. *La reprise de la Floride*, expédition du capitaine de Gourgues. — (Bordeaux, 1867.)

Toutain (Paul). *Un Français en Amérique.* — (Paris, 1876, in-8°, Plon.)

Vernon (E.). *American Railroad Manual for the United States and the Dominion.* — (New-York, in-8°, 1885.)

Whitney (J.-P.). *Le Colorado aux Etats-Unis* (trad. par Naquet). — (Paris, 1867, in-4°.)

De Wielmont. *Ma vie nomade aux Montagnes-Rocheuses.* — (Paris, 1878, in-12.)

De Bizemont. *L'affaire de l'Alabama.* — (*Revue maritime et coloniale*, XLII, 1874.)

Blerzy (H.). *Les canaux et les communications aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1873.)

Blerzy (H.). *Les chemins de fer aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1872.)

Boissay (Ch.). *Le railway du Pacifique.* — (*Journal des Economistes*, juin 1871.)

Buisson. *L'enseignement de la géographie aux Etats-Unis.* — (*Revue géographique internationale*, août 1878, février 1879.)

Carlier (A.). *De l'acclimatation des races en Amérique.* — (*Mémoire de la société d'anthropologie de Paris*, t. III, 1868.)

Charnay. *Le Canada et les Etats-Unis.* — (*Revue des cours littéraires*, 12 août 1865.)

De Compiègne (marquis). *Voyage dans la Floride.* — (*Correspondant*, 25 juillet, 10 août 1870.)

Depping (G.). *Voyage de Molhausen du Mississipi au Pacifique.* — (*Tour du Monde*, 1860.)

Deville (L.). *Voyage dans l'Amérique septentrionale; Etats-Unis et Canada.* — (*Tour du monde*, 1860.)

Doy (John). *Aventures d'un abolitionniste du Kansas dans le Missouri.* — (*Tour du monde*, 1862.)

De Fitz-James (duchesse). *La vigne américaine en Amérique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1881.)

X. *L'industrie viticole en Californie.* — (*Revue britannique*, mai 1876.)

De Fontpertuis (A.-F.). *La Californie; l'Orégon.* — (*Economiste français*, 1877, n° 3, 24 août 1878.)

De Fontpertuis (A.-F.). *L'industrie manufacturière aux Etats-Unis.* — (*Journal des Economistes*, avril 1880.)

De Foville. *Les Chinois aux Etats-Unis.* — (*Economiste français*, 1er avril 1879.)

Frignet (E.). *Coup d'œil sur la construction géologique et minière de la Californie.* — (*Bulletin de la Société géologique*, 2e série, t. XXIII, 1867.)

Gaulier. *Les écoles de commerce aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1872.)

De Girardin (E.). *Voyage dans les mauvaises terres du Nebraska.* — (*Tour du monde*, 1er sem. 1864.)

Gravier (E.). *Etude sur une carte inconnue, dressée par Joliet en* 1674. — (*Revue de géographie*, février 1880.)

Guyot (H.). *Une anomalie orographique; les monts Catskills.* — (*Revue géographique internationale*, novembre 1881.)

Harrisse (H.). *Histoire critique de la découverte du Mississipi.* — (*Revue maritime*, mars 1872.)

Harrisse (H.). *Les Indiens aux Etats-Unis en* 1870. — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1872.)

D'Haussonville (Othenin). *A travers les Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février.

Hayden et Whitney. *La Suisse américaine.* — (*Tour du monde*, 1874, 2e semestre.)

Hayden, Doane et Langford. *Le parc national des Etats-Unis* (trad. par M. Délerot). — (*Tour du monde*, 2e semestre 1874.)

Heine (W.). *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Revue des cours scientifiques*, juin 1867.)

. . . . . *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Bulletin de la société de géographie*, septembre 1867.)

Jackson (J.). *Les transformations du régime des eaux dans l'Amérique du Nord.* — (*L'Explorateur*, IV, 1876.)

Jametel (M.). *Une excursion dans la vallée de la Napa.* — (*Revue de géographie*, décembre 1881.)

Jametel (M.). *Etudes sur les Etats de l'ouest des Etats-Unis.* — (*Revue de géographie*, septembre 1881.)

De Keranstret. *Les monitors et les navires à éperons aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1867.)

Kerrilis (Louis). *L'industrie minière aux Etats-Unis.* — (*Journal des Economistes*, février 1880.)

Kirchkoff (Th.). *Les merveilles de la vallée de Yosemiti* (trad. par M. Délerot). — (*Tour du monde*, 2e semestre 1876.)

Lacombe (R.-P.). *Les sauvages des prairies; les Pieds-Noirs.* — (*Missions catholiques*, octobre-novembre 1869.)

De Laveleye (E.). *Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.* — (*Tour du monde*, 2e sem. 1881.)

Laugel (A.). *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1856.)

Laugel (A.). *Les Etats-Unis pendant la guerre.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1864, 15 avril 1865.)

Laur (P.). *Les terrains aurifères de la Californie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1863.)

Lavollée. *L'émigration dans le Nouveau-Monde.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1863.)

Leclercq (Jules). *Le Colorado.* — (*Revue britannique*, Paris, 1877.)

Le Roy. *Les geysers de la Californie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1872.)

Lindau (R.). *Le chemin de fer du Pacifique à l'Atlantique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre, 1er décembre 1869, 1er mars 1870.)

Machebœuf (Mgr). *Colorado et Utah.* — (*Missions catholiques*, mai 1869.)

Marcel (G.). *L'immigration aux Etats-Unis.* — (*Journal des Economistes*, février 1874.)

Marcou (J.). *Une ascension dans les Montagnes-Rocheuses.* — (*Revue des cours scientifiques*, avril 1867.)

MARCOU (J.). *Distribution géographique de l'or et de l'argent aux Etats Unis et dans les Canadas.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1867.)

MASSERAS (E.). *La liberté commerciale et la protection aux Etats-Unis.* — (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1880.)

MENDELEEF. *L'origine du pétrole.* — (*Revue scientifique*, 1877, p. 409.)

MERCEY (F.). *Le Missouri.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1844.)

MONDOT (A.). *Les tribus indiennes des Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858.)

MONTÉGUT. *La New-America.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1868.)

MONTÉGUT. *Les conflits de races aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1876.)

DE NOAILLES. *Conquête de la Californie en 27 jours.* — (*Correspondant*, 10 avril 1877.)

OUSTALET (E.). *Les bisons d'Amérique*, d'après Hallen. — (*Revue scientifique*, 28 juillet 1877.)

POUSSIELGUE. *Voyage aux grottes de mammouth* (Kentucky). — (*Tour du monde*, 1863.)

RECLUS (Elisée). *Voyage à la Nouvelle-Orléans.* — (*Tour du monde*, 1er sem. 1860.)

RECLUS (Elisée). *Le Mississipi.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet, 1er août 1859.)

RECLUS (Elisée). *Le pays des Mormons, le mormonisme.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1861.)

REYBAUD (L.). *La guerre d'Amérique et le marché du coton.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1865.)

REYBAUD (L.). *L'industrie et les ouvriers du coton aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*. 15 novembre 1870.)

SIMONIN (L.). *La Californie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril, 1er septembre 1861.)

SIMONIN (L.) *Le chemin de fer de New-York à San-Francisco.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1867.)

SIMONIN (L.). *Les tarifs protecteurs aux Etats-Unis.* — (*Journal des Economistes*, t. XV, 1869.)

SIMONIN (L.). *Les grands lacs de l'Amérique du Nord.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1875.)

SIMONIN (L.). *Les chemins de fer aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1876.)

SIMONIN (L.). *Note sur le climat de la Californie.* — (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 2 janvier 1866.)

SIMONIN (L.) *New-York et la société américaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1874, 1er janvier, 15 janvier 1875.)

SIMONIN (L.). *Les mines des Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1874, 1er octobre, 15 novembre 1875.)

SIMONIN (L.). *Le centenaire américain et l'exposition de Philadelphie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1876.)

SIMONIN (L.). *Les deux rivales de l'ouest américain.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1875.)

SIMONIN (L.). *L'immigration et les immigrants aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1874.)

STEVERT (A.). *Les réserves indiennes aux Etats-Unis.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, 1876, n° 5.)

DE VARIGNY (C.). *Le journalisme aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1877.)

DE VARIGNY (C.). *Les invasions chinoises et le socialisme aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1878.)

DE VARIGNY (C.). *La doctrine Monroë et le Canada.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1879.)

DE WOGAN. *Voyage et aventures en Californie.* — (*Tour du monde*, 1860, 2e semestre.)

CHAPITRE IV

MEXIQUE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république du Mexique (débris de l'ancienne colonie de la Nouvelle-Espagne) touche au nord aux États Unis, dont elle est séparée par le Rio Grande-del-Norte, depuis l'embouchure jusqu'au défilé d'El-Paso, et par une ligne conventionnelle parallèle au 31° degré de latitude, coupant le Rio Colorado à 100 kilom. de son embouchure, remontant ce fleuve jusqu'au Rio Gila, et franchissant les plateaux jusqu'au Rio Ta Juana, sur le Pacifique; — à l'ouest, l'océan Atlantique (golfe du Mexique), à l'est, l'océan Pacifique la limitent; — au sud, la frontière, qui est limitrophe du Guatemala, part de la Barra-Sacapulco (Pacifique), franchit la chaine volcanique de la Sierra-Madre, suit la vallée supérieure du Tabasco, rejoint et suit le cours du Rio Utsumacinta et de son affluent le San-Piedro, coupe le Rio Houdo et la Belize et descend avec le Rio Sarstoun jusqu'à la baie Amatique, dans le golfe de Honduras.

Situation astronomique. — 15°-32° de lat. N.; 89°-119° 30' de long. O.

Climat. — Chaud et malsain sur les côtes; salubre et tempéré dans les parties élevées. D'après le relief du sol, on distingue trois zones nettement tranchées: la *tierra caliente* (terre chaude) jusqu'à 1 000 m. d'altitude, où la température moyenne atteint + 25°; — la *tierra templada* (terre tempérée) jusqu'à 2000 m., température moyenne + 18°; — la *tierra fria* (terre froide) au sommet du plateau : température moyenne + 14 ou 15°.

Littoral; îles. — Les côtes des deux Océans sont basses, malsaines, marécageuses ou sablonneuses : à l'est, lagunes *del Madre*, de *Tamiagua*, de *Terminos;* îles del *Carmen*, *Puerto-Real*, baie de *Campêche*, îles *Cozumel* et *Turneffe*, cap *Catoche*, etc.; — à l'ouest, golfe de *Tehuantepec*, cap *Corrientes*, golfe de *Californie* ou mer *Vermeille*, cap *San-Lucas*, et loin dans le sud, l'archipel désert de *Revilla-Gigedo*, dont l'île principale est *Socorro*.

Relief du sol. — A partir de la côte, le sol s'élève, devient plus accidenté, « s'amasse en collines, se creuse en vallons, forme des pentes de » plus en plus rapides, auxquelles succèdent de véritables chaines de » montagnes, reliées entre elles par de grandes plaines, qui constituent » les divers étages de ces Alpes méridionales (Van Bruyssel). » De là trois zones territoriales, déjà indiquées plus haut. Le plateau du centre est la continuation des Montagnes-Rocheuses et forme deux massifs distincts : le plateau de *Chihuahua* (1500 à 1800 m.) ; le plateau d'*Anahuac* (1800 à 2700 m.). — A partir du 22° degré, les talus du plateau (monts *Diabolo*, de *Potosi*, *Sierra Madre*, *Sierra Sonora*) sont traversés par des chaines volcaniques (pic d'*Orizaba*, 3400 m.; *Coffre de Perote;* la *Femme-Blanche*, 4800 m.; le *Popocatepetl* ou *Montagne fumante*, 3400 m.; le *Nevado de Toluca*, 4600 m., et le *Colima*). — Tremblements de terre fréquents, mais rarement dangereux.

Cours d'eau; versants; lacs. — Les rivières sont rares et peu navigables, obstruées souvent à leurs embouchures, gênées dans leur cours, et souvent desséchées. Deux versants : 1° **Golfe du Mexique :** le *Rio Grande-del-Norte*, qui sert de frontière (2700 kilom.) et se grossit à droite

du *Carmen*, du *Conchos*, du *Sabinas*, du *San-Juan*; le *San-Fernando*, le *Santander*, la *Purificacion*, le *Rapido* et le *Panuco*, le *Coazacoalco*, le *Tabasco*; — **2° Grand-Océan :** le *Verde*, le *Yopez*, le *Balzos*, le *Rio de la Armeria*, le *Santiago*, issu du lac Chapala; le *Culiacan*, le *Cinaloa*, le *Yaqui*. Malgré sa sécheresse, le Mexique a quelques lacs : le *Chapala* (2 500 kilom. car.), le lac du *Caïman*, le lac *Parras*, les cinq lacs de Mexico (*Tezcuco*, *Xochimilco*, *Chalco*, *San-Cristobal*, *Zumpango*).

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Notions historiques. — Sous les dynasties des Toltèques et des Aztèques, l'empire mexicain avait une civilisation brillante, une société organisée, des industries actives : on y cultivait les arts, les lettres et les sciences. Fernand Cortez détruisit cet empire en 1520, et fit du Mexique une colonie espagnole. Ce pays fut en proie à toutes les convoitises, à toutes les cruautés des vainqueurs rapaces et fanatiques pendant quatre siècles. Au dix-neuvième, à l'exemple des autres colonies américaines, il secoua le joug de l'Espagne, et s'émancipa. Le Mexique devint un empire sous Iturbide (1822), une république fédérale sous des chefs militaires (1823), et son indépendance fut assurée par la victoire de Tampico (1824). Mais les compétitions ou *pronunciamientos* des dictateurs le livrèrent pendant longtemps à l'anarchie et aux fureurs de la guerre civile. Dans cette période de discordes intestines, le Mexique se laissa enlever par les Etats-Unis des territoires immenses : le Texas, le Nouveau-Mexique, la Haute-Californie (1846-47). En 1863, un prince autrichien, Maximilien, tenta, sous les auspices et avec l'appui du gouvernement de Napoléon III, de rétablir un empire mexicain. Ce projet échoua misérablement en 1867 : Maximilien fut fusillé et le gouvernement républicain fédéral rétabli sous la présidence de Juarez. De nouvelles révolutions ont encore troublé le Mexique depuis cette époque : cependant la république paraît entrer dans une période de calme favorable au développement de sa prospérité intérieure[1].

Constitution. — La constitution remonte au 4 février 1857 : le *pouvoir exécutif* appartient au président de la république élu pour quatre ans par le congrès. — Le *pouvoir législatif* est confié à un congrès composé de deux assemblées : le sénat et la chambre des députés. Les sénateurs, au nombre de 56, sont élus pour quatre ans; chaque état en élit deux. Les députés, au nombre de 227, sont élus par le peuple pour deux ans, et ils sont rééligibles. Le *cabinet* comprend six secrétaires d'Etat assistés de sous-secrétaires d'Etat (*affaires étrangères*, *intérieur*, *justice*, *finances*, *travaux publics*, *guerre*). — **Drapeau :** vert, blanc, rouge; sur le blanc, les armes.

---

1. Après l'empire d'Augustin Ier, Iturbide, renversé en 1823, le Mexique a été gouverné par les présidents dont les noms suivent : Vittoria (1824-28); Pedrazza (1828-29); Bustamente (1829-32); Santa-Anna (1832-36); Bustamente (deuxième fois, 1836-41); Paredès (1841-43); Santa-Anna (deuxième fois, 1843-44); Herrera (1844-46); Paredès (deuxième fois 1846-47); Santa-Anna, (troisième fois, 1847); Pedro-Anna (1847-48); Herrera (deuxième fois, 1848-51); Arista (1851-53); Santa-Anna (quatrième fois, 1853-54); Martin Carrera (1854-56); Alvarez (1856); Comonfort (1856-58); Benito Juarez (trois fois élu, (1858-72); Lerdo de Tejada (1872-76); Porfirio Diaz (1876-80); Manuel Gonzalez (1880-84); Porfirio Diaz, élu en 1884.

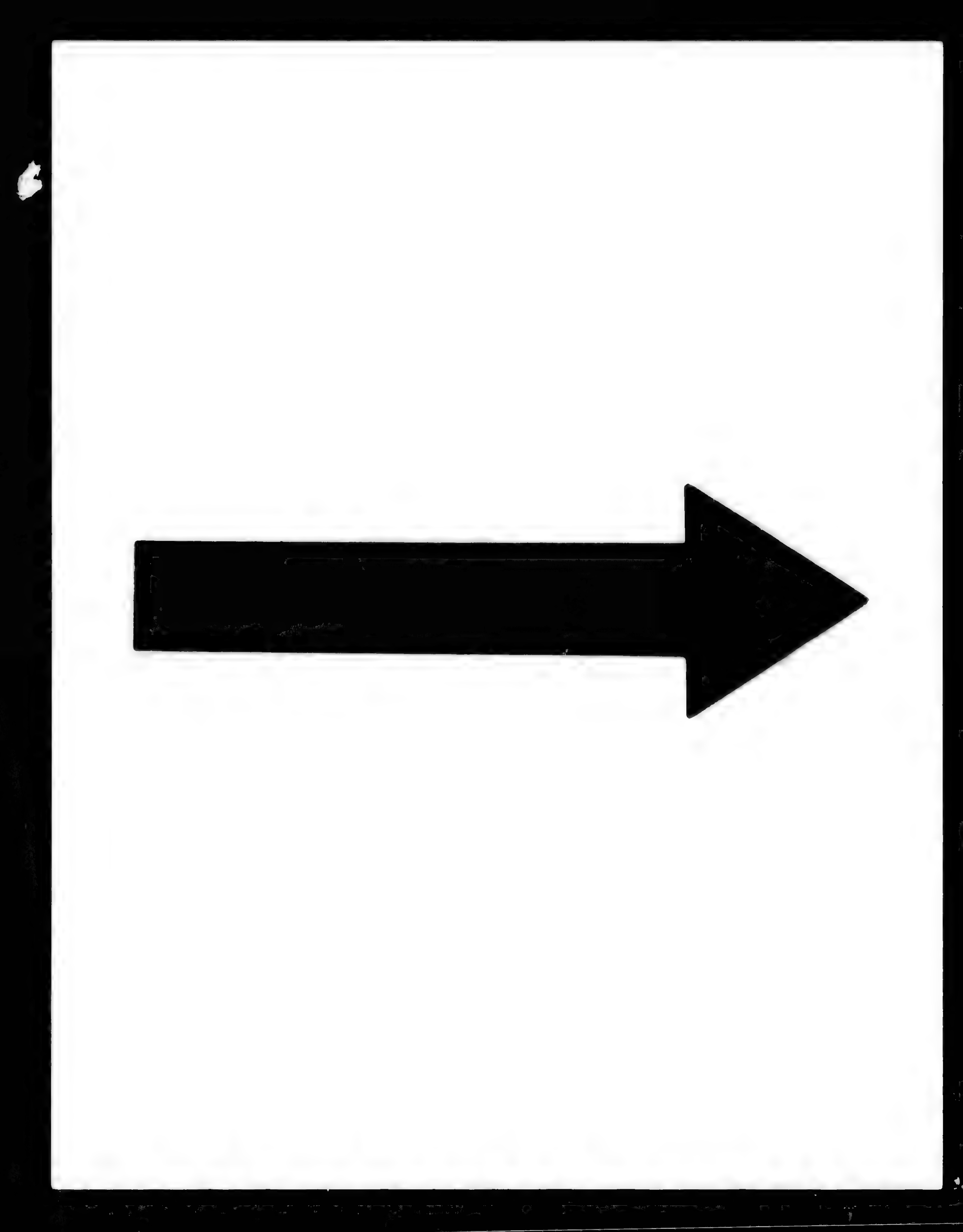
Les relations officielles entre la République française et la République mexicaine ont été rétablies en 1880 : depuis le 8 décembre 1885, M. Partiot représente la République française à Mexico.

Divisions administratives. — Le Mexique est divisé en 20 provinces :

NOMS DES ÉTATS	KILOM. CARRÉS	HABITANTS	PAR KIL. CAR.	CAPITALES	HABITANTS
Aguascalientes	7 500	140 430	19	Aguascalientes	22 380
Basse-Californie	155 200	30 198	0,2	La Paz	5 000
Campêche	54 000	90 413	1,6	Campêche	15 000
Chiapas	77 000	242 029	3,1	San-Cristobal	8 500
Chihuahua	231 267	225 251	1	Chihuahua	12 000
Coahuila	153 600	144 594	1	Saltillo	26 000
Colima	7 004	72 591	10	Colima	26 250
District fédéral	1 200	426 804	356	Mexico	300 000
Durango	110 170	196 852	1,8	Durango	20 000
Guanajuato	32 500	968 113	29	Guanajuato	52 000
Guerrero	59 231	353 193	6	Chilpancingo	3 800
Hidalgo	20 039	434 096	22	Pachuca	12 500
Jalisco	100 625	983 484	10	Guadalajara	80 000
Mexico	21 460	710 579	33	Toluca	12 500
Michoacan	60 000	784 108	13	Morelia	25 000

Morelos	4 274	141 565	33	Cuernavaca	16 500
Nuevo-Leon	65 000	201 732	3,1	Monterey	16 000
Oaxaca	74 546	761 274	10	Oaxaca	28 000
Puebla	33 000	784 466	24	Puebla	75 000
Queretaro	10 200	203 250	20	Queretaro	30 000
San-Luis-Potosi	67325	516 486	8	San-Luis-Potosi	35 000
Sinaloa	93 730	201 918	2,1	Culiacan	8 000
Sonora	200 845	143 924	0,7	Ures	10 000
Tabasco	25 500	104 747	4,1	San-Juan-Bautista	7 000
Tamaulipas	76 000	140 137	1,8	C. Victoria	8 000
Tlaxcala	3 902	138 478	36	Tlaxcala	4 500
Vera-Cruz	62 820	582 441	9	Vera-Cruz	24 000
Yucatan	73 000	302 315	4,1	Merida	40 000
Zacatecas	65 354	422 506	6	Zacatecas	35 000
Total	1 916 292	10 447 974	5		

Les îles Revilla-Gigedo dépendent du Mexique et font partie de l'État de Colima. La superficie est de 800 kilom. car. Elles sont inhabitées.



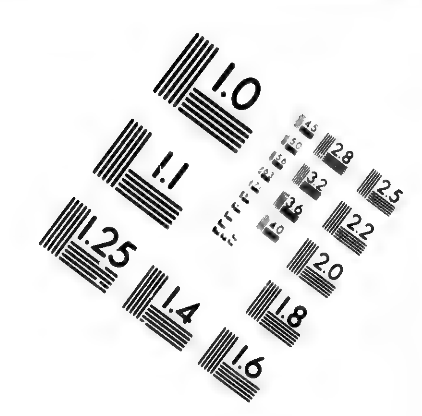
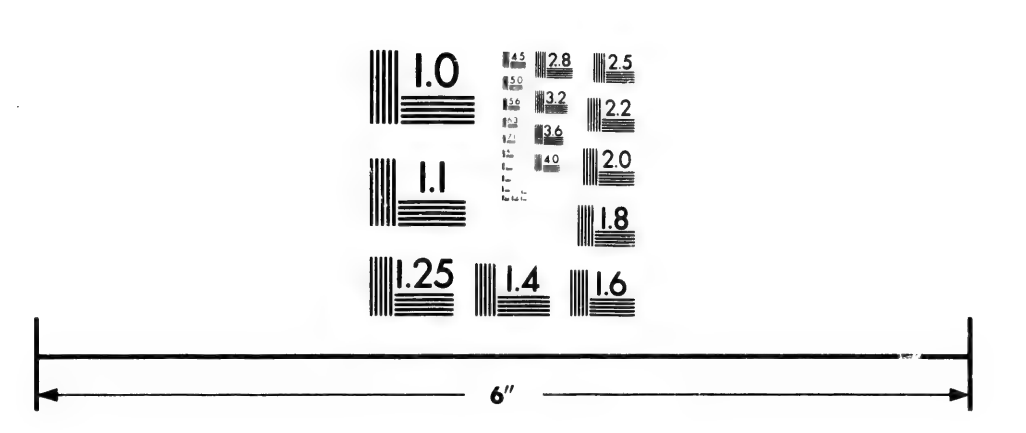


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — Minéraux : Le sol mexicain est extrêmement riche en gisements métallifères : des veines d'*argent* ont été découvertes dans presque tous les états de la confédération ; les plus riches mines sont celles de Guanajuato, Zacatecas, Pachuca, Tasco, la Sonora, San-Luis Potosi, Morelia ; le *cuivre* se trouve en abondance à Mapimi, Chihuahua, Santa-Clara (Michoacan) ; à Mazapil (Zacatecas) ; à Zomelazhuacan (Vera-Cruz) ; le *fer*, à Santa-Maria Itlasco, Santa-Fé, Santelices, Zacualtipan, Guadalupe, San-Raphaël, el Olivar (Mexico) ; Jesus-Maria (Durango), et dans les états de Queretaro, Aguascalientes, Puebla et Tlascala ; le *mercure* se présente en couches très riches sur divers points, mais est peu exploité, les deux principales mines sont dans le Guerrero. — **Végétaux:** *Coton* (Durango, Michoacan, etc.) ; *cacao* (Tabasco, Soconusco, Chiapas, etc.) ; *canne à sucre* (Orizaba, Jalapa, Cuautla, Cuernavaca, etc.) ; *riz* (au nord de la Sierra de Tamaulipas) ; *café* (dans toutes les régions de 2000 à 4000 pieds d'altitude) ; *tabac* (Yucatan, Tabasco, Tuxtla, Orizaba, Cordaba, Jalapa, etc.) ; *vanille*, *cochenille* (district d'Oaxaca) ; bois précieux, *cèdre*, *caoba*, bois *du Brésil* et *de campêche*, *bois de teinture*, etc. ; fruits tropicaux très variés, *cocotiers*, *bananiers*, *orangers*, *citronniers*, *goyaviers*, *manguiers*, *grenadiers*, *avocatiers*, etc., etc. ; *maïs*, *orge*, *froment*, *fèves*, *aloès*, d'où on tire une sorte de cidre, le *pulqué*, et une liqueur alcoolique, le *mezcal* ; *vignes*, *lin*, *piments*. — **Animaux** : Les espèces domestiques d'Europe se sont acclimatées au Mexique ; les animaux sauvages des terres chaudes sont : le *jaguar*, le *couguar* ; ceux des plateaux : les *ours*, *loups*, *bisons*, *cerfs* ; les insectes venimeux, *moustiques*, et *serpents* abondent.

Industrie. — La principale est celle des mines ; travaux d'extraction des minerais, préparation des substances minérales, monnayage, mines métallurgiques et fonderies, d'ailleurs peu importantes et en général fort mal outillées. Les autres industries sont celles de l'armurerie, de l'orfèvrerie, des verreries, les filatures de coton, le tissage des laines, etc. (Un Français, M. Joaquin Macouzet, possède une filature à Morelia, contenant 72 métiers et occupant 140 ouvriers ; un autre, M. Pierre Oudin, a établi des ateliers de passementeries à Puebla.) Les principales villes industrielles sont : Mexico, Guadalajara, Durango.

Commerce. — En 1885, **Importations** (tissus, meubles, vins, liqueurs), 40 millions de dollars ; **Exportations** (métaux, bois, café, vanille, tabac, etc.), 50 millions de dollars. (Sur ce total de 50 millions de dollars, la part de l'Angleterre est de 11 millions 1/2 ; celle des Etats-Unis, de 25 1/2 ; celle de la France, de 4 ; celle de l'Allemagne, de 1 1/2.) — **Chemins de fer.** En 1887, 6095 kilomètres. — **Postes.** 892 bureaux ; 19 millions d'expéditions. — **Lignes télégraphiques** privées ou publiques, 31088 kilomètres. — **Marine marchande.** 421 navires, jaugeant 100000 tonneaux. — **Mouvement des ports.** 4510 navires jaugeant 2 millions de tonnes.

IV. NOTIONS STATISTIQUES

Superficie. 1946292 kilom. carr. — **Population.** 10447974 habitants (5 par kilom. car.). — **Races.** 5500000 Indiens (*Aztèques*, *Coras*, *Tarascas*, *Mayas*, *Apaches*, *Comanches*) ; 2500000 *métis*, issus de blancs et d'Indiens ; 1200000 *blancs* environ, presque tous d'origine espagnole ; 15000 Français environ ; 200000 *nègres*, *mulâtres*, *zambos*, issus de nègres

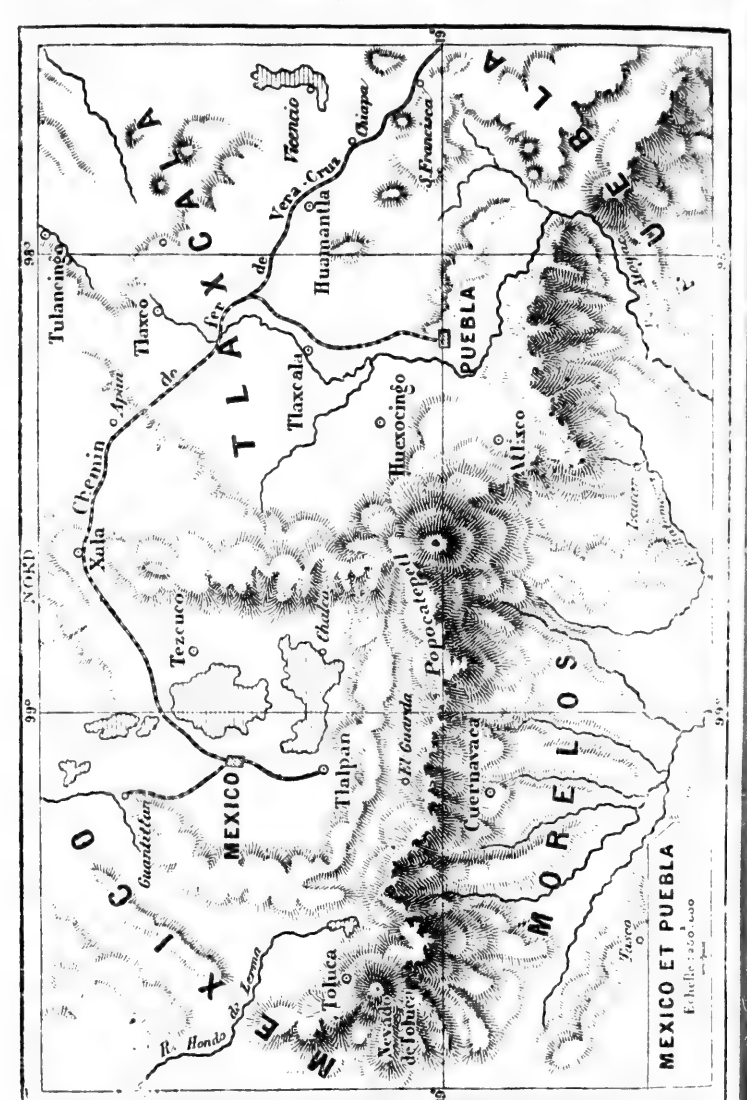
et d'Indiens, tous libres. — **Dialectes.** L'espagnol est la langue officielle, mais les dialectes mexicains sont encore en usage. — **Instruction publique.** D'après M. de Saint-André, en 1884, il y avait plus de 8 000 écoles primaires publiques et 350 000 élèves, sur 1 800 000 enfants en âge de les fréquenter. Le budget s'élève à 8 millions environ. — L'enseignement secondaire dit professionnel a des établissements dans tous les États : ceux de Mexico sont au premier rang. — **Justice.** Cour suprême de justice à Mexico, présidée par le vice-président de la république ; les membres sont élus par la nation pour six ans ; budget de la justice et de l'instruction publique, 7 237 587 fr. — **Cultes.** L'Église est séparée de l'État ; les cultes sont libres ; le catholicisme est la religion de la majorité ; archevêchés à Mexico, Morelia, Guadalajara. — **Armée.** 18 000 hommes en temps de paix, dont 10 000 fantassins, 5 000 cavaliers, 1 400 artilleurs, répartis en trois districts militaires. — **Marine militaire.** 9 bâtiments et 35 canons ; budgets militaires : 13 380 000 dollars. — **Monnaies.** Or : 20 *pesos* = 101 fr. 77 ; 10 *pesos* = 50 fr. 88 ; 5 *pesos* = 25 fr. 44 ; 1 *peso* = 5 fr. 09. Argent : *peso* = 5 fr. 37 ; 50 *centavos* = 2 fr. 69 ; 25 *centavos* = 1 fr. 34 ; 10 *centavos* = 0 fr. 53 ; 5 *centavos* = 0 fr. 26. — **Poids et Mesures.** Le *quintal* à 4 *arrobes* = 46 kilogr. ; la *vara* = 0^m,857 ; le *baril* = 75 lit. 60. — **Budget annuel** (1887). *Recettes :* 37 millions de dollars. *Dépenses :* 36 471 000 dollars. — **Dette nationale.** 156 millions de dollars.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le plateau mexicain : climat et cultures.

« La grande masse du territoire mexicain constitue un plateau exhaussé, que sur chacun de ses flancs un plan incliné, à pente relativement rapide, rattache au rivage de l'Océan, ici l'Atlantique, là le Pacifique. Ce n'est pas le moindre privilège du plateau mexicain que de se tenir dans les hauteurs qui sont le plus favorables pour que la race européenne y prospère, s'y entoure des cultures qu'elle aime et des industries où elle excelle, et y vive dans des conditions propices pour sa santé et pour les exercices de ses facultés en tout genre. C'est grâce à ces avantages qu'avant l'arrivée des Espagnols, il fut le siège d'une civilisation remarquable, sous l'autorité du prince et de l'aristocratie militaire des Aztèques. Ce plateau mexicain est l'épanouissement de la cordillère centrale de la chaîne des Andes, qui sert pour ainsi dire d'épine dorsale au nouveau continent, presque en ligne droite, sur une prodigieuse longueur de 14 000 kilomètres. La grande cordillère mexicaine s'étale de manière à occuper la majeure partie de l'espace entre les deux mers. De là une région suspendue au-dessus de l'Océan, à une hauteur qui, au midi des villes de Puebla et de

Mexico, est de 1 500 mètres, — c'est-à-dire la même que celle



du Ballon d'Alsace, la cime culminante des Vosges, — à Puebla de 2 196 mètres, et à Mexico de 2 274 mètres.

» De la surface du plateau s'élancent quelques montagnes

dont plusieurs dressent leur sommet jusque dans la région inhospitalière des neiges éternelles. Telles sont les deux au pied desquelles sont bâties, du côté du midi, la belle ville de Puebla, du côté du nord, la capitale, Mexico, et qui ont conservé leurs noms aztèques, l'Istaccihuatl (la femme blanche) et le Popocatepetl (montagne fumante); elles s'élèvent à 4786 et 5400 mètres; tel, à une faible distance de Mexico, le Nevado de Toluca, qui monte à 4621 mètres[1]. Mais, sauf la bande étroite que marquent ces cimes majestueuses, le Mexique offre un plateau se prolongeant au loin vers le nord, avec des ondulations qui n'en changent notablement l'altitude que sur de longues distances. D'immenses plaines, qui paraissent être les bassins desséchés d'anciens lacs, se suivent les unes les autres; elles ne sont séparées que par des collines qui ont à peine 200 ou 250 mètres au-dessus de la surface aplanie du fond. On chemine ainsi indéfiniment à la hauteur des passages du mont Cenis, ou du Saint-Gothard, ou du grand Saint-Bernard dans les Alpes; mais près de l'équateur, ces altitudes, au lieu d'être, comme dans les Alpes, âpres et rigoureuses à l'homme, lui deviennent au contraire bienfaisantes.

» Sur les deux flancs de ce long plateau, qui descend au rivage de l'un ou de l'autre océan, la température est de plus en plus élevée, à mesure que l'on se rapproche de la mer. Le voyageur qui descend le plan incliné, ou qui le gravit, assiste à des contrastes pittoresques et même merveilleux. Il passe en revue presque toutes les cultures et contemple, l'une à côté de l'autre, les productions qui ailleurs se répartissent sur des distances sans fin. S'il part du plateau, par exemple, il commence par traverser soit des forêts de sapins qui lui rappellent celles de l'Europe, soit des champs d'oliviers, de vigne, de blé ou de maïs encore plus semblables aux nôtres, entrecoupés cependant d'espaces couverts de grands cactus, végétation à l'aspect triste, que le territoire le plus aride ne rebute pas, et

1. Aux trois sommets qu'on vient de nommer, on peut joindre le pic d'Orizaba, le Cofre de Perote et le volcan de Colima; ils se trouvent rassemblés sur une même ligne parallèle à l'équateur, suivant le cercle du 19e degré de lat. Ces montagnes sont volcaniques, mais les éruptions deviennent rares et ont cessé d'être redoutables. Parfois cependant les commotions recommencent. Le 7 mai 1880, à quelque distance de Saint-Louis-Potosi, au milieu d'un bruit formidable, semblable au tonnerre, une montagne a disparu. Elle s'est engouffrée dans le sol avec la rapidité de l'éclair, laissant derrière elle une ouverture béante de 100 mètres de profondeur, de 220 de longueur, de 160 de largeur, et enveloppant tous les environs d'un épais nuage de poussière.

de beaux aloès tantôt sauvages et tantôt cultivés. En continuant sa marche, il arrive successivement à l'oranger que les Espagnols ont multiplié, et dont on trouve, même à Mexico, le fruit exposé en montagnes sur le marché; au coton, qui y



est indigène; à cette variété du cactus sur laquelle s'élève l'insecte de la cochenille; à la soie; à la banane, précieuse ressource pour l'alimentation publique; au café, à la canne à sucre, à l'indigo, cultures importées, mais admirablement

ospères; à la liane, sur laquelle on récolte la vanille, et au acaoyer, tous deux essentiellement d'origine mexicaine; enfin, toute cette réunion de fruits à forte saveur et de plantes mbaumées ou aux couleurs éclatantes, qui réclament un oleil ardent, et sont justement considérés comme le signe l'une grande richesse agricole.

» Par le climat et les produits, le Mexique a pu être divisé n trois zones : la première, appelée la *Terre-Chaude* (*Tierra aliente*), part du littoral et s'étend jusqu'à une certaine hauteur sur le plan incliné par lequel on monte au plateau. La nature végétale y est d'une puissance exubérante, par l'excès même de la température, et l'abondance des eaux courantes. Cette zone a une végétation particulièrement active sur le versant oriental du Mexique, parce que les vents dominants, les vents alizés, arrivent de ce côté chargés de l'humidité qu'ils ont recueillie dans leur longue course sur la surface de l'Océan. C'est la région des cultures tropicales. Malheureusement, sur plusieurs points, surtout dans le voisinage des ports que baigne l'océan Atlantique, elle est désolée par la fièvre jaune, dont le foyer pestilentiel est dans les marécages que l'industrie humaine réussira quelque jour à dessécher[1]. Au-dessus, à mi-hauteur sur le plan incliné, s'étend la zone appelée *Terre-Tempérée* (*Tierra Templada*) : la température moyenne annuelle y est de 18 à 20 degrés, et le thermomètre y éprouve si peu de variations d'une époque à l'autre qu'on y jouit d'un printemps perpétuel. C'est une région délicieuse, qui possède une

---

1. « Pour admirer les terres chaudes et se rendre compte de la puissance de la végétation, il est nécessaire d'aller jusqu'à Médelin, à 3 lieues de Vera-Cruz, ou mieux à Alvarado, sur les rives du Papaloapan. Ce fleuve est bordé de fourrés épais, que dominent les panaches de palmiers gigantesques; des forêts vierges, dans lesquelles on ne pénètre que le machete à la main, couvrent le pays presque tout entier; dans les clairières, les Indiens récoltent du café, des bananes, du coton, de la vanille, des ananas; partout des fleurs aux senteurs pénétrantes, des perroquets criards, des oiseaux-mouches vifs, gracieux et légers comme des papillons, des reptiles de toutes les grandeurs, coralins, boas et serpents à sonnettes, rampant dans les hautes herbes, et, quand vient la nuit, on peut voir sortir des broussailles un léopard ou un puma. Il est impossible de comparer la plaine brûlée de Vera-Cruz aux rives du Papaloapan; mais ici, comme là-bas, la fièvre jaune règne en permanence; les reptiles abondent dans les taillis, et les moustiques, qui pullulent dans les terrains bas et marécageux, ont pour les étrangers une prédilection dont ceux-ci n'ont pas lieu d'être fiers. » DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *le Mexique aujourd'hui*, Paris, Plon, 1884.) — M. Dupin de Saint-André fut chargé en 1882 d'une double mission au Mexique par les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique. Beau-frère de notre ministre plénipotentiaire à Mexico, qui était alors M. de Coutouly, l'auteur a pu réunir les meilleures conditions pour bien voir Mexico et les environs, et en donner dans son intéressant récit une description animée et sincère.

végétation à peu près aussi active et aussi vigoureuse que celle du littoral, sans avoir le ciel embrasé et les miasmes empestés de la plage et de la contrée avoisinante. Elle est exempte de ces myriades d'insectes incommodes ou venimeux qui pullulent dans la région basse de la Terre-Chaude et y font le tourment de l'homme. On y respire l'atmosphère pure du plateau sans en subir les passagères fraîcheurs et l'air vif, dangereux aux poitrines délicates. La zone tempérée est un paradis terrestre, quand l'eau y abonde, comme à Xalapa et dans quelques autres districts, où les glaciers éternels de quelques montagnes, telles que le pic d'Orizaba et le Cofre de Perote, se chargent d'en fournir aux sources toute l'année[1].

» Au-dessus de la zone tempérée se déploie la *Terre-Froide* (*Tierra-Fria*), ainsi nommée en raison de l'analogie que des colons venus de l'Andalousie crurent lui trouver avec le climat assez cru des Castilles; mais les Français, les Anglais et les Allemands, transportés au Mexique dans la Terre-Froide s'y jugent à peu près partout en un climat fort doux. La température moyenne de Mexico et d'une bonne portion du plateau

1. Le côté faible du Mexique, c'est l'insuffisance des cours d'eau. Les rivières mexicaines, torrents pendant la saison des pluies, sont desséchées l'été, sauf de rares exceptions. Sur le plateau, le terrain fissuré absorbe les eaux pluviales, et le sol est aride. Les lacs sont rares; le plus grand est celui de Chapala, qui a deux fois l'étendue du lac de Constance. Près de Mexico, on en trouve cinq: ceux de Texcuco, Xochimilco, Chalco, San-Cristobal et Zumpango, qui occupent ensemble une superficie de 44000 hectares. Au nord de Zacatecas, il y en a neuf autres, et cinq autour de Chihuahua. Mais leurs eaux, qui renferment une grande quantité de carbonate de soude, sont propres à l'exploitation du sel et impropres à l'irrigation agricole et aux usages domestiques.

« Mexico est situé au centre d'un grand bassin de 15 lieues de long sur » 12 de large, auquel on donne improprement le nom de vallée. Les eaux » qui tombent sur cette immense surface s'accumulent dans les lagunes qui en » occupent les parties les plus basses, et près desquelles Mexico est bâti. A » certaines époques, il en est résulté des inondations terribles, dont l'histoire » a gardé le souvenir. Ces lagunes sont à différents étages. Le niveau moyen » des eaux de celle de Texcuco, la plus voisine de la ville, est de 3m,64, infé- » rieur au plan du parvis de la cathédrale; les lacs de Chalco, de San-Cristo- » bal et de Xaltocan sont à 0m,54 au-dessous de ce plan. Le lac de Zumpango » est à 2m,44 au-dessus. Ce ne sont, à vrai dire, que des nappes d'eau sans » profondeur, derniers vestiges des grands lacs sur lesquels naviguaient les » brigantins de Cortez. Leur surface est aujourd'hui encombrée d'herbes, et » la circulation n'est généralement possible que dans les canaux qui ont été » dégagés de végétation. Dans la saison des grandes pluies, le niveau des la- » gunes inférieures monte assez pour couvrir d'eau la plaine qui entoure » Mexico; mais, en temps ordinaire, l'évaporation et l'absorption dans les terres » perméables suffisent pour maintenir les eaux à une hauteur normale. On a, » du reste, exécuté quelques travaux d'art afin de détourner dans les lagunes » inférieures le cours du Rio de Cuantillan, qui se déversait dans le lac de » Texcuco; on a ouvert une profonde tranchée dans les montagnes du nord, » pour faire dériver l'excès de leurs eaux sur le versant de l'Atlantique. Ce » canal, appelé *Desague Real*, date de la domination espagnole. » (G. Niox, *Expédition du Mexique*, Paris, in-8°, 1874.)



Aqueduc de Chapultepec (Mexico).

est de 17 degrés; c'est seulement un peu moins que celle de Naples et de la Sicile, et c'est celle des trois mois de l'été à Paris. D'une saison à l'autre, les variations, comme partout entre les tropiques, y sont bien moindres que dans les parties les plus tempérées et les plus belles de l'Europe. Pendant la saison qu'on n'y saurait appeler l'hiver que par une extension excessive des termes du dictionnaire, la chaleur moyenne du jour à Mexico est encore de 13 à 14 degrés, et en été, le thermomètre, à l'ombre, ne dépasse pas 26 degrés. »

Michel CHEVALIER[1],
Le Mexique ancien et moderne.
(Paris, 1864, in-18, Hachette.)

La Vera-Cruz.

« Vera-Cruz est une petite ville assise sur les bords du golfe. Une jetée de quelques mètres de longueur sert de débarcadère aux voyageurs et aux marchandises qui viennent de la mer. Les navires jettent l'ancre près du port; c'est leur seul abri contre la tempête. Les rues sont larges, médiocrement pavées, tracées à angles droits, comme dans toutes les villes mexicaines. La ville est entourée d'une muraille basse, inutile pour sa défense. Le moindre boulet pourrait y faire une brèche considérable. Les édifices publics sont lourds et d'architecture espagnole, mélange de grandeur, de richesse et de mauvais goût. Pour désinfecter les ruisseaux d'où s'exhale une odeur nauséabonde, on y jette du chlorure de chaux: aussi les *zopilotes* encombrent-ils moins les rues qu'autrefois. La quantité de ce genre de vautours est incroyable. Les ruisseaux, les terrasses des maisons, le toit des églises fourmillent de ces hideux bipèdes. Leur physionomie est repoussante, leur plumage lugubre, leur office dégoûtant. Ils dévorent les immondices et les cadavres des autres animaux avec une voracité inouïe. La municipalité protège leur existence par une amende de 75 piastres infligée à quiconque tue un zopilote.

» La population est estimée à 12000 âmes. La plupart paraît sortir de l'hôpital[2] ou semble avoir besoin d'y entrer : on voit qu'elle habite la capitale du *vomito*. Cette maladie règne généralement du mois de mai ou

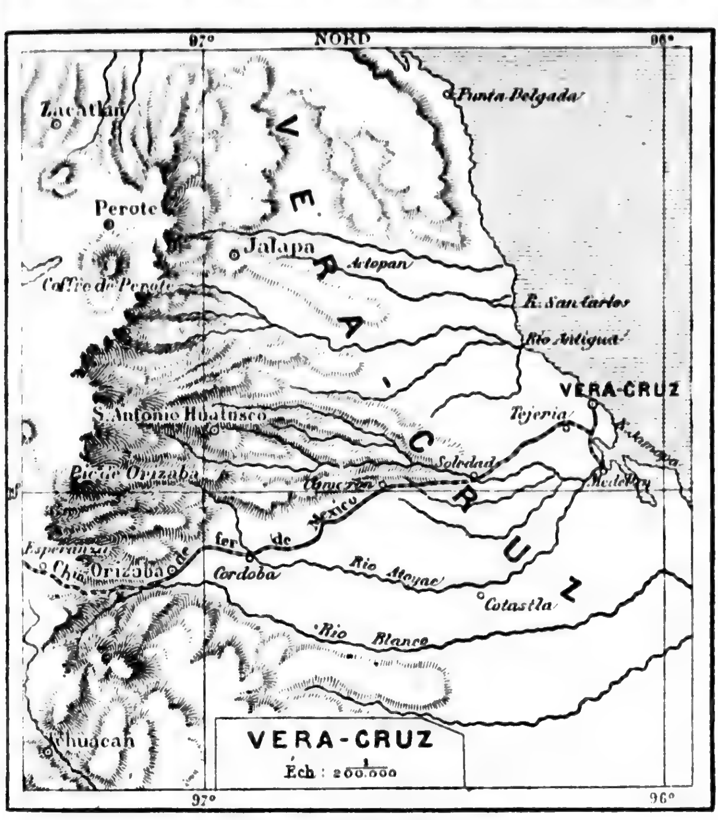


1. M. Michel Chevalier, économiste français, ancien député et sénateur, membre de l'Institut, né à Limoges en 1806, mort en 1879, a publié en 1836 (2 vol. in-8°) des *Lettres sur l'Amérique du Nord,* adressées au *Journal des Débats* pendant une mission particulière dont M. Thiers l'avait chargé; en 1840 (2 vol. in-4°), une *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis;* en 1844 (in-8°), l'*Isthme de Panama,* et un grand nombre d'autres études et travaux d'économie politique et sociale.

2. « Ce qui me surprenait le plus dans mes courses à travers la ville, c'était
» l'air maladif des habitants. Il n'y a guère à la Vera-Cruz que les Indiens qui
» soient bien portants. Tous les Européens, et même beaucoup de Mexicains de
» l'intérieur, ont un visage livide et une démarche lente comme des convales-
» cents. Tous les Français que je rencontrai me parurent des gens déjà morts et
» revenus sur la terre pour y mourir une seconde fois. Le climat de ce pays est
» épouvantable. Il tue comme un poison des Borgia. Jamais je n'ai ressenti une
» chaleur plus étouffante, respiré un air plus lourd, plus malfaisant que sur cette
» plage horrible. A Vera-Cruz, rien ne résiste au climat. Les fers sont rongés en

juin jusqu'au mois d'octobre. Avec des précautions on peut aborder et traverser Vera-Cruz toute l'année, sans danger de la prendre. Le vomito n'est pas toujours mortel, et ne revient plus une fois qu'on est guéri.

» Sous les Espagnols, Vera-Cruz était beaucoup plus considérable : aujourd'hui l'herbe croît dans les rues. La ville, éclairée au gaz, est tra-



Carte de la Vera-Cruz.

versée par un chemin de fer américain. Malgré les trois semaines que je venais de passer sous les tropiques, je trouvais la température de ce port égale à celle d'un four dans lequel on va mettre du pain. Il faut avoir des poumons façonnés comme ceux des boulangers pour ne pas étouffer dans cette ville, même au mois de janvier.

» Les dunes de sable amoncelées autour de Vera-Cruz sont à peine

» deux ans. J'ai vu des barreaux de croisées en gros fer ; ils étaient déchirés, » perforés, comme s'ils eussent été calcinés. L'air empesté de ce pays détruit » tout : hommes, végétaux et animaux. » (Alfred DE VALOIS, *Mexique, Havane et Guatemala.*)

couvertes de quelques plantes dures et rabougries, jaunies et brûlées, presque en naissant, par la secheresse et les vents. Des nopals poussent çà et là dans les endroits abrités. L'aspect de la nature dans le voisinage de la ville est des plus désolés. De temps à autre, des cavaliers à figure sombre et cuivrée trottent quand ils rencontrent un terrain solide; ils animent cette solitude, triste comme un cimetière, à la façon des fossoyeurs qui creusent un tombeau dans le champ de la mort.

» La promenade publique, appelée *Alameda*, est petite, jolie, ornée de palmiers; on y voit des fleurs, mais j'ai oublié de les compter. Elle est située près du chemin de fer de Mexico, au sud de la ville. Le dimanche, à cinq heures, elle est très animée; des musiciens autochthones écorchent gratis les oreilles des promeneurs...

» ... Je quittai Vera-Cruz par le train de huit heures du matin. Le chemin de fer entre d'abord dans une sorte de sillon naturel, rempli d'arbustes à feuilles persistantes; plus loin, ce sillon s'élargit et devient un marais, coupé par des terres sèches, jusqu'au rancho de la Tejeria, situé à 12 kilomètres de la Vera-Cruz. De ce marais, habité par des milliers de caïmans, de serpents, de crapauds monstres et de tous les amphibies qui vivent dans les marécages, sortent le vomito et ces exhalaisons pestilentielles qui font tant de ravages dans les environs. Ce berceau de la mort est orné de tout ce qui révele la richesse et l'exubérance de la vie tropicale. L'eau stagnante se cache sous des nénufars, des plantes et des fleurs aquatiques de toute beauté. Au-dessus des buissons inextricables, enserrés dans les lianes du fameux *convolvulus Jalapa*, aux fleurs d'azur, dont les Indiens révélèrent à l'Europe les propriétés médicales, s'élèvent des palmiers, des bananiers, des palma-christi gigantesques, des magnoliers, des lataniers, des flamboyants, l'acajou, l'arbre à caoutchouc et mille autres variétés d'arbres et d'arbustes aux formes bizarres, au feuillage étrange. Des colibris au plumage doré, des perruches et perroquets émeraudes, bigarrés de fauve et d'écarlate, des ibis aux longues jambes, une infinité de lezards et de quadrupèdes peuplent cette solitude mortelle et féerique. Ici, des papillons couleur de soufre tremblotent lourdement au-dessus des tulipes jaunes; là, des nogassaris voilent pompeusement un crapaud hydropique; plus loin, des roses et des fleurs d'angsoka abritent un reptile infect, sans vie, décomposé par la chaleur. L'industrie et la nature n'ont rien fait pour enlever à cette luxuriante végétation les germes de la mort qui sont dans le sol, dans l'air, partout. C'est une zone qu'il faut traverser en train express. On pourrait pourtant l'assainir. »

Emmanuel DOMENECH[1],
Le Mexique tel qu'il est.
(Paris, 1867, in-18, Dentu.)

Une ascension au Popocatepetl[2].

« Le projet d'une excursion au gigantesque volcan qui domine

---

1. L'abbé Domenech, voyageur et littérateur français, né à Lyon en 1825, ancien missionnaire au Texas, ancien directeur de la presse du cabinet de l'empereur Maximilien au Mexique, ex-aumônier du corps expéditionnaire, est l'auteur de nombreuses publications relatives aux antiquités du Nouveau-Monde.

2. L'ascension du Popocatepetl a été faite plusieurs fois. M. Laveirière a donné dans le *Tour du Monde* le récit d'une escalade exécutée en compagnie de plusieurs compagnons dont l'un, M. Sonntay, faillit périr au bord du cra-

le plateau d'Anahuac hante l'esprit du touriste dès les premiers temps de son séjour dans le pays. Après l'enchantement des Terres Chaudes, la traversée des forêts tropicales du Paso del Macho à Cordoba, et la montée vertigineuse aux flancs du pic d'Orizaba, qui font du railway de Vera-Cruz à Mexico une des conceptions les plus étonnantes et les plus hardies du monde entier, le voyageur, parvenu à la halte d'Esperanza, découvre soudain l'immense horizon fauve et pelé des Terres Froides et, fermant cet horizon du côté de l'ouest, les silhouettes juxtaposées des deux volcans : le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Cinquante lieues l'en séparent encore ; et, tandis qu'il avance à travers cette région monotone et nue, où tranche seule la pâle verdure des champs d'aloès, la lointaine apparition le fascine ; sous la chaleur accablante, la gorge desséchée par l'impalpable poussière que soulève le train en marche, il tient ses yeux fixés sur les cimes étincelantes comme sur un phare qui marque le terme d'un pénible voyage. L'impression persiste après l'arrivée. On ne peut faire un pas hors de la ville sans entrevoir les deux pics, souverains incontestés de la région qui, partout, porte la trace de leur action puissante. Ce ne sont, dans ce grand cirque montagneux, dont Mexico est le centre, et où les moindres sommets atteignent près de 3 000 mèt., que soulèvements anciens, embryons de cratères, fissures profondes, coulées de lave et amoncellements de roches volcaniques. Parfois même encore, le monstre assoupi a des velléités de réveil ; le sol frémit, et la plupart des rues de la capitale présentent les marques de ces soubresauts récents : beaucoup de murs sont lézardés, et, sur ce terrain mouvant, la ligne des constructions affecte une apparence onduleuse. Tout ici vous parle de « la Montagne qui fume » ; mais elle a, pour le nouveau venu à peine échappé à l'atmosphère brûlante et aux miasmes des basses terres, l'attrait particulier de l'Alpe fraîche, des torrents clairs, de la neige immaculée.

» On se rend de Mexico à Amecameca par le petit chemin de fer de Morelos destiné, dans l'esprit de ses créateurs, à atteindre, Dieu sait quand, le port d'Acapulco sur le Pacifique.

tère, asphyxié par les fumées des *respiradores*. En 1882, M. Dupin de Saint-André monta au volcan avec une nombreuse escorte qui comptait entre autres personnes huit gendarmes et plusieurs muletiers. — En 1883, M. Chabrand, de Barcelonnette, et son ami, M. Bachelet, osèrent descendre au fond du cratère à l'aide d'un câble, et y passèrent une nuit. Une pareille audace n'a pas trouvé d'imitateurs ; cependant les Indiens descendent quelquefois au moyen de cordes au fond du volcan pour y recueillir du soufre.

On traverse d'abord les lacs ou, pour parler plus exactement, les grands marais de Mexico, que couvrent d'innombrables bandes de canards sauvages ; ensuite apparaissent des landes sablonneuses, rougeâtres, désolées. Nous passons devant quelques villages : Los Reyes, Ayotla, misérables hameaux dont les habitants vivent presque exclusivement de chasse ou de pêche. Les maisons, bâties en briques séchées au soleil, se métamorphosent en blocs de boue à l'époque de la saison des pluies, et bon nombre d'entre elles s'écroulent. Le terrain s'élève insensiblement; le train roule au milieu d'un paysage uniformément aride et poudreux. Enfin, sur le coup de midi, nous arrivons au terme de cette première étape. La bourgade où nous nous arrêtons compte près de deux mille habitants, la plupart d'origine indienne, population basanée qui étale ses haillons dans un décor saharien : masures en *tôb*, enclos de cactus et d'agaves, rien n'y manque, le tout saupoudré de sable fin et chauffé à blanc par le soleil tropical. Le contraste est frappant entre ce site brûlé et les colosses neigeux qui se dressent à l'arrière-plan. C'est de là que les deux volcans se présentent sous leur aspect le plus grandiose : le Popocatepetl avec son cône aigu et d'une régularité absolue, l'Iztaccihuatl, moins élevé, mais rappelant davantage, par ses arêtes en dents de scie et les nombreux glaciers qui sillonnent ses flancs, la forme de nos Alpes. Leurs masses énormes menacent les plaines environnantes; impression saisissante, à laquelle je ne saurais comparer que celle éprouvée le jour où, pour la première fois, j'aperçus le Mont-Blanc du pont de Sallanches. »

La caravane se composait de 14 personnes, dont 8 indigènes : 4 mulets portaient les provisions et les objets de campement indispensables dans ces montagnes désertes et stériles, au delà de 3000 mètres d'altitude, et pour une excursion dont la durée devait être au moins de trois jours.

« Nous mettons près d'une heure et demie à traverser la plaine, quoique le village, au premier abord, semble bâti au pied même des monts. Mais, nulle part, l'immensité des horizons et les proportions gigantesques des reliefs du sol ne donnent lieu à plus de mécomptes sur l'évaluation des distances. Bientôt, le sentier s'escarpe, et nous sommes contraints de marcher à la file. Nous gravissons en zigzags les contreforts du pic, à travers de vastes bois de pins et de cèdres séculaires, ancêtres des forêts décimés par la foudre et aussi, hélas ! par la main de l'homme. La dévastation des superbes forêts, seuls vestiges de

l'ancienne splendeur du Mexique, se poursuit avec une rage aveugle, un acharnement inouï. Rien de navrant comme cette fureur de déboisement qui a déjà donné à la plus grande partie du pays le morne aspect des plateaux d'Algérie, et l'aura, dans un avenir très rapproché, converti en un effroyable désert de roches et de sable, tarissant les cours d'eau déjà si rares et jusqu'aux humbles sources. Le Mexique, jusqu'à ce jour, possède peu de mines de houille, et le combustible en est de qualité inférieure. Les recherches n'ont pas été poussées très loin, et l'on attend, pour les reprendre, que la dernière bûche soit consumée. Encore si les coupes étaient faites avec quelque régularité : mais non. On abat des hectares entiers sans y laisser un buisson pour favoriser le reboisement et empêcher le complet dessèchement du sol. Parfois même il semble que la hache n'est pas assez expéditive, et l'on procède par le feu ; un amas de broussailles est allumé au pied des vieux arbres qui s'abattent dans un tourbillon d'étincelles. Les forêts du Popocatepetl, protégées jusqu'ici par leur éloignement, ne tarderont pas à disparaître à leur tour ; le fer et le feu y ont déjà fait quelques trouées sinistres. Regardons bien ces beaux arbres, contemporains vénérables de Cortez et de Montézuma, les touristes qui viendront après nous explorer la montagne ne jouiront plus de leur ombre protectrice.

» Après cinq heures de montée, la pente s'adoucit et nous nous trouvons sur un vaste espace découvert où les hautes herbes sèches craquent sous les sabots du cheval. Le soleil est déjà très bas sur l'horizon au moment où nous atteignons l'arête du col qui sépare les deux volcans. Devant nous, les croupes boisées s'abaissent rapidement, et, au delà, c'est le vide, un réseau de vapeurs bleues qui s'élève aux approches du soir et nous masque le plateau de Puebla. Quelques instants plus tard, la nuit est tombée, brusquement, sans crépuscule, et notre marche se ralentit, incertaine, arrêtée à chaque minute par des obstacles de toute nature, troncs calcinés par la foudre, arbres tombés, excavations causées par les pluies. Cette dernière partie de la route est extrêmement pénible, et il faut avoir éprouvé la sûreté de pied et l'instinct tout particulier du cheval mexicain pour se risquer sans inquiétude en pareil lieu, à pareille heure. Enfin, nous atteignons l'endroit où nous devons passer la nuit. Il y a sept heures et demie que nous avons quitté Amecameca.......

» A 4 heures, tout le monde est debout, et, à 4 h. 30 min.,

nous nous mettons en marche à travers les bois déjà clairsemés et rabougris. Au bout d'une heure, brusquement, toute végétation disparaît, et nous commençons à gravir des pentes couvertes de cendre et de scories où l'on avance avec peine en dépit des mocassins ou *guarachos* indiens, qui ont remplacé nos chaussures, et grâce auxquels le pied pénètre un peu moins avant dans les débris. La pente ne tarde pas à s'accentuer, et la couche pulvérulente recouvre maintenant une nappe de glace noire et dure. Cette partie de l'ascension, qui dure deux heures, met notre patience et nos forces à une rude épreuve. Les glissades se succèdent, irrésistibles et souvent douloureuses, et c'est avec une véritable joie que nous atteignons enfin la limite des neiges. Depuis la veille nous avons contourné le pic dont nous attaquons le versant oriental, le plus accessible : le versant nord, qui regarde Mexico, coupé de parois verticales que surplombe un glacier très crevassé, est peu ou point abordable. La croûte neigeuse qui nous supporte est résistante, au point d'exiger en maint endroit l'usage de la hachette : souvent aussi l'action combinée du soleil et du vent l'a hérissée d'aiguilles de glace qui rendent la marche extrêmement fatigante ; il semble que l'on avance sur des chevaux de frise. Point d'autre difficulté d'ailleurs. Aucun passage vraiment dangereux. Le seul inconvénient à redouter est le vertige ; car l'inclinaison du versant est très vive, et ceux-là mêmes dont les nerfs sont éprouvés ressentent quelque malaise au moindre regard jeté en arrière. La réverbération du soleil sur la neige est aussi fort désagréable ; la tête enveloppée d'un épais foulard, les mains protégées par des gants de grosse laine, nous n'en éprouvons pas moins sur la peau une sensation de brûlure dont les conséquences seront, le lendemain, des crevasses plus ou moins profondes, et parfois assez longues à cicatriser : menus inconvénients qui n'ont rien d'alarmant du reste.

» Il y a près de quatre heures que nous grimpons le long du cône, lorsque nous parvenons au bord inférieur du cratère. La croûte de glace s'interrompt tout à coup : une étroite bordure de cendres, puis l'abîme. La montagne qui, vue de la plaine, affecte la forme d'un pic extrêmement aigu, présente à son sommet cette excavation formidable d'un kilomètre de diamètre, et de près de 600 mètres de profondeur. Les parois en sont taillées à pic, et de toutes parts jaillissent en sifflant des jets de vapeur sulfureuse dont l'âcreté vous prend à la gorge. La descente dans le cratère et son exploration exigeraient une

journée. Mais il n'y faut pas songer. Autrefois, les Indiens avaient établi des câbles au moyen desquels ils extrayaient le soufre qui était ensuite précipité sur la pente glacée, et recueilli au pied du cône. Aujourd'hui, toute trace de câble a disparu, et l'on en est réduit à scruter du regard le précipice, dont, au surplus, le soleil, au plus haut de sa course, éclaire les moindres replis.

» A 1 h. 30 min., nous atteignons la cime. Le panorama qu'on y découvre vaut surtout par son étendue; seules les grandes lignes s'y détachent nettement. Au nord, Mexico et ses lagunes nous apparaissent comme un point brillant; en arrière, ce sont les ondulations sans fin de montagnes chauves; à l'est, le plateau de Puebla; on distingue la ville couchée à la base de la Malinche et, plus loin, la cime blanche d'Orizaba, puis un rideau de brumes flottant au-dessus du golfe. A l'ouest, au sud, le pic s'abaisse à des profondeurs infinies projetant d'interminables arêtes jusqu'à l'intérieur des Terres Chaudes de Yautepec et de Matamoros, dont la riche végétation s'accuse par des teintes sombres contrastant avec l'aridité et la nuance rougeâtre des terres environnantes. Au delà, les premiers contreforts de la Sierra-Madre du Sud ferment l'horizon dans la direction du Pacifique. » Marcel Monnier[1],

Annuaire du Club alpin français, 1883.

3° BIBLIOGRAPHIE

Baril de la Hure (B.-V.). *Le Mexique.* — (Douai, 1862, in-8°.)
De Bazancourt. *Le Mexique contemporain.* — (Paris, 1862, in-18.)

---

1. M. Marcel Monnier, né à Paris, en 1853, après de brillantes études au lycée Fontanes, entreprit pour son plaisir une série de voyages dans les différentes parties du monde. Alpiniste hardi et expérimenté, attiré par tous les grands spectacles de la nature, il passa des Alpes bernoises et tyroliennes aux glaciers scandinaves, traversa le Mexique et les Etats-Unis, et visita l'archipel havaien, sur lequel il a écrit un charmant récit de voyage que l'Académie française a récemment couronné. Dans sa dernière exploration autour du monde qui n'a pas duré moins de deux ans, il se rendit aux Indes, en Birmanie, en Cochinchine, et franchit audacieusement les Andes amazoniennes à travers la forêt vierge, où il fallait s'ouvrir un passage à coups de machete, traverser les torrents à la nage, et courir le risque de périr sous les coups des Indiens alors en pleine révolte. Dans ce périlleux voyage, le sang-froid du jeune voyageur eut raison des obstacles : il descendit le cours du Huallaga jusqu'au confluent du Marañon, puis remonta sur une longueur de 50 lieues le cours du rio Pastazza, affluent de gauche, qui n'avait jamais vu la fumée d'un vapeur, et dont personne n'avait exploré les lacs et les canaux latéraux. M. Marcel Monnier a fait à la Société de géographie de Paris, dans son assemblée générale du 4 mai 1888, le dramatique et saisissant récit de cette traversée de la Cordillère. (Voy. *Bulletin de la Société,* 1888.)

Biart (Lucien). *La terre tempérée.* — (Paris, 1866, in-18, Hetzel.)
Biart (Lucien). *La terre chaude.* — (Paris, 1860, in-18, Hetzel.)
Brasseur de Bourbourg. *Voyage sur l'isthme de Tehuantepec.* — (Paris, 1862, in-8°, Bertrand.)
Brasseur de Bourbourg. *Quatre lettres sur le Mexique.* — (Paris, 1868, in-8°.)
Van Bruyssel. *Les Etats-Unis mexicains.* — (Paris, 1860, in-8°.)
Castro (L.). *The Republic of Mexico in 1882.* — (New-York, 1884.)
Charnay (Désiré). *Le Mexique, souvenirs et impressions de voyage.* — (Paris, 1863, in-8°.)
Chevalier (Michel). *Le Mexique ancien et moderne.* — (Paris, 1863, in-18.
Conkling (H.). *Mexico and the Mexicans.* — (New-York, 1883.)
Conkling (A.). *Appleton's Guide to Mexico.* — (New-York, 1884.)
Combier (C.). *Voyage au golfe de Californie.* — (Paris, 1864. in-8°.)
Dupin de Saint-André. *Le Mexique aujourd'hui.* — (Paris, 1885, in-12.
Droux. *Le Mexique, ses ressources, son avenir.* — (Paris, 1864, in-8°, Dentu.
Ferry (Gabriel). *Les révolutions du Mexique.* — (Paris, 1864, in-18, Dentu.
Ferry (G.). *Voyages et aventures au Mexique.* — (Paris, 1864, in-18.)
De Fossey (Mathieu). *Le Mexique.* — (Paris, 1862-1863, in-8°, Dentu.)
Griffin (S.-B.). *Mexico of to-day.* — (New-York, 1886.)
Guillemin Tarayre. *Exploration minéralogique des régions mexicaines.* — (Paris, 1869, in-8°, imprimerie impériale.)
Hamy (docteur E.). *Les premiers habitants du Mexique.* — (Paris, 1878, in-8°.
Jourdanet (docteur). *Du Mexique et de son influence sur la vie de l'homme* — (Paris, 1861, in-8°.) — *Le Mexique et l'Amérique tropicale.* — (Paris, 1864, in-8°.
Loiseau. *Notes milit. sur le Mexique en* 1864-67. — (Bruxelles, 1873, in-8°.)
Malte-Brun (V.-A.). *Tableau géographique de la distribution des races au Mexique.* — (Nancy, 1878, in-8°.)
Ministère de l'instruction publique (publiée par le). *Mission scientifique au Mexique.* — (Paris, 1864-70, 4 vol. in-4°, imprimerie nationale.)
Niox (capitaine). *Expédition du Mexique* (1861-67). — (Paris, 1874, in-8°.)
Nye (W.-F.). *La Sonora, étendue, population,* etc. — (Paris, 1864, in-8°.)
Ober. *Travels in Mexico.* — (Boston, 1884.)
Poumarède. *La ville et la vallée de Mexico.* — (Paris, 1863, in-8°.)
Poyet (docteur). *Notices géogr., etc., sur le Mexique.* — (Paris, 1863. in-8°.)
De Saussure (Henri). *Coup d'œil sur l'hydrologie du Mexique.* — (Paris, 1862, in-18, Cherbuliez.)
De Valois (A.). *Mexique, Havane et Guatemala.* — (Paris, 1862, in-12.
Vigneaux (E.). *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique.* — (Paris, 1863, in-18, Hachette.)
Virlet d'Aoust. *Ascension au Popocatepetl et à l'Iztaccihuatl.* — (1875, in-12.
Zeller (Elisa). *Souvenirs d'un voyage au Mexique.* — (Metz, 1862, in-12.)

Ampère (J.-J.). *Vera-Cruz et Mexico.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 1853.)
Bonté (A.). *Recherches sur l'origine de la race mexicaine indigène.* — (*Revue orientale et américaine,* n° 47, 1863.)
Charnay (D.). *Souvenirs du Mexique.* — (*Revue des cours littéraires,* 1865.
Charnay (D.). *Voyage au Yucatan; Mexico. — Découvertes au Mexique.* — (*T. du M.,* 1862-1881.) — *De la civilisation Nahua.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1881.
Coindet. — *Le Mexique au point de vue médical.* — (1867, in-8°.)
Domenech. *De Mexico à Durango.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1876.)
Laveirière. *Ascension au Popocatepetl.* — (*Tour du Monde,* 1861.)
Lavallée. — *Etudes sur le Mexique.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1860.)
Marcel (G.). *L'isthme de Tehuantepec.* — (*Journal offic.,* novembre 1871.)
Massebieau. *Mexico en* 1554. — (*Revue de géographie,* octobre 1878.)
De Muller. *Ascension de l'Orizaba.* — (*Tour du Monde,* 1er sem. 1861.)
Ronde. *Voyage dans l'Etat de Chihuahua.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1861.
Velasco (Fr.). *Notice sur l'état actuel de la Sonora.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Genève,* t. II, III.)
Virlet d'Aoust. *Observations sur le système des montagnes d'Anahuac.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* mars 1877.)
X***. *Trois années de séjour au Mexique.* — (Avril 1863.)
X***. *L'industrie de la soie au Mexique.* — (Avril 1877.)

AMÉRIQUE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — L'Amérique centrale désigne l'ancienne capitainerie espagnole de Guatemala, actuellement répartie entre cinq républiques indépendantes. Elle est bornée à l'ouest par l'océan *Pacifique*, à l'est par l'*Atlantique* (mer des Antilles) : au nord, du côté du Mexique, la frontière part du rio *Telapa*, coupe la cordillère, suit le rio de la *Passion*, et parallèlement au 19e degré de lat. va rejoindre le littoral oriental; au sud, du côté de la Colombie, la limite part du golfe *Dulce*, franchit la cordillère au nord du volcan de *Chiriqui*, et aboutit à la lagune de ce nom.

Situation astronomique : 18° 20′ - 8° de lat. N.; 86° - 88° de long. O.

Climat. — Les régions sont semblables à celles du Mexique : température douce et air salubre sur les plateaux (*tierras frias*) ; climat humide et malsain sur les côtes, surtout durant la saison pluvieuse ; orages et tremblements de terre fréquents.

Littoral; îles. — Sur l'Atlantique, golfes de *Honduras* et d'*Amatique*, cap *Gracias a Dios*, baies de *Matina*, d'*Amirante* et de *Chiriqui ;* — sur le Pacifique, côte plus élevée et plus commode ; baies de *Fonseca*, de *Papagayo*, de *Nicoya*, de *Coronada*, *Dulce;* îles sans importance.

Relief du sol. — Région montueuse, de forme triangulaire, traversée par une double chaine volcanique, formant les talus d'un plateau qui se rattache par le nord au plateau mexicain. Le versant oriental est à pentes douces; le versant septentrional et occidental escarpé; la côte de l'Océan est parsemée de volcans (*Amilpas, Tajamulco, Atitlan*, volcans du *Feu* et de l'*Eau* (4 000 m.) ; le *Pacaya*, l'*Apenaca*, le *San Salvador*, le *San Miguel*, le *Viejo*, le *Talica*, l'*Orosi*, le *Rincon*, l'*Irazù*, etc.; plusieurs sont actifs.

Cours d'eau. — Ils sont abondants, mais courts, vu la longueur de l'isthme; quelques-uns ont joué ou jouent un rôle dans les projets de canal interocéanique. Les principaux sont : le *Polochic*, dans le golfe Dulce; le *Motagua*, dans le golfe de Honduras (Guatemala) ; le rio *Ulua*, grossi de l'*Humuya*, le *Tinto*, le *Patuca* (Honduras); le *Segovia*, le *Tuma*, le *Rama*, le *Rio-Grande*, le *San-Juan*, déversoir des lacs Managua et Nicaragua, réunis par le *Tipitapa* (Nicaragua); le *Reventazon*, le *Matina*, le *Tiliri* (Costa-Rica). Dans le Grand-Océan, se jettent le *Rio-Grande* et le *Tempisque*.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

La capitainerie de Guatemala s'est déclarée indépendante le 15 septembre 1821; les états soulevés se sont réunis en un seul sous le nom d'Etats-Unis de l'Amérique centrale le 1er juillet 1828. Le pacte fédéral a été rompu en 1840. Actuellement, le territoire est divisé en cinq républiques.

1° Guatemala. — CONSTITUTION : Le *pouvoir exécutif* est confié à un *président* et à un *Conseil d'Etat*, élu par la Chambre et le président. (nombre illimité). Le président actuel est le lieutenant général Barillos, réélu le 15 mars 1886 pour une période de quatre ans. — Le *pouvoir législatif* est exercé par une chambre des représentants de vingt-cinq membres. Il y a six ministères (*Affaires étrangères, Intérieur, Agriculture, Instruction publique, Travaux publics, Guerre*). — DRAPEAU : Coupé verticalement en deux parties, rouge, blanc, jaune horizontalement; bleu, blanc, bleu horizontalement.

La république se divise en 22 départements s'administrant eux-mêmes sous l'autorité publique d'un *corregidor*, nommé par le pouvoir central. *Capitale :* Guatemala-la-Nueva, 57 728 hab., *ville principale*, Guatemala-la-Vieja, 10 000 hab.; *ports :* Izabal, Saint-Thomas, San-José.

2° San-Salvador. — CONSTITUTION : *Pouvoir exécutif* aux mains d'un *président* et d'un *vice-président*. (Le président actuel est Fr. Menendez, élu en mai 1886 provisoirement. — *Pouvoir législatif* exercé par un *sénat* de douze membres et une *chambre* de vingt-quatre députés, renouvelés chaque année par moitié. Il y a quatre ministères (*Affaires étrangères, Justice et Cultes; Intérieur et Travaux publics; Guerre, Marine et Finances; Instruction publique et Bienfaisance*).

Capitale : San-Salvador, 14 059 hab., *ville principale*, San-Vicente, 12 000 hab.; *ports :* La Union, Libertad et Acajutla.

3° Honduras. — CONSTITUTION : Elle date du 1er novembre 1880; le *président* de la République, élu pour quatre ans, exerce le *pouvoir exécutif* (M. L. Bogran). Il est assisté par un *Conseil d'Etat* de sept membres, et par les trois ministres (*Affaires étrangères, Instruction publique et Guerre; Intérieur, Justice et Travaux publics; Finances*). Le *pouvoir législatif* est confié à un *sénat* de sept membres et à une *assemblée* de onze députés.

Capitale : Tegucigalpa, 12000 hab., *ville principale*, Comayagua, ancienne capitale, 8000 hab.; *ports :* Amapala, Omoa, Puerto-Caballos, Truxillo. — Les îles Roatan, Utilla, Bonacca dépendent du Honduras. — Le *Honduras Britannique*, ou colonie de *Balize*, est situé sur la côte orientale du Yucatan; il compte 35 000 kilom. car. et 25 000 hab.

4° Nicaragua. — CONSTITUTION : Elle date du 19 août 1858 : *Pouvoir exécutif* exercé par un *président* nommé pour quatre ans (*M. Evaristo Carazo*, élu le 1er mars 1887) : *Pouvoir législatif* exercé par une *assemblée* de onze membres et un *sénat* de dix. Il y a trois ministères (*Finances, Guerre et Marine; Intérieur, Justice et Cultes; Affaires étrangères et Instruction publique*).

Capitale : Managua, 7000 hab., *ville principale*, Léon, ancienne capitale fondée en 1523; 25 000 hab. *Ports :* Realejo, Port-Brito, San-Juan-del-Sur, Greytown.

5° Costa-Rica. — CONSTITUTION (du 22 décembre 1871) : Le *pouvoir exécutif* confié à un *président* élu pour quatre ans et non rééligible (M. Bernardo-Soto), assisté de deux *vice-présidents* et de cinq mi-

nistres (*Affaires étrangères, Justice, Instruction publique et Commission des pauvres; Intérieur; Guerre et Marine; Commerce et Finances; Travaux publics*). Le *pouvoir législatif* est représenté par une *chambre unique* de douze membres élus pour quatre ans, et renouvelables par moitié de deux en deux ans. Pour être éligible, il faut justifier de 15000 fr. de fortune ou du titre de professeur; pour être électeur, il faut avoir vingt et un ans et savoir lire et écrire. Tous les citoyens sont égaux sans distinction de couleur ni de religion. (La constitution a été suspendue provisoirement en 1878.) DRAPEAU : Bleu, blanc, rouge; rouge, blanc, bleu horizontalement.

Le territoire est divisé en cinq départements et un district :

Capitale : San-José, **12000** hab., *ville principale,* Cartago ; *ports :* Puntarenas, Limon.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — *Minéraux :* Mines d'or de Chontalès ou Tchontal, Matagalpa, Nouvelle-Ségovie (Nicaragua). — *Végétaux :* Sol fertile, mais agriculture arriérée; terrain propre aux céréales, au *cacao, café, sucre, coton, tabac, indigo, vanille; fruits* abondants; *belles forêts* de bois de construction et de teinture (*acajou, ébène, palissandre, bois de rose,* etc.; *caoutchouc, gomme, résines, baume, salsepareille,* etc. La flore de Costa-Rica seule, d'après Polakowski, a fourni déjà 1500 à 1800 espèces[1].

Animaux : Bestiaux nombreux semblables à ceux d'Europe; grâce aux riches pâturages, ils se multiplient facilement. La faune est très variée.

Industrie, toujours peu active; les républiques reçoivent presque tout de l'étranger pour le vêtement, l'ameublement, le matériel rural et industriel, même les objets d'alimentation.

Commerce. — **1° Costa-Rica**, à l'*importation,* 18193000 fr.; à l'*exportation,* 26657000 fr. (café, sucre, cuirs, bois, minerais, etc.) : Mouvement des ports : 336 navires (dont 30 anglais, 14 allemands, 12 français, 39 des Etats-Unis, 241 américains. *Chemins de fer,* 178 kilom. — *Télégraphes,* 627 kilomètres.

2° **Guatemala.** *Importation* (en 1884), 3282000 dollars; *exportation,* 4938000. (1872000 pour la part de l'Angleterre, 2421000 pour celle des Etats-Unis, 1263000 pour celle de la France, 1285000 pour celle de l'Allemagne). Mouvement des ports : 400 navires de 450000 tonneaux. — *Chemins de fer* (116 kilom. de San-José à Escuintla, ligne ouverte en 1880 ; 5 lignes en construction de l'Atlantique au Pacifique). — *Télégraphes,* 4635 kilomètres.

3° **Honduras.** *Exportation,* 1305000 dollars (or, argent, indigo, bétail, bois, cuirs), par les ports ouverts de Trujillo et Omoa (Atlantique) ; Amapala (Pacifique). — *Chemins de fer* (de Puerto-Cortez à San Pedro, 111 kilom.). — *Télégraphes,* 2158 kilomètres.

4° **Nicaragua** (en 1884). *Exportation,* 4904648 dollars; *importation,* 1470114 (mêmes denrées). *Chemins de fer,* 143 kil. *Télégraphes,* 1250 kil.

1. « C'est à juste titre que ce beau pays se nomme Costa-Rica, la Côte Riche : « le sceau d'une heureuse abondance est imprimé sur toute la contrée. Jamais « un mendiant n'y importune l'étranger. On n'y connaît que deux ou trois « pauvres hères dont on vend les photographies, car ce sont de véritables curio- « sités pour les Costa-Ricenses. Cette riante prospérité tient à ce que tous les « habitants possèdent au moins un lopin de terre, et que ce lopin produit ex- « traordinairement à cause de l'opulence du sol, et aussi des soins qu'on lui « donne. » (POLAKOWSKY, cité dans Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire.*)

5° **Salvador** (en 1884). *Importation*, 2646000 dollars; *exportation*, 6065000. Mouvement des ports : Entrés, 334 navires de 469609 tonneaux. — *Télégraphes* (en 1881), 700 lieues de fils.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

1° **Costa-Rica.** — **Superficie** : 51760 kilom. car. — **Population**. 213780 hab. (4 par kil. car.). — **Races.** *Blancs* d'origine espagnole, plus nombreux dans la Costa-Rica : *Indiens*, demi-civilisés, demi-chrétiens, cultivateurs et artisans; *Ladinos*, métis de blancs et d'Indiens. — **Dialectes** : espagnol et indien. — **Instruction publique** : Progrès marqués : université à San-José; lycées à San-José et Cartago; 240 écoles nationales et 90 écoles privées; 17000 élèves environ les fréquentent. Budget, 250000 fr. par an. — **Justice**, le pouvoir judiciaire est exercé par une Cour suprême de justice siégeant à San-José. — **Cultes** : religion catholique officielle; évêque de Nicaragua. — **Armée** : 500 hommes d'armée active; budget, 451963 dollars. — **Marine militaire**, représentée par un seul navire. — **Monnaies** : Or, *once d'or*, 16 piastres = 81 fr,37; *double pistole* ou *doublon* de 8 piastres; *demi-pistole* ou *écu d'or* de 2 piastres, quart de pistole ou *escudillo* d'une piastre. — Argent : *piastre forte* de 3 réaux = 5,42; *demi-piastre* de 4 réaux; *quart de piastre* de 2 réaux, *réal de plate*. — **Poids et mesures** : le *quintal* à 4 *arrobas* à 25 *libras* = 45 kil. 014; la *vara* = $0^{m},835$; le *cantaro* à 4 quartillas = 16 lit. 137; le *fanega* = 55 lit. 48. — **Budget annuel** : En 1886-87 : *Recettes*, 2707000 pesos. — *Dépenses*, 2629000 pesos. — *Dette publique*, 25 millions de francs.

2° **Guatemala.** — **Superficie** : 121140 kilom. car. — **Population** : 1357000 hab. (10 par kilom. car.). — **Races.** M. Belly dit que la Société guatémaltèque se divise en trois classes : *el pueblo* (le peuple), *los decentes* (les gens comme il faut, la classe moyenne), et *los nobles* (l'aristocratie). Par le peuple, il faut entendre les Indiens, les Zambos et les Ladinos de bas étage. *Los decentes* se composent de la majorité des *ladinos* ou *métis* : c'est la bonne société; ils se prévalent de la qualité de créoles. Ils se vouent au commerce, aux professions libérales, à la politique. L'aristocratie se compose du gros commerce et du clergé. (Cité dans Vivien, *Dictionnaire*, art. *Guatemala*.) — **Dialectes.** (V. Costa-Rica.) — **Instruction publique** : l'enseignement populaire commence à se développer; en 1884, on comptait 950 écoles de tous degrés et 42000 élèves. — **Justice, une cour de justice à Guatemala.** — **Cultes** : religion catholique officielle, archevêque-métropolitain à Guatemala. — **Armée**, 2180 hommes dans le service actif, 33229 de milice. — **Monnaies, poids et mesures** (v. Costa-Rica). — **Budget annuel** : *Recettes* (en 1886), 4571000 dollars. — *Dépenses*, 4571000 dollars. — *Dette publique* : 32880000 dollars.

3° **Honduras.** — **Superficie** : 120480 kilom. car. — **Population**. 458000 hab. (3 par kil. car.). — **Races.** — **Dialectes** (v. Costa-Rica). — **Instruction publique** : Il y a deux universités et plusieurs collèges; en 1882, 573 écoles publiques, fréquentées par 20500 élèves. Souvent, faute de papier, plumes et encre, la lecture seule est enseignée. — **Cultes** : religion catholique, évêque à Comayagua. — **Armée**, 843 hommes dans l'armée active, 51000 dans la milice (de dix-huit à cinquante-cinq ans qui ne sont pas dans l'armée active). — **Monnaies, poids et mesures** (v. Costa-

Rica). — **Budget annuel** (en 1887) : *Recettes*, 1 000 000 de dollars. — *Dépenses*, 996 000 dollars. — *Dette publique :* 30 millions de francs.

4° Nicaragua. — **Superficie** : 133 800 kil. car. — **Population**, 275 000 hab. (2 par kil. car.). — **Races**. — **Dialectes** (v. Costa-Rica). — **Instruction publique** : environ 60 écoles primaires avec 3 000 élèves ou un pour cent de la population. — **Culte** : religion catholique, évêque à Nicaragua. — **Armée**, 306 hommes d'armée active ; 9 600 de la milice. — **Monnaies, poids et mesures** (v. Costa-Rica). — **Budget annuel** : en 1886, *Recettes*, 1 594 000 dollars. — *Dépenses*, 1 999 000. — *Dette publique*, 1 600 000 dollars.

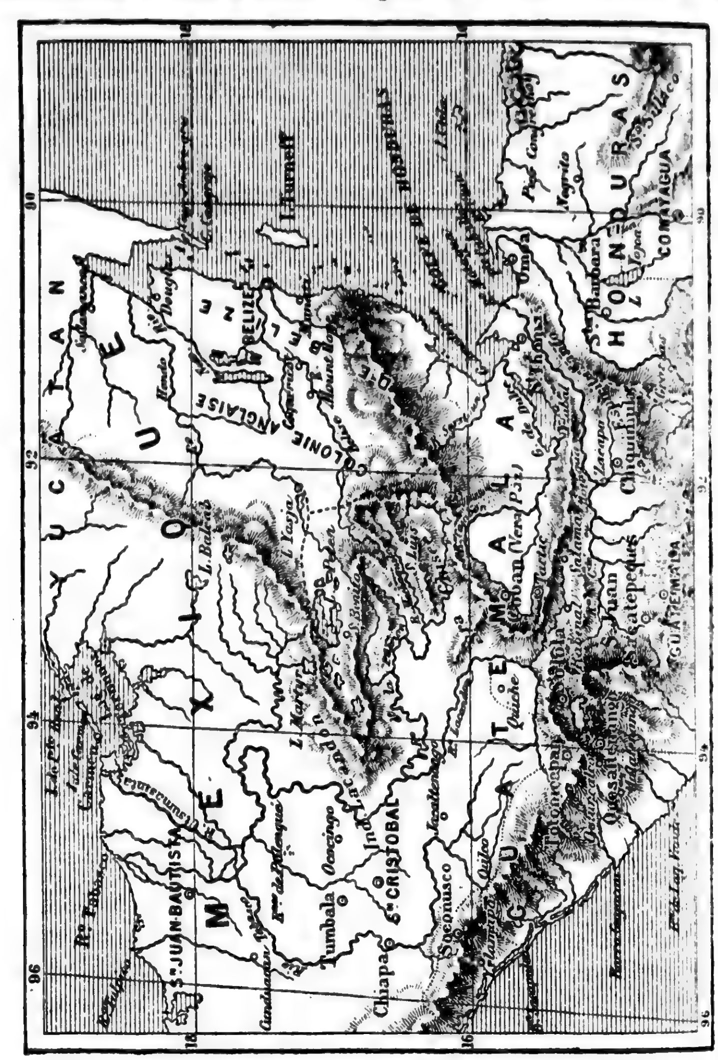
5° Salvador. — **Superficie** : 18 720 kilom. car. — **Population**, 651 000 hab. (30 par kilom. car.). — **Races**. — **Dialectes** (v. Costa-Rica). — **Instruction publique** : Une université, un séminaire, un collège militaire, un jardin botanique, une école de dessin, de médecine, bibliothèque de 5000 volumes à Salvador ; instruction primaire gratuite, obligatoire et uniforme ; 333 écoles primaires, 50 de filles, 2 écoles normales, etc. Budget, 128 770 piastres. — **Culte** : religion catholique, évêque à San-Salvador. — **Armée**, 18 500 hommes de milice. — **Monnaies** (v. Costa-Rica). — **Budget annuel** (en 1887) : — *Recettes*, 2 730 000 dollars. — *Dépenses*, 2 529 000 dollars. — *Dette publique*, 7 147 000 dollars.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Guatemala.

« Guatemala est une ville espagnole, toute empreinte du génie espagnol, avec une ou plusieurs églises dans chaque rue, des madones à chaque coin, des galeries autour de la place Royale, mais pas un bouquet d'arbres, aucune promenade publique digne de ce nom, et la campagne la plus désolée qu'on puisse voir. Un voyageur anglais du seizième siècle, Thomas Gage, raconte que, déjà entré dans la ville, il demandait encore où elle était. C'est l'effet que produisent tout d'abord ces cités coloniales, même les plus importantes, grâce à leurs maisons sans étages et sans ornements, rangées en ligne droite et blanchies à la chaux, qui les font ressembler à des camps de barraques. J'avoue, cependant, que l'aspect extérieur de Guatemala, comparé avec ce que j'avais vu jusque-là, me donna tout de suite l'idée d'une capitale. On la cherche longtemps sans la découvrir. Le plateau se creuse et se relève en ondulations successives, toujours dominé à l'ouest par les deux cônes vaporeux de l'Agua et

du Fuego, derrière lesquels se couche le soleil. Elle est assise elle-même au bas d'un de ces plis de terrain dénudé, et ce



Le Guatemala, le Honduras et le Mexique du Sud.

n'est qu'au dernier détour de la route qu'on embrasse tout à coup, du haut d'une espèce de promontoire, la saillie de

ses dômes et de ses clochers et le développement de son enceinte. Mais, lorsqu'on a parcouru ses principales rues, visité ses vingt-huit églises et ses palais particuliers, pénétré dans les collèges et les institutions de toutes sortes qui la distinguent, on reconnaît que c'est bien là la cité reine de l'isthme, la plus belle de toute l'Amérique espagnole, après Lima et Mexico.

» Ses véritables monuments, cependant, sont ses églises, qui appartenaient autrefois à des ordres religieux, et qui ont absorbé, depuis sa fondation, le plus clair de la richesse du pays. Construites presque toutes dans de grandes proportions, et assez solides de murailles pour résister aux tremblements de terre, elles rappellent, par leur nombre et leur style, la physionomie générale d'une ville italienne. La cathédrale surtout porte ce cachet italien dans son ornementation intérieure comme dans les grandes lignes de sa façade, et elle écrase de sa masse et de sa coupole les palais à arcades, mais sans étages, qui forment les trois autres côtés de l'immense place centrale [1]. Cependant ces palais [2], malgré leur simplicité d'apparence, motivée dans le principe par la crainte des *tremblores*, remplissent parfaitement leur destination de servir aux différents services du gouvernement, de la justice et de la poste. Ce système même d'un rez-de-chaussée, encadrant une vaste cour à galeries n'empêche ni l'ornementation des fenêtres et des frises, ni le luxe de l'ameublement, et il se prête à un genre de beauté très approprié au climat, celui des bassins entourés de jasmins, de magnoliers et d'orangers qui rappellent les résidences

1. Elle n'a pas moins de 193 mètres de long sur 165 de large.

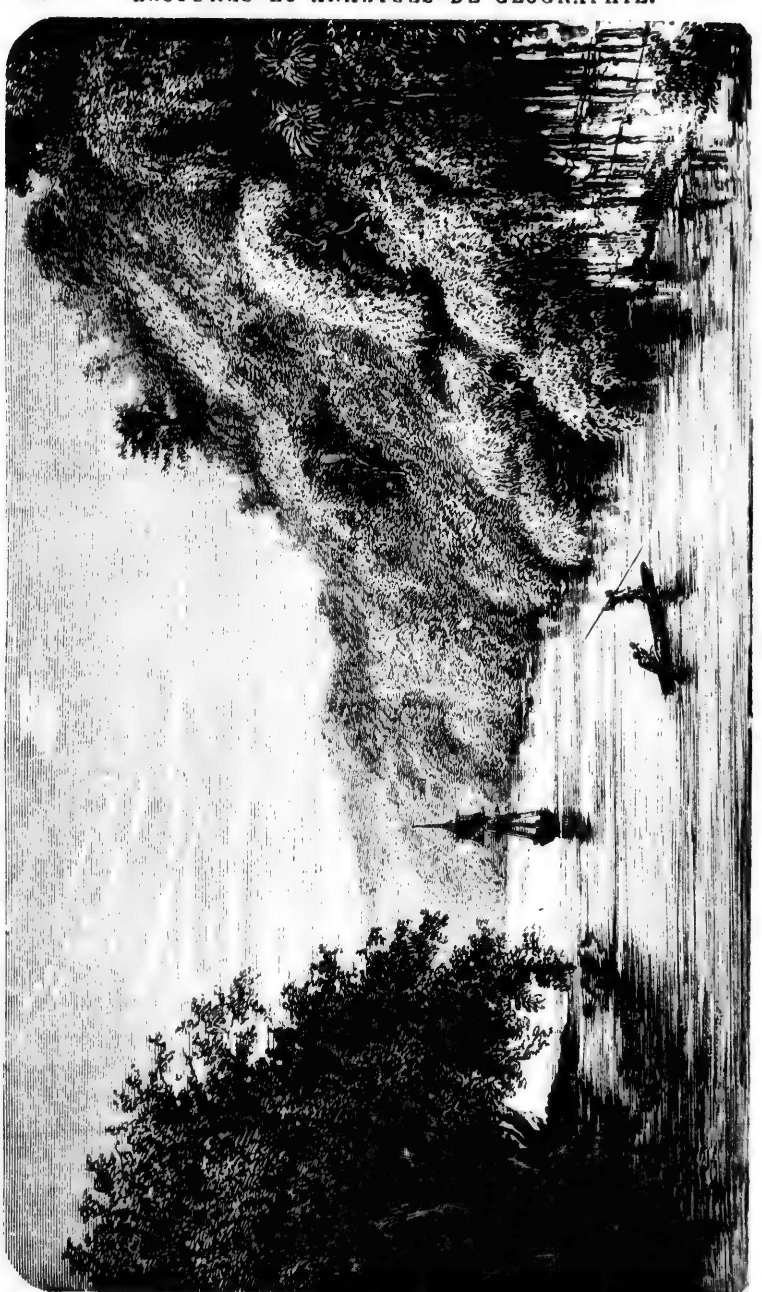
2. « L'hôtel des Monnaies (à Guatemala) est un grand bâtiment, et c'est tout » ce que j'en puis dire. On y frappe quelques piastres, quelques onces, et on y » timbre toutes les rognures de piastres qui courent dans la République sous la » dénomination de *réaux* et de *cuartillos*. Les Espagnols, pour retenir l'argent » dans le pays, avaient fractionné leurs piastres en huit, en seize et en trente- » deux parties. Les Guatemaliens ont conservé ce système, et leur monnaie est » bien la monnaie la plus détestable que l'on puisse imaginer. Leurs martillos, » leurs medios, leurs réaux présentent toutes les formes : ils sont ronds, carrés, » triangulaires, effilés, ovales et capables de déconcerter par leurs figures tous » les géomètres du monde civilisé. Il en résulte un grand embarras pour compter » ces diverses pièces, qui sont très faciles à falsifier, malgré la petite estampille » qu'on leur appose à l'hôtel de la Monnaie. » (A. DE VALOIS : *Mexique, Havane, Guatemala.*)



mauresques. Aussi les rues qui aboutissent à la place ne manquent-elles ni d'élégance ni de confort. On sent qu'il y a là une population riche de vieille date, habituée à la vie complète, également soucieuse de plaisirs et d'affaires, et accessible à toutes les préoccupations intellectuelles, bien que vouée en général au commerce. Peu de villes comptent un aussi grand nombre de voitures particulières. On les aperçoit remisées sous la porte cochère, et leur possession ne suppose que l'aisance. Il y a d'ailleurs des hôtels pour tous les goûts comme en Europe. On commence même, depuis quelques années, à y bâtir des maisons à un étage, garnies de verandas, et l'abondance des eaux y est telle que chaque maison en est pourvue pour ses besoins et ceux de son jardin, et que leur excédent forme encore des ruisseaux intarissables au milieu des rues.

» Guatemala serait donc, en somme, une ville très agréable à habiter, s'il y avait des environs, une campagne, quelque chose qui reposât le regard des murs blancs et des lignes uniformes de ses *calles*. Son climat même, trop vanté, y gagnerait un peu plus de fraîcheur au milieu du jour et peut-être un rafraîchissement moins subit vers le soir. Ce climat, comme celui de Costa-Rica, passe pour réaliser l'idéal d'un printemps éternel. Le thermomètre s'y maintient, en effet, entre les deux extrêmes de 7 et de 29 degrés centigrades, on n'y connaît donc ni le froid proprement dit, ni la canicule accablante du mois d'août à Paris. Mais nous avons vu que le vent du nord y sévit, de novembre à mars, avec assez de vigueur pour déterminer un pèlerinage en masse vers Escuintla[1]. Ce vent qui ne rencontre aucun obstacle sur son chemin, se combinant avec un rayonnement

1. Escuintla est une ville de 5 000 âmes, entourée de bouquets de cocotiers. » C'est le Wiesbaden de Guatemala, l'Elysée de sa colonie européenne et le » centre de réunion de son aristocratie pendant les mois de janvier et de février. Couchée au pied du volcan, et entourée de nombreuses *haciendas* de » café, de sucre et de bétail, elle jouit à la fois d'un climat délicieux, d'une salubrité parfaite et d'une abondance d'eaux sans égale. Ce sont ces eaux qui » ont fait sa célébrité et qui lui attirent tant de visiteurs. Aussi toutes les » grandes familles viennent-elles s'installer à Escuintla, dans la première » maison venue, fût-elle de cannes ou de chaume, pour y fuir les vents du nord » qui refroidissent le plateau, et pour y prendre des bains de rivière aussi » agréables que salubres. » (Félix Belly, *ibid.*)



Le Rio Dulce (Guatemala).

presque subit du sol, rend, en réalité, la saison sèche beaucoup plus variable et plus dangereuse que l'hivernage. Il en résulte quelques maladies, comme la dysenterie, la rougeole et même la fièvre intermittente, qu'on ne retrouve plus en descendant dans les gorges plus chaudes des montagnes. Ce climat, d'une moyenne de 20 degrés centigrades, exige donc, comme celui de l'Algérie, des précautions particulières, des vêtements de laine, une grande sobriété de mouvements et le souci des courants d'air. Il convient beaucoup moins qu'on ne le pense aux organisations européennes toujours actives et, dès lors, plus exposées que les Espagnols à ses inconvénients. Guatemala restera, comme Rome, à qui elle ressemble par ses abords, et par l'aqueduc de trois lieues de long qui lui apporte ses eaux jaillissantes, une ville à visiter et un centre commercial important, mais ce n'est pas sur son massif volcanique que se fixera la colonisation étrangère. Il y a trop de vallées fécondes, trop d'expositions admirables, trop de séductions de tout genre sur les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique, et même sur les plateaux supérieurs de la Cordillère, qui constituent son vaste domaine, pour qu'elle ne soit pas un peu condamnée, comme Rome, à la grandeur solitaire de ses souvenirs et à la préoccupation exclusive de son rôle politique. »

Félix Belly,

A travers l'Amérique centrale.

(Paris, 1867, 2 vol. in-8°, librairie de la Suisse romande.)

Climat et richesses de l'Amérique centrale; la plantation Menier.

« La région de l'isthme central américain [2] présente toute l'échelle des températures propres à la zone torride, depuis

1. La rivière du Polochic prend sa source dans le département de la Vera-Paz, au nord de Guatemala. Jusqu'à Teleman, elle n'est pas navigable. A Pansos, elle devient un beau fleuve profond et navigable, et son parcours est d'environ 400 kilomètres jusqu'à la lagune d'Izabal. Au nord-est de ce lac, où un service de goëlettes est organisé, apparait non plus le Polochic, mais le Rio-Dulce, rivière d'une beauté enchanteresse, dit M. Rocourt. « La végétation est admi» rable. et le lit du Rio-Dulce, coupé à pic dans la montagne, resplendit des » plus beaux effets de lumière. » Le Rio-Dulce se jette dans le golfe Amatique (baie de Honduras). *Voir les gravures, pages* 286 *et* 288.

2. On désigne ainsi la bande de terre, longue de 500 lieues et large de 80 en

l'atmosphère printanière des hautes vallées du Guatemala et de Costa-Rica jusqu'aux ardeurs énervantes des plages de Puntarenas et de San-Juan-del-Sûr sur le Pacifique. En somme cependant l'isthme américain jouit d'un climat très salubre, et ce n'est pas une raison de conclure, parce que depuis trois siècles la ville et l'isthme de Panama, de même que Porto-Bello, sont des foyers de fièvre pernicieuse, que les 500 lieues d'espace intermédiaire sont aussi des lieux d'infection, pas plus que l'existence à la Nouvelle-Orléans et à Mobile du *vomito negro* ne donne le droit de déclarer la Louisiane un des pays les plus malsains du monde. Quant à la fécondité du sol, elle est vraiment extraordinaire. Tandis que dans notre Algérie, le coton ne donne de récolte qu'après dix-huit



Le cotonnier.

moyenne, qui va de l'isthme de Tehuantepec (Mexique) à celui de Panama (Colombie), et sert de trait d'union entre les deux masses compactes du continent américain. Le trait caractéristique de cette région est le bourrelet de verdure que surmontent de distance en distance des pitons isolés du côté de l'Atlantique, et des mamelons étagés de cimes en cimes, du côté du Pacifique. La chaîne est semée de volcans, qui servent de points de reconnaissance aux navigateurs. On en compte plus de quatre-vingts, dont quelques-uns fument encore; le plus actif, l'Irazu (Costa-Rica), se dresse à 4000 mètres d'altitude, et, des bords de son cratère, l'œil aperçoit les rivages des deux océans, distants de 50 lieues. Au sud, s'étend le riche pays où Colomb aborda dans son troisième voyage, et que, dans son enthousiasme, il dénomma la *Castille d'or*. M. Félix Belly a pu écrire que l'Amérique centrale « semble résumer dans son territoire » tous les climats, toutes les productions, toutes les splendeurs et tous les enchantements du nouveau monde. »

mois de semence, sur toute la bande occidentale qui court du Nicaragua au Salvador, on le semait en octobre pour le récolter en février pendant la guerre de sécession aux Etats-Unis. Partout et à toutes les altitudes le maïs prospère, et sur certains points, au Nicaragua, par exemple, il donne jusqu'à quatre récoltes par an. Le tabac, la canne à sucre, la vanille, la salsepareille, y sont supérieurs aux produits similaires des Antilles; des forêts d'acajou, d'ébéniers, de bois de fer et autres essences précieuses y occupent des lieues carrées de terrain, et ce n'est pas sans surprise que l'on voit sur les hauts plateaux l'oranger et le citronnier marier leurs feuilles et leurs fruits à ceux de la vigne et de la plupart des arbres fruitiers de l'Europe.

» Chaque état a une culture plus particulièrement adaptée à son sol et qui fait sa fortune : au Guatemala, c'est la cochenille; au Salvador, l'indigo; à Costa-Rica, le café; et au Nicaragua, le cacao. Comme chacun sait, avec ce fruit parfumé se prépare le chocolat, cette délicieuse boisson qui nous vient (son nom l'indique, *tchocolatl*,) des anciens Mexicains, et que leur dernier empereur, l'infortuné Montezuma savourait, dit-on, dans une coupe d'or. Ce n'est point là une de ces substances que la science puisse remplacer, comme elle a fait de la cochenille, de l'indigo et de la garance, et sa production exige des conditions particulières de terrain, de chaleur et d'humidité qui ne se rencontrent que sur quelques points privilégiés des tropiques. Une plantation de cacaoyers fait d'ailleurs attendre pendant longtemps sa première récolte; il y faut cinq ans, mais ce terme atteint, l'abondance est entrée dans la maison; l'entretien de la plantation n'est plus qu'un soin domestique des moins pénibles, et pendant les trente ans que dure ordinairement le *madriado*, ou carré de 15 à 18 hectares, qui contient en moyenne 15000 pieds espacés de 5 en 5 mètres, l'*haciendado* (propriétaire de l'*hacienda* ou ferme) peut en quelque sorte s'en rapporter à la Providence du bien-être de sa famille. Avec un peu moins d'inertie, il pourrait aisément se procurer la richesse; mais moitié paresse naturelle, moitié routine invétérée, il laisse les hautes herbes

envahir les cultures ; il néglige d'entretenir les chemins, et il fait fi des méthodes nouvelles. Avec ce laisser-faire, on parle néanmoins de telle cacaoyère qui donne d'énormes bénéfices, 10000 fr. par semaine pendant quatre mois; encore tirait-on plus de 1000 fr. chaque samedi des nouvelles cueillettes que la saison des pluies allait interrompre.


Le cacaoyer.

» A un quart de lieue à peine de las Mercedès, le domaine dont il vient d'être question, on pouvait voir ce dont une culture plus intelligente et plus rationnelle se montre capable. C'est en effet, sur les bords du lac de Grenade, à Nandaïmé, qu'un de nos grands industriels, M. Ménier, mort prématurément, avait acquis 900 hectares de terrains et fondé une plantation, qui, sous la direction intelligente de M. Schiffman, est la ferme-modèle de l'isthme entier. A Grenade, comme ailleurs, on dénigra d'abord ce que le jeune mandataire de notre compatriote se proposait de faire; mais l'hacienda se transformant d'heure en heure entre ses mains, l'admiration ne tarda point à remplacer la raillerie. En moins de trois années, 300000 cacaoyers recouvraient le *Valle* Menier (tel est le nom de la plantation[1]); ses terrains

1. Le *Valle* est une rivière aux eaux limpides qui fertilise l'hacienda avant d'aller se jeter dans l'Ochomogo sous des berceaux touffus dont les branches

étaient bâtis et irrigués d'une façon régulière, et elle disposait d'un outillage perfectionné, ainsi que de puissantes machines. Elle employait, sans parler de quatre Français et de deux surveillants indigènes, quatre-vingts Indiens et quinze ou vingt femmes chargées de la cuisine et du blanchissage de l'établissement. Celles-ci recevaient 20 fr. par mois avec la nourriture. Les charpentiers et les maçons étaient payés les uns à raison de 6 réaux (3 fr.) par jour, et les autres 4 réaux, tandis que les *moços* ou journaliers proprement dits, touchaient un salaire hebdomadaire de 12 réaux pour un travail quotidien de 7 heures. Ils recevaient en outre, dans la journée, deux distributions de bananes et de viande, sans parler d'une autre de galette de maïs et de fromage[1].

» En général, on peut dire que l'or et l'argent se rencontrent partout dans l'isthme central, dans le sable des rivières, comme dans les terrains d'alluvion et le quartz des montagnes. On en a recueilli dans chacun des cinq Etats, en abondance et par les procédés les plus simples; mais c'est surtout, paraît-il, dans le massif Nicaragua-Hondurien, dont la Nouvelle-Ségovie, Matagalpa et les Chontalès font partie, que se trouve le principal dépôt de ces richesses métalliques. Les mines du Honduras ont été de tout temps célèbres, et le nom même d'un de ces districts, celui de Tegucigalpa, signifie colline d'argent en langue indienne. La montagne d'Agalteca, dans ce même district, n'est qu'un bloc de fer, et il y a de nombreuses mines de cuivre, de mercure, de platine et de houille dans le département de Gracias qui borde le Nicaragua au nord jusqu'à l'Atlantique. Le département des Chontalès, enfin, comptait, en 1866,

---

pendent jusqu'au sol. Un troisième cours d'eau, le Rio-Médina, borne la plantation à l'ouest. La réunion de ces trois rivières garantit les cacaoyers contre la sécheresse et peut fournir une force gratuite illimitée à vingt moteurs industriels. (*V. sur le cacao le chapitre de l'Equateur.*)

1. M. Félix Belly, qui a passé au *Valle Menier* plusieurs jours, rapporte que M. Schiffman avait adopté au début un moyen d'émulation immanquable. Il avait mis tous les travaux extraordinaires, maçonnerie, barrage, déblaiement, tranchées, au mètre cube et à l'entreprise, et il avait obtenu ainsi des efforts extraordinaires chez un peuple essentiellement inerte. Un fait donnera une idée du degré de naïveté qui résulte de cette inertie. Quand les premières brouettes arrivèrent au Valle, les Indiens, qui n'en avaient jamais vu, les prirent bravement sur leurs épaules pour les porter sur le terrain où on devait les employer.

dans le seul district de la Libertad et sur un rayon de 7 lieues, plus de trente mines en activité.

» L'avantage de ces placers de l'Amérique centrale, c'est leur situation au sein de toutes les magnificences de la nature tropicale, à portée de toutes les ressources alimentaires que réclament les agglomérations d'ouvriers, et leur inconvénient, c'est l'abondance des *cienegas*, qui en rendait l'accès si difficile, pour mieux dire inabordable, pendant la saison des pluies, soit durant six mois de l'année. Ces cienegas sont des bandes de terrain argileux, noir, rouge ou blanc, qu'en été la chaleur crevasse, tandis que l'hiver en fait des fondrières, et qu'on rencontre partout sur les hauteurs comme dans les vallées. Blanches, on les prendrait pour des coulées de kaolin ; rouges, elles fournissent aux Indiens la matière première de ces amphores dont le ton chaud rappelait à M. Félix Belly la céramique étrusque. Il n'y vient que des arbres rabougris et une herbe courte, fine et serrée ; il est vrai que cette herbe, les bestiaux la goûtent beaucoup, et peut-être qu'un jour l'élève du bétail, déjà florissant dans le Nicaragua oriental, s'emparera d'une partie de ces terrains aujourd'hui inutiles, de même que l'industrie de la poterie tirera partie en grand de leurs couches argileuses. En attendant, ces cienegas sont un grand obstacle à la circulation dans l'Amérique centrale, dont elles occupent environ un dixième de la superficie. »

Ad. F. de Fontpertuis[1].

(*Journal des Economistes*, février 1882.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Bates. *Central and south America.* — (1882, London.)

De Belot (Gustave). *La vérité sur le Honduras.* — (Paris, 1869, in-8°, Chaix.)

De Belot et Lindemann. *La république de Honduras et son chemin interocéanique.* — (Paris, 1867, in-8°, Dentu.)

Belly (Félix). *A travers l'Amérique centrale.* — (Paris, 1867, 2 vol. in-8°, Cherbuliez.)

Belt (Th.). *The naturalist in Nicaragua.* — (London, 1873.)

---

1. M. de Fontpertuis (Adalbert-Front), né à Rennes en 1825, est rédacteur de l'*Economiste français* et collaborateur du *Journal des Economistes*. Ses études économiques sont considérables : citons au premier rang son ouvrage sur les Etats-Unis. (Paris, in-8°, 1863, Guillaumin.)

De Bizemont. *L'Amérique centrale.* — (Paris, 1881, in-8°, Tardieu.)
Blairet. *L'Amérique* (1re série). *Le Salvador.* — (Paris, 1872, in-8°, Glady.)
Bourgeot. *Les États de l'Amérique centrale; le Honduras.* — (Paris, in-8°, 1878, Soussem.)
Brasseur de Bourbourg. *Voyage dans les États de San-Salvador* (in-8°, 1857). — *Voyage dans l'isthme de Tehuantepec* (1862, in-8°). — *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale.* — (Paris. 2 vol. in-8°, 1857.)
Bernouilli. *Briefe aus Guatemala.* — *Reise in Guatemala.* — 2 vol., 1869-73, Gotha.
Brigham. *Guatemala.* — (London, 1887.)
Caceres, *Geografia de Centro America.* — (Paris, 1882.)
Dollfus (A.) et E. de Montserrat. *Voyage géologique dans les républiques de Guatemala et de Salvador.* — (Paris, 1868, in-4°, imprimerie impériale.)
Drouillet (Léon). *Des isthmes américains.* — (Paris, 1876, in-8°.)
Frobel (J.). *Aus America* (2 vol. in-8°. 1857).
Galinier (H.). *L'Amérique centrale, son présent, son avenir.* — (1872, in-4°.)
Guillard (Th.). *Esquisse sur le Costa-Rica.* — (Tréguier, 1874, in-12.)
Lafond de Lurcy. *Notice sur le golfe Dulce*, etc. — (Paris, in-8°, 1856.)
Laferrière (J.). *De Paris à Guatemala.* — (Paris, 1877, in-8°, Garnier.)
Marr (W.). *Reise nach Central-America.* — (2 vol. in-8°, Hambourg.)
Morelet. *Voyage dans l'Amérique centrale.* — (Paris, 2 vol., 1857.)
Neymarck (Alf.). *Le Honduras, son chemin de fer*, etc. — (Paris, 1872, in-8°.)
Pouchet, Sautereau et Blanchet. *Canal maritime interocéanique du Nicaragua.* — (Bourges, 1877, in-4°.)
Reyes (R.). *Nociones de Historia del Salvador.* — (San-Salvador, 1886.)
Squier. *Honduras, descriptive, historical*, etc. — (London, 1870.) — *Nicaragua, its People*, etc. — (2 vol. in-8°, 1852, London.)
Stoll (O.). *Guatemala.* — (Leipzig, 1886.)
De Suckau. *Une voie nouvelle à travers l'Amérique centrale; le Honduras.* — (Paris, 1866, in-8°, Librairie centrale.)
De Suckau. *Les grandes voies du progrès; Suez et le Honduras.* — (Paris, 1869.)
De Valois (A.). *Mexique, Havane et Guatemala.* — (Paris, 1862, in-12, Dentu.)
Wagner (M.). *Die Republica Costa-Rica in Central America* (in-8°, 1856, Leipzig).
Whetham. *Across Central America.* — (London, 1877.)
X... *La république de Costa-Rica, notice statistique.* — (Paris, 1867, in-8°.)
X... *Notice historique et statistique sur San-Salvador.* — (Paris, 1878, in-8°.)

Ammen (docteur). *Lettre sur le canal maritime de Nicaragua* (trad.). — (Washington, 1878.)
Aube (Th.). *Notes sur le Centre-Amérique.* — (*Revue maritime et coloniale*, 1876, t. XXXI.)
Blanchet (A.-P.). *Le canal interocéanique par le Nicaragua.* — (*Explorateur*, III, 1876.)
Belly (Félix). *Costa-Rica et San José.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet, 1er et 15 août 1860.)
De Botmiliau. (*Note sur les États de l'Amérique centrale.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, nov. 1865.)
Cabarrus. *Renseignements statistiques sur Costa-Rica.* — (*Annales du commerce extérieur*, 1871, n° 1865.)
Charnay (D.). *Aperçu des antiquités de l'Amérique centrale.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, déc. 1861.)
Guy (F.). *Le nouveau canal de Nicaragua.* — (*Nature*, 19, 25 février 1875.)
De Kaltbrunner. *Notice sur Costa-Rica.* — (*Le Globe*, de Genève, t. VII, 1868.)
Le Cardinal. *Notes sur le Centre-Amérique.* — (*Revue maritime*, LI, LII, 1876, 1877.)
Lévy (Paul). *De Panama à Managua.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, sept. 1869.)
Lévy (Paul). *Le Nicaragua, légendes et notes.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, mars 1870.)
Lévy (Paul). *Notes ethnographiques et anthropologiques sur le Nicaragua.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet 1871.)

PERALTA (Man.-M.). *Costa-Rica.* — (*Le globe de Genève*, n° 1, 1871.)
DU TEIL (baron). *Le Guatemala, la propriété et le commerce français.* — (*Explorateur*, III, 1876.)
DU TEIL (baron). *Le Centre-Amérique et ses voies de transit.* — (*Exploration*, 1877, t. IV.)
VATTEMARE (H.). *L'Amérique centrale, son état actuel, son avenir.* — (*Revue contemporaine*, déc. 1861, juin 1862.)
VIRLET D'AOUST. *Un canal interocéanique par le Nicaragua.* — (*Actes du congrès international de géographie commerciale*, 1878.)
X... *Notes sur Costa-Rica.* — (*Revue maritime*, LI, 1876.)
X... *Notes sur San-Salvador.* — (*Revue maritime et coloniale*, LV, 1876.)
X... *Nicaragua.* — (*Revue britannique*, mai 1874.)
X... *La république de Costa-Rica.* — (*Revue britannique*, nov. 1871.)

CHAPITRE II

ANTILLES[1]

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites; situation. — Les Antilles, groupe d'îles situées entre les deux grandes presqu'îles américaines, forment une longue chaîne arrondie depuis l'extrémité orientale du Yucatan et le sud de la Floride jusqu'au littoral du Venezuela, sur une longueur de 22 degrés (3 450 kilom.). L'Archipel se divise en quatre parties : les îles *Lucayes*, les *grandes et les petites Antilles*, la *chaîne du Sud*. Tout le système est compris entre les 10° et 27° degrés de lat. N., et entre 62° et 87′ 20″ de long. O. Entre la chaîne des Antilles et l'isthme central américain s'étendent le golfe du Mexique et la mer des Antilles.

Climat. — L'archipel est situé dans la zone torride; mais la *brise de mer*, vents d'est ou *vents alizés*, tempère l'ardeur de la température pendant le jour; et la *brise de terre* rafraîchit les soirées et les nuits. Il y a deux saisons : *saison sèche*, d'octobre à avril (température moyenne : 26 à 28 degrés); *saison des pluies*, d'avril à octobre. La saison des pluies est l'hivernage, l'époque des chaleurs étouffantes, des tremblements de

1. Lorsque Colomb aborda à l'île de San-Salvador, ou Guanahani, le 12 octobre 1492, il crut avoir trouvé la première île de l'Inde, et il appela dans la suite *Indes* l'archipel des Antilles, et *Indiens* les peuplades qui les habitaient. L'erreur s'est maintenue dans les dénominations, et les Anglais appliquent encore au groupe tout entier le nom d'*Indes occidentales* (West-Indies). Les Espagnols appelèrent *Iles du Vent* (Barlo-Vento) la partie orientale de la chaîne, et *Iles sous le Vent* (Soto-Vento) la partie occidentale. On appelle quelquefois la chaîne des Petites-Antilles *îles Caraïbes*, à cause de leurs premiers habitants. Quant au nom actuel d'*Antilles*, Humboldt l'attribue à l'érudit Pierre Martyr d'Anghiera, *Antiliæ insulæ*.

terre, des ouragans, raz de marée, des maladies épidémiques; maximum de chaleur + 34 à 36 degrés.

Relief du sol; constitution orographique : — Les grandes Antilles sont de formation granitique surmontée de terrains calcaires et schisteux; les petites sont de formation volcanique; les Lucayes sont calcaires. L'aspect général de l'archipel est montueux; tantôt les cimes sont aiguës et décharnées, tantôt arrondies et boisées. Les Antilles volcaniques ont des montagnes isolées, coniques, abruptes, des ravins profonds, des côtes escarpées, des ports commodes et sûrs : les Antilles calcaires ont des plateaux ondulés, de larges terrasses, pas de hautes cimes; les ports y sont sans abri, le littoral semé de récifs et de brisants. Les îles volcaniques sont bien arrosées et très boisées; les îles calcaires n'ont ni eaux ni forêts, et sont le plus souvent stériles.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Iles Lucayes (de *cayos*, rochers en espagnol) ou **Bahama** (13 960 kilom. car.). — On en compte plus de 600 séparées par des détroits peu accessibles (les plus fréquentées sont ceux de la *Floride*, de *Santarem*, de la *Providence*). Beaucoup sont désertes. Elles produisent un peu de coton, d'indigo, d'acajou; elles vivent surtout de pêche. L'île du *Grand-Isaac* porte un phare en fer, haut de 38 mètres, érigé en 1826. L'île de la *Nouvelle-Providence* renferme la capitale de tout l'archipel, *Nassau* (6 000 hab.). En 1829, les Anglais ont placé les îles Bahama sous leur domination. La population est de 39 162 habitants (3 hab. par kilom. car.). Le gouvernement est représentatif.

Grandes Antilles. — 1° **Cuba** a des rivages bas et marécageux, d'un abord dangereux à cause des récifs. Une montagne traverse l'île de l'ouest à l'est (*Sierra Organos;* mont *Totriflo*; montagne de *Cuivre*). — Cours d'eau peu étendus : *Rio Negro* au sud-ouest; *Rio San-Pedro* au sud, *Rio Canto* à l'est. L'île, possession espagnole, est divisée en trois provinces : *Occidentale*, ch.-l. la *Havane* (230000 hab); — *Centrale*, ch.-l. *Puerto-Principe;* — *Orientale*, ch.-l. *Santiago*. Les ports principaux sont après la Havane, *Matanzas, Santiago, Cardenas, Jaqua, San-Juan, San-Fernando, Trinidad* et *Cienfuegos*. — Les hauts fonctionnaires sont : un *gouverneur capitaine-général*, un *commandant en chef*, un *secrétaire du gouvernement* et un *directeur-général* pour l'administration civile.

Cuba a des richesses minérales (*cuivre, argent, aimant, malachite, salines*) non exploitées; elle produit surtout du *sucre*, du *café*, du *tabac*, du *cacao*, etc. — Les exportations, en 1878, ont été de 350 millions de fr. — Cuba possède 1 380 kilom. de chemins de fer, 4 500 kilom. de lignes télégraphiques, l'esclavage n'a pas été encore complètement aboli, et l'île est toujours en état d'insurrection [1].

---

1. La loi Moret, votée pendant la révolution d'Espagne, assure la liberté à tous les enfants des esclaves nés depuis 1870, et aux vieillards, au fur et à mesure qu'ils atteignent soixante ans. Les nègres de Puerto-Rico furent émancipés par la révolution de septembre. Pour remplacer le travail des noirs, qui ne suffit déjà plus au besoin des plantations, le gouvernement espagnol a songé à introduire dans l'île des coolies chinois, et a signé avec le Céleste-Empire un traité dans ce sens. Toutefois, l'Espagne laisse passer bien du temps avant de décréter l'abolition de l'esclavage, tant de fois promise depuis trente ans par voie diplomatique.

2° **Haïti** (anc. Hispaniola), a des côtes très découpées (golfe de la *Gonave*, presqu'île de *Samana*, îles de la *Gonave* et de la *Tortue*, etc.). — Elle est traversée par quatre chaînes dominées au centre par le pic Cibao (2622 m.). Elle est arrosée par l'*Artibonite* à l'ouest ; l'*Yaque*, l'*Yuna* au nord ; la *Neyva* au sud. -- Sol fertile, mais peu cultivé ; forêts et mines riches, mais à peine exploitées.

Politiquement, Haïti est divisée en deux Etats : *République d'Haïti ; République dominicaine.*

Haïti a un *président* qui exerce le pouvoir exécutif (général Salomon élu en 1879) assisté de quatre secrétaires d'Etat (*affaires étrangères, finances et commerce; justice et cultes; guerre et marine; intérieur*). Le *pouvoir législatif* est partagé entre un *Sénat* de 36 membres et une *Chambre* de 108. Il y a une *Cour suprême* à Port-au-Prince. — La République se divise en cinq départements administratifs : de l'*Ouest*, du *Sud*, du *Nord*, du *Nord-Ouest*, d'*Artibonite*. Le **drapeau** est bleu et rouge en deux parties horizontales. La capitale est *Port-au-Prince* (27 000 hab.). La superficie de l'île est de 23 911 kilom. car. ; la population totale 550 000 (23 habitants par kilom. car.). — *Importations* (en 1884), 4210 000 pesos (à 5 fr.) ; *Exportations*, 6 millions de pesos. — *Recettes*, 4 194 980 dollars ; *Dépenses*, 4 023 687. — *Dette :* 60 millions de francs.

La *République dominicaine* a un *président* (M. le général Bellini) assisté de cinq ministres (*Justice, Travaux publics et Instruction; Affaires étrangères; Intérieur; Finances et Commerce; Guerre et Marine*). — Une *Chambre législative* exerce le pouvoir législatif. Il y a une *Cour suprême* à Saint-Domingue. La *religion d'Etat* est le catholicisme, comme à Cuba ; la *langue* du pays est l'espagnol. **Drapeau** écartelé bleu et rouge par une croix blanche. — *Superficie*, 55243 kilom. car. — *Population*, 300 000 habitants (5,5 par kilom. car.). — La République comprend cinq *provinces* (Santo-Domingo, Santiago, la Vega, Azua, El Seibo) et trois *districts* maritimes (Puerto-Plata, Monte-Cristy et Samana) : à la tête de chaque division est un gouverneur. — Mêmes productions qu'à Cuba et Haïti. — *Importations* (en 1883), 3 142 102 dollars ; *Exportations*, 2 129 266 dollars. — *Recettes*, 1 537 000 dollars ; *Dépenses*, 947 000. — *Dette*, environ 2 millions.

3° **Porto-Rico**, séparée d'Haïti par le canal de *Mona*, couverte de montagnes (1 000 m.), sol riche, belles forêts, bons ports. — Capitale : *San-Juan-de-Porto-Rico* (20 000 hab.). — *Exportations :* 50 millions de francs.

4° **Jamaïque** (possession anglaise), située au sud de Cuba ; elle est traversée par les *Montagnes Bleues*, escarpées et boisées (2 400-2 500 m.) ; sol inculte et inhabité au centre, ailleurs fertile. — Capitale *Santiago de la Vega* (6 000 hab.) ; le grand port est *Kingston* (35 000 hab.). L'île est divisée en trois *comtés* (Middlesex, Surrey, Cornwall), administrée par un *gouverneur* assisté d'un *Conseil royal*, et d'une *Chambre de représentants* élue par les propriétaires. — *Superficie :* 10 859 kil. car. — *Population*, 580 804 hab. (81 par kil. car.). — *Exportations*, 1 469 000 liv. sterling ; *Importations*, 1 592 000 liv. sterl. — *Recettes*, 594 000 liv. sterl. — *Dépenses*, 548 000. — *Dette*, 1 258 000 liv. sterl. (à 25 fr.).

Petites Antilles. — Elles forment un demi-cercle depuis Porto-Rico jusqu'aux bouches de l'Orénoque ; montueuses, volcaniques, escarpées, généralement très fertiles, elles se partagent entre l'Angleterre, la France, la Hollande, le Danemark, le Venezuela.

1° **L'Angleterre** possède *Tortola*, *Virginia-Gorda*, *Anegada*, dans les Iles Vierges (165 kil. car. — 6 426 hab. — 39 par kilom. car.) ; *Saint-*

Christophe et Anguilla (267 kilom. car.; — 28169 hab.; — 105,5 par kilom. car.); *Nevis et Redonda* (118 kilom. car.; — 11680 hab.; — 99 par kilom. car.); *Antigoa et Barboude* (440 kilom. car., — 35642 hab.; — 81 par kilom. car.); *Monserrat* (83 kilom. car.; — 8693 hab.; — 105 par kilom. car.); *Dominique* (754 kilom. car.; — 28211 hab.; — 37 par kilom. car.); *Sainte-Lucie* (614 kilom. car., — 37250 hab.; — 61 par kilom. car.); *Saint-Vincent* (381 kilom. car., — 35688 hab.; — 94 par kilom. car.); *Barbade* (430 kilom. car.; — 171882 hab.; — 400 par kilom. car.); *Grenade et Grenadines* (430 kilom. car.; — 42914 hab.; — 100 par kilom. car.); *Tabago* (295 kilom. car.; — 18938 hab., — 64 par kilom. car.). Toutes ces îles nourrissent des *bestiaux*, produisent du *sucre*, du *coton*, du *tabac*, de l'*indigo*, du *cacao*.

2° La **Hollande** possède le sud de *Saint-Martin* 46,80 kilom. car. (3126 hab.); *Saba* 12.83 kilom. car. (2149 hab.); *Saint-Eustache* 20,70 kilom. car. (2063 hab.); *Aruba* 105 kilom. car. (6223 hab.); *Bonaire* 335 kilom. car. (4898 hab.); *Curaçao* 550 kilom. car. (23988 hab.). La capitale est *Willemstadt* dans Curaçao.

3° Le **Danemark** possède : *Sainte-Croix* 218.33 kilom. car.; *Saint-Thomas* 86.17 kilom. car.; *Saint-Jean* 54.40 kilom. car. : en tout 37600 h. (104,8 par kilom. car.). Saint-Thomas est un port franc.

4° Le **Venezuela** possède les îles *Margarita*, *Blanquilla*, *Tortuga*, *Orchilla*, les *Roques*, *Aves*, en tout 30000 hab. environ. C'est *la* **chaîne du Sud**.

5° La **France** conserve la *Guadeloupe*, la *Martinique*, les îlots des *Saintes*, de la *Désirade* et *Marie-Galante*, et l'île *Saint-Barthélemy*, récemment achetée à la Suède (1877)[1].

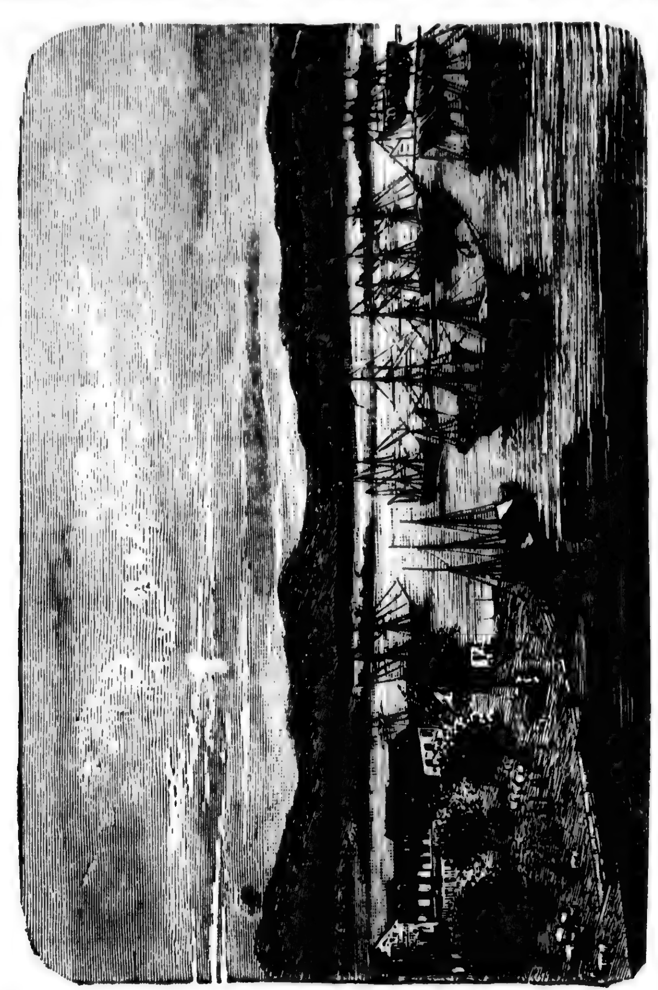
---

1. Cette île, placée au milieu des Antilles françaises, fut occupée dès 1648 par le commandant de Poincy. Achetée en 1655 par l'Ordre de Malte, elle fut, en 1665, revendue à une Compagnie, puis, en 1675, réunie à la Guadeloupe. Elle avait alors 427 blancs, 345 noirs, en tout 772 habitants. En 1784 intervint un traité entre la France et la Suède. A cette époque, les Suédois étaient désireux d'acquérir dans le nouveau monde un domaine colonial ; les affaires politiques de l'Europe rapprochant la Suède de la France, les deux gouvernements resserrèrent leur alliance par de mutuelles concessions. En échange de Saint-Barthélemy, la Suède nous donna l'entrepôt de Gothenbourg. « En échange et par voie de compensation des avantages résultant de l'établissement et de la concession de l'entrepôt de Gothenbourg pour le commerce et la navigation de la France, le roi très chrétien cède à perpétuité au roi et à la couronne de Suède en toute propriété et souveraineté l'île de Saint-Barthélemy, aux Indes occidentales, avec toutes les terres, mers, ports, rades et baies qui en dépendent, aussi bien que tous les édifices qui s'y trouvent construits. » La colonie fut développée par les Suédois. En 1785, Gustave III y fonda *Gustavia*, port qui fut ouvert au commerce de toutes les nations. En 1801, Gustavia fut prise par les Anglais, puis restituée. En 1830, on y établit le suffrage universel. L'histoire de l'île est courte. Saint-Barthélemy ne pouvait avoir qu'une utilité médiocre pour un peuple qui n'avait pas d'autres possessions voisines. La Diète suédoise insista pour dégager le budget d'une dépense dont l'opportunité lui paraissait contestable. On invita les habitants de l'île à donner leur avis. Ils votèrent à l'unanimité, moins une voix (357 contre 1), presque sans abstentions, la réunion à la France. Saint-Barthélemy n'a qu'une faible importance : elle est fertile et nourrit ses 2400 habitants; son port est commode et bien abrité. La raison dominante de cette annexion a été le désir de la population d'origine toute française, qui demandait à rentrer dans la patrie. Le prix d'achat a été de 277000 francs ; les négociations commencées en 1877 ont été ratifiées le 14 janvier 1878 par le Parlement, et la colonie nouvelle rattachée à la Guadeloupe. (V. *le rapport présenté à la Chambre des députés par M. Godin.*)

GUADELOUPE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

La colonie de la Guadeloupe comprend : 1° la Guadeloupe, divisée en *Guadeloupe proprement dite et Grande-Terre*; 2° les Saintes, 3° Marie-



Pointe-à-Pitre.

Galante, 4° la Désirade, 5° la partie nord de l'île Saint-Martin, 6° l'île de Saint-Barthélemy.

1° **La Guadeloupe. — Situation.** Située entre 15° 47' et 16° 21' de lat. N., et entre 63° 3' et 64° 8' long. O., cette île a une forme elliptique, irrégulière : elle est longue de 46 kilom. du nord au sud ; large de 20 à 24. — Elle est séparée de la Grande-Terre par un canal sinueux et vaseux, long de 6 milles, large de 30 à 120 mètres, bordé de palétuviers; on l'appelle la *rivière salée*. — **Superficie** de l'île, 1640 kilom. car. — **Relief du sol.** La Guadeloupe renferme quatre volcans : la *Grosse-Montagne* au nord, les *Deux-Mamelles* au centre, la *Soufrière* et le *Houelmont* au sud. — Seule, la Soufrière (1484 m.) projette encore des vapeurs sulfureuses; les autres sont éteints (1000 à 1200 m.). Les principaux cours d'eau sont : la *Rivière aux Herbes*, la *Ravine l'Espérance*, la *Ravine-à-Billaut*, la *Ravine Saint-Ignace*.

2° Les **îlots des Saintes**, situés à 3 lieues de la Guadeloupe, forment la seconde partie du groupe volcanique, ils sont au nombre de sept; les deux principaux sont : la *Terre-de-Haut* et la *Terre-de-Bas*; parmi les plus petits, le *Grand-Ilet* et l'*Ilet-à-Cabri* sont seuls habités par 40 ou 50 pêcheurs. Le dernier renferme un pénitencier. — Les îlots très accidentés sont stériles et n'ont pas de rivières; les ruisseaux ne roulent que les eaux de pluie.

3° **Marie-Galante** située entre 15°53' et 16° 01' de lat. N., et 63° 31'-63° 39' long. O., à 27 kilom. au sud-est de la Guadeloupe, a une superficie de 14927 hectares. Elle est traversée par une chaîne de collines boisées (200 m.). Elle est, comme la Grande-Terre, et la Désirade, de formation calcaire. Pas de rivières : deux petites ravines qui charrient l'eau des pluies. Çà et là des mares alimentées par les eaux pluviales.

4° **La Désirade**, située à 10 kilom. nord-est de la Pointe-des-Châteaux (Grande-Terre), a 10 kilom. de long, 2 de large, et une superficie de 2720 hectares. Elle est divisée par une montagne dont le versant occidental s'abaisse vers la mer, et le versant oriental est abrupt. — Plateau boisé. Un seul cours d'eau au nord, inutile aux habitants. — Dans l'île est une léproserie, sur le plateau, renfermant en moyenne 100 malades. — **Climat.** Le climat est malsain sur le littoral, où les marais provoquent la dysenterie et les fièvres, plus salubre sur les plateaux, notamment dans les Saintes.

II. NOTIONS HISTORIQUES.

Découverte par Christophe-Colomb en novembre 1493, habitée par des Caraïbes, cette île fut occupée en 1635 par l'Olive, lieutenant-général de d'Esnambuc, gouverneur français de Saint-Christophe, et un gentilhomme nommé Duplessis, envoyé par la Compagnie des îles de l'Amérique. Ils amenaient avec eux 550 colons. Il fallut vingt-cinq années de lutte contre les Caraïbes pour assurer la domination de la France. Le traité de 1660 confina les débris de la race aborigène à la Dominique et à Saint-Vincent. La Compagnie qui avait la propriété de la Guadeloupe se ruina et la vendit à un de ses agents, le marquis de Boisseret, et à son beau-frère, le sieur Houel. La domination des seigneurs propriétaires de la Guadeloupe dura quinze ans. Au bout de ce temps, la colonie, menacée de ruine, bien que la population se fût accrue de 50 Hollandais et de 1200 esclaves noirs, fut vendue à Louis XIV, qui la remit à la nouvelle Compagnie des Indes-

Occidentales[1]. Celle-ci eut le sort des autres; les règlements de Colbert la tuèrent : en 1674, le roi paya ses dettes, et elle fut dissoute. La Guadeloupe fut réunie au domaine de l'Etat. Les obstacles à la colonisation ne furent pas levés pour autant, la guerre vint s'y ajouter. Enfin les jours de prospérité vinrent après la paix d'Utrecht, et cette prospérité dura quarante-six ans (1713-1754); l'île renfermait 60 000 personnes parmi lesquelles plus de 40 000 esclaves. Les Anglais la prirent alors et l'occupèrent jusqu'en 1763. En 1775, la Guadeloupe, subordonnée jusqu'alors à la Martinique, devint colonie indépendante; sa population montait en 1789 à 100 000 habitants, dont plus de 80 000 esclaves. En 1790, l'esclavage fut aboli. Ce grand acte d'humanité provoqua une terrible guerre civile entre blancs et noirs, planteurs et esclaves, l'incendie des habitations, des exécutions sanglantes, des spoliations, des émigrations. La guerre étrangère compléta cette série de calamités, les Anglais occupèrent l'île (21 avril 1794), mais ne la gardèrent pas longtemps. Les deux commissaires de la Convention, Chrétien et Victor Hugues, avec deux frégates et 1750 hommes, la reprirent après sept mois d'une lutte acharnée, et la gardèrent malgré les attaques furieuses de 8 000 Anglais très approvisionnés et soutenus par de formidables escadres. En 1810, les Anglais réussirent à la reprendre, mais nous la restituèrent en 1814, puis en 1816 par un traité définitif. Un des premiers actes du gouvernement provisoire, en 1848, fut d'abolir de nouveau, et cette fois définitivement, l'esclavage dans les colonies.

III. GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

La capitale de la Guadeloupe est la *Basse-Terre*, au sud-ouest, port médiocre (8 000 hab.). La meilleure rade est celle de la *Pointe-à-Pitre*, à l'ouest de la Grande-Terre (20 000 hab.). Le chef-lieu de Marie-Galante est le *Marigot*.

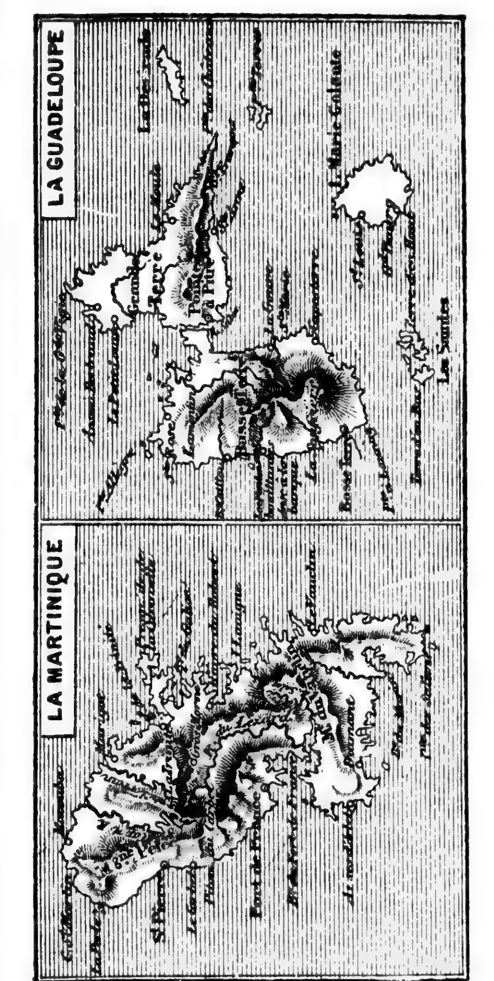
Superficie totale: 1869, 65 kilom. car. — Population, 197 896 hab. (106 par kilom. car.). Les richesses agricoles de l'île sont en première ligne le *sucre*, puis le *café*, le *cacao*, le *coton*, le *tabac*, la *cannelle*, le *manioc*, et de splendides forêts.

Au point de vue administratif, le gouvernement de la Guadeloupe se divise en trois arrondissements : *Basse-Terre* (4 cantons, 14 communes et l'île Saint-Barthélemy) ; *Pointe-à-Pitre* (5 cantons, 15 communes); *Marie-Galante* (1 canton, 5 communes). Le *gouverneur* est assisté d'un *conseil général*, dont les membres sont soumis au suffrage universel, en nombre proportionnel au chiffre des habitants. Les *communes* ont des *conseils municipaux* élus; les maires et adjoints sont choisis dans leur sein par le gouverneur. La colonie a dans le parlement français des représentants régulièrement élus.

---

1. Il est curieux de voir à quel bas prix ces îles opulentes furent alors adjugées. En 1649, Boisseret acheta pour 73 000 livres la Guadeloupe, Marie-Galante, la Désirade et les Saintes. En 1650, du Parquet payait 60 000 livres la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade et les Grenadines. En 1651, Poincy achetait 40 000 écus Saint-Christophe, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix et la Tortue. En 1665, Louis XIV les paya un peu plus cher : 125 000 livres, la Guadeloupe et ses dépendances; 120 000, la Martinique; 100 000, la Grenade.

Le commerce d'*importation* s'élève (en 1883) à 26 500 000 fr.; — d'*exportation* à 31 900 000 fr. — La Guadeloupe coûte par an à la France 3 millions, et fait rentrer dans les caisses de l'Etat 9 millions de droits de douanes.



MARTINIQUE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Son nom lui a été donné par Christophe-Colomb qui la découvrit le jour de la saint Martin (1493). Le littoral oriental est bordé de récifs madréporiques, et peu abordable ; la côte de l'ouest est très découpée, et possède des baies excellentes ; l'île est exposée aux ouragans, raz de marée, tremblements de terre. L'intérieur est tout couvert de montagnes aiguës, déchirées et disloquées par les tremblements de terre[1] : (au nord de l'île, du *piton du Carbet* (1 207 m.) rayonnent des contreforts dans toutes les directions (montagne *Pelée* (1 350 m.), mornes *Jacob*, *Palmiste*, des *Olives*, de la *Plaine*, etc.).

Les pluies torrentielles entretiennent les ruisseaux et les torrents également précieux pour l'irrigation des terres et la force motrice des usines. On compte jusqu'à soixante-quinze de ces cours d'eau variant de 5 à 30 kilom. A l'est coulent le *Lorrain*, le *Galion*, la *Capote*, la *Macouba*, etc.; à l'ouest, la *Rivière-Salée*, la *Lézarde*, le *Brésil*, les rivières de *Monsieur* et de *Madame*,

1. On raconte qu'un amiral anglais, voulant donner au roi Georges II une idée de la configuration tourmentée de la Martinique, prit une feuille de papier qu'il chiffonna brusquement, et la rejetant tout informe sur la table : « Sire, dit-il, voilà la Martinique. »

celle de *Saint-Pierre*, etc. — Les eaux minérales et thermales sont abondantes. — La Martinique est une île volcanique; les tremblements de terre sont fréquents et souvent désastreux. Le climat est chaud, pluvieux, insalubre d'avril à octobre. L'été, la température ne s'abaisse jamais au-dessous de 20 degrés.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

Au point de vue administratif, l'île est soumise au même régime que la Guadeloupe. Elle se divise en deux arrondissements : *Fort-de-France* (5 cantons, 14 communes); *Saint-Pierre* (4 cantons, 11 communes). — La capitale est *Fort-de-France* (15000 hab.), dont le port est le mieux abrité de toutes les Antilles. La rade de la ville de *Saint-Pierre* (26000 hab.), inhospitalière pendant l'hivernage, a pourtant accaparé presque tout le commerce.

Superficie : 987^{Kmq},8, 166988 hab. (170 par kilom. car.)[1].

Les productions de la Martinique sont aussi celles de la Guadeloupe. Les chiffres du commerce en 1883 étaient : à l'*importation* 32100000 fr.; à l'*exportation* 34500000 fr. La Martinique coûte à la France 3 millions par an environ, et fait rentrer dans les caisses de l'État 13 millions de douanes; et pourtant elle est loin, ainsi que la Guadeloupe, d'atteindre le degré de prospérité auquel elle pourrait prétendre. Elle n'a pas encore un kilomètre de chemin de fer ! ses routes sont inachevées et malgré les beaux travaux d'art, les ponts hardis et massifs jetés sur les torrents, les communications sont très défectueuses. Seules les villes de Fort-de-France et de Saint-Pierre sont reliées par un fil télégraphique, et le conseil général de la colonie semble regretter les minces dépenses occasionnées par l'entretien de ces 30 kilomètres de fil de fer[2] !

2° EXTRAITS ET ANALYSES

La Havane : le quai.

« Je suis allé bravement m'asseoir sur le quai, les pieds dans la mélasse, au milieu d'un nuage de moustiques enragés. Le long du bord se balance, flanc contre flanc, sur

1. Sur ce chiffre, les fonctionnaires et employés avec leurs familles comptent environ pour un millier, les soldats et marins pour 3500, les créoles pour 10000, les nègres et gens de couleur pour 130000, les nègres immigrants d'Afrique pour 8000, les coolies hindous pour 10000 et les Chinois pour 1500. Pour la Guadeloupe, les proportions sont les mêmes. Des Caraïbes, qui occupaient les Antilles à l'arrivée des Européens, il ne reste guère, dit M. Jules Duval, que certaines traditions de médecine empirique et des superstitions que les nègres ont adoptées, héritage naturel de la sauvagerie.

2. V. *La Martinique*, par le contre-amiral Aube, 1882, in-8°.

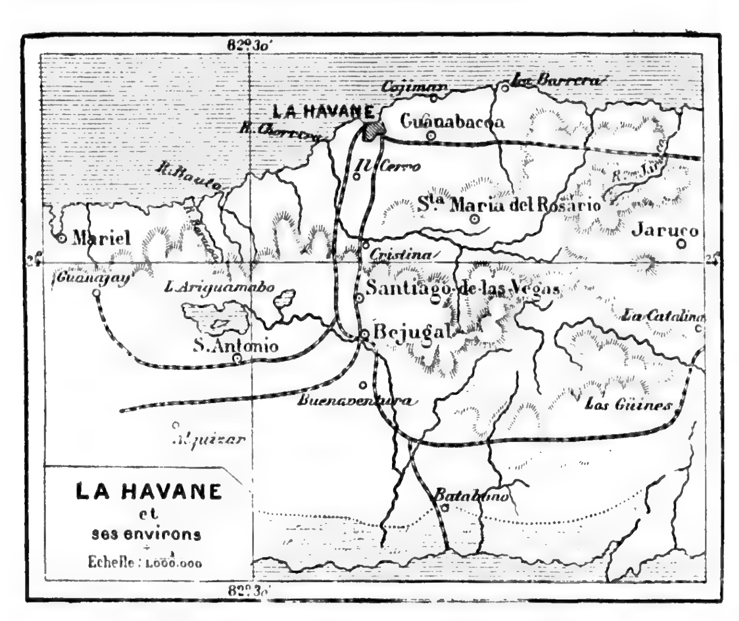
plusieurs rangs de profondeur, l'interminable file des vaisseaux marchands. Au milieu de la baie dorment d'un œil les vaisseaux de guerre blancs et noirs, tandis que vont et viennent les embarcations de la douane.

» Le soleil est de plomb ; aucun souffle ne rafraîchit l'air. Les pavillons pendent immobiles, les voiles sont repliées, et du haut des mâts tombent et se croisent, dans un pêle-mêle savant, les chaînes et les cordages. Le linge sèche sur les échelons. Quelques cheminées donnent passage à une fumée blanche et légère qui monte lentement, hésite et se perd sans avoir rencontré un souffle de brise pour la guider. A l'avant des navires se tordent des sirènes, s'enroulent des tritons, se penchent des héros de bois peint. Toute la mythologie nautique est représentée là. Auprès de cette exposition internationale de sculpture, la peinture ne fait pas trop mauvaise figure, tout élémentaire qu'elle soit. Un Américain aux flancs robustes peint sa coque en noir, tandis qu'un Danois, moins lugubre, se barbouille de rouge, et un Hollandais de vert pomme. L'Ecole hollandaise est encore une fois sans rivale.

» J'ai dit qu'il fallait du courage pour stationner sur le quai ; c'est d'héroïsme que j'aurais dû parler. Une course effrénée s'engage. Des porte-faix roulent d'énormes barils et luttent de vitesse en riant. Tant pis pour les maladroits et les distraits qui se trouvent sur leur passage. Un madrier chargé sur un haquet vient, du même coup, de crever un tonneau de farine américaine et de jeter bas une pile de barils de miel. Il se forme sur le plancher un mastic gluant dans lequel tout le monde piétine. Voilà de belle besogne ! Les moustiques arrivent par nuées, avides, féroces, sonnant leur fanfare d'attaque. Les ravés viennent ensuite, ventrus et puants. Puis c'est le tour des scolopendres, qui sortent de dessous les planchers et les cailloux, précédant de peu les scorpions roux. Avisez-vous de déranger ces écumeurs de fange ! Tous les échantillons de la laideur humaine sont réunis là, Congos, Mandingues, Sofalas, nègres camards, trapus et cagneux, fronts étroits, pommettes saillantes, torses robustes et jambes grêles, cheveux crépus,

18.

ventres ballonnés, peaux huileuses, tout est là. Le Chinois couleur de safran, sec et grêle, le visage plat, le menton imberbe, travaille, silencieux et grave, tandis que le noir rit bruyamment et montre des dents éternellement blanches, dépareillées à coups de poing ou de couteau.



» La farine descend à terre, le sucre monte à bord. Ici se déchargent les marbres de la Nouvelle-Caroline, les vins d'Espagne, le beurre américain ; là s'embarquent des barils poissés, des caisses de cigares et de cacao. Le soleil dore la mer ; le miroitement de l'eau moire de reflets verdâtres le flanc des vaisseaux. Les douaniers vont et viennent d'un air indifférent, mais leur œil se promène au bon endroit. Au-delà des planches, du côté de la ville, des camions attelés de mules ou de bœufs, se remplissent de sacs, de caisses ou de barils. La charge est faite, le fouet siffle, l'aiguillon pique : « hardi les bêtes ! » Les commis courent de tous côtés, le carnet à la main, pointant les connaissements, contant quelque histoire grivoise au douanier, dans l'espoir de le voir sourire et de s'en faire un indulgent compère. Les

marteaux des chantiers ne s'arrêtent pas une seconde, tapant le fer, tapant le bois. Au milieu de la rade stationnent les bateaux de guerre, courent les embarcations, tandis que de cinq en cinq minutes passe le vapeur-omnibus de Regla. Et dans le fond, tout là-bas, au-dessus de la mer immense, des oiseaux blancs aux larges ailes décrivent dans l'air des cercles sans fin[1]. »

QUATRELLE,
L'Ile de Cuba avant l'insurrection.
(*Revue politique et littéraire*, 23 juillet 1881.)

Le théâtre Tacon, à La Havane.

« Aller à La Havane sans visiter Tacon[2], c'est habiter Pise et ne pas connaître la tour penchée. Aussi, bien que les représentations n'eussent par elles-mêmes aucun attrait, bien que l'aristocratie havanaise fût encore à la campagne, je me rendis au théâtre. Il n'était encore que sept heures lorsque j'arrivai au coin de la calle San-Rafael; la foule était déjà compacte. Les marchands de billets avaient accaparé toutes les stalles et les revendaient quatre et cinq dol-

---

1. « La Havane est la ville la plus sale du monde, cité de mauvaises odeurs et de bruits infernaux. Une fois débarqué, on traverse des rues étroites, encombrees, flanquées de chaque côté de ruisseaux fétides formés de pierres dures inégales, bordées de trottoirs de dix pouces de largeur, et dans lesquelles soit à pied, soit en voiture, on court toujours le risque de se casser les membres ou d'être écrasé. Dans tout ce désordre, cependant, il n'est pas impossible de découvrir de belles choses. Les boutiques aux devantures largement ouvertes, ombragées de stores multicolores, ont un aspect de fraicheur et de propreté. Les maisons, dont les portes et les fenêtres rasent le sol, offrent certains airs de gaité, en dépit des barreaux de fer qui font l'ofuce de vitres, de persiennes et de volets, révélant à certaines heures jusqu'aux recoins les plus intimes de la vie privée. Partout des habitations monumentales, ornées de portiques et de colonnades, sont coudoyées par d'horribles huttes de nègres, toutes grouillantes d'enfants nus de toutes couleurs, se vautrant dans le ruisseau, et de femmes malpropres, trainant dans la poussière leur unique vêtement... Ce qui frappe tout d'abord l'étranger, c'est la profusion du marbre blanc accumulé dans ces demeures : escaliers de marbre, dallage de marbre, salles de marbre. Tout ce marbre vient de Gênes; non pas qu'il n'y ait dans l'île d'excellentes carrières, mais on trouve de l'économie à le faire venir d'Europe : les bras sont rares à Cuba, et tous ceux dont on peut disposer là doivent faire du sucre. Avec beaucoup de marbre, des toiles vernissées, une absence générale de vitres et par ci par là quelques petits bouts de jardins, les classes riches s'arrangent pour vivre dans le luxe. » (*Revue Britannique*, juin 1873.)

2. Il a été construit, de 1835 à 1838, par don Francisco Marty y Torrens, et appartient aujourd'hui à la Compagnie anonyme du lycée de la Havane, qui l'a payé en 1857 700 000 piastres.



lars au lieu de deux qu'elles coûtent au bureau. Le public ne se faisait pas faute de rendre l'administration responsable de ce trafic, l'accusant même d'en profiter.

» Le péristyle était encombré de fumeurs attendant le lever du rideau au milieu d'un épais nuage que les dames traversaient le mouchoir sur les lèvres. Les pauvres femmes paraissaient fort préoccupées de préserver leurs robes longues et légères, qui entraînaient les bouts de cigares encore brûlants jetés de tous côtés.

» Le théâtre vend deux catégories de billets : des *entrées* et des *billets de place*. L'entrée donne simplement accès dans la salle. Si vous n'avez pas pris un billet de place, si l'on ne vous a pas réservé un fauteuil, vous passerez votre soirée dans les couloirs, regardant furtivement, à travers les persiennes qui servent de cloison aux loges, le dos des spectateurs, écoutant des lambeaux de causerie et des fragments de musique. Ne trouvant plus de place ni au bureau, ni à la porte, je pris une entrée, sans savoir précisément à quoi elle me servirait. A peine dans les couloirs, je fis une remarque qui me ravit; il n'y avait pas une ouvreuse dans la salle. J'ouvre ici une parenthèse pour y glisser un compliment. La mendicité industrielle n'existe pas à la Havane. L'exploitation des difformités et des plaies, l'exhibition d'enfants malsains et rachitiques, l'art d'être dans la misère et de s'en faire de bons revenus y sont inconnus. Il n'est réclamé aucun pourboire, aucune gratification, par les garçons de café ou de restaurant, par les coiffeurs, porteurs ou cochers. Vous trouverez bien plus facilement cent voleurs qu'un mendiant. Au théâtre, toutes les portes sont ouvertes, et chacun prend librement possession de sa place. Si quelque intrus s'empare d'une loge ou d'une stalle, le véritable propriétaire suffit pour l'en déloger. En échange de mon compliment, je risque une légère critique. L'entrée se donne au contrôle, le billet de place se conserve. Dans le courant de la représentation, on le réclame comme il est fait en France pour le prix des chaises durant les offices. Le contrôleur circule dans la salle pendant que le rideau est levé. Il entre dans les loges, enjambe les banquettes,

vous marche sur les pieds et s'arrête devant vous, sans souci aucun de vous masquer la scène. La pièce vous intéresse, l'action va se dénouer, vous palpitez, si tant est que vous soyiez de complexion à palpiter, l'acteur en vogue s'écrie : « l'assassin de ta mère, c'est... — Votre billet ! » vous demande le contrôleur. Il n'y a pas d'émotion qui résiste à cela.

» La salle est grande, aérée, élégante. Elle contient deux mille spectateurs. Les loges sont spacieuses, les stalles sont larges, commodes et d'un accès facile. J'ajouterai encore un compliment à ceux qui précèdent : c'est que dans aucune occasion on ne glisse de tabourets dans les couloirs, que jamais la circulation n'est interrompue.

» Les loges sont closes du côté du couloir par des persiennes mobiles qui, si elles permettent à l'air de circuler, ne permettent pas aux toilettes de se détacher avantageusement comme sur le fond calme et uni de nos loges européennes. Cette disposition que la chaleur rend indispensable, a d'autres très grands inconvénients. On n'entend que difficilement ce qui se dit en scène, mais on distingue à merveille tous les bruits du dehors. Par les fenêtres ouvertes, arrivent les cris des marchands, le roulement lointain des voitures, toutes les clameurs de la rue. Les spectateurs qui, soit par économie, soit faute de place, n'ont payé que leur entrée, se promènent dans les couloirs, causent en fumant et envoient dans la salle leur part de bruit. D'autres s'accrochent aux persiennes, dont ils relèvent les lames pour suivre tant bien que mal le spectacle. Si la porte est ouverte, ils s'entassent à l'entrée de votre loge, si bien que les dames ont sans cesse quinze ou vingt paires d'yeux braquées sur elles et autant de paires d'oreilles qui les écoutent.

» On arrive aux deux derniers étages par un escalier spécial. Au quatrième se trouve une galerie appelée *la Tertulia*. Le côté gauche de la salle est réservé aux dames, le côté droit aux hommes. La petite bourgeoisie occupe ces places en toilette de gala. Le cintre est réservé aux nègres. Il faut avoir le cœur et les entrailles solides pour en approcher. Je ne sais si c'est à ce fumet spécial que ces places doivent le

nom qu'elles portent de *Cazuela* (casserole). C'est là que les filles d'Afrique, vêtues de couleurs claires, les cheveux encombrés de fleurs, assistent au spectacle. Les nègres, vêtus de blanc, cravatés de rouge, ornés de chaînes énormes, font pendant au beau sexe noir. » QUATRELLE[1],

L'île de Cuba avant l'insurrection.

Les cigares.

« Il règne chez nous une ignorance bien complète et bien naïve sur les diverses espèces de tabac. Pourquoi employons-nous toujours, pour désigner les divers crus, comme nous le faisons d'ailleurs pour le thé, des désignations étrangères à leur qualité ? Nous croyons, par exemple, distinguer les espèces de thé en les appelant thé de perle, thé à pointes blanches. En réalité, cette distinction résulte de l'époque de la cueillette, et non d'une différence du cru. De même pour les cigares ; que de gens s'imaginent désigner les espèces de tabac en distinguant les londrès, les trabucos ou les impérialès ! Cette différence dans les noms ne résulte en réalité que des formes variées du cigare, et non de la qualité des tabacs. Toutes les fabriques, les bonnes comme les mauvaises, produisent des londrès, des trabucos, des exceptionnalès, des conchas et des cigares de beaucoup d'autres formes. Pour désigner complètement un cigare, il faut joindre trois expressions : la première doit indiquer la forme du cigare ; la deuxième sa fabrique ou, pour ainsi dire, son cru ; enfin la troisième doit faire connaître la couleur du cigare, c'est-à-dire le mode de sa fabrication. Ainsi, quand on dit d'un cigare : c'est un *exceptionnalès d'Upmann*, *maduro*, on a réellement et complètement désigné le cigare dont on veut parler.

» Il y a à La Havane plus de cent fabriques de cigares ; mais sept ou huit seulement sont regardées comme de pre-

1. M. L'Epine (Ernest), né à Paris en 1826, ancien secrétaire et chef de cabinet du duc de Morny à la présidence du Corps législatif, aujourd'hui conseiller référendaire à la Cour des comptes, a publié sous le pseudonyme de Quatrelle, des poésies, des romans et des pièces de théâtre.

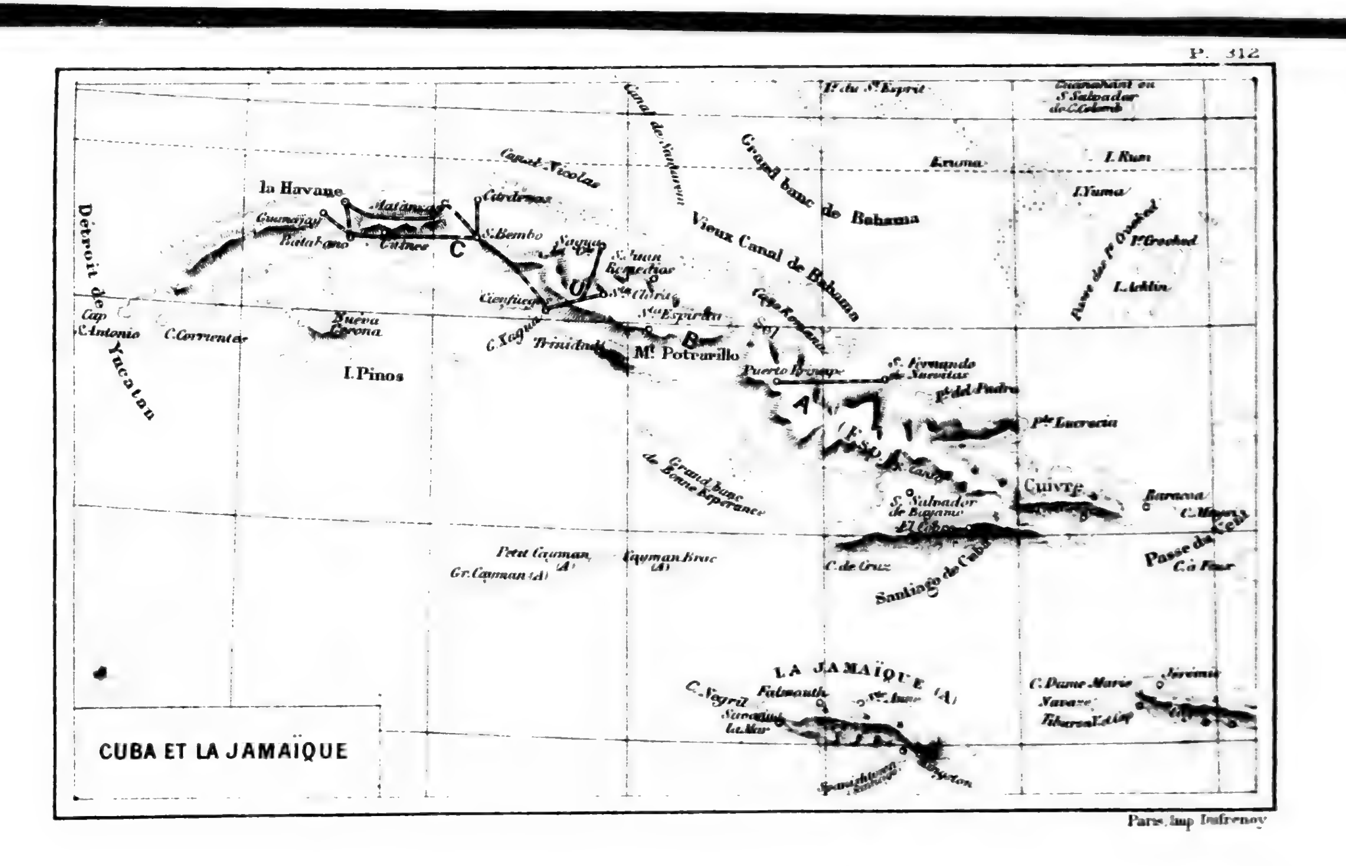
mier ordre... Les principales marques sont : Upmann, Figaro, Cabañas y Carvajal, Moralès, la Legitimidad, Villar y Villar, Partagas. Parmi les cigares les plus renommés de ces fabriques, je citerai l'*exceptionnalès* d'Upmann, le *gonzalo* de Figaro, l'*impérialès* de Cabañas, le *non plus ultra* de Moralès, le *para la noblezza* de la Legitimidad, le *regalia* de Villar y Villar. De ces cigares quelques-uns sont envoyés en France, d'autres n'ont pas encore obtenu droit de cité. Quant à la couleur, on peut les préférer *maduros oscuros* ou *colorados claros :* ceci est affaire de goût et de tempérament ; mais trouver d'un goût désagréable un seul des cigares que je viens de citer, ce serait s'avouer profane en la matière et indigne d'apprécier une des plus suaves et des plus délicates productions de la nature.

» Le cigare joue un très grand rôle à La Havane dans les relations amicales et même dans certaines affaires, dans certains traités de commerce privé. Des hommes ne s'abordent jamais sans s'offrir mutuellement un cigare; une perle qu'ils tiennent, disent-ils, du fabricant lui-même, lequel l'avait fait confectionner pour son usage personnel. A la fin du repas, surtout, il se fait un échange considérable de ces produits havanais. Chaque convive se croirait déshonoré s'il n'avait que quatre ou cinq cigares à offrir à chacun des hommes qui ont dîné non loin de lui. En dehors des femmes de la haute société créole, tout le monde fume à Cuba. La préférence même est donnée aux cigares les plus gros, les plus longs et les plus noirs. Il n'y a pas de petit garçon, de femme ou petite fille du peuple qui, de temps en temps, ne savoure ce produit havanais. On rencontre même souvent sur les places, dans ce qu'on est convenu d'appeler les promenades, des groupes de nourrices allaitant leurs bambins, et tenant en même temps dans la bouche, moitié fumant, moitié chiquant, un des plus énormes et des plus sombres cigares qui puissent voir le jour à Cuba[1]. »

V. MEIGNAN, *Aux Antilles.*

(Paris, 1878, in-18, Plon.)

1. L'usage du tabac et du cigare paraît très répandu dans le monde féminin


CUBA ET LA JAMAÏQUE
Détroit de Yucatan
Cap S. Antonio
C. Corrientes
la Havane
Matanzas
Cardenas
Batabano
Nueva Gerona
I. Pinos
Canal Nicolas
Canal de Santarem
Grand banc de Bahama
Vieux Canal de Bahama
Cienfuegos
Trinidad
Mt. Potrerillo
Puerto Principe
Grand banc de Bonne Espérance
Petit Cayman
Gr. Cayman
Cayman Brac
Cuivre
C. de Cruz
Santiago de Cuba
Passe du Vent
LA JAMAÏQUE
Falmouth
Kingston
Paris, Imp. Dufrenoy

Les fa

« Dès
ballots d
obscure e
vant leu
400 piast
manojas
plie les fe
contenan
séjourné
mectées e
du tonnea
les dévelo
coupe les
queues, a
cigares co
Les cigar

---

de toutes le
» n'y a pas
» nous ne p
» même les
» telés à de
» autre pou
» melle qui
» femme g
» les cris du
» mais l'ex
Le Paragua
« Les fem
» en tenant
» qu'il n'es
» commenc
» prendre l
nama et de
Le célèbr
guay, rapp
généreuse
dans une d
de vous l'o
tout petits
que par leu
nerife ; via

Les fabricas de tabacos (manufactures de tabacs) **à La Havane.**

« Dès qu'arrivent dans les fabriques les *manojas* (petits ballots de feuilles sèches), on les place dans une pièce obscure et fraîche du rez-de-chaussée. Là on les classe suivant leur qualité et leur valeur, qui varie de 20 à 400 piastres par 100 kilogrammes. Quand on a choisi les *manojas* qui vont servir à fabriquer des cigares, on en déplie les feuilles une à une et on les plonge dans un tonneau contenant une solution de salpêtre. Lorsqu'elles y ont séjourné le temps nécessaire pour être suffisamment humectées et adoucies, on jette l'eau et on les range au bord du tonneau afin de les faire égoutter et sécher. Ceci fait, on les développe avec soin pour ne pas les déchirer, et l'on en coupe les queues; c'est ce qu'on appelle *disbalillar*. Ces queues, avec le rebut d'autre tabac, servent à remplir les cigares communs; ce rebut est connu sous le nom de *tripa*. Les cigares se fabriquent avec une petite quantité de *tripa*

---

de toutes les parties de l'Amérique. Nous en citerons quelques preuves : « Il » n'y a pas de Paraguayenne qui ne fume, comme aucun grognard de chez » nous ne pourrait le faire. C'est un sujet d'étonnement de voir les femmes et » même les enfants de cinq ou six ans pousser leurs bouffées blanches, et at- » telés à des cigares longs de vingt centimètres, qu'ils éteignent de temps à » autre pour les rallumer peu de temps après. Il n'y a que les enfants à la ma- » melle qui s'abstiennent de tabac, et encore je me souviens d'avoir vu une » femme guaranie, son petit enfant à cheval sur la hanche, essayer d'apaiser » les cris du petit être en lui mettant entre les lèvres, non pas le sein maternel, » mais l'extrémité à demi mâchonnée de son ignoble cigare. » (L. FORGUES, *Le Paraguay*.)

« Les femmes dariénites abusent du tabac, et ont la curieuse manie de fumer » en tenant dans la bouche le bout allumé du cigare. Ces dames prétendent » qu'il n'est que cette façon de trouver du goût au tabac. L'apprentissage » commence de bonne heure; j'ai vu des bambins jeter la cigarette pour » prendre le sein de leurs mères. » (A. RECLUS, *Explor. aux isthmes de Panama et de Darien*.)

Le célèbre hygiéniste italien Paolo Mantegazza, dans son Voyage au Paraguay, rapporte que les Paraguayens aiment à pratiquer une hospitalité aussi généreuse dans ses intentions qu'ingénue dans ses dehors. Quand on entre dans une de leurs cases, aussitôt la signorita d'accourir, d'allumer un cigare et de vous l'offrir avec une tasse de maté fumant. Tout le monde fume, à part les tout petits enfants, et les femmes ne se distinguent à cet égard des hommes que par leur prédilection pour les tabacs les plus forts. (*Rio de la Plata e Tenerife; viaggi e studii. Milano*, 1877.)

et une enveloppe de bonne feuille de tabac appelée *capa*.

» Le *torcedor* est le véritable artiste en cigares. Assis à une table basse et légèrement inclinée vers lui, il étend soigneusement la *capa*, et, à l'aide d'un couteau acéré, il en tranche les différentes parties. C'est là une délicate opération, qui demande de l'adresse, du savoir et de l'expérience, car il est certaines règles qu'il faut observer pour bien partager la feuille selon ses qualités différentes. Ainsi les bords en sont considérés comme les meilleures parties, ce qui avoisine ces bords, de deuxième qualité, et ce qui se trouve près de la queue, de troisième. Prenant ensuite une certaine quantité de *tripa*, le *torcedor* la place à l'extrémité d'un de ces fragments de *capa* et le *torce*, c'est-à-dire le roule en spirale et en tord le bout. Tout ceci est fait avec une dextérité admirable. Aussi les bons ouvriers de ce genre sont-ils fort appréciés et fort bien rétribués. Les *tabaquerias* ou *fabricas de tabacos* ont une grande importance à La Havane. Les ouvriers sont en général des nègres qui se montrent très adroits et très intelligents, pleins de gaieté et parfois spirituels. Ils aiment la musique et sont musiciens à leur manière; tout en *torcendo* le tabac, ils sifflent en chœur les airs qu'ils ont pu retenir dans les promenades et à l'issue du théâtre... Parmi eux, il y a des hommes libres



Tabac.

et des esclaves... Ils sont mêlés à des Chinois qui ont aliéné leur liberté pour un temps limité d'après une convention faite en règle. »

H. Piron,
L'Ile de Cuba.
(Paris, 1876, in-18, Plon.)

Santiago de Cuba.

« Santiago de Cuba est la plus ancienne ville du pays et la première métropole des Antilles espagnoles; elle reste la capitale d'un petit monde à part, à 800 milles de la Havane, séparée du nord de l'île par de vastes solitudes...

» Santiago, qui compte plus de 20000 âmes, n'a pourtant pas l'air d'une grande ville; elle est toute en montées et en descentes, et les pluies de l'été doivent former de furieux torrents dans les rues. Le quartier voisin du port est occupé par les magasins et les maisons de commerce: ce sont d'assez grands édifices à deux étages, entourés de vastes galeries en bois peintes de couleurs vives, la plupart dans un triste état de délabrement et de saleté. Plus haut, sur la colline, dans les rues aristocratiques, les maisons ont de grandes portes cochères et des balcons de fer. La plupart des habitations sont bâties en biais sur la pente et s'échelonnent le long des rues comme les marches d'un escalier; chacune est ornée sur le devant d'une terrasse en maçonnerie qui sert à la fois de balcon, de vestibule et de corridor. Ces terrasses sont pavées en brique rouge ou en faïence de couleur et abritées par de grands auvents portés sur des piliers de bois. Des rideaux ou des tentes de cotonnades rayées pendent souvent entre les colonnes. Vers le milieu de la ville, une cathédrale assez belle s'élève au bout de la place d'Armes sur de grandes terrasses où l'on monte par des escaliers de pierre; mais c'est le grand marché qui est le plus curieux édifice et la plus agréable promenade de la ville. Il est situé sur une large et haute terrasse, semblable à un gros bastion carré; d'un côté, il se relie de plain-pied à la colline, et on l'aborde de l'autre par de grands escaliers de pierre d'une construction monumentale. La ruelle qui



passe derrière le marché présente tous les matins le spectacle le plus animé : des charrettes attelées de bœufs ou de mules, des troupes d'ânes grotesquement bâtés, des cavaliers en grands chapeaux de paille sur de petits chevaux nerveux se frayent à grand'peine un passage au milieu d'une population remuante de nègres et de gens de couleur. Des portefaix vigoureux vont et viennent avec des tonneaux, des paniers, des outres de peau de chèvre, des cages pleines de poulets. Les négresses, drapées de cotonnades légères et de mouchoirs éclatants, se pressent et se croisent en tumulte, balançant sur leur tête le panier de fruits ou de légumes qu'elles soutiennent quelquefois de leur bras arrondi comme l'anse d'une amphore. Les unes courent dans la foule sous leurs fardeaux en équilibre avec une souplesse de chat sauvage; les autres s'en vont à petits pas, les mains sur la hanche, se dandinant avec une nonchalance tout à fait gracieuse. Dans la cour même du marché et tout le long du large auvent qui l'entoure, des fruits, des fleurs, des herbes, des poteries, des cotonnades brillantes, des foulards de soie rouge et jaune, des poissons, des coquillages, des tonneaux de salaisons et bien d'autres choses sont étalées par terre autour des marchands accroupis. Il y a des piles d'oranges, d'ananas, de melons, de noix de coco, de choux panachés, de jambons, de fromages dorés, des tas d'oignons et de bananes, de mangos et d'ignames, de citrons et de pommes de terre répandus pêle-mêle à côté d'énormes bottes de fleurs. L'esplanade est si encombrée qu'on marche presque sur les étalages et qu'on risque à chaque pas de tomber sur une vieille négresse ou d'écraser un panier d'œufs. Les acheteurs s'agitent et bourdonnent incessamment comme un essaim de mouches noires : on marchande, on gesticule, on dispute, on rit, on gazouille dans le patois si harmonieux des colonies. Les formes de langage dont se servent les nègres sont également simples et enfantines dans tous les idiomes que leur ont appris leurs maîtres. Quelle différence pourtant entre le grasseyement léger de cette langue mélodieuse toute pleine de voyelles et le nasillement insupportable des nègres de langue anglaise! L'espagnol même, avec

son accentuation puissante et ses magnifiques terminaisons sonores, n'a pas dans la bouche des nègres le même charme que le français créole. On croit sortir d'une basse-cour pleine de canards et d'oies nasillardes pour entrer dans une volière peuplée d'oiseaux chanteurs.

» Deux heures plus tard, les galeries du grand marché sont redevenues désertes ; à peine quelque nègre paresseux y flâne en fumant son cigare ou dort dans un coin la tête appuyée sur son coude. C'est le moment de venir nous y promener à l'abri du soleil en regardant à nos pieds le superbe panorama du golfe. Les toitures rouges des bas quartiers de la ville se pressent au-dessous de nous dans un désordre anguleux et pittoresque ; les pignons pointus se mêlent aux terrasses, les baraques de bois vermoulues s'adossent aux solides constructions de pierre ; des arbres touffus, des plantes grimpantes, des cocotiers même y mêlent leur verdure. Plus bas, quinze ou vingt navires dorment tranquillement sur l'eau bleue. En face, quelques sommets pointus semblent boucher l'invisible passage qui conduit à la grande mer ; à droite, la baie s'arrondit autour d'un feston de collines verdoyantes où les têtes lointaines des palmiers se pressent comme un peuple innombrable. Enfin, au-dessus de cette riante lisière, s'allonge une chaîne de montagnes arides, aux flancs nus et brûlés, sillonnés de ravines profondes qui serpentent en mille replis comme sur le cône d'un volcan. Ce sont en effet des montagnes d'origine volcanique ; leur configuration seule l'atteste. Des bigarrures noires, jaunes, violacées et rougeâtres se montrent dans les âpres déchirures et les entonnoirs effondrés des anciens cratères. Ces formes rudes, ces couleurs sombres, rendues encore plus brutales par la violence du soleil, tranchent puissamment sur le bleu du ciel et donnent à tout ce brillant paysage un relief énergique et sévère. »

Ernest Duvergier de Hauranne,
Cuba et les Antilles.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1866.)

Port-au-Prince; les Haïtiens.

« Figurez-vous deux rangées de maisons, laissant entre elles un intervalle de 20 mètres; dans cet intervalle, des amas d'immondices, des cercles de tonneaux qui se redressent violemment sous vos pieds et vous meurtrissent les jambes, des écorces glissantes de mangos ou d'oranges, une poussière qui monte en gros nuages; au milieu de tout cela, des chiens et des poules, des petits cochons et des petits nègres. Jamais les immondices ne sont enlevées, leur longue accumulation a insensiblement élevé une chaussée factice, et c'est dans une ravine profonde de plusieurs pieds, que coule de chaque côté le ruisseau où tombent les eaux sales de la ville. Ce ruisseau est souvent arrêté dans sa marche par un monceau de détritus; il se répand alors en petites mares qui deviennent des lacs dans la saison des orages; bondir par dessus ces lacs constitue une gymnastique féconde en accidents. Les pluies, se précipitant de la ville haute, entraînent avec elles tant de fumier que parfois il ne reste plus le long du quai assez d'eau pour les vapeurs côtiers. Sur les fossés et les ruisseaux on a jeté, en guise de pont, des planches bientôt vermoulues: n'y posez le pied qu'avec défiance; ces planches forment autant de trappes traîtresses; elles font bascule ou se brisent. A vrai dire, les chutes présentent ici moins de danger que partout ailleurs, étant toujours amorties par un tas d'ordures.

» L'île d'Haïti est richement dotée par la nature; mieux que Cuba et la Jamaïque, elle mérite d'être appelée la reine des Antilles; le sol est d'une fertilité inouïe: à quelques mètres à peine du rivage, les couches végétales, épaisses de 3 ou 4 mètres, portent des herbes et des forêts puissantes. Quelle délicieuse excursion nous avons faite à Kinkoff et au port Jacques! La montée commence au sortir de la ville, car les collines jaillissent pour ainsi dire de la mer; derrière nous se déroule le magnifique panorama de la baie; une mer d'azur, et, paisiblement assis sur ce tapis bleu, Gonave et les verts îlots de mangliers; à gauche, les plaines et les

deux grands lacs d'eau douce et d'eau salée. Parfois nous côtoyons des ravines profondes, des précipices escarpés; tout au fond, le feuillage velouté des bananiers forme une sorte de ruisseau clair entre deux parois sombres. Les mamelons se dressent en pains de sucre couronnés de verdure et de cases pittoresques à distance. Dans un ruisseau, des négresses entièrement nues, sans le paraître, car une peau noire ressemble à un vêtement, se cachent en riant. Partout de gros lézards effrayés de notre passage se réfugient dans les arbres dont ils prennent immédiatement la livrée, verts sur la feuille, gris sur le tronc. Des frangipaniers aux fleurs parfumées bordent la route; puis apparaissent les caféiers géants; ces caféiers vieux de cent ans, vénérables arbres, donnent encore des fruits; des *figuiers maudits*, lançant autour d'eux leurs bras de pieuvre, étouffent les arbres assez imprudents pour croître à leur portée; enfin les pins succèdent aux vignes et aux orangers sauvages. Nos vaillants petits chevaux, se cramponnant aux roches avec leurs sabots non ferrés, nous portent jusqu'à une misérable cabane en bambous, dans laquelle on nous donne l'hospitalité. Notre premier soin est de faire allumer du feu : tout à l'heure nous étouffions dans la plaine; maintenant, dans nos vêtements de toile collées sur nous par une ondée, nous grelottons; le changement de climat est radical; tandis que la plaine appartient à la flore des tropiques, nous avons retrouvé ici tous nos fruits et nos légumes de France; pommiers et pêchers sont en fleurs, et l'on nous fait passer en revue des choux magnifiques et de superbes salades[1].

» Que de ressources inexploitées dans cette île privilégiée! que de richesses dans ce pays où tout le monde est pauvre! Mais le noir exècre le travail..... Nous n'avions pu nous

1. M. Francesco Pastrana signale à Puerto-Rico une égale opulence du règne végétal. Le nombre d'arbres, arbustes et plantes est extrêmement varié. On y trouve plusieurs espèces de palmiers, toutes utiles. La plus belle est le palmier royal, dont le chou est un excellent aliment pour l'homme, dont les palmes servent à couvrir les cabanes, le bois à faire des conduits d'irrigation, les feuilles à tresser des chapeaux et des nattes, et la pulpe à engraisser les porcs et la volaille. Le fruit du bananier rend encore de plus grands services pour l'alimentation des habitants des tropiques. (V. *Bulletin de la Société de géographie*, avril-septembre 1861.)

défendre tout d'abord d'une vive sympathie pour ces pauvres noirs; ces fils d'esclaves, s'administrant eux-mêmes après avoir conquis leur liberté, inspirent un certain intérêt; mais leur mollesse et leur inertie deviennent insupportables à la longue[1]. Fort heureusement pour eux, grâce à l'extraordinaire fertilité du sol, l'extrême pauvreté ici n'est jamais l'extrême misère; l'oisiveté ne tue pas. C'est principalement à l'époque des *mangos* qu'on note cet amour universel du désœuvrement : le marché de la ville est désert; les gens de la campagne sont restés chez eux ; à quoi bon marcher quelques lieues pour gagner quelques sous? n'ont-ils pas des mangos pour se nourrir? Couchés à l'ombre épaisse et fraîche des manguiers, les noirs passent ainsi la journée entière, et la journée du lendemain, et des semaines et des mois. Il serait temps en vérité de renoncer au dicton : Travailler comme un nègre[1]. »

L. et G. VERBRUGGHE,
Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.
(Paris, 1879, in-18, C. Lévy.)

Depuis la Révolution qui a donné la liberté aux noirs, la production d'Haïti non seulement ne s'est pas maintenue à son ancien chiffre, mais elle a considérablement décliné. M. Bonneau (*Haïti, ses progrès, son avenir*) cite des chiffres qui le prouvent : ainsi les revenus de la colonie, qui s'élevaient en 1789 à 15 millions de livres, étaient en 1860 de 9 millions; ils se sont un peu accrus depuis ce temps. Devant cette décadence trop manifeste, M. Bonneau gourmande l'indolence des habitants, et leur adresse cette objurgation éloquente : « Les noirs » de Cuba donnent chaque année à leurs maîtres 800 millions

1. Partout où les nègres ont été émancipés, on signale cette mollesse et cette aversion pour le travail. Dans les Etats-Unis du sud, les nègres ne travaillent pas ou travaillent peu. Ils font de la politique, livrés à la merci des *carpet-baggers* et des *scalawags*, politiciens va-nu-pieds et porte-balles qu'on leur envoie du nord pour recruter des voix. Cette situation est certainement déplorable; faut-il s'en étonner ? Comment les nègres pourraient-ils aimer le travail, dont le bâton et le carcan ont jusque-là, pour eux, accru les rigueurs? L'émancipation de la race nègre a été un immense bienfait; mais il reste aux blancs une autre tâche à accomplir : c'est de faire l'éducation des noirs, c'est de leur apprendre à user de la liberté, et après leur avoir infligé le travail forcé comme une torture durant tant de siècles, de leur faire aimer comme un bien le travail affranchi.

» de livres de sucre, 11 millions de livres de tabac, 140 mil-
» lions de cigares, 285000 barriques de mélasse, et les
» Haïtiens indépendants, les Haïtiens travaillant pour eux-
» mêmes, laissent pour ainsi dire incultes plusieurs de leurs
» plaines les plus fertiles ! Secouez donc votre torpeur, soyez
» de votre siècle, prouvez ce que vaut la liberté, soyez hommes
» et remuez d'une main vigoureuse ce sol que vous avez en-
» graissé de vos sueurs quand il appartenait à d'autres, et de
» votre sang lorsque vous en avez revendiqué la possession
» sur le champ de bataille ! »

La passion des grades, des titres, des distinctions honorifiques de toutes sortes atteint, chez les Haïtiens, la dernière limite du ridicule. « Dans l'armée, le nombre des comman-
» dants est incalculable : notre cuisinier n'est rien moins qu'un
» officier supérieur. C'est à Haïti que le mot des enfants est
» vrai : « Je veux m'engager dans les colonels ! » Tout le
» monde ici naît général... Le goût le plus bizarre les dirige
» dans le choix des noms dont ils s'affublent ; si les titres de
» noblesse conférés par Soulouque aux grands de sa cour ont
» presque disparu, s'il n'y a plus de duc de la Limonade, ni de
» comte de Trou-bonbon, il reste des Pompée, des Scævola,
» des Corneille, des Montmorency, des Morny ; nous avons
» eu la surprise d'être présentés à un certain Jésus-Christ. »

L. et G. Verbrugghe[1],
Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.

MM. Verbrugghe ont assisté à une revue militaire passée par le Président d'Haïti : « L'uniforme est rudimentaire ; les vestes,
» gros-bleu, dégarnies de boutons, bayent démesurément,
» et leurs hiatus laissent voir des poitrines larges et ruisse-
» lantes, le ventre fait un bourrelet bronzé entre la veste et
» la culotte qui s'effrange par le bas et s'arrête au-dessus de
» la cheville. Les fusils sont couleur de rouille depuis le point
» de mire jusqu'à la gâchette ; les cartouchières sont rem-
» placées par des caisses de toute nature : boîtes à cigares et
» boîtes à sardines. Quant aux généraux qui composaient l'état-

1. MM. Louis et George Verbrugghe sont fils d'un consul général de Belgique à la Havane. Voyageurs et chasseurs intrépides, ils ont parcouru en tous sens les Amériques. « Heureux hommes que ces deux frères, écrit M. A Reclus ; ils voient d'un regard et dessinent d'un trait ! » M. Louis Verbrugghe a été compagnon de MM. Wyse et Reclus dans l'isthme américain ; il est devenu chef du contentieux de la compagnie du canal de Panama. Son frère est mort en mai 1881 dans une de ses fermes, en Colombie.

» major particulier du Président, ils étaient resplendissants dans » leurs habits à la française, écarlates, bleus ou verts; plus » écarlates, plus bleus et plus verts sous un soleil étince- » lant. Le peuple admirait sans réserve leurs culottes de » casimir blanc et leurs bottes vernies, leurs sabres-empire » tout dorés, leurs tricornes galonnés, leurs panaches on- » doyants[1]. »

Saint-Thomas[2].

« Je savais, sur la foi des géographes, que Saint-Thomas n'était qu'un écueil aride dont le Danemark avait fait

---

1. « Le moins qu'on puisse être à Haïti, c'est d'être un *monsieur*, mais aussi tout le monde est monsieur. Il faut dire : M. le portefaix, M. le pick-pocket, M. le bandit. Afin de prouver immédiatement à quel point les habitants de cette république ont la manie des honneurs, j'apprendrai au lecteur que pour 18000 hommes de troupe environ que possède Haïti, au moins sur le papier, il y a presque 11000 généraux, tant de division que de brigade. » (V. MEIGNAN, *Aux Antilles*.)

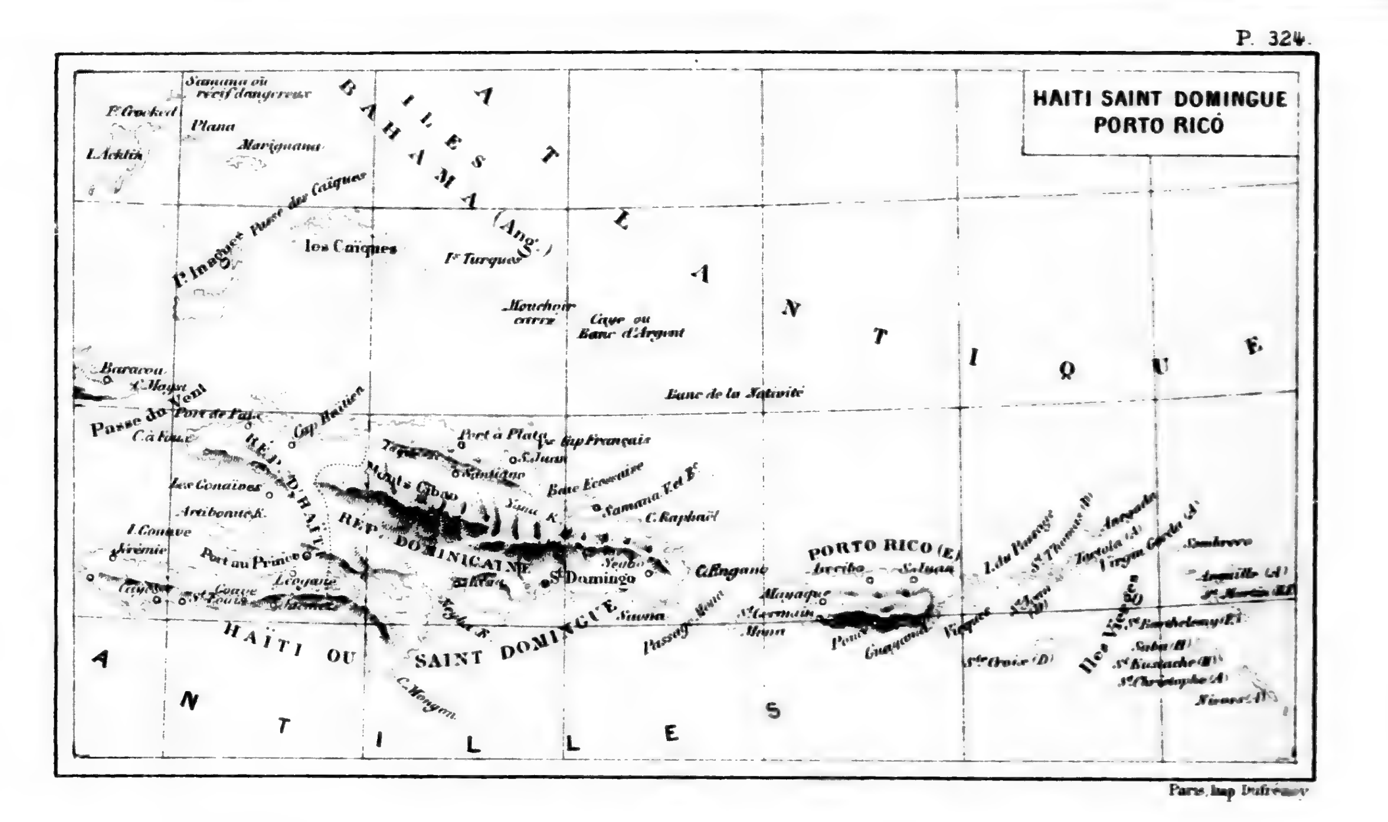
M. Duvergier de Hauranne a observé à la Martinique la même vanité naïve. « Les nègres sont d'ordinaire d'une politesse extrême. Je remarquai avec étonnement que les enfants se donnaient entre eux du « *Monsieur* » et du « *Mademoiselle* » tout comme les grandes personnes. Dans toutes les colonies françaises, les noirs sont les plus cérémonieux des hommes, et ils ne s'adressent la parole qu'avec de grandes salutations. On raconte à ce sujet une anecdote plaisante. Quand le président d'Haïti, le général Geffrard, renversa le fameux empereur Soulouque, un tambour devait donner le signal de l'insurrection. Le moment venu, Geffrard lui cria : « Roulez, tambour. » Mais le nègre obstiné lui répondit : « Moi pas rouler, si vous pas dire : Roulez, Monsieur tambour ! » (*Cuba et les Antilles.*)

2. Saint-Thomas fait partie d'un petit archipel dont les principales îles sont Sainte-Croix, Saint-Jean et Saint-Thomas. La France le posséda jusqu'en 1733 et le vendit au Danemark pour 260000 livres sterling (6500000 francs.). Les Anglais s'en emparèrent en 1801, et le restituèrent aux Danois en 1814. Le siège du gouvernement est à Christianstadt, dans l'île Sainte-Croix. Jadis, avant la navigation à vapeur, tous les bâtiments qui se rendaient d'Europe aux Antilles touchaient à Saint-Thomas, île située au centre de l'archipel, port franc, où les corsaires vendaient leurs prises à bon marché. De là, la prospérité de la ville, qui devint un des entrepôts les plus considérables de l'Amérique. La population de couleur, grâce à ces transactions actives, y devint de bonne heure intelligente, laborieuse, propre au commerce. Saint-Thomas fut la première affranchie. Les anciens esclaves y continuèrent le commerce des blancs et s'enrichirent en vendant pour leur propre compte et à gros bénéfices du sucre, du riz, des fruits, des bœufs, du bois; aujourd'hui ils étalent un véritable luxe, à l'instar de Paris. « Les femmes, dit M. Meignan, ne craignent pas d'adopter » les coupes de robes usitées l'année précédente dans le high-life parisien. » Elles choisissent de préférence des étoffes vert clair, jaune serin ou rouge » écarlate, auxquelles elles ajoutent des agréments de différentes nuances, tou » jours voyantes et peu appropriées les unes aux autres. Elles cachent leurs » cheveux crépus sous des perruques du blond le plus ardent, dont les boucles » viennent flotter sur leurs épaules décolletées, luisantes et de la teinte du » jais. Elles portent des bas de soie couleur de peau européenne, à jour, ce qui » produit sur leurs jambes un singulier arlequinage. Elles se coiffent des plus » excentriques chapeaux, ornés de plume de pie ou de paon menaçant le ciel, » et attachés par des rubans écossais qui pendent par derrière jusqu'à leurs

une station commerciale importante par une simple déclaration de franchise de droits. Cette île était même restée dans mes souvenirs d'économiste comme un exemple péremptoire de ce que peut la liberté pour créer la richesse naturellement là où elle ne saurait exister : mais j'étais loin de m'attendre à un tableau riant sur une plage que je supposais ingrate et désolée. Quelle ne fut pas ma surprise d'embrasser une enceinte circulaire d'un vert de mousse, au fond de laquelle se dressait une véritable cité orientale, distribuée et coloriée comme un décor ! L'entrée de la baie regarde le sud, ce qui nous avait forcés de faire le demi-tour de l'île pour y arriver, et la ville est adossée au nord contre la montagne principale, du haut de laquelle on découvre l'Atlantique et la route que nous venions de parcourir. Qu'on imagine trois amphithéâtres de maisons étagées sur trois mamelons d'égale hauteur, réunis par une ligne de toits rangés le long de la mer. Les maisons, blanches ou jaunes, sans cheminées, étaient presque toutes entourées de galeries et uniformément couvertes de tuiles rouges. Des panaches de cocotiers semés çà et là mêlaient leur vert de prairie à ces couleurs vivantes. Au bas de la colline de droite, où j'apercevais l'embarcadère, un petit fort surmonté du drapeau danois, — une croix blanche sur un fond rouge, — s'avançait dans la mer comme une sentinelle, muni d'une batterie de canons à fleur d'eau. Ce fort contenait une garnison de cent cinquante soldats commandés par un capitaine, force plus que suffisante pour garder une possession

---

» pieds. Qu'on se figure, au milieu de tous ces colifichets, le visage de la négresse la plus accusée couvert d'une grosse couche de poudre de riz fixée à l'aide d'un corps gras ; qu'on se figure encore ce visage devenu ainsi blanc, surmontant des épaules du noir le plus foncé, et l'on aura une faible idée du luxe préféré des lionnes riches de la ville de Saint-Thomas... Ces dames, ainsi agrémentées, vont se promener à la suite les unes des autres dans les environs de la ville, tout comme au bois de Boulogne, et c'est plaisir de voir avec quel dédaigneux sourire elles répondent à l'humble salut du jeune dandy peut-être un peu moins poudré qu'elles, mais qui fait ressortir la noirceur de son visage par un chapeau à haute forme vert pomme ou bleu turquoise, une cravate amarante et d'énormes pendeloques en or. On dit souvent en Europe que rien n'est choquant comme l'opulence sans goût. Cette phrase ne trouve pas son application à Saint-Thomas. Quand le manque de goût est poussé aussi loin, on ne peut pas se plaindre, tant on a ri. » (V. MEIGNAN : *Aux Antilles*.)



Paris, Imp. Dufrénoy

que pers
fite. La
lon du n
ionien,
tantes.

» Jus
mais, en
devinait
recouvra
dissémin
culture s
tant au
le soleil
le fléau
l'irrésist
Saint-Th
tion à l'
s'élevât
par les p
duits de
de leurs
sur l'arc
étoilé au
qué de la
marchan
consuls.
les races
plus de
plupart
Ferme..

» Les
perpend
avec de
tous les
surtout
mas, da
des gra
lui four

que personne ne convoite, parce que tout le monde en profite. La demeure du gouverneur danois couronnait le mamelon du milieu et attirait l'attention par son blanc péristyle ionien, encadré dans un fouillis d'arbustes à fleurs éclatantes.

» Jusque-là l'illusion scénique ne laissait rien à désirer ; mais, en y regardant de plus près, la stérilité de l'île se devinait bien vite sous le voile de verdure éphémère qui la recouvrait. Sauf les cocotiers, tous les autres arbres étaient disséminés et d'un aspect chétif. Pas la moindre trace de culture sur ces roches dénudées. Nous étions arrivés pourtant au plus beau moment de l'année. Deux mois plus tard, le soleil de juin devait tout dévorer, et peut-être ramener le fléau périodique de la fièvre jaune. Telle est cependant l'irrésistible puissance de la liberté, qu'il a suffi de faire de Saint-Thomas un port franc, favorisé d'ailleurs par sa position à l'entrée de la méditerranée américaine, pour qu'il s'élevât sur ce rocher une ville de treize mille âmes, visitée par les pavillons de toutes les nations, riche de tous les produits des deux mondes. Les Anglais y ont établi le centre de leurs correspondances de *steamers,* et rayonnent de là sur l'archipel entier. Les Américains y ont planté le drapeau étoilé au bout d'un rail-way de cent mètres de long pratiqué de la mer à leurs docks pour le déchargement de leurs marchandises. Toutes les nations commerçantes y ont des consuls. On y parle toutes les langues, on y coudoie toutes les races, et cet îlot, qui ne produit rien, offre certainement plus de confort, d'élégance, de véritable civilisation que la plupart des capitales des républiques voisines de la Côte-Ferme...

» Les magasins, qui s'étendent sous d'immenses voûtes perpendiculaires à la mer, sont de véritables bazars fermés avec des portes de fer, et contenant des échantillons de tous les produits de l'industrie. Tout y arrive de l'Europe et surtout des États-Unis. On prend toute l'année à Saint-Thomas, dans un établissement privilégié, des glaces venues des grands lacs du nord de l'Union. Le commerce américain lui fournit des farines, des vêtements, des meubles, des

provisions de toute espèce. L'Angleterre, l'Allemagne et la France lui expédient des étoffes, des vins, des objets de luxe et de confort. C'est à la fois un entrepôt réel et un centre de commissions pour les Antilles espagnoles et la Côte-Ferme. Chaque *packet* apporte à ses négociants un certain nomb d'achats et de ventes. Il en résulte en temps ordinaire un mouvement commercial très actif qui se traduit par la présence de navires de tous rangs, depuis le trois-mâts jusqu'au côtre, et de pavillons de toute provenance, depuis le hambourgeois jusqu'au sarde. Il en a été brisé soixante-quatre dans le port, en 1854, par un de ces ouragans des Antilles qui bouleversent les rades les plus sûres. La France figure chaque année dans ce mouvement pour environ cent cinquante bâtiments, jaugeant en moyenne 150 tonnes : c'est peu; mais il ne faut point oublier que nos colonies sont placées sous un régime spécial, qui n'est pas de nature à favoriser notre cabotage tropical. La France d'ailleurs lutte difficilement dans ces pays lointains avec le bon marché des États-Unis et de l'Angleterre. Elle y a bien conquis, comme dans toute l'Amérique espagnole, le monopole des soieries, des draps riches, des vins naturels et de quelques autres marchandises de choix ; mais elle est primée pour tout le reste par l'exportation aventureuse et universelle des Américains du nord, par les étoffes soie et coton et les draps communs de l'Angleterre, par les relations naturelles de la colonie danoise avec sa métropole et avec Hambourg, le débouché principal de la presqu'île scandinave aussi bien que de l'exportation germanique...

» Deux fois par mois, le 2 et le 17, le *packet* part de Southampton et arrive à Saint-Thomas après une traversée de quinze jours en moyenne. Là il trouve trois *steamers* de la même compagnie qui se partagent les voyageurs et les colis d'Europe et se dirigent, l'un vers Haïti et la Jamaïque jusqu'à Belize, l'autre au sud vers les Petites-Antilles, où il fait quatorze stations jusqu'à la Trinidad, le troisième vers Sainte-Marthe, Carthagène, Aspinwall, jusqu'à Grey-Town dans l'Amérique centrale ou plutôt jusqu'à Bluefield, le siège officiel de la royauté mosquite. C'est par ce dernier *steamer*

que la ligne de Southampton se rattache, en traversant le chemin de fer de Panama, aux services spéciaux du Pacifique, et dessert ainsi toute la côte occidentale de l'Amérique, de Valparaiso à San-Francisco. Les trois bâtiments reviennent ensuite à leur point de départ avec les dépêches et les voyageurs de cet immense réseau et avec les métaux précieux du Mexique et de la Californie, puis le tout est expédié en Europe avec la même régularité.

» Quand je descendis à terre pour la première fois, j'abordai au milieu d'une trentaine de négresses vêtues de robes claires, coiffées de madras et pieds nus pour la plupart, qui offraient aux passants des figues-bananes, des pastèques, d'autres fruits que je ne connaissais pas encore et des pâtisseries du pays. Ces négresses, sans être jolies, avaient toutes des yeux très doux, un grand air de bonté et des dents d'émail. Le balancement un peu théâtral de leur marche choquait d'abord et finissait par plaire, surtout quand elles portaient leur calebasse, comme une amphore, sur leur main renversée à la hauteur de leur tête. La jetée en pilotis qui sert de débarcadère aboutissait à une allée de cocotiers, dont les palmes en berceaux formaient une voûte d'ombre et de fraîcheur. A droite, un massif de lauriers-roses, de grenadiers et de jasmins d'Arabie en fleurs embaumait l'entrée du jardin botanique : c'est, je crois, la seule institution publique de Saint-Thomas, qui n'a ni bibliothèque, ni musée, ni théâtre ; encore cette création éminemment tropicale n'est-elle qu'à l'état d'ébauche. Là commençait une longue rue de deux kilomètres, parallèle à la mer, où je m'engageai résolument. C'est la rue commerçante et le boulevard de la cité, à laquelle aboutissent tous les magasins tubulaires dont j'ai parlé, et qui sert de trait d'union aux trois mamelons réguliers de la ville haute. Elle est presque droite, très propre, très fréquentée, bordée de trottoirs de dalles, et elle coupe à angle droit toutes les rues qui descendent de la montagne à la mer. Je rencontrai dans une de ces ruelles latérales le marché aux légumes qu'approvisionnent les îles voisines, notamment Sainte-Croix et Porto-Rico. J'y remarquai beaucoup de farineux énormes

de l'espèce des ignames, mêlés avec des pommes de terre, des haricots secs, des bananes, de la morue et des cannes à sucre coupées en tronçons, le tout étendu par terre devant des négresses accroupies et souriantes. Un autre marché moins important occupait plus loin une petite place carrée bordée d'une double rangée de tamariniers. J'allais ainsi devant moi, par une chaleur très supportable, retrouvant la mer étincelante au bout de chaque rue traversière de gauche, surprenant à droite, du côté de la montagne, tantôt de petits palais étagés en gradins, tantôt la perspective fuyante d'une vallée ombreuse, et jouissant par-dessus tout, avec un bien-être inexprimable, de l'air délicieux et fortifiant que je respirais à pleins poumons. »

Félix Belly,
La question de l'isthme américain.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1860.)

La Martinique : le pays et les habitants.

« La nature est admirable dans ces îles comme dans la plupart des régions tropicales. Les premiers habitants des Antilles attribuaient le charme de leur archipel aux filles de la mer, qui secouaient au-dessus des ondes leur chevelure parfumée pour attirer les pêcheurs au milieu des écueils où elles cachaient leurs palais enchanteurs et perfides. Comme d'ordinaire, la légende n'était ici que l'instinctive et poétique interprétation des phénomènes de la nature. Dans ces parages, sous le souffle régulier des vents alizés, la mer déroule avec une majesté sereine ses larges et paisibles vagues, le jour transparentes à d'étonnantes profondeurs, la nuit semées d'étincelles et de traînées phosphorescentes. Les savanes et les forêts exhalent des senteurs que la brise emporte au loin sur l'Océan comme l'encens de la terre. Au-dessus de ces rivages, le ciel déploie l'éclat incomparable de son azur, et fait succéder, par intervalles égaux, aux incendies d'un soleil presque vertical, les splendides illuminations des étoiles. La végétation ne connaît point le repos; les arbres renouvellent sans fin leurs fleurs et leurs fruits,

et traduisent en tableaux réels ces réminiscences de paradis terrestre, ces rêves de printemps éternel dont nous avons tant de peine, en notre froide Europe, à nous faire une image. Le règne animal reflète ces merveilles dans l'oiseau-mouche, le colibri, éblouissants d'or et de pourpre, de saphir et d'émeraude. Que de curiosités éveillées, que de surprises et d'émotions pour le navigateur et le voyageur arrivant de la zone tempérée! Ce n'est pas qu'aux rayons de ces magnificences il n'y ait quelques ombres. La saison des pluies, bien qu'elle survienne au plus fort des chaleurs, se montre presque aussi désagréable que notre hiver : trop souvent de violents ras de marée bouleversent les rades; les grains de mer tournent en terribles ouragans, et les tremblements de terre démolissent en un jour l'œuvre des siècles. Toutefois l'homme, par un heureux don de la Providence, oublie vite les maux passés, et ici comme ailleurs les richesses d'une terre féconde lui font supporter les inconvénients accidentels du climat.

» A juger de la Martinique par le bruit qui s'est fait autour de son nom, l'on ne soupçonnerait pas que cette île n'a guère que l'étendue d'un simple arrondissement de France, 16 lieues de long sur 7 de large et 45 de circonférence, 100000 hectares environ de superficie. Son rôle historique lui vient d'ailleurs de sa situation, la plus avancée au vent de toutes les îles, sauf la Barbade, ce qui en fait l'une des premières escales pour les navigateurs arrivant de la pleine mer. Les profondes échancrures de son pourtour, qui forment une multitude de rades, d'anses et de havres, se prolongent au milieu des terres comme des estuaires, et communiquent avec les rivières de l'intérieur; son principal port, Fort-de-France, est l'un des plus vastes et des plus sûrs de l'Amérique ; enfin elle jouit d'une admirable fertilité due au triple concours d'un sol riche, d'une humidité surabondante et d'un soleil ardent.

» Le sol, formé d'éjections volcaniques, a toute la fécondité de ces sortes de terres, avantage qui se complique, il est vrai, d'un grave péril, tant que les feux souterrains brûlent encore, comme les fumées de la Montagne-Pelée ne

le prouvent que trop. Le simple aspect de la contrée en raconte l'histoire géologique. Du nord au sud de l'île se dressent cinq ou six monts principaux, distribués en groupes rapprochés, mais indépendants, au lieu de ces chaînes prolongées qui accusent ailleurs des formations moins violentes. Les uns culminent en pitons aigus dont l'altitude dépasse 1 300 mètres ; d'autres s'étalent en crêtes étroites, parfois tranchantes, inclinées en talus roides et d'un accès difficile. A mi-hauteur de ces sommets détachés, et comme leur faisant cortège, une multitude de mornes, restes de volcans secondaires, s'abaissent en coteaux moins abrupts, les uns ombragés de forêts ou cultivés, les autres stériles et nus. Après les volcans qui ont créé ces pics, ces cônes, ces pyramides, sont venus les tremblements qui les ont disloqués, ont déchiré la croûte du sol, haché les flancs des montagnes en crevasses et en précipices : obstacles dont souffrent à la fois les communications et les cultures.

» Au-dessus d'un sol chaud et poreux, atteignant par étages successifs de grandes élévations, l'atmosphère a pu amasser ses vivifiantes fraîcheurs, grâce aux immenses nappes marines qui entourent l'archipel. Grossies de celles qui se dégagent des bouches vaseuses de l'Orénoque, ces vapeurs, poussées par les vents d'est sur les flancs et la cime des montagnes, s'y condensent en nuages et en brumes, s'y fondent bientôt en pluies dont la succession dure depuis juillet jusqu'en octobre. La quantité annuelle de pluie dépasse une moyenne de deux mètres. Après s'être dépensée en partie au profit d'une magnifique végétation forestière, cette eau bondit en cascades et forme des cours également précieux pour les campagnes et les villes, comme irrigation et force motrice. A vol d'oiseau, le système hydrographique de l'île, au lieu de ce réseau ramifié que dessinent les fleuves qui coulent à travers les assises stratifiées du globe terrestre, ne présente qu'une profusion de veines liquides, isolées et indépendantes; elles courent précipitamment du haut des monts à la mer, quand la main de l'homme ne les a pas détournées vers quelque habitation, et entraînent sur le littoral une couche épaisse d'alluvions,

qui deviennent des terres privilégiées pour la culture de la canne à sucre. »

Jules DUVAL[1],
Les colonies et la politique coloniale de la France.
(Paris, 1860, Arthus Bertrand.)

Le serpent trigonocéphale à la Martinique.

« S'il est un pays où il serait enivrant d'admirer la nature, de s'y enfoncer, de s'y perdre, de s'y abîmer, c'est bien la Martinique : il n'y faut pas songer : promenades à pied autre part que sur les routes, et encore les routes ne sont-elles pas très sûres, courses dans les bois, repos sur l'herbe, flâneries dehors, *farniente* de çà, de là, au hasard, tout cela est impossible ; le trigonocéphale fer-de-lance, reptile habitant les îles Martinique et Sainte-Lucie, et n'habitant que là dans le monde entier, veille, toujours prêt à s'élancer sur l'homme, et veille partout. On en rencontre souvent dans les environs immédiats des habitations, des villages; on en a tué beaucoup dans les jardins de l'hôpital militaire qui touche à Fort-de-France; on en a tué jusque dans la maison du gouverneur, située au beau milieu de la ville.

» Ce serpent est, d'après M. Rufz, le plus venimeux des serpents connus. Il peut atteindre la longueur de deux à trois mètres et la grosseur du poignet; il est d'autant plus dangereux qu'il ne se trahit par aucun signal. Le serpent à sonnettes avertit de sa présence par son cliquetis, le serpent corail peut être signalé facilement à cause de sa couleur; d'ailleurs ces serpents sont relativement petits, ils s'élancent rarement et l'on peut avoir quelque chance de s'en préserver à l'aide de fortes chaussures. Le trigonocéphale, au contraire, sauf peut-être par son odeur, et encore faut-il en avoir une grande habitude, ne s'annonce par rien ; il est noirâtre, sa teinte est semblable à celle de la terre ; il voyage peu, il se blottit le long des routes, dans

1. Sur M. Jules Duval, V. p. 56.

les champs de cannes à sucre, se contourne en spirale dans une position où il est dit *lové*, et attend : sur le premier gibier qui passe, fût-ce un rat, un manicou ou un homme, le serpent s'élance ; son effroyable tête peut atteindre à plus d'un mètre au-dessus du sol. La victime, une fois mordue, s'affaisse immédiatement sur elle-même et perd connaissance ; c'est au moins le cas le plus fréquent. De nouvelles morsures viennent hâter sa mort quand celle-ci n'a pas été amenée immédiatement par la première infiltration du venin... La présence du trigonocéphale à la Martinique exige, pour le coupage des cannes, un mode tout particulier. Les travailleurs se placent en rond en se dirigeant vers un centre unique. Quand le champ est réduit à un cercle de dix à douze mètres de diamètre, on cesse de travailler et l'on brûle. Les serpents effrayés se sauvent et sont exterminés[1]. »

Victor MEIGNAN[2],
Aux Antilles.
(Paris, 1878, in-18, Plon.)

Conditions hygiéniques de la classe ouvrière à la Guadeloupe.

« Les conditions de la vie ordinaire des gens de la classe aisée sont en général satisfaisantes. Grâce à un certain

1. Voici quelques renseignements qui complètent, et sur un point contredisent ceux du voyageur cité plus haut. « Cette terre serait un séjour délicieux, » n'était le trigonocéphale, un des plus venimeux serpents qu'il y ait au monde. » Il se glisse partout, dans les cultures, les champs de cannes à sucre, les » abords des maisons ; souvent il s'enhardit jusqu'à pénétrer dans les cases à la » poursuite des souris ou des rats. On en a trouvé dans les lits. La morsure de » ce reptile est presque toujours fatale ; la science ne sait pas encore en neutraliser le venin ; et quant aux vieilles négresses rebouteuses, prétendues » charmeuses, le résultat bien constaté de leurs incantations, de leurs massages, de leurs affreux bouillons d'herbes, c'est d'ajouter aux souffrances » d'un patient condamné à mourir. On ne cite point de cas authentique de » guérison. Ces terribles serpents ont parfois jusqu'à sept pieds de long. Ils » n'attaquent point l'homme et fuient au moindre bruit ; mais lorsque la malechance veut qu'on mette le pied sur un trigonocéphale engourdi par un » copieux repas, il se redresse soudain et se venge par une mortelle blessure. » Le jour, ces reptiles dorment dans leur trou ; le soir, ils vont à la maraude, » et, comme ils aiment les terrains battus, les routes et les sentiers en sont » couverts. Ni promesses ni menaces ne décideraient un indigène à sortir entre » le coucher et le lever du soleil. Toute la nuit les serpents règnent en maîtres » sur l'île. » (A. RECLUS, *Explorations à Panama et au Darien.*)

2. On doit encore à M. V. Meignan un très intéressant récit de voyage en Sibérie et Laponie, intitulé *de Paris à Pékin par terre.* (Paris, Plon, in-18, 1876.)



La Basse-Terre (Guadeloupe).

bien-être, ils ont seulement à lutter contre les causes générales de maladies inhérentes au climat et à la nature du sol. Quant aux Européens, tous employés ou militaires, ils vivent dans des conditions relativement favorables[1].

» La classe ouvrière, composée de travailleurs attachés à la terre, créoles, noirs ou métis, noirs provenant d'Afrique, Indiens, professe le plus profond mépris pour les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Cependant il y a une différence à établir entre les travailleurs libres et les immigrants engagés pour plusieurs années. Le propriétaire du sol lutte contre l'apathie ou l'ignorance de ces derniers, choisit pour l'emplacement de leurs cases l'endroit le plus salubre; veille à la construction de ces cases. Leur nourriture est fixée par un règlement administratif, à l'exécution duquel des agents spéciaux tiennent la main. Elle est conforme aux goûts et aux habitudes de ces travailleurs...

» ... Les autres ouvriers, noirs ou métis, sont en général mal logés. Partout où le noir est libre de se construire une case, il l'établit le plus souvent dans un endroit écarté, près d'un cours d'eau, et au milieu d'arbres et de bananiers, qui entretiennent sur le sol une humidité constante. Cette case, construite en planches mal jointes ou avec des gaulettes, n'a pas d'autre plancher que le sol nu; parfois un lit, mais le plus souvent des planches sur deux tréteaux ou une simple natte étendue sur la terre, voilà l'ameublement de la cabane: le hamac, si commode et hygiénique, est peu employé par le noir.

» Les cases mesurent en moyenne quatre à cinq mètres de côté et sont divisées en deux pièces; celles-ci, séparées l'une de l'autre par un cadre garni d'étoffe, n'ont comme ouvertures que la porte et une petite fenêtre que l'on ferme hermétiquement le soir. C'est là qu'habite pêle-mêle une famille, souvent nombreuse. L'atmosphère intérieure est viciée de plus par la fumée de la cuisine; l'air n'est renou-

1. Il existe à la Guadeloupe deux maladies endémiques : les fièvres paludéennes et les affections abdominales, dont la principale est la dyssenterie. Il faut joindre à ces maladies l'hépatite et de fréquentes épidémies de fièvre jaune.

velé, pendant la nuit, qu'à travers les interstices des planches qui forment la muraille extérieure, ou les intervalles qui séparent celles-ci de la toiture. Le nègre a horreur de l'air pur et frais. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est le refroidissement ; et cependant il s'y trouve exposé sans cesse, autant par cette mauvaise disposition de son logis, que par la manière dont il s'habille. Son vêtement, en effet, consiste en un pantalon de toile ou de coton : la femme est vêtue d'une simple robe, souvent en mauvais état. Les plus soigneux ont une casaque de laine, qu'ils portent aussi bien pendant la chaleur du jour que sous la fraîcheur du soir. Le nègre va toujours pieds nus : il est superflu d'ajouter qu'il ne songe guère, par les jours de pluie, à se garantir de l'eau de ciel.

» Le nègre de la campagne se nourrit mal ; souvent même sa nourriture est insuffisante et de médiocre qualité. Elle se compose de farine de manioc, de racines, de légumes et de morue. Dans la saison des fruits, il s'en nourrit presque exclusivement. Pour boisson, il n'a que l'eau et le tafia, dont il fait trop souvent abus. Il passe souvent une partie de la nuit en danses, fêtes ou excursions pour visiter des amis éloignés. Il reprend son travail le lendemain, à l'heure habituelle, sans qu'un repos suffisant ait réparé ses forces. Malgré ce genre de vie, la santé du noir est généralement bonne, lorsqu'il habite une localité salubre ; mais on comprend que les maladies épidémiques aient grande prise sur cette race. »

Dr H. Rey, médecin principal de la marine.
(*Revue maritime et coloniale*, 1878, t. LVIII.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Ardouin. *Etudes sur l'histoire de l'île d'Haïti.* — (Paris, 1853-1860, 11 vol. in-8°.)
Ardouin. *Géographie de l'île d'Haïti.* — (Paris, 1856.)
Aube (U.). *La Martinique.* — (Paris, 1882, in-8°, Berger-Levrault.)
Bonneau (A.). *Haïti, ses progrès, son avenir*, etc., *et une bibliographie.* — (Paris, 1862, in-8°, Dentu.)
Bouinais. *La Guadeloupe.* — (Paris, 1880, in-8°, Delagrave.)
Dessalles (Adrien). *Histoire générale des Antilles.* — (Paris, 1847-48, 5 vol. in-8°, France.)

DUTERTRE (R. P.). *Histoire générale des îles de Saint-Christophe, la Guadeloupe, la Martinique et autres dans l'Amérique* (Paris, 1654.)

DUVAL (Jules). *Les colonies et la politique coloniale de la France.* — (Paris, 1860, in-8°, Bertrand.)

ELDIN (Fr.). *Haïti, treize ans de séjour aux Antilles.* — (Toulouse, 1879, in-12, Lagarde.)

GAFFAREL (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, 1880, Germer-Baillière).

GUILLON (E.). *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, Librairie des publications populaires, 1881.)

HOMMAIRE DE HELL (Mme). *A travers le monde; la Martinique.* — (Paris, 1870, in-8°, Didier.)

HUC (Th.). *La Martinique.* — (Paris, 1877, in-8°, Challamel.)

LABAT (G.). *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique.* — (Paris, 1722.)

LACOUR. *Histoire de la Guadeloupe.* — (Paris, 1858, in-8°.)

LA SELVE (E.). *Le pays des nègres.* — (Paris, in-12, 1881, Hachette.)

LEPELLETIER DE SAINT-REMY. *Les colonies françaises depuis l'abolition de l'esclavage.* — (Paris, in-8°, Guillaumin.)

LEROY-BEAULIEU (Paul). *De la colonisation chez les peuples modernes.* — (Paris, in-8°, 1874, Guillaumin.)

MEIGNAN (V.). *Aux Antilles.* — (Paris, 1878, in-18, Plon.)

MOREAU DE JONNÈS. *Tableau du climat des Antilles; — Histoire physique des Antilles* (Paris, 1817-1822, 2 vol. in-8°.)

MOREAU DE SAINT-MÉRY. *Description de Saint-Domingue.* — (Paris, 1876, 2 vol. in-8°, Morgand.)

NAU (baron). *Histoire des caciques d'Haïti.* — (Paris, 1855.)

PARDON. *La Martinique, de sa découverte jusqu'à nos jours.* — (Paris, 1877, in-8°, Challamel.)

PIRON (Hipp.). *Cuba, Santiago*, etc. — (Paris, 1876, in-18, Plon.)

PORFIRIO VALIENTE. *Réforme à Cuba et Porto-Rico.* — (Paris, 1869, in-8°, Chaix.)

PROZYNSKI (B.). *Les chemins de fer à la Martinique.* — (Fort-de-France, 1880.)

RAMON DE LA SAGRA. *Histoire de l'île de Cuba.* — (Paris, 1857, in-8°, Bertrand.)

REGNAULT (Elias). *Histoire des Antilles.* — (*Univers pittoresque*, 1849).

SAINTE-CLAIRE DEVILLE. *Hypsométrie des Antilles.* — (Paris, 1864, in-4°.)

SAINT-REMY. *Pétion et Haïti.* — (Paris, 1864, 5 vol. in-18, Durand.)

VERBRUGGHE (L. et G.). *Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1879, in-18, Lévy.)

AMPÈRE (J.-J.). *La Havane et Cuba.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1853.)

D'AVRAINVILLE. *Statistique agricole et commerciale de la Martinique et de la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, février, mars 1873.)

BÉLANGER. *Essais de culture du quinquina à la Martinique.* — (*Revue maritime*, XXVIII, 1870.)

BIONNE. *La Martinique ; la Guadeloupe.* — (*Explorateur*, 1877.)

CAPITAINE. *Marie-Galante; la Désirade et les Saintes; Saint-Martin et Saint-Barthélemy.* — (*Explorateur*, 1877.)

CASPARI. *Une mission à la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, oct. 1871.)

COCHUT. *L'insurrection cubaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1869.)

DANA (R.). *Voyage à Cuba.* — (*Tour du Monde*, 1860.)

DUVAL (Jules). *La Martinique et la Guadeloupe.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1860.)

DUVAL (J.). *Belain d'Esnambuc et les Normands aux Antilles.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1864, t. II.)

DUVERGIER DE HAURANNE. *Cuba et les Antilles.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept., 1er et 15 oct. 1866.)

S.

phe, la Gua-

ce. — (Paris,

, 1879, in-12,

860, Germer-

s publications

e. — (Paris,

722.)

ette.)

l'abolition de

modernes. —

oire physique

(Paris, 1876,

(Paris, 1877,

)

, 1869, in-8°,

t-de-France,

7, in-8°. Ber-

, 1849).

4, in-4°.)

nd.)

du Nord. —

es, 15 juillet

inique et de

Revue mari-

t-Martin et

1871.)

nov. 1869.)

ux-Mondes,

— (*Bulletin*

ux-Mondes,

Not

Gravé par

OCÉAN ATLANTIQUE
(MER des CARAÏBES ou des ANTILLES)

BAIE DE LIMON

CHAGRES

COLON ASPINWALL

Gatun

Rio Gatun

Loma del Tigre

Loma del Leon

Barbacoas

Buena Vista

Bahio Soldado

Cerro Columbia 128m

GORGONA

San Pablo

Caño Quebrado

Cº de Lomalta

Bernardino

Caimito R.

CHORRERA

Cerro Tigre

Constancia

DÉPMENT DE COLON

DÉPARTEMENT DE PANAMA

SIGNES CONVENTIONNELS.

Tracé du chemin de fèr de Colon-Aspinwall à Panama

Tracé du canal à niveau projeté entre les 2 Océans, par les vallées du Rio Chagres et du Rio Grande

Nota. Les cotes d'altitude sont comptées en mètres au dessus du niveau moyen commun aux 2 Océans

Gravé par L. Sonnet

CARTE DE L'ISTHME DE PANAMA

avec Plan du chemin de fer DE COLON A PANAMA et du canal projeté.

Paris, Imp Dufrénoy

D'Et
XXXI.
Gira
navale,
Godi
interna
Du H
1er févr
Jans
Land
La S
Lepe
pagne.
Marc
Martini
Plac
Deux-M
* Past
Société
Poiri
f., juill
Quat
rure, 2
Rey
Rigg
mai 186
Rome
Leonom
Thom
(Bulletin
Taoll
2e sem.
X***.
juillet, a
X***.
juin 187
X***.
septième
X***.
gus, 7 j

Poit
géograp

---

1. L'
ment ré
triste, N
pâtre sp

D'Etroyat. *L'ouragan du 21 août à Saint-Thomas.* — (*Revue maritime*, XXXI, 1871.)
Girard de Barcerie. *Station navale des Antilles.* — (*Archives de médecine navale*, août 1874.)
Godin. *Cession de Saint-Barthélemy à la France.* — (*Revue géographique internationale*, janvier 1878.)
Du Hailly. *Les Antilles françaises.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1863, 1er février 1864.)
Jannaut. *L'île Saint-Dominque.* — (*Explorateur*, 7 oct. 1875.)
Lande (L.-L.). *Question cubaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1874.)
La Selve (E.). *La république d'Haïti.* — (*Tour du Monde*, 2e sem. 1879.)
Lepelletier Saint-Remy, *Saint-Domingue et les nouveaux intérêts de l'Espagne.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1861.)
Margry (P.). *Origine française des pays d'outre-mer; les seigneurs de la Martinique.* — (*Revue maritime*, 1878.)
Plauchut (E.). *Annexion de Saint-Barthélemy à la France.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1879.)
* Pastrana et Lavallée. *Esquisse de l'île Puerto-Rico.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, nov. 1864.)
Poirier. *Lettre écrite des îles danoises.* — (*Annales de la propagation de la foi*, juillet 1867.)
Quatrelle. *L'île de Cuba avant l'insurrection.* — (*Revue politique et littéraire*, 29 avril, 28 mai, 4, 18 janvier, 23, 30 juillet, 27 août 1881.)
Rey (H.). *Étude sur la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, 1878.)
Ricque (Camille). *Haïti et les Haïtiens.* — (*Nouvelles annales des voyages*, mai 1866.)
Romey (Ch.). *L'île de Cuba et les réformes qu'elle réclame.* — (*Journal des Economistes*, juin 1873.)
Thomassy (Raymond). *Etudes de géologie physique sur les îles Bahama.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, nov. 1864.)
Trollope (Ant.). *Voyage aux Indes occidentales.* — (*Tour du Monde*, 1860, 2e sem.)
X***. *Journal d'un naturaliste à la Jamaïque.* — (*Revue britannique*, juin, juillet, août 1853.)
X***. *L'île de Cuba, la Havane, l'insurrection cubaine.* — (*Revue britannique*, juin 1873.)
X***. *Renseignements inédits sur les flibustiers aux Indes occidentales au dix-septième siècle.* — (*Revue maritime*, 1872.)
X***. *La Martinique, son passé, sa situation actuelle.* — (*Economiste français*, 7 juillet 1877.)

CHAPITRE III

ISTHME DE PANAMA [1]

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

Politiquement, l'isthme de *Panama* dépend des Etats-Unis de Colombie; géographiquement, il fait partie de la longue bande de terre qui, sur une

1. L'œuvre immense du percement de l'isthme de Panama étant définitivement résolue, grâce surtout à la persévérante énergie de notre illustre compatriote, M. Ferdinand de Lesseps, il nous a paru utile de détacher dans un chapitre spécial les éléments principaux de cette question internationale, agitée

longueur de 2300 kilomètres, rattache l'une à l'autre les deux grandes masses péninsulaires du continent américain.

Un seul isthme, dans cette région où on en distingue un grand nombre, est plus étroit que celui de Panama; c'est l'isthme de *San-Blas*, qui n'a que 50 kilomètres, de l'embouchure du *Bayano* (Pacifique), à celle du *Nercalegua* (Atlantique). L'isthme de Panama en a 56, de la baie de *Limon* à l'embouchure du *Rio-Grande* (Pacifique). L'isthme le plus favorisé pour la faible altitude des cols est celui de *Rivas*, dans le Nicaragua, où le col de *Guiscoyol* à 46 mètres de hauteur, tandis que le col de la *Culebra*, où passe le chemin de fer de Colon à Panama, en a 82. Le littoral de l'Atlantique est bas, marécageux, bordé de palétuviers et souvent d'une épaisse ceinture de coraux (baie de Limon, et embouchure du Chagres); la côte du Pacifique est plus élevée; le *Cerro de Cabras* (500 m.), le pic de l'*Ancon* (170) se dressent au bord de la mer; sur ce rivage sont les iles très salubres des *Tabogas*, des *Naos*, *Perico*, *Flamenco*.

L'isthme est parsemé de collines et de sommets en forme de pics ou de dômes; il est difficile d'y reconnaître un faite de partage; l'arête de la Cordillère est interrompue; au nord-est, elle se relève près de Porto-Bello, au massif de *Santa-Clara* (1 000 m.) et se prolonge dans la Colombie; à l'ouest elle se termine au pic de *Trinidad* (1 500 m.) d'où se détache à travers l'isthme un contrefort oblique s'abaissant à 82 mètres, au col de la *Culebra*, lieu de passage de la voie ferrée et du futur canal interocéanique. C'est ce contrefort qui détermine la direction des deux versants.

Le versant de l'Atlantique a pour cours d'eau principal le rio *Chagres* (110 kilom.) qui descend des montagnes du nord-est, à travers des gorges étroites, et passe à *Cruces*, de là à *Matachin*, où il rencontre le chemin de fer, coule ensuite de l'est à l'ouest jusqu'à *Barbacoas*, où la voie ferrée le traverse, et du sud-est au nord-ouest jusqu'au fort de Chagres. Son cours semé de rapides jusqu'à Trinidad, est ensuite très lent jusqu'à la mer (profondeur de 4 à 5 mètres en moyenne). Ses affluents principaux, sont à droite, le *Frijole* et le *Gatun*; à gauche, le *Chilibre*, le *Quebrada*, le *Trinidad*. De grands travaux seront faits dans le but de détourner le cours du Chagres pour le passage du canal. Dans le Pacifique, à l'ouest de Panama, se jette le *Rio-Grande*, que le chemin de fer coupe également, et, près de la baie Vacca-di-Monte, le rio *Bernardino*, issu de la Sierra-Veragua.

Le climat de l'isthme est en général supportable. L'année a deux saisons, la saison sèche ou été (verano), et la saison pluvieuse ou hiver (de mai à novembre). Durant la saison sèche, la température varie entre 21 et 35 degrés, durant la saison des pluies, entre 24 et 30. L'été, la brise du nord rafraichit l'atmosphère; l'hiver, les orages journaliers tempèrent la chaleur. Le choléra et la fièvre jaune, qui ravagent souvent les régions

---

depuis trois siècles, et dont notre temps verra la solution. « L'isthme de Panama » est un point d'une importance universelle, comme l'isthme de Suez et le » détroit de Singapour: c'est un centre de croisement où se rencontrent, en » théorie au moins, les lignes commerciales menées de tous les points de la » terre. Aussi, par un acte de générosité sans exemple jusqu'à nos jours, le » gouvernement grenadin, avant de fédéraliser la république tout entière, a-t-il » fait du Panama un état presque indépendant: renonçant ainsi à ses prérogatives de suzeraineté, il a mis ce territoire sous la protection du monde » entier, et l'a proclamé un nouveau Delphes, dont tous les peuples sont les » Amphictyons. » (Elisée RECLUS, *Quelques mots sur la Nouvelle Grenade*; Bulletin de la Société de géographie, 1859, t. I.)

intertropicales, y sont inconnues[1]. La nature, dans l'isthme, est merveilleusement opulente; les explorateurs ont pu comparer les forêts vierges du Darien à celles du bassin des Amazones; la faune est très variée aussi, et le sol cache des mines d'or. Mais l'homme est inférieur à la nature; indolente et molle, la population ne saurait fournir une sérieuse armée de travailleurs. « L'Indien se plie mal, écrit M. Verbrugghe, aux exigences » d'un travail régulier; il lui manque la force physique et la force morale; » il marche sans relâche dans sa forêt, guette, tout un jour immobile, le » poisson de ses fleuves, mais il refuse de se courber pour creuser la » terre. En de rares endroits seulement, il se montre hostile, et cette » hostilité se tourne surtout contre les nègres, qui font à grand fracas » invasion dans sa forêt, frappent les arbres à caoutchouc de leurs haches » et font fuir le gibier.

» Le nègre, bien plus que l'Indien, deviendra un auxiliaire pour le percement de l'isthme; un grand nombre parmi eux sera employé utilement à l'ouverture des sentiers préalables, car leur adresse à manier le » sabre droit est merveilleux; quelques-uns le manœuvrent avec la même » dextérité de la main droite et de la main gauche, et leur rapide moulinet à courbes entrecroisées abat sans arrêt lianes et arbustes. Ils sont » excellents bûcherons et excellents mariniers. Ils guident leurs pirogues » à travers les rapides les plus dangereux, et la vigueur de leurs bras le » cède à peine à la sûreté de leur regard. Le capataz José (pendant les » expéditions dirigées par M. Wyse), chargé de couper un chemin en » droite ligne, atteignait son but par une suite de jalonnements à l'*œil*, » sans que, sur une distance de plusieurs kilomètres, la boussole accusât » une erreur sensible. » Ces noirs du Choco et du Sinu, qui sont d'excellents guides et d'admirables trappeurs, ne sont souvent que de méchants terrassiers; mais il reste à la Compagnie interocéanique une ressource qui suffira à tous ses travaux, le précieux secours des coolies Chinois qui ne se feront pas prier pour lui prêter main-forte.

L'isthme de Panama a été dès l'origine le grand chemin des émigrants aux mines d'or du Mexique et de Californie : les étapes, Panama, Gorgone, Cruces, Gatun étaient bien connues des voyageurs avant la construction du chemin de fer de Colon. Aussi toute une bande de scélérats s'était-elle formée dans l'isthme, trouvant profit à égorger et dépouiller les voyageurs isolés ou attardés. Souvent le courrier même fut attaqué; les pirogues, qui transportaient les voyageurs, étaient coulées par les mariniers eux-mêmes. Un jeune Américain de vingt ans à peine, Ran Runnell, organisa une petite troupe de batteurs d'estrade, proclama la loi de Lynch, et pendit un tel nombre de ces misérables, que les autres, perdant confiance, et ne trouvant plus assez de sécurité dans le pays, s'enfuirent et ne reparurent plus. C'était vers 1850 : l'établissement du chemin de fer a éloigné tout péril de ce genre; dans l'intérieur, les cases sont nombreuses et hospitalières, et les explorations possibles.

---

1. Il convient d'en excepter les côtes marécageuses et malsaines de l'Atlantique, notamment les environs de Chagres. Il semble qu'on ait exagéré l'insalubrité du climat de Colon, qui a pâti du voisinage de la pestilentielle cité de Chagres. (V. plus loin, page 346.)

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les exploitations et les projets de percement des isthmes.

Les premiers marins qui abordèrent aux plages d'Amérique conçurent la pensée de rompre l'étroite barrière qui sépare les deux océans. L'idée du percement de l'isthme américain naquit le jour où Vasco Nuñez de Balboa, avant tous les autres Européens, fit la traversée et découvrit la *Tuyra* (Darien) et le vaste golfe situé à son embouchure (1513). Fernand Cortès songea à couper l'isthme de Tehuantepec, et le fit explorer dans ce dessein (1522). On n'y trouva pas ce qu'on cherchait : un passage naturel maritime ou fluvial. En 1534, les excursions de Gil Gonzalès d'Avila au Nicaragua, celle de Pizarre à Panama furent infructueuses, et le conseil espagnol des Indes, intéressé à garder le monopole du commerce de l'Amérique centrale, paralysa les projets de Charles-Quint et de Philippe II : il arracha même à ce dernier un arrêt qui condamnait à la peine de mort quiconque, sans une permission expresse, remonterait les rivières de l'isthme ou présenterait un projet de réunion des deux océans.

Pendant un siècle environ, la question parut abandonnée. En 1698, l'Anglais William Paterson fonda, sur la côte du Darien, la colonie de New-Edimbourg, chercha un passage à travers la Cordillère, et au retour présenta à Guillaume III un mémoire intitulé : *les Quatre Passes de Paterson*. Les discordes religieuses entre anglicans et presbytériens, les assauts des Indiens et des Espagnols qui détruisirent les postes écossais, firent échouer tout projet. A la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, l'Amérique espagnole, après l'Amérique anglaise, s'affranchit de la domination de la métropole. Dès lors, les projets de percement de l'isthme se sont suivis sans interruption, sans lasser jamais l'attention des politiques, des savants et des commerçants.

Nous n'essayerons pas ici d'en retracer l'histoire un peu monotone, malgré de tragiques épisodes; nous nous contenterons de rappeler les principales expéditions. William Pitt proposa, en 1800, le percement de l'isthme de Nicaragua; l'opposition de John Adams, président des États-Unis, fit ajourner et abandonner l'entreprise. Sous les auspices de Guillaume Ier de Nassau, roi des Pays-Bas, le général Nerveer la reprit sans plus de succès (1829). En même temps, Simon Bolivar faisait explorer l'isthme de Panama par des ingénieurs anglais et suédois : en 1833, les ingénieurs français Sablas et Morel; en 1835, le colonel anglais Biddle, après de nouvelles études, concluaient à l'impossibilité du percement. En 1841, le général Remy de Puydt, aide de camp du roi des Belges, Léopold Ier, étudia un nouveau tracé par le Guatémala; en 1843, MM. José de Garay et Gaetano Morro proposèrent un canal par le Tehuantepec. La même année, le gouvernement de Louis-Philippe chargeait les ingénieurs Napoléon Garella et de Courtines de chercher encore, entre la ville de Panama et l'embouchure du Chagres, la ligne la plus propre à l'établissement d'une communication maritime; le rapport conclut une fois de plus à l'impossibilité de l'entreprise, faute d'une quantité d'eau suffisante pour l'alimentation permanente des trente écluses nécessaires, et faute

de ports convenables sur l'un et l'autre océan. MM. Garella[1] et de Courtines avaient d'ailleurs réussi par leurs travaux à établir d'une manière incontestable l'égalité du niveau moyen entre les deux océans; ils proposaient en outre, comme immédiatement praticable, un plan de chemin de fer interocéanique. Les deux tracés furent terminés en 1844. Une compagnie française se forma pour la construction du railway; mais la souscription du capital traîna en longueur; la révolution de 1848 survint, la concession obtenue était à son terme. Elle fut recueillie par une société américaine au nom de laquelle les ingénieurs Totten et Aspinwall construisirent la voie ferrée qui réunit Colon à Panama. (Voy. p. 358.)

Une tentative de colonisation prussienne dans le pays des Mosquitos, qui devait précéder de nouvelles recherches dans le Nicaragua, fut combattue par l'illustre de Humboldt, et n'aboutit pas (1844). Un autre projet dans la même région fit alors un certain bruit, à cause de l'homme qui le prit sous son patronage. Le prince Louis-Napoléon, alors enfermé dans la citadelle de Ham, reçut la visite de M. Castillon, chargé d'affaires des républiques du Centre-Amérique, qui lui fit part de ses projets de canal. Le prisonnier fut séduit, un officier dévoué alla explorer l'isthme, et le canal projeté reçut le nom de Napoléon. Le prince envoya à M. Thiers un long mémoire très consciencieusement élaboré, et déclara que, renonçant désormais à la politique, il n'avait plus qu'une ambition, c'était de devenir entrepreneur général du canal projeté. Le ministre ne répondit pas. Dès lors Louis-Napoléon forma un autre projet, celui de s'enfuir, et s'évada en effet de la forteresse (1846). Arrivé à Londres, il s'occupa activement du Nicaragua, et organisa même une compagnie financière pour les travaux. Tout à coup éclata la révolution de 1848; le prince crut devoir renoncer à l'Amérique; l'entrepreneur du canal devint candidat, puis président, puis empereur.

De 1845 à 1848, plus de vingt-cinq ingénieurs anglais, français, américains et suédois explorèrent l'isthme de Darien et le fleuve Atrato, sans pouvoir donner une solution pratique. Les Américains s'arrêtèrent à ce projet, et dirigèrent dans le Darien de nouvelles expéditions en 1857 et en 1861. En 1858, M. Félix Belly, mandataire d'une société française, fut chargé d'obtenir des gouvernements de Nicaragua et de Costa-Rica un privilège pour l'ouverture d'un canal. L'exploration échoua; M. Belly en a expliqué les raisons dans plusieurs travaux remarquables. Le traité de 1868 signé entre MM. Michel Chevalier et Avon, ministre des affaires étrangères à Nicaragua resta également lettre morte. Les deux voyages de M. Lucien de Puydt au Darien, accomplis avec intrépidité en 1861 et 1864, révélèrent un passage praticable dans la Cordillère, et la possibilité d'un canal sans tunnel et sans écluses.

C'est alors que les Etats-Unis, jusque-là indifférents en apparence, intervinrent dans le choix des tracés. Jaloux de voir les étrangers, et les Français en particulier, poursuivre avec ténacité ces projets de canal, ils évoquèrent la fameuse doctrine de Monroë[2], et, en 1870, le Congrès vota que le gouvernement prenait à sa charge les frais d'une étude complète et

---

1. M. Garella est mort en 1858 des suites d'une maladie contractée dans son exploration de l'isthme.

2. *Doctrine de Monroë.* — Monroë était président des Etats-Unis en 1820, lorsque se manifesta dans les conseils des monarchies de l'Europe une recrudescence des idées légitimistes, féodales et absolutistes. La Sainte-Alliance étouffa par la force toutes les tentatives d'émancipation libérale des peuples. Les Etats-Unis s'émurent

sérieuse des isthmes. Deux expéditions richement dotées furent organisées. Celle du Tehuantepec avorta; celle du Nicaragua fut dirigée par Crosmann et Hartfeld. Crosmann périt au début, dévoré par un requin; Hartfeld déclara tout projet impraticable (1871-72). Enfin, en 1872, une autre commission, sous les ordres du commandant Selfridge, fut chargée d'examiner les tracés du sud, de Panama au Darien et au Choco. M. Selfridge arrêta définitivement un tracé entre le confluent du Napipi et de l'Atrato et le Pacifique; mais ce tracé comportait douze écluses de dix pieds de chute chacune. Il n'en réussit pas moins à faire condamner le projet de M. de Puydt, en déterminant la hauteur du col de la *Tanela* découvert par notre compatriote.

Il faut mentionner encore les explorations et les tracés plus récents des Américains MM. Lull et Menocal (1876), et ceux de nos compatriotes MM. Blanchet, Pouchet et Sautereau dans la région du Nicaragua. Ces canaux ne pouvaient être construits sans écluses.

Enfin, en novembre 1876, une expédition composée de vingt membres français et étrangers, à la tête desquels se trouvait M. l'ingénieur Celler,

---

de la restauration de l'absolutisme en Espagne, craignirent pour les colonies américaines devenues indépendantes, et firent cause commune avec les républiques récemment fondées dans le Nouveau-Monde. Monroë se fit l'interprète de cette détermination dans un message adressé au Congrès, au mois de décembre 1823. La doctrine, devenue fameuse sous le nom de *doctrine Monroë*, peut se résumer dans cette formule : *L'Amérique aux Américains.* Depuis l'homme d'État qui l'avait adoptée comme une garantie, cette politique d'exclusion a été singulièrement exagérée et dénaturée par ses concitoyens qui la font servir aux intérêts particuliers de l'Union bien plus qu'aux intérêts généraux de l'Amérique elle-même. Voici la partie la plus significative du message de Monroë, où la *doctrine* est exposée : « C'est toujours avec anxiété et sympathie que nous avons » assisté au spectacle des événements qui s'accomplissaient dans cette partie du » monde d'où nous avons tiré notre origine. Les citoyens des États-Unis nourrissent les sentiments les meilleurs pour la liberté et le bonheur de leurs » semblables de l'autre côté de l'Atlantique. Tant que la guerre a subsisté » entre les puissances européennes, nous nous sommes abstenus d'y prendre » part, de même qu'à toutes les affaires qui ne regardaient qu'elles : notre politique nous le commandait. C'est seulement lorsque nos droits sont attaqués » ou sérieusement menacés que nous nous sentons blessés et que nous nous » préparons à nous défendre. Les événements qui se passent dans notre hémisphère nous touchent plus immédiatement, par des raisons qui se présentent » d'elles-mêmes à tout observateur éclairé et impartial. Le système de politique » générale des États de la Sainte-Alliance diffère essentiellement sous ce rapport de celui de l'Amérique. Cette différence procède de celle qui existe dans » les institutions respectives. Notre nation est tout entière dévouée au maintien des institutions qui ont été acquises au prix de tant d'argent et de sang, » mûries par la sagesse de nos concitoyens les plus éclairés, et à l'ombre desquelles nous avons joui d'une prospérité sans exemple. En conséquence, c'est » un hommage que nous devons à la vérité et à notre désir de continuer nos relations amicales avec les puissances alliées, de déclarer que nous considérerions comme dangereuse pour notre repos et pour notre sûreté toute tentative qu'elles feraient pour étendre leur système à une portion quelconque de » cet hémisphère. Nous nous sommes abstenus d'intervenir dans les colonies » ou dépendances réelles des différents États européens, et nous ferons de même » à l'avenir : mais pour ce qui est des États qui ont proclamé et fait prévaloir » leur existence indépendante, et dont après pleine considération, et conformément à de justes principes, nous avons reconnu l'indépendance, nous ne » pourrions regarder que comme une manifestation de sentiments hostiles aux » États-Unis toute intervention qui aurait pour objet de les opprimer ou d'en » contrôler, de quelque manière que ce fût, les destinées. »

partit sous le commandement de M. le lieutenant de vaisseau Lucien N.-B. Wyse, auquel s'était adjoint M. le lieutenant Armand Reclus[1]. Ils reconnurent les erreurs des renseignements fournis sur le Darien et portèrent leurs recherches sur les isthmes de San-Blas et de Panama. Après deux explorations accomplies à six mois d'intervalle, ils jugèrent que le tracé le plus favorable était en même temps le plus simple, celui d'une coupure à niveau sur une des parties les plus étroites de l'isthme, de la baie de Limon à la rade de Panama.

Le jour de la solution approchait. En 1875, lors du Congrès international des sciences géographiques tenu à Paris, on avait décidé la convocation, à une date postérieure, d'un jury international chargé de désigner le meilleur tracé et d'émettre un avis sur les conséquences économiques et financières de l'entreprise. Ce jury, composé d'ingénieurs, d'économistes, de géographes et d'explorateurs compétents et éprouvés, se réunit à l'hôtel de la Société de géographie de Paris, du 15 au 25 mai 1879; il pria M. de Lesseps d'accepter la présidence de ses travaux. « Un général qui a gagné une bataille ne refuse jamais d'en livrer une seconde. Je ferai pour le canal de Panama ce que j'ai fait pour le canal de Suez, » telle fut sa réponse.

On peut ramener à huit groupes différents les projets qui furent discutés dans les commissions du Congrès; la plupart furent défendus par les explorateurs et les auteurs eux-mêmes.

« 1° *Projet par l'isthme de Tehuantepec*, soutenu par M. de Garay, représentant du Mexique, de Ventosa à l'embouchure du Coazacoalco, longueur 250 kilom., avec plus de cent écluses.

» 2° *Projet du Nicaragua :* de Greytown (Atlantique) à l'anse de Brito (Pacifique), à travers les Etats de Nicaragua et de Costa-Rica, sur un parcours de 292 kilom., avec vingt-cinq écluses (MM. Blanchet, Lull, Menocal, Ammen, Belly).

» 3° et 4° *Projets de Panama :* De la baie de Limon à la rade de Panama (Nouvelle-Grenade), sur une longueur de 72 à 73 kilom.; le premier projet avec vingt-cinq écluses (M. Menocal); le second, sans écluses, avec ou sans tunnel (MM. de Lesseps, Wyse, Reclus).

» 5° *Projet de San-Blas :* Dans la partie la plus resserrée de l'isthme; de la baie de San-Blas à la rade de Chepillo (Pacifique), sur un parcours de 53 kilom., sans écluses, avec un tunnel de 16 kilom. (projet Kelley et Appleton).

» 6° et 7° *Projets du Darien méridional :* Le premier, de la rade d'Acanti au havre Darien et golfe San-Miguel à travers les Etats de Cauca et Panama, long de 125 kilom., avec un tunnel de 17 kilom. — Le second, du golfe d'Uraba au havre Darien, sur un parcours de 234 kilom. avec vingt-deux écluses (projets de MM. de Puydt et Selfrigde).

» 8° *Projet Atrato-Napipi :* Le plus méridional, du fond du golfe d'Uraba

1. Parmi les membres de l'expédition se trouvaient Olivier Bixio, fils du secrétaire du gouvernement provisoire de 1848, et Guido Musso, jeune ingenieur italien, appartenant à une des plus grandes familles de la péninsule. Le premier mourut d'une pneumonie sur les bords de la Tuyra ; le second, d'une dysenterie au retour, à quatre journées de Santander.

à l'anse de Chiri-Chiri, le long du fleuve Atrato, pour venir déboucher après un parcours de 290 kilom., et par un tunnel de 6 kilom. sur l'océan Pacifique, après avoir traversé vingt-deux écluses (projet Selfridge). »

Le principe du canal à niveau, sans tunnel ni écluses, triompha dans le Congrès. Dans la dernière assemblée générale, le secrétaire général, M. Bionne[1], résuma les travaux de toutes les sections du Congrès, et proposa au vote la formule suivante :

« Le Congrès estime que le percement d'un canal interocéanique à » niveau constant, si désirable dans l'intérêt du commerce et de la navi- » gation, est possible ; et que ce canal maritime, pour répondre aux faci- » lités indispensables d'accès et d'utilisation que doit offrir avant tout un » passage de ce genre, devra être dirigé du golfe de Limon à la baie de » Panama. »

Le vote donna les résultats suivants : 74 oui, 8 non, 16 abstentions. C'était un triomphe éclatant pour MM. Wyse et Reclus dont le projet, très légèrement modifié, était ainsi adopté; c'en était un aussi pour M. de Lesseps qui n'avait consenti à patronner que des projets de canal à niveau sans écluses ni tunnel.

Il fallait maintenant passer à l'exécution des plans. M. de Lesseps fit appel à la bonne volonté de tous, comme jadis pour le canal de Suez. La souscription ouverte en 1880 échoua : l'opposition la plus redoutable vint des Etats-Unis qui remirent en avant la fameuse doctrine de Monroë. M. de Lesseps déploya alors, malgré ses soixante-quinze ans, une activité inouïe. Il partit pour l'Amérique, fit des conférences dans toutes les grandes cités des Etats-Unis, visita Panama, Colon, explora l'isthme à son tour, défendit son projet en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en France, dans des meetings, des banquets, des réunions populaires, devant des sociétés savantes, et, à force d'entrain, d'esprit et de bonne foi, finit par convaincre ses adversaires les plus tenaces. La souscription ouverte en 1881 eut un plein succès, et les travaux commencèrent immédiatement. D'après les devis approximatifs du Congrès, les dépenses devaient s'élever environ à 600 millions, et les travaux pourraient être exécutés en huit ans.

La tâche la plus difficile et la plus coûteuse fut de réunir dans une région déserte, couverte de marais empestés et de bois impénétrables, dénuée de toutes les ressources indispensables à la vie, éloignée de tout centre de civilisation, l'immense matériel et l'armée de travailleurs indispensables pour accomplir une œuvre aussi grandiose. Les ouvriers attirés par l'appât de gros salaires, très régulièrement payés, vinrent des contrées et des archipels les plus voisins. Sur les 12800 qui furent employés dans les terrassements, chantiers et ateliers du canal en 1885, la Jamaïque en fournit 9000, la Barbade 1300, Sainte-Lucie 500, la Martinique 800, Cuba 300, la Nouvelle-Orléans 550, le Vénézuela 270, Carthagène 140. Les employés et agents principaux des bureaux et des chantiers étaient des Européens au nombre de 670 environ parmi lesquels on comptait 530 Français. La moyenne de leurs appointements, suivant les capacités,

1. M. Henri Bionne, secrétaire général de l'œuvre du canal de Panama, est mort en 1881, à New-York, au retour d'un voyage dans l'isthme.

variait de 950 à 500 francs par mois. — Quant à l'outillage, après des tâtonnements et des essais coûteux, la Compagnie du canal se chargea de le fournir, à certaines conditions, aux entrepreneurs chargés des travaux du percement.

L'accumulation des engins destinés à vaincre les obstacles de la nature dans l'isthme a été vraiment formidable. En 1886, les 22 chantiers, fonderies et ateliers échelonnés sur le parcours du tracé, pouvaient disposer de 40 dragues à vapeur, de 145 bateaux transports ou chalands de différentes dimensions, de 30 remorqueurs, 106 excavateurs, 173 locomotives, plus de 13 000 wagons ou wagonnets pour le transport des terres, 175 kilom. de voie ferrée, 130 locomobiles et machines, 500 pompes, etc. Un pareil déploiement de forces était nécessaire pour déterminer le succès. Il fallait ouvrir à travers le massif de la Culebra une tranchée à ciel ouvert, profonde de 110 mètres et longue de 14 500; créer des ports aux deux extrémités du canal; corriger la différence du niveau des marées qui, en rade de Panama, s'élèvent à 5 mètres au-dessus des marées de Colon; enfin et surtout, creuser un nouveau lit au torrent dangereux du Chagres, dont les bouches immenses barraient la route au canal, et dont le volume, à l'époque des pluies, passait brusquement de 13 mètres à 600, 1 200 et même 1 930 mètres cubes d'eau par seconde. Les ingénieurs ont résolu de l'endiguer par un barrage colossal construit à Gamboa, qui enfermera les eaux du fleuve dans un lac artificiel pouvant tenir un milliard de mètres cubes et les déversera dans l'ancien lit par des canaux de dérivation, longs de 44 kilomètres, larges de 40 mètres, profonds de 5. Aucun travail des Pharaons ou des Romains ne saurait être comparé un jour à l'œuvre du canal de Panama, si la science et l'industrie modernes, armées de capitaux, sortent victorieuses de ce combat hardi et grandiose contre une nature meurtrière[1].

Quant aux avantages qui doivent résulter de la création de cette nouvelle route interocéanique, ils dépasseront ceux du canal de Suez, et comme un nombre, en matière commerciale, a plus de valeur qu'un raisonnement, il suffit de dire que la diminution de route pour les navires allant d'Europe aux rivages de l'Amérique équinoxiale sera de 2 500 lieues marines en moyenne; pour les navires allant de New-York en Chine, elle est de 1 000; elle est de 3 500 lieues entre New-York et San-Francisco ou New-York et Guayaquil[2]. Ainsi l'idée qui s'imposait aux *conquistadores* du seizième siècle, le désir qu'a eu quiconque a jeté les yeux sur la carte des deux Amériques, de supprimer cet obstacle qui oblige les navires à d'énormes détours, vont être réalisés; la barrière qui séparait l'Europe de l'Inde a disparu, celle qui isole l'Atlantique du Pacifique va disparaître à son tour, et c'est à la France que reviendra l'honneur d'avoir assuré définitivement le succès de ces entreprises grandioses, utiles,

1. En 1888, la Compagnie du Canal, modifiant ses plans primitifs, a décidé, pour hâter l'ouverture du canal et la fin de travaux coûteux, d'établir une série d'écluses dans la traversée de l'isthme. Voy. *Six mois à travers les États-Unis et à Panama*, par M. Tissandier, in-8°, 1886, Masson; les articles de M. Molinari, *Débats*, 1886; le *Génie civil*, année 1886.

2.

Ports.	Par le cap Horn	Par l'isthme.	Abréviation.
De Londres ou Liverpool à San-Francisco.	6800 lieues	3300	3500.
Du Havre à San-Francisco.	6500 —	3200	3300.
De Bordeaux à Valparaiso.	4400 —	3000	1400.
De Londres aux îles Sandwich.	6000 —	3200	2800.
De New-York à Valparaiso.	4300 —	1600	2700.
De New-York à San-Francisco.	6400 —	1700	4700.

suivant le mot de M. de Lesseps, au bien de l'humanité et à la civilisation du monde[1].

Le climat de l'isthme. Les légendes.

« Beaucoup parmi ceux qui apportent un projet de canal interocéanique sont incapables de présenter leurs rapports détaillés, car ils n'ont jamais vu la contrée dont ils parlent ou se sont rebutés trop vite : le pays, en effet, est difficile à parcourir. Il faut, pour obtenir un résultat certain, faire preuve à tout moment d'une grande énergie de caractère et de santé; il faut lutter contre la forêt vierge, contre les hommes que l'on emploie, contre les maladies, contre soi-même. Il est presque impossible d'embrasser d'un coup d'œil la région entière; les vues panoramiques sont extrêmement rares; partout un rideau de verdure fait obstacle au regard, et ce rideau est si épais que l'on n'y peut pratiquer d'ouverture. A la suite de tâtonnements longs et douloureux, de marches et de contremarches fatigantes, de nivellements infructueux, on découvre enfin une vallée basse; et cette vallée, qui d'abord semblait favorable, s'étrangle bientôt entre des parois infranchissables : le défilé se resserre et se ferme; l'œuvre est à recommencer. On passe souvent de l'espérance au découragement, et, pour résister à tant d'alternatives, il a fallu aux chefs des expéditions un courage très calme, une foi très profonde et une volonté inflexible. Les chemins n'existent pas; la *machete,* ou grand coutelas

1. M. de Lesseps, malgré son grand âge, n'a pas hésité à faire plusieurs fois le voyage de Paris à Panama, à travers l'isthme, toutes les fois que sa présence lui a semblé nécessaire sur les chantiers, pour encourager les ouvriers et aussi ranimer la confiance des actionnaires et du public français un peu ébranlés par les attaques incessantes d'une presse hostile. On raconte qu'au mois de février 1886, toujours plein de gaîté et d'entrain juvénile, il conduisait ses hôtes de chantier en chantier : arrivé à la Culebra, le train s'arrêta devant les tranchées. M. de Lesseps sauta lestement sur le premier cheval qui se trouvait à sa portée, et, en présence des ouvriers surpris et de ses compagnons de route un peu inquiets, se lança au galop à l'assaut de la colline escarpée qui se dressait devant lui. Arrivé au sommet, il se retourna en souriant, et envoya de loin un salut gracieux aux amis qui le suivaient et aux équipes de pionniers qu'émerveillait cette folle escalade d'un vieillard de quatre-vingts ans. Un immense hourrah d'enthousiasme partit des chantiers et salua *el gran Frances, el genio del siglo,* le grand Français, le génie du siècle.

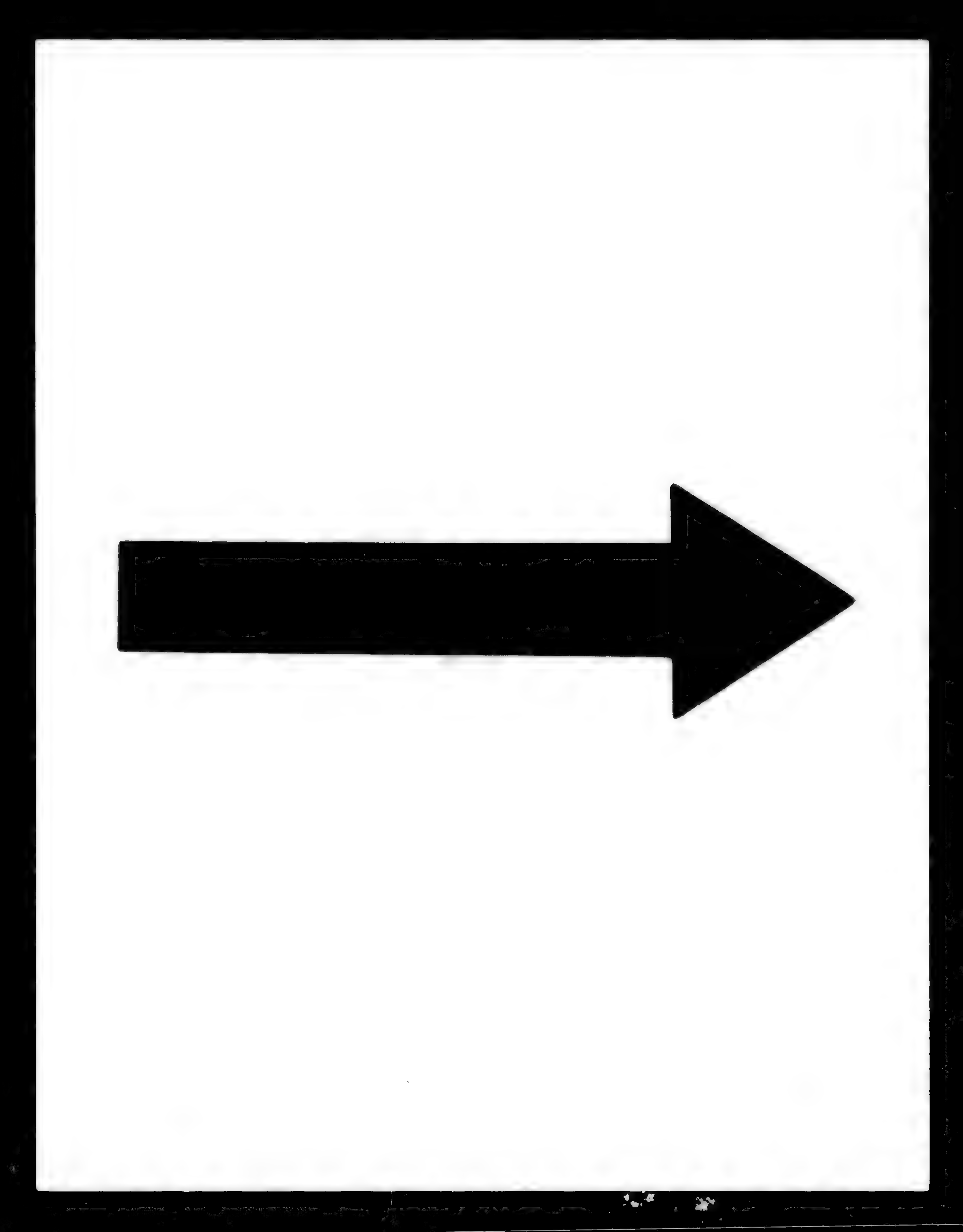
des nègres, abat les arbustes trop serrés et livre un étroit passage hérissé d'épines : instruments, vivres et munitions se transportent à dos d'homme ; on avance pas à pas ; les observations sont fatigantes toujours, périlleuses souvent ; elles se font dans l'eau, dans la vase ou sur des pentes précipitées ; l'air ne circule point sous le dôme des feuillages, la chaleur est humide et lourde ; les jours sont brûlants, les nuits sans fraîcheur. Les serpents, les fauves, nul n'y songe ; mais les insectes livrent à l'explorateur une bataille incessante : les plaies s'enveniment et deviennent plus douloureuses[1]. L'inquiétude s'empare des porteurs : la crainte des Indiens augmente chez eux, à mesure qu'ils s'enfoncent dans l'intérieur ; le chef doit calmer ces terreurs et faire taire ses propres souffrances, pour soulager celles de ses compagnons ; il doit vaincre à la fois les hommes et la nature.

» Les Européens redoutent généralement le climat de

---

1. Il n'est pas un voyageur qui n'ait maudit cent fois ce fléau des régions tropicales. Dans toutes les relations, il y a le chapitre des moustiques. M. Paul Marcoy, dans une page spirituelle et vive, en retrace le cuisant souvenir : « Cent pages de points d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, » tous les oh ! les ah ! les ouf ! les aïe ! et les hélas ! des langues humaines, » réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donneront jamais qu'une » idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage inces- » sante que vous font éprouver ces misérables insectes qui sont partout et ne » sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, » trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur » comme de votre souffrance, et vous tenant haletant sous leur aiguillon, » insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir de » ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce simoun de flèches acérées et trempées » dans un suc caustique, nous sentons un frisson courir le long de notre » moelle épinière et nos cheveux se hérisser sur notre front. Si l'Amérique » avait été découverte au temps de Dante Alighieri, et que le grand poète eût » pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait » vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents » sous l'attaque de ces insectes. » (Paul MARCOY, *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.*)

« Le naturaliste Lyonnet a passé vingt ans de sa vie à étudier la chenille » du saule. Quel statisticien nous dira les siècles des siècles qu'il faudrait pour » décrire les *cousins*, les *tipules*, les *œstres*, les *mouches*, les *taons*, toutes les » troupes si diverses d'armes et d'uniformes de cette légion d'insectes qui, dans » les pays du soleil, monte à l'assaut du roi de la création ?... Je mentionne » en passant les imperceptibles *jejenos*, les énormes *maringoas*, les *zancuos*, » ainsi baptisés d'après leurs longues pattes ; les *alu*, les *tabanos*, les *congos*, » grands taons noirs à reflets métalliques, les *bravos* et les *rodadores*, dont les » noms féroces et bourreaux indiquent suffisamment les qualités. Les *gusanos* » produisent des larves qui, noyées profondément dans les chairs, y creusent » des sillons et des trous. Un autre de ces affreux insectes pond dans le nez de » l'homme ou des grands animaux. » (A. RECLUS, *Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.*)



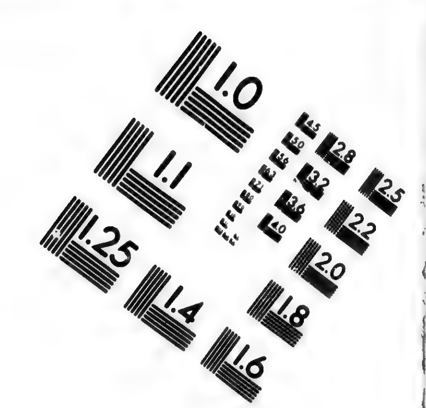
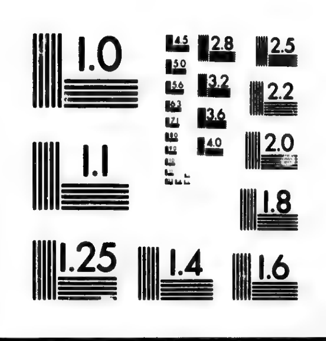


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

l'isthme[1]. Quelques-uns de ceux qui le visitèrent ont (peut-être pour se rehausser à leurs propres yeux) exagéré les fièvres et les empoisonnements paludéens de l'Amérique centrale. La construction du chemin de fer de Panama à Colon coûta la vie à quelques Chinois mal nourris, mal vêtus, surchargés de travail, traités comme des bêtes de somme. On répète complaisamment qu'un coolie est enterré sous chacune des traverses de la voie (près de 80000). La Compagnie du chemin de fer négligea longtemps de rectifier des erreurs aussi invraisemblables : n'avait-elle pas intérêt à effrayer d'autres compagnies qui peut-être lui auraient fait une concurrence acharnée? Vérification faite, les 20000 Chinois morts se réduisent à 400. Les Irlandais, grands buveurs de gin, furent beaucoup plus éprouvés. Les émigrants de Californie, forcés de traverser l'isthme de Panama, et obligés d'y séjourner plusieurs jours dans des conditions défavorables, ne redoutèrent jamais ce passage. Il est étrange que l'on ait fait à Panama, une des villes in-

1. M. de Lesseps et les promoteurs du canal de Panama se sont particulièrement appliqués à réfuter l'objection tirée du climat de l'isthme. Dans un banquet offert « au grand Français » par les fondateurs de la Société de Panama, le 24 avril 1880, M. de Lesseps disait : « Le jour où je me suis décidé à partir » pour Panama, c'est que j'étais persuadé qu'on avait beaucoup exagéré les dan- » gers du climat. Vous pensez bien que si j'avais cru exposer ma femme et mes » enfants à un danger certain, je ne les aurais pas emmenés. Ceci montre donc » ma confiance, et cette confiance a été parfaitement justifiée. Nous sommes » restés cinquante jours à Panama ; nos ingénieurs ici présents se sont organi- » sés en brigades échelonnées sur les divers points de l'isthme, que l'on peut par- » courir en trois heures... Eh bien ! pas un de nous n'a été réellement malade, » quoique, je l'avouerai, je n'aie jamais bu autant de champagne que dans mon » séjour à Panama et aux Etats-Unis. Il se peut que ce ne soit pas du cham- » pagne bien authentique, car la Champagne n'en produirait pas assez pour la con- » sommation de tous ces pays-là. Quoi qu'il en soit, tout le monde s'est parfaite- » ment porté, il n'y a pas eu de malades ; nous sommes revenus tous en bon état, » et j'espère que l'on trouvera que nous sommes la preuve vivante de la salu- » brité du climat de Panama et la preuve que le canal pourra se faire sans héca- » tombe humaine. Ce qui avait fait croire à la mauvaise influence de ce climat, » c'est que de tout temps, par cet endroit, passaient les caravanes; lorsqu'il y a » eu la fièvre d'or en Californie, il est arrivé beaucoup d'aventuriers, des gens » qui avaient des mœurs dissolues et de mauvaises habitudes, qui vivaient mal, » qui traversaient ces forêts dans des endroits marécageux, et beaucoup sont » morts. Lorsqu'on a construit le chemin de fer, il est mort un certain nombre » d'ouvriers, mais beaucoup moins qu'on ne l'a cru, et il est absurde de dire qu'il a » péri autant de Chinois qu'il y a de traverses dans le chemin de fer, ce qui ferait » à peu près quatre-vingt mille. Or les registres constatent qu'on n'a engagé que » deux mille Chinois. Il en est mort cinq cents seulement, dont la moitié se sont » suicidés. De plus, on avait engagé des Irlandais, qui ne sont pas très tempé- » rants, à ce qu'il paraît, et dont quelques-uns ont succombé. Il y a loin de ces » chiffres à ceux qu'on a répandus... »

rtropicales, à mon avis, les plus saines, une aussi détes-ble réputation.

» Certains points de la côte, il est vrai, abondent en ma-dies : Greytown, par exemple, construit au sein même des arais, entouré d'une large ceinture de mares stagnantes, t embourbé, pour ainsi dire, dans de grands espaces aseux, inondés tour à tour et exposés à un soleil ardent, où décompose une végétation abondante qui charge l'air de porules et de bactéridies vénéneuses. D'autres régions éga-ment sont fiévreuses : les bouches de l'Atrato et les fanges u Trinidad, affluent du Chagres. L'on doit admettre que la ortalité augmente avec la longueur des terrains bas et des arécages traversés ; et cette mortalité est un énorme ar-ument contre le Nicaragua[1].

» A Panama, les eaux descendent de sommets élevés ; la rgeur de l'isthme ne dépasse pas soixante kilomètres, et ligne de partage se trouve à dix lieues de l'Atlantique. 'écoulement des eaux y est donc fort rapide, les versants ont parfaitement drainés, de sorte que les marais ne peu-ent trouver place que dans les parties les plus basses de la allée et sur le rivage de l'Océan ; c'est-à-dire au confluent u rio Trinidad et sur les bords du Mindi ; leur longueur otale n'excède pas 11 kilomètres.

» Au Nicaragua, la plastique de la vallée est très diffé-ente : l'altitude du lac est si faible que les eaux de son dé-ersoir le San-Juan, et celles des tributaires de ce fleuve, doi-ent parcourir une route de 200 kilomètres pour descendre e 33 mètres ; encore cette pente est-elle inégalement épartie, et à de courts rapides très inclinés succèdent de ngs espaces plans, où les rivages sont de plain-pied et

1. On lit dans une correspondance de Panama (avril 1882) : « La mortalité a été ible jusqu'à présent parmi les travailleurs. La vie est assez facile, grâce au emin de fer de Colon à Panama, qui permet à nos Européens d'avoir du in, de la viande, des poulets, des œufs, du lait en abondance. » « Quant à ygiène, disait un ouvrier, je pense que l'on peut vivre, à condition d'oublier tièrement les mauvaises habitudes d'ailleurs, car se laisser aller à prendre des boissons alcooliques, c'est se suicider ! » La Compagnie du canal a blié le relevé mensuel des décès survenus dans son personnel ; il faut recon-ître que ces chiffres sont faits pour bannir toute appréhension. Voici ce relevé ur les premiers mois de 1882 : janvier, 1185 personnes, 4 décès ; février, 1893 rsonnes, 6 décès ; mars, 2500, et 9 décès ; avril, 2652, et 5 décès.

souvent submergés. La moindre crue du fleuve fait épancher les eaux sur de larges surfaces : ainsi s'est formée une bande de marécages qui se prolonge pendant 120 kilomètres. En outre, à peine le San-Juan a-t-il quitté la région des collines qu'il se déchiquète, pour ainsi dire, en une multitude de ruisselets qui se mêlent, s'embrouillent, s'enchevêtrent et vont, au hasard d'un terrain mal défini, se confondre avec les autres rivières paresseuses et dormeuses de la côte ; ces ramifications sans nombre forment un immense marécage de plusieurs centaines de kilomètres carrés, et Greytown, dans ce vaste bourbier, semble mériter son surnom sinistre : *Tombeau des Européens*.

» Le Darien, moins connu, passa longtemps pour un des endroits les plus malsains du globe. Les rôles sanitaires de l'expédition américaine ont détruit en partie ces préventions : plus de deux cents hommes, non acclimatés, travaillèrent, exposés aux intempéries, privés souvent de nourriture ; un seul mourut..... noyé. Les précautions médicales indiquées par l'expérience suffisent à faire disparaître presque entièrement les dangers du climat ; ces précautions sont élémentaires : ne point garder de linge ni de vêtements mouillés, se baigner fréquemment, supprimer les boissons alcooliques, manger peu et éviter tout excès..... »

Louis Verbrugghe,
Le Canal interocéanique de Panama.
(Paris, broch. in-8°, 1879, Quantin.)

Colon.

« Colon est construit sur la pointe nord-ouest de la petite île de Manzanillo, formée par un banc de coraux sur lequel sont venus s'entasser des vases et des alluvions. Cette ville, si l'on peut l'appeler ainsi, compte 4000 habitants, répartis entre deux quartiers bien distincts. L'un s'élève sur un récif madréporique, sol ferme et sec dominant la mer de plus d'un mètre, il est occupé par les blancs, agents et employés du chemin de fer, négociants, etc. Ces étrangers habitent de grandes maisons à un étage, avec larges balcons

et vérandas immenses. Les matériaux de ces bâtisses, briques, chaux, fer, bois, tout sans exception vient des États-Unis ou d'Europe, déja travaillé, façonné, prêt à être monté. Ce quartier est sain et très propre ; la largeur du terre-plein est de deux cents mètres, puis aussitôt le marais commence. Le reste de la cité, plongeant dans les fondrières, est formé de deux ou trois rangées de cases parallèles à la ligne du chemin de fer, et bâties soit sur des pilotis et des terrassements tels quels, soit sur le remblai même de la voie. Celui-ci, fort large en certains endroits, a été directement établi sur la côte ouest de l'île de Manzanillo ; outre les rangées de cases, il porte encore les différents bâtiments de service : la gare, les magasins, les quais de débarquement. La rue qui porte le nom de Front-Street est encore assez considérable, mais les deux autres ne sont bordées que de cabanes de bois à un seul étage ; le rez-de-chaussée, enfoncé derrière un large auvent, est occupé par un petit magasin de détail, bouge quelconque, cantine ou maison de jeu, le tout construit en planches de caisses à savon, à cognac, à vermout, clouées avec quelques pointes ou attachées avec des lianes ; la moindre brise du large en jette la moitié par terre. Naturellement, ces cahutes logent des nègres ; naturellement aussi, l'endroit est d'une saleté repoussante [1] ; les immondices de toutes provenances, à peine poussées à quelques pas de la porte, excitent la voracité jalouse de chiens galeux, de cochons souilleux, de rares « gallinazos. » Encore si ces derniers, grands nettoyeurs des rues, étaient plus fidèles à leurs fonctions ! Par malheur, ces vautours n'affectionnent guère Colon, et c'est à peine si on les y rencontre par groupes de trois ou quatre. Mais la gent moricaude n'y regarde pas de si près ; elle se prélasse dans cette atmosphère dange-

1. M. Laferrière (*De Paris à Guatemala*) dit que l'insalubrité de la ville fait fuir au plus vite les voyageurs. « La mer, à marée basse, laisse voir une plage » vaseuse et d'immenses crevasses pleines de débris organiques qui infectent le » voisinage et la ville. A l'intérieur, les rues sont littéralement pavées d'im- » mondices, les eaux les plus sales croupissent dans les ruisseaux ; tout cela, » sous l'action d'une température moyenne de 29 à 30 degrés, en fait un foyer » d'infection et de maladies nombreuses, que l'incurie des habitants ou des » édiles laisse subsister sans y apporter remède, ce qui serait facile cependant » avec quelques précautions et certains travaux d'appropriation. »

reuse pour la race européenne, elle se rit des miasmes paludéens, de l'ardeur meurtrière du soleil, de la chaude buée qui s'élève du sol. Entre ces deux quartiers on a creusé deux grands étangs, pour assainir la ville et drainer le marais au milieu duquel s'élève Colon. Ces étangs communiquent avec la mer et renouvellent ainsi leur eau qui, sans cela, se décomposerait et deviendrait aussi pestilentielle que les paluds environnants. Les canaux qui les unissent à l'Atlantique donnent passage à des alligators, et ces monstres purgent les bassins des détritus de toute espèce jetés par les habitants; personne ne les trouble dans ces fonctions utilitaires, nul n'inquiète leur séjour, malheureusement trop court et trop rare. Au bord même de ces pièces d'eau, sur le terre-plein du chemin de fer, se dresse, mais encore sans piédestal, un superbe groupe en bronze, Christophe Colomb présentant l'Amérique à l'Europe. C'est un cadeau de l'ex-impératrice Eugénie à un ancien président des États-Unis de Colombie, le général Mosquera, parent éloigné, dit-on, de la famille de Montijo. Colomb, droit et fier, protège de la main droite une toute petite femme nue, craintive et courbée, mais fort jolie, si jolie, qu'elle rappelle plutôt une charmante parisienne costumée en « source » qu'une Indienne trapue, lourde, aux traits écrasés. On ne peut faire à son illustre patron le reproche d'un accoutrement trop sommaire : il l'abrite sous le vaste manteau de fourrures qui lui descend jusqu'aux pieds. Ce groupe est la seule véritable œuvre d'art qu'on voie dans l'isthme de Panama. Colon a, toutefois, la gloire de posséder une colonne élevée en l'honneur des trois promoteurs du chemin de fer : MM. Aspinwall, Chaunay et Stephens (le mieux qu'on puisse faire est de n'en pas parler), et une église gothique, de style anglais accommodé à l'américaine. Si vilain qu'il soit, cet édifice, en porphyre brun-rouge, a fort grand air au milieu des maisons de bois éparses sur le récif, il peut contenir trois cents personnes, et appartient à la Compagnie du chemin de fer, qui se charge aussi d'entretenir le pasteur.

» Il n'y a point de culture à Colon : à grand'-peine on a fait pousser quelques cocotiers près des établissements de la

gare, de l'église et du phare, légère charpente de lanières et de poutrelles de tôle. Dans la ville même et sur le reste de l'îlot, on ne trouve pas d'arbre; pourtant, en plein marais, le squelette d'un immense palétuvier sert de perchoir aux quelques gallinazos qui daignent s'occuper de la voirie. Une assez belle route a été construite par la Compagnie du chemin de fer, pour permettre à ses employés de faire chaque jour leur promenade hygiénique: elle suit le pourtour de l'île et côtoie des marais boueux où le manglier, qui ne dépasse pas ici la taille d'un arbuste, cache des hordes grouillantes de caïmans sous son lacis de racines.

» Au temps de la « fièvre de l'or » et de la grande émigration en Californie, avant la crise commerciale de l'Amérique du Sud et la construction de la grande voie ferrée du Pacifique, Colon et son chemin de fer avaient une tout autre importance qu'à présent. Le mouvement des voyageurs était énorme, et bien qu'alors, comme aujourd'hui, ce lieu ne fût pour la majorité d'entre eux qu'une halte d'un jour, la cité d'Aspinwall devint le rendez-vous de musiciens, d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, sans compter les Chinois, les nègres des Antilles, les sang-métis de toute espèce : en un mot, le plus épais de la lie des deux continents. Ce fut l'égoût de la race blanche, de la race jaune et de la race noire. Toute baraque était à la fois auberge et tripot : pas un jour sans batailles, sans vols, sans coups de revolver et sans assassinats. Cette cohue s'adonnait aux plus hideuses orgies; ses excès en faisaient une proie facile pour la fièvre des marais, et la mortalité était grande parmi ces malheureux. Il n'en est plus ainsi. Nul voyageur ne s'attarde aux délices de ce séjour ; la crapule blanche a disparu, les Chinois sont partis pour d'autres lieux, la plupart des nègres sont retournés dans leurs Antilles ; il ne reste à Colon que les employés du chemin de fer, les agents des paquebots, les petits négociants en détail, des gens de couleur, population assise, aussi honnête, aussi saine de mœurs que dans toute autre ville d'Amérique. Plusieurs ont appelé leur famille ; la présence des femmes a été bienfaisante ; elle a ramené la dignité et la douceur de la vie sociale, le respect de soi-même.

Autre conséquence, et facile à prévoir, de ces divers progrès : la fièvre ne règne plus en souveraine à Colon, elle atteint seulement ceux qui s'abandonnent à l'intempérance, vice fréquent aux pays tropicaux et qui cherche son excuse dans l'ardeur du climat. Malheur au faible qui ne sait pas dompter la soif ! Il tombe dans l'ivrognerie, et bientôt, vieilli, blanchi, les yeux hagards, enfoncés, la figure amaigrie, jaune verdâtre, il traîne péniblement un esprit sans force dans un corps sans vigueur. » Armand Reclus [1],

Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.

(Paris, 1880, premier semestre, *Tour du Monde* ; *Idem*, un vol. in-18, 1881, Hachette.)

Panama.

« Panama, il n'y a pas un siècle, était une des cités les plus riches et les plus belles du monde. Les galions qui lui portaient les trésors du Pérou, le passage incessant des aventuriers et des émigrants qui se rendaient au Pacifique en faisaient le lieu d'embarquement et de débarquement le plus fréquenté de l'Amérique occidentale. Bientôt les guerres de l'Angleterre contre l'Espagne, la décadence de la métropole et surtout sa politique jalouse et tracassière vis-à-vis de ses colonies commencèrent une ruine que hâtèrent de nombreux incendies. Lors de l'émigration vers la Californie et la construction du chemin de fer isthmique, on put croire au retour de l'ancienne prospérité ; la ville était remplie de voyageurs et des milliers de navires visitaient son port. Mais l'ouverture de la ligne ferrée entre San-Francisco et les états de l'est a tari presque entièrement ces ressources nouvelles. Toutefois, la situation de Panama n'est point fâcheuse, et les habitants, trois fois plus nombreux qu'il y a

---

1. M. Reclus (Armand), frère du géographe Elisée Reclus, est né en 1843 à Orthez. Entré dans la marine en 1860, il fut en 1871 lieutenant de vaisseau ; en 1877, il a été associé avec M. Bonaparte Wyse aux explorations de l'isthme de Panama faites en vue du canal interocéanique. Il a publié sur le projet du canal des rapports et conférences, et le récit de son exploration ; il a défendu ce projet avec un grand talent et un grand succès devant le Congrès international de Paris, en 1879, et il a eu l'honneur de le faire adopter. M. Reclus reste attaché aux travaux de percement de l'isthme.

Vue de Panama.

trente ans, voient s'ouvrir devant eux un avenir de richesse, car leur ville sera le débouché du canal interocéanique sur le grand Océan.

» ..... A Panama, le rez-de-chaussée sert de cellier à provisions, à combustible, de capharnaüm pour les débarras de toute sorte; on n'habite que les appartements supérieurs. Sous ce climat torride où, dans la saison d'été, le bois est tellement sec qu'une allumette allumerait une solive, peut-on s'étonner du nombre et de la gravité des incendies? Il serait facile de renoncer à ces constructions en bois qui n'offrent guère d'avantages, mais les Panaméniens veulent rester fidèles aux vieilles habitudes : dans cette cité de bois, il n'y a pas même une pompe à incendie, et sans précaution aucune, les marchands entassent chez eux alcools, huiles, pétroles et tout autre objet combustible.

» Pourtant, Panama a grand air encore avec ses huit ou dix églises et couvents en ruines, ses palais, ses prisons, ses arsenaux d'un autre âge, ses fortifications géantes. Les murs et les fossés qui le couvraient du côté de la terre et le séparaient des lieux où s'élèvent aujourd'hui divers faubourgs, Pueblo-Nuevo, Arrabal, Santa-Ana ont été rasés, au mieux de la salubrité de la ville et de la facilité des communications.....

» ..... De tous les monuments[1] témoins de la splendeur passée de Panama, la cathédrale seule a échappé à la décrépitude. Ses tours, qui servent de phares pour l'entrée de la rade et du port, sont les plus hautes de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale. Grâce à l'assoupissement complet des forces plutoniennes dans l'isthme, elles n'ont pas bougé pendant les deux siècles de leur existence[2].....

1. L'auteur dit que la ville renferme des douzaines d'églises en ruines. « Ces » édifices et les couvents populeux qui en étaient les dépendances nous donnent » une idée de la richesse de Panama au siècle passé. Sept monastères en occu- » paient presque toute la superficie ; celui de la Conception est seul assez bien » conservé pour qu'on ait pu le transformer en hôpital ; quelques autres ont » des salles qu'on utilise comme magasins, casernes, dépôts militaires. »

2. Ces lignes ont été écrites en 1880. Un tremblement de terre vient de détruire à moitié avec la ville de Panama la cathédrale qui avait jusque-là échappé au fléau (1882). (V. la *Nature*, 4 novembre 1882.)

Après ses églises, ses couvents, ses fortifications, Panama ne possède guère de monuments rappelant le passé. Les anciennes casernes ne sont pas intéressantes, mais on peut visiter, sur la place de la cathédrale, le vieux palais où se réunissait la chambre législative de l'état souverain de Panama et le *cabildo* ou conseil municipal.....

» En comparaison de Colon, Panama est un vrai paradis. Nous y trouvons, toute faite, une société française vraiment distinguée, et un hôtel monumental, tenu par un de nos compatriotes, nous y offre tout le confort désirable. C'est, sur le bord du Grand-Océan, le plus bel établissement de ce genre en Amérique, la Californie à part. Je ne parlerai pas de son vaste salon, de ses grandes chambres ouvertes sur de larges corridors, où la fraîcheur est si délicieuse que les voyageurs peu curieux y passent tout le temps de leur séjour à Panama. Rien n'a été négligé pour augmenter le bien-être « du client » : une grande machine à vapeur y met constamment en action des appareils à glace, une buanderie, une petite usine à gaz, une boulangerie mécanique [1]. Tous les messieurs de la ville, tous les étrangers de passage se donnent rendez-vous dans le café (*bar-room*) du rez-de-chaussée, qui est la vraie Bourse de Panama, le lieu où se traitent les affaires les plus importantes. »

A. Reclus,

Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.

---

1. Les détails suivants nous indiquent, d'après M. Laferrière, ce que coûtent à Panama le confort et le bien-être du Grand-Hôtel :
« Le chemin de fer coûte 125 francs en or américain, de Colon à Panama » (72 kilom.); chaque livre anglaise de bagage, 25 centavos (1fr,25). Arrivé à » Panama, le voyageur doit payer, pour le transport de ses bagages jusqu'à la » voiture-omnibus qui le conduit à l'hôtel, 1 réal (0fr,50) chaque colis. L'omnibus » prend un demi-piastre (2fr,75) par colis, un demi-piastre par personne jusqu'au » domicile distant au plus d'un quart de lieue du chemin de fer. Je ne parle » pas du pourboire à donner en dehors au facteur ou au garçon. La vie dans » cet Eden décoré, si vous le voulez, du nom de Grand-Hôtel, coûte 3 piastres » sans vin ni glace. Or, chaque bouteille d'un vin épouvantable se vend 6 réaux » ou 3 francs. Un verre de limonade ou de bière, ou de cognac, coûte 1 réal. » On n'admet pas ici de valeurs divisionnaires. La bouteille de champagne revient à 3 piastres. Le moindre cigare, dit de Havane, mais venant, chose incroyable, de Brême ou de Hambourg, 15 centavos. En un mot, la vie matérielle à l'hôtel est fort dispendieuse, et cela s'explique par les prix élevés des » contributions. »

Le chemin de fer de Colon-Aspinwall à Panama.

« La première chose qu'on cherche à Colon, c'est le chemin de fer ; mais on ne le cherche pas longtemps : il est partout[1]. La ville elle-même n'a pas d'autre raison d'existence que cette création de l'audace américaine. Il n'y a que 14 lieues en ligne droite d'Aspinwall à Panama, quoique le chemin de fer mesure 72 kilomètres ; mais ces 14 lieues avaient arrêté dix jours dans les marais du Rio-Chagres les indomptables aventuriers qui, en 1670, sous la conduite de Morgan, enlevèrent Panama et ses trésors.

» Aspinwall est une ville américaine qui n'appartient que nominalement à la Nouvelle-Grenade, et qui gardera à juste titre le nom de son véritable fondateur, M. Aspinwall, l'un des hommes les plus remarquables des États-Unis. La seule habitation un peu considérable de la ville est la résidence du surintendant du chemin de fer, espèce de casbah à murs blancs entourée de palmiers, qui débouche sur le *wharf* des *steamers* américains. A l'autre bout de la plage s'élève la gare, bâtie en pierres de taille, avec une toiture supportée par une charpente en fer, et fermée par des portes de fer peintes en rouge. Les rails occupent toute la largeur de la berge, et forment eux-mêmes la rue principale, la promenade et le boulevard d'Aspinwall. Les maisons qui bordent ce boulevard sont, comme toutes celles de la ville, bâties sur les terrains de la compagnie qui accorde aux habitants, non des titres de propriété, mais des concessions de jouissance, payées très cher et révocables à volonté. Ce seul fait

---

1. Le premier projet du chemin de fer de Colon à Panama fut confié en 1843 à un ingénieur des mines, M. Garella. Les événements de 1848 amenèrent la dissolution de la société. Une autre se forma en 1849, après la découverte de l'or en Californie. L'exécution des travaux, dirigée par les ingénieurs américains Totten et Trautwim, dura cinq ans (1850-55). Le port de Chagres, insalubre et dangereux, d'abord choisi comme lieu de débarquement pour le matériel, les marchandises et les ouvriers, fut abandonné et remplacé en 1852 par le nouveau mouillage de la baie de Limon, auquel les Américains ont donné le nom d'un de leurs ingénieurs, Aspinwall, et le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, celui de Colon, en souvenir du grand navigateur.

donne la mesure du rôle joué par le chemin de fer à Aspinwall. Il est le véritable roi du pays, et roi à la façon de Méhémet-Ali[1], possédant le sol, employant les bras, fixant à sa guise le tarif de ses services, règlant même, par des notifications qui font loi dans les républiques voisines, le cours et le change des monnaies.

» Malgré toutes ses exigences et malgré l'élévation du tarif commercial (de 100 à 300 fr. la tonne) qui entrave la circulation des marchandises, le chemin de fer d'Aspinwall est encore la providence du pays. Il occupe, avec un salaire de 5 francs à 7 fr. 50 par jour, toute une population flottante de nègres, d'Européens, d'Américains répandus sur tout le parcours. Dans la ville, il a pour ouvriers permanents trois ou quatre cents individus sur trois mille, et il enrichit tous les autres par le commerce. Son action, d'ailleurs, est universelle et se fait sentir d'un bout à l'autre du versant occidental de l'Amérique. C'est grâce à lui que la compagnie anglaise de Southampton et les compagnies rivales de New-York ont pu organiser des services de *steamers* qui vivifient toutes ces côtes, et régularisent les relations du Pacifique avec les États-Unis et avec l'Europe. Ce sont là des titres de premier ordre qu'on ne peut passer sous silence, et si le chemin de fer de Panama paie chaque année 40 ou 60 °/o à ses actionnaires, il ne leur donne que la juste rémunération d'une courageuse initiative, dont les résultats toujours grandissants témoignent des bénéfices promis à de plus vastes entreprises.

» Il faut, du reste, lui rendre cette justice qu'il ne mérite plus aujourd'hui les appréhensions dont il fut l'objet dans le principe. Construit d'abord à la hâte[2], dans des conditions

---

1. Méhémet-Ali, premier vice roi et réformateur de l'Égypte (1805-1844), avait confisqué à son profit toutes les terres, et s'était fait l'unique propriétaire du sol égyptien.

2. Au lieu de construire définitivement la voie, on ne s'occupa d'abord que d'établir rapidement la communication entre les deux océans. « Sur des remblais à peine tassés, dit M. Reclus, on plaçait des rondins empruntés aux arbres de la forêt, sans même se donner la peine de les couvrir de ballast; au moyen de madriers non équarris ou de simples échafaudages, on franchissait les marais, les ruisseaux, le Chagres lui-même dont le lit a plus de 200 mètres d'ampleur à l'endroit où le chemin le traverse. »

singulièrement difficiles, il a été le théâtre de nombreux sinistres ; encore avait-il sacrifié bien des vies d'hommes pour obtenir un premier passage à travers des marécages mortels, dont le sol fangeux se dérobait à toute consolidation. Les travaux ultérieurs de la compagnie ont fini par créer un véritable sol factice, et, à défaut d'ouvrages d'art que le génie américain ne comporte pas, on a réalisé sur plusieurs points des améliorations considérables. C'est ainsi qu'à la station de Barbacoas, à peu près au milieu de l'isthme, des ponts de bois plusieurs fois emportés ont été remplacés par un pont de fer de 4 à 500 mètres de longueur et importé de New-York. Il ne faut cependant demander à ce chemin ni grande vitesse ni confort; il n'y a, comme aux États-Unis, qu'une seule classe pour les voyageurs, et chaque wagon doit contenir soixante personnes assises sur des sièges de bois. Rien de plus démocratique, mais on passe, et, pour les soixante mille émigrants qui chaque année vont en Californie ou en reviennent par cette voie, l'essentiel est de passer. Peu d'entre eux songent même à jeter un coup d'œil sur le panorama vraiment pittoresque et parfois effrayant de la route[1].

» Ce qui limitera néanmoins, quoi qu'on fasse, le développement de ce coin de terre, si bien placé pour servir de trait d'union aux deux océans, c'est l'insalubrité du climat. Cette insalubrité a été jusqu'ici le grand épouvantail de l'émigration; elle a même frappé de discrédit des régions voisines, comme l'Amérique centrale, qui se trouvaient dans

1. « Sur tous les points réservés aux embarquements, le voyageur qui veut » prendre le train place ses bagages sur une large plate-forme à hauteur des » wagons; il manœuvre lui-même le signal, et le convoi s'arrête. Pour descendre, il prévient le chef de train, qui le fait déposer à l'endroit voulu. De » cette façon, la compagnie réalise des économies et le service n'en va pas plus » mal : à chacun de se tirer d'affaire.
» A Colon et à Panama, la ligne est en pleine rue; un coup de cloche avertit » que l'heure est près de sonner, un second qu'on va partir, un troisième qu'on » part. Monte qui veut. Les wagons, très allongés, sont ouverts aux deux bouts, » et sans portières. En route, les employés demandent les billets : si quelqu'un » est en fraude, le train s'arrête et débarque le mauvais plaisant... Aucune » barrière n'isole les lignes, et les troupeaux s'y promènent à volonté : on » ralentit la vitesse, la locomotive siffle pour les prévenir et les prier de faire » place; les récalcitrants sont versés à droite et à gauche par la « cage à bœufs », » grand treillage en forme de soc de charrue qui les écarte sans trop de dommage. » (A. Reclus.)

des conditions climatériques diamétralement opposées. La vérité est qu'à Panama comme à Aspinwall, comme sur plusieurs autres points de la côte néo-argentine, la saison des pluies amène des fièvres intermittentes qui dégénèrent bien vite en fièvres pernicieuses dont l'effet est quelquefois foudroyant. Dès les premiers temps de la conquête, ce fléau régulier provenant de l'inondation des terres basses, qu'un soleil de feu transforme en foyers d'infection, avait donné une terrible réputation à ces parages. La ville de Porto-Bello, où se chargeaient les galions de l'Espagne, était abandonnée huit mois de l'année, sous peine de mort, par sa population de marchands et d'aventuriers. Je ne parle pas de la fièvre jaune, cet autre visiteur impitoyable qui, de temps immémorial, a promené sa torche lugubre des Antilles au fond du golfe mexicain, de la Nouvelle-Orléans à la Havane. Les marais vaseux du Rio-Chagres gardent le secret de bien des victimes allemandes, irlandaises, chinoises même, dont le chiffre ne sera jamais connu. Quant à Aspinwall, il est bâti tout entier sur pilotis, le plancher des maisons élevé à un mètre du sol pour laisser libre carrière à l'inondation périodique. Il y a donc au moins deux mois de l'année où toutes les maisons plongent dans l'eau comme les kiosques chinois de la rivière de Canton, à l'exception de la chaussée du chemin de fer et de quelques autres passages nécessaires. Qu'on juge de ce que doit engendrer de miasmes délétères cette incubation de détritus végétaux et animaux par une chaleur de 30 à 35 degrés Réaumur. Telle est pourtant la double fascination de la liberté et du soleil que le séjour d'Aspinwall, en dehors même de leur intérêt, paraît très supportable à ceux qui l'habitent. Je n'y ai vu, pour moi, qu'une admirable végétation, une large abondance de toutes choses, une population mélangée où le bien-être domine, et la lutte toujours sympathique de l'homme contre la nature. »

Félix BELLY[1],
A travers l'Amérique centrale.
(Paris, 1867, 2 vol. in-8°, Cherbuliez.)

1. M. Félix Belly est un des explorateurs qui se sont le plus dévoués dans

Les alligators du Darien.

« Nous mouillâmes à l'île des Alligators, entourée de vasières, où un nombre fort respectable de caïmans vinrent se prélasser au soleil. Autant que possible ce saurien ne reste à l'eau que le temps de s'y procurer son dîner. Il aime passionnément la chaleur; sa jouissance suprême est de s'allonger paresseusement sur une plage ferme et consistante; cette grève sableuse étant, à plusieurs kilomètres en amont et en aval, la seule qui réponde à ces exigences, les seigneurs caïmans s'y donnent rendez-vous de très loin. Ici, les forts et puissants dévorent volontiers les petits, et nul individu de moins de 4 mètres n'oserait se présenter à cette assemblée de gros mangeurs. Les vénérables patriarches ont toute la place nécessaire à leur sieste. En ce « lieu d'élection, » la rivière, resserrée par l'île, forme un coude très brusque, l'eau est profonde, les berges immergées de la rive droite sont à pic, et probablement criblées de cuevas superposées comme les niches d'un cimetière espagnol. La *cueva* est un trou très étroit que l'animal se creuse et où il n'entre qu'à reculons. Il s'y cache tout entier, c'est là qu'il guette patiemment sa proie. On trouve surtout ces excavations dans les « charcos », gours profonds où tournoient les remous; partout ailleurs il n'y a pas de caïmans : on peut nager et plonger sans crainte. Puis, si défendus qu'ils soient par leur cuirasse à l'épreuve de la balle, malgré leur mâchoire formidable, la vigueur de leurs membres et la force de leur queue dont un coup briserait l'embarcation la plus solide, ces sauriens sont si lâches, qu'ils ne s'attaquent jamais à l'homme. Les pêcheurs de manatis (lamantins), à la Lama de Cristal, dans les lagunes de Cacarica, m'ont conté ce qui suit : s'étant aperçus que d'énormes alligators profitaient de leur sommeil pour leur enlever des lanières de chair en train de boucaner, ils se mirent en garde et

---

notre siècle à l'œuvre d'un canal interocéanique. Pour avoir échoué, son entreprise n'en a pas moins contribué à préparer la solution du problème, et ses récits restent parmi les plus intéressants à consulter sur les ressources et les beautés naturelles de l'isthme central américain.

chassèrent les maraudeurs à grands coups de bâton. On dit ici qu'ils se laissent manger la queue par le tigre sans remuer ni pied ni patte, et qu'au seul cri du maître félin c'est à qui plongera le plus vite pour gagner sa cueva. Les deux Verbrugghe, mes braves amis, pour qui l'Amérique, si grande qu'elle soit, n'a plus guère de secrets, m'apprennent que ce dire se retrouve partout.

» On assure que les alligators ont une longévité extraordinaire et qu'ils ne cessent jamais de grandir : arrivés à un certain âge, ils se couvrent de mousse verdâtre, de verrues et d'excroissances, ils ressemblent alors à s'y méprendre à quelque vieille souche envasée. Moins agiles, ils ne peuvent plus happer facilement le poisson au passage, et, pressés par la faim, ils deviennent dangereux pour le bétail et même pour l'homme. Un certain Juan de Pinoyana, frère d'un de nos macheteros, naviguant dans une pirogue, vit tout à coup un de ces alligators se précipiter sur lui, son énorme gueule entr'ouverte. Instinctivement, il épaula son fusil et tira ; il se retrouva barbotant dans l'eau, sa pirogue brisée; par bonheur le coup était parti, et le monstre, blessé ou surpris, l'avait laissé gagner la rive à la nage. Sur le Bayano, près de Jésus-Maria, plantation de cannes à sucre du docteur Cratochvill, un caïman de neuf mètres de long et de deux pour le moins de tour, obligeait les habitants du village à se tenir constamment en garde; malgré toutes les précautions, il en dévora deux. Quand un homme s'aventurait seul dans une pirogue, l'alligator rôdait tout autour, puis posait la patte sur le plat-bord pour la faire chavirer; si une canoa était au mouillage, on le voyait tout près, levant au-dessus de l'eau ses épaules et sa gueule énorme, pour flairer la chair fraîche. Une balle bien dirigée délivra le pays de ce terrible commensal. Quand un de ces vieux scélérats devient dangereux, on s'en débarrasse au moyen d'un solide hameçon amorcé d'un canard, le péché mignon de l'alligator. Le bout de la corde est amarré à un arbre de la rive; dès que le monstre a mordu, on hale sur la corde, et on le tire à terre si fatigué qu'on l'achève à loisir à coups de hache, comme une brebis.

» Autre recette. A l'une des extrémités d'un gros fil de fer, on fixe un morceau de bois léger; à l'autre, un croc bien enveloppé des tripes d'un animal quelconque; on jette le tout à l'eau. Le caïman, ayant avalé l'appât, se fatigue longtemps à traîner l'incommode bouée qui s'embarrasse dans les herbes et le force de tirer sur le croc, et celui-ci lui déchire les entrailles. Il est assez difficile de le tuer sur le coup : la balle doit frapper dans la tête, près de l'œil, ou atteindre quelque organe vital à travers la peau du ventre, beaucoup plus molle qu'ailleurs. On se contente, en général, de tirer à chevrotines: l'alligator a « mauvaise chair », il suffit qu'un plomb ait pénétré le dessous du ventre ou du cou pour que la mort arrive au bout de quelques jours. Les caïmans dorment la bouche ouverte, la mâchoire supérieure presque verticale. Le moindre bruit les réveille; alors, si quoi que ce soit les inquiète, ils se traînent péniblement vers l'eau en rampant en zigzags, mais s'ils suivent ou s'ils poursuivent quelque proie à terre, ils détalent à grande vitesse, sans éprouver, bien qu'on en ait dit, la moindre difficulté à tourner à droite ou à gauche. Ils sont alors terribles, et je ne pense pas qu'un homme leur échappât facilement à la course. Dans l'eau, ils nagent de fort vive allure, sans faire usage de leurs pattes, qui restent collées au corps; leur queue seule est en mouvement.

» Dans les « cienagas, » palus où les eaux sont peu profondes, on se divertit souvent à noyer des caïmans. On en choisit un dont la taille ne dépasse pas trois ou quatre mètres, et à force de le tarabuster avec une gaffe, on le décide à décamper; il se cache alors sous les herbes aquatiques ou sous le tapis mouvant des feuilles de nénuphars; on le chasse de cet asile, on le harcèle de retraite en retraite sans jamais lui laisser le temps de remonter pour respirer à la surface des eaux. L'animal est bientôt à bout. Mais cet amusement a ses dangers. Parfois les « tapons » ou amas d'herbes dissimulent quelque colosse, qui au lieu de s'enfuir quand il se sent piqué par la gaffe, détache un coup de queue et peut briser l'embarcation. Les rôles sont alors changés; le chasseur, chassé à son tour, est presque infailliblement

perdu. M. de Lacharme[1], qui adorait ce « badinage, » a manqué plusieurs fois d'en être victime. Il avait beau jeu pour ces distractions dans la cienaga de Beteuci, vaste lagune traversée par le rio Sinu et prodigieusement peuplée de caïmans; à la saison sèche, me disait-il, lorsque les eaux sont basses et que les bandes de poissons ont émigré vers le cours inférieur du fleuve, pour un malheureux petit fretin qui s'égare dans le voisinage de leur retraite, plus d'une soixantaine de monstres s'élancent la gueule béante à sa poursuite. Ce sont des batailles terribles, des enchevêtrements de museaux à crocs formidables, de grandes queues qui battent l'eau et la font rejaillir en écume[2]. »

Armand Reclus,

Panama et Darien, voyages d'exploration.

(Paris, 1881, in-18, Hachette, soixante gravures, quatre cartes.)

Le canal de Panama et le traité Clayton-Bulwer. — La période d'études et de reconnaissances scientifiques a fait place à la période des travaux :

---

1. M. de Lacharme était un des membres de l'expédition scientifique du Darien; il avait été attaché à M. Reclus en qualité d'auxiliaire pour les nivellements.

2. Nous empruntons à une relation de M. le chevalier Le Moyne sur *la Nouvelle-Grenade* les détails suivants relatifs aux caïmans qu'il a rencontrés dans sa navigation sur le Rio-Magdalena : « Nous avions toujours, avant de » dresser nos tentes, à faire déloger les caïmans, que nous trouvions quelque- » fois réunis au nombre de trente ou quarante. Nous avions reconnu que, pour » nous en débarrasser, nous n'avions pas absolument besoin de leur tirer des » coups de fusil, attendu qu'au seul bruit de nos voix, au moment de notre ar- » rivée, ils s'en allaient regagner l'eau. A force d'en voir, nous avions fini par » connaître si bien leurs habitudes de locomotion et par les prendre en tel mé- » pris hors de l'eau, que, lorsqu'il y avait parmi eux quelques retardataires en- » têtés qui ne paraissaient pas disposés à nous céder la place, nous ne crai- » gnions pas, comme amusement, de nous en approcher par derrière, et de les » chasser devant nous en leur appliquant des coups de bâton sur la queue. Il » est curieux de voir ces animaux hideux, étendus sur le sable, se chauffant au » soleil et tenant béante leur énorme gueule à double rangée de formidables » dents et qu'ils referment de temps en temps pour avaler les mouches qu'y at- » tirent les parties charnues de leur mâchoire inférieure et l'odeur du musc qui » accompagne leur respiration. Telles sont leur immobilité et l'insensibilité de » leur corps écailleux, que souvent ils sont couverts d'oiseaux aquatiques qui » les prennent pour perchoir, comme un tronc d'arbre. Leur longueur ordi- » naire varie entre 10 et 15 pieds ; on dit que quelques-uns atteignent et dé- » passent même la taille de 20 pieds. Le caïman éprouve tant de difficultés » et met tant de lenteur à se retourner quand il est à terre, qu'il y attaque ra- » rement l'homme, à moins de l'y trouver endormi ; mais dans l'eau, son prin- » cipal domaine il est d'une férocité et d'une hardiesse qui le rendent exces- » sivement redoutable pour les gens qui commettent l'imprudence de s'y baigner » et pour les bestiaux qui vont y boire.... »

Le chevalier A. Le Moyne, *La Nouvelle-Grenade.*

(Paris, 1880, deux vol. in-18, Quantin.)

les principales installations sont faites dans l'isthme de Panama. Sur plus de la moitié du parcours, le terrain a été déboisé et jalonné ; le massif de la Culebra est attaqué de la base au sommet sur le versant de l'Atlantique ; trois chantiers, ayant à leur service de puissantes machines et un outillage perfectionné, y sont en pleine activité. Quant au transit des marchandises dans le futur canal, on prévoit qu'il dépassera, dès l'ouverture, les prévisions indiquées par M. Levasseur, dans son rapport au congrès international. Par exemple, tout le trafic promis au canal de Panama pour la Nouvelle-Zélande et une partie de l'Australie a été évalué à 300 000 tonnes. Or d'une communication faite récemment à l'*Economiste français* (août 1882), il résulte que le mouvement maritime de ce pays s'élevait à 5 877 000 tonnes en 1879.

On a parlé des guerres qui pourraient amener une interruption momentanée du transit, comme elle a eu lieu sur le canal de Suez pendant trois jours, lors de la récente expédition des Anglais en Egypte. Le futur canal de Panama ne peut-il pas avoir le même sort ? En fait, il se trouve que les deux premières nations maritimes, l'Angleterre et les Etats-Unis, ont passé un traité qui garantit formellement le canal de Panama contre toute attaque ; c'est le traité Clayton-Bulwer. Il s'appliquait plus spécialement au canal alors projeté, et aujourd'hui abandonné, de Nicaragua, mais il a visé également le canal de Panama, comme on va le voir, en lisant les trois principaux articles de ce traité :

« Article 1er. Le gouvernement des Etats-Unis et celui de la Grande-Bretagne déclarent par ces présentes que ni l'un ni l'autre ne prétendra jamais obtenir ou conserver pour lui-même aucun contrôle exclusif sur le canal de navigation projeté ; consentant à ce que ni l'un ni l'autre ne puisse jamais élever ou maintenir aucunes fortifications qui pourraient commander ce canal ou être établies dans son voisinage ; chacun d'eux renonçant à occuper, fortifier ou coloniser, comme à prendre ou à exercer aucun pouvoir sur les états de Nicaragua, de Costa-Rica, sur la côte de Mosquitos, ou sur aucune partie de l'Amérique centrale ; renonçant aussi de part et d'autre à profiter d'aucune protection que l'un ou l'autre fournirait ou pourrait fournir, d'aucune alliance que l'un ou l'autre aurait ou pourrait avoir, sur ou avec aucun état ou aucune nation, dans le but d'élever ou de maintenir aucunes fortifications de cette sorte, ou d'occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquitos, ou aucune autre partie de l'Amérique centrale, ou de prendre ou exercer un pouvoir quelconque sur les mêmes pays ; les Etats-Unis et la Grande-Bretagne renonçant également à tirer avantage d'aucune intimité ou à profiter d'aucune alliance, relation ou influence que l'une ou l'autre des parties pourrait avoir avec aucun des Etats et des gouvernements à travers les territoires desquels passerait le canal en question, dans le but d'acquérir ou de prendre, directement ou indirectement, pour les citoyens ou les sujets de l'un d'eux exclusivement, par rapport au commerce ou à la navigation par ledit canal, aucuns droits ou avantages qui ne seraient pas offerts dans les mêmes termes aux citoyens ou aux sujets de l'autre également. »

» Art. 2. Les vaisseaux des Etats-Unis ou ceux de la Grande-Bretagne dans la traversée du canal dont il s'agit, devront, en cas de guerre entre les parties contractantes, être exempts de tout blocus, arrêt ou capture par l'une comme par l'autre des parties belligérantes ; et cette disposition favorable devra être étendue à une certaine distance des deux extrémités du canal susdit, telle d'ailleurs qu'il pourra paraître ultérieurement convenable de la déterminer. »

» Art. 3. Les gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne ayant voulu, quand ils sont entrés dans cette convention, non pas seulement accomplir un objet particulier, mais encore établir un principe général, conviennent par ces présentes d'étendre leur protection au moyen d'une condition du traité à toutes les autres voies praticables de communication, soit canal ou chemin de fer, destinées à traverser l'isthme qui joint l'une à l'autre l'Amérique du nord et l'Amérique du sud, et spécialement aux communications intero-

céaniques, pourvu qu'elles soient démontrées praticables, tels que le canal ou le chemin de fer qui sont maintenant proposés pour être établis par la voie de Téhuantépec ou de Panama. »

Par un autre article, les hautes parties contractantes promettent, « lorsque le canal sera achevé », de le protéger contre toute interruption, saisie ou injuste confiscation. Elles « en garantissent la neutralité, de telle sorte, dit le traité, que ledit canal soit toujours ouvert et libre, et que le capital qui y aura été employé soit assuré. » Si les traités sont respectés, la force promet d'être, une fois de plus, mise au service du droit.

3° BIBLIOGRAPHIE

De Bizemont (H.). *L'Amérique centrale et le canal de Panama.* — (Paris, 1881, in-12, Tardieu.

Brau de Saint-Pollias. *Percement de l'isthme de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Dentu.)

Flachat (Jules). *Note sur le fleuve du Darien.* — (Paris, 1866, in-8°, Lacroix.)

Fresnel (R.-P.). *Recherches faites depuis Cortez pour découvrir le passage de jonction maritime des océans.* — (Paris, 1865, in-8°.)

De Puydt (L.). *La vérité sur le canal interocéanique de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Schiller.)

Reclus (Armand). *Panama et Darien,* avec gravures et cartes.— (Paris, 1881, in-8°, Hachette.)

Squier. *Documents officiels échangés entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet de l'Amérique centrale et du traité Clayton-Bulwer.* — (Paris, 1856, in-8°.)

Verbrugghe. *A travers l'isthme de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°. Quantin.)

Verbrugghe. *Le canal interocéanique de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Quantin.)

De Zeltner. *La ville et le port de Panama.* — (Paris, 1868, in-8°.)

X. *Société internationale du Darien* (documents officiels). — (1876, in-4°, Chaix.)

Belly (F.). *La question de l'isthme américain.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 15 juillet et 15 août 1860.)

De Bizemont. *Percement de l'isthme de Panama.* — (*Correspondant,* 10 août 1879.)

Bourdiol. *Exploration dans l'isthme de Darien.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* décembre 1864.)

Chevalier (E.). *Les Américains du Nord à l'isthme de Panama.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 1er juin 1852.)

Chevalier (Michel). *L'isthme de Panama et l'isthme de Suez.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 1er janvier 1844.)

Deloncle. *Le percement de l'isthme américain.* — (*Revue de géographie,* juillet 1879.)

De Gamond (Thomé). *Un nouveau tracé du canal interocéanique.* — (*Bulletin de la Société des ingénieurs civils,* 19 octobre 1866.)

Hane-Steenhuyse. *Le Darien, percement du canal maritime.* — (*Bulletin de la Société belge de géographie,* Bruxelles, 1877.)

Hennequin. *M. de Lesseps et le canal de Panama.* — (*Bulletin de la Société de topographie,* mars, avril, mai 1880.)

LALANGE. *Le percement de l'isthme de Panama.* — (*Economiste français*, 22 février 1879.)

LAUGEL (A.). *Des communications interocéaniques dans l'Amérique centrale.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857.)

LEROY-BEAULIEU. *Le percement de l'isthme de Panama.* — (*Economiste français*, 12-19 juillet 1879.)

LEVY. *De Panama à Managua.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1869.)

DE LESSEPS (Ferdinand). *Le canal interocéanique.* — (*Revue géographique internationale*, 16 janvier 1880.)

MARCOU (Jules). *Le canal interocéanique et le congrès de Paris.* (*Bibliothèque universelle* et *Revue suisse*, septembre 1879.)

PLAUCHUT (E). *Le futur canal interocéanique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1879.)

QUESNEL (Léo). *Panama ; la traversée de l'isthme.* — (*Revue politique et littéraire*, 2 septembre 1882.)

RECLUS (A.). *Exploration des isthmes de Panama et de Darien.* — (*Tour du monde*, 1880-1881.)

ROYER (Mme Clémence). *Histoire des tentatives du percement de l'isthme américain.* — (*Journal des Economistes*, novembre 1874, janvier 1875.)

SIMONIN (L.). *Le percement de l'isthme américain.* — (*Journal des Economistes*, 1870, t. XX.)

WYSE (L.-N.-B.). *Exploration de l'isthme de Darien.* — (*Exploration*, 1855, t. IV.)

WYSE (L. N. B.). *Le canal interocéanique.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, mars 1880.)

X. *Le canal interocéanique entre l'Atlantique et le Pacifique.* — (*Correspondant*, 25 février 1825.)

X. *Le percement de l'isthme de Panama.* — (*Economiste français*, 3, 10, 17 février 1877.)

AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

COLOMBIE OU NOUVELLE-GRENADE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république des *Etats-Unis de Colombie,* située au nord-ouest de l'Amérique du Sud, fut fondée en 1821 par Bolivar et ne forma qu'un État avec l'Equateur et le Venezuela. Son nom de *Nouvelle-Grenade,* qui a cessé d'être employé officiellement depuis 1861, lui fut donné en 1538 par le conquistador Quesada, qui trouvait une ressemblance entre les environs de Grenade et la haute plaine de Bogota. Elle touche à l'ouest à la république de *Costa-Rica;* au nord, elle est bornée par la mer des *Antilles;* à l'est, la frontière est très indécise; elle traverse le territoire des *Indiens Goajiros,* non civilisés, suit la *Sierra de Perija,* et passe entre *Pamplona* et *San Cristobal;* ici la Colombie dispute au Venezuela le pays compris entre le bas *Meta,* l'*Orénoque,* le *Cassiquiare,* et le *Rio-Negro* supérieur; et au Brésil le territoire compris entre le *Rio-Negro,* le *Japura* à sa jonction avec l'Amazone, le cours de l'*Amazone,* le *Cauca* et le *Napo* jusqu'au volcan de Cayambe. A l'ouest de la Cordillère, du côté de l'Equateur, la frontière passe entre *Ipiales* et *Tulcan,* près du volcan de *Chiles,* et descend au nord-ouest vers le confluent du *Rio-Mira* et du *San-Juan,* elle finit au *Rio-Mataje.*

Situation astronomique: 11° de lat. N. 2° de lat. S. et 75°-85° de long. O.

Climat. — Par sa vaste étendue, ses hauts plateaux, ses pics neigeux, ses plaines marécageuses, la Colombie a tous les climats; en général, le climat est salubre, sauf dans certaines régions de l'isthme, de Choco, de Bolivar et de Magdalena, souvent ravagées par la fièvre jaune: température moyenne, + 27° sur le littoral de l'Atlantique; + 25°, 15° ou 10° sur les plateaux; les neiges persistantes à 4 600 mètres d'altitude.

Littoral, îles. — Développement des côtes: 2 390 kilom. sur le Pacifique et 2 250 sur l'Atlantique. Les golfes importants, sont ceux de *Montijo, Parita, Panama, San-Miguel* à l'ouest; *San-Blas* et *Chiriqui* à l'est. Les îles sont *Coïba* et *Las Perlas* sur la côte méridionale de l'isthme de Panama; les archipels *Sant'Andres* et *Providencia,* dans la mer des Antilles.

Relief du sol. — Trois régions naturelles : celle des *Andes,* celle des *Llanos,* celle de l'*Isthme.* Les *Andes Colombiennes* sont la continuation des

Andes équatoriales. Sur le territoire Colombien, les Andes se divisent en trois hautes chaînes formant la bordure des hauts plateaux que ravinent les cours d'eau. 1° La première chaîne, *Cordillère occidentale*, brusquement interrompue au sud de la vallée du Patia, au *Cerro de Sotomayor* (2610 m.) envoie ses chaînons latéraux vers le Pacifique, et porte les volcans de *Chiles* (4840 m.) de *Cumbal* (4890 m.), de *Tuquerres* (4000 m.); les massifs de *San-Juan* (3050 m.), de *Tatama* (3003 m.), de *Caramanta* (3100 m.); puis elle projette des contreforts vers le nord et le nord-est (Etats de Cauca et Bolivar), et s'abaisse brusquement vers l'Atlantique. — 2° La deuxième chaîne, *Cordillère centrale*, ou Cordillère des volcans, a une hauteur moyenne de 3000 m.; elle renferme les volcans de *Bordoncillo* (3800 m.), le *Cerro de Pasto* (4600 m.) qui sert souvent à désigner le plateau; le *Paramo de las Papas* (4400 m.), le *Paramo del Buei* (4550 m.), le volcan de *Sotara* (4580 m.); le pic d'*Aguablanca* (4893 m.) et le volcan *Puracé* (4908 m.). Puis elle s'abaisse au col des *Guanacas* qui fait communiquer les vallées de la Magdalena et de la Cauca (3518 m.), au col de *Quindiu* (3485 m.); se relève aux nevados de *Quindiu* (5150 m.), aux volcans de *Tolima* (5616 m.), de la *Mesa de Herveo* (5590 m.), s'abaisse et se bifurque en chaînons secondaires vers le nord. — 3° La troisième chaîne, *Cordillère orientale*, détachée du mont de las Papas, a son point culminant au *Nevado de Suma-Paz* (4820 m.), et se ramifie dans plusieurs sens à l'est et au nord, enfermant les plateaux de *Bogota*, de *Fusagasuga*, de *Tunja*, etc. La plus haute chaîne est la *Sierra Nevada de Chita*, chargée de neiges et de glaciers (5983 m.). Au nord, s'étend un grand plateau prolongé vers la mer des Antilles par la Sierra Parija. — A droite du delta du Magdalena, s'élève le massif isolé de la *Sierra Nevada de Santa-Marta*, île de montagnes entourée par les eaux et les terrains d'alluvions, quatre fois grande comme la Suisse, ayant des pics de glaces à 6000 mètres de hauteur. — Au nord-ouest, la Sierra de Baudo longe le Pacifique (moyenne 1000); elle s'abaisse à 110 mètres dans l'isthme de Darien, à 90 dans l'isthme de Panama, et ne se relève que sur la mer des Antilles, à 600 ou 800 mètres.

Cours d'eau. — Deux versants : Dans le **Pacifique**, les plus importantes rivières sont : le *San-Juan*, le *Dagua*, le *Patia*. — Dans l'**Atlantique**, les fleuves colombiens sont : l'*Atrato* (700 kilom.) qui finit dans le golfe d'Uraba, le *Magdalena* (1800 kil.), navigable sur 1600 pour les barques et chalands, sur 1000 pour les vapeurs, se termine par les deux bouches de *Rio-Viejo* et *Ceniza*; il reçoit plus de 500 rivières : principalement, à droite, le *Bogota*, le *Sogamoso*, le *Rio-Cesar*; à gauche, le fleuve *Cauca*, (1350 kil.). L'isthme de Panama est arrosé par le *Rio-Chagres*. — La Colombie est encore arrosée par les affluents supérieurs de l'Orénoque et de l'Amazone, qui parcourent les solitudes inexplorées des llanos, le *Caqueta*, le *Guaviare*, ou rio de *Lesseps*, le *Meta*, l'*Arauca*, et qui ont asséché les anciennes lagunes des plateaux.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Elle date du 4 août 1886, c'est une république fédérative, le gouvernement se compose de trois pouvoirs, *législatif*, *exécutif*, *judiciaire*. — L'exécutif est confié à un président nommé pour six ans par les Etats (président actuel R. Nunez, proclamé en août 1886); le législatif est exercé par la *Chambre des représentants* élus à raison de un député par 50000 habitants, et un de plus par fractions de 20000, et

par le *Sénat,* élu à raison de trois sénateurs par état. Il y a soixante-six députés et vingt-sept sénateurs. Chaque état a une constitution semblable à celle de l'Union. Le pouvoir fédéral seul décide sur les relations étrangères, les impôts de commerce, la navigation maritime et fluviale, les conflits entre les états, les voies de communication interocéaniques, les monnaies, poids et mesures, le droit international. Il a une force armée.

Drapeau. — Rouge, bleu, jaune; sur le bleu une étoile blanche.

Divisions administratives. — Chacun des neuf *états* est divisé en *provinces* et subdivisé en *districts.* La capitale de la confédération, *Bogota,* appartient à un district fédéral neutre. Les espaces presque déserts et sans limites précises des llanos constituent sept *territoires,* rattachés aux états.

ÉTATS ET TERRITOIRES	CAPITALES	SUPERFICIE en kilom. car.	POPULATION
Panama (territ. Sant'Andres et Providencia)....	Panama.	81 823	285 000
Cauca..................	Popayan.	135 000	621 000
Antioquia..............	Antioquia.	57 800	470 000
Bolivar (état et territ.)...	Cartagena.	55 000	280 000
Magdalena (territ. Goajira, Nevada, Motilones)....	Santa-Marta.	63 300	97 318
Santander..............	Pamplona.	42 500	555 000
Boyaca et territ. Casanare.	Tunja.	44 000	702 000
Cundinamarca...........	Funza.	22 000	569 000
District fédéral..........	Bogota.		
Tolima..................	Ibague.	46 800	306 000
Territ. Saint-Martin......		282 500	?
Territ. à l'est des Cordillères..............			
Indiens non civilisés.....			50 000
	Total.	830 700	3 838 000

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *Or* des mines et lavages de Pamplona, Jiron, Bucaramanga, Antioquia, Cauca, Choco (production depuis l'origine, plus de 1 400 millions; les 206 mines et les 355 lavages d'Antioquia étaient évaluées en 1874 à 17 500 000 fr.); *argent* exploité seulement à Santa Anna, près de Mariquita; *salines* de *Zipaquira, Nemocon, Antioquia* (4 millions par an); *platine, émeraudes*[1]; les mines de *fer, plomb, houille*

1. Muzo, célèbre par ses mines d'émeraudes, est située à 23 lieues de Bogota. Jadis, avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens tiraient les émeraudes dont ils ornaient leurs temples et se paraient eux-mêmes, non seulement de Muzo, mais de plusieurs mines avoisinantes; aujourd'hui les mines de Muzo sont seules exploitées. On trouve les émeraudes enchâssées dans des roches formées

sont nombreuses, mais non exploitées — **Végétaux** : *Forêts* immenses (*palmiers, bananiers, cèdres, bois d'acajou*, de teinture, d'ébénisterie), *plantes tinctoriales et médicinales, baume de Tolu, écorces de quinquina, cédron, cochenille, salsepareille; cacao, café, tabac, vanille, canne à sucre, caoutchouc, gomme, fruits* variés, etc. — Malgré l'abondance de ces richesses naturelles, l'agriculture est arriérée, les routes et les bras manquent. — **Animaux** : *Bétail abondant ;* les animaux sauvages sont ceux de l'Amérique du Sud tropicale; *jaguars, couguars, pécaris, chats-tigres, singes, élans*, les *reptiles* de toute espèce, *oiseaux, insectes*, etc.

Industrie. — Malgré l'activité des habitants des hauts plateaux, l'industrie est sans forces, et entravée par la longueur des distances, l'absence des routes, les remparts des montagnes, etc. La principale industrie est celle des *mines*, puis celle des *chapeaux dits de Panama* (1 300 000 fr. en 1874).

Commerce. — En 1884 : *Importations*, 9 926 000 dollars. — *Exportations*, 13 501 000 (part de la Grande-Bretagne, 3 539 397 dollars (18 404 864 fr.) ; de l'Allemagne, 3 342 535 dollars (17 328 950 fr.) ; de la France, 1 752 703 dollars (9 010 055 fr.) ; des Etats-Unis, 1 624 673 dollars. — *Chemins de fer :* chemins de Panama à Colon (75 kilom.); de Sabanilla à Barranquilla (28 kilom.) ; de Cucuta à Puerto-Villamizar (60 kilom.), etc., etc., en tout 225 kilom. exploités[1]. — *Télégraphes :* 3 770 kilom. en 1884. — *Marine marchande :* mouvement des ports en 1885-86, 667 voiliers de 42 000 tonneaux et 505 vapeurs de 620 000 tonneaux.

IV. RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES.

Superficie. — Suivant les uns, 1 330 000 kilom. car.; suivant les autres, 830 700 kilom. car.; ce dernier chiffre est le moins contesté, il n'y a que 347 000 kilom. car. habités (3,6 hab. par kilom. car.). — **Population** : environ 3 870 000 h. — **Races** : quatre éléments ; *blancs* issus des anciens colons espagnols (450 000) *métis*, de diverses catégories, suivant le degré des mélanges (1 500 000) ; *noirs*, de moins en moins nombreux depuis l'abolition de l'esclavage; *Indiens indigènes*, rattachés par le baptême à la société grenadine ; débris des tribus *Muiscas* (300 000), *Guanes, Panchés, Goajiros, Citaras, Chocos*, la plupart vivent encore isolés et indomptés, protégés par l'insalubrité du climat et l'immensité des llanos. — **Dialectes** : la langue officielle est l'espagnol ; les Indiens gardent leur idiome. —

---

de schistes argileux, tantôt opaques et tantôt transparentes, depuis le vert pâle jusqu'au vert très foncé. Les mines sont à ciel ouvert, à une faible profondeur; les ouvriers attaquent et brisent à coups de pioche et de barres de fer les filons de roches ; les débris tombent dans des bassins traversés par des courants d'eau qui les lavent et les délayent. Les émeraudes de Muzo sont à tort désignées dans le commerce sous le nom d'émeraudes du Pérou.

1. La partie continentale ne possède qu'un très petit nombre de voies carrossables ; les transports de marchandises entre les provinces populeuses du Cauca, de Cundinamarca, de Boyaca, de Santander et d'Antioquia et les bateaux à vapeur du bas Magdalena, ne peuvent s'effectuer que par des routes muletières et même par des sentiers très périlleux. Le prix de transport est généralement fixé, pour une distance de 60 à 80 kilomètres, à 40 ou 50 francs par charge de 10 arrobes (125 kilos). Une machine à vapeur de la force de quatre chevaux a coûté dernièrement, pour être transportée de Honda à Bogota (56 kilomètres) 4 150 francs, et une presse mécanique d'imprimerie, 5 000 fr. (V. Dictionn. de M. Vivien de Saint-Martin ; art. *Colombie.*)

Instruction publique : Elle est encore dans un état déplorable ; on y compte environ neuf cents écoles primaires fréquentées par vingt-cinq mille enfants, moins de la centième partie de la population ; les classes inférieures sont complètement ignorantes. — **Justice** : Cour suprême à Bogota, composée d'un président, de quatre juges et cinq aides. — **Cultes** : L'État exerce une surveillance sur toutes les affaires ecclésiastiques, la juridiction sur les ecclésiastiques, et il entretient les bureaux de l'état civil et les écoles. Il y a un archevêque à Bogota, et six villes ont un évêque. — **Armée** : l'armée fédérale compte 6500 hommes sur le pied de paix ; en temps de guerre, les états doivent fournir un contingent de 1 °/o de la population. — **Marine militaire** : trois navires à vapeur. — **Monnaies** : le système monétaire français, avec quelques modifications, a été adopté ; l'unité choisie est le *réal* argent = 0 fr. 50 ; la *piastre* ou *peso* d'argent vaut 1 fr. ; le *peso* d'or = 5 fr. ; le *condor* = 10 pesos (50 fr.), le double condor = 20 pesos (100 fr.). — **Poids et mesures** : Le système français est adopté. — **Budget annuel** : en 1888 : *Recettes*, 20 890 000 pesos ; *Dépenses*, 20 893 000 pesos ; *Dette publique*, 22 215 718 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les ports de la Nouvelle-Grenade : Savanilla, Salgar, Barranquilla.

« Les navires ne mouillent pas devant Savanilla (prononcez Sabanilla), rade foraine dont les hauts-fonds rendent l'abord difficile, mais à Salgar, station composée de quelques huttes couvertes en chaume, de la douane et du télégraphe. De là, une sorte de chemin de fer conduit en quatre heures à Barranquilla, ville principale du bas Magdalena, entrepôt général des marchandises de ou pour l'intérieur. Les bateaux de fort tonnage ne peuvent atteindre Barranquilla, à travers le delta du fleuve dont les ensablements effrayent les pilotes. Cependant un grand vapeur anglais a dernièrement forcé cette passe dangereuse et est arrivé à Barranquilla sans encombre. Si ce résultat pouvait être définitif, la ville en tirerait un très grand avantage. Elle a déjà détrôné Carthagène, presque abandonnée à cause du détour que devaient prendre les voyageurs et les marchandises pour rejoindre le Magdalena à Calamar par Turbaco ; mais Barranquilla ne peut conserver sa prépondérance que si les grands steamers l'abordent directement.

» Salgar est un affreux désert de sable, entouré de quelques dunes où de maigres arbustes donnent aux yeux un bien maigre régal. Des lézards gris et verts, dont plusieurs

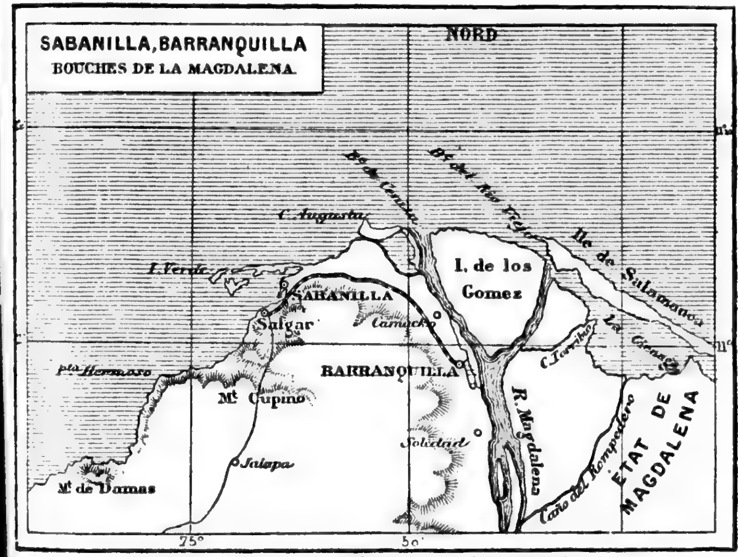


Golfe de Carthagène.

atteignent un mètre de longueur, disparaissent dans les herbes sèches à votre approche, ou bien vous regardent avec des yeux étonnés, pour détaler au moindre mouvement.

» Nos bagages sont débarqués. On nous conduit à la douane, grand bâtiment en planches, où quatre à cinq employés crasseux et fainéants inspirent, dès le début, la plus fâcheuse idée de l'administration néo-grenadine. Est-ce à ce climat de salamandre qu'il faut attribuer la dépression des forces physiques, intellectuelles et morales de ces tristes fonctionnaires? Pendant huit mortelles heures nous attendons qu'il plaise à ces messieurs de fracturer nos caisses et de daigner recevoir notre argent. Les tarifs de douane en Colombie sont absolument draconiens. Il est alloué à chaque

voyageur 75 kilogr. de franchise, après quoi la taxe est de 2 fr. 25 c. par kilogr. d'excédent, emballage compris. Un honorable négociant de Médellin, M. Prosper Restrepo, paya sous nos yeux plus de 1 200 fr. de droits de douane pour quelques objets rapportés d'Europe, à son usage personnel, et que l'emballeur avait renfermés dans des caisses trop lourdes. Les agents diplomatiques sont exempts de cette taxe. Deux passagers venus avec nous d'Europe,



Sabanilla, Barranquilla, bouches de la Magdalena.

M. O'Leary, consul d'Angleterre, et M. de Montbrun, chancelier de la légation de France à Bogota, bénéficièrent de ces dispositions, qui ne s'étendirent pas jusqu'à moi. Malgré l'exhibition de mon passe-port diplomatique, je dus payer 500 fr. d'excédent pour des papiers d'herbier, boîtes en zinc, flacons pour insectes, objets de campement, dont aucun cependant ne pouvait être considéré comme article de commerce. On m'apprit plus tard qu'il est avec le fisc des accommodements, et que quelques pièces d'or adroitement glissées dans la main de ces dragons des Hespérides auraient désarmé leurs rigueurs.

» A trois heures de l'après-midi, nous montons dans le train pour Barranquilla, après avoir payé 25 francs pour le court trajet que nous allons faire. La locomotive, construite dans l'Amérique du Nord, est de forme bizarre ; les wagons sont à jour, comme il convient pour des pays chauds, et la voie est d'une solidité douteuse. On traverse d'abord des lagunes inondées plantées de *manglares* ou forêts basses de mangliers. Des légions de grands échassiers (*garzas* ou hérons blancs) nous regardent tranquillement, perchés sur « leurs longs pieds. » Le mancenillier abonde sur cette plage; des césalpiniées, des mimosées se couvrent de houppes dorées, et les grosses touffes de l'*Acrostichum aureum*, à feuilles longues de trois mètres, font saillie au-dessus des eaux noires.

» Barranquilla s'annonce par quelques champs de coton, de grands pâturages de *Panicum,* quelques groupes de cocotiers et des cabanes qui se rapprochent. A l'entrée en gare, nous sommes assaillis par une population multicolore, sale, bruyante, qui rappelle celle des ports de l'Italie par son empressement indiscret autour des passagers. La gare de Barranquilla est à l'une des extrémités de la ville, dont on n'atteint pas le centre à moins d'une demi-heure de marche dans une poussière atroce, qui nous brûle la gorge. Cette journée d'ennuis de toutes sortes nous a fatigués outre mesure, et la satisfaction de toucher enfin la terre ferme est bien mitigée par ce commencement de tribulations. On nous conduit à une sorte d'auberge décorée pompeusement du nom d'*hôtel Francès,* et située en face de l'église. Notre amphitryon est digne d'une étude particulière. Il a vu tout l'univers et « mille autres lieux, » et s'est établi par philanthropie dans cette ville torride et malsaine. Son cœur est plein de tendresses pour ses compatriotes... moyennant finances. Pour quelques piastres fortes (*pesos fuertes*) il pousse l'obligeance jusqu'à vous fournir une salle blanchie à la chaux, quatre poteaux de bois sur lesquels est tendue une peau de bœuf couverte d'un drap, une cuvette ébréchée et un torchon « jadis blanc. » La nourriture est à l'avenant. Le riz, les patates, la *yuca* (*mainhot utilissima*), la viande

séchée, en font les principaux éléments, et les ragoûts sont tous rehaussés d'une dose de piment (*aji*) à faire revenir les morts. La sauce est invariablement d'un jaune safran produit par la graine du *Bixa ocellona*, nommé en Colombie *achiate* et usité par tout le pays. Quant à la propreté, elle n'est pas douteuse; elle est absente.

» Barranquilla est situé près de la rive gauche du Magdaléna, non loin de l'embouchure de ce fleuve, et par onze degrés de latitude nord. Un canal ou *dique* de quelques kilomètres de longueur joint le port au lit même du fleuve, à travers des prairies inondées, couvertes de grandes graminées où l'on voit des vaches pâturer en liberté avec de l'eau jusqu'aux naseaux. La chaleur est très élevée. La moyenne annuelle est de 32 degrés, et les maxima de température, joints à l'ardeur du soleil, donnent lieu à des insolations et à des maladies souvent fatales. Dans le milieu du jour on ne rencontre dans les rues que des chiens ou des... Français, comme au Caire. Nous avons au loin cette réputation de salamandres, on ne sait comment justifiée. Les rues sont trop larges; de pavé nulle part; mais une poussière ou une boue où l'on enfonce jusqu'aux genoux, suivant qu'il fait sec ou qu'il pleut. Dans le centre commercial ou cité proprement dite, les maisons sont pourvues d'un étage servant à l'habitation, et le rez-de-chaussée, très vaste, à jour, soutenu par des colonnes de bois, sert d'entrepôt pour les marchandises. Ces vastes magasins sont un résumé de la vie matérielle en Colombie. La *spécialité* de chaque négociant est de vendre de tout. On trouve chez lui du fil et des aiguilles, des machines à vapeur, de la farine, du drap, des souliers, des bijoux, de la poudre et des balles pour alimenter les révolutions, de la librairie et du savon; on y fait la banque, on y agiote sur toutes choses; on est courrier d'état, apothicaire, consul, et le soir homme du monde avec toutes les ressources que la civilisation peut apporter si loin. Chacun de ces *trade-gentlemen* parle cinq ou six langues. Ils sont obligés de tout savoir, de tout acheter, de tout vendre. Leur existence est fiévreuse et cependant leurs affaires admirablement ordonnées. Pour

objectif ils ont l'espoir de faire fortune en dix ou quinze ans, de céder leur fonds à bon prix à quelque successeur entreprenant comme eux, et de venir vivre à Paris, pour eux le véritable Eldorado. » Ed. ANDRÉ,

L'*Amérique équinoxiale*.

(*Le Tour du Monde*, deuxième semestre; 1877. Hachette.)

Sainte-Marthe.

« Sainte-Marthe est située dans un paradis terrestre. Assise au bord d'une plage qui se déploie en forme de conque marine, elle groupe ses maisons blanches sous le feuillage des palmiers et rayonne au soleil comme un diamant enchâssé dans une émeraude. Autour de la ville, la plaine, s'arrondissant en un vaste cirque, se relève en molles ondulations vers la base des montagnes. Celles-ci étagent l'un au-dessus de l'autre leurs gigantesques gradins diversement nuancés par la végétation qui les recouvre et l'air transparent dont l'azur s'épaissit autour des hautes cimes; des nuées s'effrangent en longues traînées blanches dans les vallées supérieures, s'enroulent en écharpes sur les sommets, et de cet amoncellement de nuées, de pics, de montagnes de toute forme, jaillit la superbe Horqueta, dont le double cône, dressé au-dessus de l'horizon, semble régner sur l'espace immense. Les énormes contre-forts sur lesquels s'appuie le pic à deux têtes projettent à droite et à gauche deux chaînes de montagnes qui se recourbent autour de la plaine de Sainte-Marthe, abaissent, par une succession de chutes gracieuses, la longue arête de leurs cimes, et, de chaque côté du port, vont plonger dans la mer leurs hardis promontoires portant chacun une forteresse minée. Ainsi la plaine semble soulevée entre les bras du géant Horqueta et doucement inclinée comme une corbeille de feuillage vers les flots éblouissants de lumière. Le promontoire du nord se continue par une chaîne sous-marine et se redresse au-dessus de l'eau pour former le Morillon et le Morro, îles rocheuses qui servent de brises-lames au port. L'ensemble du paysage enfermé dans cette enceinte est

d'une harmonie indescriptible : tout est rhythmique dans ce monde à part, limité vers le continent, mais ouvert du côté de l'infini des eaux; tout semble avoir suivi la même loi d'ondulation, depuis les hautes montagnes aux cimes arrondies jusqu'aux lignes d'écume faiblement tracées sur le sable. Aussi qu'il est doux de contempler cet admirable tableau ! On regarde, on regarde sans cesse, et on ne sent point les heures s'envoler. Le soir surtout, quand le bord inférieur du soleil commence à plonger dans la mer et que l'eau tranquille vient soupirer au pied des falaises, la plaine verte, les allées obscures de la Sierra, les nuages roses et les sommets lointains, saupoudrés d'une poussière de feu, présentent un spectacle si beau qu'on cesse de vivre par la pensée et qu'on ne sent plus que la volupté de voir. Ceux qui ont eu le bonheur d'avoir sous les yeux ce paysage grandiose ne l'oublient jamais. Un de mes amis grenadins, auquel, avant d'aller à Sainte-Marthe, j'avais demandé quelques renseignements, ne put me répondre que par un sourire de regret et par ce mot : hélas !



Sainte-Marthe.

« L'intérieur de la ville ne s'harmonise pas avec la magnificence de la nature qui l'environne[1]. Sainte-Marthe

1. « Dès que les yeux abandonnent l'ensemble du paysage et ne s'attachent » plus qu'à la ville de Santa-Martha, cette ville perd totalement le charme que » lui prête l'éloignement, car ses maisons, réduites à un rez-de chaussée ou ne » dépassant pas un étage, et écrasées sous de lourdes toitures en tuile, ont » peu d'apparence à l'extérieur... A l'époque où j'arrivai,... aucun individu » n'était à la tête d'une industrie de quelque importance ; ceux qui, dans la » classe ouvrière, se livraient à certaines fabrications, ne produisaient en tout » genre que des objets grossiers. Aussi toutes les familles d'une condition aisée » ne se servaient-elles guère pour se vêtir, pour meubler leurs maisons et y » établir un peu de confort, que de choses apportées de l'étranger. » (Le Chevalier LE MOYNE, *la Nouvelle-Grenade*, t. I.)

« Sainte-Marthe me causa une véritable déception. Je savais que c'était le

est le premier établissement que les Espagnols aient fondé sur la côte-ferme grenadine, et, malgré l'ancienneté de cette origine, malgré son excellent port et son titre de capitale du Magdalena, malgré la splendeur que l'avenir lui réserve sans doute, elle compte au plus une population de 4000 habitants. Les rues, larges et coupées à angles droits, comme celles de toutes les cités âgées de moins de quatre siècles, n'ont jamais été pavées; pendant les jours de forte brise, elles n'offrent à la vue qu'une perspective de tourbillons de sable où le passant n'ose pas s'aventurer. Les maisons sont en général basses et mal construites; dans les faubourgs, elles ne sont même que de simples cabanes en pieux et en terre; les toits, en feuilles de palmiers, sont peuplés de scorpions et d'araignées innombrables. En 1825, trois siècles après la fondation de Sainte-Marthe, un tremblement de terre renversa plus de cinq cents maisons, lézarda la cathédrale et les quatre églises. Depuis cette époque, les monceaux de briques et de plâtras n'ont pas été déblayés, les ruines n'ont pas été consolidées, les lézardes bâillent de plus en plus; seulement le temps a décoré d'arbustes les murailles pendantes, et sur la haute coupole d'Iglesia-Mayor tressé une verte guirlande toute bariolée de fleurs jaunes et rouges. Dans cette ville, encore aussi délabrée que le lendemain du tremblement de terre, je ne vis qu'une maisonnette neuve et les fondements d'un édifice inachevé qui devait servir à

» port le plus important de la Nouvelle-Grenade, et le point de départ de cette » navigation de la Magdalena qui occupe dix navires à vapeur, des milliers de » *bongos*, et qui porte les produits européens jusqu'à deux cent cinquante lieues » dans les terres, à travers des vallées splendides, des forêts de quinquina et de » bois de teinture. Je m'attendais donc à une certaine activité et aux allures or- » dinaires d'une ville marchande. Il n'y avait pas un navire dans le port; les » maisons elles-mêmes paraissaient endormies dans un berceau de cactus à ra- » quettes protégé par de larges têtes de palmiers. Il se fit cependant un certain » mouvement à notre arrivée, mais seulement autour du *steamer*. Il fut entouré » en un clin d'œil de bateaux chargés de fruits énormes. Je vis alors les premiers » échantillons de ces pirogues indiennes creusées dans un tronc d'arbre, longues, » étroites, presque cylindriques, dont je devais faire plus tard un si fréquent » usage sur les cours d'eau de l'Amérique centrale, et qui, manœuvrées par des » espèces de démons presque nus, armés de palettes ressemblant à des nageoires » de requins, bravent les rapides des fleuves, résistent aux tempêtes, remontent » les courants les plus impétueux et font pénétrer nos produits, nos idées et notre » influence dans les régions centrales les plus inaccessibles... » (Félix BELLY, *A travers l'Amérique centrale.*)

un grand collège provincial. La demeure du plus riche commerçant de la ville, jadis véritable palais, n'offre plus, du côté de la mer, qu'un ensemble de ruines; des murs chancelants entourent le jardin rempli de débris amoncelés; des fûts de colonnes, des chapiteaux jonchent le sol; des arbres épineux croissent au milieu des pierres.

» Les grands navires d'Europe et des Etats-Unis mouillent à 1 kilomètre plus au nord, au fond même de l'anse et au pied du promontoire qui la protège contre les vents du nord et les vents d'est. La plage qui s'étend entre le port et la ville est bordée d'un côté par la mer, de l'autre par des salines, quelquefois inondées. Le soir, elle sert de promenade à toute la population, et les piétons, les cavaliers, les voitures la parcourent en tout sens. La douane, un entrepôt ruiné, une jetée, quelques tentes de feuillage dressées au-dessus des ballots de marchandises, sont les seules constructions élevées sur le port, qui, loin d'apparaître comme un centre d'activité, semble plutôt un lieu de plaisir. A tout instant du jour, des nageurs blancs et noirs plongent du haut de la jetée, s'ébattent comme des tritons autour des navires et changent l'eau bleue en une vaste étendue d'écume; les *sambos* oisifs, restés sur la rive, et les matelots appuyés contre le bordage de navires, jugent des exploits des nageurs, et, par de longs applaudissements, rendent hommage au plus habile[1]. »

Élisée Reclus,

Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe.

(Paris, 1881, in-18, Hachette. — Publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des 1er décembre 1859, 1er février, 15 mars, 1er mai 1860.)

---

1. Ces zambos ou sambos font preuve d'une agilité et d'une audace qui paraîtraient incroyables, si elles n'étaient attestées par de sérieux témoignages. M. Elisée Reclus parle dans un autre chapitre des baigneurs de la rade de Rio-Hacha qui prenaient leurs ébats, en riant, jusque sous le ventre et à la gueule des requins ; M. le docteur Saffray (*Voyage à la Nouvelle-Grenade*), a été témoin des mêmes bravades dans la rade de Sainte-Marthe. Nous citerons à ce sujet le passage suivant, emprunté à l'ouvrage de M. le chevalier Le Moyne sur la Nouvelle-Grenade. La scène se passe à Sainte-Marthe :

« C'est au milieu des ruines de l'ancien fort, situé au bord de la mer que » se tenait de grand matin le principal marché de fruits, de légumes, de pois- » sons et de viandes de boucherie. Une grande quantité de requins rôdaient tou- » jours le long de la plage, attirés qu'ils étaient par les odeurs fétides qu'exha-

Les Indiens Goajires.

« Pour contempler les Goajires[1] dans toute leur pittoresque beauté, il faut se rendre le matin à l'embouchure du Rio-de-Hacha, située, selon les saisons, à un jet de pierre ou bien à 1 ou même 2 kilomètres à l'est de la cité. C'est là, dans le bassin toujours changeant formé par le mélange des eaux douces et des eaux salées qu'une grande partie de la population rio-hachère prend chaque jour ses ébats; cette agglomération des deux sexes dans le même bassin est à peu près inévitable, car en amont de l'embouchure les crocodiles infestent la rivière, et dans la mer, où le voisinage des requins, sans être dangereux, n'est cependant point agréable, les méduses ou orties de mer changeraient souvent le bain en un véritable martyre.

» Le fleuve, parfaitement parallèle au rivage de l'Océan sur une longueur de plusieurs kilomètres, n'est séparé de la côte que par une étroite levée de sable et de coquillages, au-dessus de laquelle les vagues viennent à chaque instant

» lait le marché et par les épaves de toute espèce de denrées qu'on en rejetait
» dans la mer; rien en cela d'extraordinaire, mais beaucoup de jeunes nègres
» hardis tiraient parti de leur habileté comme nageurs pour soutirer quelques
» pièces de monnaie aux promeneurs et surtout aux étrangers, en leur donnant
» le spectacle d'une chasse aux voraces cétacés. En effet, deux de ces gamins à
» qui j'accordai, sur leurs instances, une rétribution de quelques réaux pour la
» prouesse qu'ils me promettaient, piquèrent immédiatement une tête dans la
» mer, où ils ne tardèrent pas à attirer vers eux un requin que je distinguai
» parfaitement et qui paraissait être sur le point de les atteindre, lorsqu'ils plon-
» gèrent tout à coup au-dessous de l'animal, et, en revenant sur l'eau, lui appli-
» quèrent dans les flancs de rudes coups de pied qui le mirent en fuite très rapi-
» dement. »

1. Le port de Rio-Hacha est situé à 40 lieues environ au nord-est de Santa-Martha. Malgré le peu de sécurité qu'il offre aux grands navires, il fait avec l'étranger un commerce plus important que cette dernière ville. Les produits d'exportation sont le sel, le café, le tabac, les cuirs, bois de teinture et les graines de dividivi, employées en Europe pour le tannage. La plus grande partie de ces marchandises sont apportées par les Indiens, et, en particulier, par les Goajires. Ceux-ci occupent, à droite du Rio-Hacha, un territoire long de 220 kilomètres, d'une superficie de 15 000 kilomètres carrés, couvert de savanes, de lagunes, de forêts de mancenilliers, de mangliers et d'arbres épineux. Les Goajires se livrent activement au commerce, et, suivant les saisons, recueillent les graines, chassent dans leurs forêts, pêchent les dorades et les tortues de leurs baies, ou paissent leurs troupeaux. Tantôt ils campent en plein air, tantôt ils s'abritent dans leurs misérables ranchos. « Les hommes, dit M. E. Reclus, plantent quatre pieux en terre, les femmes entrelacent au-dessus des branchages en guise de toit, les enfants renversent la pirogue sous laquelle la famille entière doit passer la nuit, étendue sur le sable blanc. »

épancher dans le courant un peu de leur écume. Cette levée, que les chocs successifs des flots affermissent comme une muraille, est le chemin que suivent les longues caravanes des Goajires qui viennent approvisionner la ville de bestiaux, de viande, de poissons, de tortues, de bois, de charbon, et apportent des marchandises diverses, bois de teinture, sel, graines de dividivi. De loin, cette interminable file d'hommes et d'animaux, composée souvent de plusieurs milliers d'individus et s'avançant sur une étroite langue de sable qui se renfle à peine au-dessus des vagues bondissantes, présente l'aspect le plus fantastique : on dirait un peuple en marche à la surface des eaux. C'est surtout à l'embouchure même, là où les flots de la mer et le courant du fleuve se brisent sur la barre qu'il faut observer le passage des Goajires. Les chevaux s'arrêtent, l'œil hagard, la crinière en désordre, et flairent longuement l'eau écumeuse ; les femmes, drapées dans leurs manteaux bleus et coiffées d'un vaste chapeau de paille à glands de coton rouge, ramènent leurs pieds sur la selle de leur monture et s'assoient à la turque en élevant leurs enfants dans leurs bras ; les chefs de famille et les vieillards relèvent leurs vêtements, et, tenant d'une main l'arc ou le fusil, de l'autre la bride du cheval effaré, l'entraînent au milieu du courant, dont les remous rapides tourbillonnent autour d'eux ; les jeunes gens, plus décents que les Rio-Hachères soi-disant civilisés, se nouent une ceinture autour des reins, plongent d'un bond superbe dans le fleuve et nagent impassibles à travers la foule hurlante des négrillons ; d'autres luttent avec les taureaux effrayés ou les ânes rétifs qui ne veulent pas traverser la ligne des brisants. Au-delà de cette scène, éclairée par la lumière si éblouissante et si vive de la zone torride, s'étend la surface illimitée de la mer bleue ; dans le lointain apparaissent la vieille forteresse ruinée, les maisons de Rio-Hacha, ombragées çà et là par des bouquets de cocotiers, puis les montagnes bleues de la sierra et ses glaciers, qui se détachent sur le ciel comme une dentelle transparente. Le soir, les caravanes franchissent de nouveau le fleuve pour aller passer la nuit dans leurs *ranchos* épars.......

» Les Goajires sont admirablement beaux, et je ne crois pas que dans toute l'Amérique on puisse trouver des aborigènes ayant le regard plus fier, la démarche plus imposante et les formes plus sculpturales. Les hommes, toujours drapés à la manière des empereurs romains dans leur manteau multicolore attaché par une ceinture bariolée, ont en général la figure ronde comme le soleil, dont leurs frères, les Muyscas, se disaient les descendants; ils regardent presque toujours en face d'un air de défi sauvage, et leur lèvre inférieure est relevée par un sourire sardonique. Ils sont forts et gracieux, très habiles à tous les exercices du corps. Leur teint dans la jeunesse est d'un rouge brique beaucoup plus clair que celui des Indiens de San-Blas et des côtes de l'Amérique centrale; mais il noircit avec l'âge, et dans la vieillesse il ressemble à peu près à la belle couleur de l'acajou. Autour de leurs cheveux noirs tombant en larges boucles sur leurs épaules, ils enroulent gracieusement une liane de convolvulus, ou bien attachent des plumes d'aigle ou de toucan, retenues par un simple diadème en fibres de bois tressées; leurs figures sont rarement tatouées, parfois quelques lignes arrondies sont gravées sur leurs bras et leurs jambes. Les femmes, moins ornées que leurs maris et vêtues de manteaux aux couleurs moins riches, ont sans exception et jusque dans la vieillesse la plus avancée des formes d'une admirable fermeté et d'une grande perfection de contours; leur démarche est vraiment celle de la déesse, ou plutôt celle de la femme qui vit dans la libre nature, et dont la beauté, caressée par le soleil, se développe sans entraves. Leurs traits, qui ressemblent à ceux des belles Irlandaises, sont malheureusement défigurés par des bariolages tracés sur les joues et le nez au moyen du roucou, et qui simulent assez bien les besicles de nos bisaïeules; mais, en dépit de ces grandes taches rouges, les sauvages filles du désert n'en frappent pas moins par leur fière et rayonnante beauté, surtout quand elles lancent leurs chevaux rapides à travers la plaine et que le vent rejette en arrière leur longue chevelure.......

» Dans mes promenades le long des plages de la Goajire,

la Goajire, je passai plusieurs fois à côté d'hommes, en apparence sans vie, étendus sur le sable et veillés par des femmes qui s'occupaient tranquillement à tisser des filets ou à tresser des chapeaux. Je crus d'abord que ces corps immobiles étaient des cadavres auprès desquels on avait placé des gardiennes pour chasser les caricaris et les vautours; mais une des femmes, qui savait un peu d'espagnol, me fit comprendre que son mari était non pas mort, mais ivre-mort depuis la veille. « C'est hier qu'il a vendu son bois du Brésil, » ajouta-t-elle d'un air confiant. Les voluptés que procure l'ivresse sont si grandement appréciées que la femme sent augmenter son respect affectueux pour son mari plongé dans cette fatale béatitude; elle s'agenouille à côté de sa tête, écarte les maringouins qui pourraient troubler son lourd sommeil, rafraîchit son front en l'éventant avec une aile d'aigle; dans une circonstance analogue, elle peut à son tour avoir besoin d'être veillée de la même manière. A la conclusion de tout marché, le traitant riohachère livre au vendeur goajire une ou plusieurs jarres d'eau-de-vie garantie pure, mais fortement mélangée d'eau. L'Indien emporte dans son *rancho* la liqueur précieuse, et boit à même jusqu'à ce qu'il tombe en râlant sur le sable. On raconte qu'un navire chargé de rhum ayant fait côte sur les récifs de Punta-Gallinas, la nouvelle se répandit immédiatement dans toute la péninsule, et pendant quelques jours la nation tout entière fut plongée dans la plus complète ivresse. Plus d'une fois des surons d'acide sulfurique, bus avec la même avidité que du rhum, ont causé la mort d'un pécheur endurci. »

Élisée Reclus.

Les fêtes religieuses à Bogota[1].

« Le nombre des fêtes d'église est considérable à Bogota; mais les époques des plus grandes cérémonies religieuses

1. La capitale de la Nouvelle-Grenade, Bogota (41 000 habitants), une des plus belles villes de l'Amérique du Sud, est située à 2645 mètres d'altitude à

sont celles de la Semaine Sainte, de Pâques, de la Fête-Dieu et de Noël. Pendant les trois jours de la Semaine Sainte, les autorités de la ville réunies en corps, et presque tous les autres habitants, pour remplir réellement un devoir de piété, ou pour satisfaire seulement la coutume, vont, en vêtement de deuil, visiter successivement chaque église, où est élevé, avec un grand appareil lugubre, un monument qui simule le Saint-Sépulcre ; on rencontre alors dans les églises, surtout le soir, lorsqu'elles ne sont plus éclairées que par quelques flambeaux, et restent dans une demi-obscurité, une quantité de gens qui, nus jusqu'à la ceinture, se meurtrissent ou se déchirent la poitrine et le dos avec des disciplines. J'ai même vu quelques-uns de ces fanatiques qui étaient, sinon cloués, du moins attachés sur des croix dans la position du Christ pendant son dernier supplice. Dans la journée du Samedi Saint est ménagé pour le peuple un divertissement dont, du reste, nous avions des analogues autrefois en Europe; dès le matin, des mannequins figurant Judas ou Satan sont suspendus dans différents endroits de la ville, notamment au-dessus des portes des églises principales, et, aussitôt qu'a été entonné à l'office du jour le *Gloria in excelsis*, ils sont, au bruit des pétards et des cloches, descendus et abandonnés au peuple qui, après les avoir traînés avec force outrages dans les rues, finit par en faire d'autant plus facilement des feux de joie, qu'ils sont ordinairement farcies de matières inflammables et de pièces d'artifice[1].

---

la base occidentale des deux montagnes de Guadalupe et de Monserrate. L'emplacement avait été bien choisi ; le fondateur, Ximenès de Quesada (1538) y trouvait en même temps une bonne position stratégique contre l'ennemi, un vaste sol propre à toutes les denrées alimentaires, une température modérée, et le point central d'un immense empire baigné par les deux Océans. Les rues sont bien percées, à angles droits ; les maisons, élégamment bâties, renferment en général à l'intérieur des *patios* remplis de fleurs et d'arbustes. On n'y trouve que des petites fabriques de meubles et d'objets d'utilité commune, aucune grande industrie. Une seule route commerciale, mal entretenue, rattache cette ville au Rio Magdalena, en face de Honda. Un chemin de fer doit être construit prochainement de Bogota à Facatativa sur la route du Magdalena.

1. On peut lire dans le *Tour du Monde* (1er semestre 1863), la très piquante description de la grande procession de Cuzco décrite par M. Paul Marcoy. (*Voyage de l'Atlantique au Pacifique.*) M. de Gabriac donne, sur sa visite à la cathédrale de Santa-Martha, les détails qui suivent : « L'intérieur de l'église est surchargé d'ornementations où la saleté le dispute à la

» La Fête-Dieu et celle de Pâques sont celles qu'on célèbre avec le plus de pompe au dehors par des processions auxquelles un mélange du profane avec les choses sacrées donne un cachet particulier d'originalité; c'est ainsi qu'on voit figurer en tête de ces processions des troupes d'Indiens ou d'autres individus qui, sous des costumes d'indigènes primitifs, de diables, etc., se livrent, au son d'instruments discordants, à des danses grotesques; que des chars, traînés à bras, portent des personnages et des enfants qui forment des groupes allégoriques dont les sujets sont tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament; que des statues peintes et représentant des scènes de la Passion, sont, au moyen d'énormes brancards, portées sur les épaules d'hommes vêtus en pénitents et dont quelquefois, m'a-t-on dit, plusieurs appartenant à la haute classe de la société, cherchent à expier des fautes par ce pénible travail de la journée.

» ..... La fête de Noël n'est pas bornée aux réjouissances habituelles qui se mêlent, dans la journée, aux cérémonies religieuses; elle est, en outre, une occasion de divertissements qui ne cessent qu'au bout d'une quinzaine de jours, à l'époque de l'Épiphanie. D'abord, dès la veille, des autels sont, dans maintes églises, disposés pour ce qu'on appelle dans le pays un *nacimiento*, c'est-à-dire pour reproduire, au milieu de décorations de théâtre et au moyen de petites figures de bois, de cire ou de carton, les circonstances qui se rattachent à la naissance du Sauveur. Quelques particuliers s'amusent, de leur côté, à donner chez eux un pareil spectacle et y dépensent de grosses sommes, stimulés qu'ils sont par le désir de se surpasser l'un l'autre dans le luxe et la variété de leurs expositions. La partie capitale du tableau se compose de l'étable avec ses animaux, de la Sainte Famille, des bergers et des mages en adoration devant l'En-

---

» dorure. Mais ce qui nous frappa davantage dans la cathédrale de Santa-» Martha, ce furent les vêtements dont sont affublés la Vierge, saint Joseph et » l'enfant Jésus. En face du maître-autel, sur une estrade, se trouve une » madone vêtue d'une robe de brocart, garnie d'une crinoline phénoménale et » d'une queue à désespérer vingt reines; elle tient à la main un mouchoir de » fausse dentelle, un flacon d'odeur, des rubans roses, et un grelot en argent » pour amuser son divin fils. » (Comte DE GABRIAC, *Promenade à travers l'Amérique du Sud;* Paris, 1868, in-8°, Lévy.)

fant divin ou en marche pour venir l'adorer ; assez souvent, dans ce dernier cas, sans doute afin que le spectateur ne puisse pas se tromper sur le rôle qui est assigné aux figures représentant les mages, chacune d'elles tient à la main un cordon qui aboutit aux rayons de l'étoile qui les précède et les guide. Dans les maisons des particuliers, les accessoires dont l'objet principal est accompagné, offrent un véritable attrait à la curiosité, par la réunion de tout ce que le caprice le plus bizarre peut s'évertuer à aller chercher de marionnettes ou de pièces à mécanique dans un magasin de jouets d'enfants. Ainsi, par exemple, en sus du tableau obligé de la naissance de Jésus-Christ, ici, ce sont d'autres scènes de sa vie, depuis la fuite en Égypte jusqu'à sa mort sur la croix ; là, c'est le diable qui apparaît et disparaît par une trappe ; là, c'est un ermitage avec un capucin qui y apporte une fillette à demi cachée dans une botte de paille ; plus loin, ce sont des processions, des villageois qui se livrent à la danse, des artisans qui travaillent, de petits bonshommes à la tournure et au visage grotesque, des bateaux qui parcourent des rivières, voire même des chemins de fer avec des trains en activité ; enfin, pour donner une dernière idée du degré auquel sont poussées les fantaisies excentriques des décorateurs, j'ajouterai que je me souviens d'avoir vu une fois parmi le cortège des mages, et comme eux tenant le fil conducteur à la main, un Bonaparte fort reconnaissable à sa redingote grise et à son célèbre petit chapeau. »

Le Chevalier A. Le Moyne,
La Nouvelle-Grenade.
(Paris, 1880, 2 vol. in-18, Quantin.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Colombie ou Nouvelle-Grenade.

Cadena. *Anales diplomaticos de Colombia.* — (Bogota, 1878.)
De Gabriac. *Promenade à travers l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1868, in-8.)
Esguerra. *Diccionario geog. de los Est.-Un. de Colombia.* — (Bogota, 1879.)
Hall. *Colombia, its presents state*, etc. — (Philadelphia, 1871.)
Humboldt (de) et Bonpland. *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent.* — (Paris, 1816-31, 13 vol. in-8.)

Le Moyne. *La Nouvelle-Grenade.* — (Paris, 1880, 2 vol. in-18, Quantin.)
Marcoy (Paul). *Voyage à travers l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1868, 2 vol. in-4°, Hachette.)
Pereira. *Les Etats-Unis de Colombie.* — (Paris, 1883.)
Perez (F.). *Géographia fisica y politica de los Estados Unidos de Colombia.* — (Bogota, 1883.)
Powles. *New-Grenada.* — (London, in-8°, 1863.)
Reclus (Elisée). *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe.* — (Paris, 1881, in-18, Hachette.)
Rolland (F.). *La Nouvelle-Grenade et les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique du Sud.* — (Avignon, 1876, in-8°.)
Roullin. *Histoire naturelle et souvenirs de voyage.* — (Paris, in-4°, sans date.

André (Edouard). *L'Amérique équinoxiale.* — (*Tour du Monde*, 1877, 1878, 1879.)
Brossolet. *Situation commerciale de Puerto-Cabello et Baranquilla.* — (*Revue maritime*, 1876, t. LII.)
Cornette (P.). *Lettres sur la Colombie.* — (*Nouvelles annales des voyages*, janvier et février 1855.)
Crevaux (J.). *Voyage à travers la Nouvelle-Grenade.* —(*Tour du Monde*, 1882.)
De Fontpertuis. *L'Amérique latine.* — (*Journal des Economistes*, 1881.)
Loua (T.). *Statistique de la Colombie.* — (*Journal de la Société statistique de Paris*, 1877, n° 3.)
Marcoy (Paul). *De l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.* — (*Tour du Monde*, 1866, 1868.)
Reclus (Elisée). *Rapport sur l'Atlas de la Colombie.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, août 1866.)
Ricque (Camille). *Quatre mois à Santa-Marta.* — (*Nouvelles annales des voyages*, octobre 1865.)
Saffray (Dr). *Voyage à la Nouvelle-Grenade.* — (*Tour du Monde*, 1873.)
Simons (F.-A.). *Sierra-Nevada de Santa-Marta-Goajira Peninsula.* — (*Proceed. of Roy. Geogr. Soc.*, 1881-85.)
White. *Notes on the Central Provinces Colombia.* — (*Proceed. of Roy. Geogr. Soc. for* 1883.)

CHAPITRE II

VENEZUELA

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république de Venezuela[1], ancien gouvernement de Caracas (aujourd'hui détachée de la Colombie de Bolivar), est bornée au nord par la mer des Antilles; à l'est, elle confine à la Guyane anglaise, dont la frontière suit le *Rio-Amacura*, coupe le *Cuyuni*, longe la *Sierra de Rincote;* au sud, du côté du Brésil, elle suit les montagnes de *Pacaraima*, ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Orénoque et celui

1. Le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, fut donné par les Espagnols à ce pays, à cause des villages riverains du lac de Maracaybo, bâtis sur pilotis.

des Amazones; à l'ouest, du côté de la Colombie, elle est parallèle à l'*Orénoque*, dont elle coupe les affluents de gauche, suit l'*Arauca*, franchit la cordillère de *Mérida*, et par la *Sierra de Perija* et le territoire des *Goajiros*, rejoint la mer des Antilles, au nord-ouest du golfe de Maracaybo.

Situation astronomique. — 2°-12° de lat. N.; 62°-75° de long. O.

Climat. — La côte est brûlante et malsaine; les hautes vallées jouissent d'un printemps perpétuel; la température est excessivement variable dans les Andes, tour à tour et brusquement très chaude et glaciale; dans la plaine des *llanos*, durant la saison sèche, le sol humide dégage des exhalaisons malsaines.

Littoral; îles. — La côte forme le golfe de *Venezuela*, rattaché par un détroit au golfe de *Maracaybo* (200 kilom. sur 120); la presqu'île de *Paraguana*, le golfe *Triste*, la baie de *Cumana*, le golfe de *Cariaco*, la presqu'île et le golfe de *Paria*, fermé par l'île de la *Trinité;* les îles sont nombreuses : *Oruba*, *Curaçao*, *Buen-Ayre*, *Los Roques*, *Margarita*, etc.; plusieurs appartiennent à la Hollande ou à l'Angleterre. (V. le chap. des *Antilles*.)

Relief du sol. — Trois régions : le *littoral*, séparé du bassin de l'Orénoque par une chaîne de montagnes (*Sierra Laura*, *Mérida*, *Barquisimeto*, *Turumiquire*, etc.); les *plaines*, *savanes* ou *llanos*, sans accidents, sans arbres, souvent inondées; la région *Guyanaise*, montueuse et boisée sierras *Parima*, *Pacaraima*, *Maigualida*, prolongées vers l'Orénoque par des contreforts qui enferment les vallées des cours d'eau.

Cours d'eau. — De nombreuses rivières se jettent dans le golfe de *Maracaybo :* le *Tocuyo* finit au nord du golfe *Triste;* l'*Orénoque*, issu du lac *Ipava* (2 250 kilom.) navigable sur 800 kilom., sujet aux crues, souvent gêné par des cascades et des rapides, est grossi, à droite, par le *Ventuari*, le *Caura*, le *Paragua*, le *Caroni;* à gauche, par le *Guaviare* ou *Rio-de-Lesseps*, la *Vichada*, la *Meta*, l'*Apura* et le *Cassiquiare*, réuni au *Rio-Negro* (affluent de l'*Amazone*) pendant la saison des pluies.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Le Venezuela, après la dissolution de l'ancienne république de Colombie (formée en 1822 par la réunion de la Nouvelle-Grenade, de l'Equateur et de la capitainerie générale de Caracas), a été jusqu'en 1863 une république divisée en provinces. En 1863, le Venezuela a été transformé, par suite de la victoire des fédéraux sur les unitaires, en confédération, établie par la loi constitutionnelle du 23 mars 1864. Le parti unitaire, vaincu en 1863, remporta en 1868, sous le commandement du général Monagas, une victoire sur les fédéraux; mais ce parti a été renversé à son tour par le général *Guzman Blanco*. En octobre 1887 a été élu le général **Lopez**. La constitution de 1854 a été renouvelée en avril 1881. Le *pouvoir exécutif* national réside dans la *présidence*, assistée par huit ministères (*Intérieur et Justice; Affaires étrangères; Finances; Fomento; Guerre et Marine; Crédit public; Travaux publics; Instruction publique*). Le *pouvoir législatif* est exercé par un *sénat* composé de quarante membres (deux par Etat) et par une *chambre des représentants* de cent cinquante-quatre membres élus par le suffrage universel.

Drapeau : jaune, bleu, rouge; couleurs disposées horizontalement.

Divisions administratives :

28 États, 8 territoires, 1 colonie et le district fédéral.

ÉTATS

ÉTATS	MILLES carrés.	Habitants.	CAPITALES avec les habitants	
District fédéral	45	70 078	Caracas.	70 500
Guzman Blanco	72 500	515 418	Victoria.	12 000
Carabobo	2 984	167 499	Valencia.	36 000
Lara	9 296	245 439		
Los Andes	14 719	317 195		
Zamora	25 212	245 457	Barinas.	12 000
Falcon	36 212	198 260	Coro.	10 000
Bolivar	88 701	57 169	Petare.	3 500
Bermudez	32 243			

TERRITOIRES

TERRITOIRES	MILLES carrés.	Habitants.	CAPITALES
Yuruary	81 123	19 852	
Amazonas	90 928	38 340 (Amazonas et Alto Orinoco)	
Alto Orinoco	119 780		
Goajira	3 608	36 500	
Colon	166	137	
Caura	22 564	—	
Armisticio	7 046	—	
Delta	25 347	—	
Colie de Guzman Blanco.	214	1 995	
Total	632 696	2 198 320	

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — Minéraux : *Mines d'or* dans le territoire Guyanais sur les bords de l'Yuruari et dans la province de Bolivar; le *cuivre rouge* d'Aroa (Yaracui) est plus beau que celui de Suède; *marbre*, beaux *granits*, *sources minérales* abondantes, *pétrole* et *asphalte*, près du lac *Maracaybo*; *sel*; toutes richesses peu ou point exploitées.

Végétaux.—La région des montagnes renferme d'*immenses forêts* de bois de construction et d'ébénisterie (*palissandre*), de teinture; on cultive le *cacao*, la *canne à sucre*, le *café*, le *coton*, le *tabac*, l'*indigo*, la *vanille*, la *salsepareille*. — **Animaux** : On élève des *bœufs*, *chevaux*, *mulets* dans les *llanos*; l'île Margarita a des *huîtres à perles*; l'Orénoque renferme des poissons abondants, des gymnotes, caïmans, etc.

Industrie.— Presque nulle; s'exerce surtout sur le nettoyage et la préparation des peaux pour l'exportation; le manque de voies de communication la paralyse.

Commerce. — En 1886 : **Importations**, 47168000 bolivares (47168000 francs); **Exportations**, 82304000 bolivares (82304000 fr.); part de l'Allemagne, 8949000 francs; de l'Angleterre, 9960000 francs; de la France, 9273000 francs; de l'Amérique du Nord, 15296000 francs (les exportations sont le café, le cacao, les peaux, les bois de teinture, les métaux). — **Chemins de fer** : En exploitation en 1887 : 164 kilom.; en construction : 434. — **Télégraphes** : En 1887 : 4462 kilom. — **Ports** : en 1886 : 2460 navires, dont 637 vapeurs. — **Marine marchande** (1884), 2492 navires de 25000 tonneaux.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — 1137615 kilomètres carrés. — **Population** : En 1886 : 2200000 hab. (1,8 hab. par kilom. car.). — **Races** : *Créoles*, ou descendants d'Espagnols; *Cholos*, noirs et mulâtres; *Indiens* civilisés et chrétiens; *Indiens* sauvages (principales tribus indiennes : *Caraïbes*, à l'est; *Guaraunos*, dans le delta de l'Orénoque; *Maypures*, *Ottomaques*). Les *étrangers* sont environ 24000. L'*esclavage* a été aboli en 1854. — **Dialectes** : L'*espagnol* est la langue officielle et ordinaire; les Indiens gardent leur langue. — **Instruction publique** : Les députations provinciales qui ont mission de s'occuper de l'instruction élémentaire ont très peu fait pour cet objet : il y a environ *cent dix écoles publiques* et *cent écoles privées* avec *cinq mille cinq cents élèves*. — **Justice** : Une *cour de justice fédérale suprême*; une *cour de cassation*. — **Cultes** : Religion *catholique romaine;* les affaires de l'Eglise sont dirigées par l'archevêque de Venezuela, à Caracas, et l'évêque de Mérida. — **Armée** : Les troupes de terre comptent 2240 hommes; en temps de guerre, la milice est appelée sous les armes. — **Marine militaire** : La flotte se compose de 2 petits vapeurs et de 2 goélettes, armés ensemble de 8 canons; les troupes de marine comptent 200 hommes. — **Monnaies** : Le *venezolano* = 5 fr.; le *bolivar* = 1 fr.; le *réal* argent = $0^{fr},50$. — **Poids et mesures** : Le *quintal à 4 arrobas* = $46^{Kgr},014$; la *vara* = $0^{m},385$; l'*arroba* = $16^{l},137$. — **Budget annuel** en 1888 : *Recettes* : 27695000 bolivares; *Dépenses* : 27695000. — **Dette publique** : 106 millions de bolivares (106 millions de francs).

2° EXTRAITS ET ANALYSES

La côte du Venezuela et ses forêts.

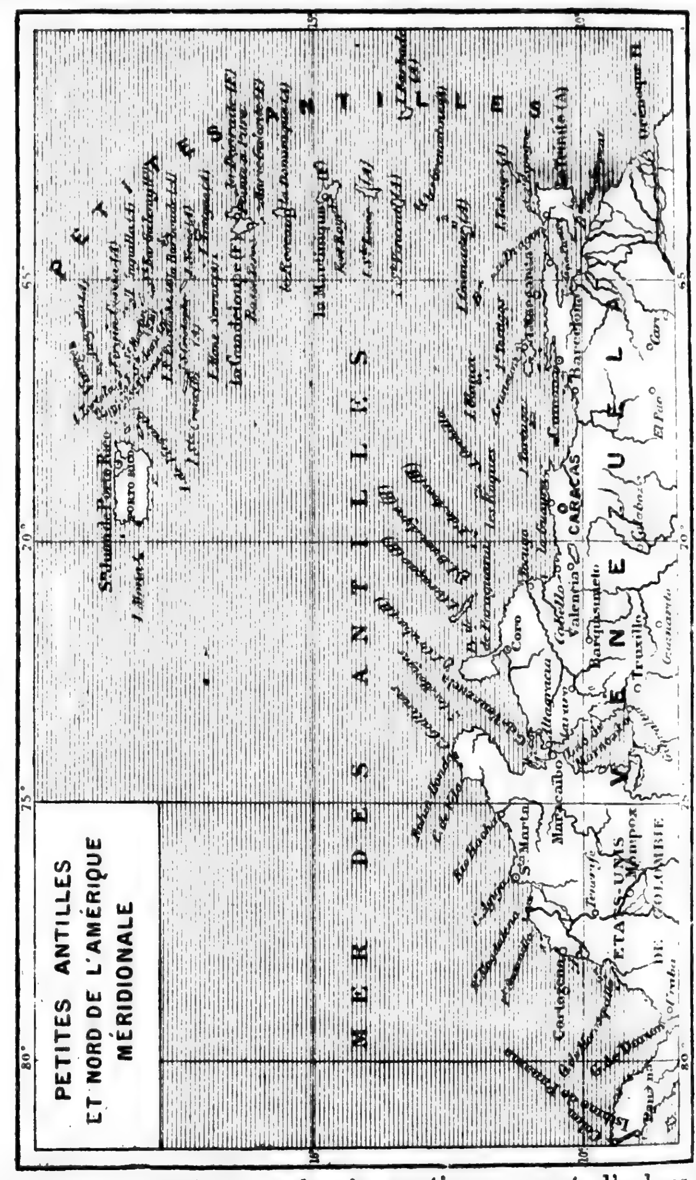
« Du port de la Guayra on gagne Caracas, capitale du Venezuela, en quelques heures d'ascension par les chemins de la Cordillère que l'on voit s'échancrer comme une selle au-dessus des nuages, d'où son nom de *Silla de Caracas*. La chaleur de cette côte est torride; c'est près de là (vers 10° de lat. N.) que passe l'équateur thermique. Christophe Colomb la découvrit en 1498. En y débarquant, nous fûmes saisis par une sensation violente de chaleur sèche à peine supportable. Le thermomètre marquait 36° à l'ombre, et la marche, à 2 heures de l'après-midi, le long de la côte brûlée et abrupte, où quelques grands *cereus, opuntia* et mimosas s'accrochent à grand'peine aux rochers, devint bientôt extrêmement pénible. Je me dirigeai néanmoins sur un petit estuaire planté de cocotiers et



Carte de Puerto-Cabello

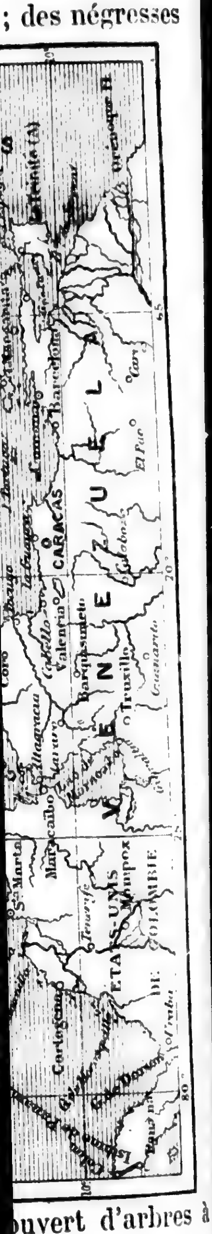
nommé Maïquetia. J'y trouvai matière à une fructueuse herborisation en remontant le lit d'un torrent où croissaient des bignoniacées jaunes et le *wigondia caracasana*. De

grands lézards couraient sur le sol embrasé ; des négresses



PETITES ANTILLES ET NORD DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

demi-nues suivaient seules le sentier couvert d'arbres à



caoutchouc. Je revins à bord aux trois-quarts rôti. Peu d'endroits sur le globe sont aussi complètement desséchés que ce port de la Guayra, où vient passer tout le commerce de Caracas, et que ravagent périodiquement les épidémies.

» Le jour suivant, nous touchions à Puerto-Cabello, dans une jolie baie où se trouvent les vestiges d'un ancien fort et des îles de mangliers aux racines adventives, desquels pendent des chapelets d'excellentes huîtres. Le président du Venezuela, Guzman Blanco, a fait exécuter des améliorations au port et à la ville de Puerto-Cabello. Il y a créé une *alameda* ou jardin public fort agréable, sur le bord même de la mer. Les rues sont poudreuses, il est vrai, mais on trouve çà et là des fontaines qui rafraîchissent l'atmosphère, et des conduites d'eau, récemment déposées par les navires sur le quai, indiquent la pose prochaine d'une canalisation régulière.

» De vastes lagunes desséchées s'étendent à l'ouest de Puerto-Cabello et sont traversées par la route qui conduit à Valencia et à San-Félipé, dans la région montagneuse. Des efflorescences blanches indiquent la présence du sel dans ces terrains que recouvre un maigre tapis de ficoïdes et de salsolacées. Plus haut, sur les premières pentes, dans le sol argileux, une forêt d'arbres épineux montre ses griffes de l'aspect le plus féroce. C'est une végétation armée en guerre. Malheur à qui s'aventure dans ce fourré de mimosas, d'agavés, de fourcroyas, de lianes épineuses, il n'en reviendra qu'en lambeaux.

» Embarqués pour la dernière fois avant de prendre définitivement pied sur la terre américaine, nous rangeons bientôt l'île de Curaçao. La Sierra-Nevada de Santa-Martha apparaît, portant ses pics neigeux à 5 850 mètres au-dessus des mers. Enfin nous touchons à 3 heures du matin au point définitif de notre embarquement, Savanilla. »

Édouard ANDRÉ[1],
L'Amérique équinoxiale.
(*Tour du Monde*, 1877, 2e sem., Paris, Hachette.)

1. M. Ed. André a rapporté de son voyage dans l'Amérique du Sud, accom-

Productions et peuplades des rives de l'Orénoque : les Géophages.

« Le voyageur qui entre dans la Guyane par les bouches de l'Orénoque contemple avec étonnement les forêts majestueuses qui ombragent une grande partie du delta de ce fleuve. A la marée haute, la plupart des îles de ce delta sont couvertes par les eaux, et alors se présentent à l'œil surpris de l'explorateur de grands bois qui s'élèvent du sein des ondes; la barque circule sous le feuillage épais, elle évite par de nombreux circuits les lianes inombrables qui s'entrelacent aux arbres; autour de l'embarcation se jouent dans les flots les lamantins, les caïmans, tandis qu'au-dessus, dans les voûtes de feuillage, on voit s'agiter des aras aux couleurs brillantes et variées, des cotingas bleus, des tangaras violets, des cardinaux au plumage de feu; les singes se suspendent par leur longue queue aux branches flexibles, et s'élancent, avec l'agilité de l'écureuil, de rameau en rameau et d'un arbre à un autre. De temps en temps, des hamacs apparaissent au milieu des branchages et se balancent mollement au-dessus des eaux; ceux des Guaraunos, le peuple principal du bas Orénoque. Ces Indiens habitent ordinairement les îles les plus élevées du delta et y vivent de poisson, de bananes et de manioc. Mais, dans les pérégrinations où les entraîne la pêche, ils sont souvent conduits jusque sur les basses îles, et c'est là que le fleuve les oblige à monter dans leurs demeures aériennes; les hommes s'y établissent aussi nonchalamment et y dorment de longues heures, tandis que, dans les barques amarrées au pied des arbres, les femmes préparent le repas de leurs paresseux époux.......

---

pli en 1875-76, sans parler de son journal et de ses mémoires scientifiques, 4 300 espèces de plantes sèches, représentées par 18 000 échantillons ; 4 722 plantes vivantes, 27 000 grains de palmiers, 181 produits végétaux dans l'alcool; 177 mammifères, poissons et reptiles en peaux ; 931 oiseaux ; 2 200 insectes ; 993 papillons ; 78 mollusques ; 160 minéraux et fossiles ; 30 antiquités indiennes ; 56 costumes, armes, produits divers ; 60 objets en vernis de Pasto ; 350 dessins analytiques, vues, paysages, types, photographies ; 394 espèces de grains de végétaux. (V. *Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1879.)

» Avançons-nous dans l'Orénoque, qui offre une navigation facile aux plus grands navires. Nous sommes bientôt devant le confluent du Caroni, et nous remontons jusqu'à Ciudad-Bolivar, qu'on appelait auparavant Angostura ou San-Thomas de Nueva-Guayana, ville déjà grande et belle, le principal port de l'Orénoque et siège d'un commerce maritime très actif. Tout est commerce dans cette ville; il y a peu d'industrie et surtout peu de culture; les environs ne présentent pas ces riants jardins, ces vergers, ces avenues qui annoncent dans notre France les approches d'une importante cité : les savanes et les bois s'étendent jusqu'aux portes de Ciudad-Bolivar. Cependant, çà et là, on aperçoit quelques champs d'indigotier, de canne à sucre, de caféier, de maïs, de haricots, surtout de yuca ou de manioc, dont la racine sert à faire le principal pain du pays. Le bananier étale de toutes parts ses larges et magnifiques feuilles, et donne abondamment ses régimes de fruits nourrissants. Le cotonnier aussi vient merveilleusement sur ce sol fertile, mais la culture est fort négligée. Le quinquina ne se montre que dans les lieux élevés; presque partout on rencontre une foule d'autres produits précieux pour la médecine : la simaruba, l'angostura, le ricin, la fève de Tonkin, le copahu, etc., etc. La vanille s'élance d'arbre en arbre et embaume de son délicieux parfum tous les lieux d'alentour; mille autres orchidées, mille convolvulacées enlacent de leurs guirlandes légères les géants des forêts. Les bois de teinture, tels que le brésillet, de magnifiques bois d'ébénisterie, comme l'acajou, le cèdre, le palissandre; des arbres à gomme, comme l'hévéa, d'où découle le caoutchouc; des bois violets, roses, jaunes, sans nom en botanique, se montrent partout; mais l'apathie vénézuélienne respecte parfaitement et laisse sans usage tant d'admirables végétaux. Le palmier, le roi de ces forêts, balance son élégant panache de verdure au-dessus de la tête de tous ses rivaux; plusieurs de ces espèces donnent une huile excellente, le palmier *séjé* surtout, dont le produit, d'une abondance et d'une qualité extraordinaires, ferait seul la fortune des spéculateurs qui voudraient exploiter les richesses de ce

beau pays. Mais, à côté de si précieux arbres, de nombreuses plantes vénéneuses distillent les plus dangereux poisons; une des plus redoutables est le *guacha macau*.

» Les *llanos* ou savanes sont animées par d'innombrables troupeaux de bœufs, par des chevaux, des ânes, des mulets; beaucoup de ces animaux, sans gardiens et sans abri, meurent au milieu des pâturages, et leurs cadavres infecteraient l'air si le corbeau *samuro*, véritable providence de la plaine, ne les dépeçait complètement et n'en faisait disparaître les derniers débris.

» Ces superbes forêts, ces magnifiques tapis de verdure, on les parcourrait avec délices si des hôtes redoutables ne venaient, à chaque instant, y disputer à l'homme le domaine de la nature; l'un des plus à craindre est le jaguar, que les colons appelle tigre; il attaque les troupeaux et l'homme lui-même. L'once ou le lion sans crinière est beaucoup moins dangereux et ne cause des ravages que parmi les oiseaux de basse-cour. Les crocodiles infectent les fleuves; ils viennent en foule s'étendre au soleil sur la fange tiède des rives et y répandent leur odeur pénétrante de musc. Le serpent *cuaïma* est le plus terrible de tous les reptiles venimeux de la Guyane; sa peau d'un gris livide, qui rappelle la couleur du crapaud, sa tête carrée, sa longueur de $1^{m},50$, la corne qui termine sa queue, le font aisément reconnaître; il se soutient sur cette corne, s'élève droit, s'élance comme une flèche contre la victime qu'il veut atteindre, et la fait périr en quelques instants; il attaque l'homme avec audace; les indigènes en ont une frayeur extrême; les chrétiens, parmi eux, voient en lui le diable; les autres, le dieu du mal. Le crotale, ou serpent à sonnettes, est très commun aussi; le serpent trigonocéphale monte sur les arbres et, de là, se jette sur ses ennemis. Le boa, le plus grand des serpents de la Guyane, est sans venin, mais d'une force extraordinaire; il étreint et étouffe dans ses puissants replis les plus gros quadrupèdes du pays; mais, apathique et pacifique quand il est bien repu, il s'étend alors au milieu des herbes et s'y confond avec les troncs d'arbres renversés, à travers lesquels le voyageur se fraye un difficile chemin.

Mais tous ces reptiles causent moins de malheurs encore que le poisson caribe, qui vit dans les eaux stagnantes. Si un baigneur imprudent, attiré par l'aspect agréable d'un lac tranquille, vient y chercher la fraîcheur, il peut voir bientôt arriver près de lui un petit poisson au museau allongé et dont les dents sont formées, à chaque mâchoire, d'une seule pièce aussi coupante qu'un rasoir ; s'il se sent entamé par ce tranchant d'acier et s'il est trop loin du bord pour fuir immédiatement sur le sol, il est perdu : des milliers de caribes, attirés par la plaie et le sang qui s'en échappe, s'acharnent après la victime qu'épuisent l'hémorrhagie et la douleur de ces innombrables blessures. Du reste, ce poisson est bon à manger, et l'on en fait une pêche abandante, ainsi que d'une foule d'autres espèces qui fourmillent dans les eaux de la Guyane.

» L'un des plus communs et des plus forts quadrupèdes est le tapir, ce petit éléphant américain dont le nez se termine en une trompe peu développée. Les sangliers, qu'on nomme *baquiros*, sont très nombreux aussi ; moins gros que les nôtres, ils offrent une chair excellente, et l'on extrait un musc abondant d'une tumeur qu'ils ont sur les reins.

» Les singes, tous munis d'une longue queue, sont innombrables; ici, c'est le farouche alouate qui remplit les bois de son cri ou plutôt de son hurlement extraordinaire ; là, c'est le gracieux titi, différent du ouistiti, qui est plus petit et qui ne se trouve pas dans cette région; plus loin, on aperçoit l'araguato, la veuve, le capucin, le sapajou, etc.; la plupart constituent pour les habitants un gibier recherché. Des myriades d'oiseaux au délicieux plumage animent aussi les forêts : les plus brillants de tous sont les colibris et les oiseaux-mouches qui font étinceler leurs topazes et leurs rubis sur les corolles éclatantes des aristoloches, des orchidées, des liserons et des mille autres élégantes fleurs. On voit de toutes parts les charmants troupiales, les cardinaux, les plus magnifiques perroquets, les moqueurs, au plumage noir et simple, mais au ramage admirable, plus varié et plus riche que celui de notre rossignol lui-même.....

» ..... Dans les parties supérieures du bassin de l'Orénoque vivent un grand nombre d'intéressantes tribus, à demi civilisées, telles que les Mavitzis, les Mariquitares, les Amaypures, les Atures, quelques Omaguas, émigrés du Brésil. C'est au milieu de ces populations que le fleuve décrit son vaste et remarquable circuit, en recevant la Méta à gauche et en envoyant au Rio-Negro un bras large et navigable, le célèbre Cassiquiare, qui unit ainsi le bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone. Grâce à cette communication naturelle, les Indiens peuvent faire, aussi bien avec le midi qu'avec le nord et l'est, un commerce avantageux au moyen de leurs *lanchas*, grands bateaux plats, qu'ils construisent parfaitement et que leur achètent souvent les blancs; ils fabriquent avec beaucoup d'art aussi des hamacs, qu'ils exportent, et des fleurs artificielles, dont se parent les dames de Caracas, de Cumana, de Ciudad-Bolivar, et qui ordinairement sont faites en plumes d'oiseau, très harmonieusement disposées; ils scient des planches, empaillent des oiseaux, enfin ils ont pour l'industrie une aptitude qui aurait porté les plus heureux fruits, si les malheurs, les fautes et les excitations des divers gouvernements vénézuéliens n'eussent arrêté dans leur essor ces intéressants commencements de civilisation.

» Ce sont principalement ces mêmes peuplades du haut Orénoque, du Cassiquiare, de la Méta et du Rio-Negro qui sont *géophages*, c'est-à-dire qui ont la singulière habitude de manger de la terre. Cette terre comestible est une argile mêlée d'oxyde de fer, d'un jaune rougeâtre; on la pétrit en boulettes ou en galettes, que l'on met sécher, puis qu'on fait cuire quand on veut les manger; c'est un lest pour l'estomac plutôt qu'une nourriture, et l'on ne s'en sert communément que dans les temps de disette; bien qu'elle ne contienne pas d'aliments nutritifs, cette argile a une action telle sur le principal organe de la digestion, que l'on voit des Indiens vivre des mois entiers sans autre ressource; ils la font frire quelquefois dans l'huile de *séjé*, et alors cette sorte de friture offre des parties réellement substantielles. Cet aliment n'affecte pas généralement d'une manière fâ-

cheuse la santé de ceux qui y sont accoutumés; mais les estomacs qui n'y sont pas habitués le supportent difficilement. Les Indiens qui, manquant de sobriété, ont la passion de la terre, maigrissent sensiblement, et leur couleur rougeâtre se change en un teint pâle. Le goût pour la glaise devient chez plusieurs tellement prononcé, qu'on les voit détacher des habitations faites en argile ferrugineuse des morceaux qu'ils portent avidement à leur bouche; ils sont connaisseurs et gourmets en terre; toutes les espèces n'ont pas le même agrément pour leur palais; ils la goûtent et la distinguent en qualités très diverses. Quelques blancs, dans le Venezuela, ont imité les sauvages, et ne dédaignent pas les galettes de terre grasse[1].

» La cause première de la géophagie, c'est le manque d'autres aliments, il est certain que les peuplades du haut Orénoque n'ont pas une grande abondance de produits nutritifs. Ils cultivent quelques ignames, des patates douces, des bananes; ils mangent des singes, des lézards, le ver du chou-palmiste, et surtout des fourmis. Des voyageurs assurent qu'un pâté de fourmis accommodées avec des huiles végétales ou de la graisse, compose un excellent mets. »

E. CORTAMBERT[2],

d'après les *Voyages du docteur Louis Plassard*, vice-consul de France à Ciudad-Bolivar (Venezuela).

(*Bulletin de la Société de géographie*, 1861, tome Ier.)

---

1. M. Jules Crevaux a rencontré chez les Roucouyennes, dans les vallées du Yari et du Parou, des Indiens géophages. « En attendant la cuisson du poisson, je vois plusieurs Indiens manger de la terre. Tous les Roucouyennes sont géophages. On trouve dans chaque maison, sur le boucan où l'on fume la viande, des boules d'argile qui se dessèchent à la fumée et qu'on mange en poudre. Dans la journée, à une heure toujours éloignée du repas, ils prennent une de ces boules, enlèvent la couche qui est noircie par la fumée, et râclent l'intérieur avec un couteau. Ils obtiennent une poudre impalpable dont ils avalent cinq ou six grammes en deux prises. » (*Tour du Monde*, 1er semestre 1881.)

2. M. Cortambert (Pierre-François-Eugène), né à Toulouse en 1805, mort à Paris en 1881, a professé de longues années la géographie, et composé à l'usage de la jeunesse un grand nombre d'ouvrages très estimés et très répandus. Membre très actif de la société de géographie de Paris, et conservateur des cartes à la Bibliothèque nationale, il a pris une part considérable au mouvement géographique de notre époque. Son fils, M. Richard Cortambert, non moins dévoué aux progrès de cette science, continue avec distinction et succès l'œuvre paternelle, notamment dans la *Revue de géographie*, dont il est le chroniqueur très exact et très compétent.

Le curare et la chasse à la sarbacane.

Le *curare* est une substance composée, préparée et employée par les tribus indiennes de l'Amérique du Sud pour empoisonner leurs armes de chasse et de guerre. On lui donne parfois le nom de *poison de flèches*. Walter Raleigh, qui découvrit la Guyane en 1595, rapporta le premier en Europe, sur des flèches, ce poison sous le nom de *ourari*. L'histoire et la fabrication du curare a fourni à beaucoup de voyageurs la matière de récits plus ou moins fabuleux. Dans un de ses voyages en Amérique, accompli de 1799 à 1804, de Humboldt a pu assister à la fabrication de ce poison. Il raconte qu'il est l'occasion d'une fête bruyante, comparable à celle des vendanges. Les sauvages, après avoir fait dans les forêts la récolte des lianes du venin, s'enivrent en absorbant des boissons fermentées préparées par leurs femmes en leur absence. Quand tout dort dans l'ivresse, le maître du curare, qui est en même temps le sorcier et le médecin de la tribu, se retire à l'écart, broie en secret les lianes, en fait cuire le suc et prépare le poison. MM. Boussingault et Roulin, M. de Castelnau, qui ont visité l'Amérique du Sud après Humboldt, ont admis, comme lui, que la composition du curare est exclusivement végétale. Au contraire, MM. Watterton et Goudot, soutiennent que le suc des lianes broyées est mêlé à des gouttes de venin recueillis dans les vésicules des serpents les plus venimeux. M. Emile Carrey prétend que le curare a pour base un poison végétal, mais que certaines tribus indiennes le préparent mystérieusement, en mêlant au suc des plantes des substances plus ou moins singulières[1], et entourent la fabrication de pratiques bizarres; superstition ou charlatanisme propres à augmenter le prestige de leur puissance ou à cacher aux étrangers la composition du poison[2].

1. Ils y mettent des crochets de serpents à sonnettes, des queues de raies, du prétendu venin de crapauds, des tucanderas ou grosses fourmis noires, dont la morsure est venimeuse, des sauterelles appelées jacquirinamboi, d'ailleurs inoffensives, des cent-pieds, des araignées-crabes, etc., etc.

2. L'illustre physiologiste Claude Bernard, par une série d'analyses et d'expériences admirables, a donné au curare une véritable célébrité; il a démêlé toutes les propriétés du poison américain, et démontré notamment qu'il paralysait les nerfs moteurs. Les données de ses expériences ont fourni à la médecine le moyen d'atténuer ou de neutraliser les effets du poison, et même de l'essayer comme un remède efficace pour combattre certaines maladies res-

« On fabrique exclusivement le curare dans la partie de l'Amérique du Nord entre la mer des Antilles au nord, la grande Cordillère des Andes à l'ouest, le tropique du sud ou du Capricorne au midi, de l'océan Atlantique à l'est, c'est-à-dire dans le Brésil, les trois Guyanes, le Venezuela, la Nouvelle-Grenade, l'Equateur, le Pérou et la Bolivie. Toutes les peuplades indiennes, et même la plupart des métis de blancs et d'Indiens disséminés dans les provinces intérieures de ces contrées se servaient jadis de curare ou de poisons analogues, et s'en servent encore partiellement aujourd'hui [1]. Toutefois, comme ces nations ne fabriquent le curare que dans le but d'empoisonner leurs instruments de guerre ou de chasse, l'usage de ce poison se perd peu à peu à mesure que les armes à feu remplacent la sarbacane, l'arc et même la lance.....

» ..... Ce poison sert principalement dans un genre de chasse qui se fait avec des flèches lancées par une sarbacane. Sur toute l'immense contrée arrosée par l'Amazone, les tri-

---

tées jusque-là incurables. Le docteur Thiercelin a appliqué l'usage du curare à l'industrie : il a imaginé de chasser la baleine à l'aide de bombes explosibles empoisonnées par le curare ; plusieurs tentatives de ce genre ont été couronnées de succès. (V. sur le curare, un article de M. Claude Bernard, *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1864.)

M. Couty, professeur au muséum de Rio-Janeiro, a récemment étudié à nouveau l'origine et la nature du curare. « Sans chercher à demander aux Indiens » des secrets qu'ils ne m'auraient pas donnés, ou à surprendre des traits de » mœurs qui ne m'auraient rien appris, je pensai que c'était au laboratoire à » résoudre la question..... La région du curare déjà bien explorée commence à » s'ouvrir : le moment n'est pas loin où cette substance, cessant d'être une » curiosité ethnologique et physiologique, rentrera dans les produits que le » commerce et la thérapeutique utilisent. Grâce aux expériences du nouveau » laboratoire du Muséum, cette substance peut dorénavant être préparée en » Europe à l'aide de plantes faciles à reconnaître. » (*Revue scientifique*, 4 novembre 1882.)

1. L'infortuné Jules Crevaux nous a donné dans son dernier ouvrage la recette de la fabrication du curare, telle qu'il la tenait de la fille d'un sorcier Piaroa, mariée à un nègre fugitif du Brésil, qu'il rencontra sur les bords du Rio-Guaviare ; celle-ci lui montra un strychnos dont les feuilles et les jeunes rameaux étaient couverts de nombreux poils roux. « Voilà le *curare fuerte* ; on » râpe l'écorce de cette liane ; on la fait bouillir dans l'eau pendant plusieurs » heures ; on passe sur un filtre très fin et on concentre le liquide filtré en con» sistance de mélasse. On obtient un extrait noir que l'on enferme dans des » gourdes de dix centimètres de diamètre. On y trempe l'extrémité des flèches à » une ou plusieurs reprises, suivant la quantité de poison que l'on veut y fixer. » Cet extrait sèche rapidement dans ces gourdes et prend al[illegible]ne consistance » d'extrait de réglisse bien fait et une cassure résineuse. » (Dr Jules CREVAUX, *Voyage d'exploration à travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela* ; *Tour du Monde*, 1er semestre 1882.)

bus indiennes ne chassaient guère autrefois, et en beaucoup de pays ne chassent encore qu'à la sarbacane. Cette arme consiste en une gaule de bois, haute de 5 pieds et demi à 7 pieds, ayant la grosseur moyenne du canon d'un fusil de gros calibre. Pour fabriquer cette gaule en sarbacane, les Indiens la fendent longitudinalement et la divisent ainsi en deux moitiés égales. Comme le bois choisi par eux à cet effet est d'une nature analogue à celle du sureau, c'est-à-dire contenant une moëlle facile à extraire, ils vident complètement chacune de ces moitiés de la moëlle qu'elle contient. Cela fait, ils polissent ces deux demi-canons avec autant de soin et beaucoup plus de temps que n'en prend un armurier pour polir les canons d'un fusil.

» Quand chaque moitié est lisse à l'intérieur comme un miroir, ils les rapprochent l'une de l'autre, de façon à les réunir en une seule gaule ; puis ils les soudent l'une à l'autre en enroulant autour d'elles une peau de liane mince, large, résistante, à la façon d'une bandelette de toile, et enfin sur cette liane ils étendent une couche de résine qui, comme une peinture-mastic, protège et le ruban de liane et l'arme elle-même contre les insectes, les chocs, la chaleur, l'humidité, etc. Ils ont ainsi une sarbacane au canon parfaitement percé, lisse, petit de calibre, et dont la longueur augmente de beaucoup la portée...

» Les flèches consistent en parcelles de roseaux, longues et fines comme des aiguilles à tricoter, appointées par un bout ainsi que des aiguilles à coudre, à la fois légères et dures comme de l'écorce de roseau. Autour de chacune d'elles, par le milieu, on fixe en l'enroulant, une petite pelotte de soie végétale, grosse à peu près comme ces boulettes de mie de pain que tous, plus ou moins, nous savions jadis, hélas ! envoyer à travers la salle d'étude, avec une si déplorable habileté. Cette soie lisse, coulante, légère, aux brins multiples comme de la bourre de soie dont elle a l'apparence, presse de tous côtés les parois de la sarbacane, ainsi qu'une balle forcée presse les parois d'un canon de carabine. De cette façon, elle retient dans le canon l'aiguille en roseau, reçoit le souffle de l'homme et lui permet de chasser puis-

samment la flèche. Souffle d'homme ou gaz développé, c'est toujours l'air qui chasse la balle de fusil ou la flèche de sarbacane[1].

» Telle est la portée du souffle humain dans ces sarbacanes, qu'il lance une flèche à plus de vingt-cinq pas, avec une force suffisante et assez de justesse pour frapper un oiseau à presque tous les coups, et telle est la dureté de ces flèches, que j'en ai vu maintes fois pénétrer dans l'écorce d'un tronc de palmier, c'est-à-dire dans du bois presque aussi dur que du chêne, et s'y fixer, comme une flèche à pointe de fer se fixe dans une planche de bois. Chacune de ces flèches est trempée dans une solution de curare épaisse qui laisse sur elle une sorte de gomme noirâtre. Quand le poison est très bon, il suffit de la valeur d'une tête d'épingle absorbée par une blessure faite sur n'importe quelle partie du corps, pour tuer en moins de cinq minutes, souvent en deux minutes à peine, un animal quelconque, tel que tigre, grand singe, poule, etc... Quand le curare est médiocre ou passé, ou en trop petite quantité, l'animal ne meurt qu'au bout de dix minutes, une demi-heure et même davantage. La mort a toujours, à mes yeux, présenté le même caractère.

» L'animal paraît d'abord ne rien sentir. Mais bientôt, au bout d'une demi-minute à peine, il cherche les endroits obscurs et semble saisi d'une sorte de préoccupation craintive ou douloureuse, qui rend sa marche embarrassée. Il paraît désirer le repos, comme si ses jambes fatiguées ne pouvaient plus le porter. Il se couche sur le ventre et refuse de se lever. Son cou lui-même n'a bientôt plus la force de soutenir sa tête qu'il étend sur le sol. Ses yeux vivent toujours, mais peu, et il semble que leurs regards portent je ne sais quelle fixité souffrante qui présage la mort. Le cœur

---

1. M. Jules Crevaux, dans son journal de voyage, écrit, à la date du 8 décembre 1880 : « Lejanne rencontre un des habitants chassant avec une longue » sarbacane, au moyen de laquelle il lance une petite flèche dont la pointe est » trempée de curare et dont l'autre extrémité est munie d'une bourre fournie par » les fruits du ceibo. Le curare dont il se sert est enfermé dans une gourde et » lui vient des Indiens Piaroas : les Indiens Piapocos n'en connaissent pas la » préparation. » (*Tour du Monde*, 1er semestre 1882.)

bat pendant quelque temps encore à pulsations sensibles, mais de moins en moins fortes. Enfin il cesse de battre, et la mort est venue sans sommeil apparent, sans cris, sans convulsions, sans spasme, à peine avec quelques tressaillements presque imperceptibles. On dirait que ce poison étrange prend le principe de la vie, la vie même, et la dissipe peu à peu, progressivement, comme un fluide qu'il paralyse et finit par éteindre... Il est facile de comprendre combien un semblable moyen de destruction est à tous égards précieux pour l'Indien, et comment nos armes à feu ne sont pour lui que médiocrement préférables à ses pauvres sarbacanes. Avec un petit pot de terre cuite pouvant contenir cent grammes de curare solide, il a de quoi chasser pendant plus d'une année... Joignez à cela que le curare frappe sans bruit et, en conséquence, sans effrayer les animaux voisins : on peut tirer plusieurs oiseaux de suite sur le même arbre, ou plusieurs daims dans un troupeau sans faire seulement tourner la tête aux animaux qui ne sont pas atteints ; j'ai vu des Indiens tuer consécutivement jusqu'à trois hoccos sur une même branche. Le blessé s'enfuit sans savoir d'où lui vient la piqûre légère qu'il ressent, et à quelques pas de là tombe paralysé par le poison. Bien souvent il ne s'enfuit même pas[1]. »

Emile Carrey[2],
Productions et mœurs de l'Amérique du Sud.
(*Moniteur universel*, 22 décembre 1859, 4, 5, 8 janvier, 10 février 1860.)

---

1. Le gibier tué à l'aide du curare peut être mangé sans aucun danger. Grâce à la nature de ce poison, on peut l'absorber impunément par l'estomac, et il n'est pas d'Indiens qui ne mangent des oiseaux ou quadrupèdes tués par le curare.

2. M. Carrey (Emile), né à Paris en 1820, d'abord avocat au barreau de Paris, puis sous-bibliothécaire à la Chambre des pairs de 1840 à 1848, reçut la mission d'explorer l'Amérique du Sud au point de vue des intérêts politiques et commerciaux, et y employa trois années (1852-1855) ; il fit en 1857 l'expédition de Kabylie, et représenta de 1876 à 1879 l'arrondissement de Rambouillet à la Chambre des députés et au Conseil général de Seine-et-Oise. M. Carrey est mort en 1880.

3° BIBLIOGRAPHIE

Chaffanjon. *Voyages aux sources de l'Orénoque.* — (*Bull. Soc. Géog.*, 1887.)
Carrey (E.). *Productions et mœurs de l'Amérique du Sud.* — (Paris, 18[illegible], in-8°.)
Crevaux (Jules). *Voyage à travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela.* — (*Tour du Monde*, 1882.)
Crevaux (J.). *Une excursion chez les Guaraunos.* — (*Tour du Monde*, 1882.)
Dance. *Four Years in Venezuela.* — (London, in-8°, 1876.)
Ernst. *Les produits du Venezuela.* — (Brême, 1874.)
Meulemans. *La république du Venezuela.* — (Bruxelles, 1872.)
Outrey. *Le Venezuela.* — (Paris, 1880, in-4°, Ghio.)
Plassard (Dr L.). *Les Guaraunos et le delta de l'Orénoque.* — (*Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1868.)
Ride (Alph.). *L'Eldorado.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er novembre 1851.)
Spence. *The land of Bolivar.* — (London, 2 vol. in-8°, 1878.)
Thirion. *Les Etats-Unis du Venezuela.* — (Paris, 1867.)
Tejera. *Venezuela pintoresca e illustrata.* — (Paris, 1875.)
X. *La Guyane vénézuélienne.* — (*Annales du commerce extérieur*, mai 1864.)
X. *Puerto Cabello de Venezuela.* — (*Revue maritime et coloniale*, LI, 1876.)

CHAPITRE III

ÉQUATEUR

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Limites. — La république de l'Equateur (*Ecuador*), formée en 1811 du démembrement de l'Amérique espagnole, a fait partie jusqu'en 1830 des Etats-Unis de Colombie. Elle forme un état indépendant traversé par l'Equateur, qui lui donne son nom. La frontière du nord qui touche à la Nouvelle-Grenade et au Brésil, part du *Rio-Mira*, passe au sud du volcan de *Cumbal*, rejoint celui de *Cayambe*, descend le *Rio-Coca* et le *Rio-Putumayo* jusqu'au confluent du *Rio-Coretu*; — la frontière du sud, qui confine au Pérou, coupe le *Napo*, le *Pastassa* et autres affluents de gauche du Marañon, descend la *Macara* sur le versant du Pacifique et vient aboutir près de l'embouchure du *Rio-Tumbez*; à l'ouest, la limite est formée par le Pacifique.

Situation astronomique. — 1° 50′ de lat. N. - 3° 37′ de lat. S.; 72°-83° 40′ de long. O.

Climat. — Traversé par la barrière des Andes, l'Equateur a trois régions naturelles : *Zone maritime*, assez insalubre, ayant un climat *tropical*, rafraîchi par les brises du Sud ; — *région des plateaux du Centre* à 3 000 mètres ; *Sierra-Fresca*, température moyenne + 14° ou 20° centigrades, très peuplée, riche en villes et monuments anciens; — *région orientale*, à l'est des Andes, très vaste, bien arrosée par les pluies; en somme, *deux saisons*, hiver ou pluies, d'octobre à mai; été ou sécheresse, de mai à octobre.

Littoral; Iles. — La côte du Grand-Océan présente la baie *Ancon-de-Sardinas*, le golfe de *Guayaquil*, les caps de *San-Francisco*, *San-Lorenzo*, *Santa-Elena*. Les principales îles sont les îles *Puna*, *del Muerto*, de *la Plata*.

Relief du sol. — La chaîne des Andes traverse l'Equateur du nord au sud, à 160 kilom. de la côte. Elle forme deux cordons parallèles à 65 kilomètres de distance, séparés par un plateau haut de **2900 à 3 000** mètres. Les deux cordons ont une hauteur moyenne égale, environ 4000 mètres. Le cordon oriental est surtout hérissé de pics, couverts de neiges éternelles (**22** sommets hauts de 4539 mètres au minimum : le *Chimborazo* (Chimbou-Razou, montagne neigeuse, qui est le géant (6700 m.); l'*Illiniza* (5297 m.); le *Cotocachi* (4997 m.); le *Pichincha* (4866 m.), sont dans la chaîne occidentale; le *Cayambe* (5954 m.), l'*Antisana* (5833 m.), le *Cotopaxi* (5753 m.), etc., etc. Seize volcans sont toujours fumants; quelques-uns, comme le *Sangay, l'Imbabura*, le *Cotopaxi*, vomissent des boues.

Cours d'eau; versants. — Deux versants, celui du **Pacifique** avec les petites rivières de la *Mira*, l'*Esmeraldas*, le *Chones* le *Guayaquil*, le *Tumbes*; — celui de l'**Atlantique**, six fois plus grand que l'autre, appartient au bassin de l'Amazone; le *Rio-Marañon* reçoit le *Santiago*, le rio de *Macas*, le *Pastassa*, le *Chambira*, le *Tigre*, le *Napo* grossi du *Coca*, le *Putumayo*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — En vertu de la constitution de 1883, la république est gouvernée par un *président* élu pour 4 ans (le président J.-M.-P. Caamano, élu le 28 octobre 1883, pour 4 ans); par un *vice-président*, qui est en même temps ministre de l'intérieur; par un *sénat* de 34 membres; une *chambre des députés* de 30 membres, élus par le suffrage universel et direct; est électeur tout citoyen majeur possédant 200 piastres (1000 francs) en rentes ou biens-fonds. Il y a trois ministères : *Intérieur et affaires étrangères; Guerre et marine; Finances et travaux publics.* Un membre de la cour suprême et un ecclésiastique assistent au conseil. — **Drapeau :** Blanc, bleu, avec 3 étoiles blanches; blanc.

Divisions administratives. — La république est divisée en 17 provinces : **Pichincha** (187000 habitants), chef-lieu **Quito**, capitale (80000 hab.). — **Guayas** (94442 hab.), chef-lieu Guayaquil (40000 hab.). — **Manabi** (67852 hab.), chef-lieu Portoviejo (10000 hab.). — **Esmeraldas** (11000 hab.), chef-lieu Esmeraldas (3000 hab.). — **Los Rios** (32000 hab., chef-lieu Babahoyo (5000 hab.). — **Chimborazo** (90000 hab.), chef-lieu Riobamba (18000 hab.). — **Tungaragua** (80000 hab.), chef-lieu Ambato (12000 hab.). — **Léon** (80000 hab.), chef-lieu Latacunga (15000 hab.). **Imbabura** (56000 hab.), chef-lieu Ibarra (10000 hab.). — **Azuay** (104000 hab.), chef-lieu Cuença (30000 hab.). — **Loja** (60000 hab.), chef-lieu Loja (10000 hab.). — Les **îles Galapagos** (7643 kilom. car.), peuplées de 200 hab., relèvent de la république équatoriale[1]. — Les nouvelles provinces sont : **Carchi** (30000 hab.), chef-lieu Tulcan (4000 h.). — **Oriente** (16000 hab.). — **Oro** (21600 hab.), chef-lieu Machala (3000 h.). — **Azogues o Canar** (43000 hab.), chef-lieu Azogues (4000 hab.).

---

1. L'Archipel des Galapagos appartient à l'Equateur depuis le 12 février 1832. Il se compose de cinq grandes îles (*Albemarle, Indefatigable, Narborough, James, Chatham*), et de 5 petites (*Abington, Bindloe, Tower, Hood. Charles*). Ces îles, traversées par l'équateur, portent des noms anglais; si les Espagnols les ont en effet découvertes les premiers, ce sont les navigateurs anglais qui les ont au dix-septième siècle reconnues et explorées. Le nom seul de l'archipel, Galapagos (*îles aux Tortues*), est espagnol. Ces îles ont été visitées au dix-neuvième siècle par Pipon (1814), Hall (1822), King, Fitz-Roy et Darwin (1836), le commandant français du Petit-Thouars (1838), et le professeur Agassiz en 1872.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions.— Grâce aux climats très divers suivant les hauteurs, les productions naturelles sont aussi très variées. — **Minéraux** : Dans le Pichincha et le Cuença, *or, argent, platine, mercure, houille, salines, émeraudes*; la situation de ces mines dans des monts escarpés en empêche l'exploitation.— **Végétaux** : *Cacao* au premier rang; *coton, tabac, sucre, vanille, orseille* pour teinture, *riz, salsepareille, coco, ananas, orange, bambous, bois précieux, café, quinquina, caoutchouc, gommes, résines, céréales.* En somme, agriculture très primitive : « Ce que le sol donne à l'homme, » le climat l'avait donné au sol, et l'homme ne concourt à ce résultat que » dans une très faible mesure. Il sème, puisque en définitive c'est le seul » moyen de récolter; mais à ce travail, ou peu s'en faut, se borne cette » intervention. Plusieurs propriétaires, moins hostiles que la masse aux » idées de progrès, ont dû renoncer à l'emploi de charrues et autres instruments de travail perfectionnés, pour revenir aux socs et aux pelles » de bois. » — **Animaux** : *Bœufs, chevaux, ânes, mulets, lamas domestiques, alpagas.* Les animaux sauvages principaux sont le *tapir*, le *jaguar*, le *léopard*, le *buffle*, le *sanglier*, les *reptiles*, le *condor*, etc.

Industrie. — Très arriérée; rares manufactures et fabriques de *cotonnades et de draps;* quelques *teintureries*, fabriques de *calicots, tapis, ponchos.* Les provinces d'Azuay, Guayaquil et Manabi fabriquent des *hamacs*, des *porte-cigares*, et ces *chapeaux de paille* de Monte-Cristi et Jipijapa, faits avec les feuilles du *Carludovica palmata*, et improprement appelés de Panama.

Commerce. — Le centre du commerce est *Guayaquil;* les autres ports sont *Manta, Baya, Esmeralda*, et les ports secs (*puertos secos*) de l'intérieur, *Loja* et *Tulcan.* — **Importations** : Elles se sont élevées en 1886 au chiffre de 57258000 sucrés (28625000 francs); part de l'Angleterre, environ 7 millions; de la France, environ 3 millions. — **Exportations** : (en 1886), 6565000 sucrés (en cacao, cascarille pour la teinture, ivoire végétal, caoutchouc, chapeaux de paille, etc.). — **Voies de communication** : Le commerce est entravé par l'insuffisance absolue des routes [1]; on a projeté une *route* de Guayaquil à Quito; elle est faite seulement jusqu'à Guaranda. Il y a un *chemin de fer* de 204 kilomètres, de Guayaquil à la rivière de Chimbo, à Sibambe. — **Marine marchande** : Mouvement au port de

1. Elles sont presque dans le même état que les décrivait il y a un siècle Antonio de Ulloa : « Les chemins de ce pays sont à l'avenant des ponts ; car, quoiqu'il y ait de grandes plaines depuis Quito jusqu'à Riobamba, et aussi en partie de Riobamba à Alausi, et de même au nord de cette ville, ces plaines sont néanmoins coupées de terribles coulées, dont les descentes et les montées sont non seulement incommodes et d'une longueur infinie, mais aussi fort dangereuses. Dans quelques endroits il faut passer par des *laderas* (sentiers aux flancs des montagnes) si étroites, qu'il y a des points où le chemin peut à peine contenir les pieds d'une monture, dont le corps et celui du cavalier sont perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule 50 à 60 toises au-dessous. Il n'y a que la nécessité indispensable de passer par là qui puisse diminuer l'horreur d'un si grand péril. Il n'arrive que trop souvent que des voyageurs périssent dans ces profonds abîmes, en traversant ces dangereux chemins où l'on n'a d'autre garant de sa vie et du bien qu'on porte avec soi que l'adresse et la bonté des mules, tandis qu'un faux pas est suffisant pour faire périr la monture et le cavalier. » (*Relation historique du voyage à Amérique méridionale*, Madrid, 1748, 4 vol.)

Guayaquil en 1886 : entrés, 183 navires de 131 000 tonneaux. **Télégraphe** et *câble* de Guayaquil à Ballenita, à l'isthme de Tehuantepec et à New-York

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 643 295 kilom. carrés. — **Population** : 1 004 000 habitants (sans compter les Indiens de l'est et du versant oriental des Andes, dont le nombre est estimé à 600 000). — **Races** : Trois éléments de population : *Blancs*, descendants plus ou moins purs des Espagnols conquérants et colons ; *Indiens*, descendants des peuplades indigènes ; *Métis*, issus du mélange des autres races. Cette dernière classe est la plus nombreuse (un demi-million) ; on la distingue des *Cholos*, métis de blancs et d'Indiens ; *Mulatos*, mulâtres, métis de blancs et de nègres ; *Zambos*, métis de nègres et d'Indiens ; le nègre pur et l'Indien sauvage sont peu nombreux ; les Indiens se rattachent à deux grandes familles, celle des *Quichua*, celle des *Antisana*. — D'après M. Francisco Léon, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères de Quito, les étrangers sont au nombre de 8 400 environ (230 Européens, surtout Espagnols, 100 Chinois, les autres Américains). — **Dialectes** : Les créoles parlent l'espagnol plus ou moins pur ; les Indiens ont gardé l'idiome quichua. — **Instruction publique** : 362 écoles primaires de garçons et 23 260 élèves ; 164 écoles de filles et 8 500 élèves ; soit une école par 1 650 habitants, un écolier sur 27 habitants. On cite l'observatoire astronomique, une école polytechnique, une d'arts et métiers, une de jurisprudence, une de sciences, une de médecine, une académie des beaux-arts, un conservatoire de musique ; la plupart de ces établissements n'existent que sur le papier, et la république est en général peu éclairée. — **Justice** : Cour suprême à Quito ; cours supérieures à Quito, Guayaquil, Cuença ; cour provinciale dans chaque chef-lieu de province ; tribunal de commerce à Guayaquil. — **Cultes** : la religion catholique est celle de l'État ; un archevêque à Quito ; évêques à Loja, Ibarra, Riobamba, Cuença, Guayaquil, Manabi. — **Armée** : environ 5 000 hommes. — **Marine militaire** : 2 petits vapeurs. — **Monnaies, poids et mesures** : Le système métrique des poids, mesures et monnaies a été adopté en 1856, mais l'ancien système prévaut. *Lieue* = 8 000 varas ; la vara = 0m,8475 ; *once d'or* = 80 fr. ; *demi-once* = 40 fr. ; *doublon* = 20 fr. ; *écu d'or* (escudo) = 10 fr. ; *peso fuerte* ou *sucré* (argent) = 5 fr. ; *peso sencillo* = 3 fr. 75. — **Budget** (en 1886) : *Recettes :* 2 421 400 sucrés ; *Dépenses :* 3 900 000 sucrés. — **Dette nationale** : 14 millions de sucrés.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Quito.

« Quito, résidence des derniers Incas, est située sur le premier degré de latitude méridionale et sur le 81° degré de longitude occidentale, à 3 000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Assise sur le plateau des Andes, entre le

deux cratères du volcan de Pichincha, cette ville domine les cours d'eau et les grands bassins des deux versants qui descendent dans le Pacifique et dans l'Atlantique. Parmi les hautes collines qui l'entourent, la principale est le *Panacillo*, où l'on voit encore les ruines du temple du soleil. En face, et tourné vers le levant, s'élevait celui de la lune, construit précisément à la place qu'occupe aujourd'hui la chapelle de Saint-Jean-l'Évangéliste.

» Il suffit de songer à cette situation de Quito, accrochée, pour ainsi dire, aux flancs d'une montagne, pour se faire une idée de l'irrégularité de ses rues. L'usage des voitures y est absolument impossible, et l'on se demanderait comment les indigènes ont choisi, pour y fonder leur capitale, un lieu qui semble mieux approprié à la demeure des aigles et des chamois, si l'on ne savait que les premiers quiténiens durent se préoccuper fort peu des obstacles qu'un site semblable apporterait un jour à la circulation et aux transports. Plus d'un avantage compensait cet inconvénient, assez léger d'ailleurs pour d'agiles Indiens : par exemple, la position stratégique qui était d'une si grande importance. Il est en effet aussi facile de descendre de la ville, à l'aide des cours d'eau navigables, pour envahir d'autres régions qu'il serait difficile aux nations voisines de venir attaquer les habitants sur les hauteurs où ils sont retranchés ; la violence des courants que l'ennemi aurait à surmonter avant d'atteindre la Cordillère orientale suffirait seule à le mettre en déroute.

» Mais aujourd'hui ce sont là des considérations de peu de valeur, et pour les bons Quiténiens qu'aucun ennemi ne menace, il est dur d'avoir toujours à monter et à descendre à pied ; le luxe d'une voiture, je dirai même d'une charrette, leur est tout à fait inconnu, et lorsqu'ils viennent à sortir pour la première fois de leur pays, ils éprouvent à la vue d'un de ces véhicules une surprise non moins grande que celle des Péruviens lorsqu'ils entendent gronder le tonnerre.

» La difficulté des communications entrave le commerce. Quito est une ville triste, sans industrie, et peu avancée en civilisation. Ses rues sont presque désertes dès huit heures du soir ; il ne s'y est jamais établi ni théâtres, ni concerts,

et, chose presque incroyable dans un pays si riche en souvenirs historiques, il n'y existe pas même un musée. On y avait bien réuni, il y a déjà longtemps, quelques médiocres tableaux, mais l'incurie des dernières administrations les a laissés en proie à la moisissure. Quand je visitai Quito, la vue des salles de peinture était le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer; un grand nombre de toiles, à demi détachées de leurs cadres, pendaient comme les haillons d'un mendiant; d'autres gisaient à terre, si souillées de poussière qu'on ne pouvait en distinguer le sujet. Un beau matin, l'autorité s'avisa que ce local désert pouvait être employé utilement : elle en fit un pigeonnier.

» Moins favorisée que la plus pauvre bourgade de France, la capitale de la république équatorienne n'a pas de promenades publiques et nulle fête ne vient jamais l'égayer, à moins qu'on n'appelle fêtes les interminables processions auxquelles prennent part presque toutes les femmes de la ville. Cependant le peuple a si grand besoin de plaisirs bruyants que ces pieuses cérémonies se terminent presque toujours par des danses ; il n'est même pas rare de voir un moine oublier sa robe, ou plutôt la lever jusqu'aux genoux, pour montrer avec quelle grâce et quelle souplesse il exécute les figures de la *zamacuéca*.

» Quito néanmoins a des attraits naturels qui en rendent le séjour presque digne d'envie, un air pur, un site admirable, une température douce et agréablement rafraîchie par la brise des montagnes, une abondance et une variété de vivres extraordinaires que leur bas prix met à la portée des plus pauvres ; enfin et surtout l'aménité des habitants, leur humeur bienveillante et hospitalière. En somme elle serait peut-être une des villes d'Amérique les plus charmantes, si son sol volcanique et le voisinage du Pichincha ne donnaient à réfléchir. »

Ernest CHARTON,
Quito (république de l'Equateur).
(*Tour du Monde*, 1867, 1er semestre, Paris, Hachette.)

Guayaquil.

Le port de Quito est Guayaquil, ville maritime située à 265 kilomètres sud-ouest de la capitale, à laquelle elle est reliée par des routes absolument impraticables durant la moitié de l'année. La rivière de Guayaquil est formée par la réunion du *Daule* et du *Babahoyo*. La ville est la deuxième de la république par sa population, et la première par son commerce.

« L'arrivée devant Guayaquil, écrit M. Onffroy de Thoron, » cause une impression qui réjouit l'âme, et l'on ne cesse d'en » admirer le charmant panorama. La ville se déroule sur le » quai, et les maisons qui font face au fleuve ont une file de » colonnades sous lesquelles sont les magasins les plus riches » de la cité. Sur la rive opposée, les plages sont verdoyantes » de prairies et de bois, et au fond du port, sur la rive droite, » s'élève une rangée de collines qui ferme la plaine où Guayaquil » est bâtie. Dans son ensemble, ce port a l'aspect pittoresque et » à demi agreste; mais les navires et la grande quantité de » barques, de radeaux et de pirogues qui bordent sur trois » rangées ses quais, lui donnent une physionomie commer- » ciale pleine d'animation. Ce port est très fréquenté par les » navires venant du Havre, de Bordeaux et de plusieurs ports » de l'Espagne; ils apportent des effets manufacturés et un » grand nombre d'articles d'Europe, et ils s'en retournent » généralement chargés de cacao. Le cabotage du Pérou y » envoie beaucoup de navires, qui échangent aussi quelques » produits, et emportent des bois de construction de première » qualité et d'une grande durée; enfin Guayaquil, qui a un » arsenal, est un lieu de ravitaillement et de radoub pour les » navires, et il s'en construit aussi avec des bois très solides » et presque incorruptibles. »

(*L'Amérique équatoriale*. In-8°, 1866.)

« La ville neuve se compose de quatre ou cinq grandes rues parallèles au rivage, et d'un nombre plus considérable de rues moins larges coupant les premières à angles droits et allant du port vers l'intérieur. La vieille ville, adossée à la colline de Santa-Anna et habitée par les classes pauvres, a des rues étroites, sales et puantes. Devant le quai se rassemblent des bâtiments de tout tonnage et de toute forme; la plupart sont

les *balsas*, embarcations indigènes, sortes de radeaux de bois de *balsas*, légers comme le liège, surmontés d'une cabane couverte de feuilles de palmier et de bananier, où grouillent pêle-mêle, singes, cochons, enfants nus, parmi les ananas, les oranges, les bananes. Ce sont les balsas qui, remontant et redescendant sans trêve les rivières, apportent au marché de Guayaquil, les fruits exquis des riches plantations des provinces de Guayas et los Rios, et l'eau potable dont la ville est à peu près dépourvue. » (*Dictionnaire de Vivien de St-Martin*, art. *Guayaquil*.)

Presque tout le commerce extérieur de la République se concentre dans ce port; et dans le chiffre des exportations, le cacao figure pour les deux tiers[1]. M. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, qui a accompli récemment un voyage d'exploration scientifique pour rechercher une voie commerciale conduisant sur les hauts plateaux des Andes, affirme que l'établissement d'une communication entre le versant équatorial et le versant amazonien, donnerait à Guayaquil une importance égale à celle de la ville de Para, située sur l'Atlantique, à l'embouchure du Marañon, comme Guayaquil l'est près du Pacifique et non loin de l'embouchure du Guayas.

Les îles Galapagos; les tortues.

« L'archipel des Galapagos est situé sous l'équateur, à 5 ou 600 milles à l'ouest de la côte de l'Amérique. Toutes les îles se composent de roches volcaniques : quelques cratères, dominant les plus grandes îles, ont une étendue considérable, et s'élèvent à une altitude de 3 ou 4000 pieds. Sur leurs flancs on voit une quantité innombrable d'orifices plus petits. Je n'hésite pas à affirmer qu'il y a deux mille

1. Le cacao de l'Equateur dont la saveur est franche, mais forte, et d'un arôme un peu trop prononcé, est inférieur aux produits du Mexique et du Venezuela (cacaos de Soconuzco et Caraques). Il est employé surtout à la préparation des chocolats à bon marché, comme ceux de la Guyane, du Brésil et des Antilles. Il ne saurait lutter davantage contre les cacaos de l'Amérique centrale, notamment ceux de Costa-Rica et de Nicaragua, dont l'excellence est aujourd'hui démontrée, grâce surtout à l'énergique initiative de notre compatriote, M. Menier, et aux qualités d'ordre, de libéralité et de justice qui ont présidé au développement de la magnifique plantation du Valle-Ménier. (V. *Amérique centrale*, p. 289, et le substantiel ouvrage de M. Arthur Mangin.)

cratères au moins dans l'archipel entier..... Le climat n'est pas extrêmement chaud, si l'on se rappelle que ces îles sont situées exactement sous l'équateur. Cela provient, sans aucun doute, de la température singulièrement peu élevée de l'eau qui les environne et qu'amène dans leur voisinage le grand courant polaire du sud. Il pleut rarement, sauf pendant une saison fort courte, et même pendant cette saison les pluies sont irrégulières, mais les nuages sont toujours fort bas.

»..... Nous débarquons à l'île Chatham. Comme toutes les autres, elle est arrondie, et n'offre d'ailleurs rien de remarquable; çà et là on aperçoit quelques collines, restes d'anciens cratères. Une coulée de lave basaltique noire, à la surface extrêmement rugueuse, traversée çà et là par d'immenses fissures, est partout recouverte d'arbrisseaux rabougris, brûlés par le soleil et qui semblent à peine pouvoir vivre. La surface écailleuse, à force d'être sèche, surchauffée par les rayons d'un soleil ardent, rend l'air lourd, étouffant, comme celui qu'on pourrait respirer dans un four. Nous nous imaginons même que les arbres sentent mauvais. J'essaye de recueillir autant de plantes que possible, mais je ne puis m'en procurer qu'un petit nombre; toutes ces plantes sont d'ailleurs des herbes si petites, elles paraissent si maladives, qu'elles semblent bien plutôt appartenir à une flore arctique qu'à une flore équatoriale. Vus d'une certaine distance, les arbrisseaux me semblaient dépourvus de feuilles, tout comme le sont nos arbres pendant l'hiver; il se passe quelque temps avant que je puisse découvrir, que non seulement tous ces arbrisseaux portent autant de feuilles qu'ils peuvent en porter, mais encore que la plupart d'entre eux sont en fleurs. Deux arbres seulement donnent un peu d'ombre : ce sont un acacia et un grand cactus qui affecte la forme la plus bizarre.

» Le *Beagle*[1] fait le tour de l'île Chatham et jette l'ancre

---

1. *Beagle* est le nom du navire à bord duquel, sous le commandement du capitaine Fitz-Roy, l'éminent naturaliste Charles Darwin accomplit son voyage scientifique autour du monde.

dans plusieurs baies. Je passe une nuit à terre, dans une partie de l'île où il y a un nombre extraordinaire de petits cônes noirs tronqués, peu élevés; j'en compte soixante, tous surmontés par des cratères plus ou moins parfaits. La surface entière de cette partie de l'île semble avoir été trouée comme une écumoire par les vapeurs souterraines; çà et là, la lave, malléable encore, s'est boursouflée en bulles immenses; ailleurs, le sommet des cavernes ainsi formées s'est écroulé, et on voit au milieu un puits circulaire avec des côtés perpendiculaires. La forme régulière de ces nombreux cratères donne au pays un aspect tout artificiel, qui me rappelle vivement celui des parties du Staffordshire où il y a beaucoup de hauts-fourneaux. Il faisait horriblement chaud. J'éprouvais une fatigue incroyable à me traîner sur cette surface rugueuse; mais l'aspect étrange de cette scène cyclopéenne compensait, et au delà, mes fatigues. Pendant ma promenade je rencontrai deux immenses tortues, chacune d'elles devait peser au moins 200 livres; l'une mangeait un morceau de cactus; quand je m'approchai d'elle, elle me regarda avec attention, puis s'éloigna lentement; l'autre poussa un coup de sifflet formidable et retira sa tête sous sa carapace. Ces énormes reptiles, entourés par des laves noires, par des arbrisseaux sans feuilles, et par d'immenses cactus, me semblaient de véritables animaux antédiluviens. Les quelques oiseaux aux couleurs sombres que je rencontrai çà et là n'avaient pas plus l'air de s'occuper de moi que des grandes tortues.

» Le *Beagle* se rend à l'île Charles. Depuis longtemps cet archipel est fréquenté; il l'a été d'abord par les boucaniers et plus récemment par les baleiniers; mais il n'y a guère que six ans qu'il s'y est établi une petite colonie. Il y a 2 ou 300 habitants[1]; ce sont presque tous des hommes de couleur, bannis pour crimes politiques de la république de

1. « L'essai de colonisation tenté par l'Ecuador en 1832, à la suite de la prise de possession de l'archipel, ne donna point de résultat : les 300 ou 400 hommes, établis par le général Villamil (de la Louisiane) dans l'île Charles se dispersèrent bientôt. Une seconde tentative, en vue de transformer l'archipel en colonie pénitentiaire et lieu de détention politique, n'a pas eu plus de succès. » (*Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin.*)

l'Equateur. La colonie est située à environ 4 milles et demi dans l'intérieur des terres, et à une altitude de 1000 pieds. La première partie de la route qui y conduit traverse des buissons d'arbrisseaux sans feuilles, semblables à ceux que nous avions vus à l'île Chatham. Un peu plus haut, les bois deviennent plus verts, et dès qu'on a traversé le sommet de l'île, on se trouve rafraîchi par une belle brise du sud, et les yeux se reposent sur une belle végétation verte..... Les maisons sont bâties irrégulièrement sur un terrain plat, où l'on cultive la patate et les bananes. Bien que les habitants se plaignent incessamment de leur pauvreté, ils se procurent sans grande peine tous les aliments qui leur sont nécessaires. On trouve dans les bois des quantités innombrables de cochons et de chèvres sauvages; mais les tortues leur fournissent leur principal aliment. Le nombre de ces animaux a considérablement diminué dans cette île; cependant on compte que deux jours de chasse doivent procurer des aliments pour le reste de la semaine.

»....... On trouve, je crois, des tortues dans toutes les îles de l'archipel, mais très certainement dans le plus grand nombre. Elles semblent préférer les parties élevées et humides, mais on les trouve aussi dans les parties basses et arides. Le nombre de tortues capturées en un seul jour prouve combien elles sont nombreuses. Quelques-unes atteignent une taille considérable; M. Lawson, vice-gouverneur de la colonie, m'a dit avoir vu des tortues si grosses, qu'il fallait six ou huit hommes pour les soulever de terre, et que quelques-unes fournissent jusqu'à 200 livres de viande. Les vieux mâles sont les plus gros, les femelles atteignent rarement une taille aussi extraordinaire; on distingue facilement le mâle de la femelle, en ce qu'il a la queue plus longue.

»...... La tortue aime beaucoup l'eau, elle en boit des quantités considérables, et elle se vautre dans la boue. Les îles un peu grandes de ce groupe possèdent seules des sources, qui sont toujours situées dans la partie centrale et à une altitude considérable. Les tortues qui habitent les régions basses sont donc obligées, quand elles ont soif, de

faire de longs trajets. A force de passer par le même chemin, elles ont tracé de véritables routes qui rayonnent dans toutes les directions depuis les sources jusqu'à la côte; c'est en suivant ces sentiers que les Espagnols ont pu découvrir les sources. Quand je débarquai à l'île Chatham, je me demandais avec étonnement quel était l'animal qui suivait si méthodiquement les sentiers tracés dans la direction la plus courte. Il est fort curieux de voir auprès des sources une grande quantité de ces immenses créatures, les unes se dirigeant rapidement vers l'eau, le cou tendu, les autres s'en allant tranquillement, leur soif étanchée. Quand la tortue arrive à la source, elle s'inquiète peu qu'on la regarde ou non, elle plonge la tête dans l'eau et avale rapidement d'immenses gorgées, environ dix par minute. Les habitants affirment que chaque tortue reste trois ou quatre jours dans le voisinage de l'eau, puis qu'elle retourne dans les parties basses du pays; mais il est fort difficile de savoir si elle renouvelle fréquemment ses visites..... Il est certain que les tortues peuvent vivre même dans les îles où il n'y a pas d'autre eau que celle qui tombe pendant les quelques jours pluvieux de l'année.

» ..... Les habitants croient que ces animaux sont absolument sourds; il est évident qu'ils n'entendent pas une personne qui marche immédiatement derrière eux. Rien d'amusant comme de dépasser un de ces gros monstres qui chemine tranquillement; dès qu'il vous aperçoit, il siffle avec force, retire ses jambes et sa tête sous sa carapace, et se laisse tomber lourdement sur le sol comme s'il était frappé à mort. Je montais souvent sur leur dos: si l'on frappe alors sur la partie postérieure de leur écaille, la tortue se relève et s'éloigne; mais il est très difficile de se tenir debout sur elle pendant qu'elle marche. On consomme des quantités considérables de la chair de cet animal et comme viande fraîche et comme viande salée; les parties grasses fournissent une huile admirablement limpide. Quand on attrape une tortue, on commence ordinairement par faire une ouverture dans la peau, auprès de la queue, pour voir si le gras, sous la carapace, remplit tout l'espace vide. Si la

tortue n'est pas assez grasse, on la laisse aller, et on dit qu'elle ne se porte pas plus mal après cette étrange opération. »

Charles DARWIN[1],
Voyage d'un naturaliste autour du monde,
trad. de M. Ed. Barbier.
(1 vol. in-8°, 1875, Paris, Reinwald.)

3° BIBLIOGRAPHIE

DARWIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste autour du monde.* — (Paris, in-8°, 1875, Reinwald.)
DE HUMBOLDT. *Voy. aux régions équinoxiales.* — (Paris, 1816-31, 13 vol. in-8°.)
FLEMMING. *Wanderungen in Ecuador* — (Leipzig, in-8°, 1872.)
HASSAUREK. *Four years among Spanish Americans.* — (3e éd., Cincinnati, 1881.)
LAVINO (William). *Notice sur l'Equateur.* — (Paris, 1873, in-8°.)
MANGIN (Arthur). *Le cacao et le chocolat.* — (Paris, in-18, 1872, Guillaumin.)
MEULEMANS (Aug.). *La république de l'Equateur.* — (Bruxelles, 1872, in-8°.)
ONFROY DE THORON (Vte). *Amérique équatoriale historique, pittoresque, géographique*, etc. — (Paris, 1866, in-8°, Renouard.)
ORTON (J.). *The Andes and the Amazon.* — (New-York, 1876.)
SIMSON (A.). *Travels in the Wilds of Ecuador.* — (London, 1887.)
TERNAUX-COMPANS. *Hist. du royaume de Quito.* — (2 vol. in-8°, Paris, 1840.)
VILLAVICENCIO. *Geografia de la Republica del Ecuador.* — (New-York, in-8°, 1858.)
WAGNER. *Reisen in Ecuador* (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde.* — (Vol. XVI, Berlin, 1864.)

ANDRÉ (Edouard). *L'Amérique équinoxiale.* — (*Tour du Monde*, 1877.)
CHARTON (Er.). *Quito, république de l'Equateur.* — (*Tour du Monde*, 1867.)
DARWIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste aux îles Galapagos.* — (*Tour du Monde*, 1860, 2e sem.)
FORGUES (E.). *Un naturaliste sous l'Equateur.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863.)
LÉON (Francisco). *Notices sur l'Equateur.* — (*Journal de la Société de statistique de Paris*, janvier 1876.)
DE MARS (V.). *L'Equateur, scènes de la vie sud-américaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1861.)
POZZI (Louis-R.-P.). *Lettre sur ma mission des Givari.* — (*Annales de la propagation de la foi*, septembre 1871.)
RÉMY (Jules). *Ascension du Pichincha.* (*Nouv. ann. des voyages*, février 1865.)
STÜBEL (A.). *Voy. au Chimborazo, à l'Altar*, etc. — (*Bull. de la Soc. de géographie*, mars 1876.)
VILLAMUS. *Voyage dans l'Amérique du Sud.* — (*Correspondant*, 1874.)
WIENER (Ch.). *Routes dans l'int. de l'Equateur.* — (*Bull. Soc. de géog.*, 1880.)

---

1. Darwin (Charles-Robert), naturaliste anglais, né en 1809 à Shrewsbury, mort en 1882, visita de 1831 à 1836, sur le vaisseau le *Beagle*, les contrées de l'Amérique du Sud, les îles de l'océan Pacifique, et écrivit la relation de son voyage de découvertes scientifiques. Darwin a publié un grand nombre de travaux de botanique et d'histoire naturelle; ses études les plus profondes ont eu pour but de déterminer le principe des différences entre les espèces des êtres vivants.

CHAPITRE IV

PÉROU

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord, la république péruvienne est séparée de l'état de l'Equateur par une ligne conventionnelle partant du golfe de Guayaquil sur le Pacifique, franchissant les *Andes* au nœud de *Loja*, et après avoir coupé les affluents de gauche du Rio-Marañon, aboutissant à la rivière *Iça* qu'elle descend et qu'elle sépare de la Colombie. Du *Rio Iça*, la frontière de l'est se dirige du nord au sud vers le fleuve des *Amazones* qu'elle coupe à Tabatinga, remonte son tributaire le *Rio Yacaranu* qui la sépare du Brésil; de là, elle suit le versant oriental des Andes à travers la région forestière de la Montana, traverse les Andes orientales au nœud de *Apolobamba*, laisse à la Bolivie la moitié du lac Titicaca, et parallèle à la Cordillère occidentale, vient rejoindre les sources du *Rio-Loa*, qui jusqu'à son embouchure, achève de la séparer de la Bolivie. A l'ouest, elle est limitée par l'océan Pacifique.

Situation astronomique. — 3°30'-22° de lat. S.; 72°-83°40' de long. O.

Climat. — Doux et salubre : trois grandes régions naturelles : la *Costa*, ou terre chaude à l'ouest, déserte, aride, avec des dunes, des vallées étroites ou *quebradas* (crevasses), arrosées par les torrents des Andes, pluies rares, rosées abondantes, brises de mer rafraîchissantes; influence du courant froid de Humboldt qui longe les côtes; — la *Sierra*, ou terre tempérée, où se rencontrent successivement les vallées fertiles, les pâturages, les plateaux dénudés et rocheux, et les *paramos* couverts de neiges et de glaces; — la *Montana* (de *monte*, forêt), à l'est des Andes, couverte de bois, souvent inondée, marécageuse et malsaine; région des affluents supérieurs de l'Amazone.

Littoral; îles. — Les côtes ont une étendue de 600 lieues, du golfe de *Guayaquil* au *Rio-Loa* (pointes *Parina, Aguja, San-Juan*); baies ou golfes rares; îles peu nombreuses et petites; l'archipel des *Lobos* et des *Chincha* est célèbre par ses guanos.

Relief du sol. — Du nœud de *Loja*, limite de l'Equateur, jusqu'au sud-est du nœud de *Cuzco*, les Andes péruviennes se divisent en trois chaînes parallèles, qui se réunissent au nœud de *Pasco* (3 500 m.); de là jusqu'à leur entrée en Bolivie, les chaînes se réduisent à deux, et enferment le haut plateau péruvien, traversé par les montagnes qui fournissent les sources de l'Apurimac.

Cours d'eau. — Deux versants : celui du **Pacifique** n'a que des cours d'eau torrentiels et peu étendus, le *Rimac*, le *Canete*, la *Chincha*, le *Pisco*, l'*Iça*, etc., celui de l'**océan Atlantique** renferme les sources qui forment l'*Amazone*, et ses hauts affluents, le *Tuncaragua*, le *Huallaga*, l'*Ucayali*, l'*Apurimac* et leurs tributaires; les sources du *Jurua*, du *Purus*, du *Manu*. — **Sur le haut plateau se trouve le *lac Titicaca* ou *Chucuito*,** profond de

200 m., long de 240 kilom., large de 160, rempli d'îles où abondent les débris d'architecture antique ; le lac s'écoule au sud par le *Desaguadero* dans le lac Aullagas, et reçoit de nombreuses rivières.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La république péruvienne date de 1821 ; la constitution actuelle a été proclamée en 1856 et revisée en 1860 ; le président actuel *Avellino Cacerès*, a été élu en 1886. La république est unitaire : le pouvoir *exécutif* confié au président, élu pour quatre ans par tous les citoyens ; il est assisté d'un *conseil* de six membres et de cinq ministères (Justice et cultes, Affaires étrangères, Intérieur, Finances, Guerre). Le pouvoir *législatif* appartient au *Sénat* (44 membres) et à la *Chambre des députés* (110 membres), un par 30000 hab. et par fraction de 15000.

Drapeau. — Rouge, blanc, rouge ; au centre les armes.

Divisions administratives. — La république se divise en 19 départements administrés par autant de préfets nommés par le président de la république ; chaque commune est administrée par une junte municipale élue. Les voici, d'après le rang de la population : **Ancachs**, 284000 hab., chef-lieu Huaras (5000). — **Puno**, 256594 hab., chef-lieu Puno (8000 hab.). — **Cuzco**, 238455 hab., chef-lieu Cuzco (18370). — **Lima**, 226992 hab., chef-lieu **Lima**, capitale de la république (cité des rois), 102488. — **Callao** (province littorale), chef-lieu Callao (34492 hab.). — **Cajarmaca**, 213391 hab., chef-lieu Cajarmaca. — **Junin**, 209871 hab., chef-lieu Cerro de Pasco (14000). — **Arequipa**, 160282 hab., chef-lieu Arequipa (29237). — **Libertad**, 147541 hab., chef-lieu Truxillo (15000). — **Ayacucho**, 142205 hab., chef-lieu Ayacucho (18000). — **Piura**, 135502 hab., chef-lieu Piura (10000). — **Apurimac**, 119246 hab., chef-lieu Andahuaylas. — **Huancavelica**, 104155 hab., chef-lieu Huancavelica (6000). — **Lambayèque**, 85984 hab., chef-lieu Lambayèque. — **Huanuco**, 78856 hab., chef-lieu Huanuco. — **Loreto**, 61125 hab., chef-lieu Loreto. — **Iça**, 60111 hab., chef-lieu Iça. — **Amazonas**, 34000 hab., chef-lieu Chachapoyas (5000). — **Moquegua**, 29000 hab., chef-lieu Moquegua. — *Par le traité de paix conclu le 20 octobre 1883 avec le Chili, le département de* **Tarapaca** *a été cédé au Chili, et un plébiscite doit décider dans 10 ans si le département de* **Tacna** *(53000 kil. car. et 28000 hab.) restera au Pérou ou sera annexé au Chili.*

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : La chaîne de *Pasco*, et les régions de *Huayllura, Palmaderas, Montes Claros, Carabaya, Jauli, Salpo*, etc., abondent en *or, argent, mercure, cuivre*, etc. (en 1874 : 1395000 onces ; en 1884 : 1771000 onces). Les gisements de *guano* fouillés depuis 1842 dans les îles Chincha, Lobos, Guanape, Macabi, et ceux qui existent au sud d'Iquiqua sont une des plus grandes ressources du Pérou, et ont fourni jusqu'à 120 et 160 millions de francs par an (230000 tonnes). Les immenses gisements de *nitrate de soude* de la province de Tarapaca ont été cédés au Chili ; les métaux ne donnent guère que 4000 tonnes environ. — **Végétaux** : Agriculture très arriérée : le sol produit *céréales, riz, café, cacao, canne à sucre, manioc, tabac, indigo, oliviers, vignes, soie, coton, vins, quinquina* ; des forêts riches en essences précieuses, *ébéniers, cèdres, palmiers, citronniers*, etc., mais non exploitées. — **Animaux** : dans les pâturages des Andes, à côté des *lamas, alpacas, vigognes*, paissent les mou-

tons et les *mulets*; dans les pampas errent les *couguars*, *ours*, *chinchillas*, etc.

Industrie restreinte. Avant la guerre qui vient de ruiner pour longtemps le Pérou (1879-1882), la principale fabrication était celle du nitrate de potasse de Tarapaca; le Callao possède une verrerie, et les environs de Lima quelques fabriques d'objets de consommation locale. Le Pérou achète presque tous les objets manufacturés à l'étranger.

Commerce. — *Importations*, 55323000 fr. (1884); *Exportations*, 39793000 fr. Les principaux objets d'exportation sont toujours le guano et le nitrate de soude. En 1886, la part de l'Angleterre était de 1 665 000 liv. st., plus 15000000 de guano; part du Chili, 21 294000; part de la France, 16249160; part de l'Allemagne, 7387675 fr. — **Chemins de fer** en 1886, 2600 kilom. — **Télégraphes** : 110669 dépêches. — **Marine marchande** : 147 navires jaugeant 49 860 tonnes, dont 8 vapeurs de 1 768 tonnes. Principaux ports de commerce : Callao, Iquiqua (12000 hab.), Arica[1].

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 1 072496 kilom. car. — **Population** : 2 681 000 hab. (3 par kilom. car.). — **Races et nationalités** : 18000 *Européens* (6990 Italiens, 2647 Français, 1699 Espagnols, 1672 Allemands, 373 Portugais, 160 Suédois, 91 Suisses, etc.); 50000 *Asiatiques*; 100000 *nègres* ou *zambos*, métis de nègres; 30 *Australiens*, 350000 *Indiens* sauvages Aymaras; les autres, métis descendants d'Espagnols ou d'Indiens, ou Américains de toute provenance. — **Instruction publique** : Instruction primaire et instruction secondaire données gratuitement par l'Etat; écoles primaires et lycées dans chaque province. Université divisée en cinq facultés. Deux écoles navales, une école de médecine, une école militaire, etc., 1000 écoles environ et 50000 élèves. — **Justice** : une cour suprême à Lima; tribunaux d'appel à Lima, Cuzco, Arequipa, Truxillo, Ayacucho, Puno; pouvoir judiciaire indépendant. — **Cultes** : le catholicisme est la religion d'Etat : un archevêque (à Lima) et six évêques. — **Armée** : l'armée active a été fixée en 1887 au chiffre total de 7371 hommes; pendant la guerre, le Pérou a levé 16000 hommes. — **Marine de l'Etat** : la flotte ne se compose plus que de 2 transports de 1300 tonneaux (flotte en partie détruite ou capturée par les Chiliens pendant la récente guerre). — **Monnaies** : le *sole* = 5 fr. (la monnaie française est adoptée au Pérou). — **Poids et mesures** : système métrique. — **Budget annuel** : la période financière étant de deux ans, voici les comptes des deux années 1885 et 1886 réunies: *recettes* : 8062000 soles; *dépenses* : 6760000. — **Dette publique** en 1886 : 106000000 de soles.

---

1. Il y a aussi une cinquantaine de ports officiellement connus ; neuf classés de premier ordre, dix de deuxième ; les autres ne sont guère que des abris entre deux pointes de terre. On a dépensé 50 millions pour construire un môle et une darse à Callao (1875) ; d'autres travaux maritimes sont en voie d'exécution ou en projet ; on a décrété la création de trente-huit phares, mais la guerre qui vient de ruiner le Pérou et de le livrer à la merci du Chili ajournera sans doute trop longtemps les plans des ingénieurs et les grands travaux ordonnés par le Congrès. — Il faut ajouter qu'aux calamités de la guerre étrangère se sont ajoutées les dévastations produites par la guerre sociale. Les *Montaneros* de race indienne font aux Chiliens vainqueurs une guerre d'extermination, massacrent leurs garnisons comme ennemis étrangers, et en même temps brûlent les villes qu'elles occupaient, comme étant les demeures des descendants de la race conquérante qui ont confisqué leur sol et fondé jadis l'état péruvien.

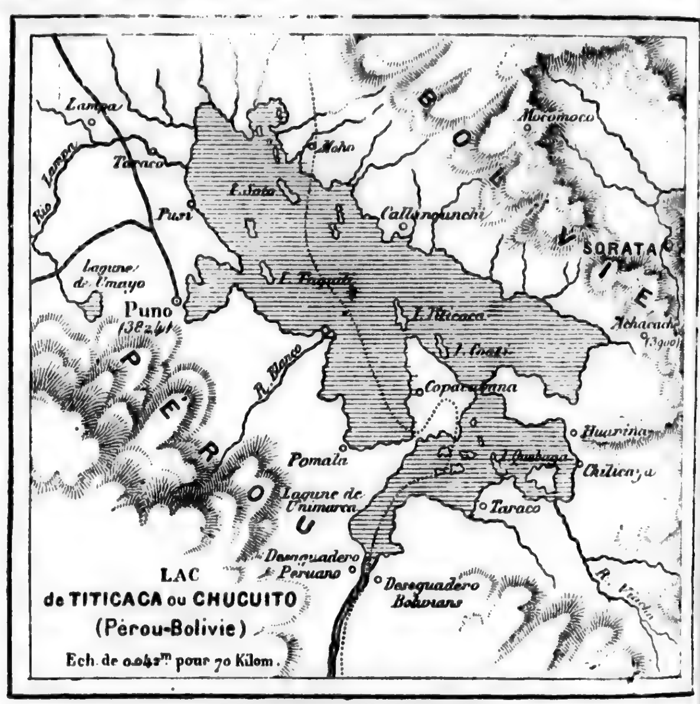
2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le lac Titicaca.

« Par sa grandeur, l'altitude à laquelle il est situé, ses rapports avec le bassin extraordinaire auquel il a donné son nom, le lac Titicaca est peut-être le volume d'eau le plus remarquable du monde. Comme on le voit sur les cartes, sa forme est celle d'un ovale irrégulier et allongé, dont un cinquième se trouve presque complètement détaché par les péninsules de Copacabana et Tiquina. Sa plus grande longueur n'est guère inférieure à 120 milles, tandis que sa plus grande largeur est de 50 à 60 milles. Son niveau moyen est à peu près à 12 864 pieds, mais il varie un peu suivant les saisons.

» La rive est ou rive bolivienne du lac est abrupte, les montagnes s'avançant souvent dans l'eau même d'une manière tout à fait pittoresque. Les rives ouest et sud, au contraire, sont relativement basses et unies. L'eau y est peu profonde et remplie d'herbes et de joncs dans lesquels des myriades d'oiseaux aquatiques trouvent abri et nourriture. Une grande partie de ces basses terres sont encore marécageuses et les routes y sont établies sur des chaussées en pierre, pour la plupart d'origine inca. Une baisse de 10 pieds dans le niveau moyen du lac en diminuerait peut-être la superficie d'un cinquième. Elle mettrait à découvert la grande baie de Puno presque entière et une grande partie des baies de Tiquina et Guaqui. Il est facile de voir que le lac recouvrait autrefois une plus grande étendue. Il ne faudrait pas cependant supposer que le lac soit généralement peu profond; en certains endroits, les sondages ont dépassé 100 brasses. Le niveau pendant la saison sèche, c'est-à-dire en hiver, est de 3 à 5 pieds au-dessous de celui de l'été. Cette hausse et cette baisse de l'eau contribuent d'une manière curieuse à l'entretien des troupeaux de bœufs qui, durant l'époque des pluies, trouvent leur nourriture dans les vastes pâturages du Puno. Il y a, dans les parties

basses du lac, de vastes ceintures de roseaux et d'une espèce d'herbe lacustre tendre que les bœufs recherchent avec beaucoup d'avidité. Cette herbe y pousse abondamment, s'élevant, d'une profondeur de 10 à 12 pieds, jusqu'à la surface. A l'époque de la saison froide et sèche, l'herbe des pâturages disparaît, et les bœufs s'assemblent autour du lac pour venir y chercher leur nourriture jusqu'à ce que les pluies viennent faire revivre leurs pâturages.



Lac de Titicaca ou Chucuito.

» Le lac n'est jamais pris entièrement, et ce n'est que sur ses bords et dans les endroits les plus bas que la glace se forme. En effet, le lac lui-même exerce une influence très sensible sur le climat de ces régions élevées, froides et désertes. Ses eaux ont en hiver une température de 10 à 15° Fahrenheit au-dessus de celle de l'atmosphère. Les îles et les presqu'îles se ressentent de cette différence d'une



manière très appréciable, et j'y ai vu l'orge, les pois et le maïs (bien que ce dernier n'y vînt ni haut ni abondant), atteindre la maturité qui lui est refusée sur ce qu'on pourrait appeler la terre ferme. Les vents dominants sont ceux du nord-est; ils soufflent souvent avec une grande force, ce qui donne aux vagues qui assaillent les côtes ouest et sud quelque chose de la force et de la majesté de celles de l'Océan. Des tempêtes violentes ne sont même pas rares et rendent parfois extrêmement dangereuse la navigation, toujours lente et précaire, sur les *balsas* fragiles et sur les radeaux de *totora* ou roseaux. De grands efforts, malheureusement mal dirigés, ont été tentés pour établir des vapeurs sur le lac, et l'on a pu voir pendant quelque temps dans la ville de Puno les pièces de deux petits bateaux en fer. Ce qui entravera surtout le succès d'une telle entreprise, ce sera le manque de combustible; les ressources en ce genre se réduisent à ce qu'on peut tirer des *quenuas* ou oliviers sauvages dans les parties abritées des îles. On m'a cependant montré quelques échantillons d'un très beau charbon bitumineux qu'on disait avoir été trouvé sur la presqu'île de Copacabana, mais je n'ai pu visiter le prétendu dépôt.

» Un coup d'œil sur une carte fera voir que le lac Titicaca a plusieurs baies considérables dont les plus grandes sont celles de Puno, Huancane et Achacache. Il y a également huit îles habitées, ou du moins habitables, savoir : Amauténé, Taquili, Soto, Titicaca, Coati, Campanario, Taquaré et Aputo. La plus grande de toutes est celle de Titicaca, île escarpée, nue, aux contours déchiquetés et du relief très accusé; elle a 6 milles de longueur sur 3 à 4 milles de largeur. C'est l'île sacrée par excellence du Pérou. C'est à elle que les Incas font remonter leur origine, et de nos jours encore leurs descendants lui vouent une profonde vénération. Selon la tradition, Manco-Capac et Mama-Della, sa femme et sœur, enfants du soleil, et envoyés de ce corps lumineux, partirent de là pour leur pèlerinage bienfaisant, afin de soumettre et instruire en religion et civilisation les tribus sauvages qui habitaient le pays. Manco-Capac portait une baguette d'or, et il devait

avancer vers le nord jusqu'à l'endroit où elle s'enfoncerait dans la terre; là il fonderait son empire. Il voyagea lentement le long de la côte ouest du lac, à travers les larges et vastes étendues du Puno, remonta la vallée du Rio Pucura jusqu'au lac de La Raya, où finit le bassin du Titicaca, et où les eaux du Rio-Vilcanota prennent leur source pour aller se joindre à celles de l'Amazone. Il descendit la vallée de ce fleuve jusqu'à ce qu'il atteignit l'endroit où s'élève maintenant Cuzco et où sa baguette d'or disparut. Là, il fixa son séjour et là s'éleva, avec le temps, la cité du Soleil, la capitale de son empire, le sanctuaire de la religion et le centre de sa puissance.

» Dans cette île, berceau traditionnel des Incas, on trouve encore les restes d'un temple du soleil, un couvent de prêtres, un palais royal et d'autres témoins de la civilisation inca. Il est facile de trouver la caverne peu profonde au-dessous d'un rocher de grés, où Manco-Capac s'abrita avant qu'il n'eût reçu sa haute mission, et qui était vénérée au-dessus de toute chose dans l'empire des Incas. Dans la partie la plus chaude et la plus abritée de l'île existe un jardin des Incas, avec ses bains et ses fontaines qui coulent encore. Non loin de l'île de Titicaca est l'île de Coati, consacrée à la lune, où s'élève le fameux palais des vierges du soleil, construit autour de deux sanctuaires consacrés l'un au soleil, l'autre à la lune. C'est un des monuments les mieux conservés et les plus remarquables de l'architecture aborigène américaine. L'île de Soto était l'île de pénitence, et l'on s'y retirait pour le jeûne et l'humiliation. Ainsi que les autres îles que j'ai nommées, celle-là est riche en restes de l'ancienne architecture. »

E. G. Squier[1],

Quelques remarques sur la géographie et les monuments du Pérou.

(*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, janvier 1868.)

---

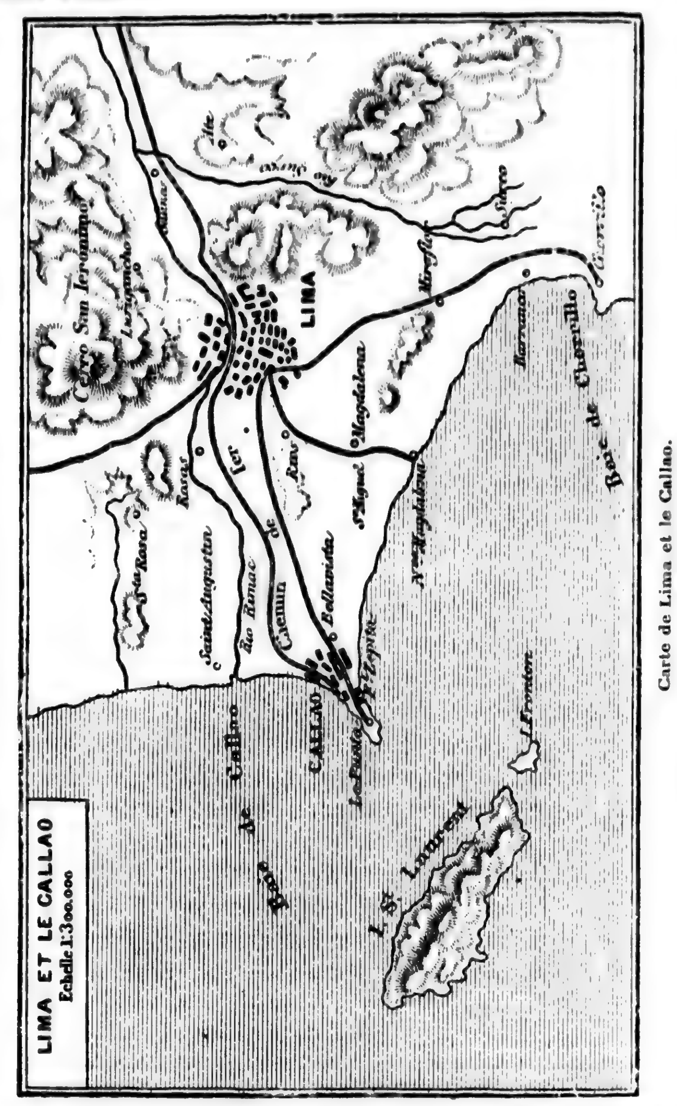
1. Sur M. Squier. V. page 10.

Le Callao.

« Le port du Callao se présente sous un aspect particulièrement civilisé. Une société industrielle française y a construit un port avec de grands bassins. Des murs énormes ont été élevés dans l'eau avec des sacs à moitié remplis de chaux hydraulique. On les a d'abord déposés les uns à côté des autres, puis on a superposé les rangées jusqu'à leur faire atteindre le niveau des mers moyennes. Ces sacs se sont tout d'abord affaissés, et, par suite, ils se sont ajustés les uns aux autres. La chaux a durci dans l'eau, la vague a fait disparaître la toile et mis à jour l'appareil singulier de ces murs cyclopéens par accident. Le perfectionnement de la technique moderne leur a ainsi donné un aspect de haute antiquité. Sur les énormes môles en fer, on entend le grincement métallique des grues à vapeur et le bruyant va-et-vient de petites locomotives ; une forêt de mâts et de cheminées ondoie sous l'influence non vaincue complètement de la houle, comme le chaume sous le souffle d'une brise légère : les transatlantiques, les vaisseaux de guerre français, italiens, anglais, et la flotte péruvienne, cuirassés, batteries flottantes et autres engins meurtriers, se balancent paisibles sur la vague qui entoure les carènes d'un clapotis, sorte de brisant endormi. Ils semblent sommeiller au milieu des centaines de barques qui dansent sur l'onde et des remorqueurs sillonnant le port et la rade.

» La ville du Callao, avec ses 30000 habitants, est un faubourg de Lima : deux chemins de fer la desservent et vingt-quatre trains par jour franchissent les trois lieues qui séparent la capitale du Pérou de son port maritime. Aussi ce faubourg, comme s'il voulait rejoindre Lima, s'est-il allongé vers l'est, sur près d'une lieue de parcours. Une rue interminable de petites maisons basses s'est bâtie le long des rails. Sur les locomotives de cette ligne, il y a une cloche pour avertir les passants. Le train, qui en vingt minutes conduit le voyageur à Lima, parcourt quelques rues

étroites de l'ancienne résidence des vice-rois en sonnant à toute volée.....



Carte de Lima et le Callao.

» Je reconnus bien des sites charmants, dont j'avais vu d'admirables croquis dans les albums de voyage de M. An-

grand. Ces dessins, faits en 1834, vivants et sentis, me semblèrent donner une certaine note que je ne retrouvais plus. Je compris plus tard que cette nuance délicate, le temps l'avait effacée. Lima marche, et l'adorable ville *s'européanise*. Les nouvelles maisons sont faites comme les prosaïques hôtels de nos petits rentiers. L'élément nouveau se mêle sans grâce aux bâtiments de style hispano-mauresque, celui de la ville ancienne. » CH. WIENER,

Bolivie et Pérou.

(Paris, 1881, in-4°, Hachette; ouvr. orné de gravures, cartes et plans.)

Les races au Pérou : blancs, Indiens, noirs, Chinois.

« ..... Il n'y a certes pas un autre lieu au monde où, à ses jours de fête, l'Église puisse réunir, comme à Lima, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, que connaît la Bible, et le Mongol, le Tartare et l'Indien, qu'elle ignore. Nulle part l'Européen, l'Africain, l'Asiatique et l'Américain, de sang pur et de sang mélangé, ne se trouvent réunis sur un terrain plus restreint. Nulle part on ne saurait voir pareille galerie ethnographique, comptant des spécimens vivants de toutes les races, de leurs variétés, de leurs croisements. L'Europe y paraît avec ses Espagnols, ses Italiens, ses Anglais, ses Allemands, ses Français; elle y produit le créole. L'Afrique y a fourni le nègre, le mulâtre, fruit de la race noire et de la race blanche; le cuarteron qui ne compte plus que vingt-cinq pour cent de sang noir; le requinteron avec douze et demi; le trigénio avec six un quart pour cent; l'Indien, fils de l'Amérique, qui, dans son mélange avec la race noire, produit le zambo, et, dans son mélange avec la race blanche, donne le cholo; le chino-cholo, fruit du zambo et de la chola; le métis, fils du cholo et de la blanche, n'ayant plus que vingt-cinq pour cent de sang indien; le dudoso, dont les douze et demi pour cent de sang indigène, ne constituent plus un type facile à distinguer du blanc pur sang. A côté de ces maîtres de l'Amérique, l'Asie fournit le Chinois qui, lorsqu'il contracte une union, choisit de préfé-

rence la chino-chola pour compagne. Le fruit de cette union n'a pas encore de nom courant dans la famille sociale de Lima.....

» ..... Que de nuances parmi les nègres seulement, que de variétés de teintes noires, depuis le noir mat du descendant de Mozambique jusqu'au noir bleuté du fils de la Côte d'Ivoire! Que de nuances de sépia parmi les mulâtres et les mélanges collatéraux qu'ils font naître! Le brun de Sienne des zambos s'éclaircissant dans la descendance; la sépia mélangée de sienne avec des reflets cuivrés qui caractérisent l'Indien, pâlissant dans la lignée mélangée de sang blanc; les tons mats de vieil ivoire qui caractérisent la teinte du Chinois, et les tons à la fois pâles et hâlés, que prend l'Européen sous les tropiques, forment une gamme de couleurs à laquelle manque la nuance qui ne se retrouve que dans la saine société de notre monde européen : le ton rose des joues et le rouge vif des lèvres.....

» ..... Il faut noter que tous aspirent à des grandeurs, car tous ont leurs légendes, leur histoire, leur passé. Ils ont dans les quatre parties du monde leurs ancêtres de vieille noblesse, et, quoique républicains, ils tiennent à se les rappeler et à les rappeler aux autres : les créoles vous parlent avec fierté de leurs pères, les *conquistadores ;* les noirs, de rois africains; les Indiens, des Incas et de leurs familles de sang impérial. Grâce à ces vagues souvenirs historiques et à leurs grandes aspirations politiques, ils sont forcément tous ennemis les uns des autres : l'homme du nord de celui qui vient du sud, l'homme de la côte de l'habitant de la sierra, et le *serrano* de l'homme des versants orientaux des Andes (appelés la *Montaña*), le mulâtre du nègre, l'Indien du blanc, le blanc du Chinois. Ils se sentent pourtant tous Péruviens, et, malgré les injures sanglantes dont ils s'accablent continuellement, ils s'élèvent indignés contre toute critique venant du dehors. A les entendre on dirait qu'ils s'exècrent, car ils s'insultent dans leurs conversations, dans leurs journaux ; ils se battent entre eux, mais devant tout ennemi non Péruvien, ils sont unis aussitôt.

» ..... Voyons comment toutes ces races sont arrivées

sur le coin de terre qui, depuis longtemps leur sert, tour à tour, de champ de culture et d'arène.

» Le premier habitant du Pérou était l'autochthone. Or, il y a peu d'Indiens sur la côte, et il n'y en a pas du tout à Lima ; nous y trouvons seulement des cholos, des chinos-cholos et d'autres métis ; les purs Indiens sont dans l'intérieur du Pérou où la race indigène, quoique décimée, a survécu à tous les cataclysmes.

» L'Indien a été remplacé sur sa terre par le blanc, qui s'est en apparence très bien acclimaté au Pérou. Nous disons en apparence, car cet acclimatement n'a guère donné de bons résultats qu'après le mélange des races. Les familles de sang complètement blanc commencent généralement à dépérir à la troisième génération et s'éteignent dans un incurable rachitisme.

» Le créole, dans toute sa force, est un être singulièrement sympathique, malgré bien des défauts. De race espagnole, il est né grand seigneur, il veut l'étiquette républicaine et des institutions monarchiques. Qu'il porte ou non des titres de noblesse, il restera toujours grand d'Espagne ; il ne sera jamais ni manœuvre, ni commerçant, ni industriel. S'il s'occupe d'entreprises minières ou agricoles, il dirigera ses ouvriers à la cravache, au sabre, au revolver ; il établira dans son domaine le principe du bon plaisir, le féodalisme absolu; il n'admettra jamais l'immixtion du gouvernement dans ses affaires. Cette activité souvent illégale dans la forme, mais utile à la production du pays, constitue l'exception, car le penchant naturel du créole le porte au *far niente;* dans ce but, il veut être employé, fonctionnaire, la plupart du temps militaire. Telle est la raison du grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée péruvienne, qui compte un colonel pour six simples soldats. Causeur, il parlera de tout ce qu'il sait et de ce qu'il ne sait pas. Il parlera industrie sucrière, cotonnière, élève du bétail, culture de la coca, chevaux, mules, moutons, philosophie transcendante, théologie, vie parisienne, travaux des mines, entreprises de chemins de fer, histoire péruvienne (qu'il appellera volontiers romaine) ; il critiquera amèrement son pays, sa ma-



Vue de Lima.



gistrature, son gouvernement, sa diplomatie, ses finances, et il bondira si son interlocuteur européen s'avise d'émettre un avis analogue au sien. En politique, il n'aura guère de principes autres que l'indépendance nationale et d'autres visées que de voir son compère au pouvoir. Il est financier habile, mauvais industriel, agronome et mineur routinier, plus joueur que les cartes, sobre jusqu'au moment où il passera deux ou trois nuits dans l'orgie. Sceptique et même libre-penseur dans ses discours, il paraît dévot dans ses pratiques; soldat à la manière des *conquistadores*, il est courageux à ses heures, et toujours tant soit peu fanfaron. En fin de compte, il est parfaitement heureux à sa façon, et quoique, au fond du cœur, il déteste l'étranger, qu'il désigne sous le sobriquet de *gringo*, il se montre bienveillant et bon envers lui.

» ..... L'émigrant blanc arrive au Pérou avec l'arrière-pensée de n'y pas rester. Devenir riche au plus vite, voilà sa seule pensée. Cette fin justifie tous les moyens, et explique pourquoi les immigrants ne deviennent presque jamais agriculteurs, rarement industriels[1]..... Les Européens et les Nord-Américains au Pérou sont presque toujours importateurs ou vendeurs en gros ou en détail de produits européens. Ces produits, fabriqués en deçà de l'Atlantique pour l'exportation, n'ont pas les qualités ordinaires des bonnes productions de nos manufactures; l'usage les détériore rapidement; l'acheteur est obligé de les remplacer à bref délai. Ainsi se ramassent les fortunes rapides que les habitants font dans les pays latino-américains.

» ..... Quant aux nègres, ils ont été jetés sur ce continent dans les circonstances les plus déplorables; affaiblis par les souffrances d'une traversée effectuée dans des conditions

1. M. Wiener remarque que des raisons physiologiques s'opposent également au travail manuel des blancs sous les tropiques. On a fait au Pérou, comme au Brésil, et dans des conditions bien plus avantageuses pour les immigrants qu'aux Etats-Unis, l'essai du travail du blanc. Les colonies agricoles péruviennes de Posuso et Chanchamayo, comme les colonies brésiliennes de Blumenau, Joinville, Nouvelle-Fribourg, n'ont donné que des résultats médiocres. Le climat énerve les blancs, et ils deviennent vite incapables d'un travail matériel utile.

d'insalubrité atroce, à peine débarqués, ils se sont trouvés contraints aux travaux les plus durs et souvent les plus malsains, sous un climat différent de celui qu'ils venaient de quitter. De père en fils, dans des régions de fièvre, ils ont accompli les travaux les plus dangereux qu'il soit possible d'imaginer. Ils ont défriché le terrain, ils ont remué le sol, pour y planter le café, le cacao, le tabac, la canne à sucre ; ils ont fait des travaux d'irrigation ; ils ont séjourné dans l'eau, souvent jusqu'à la ceinture, demeurant sans cesse sous les rayons verticaux du soleil tropical. Leur tempérament s'est révélé si solide qu'ils ont, pendant plusieurs générations, résisté victorieusement à tous les miasmes, comme au feu qui tombe du ciel et dévore les natures les mieux trempées. Non seulement ils ont vécu, mais ils sont restés vigoureux, mais leur progéniture n'a pas dégénéré. Le nègre a de bonnes qualités : sa charpente solide, ses muscles puissants font de lui, à côté du créole souvent chétif, un véritable géant : mais il ne fait pas appel à sa force ; il a vu pendant tant de siècles que le *far niente* était le privilège des libres, que, libre, il veut en jouir.

» ..... C'est ainsi qu'il reste pauvre, qu'il gémit de sa misère, et la misère, mauvaise conseillère, étouffe le bon germe de ses facultés morales : cependant, voleur ou même assassin, on rencontre chez lui ce je ne sais quoi qui rend l'homme sympathique, par l'aveu et le regret du méfait, et, jusqu'à un certain point, par la hardiesse souvent chevaleresque qu'il met au service des plus mauvaises causes.

» La principale préoccupation de la négresse du Pérou consiste à décolorer le plus possible sa progéniture. Rien de plus rare aujourd'hui que de voir des négresses accepter des nègres pour maris. Aussi la race pure disparaît-elle rapidement, et le nombre des mulâtres, cuarterons et trigenios va-t-il toujours en augmentant. Le mulâtre, méprisé du blanc, hait le nègre, et de cette haine et de ce mépris se forme un caractère douteux, fait de sotte vanité, d'orgueil ridicule, de prétentions hidalguesques, d'appétits grossiers, qui le rendent mal disposé au travail, incapable d'une allure [illegible]. Il est à la fois violent dans ses conceptions et hési-

tant dans ses actes : en somme, peu sympathique aux uns et aux autres et antipathique à lui-même.....

» ..... Depuis quelques années les haines des noirs s'adoucissent. Ils ne sont plus les parias du pays, et, douce satisfaction, on leur a substitué un autre paria, le Chinois..... C'était en 1854 : le maréchal Castilla, personnage déjà populaire, aspirait à la présidence de la République péruvienne. Il avait dans les veines quelques gouttes de sang noir et de sang indien. Lié par le sang aux deux races opprimées, il leur promit l'indépendance comme don de joyeux avènement à la présidence. Les premiers, esclaves, seraient libérés ; les autres, assujettis depuis la conquête à une contribution directe et personnelle, en seraient exemptés à tout jamais. Castilla fut élu et tint sa parole. La réflexion fit bientôt comprendre que cet acte supprimait la main-d'œuvre dans un pays agricole et minier : c'était la ruine, le blanc étant incapable de travailler le sol sous cette latitude, le noir et l'Indien[1] ne travaillant que lorsqu'ils y sont forcés matériellement. C'est alors que, contraint de trouver à tout prix des ouvriers, on alla chercher les coolies chinois.

En apparence, le *coolisme* est un progrès sur l'esclavage, en réalité il est encore une monstruosité sociale. Jadis le maître avait intérêt à prolonger l'existence de ses esclaves, à ne pas affaiblir par des excès de travail des constitutions qui représentaient un capital considérable. Cette triste garantie n'existe plus pour le Chinois qui signe un engagement de huit ans; le propriétaire qui l'engage ne se préoccupe guère que de le faire durer huit ans. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un tiers de coolies à peine arrive à la fin du contrat; le reste succombe, et l'on en vient à reconnaître, comme le démontre M. Wiener, que le nègre était plus heureux et plus utile que le Chinois.

---

1. Le nègre libéré du Pérou, s'adonnant à tous les vices qu'engendre la paresse, disparait avec une rapidité incroyable. En 1855, on comptait 45 000 esclaves, le dernier recensement accuse à peine 8 000 noirs. Quant à l'Indien, qui n'est plus astreint à payer le tribut de 30 francs par an, il n'a plus de raison de travailler. Il vit de pommes de terre et de maïs, que la terre lui fournit sans grande peine; il tisse ses vêtements lui-même. Il ne fait rien produire au pays qu'il occupe; il n'a qu'une industrie insignifiante, et n'est pas commerçant.

» ..... Le Chinois quitte son pays, et, par une triste mystification, signe un engagement de huit ans pendant lesquels il est absolument à la merci d'un maître. Les stipulations de solde sont illusoires. Les *haccendados* (propriétaires de fermes) payent généralement les coolies en vêtements, en nourriture, comptés à des prix fantaisistes. Le gouvernement du Céleste-Empire empêche l'exportation des Chinoises, le coolie n'a donc pas de compagne. Parqué comme du bétail, il vit dans les *galpones* (sortes d'immenses enceintes), sous la menace du fouet et des revolvers. Quelque malheureux qu'il ait été dans son pays, il est impossible qu'il ait même rêvé l'effroyable misère qui l'attend dans la servitude péruvienne. Aussi redoute-t-on le Chinois, qui n'a remplacé ni l'Indien, ni le nègre. Les maîtres d'aujourd'hui sentent vaguement un danger près de fondre sur eux..... A côté de cette menace brutale suspendue sur le Pérou, une autre question non moins inquiétante commence à préoccuper l'observateur. Partout où l'on jette le regard sur la côte, on voit le Chinois : dans les entreprises agricoles, il représente la main-d'œuvre, et dans les villes nous le retrouvons toujours et partout : coolie, il est domestique et cuisinier; libéré, il est hôtelier, restaurateur, négociant en détail et en gros, et, depuis peu, même médecin. Il s'est infiltré dans cette société hispano-américaine, et il ne s'est nulle part assimilé, ce qui lui permet de se retrouver à tout instant... Les Chinois sont indispensables, et, par là, ils sont les maîtres, malgré leur humilité. »

Charles Wiener,
Bolivie et Pérou.

La culture de la canne à sucre, qui prospère au Pérou, et qui donne 8000 kilogr. de sucre par hectare, rendement supérieur à la canne de Cuba (2500 kil.), de la Réunion (5000), du Brésil (6 à 7000), est presque exclusivement confiée à des ouvriers chinois. « De 1850 à 1864, on en a » importé 87952, sur lesquels un dixième est mort durant la traversée. » Les autres ont été vendus au Callao, à peu près comme esclaves, au » prix de 300 à 400 soles, avec prétendu engagement de 8 ans. Ils ont » été si maltraités que la plupart sont morts, et ceux qui ont pu se sont » sauvés. Le Celeste-Empire, informé de ces faits, avait défendu cette » traite nouvelle. En 1875, le gouvernement péruvien réussit a conclure » avec la Chine un traité pour le voyage libre des Chinois au Pérou, à la » condition qu'ils y seraient traités comme les citoyens de toute autre » nation. Cela n'empêche pas que le Chinois y est mal vu, souvent fort » maltraité, ce qui le pousse parfois à assassiner son bourreau. Pour les » terroriser, dans une ferme, on allait jusqu'à brûler leurs cadavres dans » un four. On sait que le Chinois croit qu'en mourant sur la terre étran- » gère, il ressuscitera dans son pays; or la chose lui paraît impossible

« si le cadavre passe par le feu. Quelques Chinois ont établi des magasins « où ils vendent les marchandises de leur pays. » (E. MICHEL, *Gazette géographique*, 17 juin 1886.)

Les explorations de M. Wiener. — M. Wiener (Charles), né à Vienne en 1851, après avoir enseigné quelque temps la langue allemande au lycée Fontanes où il avait fait ses études, tourna ses recherches du côté des antiquités américaines. Il prit tout de suite une place distinguée parmi les Américanistes, en publiant (1874) un essai sur les *Institutions politiques, religieuses, économiques et sociales des Incas*. En 1875, le ministre de l'instruction publique le chargea d'une mission scientifique au Pérou. Il passa deux années pleines à parcourir à pied, à dos de mule ou de cheval, en canot, les contrées les plus sauvages et les plus désertes des Andes. Malgré la malveillance des autorités locales et les attaques des indigènes, malgré les rigueurs du climat, les fatigues et les maladies, il franchit plusieurs fois la Cordillère, escalada les hauts plateaux de Huanuco, s'égara dans les régions inhospitalières où il recherchait la fameuse route royale des Incas, et de Lima à Ancon, à Cuzco, à la Paz, dirigea avec patience et succès des fouilles archéologiques, dont les résultats ont enrichi la science. Quand il revint à Paris, au mois d'août 1877, il avait suivi en Amérique un itinéraire de plus de 14000 kilomètres, et rapportait environ quatre mille objets, précieuse collection qui est allée grossir les trésors du musée ethnographique de Paris. Le beau livre de M. Wiener, *Bolivie et Pérou*, est le récit de son voyage et l'exposé de ses découvertes.

Au lendemain de l'Exposition universelle, où M. Wiener, secrétaire de la commission d'ethnographie, obtint une médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur, le ministre des affaires étrangères le nomma vice-consul à Guayaquil (1879) et le chargea d'une mission d'exploration. Il traversa l'Amérique méridionale dans sa plus grande largeur, de Guayaquil au Para, franchit six fois la Cordillère, reconnut le cours inexploré du Rio-Napo, affluent supérieur de l'Amazone et de dix autres affluents secondaires, et rapporta de cette expédition, dans laquelle il avait parcouru de nouveau environ 15000 kilomètres, les données les plus précieuses et les plus solides sur les projets d'avenir pour une voie commerciale entre les deux océans [1].

---

1. En attendant la publication complète de ses nouvelles explorations, M. Wiener en a entretenu partiellement le public après son retour, dans diverses conférences faites à Bordeaux, Rouen, Versailles, Nancy : nous citerons aussi sa trop courte communication à la séance solennelle de la Société de topographie de France, à la Sorbonne, le 29 octobre 1882, sous la présidence de M. de Lesseps. Il y a fait entendre, avec un accent de patriotisme entrainant, sur les richesses du bassin Amazonien, sur le rôle des étrangers et surtout des Anglais et des Allemands qui nous font là-bas la concurrence industrielle la plus déloyale, enfin sur l'inertie du commerce extérieur de la France, des vérités bonnes à recueillir, et qui ont été vigoureusement applaudies. (V. cette communication imprimée dans la *Revue scientifique* du 18 novembre 1882. — V. aussi notre chapitre sur le *Brésil*.)

Les Indiens Conibos; la chasse aux tortues.

« C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo[1] une nourriture abondante et variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Il passe de longues heures à étudier, au bord des rivières, les mœurs de ce morne amphibie, depuis l'époque de sa ponte jusqu'à celle de ses migrations..... Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage de l'eau donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs familles, munis des ustensiles qui leur sont nécessaires, et voguent en aval ou en amont de la rivière, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de 10, 20 ou 40 lieues.

» Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à 200 pas de l'eau des *ajaupas* provisoires, et, cachés sous ces abris, ils attendent patiemment l'arrivée des amphibies. L'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur installation sur cette plage ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues. Certaine nuit obscure, entre minuit et 2 heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner la rivière; des

1. Les Conibos habitent, comme les Chontaquiros, les Sipibos et les Shetibos, les vallées de l'Apu-Paro, de la Pachitea, de l'Ucayali, affluents supérieurs du Marañon (Pérou). Ces tribus indiennes, encore très nombreuses au dix-huitième siècle, ont presque disparu, décimées par les guerres civiles et étrangères, les épidémies et surtout la petite vérole. L'Indien considère ce mal comme une preuve de la colère du Grand Esprit, et il juge inutile de le combattre. « Aux premiers symptômes de l'éruption cutanée, écrit M. Paul Marcoy, » alors que la fièvre brûle son sang, le seul remède, ou plutôt le seul palliatif » auquel il ait recours pour se débarrasser d'une insupportable chaleur, c'est de » courir à la rivière, de se plonger dans l'eau jusqu'au menton et de rester im» mobile jusqu'à ce que le froid l'ait saisi. On devine le résultat de ce traite» ment. » Aussi ne faut-il pas s'étonner que des cent vingt peuplades qu'on comptait jadis sur les rives du Huallaga, du Marañon, de l'Ucayali, il en reste vingt-cinq ou trente aujourd'hui.

milliers de tortues sortent pesamment de l'eau et se répandent sur les plages. Nos Conibos, accroupis ou agenouillés sous leurs abris de feuilles et gardant un profond silence, attendent le moment d'agir. Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir de l'eau, creusent rapidement, avec leurs pieds de devant, une tranchée souvent longue de 200 mètres, et toujours large de 4 pieds, sur 2 de profondeur. L'ardeur qu'elles mettent à cette besogne est telle, que le sable vole autour d'elles et les enveloppe comme un brouillard. Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement sa partie postérieure vers la cavité, et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de quarante au moins, de soixante-dix au plus; les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne de ceux de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante. Un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense. A peine la tranchée est-elle comblée que les tortues reprennent en désordre le chemin de la rivière; c'est le moment qu'épiaient nos Conibos. Au cri poussé par l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, — ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos; avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des *Vireurs*[1]. Aux premières clartés du jour, le massacre commence; sous la hache de l'indigène, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et remis aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie. Les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères, aux vautours-

1. De *virer*, chavirer. C'est le nom donné par les missionnaires de l'Ucayali et les riverains du Haut-Amazone aux individus qui chassent ou pêchent la tortue en courant après elle et la renversant sur le dos. (Note de l'auteur.)

harpies et aux aigles pêcheurs accourus de tous côtés à la vue du carnage.

» Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de deux ou trois cents tortues qui sont destinées à leur subsistance et à leur trafic avec les missions. Pour empêcher ces animaux de se débattre et de trouver avec les pattes un point d'appui qui les ramènerait à leur posture accoutumée, ils incisent ses quatre membranes pédiculaires et les attachent par paires. La tortue, mise hors d'état de se mouvoir, rentre la tête dans sa carapace et ne donne plus signe de vie. Pour éviter que le soleil ne calcine ces corps inertes, les pêcheurs les précipitent pêle-mêle dans une fosse qu'ils ont creusée et les recouvrent de roseaux verts. Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse qu'ils font fondre et qu'ils écument à l'aide de spatules en bois. De jaune et d'opaque qu'elle était au sortir de l'animal, cette graisse devient incolore et ne se fige plus. Les Conibos en emplissent des jarres dont ils tamponnent l'ouverture avec des feuilles de balisier. Le résidu, rillettes et rillons, resté au fond de la chaudière, est rejeté à l'eau, où les poissons et les caïmans se le disputent avec acharnement. Cette opération terminée, nos indigènes n'ont garde d'oublier ou d'abandonner le produit de la ponte des tortues qui est, avec la graisse et la chair de ces animaux, un des articles de leur commerce avec les missions. Ces œufs sont retirés à pleines mains de la fosse dans laquelle les chéloniens les avaient déposés, et jetés dans une petite pirogue préalablement lavée et raclée et qui servira de pressoir. A l'aide de flèches à cinq pointes, hommes et femmes crèvent ces œufs dont le jaune huileux est recueilli par eux avec de larges valves de moules faisant l'office de cuillères. Sur le détritus des coquilles on jette plus tard quelques potées d'eau, comme sur un marc de pommes ou de raisin, on remue violemment le tout, et le jaune qui s'en détache et surnage sur le liquide est de nouveau recueilli avec soin. Reste alors à faire bouillir cette huile, à l'écumer, à y jeter quelques grains de sel et à la verser dans des jarres. Cette graisse et cette huile que pré-

parent les Conibos sont échangées par eux avec les missionnaires, qui s'en servent pour leur cuisine, contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue, vieux clous de rebut passés au feu et remis à neuf par les néophytes forgerons de Sarayacu. Un de ces clous, convenablement affilé et que l'indigène adapte à sa flèche, lui sert à harponner les tortues à l'époque où, flottant par bancs épais, elles passent d'une rivière à l'autre. Pendant de longues heures, le pêcheur, debout sur la rive, épie le passage des chéloniens. A peine un banc de tortue est-il en vue, qu'il bande son arc, y place une flèche et attend. Au moment où la masse flottante passe devant lui, il la vise horizontalement, puis, relevant brusquement son arc et sa flèche, il fait décrire à celle-ci une trajectoire dont la ligne descendante a pour point d'intersection la carapace d'une tortue. Parfois, plusieurs individus se jettent dans une pirogue, poursuivent le banc de tortues, l'assaillent de leurs flèches aux courbes paraboliques, et n'abandonnent la partie que lorsque leur embarcation est chargée le butin à couler bas. A en juger par les cris, les hourras et les éclats de rire qui accompagnent cette pêche, on doit croire qu'elle est pour le Conibo un amusement plutôt qu'une corvée. »

Paul Marcoy,

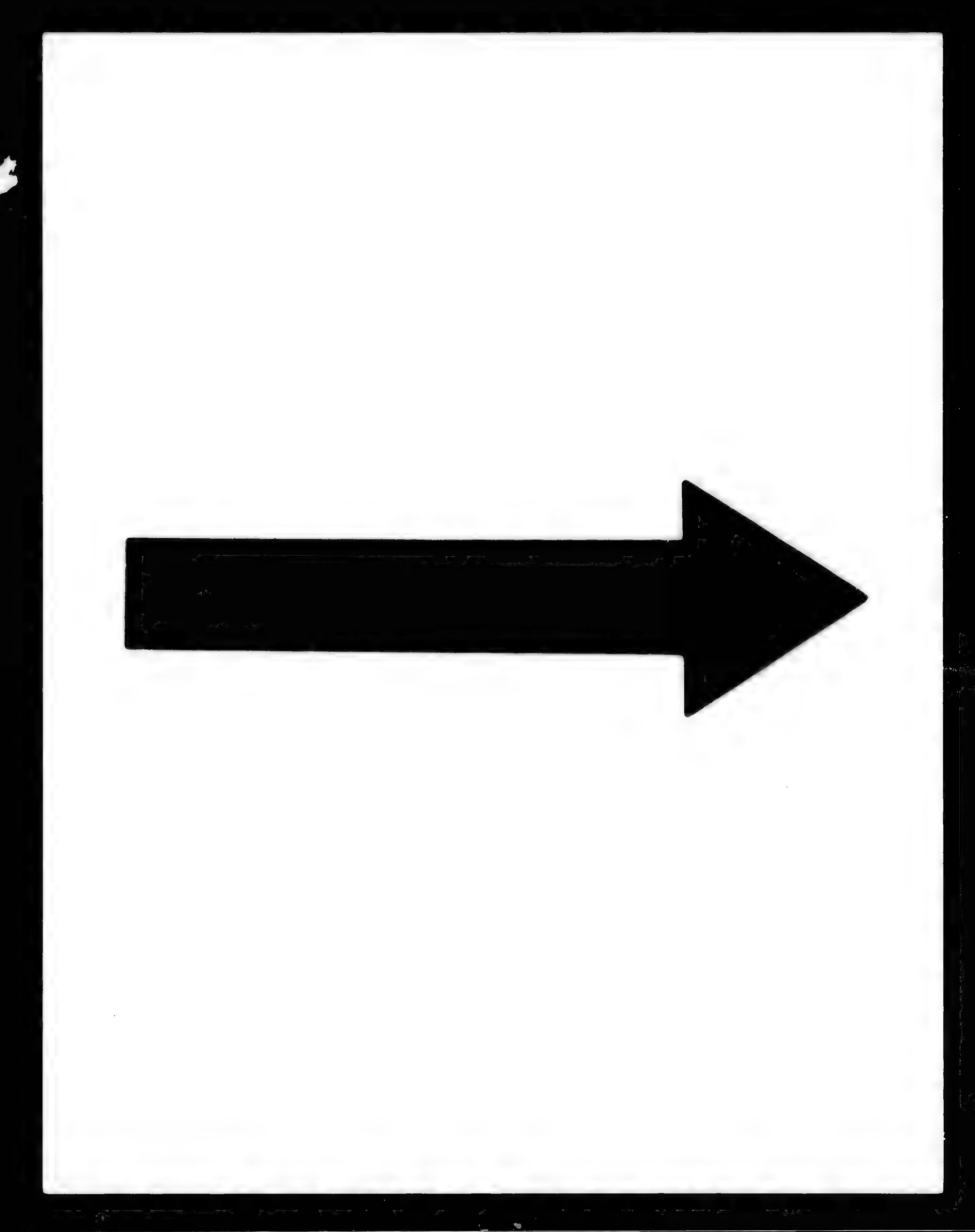
Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du Sud.

(*Tour du Monde*, 2e sem., 1864, Paris, Hachette.)

Les îles Chincha et l'exploitation du guano.

« Les trois îles Chincha, situées en face de la baie de Pisco, ont pendant de longues années fourni aux navires des deux mondes le précieux engrais fossile qui doublait ou triplait le rendement de certaines récoltes. Le guano, dit M. Simonin, est un engrais animal pétrifié, mêlé d'ammoniaque et de phosphate de chaux.

» Comment s'est formé le guano? La réponse n'est pas difficile; nous voyons encore tous les jours les oiseaux marins, les cormorans, les pélicans, les pingouins, les fous, partir pour la chasse aux poissons. Un chef commande la bande, qui se déroule sur les eaux de manière à former un immense cercle. On environne ainsi les poissons. Alors commence la curée. Chaque oiseau pêche pour sa part, plongeant du bec et du cou, et se gorgeant à qui mieux mieux. On assiste à ce spectacle, à chaque instant, sur les eaux calmes du Pacifique. Le festin fini, la bande regagne l'île ou



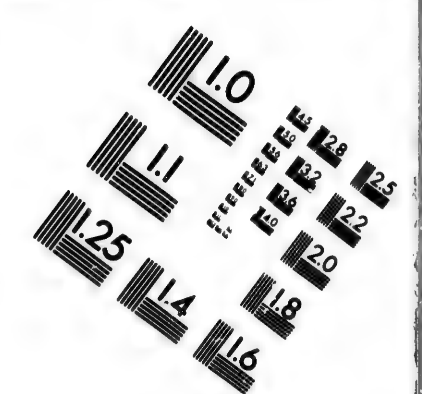
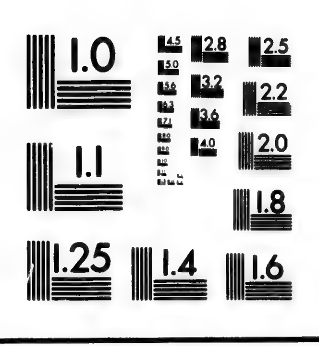
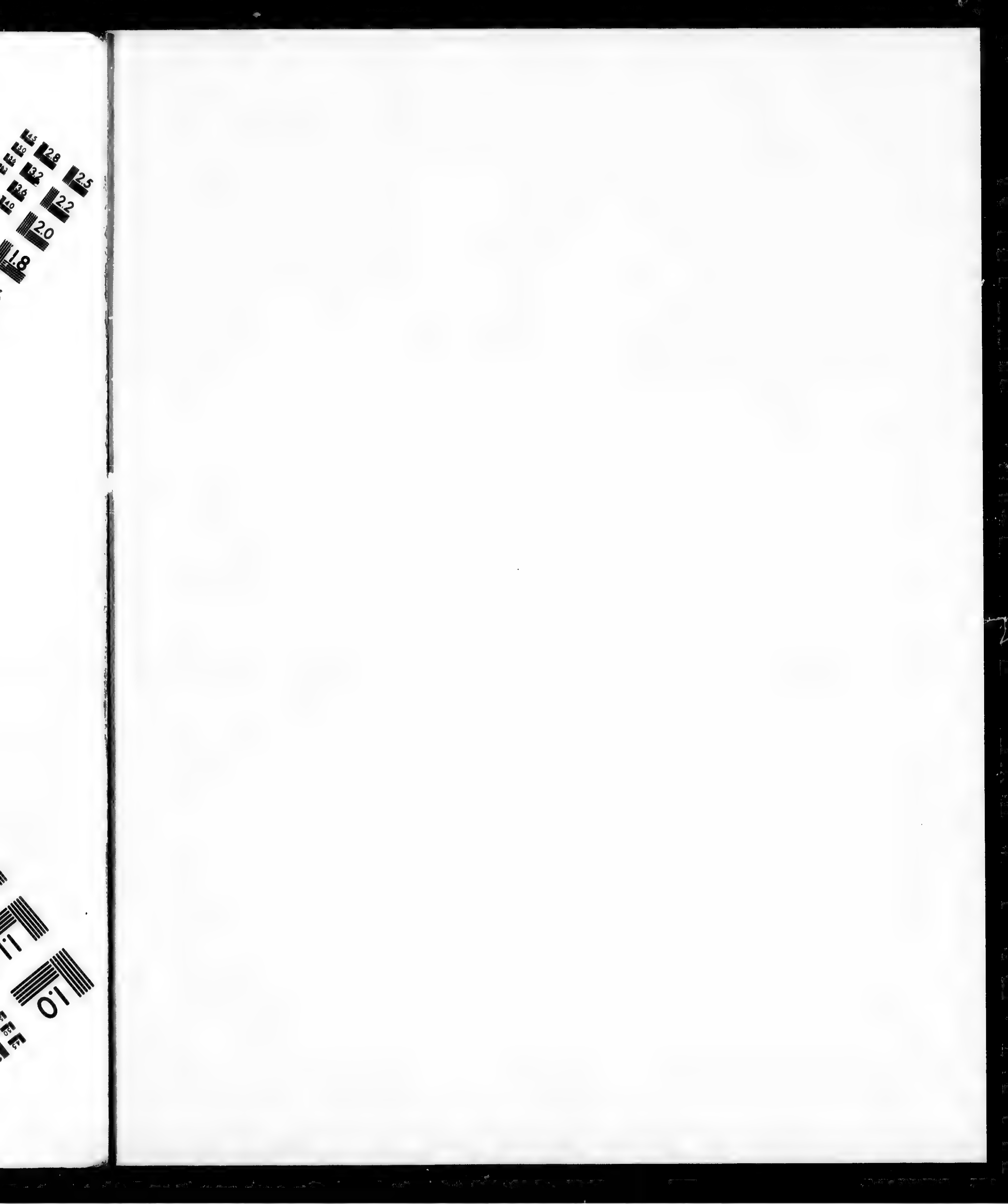


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



la côte la plus voisine, et là, sur le sol, paisiblement, chaque volatile prélude à une laborieuse digestion. Il en est qui sont si pleins qu'ils rendent quelquefois des poissons tout entiers par la bouche. D'autres s'affaissent sur place pour ne plus se relever, et laissent leur corps se mouler dans leurs déjections. Tout cela concourt à faire l'engrais le plus riche qu'on puisse voir. Si le guano des Chincha est si complet, si bien conservé, c'est qu'aux Chincha, et sur la côte voisine du Pérou, jamais il ne pleut.

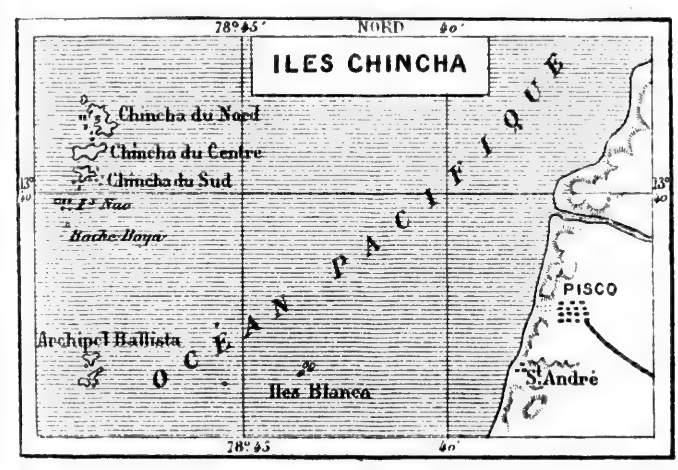


Cartes des côtes du Pérou.

Jamais, de temps immémorial, il n'est tombé une goutte d'eau dans ces régions. Si vous partez un jour pour ces pays avec une pacotille, n'emportez pas de parapluies, ils vous resteraient pour compte. S'il ne pleut jamais aux Chincha, vous comprenez comment les sels ammoniacaux, calcaires, en un mot toutes les parties plus ou moins solubles des dé-

jections de nos volatiles, ont pu être conservées, comprimées, condensées, sans que la moindre particule ait pu se perdre. De là l'inappréciable qualité du guano péruvien.

» On a bien découvert depuis quelque temps du guano en mille autres lieux. Une matière est-elle reconnue précieuse, vite tout le monde se met en campagne pour la trouver, alors que nul n'y prenait garde auparavant. C'est ce qui est arrivé pour le guano. On a cherché partout, au moins dans les contrées tropicales, et l'on en a trouvé presque partout. Dans la mer Rouge, dans le golfe Persique, dans le désert d'Atacama, entre le Chili et la Bolivie, sur les côtes boliviennes elles-mêmes, à Mejillones, on a trouvé des gisements de guano. On en a trouvé dans la basse Californie, et sur certains rivages, sur certaines îles de la côte occidentale ou orientale d'Afrique. On en a trouvé dans les îles de la mer des Indes, de l'Océanie. On a même rencontré, dans certaines cavernes, une nouvelle espèce de guano provenant des chauves-souris, mais nulle part on n'a trouvé l'équi-



Carte des îles Chincha.

valent du produit des Chincha, et cela pour les raisons que nous avons indiquées tout d'abord.

» Aucun guano ne renferme en proportions aussi considérables que celui du Pérou les matières indispensables aux plantes, ces sels ammoniacaux, azotés et phosphatés, qui activent si étonnamment la végétation. Aux îles Chincha, on exploite aujourd'hui le guano comme on exploiterait à découvert des couches de charbon, de plâtre, de sel gemme, de pierre de taille. Les sédiments se dressent sur une grande hauteur, souvent vingt, trente mètres et au delà. Les ouvriers, disposés sur des gradins, abattent à la pioche la matière friable, pulvérulente. Elle tombe librement au pied des tailles, où on la charge à la pelle dans des brouettes. Elle est ensuite apportée dans des wagons analogues à ceux de nos grands terrassements. Les wagons roulent sur des voies ferrées qui vont des carrières à la mer. Les navires attendent leur chargement au mouillage, devant les carrières elles-mêmes. Des porteurs, puisant au tas amoncelé au bord de la mer, viennent jeter le guano à fond de cale, corbeille par corbeille.

Souvent, pour ne pas faire de jaloux, les corbeilles sont distribuées également à chaque navire, et je laisse à juger le temps qu'il faut pour compléter un chargement.

» Ajoutons que le séjour des îles est intolérable. On n'y voit que du guano, et l'on devine quelle mauvaise odeur, quels miasmes empestent l'air. Heureusement que la terre fortunée du Pérou n'est pas loin, et que les capitaines, en attendant de remettre à la voile, peuvent aller oublier à Pisco, voire à Callao ou à Lima, les désagréments des Chincha. Jusqu'ici on n'a trouvé que les Chinois qui aient consenti à fouiller le fumier péruvien. On a parlé, dans l'antiquité, des condamnés aux carrières. Leur supplice était moins grand que celui des terrassiers des *huaneras*. La poussière, l'odeur sont capables d'asphyxier un novice. Il est impossible, pour qui n'y est pas habitué, de s'arrêter une heure devant les exploitations. Vous avez beau mettre un mouchoir sous vos narines, et vous munir de toutes les essences de l'Orient, rien n'y fait. L'odeur pénétrante de l'engrais minéral l'emporte, et de plus une poussière jaune, saline, s'étale avec complaisance sur votre visage et sur vos habits. Honneur donc à ces braves Chinois qui, malgré tous ces détails dégoûtants, ont consenti à travailler sur ces carrières[1]. »

L. SIMONIN,

Les îles Chincha.

(*Tour du monde*, 1868, Hachette.)

Le nitrate de soude. — « La province de Tarapaca renferme, sur une étendue de 300 kilomètres carrés, des dépôts de salpêtre ou de nitrate de potasse, ou de soude, car on donne à cette substance, indifféremment, l'un ou l'autre de ces noms. Ils sont situés à fleur de terre le plus souvent, jamais à huit mètres au-dessous, et leur capacité est estimée comme à peu près inépuisable, les eaux qui suintent de la Cordillère reformant d'autres exploitations à mesure que les anciennes s'épuisent. L'extraction de ce produit est une opération des plus simples. Un terrassier, qu'on appelle *barratero*, fouille le sol avec une pierre et creuse un trou jusqu'au terrain nitreux, il le remplit jusqu'au tiers de poudre, à laquelle il met le feu, et le salpêtre jaillit à la surface. Là, un second ouvrier, l'*ascendeador*, le recueille, et, à dos d'âne ou de mulet, le conduit au fourneau où un troisième ouvrier, l'*apire*, le dégage de la terre et des pierres qui l'enganguent. Une fois réduit en morceaux gros comme un œuf, le nitre est placé par un *fondador* dans une chaudière pleine d'eau et soumis à l'ébullition. Quand le mélange bout, les matières insolubles sont rejetées, et l'eau saturée de nitre est versée dans une grande cuve où elle dépose ses sels étrangers. Cette eau, enfin, est encore transvasée

1. Le gouvernement péruvien a tiré du nitrate de soude, dont il s'était adjugé en 1873 le monopole, un revenu annuel moyen de 22 millions de francs, au prix de 259 francs la tonne. Mais ces ressources étaient médiocres comparées à celles qu'il tira des dépôts de guano des îles Chincha. En 1851, quand l'exploitation commença, l'archipel était recouvert de cet engrais précieux. Des instruments trouvés dans les couches prouvèrent que les anciens Incas avaient connu ces dépôts et s'en étaient servis, mais ils les avaient égratignés. En vingt-deux ans, le gouvernement péruvien les épuisa. Dès 1874, les îles Chincha ne rendaient presque plus rien; la population, qui était de 6000 habitants en 1868, était tombée à 105 dans l'île du nord; les autres étaient désertes. L'extrait qui précède n'a donc qu'un intérêt rétrospectif.

elle-même dans des cristalloirs en bois, exposés au vent et au soleil, où elle se condense rapidement et passe à l'état de nitrate de soude. » (Ad.-F. de Fontpertuis, *Etudes sur l'Amérique latine*, *Journal des Economistes*, juillet 1881.)

Les chemins de fer des Andes.

Le morceau suivant, cité dans les intéressantes *Lectures pratiques* de MM. Jost et Braeunig (Paris, Hachette, 4e édit., 1884), est extrait de la relation inédite du *Voyage autour du monde*, de M. Victor Humbert, professeur distingué de l'Université. M. Humbert faisait partie de l'expédition scientifique de *la Junon;* au retour il succomba, à l'âge de trente ans, en vue de Rio-de-Janeiro, aux atteintes de la fièvre jaune.

« L'ingénieur qui a construit le *Ferro Carril Transandino* a bien voulu mettre à notre disposition un train spécial qui nous permet d'aller et de revenir en un jour. On ne s'imagine pas en Europe ce que c'est que ces chemins de fer américains. Figurez-vous un railway escaladant le Mont-Blanc! Sur un parcours de 220 kilomètres, le *Transandino*, en suivant la vallée du Riomal, s'élève à 4770 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les parois des montagnes qui environnent la ligne la dominent de 300 mètres. Le train se tord à travers 58 tunnels. Le plus long est celui de Galera (1 123 mètres), le plus pittoresque est l'*Infernillo*, qui donne passage à la fois à une cascade et à la locomotive.

» Sous la voûte qui résonne, le fracas des flots, le mugissement de la machine produisent un tumulte saisissant, un bruit infernal. Je ne me rappelle pas combien nous avons franchi de viaducs; le plus imposant, le plus audacieux, est celui de *Verrugas*, il a 76 mètres de haut, et le diamètre de ses colonnes en fer n'est que de 20 centimètres; on dirait une toile d'araignée. Le long de la route, sur le flanc de la montagne, on découvre çà et là des vestiges de gigantesques travaux que les Indiens ou même les Incas ont exécutés pour irriguer la terre et la rendre féconde. De ces travaux, les uns sont complètement abandonnés, d'autres ont été achevés et utilisés par les contemporains. Quelques misérables villages varient le spectacle sans lui prêter de l'attrait.

» A Matucana, restaurant, grande halte, le buffet est tenu par des Allemands. Nous faisons un déjeuner mauvais, en revanche, il ne coûte que 25 francs par tête; c'est une consolation. A une heure nous arrivons à Chicla; c'est le terme de

notre voyage, car la ligne n'est pas encore achevée jusqu'à Oroya. Nous sommes à 140 kilomètres de Callao et à 3 725 mètres au-dessus du niveau de la mer. En descendant du train, une espèce de vertige me saisit, mes jambes fléchissent et semblent se dérober sous moi ; c'est le mal des montagnes, le *sorocho*, que produit à cette altitude la raréfaction de l'air. Par bonheur le malaise ne dure que quelques instants, et bientôt il se dissipe tout à fait sous l'influence d'un verre d'*itacia*, le cognac des Péruviens. C'est un Italien qui tient la buvette de la station. Victor-Emmanuel et Humbert, Garibaldi et Cavour font les frais de la décoration. Autour de la gare, des troupeaux d'ânes et de lamas attendent qu'on les charge de marchandises, car, jusqu'à ce que la ligne soit achevée, ce sont encore ces pauvres bêtes de somme qui portent dans l'intérieur toutes les denrées nécessaires. Le *Transandino* reliera la côte au massif du Cerro de Pasco. Là, il rejoindra le Rio Pozuzu, qui se jette dans l'Ucayale, un affluent de l'Amazone. Le Pérou communiquera à travers la Bolivie et le Brésil avec l'océan Atlantique. »

Un autre chemin de fer péruvien atteint des hauteurs encore plus vertigineuses ; c'est celui qui relie Arequipa au lac de Titicaca. Arequipa est situé à 2 300 mètres ; la voie ferrée monte, avant d'arriver à Puno, à 4 500 mètres. A la station de Vicocaya, à 14 500 pieds d'altitude, les neiges couvrent tout le plateau. « Je ne résistai pas, écrit M. le comte » d'Ursel, dans la station qui est en même temps un hôtel, au plaisir de » jouer une partie de billard à peu près au niveau du sommet du Mont-» Blanc ; mais ma partie fut courte, car je commençais à ressentir cruel-» lement les atteintes d'un mal appelé dans le pays le *sorocho*. J'appris » à mes dépens combien il est douloureux, c'est une sorte d'étouffement » provoquant des nausées, des hémorrhagies par le nez et par les oreilles, » des battements de cœur horriblement saccadés, on éprouve ce sentiment » ment pénible d'être privé, dans une mesure suffisante, d'air respirable. » C'est affaire d'habitude, me dit-on, à moins que l'on n'en meure, et » plus d'un voyageur en a fait déjà la triste expérience. » (V. p. 56... Ch. d'Ursel, *Sud-Amérique*, Plon, in-18.)

3° BIBLIOGRAPHIE

ALBERTINI (Louis). *Le Pérou en 1878, hist. et stat.* — (Paris, 1878, in-8°.)

CARREY (G.). *Le Pérou, tableau descr. et analytique.* — (Paris, 1875, in-8°, Garnier.)

DUFFIELD. *Peru in the Guano Age.* — (London, in-8°, 1877.)

FUENTES (M. A.). *Lima, esquisses historiques, statistiques*, etc. — (Paris, 1866, in-8°, Didot.)

GRANDIDIER. *Voy. dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie.* — (Paris, 18.., in-8°.)

Hill. *Travels in Peru and Mexico.* — (2 vol., London, 1860.)
Hutchinson. *Two years in Peru.* — (2 vol., London, 1874.)
Lemay (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, 1878, in-18, Charpentier.)
Marckham. *Travels in Peru and India* (1862, London). — *Cuzco and Lima* London, 1858). — *The war between Peru and Chili* (London, 1883). — *Peru* London, 1881).
Menendez. *Manuel de geogr. y estadistica del Peru.* — (Paris, in-12, 1862.)
Rojas (Oscar de). *Notice sur la république du Pérou.* — (Paris, 1873, in-8°.)
Singlas-Legoux. *Du guano du Pérou et de son emploi.* — Nogent-le-Rotrou, 1857, in-8°, Gouverneur.)
Soldan (Mateo Paz). *Géographie du Pérou* (traduite par Masquerou). — Paris, 1865, in-8°, Durand.)
Ternaux-Compans. *Histoire du Pérou.* — (Paris, 1857, in-8°, Jannet.)
Tschudi. *Reisen durch Südamerika.* — (5 vol. in-8°, Leipzig.)
Wappaeus. *Die Republic Peru.* — (Leipzig, in-8°, 1864.)
Wiener (Ch.). *Bolivie et Pérou.* — (Paris, 1880, in-4°, Hachette.)

André (Edouard). *L'Amérique équinoxiale,* — (*Tour du Monde.* 1877.)
Ber (Th.). *Le rio Casca et la facienda Nouvelle-Auvergne.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* avril 1878.)
De Botmiliau (A.). *La république péruvienne.* — (*Revue des Deux-Mondes,* avril, 1er juin 1850.)
Chérot (A), *Le Pérou, productions, travaux publics,* etc. — (*Journal des économistes,* décembre 1875.)
Gauldrée-Boilleau. *Exploration des cours d'eau du Pérou.* — (*Bulletin de Société de géographie,* novembre 1870.)
Lavollée (C.). *Voyage au Pérou et en Bolivie.* — (*Revue des Deux-Mondes,* septembre 1861.)
Libessart. *Les chemins de fer du Pérou en 1873.* — (*Économiste français,* janvier 1874.)
Marcoy (Paul). *Voyage dans la région du Titicaca et du Bas-Pérou.* — (*Tour du monde,* 1877.)
Martin de Moussy. *Route des Incas dans l'Amérique du Sud.* — (*Annales comité d'archéologie américaine,* I, 1863.)
Radiguet (Max). *Lima et la société péruvienne.* — (*Revue des Deux-Mondes,* juin, 1er août 1852.)
Saint-Cricq (de). *Les Indiens Conibos.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* 1853, t. II.)
Sartiges (de). *Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud; Arequipa,* etc. — (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1851.)
Simonin (L.). *Les îles Chincha.* — (*Tour du Monde,* 1868. t. XVIII.)
Squier (E. G.). *Observations sur la géographie et l'archéologie du Pérou.* — *Année géographique,* de M. Vivien de Saint-Martin 1870-71.)
Villamus. *De Quito à Potosi.* — (*Correspondant,* 25 janvier 1876.)
Wauwermans. *Le Ros de Marée de Pabellon de Pica.* — (*Bulletin de la Société de géographie d'Anvers,* février 1878.)
Wiener (Ch.). *La ville morte du Grand-Chimu et la ville de Cuzco.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* octobre 1879.)
X... *Le Pérou.* — (*Revue britannique,* mai 1863.)

CHAPITRE V

BOLIVIE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au sud-ouest, l'océan Pacifique sur une longueur de 300 kilomètres, du *Rio-Loa* au 94e degré de lat.; à l'ouest, la *Cordillère occidentale*, du *Rio-Loa* au lac *Titicaca*, le *Rio-Desaguadero;* le lac *Titicaca*, la vallée du *Rio Inambari*. La frontière coupe ensuite du sud-est au nord-ouest, puis du nord-ouest au sud-est, les vallées supérieures des affluents du haut *Amazone*, et aboutit au confluent du *Rio-Beni* et du *Mamoré*, dont la réunion forme le *Madeira;* elle remonte le *Mamoré*, le *Guaporé*, la vallée du *Paraguay*, puis le *Paraguay* lui-même, à travers les salines et les lagunes, et redevient indécise dans les solitudes immenses du *Gran-Chaco* jusqu'au *Rio-Vermejo* qu'elle traverse; de là, elle franchit les plateaux de la *Cordillère*, et le 24e degré de lat. S. la sépare du territoire Chilien dans le désert d'*Atacama* (traités de 1866 avec le Chili, — de 1867 avec le Brésil). — La république Bolivienne est donc voisine du Pérou au nord, du Brésil à l'est, de la république Argentine au sud-est, du Chili au sud.

Situation astronomique. — 26° 15' et 9° de lat. S.; = 60° et 74° de long. O.

Climat. — La Bolivie est comprise dans la zone tropicale. La limite des neiges éternelles est à 5 262 mètres; la zone supérieure ou *Puna brava* (de 5262 à 3 900 m.) est glacée; la deuxième zone ou *Puna* (de 3900 à 3300 m.), moins froide, produit des pommes de terre, des légumes, des pâturages; la troisième ou *Cabecera de Valle* (tête de vallée), entre 3300 et 2900 m.) est la région la plus agréable, la plus peuplée, la plus salubre: région des céréales et légumes d'Europe; la quatrième, ou *Medio-Yungas* (zone des vallées), est la région des fruits, de 2900 à 1600 mètres; au-dessous s'étend la zone des *Yungas*, où le printemps est continuel et la température égale; c'est la région du café, du cacao, de la canne à sucre, des plantes tropicales.

Littoral. — La Bolivie ne touche que par un étroit espace au Grand-Océan, où se trouvent les petits ports de *Cobija* et *Mejillones* : la Bolivie et le Chili doivent se partager le produit du guano de la baie et des îles *Mejillones*.

Relief du sol. — La Bolivie renferme les plus hauts sommets des Andes, qui la traversent du nord au sud, projetant en tous sens de puissants contreforts. La hauteur moyenne des Andes atteint 4 600 mètres; au sud du volcan de *Gualatieri*, elles se divisent en deux crêtes parallèles, entre lesquelles s'étend une haute plaine (altit. 3 860 m.) appelée *Pampa de Huasco* et *Pampa de la Chacarilla;* puis se réunissent au nœud de *Min* pour se diviser encore; la *Cordillère orientale* offre une série sans fin de cimes aiguës, de crêtes hérissées, de sommets couverts de neiges et de

glaces, le *Nevado de Sorata* (6 488 m.), le *Chachacomani* (6 204 m.), la *Mesada* (5662 m.), l'*Illimani* (6 771 m.). La *Cordillère occidentale* renferme des volcans: le mont *Ollagua* (5 587 m.), le *Tapaquilcha* (5 899 m.), l'*Atacama*, le *Licancau*, le *Lascar*, etc. (6 200 m.). Entre les deux grandes chaînes, des arêtes transversales dominent les hautes plaines ou servent de contreforts; ainsi la *Cordillère d'Andacahua* (5 847 m.), et le *Cerro de Potosi* (4 800 m.).

Cours d'eau. — Le plateau central bolivien (100 000 kilom. car.) est très pauvre en cours d'eau. Dans la partie septentrionale, la plus fertile et la plus peuplée, se trouve le lac *Titicaca* (8 400 kilom. car.; prof. 218 m.); son émissaire, le *Desaguadero* se jette dans le lac *Aullagas* (2 800 kilom. car.), mais l'évaporation enlève presque toute cette masse liquide; un seul ruisseau, issu du lac *Aullagas*, va se perdre dans la *Cienaga de Coipasa*. Dans la partie méridionale, la grande dépression de la *Pampa de Sal* se change en lac pendant la saison des pluies; en temps ordinaire, elle présente une couche de sel cristallisé d'une éclatante blancheur. Sur le versant oriental de la Cordillera Réal coulent des fleuves considérables qui vont grossir l'*Amazone*, comme le *Rio de la Paz*, le *Mamoré* et ses affluents, le *Guapay*, le *San-Miguel*, le *Guapori*; — ou le *Rio de la Plata*, comme le *Pilcomayo*, le *Pilaya*, le *Vermejo*; — ou se perdent dans les lagunes et les sables.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La république, fondée en 1826 par Bolivar, a modifié sa constitution en 1828, 1831, 1863 et 1880. Le *président*, élu pour quatre ans par le suffrage universel (*Pacheco*, élu en 1884) exerce le pouvoir exécutif avec des vice-présidents et un ministère de 5 membres (*Affaires étrangères et Colonisation*; *Finances*; *Guerre*; *Justice*; *Intérieur*). — Le pouvoir *législatif* est confié à un *Congrès* composé d'un *Sénat* et d'une *Chambre des représentants*, élus par le suffrage universel. — **Drapeau :** jaune, rouge, vert ; au centre, les armes.

Divisions administratives. — La Bolivie se divise en huit départements, subdivisés en provinces et districts : 1. **Beni**, chef-lieu Trinidad (4170 hab.). — 2. **La Paz**, chef-lieu La Paz (26 000 hab.). — 3. **Oruro**, chef-lieu Oruro (7 980 hab.). — 4. **Cochabamba**, chef-lieu Cochabamba (14 000 hab.). — 5. **Santa-Cruz**, chef-lieu Santa-Cruz (9 780 hab.). — 6. **Chuquisaca**, chef-lieu Chuquisaca ou Sucre, ville capitale (17 000 h.). — 7. **Tarija**, chef-lieu Tarija (5 680 hab.). — 8. **Potosi**, chef-lieu Potosi (11 000 hab.).

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : la Bolivie renferme des mines de cuivre, d'*étain*, d'*argent* et d'*or*; celles d'argent surtout sont abondantes. L'exportation de Bolivie a atteint, en 1882, 78 millions de francs. — **Végétaux et animaux** : le pays se divise en trois régions : 1° au sud-ouest, le désert d'*Atacama* commun au Chili, au Pérou et à la Bolivie, contrée desséchée, semée de rochers, de dunes, d'argiles dénudées, riche en salpêtre et en guano; 2° au centre, sur le plateau, la région des *Punas*, ou terres froides, arides, balayées par le vent, où abondent les *cerros*; 3° au nord et à l'est, les plaines basses, boisées et fécondes, produisant les céréales, le *sucre*, le *café*, le *cacao*, le *tabac*, de magnifiques forêts (*quinquina*, *vanille*, *caoutchouc*, *copahu*, *rocou*, etc.); de gras pâturages qui nourrissent des bestiaux, des *alpagas*, *lamas*, *vigognes*, *guanacos*.

Industrie. — A l'état rudimentaire, sauf pour l'extraction des métaux.

Commerce. — *Importations* (1885), 8 millions de bolivianos (confection, objets manufacturés); *Exportations*, 10 millions de bol. (guano, cuir, quinquina, étain, argent); *commerce intérieur*, 150 millions. — *Chemin de fer d'Antofagasta à Salar* (50 kilom.). *Lignes télégraphiques* (762 kilom.). *Marine marchande*, 38 navires au long cours (7000 tonnes).

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 1 297 255 kilom. car. — **Population** : 2 millions d'hab. (1,8 par kilom. car.). — **Races** : *Espagnols* de sang pur ou mélangé ; Indiens : *Aymaras*, *Quichuas*, *Guaranis*, *Callahuayas*, *Mojos* et *Chiquitos*.

Dialectes. — La langue officielle est l'espagnol. — **Instruction publique** libre et gratuite, l'instruction primaire et l'instruction secondaire sont données dans 332 établissements ; l'enseignement supérieur dans 3 universités, et des facultés de théologie, de médecine et de juridiction à *Sucre*, *la Paz*, *Cochabamba*. — **Justice.** Les différents degrés sont la *Cour suprême*, la *Cour des districts*, la *Cour de justice de paix*, la *Cour d'instruction*. — **Culte** : le catholicisme est la religion d'État, avec un archevêque à *Sucre* et 3 évêques à *la Paz*, *Cochabamba*, *Santa-Cruz*. — **Armée** : 8 généraux, 1 013 officiers, 2 000 soldats (plus d'un officier pour 2 soldats) : budget, 2 millions de *pesos* ou 10 millions de francs. — **Marine militaire** : 3 navires à vapeur avec 28 canons, 6 bricks. — **Monnaies** : La Bolivie a adopté la monnaie française ; le *boliviano* ou le *peso* = 5 fr. ; le *peso* se subdivise en 10 *centavos* (argent). — **Poids et mesures** : l'unité est la *livre* de Castille pour les poids = 460 gram., et pour les longueurs, le *pied* = 278 33 millim. — **Budget**, 1887-88 : *Recettes*, 3 665 000 bolivianos ; *Dépenses*, 4 600 000 bol.; *Déficit*, 1 333 000 bol. — *Dette* (1886), 150 millions de fr.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Ascension d'un des pics de l'Illimani : le pic de Paris.

« J'avais résolu de tenter l'ascension d'un des pics de la Cordillère, et j'avais choisi l'Illimani. J'étais accompagné par MM. José-Maria Ocampo et de Grumkow, ingénieur du gouvernement bolivien. Le 10 mai 1875, je quittai la capitale de la république bolivienne. Nous fîmes le trajet assez fatigant de Mecapata à l'Illimani par le lit même du Rio de la Paz, qui, à cette époque de l'année, est en grande partie à sec ; en beaucoup d'endroits, le torrent s'est creusé un lit d'un kilomètre et demi de large, mais ses eaux, divisées en cent bras, ne sont torrentielles que dans les endroits où

lit se resserre entre des roches puissantes, souvent assez rapprochées pour ne laisser à la masse liquide qu'un passage de 20 à 30 mètres. Dans ces passages étroits, appelés *angosturas*, les bêtes passent avec la plus grande difficulté; entraînées par le courant, elles ne reprennent pied qu'à une cinquantaine de mètres au-dessous de l'endroit dangereux. Nous franchîmes ces petits rapides sans autre accident que celui d'être complètement mouillés. Le second jour du voyage, nous arrivâmes à Cotaña, situé à 2441 mètres au-dessus du niveau de la mer; le 19 mai, à deux heures, nous commençâmes l'ascension de l'Illimani.

» Les Indiens, stimulés par l'appât de la récompense promise, marchaient allègrement. Nous arrivâmes ainsi, à six heures du matin, à une hauteur de 14025 pieds anglais. Là, il nous fallut laisser nos montures, continuer l'ascension à pied. A 14900 pieds, nous quittâmes la limite de la végétation pour entrer dans le domaine des neiges éternelles. C'est là que commençaient les difficultés de l'ascension. Ce flanc du *cerro* est très abrupt, et nous fûmes obligés de tourner le versant, formé de schistes ardoisiers, délités en plaques immenses, mêlées de feuillets plus petits. Ce terrain mobile coupait douloureusement les pieds des voyageurs et traversait nos solides chaussures européennes. Un de nos Indiens s'était blessé au-dessous de la cheville, malgré la solidité de la peau cornifiée qui abrite le pied de ces incomparables marcheurs.

» Tournant un petit pic séparé, au nord-ouest, du pic principal par une énorme crevasse, nous nous trouvâmes sur un champ de neige assez durcie pour supporter notre poids à partir de 15092 pieds. Jusque-là, nous avions marché avec la plus grande difficulté, en enfonçant parfois jusqu'au-dessus du genou dans des neiges, qui n'étaient dures qu'à la surface. Nous nous dirigeâmes vers le pic principal, le Condor-Blanc. Le premier obstacle sérieux que nous rencontrâmes était un mur naturel de roche de 8 mètres de hauteur environ. Nous choisîmes un point où, au milieu de cette muraille, apparut une sorte de terrasse. Les Indiens se firent la courte échelle. Le cinquième atteignit la plate-

forme, nous jeta un lasso et nous hissa auprès de lui. Le même procédé nous permit d'atteindre la seconde moitié de la muraille. Les pentes devenaient de plus en plus roides, et nous étions obligés de nous servir des mains pour les gravir. A 16820 pieds, nouvel obstacle ; une immense crevasse, large d'environ 100 mètres, remplie de neige jusqu'à près de 50 mètres au-dessous du niveau du bord, arrêta nos pas, et nous força de dévier vers l'est.

» Nous marchâmes pendant près d'une heure, et je compris que je serais obligé de me contenter de gravir le second sommet de la montagne, car la crevasse se prolongeait et le soleil était haut sur l'horizon. Vers deux heures et quart, nous arrivâmes au pied d'une seconde muraille d'un peu plus de 4 mètres de hauteur ; nous étions à 5400 mètres. M. de Grumkow commençait à pleurer le sang. Un peu d'extrait de coca, mélangé de cognac, lui permit de continuer l'ascension. A 18312 pieds, M. de Ocampo avait été pris de vertige. Le médicament, qui avait remis sur pied M. de Grumkow, le fortifia ; mais, ennui imprévu, les Indiens refusèrent de marcher plus avant. Malgré les exhortations et les menaces, ils se préparaient à descendre. Suivant les idées superstitieuses du pays, c'est aller contre la volonté du ciel que d'oser franchir le mont Illimani. De terribles châtiments attendent l'audacieux qui tente l'entreprise ; celui qui monte au faîte n'en descend jamais ; aussi les indigènes ne nous suivirent-ils qu'en rechignant jusqu'à 19512 pieds.

» Il était trois heures vingt minutes du soir : malgré la fatigue, malgré un certain malaise qui n'était pas encore le mal des montagnes, mais qui pouvait le devenir, nous résolûmes de continuer l'expédition. Je regardai mes compagnons, non sans inquiétude ; leurs figures n'avaient plus apparence humaine ; ils étaient verdâtres, avec des plaques violettes ; le blanc des yeux était rouge, couleur de sang. Cependant il ne fallait plus qu'un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet du pic qui se dressait devant nous. Nous n'hésitâmes point. Le soleil avait disparu derrière la montagne : peu nous importait. Trois Indiens nous res-

taient fidèles. Après une marche des plus fatigantes sur la pente couverte de neige, nous atteignîmes le point extrême, petit plateau exposé à tous les vents ; une large crevasse, vallon de neige, divise la plate-forme, qui mesure douze pas sur quinze, en deux moitiés à peu près égales du sud-ouest au nord-est. L'air était très vif. L'atmosphère paraissait d'une incomparable transparence lorsqu'on regardait à ses pieds les centaines de vallées qui, semblables aux larges plis d'un immense manteau, entouraient le massif de l'Illimani et les versants des montagnes environnantes ; dans la voûte du ciel d'un bleu foncé presque noir, le soleil ardent planait comme un disque de fer rouge. Quelques moments nous suffirent pour faire la lecture du baromètre ; il marquait 319^{mm} ; le point d'ébullition de l'eau était à 79°,3. Le résultat de ces observations inscrit sur un parchemin préparé d'avance, que j'enfermai dans un double tube en verre et en métal, avec la mention de la date, fut signé par mes compagnons et contre-signé par moi au nom des trois fidèles Indiens, qui avaient plus de courage que de science. J'enfonçai ce tube, enveloppé dans un drapeau aux couleurs nationales, dans les neiges de la crevasse, en donnant à ce point le nom de *Pic de Paris*.

» Voici la teneur de ce document, dont j'ai transmis copie au ministère de l'instruction publique :

Illimani, à 20 118 pieds au-dessus du niveau de la mer,
ce 19 du mois de mai 1877, 4^h,50 p. m.

Je, soussigné, chargé par le gouvernement de la République française d'une mission scientifique dans l'Amérique méridionale, accompagné de M. Georges B. de Grumkow, ingénieur, et de M. José-Maria de Ocampo, ai fait aujourd'hui l'ascension de cette montagne, le baromètre anéroïde et le point d'ébullition de l'eau ayant indiqué une élévation de 20 118 pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation qui n'a pas été atteinte avant moi. Je profite de mon droit, consacré par l'usage, de donner nom à la terre sur laquelle j'ai été le premier à mettre le pied, et baptise le point sur lequel je me trouve actuellement, situé à une latitude de 16° 33′10″, une longitude de 70° 0′21″, et une élévation de 6131 mètres au-

dessus du niveau de la mer, du nom de **Pic de Paris**, en limitant cette dénomination au pic sud-est du groupe appelé l'Illimani, pic voisin de l'élévation principale. En vertu de quoi ma signature, *Signé* : C. WIENER.

et la signature de mes compagnons dans cette ascension :

Signé : Georges B. DE GRUMKOW.
Signé : José-Maria DE OCAMPO.

Pour les trois autres guides indiens, Geronimo Quispe de la Paz, Simon Lopez et Manuel Itule, de Cotaña :
Signé : C. WIENER.

» C'était un des rares moments d'enthousiasme éprouvé pendant mon voyage ; mais bientôt nous dûmes revenir à la réalité : nos pieds étaient gelés, quoique l'insolation fut vive. Le thermomètre marquait, en effet, à 4 heures 30 minutes, 7 degrés au-dessus de zéro. Pendant la journée, pas un nuage n'avait voilé le ciel. Nous nous mîmes en devoir de redescendre. Il était 5 heures 10 minutes. A 5 heures 30, nous avions rejoint nos lâches Indiens. L'immobilité d'une heure les avait engourdis. Ils étaient, malgré leur couleur bronzée, blêmes et verdâtres comme nous-mêmes. Ils me demandèrent de l'eau-de-vie. Je leur en donnai aussitôt ; mais, par malheur, je me trompai de gourde, et leur tendis celle qui contenait l'alcool rectifié dont j'avais eu besoin pour prendre le point d'ébullition. L'Indien, qui en prit à peine une gorgée, fut grisé instantanément ; chancelant et perdant l'équilibre, il roula sur une pente à 20 mètres au-dessous de nous. Il resta inerte comme une masse. Je le crus mort ; nous le rejoignîmes bientôt, et dès que nous lui eûmes frotté les tempes avec de l'alcool, il revint à lui. Ces natures, prodigieusement fortes, résistent aux secousses les plus violentes ; il avait le bras gauche démis, mais se déclara assez valide pour tenter la descente ; arrivé au bas de la muraille verticale de 4 mètres, l'obscurité à la chute du jour fut presque complète, et nous dûmes attendre, non sans anxiété, le lever de la lune. Après une demi-heure de

cette immobilité forcée, nous vîmes le croissant s'élever au-dessus de la crête du pic de Paris.

» Dès lors, à sa lueur incertaine, nous continuâmes cette descente pleine de périls. Je ne sais comment il n'est arrivé à aucun de nous d'accidents plus sérieux que quelques écorchures sans importance.... Le lendemain, à dix heures, nous rentrions à Cotaña [1].» Ch. WIENER.

Pérou et Bolivie.

(Paris, 1880, in-4°, Hachette ; ouvr. contenant 1100 gravures, 27 cartes et 18 plans.)

Potosi.

« Chuquisaca doit sans doute son nom au voisinage des mines de Porco, car, à l'époque où elle le reçut, la richesse métallique du Potose n'était point connue. Elle le justifiait par l'emploi qu'on y faisait de l'argent aux usages vulgaires. Serrures et gonds d'argent, vaisselle d'argent, harnais garnis d'argent, aiguières et vases d'argent se trouvaient dans les maisons les plus modestes. Quand l'émancipation vint ouvrir les ports du Pacifique au commerce étranger, c'était un grand luxe à Chuquisaca que les assiettes en faïence. Les premières, qui furent apportées d'Angleterre et qui valaient en fabrique 1 penny (0fr,10), se vendaient 7 ou 8 francs. Ce fut alors l'âge d'or du commerce européen. Les plus minces pacotilleurs faisaient fortune. Ce temps dura peu, et une guerre de défiance et de haine commença contre les étrangers, non dans les classes élevées, mais dans les classes populaires.....

» ..... Si la distance est faible entre la capitale de la

---

1. Au retour à la Paz, M. de Grumkow tomba gravement malade d'une fièvre cérébrale. « Le gouvernement bolivien, écrit M. Wiener, ratifia, sur ma de- » mande, le nouveau nom du pic que j'avais gravi ; dès lors il s'appela partout » et pour tous *pic de Paris*. Le journal officiel, *el Ferro Caril* (n° du » 24 mai 1877), publia un article fort gracieux à ce sujet, dans lequel il était » dit que si depuis longtemps la France n'avait pas envoyé de ministre pléni- » potentiaire ni de consul dans la République, elle possédait désormais dans » ces régions un représentant immuable et éternel, rappelant aux Boliviens le » centre intellectuel de la première nation de la race latine. » Le président félicita chaleureusement M. Wiener, et, en lui remettant un « superbe brevet de dimensions considérables », le nomma représentant de la République bolivienne à l'Exposition universelle de Paris qui devait s'ouvrir l'année suivante.

Bolivie et la montagne qui fait sa gloire, elle est difficile à franchir. De Chuquisaca à Potosi, on ne compte que 30 lieues, mais les chemins sont rudes, et quand nous approchâmes, après deux jours de marche, nous étions tous exténués de fatigue. Nos mules ne pouvaient plus faire un pas, et le terrain aride et montueux exigeait des efforts de plus en plus grands. Mais nous voyions de loin le cône rouge et régulier du *Hatun Potocchi*, ce Potose dont l'imagination des poètes a fait une montagne d'or et que tous les avares de la terre ont dû souvent contempler en rêve, ce paradis de la cupidité qui n'a été qu'un enfer de douleur, et nous marchions avec courage comme si nous allions, nous aussi, à la conquête de ses trésors.

» Quoique la ville de Potosi soit, d'après le voyageur anglais Penthand, à la hauteur absolue de 4058 mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne la découvre, du côté où nous l'approchions, qu'au moment d'y arriver. Elle est cachée par un rideau de montagnes au sud-ouest, et ce n'est que du haut de ces montagnes que nous en eûmes le coup d'œil général. On est tout étonné de se trouver soudain, en sortant du désert, en face d'une agglomération aussi considérable de maisons; mais ce ne sont que des maisons, en effet, car la population a diminué des neuf dixièmes depuis le temps où l'*auri sacra fames* a formé ce vaste campement.....

» ..... La population de Potosi qui, à en juger par le nombre de maisons vides, devait être autrefois de plus de 100000 âmes, ne s'élève plus qu'à 9 ou 10000. Les plus récents recensements ont donné 13600 âmes pour la ville et les trois cantons ruraux qui l'entourent. Les édifices sont les églises, autrefois au nombre de vingt-huit, pauvres d'architecture, mais richement ornées. Elles sont encore debout, quoique en ruines. La cathédrale, construite à une époque récente, et bâtie en pierre de taille, bien qu'avec peu de goût, fait à peu près seule exception. Elle fait face à la montagne et occupe, avec le collège de Vitchincha, le côté septentrional de la plaza Major. La préfecture se trouve sur le côté occidental, et, au milieu, s'élève une pyramide en

pierre de taille en l'honneur de Bolivar. Mais le monument le plus considérable de la ville de Potosi c'est, bien entendu, l'hôtel des monnaies. Il occupe un quartier tout entier, et, quoique moins important que par le passé, cet établissement travaille encore assez pour qu'on dût y introduire les procédés modernes du monnayage. Ceux qu'on y suit maintenant et les machines qu'on y emploie remontent à deux siècles. Il y a aussi un hôpital civil, un collège contenant une centaine d'élèves, où l'on enseigne surtout la chimie et la minéralogie, une pension de demoiselles entretenue aux frais du gouvernement, une école lancastrienne et huit autres écoles primaires. Mais ce qui est surtout intéressant pour les voyageurs, ce sont les nombreuses usines qui servaient et dont quelques-unes servent encore à l'exploitation des minerais argentifères du *Cerro*. Leurs vastes bâtiments et leurs longs aqueducs couvrent, sans intervalles, les deux côtés d'une énorme ravine que traverse la ville et le faubourg de *Cantumarca*, sur une longueur de près d'une lieue.

» L'élévation de la ville de Potosi, au-dessus du niveau de la mer rend sa température extrêmement désagréable. Ce n'est pas que le froid y soit excessif pour un Européen. Le thermomètre Réaumur n'y descend jamais, en hiver, plus bas que 6 ou 7° au-dessous de zéro. Mais il ne se passe guère de jour dans l'année sans qu'il ne tombe de la pluie, de la neige ou de la grêle à Potosi, et bien souvent, grêle, neige, pluie se succèdent dans la même journée. La raréfaction de l'air y est si grande que les poumons en sont péniblement affectés. Cela donne le *soroché*, sorte de maladie ainsi appelée dans le pays du nom d'un minerai à la présence duquel les Indiens l'attribuent. Mais cette souffrance, qui n'est pas une véritable maladie, n'est point causée par autre chose que par la difficulté de respirer. Tous les étrangers qui arrivent à Potosi se ressentent plus ou moins du *soroché*, surtout la nuit et le matin; et chez certaines personnes, il produit des effets semblables à ceux du mal de mer. Aux enfants, cette pression de l'air sur les poumons est funeste. Quelque précaution que l'on prenne dans les familles blanches, sur trois enfants qui naissent,

un seul à peine survit au delà de quelques heures, et il s'élève avec beaucoup de peine. Ceux qui atteignent l'âge d'homme eussent été des athlètes en d'autres pays, et ces organisations d'élite ne réussissent à former à Potosi qu'une population chétive et rabougrie. »

VILLAMUS,
De Quito à Potosi.
(*Correspondant*, 25 janvier 1876.)

Le Cerro de Potosi ; le traitement du minerai argentifère.

« La ville de Potosi n'est pour le voyageur qu'une étape vers la montagne argentifère. C'est pour voir et toucher le Potose légendaire que l'Européen a traversé tant de plaines désolées, gravi tant de chemins rocheux et passé tant de nuits dans de misérables *tambos*. Qui n'a vu le Potose que sur les monnaies boliviennes, ou qui a lu les récits qu'en ont faits les historiens de la conquête, se figure un lieu privilégié où l'or coule avec la joie et le plaisir, ce rêve d'enfant est vite détruit par l'aspect du cerro et remplacé par des images bien différentes. Une morne population de silencieux et tristes Indiens erre sur les flancs de la montagne, comme les ombres de ceux que ses entrailles ont engloutis. Leur travail se fait encore d'une manière aussi primitive que barbare. Un homme, à plat ventre, perce la terre par un procédé de rat mulot. Il va, va devant lui pendant des jours, pendant des mois, jusqu'à ce que sa lampe s'éteigne et qu'il meure, s'il n'a la force de revenir en arrière. La galerie n'a jamais que la hauteur suffisante pour le corps plié sur les genoux. C'est sur les genoux qu'il avance, grattant le minerai, sur les genoux qu'il recule, emportant la terre métallifère dans un petit sac en cuir, qu'il dépose à l'entrée du trou ; puis il retourne et recommence, va et vient, dans les ténèbres, depuis son enfance jusqu'à sa mort. La montagne argentifère est toute percée, comme une ruche d'abeilles, de couloirs formés par les mineurs à la poursuite des filons. Souvent la terre, en s'éboulant, mure à jamais le travailleur

dans sa prison ! On frémit en pensant que le *cerro*, déchiré depuis plus de trois siècles par l'avidité des blancs, a englouti tant d'êtres humains, dont les cadavres remplissent ses alvéoles, a dévoré tant d'existences, car les malheureux mineurs indiens sont des morts vivants.

» Le cerro de *Hatun Potocchi*, quoique un peu moins élevé que la cordillère de Carivari, est beaucoup plus remarquable de forme et d'aspect. Il s'élève isolé, au milieu d'un vaste bassin, comme une pyramide dans le désert. Des collines, symétriquement rangées autour de sa base, lui font un piédestal, et il dresse sa tête rouge et conique à 4865 m. au-dessus du niveau dela mer. Les prodigieuses quantités de terre extraites de ses entrailles et rejetées à sa surface n'ont en rien altéré ses lignes, et c'est à peine si, du pied de la montagne, on aperçoit les énormes monceaux de déblais, les vastes esplanades qui sont le travail de plusieurs milliers d'hommes attachés à ses flancs depuis dix-huit générations.

» De quelque côté qu'on promène ses regards du haut du Potose, l'œil ne découvre que des mornes nus, noirs, escarpés, couronnés de rochers. On dirait une armée de volcans frappée de mort et d'immobilité. Les plaines qui les séparent ne sont que sables et que pierres. Partout règne la stérilité la plus complète. Aucune végétation, aucun combustible qui puisse servir à réchauffer le pauvre Indien presque nu et l'Européen transi, drapé dans son manteau, sous le soleil des tropiques. On fait cuire les aliments avec la fiente des bêtes de somme, et ces bêtes de somme, qui sont des lamas, vont chercher au loin leur nourriture. On restreint ses besoins, on n'est là qu'en passant ! Mais le pauvre Indien, lui, vit et meurt sur la montagne, meurt surtout, meurt sans avoir vu un arbre, une plante, sans avoir goûté à un fruit, sans avoir connu un sourire de la nature et sans avoir vu, sur la terre, d'autres trésors que des pierres et de l'argent.....

» Nous allons décrire de quelle façon primitive on traite le minerai à Potosi, avec quelle dépense de main-d'œuvre inutile, avec quelle perte de temps, avec quel mépris de la

vie des pauvres Indiens, qu'un travail exécuté de cette manière fait périr en quelques années. Le minerai est d'abord concassé au marteau et à la main, dans la montagne, en morceaux gros comme deux ou trois fois le pouce. On choisit les morceaux qui paraissent contenir le plus d'argent, on les met dans des sacs et on les charge sur le dos des lamas,



Le lama.

animaux sobres, patients, mélancoliques comme leurs maîtres. Ce mode de transport est lent, car on ne peut guère charger un lama au-delà de cent cinquante livres. Arrivé aux usines qui bordent la Ribera de Potosi, on jette le minerai sous les bocards dont les pilons armés de fer sont mus par des roues à eau. Quand il est réduit en poussière, des Indiens le passent au tamis, ou blutoir (toujours à la main), et séparent ainsi les grosses parcelles de ce qu'ils appellent la *harina*, la farine pure. Cette poudre fine est mise de nouveau dans les sacs et portée à dos d'homme dans une aire voisine, où on la verse dans de grands cadres en planches d'un pied et demi de haut environ, appelés *topos*, et contenant chacun vingt-cinq quintaux de minerai

cuté de cette ma-
nerai est d'abord
la montagne, en
pouce. On choisit
plus d'argent, on
le dos des lamas,



comme leurs mai-
on ne peut guère
nte livres. Arrivé
si, on jette le mi-
rmés de fer sont
éduit en poussière
toir (toujours à la
celles de ce qu'ils
te poudre fine est
e à dos d'homme
s de grands cadres
environ, appelés
intaux de minerai

pulvérisé. Ces cadres ne sont là que pour servir de mesures; aussitôt qu'ils sont pleins, on les enlève et on laisse le tas libre. On jette alors dans chaque tas trois quintaux de sel gemme ordinaire, qui abonde dans tout le pays, de sept à trente-sept livres d'acide vitriolique, suivant la quantité du minerai, une quantité d'eau suffisante pour faciliter le mélange, et on laisse le tout fermenter de un à cinq jours. Au bout de ce temps, on verse dans chaque tas autant de livres de mercure qu'on suppose devoir obtenir de marcs d'argent par caisson de cinquante quintaux. Si le minerai doit donner approximativement six marcs, on y mêle six livres de mercure. C'est très joli de voir les Indiens l'enfermer dans un coin de leur poncho et le semer en gouttelettes, comme avec une pompe d'arrosoir; mais cela prend encore beaucoup de temps. Ils entrent alors dans les tas, qu'on appelle aussi *topos*, du nom des cadres ou mesures qui les ont formés, et se mettent à pétrir le minerai avec les pieds, comme on foule le raisin dans la cuve. Les *topos* présentent bientôt l'aspect d'un tas de boue ou de mortier. Cette opération se répète pendant vingt et un à vingt-huit jours, à raison de quatre heures de travail par jour. Après les trois premiers jours, on essaie le minerai, c'est-à-dire qu'on en prend dans chaque tas une petite quantité qu'on lave dans une écuelle, et, suivant l'aspect qu'il présente après le lavage, on jette dans le *topo* soit du mercure, soit du sel, du plomb, de la cendre, ou de la chaux. Si le minerai est trop concentré, on y ajoute de l'acide vitriolique. On répète cet essayage tous les jours jusqu'à la fin de l'amalgamation. Il y a des individus à Potosi qui exercent exclusivement la profession d'essayeurs.

» On procède ensuite à l'opération du lavage. On transporte le minerai dans des cuirs, et toujours à dos d'homme, dans un lavoir, dont le fond, légèrement incliné, est fait de dalles ou de briques. On y laisse entrer l'eau courante et un Indien agite le minerai avec les pieds et un bâton pour faire séparer les parties terreuses des parties métalliques, afin qu'elles s'écoulent avec le courant. Après le lavage, on transporte, au moyen de petits seaux, le liquide métallique

dans un laboratoire où on le verse dans un récipient en bois. On le pèse, et il doit avoir un poids égal seulement au poids du mercure employé pendant toute la durée de l'opération. Vingt-cinq livres de mercure, vingt-cinq livres de liquide. S'il se trouve une différence, elle n'est jamais que d'un ou un et demi pour cent. Ainsi, il se perd autant de mercure que le minerai rend d'argent. Personne, à Potosi, n'a pu m'en expliquer la cause.

» Le pesage fait, on verse le liquide dans un linge, à travers lequel tombe, dans un vase placé au-dessous, une certaine quantité de vif-argent. A mesure qu'il s'échappe, la masse métallique restée dans le linge prend plus de consistance, on la jette alors, à l'état de pâte, dans un moule en bois de forme conique et percé de petits trous. Un Indien armé d'un pilon frappe la pâte à grands coups et en fait encore sortir du vif-argent. On recommence la même chose dans un moule plus petit. Après cela, la *pella* (on appelle ainsi la masse conique formée par la pâte métallique) ne contient plus que quatre cinquièmes de mercure. Si elle pèse cent livres, on sait que l'on a vingt livres d'argent. On porte la *pella* dans un petit fourneau construit en cône; on la place sur un trépied en fer, et au-dessus d'un vase plein d'eau; on la recouvre d'un moule en terre que l'on colle au trépied au moyen d'un mastic, et l'on place tout autour des charbons allumés. Le feu fait évaporer le mercure qui, ne trouvant point d'issue, se précipite et tombe, condensé de nouveau dans le vase plein d'eau placé sous la *pella*. Ce travail d'évaporation dure environ dix-huit heures, après quoi on a une *pina* d'argent, ainsi nommée par sa ressemblance avec l'ananas et la pomme de pin, qu'en espagnol on appelle *pina*, et qui a, pour le poids et l'aspect, plus de rapport encore avec un obus. On la porte à la Monnaie, qui y met l'alliage voulu. Si on veut vendre l'argent dans le pays, on peut l'y faire circuler à l'état de *pina;* mais si on veut l'envoyer à l'étranger, la loi exige qu'il soit monnayé. C'est pourquoi nous ne voyons jamais en Europe des lingots venant du Potosi. Il est aisé de voir avec quel avantage on pourrait simplifier ces procédés.....

» Il faut avoir le mépris du temps, cette première richesse des hommes, pour ne pas employer même la brouette ; il faut avoir surtout le mépris de la vie des pauvres Indiens, pour leur faire faire à la main le tamisage de la poudre métallifère, opération qui leur est toujours mortelle. Un Indien ne peut travailler plus de six mois dans un moulin sans être malade. S'il s'obstine à y rester, parce que le salaire y est double de celui qu'on donne dans la montagne, il est infailliblement tué par la poussière métallique qu'il respire.....

» ... Il est vrai que l'extraction du minerai devient de plus en plus difficile, mais il existe sur les flancs de la montagne d'immenses amas de minerais déjà extraits et anciennement rebutés par les Espagnols comme trop pauvres. Ces minerais, appelés *pallecos*, du mot quitchua « *pallani* », je prends, je ramasse, je choisis, — ne donnent que quatre marcs et demi à sept marcs par caisson de 50 quintaux, tandis que ceux que l'on continue à extraire donnent encore de neuf à douze marcs. Mais, en l'état actuel des choses, la différence des frais d'extraction aux simples frais de transport fait que les bénéfices sur les uns et sur les autres sont à peu près les mêmes.

» Des améliorations et des économies introduites dans le traitement du minerai seraient tout à l'avantage des *pallecos*, et ces énormes monceaux de pierre et de terre métallifères, arrachés au prix de tant de larmes des entrailles de la montagne et laissés pour inutiles par leurs ancêtres, pourraient devenir aux Boliviens une véritable source de richesses. » VILLAMUS.

Le district minier de Caracolès.

« Dans la partie sud de la Bolivie, à trente lieues environ de la mer à vol d'oiseau, les « chercheurs d'argent » de M. José Diaz-Gana, Chilien, et d'un Français, M. Arnous de Rivière, trouvèrent, en mars 1870, plusieurs veines ou filons d'argent, et revinrent immédiatement à Mejillones de

Bolivie faire part de leur découverte. M. Diaz-Gana partit de Cobija avec ses chercheurs, vit les filons annoncés, riches en argent, et donna à ce lieu complètement inconnu et désert le nom de *Caracolès*, mot espagnol qui signifie coquillage, à cause des nombreux fossiles qu'ils y rencontrèrent[1].

» .... Pour se rendre de la mer à Caracolès, on peut partir de quatre ports, qui sont, du nord au sud : Tocopilla, Cobija, Mejillones de Bolivie et Autofagosta ou Chimba. La première route, la moins fréquentée, a été percée par la Compagnie commerciale, fondée à Valparaiso au capital de 1 500 000 francs, et qui ne s'occupe que de la vente de marchandises et de l'achat des minerais déjà extraits de ses mines. Elle a établi sur la route les relais de ses charrettes: un de ces relais, situé à 22 lieues de la mer, au bord de la rivière Loa, qui sépare la Bolivie du Pérou, lui permet de transporter dans des foudres en fer aux autres relais l'eau nécessaire à ses mules. Cette route est la plus longue; on compte de Tocopilla à Caracolès de 58 à 60 lieues.

» La deuxième route, de Cobija, débute, en partant de la mer, par une côte de cinq lieues environ, très rapide et tracée en colimaçon dans une série de montagnes superposées, dont le sommet, par lequel passe cette route, est à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y voit des voitures que depuis la fondation de Caracolès. Auparavant, cette voie, qui est cependant la seule entrée dans l'intérieur par le sud de la Bolivie, n'était praticable que pour les mules qui portaient à dos toutes les marchandises. Il y a 45 lieues de Cobija à Caracolès.

» Mejillones de Bolivie, qui est le port d'où partira le chemin de fer, est la troisième route pour arriver à Caracolès. Le gouvernement bolivien a donné la concession de

1. MM. Diaz et de Rivière ne se doutèrent pas tout de suite de la richesse des gisements nouvellement découverts. A la longue, la valeur de ces mines fut dévoilée : des ingénieurs de toutes les nations en firent la reconnaissance, et les capitaux ne tardèrent pas à abonder à Caracolès. M. Diaz-Gana a vendu à une société sa part de propriété pour la somme de 7 500 000 francs. M. de Rivière a vendu la sienne un peu plus tard 10 000 000. Le Chili a vu se former depuis, pour l'exploitation des mines, trente-quatre sociétés au capital de 67 415 000 francs.



Le port de Cobija (Bolivie).

la voie ferrée à une compagnie puissante, dont les travaux avancent avec une grande rapidité. La route de Mejillones à Caracolès est actuellement la plus courte et ne compte que 42 lieues; la ligne du chemin de fer atteindra un parcours d'environ 60 lieues, par suite des courbes qu'elle est obligée de décrire. Il est bon d'ajouter que la baie de Mejillones est la meilleure de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, en toutes saisons, et qu'elle sera probablement appelée plus tard à servir d'hivernage aux navires de guerre.

» Enfin, la quatrième route, la plus fréquentée aujourd'hui, celle d'Autofagosta ou Chimba, compte 48 lieues. Elle est pourvue de quatre postes, où l'on peut trouver toutes les ressources nécessaires, même un lit. C'est celle que prennent tous les voyageurs qui viennent du Chili, parce qu'elle est la seule qui ait un service régulier de voitures. Ces quatre routes mènent au village de Caracolès, situé à une hauteur de 2740 mètres.

» Les mines sont sur une haute montagne qui s'étend du nord au sud; c'est à l'ouest qu'on a jusqu'à présent trouvé les plus riches. Le minerai d'argent de Caracolès est d'un titre moins élevé que celui du Chili, mais il est plus abondant. Plusieurs filons atteignent de 3 à 4 mètres d'épaisseur, et il est rare d'en trouver ayant moins d'un mètre. Le district de Caracolès n'a encore été que peu exploré; la cause en est dans la cherté des moyens d'existence; l'eau y coûte, en effet, 40 centimes le litre, et le bois 70 centimes le kilogramme. La production annuelle est toutefois déjà considérable; car les mines de la société Diaz et Rivière seules ont produit à peu près, pendant le mois de janvier 1874, 18886 kilogrammes d'argent fin, et les autres mines du district ensemble à peu près autant; ce qui donne pour un mois une production brute de 7 à 8 millions de francs, avec à peu près un million de frais.

» La population de Caracolès, qui s'élève à 5 ou 6000 habitants, tous mineurs ou à peu près, se compose en grande partie de Chiliens. Quant aux étrangers, ils sont en général commerçants, ingénieurs ou directeurs de mines. La race

bolivienne est représentée à Caracolès par un millier de travailleurs. Les intérêts français à Caracolès atteignent aujourd'hui le chiffre de plusieurs millions de francs. Une grande partie du petit commerce est entre des mains françaises, et il n'y a peut-être pas une société qui ne compte des Français parmi ses actionnaires. »

A. Pesse,
Le district minier de Caracolès.

(Extrait d'un rapport au ministère des affaires étrangères ; *Bulletin de la Société de géographie*, février 1874.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Arramayo. *La Bolivie.* — (Paris, 1857, in-8°, Dentu.)
Bonelli. — *Travels in Bolivia.* — (London, 2 vol., 1854.)
Castelnau (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud.* — (Paris, 6 vol. in-8°, et atlas, 1851.)
Dalence. *Bosquejo esdatistico de Bolivia.* — (Chuquisaca, 1878.)
Dabalos. *La Bolivie.* — (Paris, 1857, in-8°, Dentu.)
Favre-Clavairoz. *La Bolivie, passé, présent, avenir.* — (Paris, 1857, in-8°, Dubuisson.)
Mathews. *Up the Amazon and Madeira rivers, through Bolivia and Peru.* — (London, 1879.)
Orbigny (Alcide d'). *Voyage dans l'Amérique méridionale.* — (Paris, 7 vol. in-4°, 1845.)
Reck. *Geogr. und statistik der Republik Bolivia.* — (Mittheil., Gotha, 1865.)
Weddell. *Voyage dans le nord de la Bolivie.* — (Paris, 1853.)
Wiener (Ch.). *Bolivie et Pérou.* — (Paris, 1881, in-4°, Hachette.)

André (Edouard). *Voyage dans l'Amérique du Sud.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1879.)
Bresson (A.). *Les déserts d'Atacama et de Caracolès.* — (*Tour du Monde*, mai 1875.)
Favre (Léon). *L'or de Tipuani* (Bolivie). — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1851.)
Marcoy (Paul). *De l'Atlantique au Pacifique.* — (*Tour du Monde*, 1863-69).
Pesse. — *Le district minier de Caracolès.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1874.)
Sartiges (de). *La Bolivie et le Pérou.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars, 15 juin 1851.)
Testot-Ferry. *Le Pilcomayo, route maritime de la Bolivie à l'Océan.* — (*Revue maritime*, décembre 1880.)
Villamus. *De Quito à Potosi.* — (*Correspondant*, 25 janvier 1876.)
Vivien de Saint-Martin. *Caracolès et ses mines d'argent.* — (*Année géographique*, 1873.)
Wiener (Ch.). *Excursion dans la république bolivienne.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, août 1877.)

CHAPITRE VI

GUYANE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La région appelée Guyane, située au nord-est de l'Amérique méridionale, forme une sorte d'île bornée au nord et au nord-ouest par l'*Atlantique*; au sud par l'*Amazone*; au sud ouest par le *Rio Negro*; à l'ouest par le *Cassiquiare*; au nord-ouest par *l'Orénoque*.

Situation astronomique. — 2° et 8° 30′ de lat. N.; 54° et 68° de long. O.

Climat. — Il ne mérite pas sa mauvaise réputation; il exige seulement des précautions spéciales. Les principales causes de l'insalubrité et des fièvres proviennent des marais fangeux et des savanes noyées des régions basses, où une très grande chaleur est alliée à une humidité extrême. Température habituelle, + 25° à 27°; elle descend rarement au dessous de 20°; monte parfois à 36° ou 38°. La saison sèche dure de juillet à décembre; la saison pluvieuse de décembre à juillet.

Littoral : îles. — Le littoral est formé de terres alluviales, couvert de vastes marais inondés par les pluies (*pripris*), ou desséchés et formant d'immenses prairies émaillées de palmiers pinots (d'où leur nom de *pinotières*). La côte est longée par le courant équatorial. Les îles principales sont : les *Connétables*, *Remire*, l'*Enfant perdu*, l'archipel du *Salut*, les îles *Vertes*, etc. Le rivage rectiligne, encombré de vases et de palétuviers, est dépourvu de bons ports.

Relief du sol. — A 50 ou 60 kilomètres de la mer, commence la région montueuse, couverte par le système de la *Parima*, encore mal connu (sierras *Tumuc-Humac*, sierras *Acaraï*, *Pacaraima*, *Roraïma*, en général peu élevées; Crevaux n'a trouvé que 400 mètres d'altitude au *mont Lorquin*.

Cours d'eau. — Ils sont nombreux, le *Cuyuni*, l'*Esséquibo*, le *Démérari*, le *Berbice*, le *Corentyn* (400 kilom.), le *Saramaca*, le *Surinam* (400 kilom.), le *Maroni* (500 kilom.), le *Sinnamari*, l'*Approuague*, l'*Oyapok*, *l'Araguari*. Plusieurs lacs, le *Mepecucu*, le *Macari*, le *Mapa*, ont une importance considérable.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

La Guyane est partagée entre les Espagnols, les Anglais, les Hollandais, les Français.

1° La **Guyane espagnole** forme la province de Guyana, dans le Venezuela.

2° La **Guyane anglaise**, bornée à l'est par le *Corentyn*, à l'ouest par l'*Orénoque*, a 221 243 kilom. car. et 248 110 hab. (1,1 par kilom. car.). Elle est divisée en trois contrées : *Berbice, Démérari, Essequibo*; elle est administrée par un *gouverneur* assisté d'un *conseil* de dix membres. Les villes principales sont *Georgetown*, à l'embouchure de la Demerara (30 000 hab.), la *Nouvelle-Amsterdam* (7 000 hab.).

3° La **Guyane hollandaise**, entre le *Corentyn* et le *Maroni*, a 119 321 kil. car. et 68 507 hab., est très fertile, grâce aux travaux de défrichement, d'endiguement et d'irrigation. Elle est partagée en dix *districts* et admini-

strée par un *gouverneur général*. La capitale est *Paramaribo*, sur le *Surinam*, rivière dont le nom sert souvent à désigner la colonie.

4° La **Guyane française**, dont la frontière est mal déterminée au sud (les uns disent l'*Oyapok*, les autres l'*Araguary*[1]) renferme 121 413 kilom. car. et 27 299 hab. (0,2 par kilom. car.). Elle est administrée par un *gouverneur* qui a sous ses ordres un *commandant militaire*, un *ordonnateur*, un *directeur de l'intérieur*, un *chef du service judiciaire*, un *directeur des pénitenciers*; il est assisté d'un *conseil privé*. La colonie se divise en 14 *quartiers*, chacun a un *commissaire commandant*, et un *commissaire lieutenant*; *Cayenne* a un *maire*, deux *adjoints* et neuf *conseillers municipaux*, tous nommés par le gouverneur. — La capitale est *Cayenne*, dans une île à l'embouchure de l'*Oyak*, 8 455 hab.; villes principales *Sinnamary*, 1509 h.; *Mana*, 1668 hab.; *Roura*, 11[illegible]4 h.; *Approuague*, 1044 h.; *Macouria*, 790 h.; *Oyapock*, 755 h.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET STATISTIQUE.

Productions. — Minéraux. Dans la Guyane française, les mines d'*or* de l'Approuague ont produit 1 300 000 fr. en 1874. — **Végétaux.** Les trois Guyanes sont riches en bois de *construction*, de plus de cent espèces; *acajou*, *bois de fer*, *palissandre*, *bois de rose*, *mora*, *hévé* ou *arbre à caoutchouc*, *rocouyer*. Le *cannelier*, le *giroflier*, le *poivrier*, le *muscadier*, le *gommier*, le *piment*, le *cacao*, le *café*, l'*indigo*, la *vanille*, les *cannes à sucre*, le *coton*, le *riz*, le *maïs*, le *manioc*, et diverses plantes médicinales précieuses, *quassia amara*, *angusture*, *baume de tolu*, *curare*, etc., poussent avec vigueur dans les basses terres. — **Animaux :** ceux qui sont domestiques sont de race médiocre; les forêts sont peuplées d'*oiseaux* au brillant plumage, de *singes ouistiti*, *kinkajous* et *sapajous*; les *reptiles* et les *moustiques* sont des fléaux qui pullulent.

Industrie. — Dans la Guyane anglaise, le littoral compris entre Démérari et Berbice est un district manufacturier, « noir de houille, hérissé de hautes cheminées au long panache de fumée, transporté de toute pièce des brumes de l'Angleterre sous le soleil des tropiques. » Le sol, jadis fangeux, a été drainé et solidifié; un chemin de fer le parcourt. On y travaille surtout sur le sucre, les mélasses, le rhum et les bois. — Dans la Guyane hollandaise, les principales cultures sont le sucre et le cacao. — Dans la Guyane française, l'industrie maîtresse est la recherche de l'or, les fabriques de sucre, de rhum et de matières colorantes, l'exploitation des bois et des caféiers.

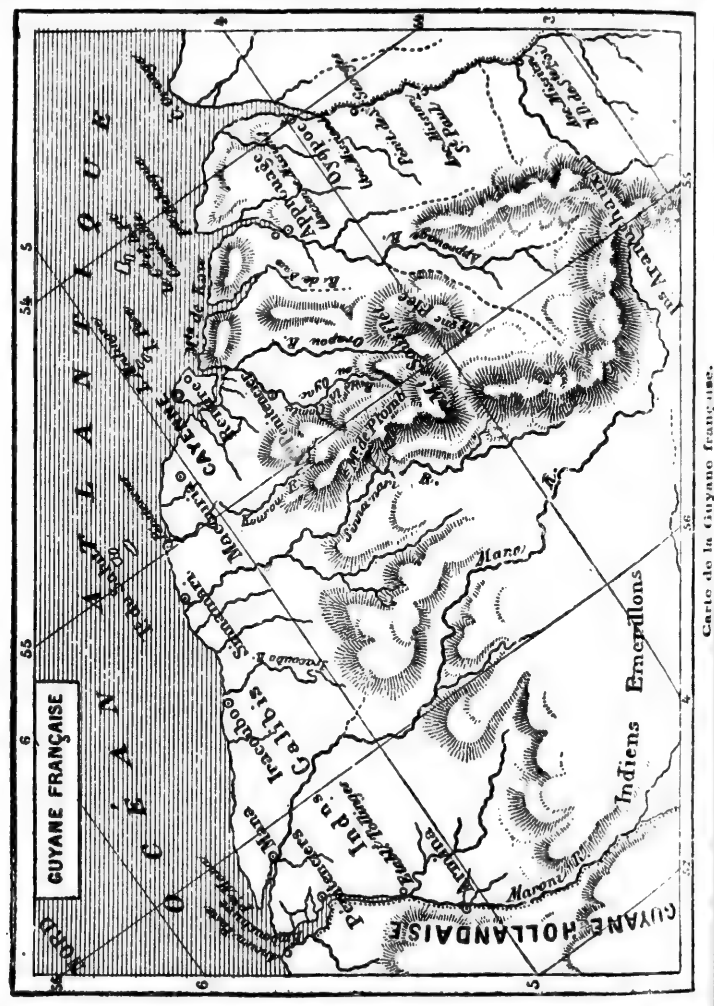
Commerce. — La Guyane *française* a **importé** en 1885 pour 19 500 000 fr.; elle a **exporté** pour 18 millions. — La Guyane *anglaise* (1886) a **importé** pour 1 436 000 liv. st., et **exporté** pour 1 842 000 liv. st. — La Guyane *hollandaise* a **importé** pour 1 280 000 fr. et **exporté** pour 4 050 000 fr.

Races. — Les *Européens* conquérants et plusieurs tribus primitives d'*Indiens* encore peu civilisés (*Galibis*, *Tunoyènes*, *Emerillons*, *Rocouyènes*, *Oyampis*, etc.), environ 1 000 Européens libres. Il y a aussi des nègres libres, des coolies indiens et des *Chinois*. Les transportés sont en moins

---

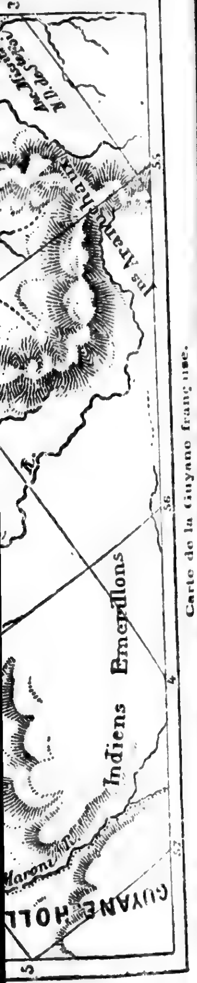
1. Le traité d'Utrecht, signé en 1713, avec l'Angleterre et son allié le Portugal qui alors possédait le Brésil, assigna à la Guyane française le Yapoc comme frontière. En 1815, le traité de Vienne ramena cette limite jusqu'à l'Oyapok. Depuis ce temps, la France réclame de temps à autre l'exécution des traités; mais les terrains sont si médiocres, le climat si redoutable, et les régions au nord de l'Oyapok déjà si étendues, que cette question de délimitation reste pendante et ne passionne pas l'opinion.

grand nombre qu'autrefois (3600 pour la France, 300 pour l'Angleterre). — **Instruction publique.** La Guyane française a 10 établissements d'instruction, entre les mains des communautés religieuses, pour la plupart; les écoles primaires de filles sont dirigées par des institutrices laïques et



Carte de la Guyane française.

des Sœurs de Saint-Joseph. La colonie anglaise a un collège à George-Town et de nombreuses écoles. — **Justice** : elle est rendue par des *juges de paix*, un *tribunal de première instance*, une *cour d'appel*, une *cour d'assises* (dans la Guyane française). — **Culte.** Le catholicisme est dominant à la Guyane française. — **Armée et marine.** L'effectif militaire français se compose de 1500 hommes environ, et la station navale de 5 avisos à vapeur



et de 5 goélettes à voiles. — **Budget** : en 1885, la *recette* a été : pour la Guyane anglaise 4 460 000 livres sterling; la *dépense* 477 000; la *dette* est de 446 700. — pour la Guyane française : *recettes*, 1 200 000 fr.; *dépenses*, 1 106 000 fr.

NOTIONS HISTORIQUES SUR LA GUYANE FRANÇAISE.

Christophe Colomb aborda à la Guyane, le 1er août 1498, pendant son troisième voyage; mais Vincent Yanez Pinçon fut le premier qui en explora les côtes, en 1500. La croyance à l'existence d'une ville merveilleuse, gouvernée par un souverain couvert d'or (El Dorado), entraîna au seizième et au dix-septième siècle une multitude d'aventuriers dans ces parages. Les plus illustres furent Walter Raleigh, Laurent Keimis, Ch. Leigh et Robert Harcourt. La légende n'était pas encore détruite au dix-huitième siècle, et le gouverneur Claude d'Orvilliers envoyait, en 1720, une expédition à la recherche de l'Eldorado[1]. « Aussi bien, écrit M. Gaffarel, un » trésor existait et existe encore à la Guyane. C'est même un trésor iné- » puisable, l'agriculture. Dans cette terre féconde poussent à l'envi les » productions de toutes les zones. Baume, essences, bois précieux, fruits » et céréales, ce sont là les trésors d'un Eldorado réel que tous peuvent » conquérir par le travail; mais bien des siècles se sont écoulés avant » qu'on ait compris cette vérité économique, et la Guyane a été long- » temps la terre classique des déceptions, des mésaventures, des dé- » sastres même. En effet, depuis le commencement du dix-septième » siècle, toutes les ébauches de colonisation tentées par l'État ou par des » particuliers ont misérablement échoué. Les rigueurs de la déportation » et des bagnes ont encore augmenté le sinistre renom de la Guyane qui » reste, à l'heure actuelle, la plus discréditée et la moins peuplée de nos » colonies. Elle coûte plus qu'elle ne rapporte, et par un contraste qui » n'est pas en notre honneur, ses voisines, les Guyanes hollandaise et » anglaise, sont en pleine prospérité. » (*Les colonies françaises.*)

Un gentilhomme poitevin, La Ravardière, fut chargé en 1604 par Henri IV, de rechercher les moyens de coloniser la Guyane. Il explora le pays et donna une réponse favorable; la mort du roi ajourna le projet. Trois compagnies fondées en 1626, 1633, 1643, échouèrent successivement. La dernière avait parmi ses associés un sieur Poncet de Brétigny qui se fit haïr des Européens et des indigènes par ses folles cruautés. On rapporte qu'il faisait marquer au front ou sur la paume de la main, avec une estampe de fer rougi, où s'entrelaçaient ses initiales, les malheureux coupables d'avoir fait de mauvais rêves. Il fut massacré. C'est à ce fou furieux qu'on doit la fondation de Cayenne. La compagnie des Douze Seigneurs, établie

---

1. On peut lire dans le *Monde enchanté*, de M. Ferdinand Denis, de curieux détails sur l'El-Dorado, et les folies de ces aventuriers cupides, à la recherche d'une cité fantastique qu'ils ne découvrirent jamais. — M. Jules Crevaux suppose que c'est l'existence de grottes formées par des roches micacées qui a servi de base à la légende de l'Eldorado, l'Homme Doré, s'enduisant les cheveux et le corps, non de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or, ou or des singes, Dans leurs récits fantastiques, les Indiens confondent les paillettes de mica avec l'or. Quelques-uns d'entre eux, exaltés par des liqueurs spiritueuses et pressés par des voyageurs avides du métal précieux, auront raconté que l'Homme Doré vivait dans un palais dont les murailles étaient d'or massif. L'illusion des explorateurs s'évanouira quand ils verront qu'il s'agit simplement d'une grande excavation, d'une véritable grotte dont les parois sont formées de roches micacées. »

en 1652, fut vite ruinée. Enfin en 1664, Colbert forma une cinquième compagnie, celle des Indes occidentales. Elle se soutint sans éclat, mais honorablement.

La grande expédition de 1763 eut un dénouement lamentable, et jeta sur la colonie un sinistre renom qui ne s'est point encore effacé. Le premier ministre de Louis XV, duc de Choiseul, désireux de relever notre fortune coloniale presque anéantie pendant la guerre de Sept ans, songea à développer la Guyane, qu'on désignait alors sous le beau nom de France équinoxiale. On fit appel, dans des prospectus mirifiques, aux capitaux et aux colons. Ni les uns ni les autres ne manquèrent; on offrait l'argent en abondance, et les engagements étaient sollicités comme une faveur. La conduite de l'expédition fut confiée au marquis de Turgot, frère du grand Turgot, et à l'intendant de Chanvalon. Le premier était un administrateur incapable, le second fut mal secondé et mal entouré. Les 13 000 émigrants, pour la plupart originaires de l'Alsace et de la Lorraine, furent déposés sur la plage sablonneuse et malsaine du Kourou, sans abri, sans vivres, sans outils. Les vaisseaux qui devaient fournir les approvisionnements n'arrivaient pas, ou apportaient des denrées avariées. Chanvalon, pour distraire les colons, avait eu l'ingénieuse idée de faire monter un théâtre où l'on jouait des bergerades, et de faire construire des boutiques, formant galerie, comme au Palais-Royal, où l'on vendait toute sorte de bibelots de fantaisie ; il y avait un étalage de patins, dans un pays où la glace est inconnue !! Pendant ce temps la famine, la fièvre, le désespoir décimaient les colons, entassés dans des locaux malsains, brûlés par un soleil torride, en proie aux piqûres intolérables des moustiques, à la faim, à la soif ! On vit des femmes affolées se précipiter avec leurs enfants du haut des rochers du Kourou. En 1765, sur 13 000 émigrants, il en restait 918, amaigris, moribonds, prêts à fuir une terre odieuse, maudissant l'administration qui les avait trompés[1]. En France, on s'émut de ce désastre; un procès interminable fut engagé au Parlement; peu à peu on atténua les fautes des chefs, et comme il fallait un coupable, à l'unanimité on condamna..... le climat[2]. Depuis ce temps,

---

1. « Il paraît aujourd'hui incroyable, écrit Malouet (*Collection de mémoires » et correspondances officielles sur l'administration des colonies*, Paris, 1802, » 5 vol. in-8°), qu'un homme de beaucoup d'esprit ait adopté le projet de faire » cultiver les marais de la zone torride par des paysans d'Alsace et de Lor- » raine. Mais l'impéritie, l'imprévoyance dans les détails d'exécution surpas- » saient encore l'extravagance du plan... C'était un spectacle déplorable que » celui de cette multitude d'insensés de toutes les classes qui comptaient tous » sur une fortune rapide, et parmi lesquels, indépendamment des travailleurs » paysans, on comptait des capitalistes, des jeunes gens bien élevés, des fa- » milles entières d'artisans, de bourgeois, des gentilshommes, une foule d'em- » ployés civils et militaires, enfin une troupe de comédiens, de musiciens, des- » tinés à l'amusement de la nouvelle colonie. » Malouet dit que l'entreprise coûta quatorze mille hommes et 30 millions.

2. L'intendant de Cayenne, Chanvalon, en 1765, déclara les plans de colonisation de Turgot impraticables, et fut rappelé en France. Turgot répliqua en accusant Chanvalon de concussions. L'intendant fut jeté à la Bastille, puis condamné à une détention perpétuelle, ses biens séquestrés et vendus au profit des colons de Cayenne qui avaient survécu. Cette sentence injuste, car elle ne frappait pas le vrai coupable, ne fut pas maintenue. Chanvalon en appela, réussit à prouver son innocence, et, en 1773, un nouveau jugement cassa le premier. Il rentra en possession de ses biens, obtint 100 000 livres d'indemnité, une pension annuelle de 10 000 livres et la charge de commissaire général des colonies. Il ne survécut guère à cette réhabilitation. Le gouverneur de la Guyane, Turgot, dont la responsabilité est bien autrement lourde devant l'his-

l'opinion publique n'a pas cessé de ratifier cette sentence; et les échecs des expéditions de Bessner, en 1767 et 1773, de Villebois en 1788, les effroyables souffrances des victimes du 18 fructidor et de l'arrêté consulaire du 14 nivôse (4 janvier 1801), jetés sur les rives du Sinnamari, le désastre des colons de la Nouvelle-Angoulême en 1823, enfin les odieuses déportations des proscrits politiques de 1852 qu'on dirigea de Lambessa sur Cayenne, pêle-mêle avec des forçats, ont grandi encore la lugubre célébrité d'une colonie qui vaut mieux que sa réputation, et n'a besoin que de colons laborieux, dirigés avec suite et prévoyance, pour devenir un de nos plus riches et de nos plus féconds établissements français d'outre-mer. (V. plus bas, page 476.)

2° EXTRAITS ET ANALYSES

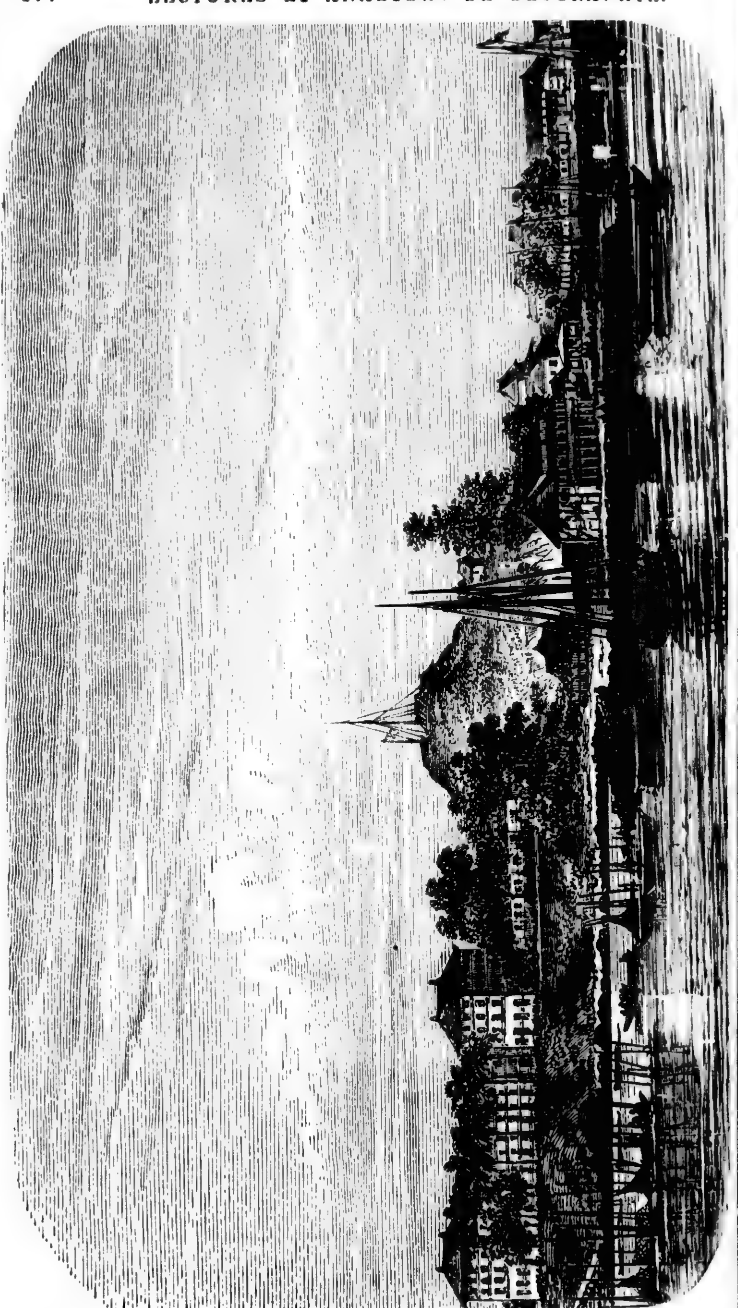
Cayenne.

« Vue à vol d'oiseau, la Guyane apparaît comme une mer de feuillage. C'est l'expression la plus complète de la puissance de la sève tropicale. A part quelques contre-forts éloignés de la grande chaîne des Andes, qui coupent à angle droit les rivières et en interrompent le cours navigable à une vingtaine de lieues de leur embouchure, la Guyane est un pays de plaines, d'où s'élèvent quelques sommets isolés, semblables à des îles sortant de la mer.

» L'aspect de Cayenne, vue de la rade, est des plus pittoresques. Ces montagnes verdoyantes, ces bouquets de palmistes et de cocotiers qui s'emmêlent aux maisons, la forme des édifices, la bordure de palétuviers qui termine le panorama, tout cela réalise l'idée qu'on se fait d'une ville créole. Quand on descend à terre, l'impression est encore plus complète. Maisons et population sont à l'avenant. Les vitres sont inconnues et les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures fermées de nattes vertes et de jalousies mobiles qui laissent largement circuler l'air. Les rues larges et médiocrement pavées, sont couvertes, en été, d'une poussière rouge, fer-

---

toire, subit à son tour une disgrâce. Accusé d'abus de pouvoir par Chanvalon, il fut, lui aussi, mis à la Bastille. Quand il en sortit, le ministre lui offrit au nom du roi une pension de 12000 livres. « Je remercie Sa Majesté, répondit Turgot, mais je ne puis accepter une pension que vous ne m'avez pas laissé le temps de mériter. » Il vécut ensuite dans une retraite obscure, et, en mourant, recommanda à ses enfants de ne pas laisser faire l'éloge de leur père.



rugineuse, qui, délayée par les pluies de l'hiver, forment une boue désastreuse pour les vêtements. L'herbe pousse volontiers dans les rues ; cependant, depuis que l'administration des ponts et chausséesa des escouades de transportés à sa disposition, il y a une grande amélioration dans l'entretien de la voirie. Toutefois, dans ce pays de mœurs patriarcales et de grandes libertés, l'esprit d'indépendance descend jusqu'aux oiseaux de basse-cour et aux animaux domestiques qui prennent leurs ébats sur la voie publique avec un laisser-aller charmant, en dépit des procès-verbaux que dressent les gendarmes-cabris, agents de la police coloniale, dont le sobriquet indique la principale occupation. La propreté des rues est exclusivement entretenue par des bandes de gros corbeaux nommés *urubus*, sorte de vautours noirs d'un aspect répugnant. Ce sont les récureurs patentés qui nettoient la voie publique des immondices de toute espèce qu'on y jette [1]. Omnivores et peu délicats sur le choix de leurs aliments, ces immondes volatiles respectent tout ce qui est animé, tout ce qui est vivant, mais s'attaquent à tout ce qui est mort. Leur odeur est fétide, leur démarche lourde, leurs allures inquiètes. Quand ils sont repus, ils se perchent sur le toit des maisons. Là, ils supportent philosophiquement le soleil et les pluies du ciel. Quand revient le beau temps, ils ouvrent leurs ailes mouillées, comme un navire qui met ses voiles au sec, et tournent au vent comme de vraies girouettes, la protection municipale les couvre de son égide sacrée, ce sont des fonctionnaires inviolables : défense d'y toucher sous peine de grosse amende. Du reste, quoique doués des mêmes goûts que certains quadrupèdes que je ne nommerai pas, ils en diffèrent essentiellement en ce qu'ils ne valent quelque chose que pendant leur vie, tandis que les autres ne sont bons qu'après leur mort. »

Frédéric BOUYER,

Voyage dans la Guyane française.

(Paris, 1867, in-4°, Hachette, gravures et cartes.)

1. On a vu que les *zopilotes* remplissent les mêmes fonctions au Mexique, aux Antilles et en général dans toutes les régions tropicales de l'Amérique du Sud.

L'or de la Guyane française.

« Depuis longtemps déjà la foi des tribus indiennes aux gisements d'or de la Guyane se perpétuait de génération en génération. Cette croyance avait revêtu la forme mystique d'un pays lointain, l'Eldorado, dans lequel se rencontrait à profusion l'or tant désiré des Portugais ; c'était en même temps une terre promise, où toutes souffrances devaient finir, où les fruits naissaient sans culture, et qui offraient au chasseur fortuné des forêts sans bornes remplies de gibier. Ces fables avaient inspiré, à diverses reprises, l'idée de rechercher ces merveilleuses richesses.

» Parmi les tentatives infructueuses faites dans ce but, il convient de citer celle du chevalier anglais Walter Raleigh, vers la fin du seizième siècle ; de Laurent Keymis en 1596, et plus tard, en 1740, le voyage de Nicolas Horsmann, qui essaya de découvrir l'Eldorado en remontant la rivière d'Esséquibo. Après ces insuccès, l'existence du lac d'or semblait donc une chimère trompeuse et aurait été oubliée, si les peuplades indigènes qui habitent le haut des rivières n'avaient entretenu la croyance de l'Eldorado, en faisant de loin en loin quelques échanges de pépites avec les établissements de la côte[1]. Tout à coup, la tradition prit une forme précise, et il y eut un homme qui put conduire sûrement à un gisement du précieux métal. C'était un indien portugais, nommée Paoline, qui avait vécu longtemps au Brésil et qui y avait appris la manière de récolter la poudre d'or. La conviction et la chaleur de ses paroles firent passer une partie de la foi qui l'animait dans l'esprit du commandant du quartier d'Approuague, Félix Cuny. Ce dernier

---

1. Un ingénieur civil, M. Alphonse Ride, crut, il y a trente ans, avoir retrouvé l'Eldorado des vieilles traditions dans la province d'Upata (Guyane venezuelienne. On y exploite en effet depuis quelques années des mines d'or d'une grande richesse. Il y a là une véritable Californie avec des mineurs de toutes les nations du monde ; les principales mines sont celles de Caratal et Callas, découvertes en 1839 par le docteur L. Plassard, dans le lit du Yuruari et visitées en 1868 par l'Anglais Foster qui a reconnu la parfaite véracité des récits de Walter Raleigh. (V. *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1851 ; *l'Eldorado, Voyage aux mines d'or d'Upata.*)

déploya, pour l'accomplissement de ses idées, cette remarquable intelligence, cette ténacité virile dont les anciens colons se souviennent encore, et quelques mois plus tard le premier placer de la colonie était fondé. Paoline mourut à l'hôpital, soigné aux frais de la ville de Cayenne, et Félix Cuny fut lâchement assassiné dans les grands bois, par quelques misérables auxquels son or faisait envie.

» Ainsi périrent les deux inventeurs de la fortune future de la colonie, le premier laissant une mémoire modeste, mais non oubliée, et le second illustrant, pour sa part, une famille dont le nom est si justement aimé et honoré à la Guyane française.

» Pour apprécier toute l'importance des gisements aurifères de la Guyane, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de ce pays. Sur une longueur de côte d'environ quatre-vingts lieues, viennent se jeter ces belles rivières: le Maroni, la Mana, le Sinnamary, le Mahury, l'Oyapok, l'Approuague, voies immenses, par lesquelles s'écoulent à la mer les eaux des pluies équatoriales. Ces rivières, dont les rives boisées et giboyeuses offrent au voyageur les ressources de la chasse et de la pêche, sont les artères par lesquelles l'homme s'avance au cœur du pays, à la recherche des zones aurifères. Un à un ces bassins ont eu l'attrait de l'inconnu, et le désir d'y pénétrer s'est emparé de pionniers hardis qui partaient à la recherche du précieux métal. Dans ces courses lointaines chacun n'était pas heureux, et tous n'arrivaient pas au but; les rapides et les sauts de ces rivières, dont les Indiens seuls connaissent les passes, ont été souvent la barrière devant laquelle sont venus échouer les plus grands efforts.

» Mais si les expéditions sont pénibles, il est juste de dire qu'il n'est pas de rivière à la Guyane qui n'ait offert de l'or; l'Oyapok seul n'a pas encore été visité au point de vue des recherches minières, et il est presque certain qu'il viendra compléter, à l'est, cette énorme région de terrains aurifères qui s'étend du Maroni à l'Oyapok, sur une longueur de quatre-vingts lieues. Quant à la profondeur de cette zone, il est difficile de la fixer dès à présent, mais elle n'est

pas inférieure à dix lieues, au point le plus étranglé de son parcours, et elle s'étend beaucoup plus dans certaines loca



Lavage de l'or.

lités. Plus haut, dans les rivières, et au cœur même du pays il existe probablement une seconde région dans laquelle on trouvera des terrains contenant de l'or.......

» ...... L'or natif se rencontre dans deux gîtes distincts



Lavage de l'or.

1° dans les filons quartzeux ; 2° dans les alluvions aurifères des criques. Actuellement ce sont ces derniers gisements qui forment la partie exploitée par les mineurs. Lorsque la couche d'alluvion aurifère est enlevée, on rencontre la roche primitive sur laquelle reposent tous les autres terrains de la Guyane : elle se compose de granits, de gneiss et leurs analogues, ou de schistes talqueux et micacés, altérés ou décomposés par les influences atmosphériques et les infiltrations...... Immédiatement au-dessus se place un terrain de transport d'une épaisseur considérable, et formé en majeure partie d'argiles ferrugineuses. Ce terrain occupe une surface très grande ; il dépasse les frontières de la Guyane française pour atteindre les contrées voisines, et sur certains points il s'est assez consolidé pour offrir une véritable couche d'agrégation sans solution de continuité.

» Une végétation puissante et majestueuse couvre les collines, les bas-fonds et les plaines. Aussi loin que la vue puisse s'étendre, on n'aperçoit que la tête des arbres séculaires, et lorsque le vent agite ces cimes feuillues, on dirait une vaste mer de verdure ondulant dans un lointain sans limite. Au sein de ces bois inconnus, sous les voûtes immenses de feuillage, le chercheur d'or se dirige à la boussole ; il demande tout à la forêt vierge : abri, nourriture, fortune. Dans la colonie on dit indifféremment : « Aller aux grands bois » ou « se rendre aux placers. » C'est au milieu de cette grande nature, loin des hommes et du monde civilisé, que le chercheur d'or est appelé à vivre et à travailler. Les ouvriers de race blanche supportent mal le travail sous ce climat brûlant, et ne sont utilisés sur les placers que comme scieurs de long. Ce sont généralement des transportés libérés qui ont appris leur métier sur les exploitations de bois du service pénitentiaire ; il est rare que l'on ait à se plaindre de leur conduite. Le gros des ateliers se compose de nègres ou d'émigrants hindous, engagés pour cinq ans[1].

[1] L'abolition de l'esclavage, qui a été un des grands bienfaits du dix-neuvième siècle, a fait renaître le problème du travail dans les colonies tropicales. Emancipés, les nègres ont à peu près cessé de travailler. Vivant de peu, dans des pays où les ressources sont infinies et les besoins très limités, indolents par nature,

Ces derniers sont loin de posséder les muscles et la force des nègres, mais leur intelligence, leur docilité et leur obéissance remplacent, et au-delà, la vigueur qui leur fait défaut; tandis que les premiers ne sont encore qu'au dernier échelon de la hiérarchie humaine, ceux-ci ont derrière eux les siècles de la civilisation indienne, et l'on sent qu'ils appartiennent à une race qui a tenu un rang important dans l'histoire et la tradition. Aussi sont-ils recherchés sur beaucoup de placers, et, chaque fois qu'ils sont conduits avec douceur et intelligence, ils forment un atelier de mines qui rend de véritables services. C'est avec cet assemblage d'hommes venus de tous les points du monde pour fouiller un coin de la Guyane que l'on exploite les gisements aurifères[1]. »

DE LA BOUGLISE,
Les placers de la Guyane française.
(*Journal officiel*, 20, 21 et 22 juin 1871.)

Les cultures sont tout à fait négligées dans la Guyane française, malgré la prodigieuse fertilité du sol. L'habitant ne cultive que ce dont il a besoin pour vivre. Une des causes de cet abandon de la terre est l'exploitation des mines d'or qui attire les bras valides dans les placers par l'appât des gros salaires et de la vie capricieuse et accidentée en pays sauvage. « L'or a tué l'agriculture. Sans vouloir attribuer à la » découverte de l'or une influence funeste sur le pays, reconnaissons que » si la Guyane produit de l'or, elle ne nourrit pas ses habitants. Il faut » bien avouer que si l'on retranchait l'or brusquement, il ne resterait plus » à Cayenne que des fonctionnaires et leurs fournisseurs. Tout le mouve» ment commercial actuel de la colonie n'est provoqué que par l'or. L'in-

---

ils ne désirent de salaires que pour acheter du rhum ou des colifichets de toilette. Pour les remplacer sur les plantations, on a imaginé d'importer des travailleurs libres, mais engagés, des coolies indiens et chinois. M. le docteur François, médecin de Cayenne, en visitant les placers où sont employés ces Asiatiques, a constaté une effrayante mortalité. D'après ses recherches, on a introduit, en vingt-deux ans, à la Guyane, 8372 immigrants. Sur ce nombre, 675 ont été rapatriés, 4223 existent encore à la Guyane; les autres, c'est-à-dire 4522, plus de la moitié, sont morts. Le pécule emporté par les rapatriés s'élevait à 42095 francs, soit 99 fr. 70 pour chacun. Il faut ajouter que les Hindous sont pour la plupart de détestables travailleurs qui passent deux cent cinquante à trois cents journées par an à vagabonder. M. François conclut que les coolies ne remplaceront pas les nègres dans les colonies, qu'ils ne sont pas plus capables d'y travailler et d'y vivre que les Européens, et il se plaint du recrutement fait par les agences indiennes, dont les procédés ne sauraient fournir de bons sujets. (V. à ce sujet une très intéressante analyse de M. Alglave, *Revue scientifique*, 14 février 1880.)

1. Les gisements aurifères sont très abondants aussi dans la Guyane hollandaise, notamment sur la rive gauche du Maroni. Au 17 janvier 1879, on avait déjà concédé aux mineurs une surface de 260 100 hectares.

dustrie minière est la seule qui actuellement emploie des bras. Pour nourrir, habiller ses ouvriers, approvisionner et entretenir ses chantiers, elle a, à Cayenne, et ailleurs, de nombreux dépôts. La recherche de l'or seule attire encore ici quelques Européens qui bravent, dans la perspective d'une richesse promptement acquise, tous les dangers qu'on leur a fait entrevoir en Guyane. Mais l'or, par la concurrence du prix des salaires, contre lesquels l'exploitation agricole ne peut lutter, accapare tous les bras au détriment de la culture. Les négociants qui fournissent des vivres et du matériel pour les placers retournent en France leur fortune faite. Il en est de même des chercheurs d'or. La plupart s'en vont jouir dans la métropole de la fortune qu'ils ont acquise. Que reste-t-il pour la Guyane? Rien ou presque rien. Enfin, ces Européens, transportés sans transition des pays tempérés sur le sol des forêts vierges de l'Equateur, s'en retournent malades ou affaiblis par leur séjour dans un pays non assaini encore, et leurs récits ne sont pas faits pour encourager ceux qui pourraient venir en Guyane s'installer à demeure. » (*Notices coloniales*, t. III, *Ministère de la marine*, 1885.)

La faune de la Guyane.

« Depuis quelques années, on a signalé dans les forêts des Guyanes un ennemi de plus pour l'homme. C'est une petite mouche sans dard ni venin, inoffensive en apparence, et cependant plus redoutable que le tigre et que le serpent. Les naturalistes l'ont baptisée *Lucilia hominivore*, et cette épithète justifiée par une fatale expérience dépeint ce terrible fléau. La mouche anthropophage, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'a ni l'aiguillon de la guêpe ni le bourdonnement du frelon, elle ressemble fort à la mouche vulgaire de la viande; rien ne la signale ni ne la dénonce aux victimes qu'elle va frapper. Elle s'introduit dans le nez ou dans les oreilles de l'homme endormi, et dépose ses œufs dans ces cavités qu'elle se hâte d'abandonner. Les sinus du nez et le tympan deviennent des ruches où se consomment toutes les métamorphoses de l'insecte et d'où l'essaim prendra son vol. Les désordres occasionnés par la présence de ces milliers de larves aux abords du cerveau amènent une méningo-céphalite qui emporte le malade au bout de quelques jours avec des souffrances intolérables. La plupart des transportés attaqués par la Lucilia hominivore ont succombé malgré les secours de la science. Les cures que l'on a obtenues sont des exceptions. Sur une douzaine de morts constatées, on cite trois ou quatre guérisons[1].

1. M. Jules Crevaux parle dans le récit de son voyage en Guyane des *chiques* et des *tiques* empoisonnées, « qui font dans la peau de ses orteils des ravages diaboliques. Je n'ai pas fermé l'œil et, au réveil, je vois sur l'extrémité des orteils de petites vésicules remplies d'eau. Une jeune femme se met à l'œuvre

» Jamais pays ne fut plus peuplé d'insectes que la Guyane, jamais l'entomologiste ne trouvera mine plus féconde. Formes étranges, couleurs étranges, tout est réuni pour séduire les regards et captiver l'attention. Le Maroni est une terre promise pour le collectionneur le plus insatiable. Le fulgore porte-croix, le fulgore porte-lanterne, le charançon bleu pointé de noir, l'arlequin dont le nom indique l'habit, la mouche-éléphant, l'actéon, toutes les raretés, toutes les variétés de cette immense famille des coléoptères, des diptères, des hémiptères, etc., s'y rencontrent. Les papillons les plus splendides, soit diurnes, soit nocturnes, surprennent par la bizarrerie de leurs dessins et la perfection de leurs organes, et les mouches à feu emplissent l'air de gerbes d'étincelles. La plupart de ces insectes sont inoffensifs; mais quelques-uns sont de vrais démons cachés sous une enveloppe microscopique, et les plus petits sont trop souvent les pires[1].

» .....Trois ennemis gardent les territoires de chasse : le vampire[2], la gymnote et le serpent. Le vampire (*ferrocolado*) est une grosse chauve-souris d'un brun sombre, presque noir, un peu plus clair sous le ventre. Il est très commun dans nos bois de la Guyane, et suce le sang des bestiaux et des hommes endormis. Son instinct lui indique l'endroit d'où le sang s'écoule le plus facilement. C'est derrière l'oreille qu'il pique les bestiaux; c'est aussi là, ou encore au gros orteil qu'il s'attaque à l'homme. Pendant la succion, il ne cesse d'agiter ses ailes,

---

» avec un os taillé en pointe, et retire onze cadavres de cette affreuse puce pé» nétrante que les Roucouyennes appellent *chiqui*. L'opérateur m'offre les pre» miers parasites qu'elle retire pour les mettre sous ma dent. Je ne puis me » résoudre à l'usage des Ouayanas, qui croquent leurs *chiques* au fur et à me» sure de l'extraction. Je demande à un Indien : Pourquoi manges-tu tes » chiques? Il me répond : Parce qu'elles m'ont dévoré les pieds. » (*De Cayenne aux Andes; Exploration de l'Oyapok; Tour du monde*, 1880.

1. M. Bouyer cite les moustiques appelés *maringouins* et *maques*, dont les piqûres sont intolérables; les fourmis noires qui dévastent les plantations; les *scorpions*, les *termites*, les *scolopendres*, les *yules* et la hideuse *araignée-crabe*, qui fait la guerre aux oiseaux-mouches et aux colibris; elle est armée de pinces recourbées comme celles d'un crabe. Sa morsure cause la fièvre; son contact seul provoque une inflammation de la peau. On en trouve qui, les pattes étendues, mesurent près de huit pouces de diamètre.

2. « Les vampires sont des chauves-souris un peu plus petites, mais de tout » point semblables à celles qui, chez nous, commencent à se mettre en chasse » au coucher du soleil. Plusieurs de nos hommes ont été mordus jusqu'à trois » fois en une seule nuit : au bout des doigts et des orteils, sans que le dormeur » se réveille, sans qu'il éprouve même le moindre cauchemar, elles enlèvent un » tout petit morceau de chair; ces blessures coulent abondamment; le matin, » au réveil, on est tout effrayé de se trouver dans une mare de sang. » (Armand Reclus, *Explorations aux isthmes de Panama et de Darien*.)

Vue d'Approuague.

dont le mouvement produit une sorte de fraîcheur qui endort la douleur. Une nuit que j'avais pendu mon hamac entre deux arbres, je fus ainsi piqué par un vampire. J'éprouvais une sensation dont je ne pouvais me rendre compte; quelque chose comme un lourd cauchemar pendant lequel il me semblait que des ailes frôlaient mon visage. Je fis un effort instinctif de résistance contre cette agression que je regardais cependant comme l'effet d'un rêve, et je cachai ma tête sous mon drap. L'animal s'en prit à mon pied qui sortait nu du hamac. Quand je me réveillai le lendemain, je m'aperçus avec étonnement que le bout du hamac était couvert de sang. Je voulus me lever, et c'est alors que je sentis la douleur et la faiblesse. La blessure était presque imperceptible : on eût dit une piqûre d'épingle. Mais je ne pouvais m'appuyer sur ce pied, et je fus plusieurs jours à me remettre.

» .... On rencontre souvent dans les pripris (marais couverts de roseaux) et les ruisseaux la gymnote, vulgairement appelée couleuvre ou anguille électrique, qui jouit des mêmes propriétés que la torpille. La torpille est un poisson de mer, cartilagineux et aplati, semblable à la raie. La gymnote varie entre un et deux mètres de longueur; on assure en avoir trouvé de plus longues, mais ce sont les géants de l'espèce. Le corps est d'un bleu de plomb, sans écailles, la peau gluante. Une nageoire pareille à la quille d'un vaisseau lui court tout le long du ventre, depuis la tête jusqu'à la queue. Les secousses électriques que donne la gymnote sont des plus violentes. L'eau transmet le choc engourdissant, et le fluide que cette anguille dirige à volonté lui sert de défense contre ses ennemis et d'attaque contre les animaux dont elle veut faire sa proie.

» ..... La Guyane renferme toutes les espèces de serpent, les plus venimeuses comme les plus inoffensives, depuis le serpent corail, qui n'est parfois pas plus grand qu'un ver de terre, jusqu'au boa qui atteint d'énormes proportions. Le serpent est partout, dans l'herbe et sous la pierre, caché dans le tronc de l'arbre mort, pendu aux branches, brillant au ciel, ou dérobé dans l'ombre. Avec l'habitude que l'on a de dormir fenêtres et portes ouvertes, le serpent a ses grandes et petites entrées dans les maisons. Vous pouvez l'avoir pour camarade de lit ou le trouver au matin dans vos pantoufles... Le *grage* de la Guyane est le *trigonocéphale* de la Martinique. On l'appelle grage, du nom de la râpe qui sert

au manioc[1], et dont sa peau présente les rugosités. Le serpent à sonnettes, le serpent-corail, le serpent-liane, le serpent-perroquet, le serpent-aye-aye occupent la tête de la liste parmi les plus redoutables..... »

Frédéric BOUYER, capitaine de vaisseau,
Voyage dans la Guyane française.
(Paris, 1867, in-4°, Hachette ; gravures et cartes.)

La forêt vierge.

« La Guyane est recouverte d'une immense forêt qui généralement n'est interrompue que par des cours d'eau et de rares éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir des arbres. Les terrains qu'on appelle savanes sont recouverts de graminées et servent à l'alimentation du bétail qu'on y laisse paître en toute liberté. Les savanes occupent le bas des Guyanes, près du littoral ; nous n'en avons rencontré qu'une seule dans l'intérieur ; c'est près du village de Cotica, dans le pays des Bonis.

» Peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire. Cette description n'est guère vraie que pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure.

» La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades ayant 35 ou 40 mètres de haut s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil. A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont sou-

[1] « Le manioc est le blé de la Guyane. Cet arbuste se termine par une racine tuberculeuse qui a la singulière propriété de fournir en même temps un violent poison et une excellente substance alimentaire. Il faut séparer l'une de l'autre. L'opération est simple et permet de faire entrer dans la consommation une farine qui, sous les noms divers de *couac*, de *sagou*, de *tapioca*, est de si grand usage dans le monde des trois continents. » (Du même auteur.)

tenues par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles comparables à celles des monuments gothiques désignées sous le nom d'arcabas. Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure.

» L'air manque. « On y sent la fièvre, » me disait un de mes compagnons. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale. C'est à cette hauteur de 40 mètres que l'on voit courir les singes; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages riches et variés. Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque. Ici le soleil est le privilège des plus grands arbres, qui s'élancent au devant de lui; mais les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur et de lumière. Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscure fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits. La lumière également partagée engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature. »

Jules Crevaux,

Voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyane

(*Tour du Monde*, 1879, 1er semestr

Les explorations de Jules Crevaux. — Le docteur Jules Crevaux é
né le 1er avril 1847 à Lorquin, village de la Meurthe, qui n'apparti
plus à la Franc depuis le traité de Francfort de 1871. Il fit ses étu
au lycée de Nancy, à la faculté de médecine de Strasbourg et à l'éc
de médecine navale de Brest, fut nommé aide-médecin de la mar
en 1868, et débuta dans la carrière maritime sur le transport *la C*
M. Lejanne, son condisciple, son compagnon de voyage et son ami, a
de lui : « Ce qui l'attirait dans notre école (à Brest), c'était le désir
» visiter des régions peu connues, la certitude de courir le monde.
» périls et les émotions de la vie de marin, car le danger, il l'aimai
» Petit, trapu, d'une vigueur peu commune, il avait le front élevé et u
» flamme dans les yeux; questionneur plutôt que conteur, on devin

en lui l'homme avide de savoir; il était doué d'une grande sagacité... Il était excellent camarade, indulgent à tous, dévoué à ses amis; son tour d'esprit était vif, enjoué; ses mots justes, spirituels, jamais méchants. »

En 1870, à son retour de Guyane, il obtient un emploi dans le quatrième bataillon de marins de Cherbourg. Fait prisonnier au combat de Fréteval, près de Vendôme, il s'échappe, traverse les lignes prussiennes et regagne l'armée de l'Est, où il est blessé. Il se fait alors recevoir docteur en médecine et s'embarque bientôt pour la côte d'Afrique, à bord de l'aviso *le Lamothe-Piquet*. Il parcourt de nouveau la Guyane, le Brésil, la République Argentine, et publie dans la *Revue coloniale* le résultat de ses observations.

En 1876, le ministre de l'instruction publique confia à Jules Crevaux une mission officielle : il devait partir de Cayenne, remonter le Maroni, franchir les monts Tumuc-Humac que personne n'avait encore visités, et descendre le Yari, affluent de l'Amazone, en un mot, explorer la contrée où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado. Une épidémie de fièvre jaune l'arrêta six mois à Cayenne et aux îles du Salut; il en combattit les ravages avec un admirable dévouement, et faillit en être victime. Le gouvernement le récompensa par la croix de la Légion d'honneur.

Il partit en juillet 1877 et s'embarqua en pirogue sur le Maroni, qu'il remonta péniblement jusqu'à sa source. La fièvre le retint un mois chez les Bonis, descendants des nègres esclaves révoltés contre la Hollande en 1772; il profita de ce séjour forcé pour étudier l'histoire, les mœurs, la religion et le langage de cette tribu, et il y fit la connaissance du fidèle Apatou, qui depuis le suivit partout, et le servit avec un dévouement sans bornes. Le docteur ne trouva pas l'Eldorado, et pour cause; mais il franchit la chaîne de Tumuc-Humac, arriva aux sources de l'Apaouani, affluent du Yari, et descendit le Yari sur une embarcation creusée dans un tronc d'arbre, à travers d'effroyables rapides et des cataractes, dont l'une ne mesure pas moins de 20 mètres de hauteur, et que les Indiens Roucouyennes eux-mêmes n'avaient jamais osé franchir. Le 30 novembre 1877, ayant parcouru un itinéraire de 2000 kilomètres, et exploré des régions inconnues en grande partie, Crevaux arrivait au Para.

Quelques mois plus tard, à peine remis de ses fatigues, l'intrépide voyageur regagnait la Guyane. Il se proposait cette fois d'explorer l'Oyapok, qui limite à l'est la colonie française, et, en remontant cette rivière, dont le cours n'a été relevé qu'en partie par Grillet et Bechamel en 1674, Leblond en 1780, Bodin en 1823, Leprieux en 1832, il voulait atteindre le Parou, affluent inconnu de l'Amazone. Malgré les rapides qui barrent la navigation, l'Oyapok fut remonté rapidement; Crevaux évalue sa longueur à 485 kilomètres environ, en comptant les détours; son débit est plus considérable que celui du Rhône et de la Loire, qui mesurent pourtant plus de kilomètres.

Les difficultés commencèrent au moment de franchir les monts qui séparent l'Oyapok du bassin amazonien. Tantôt il fallait se frayer une route avec la hache à travers la forêt, tantôt lutter contre les bêtes, traverser des torrents, supporter les insomnies, la fièvre, les piqûres venimeuses des guêpes et des scorpions, etc.; rien n'arrêta le docteur, jamais il ne cessa de faire des observations sur les plantes, les animaux, les individus. Les mœurs des Roucouyennes ont fourni à son journal bien des pages curieuses, et il a pu suivre dans tous ses détails la préparation mystérieuse du poison des flèches, ou curare (*urari*). Il leva le cours du

fleuve Parou, faillit cinq ou six fois se noyer dans ses chutes, et regagna l'estuaire de l'Amazone.

Sa mission était accomplie; mais, au lieu de rentrer en France, il songea à une autre expédition. Un vapeur remontait l'Amazone, et devait s'engager dans le Rio Iça, navigable jusqu'au pied des Andes : il s'y embarqua. Chemin faisant, il releva le cours de cette rivière, et, arrivé au pied des Andes, il atteignit le Yapoura à sa source. Accompagné du fidèle Apatou et d'un bandit redoutable, Santa-Cruz, qui seul consentit à le suivre, il descendit pendant 500 lieues l'Yapura, dressant des cartes, collectionnant des plantes et des insectes, et étudiant les coutumes des tribus riveraines, les Oüitotos anthropophages, qui fabriquent des flûtes avec des ossements humains, et qu'il surprit un jour occupés à faire bouillir dans une marmite une tête d'Indien. « Voilà quarante-trois jours, » écrit le voyageur, que nous couchons par terre sous des pluies torren- » tielles, n'ayant pour abri qu'un petit toit que nous faisons chaque soir » avec des feuilles. Il n'est pas étonnant que tous nos hommes soient » pris par la fièvre... Je suis obligé de me mettre moi-même aux avi- » rons. » Enfin, ils arrivent à la mer et s'embarquent pour Saint-Nazaire. « En résumé, j'ai exploré dans mes deux voyages six cours » d'eau, deux fleuves de la Guyane, le Maroni et l'Oyapok, et quatre » affluents de l'Amazone, le Yari, le Parou, l'Iça et le Yapura. Si le » Maroni, l'Oyapok et l'Iça étaient un peu connus, je puis dire que le » Yari et le Parou étaient absolument vierges de toute exploration. Quant » au Yapura, qui mesure 500 lieues, il était inconnu dans les quatre » cinquièmes de son parcours. » On comprend que la Société de géographie de France, pour récompenser tant d'héroïsme et reconnaître de si beaux résultats, ait décerné dans sa séance du 16 avril 1880 une médaille d'or à Jules Crevaux.

Deux mois après, le 6 août 1880, Crevaux se remettait en route, accompagné de son ami, M. Lejanne, pharmacien de marine, d'un matelot nantais, François Burban, et du brave Apatou qu'il avait amené à Paris avec lui. Cette fois, il se proposait de remonter le Magdalena, fleuve colombien, jusqu'à Neiva, point extrême où s'arrête la navigation, et là, de franchir les Andes, pour suivre dans toute sa longueur un des affluents inconnus du haut Orénoque. Ce fut le Guyabero ou Guaviare (fleuve des goyaves) qu'ils choisirent : il était totalement inconnu. En lançant leur radeau dans le courant de la rivière, les voyageurs la baptisèrent du nom de Rio Lesseps. Ils coururent dans cette navigation d'effroyables périls, tantôt précipités dans les rapides des *angosturas* ou défilés, tantôt lancés contre des rochers ou des troncs d'arbre, tantôt épiés par les jaguars errants sur les rives, ou menacés par les alligators, qui, un jour, happèrent le nègre Apatou : le docteur l'arracha à la gueule du monstre, mais non pas tout entier; un lambeau du mollet était resté entre les dents du saurien. Dans cette expédition à travers des contrées souvent désertes, où ils furent plus d'une fois en proie à la famine, les voyageurs perdirent un des leurs, Burban, qui fut piqué par une raie venimeuse et succomba après trois jours de souffrances. Crevaux termina son voyage par un séjour de deux semaines chez les Indiens Guaraounos, qui habitent le delta de l'Orénoque. En étudiant le pays et les mœurs de ces tribus, il contracta les germes d'une fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter. A peine rétabli, il rapporta en France ses collections anthropologiques et botaniques, et écrivit le récit du voyage, le dernier qu'ait tracé sa plume. Le gouvernement le promut au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Le démon des voyages vint bientôt le reprendre. Son activité, son énergie, son mépris du danger, la promptitude de ses décisions, sa passion pour la science lui firent oublier le soin de sa santé. Huit mois après son retour de l'Orénoque, il partait pour Buenos-Ayres. Il voulait traverser le continent américain du nord au sud, et explorer le vaste espace, en grande partie inconnu, qui sépare le Rio de la Plata de l'Amazone. Les Chambres lui votèrent un crédit de 70000 francs : un astronome, M. Billet, un dessinateur, M. Jules Ringel, un timonier, M. Ernest Haurat, un aide, M. Didelot, l'accompagnaient. La mission arriva à Buenos-Ayres à la fin de décembre 1881. Ne jugeant pas la saison favorable à une exploration par le haut Paraguay, Crevaux modifia son itinéraire, et se décida à pénétrer dans l'intérieur en suivant le cours du Rio Pilcomayo. Il s'engagea hardiment dans le désert du Gran-Chaco : au commencement de mars 1882, il était à Tarija (Bolivie) avec dix-neuf hommes bien armés, et s'embarquait sur le Pilcomayo, qu'il devait descendre dans toute sa longueur.

Trois mois après, des dépêches venues de Tarija apprenaient à la France la douloureuse nouvelle du massacre de la mission. Le rapport du sous-préfet de la province du Gran-Chaco annonçait que le docteur et dix-sept hommes embarqués sur trois canots avaient atteint Teyo, capitale des tribus d'Indiens Tobas. Crevaux avait débarqué et commençait à distribuer des présents aux indigènes, lorsque ceux-ci, très nombreux, après quelques fausses démonstrations de bon accueil, se ruèrent subitement sur les voyageurs et les tuèrent à coups de couteau.

« La mort du docteur Crevaux, écrit M. Paul Armand, est un deuil pour » notre pays. Par l'élévation de son caractère, par son ardent patrio- » tisme, par sa bravoure à toute épreuve, par les services éminents » qu'il avait déjà rendus à la géographie, il s'était fait un nom illustre » parmi les grands explorateurs modernes dont notre siècle est si fier[1]. »

Les voyages de M. Thouar. — Un intrépide explorateur, M. Thouar, reprit les projets du docteur Crevaux, et partit au mois de septembre 1882, pour aller à la découverte des restes de la mission, et délivrer les captifs qui étaient peut-être encore vivants chez les Indiens Tobas. De Santiago il se rendit à la Paz et à Tarifa. Le gouvernement bolivien mit à sa disposition une poignée d'hommes, et il s'enfonça résolument dans le Chaco boréal. Sur les bords du Pilcomayo, il invita les capitaines Tobas à une entrevue, et apprit d'eux que deux des survivants étaient morts chez les Indiens de privations et de souffrances, après six mois de captivité. Il put recueillir quelques instruments à demi brisés, des notes, un croquis de l'infortuné voyageur. « Dans une de mes entrevues avec les » Tobas, écrit M. Thouar, je leur demandai pourquoi ils avaient tué le

---

1. V. sur Jules Crevaux la notice du docteur Lejanne (*Tour du Monde*, 30 septembre 1882); un excellent article de M. Paul Armand, secrétaire général de la Société de géographie de Marseille, dans le Bulletin de cette société (nº de juillet-septembre 1882); enfin le livre récent de M. Paul Gaffarel (*Les Explorations françaises de* 1870 *à* 1881; Paris, in-18, Degorce-Cadot). Nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos lecteurs cet ouvrage de vulgarisation patriotique, où le savant auteur de l'*Histoire de la Floride française*, lauréat lui-même de la Société de géographie de Paris, a résumé sous une forme attrayante les récits de nos héros voyageurs, et démontré une fois de plus, par la vive exposition des faits, que la France continuait à tenir noblement sa place dans l'œuvre de la conquête de la terre par la science et par l'humanité.

» docteur Crevaux et ses compagnons; me prenant pour son frère, ils me » répondirent : Ton frère nous l'avons tué, parce que ceux de la couleur » ont tué les nôtres. » Le fait était vrai. Pendant que Crevaux explorait le Chaco, une expédition militaire avait été lancée contre les Tobas injustement accusés d'un vol de chevaux commis par des pillards de Yacuiva au préjudice d'un commandant militaire bolivien. Vainement Crevaux avait protesté contre cette expédition au moins inopportune; l'escorte tua 12 Indiens et ramena 7 enfants prisonniers. Crevaux essaya par des présents et des messages de paix d'atténuer l'effet de ce rapt. Mais les Tobas avaient résolu de se venger. Ils guettèrent au passage la mission française et bolivienne embarquée sur le Pilcomayo, l'invitèrent perfidement à manger avec eux, sur le sable de la rive, du poisson et de la viande, et la massacrèrent à coups de massue et de couteau. Cinq Français, douze Argentins, douze Boliviens avaient péri. Leurs corps furent coupés en morceaux, et chacun des capitaines Tobas en emporta dans son rancho comme un trophée de victoire. Les Indiens se partagèrent les bagages, armes et munitions des victimes, et mirent le feu à leurs embarcations. Tels sont les détails que M. Thouar recueillit sur place de la bouche du jeune Bolivien Ceballos, échappé au massacre, et resté cinq mois prisonnier des Tobas.

M. Thouar remonta à son tour le Pilcomayo, fleuve sinueux et rapide, coulant en cet endroit sur un lit de sable aurifère large d'environ 200 mètres, tantôt entre de hautes berges, bordées de bouquets de saules et de grands roseaux, tantôt entre des rives argileuses, escarpées, hautes de 12 à 15 mètres. Les Tobas fuyaient devant les explorateurs. Deux fois, embusqués dans les marais et les roseaux, ils essayèrent de leur barrer le passage et firent pleuvoir sur leurs barques une grêle de flèches. Mais les remington les tinrent à distance. La crainte de périr de soif et de faim, embourbés dans les inextricables marécages du Pilcomayo, força la mission à regagner le Paraguay.

A son retour, M. Thouar fit hommage à la Société de géographie de Paris de ses collections botaniques, zoologiques, ethnographiques[1]. En 1885, il repartit pour le Paraguay, il entreprit une nouvelle exploration du rio Pilcomayo, afin de compléter les renseignements précédemment recueillis par Crevaux et par lui-même sur la navigabilité du

---

1. Les Tobas. « Le Toba est fort, bien musclé, grand, d'une taille dépassant » la moyenne; il a le port noble et majestueux; sa figure est encadrée de longs » cheveux noirs, droits; son teint est couleur de vieil acajou. Il a le front » étroit, les yeux légèrement obliques, les pommettes très saillantes, le nez » grossier, lourd, empâté de la pointe, la bouche grande. Les Tobas s'occupent » exclusivement de pêche et de chasse; ils se tatouent la figure, la poitrine et » les bras avec du noir qu'ils obtiennent en brûlant de la paille de maïs; leur » tatouage est élégant; ils portent dans les oreilles des rondelles de bois fort » grosses. Ils sont généralement paresseux, ne pratiquent aucune culture; » ils ont les mains si délicates que manier une hache leur donne des ampoules. » La femme toba est forte, d'un aspect agréable. Les uns et les autres ont » pour vêtement des ponchos, une ceinture de laine ou une peau de mouton. » La polygamie n'existe pas chez eux; ils ont un profond sentiment de la famille » et un grand respect pour les vieillards. Les Tobas sont nomades. Leur » cahute est faite de branches d'arbres, en forme de cône... Ils sont vaillants, » vindicatifs, impétueux, violents; mais, quand leur colère est passée, ils sont » doux, de caractère enjoué. Ils sont d'une force herculéenne et se battent » avec le plus profond mépris de la mort. » (A. Thouar.)

ruse : l'espoir du voyageur était d'ouvrir une route commerciale entre la Bolivie et le Paraguay, et de réserver au commerce français le bénéfice de ce nouveau débouché. (V. *Revue scientifique*, 16 février 1884, *Conférence de M. Thouar*, et *Compte rendu de la Société de géographie*, années 1884 et 1885.)

Les pénitenciers.

Un décret du 8 décembre 1851 prescrivit d'envoyer à la Guyane française les libérés en rupture de ban, et les individus affiliés aux sociétés secrètes. Un autre décret du 27 mars 1852 autorisa l'envoi à la Guyane des forçats détenus dans les bagnes ; un autre, du 20 août 1853, ordonna d'y transporter tous les individus, d'origine africaine ou asiatique, condamnés, dans les colonies, aux travaux forcés ou à la réclusion. La loi du 30 mai 1854 substitua définitivement la transportation aux anciens bagnes, et de nouveaux décrets, du 22 avril 1854 et du 10 mars 1855, réglèrent le fonctionnement des pénitenciers.

Les pénitenciers successivement établis furent les suivants : en 1852, ceux des *îles du Salut*, de l'*ilet la Mère* ; celui de la *Montagne-d'Argent*, à l'entrée de l'Oyapok ; en 1853, celui de *Saint-Georges*, plus haut sur la même rivière ; en 1855, ceux de *Sainte-Marie* et *Saint-Augustin*, sur la rivière la Comté ; en 1859, ceux de *Saint-Laurent* et de *Saint-Louis*, sur le Maroni ; et vers le même temps celui de *Mont-Joly*, dans l'île de Cayenne. Trois bâtiments ancrés en rade de Cayenne, *la Proserpine*, *la Chimère* et *le Grondeur*, servaient en outre de pénitenciers flottants.

La plupart de ces stations étaient insalubres, et la mortalité dans les ateliers et sur les chantiers fut effrayante. Pour un très grand nombre de déportés de 1852, ce fut, comme pour les proscrits de 1797, la *guillotine sèche*. Dès l'année 1859, les établissements de la Montagne-d'Argent, de Saint-Georges et de la Comté durent être évacués. Le régime de la Guyane fut modifié. En 1867, on décida que les condamnés arabes seuls continueraient à y être déportés ; les autres furent dirigés sur la Nouvelle-Calédonie. A la Guyane, on réduisit le nombre des pénitenciers ; Saint-Laurent-du-Maroni est resté le centre le plus important de la colonisation. Ce pénitencier agricole s'élève à 33 kilomètres en amont de l'embouchure du Maroni. Tous les travaux de défrichements, les maisons, routes, fossés, etc.,

ont été faits par les concessionnaires, et malgré les ravages de la fièvre en 1876 et 1877, la colonie n'a pas dépéri. Saint-Laurent-du-Maroni est maintenant un bourg d'une centaine de maisons ayant église, hôpital, justice de paix, deux écoles pour cent élèves, deux casernes pour la garnison et les surveillants, un abattoir, deux magasins de vivres et de matériel, une briqueterie, une bouverie, une scierie mécanique, des chantiers de construction, une usine à sucre, etc. Une ligne télégraphique relie le Maroni à Cayenne; 50 kilomètres de routes et 6 000 mètres de voies ferrées sillonnent le pénitencier.

Les concessionnaires vivant sans le secours de l'administration sont au nombre de 637, parmi lesquels 383 Européens, 129 Arabes, 17 nègres africains, 73 de la Martinique, 25 coolies de l'Inde, 7 Chinois, 3 Annamites. Les principales ressources de la colonie sont la canne à sucre, le manioc, l'exploitation des bois, l'élève du bétail, la culture maraîchère. Deux vapeurs de commerce font deux fois par semaine le voyage de Saint-Laurent à Cayenne. Plusieurs concessionnaires, anciens condamnés, possèdent un avoir de 8 à 10 000 francs; quatre ou cinq font annuellement 50 à 80 000 francs d'affaires avec Cayenne. (V. P. Moritz, *Revue maritime et coloniale*

3° BIBLIOGRAPHIE

Bouyer (Fréd.). *La Guyane française, notes et souvenirs.* — (Paris, 18.. in-4°, Hachette.)

Durand (Abbé). *La Guyane française et le Brésil.* — (Paris, 1877, in-12.

Duval (Jules). *Les colonies et la politique coloniale de la France.* — (Paris, 1860, in-8°, A. Bertrand.)

Gaffarel (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, 1880, in-8°, G. B...

Gaffarel (Paul). *Jean de Lery, la langue tupi.* — (Paris, 1877, in-8°.

Loubère. *Situation économique de la Guyane française en 1874.* — (Paris, 1875.)

Malouet. *Collection de mémoires et correspondance officielle sur l'administration des colonies.* — (Paris, 5 vol. in-8°, Baudouin.)

Montezon (La P. M. F. de). *Mission de Cayenne et de la Guyane française.* — (Paris, 1857, in-8°, Julien, Lanier.)

Mourié. *La Guyane française.* — (Paris, 1874, in-8°, Dupont.)

Nouvion (V. de). *Extraits des auteurs et voyageurs qui ont écrit sur la Guyane.* — (Paris, 1844.)

Sagot (P.). *Agriculture de la Guyane française.* — (Paris, 1874, in-8°.)

Sagot (P.). *Généralités sur la Guyane.* — (Cluny, 1874, in-8°.)

Saint-Quentin (Alfred de). *Introduction à l'histoire de Cayenne.* — (Antibes, 1872, in-32.)

Ternaux-Compans. *Notice historique sur la Guyane française.* — (Paris, 18.. in-8°, Didot.)

(*MM. de Nouvion et Ternaux-Compans, ont dressé l'un et l'autre le catalogue des ouvrages à consulter sur notre colonie de la Guyane : le premier en énumère 240, le second 166.*)

ALGLAVE (E.). *Les coolies Indiens et les nègres à la Guyane.* — (*Revue scientifique*, 14 février 1880.)
HARMAND (Dr H.). *La Guyane française et ses produits forestiers oléagineux.* — (*La nature*, septembre 1880.)
AVRAINVILLE (A. de). *Statistique agricole et commerciale de la Guyane française.* — (*Revue maritime*, 1876, t. XLIX.)
BARVEAUX (G.). *L'or à la Guyane française.* — (*Revue maritime*, mai 1873.)
BIONNE (H.). *La Guyane française.* — (*Explorateur*, mars 1878.)
DOUGLISE (de la). *Les placers de la Guyane française.* — (*Journal officiel* 20, 21, 22 juin 1874.)
BOUYER (Fréd.). *Voyage dans la Guyane française.* — (*Tour du Monde*, mai-juin, 1876.)
CHABAUD-ARNAULT. *La Guyane française et la province du Para.* — (*Revue maritime*, 1876, t. L.)
CHARRIÈRE (A.). *Les gisements aurifères de la Guyane française.* — *Revue algérienne et coloniale*, septembre 1860.)
COCHUT (A.). *De la colonisation de la Guyane française.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1845.)
CREVAUX (Jules). *Voyage au Maroni.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1878.)
CREVAUX (Jules). *De Cayenne aux Andes.* — (*Tour du Monde*, 1881.)
CREVAUX (Jules). *Voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyanes.* — (*Tour du Monde*, 1879.)
DELTEIL (A.). *Notice sur la Guyane française.* — (*Bulletin de la Société des sciences et des arts de la Réunion.*)
DELTEIL (A.). *Voyage chez les Indiens de la Guyane.* — (*Bulletin de la Société des sciences et arts de la Réunion*, 1870.)
DUVAL (Jules). *La Guyane et ses ressources.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1861.)
LEJEAN (G.). *L'intérieur de la Guyane française.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1856, t. Ier.)
MOREAU. *La Guyane française.* — (Explorateur, 1875.)
MORITZ. *La colonie pénitentiaire agricole de Saint-Laurent-du-Maroni.* — (*Revue maritime et coloniale*, juillet 1880.)
SAGOT (D.). *Exploitation des forêts à la Guyane française.* — (*Revue maritime*, août, septembre, octobre 1869.)
VIDAL. *Voyage d'exploration dans le haut-Maroni.* — (*Revue maritime et coloniale*, 1862.)
X***. *Les coolies de la Guyane.* — (*Revue scientifique*, 21 juillet 1877.)
X***. *Statistique agricole et commerciale : situation économique de la Guyane française.* — (*Revue maritime*, mars, avril 1875.)

CHAPITRE VII

BRÉSIL

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord-est, à l'est et au sud-est, l'océan Atlantique (développement du littoral, 7000 kilom., entre la *Guyane française* et la république de l'*Uruguay*); Au sud, une ligne qui part de la lagune de *Mirim*, remonte le *Yaguaron*, suit le shauteurs qui renferment les sources du *Rio Negro*, descend le *Rio Cuareim* et coupe le *Rio Uruguay*. L'*Uruguay* sur une

longueur de 600 kilomètres sépare le Brésil de la confédération Argentin *le Parana* l'isole de la république du Paraguay; le fleuve *Paraguay* et *Madeira* le séparent de la Bolivie; la frontière coupe ensuite le *Purus*, *Jurua*, le *Jutay*, longe le cours du *Javary*, du *Marañon*, du *Putumayo* franchit le *Rio Negro* et ses nombreux affluents, atteint les sierras *Parima* *Pacaraima* et *Tumuc-Humac*, de là jusqu'à la mer elle n'est pas encore fixée. Les immenses espaces qui s'étendent à l'ouest et au nord, réclamés contradictoirement par le Pérou, l'Equateur, la Colombie et aussi par l'Angleterre et la France au sud des Guyanes, n'appartiennent en réalité qu'aux rares tribus indiennes qui les parcourent. Les Etats limitrophes du Brésil sont : l'*Uruguay*, la confédération *Argentine*, le *Paraguay*, la *Boli*, le *Pérou*, l'*Equateur*, la *Nouvelle-Grenade*, le *Venezuela*, les *Guyanes anglaise*, *hollandaise* et *française*.

Situation astronomique. — 4° de lat. N. et 33° de lat. S.; 37° et 7 de long. O.

Climat. — Variable suivant l'altitude ou les saisons; le pays est presque en entier compris dans la zone tropicale au sud et à deux saisons la saison sèche et la saison des pluies. Le climat est généralement ch et malsain au nord, plus salubre au centre et dans le sud.

Littoral. — Du *Rio Para* au *Maranhão*, il est bas et marécageux, couvert de bancs de sable ou de mangliers, presque inaccessible à la navigation; du *Maranhão* au cap *San-Roque*, bordé de rochers; du cap *San-Roque* au cap *San-Thomé*, creusé de baies nombreuses et coupé de magnifiques estuaires; du cap *San-Thomé* à l'île *Catherine*, traversé de montagnes escarpées dans lesquels s'ouvrent des rades commodes et sûres; de l'île *Catherine* au *Rio de la Plata*, il s'abaisse et se termine au sud p les immenses lagunes *dos Patos* et de *Mirim*. — **Iles** *Marajo*, *Cavian* *Fernão de Noronho*, archipel de *Trinidade*, etc.

Relief du sol. — Le Brésil est un plateau incliné à l'ouest vers l bassins de la Plata et de l'Amazone, à l'est vers l'océan Atlantique. L chaîne côtière est formée par les sierras de *Santa-Catharina*, *do Mar*, *Mant queira*, *dos Orgaos*; la ligne de partage par les sierras *Canastra*, *Pyrene* *Santa-Marta*, *Parexis*, *Geral*, de *Piauhy*, *dos Irmaos*, *Vermelha*, etc. L plus haute cime est l'*Itatiaya*, dans la sierra *do Espinhaço* (2712 m chaque année couverte de neige.

Cours d'eau. — Le bassin supérieur du *Paraguay*, du *Parana*, l'*Uruguay*; le bassin central et inférieur de l'*Amazone* (4900 kilom.) et s innombrables affluents au nombre de plus de onze cents; *Made* *Tapajos*, *Xingu*, *Tocantins*, *Rio Negro*, etc; et les fleuves côtiers, *Maranh* *Paranahyba*, *Rio San-Francisco*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Jurée le 25 mars 1824 et revisée en 1834 et 18 Empire représentatif et héréditaire, dynastie de Bragance (empereur régnant, Pedro II d'Alcantara, né en 1825, avènement 1831), *pouvoir exécu* confié à l'*empereur* assisté du *Conseil d'Etat* où siègent 14 membr nommés à vie; *pouvoir législatif* exercé par l'*Assemblée générale* compos de deux chambres; le *Sénat*, de 60 membres, nommés à vie par l'empereur, sur des listes de candidats présentés par les électeurs; la *Chamb des députés*, de 125 membres élus pour quatre ans par le suffrage à de degrés; tout citoyen est électeur à 25 ans. Sept ministères : Justice, Affai étrangères, Finances, Guerre, Marine, Intérieur, Travaux publics.

Drapeau : vert, les armes au centre.

PROVINCES	KILOMÈTRES carrés	Population 1885	CAPITALES	Population
Municipio neutro	1394	435568	Rio-de-Janeiro	358000
Rio-Grande do Sul	236553	899900	Porto-Alegre	35000
Santa-Catharina	74156	211173	Desterro	8000
Parana	221319	189668	Curitiba	34000
Saô-Paulo	290876	1058950	São-Paulo	40000
Rio-de-Janeiro	68982	938831	Nictheroy	»
Espirito-Santo	44839	100717	Victoria	10000
Bahia	426427	1655403	Bahia (ou San-Salvador)	140000
Sergipe	39090	201043	Aracape	»
Alagoas	58491	397379	Maccio	»
Pernambuco	128395	1014700	Pernambuco (ou Recife)	130000
Parahyba	74731	423817	Parahyba	20000
Rio-Grande do Norte	57485	269051	Natal	15000
Ceara	104250	722000	Fortaleza	17000
Piauhy	301797	239691	Theresina	»
Maranhão	459884	430059	Maranhão (San-Luiz)	35000
Para	1149712	343511	Para ou Belem	40000
Minas Gerâes (mines générales)	574855	2449010	Ouro Preto	20000
Goyaz	747311	191741	Goyas	20000
Amazonas	1897020	80942	Manaos do Barra-do-Rio-Negro	10000
Matto-Grosso (grande forêt)	1379651	70051	Cuyaba	15000
Wild Indians		600000		
	8337218	12922375		

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : or (10 millions par an), *fer, cuivre, argent, plomb, zinc, étain; diamants, émeraudes, chrysolithes, topazes, aigue-marines, améthystes.* — **Végétaux** : La flore du Brésil renferme 12000 espèces connues : bois de *charpente*, d'*ébénisterie*, de *teinture* (117 espèces), *gommes, salsepareille, ipécacuanha, écorces, fibres textiles; manioc* produisant le *tapioca, maïs, banane, légumes* et *fruits* variés; *café, coton, canne à sucre, cacao, vanille, tabac, vigne, maté.* — **Animaux** : *bœufs, chevaux, mules, porcs, moutons; jaguars, tapirs, pécaris, singes; reptiles, oiseaux, poissons, tortues*, etc., etc.[1].

Industrie. — Presque nulle, ne suffit pas à la consommation locale. Le Brésil dépend de l'étranger pour son alimentation et lui paie un énorme tribut annuel.

Commerce (1884). — *Import.* 485500000 fr.; *export.* 506085000 fr.; *mouvement des ports*, 7601 navires entrés, de 4403000 tonnes; 6843 sortis, de 4200000 tonnes, 3400000 pour Rio-de-Janeiro. — En 1887, 8000 kil. de **chemins de fer** exploités, 1630 en construction; 5000 à l'étude. 10600 kilom. de **lignes télégraphiques**; lignes de paquebots subventionnés sur l'Amazone, sur le littoral et en correspondance avec les grands ports du monde. — La compagnie de navigation de l'Amazone dispose de 25 vapeurs ayant ensemble 11091 tonnes de jauge et place pour 6730 passagers. Les recettes brutes, en 1881, ont été de 9250000 fr., 2300000 de plus qu'en 1880. — **Postes.** 2000 bureaux, 58 millions d'expéditions.

IV. NOTIONS STATISTIQUES

Population. — En 1776, 1900000 hab.; en 1840, 5 millions; en 1886, 12922000 hab. — **Superficie** : 8337218 kilom. car. (1,44 hab. par kil. car.). — **Races**, caucasienne (3787000), indienne (1 million), nègres (1955000), métis (3800000), Américains (387000). — **Immigration** en 1886 : 25000 individus, dont 11000 *Italiens*, 6200 *Portugais*, 2400 *Allemands*, 1130 *Espagnols*, etc. — **Dialectes**, portugais et français, sans compter les jargons indiens. — **Instruction publique.** 5641 écoles publiques (5293 primaires, 122 collèges d'enseignement public secondaire, 226 de

---

1. M. l'abbé Durand, dans le récit d'une *Excursion à la serra de Cara* (Minas Geraes) énumère les incomparables richesses de la faune et de la flore brésiliennes : les panthères et les couguars, qui habitent les repaires inaccessibles des forêts, les reptiles de toute grosseur, les oiseaux gigantesques comme l'aigle *gaviaõ* et le vautour *urubu*, délicats et éclatants comme le *colibri*, appelé du nom poétique de *beija-flore*, baise-fleur, les fougères arborescentes qui tapissent le fond des précipices et des ravins, les palmiers géants, citronniers, orangers, palissandres, et les fleurs innombrables aux couleurs brillantes diaprées de pourpre et d'or. « Le roi de ces végétaux est le *quatelé* ou *sapucaia*.
» Il atteint les plus grandes dimensions et semble protéger par son feuillage
» rosé les autres arbres contre les rayons brûlants du soleil. Son calice charnu
» monosépale, couleur chamois, a tout à fait la forme d'un vrai calice; à l'époque
» de la floraison, son couvercle, retenu par deux fibres allongés, saute en
» faisant retentir une petite détonation; une quantité d'étamines frisées se
» roule en formant autour du calice une couronne rose; du centre s'élève une
» longue aigrette d'étamines nombreuses, semblables à des fils d'argent soudés
» à des fils d'or. » (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1884.)

…eignement privé) avec 176000 élèves; 2 écoles de médecine, à Rio-de-Janeiro et Bahia; 2 écoles de droit à São-Paulo et Recife; une école polytechnique, un institut commercial, une académie des beaux-arts, un conservatoire de musique et un observatoire à Rio-de-Janeiro; une école des mines à Ouro-Preto; 11 facultés de théologie; un institut historique et géographique (budget de l'instruction publique 12 millions). — **Justice** : 1 tribunal supérieur à Rio-de-Janeiro, 11 cours d'appel, 4 tribunaux de commerce. — **Cultes** : la religion catholique romaine est la religion de l'État; les autres cultes sont tolérés. — **Armée permanente**, service obligatoire avec faculté de remplacement; 6 ans dans l'armée active, 3 ans dans la réserve; 16500 hommes en temps de paix, 32000 en temps de guerre (budget de la guerre, 54312484 fr.). — **Marine de guerre** : 5 navires à vapeur, 3 à voiles, avec 166 canons, 3700 marins. — **Monnaies** : le *réal*, au pluriel *reis*, n'a qu'une existence fictive; la monnaie réelle commence à la pièce de 10 *reis* et de 20 *reis*. En or, 20000 *reis* = 56 fr. 50; 5000 *reis* = 14 fr. 15; 1000 *reis* = 2 fr. 50; 500 *reis* = 1 fr. 25. Le *conto de reis* vaut 1 million de *reis* = 1000 *milreis* = 2500 fr. — **Poids et mesures** : système métrique rendu obligatoire en 1872. — **Budget** *des recettes*, 141491 contos de reis; *dépenses*, 149191; *dette*, [illegible]9600; *liste civile*, 3585316 fr.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le fleuve des Amazones.

« Le fleuve des Amazones forme, avec le long soulèvement de la chaîne des Andes, le grand trait géographique du continent colombien. Cette mer d'eau douce en mouvement, qui prend sa source à une petite distance du Pacifique, et s'unit aux eaux de l'Atlantique par un estuaire mesurant 300 kilomètres de promontoire à promontoire, sert de ligne de partage entre les deux moitiés de l'Amérique du Sud, et, comme un équateur visible, sépare l'hémisphère du nord de celui du midi sur une longueur de [illegible]000 kilomètres environ [1]. Tout est colossal dans cette artère centrale de l'Amérique, qui rend à l'Océan l'immense quantité de pluie et de neige reçue par un bassin de 7 millions de kilomètres carrés, comprenant à la fois les llanos de la Colombie, les solitudes inconnues de la Grande-Forêt

1. En comptant tous les méandres du fleuve, la longueur du cours est de [illegible] kilomètres sur le seul territoire brésilien, de la cité de Para ou Belem à la ville de Tabatinga, située [illegible] de la frontière du Pérou ; la largeur moyenne [illegible]9 milles, de 180 milles à l'embouchure. Il y a 560 îles depuis Tabatinga jusqu'à la mer.

ou *Matto-Grosso,* et les sommets des Andes, du 20ᵉ degré de
lat. S. au 3ᵉ de lat. N. Ce fleuve, auquel on a donné dans
les diverses parties du territoire qu'il arrose les trois noms de
Marañon, Solimoens, Amazones, comme s'il se composait
de trois fleuves distincts et mis bout à bout, peut offrir à
la vapeur avec ses affluents, ses *furos* ou fausses rivières,
ses *igarapés* ou bras latéraux, plus de 50000 kilomètres de
navigation. Il est si profond, que les sondes de 50, de 80 et
même de 100 mètres, ne peuvent pas toujours en mesurer
les gouffres, et que les frégates peuvent le remonter sur plus
de 1000 lieues de distance; il est si large, qu'en certains en-
droits on n'en distingue pas les deux bords, et qu'à l'em-
bouchure du Madeira[1], du Tapajoz, du Rio Negro et d'autres
grands affluents, on voit l'horizon reposer au loin sur
les eaux comme si l'on se trouvait en pleine mer. Il reçoit
par dizaines des fleuves qui n'ont pas leurs égaux en Eu-
rope, et dont plusieurs, encore inexplorés, appartiennent
au domaine de la fable[2]. Comme la mer, il est habité par les
dauphins; comme elle, il a ses tourmentes, et lors des
grandes marées, les trois vagues successives de son *poro-*
roca[3] se dressent à plusieurs mètres de hauteur; ses deu

---

1. D'après l'abbé Durand, le Madeira est le plus considérable des affluents
l'Amazone. Son nom (rivière des bois) lui vient de l'immense quantité
cèdres et autres conifères arrachés aux flancs des montagnes par ses torrents
charriés par ses eaux. Il reçoit plus de quatre-vingt-dix tributaires et ve
dans l'Amazone 6 870 mètres cubes d'eau par seconde. Son bassin total mesu
244 420 kilomètres de superficie. Le Madeira est la grande voie de commerce
la province de Matto-Grosso. Jadis les péniches portugaises employées au se
vice du fleuve mettaient un an à faire le voyage d'aller et de retour. Aujo
d'hui les bateaux à vapeur abrègent la durée du parcours; mais les marcha
dises mettent encore quatre mois à franchir les 390 kilomètres de chutes,
cascades, de rapides et de tourbillons qui interceptent la navigation en am
de San-Antonio. Le projet d'un chemin de fer du Haut-Madeira est encore
l'étude.

2. Dans son dernier voyage de Guayaquil au Para, accompli de mars 188
septembre 1881, à travers les Cordillères des Andes et l'immense bassin am
zonien, M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, a exploré
affluents du Napo et de l'Amazone supérieur, inconnus ou à peine entre
jusque-là. Parmi eux sont le *Tigré* parcouru par l'explorateur pendant 1066
lomètres, et le *Paute*. Il a donné des noms à d'autres non mentionnés sur
cartes et les Indiens reconnaissent aujourd'hui un *Rio Crevaux*, un *Rio Marc*
un *Rio Brazza*. (V. sur le *Fleuve des Amazones*, un art. de M. Rafael Rey
Bulletin de la Société de géographie, 1876, t. II).

3. C'est l'appellation qu'on a donnée, à cause du grondement des eaux, au
doutable courant de marée qui se produit à l'entrée du fleuve. Ce phénom
qui se produit aussi dans l'Hougly, la Seine, la Gironde, l'Elbe et le Weser, o

bords servent aussi de limites à deux faunes distinctes, et même de nombreuses espèces d'oiseaux n'osent franchir sa large nappe d'eau pour se rendre d'une rive à l'autre. Certes, le Mississipi est un fleuve puissant, mais ce père des eaux devrait s'unir à huit ou dix autres aussi considérables que lui pour oser se mesurer avec l'Amazone[1]. Quand on navigue dans l'estuaire de l'embouchure sur les eaux grises roulant rapidement vers l'Atlantique, on se surprend à demander si la mer elle-même ne doit pas son existence à ce fleuve qui lui apporte incessamment l'immense tribut de ses flots.

» L'Amazone n'est pas seulement le plus grand cours d'eau de notre globe, il est également celui qui arrose les contrées les plus fertiles et les plus riches en produits de toute espèce. L'interminable forêt qui en couvre les bords n'offre pas de clairière; des deux côtés du fleuve, elle dresse en palissade ses troncs pressés comme des épis et droits comme des colonnes, engloutis par la base dans une éternelle obscurité, tandis que le feuillage épanoui des cimes s'étale avidement à la lumière. Des bateaux qui voguent au milieu du courant on ne peut distinguer aucune forme précise dans ce rempart de végétation; pour se faire une idée de l'immense variété des arbres et des arbustes que gonfle la sève intarissable de la nature tropicale, il faut pénétrer dans un de ces canaux tortueux qui circulent entre les îlots des mille archipels semés sur l'Amazone. Penchés au-dessus de la rive, se succèdent les arbres les plus divers, dressant leurs panaches, déployant leurs éventails, développant leurs ombelles de feuilles, balançant au-dessus des

...st connu sous le nom de *barre* ou de *mascaret*, n'est nulle part comparable au ...oroca de l'Amazone, qui se dresse en trois vagues hautes de 12 à 15 mètres, ...sant et engloutissant les embarcations surprises par le flot.

1. Pendant les crues, le Mississipi débite 30 000 mètres cubes d'eau par seconde. Au détroit d'Obidos, qui est la partie la plus étranglée de son lit, le fleuve des Amazones avait, à l'époque de la crue, une largeur de 1 520 mètres, une profondeur moyenne de 76 mètres, et coulait avec une vélocité de 600 mètres par heure. Il débitait donc 243 875 mètres cubes par seconde, c'est-à-dire trois mille deux cent cinquante fois plus que la Seine à l'étiage, et cependant à Obidos il n'a pas encore reçu le Tapajoz, le Xingu, et ne s'est pas uni à l'énorme fleuve des Tocantins, qui roule certainement autant d'eau que le père des fleuves de l'Amérique septentrionale. (Note de l'auteur.)

flots leurs guirlandes de lianes fleuries. Et que de plantes utiles dans cet immense fouillis de verdure, où l'on compte jusqu'à mille espèces appartenant à la famille des papilionacées ! Ce sont d'abord vingt-trois sortes de palmiers, toutes bienfaisantes par la sève, l'écorce ou les fruits; puis viennent le cacaoyer, le caféier, le cotonnier, l'oranger, l'arbre à pain, le manguier, le bois du Brésil, qui a donné son nom à l'empire, le rocou, le cèdre, le jacarande, le seringa, la salsepareille. A côté de ces plantes connues de tous, il en croît d'autres par centaines qui ne sont pas moins utiles pour l'alimentation ou la guérison de l'homme, la construction des navires, la confection des meubles précieux et les innombrables besoins de l'industrie. »

Et pourtant ces régions fertiles sont inoccupées ; ce magnifique bassin fluvial est le plus désert de l'Amérique ! Il faut en chercher les raisons dans le climat trop souvent mortel à l'Européen, dans la présence des bêtes sauvages, des reptiles et des moustiques de mille sortes qui en rendent le séjour intolérable, enfin et surtout dans l'exubérance même de cette richesse et les violentes manifestations de la nature tropicale.

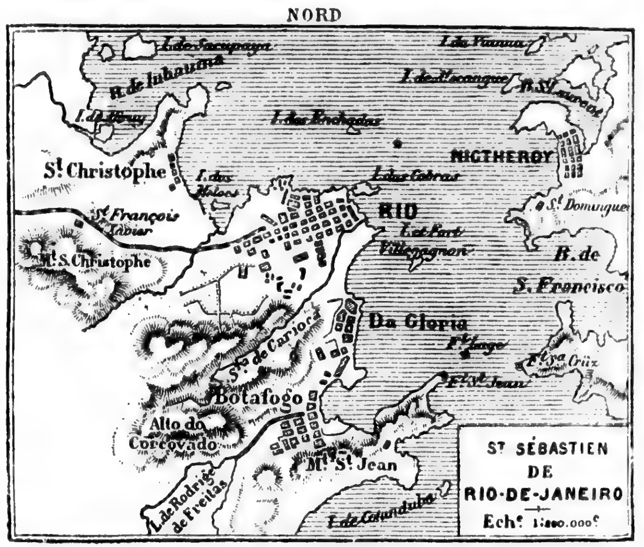
« .... Terrible par son courant de 4 à 8 kilomètres par heure, le fleuve brésilien ne l'est pas moins par l'intensité de ses crues périodiques. Régulier dans ses allures comme le Nil, il commence à croître vers le mois de février, alors que le soleil, dans sa marche vers le nord, fond les neiges des Andes péruviennes, et ramène au-dessus du bassin de l'Amazone la zone de nuages et de pluies qui l'accompagne. Sous l'action combinée de la fonte des neiges et des pluies torrentielles, la crue s'élève graduellement jusqu'à 12 mètres au-dessus de l'étiage; les îles basses disparaissent, le rivage est inondé, les lagunes éparses s'unissent au fleuve et forment de véritables mers intérieures; les animaux cherchent un refuge au haut des arbres, et les Indiens qui habitent la rive campent sur des radeaux. Vers le 8 juillet, lorsque le fleuve commence à baisser, les riverains ont à lutter contre de nouveaux dangers; l'eau, rentrant dans son lit, mine en dessous ses bords longtemps détrempés, les ronge lente-

ment, et, tout à coup, des masses de terre de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers de mètres cubes s'écroulent dans les flots, entraînant avec elles les arbres et les animaux qu'elles portaient..... Les îles mêmes sont exposées à une destruction soudaine; quand les rangées de troncs échoués qui leur servaient de brise-lames viennent à céder sous la violence du courant, il suffit de quelques heures ou même de quelques minutes pour qu'elles disparaissent, rongées par le flot; on les voit fondre à vue d'œil, et les Indiens qui s'y étaient installés paisiblement pour recueillir les œufs de tortue ou sécher le produit de leur pêche, sont obligés de s'enfuir précipitamment dans leurs canots pour échapper à la mort. C'est alors que passent au fil du courant ces longs radeaux de troncs entrelacés qui se nouent, se dénouent, s'accumulent autour des promontoires, s'entassent en plusieurs étages le long des rives. Autour de ces immenses processions d'arbres qui roulent et plongent lourdement sous le poids du courant, comme des monstres marins, ou comme des carènes renversées, flottent de vastes étendues d'herbes qui font ressembler certaines parties de la surface de l'eau à d'immenses prairies.

» ..... Il n'est pas jusqu'à la fécondité même des rives qui ne soit redoutable. Les terres d'alluvion qui bordent le fleuve ont une force de production tellement exubérante, qu'elles mettent un obstacle à toute colonisation. Trop fécond, le sol qui se couvre spontanément d'une si riche végétation ne se borne pas à nourrir les germes qu'on lui confie, il développe aussi des plantes sauvages en abondance, et les pousses d'arbres et de lianes obligent à une lutte de tous les instants l'agriculteur qui veut sauver le fruit de son premier travail. On ose à peine s'aventurer dans cette nature, où les sentiers rarement pratiqués se changent en forêts, où les arbres pressés les uns contre les autres forment une muraille qu'il faut saper comme celle d'une forteresse, où des fruits semblables à des boulets de canon se détachent avec fracas, et s'enfoncent dans le sol à plusieurs centimètres de profondeur. Ainsi l'activité prodigieuse, la grandeur des phénomènes naturels qui se manifestent dans

le bassin de l'Amazone, tendent à restreindre considérablement le domaine de la civilisation... Pour le colon, le fleuve est trop large et trop rapide, les terres sont trop fertiles, les pluies trop abondantes, les chaleurs trop intenses ; il préfère de beaucoup un climat plus sobre, un terrain moins fécond, une nature moins riche et s'abaissant à sa faiblesse[1]... »

Élisée Reclus,
Le bassin des Amazones.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1862.)



Baie de Rio-de-Janeiro.

Le Brésilien.

« Le voyageur se rendant d'Europe au Brésil éprouve à son arrivée, s'il ne gagne directement la capitale, une série

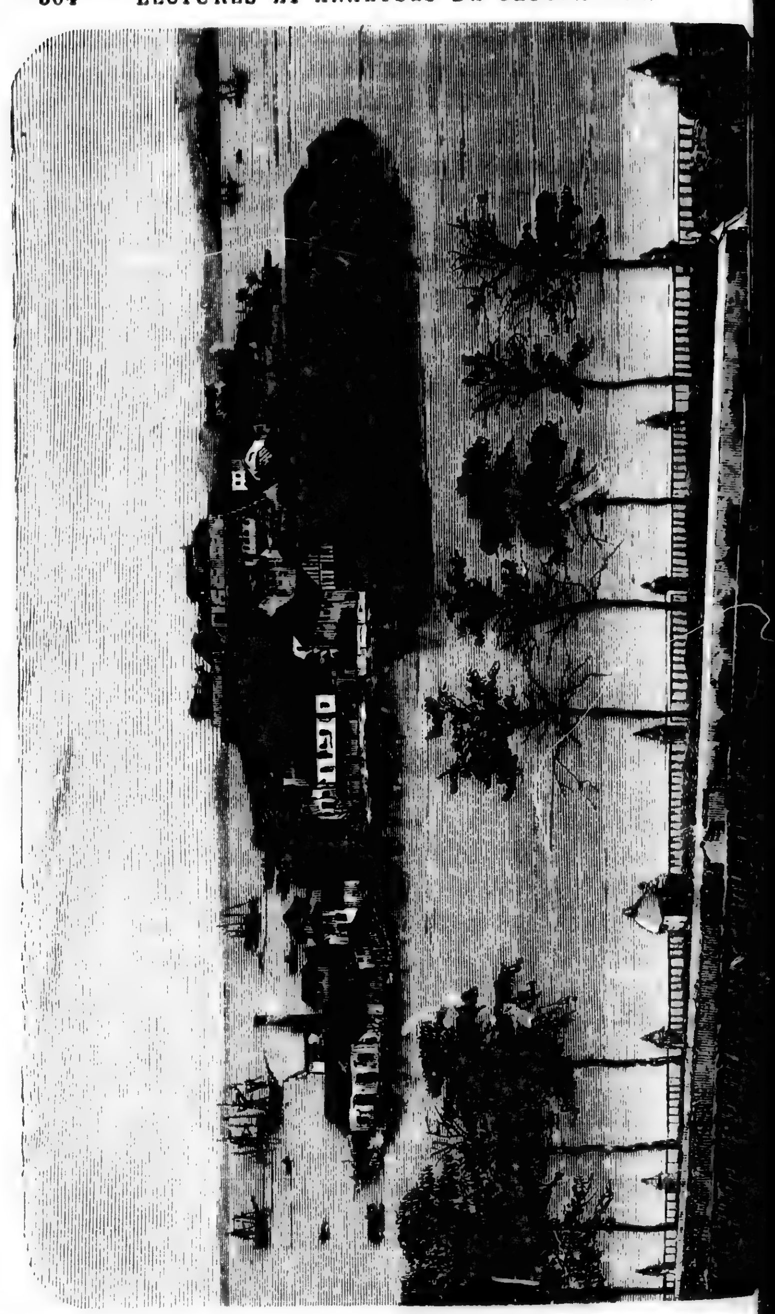
1. La navigation fluviale a été ouverte en 1866 à tous les pavillons. L'État subventionne de nombreuses lignes de bateaux à vapeur, et y dépense 9 à 10 millions par an. Mais c'est par la construction des routes et des voies de fer que les ingénieurs tourneront les rapides et les chutes des cours d'eau brésiliens, et épargneront aux trafiquants et aux colons les dépenses ruineuses occasionnées par le transbordement des marchandises.

Sur le bas Amazone, dit M. Wiener, l'anglais est le maître. Ses lignes entre Liverpool, le Para et Manaos, ses lignes fluviales, établies sous pavillon brésilien, pour ne pas froisser les susceptibilités nationales, mettent entre ses mains les moyens de locomotion.



d'impressions semblables à celles des voyageurs dans le Levant. Tant qu'il n'a pas quitté le bord, l'admiration pour la magnificence du paysage tropical qui se déroule sous ses yeux domine toutes les autres sensations. Aussitôt qu'il met à pied à terre, ses dispositions à l'enthousiasme se modifient. Pour satisfaire chacune des exigences de la vie, une lutte commence. S'empresse-t-il de réclamer ses bagages à la douane, des employés, parfaitement polis, le remettent au jour suivant, et, le jour suivant, ouvrent chaque colis, en fouillent le contenu, retournent chaque objet, et lui font avec insouciance perdre son temps, sa patience et sa belle humeur. Cherche-t-il un hôtel, il trouve une auberge mal tenue. Veut-il manger, la viande est avancée. Veut-il dormir, les lits offrent des draps douteux. Un compatriote compatissant lui offre-t-il l'hospitalité, on lui fait remarquer que, dans la maison, les meubles viennent de Londres ou de New-York, la vaisselle de Paris, le vin de Bordeaux, la farine de Trieste, les pommes de terre d'Irlande, le fromage de Hollande. Rien ou presque rien n'est fourni par l'agriculture ou l'industrie locales, et pourtant toute denrée pourrait être produite sur place, toute plante pousse presque sans culture dans ces contrées favorisées, mais il faudrait semer et récolter, et pour ces travaux, les étrangers ne sont ni assez nombreux, ni assez acclimatés, et les indigènes sont trop indifférents.

» Tout aussi bien que le Portugais, son ancêtre, le Brésilien, tient de l'Oriental. Le *C'est écrit!* du second correspond au *Paciencia!* du premier. Chez l'un comme chez l'autre, la résignation est la même à subir ce qu'un peu de prévoyance pourrait éviter. Chez l'un et l'autre, les besoins sont presque nuls et l'orgueil excessif. Pour subsistance, un peu de poisson ou de viande séchée, des bananes, de l'eau pure; comme friandise, des pois noirs, du manioc et de l'aguardiente; une cabane sans propreté pour gîte; la pêche de temps en temps, la discussion politique, un coup de couteau par-ci par-là, et le *far niente*, telle est la vie de l'homme du commun. Si l'on songe qu'avec un caractère pareil chez les créoles, le Brésil compte un habitant par



BASSIN INFÉRIEUR DU FLEUVE DES AMAZONES

Echelle - 1 : 13.000.000

R. Macayahi ou Paraba
R. Branco
R. Vanauau
Sra de Acarai
R. Apininu
Monts Tumucuhumac
R. Anapu
R. Araguary
Macapa
I. Maraça
Canal de Barburi
C. Nord
I. Caviana
FL. DES AMAZONES (AMAZONAS)
C. Maguari
Nsa Senhora do Carmo
R. Curucu
Moreira
R. Cabury
R. Uniny
Moura
Ayrão
Manaos
(Bra do R. Negro)
Silves
Serpa
Vla Bella da Imperatriz
Villa de Maues
Faro
Obidos
Alemquer
Monte Alegre
Prainha
Almeirim
Villafranca
Santarem
Alter do Chão
Boim
Pinhel
Aveiro
Itaituba
R. Nhamunda
R. das Trombetas
R. Gurupatuba
Urubucoara
Uracapy
Paru
Jary
Villa Vistoza
Maxagão
Esposendo
Gurupa
Veiros
Pombal
Souxel
Breves
Melgaço
Portel
Oeiras
Cameta
Baião
Alcobaça
Tocantins
Chaves
MARAJO
S. Paulo
Pora (Belem)
Beja
Bujaru
Vigia
R. Guajara
Capim
R. S. João das duas Barras
Sra Quebrada
SOLIMOENS
R. Acara
Coary
Florencão
Borba
Canuma
Boavista
Purus
Madeira
Tapajoz
Jananitum
Xingu
R. Pacajaz
AMAZONAS
PARA

Paris, Imp. Dufrénoy

0 hecta
ar 200
que le s
ermé,
été expl
» Le
e reste
ues ; d
ampag
pics, t
Rio-de-
araiso
malie :

1. L'île
a vaste b
un carac
genon y
rent le f
le laquel
aguay-T
l'île des
etéresse
2. « Le
» ils mar
» a façon
» New-Y
» sont att
» marqua
» pour fu
» roulent
» un im
» pénible
» Aussi c
» ciété : o
» économ
» la peine
» le parc
» est-il l
» font de
» causes
» de 168
» *la t m*
3. L'or
que le ha
empire
un gra
erent à
ronée
nnent
dins
res et
mincns

hectares, et dans certaines provinces à peine un habitant ar 2000 et même 3000 hectares, on s'explique facilement ue le sol soit encore presque partout en l'état où Dieu l'a rmé, et que la majeure partie du territoire n'ait pas encore té explorée.

» Les grandes villes offrent un contraste frappant avec reste du pays ; des lignes de tramways [2] sillonnent leurs es ; des files de becs de gaz s'allongent jusque dans les ampagnes ; des gares de chemins de fer, des édifices pu- lics, une multitude d'églises se dressent de tous côtés. io-de-Janeiro [3], capitale de l'empire, peut soutenir la com- raison avec beaucoup de villes d'Europe. Curieuse ano- malie : partout où l'action du gouvernement central se fait

---

1. L'île des Serpents ou des Chèvres (das Cobras) fait partie de l'archipel de vaste baie de Rio-de-Janeiro, à laquelle les anciens Tamayos avaient donné le m caractéristique de Nictheroy (Eau cachée). Lorsque le chevalier de Ville- gnon y débarqua au seizième siècle avec les colons protestants qui y construi- rent le fort Coligny, l'île était couverte d'une magnifique végétation à l'ombre laquelle s'étaient multipliés des reptiles de toute espèce. C'est là qu'en 1711 guay-Trouin établit les batteries à l'aide desquelles il bombarda Rio-de-Janeiro. île des Serpents, aujourd'hui peuplée de 400 habitants, est défendue par une rteresse armée de 100 canons, et munie d'une garnison.

2. « Le Brésil est vraiment la patrie des tramways, on les rencontre partout. Ils marchent avec une régularité parfaite, et l'on ne peut que s'incliner devant a façon dont est comprise l'administration. Rio d'abord, puis Buenos-Ayres et New-York sont les trois villes du monde où l'on en voit le plus. Ces voitures sont attelées de fortes mules que nègres et mulâtres manœuvrent avec une re- marquable adresse. Coquettement installées et construites, ouvertes, fermées, pour fumeurs, pour non fumeurs, se suivant sans intervalle appréciable, elles roulent sur double voie partout et souvent toute la nuit. Elles devaient obtenir un immense succès dans une ville où la chaleur et le pavé rendent la marche pénible, et où l'habitant, naturellement mou, a horreur de la moindre fatigue. Aussi ces omnibus sont-ils remplis d'échantillons de toutes les classes de la so- ciété : on y coudoie des négresses comme des ambassadeurs. Mais que les gens économes et rangés ne s'avisent pas d'y monter si la distance n'en vaut guère la peine, car le système adopté est le prix uniforme, quoique minime, sur tout le parcours, lequel embrasse parfois jusqu'à huit et dix kilomètres. Ce système est-il le meilleur ? Je l'ignore ; mais les entrepreneurs des tramways de Rio font de brillantes affaires ; ainsi, les actions primitives de la principale section, émises à 500 francs, en valent aujourd'hui 2500 et donnent un intérêt moyen de 168 % à leurs heureux, mais rares détenteurs. » (E. DE ROBIANO, *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.*)

3. L'origine du nom de Rio-de-Janeiro remonte, dit-on, aux premiers Portugais que le hasard conduisit, en 1536, dans la magnifique baie dont la capitale de empire occupe le fond. Les navigateurs crurent qu'ils étaient à l'embouchure d'un grand fleuve (*rio*), et comme on était au mois de janvier (*janeiro*), ils don- nèrent à la ville qu'ils fondèrent le nom de Rio-de-Janeiro. Cette appellation erronée et bizarre s'est maintenue ; bien plus, les habitants actuels de Rio donnent à tout ce qui est dans Rio le qualificatif de *fluminense* fluvial). Les citadins de Rio sont des *fluminenses ;* il y a le Casino *fluminense*, des compa- gnies et des sociétés *fluminenses ;* des entreprises, des banquets, des costumes *fluminenses*, etc. ; mais le fleuve est une fiction.

sentir, la vie, le mouvement, le progrès se révèlent ; sur tout ce qui échappe à cette action, l'inertie native se répand.... »

Paul Bérenger,
Le Brésil en 1879.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1880.)

A Barra do Rio Negro.

« ..... Nous sommes arrivés au confluent du Rio Negro. La rive gauche de l'Amazone (dont la largeur atteint presque deux lieues) s'interrompt pour faire place à une vaste baie formée par la jonction du fleuve et de son affluent[1]. Nous traversons cette baie, et ralliant le bord, nous remontons pendant trois heures dans le N.-N.-O. pour atteindre la barre de la rivière et la ville qui l'avoisine.

» La lenteur avec laquelle nous avançons permet d'étudier le paysage dans ses moindres détails. Deux talus d'ocre rouge qui se développent parallèlement jusque dans les profondeurs de la perspective forment les doubles rives du Rio Negro, large à cet endroit de près d'une lieue. Sur ces talus se dressent les plans des forêts dont le vert, assombri par le reflet des eaux noires, passe dans l'éloignement au bleu d'indigo et se fixe à l'horizon dans une teinte neutre d'un velouté exquis. Un ciel de cobalt que ne voile aucune vapeur, que ne traverse aucun nuage, étend sur le décor sa splendide coupole.

» Rien de plus bizarre et en même temps de plus magni-

1. « Les Indiens disent admirablement : « la rivière vivante et la rivière » morte. » Le Solimoens vient heurter le sombre et lent courant du Rio Negro » avec une puissance tellement irrésistible, tellement vivante, que ce dernier » semble bien, à côté de lui, une chose inerte et sans ressort. A la vérité, ce mo» ment de l'année est celui où les eaux des deux grandes rivières commencent à » baisser, et le Rio Negro a l'air d'opposer comme une faible résistance à la force » supérieure du fleuve ; pendant un court instant, il lutte contre le flot impé» tueux ; mais, vite subjugué et étroitement pressé contre le rivage, il continue » sa course jusqu'à une petite distance, bord à bord avec le Solimoens. Il n'en » est point ainsi à la saison des hautes eaux ; alors l'énorme fleuve refoule l'em» bouchure du Rio-Negro avec une telle supériorité qu'il semble que pas une » goutte des eaux, noires comme l'encre, de la rivière, ne se mêle à l'onde jau» nâtre de l'irrupteur ; celui-ci se jette en travers du confluent et passe en le » barrant complètement. » (Mme Agassiz.)

ique que ce vaste panorama peint avec quatre couleurs distinctes et superposées, qui se joignent sans se confondre et se font valoir l'une l'autre; reproduites par l'artiste sur une toile, ces zones de bleu cru, de noir d'encre, de rouge brusque et de vert sombre, formeraient une gamme de plus fausse, criarde, épouvantable à l'œil; mais la nature qui se rit des tentatives de l'artiste et des combinaisons de l'art, n'a eu qu'à rapprocher ces couleurs disparates et à prononcer sur elles son magique *fiat lux*, pour que la lumière et l'air les enveloppassent d'un double fluide, et qu'une harmonie souveraine résultât de leur désaccord apparent. »

C'est en 1639 que l'embouchure du Rio Negro fut découverte par le capitaine Pedro da Costa Favella, qui accompagnait l'expédition entreprise par le capitaine portugais Pedro Texeira sous les auspices du vice-roi de Quito. Le nom de Rio Negro, ou Rivière Noire, lui fut donné à cause de la couleur sombre de ses eaux, qui, suivant les Portugais, rencontraient des sources de bitume dans leur trajet du nord au sud. En 1669, une forteresse en pisé fut construite près de la barre du fleuve pour protéger contre les pirateries des Indiens les villages portugais établis sur ses rives. En 1720, à la forteresse fut jointe une bourgade, Moura. En 1758, elle comptait 6 000 habitants portugais et indiens mêlés. Mais une épidémie de petite vérole la dépeupla; les rares Indiens de la tribu des Manaos qui survécurent démolirent la ville de Moura, et de ses matériaux, sur le même emplacement, élevèrent Manao.

« Cette ville de leur façon n'eut que trois rues, symbolisant la Sainte-Trinité. Une très longue en l'honneur de Dieu le Père, cette première se dirigeant au Nord; deux autres moindres, une au levant, une au couchant, en souvenir du Fils et du Saint-Esprit. Une église carrée, dont la façade était tournée au sud, fut le moyeu auquel se rattachèrent ces trois jantes. A en juger par son dessin géométral, Manao, vue à vol d'oiseau, dut ressembler étonnamment à un T majuscule placé en sens inverse.

»..... Rien ne reste de Manao... L'emplacement qu'occupa

la cité est reconnaissable à des excavations circulaires qu s'étendent jusqu'au pied de la forteresse. Ces excavation sont des sépultures. Quelques-unes gardent encore, intact ou brisées, les jarres en terre cuite dans lesquelles les Ma naos déposaient leurs morts. Ces vases, d'une pâte gros sière et d'une couleur rouge-brun obscur, sont à rez d sol. Leur hauteur varie de 0m,70 à 1 mètre; le diamètre d leur orifice est de 0m,40 environ. D'informes dessins losanges, zigzags, chevrons, billettes, sont tracés en no sur leurs flancs. Certaines ont un couvercle; mais la plu part sont béantes et vides. Des corps qu'elles ont contenus il ne reste, pour l'enseignement des curieux, qu'un mélang de cendre humaine et de poussière apportée par le vent.

» La ville moderne où nous abordons est appelée par le Brésiliens : *A Barra do Rio Negro*. Elle est située à l'e de la forteresse. Une distance de mille pas géométriqu sépare ses dernières maisons de l'emplacement qu'occupa Manao. Son assiette est très inégale. Sur quelques point les renflements du sol dépassent en hauteur le faite des to tures, ce qui serait pittoresque si ce n'était absurde. Une ru artérielle, longue, large, onduleuse, accidentée çà et là pa l'empiétement d'un mur de clôture ou la saillie d'un mir dor, partage la ville du sud au nord. A cette rue se ratt chent quelques ruelles qui aboutissent dans l'est à d pelouses nues, dans l'ouest à de grands espaces aride Trois ruisseaux pourvus de passerelles serpentent à trave cet ensemble et servent de docks ou bassins à la flottil commerciale du lieu. Goëlettes, sloops, égariteas, vienne s'y radouber, attendre un chargement quelconque ou s' briter contre les *trevoadas*, tempêtes brésiliennes qui déchaînent sur la bas Amazone et dont l'influence se fa sentir à plusieurs lieues dans l'intérieur du Rio Negro.

» Ces navires locaux, assez mal construits, mais enl minés de vert gai, de bleu céleste et de jonquille, porten au lieu de noms profanes usités chez nous, des noms saints et de saintes tirés du calendrier portugais. Par usage qui n'est, dit-on, qu'une ruse ingénieuse employée p les armateurs des petits navires, impose en quelque sorte

l'habitant du ciel l'obligation de veiller sur la coque de son homonyme terrestre et de le préserver des coups de vent, des bancs de sable et des écueils. Au reste, il est sans exemple qu'un de ces patrons vénérés ait laissé perdre le bateau placé sous son invocation. Ajoutons que la pacifique flottille fait merveille dans le paysage et distrait agréablement les yeux de la monotone répétition des façades blanches, des toitures rouges et des pelouses jaunes.

» La ville de la Barra est peuplée d'environ 3000 habitants, dont les deux tiers constituent sa population sédentaire, et l'autre tiers, sa population flottante. On y compte 447 maisons[1]. Ces maisons sont vastes, bien aérées, mais généralement dénuées de confort et de meubles meublants. Toutes ont des jardins ou des jardinets mal entretenus et fort peu sarclés. Les mauvaises herbes y abondent et les serpents y sont assez communs. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y cueille des roses et des haricots. Si nous disons rose plutôt qu'œillet, et haricot plutôt que lentille, c'est que la rose à cent feuilles ou le haricot blanc ou rouge, sont la fleur et le légume qu'affectionnent le plus les deux sexes de la Barra. La rose est cultivée par la femme qui en respire le parfum et en orne sa chevelure; le haricot est cultivé par l'homme qui l'accommode au lard et le donne en pâture à son estomac. Ce mets substantiel figure chaque jour, et plutôt deux fois qu'une, sur les meilleures tables.

» Les habitants de la Barra sont exclusivement voués au commerce. Les uns le font en gros, les autres en détail. Les commerçants en gros reçoivent du Haut-Amazone du cacao, du café, du rocou, de la salsepareille, des graisses de tortue et de lamantin, des huiles d'andiroba, de copahu et autres denrées. Ces produits leur arrivent par lots minimes et sont emmagasinés par eux, en attendant qu'ils aient pu

1. L'aspect de Manaos a bien changé depuis que M. Marcoy l'a visitée. En quinze ans, cette ville s'est transformée; M. Wiener qui y a séjourné en 1881, dit que la population actuelle a 15 000 habitants. Le chiffre des maisons a décuplé; le commerce y est déjà considérable, la navigation fluviale active, les trafiquants très riches. On y trouve des comptoirs, des banques et même un théâtre où les nègres vont applaudir la représentation des miracles de Saint-Benoît, qui est leur patron préféré.

compléter le chargement d'un petit navire. Alors ils les expédient au Para, où quelques-uns de ces produits sont consommés sur place et d'autres exportés en Europe.

» Les commerçants en détail ont des caves-boutiques qui rappellent les *Tiendas-Bodegons* des villes du Pérou. Au volet extérieur de leur devanture pendent un mouchoir à carreaux, un rouleau de cordages, une botte de paille, destinés à servir d'enseigne et à attirer le regard des passants. Comme l'*olla podrida* des Espagnols, ces boutiques réunissent les choses les plus estimables et les moins homogènes. On y trouve des étoffes et du saindoux, des saucissons et des rubans, de la viande salée et des chapeaux de paille, du tafia, des souliers à clous, des légumes secs, des clous à bordage et cent autres articles d'une utilité reconnue.

» Malgré ce que nous avons pu dire en commençant du plan géométral de la Barra, de l'ondulation de sa grande rue et de ses pelouses jaunes, l'aspect de cette ville ne laisse pas d'impressionner agréablement l'individu qui l'aborde au sortir des villages du Haut-Amazone, encore plongés dans une pénombre de barbarie. Le titre de capitale de province que lui donnent les statistiques et qu'elle doit à ses maisons à miradors, à sa flottille polychrôme, au mouvement commercial dont elle est le centre, explique et justifie certain luxe de redingotes et de robes à falbalas qu'on y remarque en arrivant. A l'adoption de nos modes françaises par les bourgeois de la localité, à la chemise entière que portent les Indiens au lieu de la demi-chemise économique des villages d'en haut, on reconnaît bien vite que la sauvagerie est restée en arrière..... »

Paul Marcoy[1],

Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique

(*Tour du Monde*, 1er semestre, 1867.)

1. L'écrivain spirituel, qui a signé du pseudonyme de Paul Marcoy un des plus séduisants récits de voyage publiés par le *Tour du Monde*, est M. de Saint-Cricq, qui se repose aujourd'hui à Bordeaux de ses longues et patientes explorations dans les contrées de l'Amérique méridionale.

L'esclavage et les esclaves.

L'esclavage a été aboli en principe dans l'empire du Brésil par la loi du 28 septembre 1871; mais provisoirement, et jusqu'à l'application complète de ladite loi, cette institution subsiste dans toute sa rigueur. Les statistiques officielles accusent encore le chiffre de 1 500 000 esclaves, sur 11 millions d'habitants; plus d'un esclave sur 7 habitants!

L'Angleterre attira la première l'attention du Brésil sur la question de l'esclavage, et conclut avec l'empire, en 1826, une convention pour l'abolition de la traite des nègres. La convention ne fut pas observée, et les croiseurs anglais pendant plus de trente ans firent la chasse aux négriers brésiliens. Suivant les calculs du ministère des affaires étrangères de Londres, le Brésil a importé 325 615 noirs en neuf ans, de 1842 à 1851; en 1857, un membre du Congrès de Rio-de-Janeiro, le baron de Mana, avoua devant ses collègues, sans qu'aucun songeât à protester, que le nombre des Africains transportés au Brésil avait été jusqu'en 1851 d'environ 54 000 par an! A cette date, le gouvernement fit voter une loi qui assimilait l'importation des nègres à la piraterie; mais les fonctionnaires, les compagnies, les propriétaires, les négriers la tournèrent avec habileté ou la violèrent avec audace. Enfin, en 1871, les représentants de la nation s'accordèrent à effacer cette honte, et le principe de l'abolition de l'esclavage fut adopté à l'unanimité; on ne discuta dans les Chambres que sur l'opportunité de l'heure choisie. L'empereur, qui avait été l'instigateur le plus ardent de cette grande réforme, donna l'exemple en libérant tous les esclaves appartenant à la couronne ou personnellement à la maison du souverain.

La loi n° 2040, appelée communément au Brésil *la loi du ventre libre*, déclare libres les enfants qui désormais naîtront d'une femme esclave, et elle s'occupe d'assurer l'affranchissement par différentes mesures, afin de hâter le plus possible l'extinction de l'esclavage. Ainsi sont affranchis les esclaves appartenant aux successions en déshérence, et ceux qui sont délaissés par leurs maîtres. On a créé, en outre, un fonds d'émancipation (*fundo de emancipaçaõ*) qui dépasse déjà 10 millions, mais le gouvernement hésite à l'utiliser dans la crainte de troubler la sécurité des planteurs. La loi a pourvu au sort des enfants émancipés, en obligeant les propriétaires d'esclaves

à les garder auprès de leurs mères jusqu'à l'âge de huit ans mais les propriétaires, que la loi autorise pourtant à utilis jusqu'à la vingt et unième année le travail des enfants n libres, comptent peu sur ce concours, n'ont aucun soin d nouveau-nés, et leur négligence coupable a pour conséquen une effroyable mortalité. Enfin on a fondé, dans la province Piauhy, une colonie agricole, l'asile de San-Pedro de Alcantar où l'on recueille et où l'on élève les affranchis adultes jusqu leur majorité. En dépit des imperfections de la loi, la questi de l'esclavage est résolue au Brésil ; dans trente ou quaran ans, l'élément servile aura disparu de l'empire, et il ne reste de cette plaie sociale qu'un souvenir de honte pour ceux qui o systématiquement repoussé tout projet d'émancipation, d'honneur pour le gouvernement et le Congrès, qui ont accom pli avec désintéressement et courage ce grand acte de justi et d'humanité.

« Les provinces de Rio-de-Janeiro, de Minas-Geraes de Saint-Paul possèdent le plus grand nombre d'esclave Les propriétaires des provinces du Nord, n'en ayant pas u aussi pressant besoin pour leurs exploitations agricole s'en défont de plus en plus et les rendent aux planteurs café, qui achètent ces travailleurs à des prix très élevés[1]

» La journée des noirs, dans une *fazenda*, est longue très rude ; ils vont au travail avant le lever du soleil, n'ont généralement, dans toute la journée, qu'une heu

---

1. Le prix d'un noir varie de 3 000 à 6 000 francs et au-delà ; une plantati de café en occupe en moyenne cent cinquante ou deux cents. Le *Jornal do Co mercio*, qui paraît à Rio-de-Janeiro, donne chaque jour à ses lecteurs de grandes pages où se trouvent pêle-mêle les offres de vente, d'achat, d change pour les chevaux, les esclaves, les batteuses mécaniques, les mules, meubles, etc. M. d'Ursel cite quelques annonces prises au hasard :

« A vendre dans une maison particulière deux femmes de chambre nées da le pays, l'une de dix-neuf ans, l'autre de vingt-deux, de bonne mine, sage soumises, sachant blanchir, repasser et coudre parfaitement. Elles sont bonn à tout faire. S'adresser, etc.

» A louer une nourrice très saine et douce, mulâtresse de couleur claire, g rantie de bonne origine ; son lait est nouveau et d'excellente qualité. S'adre ser, etc.

» A vendre une vieille négresse, sachant bien faire la cuisine et bien lav Rua do general Camara, 269.

» A vendre un excellent cuisinier, de bonne figure, très doux et sans vic ni défauts. Le dernier prix à offrir est deux contos (5 000 francs.)

» A vendre cinq gentils petits nègres de sept à quatorze ans, un noir et de négresses pour le travail des champs, ainsi qu'une jolie mulâtresse, rua do Ho picio, n° 69.

repos, pendant laquelle ils prennent leur nourriture. Le ...cant labeur auquel ils se livrent ne s'arrête qu'à la nuit, dans beaucoup d'endroits, on les oblige encore au *serão*, ...vail à la lumière dans de vastes granges. Quant à leur ...urriture, elle se compose d'une pâte faite avec de la ...rine de maïs; on y joint aussi une portion de haricots ...irs; la *carne secca* (viande séchée, exportée du Sud et de Plata), leur est donnée dans certaines propriétés, deux trois fois par semaine, mais dans d'autres fort rarement. ...en est de même des distributions d'eau-de-vie et de ...bac, qui varient dans toutes les *fazendas*. Je crois qu'on ...ut évaluer en moyenne l'entretien journalier d'un esclave, ...ns une bonne et généreuse administration, à 200 reis par ...ur, soit 50 centimes.

Les dortoirs sont tantôt une succession de véritables ...ches, tantôt des salles communes meublées d'un grand lit de camp en planches; et chaque esclave étend sur ce ...de coucher une natte assez épaisse faite de joncs. Le ...stume des travailleurs consiste en une chemise et un ...ntalon de toile pour les hommes, un jupon pour les ...mmes; tous ont, en outre, un gros caban de laine des-...né à les préserver, à l'occasion, du froid et de la pluie.

Dans la plupart des grandes exploitations, on observe dimanche, ou plutôt le repos hebdomadaire; car dans le ...t d'empêcher les esclaves des *fazendas* voisines de se ren-...ntrer, les propriétaires choisissent chacun un jour diffé-...nt, qui tient lieu de dimanche à leurs noirs. Ce jour-là, ...s se reposent; accablés par les fatigues de la semaine, ...en peu d'entre eux pensent à travailler pour eux-mêmes; ...pendant le maître leur abandonne généralement, tout ...ès de l'habitation principale, un coin de terre où ils se ...tissent une cahute. Quelques-uns cultivent autour de ces ...asures du maïs, des haricots, du riz, et même du café; ...ais leur industrie la plus sérieuse m'a toujours paru con-...ister dans l'élevage des poules, qui partagent avec eux ...urs cases, et qu'ils mangent ou vendent suivant les ...oins du moment.

Une sorte de hiérarchie administrative distribue et

surveille le travail ; l'autorité passe donc du *senhor* à son *administrador* et de celui-ci aux *feitores* armés du fouet traditionnel, véritables chefs d'escouade, le plus souvent esclaves eux-mêmes. La discipline est sévère et dispose d'un véritable arsenal de châtiments ; les plus simples consistent dans la privation d'eau-de-vie et de tabac, ou dans l'application de la *palmatoria*, manche court, armé à son extrémité d'une rondelle de bois, avec laquelle on frappe sur la main que doit présenter le coupable. C'est là une correction légère destinée aux femmes et aux enfants. Il y a ensuite la verge à plusieurs bouts plombés ; on l'applique, en nombre de coups proportionné à la faute, indistinctement sur le dos du coupable de l'un ou de l'autre sexe.

» Le *tronco de pes* est un instrument de punition destiné à maintenir l'esclave couché par terre, sur le dos, sans qu'il puisse remuer les jambes ; à cet effet, deux ouvertures sont pratiquées dans une planche dont la partie supérieure est mobile, et la partie inférieure fixée au sol. L'homme a en quelque sorte les chevilles encastrées dans cet étau, et ne tarde pas à souffrir d'un engourdissement pénible qui devient de plus en plus douloureux. Le supplicié reste parfois dans cette position des journées et des semaines entières, enfermé dans quelque réduit à peu près sans air et sans lumière. En règle générale, toutefois, il est détaché pendant le jour, et envoyé comme les autres au travail. Au nombre des fautes punies le plus sévèrement, les tentatives de fuite sont classées en première ligne. Cependant, les exemples d'esclaves fugitifs sont fréquents, quoique le sort de ces malheureux soit des plus tristes. Traqués hors de tous les lieux habités, ils n'ont d'autre ressource que d'errer dans les bois, d'où ils s'échappent la nuit pour vivre misérablement de vols et de rapines. Ces fuyards s'appellent *quilombos,* ils sont un dangereux voisinage pour les gens paisibles ; parfois ils se réunissent et forment une redoutable bande de brigands, que la police hésite à affronter. Mais le vagabond finit toujours par se faire reprendre, car la loi punit sévèrement celui qui lui donne un refuge ; il entre alors dans une période cruelle

d'expiation, et pendant de longues années, il porte, même en travaillant, soit une chaîne aux pieds, soit un anneau de fer au cou. J'ai rencontré maintes fois des esclaves ayant le visage couvert d'un masque de fer, prudemment cadenassé ; cette précaution était prise dans le but de les empêcher de manger de la terre, moyen de destruction employé par quelques-uns d'entre eux pour mettre fin à leur exécrable existence....

» ..... Cependant l'esclave ne travaille pas uniquement sous l'action du fouet, et on le stimule aussi par la récompense. Souvent, lorsqu'il accomplit bien sa tâche ou qu'il la dépasse, son zèle se trouve rémunéré par une petite gratification pécuniaire. Il paraît que, par un travail assidu, il peut arriver à un chiffre d'économies considérable, soit environ 125 000 reis, ou un peu plus de 300 francs par an. Mais généralement cet argent, aussitôt reçu, a disparu dans l'acquisition de *cachaça* (eau-de-vie de canne), ou d'une foule d'inutilités. Ces dépenses leur sont d'autant plus faciles que les planteurs ont d'ordinaire dans leur *fazenda* même une *venda*, ou boutique, fournissant tout ce dont les noirs peuvent avoir besoin, et où, suivant sa générosité, le *senhor* leur vend toute espèce de marchandises, soit au juste prix, soit de façon à s'assurer de ce côté un certain bénéfice.....

» ..... Après avoir essayé de dépeindre l'esclavage sous son côté rigoureux, je manquerais d'exactitude en ne disant pas aussi combien, dans beaucoup de *fazendas*, l'esclave est heureux, et jouit même d'un bien-être et d'une sécurité dont plus d'un travailleur européen serait jaloux.... Le lien existant entre le maître et son esclave, est d'une nature bizarre et difficile à définir ; c'est peut-être un sentiment du genre de ceux qui unissent l'un à l'autre l'homme et les animaux destinés à l'aider dans son travail, et partageant pour ainsi dire son existence. »

Comte Charles d'URSEL[1],
Sud-Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

1. M. d'Ursel (Charles, comte de) né en 1843, secrétaire d'ambassade belge.

On a souvent constaté que l'esclave devenu libre cesse de travailler. Le nègre vit de peu; et quelques fruits recueillis sur ce sol qui en produit en abondance et sans culture suffisent à sa nourriture quotidienne. Le *far niente* est pour lui l'idéal et la paresse le conduit à l'ivrognerie. Aussi la loi de 187[illegible] a-t-elle ouvert au Brésil une crise agricole; les blancs ne peuvent travailler sous le soleil des tropiques, et le moment viendra où les noirs ne travailleront plus. Le gouvernement se préoccupe de suppléer à l'insuffisance de la main-d'œuvre. Il fonde des colonies, cherche à attirer des émigrants; mais le triste sort des établissements allemands du Mucury ne semble pas fait pour encourager les étrangers. Le gouvernement a pris la résolution d'aller chercher en Chine les travailleurs qui font défaut à l'empire, et il a demandé aux Chambres des crédits pour les frais de mission d'un agent chargé de négocier avec la cour de Pékin l'importation de coolies au Brésil. Ce projet a rencontré dans le Congrès une vive opposition, mais le président du conseil des ministres, M. de Sinimbre, a répondu victorieusement aux objections et obtenu gain de cause. John Chinaman repoussé de San-Francisco, trouvera peut-être dans les fazendas brésiliennes le libre et fécond emploi d'une activité que ne rebutent ni le climat, ni les hommes.

Productions du Brésil.

Le Brésil est un pays essentiellement agricole, dont la fertilité est peut-être unique au monde. Cet immense empire qui possède un développement de côtes de plus de 7 000 kilomètres et des ports capables d'abriter tous les navires de l'Europe, semble avoir été créé pour approvisionner de matières premières et de produits naturels les autres contrées du globe.

« En raison du climat et de la situation géographique, les zones végétales n'y sont pas aussi marquées que celles d'autres contrées; cependant il ne serait pas impossible de diviser le territoire de l'empire, sous le rapport agricole, en trois grandes régions. La première s'étendant des fro[illegible]

a géré pendant dix-huit mois la légation de Belgique à Rio-de-Janeiro. [illegible] 1876, il fut chargé de l'inspection des consulats belges dans l'Amérique du S[illegible] Il a résumé ses observations dans l'ouvrage plein de finesse et d'esprit, intit[illegible] *Sud-Amérique*.



Vue du couvent de Notre-Dame de Bon-Voyage dans la baie de Rio-de-Janeiro.

tières de la Guyane jusqu'à Bahia, le long des grands fleuves, est spécialement caractérisée par les produits sauvages de la forêt : caoutchouc, cacao, vanille, salsepareille et une variété infinie de gommes [1], de résines, d'écorces, de fibres textiles, encore inconnues au commerce des deux mondes, et auxquelles il serait très facile d'ajouter les épices dont le monopole appartient aux îles de la Sonde. La seconde région, de Bahia à Santa-Catharina, est celle du café. La troisième, de Santa-Catharina à Rio-Grande do Sul inclusivement, en y ajoutant les hauts plateaux de l'intérieur, est celle des céréales, et, en connexion avec leur culture, de l'élevage du bétail. Le riz, qui vient facilement dans tout le Brésil, et le coton, qui partout donne de belles récoltes, relient ensemble ces trois zones ; le sucre et le tabac comblent les lacunes et complètent l'enchaînement. Une chose importante à laquelle on n'a pas assez songé, c'est la mise en rapport des terrains de la chaîne des Orgues, de la Serra do Mar et de la Serra do Mantiqueira. Sur ces hautes terres pourraient venir tous les produits des contrées chaudes appartenant à la zone tempérée, et Rio-de-Janeiro pourrait recevoir chaque jour des montagnes qui s'élèvent dans son voisinage immédiat, tous les légumes et tous les fruits de jardin qu'il tire, en petite quantité et à grands frais, des provinces riveraines de la Plata. Les pentes de ces serras pourraient être aussi converties en plantations de *cascarilla* (arbre à quinquina), et, comme la production de la quinine diminuera infailliblement tôt ou tard par la dévastation des *cinchonées* [2] sur les bords des hauts affluents de l'Amazone, il serait très important d'introduire cette culture largement dans les hautes montagnes qui entourent Rio. »

M. et Mme AGASSIZ,
Voyage au Brésil, trad. de Vogeli, abrégé
par J. Belin de Launay.
(Paris, Hachette, 1872, in-18.)

1. Les gommes élastiques se tirent principalement de la province la plus septentrionale, du Para, limitrophe de la Guyane, et vont en Angleterre ou aux États-Unis.
2. Tribu comprenant la famille des rubiacées où se trouvent les arbres qui donnent le café et le quinquina.

Le sucre a été longtemps la grande source de revenus au Brésil; mais la production de cette denrée est en décadence, et les plantations de cannes ont fait place dans un grand nombre de districts à celles des caféiers. De mauvais procédés de fabrication, des habitudes de fraude inqualifiables, une négligence incroyable des propriétaires ont valu au sucre brésilien une détestable réputation sur les marchés étrangers. A la Plata, pays limitrophe, on fait venir le sucre du Pérou. En 1865, l'exportation de ce produit était encore de 6 136 quintaux; en 1875, elle était tombée à 1 317.

Et pourtant tout le sol de l'empire se prête merveilleusement à la culture de la canne; les provinces où elle est le plus répandue sont celles de Bahia, de Pernambuco, d'Alagoas, de Sergipe et de Rio-de-Janeiro. Un document officiel, publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Philadelphie en 1876, dit que « dans la province de Matto-Grosso, la canne se développe tellement sur le bord des rivières, qu'il est souvent nécessaire d'émonder les plantations, afin de combattre cette exubérante production. On y voit des champs de cannes qui ont quarante années d'existence, et qui conservent une vigueur suffisante. » Le gouvernement a tenté de porter remède au mal. Pour favoriser l'établissement d'usines pourvues des moyens de fabrication les plus perfectionnés, l'État ou les provinces garantissent un intérêt de 7 % aux capitaux engagés dans la construction de ces usines, et soumettent en échange les exploitants à certaines obligations en faveur de l'agriculture ou de l'instruction primaire. La Compagnie française des ateliers de Fives-Lille a entrepris la création de cinq usines de ce genre dans les districts de Pernambuco et de Bahia.

Dès la fin du dix-huitième siècle, quand le coton devint une matière première de haute importance pour l'industrie anglaise, le Brésil devint naturellement le principal pourvoyeur des marchés de la Grande-Bretagne. Malgré la formidable concurrence des États-Unis qui, par l'extraordinaire bon marché de leurs produits, rendirent toute compétition impossible, le Brésil persista, et sa production annuelle ne se ralentit pas. Lorsqu'éclata la guerre de sécession dans les États-Unis, en 1861, et que les marchés du Sud se fermèrent, le Brésil se trouva tout préparé à donner une impulsion considérable à la culture d'un produit recherché alors comme le pain en temps de famine. Des provinces entières, où jamais un pied de coton n'avait été planté,

en fournirent à l'Europe des quantités énormes; deux lignes de navigation à vapeur, établies entre Liverpool, Céara-Parahyba et Saint-Paul, prospérèrent, grâce au fret payé par le coton. A l'Exposition universelle de Paris, en 1867, un prix spécial fut décerné à l'empire qui, en approvisionnant le marché européen d'une matière première indispensable, avait contribué à l'affranchir de l'ancien monopole des Etats-Unis.

L'année 1868 marque l'apogée de cette fortune inespérée. Depuis cette époque, la culture du coton a cessé d'être florissante; les produits des Etats-Unis et de l'Egypte, dont les ports d'exportation sont de dix et quinze jours plus rapprochés des marchés anglais, font aux cotons brésiliens une rude concurrence.

L'exportation de l'empire s'élevait, en 1869, au chiffre de 3292000 kilogrammes; il n'était plus en 1875 que de 220000 kilogrammes. On comprend le découragement et les déceptions des planteurs. « Comme je rentrais à cheval avec » l'*administrador* (directeur de la plantation), écrit le comte » d'Ursel, il m'énumérait complaisamment les qualités des » différentes plantations que nous parcourions. « Ceux-là, me » disait-il en me désignant de magnifiques caféiers, sont de » bons serviteurs; ils ont trente ans, et rapportent chacun un » demi-arrobe (8 kilogrammes)..... Voilà la vraie richesse du » Brésil! » Et comme nous traversions en ce moment une » plantation de coton, dont les capsules entr'ouvertes lais» saient échapper leurs flocons blancs comme neige, il en dé» capita avec colère quelques branches du bout de sa cravache, » voulant témoigner par là du peu de cas qu'il faisait de ces » produits. »

Parmi les plantes d'une prodigieuse variété qui couvrent le sol du Brésil, il en est une essentiellement indigène, très semblable au coton, qui est appelée, suivant M. d'Ursel, à causer une véritable révolution dans l'industrie manufacturière du pays. C'est le *cipo-seda*, ou liane-soie, plante textile, dont la fibre d'une blancheur admirable et d'une grande résistance, expérimentée en Belgique et en Angleterre, est estimée déjà presque à l'égal des cotons de belle espèce. Le *cipo-seda* croît en très grande abondance dans les régions éloignées des côtes, sur les rives du Rio Doce, dans le district de Santa-Barbara et la province de Minas, là où l'industrie indigène a des chances de développement, loin des importations de la concurrence étrangère.

La principale richesse agricole du Brésil réside actuellement dans ses plantations de café. Les immenses domaines des *fazendeiros*, dirigés par leurs ingénieurs et *administradores*, surveillés par les *feitores*, et cultivés par les esclaves, ont fourni à l'exportation, en 1878, 226 millions de kilogrammes, valant plus de 318 millions de francs, c'est-à-dire plus de la moitié des exportations générales.

Sans parler des mines de diamant et d'or de la province de Minas-Geraes, le sol brésilien contient des gisements de houille assez abondants dans la province de Santa-Catharina et sur les rives du Rio Benito. Les mines de fer existent partout dans les districts de Maranhao, Sao-Paulo, Minas-Geraes ; elles sont si riches qu'elles pourraient « fournir du fer pendant des siècles à la consommation du globe entier sans que leur rendement diminuât d'une manière appréciable. » Ces mines ne sont pas encore exploitées ; c'est l'Angleterre qui fournit au Brésil presque tout le charbon qui s'y consomme !

Une plantation de café : la fazenda de Sete-Quedas.

« La *fazenda* proprement dite, c'est-à-dire le corps de logis principal, se compose d'une vaste maison à un étage, sans architecture et sans élégance ; là se succèdent de grandes salles, dont le plus souvent quelques fauteuils à bascules et des chaises en jonc forment tout le mobilier. Derrière ce bâtiment établi sur un point culminant, sont rangés les magasins où s'entassent les récoltes, et tout autour les séchoirs, grands carrés de vingt à trente mètres de côté, sur lesquels on étale les baies fraîches du café pour les faire sécher au soleil. A droite, on aperçoit les hangars abritant les machines qui, toutes mises en mouvement par une forte chute d'eau, sont destinées, soit à soulever les pilons qui opèrent la décortication, soit à mouvoir la scierie dont l'usage est indispensable pour débiter les arbres de la forêt voisine. A gauche s'étendent les dépendances, c'est-à-dire les habitations des esclaves; et plus loin, sur le versant de la colline, on remarque une agglomération pittoresque de pauvres cabanes entourées de jardinets. Ce coin de terre

est abandonné aux esclaves; ils y contruisent de modeste réduits, où ils vont jouir des heures de liberté qui leur sont accordées de temps à autre. A cinq cents mètres de là, o aperçoit le village où notre hôte vient de faire un essai d colonisation.

» L'œil du maître peut donc surveiller tout, et c'est là caractère distinctif de ces établissements; rien n'y est sa crifié à l'agrément, au luxe, ni même à la fraîcheur; tout est aménagé en vue de l'utile. L'aspect général manque gaieté, et cependant, avec un peu de goût et une faible de pense, on pourrait rendre ces habitations élégantes et con fortables. Mais si le bien-être du planteur est négligé, moins des soins minutieux sont-ils apportés aux opératio délicates et multiples par lesquelles il fait passer sa récol dans la période qui sépare la cueillette de la vente. Nous nous doutons guère, en effet, en dégustant en Europe u tasse de café, de toutes les manipulations auxquelles o été soumises les graines avant d'arriver jusqu'à nous!

» Le fruit du caféier est renfermé dans une espèce poche dure et rouge ressemblant à une cerise; il consiste deux grains juxtaposés. Une fois cueilli, on le jette dans bassin pour imbiber d'eau son enveloppe; puis on l'éta sur des séchoirs, où il est fréquemment retourné pour re voir sur toutes ses faces les rayons du soleil. Lorsqu'il bien séché et que l'enveloppe est crevassée et racornie so l'action de la chaleur, il passe sous les pilons qui produis la décortication. Puis un tamis vivement agité par un mo vement de va-et-vient sépare la pulpe du grain; celui reste encore recouvert d'une mince pellicule que l'on enlè à son tour au moyen d'un second tamis exposé à une fo ventilation; l'enveloppe légère, chassée au dehors, sert base dans la suite à un excellent engrais. Enfin les grai sont jetées dans un gros tube destiné à les séparer méca quement en trois grosseurs différentes. On économise ai un immense travail de main-d'œuvre, ce qui n'empêche cependant les esclaves, spécialement chargés de ce so d'épurer de nouveau chaque tas. En réalité, gros et pe grains sont de même qualité, puisqu'ils proviennent

ême arbre ; mais il paraît que leur valeur commerciale
ffère, car les petits grains ressemblent à ceux du café
oka, et sont « vendus sous cette dénomination » sur les
archés de l'Europe. On boit donc, dans le monde entier,
e quantité énorme de café d'Amérique que l'on trouve
ille fois meilleur parce qu'on le croit africain[1]. Il est re-
ettable que ce produit si important du Brésil n'ait pas
core obtenu toute la faveur qu'il mérite : malheureuse-
ent, au lieu de chercher à convaincre les consommateurs
r l'évidence, la plupart des planteurs ou exportateurs
ésiliens se servent encore de singuliers subterfuges ; ainsi,
e grande partie de leur café est vendu aux Etats-Unis ;
ais pour l'écouler plus facilement, ils font subir aux
aines une opération appelée « brunissage », qui consiste
les rouler sur elles-mêmes pendant un certain temps, de
çon à leur donner une teinte lustrée..... En quoi la qualité
agne-t-elle ? En rien absolument, et pourtant cette petite
ération fait, dit-on, vendre ce produit beaucoup plus cher.
Quoi qu'il en soit, le café ainsi préparé est mis en sac et
sé par arrobes de seize kilogrammes, dont la valeur mar-
ande est en moyenne de dix mille reïs (23 fr. 50)[2].

1. Les renseignements fournis par d'autres voyageurs sont absolument con-
es aux observations de M. le comte d'Ursel sur le démarquement interna-
al des cafés brésiliens. « Grâce à leur persévérance et aux conditions favo-
ables résultant de la constitution du sol, écrit M. Agassiz, les Brésiliens ont
btenu une sorte de monopole du café. Plus de la moitié de ce qu'on en con-
mme dans le monde est de provenance brésilienne. Et cependant le café
u Brésil a peu de réputation ; il est même coté à un prix inférieur. Pourquoi ?
Simplement parce qu'une grande partie des meilleures sortes produites dans
s *fazendas* brésiliennes est vendue sous le nom de Java, de Moka, de Mar-
inique ou de Bourbon. Presque tout le café vendu sous ces dénominations,
uelquefois même sous celle de Java, provient du Brésil, et le soi-disant
Moka n'est le plus souvent rien autre chose que les petits grains ronds des
aféiers brésiliens, cueillis à l'extrémité des branches et soigneusement
triés. » — M. W.-G. Palgrave (*Une année dans l'Arabie centrale*, trad. J.
n de Launay) écrit : « La meilleure est celle qui se récolte dans l'Yémen
t qu'on connaît dans le commerce sous le nom de moka ; mais je me hâte
d'ajouter qu'il n'en parvient pas une seule graine sur nos marchés. » — Au
e denrée, paraît il, ne se prête plus facilement à la falsification. Les prépa-
eurs les plus habiles font sortir de la même balle du café vert, jaune, rouge,
ag, à cassure lisse, rugueux, de toute nuance et de toute dimension. Le
ommateur, accoutumé à telle forme ou à telle nuance, est toujours dupe de
métamorphose ; mais malheur au fournisseur, s'il avoue que son café est de
venance brésilienne !

2. Le café, qui se vend 5 francs le kilo à Paris, n'atteint pas à Rio le prix
1 fr. 80 (et même en tenant compte du cours actuel du change, 1 fr. 39),
à être embarqué. Les Etats-Unis absorbent plus de la moitié de la produc-

» Le propriétaire de *Sete-Quedas*, nous dit qu'en compta largement les frais que lui coûtent annuellement l'entretie de sa *fazenda*, de ses machines, la nourriture de ses ce travailleurs ainsi que le transport des denrées, le total d ses dépenses ne s'élève pas à plus du cinquième des recette son bénéfice net par arrobe de café est alors de 8000 rei soit 22 fr.; et comme il récolte en moyenne, sur ses de cent mille pieds de café, vingt mille arrobes, il se crée u revenu annuel d'environ un demi-million de francs, q lui assure un avenir paisible et à l'abri du besoin. »

Comte Charles d'URSEL,
Sud-Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

La région diamantifère et l'extraction du diamant.

« Lorsque après avoir franchi la Cordillère maritime q borde la baie de Rio-de-Janeiro et traversé la riante vall du Parahyba en suivant la route d'Ouro-Preto, on abor les premiers échelons de la chaîne d'Espinhaço, la végéta tion commence à changer d'aspect. La flore des tropiqu disparaît peu à peu devant des espèces nouvelles. Plus o s'enfonce dans l'intérieur, plus le paysage devient sévèr

» Le *capim gordura*, espèce de graminée parasite qui fait désespoir de l'agriculteur, a remplacé la forêt vierge. toutes parts ces terres bouleversées et à physionomie stér indiquent un sol où a passé la dévastation. Si, prenant droite, on s'achemine vers la ville de Tijuco, la contrée p raît encore plus triste. Ici les montagnes ne sont plus q des pitons aigus et escarpés, la nature devient franchem sauvage et nue. On dirait que le soleil est impuissant à f conder cette terre. Il n'en est rien cependant, et jadis ce même argile rougeâtre était couverte d'une riche et plant reuse végétation. Malheureusement il y a près de de

tion de l'empire ; en Europe, Hambourg, Southampton, le Havre, Lisbon Marseille, Bordeaux et Anvers sont les principaux ports d'importation.

ècles que les *conquistadores*[1] ont porté le feu dans ces asses épaisses afin de pouvoir mieux fouiller les entrailles u sol. Ces pics décharnés renfermaient dans leurs flancs s cailloux diaphanes qui, taillés par l'industrieuse Hol-ande, forment les plus précieuses parures des femmes. Les uisseaux qui descendaient de ces collines roulaient dans urs sables des pépites d'or. Tout ce pays si âpre et si iste, c'est l'ancien *Eldorado* brésilien, c'est la province lèbre qui porte encore aujourd'hui le nom significatif de inas-Geraes (mines générales).

» ..... La tradition veut que, vers 1729, un certain Ber-ardo Fonseca Lobo ait le premier soupçonné la véritable ature des pierres qu'il avait découvertes dans le Serra do rio (montagne du froid), contrée montueuse enclavée dans partie la plus escarpée de la province de Minas-Geraes, qui devait bientôt devenir si célèbre sous le nom de *istrict des diamants.* »

Le gouverneur de la province envoya à Lisbonne quelques hantillons de ces « cailloux transparents. » Les gens de la ur les firent examiner par les bijoutiers d'Amsterdam, qui onnurent en eux de vrais diamants. Un nouveau courant émigration se porta vers la terre promise. Les mineurs eux-êmes désertaient les terrains aurifères pour aller « cueillir brillant ». Mais le roi de Portugal déclara les diamants pro-iété de la couronne, et limita l'exploitation confiée à une mpagnie privilégiée[2]. La contrebande fut punie des peines les

1. Ce nom de *conquérants* a été donné aux chefs des expéditions dirigées par Espagnols dans le Nouveau-Monde après la découverte de Colomb. Cortez, boa, Pizarre, Almagro, Orellana furent les plus fameux de ces aventuriers ouvrirent à l'avidité castillane les mystérieux et merveilleux pays de l'or *rado*.

2. De 1730 à 1739, le roi du Portugal concéda le droit d'exploitation moyen- une capitation payée d'après le nombre de travailleurs employés. De 1759 772, les gisements furent livrés à de véritables fermiers généraux qui pour plupart y gagnèrent des fortunes royales. L'un d'eux, Francisco Fernandez iveira, après avoir restitué à Pombal onze millions, laissa à ses heritiers eurs quartiers de Lisbonne et de Rio-Janeiro, et plus de vingt fermes im-ses au Brésil. De 1772 à 1793, le roi du Portugal fit exploiter les terrains son propre compte. Le gouvernement brésilien a conservé à peu près les es règlements. M. Gorceix estime que de 1772 à 1793, le trésor royal reçut 17 carats, soit 58 000 environ par an. Il faut compter au moins autant pour et la contrebande. La production annuelle en chiffre rond aurait donc été 000 carats.

plus terribles; mais les *contrabandistas* imaginèrent les rus-
les plus extraordinaires pour tromper la surveillance des in-
specteurs (*feitores*).

« La contrebande est d'autant moins facile que l'admi-
nistration prend les précautions les plus minutieuses à
l'égard des nègres chargés de l'extraction. L'opération se
fait sous des hangars dans lesquels sont disposés plusieur
rangs de petits canaux, légèrement inclinés et évasés vers
bas. Une rigole amène l'eau à la partie supérieure, c'est
que se tient le noir. Des sièges élevés sont occupés par le
feitores. Chacun d'eux a sous sa surveillance une escouad
de huit esclaves. Vient-on à leur parler, ils doivent répondr
sans détourner la tête. Une sébile où l'on dépose les dia
mants, un pot rempli de tabac en poudre, complète
l'ameublement. Ce pot de tabac est loin d'être, comme o
pourrait le croire, un objet de luxe. La monotonie d
travail, jointe à la chaleur du climat et à l'action débilitant
de l'eau, porte facilement au sommeil. Une pincée pris
propos réagit contre ces influences soporifiques et stimul
l'activité des nègres et la vigilance des *feitores*. Dès que
signal appelle les travailleurs à l'ouvrage, chaque esclave
rend au canal qui lui est assigné, portant un panier d
cascalhao (terre diamantifère). Il jette le *cascalhao* dans
canal, et ouvre la rigole à l'aide d'un tampon. En mêm
temps ses bras remuent fortement tout ce mélange d'argil
de sable et de cailloux; l'eau dissout les parties terreuses
les entraîne avec elle. Trouble au commencement de l'op
ration, elle s'éclaircit peu à peu, et finit par reprendre
transparence. Il ne reste plus alors que le gravier au fond d
canal. C'est à partir de ce moment que l'extraction propr
ment dite commence. Le noir arrête l'eau, rejette les gr
cailloux, et cherche minutieusement dans le sable les pierr
précieuses qui peuvent s'y trouver. Dès qu'il en rencont
une, il bat des mains pour annoncer sa découverte et
porte au *feitor*. Celui-ci l'inscrit sur son registre apr
l'avoir pesée, et la dépose dans la sébile. Si la pierre trouv
atteint le poids d'un octave (17 karats 1/2), l'esclave e

…is solennellement en liberté et reçoit un vêtement neuf. …es cas sont rares ; ils ne se présentent guère plus de deux …trois fois dans l'année. Diverses primes sont affectées



Lavage du diamant au Brésil.

…diamants d'un poids inférieur ; la dernière de toutes …siste en une simple prise de tabac.

…Afin d'éviter autant que possible les tricheries des noirs, …ne leur permet de porter qu'une toile de coton autour

des reins, sans poche et sans doublures; quelques-uns mêm vont dans la saison chaude entièrement nus. Malgré ce lux de précautions, il en est toujours qui trouvent moyen d tromper la surveillance de leurs gardiens : ce sont eux qu alimentent d'ordinaire le commerce des contrebandiers. O connaît l'histoire de cet intendant qui, ne croyant pas à un aussi grande dextérité de la part des noirs, voulut un jou en avoir le cœur net, et promit la liberté à l'un d'eux, s'i parvenait à dérober en sa présence un diamant caché dan un monceau de *cascalhao*. On pense bien que l'offre fu acceptée. L'esclave se mit immédiatement à l'œuvre, tandi que le Portugais, placé en face de lui, suivait tous ses mou vements. A la fin, celui-ci s'impatientant et croyant déj triompher, demanda au noir s'il s'avouait vaincu. — *Senhor*, répondit gravement l'Africain, si l'on peut compte sur la parole des blancs, je suis libre. — Et tirant en mêm temps une pierre de sa bouche, il la montra à l'intendant.

Adolphe d'Assier,
Le Brésil contemporain.
(Paris, in-8°, 1877, Durand.)

M. Gorceix, qui a visité récemment les mines diamantifè du Brésil, a fait sur ce sujet à l'Association scientifique France une conférence à laquelle nous empruntons les déta suivants : « Les points où le diamant a été et est enco » exploité au Brésil sont nombreux. On le trouve dans » provinces de Bahia, Goyaz, Matto-Grosso, Parana et surto » Minas-Geraes. Sauf dans cette dernière province et da » celle de Bahia, ils ne donnent plus lieu qu'aux travaux is » des orpailleurs du diamant, les *garimperos* du Brésil, » vont, avec une grande sébile de bois à la main, laver » sables des cours d'eau. A Minas-Geraes, les principa » exploitations sont groupées autour de la ville de Diama » tina, véritable capitale des terrains diamantifères, sit » presque sur le méridien de Rio-de-Janeiro, à 800 kilomèt » environ de la côte. D'autres districts comme ceux de » gagem, Abaété, Grão-Mogol, Cocoès, fournissent aussi » petite quantité de diamants. » M. Gorceix démontre que premiers diamants ont été trouvés dans le gravier des ru seaux (*cascalho*) ; mais depuis quelques années, on a l'écou

des gisements nouveaux dans le lit même des ruisseaux. Ce sont des cavités rondes ou « *marmites de géants* », des « *caldeiroés* » produits sur le fond des rivières par le frottement des remous. Les chercheurs de diamants construisent sur la rivière un barrage en pierres, et au moyen d'un goulet et d'un canal en planches, détournent l'eau le long d'une des rives ; puis ils creusent la partie du lit desséchée, enlèvent les sables stériles et se hâtent de mettre au jour les précieux graviers du *caldeiroés*. Les belles trouvailles sont peu fréquentes. « En général, » les diamants du Brésil sont peu volumineux ; ceux de 15, » 10 carats sont rares ; seule, l'Etoile du Sud, trouvée à l'ouest » de la province, dans les gisements de Bagagem, mérite » d'être citée. Ce diamant brut pesait 254,5 carats ; après la » taille, son poids a été de 125 carats. En 1880, la production » totale du Brésil n'a guère dépassé 16 kilogrammes, 80 000 ca- » rats environ. Pendant ce temps, les mines du Cap ont » fourni 2 millions de carats : mais comme éclat, comme » beauté, les diamants du Brésil ont une supériorité bien mar- » quée, qui les fait souvent considérer comme des brillants » anciens provenant de l'Inde. » (*Les diamants et les pierres précieuses du Brésil*.

(*Revue scientifique* du 6 mai 1882.)

3° BIBLIOGRAPHIE

AGASSIZ (M. et Mme). *Voyage au Brésil* (traduction de Vogeli). — (Paris, 1869, in-8°, Hachette.) — LE MÊME, *Abrégé par J. Belin de Launay*. — (Paris, 1872, in-18, Hachette.)
ASSIER (Adolphe d'). *Le Brésil contemporain*. — (Paris, 1867, in-8°, Durand et Lauriel. (*Publ. dans la Revue des Deux-Mondes*, 1863-1864.)
BATES. *The naturalist on the river Amazon*. — (London, 1864.)
BARIL (Cte de la Hure). *L'Empire du Brésil*. — (Paris, 1862, in-8°, Sartorius.
BIARD (F.). *Deux années au Brésil*. — (Paris, 1862, in-8°, Hachette.)
BIARD (F.). *Voyage au Brésil*. — (*Tour du Monde*, 1er semestre 1861.)
CARREY (E.). *Huit jours sous l'Equateur*. — (Paris, 1873, 3 vol. in-18, Lévy.)
CASTELNAU (F. de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*. — (Paris, 1850-52, 6 vol. in-8°, Bertrand.)
DEBRET (J.-B.). *Voyage pittoresque et historique au Brésil*. — (Paris, 1839.
DENT. *A year in Brazil*. — (London, 1886.)
DURAND (Abbé). *Essai sur l'orographie du Brésil*. — (Lille, 1874, in-8°.)
DUTOT (S.). *France et Brésil*. — (Paris, 1857, in-8°, Guillaumin.)
FLETCHER et KILDER. *Brazil and the Brazilians*. — (In-8°, London, 1879.)
GABRIAC (Cte de). *Promenade à travers l'Amérique du Sud*. — (Paris, 1868.)
GAFFAREL (P.). *Hist. du Brésil français au seizième siècle*. — (Paris, 1878, in-12.)
KELLER. *The Amazon and Madeira rivers*. — (London, 1874.)
LIAIS (Emm.). *Climat, géologie, faune et botanique du Brésil*. — (Paris, 1872, in-8°, Garnier.)
MARCOY (Paul). *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du Sud*, — (Paris, 1868, 2 vol. in-8°, illustrés, Hachette.)

ORTON. *The Andes and the Amazon.* — (New-York, 1876.)

PEREIRA DE SILVA. *Situation sociale, politique, économique, de l'empire Brésil.* — (Paris, 1865, in-8°.)

PFEIFFER (Mme IDA). *Le premier voyage d'une femme autour du monde* (Paris, in-18. Hachette.)

PRADEZ (Ch.). *Nouvelles études sur le Brésil.* — (Paris, 1872, in-12. Thor

ROBIANO (Cte DE). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — Paris, 18 in-18, Plon.)

SAINT-HILAIRE (Aug. de). *Voy. dans l'int. du Brésil.* — (Paris, 1830-51, 3 v in-8°.)

SAINT-ADOLPHE. *Dictionnaire géogr. du Brésil.* — (2 vol. in-8°, Paris, 18

SCULLY. *Brazil, its provinces, and Chief cities,* etc. — (London, 1868.

SELYS-LONGCHAMPS. *Notes d'un voyage au Brésil.* — (Bruxelles, 1875.

SMITH. *Brazil, the Amazon,* etc. — (Londres, 1880.)

SUZANNET (Cte de). *Souvenirs de voyages; le Brésil.* — (Paris, in-8°. Dentu

URSEL (Cte Ch. de). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.

WALLACE. *Travels on the Amazon and Rio-Negro.* — (London, 1870.

ALLAIN (E.). *Statistique du Brésil.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, août 18

BARROS (Morize). *Voyage de la corvette Belmonte dans les Amazones.* (*Revue maritime et coloniale,* novembre 1864.)

BÉRENGER (P.). *Le Brésil* en 1789. — (*Revue des Deux-Mondes*, 1880.

COMMENGE (Émile). *Rio Janeiro.* — (*Revue géog. int.*, 1877, n° 17.

DEBIDOUR. *État du Brésil au commencement du dix-neuvième siècle.* — (*Re politique et littéraire,* 10 mai 1879.)

DURAND (Abbé). *Articles sur l'Amazone, le Rio-Negro, la Madeira, Indiens, l'esclavage,* etc. — (*Bulletin de la Société de géographie,* 1869, 18 1873, 1874, 1875.)

FEUILLERET (Henri). *Le chemin de fer des Andes et le canal amazonien.* (*Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux,* 1876, 1.

GAFFAREL (P.). *Le Chevalier de Villegagnon au Brésil.* — (*Revue polit.*, 18

GORCEIX (H.). *Les exploitations de l'or et la province de Minas-Geraes.* (*Bulletin de la Société de géographie,* novembre 1876.)

GORCEIX (H.). *Diamants et pierres précieuses du Brésil.* — (*Revue scient.*, 18

GOURDAULT (Jules). *Le chemin de fer du Haut-Madeira.* — *Revue des De Mondes,* 1er mai 1875.)

GRAVIER (G.). *Le sauvage du Brésil.* — (*Revue géographique internationa* novembre 1878, avril 1879.)

KELLER-LEUZINGER (Franz). *Voyage d'exploration sur l'Amazone.* — *T du Monde,* 1874.)

LOUA. *L'esclavage au Brésil.* — (*Économiste français,* 1877, n° 1.)

MOURE (Am.). *Les Indiens de la province de Mato-Grosso.* — (*Bulletin de Société de géographie.* 1860. Paris, 1862, in-8°, Bertrand.)

MULHALL (G.). *Les colonies allemandes au Brésil.* — (*Revue maritime coloniale,* 1874.)

REY (Ph.). *L'esclavage au Brésil.* — (*Revue géographique internation* mars-décembre 1880.)

REYES (Raphaël). *Le fleuve des Amazones et ses affluents.* — (*Bulletin de Société de géographie,* août 1876.)

VARNHAGEN (de). *Examen de quelques points de l'histoire géographique Brésil.* — (*Bulletin de la Société de géographie,* 1858, t. 1er.)

CHAPITRE VIII

PARAGUAY

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république du Paraguay est presque en entier renfermée dans une presqu'île formée par le *Parana* et le *Paraguay* ; au nord, à l'est et au sud, le *Rio Apa*, le *Rio Estrella*, la sierra *Amanbaya* et le cours du *Parana* la séparent du Brésil et de la république Argentine ; à l'ouest, le *Pilcomayo* et le *Paraguay* l'isolent de la république Argentine.

Situation astronomique — 22° et 27° 30′ de lat. S. ; 61° et 57° de long. O.

Climat. — La température est généralement chaude (moyenne de chaleur + 23°) ; le Paraguay est situé tout entier dans la plaine, son sol bien arrosé est très fertile.

Littoral. — La république du Paraguay est le seul État sud-américain qui ne possède pas de littoral maritime.

Relief du sol. — Dans l'est sont des plateaux ondulés, d'une élévation médiocre, couverts de forêts, riches en pâturages, sillonnés de rivières et parsemés de marais et de lagunes.

Cours d'eau. — Le *Paraguay* (1 880 kilom.), issu de sept lacs du plateau brésilien de *Parexis*, entre dans l'État du Paraguay au confluent du rio *Apa*, le traverse du nord au sud jusqu'à *Asuncion*, puis d'*Asuncion* au confluent du *Parana* la limite à l'ouest. Le *Paraguay* reçoit le *Bariego*, l'*Aquidaban*, l'*Ypane*, le *Jejui*, le *Tepicuary*, à gauche ; et à droite, l'*Yacaré*, l'*Ybobi*, etc. Le *Parana* limite à l'est l'État paraguayen, et reçoit des plateaux du Paraguay l'*Uguray*, l'*Acaray*, le *Munday*, le *Pirapc*

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Notions historiques. — Découvert par les Espagnols en 1535, le Paraguay fut évangélisé par les Jésuites, qui y formèrent, sous le nom de *missions* ou *réductions*, une sorte de république théocratique qui eut une existence assez prospère (1556-1767). Il fut rattaché ensuite à l'audience de Charcos (Bolivie et Plata), s'insurgea en 1806, et traversa une longue guerre civile. Façonné par le système administratif des Jésuites à une aveugle servitude, le Paraguay passa, en 1813, sous la dictature du docteur Francia, fils d'un Français naturalisé et destiné lui-même à la prêtrise. Francia imposa le joug le plus dur aux colons séparés de leur métropole. Señor don Carlos Antonio Lopez, qui lui succéda, avait été son secrétaire et se montra digne de lui. Il tint lieu au Paraguay de code, de tribunaux, de constitution, pendant huit ans, emprisonnant, déportant, traitant en esclaves ses sujets sans rencontrer d'opposition. Une guerre

acharnée, qui n'a pas duré moins de cinq ans (1865-70), a dévaste Paraguay et presque anéanti sa population virile. Elle a été provoqu par l'ambition insensée du dictateur don Francisco Solano Lopez, fils successeur de don Carlos Antonio Lopez. Le Brésil, l'Uruguay et la co fédération Argentine se liguèrent contre le Paraguay. Commencee en ju 1865, la lutte s'est terminée le 1er mars 1870, sur le champ de bata d'Aquidaban, où Lopez fut vaincu et tué. Ce fut une délivrance pour Paraguay, mais elle lui coûtait cher. On vit revenir dans les villages d femmes décharnées, quelques-unes — les moins misérables, — à pei vêtues, les autres nues. D'un million trois cent mille habitants qui pe plaient la république avant la guerre, il restait environ deux cent cinquan mille individus, presque tous des femmes et des enfants. Quand M. Forgu visita le Paraguay, en 1872, il constata que l'armée qui était de 60 000 homm au moment de la guerre, ne comptait plus que 250 malheureux enfants quinze à dix-sept ans, revêtus d'uniformes de rebut de notre garde n tionale mobilisée de 1870-71. Le dictateur Lopez avait enrôlé tous habitants, depuis quatorze jusqu'à soixante-douze ans. Il avait dit dans déclaration de guerre : « Je ferai peser dans la balance le poids de m peuple tout entier. »

La République a été reconnue État indépendant après la guerre de ci ans, par des traités séparés avec les puissances alliées. Le Paraguay a é évacué par les dernières troupes d'occupation, le 22 juin 1876. Le po en litige dans la question de frontière avec la république Argentine (Vi occidental, en face d'Asuncion) fut résolu en faveur du Paraguay par président des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, M. Hayes, et la vi principale, jusqu'alors appelée Villa Occidental, a été nommée Villa Hay en l'honneur de l'arbitre.

Constitution. — Le *pouvoir exécutif* est confié à un *président* ass d'un *vice-président* et de cinq *ministres* (Intérieur; Affaires étrangères; F nances; Justice et Cultes; Guerre); le président actuel, nommé en se tembre 1886, est le général **Escobar**. Le pouvoir législatif est entre mains d'un *congrès* composé d'un *sénat* et d'une *chambre des députés*.

Drapeau : Bleu, blanc, rouge; couleurs disposées horizontalem

Le pays est partagé en 8 départements : **Asuncion**, **Villareal**, **Sa tiago**, **Concepcion**, **Turuguaty**, **Candelaria** **San-Fernando**, **San-He mengildo** : à la tête de chacun est un préfet. — La capitale est **Asunci** 25 000 hab. (plus de 44 000 avant la guerre). — V. pr. *Villa-Rica*, 130 *Concepcion*, 11 000; *San-Pedro*, 10 000; *Luque*, 9 000.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *marnes*, *salpêtre*, *minerais* de *m ganèse*, de *cuivre* et de *fer*, de Coapucu, Quiquio, San-Miguel[1]. — Ve

1. Dès 1854, le gouvernement avait créé, dans le district d'Ubicuy, une us pour le traitement au charbon de bois des minerais de fer de Coapucu, Quiq et San-Miguel. Elle était située au pied de la Cordillère, dans une vallée pittoresque; un ruisseau la parcourt, qui, retenu par un fort barrage, met en mouvement la machine. Le haut fourneau pouvait contenir 5000 livres minerai, et fournir toutes les 12 heures 1000 à 1100 livres de fonte. En 1 l'usine occupait environ cent trente ouvriers et prospérait. Les Brésiliens passé là pendant la guerre, et la fonderie d'Ubicuy n'était plus en 1873 qu monceau de ruines.

: le pays produit du *riz*, du *maïs*, du *manioc*, du *tabac*, des *oranges*, *ton*, des *cannes à sucre*, des *plantes tinctoriales*, et surtout le *maté*, ou du Paraguay, très apprécié dans le pays et les Etats voisins. Les sont encore considérables. — **Industrie** : la dernière guerre l'a que anéantie. — **Commerce** : *Importation* en 1886, 1 621 000 pesos; *tation*, 1 571 000 pesos. *Chemin de fer :* ligne d'Asuncion à Paraguary kilom.). *Télégraphe*, même ligne que le chemin de fer.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 238 290 kilom. car. — **Population** (en 1887) : 239 700 hab. nt la guerre, en 1857 : 1 337 000), le nombre des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes. — **Races** : le plus grand nombre des itants sont des métis issus d'Espagnols et d'Indiens, ou des *Paraguas* des *Guaranis*, convertis au catholicisme, généralement doux et hospis : ils parlent l'idiome guarani. En 1877, on évaluait à 8 000 les indis étrangers ; 530 *Brésiliens*, 825 *Italiens*, 4 900 *Argentins*, 480 *Alle*-ds, 150 *Autrichiens*, 120 *Français*, 80 *Anglais*, 80 *Uruguayiens* et de diverses nationalités.

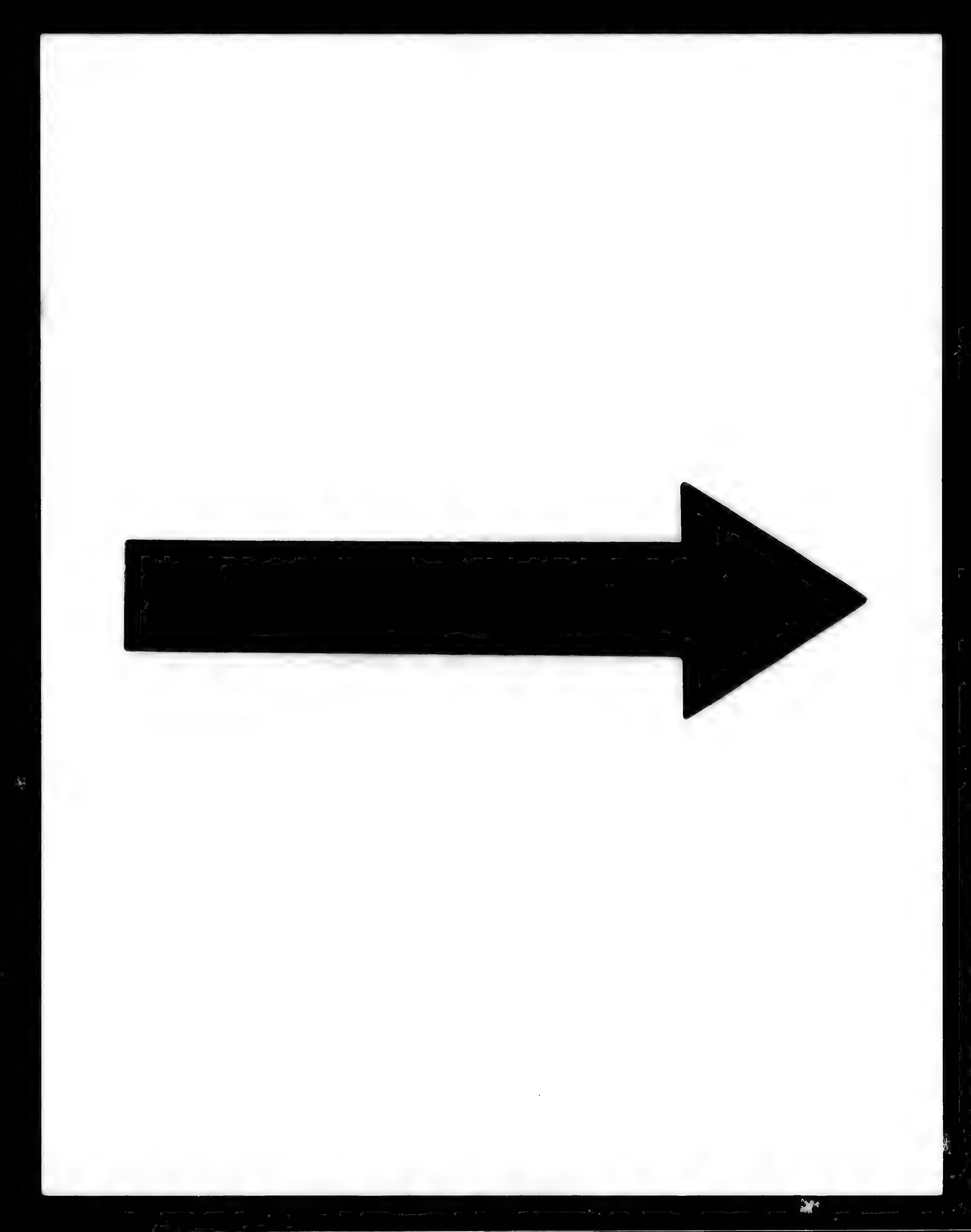
Instruction publique. — Avant la guerre, il existait dans chaque dist au moins une école où l'on apprenait à lire et à écrire ; un arrêté 1861 avait même déclaré obligatoire l'enseignement pour tous les ns de sept à dix ans (cent écoles publiques et 50 privées; en tout 0 élèves). — **Cultes**. La religion catholique est généralement professée ; les autres cultes sont tolérés. Il y a un évêque à Asuncion. — ée. Service obligatoire; mais, pour exonérer le budget, l'armée perente a été réduite à 500 hommes. En temps de guerre, on appelle les armes la garde nationale. — **Monnaies**. La piastre nationale ou blon vaut 5fr,34; elle se divise en 10 réaux, qui se subdivisent n en 100 reis. Les monnaies étrangères sont très répandues dans la lation. — **Poids et mesures** : le système métrique. — **Budget annuel** 1886 : Recettes, 1 531 000 pesos; Dépenses, 1 377 000 pesos. — Dette lions.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'intérieur du Paraguay.

En 1873, fut organisée à Londres à l'instigation du représent du gouvernement du Paraguay une commission scientifique r étudier les ressources du pays ; cette commission se comsa de MM. Twit, géologue, Balansa, botaniste, et Johnston,

1. M. Forgues raconte qu'il visita Yakaguazu (Capilla Borjas), gros village de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix maisons rangées autour de l'église. trouva une école primaire où, « sans alphabet, sans autre livre imprimé qu'un de d'exemplaires de la Constitution, un malheureux maître d'école répandait instruction des plus sommaires sur la tête de cent vingt-cinq élèves. »



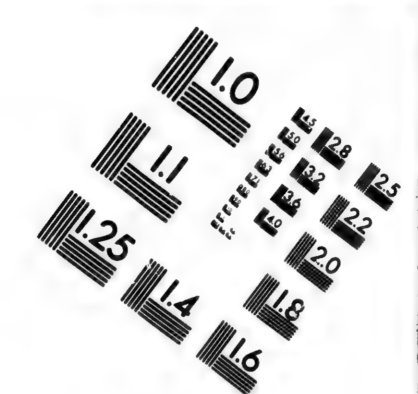
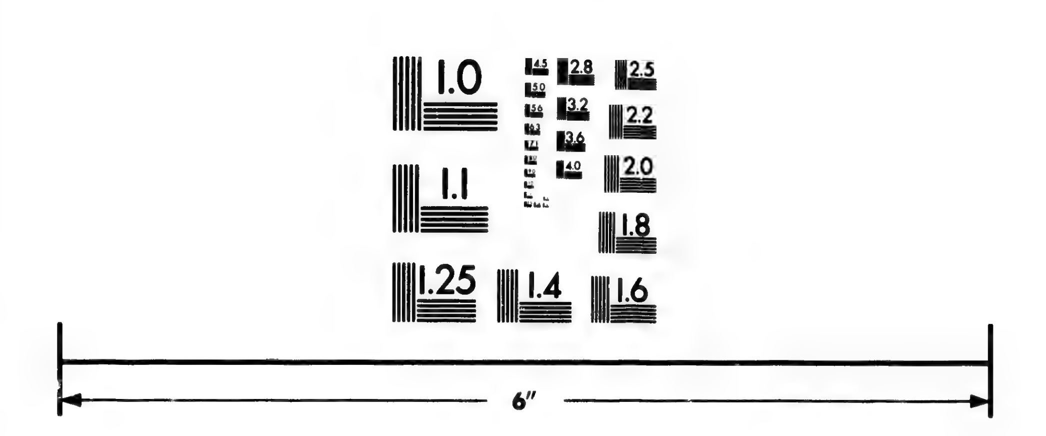
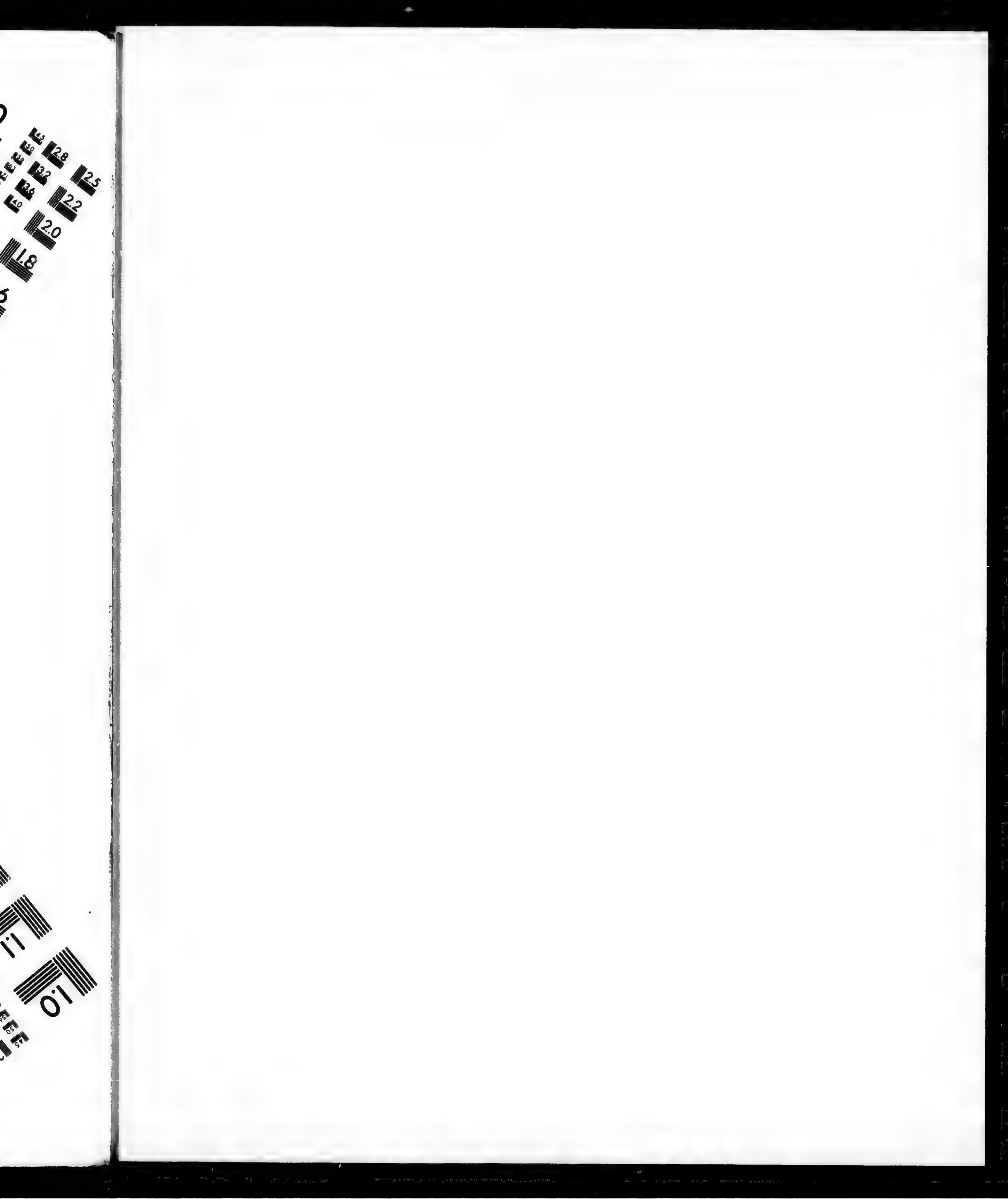


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





topographe. La commission trouva le pays épuisé par la guer
le gouvernement sans ressources, incapable de tenir les en
gements souscrits. M. Keith Johnston n'en poursuivit
moins ses recherches, et explora le pays pendant toute
année. Il a publié le résultat de ses travaux dans le jour
anglais l'*Academy* (1875). L'*Explorateur* (nº du 5 août 18
en a donné une version française, d'où nous extrayons le p
sage suivant :

« Nous trouvâmes le Paraguay couvert de ruines
» en banqueroute ; l'abaissement matériel et moral y a
» atteint un degré qu'on a peine à s'imaginer. Avant l'arri
» des Brésiliens, qui maintenant gouvernent de fait ce pa
» et sont venus pour sauver de leurs propres fureurs
» débris des Paraguayens, il était impossible de dépasser
» rues ruinées d'Assomption. Le Brésil semble tenir le Pa
» guay dans une indépendance nominale et vouloir
» servir comme d'un boulevard entre l'empire et la ré
» blique Argentine ; mais il amoncelle sur ce pays
» charge de dettes et d'obligations dont le Paraguay
» pourra jamais se libérer ; forte de trois à quatre m
» hommes, la garnison brésilienne à Assomption est
» suffisante pour empêcher le pays d'être jamais d'un
» contraire à celui du Brésil. »

Après avoir perdu l'espoir de trouver chez le gouve
ment l'appui qu'il en attendait, Johnston, désireux cep
dant d'étudier une partie de la contrée, se décida à f
un voyage rapide dans la direction du sud, au milieu
immenses plaines abandonnées des Missions, vers le Pa
qu'il atteignit près d'Ytapua. Les églises massives et s
blables à des granges, les murs quadrangulaires des éc
vides, et les rangées de maisons sans portes des anc
établissements des Jésuites, voilà les seuls vestiges d
récente prospérité de cette partie du Paraguay. Quant
fermes moins solidement construites au moment où é
la guerre, elles sont tombées en ruines : des bosq
d'orangers couverts de fruits mûrs, que personne ne cue
en indiquent seuls l'emplacement. Dans quelques hutte

es souvent éloignées l'une de l'autre d'un ou deux milles, ouple de vieilles femmes (à peine reste-t-il un homme s cette partie du Paraguay) traîne une misérable existe en se nourrissant d'oranges et de manioc. Si l'on pte environ cinquante milles carrés anglais que le doc- anglais Stuart possède avec une autre propriété plus te, toute la contrée au sud du Tebicuari, le plus grand e du Paraguay central, appartient au gouvernement; contre, le pays compris entre Assomption et Villa- a se trouve presque complètement entre les mains de iculiers. Dans cette partie sud, un quart environ du itoire est couvert d'immenses forêts touffues; des écages inutiles s'étendent sur un autre quart, et herbages épais, presque trop luxuriants pour les fs, poussent sur le reste.

Après son retour à Assomption, Johnston trouva l'occa- d'accompagner, dans son dernier voyage d'Assomption frontières, la commission brésilienne chargée, à la suite raité de paix de 1872, de rectifier et de déterminer la tière nord. Conformément au droit que le Brésil avait demment fait valoir, la frontière est limitée vers l'est, is le fleuve Paraguay, par l'Apa jusqu'à ses sources, par les hauteurs désignées sous le nom de Cordillera, l'est, après les grandes chutes du Parana, par le Salto yra ou Siete-Quedras des Brésiliens. Sur six bornes qui ient être construites de ce côté de la frontière, trois ent déjà élevées; dresser les autres dans la partie rmédiaire de la frontière, telle était la mission de pédition avec laquelle, en août 1874, Johnston partit ssomption, et remonta le Paraguay afin de gagner les dillera par la voie de terre en traversant Conception.

Conception est le bourg le plus considérable du Paraguay d: il n'a cependant que 600 habitants, et si, précédem- t, il fut le centre de l'exportation des « Yerbales » du , ce commerce semble maintenant avoir disparu avec enommée du thé de l'Amérique du Sud. En effet, une e de peaux, pleine de « yerba mate, » gisait à terre nt la maison ruinée de la douane. Au nord de Con-

ception, jusqu'à l'Apa, s'étend, à perte de vue, une contr composée d'une série d'herbages, au centre desquels, da la partie la plus basse, un petit fleuve coule vers l'occiden sur ses rives se dressent des bandes de forêts ; au mili des prairies se trouvent des collines dont les versants so également boisés ; mais les arbres restent petits, et l'int valle qu'ils laissent inoccupé entre eux est couvert de brou sailles et de plantes grimpantes.

» Le fleuve le plus important qu'il fallait franchir e l'Aquidaban qui, à l'époque des pluies, est sujet à d crues subites et considérables. Près des ruines de Bel vista, ancienne station militaire, et peu au-dessous du co fluent de ses deux bras principaux, l'expédition atteig l'Apa. Le bras qui descend du nord porte le nom d'Apa les Paraguayens le considèrent comme fleuve principal pr prement dit, tandis que le bras du sud, venant d'Estrell roule la masse d'eau la plus considérable, s'il faut en cro les Brésiliens ; et sa longueur, égale à celle du précéden permet de le considérer comme le véritable cours supérie de l'Apa. En dépit des protestations des Paraguayens, bornes frontières furent élevées à l'embouchure et a sources de l'Estrella, de sorte que le Brésil se trouve ai posséder en plus une étendue de plusieurs centaines milles carrés anglais.

» D'ailleurs, construire ces bornes frontières n'était nul ment une tâche facile. Le nom de Cordillera, employé po indiquer la ligne de démarcation des eaux entre les affluen du Parana et du Paraguay est tout à fait mal choisi lor qu'il s'agit de fixer la frontière nord de la république, c ces hauteurs dépassent à peine de deux mille pieds niveau de la mer ; elles ont une pente douce, et ne so que la continuation du Tafelland des Brésiliens. Mais, po établir la ligne de démarcation des eaux, la commissi s'était trouvée dans la nécessité de frayer à ses bêtes somme, et la hache à la main, un chemin de quaran milles à travers la forêt, ce qui lui avait occasionné travail de six mois, et la perte de beaucoup d'animau Les tempêtes semblaient aussi s'être conjurées cont

treprise, car, deux fois, près des sources d'Estrella, es et colonnes furent renversées avant d'avoir pu être vées. Les pluies et les ouragans laissaient-ils un instant répit? aussitôt des mouches sortaient des marais qui uvent les nombreuses sources à la ligne de démarcation eaux et leurs piqûres devenaient pour les hommes et nimaux une plaie insupportable, si bien qu'on appelait que avec plaisir les moustiques habituels du soir, qui, uit, succédaient à ces mouches.

Non loin de la source d'Estrella, près du Dourado supé-r, un des affluents du Parana, se trouve une colonie taire brésilienne; dans un petit village isolé, composé uttes en terre, un commandant avec trente soldats s passe sa vie dans l'exil. Cette colonie existe depuis ques années déjà et cependant elle n'a encore commencé une culture, quelle qu'en soit la nature.

La dernière colonne fut élevée sur le Potrero de Julio, roit découvert de la chaîne de séparation des eaux entre ané au couchant et l'Amambaya à l'Orient; à quelques s de là, la commission commença le chemin dont il a question, et Johnston aurait volontiers continué de la re, s'il eût eu les provisions et l'escorte nécessaires pour semblable excursion, car on lui disait des merveilles grandes chutes du Parana. Cet autre Niagara se fait ndre à quatre lieues de distance et la masse de ses x se précipite au milieu de nuages de vapeurs et de nifiques arcs-en-ciel dans un ravin étroit et profond que Indiens regardent comme la porte du monde sublunaire que la crainte leur fait éviter.

Le retour de Potrero de Julio à Conception s'effectue par emin que le dictateur Lopez avait suivi quelques années tôt dans sa dernière marche de son camp près de Pana-au désert de Cerro-Cora, et qui donne une idée bien de la misère endurée par son armée dans cette der-e retraite. Sur tout le parcours de cette route, à petits rvalles, sans sépulture et dans la position où la mort a trouvés, gisent des squelettes d'hommes qui sont és là pour y mourir d'épuisement et de faim, presque

à portée de vue les uns des autres. Chaque petit arbr sur ce chemin, couvre de son ombre un monceau d'o quelquefois accompagné de fusils rouillés, de sabres de selles devenues friables. Les Cerros, qui forment l'am phithéâtre sauvage et extraordinairement beau de Cerr Cora, sont des parties détachées du Tafelland ; et les flan de la vallée de l'Aquidaban, composés de cônes, de roc et de tours revêtent les formes les plus fantastiques. l'exception de versants escarpés en granit rouge, crêtes saillies sont partout couvertes d'une forêt obscure et exu bérante, tandis que des palmiers forment sur les talus d bosquets plus éclaircis, au milieu desquels, çà et là, on re contre des collines de gazon. C'est au milieu de l'amph théâtre, dans un de ces endroits découverts, que Lopez établi son dernier camp à environ un demi-mille anglais l'embouchure du Chiriguelo dans l'Aquidaban. Imagin une retraite plus sûre est chose à peine possible, car défilé de l'Aquidaban est le seul qui, de l'est, conduise da cet endroit. De ce côté, au-dessus de ce défilé et d' second, Lopez avait établi un poste armé de canons, ma aucun des deux ne signala l'approche des cavaliers br siliens. Le camp se trouve encore tel qu'il était lorsqu fut brusquement abandonné ; les débris des voitures bagages et des caisses, des armes brisées, des munitions des affûts l'entourent ; enfin, au milieu de tout cela, une mu titude de squelettes d'hommes. »

Keith Johnston,

Résumé et traduction par Jules Vall

(*Explorateur*, 5 août 1875.)

Une excursion à Paraguari.

« Paraguari est un gros bourg pour le pays, et sa situ tion de tête de ligne du chemin de fer[1] lui donne u

1. L'unique chemin de fer paraguayen est celui de l'Assomption à Paragu (72 kil.). La ligne n'a qu'une voie ; le même train, qui part tous les jours d capitale, arrive tous les jours à Paraguary entre 11 heures du matin et 1 he de l'après-midi, suivant qu'il plaît à Dieu et au mécanicien. On repart de c ville vers 3 heures, et on rentre à l'Assomption à une heure indéterminée.

portance particulière. Cinquante ou soixante maisons glomérées en carré forment une place, autour de quelle, sans ordre, de nombreux *ranchos* viennent ndre leur contingent de femmes et marmaille grouilnte au soleil ; on évalue à environ 3000 âmes l'ensemble cette population où fleurissent les brigands de toute pèce. C'est le lieu où viennent s'amasser les gens qui ne uvent même plus vivre à l'Assomption ; ils s'installent Paraguari, où l'éloignement du pouvoir central et de police métropolitaine leur permet de vivre aux dépens utrui avec des coudées plus franches[1]. La place du vil-

geur se console en songeant que, si les déraillements sont à craindre, les tres sont du moins impossibles. Le chemin de fer doit être prolongé 'à Villa Rica.

1. Le manque absolu de sécurité dans l'intérieur du Paraguay et les caprices n gouvernement dictatorial ont arrêté toutes les tentatives de colonisation s ont détruites. Sous la dictature d'Antonio Lopez, son fils, Francesco ano, chargé d'enrôler des agriculteurs européens pour le Paraguay, avait é sur les quais et dans la banlieue de Bordeaux deux ou trois cents déurs, joueurs d'orgue, rôdeurs de barrières, etc. On leur avait promis monts erveilles : arrivés à destination, ils furent très mal accueillis par Lopez, que et alarmé par les opinions très indépendantes, et, il faut bien l'avouer, s médiocres capacités de ces singuliers colons. Au lieu de leur assigner terrains fertiles, le dictateur les établit sur un sol ingrat et rebelle à toute ture, à Villa-Occidental, qui reçut le nom de *Nueva-Bordeo* (Nouvelledeaux). Isolés ainsi des Paraguayens, avec lesquels on leur refusait toute munication, dévorés par les moustiques, manquant de tout, soumis pour causes les plus futiles aux vexations de tout genre, à la bastonnade et me à la torture (on appliqua à quelques-uns la question par l'eau !), ils ombèrent en grand nombre. Quelques-uns essayèrent de gagner la vie, on les saisit et on les livra aux plus affreux supplices ; d'autres mount de faim, ou furent tués par les sauvages, ou dévorés par les jaguars ; auraient péri sans l'active charité du comte Brayer, alors notre consul à somption. Dans cette contrée qui tient des trésors de fécondité à la dispo de l'homme, l'immigrant n'ose guère se risquer. M. Forgues a ren, il est vrai, à la Trinidad, petit village dans la banlieue de l'Assomption, Français, Théophile Gauté, qui, d'abord apprenti cordonnier, réussit par travail opiniâtre à gagner une fortune de 150 000 francs. Mais il cite plus l'exemple d'autres Français malheureux : Moquelain, établi dans une enda du Chaco, qui fut assassiné une nuit par un cacique indien avec sa me et ses trois valets ; Berchon des Essarts, égorgé par des voleurs dans apitale même ; un Anglais, Mac-Adam, tué d'un coup de couteau dans la , etc., etc. Les Paraguayens qui racontent ces tragiques histoires prennent d'ajouter qu'après tout le Paraguay est un pays très sûr et où il n'y a rien aindre ! Rien, sauf les folies du despotisme, le couteau des aventuriers et matraque de l'Indien.. Voici encore un témoignage du peu de sécurité de régions intérieures... M. Désiré Charnay, durant son voyage à travers la mpa, apprit d'un Argentin, son compagnon de route, qu'il ne fallait pas compter dans le désert sur les agents de l'autorité publique. « Il y a trois emaines, racontait son interlocuteur, un colon allemand avait vendu un lot de bœufs et en avait reçu l'argent ; le soir du même jour, il était seul avec sa fille âgée de seize ans ; la porte s'ouvre, deux hommes masqués font uption dans la cabane, se précipitent sur le père et le tuent ; puis, s'adresnt à la fille terrifiée, lui demandent où est l'argent. « Il est là, » dit-elle.

lage est à demeure encombrée d'une espèce de foire perma nente, d'un aspect des plus misérables. Les boutiques s composent de quatre roseaux supportant une pièce d'étoff de la dimension d'un mouchoir de poche, qui sert de tente elles sont remarquables par le nombre des vendeurs et l peu de marchandises à vendre. J'en note une où le mou choir traditionnel abrite *six œufs*. Une femme et quatr enfants sont assis ou vautrés à l'entour ; deux autre femmes et trois enfants font cercle autour de l'autre bou tique, dont l'approvisionnement consiste en une douzain de beaux épis de maïs.

» Sur les soixante maisons dignes de ce nom qui com posent le bourg de Paraguari, douze sont des *tiendas* magasins où l'on vend au détail des cotonnades anglaise des genièvres de Hambourg, etc., en échange de produi du pays, tels que cuirs, tabac, maté, etc. Deux autre maisons sont consacrées au jeu ; il s'y joue tous les soi des parties effrénées, car le Paraguayen est joueur au-de de toute expression. Il n'est pas rare que ces gens risque des enjeux de 500 ou de 1000 francs sur un coup de d C'est souvent plus que tout ce qu'ils possèdent. Le perda récrimine, le gagnant insiste, et bien souvent un coup d couteau vient appuyer les arguments du plus fort. Pourta ces scènes seraient extrêmement rares s'il n'y avait qu des Paraguayens dans ces maisons de jeu, car ils ne so nullement sanguinaires ; mais ces tripots sont hantés aus par nombre d'aventuriers italiens, argentins et brésilien Le soir venu, le revolver à la ceinture, je fais un tour da le village avec un Suisse qui doit m'accompagner dans mo excursion. Toutes les tiendas sont éclairées, les autr maisons sont plongées dans l'obscurité. Nous allons vo les salons de jeu ; ce sont d'immondes bouges où, sous lumière d'une lampe à pétrole, des physionomies patib

» leur désignant un meuble ; et pendant que les malfaiteurs s'efforcent
» l'ouvrir, elle s'arme d'un revolver et les tue. La courageuse enfant s'éla
» au dehors, court chez l'alcade : il était absent ; elle court chez le juge
» était absent. Attirés par ses cris, les habitants la suivent ; on arrive
» rancho. « L'alcade, lui dit-on, le juge, les voilà ! » C'étaient les deux
» sassins. »

PARANA, URUGUAY ET RIO DE LA PLATA.

Echelle 1: 6500000

ENTRE RIOS

URUGUAY

BUENOS AYRES

RIO DE LA PLATA

BUENOS-AYRES

MONTEVIDEO

Colonia

Ensenada de Samborombon

C. S. Antonio

C. Corrientes.

Dolores

60°

Paris, Imp Dufrénoy

ires j
rtes
billes
en fai
ures,
us so
une la
and
nomb
r, ac
voit,
Le
dépa
mon
re du
ngea
s de
ite qu
nt, n
rchar
bitant
féren
mani
Para

« On
lture
sont
rables
ure, n
ers, l

M. Fo
nu sous
Joanne
é les é

es jouent argent sur table, soit aux cartes avec des
tes espagnoles, soit sur un billard, à une espèce de jeu
billes ; il s'agit, en en jetant une poignée sur la table,
n faire entrer le plus possible dans une des blouses. Les
ures, l'odeur et l'aspect du lieu soulèvent mon dégoût.
us sortons de là, et quelques pas plus loin, à la lueur
ne lanterne d'écurie posée à terre, un orgue de barbarie
and des flots d'harmonie criarde ; tout autour, dans la
ombre, nous distinguons des ponchos qui flottent en
r, accompagnés de jupes blanches ; c'est tout ce qu'on
voit, la peau des danseurs étant couleur de la nuit.

Le lendemain matin, nous terminions nos préparatifs
départ. Hier, pour la première fois depuis la création
monde, un boulanger est venu s'établir à Paraguari et
e du pain pour les habitants, qui jusqu'à ce jour ne
ngeaient que du manioc. Ce fut une fureur ; il n'était
de bonne mère dans le village qui ne voulût du pain
ite que coûte. Le brave triptolème, voyant cet engoue-
nt, n'hésita pas à augmenter ces prix et à vendre sa
rchandise à douze sous la livre. Tout compte fait, les
bitants, ne trouvant pas entre le pain et le manioc une
férence correspondant à celle des prix, s'en tiennent
manioc. » L. FORGUES [1],

Paraguari, fragments de journal et de correspondance.

(*Tour du Monde*, 1874, 1er sem., in-8°, Hachette.)

Le maté du Paraguay.

« On peut diviser en deux classes les produits de l'agri-
lture paraguayenne. Les uns entrent dans le commerce
sont exportés en quantités chaque jour plus consi-
rables ; les autres, destinés à la consommation inté-
ure, ne sortent pas du pays. Tels sont, parmi les pre-
ers, le *maté,* le tabac, les bois de construction, les cuirs,

---

1. M. Forgues (Emile Daurand), littérateur et traducteur, né à Paris en 1813, nu sous le pseudonyme anglais d'Old-Nick, a traduit en collaboration avec Joanne l'*Histoire générale des voyages* de Desborough Cooley (3 in-8°), et é les écrits posthumes de Lamennais, et les mémoires de M. de Vitrolles.

et, pour des sommes presque insignifiantes, le manioc et le sucre ; parmi les seconds, les céréales, le maïs, le riz, le coton, les haricots et les patates. Enfin, certains fruits, comme les oranges et les pastèques, tiennent une large place dans l'alimentation.

» Quoique le maté soit, aujourd'hui surtout, une production spontanée du sol plutôt qu'un fruit du travail de l'homme, on comprendrait difficilement une énumération des richesses agricoles du Paraguay dans laquelle la première place n'appartiendrait pas au précieux végétal qui fournit le *thé de l'Amérique du Sud*. Mais si cet arbre n'existe plus qu'à l'état sylvestre, il est répandu dans les environs de Rio-de-Janeiro, au pied des Andes boliviennes, et le pays que nous décrivons trouve encore dans l'exportation de ses feuilles torréfiées et convenablement préparées l'article le plus important de son commerce. Les opérations relatives à la récolte du maté, auquel les Espagnols donnent le nom générique de *yerba* (herbe), identiques sur tous les points, sont très simples. Les voici en quelques mots. Vers le mois de novembre, des détachements de travailleurs bien armés et pourvus de provisions vont se fixer au milieu des forêts où abonde l'arbre précieux qui présente l'aspect du laurier franc, avec les dimensions et la hauteur d'un petit chêne très touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous ; et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité sont alors descendues et étalées sur des cuirs ; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois ; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers, taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de 60 à 120 kilogrammes. Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres

core *thé des Jésuites*[1], se présente dans le commerce us la forme d'une poudre grossière, d'un vert clair, ayant e odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraîchement oltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de éparation. Le maté est d'un usage général en Amérique. n boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, ans la république Argentine, au Chili, au Pérou, et ans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de arana et de Saint-Paul. Sur tous ces points cette boisson t plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le é en Angleterre, et le café dans l'Europe orientale ou en frique[2].

Pour préparer le breuvage américain, on met dans un ase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent. n grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité riable de poudre. On verse de l'eau très chaude, mais on bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité rondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration u liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et us les hommes en général, prennent le maté *cimarrou*, est-à-dire sans sucre; mais les femmes, les étrangers y joutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de itron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait. On oit le maté à toute heure de la journée; c'est la première

1. Au Paraguay, on l'appelle encore herbe de Saint-Dominique.

2. « Il est impossible de faire une visite dans tout le bassin de la Plata sans que l'on vous apporte immédiatement cette boisson, sous la cabane enfumée du pauvre gaucho comme dans l'hôtel somptueux des riches habitants des villes; à peine êtes-vous arrivé que l'infusion nationale fait son apparition. L'absorption du maté est en quelque sorte réglée par un code de courtoisie dont il est utile de connaître tout au moins les premiers principes. Ainsi, dès qu'un étranger entre dans une maison, l'inévitable courge, armée de sa *bombilla* (sorte de chalumeau en argent ou en métal), lui est immédiatement présentée. Le premier devoir est de l'accepter; le second, de l'offrir successivement à toutes les personnes présentes qui vous répondent : *No, esta en buenos manos* (Non, elle est en bonnes mains). Fort du compliment, vous avalez la drogue, petit travail qui dure environ cinq minutes; l'instrument doit être alors restitué à la maîtresse de la maison; celle-ci s'empresse d'y remettre de l'eau chaude et de repasser le tout au voisin; puis l'opération continue ainsi indéfiniment. Cette consommation de *maté* doit durer tout le temps de la visite, à moins que, heureux touriste, vous ne connaissiez la formule polie à employer pour prévenir qu'à la prochaine tournée vous seriez bien aise de vous abstenir. Pour moi, qui ai mis longtemps à saisir cette formule, craignant de manquer à tous les usages, j'avalais, j'avalais, et c'était détestable. »

(Charles d'URSEL, *Sud-Amérique*.)

chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

» Ainsi concentrée, prise sans sucre et à jeun, cette infusion est irritante. Beaucoup de voyageurs ne peuvent la supporter; elle détermine des nausées et des vomissements. Le maté léger et aromatisé a des propriétés irritantes encore, mais beaucoup moins énergiques, quoiqu'il ne convienne pas à toutes les organisations; l'estomac s'en arrange assez mal, surtout au début; il agit aussi sur le cerveau et éloigne le sommeil. Cette boisson paraît nécessaire à l'habitant du Sud-Amérique qui engloutit des quantités énormes de viandes mal cuites, sans pain, souvent sans farineux (manioc, maïs), et toujours sans vin; c'est pour lui un digestif obligé. On peut encore, ainsi que je l'ai vu dans la province de Saint-Paul, prendre le maté en infusion théiforme. C'est une manière que, pour ma part, je trouve préférable à l'autre. On évite l'aspiration des nombreuses particules de la plante qui arrivent à la bouche à travers les trous de la *bombilla ;* on juge mieux de la force du breuvage, et, considération à mettre en première ligne, il n'y a plus nécessité de se servir d'un tube qui a passé successivement par les lèvres d'une foule d'individus, à commencer par celles de l'esclave qui est chargé de sa préparation, sans qu'on ait pris soin de le laver une seule fois; laver une bombilla est une chose qu'un buveur de maté n'a jamais faite. »

Docteur Alfred Demersay[1],
Histoire physique, économique du Paraguay.
(2 vol. in-8°, avec cartes et planches. Paris, 1865, Hachette.

Nous empruntons à une étude de M. Louis Couty, professeur au muséum de Rio-de-Janeiro, mort en 1884, les détails suivants sur le maté. (*Revue scientifique du 9 juillet* 1881.)

---

1. M. Demersay (Alfred) a été chargé de missions scientifiques dans l'Amérique du Sud, en Espagne et au Portugal. Il a rapporté de son séjour au Paraguay des renseignements abondants sur les ressources agricoles de cette région.

« Le maté provient des feuilles d'un arbre originaire de mérique du Sud, l'*ilex paraguayensis*. Cet arbre, haut de à 6 mètres, vient spontanément dans les bois, sur les teaux qui dépassent 400 à 600 mètres. On ne l'a rencontré e dans le bassin du Rio de la Plata..... Avec les feuilles on brique un produit qui remplace le thé et le café pour des ulations répandues sur un espace aussi vaste que l'Europe. s trois provinces du sud du Brésil, la République orientale, République argentine, une grande partie du Chili, du Pérou de la Bolivie consomment cet aliment. Son usage est général chez les habitants des campagnes et chez les habitants s villes peu aisés.....

» L'importance de cette consommation est facile à apprécier r le chiffre des transits et des exportations. Une seule province du Brésil, le Parana, exporte chaque année environ 15 millions de kilogrammes de maté ; une autre, celle de Sainte-therine, une quantité égale au tiers de la première ; le ésil, environ 30 millions de kilogrammes par an. La production du Paraguay égale à peine le sixième de celle du ésil... C'est dans ce pays que les jésuites commencèrent xploitation du maté. Ayant trouvé cette substance employée mme boisson par les Indiens Guaranys, ils en étendirent sage à toutes les régions placées sous leur domination.

» ..... Cet aliment actif présente sur ses similaires, le thé et café, un avantage considérable, son excessif bon marché. Le até bien préparé se vend aujourd'hui de 7 à 10 francs les 5 kilogrammes rendus à Antonine, port d'embarquement du rana, et chaque kilogramme peut fournir 40 litres d'infusion forte et amère, soit moins de 2 centimes pour 1 litre infusion... Le prix actuel est surélevé par les frais de transport et d'enveloppement. Une charge de mules de 100 kilogrammes que l'on a achetés 5 à 10 francs à Guarapuava ou à stro, vaut 25 francs à Curityba, la capitale du Parana, et au bord de la mer. Transporté à petites journées, le long routes à peine tracées, par de véritables caravanes de mules, maté qui coûtait 10 francs a payé 30 francs de transport r moins de 300 kilomètres. Une fois qu'il sera préparé, son veloppement avec des barils ou avec des cuirs de bœuf mmés *surons* coûtera encore quatre ou cinq fois plus cher e son premier achat, et deux ou trois fois plus cher que sa éparation dernière. »

M. Couty estime que le bon marché du maté augmentera

lorsque la population sera plus considérable, et les communi-cations régulières. Il oppose à la culture du café dispendieuse longue et délicate, celle du maté plus simple, moins laborieuse et plus prompte ; il pense que cet aliment qu'il appelle le *caf du pauvre, du paysan, de l'ouvrier*, peut, en France, où la chi-corée a un débit énorme, rendre de grands services aux classe laborieuses, et même à l'armée. « Il n'est pas douteux que l maté est bien supérieur comme goût, comme arôme, comm valeur, à toutes ces liqueurs noirâtres ou brunâtres, à tous ce liquides de marc, à toutes ces infusions de chicorée ou de pré-tendus cafés torréfiés qui sont bues, en quantité considérable dans les cabarets de nos villes ou de nos campagnes[1]. »

3° BIBLIOGRAPHIE

BAGUET. *Le Rio-Grande-do-Sul et le Paraguay.* — (Anvers, 1873, in-8°.)
DEMERSAY (A.). *Histoire physique, économique et politique du Paraguay.* (Paris, 1865, in-8°, Hachette.)
DEMERSAY (docteur A.). *Etude économique sur le maté ou thé du Paragu* — (Paris, in-8°, 1867, Bouchard-Huzard.)
ECHAVARRY (Ibanez de). *Histoire du Paraguay sous les Jésuites.* — (Amste dam, 3 vol. in-8°, 1780.)
FORSTER. *Einiges uber Paraguay.* — (Deutsch Col. Zeitung, 1887.)
GRATY (A.-M. de). *La république du Paraguay.* — (Bruxelles, 1862, in-8°.)
LAMBEL. *Le Paraguay.* — (Tours, 1878.)
MANSFIELD. *Paraguay, Brazil*, etc. — (London, 1866.)
PAGE. *La Plata et le Paraguay.* — (New-York, 1867.)
POUCEL (Benjamin). *Le Paraguay moderne.* — (Marseille, 1867, in-8°, Oliv
QUENTIN (Ch.). *Le Paraguay.* — (Paris, 1866.)
ROBIANO (de). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879, in-1
THOMPSON. *The Paraguayan War.* — (London, 1869.)
URSEL (d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
WASHBURN. *The history of Paraguay.* — (2 vol. in-8°, 1871, Boston.)

BAGUET (A.). *Mœurs et coutumes des Payagas.* — (*Bull. de la Soc. de géog d'Anvers*, I. 1878.)
COUTY (Louis). *Un aliment nouveau : le maté.* — (*Revue scient.*, 1881.
DEMERSAY (D.). *Fragments d'un voyage au Paraguay.* — (*T. du Monde*, 186
DUCHESNE DE BELLECOURT. *La guerre du Paraguay et les institutions d Etats de la Plata.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1866.)
FORGUES (L.) *Le Paraguay.* — (*Tour du Monde*, 1874.)
KEITH JOHNSTON. *Le Paraguay.* — (*Explorateur*, 5 août 1875.)
LEVERGER (Aug.). *Journal de la reconnaissance de la rivière Paraguay.* (*Bulletin de la Société de géographie*, septembre, novembre 1864.)
MOURE (D.). *La rivière Paraguay.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1861.)
PATINO (D.). *Journal d'un voyage sur le Parana.* — (*Bull. de la Soc. géogr.*, 1868.)
X***. *Un voyage au Paraguay.* — (*Revue maritime*, janvier 1863.)

---

1. La valeur de l'exportation du maté a été en 1882 : de 964000 pesos 1884, de 729000 ; en 1885, de 616000.

CHAPITRE IX

URUGUAY

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites : La république de l'Uruguay, ou *Bande orientale*, est séparée Brésil au nord par le Rio Cuaraim, la Sierra de Santa-Anna, le Rio ...arao jusqu'à la lagune de Mérim ; de la république Argentine à l'ouest ...a sud par le fleuve Uruguay et le Rio de la Plata ; à l'est elle est bornée ...l'Atlantique.

Situation astronomique : 30° et 35° de lat. S. ; 56° et 61° long. O.

Climat : Malgré les chaleurs parfois excessives, la température est ...bre. A Monte-Video, la plus haute température est + 34° ; la ...s basse + 2° ; la moyenne + 16°. L'écart des variations diurnes est ...grand. « J'ai vu, dit le docteur Feris (*Archives de médecine navale*), ...art journalier arriver au chiffre de 17°,4 ; souvent, dans le courant d'une ...rnée, on passe sans transition par toutes les saisons de l'année. Cette ...essive variabilité tient à ce que le pays de la Plata est entièrement ...t : aucun obstacle, collines et forêts, n'y retarde la marche rapide des ...ts glacés de la Patagonie ou des brises brûlantes du Brésil. »

Littoral : La côte est peu élevée, marécageuse et bordée de lagunes au ...d ; elle se relève au sud ; les principaux archipels sont ceux des îles ...stillos, et des îles Lobos.

Relief du sol : Au centre se trouvent de hautes collines, appelées ...*llas* (couperets), couvertes d'épaisses forêts et de pâturages (*Sierra-... Haedo*).

Cours d'eau : L'*Uruguay* forme la frontière à l'ouest, et reçoit à gauche ...Rio *Negro* qui traverse toute la république du nord au sud. Le *Rio de la ...ta*, formé du *Parana* et de l'*Uruguay* à la pointe *Obligado*, passe devant ...nte-Video, où il atteint 100 kilom. de largeur ; mais il est encombré de ...-fonds et de bancs de sable, et il est exposé aux ouragans.

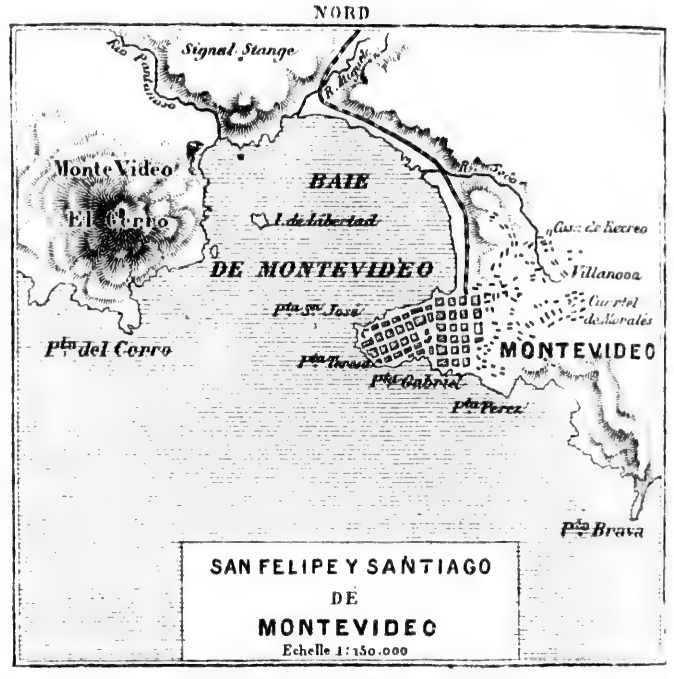
II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. Jadis possession espagnole, comprise dans la province ...Buenos-Ayres, sous le nom de Bande orientale, l'Uruguay a été éman...pé en 1852 par les députés réunis à la Floride. Disputé entre les ...entins et les Brésiliens, il a été reconnu comme république en 1828 ... les belligérants au traité de Monte-Video. La constitution proclamée le ... septembre 1829, remet le *pouvoir exécutif* à un *président* élu pour ...ans[1], assisté d'un *vice-président* qui est en même temps président du

---

1. Le président actuel est MAXIMO TAGES, élu en novembre 1886, pour ...atre ans.

sénat, et d'un ministère composé de trois membres (*Affaires étrangères et intérieur ; Finances ; Guerre et marine*) : le *pouvoir législatif* appartient à un *sénat* et à une *chambre des députés* qui siègent 4 à 5 mois par an. Dans l'intervalle qui sépare les sessions, il y a une commission permanente de deux sénateurs et de cinq députés. — **Drapeau :** Blanc et bleu, rayé horizontalement.



Carte de la baie de Montevideo.

Divisions administratives. La république est divisée en 18 *départements :* **Montevideo** (125 000 hab.), capitale *Montevideo* (110 000 en 1886) ; **Canelones** (33 000 hab.) ; **La Colonia** (26 000) ; **Soriano** (25 000) ; **San-Jose** (22 000) ; **Maldonado** (17 000) ; **La Floride** (24 401) ; **Paysandu** (22 000) ; **Salto** (23 000) ; **Cerro-Largo** (14 000) ; **Minas** (20 000) ; **Durazno** (19 991) ; **Tacuarembo** (11 500) ; **Rocha** (13 800) ; **Rio-Negro** (18 800) ; **Artigas** (13 000) ; **Rivera** (9 500) ; **Trenta y Tres** (12 700).

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions : Les pâturages fertiles nourrissent 550 000 chevaux, 6 500 mulets, 6 500 000 bêtes à cornes ; 13 millions de bêtes ovines, 50 000 chèvres, 70 000 porcs. Sur 18 600 000 hectares de terres arables, 13 300 000 sont occupés ou exploités ; les étrangers possèdent les deux tiers de la propriété. — **Industrie** : elle s'exerce surtout sur les bestiaux comme dans la république Argentine. — **Commerce** (en 1886) : à l'impor-

…on, 20194000 pesos nacionales (le peso vaut 5fr,38) ; à l'exportation, …31000 pesos. Part de l'Angleterre, 10 millions de pesos ; de la France, …millions de pesos en tout ; de l'Espagne, 2260000 pesos ; de la Bel… 4500000 pesos ; de l'Italie, 1850000 pesos ; de l'Allemagne, …5000 pesos ; du Brésil, 5800000 pesos). — *Marine marchande :* mou…ent du port de Montevideo : 4361 navires de 2311000 tonneaux entrés ; …l de 2295799 tonneaux sortis. — *Chemins de fer*, 421 kilom. exploités. *…Télégraphes*, 1213 kilom. y compris un câble sous-marin de 160 kilom.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 169822 kilom. car. — **Population**, 596463 hab. (3 par …m. car.). — **Races** : Espagnols et métis appelés *hijos del Pais ;* étran…s immigrants ou *gringos :* de 1880 à 1885, le nombre des immigrants …t élevé à 116292 personnes ; en 1885, il a été de 15569. (Il y a dans …ruguay 150000 étrangers : 42000 Espagnols, 39000 Italiens[1], 24000 …aliens, 18000 Argentins, 1600 Français, 2900 Anglais, 2900 Alle…nds, 10000 d'autres nationalités.) — **Instruction publique** : les écoles … encore peu nombreuses ; il y a une université à Montevideo, 341 écoles …liques gratuites avec 28000 élèves ; l'instruction primaire est obli…toire. Il y a en outre 373 écoles privées avec 17000 élèves. — **Cultes** : … population professe le catholicisme, mais la liberté des cultes est …antie. — **Armée** : 3000 hommes dans l'armée active, 20000 dans la …de nationale. — **Monnaies** : le *peso nacionale* = 5fr,38 ; la *pièce d'or*, … escudos = 20fr,62. Les poids et mesures sont comme dans la confé…ration Argentine. — **Budget annuel** (en 1886) : *Recettes*, 13185000 …rs ; *Dépenses*, 13365000 dollars ; Dette publique, 59275000 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'Uruguay et les conserves de viandes.

« L'Uruguay est le pays du monde où il s'abat le plus de …tail, et la péninsule de Fray-Bentos, que forment au-dessus … leur confluent le Rio Negro et l'Uruguay, n'est qu'un im…ense abattoir[2]. C'est pour leur peau, leur graisse, leur suif, …ur laine seulement, que ces millions de bœufs, de chevaux … de moutons sont massacrés. La *carne tasajo*, c'est-à-dire la …ande de bœufs que les éleveurs découpent en minces lanières, …font sécher au soleil après l'avoir imprégnée de sel, est re-

---

1. Dans un voyage au Rio-de-la-Plata et à Ténériffe, publié à Milan en 1875, … docteur Paolo Mantegazza écrit : « Vous vous croiriez transporté dans une colonie italienne : le marinier qui vous débarque est italien ; italien aussi le portefaix qui transporte vos bagages ; italien encore l'hôte qui vous héberge. »

2. Les Salasderos de la Bande orientale ont abattu, de 1878 à 1884, 2725000 têtes … bétail ; en 1884, 600000 ; en 1885, 500000.

cherchée au Brésil et à Cuba pour l'alimentation des nègres
Mais elle n'est pas faite pour le marché européen, et celui-c
ne s'accommoderait pas mieux du *charque dulce*, soit de l
même viande, desséchée seulement et non salée d'abord
Depuis quelque temps, on a bien essayé d'utiliser d'une ma
nière plus avantageuse la chair des animaux abattus, et il e
arrive en Europe quelques quantités sous le nom d'*Extraits d*
viande préparés par le procédé Liebig. On a obtenu dans cett
voie quelques bons résultats, mais forcément limités, et puis
que les producteurs argentins et uruguayiens semblent avoi
conçu l'ambition de devenir, en fait de viandes conservées, le
fournisseurs attitrés de l'Europe et surtout de l'Angleterre, qui
en ce moment même, regarde du côté du Canada et des États
Unis, pour le futur approvisionnement de ses formidable
boucheries, il n'était que temps, pour eux, de chercher
comme ils l'ont fait, quelque chose de mieux[1]. »

De Fontpertuis.

(*Journal des Économistes*, 1er septembre 1881.)

« Beaucoup de producteurs de l'Amérique du Sud discuten
sérieusement l'avenir d'exportations qui seraient basées sur l
transport des animaux vivants ou des viandes refroidies ; le
échecs successifs du Paraguay et du *Frigorifique*, les perte
subies par divers acheteurs de bétail sur pied n'ont pas suffi
les convaincre. Ils n'ont pas su se rendre compte qu'il est facil
de maintenir à une bonne température des viandes du Canad
et de l'Amérique du Nord, puisqu'elles traversent toujours de
zones relativement froides pour arriver aux marchés de vent
Au contraire, pour les viandes de l'Amérique du Sud q
auront à traverser toutes les zones équatoriales, et à faire u

1. C'est en 1875 qu'a commencé sérieusement l'importation de la vian
fraiche des ports d'Amérique à ceux d'Angleterre. Depuis ce temps, ce co
merce, qui paraissait impossible autrefois, s'est développé dans des proportio
énormes ; New-York et Philadelphie ont expédié en Angleterre, pendant c
taines semaines, notamment en 1876 et 1877, jusqu'à 8 ou 10 millions de ratio
de viande fraiche par jour, à raison de 500 grammes par ration. C'est par
marché de Chicago que passent la plupart des animaux qui fournissent cet
viande. A Chicago, le prix du kilogramme de bœuf de la première qualité va
de 0 fr. 70 à 1 franc. A New-York il s'élève de 1 franc à 1 fr. 20. Ceux d
marché de Londres atteignent 1 fr. 60 à 2 fr. 10 par kilogramme. On v
l'avantage que peut présenter le transport en Europe des viandes amér
caines.

voyage beaucoup plus long, il faudra une bien plus grande quantité de froid qui ne pourra être fourni que par des installations coûteuses et compliquées..... Personne ne nie que la viande fraiche soit supérieure aux conserves; mais il ne faut pas oublier que les grands marchés de l'Europe préféreront toujours le bétail vivant le plus voisin, le mieux préparé et le moins fatigué; l'élevage de l'Europe et de l'Amérique du Nord pourra suffire longtemps encore à fournir à la consommation des viandes fraîches des classes riches ou aisées.

» L'usage de la viande tend à se généraliser, et la consommation qui a dépassé en Europe la production locale, a cherché dans les conserves de nouveaux éléments d'alimentation. Tout le monde connaît les salaisons de porc de l'Amérique du Nord, les salaisons de bœuf du Canada ou de l'Australie; on peut dire que ces viandes préparées sont déjà entrées dans les habitudes et les mœurs. Elles font aujourd'hui partie de l'alimentation de nos classes travailleuses. »

M. Couty ne croit pas à l'avenir des conserves et des salaisons: il pense, au contraire, que la viande sèche (*carne secca*) de l'Amérique du Sud, dont le débit est aujourd'hui restreint, finira par trouver en Europe de nombreux débouchés, le jour où ce produit préparé avec plus de soin, de goût et de propreté par les *saladeiristes*, triomphera des préjugés européens.

« L'excessif bon marché des viandes sèches provient du mode de préparation, de la conservation et du transport facile de ces viandes. Elles n'ont pas besoin d'enveloppe; il ne leur faut ni baril, comme aux salaisons, ni boites de fer-blanc, comme aux conserves Appert, ni appareil d'ébullition, ni substance isolante. On les transporte sans aucune précaution, on en garnit la cale d'un navire, on les charge sur le dos d'un mulet, et ce transport de viandes réduites à un petit volume, se fait à peu de frais. Arrivées chez le dernier débitant, elles peuvent attendre la vente des semaines et des mois, sans nécessiter des soins spéciaux. Contrairement aux salaisons et aux autres conserves, elles peuvent se débiter par fractions infimes, comme aussi il suffit d'en acheter assez pour avoir pendant longtemps sa nourriture assurée. La viande sèche serait le plus commode de tous les aliments pour les armées en campagne; avec un lambeau de *carne secca* plié sur son sac ou sur sa selle, le soldat serait sûr d'être nourri pendant plusieurs jours. De même aussi, l'ouvrier, qui ne peut acheter tout un baril de

salaisons et pour lequel les autres conserves sont trop chère trouverait dans la viande sèche la facilité d'une provisio commode et sûre. »

Louis Couty[1],
La consommation de viande et ses conserves,
(*Revue scientifique*, 6 août 1881.)

L'usine Liebig à Fray-Bentos.

« Au fond d'une crique du grand fleuve de l'Uruguay, perchée au sommet d'une falaise pittoresque, est une peti ville d'origine récente, connue sous le nom de Fray-Bentos C'est-là que la société fondée en 1863 par le baron Liebig établi son siège. L'usine proprement dite occupe de vast bâtiments qui descendent en pente douce jusqu'au fleuv Là se trouve un grand môle qui lui permet de charger fac lement et d'embarquer tous les produits de son importan fabrication. Plus haut est le *saladero* et toute la suite d hangars qu'il comporte; derrière lui, les *corrales*, pl vastes à mesure qu'ils s'éloignent du centre; enfin d'im menses prairies entourées de fils de fer; ces prairies rempli de bétail, constituent à elles seules tout le fond d'une *e tancia*. Le terrain ainsi exploité par la Société est d'envir neuf lieues carrées. On lâche sur les prairies les bœufs q venant de trop loin, ont à se refaire du voyage, et l'on e ferme dans les *corrales* les animaux en état qui sero l'objet de la besogne du jour ou qui constitueront la réser du lendemain.

» Le travail commence de fort grand matin. Les anima sont successivement chassés des grands *corrales* da d'autres plus petits; ils arrivent ainsi jusqu'au *butte*, derniè enceinte circulaire où le coup fatal les attend. Une porte

1. M. Couty, professeur à l'Ecole polytechnique de Rio-Janeiro, a été cha par le ministre de l'agriculture du Brésil d'une mission dans le sud du Br et l'Etat de Montevideo. Le docteur Couty est mort à trente ans, en 1884.
2. Fray-Bentos ou Independencia est situé à 110 kil. S.-S.-O. de Paysan sur la rive gauche de l'Uruguay. Cette bourgade, fondée en 1859, prit en 1 un développement considérable, lorsque l'Allemand Giebert y établit un énor *saladero* pour la préparation de l'extrait de viande, d'après les formules chimiste Liebig. Fray-Bentos renferme actuellement 6000 habitants.

lotine n'y laisse pénétrer que vingt bœufs à la fois ; ils ouveront des dalles inclinées et glissantes qui les prive- t de résistance quand le *lazo* viendra s'abattre sur eux.
Le *lazo* dont le nœud coulant est lancé par un *gaucho* ant sur une petite estrade, passe dans une poulie pour tir par l'autre extrémité à la selle d'un cheval monté. sitôt le *lazo* lancé, le cheval est mis au galop, et le uf, violemment amené, vient donner de la tête contre grosse poutre qui l'arrête. Le *desnucador*, l'homme cialement chargé du coup de couteau, est assis sur cette tre. Il se sert, pour cette besogne, d'un petit poignard e de deux doigts, long de cinq, et frappe la bête à la que d'un coup qui la foudroie. Comme la place sensible guère que la largeur d'une pièce de cent sous, ce coup pose une très grande adresse, qu'on reconnaît d'ailleurs payant cet employé spécialiste à raison de dix francs par t têtes de bœufs. La bête ainsi frappée tombe sur un gon à rails ; on lui enlève le *lazo*, on ouvre une porte à lisse, et le wagon, roulant sous un hangar dallé appelé *playa*, dépose ce corps encore presque vivant aux pieds celui des travailleurs qui a « fini son bœuf » et qui attend nouvelle besogne. Sur des voies parallèles deux wagons t et viennent, se succédant sans cesse. Car le travail de cherie qui s'accomplit sur la *playa* est rondement mené, es ouvriers qui s'en occupent sont nombreux ; ils sont là quante ou soixante qui, les bras dans le sang, demi-nus, outeau à la main, saignent, écorchent, dépècent. La bête paraît comme par enchantement : sa tête va d'un côté, cuir et ses membres d'un autre ; ses chairs, habilement oupées, prennent une troisième direction ; bref, en ins de cinq minutes, sur ces dalles qu'on lave mainte- nt à grande eau, il ne reste plus trace de l'animal qui nt d'y tomber palpitant. Sous un vaste hangar attenant la *playa*, des gens que leurs fonctions ont fait nommer *rqueadores* reçoivent la viande sur des tables de bois. sont armés de coutelas longs et tranchants, qu'ils ssent et repassent dans cette viande, de façon à la ré- re en tranches qui aient partout un pouce et demi

d'épaisseur. Ces habiles découpeurs sont les mieux pay
car c'est le juste milieu qui préservera ces chairs de la c
ruption, d'une part, de la dessiccation de l'autre. Ainsi, p
parée, la viande est exposée quelque temps au soleil, p
plongée dans un bain de saumure qui a pour objet de la
rifier, enfin empilée par grands tas composés de couc
alternatives de viandes et de gros sel blanc. On la retou
plusieurs fois, on la reporte à l'air, au soleil, on la rem
en tas, puis au bout d'un mois environ on la livre au co
merce. Elle ressemble alors, par l'aspect et la couleur, à
la morue desséchée. Rien qu'au Brésil, où elle est con
sous le nom de *carne secca*, il s'en consomme chaque an
des milliers de quintaux; elle forme le fond de l'alimen
tion de la race nègre, qui en fait le plus grand cas.

» Tous ces travaux, toutes ces préparations que je vi
de décrire sont du domaine commun de tous les *salader*
Pour la fabrication spéciale de l'usine Liebig, pour la p
duction du fameux *extractum carnis*, on choisit des m
ceaux de viande spéciaux. On en détache les os et la grais
et on les introduit dans un engin d'où ils sortent hac
menus. En cet état ils sont successivement portés dans
chaudières, puis sous de fortes presses. Le jus s'écou
finement tamisé; on le fait bouillir pendant quelq
heures, puis on le laisse congeler pour le renfermer dans
boîtes de fer blanc d'un pied cube environ. C'est sous ce
dernière forme que l'extrait concentré est toujours expé

» La compagnie Liebig est aujourd'hui devenue émine
ment cosmopolite. Fondée par un Allemand, d'une p
elle opère et contracte sous une marque anglaise : L. M. E
(*Liebig meat extract Company*), sans doute parce que
sont les capitaux anglais qui se sont tout d'abord empa
de l'entreprise; cependant, l'Allemagne et la France,
Belgique surtout, y ont aussi d'assez gros actionnair
D'autre part, elle occupe, comme ouvriers, et en maje
partie, des Ecossais et des Basques, et reste dirigée par
chimistes allemands. C'est une véritable « tour de Bab
où cependant tout marche, et où les peuples les plus div
s'entendent à merveille. L'établissement travaille, à pa

décembre, pendant trois mois environ, abattant en moyenne de cent soixante à cent quatre-vingt mille bœufs. ...xploite non seulement son extrait et les viandes salées, ... également les cuirs, les suifs, la graisse, les os, les ...ris de l'animal ; enfin, des résidus de cette viande choisie ...a servi à la fabrication de l'extrait concentré, il fait un ...no qui passe, après celui du Pérou, pour le meilleur et ...plus demandé. L'usine ne peut suffire au nombre des ...mandes qui de partout lui sont adressées. Elle tient ...de sa situation, la plus grande facilité de transport et ...xpédition ; car Fray-Bentos, par bateaux à vapeur, ne se ...ve qu'à vingt-quatre heures de Buenos-Ayres et à trente-...heures de Montevideo[1]. Aussi l'état de la société est-il ...florissant, et c'est par plus de trois millions que se ...frent régulièrement ses bénéfices. »

Comte Eugène DE ROBIANO,
Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.
(Paris, 1879, 2e édit., in-18, Plon.)

3° BIBLIOGRAPHIE

...A. *Hist. de la domination espagnole en Uruguay.* — Montevideo, 1880.)
...ONI. *L'Uruguay ; carte commerciale avec texte.* — (Paris, 1885, in-4°.)
...Y (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, in-18, 1880, Charpentier.)
...AY. *Travels in Uruguay.* — London, 1871.)
...SE baron Henry de). *La république de l'Uruguay.* — (Paris, 1876, in-8°.)
...S. *Descr. geogr. du territ. de la Rep. de l'Uruguay.* — (Montevideo, 1859.)
...IANO (de). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879, in-8°.)
...EL (Ch. d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
...ANT. *La Républ. or. de l'Uruguay.* — (Montevideo, 1873.)
... *Notice historique et catal. de la répub. de l'Uruguay.* — (Paris, 1867, in-8°.)

...usine forme à elle seule une véritable ville de hangars. « Toute la partie ...sculaire d'un bœuf, écrit M. J. Callot, ne fournit pas plus de 3 kil. d'ex... Ce saladero de Fray-Bentos n'a pas sacrifié moins de 85 000 têtes de ... du 15 décembre 1875 au 25 mars 1876. Durant 59 jours consécutifs, ...iffre d'animaux tués par jour s'éleva à 1 000 ; le reste du temps, il varia ...00 à 900. » — M. Couty a constaté à Fray-Bentos que le produit Liebig ...ésente qu'une faible partie de la viande abattue. « On ne transforme ...xtrait que les mauvais morceaux, ou plus exactement les morceaux ...es, qui, se desséchant beaucoup, font une *carne secca* peu pesante et ...se. Mais toutes les parties grasses, et surtout les mantes, sont salées ...séchées ; on prend même la précaution de les sécher peu, et de les ...der rapidement à Rio-Janeiro pour qu'ayant moins perdu de leur poids, ... donnent un produit plus élevé. Si la *carne secca* est chère, on fera ... d'*extrait ;* si elle est bon marché, on en fera davantage ; mais dans ...e des dernières années, la transformation de la viande en produit Liebig ...devenue prédominante. »

CALLOT (G). — *L'importation des viandes américaines en Europe.* — (Re *scientifique*, 19 juillet et 16 septembre 1879.)

COUTY (L.) — *L'élevage du bétail dans l'Amérique du Sud.* — (*Revue scie fique*, 7 mai 1881.)

COUTY (L.) — *La consommation de viandes et ses conserves dans l'Amér du Sud.* — (*Revue scientifique*, 6 août 1881.)

KERRILIS (Louis). *L'Uruguay et le Paraguay.* — (*Journal des économi* février 1878.)

LEFORT (Ch.). *L'Uruguay, sa situation commerciale.* — (*Economiste fran* 1876, n° 9.)

LOUA. *L'Uruguay.* — (*Economiste français*, 8 novembre 187.).

La république de l'Uruguay, population, commerce, finances. — (*Econom français*. 1er avril 1882.)

Le commerce de Montevideo, la compagnie Liebig. — (*Revue britann* février 1873.)

CHAPITRE IX

RÉPUBLIQUE ARGENTINE[1]

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord, la frontière suit l'*Uruguay* et son affluen *Pépiri-Guazu*, puis descend vers l'*Iguazu*, affluent du Parana; long chenal du *Parana* jusqu'au confluent de ce fleuve avec le *Paraguay* monte le *Paraguay* et son affluent le *Pilcomayo*, laissant aux Argenti désert du *Chaco* méridional, coupe les vallées supérieures des tribut du *Vermejo*, traverse les plateaux des *Andes* orientales, et suit la s *Esmoraca* et la *Cordillère* qui la sépare du Chili. Au sud, la frontière pas déterminée, et l'extension du territoire dépend des progrès des et des retours offensifs des Indiens. Les Etats voisins de la répub Argentine, sont l'*Uruguay* et le *Brésil*, à l'est; le *Paraguay* et la *Boliv* nord; le *Chili* à l'ouest, et la *Patagonie* au sud.

Situation astronomique. — 22° et 44° de lat. S.; 74° 20' et 5 de long. O.

Climat. — Trois zones allongées du nord au sud; *région du littora* les orages sont fréquents, les pluies abondantes et les gelées rares; mum de température + 35°; minimum, — 4°; *région de l'intérieur*, plus rigoureux; le thermomètre monte jusqu'à 42°; *région des A* gelées et neiges fréquentes.

Littoral; îles. — Les 400 lieues de côtes sont baignées par l' Atlantique, tantôt coupées à pic, tantôt basses et sablonneuses; ports

---

1. Cet Etat de l'Amérique méridionale est encore appelé Confédération A tine, ou du Rio-de-la-Plata. Son nom lui vient de l'estuaire du Rio Plata (en français, rivière d'argent), qui se jette dans l'Océan sur la orientale.

, de faible étendue; quelques anses accessibles à de petits bâtiments (Chiquita, laguna de los Padres, bahia Blanca); îles basses, sablon-…, dépourvues d'eau; les principales sont celles des *Pingouins* et des …[1].

…ef du sol. — Sur une longueur de plus de 2000 kilom. s'étend à … le plateau des Andes, d'abord unique et de faible largeur au midi, … de plus en plus ample en allant vers le nord; la Cordillère double, triple, …ple et même sextuple ses cordons parallèles pour former le grand …andin, puis les chaînes orientales au pied desquelles s'étendent les … horizontales du Gran-Chaco; le plateau, escarpé du côté du Paci-… descend en pentes plus douces vers la république Argentine. Pres-…tous les géants de la grande arête occidentale se dressent sur la …ère commune du Chili et de la république Argentine (*volcan de San-* … 6096 m.; *Cima del Mercedario*, 6798 m.; *Cima del Cobre*, 5584 m.) : … plus haute cime est sur le territoire argentin, l'*Aconcagua*, 6834 m. …ls principaux sont celui de la *Cumbre* (3900 m.), route de Valpa-… Mendoza; celui de la *Cruz de Peidra* (3442 m.) ouvert huit mois …; celui de *Planchon* (3 000 m.) entre Curico (Chili) et le fort San-…(Argentine), proposé comme lieu de passage d'un futur chemin de … Au centre se dressent quelques massifs triangulaires enveloppés de …; les principaux sont ceux de *Cordova* et de la *Punta* (1800 à … m.). A l'est, entre le Salado et le Rio Negro, s'étend l'immense … la *Pampa*, longue de 3 000 kilomètres; au nord du Salado, la plaine …n-*Chaco*, où errent les Indiens encore indomptés.

…rs d'eau. — Le *Parana* (4 500 kilom.), — en guarani, signifie rivière …rcellence, est formé du *Rio Grande* descendu de la sierra Mantiqueira … et du *Rio Paranahyba do Sul*; il reçoit, à droite le *Paraguay* … kilom.) issu des lacs du plateau brésilien de Matto-Grosso, et déjà … du *Taquary*, du *Pilcomayo* et du *Vermejo*; enfin le *Salado* et le *Car-*…; à gauche, l'*Uruguay*, en face de l'île Martin Garcia et de la pointe …do. Le *Parana* forme alors un estuaire formidable, large de …lom. à l'entrée en mer, couvrant 40000 kilom. car., profond de 30 …m., roulant dans les eaux basses 14 600 mètres cubes par seconde, …omblant peu à peu de ses alluvions la partie supérieure de l'es-…. — Les autres cours d'eau des pampas (*Rio Dulce, Primero, Segundo,* …do, *Negro*) s'appauvrissent en route par l'évaporation, s'étalent en …, se fractionnent en flaques, et sont absorbés par le sable du dé-… bien peu atteignent la mer.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

…nstitution. — République fédérale, constitution votée en mai 1853, …ée en mai 1860. *Président de la République* responsable, élu pour …ns, par des électeurs spéciaux nommés dans chaque province, … Juarez Celman, élu en 1886, exerçant le *pouvoir exécutif;* le … *législatif* est exercé par le *Sénat* (30 membres) élu pour neuf ans … Chambres législatives provinciales (deux par province), et par

…s îles, refuge des pingouins, éléphants et lions de mer, ont acquis, …55, une subite importance, à cause du guano qu'on y a recueilli. Mais …, étant de qualité médiocre, parce que les pluies fréquentes, dans ces … dissolvent les sels ammoniacaux qui sont la propriété fécondante de …grais, l'exportation a presque cessé.

la *Chambre des députés* (86 membres élus par une élection directe po quatre ans et rééligibles, à raison de 1 par 20000 habitants). Les pr vinces de la confédération se gouvernent elles-mêmes, votant leur budg le pouvoir central, seul, bat monnaie, fait la paix ou la guerre, les trai de commerce, autorise les travaux qui intéressent toute la nation. (Tr tement des membres du Congrès, 1000 fr. par mois, plus une indemn de route; traitement du Président de la République, 255780 fr.) Il y cinq ministères : *Intérieur, Affaires étrangères, Finances, Justice, Guer* — **Drapeau :** bleu, blanc, bleu horizontalement.

Divisions administratives. — La République se compose quatorzes *provinces*, ayant toutes le nom de leur capitale, sauf une, *Ent Rios;* les provinces se subdivisent en *départements;* les départements *districts*. Il existe en outre neuf *territoires*, non encore organisés en p vinces : la capitale *Buenos-Ayres* a 350278 habitants.

1° **Provinces : Buenos-Ayres**, chef-lieu la Plata, 450000 hab. : **San Fé**, 11000; **Entre-Rios**, chef-lieu Concepcion del Uruguay, 6000; **C rientes**, 15500; **Cordova**, 50000; **San-Luis**, 4000; **Santiago**, 8000; **M doza**, 18000; **San-Juan**, 8500; **Rioja**, 4500; **Catamarca**, 5800; **Tu man**, 27000; **Salta**, 12000; **Jujuy**, 3100. Ville princ. *Rosario*, 42000

2° **Territoires : Misiones**, 40000; **Formosa** et **Chaco**, 4500; **Pam** 30000; **Rio-Negro**, **Neuquen**, **Chubut**, **Santa-Cruz**, **Tierra del Fue** 30000.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : Les gisements métallifères abond dans les Andes, mais le manque de bras et la longueur des distances ont jusqu'ici empêché l'exploitation sérieuse; les exportations de mi rais et métaux précieux ne s'élevaient, en 1880, qu'à un million envi Les districts métallifères (*cuivre, fer, plomb, argent, or*) sont limités provinces de *Mendoza, San-Juan, Rioja, Catamarca, Cordova, San-Luis*. **Végétaux**. — *Céréales, vignes, fruits et légumes* d'Europe; *arbres fores* des pays tempérés; *arbres des pays chauds* (*palmier, bananier, goyav grenadier, pistachier, cacaoyer, cafeier, olivier, oranger* et *l'arbre à ye maté*, d'où l'on tire une sorte de thé très recherchée dans les républiq de l'Amérique méridionale, *canne à sucre, coton, tabac*. — **Animaux** principale richesse du pays est dans les innombrables troupeaux répan dans les pampas : en 1884, on comptait 60 millions de *moutons*; 15 mill d'animaux d'espèce *bovine*; 5 millions de *chevaux*. De là se tirent, pres exclusivement, les produits d'exportation : *laines, peaux de bœuf, de ch de moutons, suifs, viande salée, crins, plumes d'autruche*. Principaux maux sauvages : *lama, alpaca* et *vigogne*, qui donnent une belle la *jaguar, chat-tigre, tapir, lièvre, cerf, tatou, serpents, lézards, iguane*,

Industrie : peu avancée; manufactures rares : l'industrie agricol minière a seule quelque importance.

Commerce. — En 1886 : *Importations*, 97658000 pesos ; *Exportati* 69834000. Part de l'Angleterre (en 1886) : 43 millions de pesos; d France, 39 millions; de la Belgique, 18 millions; de l'Italie, 6800 0

---

1. En mars 1882, un décret a désigné la nouvelle capitale de la pro de Buenos-Ayres. Située à 40 kilom. de Buenos-Ayres, cette ville por nom de la Plata. Elle fait des progrès étonnants : les étrangers y sont nombreux que les Argentins; les Italiens dominent. La Plata compte 50000 âmes.

l'Espagne, 4 800 000; de l'Allemagne, 15 millions; des Etats-Unis, millions; du Brésil, 4 100 000, etc. — *Marine marchande:* 80 navires long cours = 95 000 tonnes; mouvement des ports: 10 900 navires entrés = 3 500 000 tonnes; 8 100 sortis = 3 millions de tonnes. — *Chemins de fer* exploitation, en 1886 : 6 648 kilom.; 1 651 en construction. — *Télégraphes*, en 1886 : 23 000 kilom.; dépèches 736 000. — *Postes :* lettres en 1886, 24 500 000 dont 3 500 000 pour et de l'étranger.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — Avec la Patagonie, 2 835 970 kilom. car., suivant l'almanach de Gotha. — **Population** : 3 145 000 (2 par kilom. car.). **Races et nationalités** : environ 2 millions d'Argentins, issus de la fusion des trois races indienne, européenne et africaine (dans les villes, grâce à l'immigration, domine l'élément européen); 500 000 immigrants, de nationalités américaine, italienne, espagnole, française, anglaise, suisse, allemande, ..., danoise. En 1880, l'immigration s'est élevée à 42 000 personnes; en 1886, elle a été de 65 574, ainsi répartis : 43 328 Italiens, 9 895 Espagnols, 4 662 Français, 1 682 Anglais, 1 284 Suisses, 1 015 Autrichiens, ...31 Allemands, 398 Belges, 159 Portugais, 132 Danois, 25 Grecs et Turcs, ... Américains, 918 Russes. Les Italiens dominent, et les Génois ont presque le monopole du cabotage sur le fleuve; puis viennent les Basques; les 100 000 familles européennes domiciliées dans la république ont envoyé, en 1874, plus de 80 millions à leurs parents de la mère patrie, et fondé plus de 40 colonies agricoles prospères. L'émigration dans la république s'est élevée, en 1881, à 22 300 personnes. — **Dialectes** : L'espagnol est la langue principale, celle des affaires; on parle aussi le français et l'italien.

Instruction publique. — Etablissements d'instruction primaire pour les deux sexes, dans les villes, bourgs et villages; d'instruction secondaire à Cordova, Mendoza, Tucuman, Catamarca, Buenos-Ayres (collège de l'Uruguay); enseignement supérieur donné dans les universités de Buenos-Ayres et de Cordova.

Justice. — Cour suprême fédérale; cinq tribunaux fédéraux à Parana, Cordova, Mendoza, Salta, Buenos-Ayres. Dans les provinces sont des justices de paix, des tribunaux de première instance et des cours de justice.

Cultes. — Liberté des cultes garantie; religion catholique généralement professée: un archevêque à Buenos-Ayres, trois évêques à Cordova, Cuyo, Salta; budget des cultes, 263 000 pesos. — **Armée** : Armée active et garde nationale; l'armée active comprend 2 945 fantassins, 2 571 cavaliers, 740 artilleurs, 31 généraux, 1 346 officiers; budget de la guerre, 8 millions de pesos. — **Marine militaire** : 32 navires, 6 canonnières, avec 73 canons; 2 000 matelots, 900 officiers, 2 chefs d'escadre; budget de la marine, 3 200 000 pesos. — **Monnaies** : Argent : *peso fuerte* (piastre forte) = 5 fr. 25; or : le *doublon* = 81 fr. 65. — **Poids et mesures** : Le *quintal* = 45 kilogr. 937; la *braza* = 1m,732; la *legua* = 5 916 mètres; le *baril* = 97 litres. — **Budget annuel** : Recettes (en 1886), 46 022 000 pesos; dépenses, 47 017 000. — Dette nationale, 163 611 000 pesos[1].

---

1. Voici quelques définitions utiles pour l'étude des contrées sud-américaines. Le bétail s'élève dans des fermes appelées *estancias;* le terrain exploité par l'estancia est désigné sous le nom de *suerte* (du mot *sort*, parce qu'au commencement, sans doute, les lots des concessions furent tirés au sort). Au

NOTIONS HISTORIQUES.

Juan Diaz de Solis fut le premier européen qui découvrit le Rio de la Plata. Placé à la tête des entreprises maritimes de l'Espagne, en qualité de *piloto mayor*, après la mort du célèbre Amerigo Vespucci, il reçu en 1514, la mission de rechercher, au sud de l'Amérique, un passage vers l'ouest. La découverte de l'océan Pacifique par Nuñez de Balboa (1513) avait démontré l'existence d'une mer occidentale ouverte. Solis longea la côte du Brésil, atteignit les îles de los Lobos et le golfe de Maldonado et s'arrêta à l'embouchure du Rio de la Plata. A son aspect troublé et à son goût il reconnut que cette eau n'appartenait plus à l'Océan, et il lui donna le nom de *Mar Dulce* (mer douce). Il s'engagea dans le vaste estuaire, aperçut sur la rive des huttes, puis des indigènes. Ceux-ci étaient des Charruas sauvages; à l'approche du navire, ils brandirent leurs armes d'un

---

bâtiment principal de l'estancia, résidence du maitre, est quelquefois annexée une *pulperia* (boutique), où se vendent les denrées et objets de première utilité. Le *corral* (pluriel *corrales*) est une grande enceinte entourée de pieux solides, enfoncés dans le sol, tout près les uns des autres; on y enferme le bétail, les volailles. Les troupeaux sont gouvernés par les *peones* (valets de ferme), toujours à cheval. Les uns, — ce sont les mieux payés, — faisant leur service sur des *potros* (chevaux neufs, poulains non dressés), les autres sur des *mansos* (chevaux maniables). Ils sont surveillés par les contre-maîtres (*capataz*), et les capataz par le *majordomo* (majordome). L'ensemble des *peones* forme la *peonada*. Quant au *gaucho*, c'est le bandit de la Plata, l'homme errant et vagabond qui vit sans rien faire, et ne possède que son cheval et ses vêtements; il est presque toujours en guerre avec la justice pour ses rapines, ses violences ou ses meurtres. On désigne donc improprement les peones sous le nom de gauchos. Le *novillo* est le bœuf de travail dompté; le dompteur (*domador*), est armé des *bolas*, trois boules en pierre, en bois, ou en plomb, attachées ensemble par une courroie de cuir; et il lance le *lazo*, long de 10 mètres, et composé d'une corde de deux cuirs bien tressés et terminés par un anneau de fer pour saisir le bœuf et le cheval enchaîné par le nœud coulant. Le lanceur (*enlazador*), le manieur de bolas (*bolcador*) conduisent les animaux dans les *mataderos* (abattoirs des villes) ou dans les *saladeros*. Le saladero est l'usine où l'on abat le bétail en masse, où l'on sale les peaux et la viande, où l'on recueille la graisse, les os, le crin et tous les autres produits animaux pour l'exportation. Jadis, après les tueries (*matanzas*), on abandonnait les cadavres dans la plaine et on se contentait d'enlever le cuir. Quand les *desolladores* (écorcheurs) ont dépouillé les animaux, on fait sécher la viande dans le *tendal* (enclos) sur des perches horizontales, où elle est étendue. Les *barracas* sont de grandes cours, entourées de murs, où s'élèvent des hangars et magasins propres à renfermer les cuirs secs, les laines, les crins, etc., qu'on y met en dépôt sous la garde du *barraquero*. Les cuirs secs et les viandes portant la marque de leur propriétaire sont examinés par les agents de l'autorité postés dans les *tabladas*, bureaux de vérification établis en plein air à une certaine distance des villes; et le charretier reçoit un bulletin (*guia*) qui lui sert de laisser-passer. Souvent les achats se font dans les tabladas, et un expert (le *comprador de ganado*, acheteur de bétail) y sert d'intermédiaire entre les *estancieros* (patrons des estancias) et les directeurs des saladeros. Le *poncho*, fait de laine de guanaque, est le vêtement principal du gaucho; le *palenque* est la barricade où on attache le cheval; une troupe de juments dressées est une *manada*, la jument qui dirige les autres est la *madrina* (marraine); quand on part en voyage, les chevaux de relais qu'on emmène forment la *tropilla*. Faire le *rodeo*, c'est assembler les diverses troupes d'animaux en un seul point, à des époques déterminées. Cet assemblage se fait dans un espace clos, nommé *manguera*.

menaçant. Solis se méprit sur le sens de ces signes, et crut y voir une vitation de débarquer. Il passa dans un canot avec quelques matelots et cendit sur le rivage. Les Indiens cachés dans un fourré les percèrent leurs flèches, leur coupèrent la tête et mutilèrent leurs cadavres. Le vire de Solis fit feu sur les indigènes et les mit en fuite, mais quitta le uve et regagna l'Espagne.

Une deuxième expédition dirigée par Diego Garcia et Sébastien Cabot ise au service de l'Espagne (1527-1530), essaya vainement de fonder établissement à Espiritu-Santo, sur un bras du Parana. Les Indiens le truisirent. — Une troisième, sous la conduite de don Pedro de Mendoza 535-1537), livra de furieux combats aux Quérandis, et coûta la vie à 00 Européens et au chef de la mission. Ayolas fonda en 1536 la première colonie espagnole au Paraguay, et Irala en fut le premier gouverneur. Durant la période qui suit, s'élevèrent successivement Santa-Maria Buenos-Ayres, Santiago del Estero (1553), Tucuman (1565), Cordoba 573), Salto (1582), Rioja et Jujuy (1592). En 1810, le peuple argentin it la vice-royauté espagnole et proclama son indépendance; les victoires du général San-Martin l'affirmèrent. Une guerre civile, provoquée r les ambitions rivales des généraux argentins, ensanglanta pendant nze ans la péninsule; l'anarchie aboutit au despotisme de Rosas qui fut versé, après dix-sept ans d'une dictature sanguinaire[1], par Urquiza 852). Celui-ci convoqua une assemblée nationale qui dota le pays d'une nstitution libérale et proclama la liberté de navigation dans les eaux gentines pour tous les pavillons. Sous les présidences du général Mitre, don Faustino Sarmiento, du docteur Avellaneda, du général Roca, gré de nouveaux troubles, la république n'a pas cessé de progresser.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Traversée de la Cordillère des Andes.

Si haute et si large que soit la barrière des Andes, il est oins difficile de la franchir qu'on ne croit, et de nombreux ssages à travers les chaînes mettent en communication le ili, la Bolivie et les provinces argentines. M. Martin de oussy n'en cite pas moins de trente-deux plus ou moins connues, sans parler de ceux qui restent encore un secret parmi les letiers et les contrebandiers des Andes. Les principaux sont

---

1. Rosas, né en 1793, élevé au milieu des gauchos, passa sa vie à cheval et armes à la main. Ce hardi chef de bandes osa tenir tête aux cabinets de ance et d'Angleterre, et fut aussi habile dans sa politique extérieure que ce dans ses procédés de gouvernement. Il fit périr, dit-on, plus de vingt-deux e personnes, poussa l'orgueil jusqu'à faire donner son nom à un mois de nnée et exigea que les habitants de Buenos-Ayres saluassent son portrait. jour, sa fille Manuelita ayant été raillée par quelques dames de la ville, il força à s'atteler à une voiture, où sa fille monta, et il la fit ainsi traîner à vers les principales rues de la capitale.

les passages de Antuco (2100 m.) qui conduit de Concepcion à Mendoza; de Planchon (3000 m.), de Talca à Curico; le col de



las Damas (2800 m.); le col de Portillo qui s'élève jusqu'à 4427 m.; la passe de la Cumbre, grande route de la Plata au

APHIE.
de Concepcion à
Curico; le col de



qui s'élève jusqu'à
oute de la Plata au

Chili (2 900 m.); le col de los Patos, entre Saint-Juan et Valparaiso; les cols de Copiapo et Pircas-Negras; le passage du Despoblado, de Salta à Cobijo, etc., etc. Malgré la hauteur des plateaux, le transit est actif; beaucoup de cols sont franchissables toute l'année. Ce qui rend surtout les voyages difficiles et parfois dangereux, c'est le mauvais temps et le changement des saisons; c'est aussi le manque absolu de maisons de refuge. « Les passages des Alpes, écrit le docteur Martin de Moussy, » sont vingt fois plus difficiles et plus périlleux; mais il y a » là des routes entretenues, des poteaux, des piliers de pierre » pour se reconnaître au milieu des neiges, des maisons, des » hospices où l'on peut s'abriter. Dans les Andes, on voyage » à la grâce de Dieu, avec la voûte du ciel pour toit, un petit » mur en pierres sèches, que l'on se construit opposé au vent, » pour abri, l'eau du torrent pour boisson, les vivres que l'on » porte avec soi pour nourriture, et le maigre fourrage des » *quebradas*[1] pour refaire les mulets fatigués. Si l'on veut se » faire une idée des plateaux des Andes, que l'on se figure » avoir 30 lieues à parcourir dans les plaines de la Brie, par » une belle gelée d'hiver, une brise fraîche du nord, le ther» momètre à 10 ou 15 degrés au-dessous de zéro la nuit, et » ni maisons, ni arbres, ni plis de terrains pour s'abriter: » Voilà la Cordillère pendant 7 mois de l'année, du 29e au » 32e degré. »

On attribue à un des derniers Incas souverains du Pérou, Yupanqui, la construction d'un chemin dans la Cordillère de Copiapo. Nulle trace de cette route ne subsiste; cependant on rencontre en divers endroits des Andes des ruines grossières et étendues, de vieilles murailles en pierres sèches, régulièrement construites (*les tambillitos*) qui sont vraisemblablement les débris des anciennes portes et des magasins construits sous la domination des Incas.

« Les Andes ne se peuvent franchir qu'à l'aide de mulets. Ces précieux animaux, si peu difficiles pour la nourriture, si résistants à la fatigue, font des marches incroyables avec des charges de cent cinquante à cent soixante-dix kilogrammes. Ils se tirent des provinces argentines; on les fait

1. Les *quebradas* sont les gorges ou vallées encaissées de la région des Andes.

hiverner dans les champs de luzerne (*potreros de alfalfa*
que l'on cultive en grand sur la lisière des Andes, et pen
dant la saison favorable, on leur fait faire deux ou troi
voyages, selon les distances. Une troupe se compose d
trente à quarante animaux chargés, jamais plus, car alor
elle deviendrait trop difficile à conduire. En outre, il y a u
tiers en sus de bêtes de rechange. On emploie deux muletie
chefs (*capataces*) comme directeurs de la troupe, et un *peo*
ou conducteur, pour huit mules; un aide pour quatre *peone*
afin de leur donner la main au besoin, et généralement u
enfant qui conduit la jument chef de file (*madriña*); celle-c
une clochette au cou, marche en avant, et toutes les mul
la suivent d'instinct. Inutile de dire que tous ces homm
sont montés et portent avec eux les vivres nécessaires po
un voyage qui n'est jamais de moins de quatre-vingts lieue
et qui va quelquefois jusqu'à deux cents et plus. Les troupe
ainsi chargées, font en moyenne dix lieues par jours, que
quefois plus lorsqu'il faut arriver à une halte obligée, c'es
à-dire à un endroit où l'on trouve de l'eau, du bois et d
pâturage.

» Les muletiers se lèvent à l'aube; ils vont rassembler l
animaux, installent les bâts et commencent à charger. Cet
opération est toujours longue et difficile, surtout au com
mencement du voyage. Puis on se met en marche, rareme
avant huit ou neuf heures, et l'on ne s'arrête qu'à la couché
Si les charges se dérangent en route, deux *peones* s'arrêten
enveloppent de leur *poncho* (manteau sans manches) la tê
du mulet, et rétablissent l'équilibre avec une sûreté de co
d'œil et une rapidité qui font plaisir à voir. A la halte,
installe en cercle les bâts proprement arrangés avec
ballots à côté. On allume le feu; le repas se prépare, maig
chère composée de viandes sèches (*charqui*) que l'on c
avec du riz assaisonné de force piment; l'eau du torre
désaltère après; puis chacun s'enveloppant de son *ponc*
et d'une couverture de laine, dort sur la terre nue, s'ab
tant un peu derrière les ballots. A tour de rôle, chacun su
veille les animaux pour les empêcher de s'écarter. Rien
peut donner une idée de la sobriété et de la force de rés

...ce de ces braves gens ; nous ne parlons pas de leur pro-...e, elle est connue de tout le monde. Impassibles, tou-...rs de bonne humeur, pour un maigre salaire, ils affrontent ...mauvais temps, les neiges et tous les dangers sérieux ...présentent les passages des Andes. Qu'il suffise de ...oir qu'un voyage, aller et retour, dans la Cordillère de ...iapo, se paye douze piastres en été et dix-sept en hiver. ...st vrai que tous les frais de nourriture et de séjour sont ...a charge du patron ; mais on sait ce qu'est un voyage ...iver, et les accidents, soit de mort, soit de congélations ...tielles, n'y sont pas rares. On rencontre dans les pro-...ces des Andes plus d'un individu qui a perdu les doigts ...pieds ou des mains, et quelquefois même un membre ...ier dans ces traversées.

Les voyayeurs marchent un peu plus rapidement et ...t des traites de douze à vingt lieues, en moyenne treize ...quatorze lieues par jour. Lorsqu'on porte avec soi une ...te, un matelas et des vivres, de bons vêtements, le ...age est très supportable, et l'on ne souffre guère que de ...trême sécheresse des plateaux, et quelquefois de la *puna* ...*soroche*.

On donne le nom de *puna* à cette sensation pénible, à ...e anxiété respiratoire que quelques personnes éprouvent ...qu'elles se trouvent à de grandes hauteurs. Cette sen-...ion est certainement due à la raréfaction de l'air, car, à ...0 mètres, altitude des plateaux, la colonne baromé-...ue est réduite en moyenne à 0^{m},460, c'est-à-dire à ... millimètres de moins qu'au bord de la mer, et il est ...ossible qu'une si énorme différence dans la pression ...osphérique ne produise pas une impression profonde ... l'économie animale. Cette impression varie d'ailleurs ...n les personnes ; les unes ont la respiration gênée, les ...res éprouvent une sorte de migraine et perdent l'appétit. ...aucoup n'éprouvent rien ; mais lorsqu'on veut marcher, ...sque tout le monde sent une fatigue insolite.

Les animaux éprouvent également cette fatigue de la ...piration dans leur première traversée des Cordillères ; ...s ils s'y habituent assez vite, et telle est leur vigueur,

que les mulets en bon état et chargés convenablement ne faiblissent jamais dans les voyages ordinaires. Ils résistent parfaitement aux froids et aux mauvais temps, et si l'on sait les faire reposer avec méthode, leur faire passer l'hiver dans de bonnes *invernadas*, c'est-à-dire aux endroits où il y a du bon fourrage, soit naturel soit artificiel, ils se refont parfaitement. C'est pour cela que l'on a multiplié si abondamment les champs de luzerne (*alfalfares*) dans toutes les provinces des Andes. Pour les voyages de la Cordillère de Copiapo, on a soin de ferrer les mules et même les bœufs, à cause des vastes plateaux pierreux qu'il faut traverser; partout ailleurs on ne les ferre point, la corne de leurs pieds est assez dure pour affronter les passages caillouteux, qui ne sont qu'une exception dans la route.

» Les troupeaux de bœufs que l'on conduit au Chili font en moyenne huit lieues par jour; on leur fait suivre les *quebradas* où il y a le plus d'herbe, et rarement le chemin des voyageurs, qui est le plus court, mais presque toujours aussi le moins abondant en pâturages. Ces animaux ne sont expédiés qu'en très bon état; aussi maigrissent-ils peu en route, à moins que le temps ne soit mauvais; ils se reposent dans les *alfalfares* du Chili, jusqu'à ce qu'on les vende pour la boucherie. Les moutons ne font en moyenne que quatre lieues par jour, et encore faut-il les faire reposer tous les cinq jours. Il résistent parfaitement au froid et ne souffrent que dans les terrains très pierreux. Dans ce cas, on leur enveloppe quelquefois le sabot dans un morceau de peau pour leur rendre la marche moins douloureuse. Dans la province de Jujuy, pour le commerce avec la Bolivie, on emploie principalement l'âne comme moyen de transport; cet animal porte en moyenne six *arrobes*, à savoir un peu moins d'une demi-charge de mule, et ne fait pas plus de sept lieues par jour. Le lama ne s'emploie que dans la *puna*, c'est-à-dire sur les plateaux; il porte quatre *arrobes* (50 kilog.) et fait quatre lieues. C'est le moyen de transport le plus lent, mais le plus économique; cet animal trouve à vivre là où le mulet et même l'âne mourraient de faim.

Un phénomène fort curieux, mais jusqu'à présent xplicable, se présente dans quelques vallées et passages Cordillères, c'est un tremblement, dit *tembladera*, qui aque les animaux qui passent la nuit dans certains roits, et auquel ils succombent si on ne se hâte de les retirer. Nous en avons fait, bien malgré nous, l'expé-nce à la *cuesta del Obispo*, au bout de la *quebrada del oipe*, dans la province de Salta, et près de la *cuesta de Negrilla* dans la province de Catamarca, au voisinage des es de cuivre de l'Atajo. Le même phénomène se présente ore à l'*Infernillo* à l'entrée de la vallée de *Tafi*, dans la rra d'Aconquija. Cette maladie attaque surtout les ani-ux un peu fatigués qui s'arrêtent, une nuit ou même lques heures seulement, dans ces localités. Ce n'est nt la nature du pâturage qui produit cet accident, car les es attachées à une pierre ou à un piquet sur un sol tout it nu en sont aussi bien attaquées que celles qui paissent s la vallée. Les hommes n'éprouvent absolument rien, squ'ils dorment dans le même endroit. Les gens du pays ribuent aux exhalaisons du sol, aux *antimoniales*, à ce ils disent, entendant par là des sels métalliques dont le serait imprégné. De quelle nature sont ces émanations ? s l'ignorons complètement.....

En résumé, les passages des Andes sont donc plus fati-ts par leur longueur que par leurs difficultés matérielles; l n'y a réellement point de danger quand on les passe s la bonne saison et avec les précautions voulues. Mal-reusement quelques personnes, même habituées à ces ages, deviennent trop hardies, et se hasardant dans des onstances défavorables, succombent au froid. Lorsqu'une avane est assaillie par l'ouragan sur les plateaux, et qu'on pas le temps de gagner quelque *quebrada*, quelque he voisine, ce qui arrive presque toujours, car la neige rbillonne avec tant de violence qu'en un instant tous les tiers sont effacés, on s'arrête immédiatement; on empile charges de manière à former un rempart contre le vent, n y attache les animaux. Enveloppés de leur mieux, les ageurs attendent la fin de la tempête; mais la position

est fort critique, si le mauvais temps se prolonge. L[es] mules et les chevaux résistent très bien au froid penda[nt] quelque temps si l'on peut leur donner un peu de maïs, [les] bœufs se serrent les uns contre les autres et, gelés p[ar] groupes, périssent ainsi de froid et de faim ; les mout[ons,] abrités par leur laine, font meilleure contenance.

» Un jour viendra où, grâce à l'augmentation de popul[a]tion dans les provinces andines, ces routes plus fréquent[ées] offriront des abris aux voyageurs, et permettront le passa[ge] toute l'année[1] ; car une fois les premiers ouragans de mai [et] juin passés, le temps est généralement très beau, et le ma[u]vais temps ne se fait sentir qu'à l'entrée de l'été, c'est-à-d[ire] en septembre et en octobre. »

Docteur V. MARTIN DE MOUSSY,

Description géographique et statistique de la Confédérati[on] Argentine.

(3 vol. in-8°, av. atlas, Paris, 1860-1869, F. Didot.)

Le pampero et les lagunes.

« Le pampero, qui mugit si souvent dans ces plaines (*pampas*[2]) offre un spectacle encore plus étonnant. On ap[er]çoit au loin, à l'horizon, s'élever une nuée noir-grisât[re] qui monte à vue d'œil. Bientôt cette nuée s'enflamme, de longs éclairs la sillonnent des zigzags les plus variés. [A] mesure que la masse sombre s'élève, le tonnerre fait [en]tendre ses roulements lointains. Des tourbillons de poussiè[re,] chassés par le vent, viennent se mêler aux nuages sombr[es.] Les animaux dispersés dans la plaine commencent à de[ve]nir attentifs. On les voit, inquiets, regarder la nuée, dres[ser] les oreilles, se rassembler en groupes et enfin s'enfuir [de]vant la tempête hurlante. Non seulement les chevaux, [les] bestiaux et les moutons, mais encore les cerfs et les

1. Ce jour est venu. Le 9 juillet 1882, ont été inaugurés les travaux du [che]min de fer transandin. Il se rattache à la ligne de Mercédès, passe par J[...] traverse les vastes plaines des Pampas et se relie au chemin de fer andin à [Mer]cédès de San-Luis.

2. Le mot *pampa* vient de la langue quichua et signifie campagne ouve[rte,] plaine.

ches des parties encore inhabitées, se précipitent en ordre pour échapper à l'orage. Ils croient pouvoir se ver, mais ils se trompent. L'orage va plus vite que s jambes, il les devance, et bientôt ils sont au milieu de mpête qui se déchaîne sur eux. Les animaux s'arrêtent s, comprenant leur impuissance à lutter. Ils tournent os à la tempête et la laissent passer en s'abandonnant à sort. C'est un spectacle comique de voir immobiles des aines de ces animaux inondés, les oreilles pendantes et orps ruisselant. Ils attendent jusqu'à ce que le nuage é soit passé, et le nuage passe ordinairement aussi mptement qu'il arrive. En une demi-heure tout est fini. oleil reparaît encore plus clair avant son coucher. C'est nairement après cinq heures que ces *pamperos* se dé-nent sur les *pampas*, avec leur accompagnement airs enflammés et de pluies diluviennes. »

ertaines parties de la pampa ont un gazon épais et court semblable à celui de nos prairies européennes. Mais ce des accidents locaux; la vraie pampa n'a pas de verdure.

Cependant les *lagunes* sont très communes dans la *pa* du sud-est, principalement dans la province de nos-Ayres, où on les compte par centaines. Ce sont cuvettes plates, faibles dépressions du sol, dans les-les l'eau de pluie se rassemble, et qu'elle transforme bassins. Ces bassins, dont quelques-uns seulement ont étendue comparable à celle d'un petit lac, doivent leur ine à l'imperméabilité du sol. La marne diluvienne tique et assez dure, qui atteint ordinairement une épais- de quarante à soixante pieds et constitue le sol des *pas*, ne laisse point filtrer les eaux. Celles-ci se réu-ent dans les dépressions, où elles restent stagnantes qu'à ce que l'évaporation en abaisse peu à peu le niveau, es assèche entièrement, ce qui est le cas de beaucoup petites lagunes. L'eau entraîne naturellement les parties euses et légères de la surface du sol au pourtour des nes. Telle est l'origine de la vase noirâtre qui forme le

fond de presque toutes les lagunes. L'évaporation incessan et la capillarité des terres avoisinantes les tiennent to jours humides et leur permettent une évaporation pl riche ; aussi les lagunes sont-elles souvent entourées surfaces assez étendues d'un épais tapis verdoyant opposent une digue aux dénudations. Les lagunes conserv donc à peu près les mêmes contours, et les plus gran prennent le caractère de lacs permanents.

» En outre de la ceinture de fraîche verdure, la plup des lagunes constamment mouillées sont bordées de rosea très vigoureux et très élevés. On y trouve des joncs grê et élancés de huit à dix pieds, ou des roseaux à larg feuilles..... Les *cienegas* forment une seconde catégorie bassins humides dans la *pampa*. Ce sont de vastes ma cages, le plus souvent de forme allongée et couverts d'u épaisse végétation de roseaux. L'eau permanente ne trouve que sur quelques points au milieu, ce sont des part déprimées de la plaine tranformées en marais, qui prenn le nom de *pajonales*. En général ils sont dépourvus d'e et ont le plus souvent un sol assez solide, non vaseux, on peut les parcourir et les traverser sans danger. Là cr en abondance la belle graminée *gynerium argenteum*. Ces endroits humides dans la *pampa* ne forment qu'u très minime partie de sa surface et n'en modifient qu'ac dentellement la physionomie. Dans le nord on parco souvent des districts entiers de la *pampa* absolument pourvus d'eau, et le voyageur peut marcher des journ entières sans en rencontrer la moindre nappe. »

Docteur H. Burmeister,
Description physique de la République Argenti
trad. de l'allemand par M. E. Maupas.
(Paris, 1876, in-8°, Savy.

Le dompteur (domador) de poulains.

« Les jeunes poulains sont, à l'âge de trois ans, re au dompteur. Celui-ci est toujours un vrai pampasien, et élevé dans la pampa, il ne connaît la ville que de nom

met pied à terre que pour s'accroupir ou se coucher, mais pour marcher; il n'a d'autre bien que son cheval, autre lit que sa selle, dont les pièces nombreuses se divisent forment un lit très confortable; il est le plus souvent nade, et va d'*estancia* en *estancia* exercer sa profession ; tout entouré de considération, il est fier de son mérite. cheval destiné à être dompté subit, avant de lui être is, un travail préparatoire : pris en plaine avec les *bolas* le *lasso*, il est ainsi traîné jusqu'au *palenque*, où il reste t le jour attaché et les pieds entravés; il est lâché de t et ramené le lendemain ; quelques jours de ce régime el adoucissent un peu son caractère et l'habituent à la ence de l'homme à pied. C'est en effet un des étonne-nts de tous les animaux de la pampa que l'apparition de mme à pied, et même assez fréquemment les animaux fuient devant l'homme à cheval entourent l'homme à d et l'attaquent jusqu'à mettre sa vie en péril, si la pré-ce d'esprit l'abandonne. L'animal, ainsi un peu calmé, pris avec deux lassos, l'un jeté au cou et l'autre aux ds de derrière ; fortement attaché, culbuté et maintenu plusieurs hommes, il est sanglé, sellé et muselé par le mpteur au moyen d'une corde qui lui serre les narines passe dans la bouche. Tout ce travail est fait avec une talité excessive; c'est avec des coups violents que mme cherche à faire passer dans l'esprit de l'animal la eur qui semble remplir le sien. Quand il est moins fu-x et déjà terrifié, le dompteur le monte, et, le serrant ses jarrets puissants, où une longue habitude a con-tré toute la vigueur dont il est capable, il lui prouve supériorité par des coups redoublés. Le lasso qui retient pieds de derrière est alors lâché et un premier galop ayé, course furibonde d'où cheval et cavalier reviennent sés au milieu des *vivats*. Il reste alors au dompteur à eprendre quelque longue course de dix ou quinze lieues pouvoir livrer au propriétaire un cheval dompté et evoir sa prime. Ce traitement a pour résultat de rendre s ces chevaux fort doux, mais presque tous très difficiles montoir ; ils se souviennent toujours de leurs premières

relations avec l'homme; une fois montés, ils sont générale-ment dociles, ignorent le trot, et ne connaissent guère qu cette allure commode et monotone vulgairement appelé *traquenard*, allure générale à tous les chevaux de la pamp et qui explique la facilité avec laquelle un Européen, mêm fraîchement débarqué, arrive à faire sans fatigue vingt o trente lieues par jour. »

L'estanciero. — La marque.

« La production du lait, fort lucrative dans le voisinage d grandes villes, et principale préoccupation de l'éleveur eur péen, n'est nullement recherchée par l'éleveur ou *estanciero* d la pampa. C'est à peine si dans une *estancia*, riche de plusieu milliers de vaches, on en trouverait une ou deux habituées donner du lait pour les besoins de l'habitation; quant a beurre, l'usage et la fabrication en sont peu répandus, et s la petite quantité que consomment les Européens, une part est importée du Havre et de Cherbourg; l'estanciero fait p ou point de cuisine, et n'emploie ni beurre, ni graiss il se contente d'un rôti copieux sans aucun assaisonnement. but de l'éleveur est donc de produire non pas du lait, ma bien du cuir, de la graisse et de la viande, qui, salée et séch au soleil dans les *saladeros*, est expédiée au Brésil et à Havane, où elle fait la nourriture exclusive des nègres [1].

L'*estanciero*, éleveur de bêtes à cornes, est ordinaireme un descendant d'Espagnols depuis plusieurs générations étab dans le pays, ayant entrepris cet élevage à une époque où n'en existait pas d'autre et où le mouton n'avait pas enco conquis droit de cité. Généralement riche, il habite presq toujours la ville et ne s'occupe que superficiellement de l'a ministration de sa terre, laissant ce soin à ses intendant

1. L'*estancia*, ou terre consacrée à l'élevage, est généralement très étend au moins une lieue carrée dans les bons terrains, 2 ou 3 lieues dans les t rains neufs ou médiocres. Il est des estancias qui couvrent une superficie 15 à 20 lieues carrées; on y compte par lieue un maximum de trois mille bê à corne. L'industrie pastorale est sûre en même temps que lucrative; m elle exige dès le début l'apport d'un capital considérable. Ce capital d dans les mauvaises années un revenu moyen de 20 à 25 % dans les régions pâturages tendres, 12 à 15 dans les autres. Cette prospérité, qui ne se dém pas, suffit à expliquer l'indolence et l'indifférence de l'estanciero à l'égard ses propriétés.

majordomes et sous-majordomes ; le produit est si abondant et sûr qu'il ne fait pas seulement la fortune rapide de ceux-ci, mais qu'il laisse encore des rentes au propriétaire. Cette insouciance et l'absence du propriétaire se révèlent dans l'aspect même de l'habitation. Il ne faut pas chercher ici rien qui ressemble au château d'un riche propriétaire du centre de la France, ni même à la ferme confortable d'un petit éleveur normand. Un toit de chaume soutenu par quatre murs de terre, une porte basse et pas de fenêtres, un puits sans margelle, un pieu pour y attacher le cheval, c'est là en général toute l'habitation où végète une famille dans les privations et l'oisiveté : la sobriété poussée à ce point n'est plus une vertu, c'est un vice antisocial. Heureusement quelques propriétaires riches semblent vouloir secouer cette torpeur par des exemples utiles, et montrer à leurs voisins les avantages de ce bien-être que l'homme a créé partout où il s'est établi. On peut déjà citer des établissements assez nombreux où l'on a élevé des maisons luxueuses, créé des jardins, même de la grande culture, et enfermé tout cela au milieu des futaies d'eucalyptus, de saules, de peupliers et de pêchers. Dans une propriété estancière de 4 lieues carrées d'étendue, située à 25 kilomètres de Buenos-Ayres, il existe une forêt de trente ou quarante mille eucalyptus ; un parc de 500 hectares a été créé, embelli de toutes les essences d'arbres, de fermes modèles et de tous les enchantements de nos grands châteaux français. Malheureusement il n'est pas permis à tout le monde de prendre ainsi la nature corps à corps, de créer des forêts là où elle n'a pas mis un arbre, où règnent les vents les plus variables, où la sécheresse de l'été amène toute sorte d'insectes destructeurs, où les gelées d'hiver ne respectent rien, où les révolutions détruisent en un jour le travail de plusieurs années : il faut pour cela des capitaux considérables, un caractère résistant et opiniâtre ; mais, pour se procurer un peu de bien-être, il suffirait de ne pas attendre tout du ciel seul et d'occuper à un travail quelconque les longs loisirs de la vie pastorale.

» Le chef de l'exploitation, en l'absence du propriétaire, est le majordome, il vit à peu près à la manière de tous les hommes employés au travail de l'établissement, dont le système d'alimentation serait à peine supportable pour un Européen : il se compose uniquement d'une infusion de thé spécial, connu sous le nom de *yerba* du Paraguay, qui s'aspire par un tube de métal plongé dans une petite courge sauvage servant

de récipient, et appelée *maté*[1]. Prendre le *maté* constitue le fon
de la vie du *gaucho* et en général de toute personne résidan
à la campagne; il remplace le thé du Russe, le café de l'Arabe
Souvent les hommes employés dans l'*estancia* passent tout l
jour sans prendre autre chose que cet aliment débilitant; l
soir seulement, au coucher du soleil, on fait le rôti à la mod
nationale, et l'on destine à cet usage une ou deux vaches pa
jour suivant les besoins de l'*estancia*. La viande en est distri
buée avec libéralité; le cuir étendu sur le sol, étiré par de
chevilles enfoncées en terre, est ainsi desséché, la graisse es
recueillie dans des vessies, et ces produits vendus en leu
temps; les os seront employés à faire le feu de la cuisine, et l
surplus inutilisé blanchit au soleil jusqu'à ce qu'il trouve u
emploi ou un acquéreur. Les têtes, dépouillées de cornes, ser
vent de siège; dans les *ranchos* où l'on a quelque prétention a
confortable, l'os frontal est garni d'une peau de mouton e
devient ainsi un siège un peu moins rébarbatif. »

« ..... L'opération de la marque est un des travaux l
plus rudes auxquels donne lieu l'industrie de la pamp
L'Européen le mieux disposé ne saurait l'aborder; le gauch
l'accomplit gaîment, sous un soleil tropical, à cheval a
milieu de la poussière, sans se donner de repos pendant d
heures, sans prendre de nourriture avant la tombée de l
nuit. La marque des animaux est un vieil usage de la pamp
qui durera encore des siècles. Les propriétés n'étant p
fermées, et, faute de bois ou de fer, ne pouvant l'être qu
très grand frais, les animaux sont abandonnés à eux-mêm
et ne peuvent être matériellement surveillés dans leu
excursions quotidiennes, à plus forte raison lorsqu'une s
cheresse prolongée ou une tempête les éloigne pour plusieu
jours et quelquefois plusieurs mois de l'*estancia*. Il est d
toute nécessité que dans ces voyages lointains chaq
animal porte avec lui son état civil et la preuve de s
origine; l'usage s'est donc établi d'appliquer à tous u
marque à feu sur la cuisse ou sur l'épaule. Chaque *estanci*
a la sienne, propriété exclusive, inviolable comme tou

1. V. sur le maté, le chapitre du Paraguay.

utre ; le nombre en est si grand qu'il a fallu inventer les ntorsions de lignes les plus bizarres pour arriver à n'en as avoir deux semblables. La formalité d'inscription à la olice étant remplie, l'*estanciero* peut reprendre partout où les rencontre non seulement les animaux sur pied, mais même les cuirs en poils sur les marchés ; les peines les plus évères frappent ceux qui s'emparent d'un animal marqué u colportent, sans laisser-passer du juge de paix, des cuirs nt la propriété ne leur a pas été régulièrement transmise. n'existe pas d'autres moyens de sauvegarder les droits de acun ; on a vu en effet, dans des années de grande séche-sse, jusqu'à deux millions de bêtes à cornes réunies dans s plaines de quarante ou cinquante lieues que le fléau avait pas atteintes ; sans la marque, ces mélanges se-ient inextricables, et, malgré l'habitude de ces animaux retourner là où ils ont été élevés, beaucoup seraient rdus pour leurs propriétaires. Ces raisons ont sauvé cet sage, condamné depuis longtemps, car cette brûlure perd la e des chevaux en les rendant fort laids, troue les cuirs, i deviennent impropres à beaucoup d'usages, ne dispa-issant ni à la tannerie, ni même sous le vernis ; de plus travail de la marque est pour l'éleveur un des labeurs les us rudes.

Au jour désigné, on se réunit entre voisins ; les trou-aux de chacun ont été visités, et les animaux égarés pris par leurs propriétaires respec . Le travail se fait le s souvent en liberté ; les animaux sont groupés et tourés d'un cercle d'hommes à cheval armés de lassos. le matin, on tue une jument et on allume un grand d'os, les fers y rougissent et sont ensuite trempés dans graisse huileuse de la jument tuée. Le jeune taureau est ursuivi par le *gaucho* à cheval, le lasso tourbillonne et nt s'abattre autour de son cou. Le cheval d'un mouve-nt souple et vigoureux se raidit des quatre pieds, assu-ttissant ainsi le lasso sans le rompre ; le taureau, les atre pattes liées, est aussitôt jeté à terre, maintenu sur flanc et marqué au fer rouge au milieu des vivats. Cette te et ce travail durent à peine un instant, on enduit

alors la blessure de graisse, et l'animal est lâché ; si le temps est pur et sec, l'air de la pampa cicatrisera cette plaie en quelques jours, et l'on choisit si bien son moment que très peu de bêtes souffrent ou meurent de cette blessure. La journée se passe ainsi, et un animal est à peine pris que le lasso est déjà envoyé de nouveau avec une telle habileté qu'il est rare que le coup ne porte pas et que l'animal se dérobe.

» La marque n'est pas permise en tout temps ; dans les époques de sécheresse par exemple, comme il est habituel que les animaux quittent leurs *querencias*[1] pour aller chercher l'eau et la nourriture qui leur manque, la marque est interdite ; il serait alors trop facile aux propriétaires favorisés d'un cours d'eau de s'approprier tous les animaux égarés ; aussi l'opération a-t-elle lieu presque partout à la même époque, au printemps, alors que les campagnes sont verdoyantes et tous les animaux réunis dans leurs pâturages respectifs, avant que les fortes chaleurs d'été ne la rendent dangereuse en amenant la gangrène sur la blessure profonde que fait nécessairement le fer rouge. »

Emile DAIREAUX.

La République Argentine possède trente millions de bêtes à cornes ; elle pourrait en nourrir dix fois autant. La valeur d'exportation de ce produit des saladeros s'élève, par an, à 250 millions. A Buenos-Ayres, on gaspille la viande ; le prix autorise du reste ce gaspillage : le mouton vaut 3 ou 4 francs, le bœuf, 5 ou 6 francs les 25 livres. Encore la viande a-t-elle subi une hausse de prix depuis la sécheresse de 1874 !

« Dès à présent, c'est la Pampa qui approvisionne Rio-de-Janeiro de bétail sur pied, et si la science parvient un jour à résoudre le problème de conserver les viandes abattues, de manière qu'elles puissent supporter de longs transports, les marchés du monde entier deviendront les tributaires de l'Amérique méridionale. Mais tous les efforts tentés pour découvrir un moyen de conserver la viande à l'état frais ont échoué jus-

1. Pâturages préférés, de *querer*, aimer.

ici. Un concours s'ouvrit à cet effet, en 1866, à Buenos-Ayres, soixante-douze systèmes, dont vingt-sept avec échantillons, figurèrent; mais pas un ne fut jugé digne du prix; pas un satisfit l'œil, l'odorat et le goût tout ensemble. Pour combattre l'air atmosphérique, qui est l'agent de putréfaction le plus énergique, on a essayé de toutes les substances; de l'huile comme les Romains, du miel comme les Scythes, de la graisse, du vinaigre, de l'alcool. On a même recouru au procédé Appert, qui consiste à enfermer dans des boîtes hermétiquement fermées la substance à conserver, et ensuite à la plonger dans un bain-marie. Mais ce procédé, outre qu'il ne laissait pas à la viande son aspect naturel, était d'une application trop coûteuse, tandis que les autres, fort bien appropriés aux besoins limités d'une famille, ne suffisaient pas pour la conservation de millions de bœufs et la consommation de nations entières. En dernier lieu, on s'est arrêté à la conservation par le froid, sans emploi direct d'aucun réactif; on a tenté de disposer à bord des navires construits tout exprès de grandes glacières et de transporter des bœufs entiers, pour les livrer aux boucheries européennes, tels qu'ils sortiraient des abattoirs américains, et l'heureux voyage du *Frigorifique* (1878), semble bien indiquer que la question est entrée dans la voie de sa solution définitive[1]. »

DE FONTPERTUIS.

(*Journal des Economistes*, septembre 1881.)

La Pampa. — Le gaucho.

« On s'imagine généralement que les pampas sont de vastes déserts verdoyants où la nature a prodigué des pâturages de toute sorte, les peuplant de ruminants et de chevaux qui vivent encore aujourd'hui à l'état sauvage, et fournissent sans frais et sans travail de nombreux produits à l'industrie humaine. Ces idées erronées, trop répandues,

1. Scientifiquement, ce n'est pas douteux, puisque les viandes transportées par le *Frigorifique* ont été trouvées très saines et très mangeables, après un séjour de cent cinquante jours et plus dans les cales du navire. Commercialement et pratiquement, c'est autre chose; les viandes exposées à Rouen et à Paris, qui furent en effet à un prix de 50 °/₀ inférieur au prix du marché français, étaient revenus primitivement aux vendeurs à un prix supérieur à celui des produits indigènes. (V. CALLOT, *Revue scientifique*, 6 septembre 1879, et COUTY, 17 mai, 9 juillet, 6 août 1881.)

seraient une source de déceptions pour celui qui, sur la f de pareilles assertions, songerait à tenter l'élevage dans l pampa. L'animal sauvage, cheval, bête à corne, ou bête laine, n'existe pas et n'a jamais existé dans l'Amérique d Sud ; toutes les races que l'on y trouve aujourd'hui y on été importées par les Espagnols à l'époque de la conquête d ce pays, et si elles se sont développées et multipliées dan des proportions considérables, ce n'est ni sans travail, n sans longs efforts. Non seulement il a fallu à l'origine le acclimater[1] et les entourer de plus de soins qu'on ne l'eû fait en Europe, mais encore pour ainsi dire dompter l pampa ; l'animal lui-même a dû faire sortir du sol en le la bourant avec son pied, les riches graminées, alors in connues, dont il tire aujourd'hui sa nourriture. Le travai de la transformation du sol et de ses produits a été auss lent et aussi coûteux qu'il est productif, et des génération entières d'animaux ont été sacrifiées pour préparer à leur successeurs la vie paisible dont ils jouissent depuis dans ce régions. Ce travail est d'autant plus facile à étudier qu'aprè trois siècles il est loin d'être terminé, et qu'il reste encore conquérir de la même manière dix-huit mille lieues carrée de pampas dans la seule province de Buenos-Ayres.

» Celui qui a traversé les mers et contemplé l'horizon d l'Océan calme a vu la pampa. Immense, sans limites, san variété, à peine accidentée de quelques plis de terrain plu étendus que profonds, semblables à la longue vague d l'Atlantique, elle apparaît partout comme un désert d verdure ; même dans les endroits très peuplés d'animau

---

1. Les chevaux ont été acclimatés sur les rives du Parana par les *conqu tadores* du seizième siècle. Ils se multiplièrent dès cette époque dans la pan avec une rapidité extraordinaire; malgré les maladies, les sécheresses, l guerres continuelles, qui en font d'effroyables consommations, — on c mp que plus de quatre cent mille ont péri dans la guerre du Paraguay, — malg les destructions opérées systématiquement par les éleveurs qui en ut la graisse, la peau, les os et les sabots, les chevaux de la Plata pourrai suffire encore à tous les besoins d'une population dix fois plus considéral Cette race, originaire de l'Andalousie, petite, aux jambes fines, au cou cou assez semblable au cheval arabe, s'est fortifiée et endurcie dans la pampa : n'est pas rare de trouver un cheval capable de fournir une course de 30 40 lieues par jour. La course faite, le gaucho desselle et lâche sa bête en tout liberté et ne s'en préoccupe pas; à elle de chercher sa nourriture et de s mettre en quête d'un puits ou d'une mare pour se désaltérer.

les troupeaux les plus nombreux se voient à peine, ne réalisent en rien l'idée du nombre infini que les statistiques ont laissée dans l'esprit du voyageur. Si vous sortez de Buenos-Ayres, vous la trouvez à la porte, et vous la retrouverez encore toujours semblable à elle-même à cinq cents lieues de là, sans arbres, sans fleuves, sans montagnes, presque sans villages. Elle n'a d'autre limite au sud que le détroit de Magellan, et à l'ouest la Cordillère ; mais la civilisation n'atteint pas là ; à cent vingt lieues au sud, à quatre-vingts lieues à l'ouest, la pampa est le domaine de l'Indien, luttant contre le colon pour lui dérober les trésors de son industrie et de son travail civilisateur, en même temps que pour défendre contre lui son désert inutile, sans produits et sans abri.

» Les unions des Espagnols et des Indiens produisirent un type nouveau, le *gaucho*. Né dans la pampa et formé par elle, le *gaucho* constitue une race à part dans l'ensemble de celles qui peuplent ces solitudes. Généralement d'une taille élevée, le visage osseux et carré, bruni par l'air vif, les cheveux noirs et durs comme ceux de l'Indien, il est par excellence le centaure moderne : honteux de lui, si par hasard il traverse à pied les rues d'une ville, il est élégant, digne d'attention quand il manie le cheval. Il a de l'Espagnol la fierté de l'allure et la vanité, mais aussi la sobriété incroyable que le Maure a léguée à ses descendants ; il use de l'eau et vit de viandes sans pain, non qu'il le méprise, mais par horreur du travail. Gagner sa vie, son pain quotidien, lui semble des mots vides de sens ; par contre, le jeu est pour lui une passion assez folle pour qu'il joue jusqu'à son cheval et s'expose à aller à pied, dernière des humiliations ! Le jeu le fait vivre, et son troupeau, s'il est assez fortuné pour en avoir un, fait vivre le jeu. Cependant il y a des travaux qu'il aime : ceux qui se font à cheval le passionnent, les grandes courses, les *rodeos*[1], tous ceux où le *lasso* joue le rôle principal et aussi la besogne du

[1] On comprend dans l'expression intraduisible de *rodeos* tous les travaux de campagne qui se font à cheval et ont trait aux soins des troupeaux.

saladero, où, le couteau à la main, les pieds dans le sang, il tue, écorche, taille la viande, y trouvant une jouissance plutôt qu'un labeur. Là il gagne facilement en quelques heures un salaire élevé qui le ferait riche, s'il savait économiser ; mais il est à peine payé que son cheval le conduit de lui-même à la *pulperia*. C'est elle qui remplace pour lui le clocher, le club, le journal, l'intérieur, qu'il ne connaît pas. Au milieu de la campagne, près d'une habitation, s'élève une chaumière ni plus simple, ni plus luxueuse que toute autre dans la pampa, un *rancho* comme tous les autres, couvert de chaume, aux murs d'*adobe* (brique crue), mais généralement de roseaux recouverts d'un recrépissage de boue et de bouse de vache ; il y pleut à peu près comme au dehors, le soleil n'y pénètre jamais, un air chaud et humide en est l'atmosphère permanente, le sol est de terre battue ; c'est la *pulperia*. Devant la porte, un rang de piquets de bois dur, le *palenque*, où les chevaux des clients sont réunis ; le nouvel arrivé met pied à terre et laisse le son compagnon recevoir, sellé et bridé pendant des heures et même des journées, le soleil ou la pluie, pendant que lui va, suivant son expression naïve, « satisfaire ses vices » dans la *pulperia*.

» Les femmes ne vont pas à la *pulperia*, et généralement restent à la maison, mais ne filent pas la laine, ayant aussi peu que les hommes le goût du travail ; faire bouillir de l'eau et sucer dans un tube de métal une infusion de thé du Paraguay, appelé *maté*, du nom du récipient où il se prépare, est leur seule occupation. Le succès du *pulpero* est fait, on peut le dire, de la tristesse de l'habitation. Plantée seule au milieu de la plaine, comme une sorte de tente-abri provisoire, sans culture, sans arbres, sans rien qui dénote la présence d'un homme industrieux, elle est un lieu de tristesse par excellence : le délabrement qu'elle présente, la misère qu'elle exhale, l'oisiveté, la font plus vide encore, éloignent l'habitant ; négligeant même l'heure des repas et de la sieste, il s'enfuit au galop de son cheval et va chercher à deux ou trois lieues la *pulperia*. La famille surveillera le troupeau, mais ne fera rien pour améliorer cet intérieur. Le

ucho a femme et enfants ; rarement il a un état civil, ra-
ment il est marié, faute de villages, de moyens de trans-
rt, surtout par indifférence[1]. Le gouvernement ne fait
en pour améliorer cette situation ; quant au *gaucho*, s'il
t indifférent à des formalités qu'il comprend à peine, il
specte au moins les liens qu'il s'est créés et élève ses
fants, comme il a été élevé lui-même, jusqu'à ce qu'ils
uissent aller seuls à cheval. A trois ou quatre ans, ils
vent se tenir en selle et essayer un galop sur un cheval
idé d'une simple corde passée dans la bouche ; à six ans,
gardent les moutons, et ne craignent pas à dix ou douze
monter les chevaux les plus difficiles. Ils puisent dans
tte éducation l'habitude de ne rien faire de leurs bras et
culeront toujours devant tout travail qui ne puisse se
ire à cheval ; appliquant leur esprit inventif à substituer
complaisant auxiliaire à eux-mêmes dans tous les efforts
e les circonstances leur imposeront, sans autre instrument
un lasso attaché à une sangle fortement serrée autour du
ntre du cheval, ils pourront exécuter tous les travaux de
rce. »

Emile DAIREAUX,
Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.
(Paris, 1877, in 18, Hachette.)

Les colonies agricoles de la République Argentine.

L'ensemble des colonies agricoles de la République Argen-
ne, principalement situées dans les provinces de Santa-Fé,
l'Entre-Rios et de Buenos-Ayres, forment une superficie de
60 lieues carrées. Elles sont peuplées par 3 200 familles en-
ron, comprenant 16 678 individus. Ceux-ci se répartissent
tre dix-sept nationalités : 5 857 Suisses, 4 157 Italiens,
364 Argentins, 1 889 Français, 1 483 Allemands, 486 An-
ais, 215 Espagnols, 82 Nord-Américains, 54 Belges,
Danois, 15 Brésiliens, 11 Chiliens, 10 Suédois, 6 Polo-

1. « Ce sont de grands enfants; il faut les traiter comme tels : menteurs
ndicatifs, ils se vengent, mais en se cachant de leur ennemi; si au con-
re vous leur faites quelque bien, jamais ils ne vous diront merci. Lorsqu'un
ître renvoie un serviteur, il doit le faire avec une exquise urbanité, sous
e d'en pâtir cruellement. » (Ch. D'URSEL.)

nais, 5 Paraguayens, 2 Orientaux. Ces colons, trop pauvres pour se livrer à l'industrie pastorale qui exige dans les pampas, sous peine d'insuccès, une première mise de fonds assez considérable, cultivent principalement le blé et le maïs.

M. le lieutenant de vaisseau Peyrouton de Ladébat donne les renseignements suivants sur le caractère des colons d'après leur nationalité.

« La Suisse et l'Italie sont, jusqu'à présent, les seules nations qui fournissent une émigration un peu nombreuse; et pourtant, on sait que les sujets de ces deux nations professent pour le sol natal un attachement prononcé. Les familles qui s'expatrient ne le font qu'après avoir perdu tout espoir d'un avenir favorable dans leur pays; elles émigrent alors pour les rivières de la Plata, soit à la suite des renseignements qu'elles obtiennent par les journaux ou par les agents d'émigration, soit en vertu de contrats de colonisation passés sur les lieux.

« L'immigration suisse se dirige presque en totalité vers les colonies; mais elle fournit une plus grande proportion de mauvais colons que la France et l'Italie. Cela tient à ce qu'elle se compose, en grande partie, de gens appartenant à la dernière classe de la société, n'ayant aucune notion d'agriculture, n'étant pas accoutumés aux rudes travaux des champs, ne connaissant ni le climat, ni la configuration d'un pays si différent du leur; autant de causes qui les font tomber dans le découragement et la nostalgie au moindre contre-temps. Les bonnes familles elles-mêmes, ayant quelque éducation et une certaine intelligence, aptes aux travaux agricoles, ont beaucoup de peine à se faire à ces nouvelles conditions; une fois acclimatées, elles s'attachent à leur concession, de telle sorte qu'elles ne tardent pas à y construire de bonnes maisons de pierre, les entourant de toutes les commodités pour les jouissances de la vie domestique.

» L'immigration italienne est presque exclusivement composée de Lombards et de Piémontais, infatigables au travail, ayant de bonnes mœurs et une sobriété reconnue. Dès leur installation, ils se mettent courageusement à l'œuvre pour gagner de l'argent et dégrever leur propriété territoriale. Nul mieux qu'eux ne sait tirer parti de la terre, mais ils se préoccupent peu d'embellir leur propriété. Arrivés à la fortune, ils n'en habitent pas moins le *rancho* primitif, s'alimentent de la même manière et mènent la même vie que lorsqu'ils gagnaient

...ne leur subsistance. C'est là la règle générale qui souffre ...urtant de nombreuses et remarquables exceptions.

» L'immigration française promet d'être un élément puis-...nt pour l'agriculture. Elle fournit beaucoup de gens intelli-...nts, et le colon français a la louable ambition de s'entourer ...une certaine élégance et d'un bien-être qui va même jusqu'au ...nfortable. Mieux que tout autre, il possède le don de conver-...r en ornements pour sa maison, son jardin, son potager, etc., ...squ'aux objets et aux ustensiles les plus grossiers et les plus ...stiques ; il s'adonne particulièrement à la culture des arbres ...itiers.

» L'immigration basque ne sort guère de Buénos-Ayres, et ...yonne tout au plus dans les villages peu éloignés de cette ...pitale. On rencontre très peu de Basques dans les colonies. ...s immigrants arrivent toujours avec un but arrêté à l'avance, ...irés par leurs relations de parenté ou d'amitié, et ils y trou-...nt immédiatement un emploi dans certains métiers spéciaux ...'ils exploitent comme un monopole. Les Basques recherchent ... travaux qui exigent le plus de force et d'assiduité ; ils acca-...rent les emplois dans les saladeros, les briqueteries, condui-...nt les attelages de chars à bœufs, etc. C'est la nationalité qui ...opte le plus facilement les mœurs du pays et qui est le plus ...mpathique aux habitants.

» L'immigration allemande, qui a tant fait progresser la ...onisation aux États-Unis, n'est représentée dans la Plata ...e par quelques colons du Wurtemberg, de la Hesse, du ...and-duché de Bade, du Hanovre et du Mecklembourg. ...mme les Suisses, ils s'habituent difficilement au pays, dont ... apprennent la langue avec peine ; mais une fois acclimatés, ...n'y a pas de meilleurs colons, ni d'agriculteurs plus intelli-...nts[1]. »

PEYROUTON DE LADÉBAT,

(*Revue maritime et coloniale*, L., 1876.)

---

1. En dix-huit ans, l'émigration européenne a fourni quatre cent mille per-...nnes à la république Argentine (1857-1875). Cette émigration est encore ...n timide (11 %) si on la compare à celle de l'Australie (70 %) et à celle des ...ats-Unis (79 %). Le gouvernement offre pourtant aux immigrants de grands ...antages ; il paye leurs frais de traversée et les installe gratuitement, gratifie ...100 hectares de terre les cent premières familles, les cède aux autres à 10 fr. ...ectare, payables par dixième, avance à tous une année de vivres, avec le ...ail, les semences, l'argent nécessaire à la construction d'un gîte, le tout jus-...à concurrence de 5 000 fr. payables par cinquièmes au bout de la troisième ...née d'occupation.

Les fourmis et les sauterelles de la Plata

Les deux grands fléaux de l'agriculture argentine, les deux principaux obstacles au développement des entreprises agricoles sont les fourmis et les sauterelles. Les variétés de fourmis sont innombrables; la plus redoutable est la fourmi *chargeuse* (*hormiga cargadora*), ainsi nommée des fardeaux qu'elle porte. Noire, grosse trois fois comme notre petite fourmi d'Europe, munie d'une paire de pinces très fortes et très tranchantes, elle creuse ses demeures dans les terrains solides, souvent à plusieurs mètres de profondeur; sous les rues, sous les cours, dans les fondements des maisons de Buenos-Ayres et de Monte-Video se cachent de nombreuses fourmilières. La nuit, les longues colonnes de ces insectes sortent et ravagent toutes les plantes des jardins et des cours, les potagers et vergers, les farines, grains, sucre, et surtout les plantes délicates. « On a
» beau mettre le pied des caisses dans des vases pleins d'eau,
» elles s'y construisent des ponts avec des brins de paille, des
» grains de poussière, et finissent toujours par arriver à leurs
» fins..... Rien de plus curieux que de les voir travailler : pen-
» dant que les unes, montées dans les arbres, coupent les pé-
» tioles des feuilles qui tombent comme neige, d'autres,
» répandues sur le sol, les découpent en petits morceaux que
» d'autres encore saisissent dans leurs pinces et portent au
» domicile commun. La colonne s'avance à pas précipités,
» conduite par ses chefs qui ont le double de la taille des four-
» mis ordinaires; chacune porte un brin de feuille, souvent
» plus grand qu'elle, dans ses pinces, et lorsque le fardeau est
» trop lourd, deux s'y mettent. On dirait un petit ruisseau
» vert qui s'écoule, car la couleur noire de la fourmi disparaît
» sous le fragment de verdure qui la couvre. Sur les flancs de
» la colonne, des inspecteurs se promènent et semblent veiller
» au bon ordre..... Tous les débris végétaux sont portés par
» cent chemins divers qui sillonnent en tous sens la prairie
» jusqu'à la fourmilière centrale, chef-d'œuvre d'industrie et
» de patience où s'abritent des millions de fourmis. Cette
» fourmilière occupe quelquefois l'espace de plusieurs mètres
» carrés, sans compter les galeries voisines creusées dans la
» terre, les routes souterraines, qui conduisent à des centaines
» de mètres. Un pareil travail, relativement aux proportions

de l'insecte qui l'a produit, dépasse tout ce que les œuvres humaines ont fait de plus grandiose, et dont la grande muraille de la Chine peut seule donner une idée. Il ne s'explique que par la continuité d'un labeur qui ne s'arrête ni jour, ni nuit, et par l'immense reproduction de la colonie. »

MARTIN DE MOUSSY.

Les ravages de la fourmi noire sont surtout redoutables x environs de Buenos-Ayres, de Monte-Video, dans l'Entre-s, à Santa-Fé et au Brésil. On combat le fléau en entourant fossés et en noyant dans l'eau les nids qu'on peut découvrir; en insufflant dans les longues galeries des fourmilières la vapeur de soufre. Mais souvent une partie de la fourmi-re échappe au poison, et ouvre un peu plus loin de nouveaux terrains. Au Paraguay et au Brésil, on a imaginé un autre yen ingénieux pour en purger le sol : c'est d'opposer à la rmi noire la fourmi rouge (*hormiga subauma*), ennemie arnée de la première, et inoffensive pour les végétaux. Si fourmis rouges l'emportent par le nombre, les noires quit-t la place, non sans avoir livré de furieux combats.

Mais le pire des fléaux est la sauterelle, et contre elle il n'est sque pas de remède. Elle ressemble au *criquet* de l'ancien ntinent, a, comme lui, 5 ou 6 centimètres de long, « la tête verte ou brune, tronquée en avant, les mandibules d'un noir bleu, le corselet brun ou verdâtre, comprimé sur les flancs, les élytres brun-clair marbrés de noir, les ailes transparentes et d'une teinte verdâtre, les cuisses grosses et charnues, tachetées de noir, et les pattes rougeâtres. » On lui nne le nom de *saltona* (sauteuse) quand elle n'a pas encore s ailes et qu'elle rampe sur le sol jusqu'à ce qu'elle puisse envoler; quand elle vole, elle est appelée la *voladora*. Leur int de départ paraît être, tantôt le massif de Cordova, et ntôt le désert du Chaco; de là elles rayonnent sur le reste pays, évitant d'ordinaire les endroits boisés et s'abattant préférence sur les plaines.

« On se fait difficilement une idée de l'immense quan-té de ces insectes; si par hasard on en rencontre une lonne sur un terrain sec et uni, on dirait une rivière verte uvrant une route; si un cours d'eau se trouve sur leur ssage, elles le franchissent en s'accrochant les unes aux

autres. En vain les poissons, les oiseaux en détruisent u nombre incroyable; la multitude n'en paraît pas diminu un instant, et les cadavres des unes servent de ponts à cell qui suivent. Des témoins oculaires nous ont affirmé le avoir vues traverser ainsi l'énorme fleuve Parana. La sa tona est cependant plus facile à détruire que la volador car on peut diriger ses colonnes dans des fossés où on l enterre, les brûler avec de la paille enflammée, les arros d'eau bouillante, les conduire en les frappant doucem avec des branches d'arbres vers un terrain plat et uni, o on les écrase. On en préserve les arbres fruitiers en frotta le tronc avec de la craie ou en les enveloppant de lain Comme elles marchent difficilement sur les corps polis, entoure d'une bande de crépissage à la chaux, large d 0^m,20 à 0^m,25, les murailles des jardins, et l'on pousse, l'on peut, la colonne ailleurs; car ces animaux semblent diriger instinctivement droit devant eux, le plus souvent d l'ouest à l'est, toujours par groupes. Une sauterelle pl grande, quelquefois une *voladora*, leur sert de guide; colonne marche en rang, comme celle de la fourmi *proc sionaria*, et semble obéir à des ordres que leur commu quent des chefs qui courent sur les flancs.

» ..... A tout âge de leur vie, les sauterelles mange énormément; mais une fois munies de leurs ailes, elles d vorent au quadruple. On entend de loin le bruit de leu mâchoires qui tranchent les parties les plus dures des vég taux; non seulement elles mangent les tiges des jeun arbres, mais elles attaquent même l'écorce. Leurs excr ments souillent la terre d'une sorte de pluie noire de ma vaise odeur. Une fois l'endroit où elles se sont pos dévasté, elles se lèvent toutes ensemble et vont plus lo raser le sol. Elles ne reviennent presque jamais sur leu pas; de sorte, que si l'on est parvenu, à force de soins, préserver un jardin, un terrain pendant tout le passa d'une colonne, on n'a plus à craindre de les voir e vahir.....

» .....Pendant qu'elles sont occupées à paître, les oiseau les reptiles en font une immense destruction, mais il n

araît nullement. Les poules et les oiseaux de basse-cour n sont fort avides. Cette nourriture communique momen-anément à la chair de ces oiseaux un mauvais goût, et les eufs mêmes des poules ne valent rien alors..... Il est diffi-ile d'expliquer pourquoi les sauterelles paraissent une année et pas l'autre ; pourquoi elles vont cette fois dans un ens, et l'autre fois dans un sens contraire ; pourquoi enfin, orsqu'elles ont déposé leurs œufs, on n'a pas toujours une nvasion au même endroit l'année suivante. Rien de capri-ieux comme la naissance et la marche de ces insectes, qui emblent naître dans les endroits déserts pour venir tout à oup envahir les lieux peuplés. Ainsi l'on ne voit point d'or-inaire la sauterelle se développer ; elle arrive déjà grande, commence ainsi, de proche en proche, ses ravages, mar-ant toujours en avant, et n'abandonnant le pays que usqu'il n'y a plus rien à dévorer. »

Docteur MARTIN DE MOUSSY [1],
Description de la Confédération argentine.

(3 vol. in-8°, t. Ier, 1861-69, Didot.)

Comme remèdes ou palliatifs, on s'ingénie à détruire les ufs, qui d'ailleurs se perdent pour la plupart d'eux-mêmes, ns quoi le pays serait inhabitable ; on essaie d'effrayer les uterelles au moyen de grands feux et d'épaisses fumées, en ant du sable en l'air, en faisant du vacarme sur leur passage. is les essaims se renouvellent avec une telle abondance, que la tience et les forces humaines s'épuisent devant le fléau. Le est d'ailleurs d'une si merveilleuse fertilité, que la végéta-n reprend avec vigueur après le passage des sauterelles ; is la perte des fruits est irréparable. La vraie manière extirper le fléau, ce serait de faire disparaître le désert dont

1. M. Jean-Antonin-Victor Martin de Moussy, voyageur et médecin français, à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 26 juin 1810, mort à Bourg-la-Reine 28 mars 1869, a, pendant un séjour de dix-huit ans (1850-1857) dans le sin de la Plata, exploré dans tous les sens la République argentine. Son incipal ouvrage, publié en 1861-1869, est le résultat de ses laborieuses herches. Aux trois volumes est joint un magnifi que atlas composé de trente nches et précédé de notices dont M. Bouvet, pe t la maladie et après la rt de M. de Moussy, a dirigé et achevé la publication.

la sauterelle est la fille; et, pour que le désert disparaisse, il faut que la république compte 20 ou 25 millions d'habitants de plus[1].

2° BIBLIOGRAPHIE

République Argentine.

ARCOS (Santiago). *La Plata, étude historique.* — (Paris, 1865, in-18.)
BECK-BERNARD (Mme Lina). *Le Rio-Parana.* — (Paris, 1864, in-18, Grassart.)
BECK-BERNARD. *La république Argentine.* — (Berne, 1875, in-18.)
BIANCONI. *La République Argentine.* — (Carte commerciale avec texte, Paris, 1887, in-4°.)
BOUCARUT. *Navigation dans le Rio de la Plata.* — (Paris, 1857, in-8°.)
BURMEISTER (traduction par Maupas). *Description physique de la République Argentine.* — (Paris, 1876, 3 vol. in-8°, Savy.)
CALVO (Carlos). *Lettres sur l'émig. italienne à la Plata.* — (Paris, 1877, in-8°.)
CRAWFORD. *Across the Pampas and the Andes.* — (London, 1884.)
DAIREAUX (Emile). *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.* — (Paris, in-18, 1877.) — *La vie et les mœurs de la Plata.* — (2 vol. in-8°, 1888, Hachette.)
DOMINGUEZ. *Historia Argentina.* — (Buenos-Ayres, in-8°, 1878.)
FONTPERTUIS (Ad. de). *Les Etats latins de l'Amérique.* — (Paris, 18.., in-18, Degorce-Cadot.)
GRATY (A. M. du). *La confédération Argentine.* — (Bruxelles, 1865, in-8°.)
HADFIELD. *Brazil and the River Plate.* — (London, in-8°, 1877.)
JACQUES. *Excursion au Rio Salàdo et dans le Chaco.* — (Paris, 1857, in-8°.)
JOUBERT (Aug.). *Par delà l'Océan.* — (Paris, 1875, in-12, Dupont.)
JORDAN. *The Argentine Republic.* — (Edimbourg, 1878.)
LATHAM. *The states of the River Plata.* — (In-8°, London, 1868.)
LE LONG (John). *La république Argentine.* — (Bordeaux, 1876, in-8°.)
LE LONG (J.). *Les pampas de la république Argentine.* — (Paris, 1878, in-8°.)
MARMIER (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18, P...)
MARTIN DE MOUSSY (D.). *Description de la confédération Argentine.* — (Paris, 1860-69, 3 vol. in-8°, avec atlas, Didot.)
MARTIN DE MOUSSY. *De l'industrie indienne dans le bassin de la Plata, à l'époque de la découverte.* — (Paris, 1866, in-8°.)
MULHALL. *Handbook of the River Plata.* — (London, in-8°, 1865.)
NAPP. *The Argentine Republic.* — (Buenos-Ayres, 1876.)
PAZ-SOLDAN. *Geografia Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1885.)
POUCEL. *Essai d'une monog. du Rio de la Plata.* — (Marseille, 1868, in-8°.)
POUCEY (B.). *Les otages de Durazno.* — (Marseille, 1864, in-8°.)
RASSE (baron Henry de). *La Plata, récits, souvenirs.* — (Paris, 1876, in-...)
RICKARD. *The mineral and other resources of the Argentine Republic in 18..* — (London, 1870.)
RICARDO NAPP. *La république Argentine.* — (Buenos-Ayres, in-8°, 1876.)
SCHNEPP (D^r.). *Mission scientifique dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 18..)
VIRGILIO. *Delle migrazioni transatlantiche degli Italiani.* — (Genova, 18..)
X***. *La confédération argentine à l'Exposition universelle de 1867.* — (Paris, 1867, in-8°, Huzard.)

---

1. L'émigration se porte toujours en masse vers le Rio de la Plata. En 18.. la seule ville de Buenos-Ayres a reçu 38006 immigrants. De 1857 à 18.. l'immigration dans la République Argentine a compté 204445 individus; de 1871 à 1880, 170977. — Les Italiens ont fourni le plus gros contingent; on évalue leur nombre total à 154000; les Espagnols sont au nombre de 7.. les Français (surtout Basques et Béarnais), 70000; les Anglais, Écossais, Irlandais, 28000; les Suisses, 12000; les Allemands, 10000; les Russes, 3500.

[B]ARBIER (Ch.). *La république argentine.* — (*Revue géographique interna-*[tionale], 1877, n° 19.)

[...]CK (E.). *L'Estancia de Santa-Rosa, souvenirs du désert argentin.* — [*Rev*]*ue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1864.)

[...]ELLY (Félix). *Le Rio de la Plata et la république Argentine.* — (*Journal des* [*éco*]*nomistes*, juillet 1874.)

[CH]ARNAY (Désiré). *A travers la Pampa et la cordillère.* — (*Tour du Monde*, [...], 2e sem.).

[CH]ARNAY (D.). *A travers la Pam*[pa]. — (*Bulletin de la Société de géographie*, [jan]vier 1877.)

[D]AIREAUX (E.). *Industrie pastorale dans les pampas.* — (*Revue des Deux-*[*Mo*]*ndes*, janvier 1875.)

[D]AIREAUX (E.). *Les conflits de la république Argentine et du Brésil.* — [*Rev*]*ue des Deux Mondes*, 15 octobre 1875.)

[...]ELOT (A.). *Expédition au Rio-Negro; scènes des pampas*, etc. — (*Revue des* [*Deu*]*x Mondes*, 15 juillet 1877, 1er mars 1879, 1er mai, 15 juillet, 1er août 1880.)

[D]E FONTPERTUIS (A. F.). *La république Argentine.* — (*Économiste français*, [...] 1877, 1878.)

[...]Y (Dr). *Le Rio de la Plata.* — (*Bulletin de la Société de géographie* [*de L*]*yon*, 1876, t. I.)

[...]DY. *Voyage à la république Argentine.* — (*Revue de géographie*, 1877, [...], 11, 12.)

[M]ARTIN DE MOUSSY (Dr). *Des communications entre la république Argentine* [*et le*] *Chili par les Andes.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1864.)

[...]TROUTON DE LADEBAT. *Les colonies agricoles de la république Argentine.* [(*R*]*evue maritime*, 1876.)

[...]UCEL (B.). *La province de Catamarca.* — (*Bulletin de la Société de géo-*[*graph*]*ie*, mars, avril, juillet 1864.)

[...]COURT (A.). *De Copiapo à Famatina.* — (*Bulletin de la Société de géo-*[*graph*]*ie*, avril 1868.)

[...]COURT (contre-amiral). *Note sur la situation économique de la république* [*Argen*]*tine en 1875.* — (*Revue maritime*, 1876, t. XLVIII.)

[...]LLANT (A.). *Le commerce dans le Rio de la Plata aux seizième, dix-*[*sept*]*ième, dix-huitième siècle.* — (*Journal des économistes*, février 1878.)

[...]RNOUILLET. *Sur les animaux et les végétaux de la république Argentine.* [(*Bul*]*letin de la Société d'acclimatation*, octobre 1865.)

[...]IEN DE SAINT-MARTIN. *Argentine* (*république*). — (Article du *Dictionnaire* [*de g*]*éographie universelle*, Paris, 1879, t. 1er, Hachette.)

[...]. *Nationalité des émigrants à la Plata.* — (*Revue britannique*, sep-[tem]bre 1873.)

Patagonie et îles du Sud.

[D]AIREAUX (E.). *Buenos-Ayres, la Pampa, la Patagonie.* — (Paris, 1877, [...], Hachette.)

[DAR]WIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste autour du monde;* trad. par Barbier. — [...], 1875, in 8°, Reinwald.)

[...]ON (A.). *La Nouvelle-France, histoire pittoresque et philosophique du* [*roya*]*ume d'Araucanie.* — (Paris, 1874, in-18, Lachaud.)

[PER]TUISET. *Expédition Pertuiset à la Terre de Feu.* — (Paris, 1874, in-8°, [...]mann.)

[...]LIVAN (B.-J.). *Iles Malouines ou Falkland.* — (Paris, 1869, in-8°.)

[...]NENS (de). *L'Araucanie.* — (Bordeaux, 1878, in-16, Féret.)

Egret (L. V.). *Territoire et colonisation de Magellan.* — (*Bulletin d... Société de géographie*, juin 1874.)
Faraud (R. P.). *Les îles Falkland.* — (*Missions catholiques*, Lyon, 187...
Guinard (H.). *Trois ans de captivité chez les Patagons.* — (*Tour du M...* 1861. — Paris, in-12, 1863.)
Marguin. *La Terre de Feu.* — (*Bulletin de la Société de géograp...* novembre 1875.)
N***. *La Terre de Feu et ses habitants.* — (*Missions évangéliques*, août 18...
Rochas (V. de). *Journal d'un voyageur au détroit de Magellan et en P...gonie.* — (*Tour du Monde*, 1861.)
Semallé (R. de). *Rapport sur le voyage de Cox en Patagonie.* — (*Bull... de la Société de géographie*, juillet 1869.)
Wyse (L. N. B.). *De Montevideo à Valparaiso, par le détroit de Mag...* — (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, 1877.)
X***. *Voyage du docteur Berg en Patagonie.* — (*Revue scientifique*, 187...

CHAPITRE XI

CHILI

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république du *Chili* (en espagnol *Chile*, prononcez *tch...* occupe le versant occidental des Andes, au sud du 24e degré de lat. S. (t... de 1866 et 1872 avec la Bolivie). A l'ouest, elle est bornée par l'océan P...fique jusqu'au détroit de Magellan; à l'est par le rebord occidental ... Andes ou l'arête même de la Cordillère; cette étroite bande de te... une longueur d'environ 2 200 kilom.; une largeur moyenne de 160 ... seulement. Les États voisins sont : la Bolivie au nord; la Ré... Argentine à l'est, et la Patagonie au sud-est.

Situation astronomique. — 24° et 43° de lat. S.; 72° et 76° de lon...

Climat. — Le plus sain et le plus agréable de toute l'Amérique du S... tempéré et salubre sur les côtes, sec dans le nord, froid dans la région ... Andes, où il neige d'avril en novembre. L'hiver est la saison des pluies, ... à septembre. Climat uniforme; saisons régulières, brises rafraîchissa... chaleurs extrêmes inconnues, admirable fertilité du sol due en pa... climat.

Littoral. — Régulier jusqu'au 41e degré; pas de presqu'îles ni ... ni de golfes, des baies mal abritées en général, et beaucoup de pro...toires. Au sud du 41e degré, la côte se brise et se découpe; es... nord, et parsemée d'énormes terrasses, elle s'abaisse et se change ... canal rempli d'îles jusqu'au détroit de Magellan. Les principales sont ... l'archipel *Chonos*, l'île *Wellington*, l'archipel *Madre-de-Dios*, etc.

Relief du sol. — Parallèles au rivage, s'allongent du nord au sud : ... grande chaîne des *Andes*, qui porte trente-deux volcans, dont plus... sont encore actifs, *Cerro Azul*, *Descabezado Chico* (6 430m), *Peteroa*, ...

m); de là les fréquents tremblements de terre, et l'abondance des ...es thermales; 2° la *Chaine côtière* (*Cordillera de la Costa*), énorme ...elet coupé par les torrents tributaires du Pacifique; 3° un plateau ...al couvert de chaînons encaissant les vallées, et qui porte le nom de ...illera del Medio.

...urs d'eau. — Ils sont nécessairement peu étendus, manquent jus... 26e degré de lat. (*désert d'Atacama*); moins rares et plus abondants ...d, ils roulent impétueusement sur le versant des Andes, mais arrivent ...ment jusqu'à la mer pour la plupart. Les principaux sont: le *Huasco*, ...quimbo, le *Limari*, le *Choapa*, l'*Aconcagua*, issu du mont géant qui lui ...e son nom; le *Maïpo*, le *Maule*, le *Biobio*, limite du territoire ...anien, le *Valdivia* (775 mètres cubes par seconde), enfin le plus ...ant, le *Rio Bueno* (1245 mètres cubes). Les lacs et les lagunes se ...ntrent fréquemment au sud; le principal est le *Llanquihue*, qui a ...déversoir le Maullin.

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

...onstitution. — Déclaration d'indépendance de la République le ...tembre 1810. D'après les constitutions de 1833 et 1874, le gouver...nt est confié au *président* de la république élu pour cinq ans et ré...ble pour cinq ans (président actuel, José Manuel Balmaseda, élu le ...in 1886). Il a le *pouvoir exécutif*, nomme les intendants de province ...signent les gouvernements des départements; il sanctionne les lois, ...droit de veto et d'amendement. Il est assisté d'un *conseil d'État*, ...osé de cinq ministres (*Intérieur*, *Affaires étrangères et colonisation*, ..., *cultes et instruction*, *Finances*, *Guerre*, *marine*), de trois sénateurs ...s députés élus par leurs collègues, d'un magistrat, d'un prélat, d'un ...al, d'un directeur des finances et d'un ancien ministre ou haut fonc...aire élus par le président. — Le *pouvoir législatif* est confié à un ... de quarante membres, élus pour six ans, par un suffrage à deux ...s; et à la *Chambre des députés* (115 membres) élus pour trois ans ...éputé par 20000 habitants) par le suffrage direct, mais restreint à ...etit nombre d'électeurs. — **Drapeau :** Rouge et blanc, en deux ...es horizontales; franc quartier bleu à l'étoile blanche.

...ivisions administratives. — La république (en 1887) com... vingt-deux *provinces* subdivisées en *départements*, ceux-ci en *sub...ations* et les subdélégations en *districts* : **Atacama**, chef-lieu Copiapo, ...2 habitants; **Coquimbo**, chef-lieu la Serena, 14000; **Aconcagua**, ...lieu San-Felipe, 11500; **Valparaiso**, chef-lieu Valparaiso, 109000; ...iago, chef-lieu Santiago, 237000; **Colchagua**, chef-lieu San-Fer... 7000; **Curico**, chef-lieu Curico, 11000; **Talca**, chef-lieu Talca, ...; **Linares**, chef-lieu Linares, 8000; **Maule**, chef-lieu Cauquenes, ...; **Nuble**, chef-lieu Chillan, 16000; **Concepcion**, chef-lieu Concepcion, ...; **Biobio**, chef-lieu los Anjeles, 8000; **Malleco**, chef-lieu Angol, ...; **Arauco**, chef-lieu Arauco; **Valdivia**, chef-lieu Valdivia, 6000; ...quihue, chef-lieu Puerto Melipulli, 4500; **Chiloé**, chef-lieu Ancud, ...; **Cautin**, chef-lieu Temuco; **O'Higgins**, chef-lieu Rancagua; **Anto...ta**, chef-lieu Antofagasta; **Magellan** et les îles, la Terre de Feu, etc., ...lieu Punta-Arenas.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — Trois régions distinctes : au nord, la région *miné* au centre, *agricole;* au sud, *forestière.* — **Minéraux** : abondants entre le et le 33° parallèle, dans le désert d'Atacama ; gisements d'*argent, cui fer, plomb, nickel, cobalt, sel gemme ;* moyenne annuelle de product 45 millions; l'*or* se trouve dans le sable des rivières, le *cuivre* dan massif du Coquimbo et le département de Freyrina, les *améthystes* su rivière Maule; le nom de Copiapo signifie semis de turquoises (Copaia — **Végétaux** : on cultive le *blé* (18 à 20 millions de boisseaux par an *vigne* (24 millions de gallons de vin), le *maïs,* l'*orge, lin, chanvre, oli cannes à sucre, tabac, fraises, légumes d'Europe, pommes de terre,* e dans la vallée centrale, du 33° au 44° latitude. La région forestière du produit des *pins, lauriers, myrtes, cyprès, chênes :* mais, mal aménag les forêts s'éclaircissent et menacent de disparaître; l'île de Chilo l'Araucanie ne sont qu'une vaste forêt. — **Animaux** : espèces sauvag *couguar* (le lion d'Amérique), la *vigogne,* le *guanaco,* le *pudu,* le *coy chinchilla.* — espèces utiles : *chevaux,* 250 000 ; *bêtes à cornes,* 700 0 *chèvres,* plus de 1 200 000 ; *porcs, abeilles,* etc.

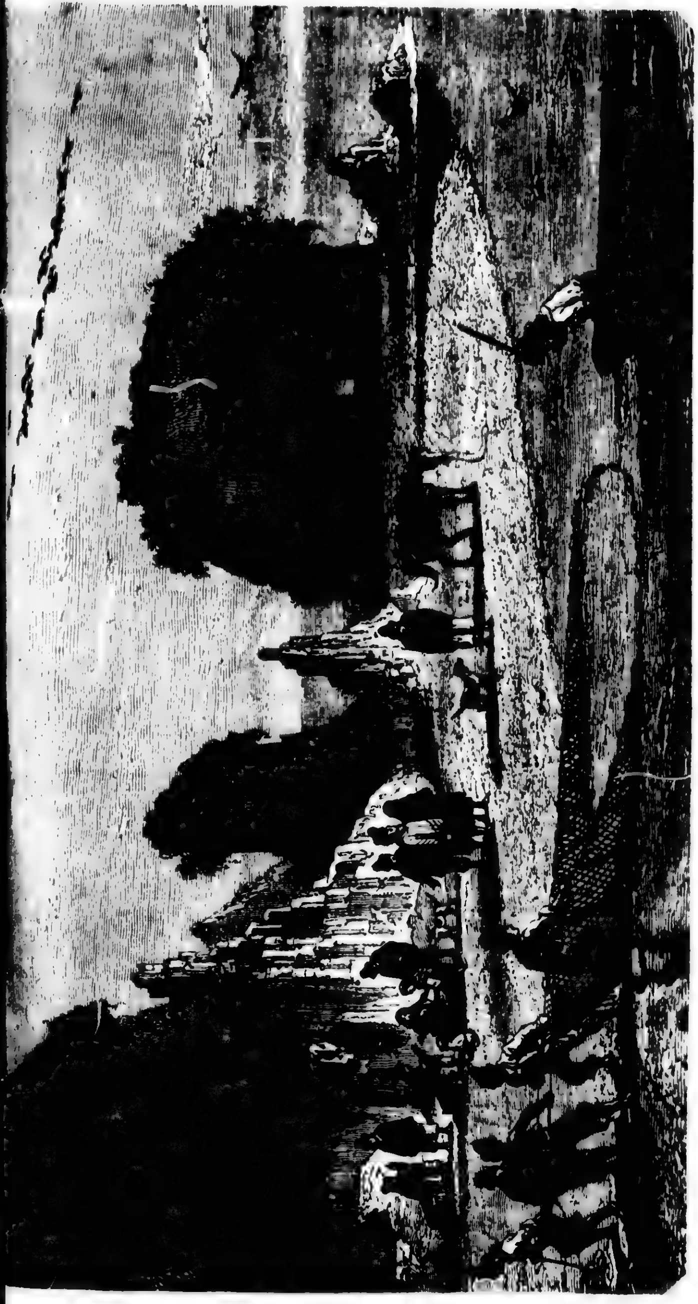
Industrie. — Préparation des cuirs, viandes sèches, métaux et fari industrie manufacturière presque nulle.

Commerce. — *Importations* (1886), 56 921 000 pesos (cotonnades, cres, tissus, charbons, vins, fers ouvrés, mercerie, meubles, article mode). *Exportations :* 50 792 000 pesos (minerais, céréales, cuirs, b Mouvement des ports en 1883 : 8 127 navires entrés; 8 085 sortis part de la France dans le commerce extérieur du Chili s'élevait en à 9 millions de pesos ; celle de l'Angleterre, à 48 millions ; celle de l'A magne, à 10 millions ; celle du Pérou, à 4 millions de fr. ; celle de la R blique Argentine, à 3 300 000 fr. ; celle des Etats-Unis, à 4 200 000 fr La *marine marchande* comptait, en 1886, 173 navires, y compris 3 peurs, jaugeant 71 285 tonneaux. — Les ports principaux sont Valpar Valvidia, Talcahuano, Caldera, Coquimbo, Huasco, Puerto-Constitu Il y a 2 275 kilom. de *chemins de fer ;* 12 200 kilom. de *télégraphes* 1884).

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — 321 426 kilom. car. (avec la Patagonie, 675 993). — **pulation** : 2 526 000 habitants (3,6 hab. environ par kilomètre carré race blanche domine, espagnole par la langue et la constitution physi les tribus indigènes dites *Moluches,* ou Araucans, ont été extermi absorbées, ou refoulées dans le sud ; on compte environ 50 000 Indien 27 000 individus d'origine étrangère (4 700 Allemands surtout cultiva

1. Le port de la *Nouvelle-Bilbao,* ou *Puerto-Constitucion* (Chili), ét l'embouchure du Maule, est flanqué de rochers gigantesques, de formes v et bizarres; les uns pareils à des cubes, les autres à des pyramides, demi-lieue de la ville, un de ces énormes rocs est traversé de part en pa une sorte de canal ou de galerie naturelle dont l'élévation dépasse de bea la taille d'un homme. Les habitants ont donné à cette ouverture le no *Piedra de Iglesia* (pierre d'église), parce que, suivant une tradition loca messe fut jadis célébrée sous le plafond naturel de la galerie. (*Magasin resque,* janvier 1859.)



Piedra de Iglesia (Chili). — V. page 592, note 1.

et mineurs[1], 4300 Anglais, 3400 Français, 2000 Italiens, 1200 Espa-
gnols, 1000 Américains des États-Unis, industriels et commerçants.
Instruction publique : Chaque province a son lycée; les cours supérieu
sont suivis par plus de 5000 élèves. Il y a 862 écoles élémentaires fr
quentées par 79000 enfants des deux sexes; 532 écoles privées, av
28000 élèves. Santiago a une université célèbre pour l'enseignement su
périeur; budget de l'instruction publique, 8 millions. — **Justice** : cou
suprême à Santiago : trois cours d'appel à Santiago, Concepcion et Seren
cour des comptes: magistrats inamovible. — **Cultes** : La religion cath
lique est celle de l'État; archevêque à Santiago : évêques à Serena, Co
cepcion, Ancud. — **Armée** : Armée permanente ou active, 3900 homme
(800 artilleurs, 700 cavaliers, 2000 fantassins); garde nationale ou mili
22000 hommes. — **Marine militaire** : 7 navires à hélice avec 51 canon
6 bâtiments à vapeur, avec 1000 marins et artilleurs de marine. — **Mo
naies** : L'unité est le *peso* = 5 fr., divisé en 10 *centavos* (en argent);
condor (pièce d'or) = 10 pesos; le *doblone* = 5 pesos; l'*escudo* = 2 peso
— **Poids et Mesures** : Système métrique établi le 1er janvier 1865.
Budget annuel (1888) : recettes, 39 millions de pesos; dépense
39615000 pesos; dette nationale, 82500000 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Valparaiso[2].

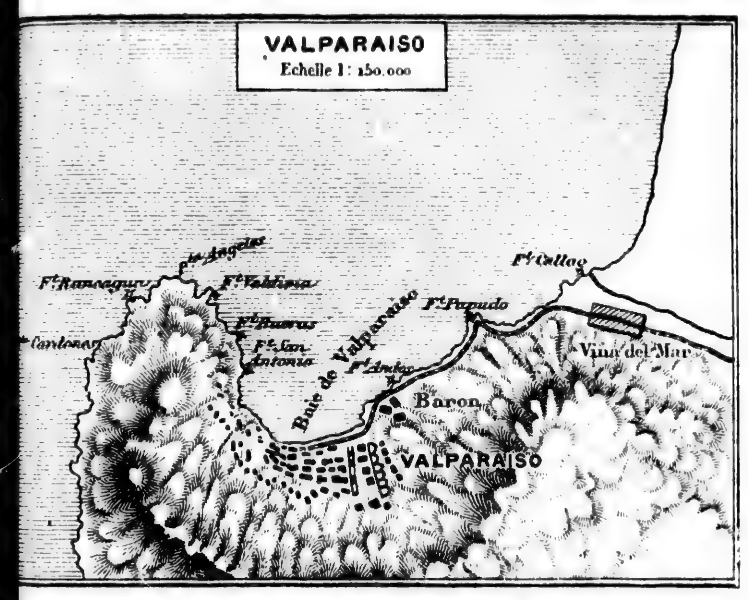
« Quand nous fûmes à l'entrée de la baie demi-circula
de Valparaiso, notre regard interrogea la côte, puis les ha
teurs, cherchant avec avidité une végétation absente. Au su

---

1. Les provinces de Valdivia et de Llanquihue, comprises dans la zone de
indépendante de l'Araucanie, renferment un nombre assez considérable
colons allemands. Les premiers furent attirés de la Hesse, vers 1850, par
ingénieur allemand au service du Chili, Bernhard Philippi. Huit ans plus ta
cette région renfermait environ 2800 individus de race allemande. Le pays
très favorable à la colonisation; les fortes chaleurs de l'été, les rigueurs exc
sives de l'hiver y sont inconnues; les fauves dangereux y sont rares; les in
gènes bienveillants, serviables et sans défiance à l'égard des étrangers.
immigrants allemands ont établi leurs principaux *settlements* au bord du
Llanquihue; ils ont défriché le sol, bâti des fermes, ensemencé le sol, pla
des jardins et des vergers. Ils se sont fait aider par les Indiens et les m
espagnols. Toutefois, en dépit de la beauté du climat, du rendement des te
et de la sécurité de la contrée, le courant d'immigration a diminué dans
dernières années, et on s'efforce de détourner vers l'Araucanie une partie
colons qui, chaque année, quittent par milliers Hambourg, Brême et Anve
se dirigent vers le Grand-Ouest américain.

2. *Valle Paraiso* signifie, suivant les uns, vallée du Paradis; suivant
autres, vain Paradis (*Velde paraiso*). Si l'on en croit M. Max Radiguet, c
dernière étymologie serait la bonne. C'est aussi l'opinion de M. Simonin
écrit : « Valparaiso, la vallée du Paradis, ainsi nommée par antiphrase, ca
ne voit autour du port que des rocs dénudés. » (*Bull. de la Soc. de gé*
février 1876.)

s falaises sortaient perpendiculairement de la mer ; à l'est, ne chaîne de collines pelées s'éloignait graduellement du vage en inclinant vers le nord-ouest sa croupe onduleuse t monotone ; plus loin, dans la même direction, derrière n amphithéâtre de montagnes, la Cordillère des Andes essait vers le ciel un entassement de pics neigeux. Des actus, des arbrisseaux épineux, grêles, disgraciés, qui mblaient croître à regret, mouchetaient de leur vert



Carte de Valparaiso.

mbre les hauteurs voisines, et ajou aient encore à l'aspect ésolé du paysage. Sur le rivage s'étendait la ville toute ouverte de poussière ; l'une de ces extrémités escaladait ois collines ou *cerros*, l'autre se développait à l'aise dans plaine. Une rue étranglée serpentait à la base de la ontagne, établissant comme une artère la circulation ntre la ville haute et la ville basse. Enfin parmi toute rte de constructions, dont les teintes grises et rouges se onfondaient avec celles du sol, deux monuments neufs talaient des murs d'une blancheur immaculée ; le soleil

faisait étinceler sur le premier une croix, c'était l'église un caducée surmontait le second, c'était la douane.

» ..... C'est au Puerto que la ville se montre sous un des plus étranges et des plus sinistres aspects. Entre les trois *cerros*[1] s'étendent des ravins nommés *quebradas*. Rien n'est plus misérable que les habitations entassées dans ces *quebradas*, rides profondes de la montagne, où fermentent toutes sortes de débris impurs. Les maisons, basses et hideuses, collées par un côté au sol, soutenues de l'autre par des pieux disposés en béquilles, grimpent désordonnées sans souci du voisinage. Ici une porte s'ouvre sur un toit une cheminée vomit des torrents de fumée noire dans une fenêtre ouverte; là, des cordes tendues supportent des baillons, d'affreuses guenilles; enfin des sentiers tortueux rompus et seulement indiqués par l'usage, quelques planches étroites et vacillantes conduisent à certains bouges où les chauves-souris et les *lazzaroni* de Valparaiso peuvent seuls pénétrer la nuit.....

» .....Parmi les *cerros* qui s'élèvent dans le Puerto deux méritent surtout de nous arrêter. Tous deux sont couverts de fleurs et d'habitations silencieuses. Une société à part vit sur le premier qu'on nomme le *Cerro alegre*; le second, nécropole de Valparaiso, s'appelle le *Panthéon*. A peine a-t-on fait dix pas sur le *Cerro alegre* qu'on reconnaît aux maisons coquettement peintes, aux parterres embaumés, aux sentiers bordés de verdure, cet amour de l'ordre et du confortable qui distingue partout les enfants d'Albion. Ici des habitations assez basses pour braver les coups de vent, assez solides pour résister aux tremblements de terre, recèlent un certain nombre de familles qui ont en quelque sorte transplanté la patrie sur le sol de l'Amérique. Ces familles trouvent en elles-mêmes assez de ressources pour former des réunions où les étrangers sont rarement

---

1. La ville se divise en deux parties; l'une qui couvre une plaine appelé l'A*mendral* (lieu des amandiers); l'autre, qui bo de la rade du commerce et s'élè en amphithéâtre sur trois cerros, se nomme el *Puerto*. La hauteur inégale d trois cerros les a fait baptiser de noms anglais qui signifient *hune de misaine*, *grande hune* et *hune d'artimon*. Les Chiliens les appellent *San-Francisco*, *San-Augustin*, *San-Antonio*.

lmis. Les joies et les fêtes de Valparaiso retentissent à eine au sein de cette paisible colonie ; des intérêts commerciaux nombreux et puissants la rattachent seuls à la ille qui bruit au pied de sa montagne.

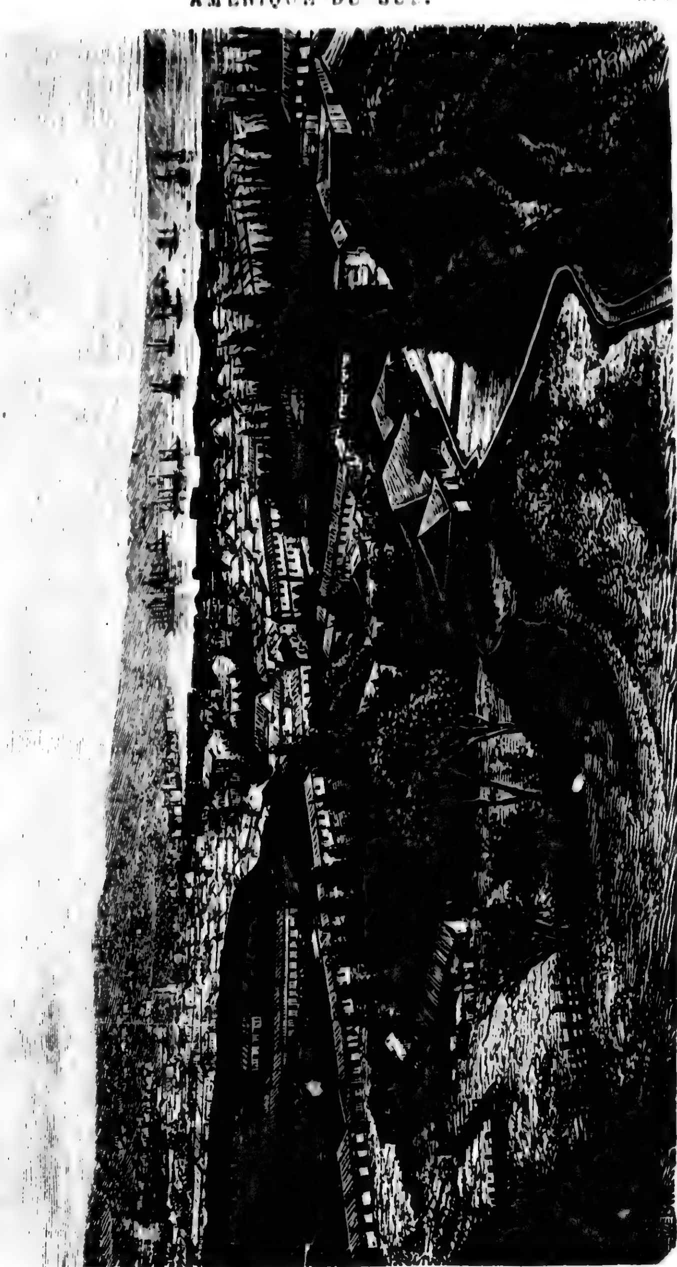
» Le Panthéon de Valparaiso n'est point, comme on ourrait le croire, un lieu de sépulture exclusivement éservé aux citoyens illustres ; c'est tout simplement un imetière où la ville dépose ses morts les plus vulgaires, en isant payer par les uns, un certain droit d'inhumation, n jetant les autres dans des fosses communes, près de la lace réservée aux protestants..... Dès l'entrée, une atmohère chargée d'émanations suaves surprend et réjouit dorat. La rade azurée apparaît, couverte de navires et llonnée de petites barques ; puis, à travers une rumeur nfuse, l'oreille charmée distingue le chant joyeux des availleurs et la plainte incessante des flots. Rien n'est oins funèbre que ce cimetière grimpant et fleuri, où gauille, voltige et folâtre tout un monde d'oiseaux, de pallons et d'insectes. Les sentiers, sablés et ratissés avec in, séparent des plates-bantes couvertes de tombes coettes, montrant leurs robes blanches sous les rosiers et s chèvre-feuilles ; des rameaux vagabonds couronnent les nes cinéraires, des guirlandes sont suspendues aux bras s croix. Les cyprès, l'if au feuillage sombre, le saule aux ameaux éplorés, semblent bannis de ce parterre, où les siers festonnent les arbres, auxquels ils ont à regret cédé e place. Au milieu de l'allée principale, un cadran solaire, uni d'un canon de cuivre, semble marquer ironiquement s heures de l'éternité.

» Deux rues pavées de galet, à la pointe dure et tranchante, nduisent à l'Almendral ; l'une borde le rivage, l'autre oisine la montagne..... C'est dans l'Almendral, c'est sur marché de la place d'Orégo qu'on rencontre les campaards des environs de Valparaiso. Les vendeurs, abrités r une natte que soutiennent des piquets, étalent sur un pis des fruits et différents comestibles. Ce sont des melons oins sucrés que les nôtres, des *sandios*, sorte de melons rts au dehors, sanglants à l'intérieur, fort appréciés des

habitants; enfin les oranges, les raisins, les pommes et s tout les fraises, qui semblent être là dans leur vraie patri Parmi les mets nationaux, on remarque le maïs cuit, écras et sucré avec le miel, nourriture rafraîchissante et purgativ en grand usage surtout durant l'été ; la *charquican*, viand séchée au soleil, hachée même et mélangée avec de l graisse, de l'*aji* et de l'oignon ; la *casuela*, ragoût de poul assaisonné aussi avec force *aji* et oignon. L'*aji*, cet enra piment, se glisse partout ; quand on a la bouche à l'épreuv de ce condiment énergique, on peut sans crainte avaler de charbons ardents. La boisson favorite du peuple s'appell *chicha*. Il y a plusieurs espèces de chichas ; la *chicha d aloja*, faite de maïs et de pois ; la *chicha de mançana* o la pomme broyée entre comme principal ingrédient, enfi la *chicha* de raisins écrasés et non fermentés. Une écum permanente semblable à un petit dôme neigeux surmont ordinairement les flacons de *chichas* et fait croire à pre mière vue qu'on les cachète avec du coton.....

» .....Le climat de Valparaiso est perfide ; les tou mentes, les tremblements de terre affligent tour à tou cette partie du Chili. Le vent du sud et le vent du nord sont redoutés comme d'implacables ennemis. L'un vient d terre et soulève une poussière fine et brûlante qu'il por au loin comme un brouillard sur les navires ; l'autre vie de la mer et pousse d'énormes vagues vers le rivage. Quan le premier de ces vents souffle (ce qui arrive presque tou les jours durant l'été), la ville se voile d'un nuage doré. mer se couvre d'écume. Le vent du sud se déclare ve midi, et pendant qu'il règne, le ciel conserve un azur irr prochable ; enfin, quand le soleil abaisse vers les monts d couchant son disque radieux, les rafales deviennent plu rares, puis elles s'affaiblissent avec la lumière décroissant et la nuit semble faire descendre avec elle le calme le plu profond sur la terre et sur les flots.

» La baie de Valparaiso est sans abri contre le vent d nord. Pour peu que ce vent souffle avec furie, la houle d vient une montagne dont la crête déferle en rugissan Malheur aux navires assez imprudents pour rester a



Vue de Valparaiso.

mouillage ou pour ne pouvoir le fuir ! En vain ils roidiront leurs câbles et se cramponneront aux roches sous-marines de toute la force de leurs ancres ; câbles, chaînes et ancres seront impuissants à les retenir ; ils dériveront avec rapidité et s'en iront à la côte renouveler le drame horrible de 1823, où dix-sept navires furent mis en pièces sans qu'il fût possible de sauver même l'équipage de plusieurs d'entre eux.....

» ..... On peut se garantir des fastidieuses tourmentes du sud en restant chez soi et en tenant portes et fenêtres closes ; mais un fléau qui déjoue toutes les prévisions humaines vient sans cesse crier au Chileno un *memento mori ;* ce fléau est le tremblement de terre. Les trois éléments s'émeuvent. Les volcans crèvent le sol, soufflent la flamme et vomissent des flots de lave et d'asphalte, parfois même ils chassent de la mer, en colonnes de fumée noire et empestée, leur haleine infernale qui couvre la grève de poissons asphyxiés. La mer, violemment secouée, s'éloigne des côtes, puis tout à coup, elle revient furieuse et semble pousser ses flots à la conquête de l'ennemi qui la trouble. Il se répand dans l'air certains symptômes mystérieux, alarmants, qui se manifestent par le vol inégal et incertain des oiseaux. Les animaux devinent instinctivement le danger, les chiens font entendre un hurlement plaintif, les rats désertent leurs retraites souterraines, et les chevaux hennissent comme à l'approche d'une bête féroce. Nous avons assisté quelquefois aux scènes de terreur qui suivent ces horribles secousses. Je me souviens d'un tremblement de terre qui troubla une *tertulia* des plus animées. On dansait, tout à coup un grondement sourd retentit, les vitres frémirent comme ébranlées par le passage d'un convoi d'artillerie, les lampes vacillèrent et la maison trembla de la base au faîte. Un cri de détresse s'éleva, déchirant, unanime. En un clin d'œil le salon fut vide. Nous courûmes vers le balcon. La lune éclairait la rue ; une multitude bruyante, éplorée, la remplissait. Les habitants agenouillés dans la poussière, se frappaient la poitrine, tendaient vers le ciel des bras suppliants, et ces mots *Misericordia! Ay de mi!* répétés par cent voix, dominaient

rumeur. Après dix minutes d'attente, l'inquiétude se ma, le bruit s'éteignit, et chacun se hasarda à rentrer ns sa demeure. En voyant pendant ces quelques instants mpassibilité des hommes faire place à une émotion qui gnait leur front de sueur, nous avons compris que ce nger était le seul, peut-être, dont l'habitude ne tempérait nais l'épouvante. »

MAX RADIGUET[1],
Souvenirs de l'Amérique Espagnole.
(Paris, in-8°, 1875, M. Lévy.)

Santiago[2].

« Pour bien voir Santiago, il faut se rendre au Cerro nta-Lucia, monticule de basalte qui s'élève au milieu de ville, à une hauteur de 70 mètres. Ce n'était, il y a quel- s années, qu'un rocher abrupt ; on vient de le convertir jardin de plaisance, avec statues, terrasses, cascades, ttes et tunnels. La montagne a été sculptée, et pour si dire ciselée comme un bijou. On y voit des fortifica- s en miniature, une chapelle, un calvaire, un café-res- rant, un observatoire et jusqu'à une école de natation. plus, elle est couverte de plantations diverses où do- ent les eucalyptus, les orangers, les myrtes, les géra- ms, les rosiers, et plusieurs variétés d'agaves, qui déjà ignent des proportions considérables. Une statue y a élevée au fondateur de Santiago, don Pedro de Valdivia, le 15 décembre 1540, à la tête de 150 *conquistadores*,

---

[1] M. Maximilien-René Radiguet, né en 1816 à Landerneau, accompagna 36 les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indem- avec la république d'Haïti. En 1841-45, il fit, en qualité de secrétaire de al du Petit-Thouars, la campagne de la *Reine-Blanche* dans l'Océanie. Il dans divers recueils un grand nombre d'articles de voyages et de litté- e, tantôt sous son nom, tantôt sous des pseudonymes. Outre l'ouvrage nous donnons un extrait, il a écrit les *Derniers sauvages*, souvenirs des Marquises (1860), et plusieurs ouvrages d'art.

[2] Depuis 1863, une voie ferrée réunit le port de Valparaiso à la capitale poli- de la République, Santiago ; la distance est de 183 kilomètres. A mi-route ouve la station de Llai-Llai, d'où se détache l'embranchement de Sainte- des Andes, destiné un jour à rejoindre, à travers la Cordillère, le réseau hemins de fer argentins, et à établir ainsi une communication rapide entre os Ayres et Valparaiso. Alors on ne mettra plus que trois ou quatre jours un trajet qui en demande aujourd'hui quinze ou vingt, et que l'on ne peut plir que pendant la belle saison. (*E. Cotteau.*) Le 7 juillet 1882, les jour- e Buenos-Ayres ont annoncé l'inauguration du chemin de fer transandin.



arriva le premier en cet endroit, qu'il nomma Sainte-Lucie, et y conçut le plan de la cité. Au sommet, on a construit un petit observatoire, d'où l'on découvre un panorama splendide sur la grande chaîne des Andes, dont les cimes, d'une blancheur immaculée, resplendissent sous les rayons du soleil. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, on distingue sans peine les glaciers suspendus aux flancs de la montagne... Sur le premier plan s'étendent les innombrables maisons de la cité, presque toutes basses, mais renfermant plusieurs cours ou *patios* et jardins, de sorte qu'elles occupent une immense étendue; elles sont peintes de vives couleurs, parmi lesquelles dominent le blanc, le jaune et le bleu de ciel. Les rues se coupent à angles droits, et sont sillonnés de nombreux tramways. Une foule de clochers multicolores se dressent au-dessus des toits rouges ; çà et là apparaît le feuillage sombre de l'*araucaria,* ou bien l'élégant panache du *jubea spectabilis,* le seul palmier qui croît dans les jardins de Santiago. Hors de l'enceinte de la ville, s'étendent, le long de routes plantées d'arbres, d'interminables faubourgs qui vont se perdre au loin dans la campagne. »

Edmond COTTEAU[1],

Promenade autour de l'Amérique du sud.

(Paris, 1878, in-8°, Nilsson.)

Les mines d'Atacama.

« Comment n'être pas frappé de la richesse minière de cette contrée, où le minerai de cuivre, d'argent ou d'or est aussi commun que la pierre? Depuis trente ans, le district a donné pour un milliard et demi de produits, et ce qu'il peut fournir encore est incalculable. Malheureusement, la cherté de la main-d'œuvre est telle que les dépenses d'exploitation dépassent le plus souvent les profits des petites entreprises. Nous sommes ici dans le pays des fortunes ra-

1. Nous avons déjà cité de M. Cotteau un morceau sur Washington (p. 170). Les *Promenades autour des deux Amériques* sont toutes pleines d'observations et de peintures intéressantes. M. Cotteau a fait en 1880, de Paris au Japon, par voie de terre (Sibérie), une excursion de 16 000 kilomètres.

pides, des coups de chance et des coups de pioche donnant des millions; les habitants se ressentent de ces émotions : ils font un peu l'impression de ces joueurs qu'on rencontre autour du tapis vert. Naturellement on n'entend parler que de mines, de filons, de lingots, des endroits fameux fouillés avec fureur, et puis des déceptions et des revers! Le terrain lui-même est en rapport avec cette fièvre des chercheurs : partout, dans le désert et dans la montagne, on aperçoit des trous de deux mètres de diamètre environ, ayant des profondeurs parfois considérables. Le mineur, qui a cru trouver un filon, a fait le puits en s'aidant de la pioche, lentement, car il faut environ un mois à un ouvrier seul pour avancer de huit mètres; il doit porter sur son dos, dans une hotte, le minerai arraché du sol, et remonter à la lumière par les saillies du rocher, sans échelle et souvent sans corde. Quand il a travaillé ainsi pendant plusieurs mois, fréquemment le bénéfice ne se trouve pas suffisamment rémunérateur; il abandonne alors sa mine : un autre la reprend, et c'est parfois le quatrième ou le cinquième propriétaire qui arrive enfin à la richesse, en trouvant une veine bonne à suivre.

» Je suis allé visiter, dans les environs, une mine de cuivre exploitée d'une façon mieux entendue; le travail y est des plus simples : une roue, mue par un cheval, retire le minerai du filon dans des galeries à plus de 100 mètres de profondeur : en haut, les blocs sont réduits à coup de pioche en petits morceaux, puis envoyés aux fourneaux. Le rendement de cette mine était assez fructueux; elle donnait, sur une tonne de minerai, 40 °/ₒ de cuivre. Le propriétaire me dit qu'il traitait à forfait avec ses ouvriers et partageait avec eux tous les bénéfices : ceux-ci peuvent s'élever tout à coup dans des proportions considérables, car on ignore ce que l'on trouvera le lendemain : qui sait? peut-être de l'or.

» Un peu plus loin, nous visitâmes une mine d'argent. A quelques lieues de Copiapo se trouve un gisement fameux de ce métal, dans un endroit du nom de *Charnacillo;* cette mine a produit jusqu'à 50 000 kilogrammes d'argent pur

en une année. La montagne qui en renferme une si grande abondance est divisée en plus de deux cents propriétés, et la quantité de trous dont elle est perforée de toutes parts la fait ressembler à une garenne remplie de terriers. L'argent est dégagé des matières étrangères avec lesquelles il se trouve mêlé par les mêmes procédés que ceux employés pour l'or : pulvérisation, lavages successifs et amalgames. Après ces différentes manipulations, on sort du four des blocs en forme de cônes pesant de 150 à 200 livres.

» Dans le musée du collège provincial, j'ai pu voir réunis tous les spécimens des richesses minérales que renferme la province d'*Atacama :* ce sont de curieux échantillons d'argent natif en barres, en feuilles, en coulées, en filaments enchevêtrés, tels qu'ils ont été trouvés dans le sol; puis de l'or, du cuivre, des améthystes, des cristaux. J'ai été surpris de trouver là des blocs d'une houille d'excellente qualité qui, me dit-on, se trouve en grande abondance dans un rayon plus étendu; cependant ces mines sont à peine exploitées, chose regrettable dans un pays où l'on a un si grand besoin de ce combustible. On a découvert aussi dans la Cordillère des gisements de borax : encore toute une richesse pour l'avenir, car jusqu'à présent le Pérou est le seul pays, dans l'Amérique du Sud, qui en livre au commerce.

» Atacama est comptée, pour sa production minière, comme la plus importante des provinces du Chili, et le chiffre de son exportation s'élevait, en 1875, à plus de 8 millions de francs. »

Comte Charles D'URSEL,
Sud-Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

Le Chili est le pays du monde qui fournit la plus grande quantité de cuivre. Ce métal se trouve partout; toutes les montagnes en recèlent quelques filons : celles de Coquimbo, d'Aconcagua, de Santiago, d'Aramo, de Chiloë renferment les dépôts les plus riches. Atacama se distingue surtout par ses

gisements d'or et d'argent. Autour de la capitale de cette p vince, Copiapo, se groupent des gîtes argentifères nombr les uns en exploitation, les autres déjà exploités.

Ceux de Charnacillo et de Tres-Puntas, découverts en 1 et 1848, ont fourni en quarante-sept ans un million et d d'argent pur. Toutefois les gîtes aujourd'hui exploités s moins nombreux. En 1863, suivant le docteur Philippe, travaillait à 509 mines d'argent, 116 de cuivre et 10 d'or d la province d'Atacama. (V. *Economiste français*, 2e semestre, 1

La Terre de Feu.

L'archipel de la Terre de Feu se compose des îles compri entre 52° 30′ et 56° de lat. S. et 66° et 77° de long. O. Il se comp d'un grand nombre d'îles et d'îlots, dont les plus importa sont: l'île des États, l'île Navarin, l'île Hosti, l'île Gordon, sud; les îles Clarence, de Désolation, Dawson, à l'ouest; en la grande île de la Terre de Feu au nord et à l'est.

La Terre de Feu est séparée de la Patagonie et de la pr qu'île de Brunswick par le détroit de Magellan. Basses et ma cageuses vers le nord, sur le littoral, les terres s'élèvent portent des montagnes, dont quelques-unes, comme le m Sarmiento et le Darwin, ont plus de 2000 mètres d'altitu Elles sont arrosées par des ruisseaux rapides, courts et sinueu quelques-uns ne trouvant pas d'issue vers la mer, forment d étangs ou lagunes dont les eaux ont une couleur blanc sale sont désagréables au goût. Le climat est rigoureux: de ma octobre, la neige recouvre le sol, et d'octobre à janvier, gelées blanches couvrent les herbes des plaines de crista éclatants; de février à mai, le soleil inonde l'archipel de s rayons.

La nature du sol et les productions ne sont pas les mêmes nord et au sud. Au nord, on ne rencontre que de rares buisso formés par le groseillier qui donne le cassis, et un arbuste do la baie est d'un noir violacé et tache les doigts. Cette baie appelée *calafata* par les Chiliens Patagons qui en sont t friands. L'herbe n'atteint jamais la hauteur d'un pied, et e est desséchée par le vent presque avant de fleurir. Cette vas plaine offre l'image enlaidie des pampas et de la Patagon La zone méridionale, au contraire, n'est qu'une « immen forêt vierge d'arbres séculaires et de jeunes taillis verdoyan

e de cette [illegible]
res nombre[illegible]

uverts en 1[illegible]
million et d[illegible]
exploités s[illegible]
ur Philippe,
et 10 d'or d[illegible]

, 2e semestre, 1[illegible]

es îles compri[illegible]
.O. Il se comp[illegible]
plus importa[illegible]
l'île Gordon,
, à l'ouest; en
l'est.
sie et de la pr[illegible]
. Basses et ma[illegible]
erres s'élèvent
comme le m[illegible]
mètres d'altitu[illegible]
courts et sinueu[illegible]
mer, forment [illegible]
uleur blanc sale
oureux: de ma[illegible]
bre à janvier,
laines de crista[illegible]
e l'archipel de s[illegible]

pas les mêmes
e de rares buisso[illegible]
et un arbuste d[illegible]
gts. Cette baie [illegible]
qui en sont t[illegible]
d'un pied, et [illegible]
fleurir. Cette va[illegible]
de la Patagon[illegible]
qu'une « immen[illegible]
taillis verdoyan[illegible]

[illegible]

entr
quel
le c
hau
ar
Punt
La
carm
ch
ît is
erf,
proi
pour
t sil
e che
Les F
ent s
igles,
erruc
nnom
hons,
oules

« L
ace r
oins

. . ..
rosité
statu
n aie
zeur
nquer
e moy
.....
usser,
re de
mmes
rpa.
n vie
yen d
uel le
ruches
.....
ant d
ussur
agine

ntrecoupée d'éclaircies formées par des fondrières, dans lesquelles les chevaux entrent jusqu'au poitrail. L'essence unique le ces forêts est le *robble*, espèce d'orme, qui atteint de grandes hauteurs, pousse tout droit, et dont le tronc, à la base, n'a ar s plus de $1^{m},50$ de diamètre. » Le bois est employé à Punt -Arenas pour la construction des maisons.

La faune de ces contrées est très pauvre. Dans la famille des carnassiers, on ne connait que deux espèces; le renard et le ch n. Parmi les herbivores, le guanaco, qu'on rencontre tan it isolé, tantôt par bandes de sept ou huit. Il a la taille d'un erf, hante les vallées fertiles en pâturages, et l'hiver, se rapproche de la mer. Les sauvages le chassent pour le manger et our se vêtir de sa peau. Les rats abondent dans ces solitudes t sillonnent le sol de leurs galeries souterraines; l'homme et e cheval s'y enfoncent jusqu'au genou, presque à chaque pas. es Fuegiens font à ces rongeurs une guerre acharnée, mangent sa chair et font des vêtements de sa peau. Les oiseaux, gles, hiboux, cygnes, oies, canards, sarcelles, bécassines, erruches, merles, mouettes, pingouins, albatros, etc., sont nombrables; les baies sont remplies de marsouins et de ons, de crabes, de loups, lions et éléphants marins, de oules et de coquillages de toute espèce.

« Les indigènes de la Terre de Feu appartiennent à la ace rouge de l'Amérique méridionale. Moins grands et oins fortement charpentés que les Patagons[1], leur taille

1. « ..... Lorsqu'on parle des Patagons, les premières questions que dicte la riosité concernent la gigantesque stature que l'on attribue à ce peuple..... stature moyenne des Tehuelches du Sud dépasse rarement $1^{m},78$, quoique n aie vu plusieurs ayant $1^{m},83$, et quelques-uns même atteignent $1^{m},93$. La geur de leur poitrine et le développement de leurs membres ne peuvent nquer d'attirer l'attention de celui qui les voit pour la première fois La stare moyenne des femmes varie entre $1^{m},50$ et $1^{m},80$.

..... Aussitôt que les poils de la barbe et de la moustache commencent à usser, les Patagons mettent le plus grand soin à les épiler au moyen d'une re de petites pinces d'argent et d'un fragment de miroir... Le costume des mmes comprend d'abord un vêtement serré autour de la taille, et qui a nom *ripa*. Il est fait soit de toile, soit d'un poncho (tunique sans manches), soit n vieux pan de drap, ou de peaux de guanacos. Le manteau est retenu au oyen d'un ceinturon fréquemment recouvert d'ornements en argent, et dans uel le patagon met son tabac, son couteau et ses bolas pour la chasse aux ruches.

..... Les pieds sont protégés par des bottes de *potro*, faites de peaux provant des jarrets ou des cuisses du cheval ou du *puma* (couguar). Une seconde ussure, en peau de guanaco, recouvre quelquefois la première. Comme on agine, les Patagons, lorsqu'ils sont chaussés de la sorte, doivent faire sur

dépasse cependant la moyenne et peut varier entre 1^{m},7 et 1^{m},70, leur tête est étroite et longue, le front est dé primé, les pommettes sont saillantes, les yeux noirs e petits; le nez est bien fait et mince, la bouche grande, le lèvres ne sont pas très grosses, les dents sont blanche petites et bien rangées, les cheveux abondants, noirs e



Le Fuegien.

gros. Hommes et femmes les coupent sur le front, abs lument comme nos élégantes actuelles, pour ne pas en ê aveuglés, et non par coquetterie. La poitrine est étroite bombée, les jambes et les bras sont longs, le buste e court. Ils ont l'habitude de s'épiler tout le corps. Leu

le sol des empreintes démesurément grandes, d'où vient leur nom de *Patag* hommes aux grands pieds. » (J.-C. MUSTER, *Les géants de la Patagonie*, t de Lancaster; *Revue britannique*, février 1873.)

vêtements consistent en une cape de guanaco, assez courte, jetée sur les épaules et retenue aux reins. Les hommes ne portent que ce semblant de vêtement, les femmes portent en outre, quelquefois, un tablier fixé aux reins, très court, et fait en peau de rat, de renard ou de guanaco; ils n'ont ni chaussures, ni coiffure et ne portent aucune espèce d'ornements dans les cheveux; les femmes n'ont ni collier ni bracelet. Les enfants vont tout nus.

» Leurs armes consistent en un arc de 3 pieds de corde environ, sans ornement aucun, et en flèches de 2 pieds à 2 pieds et demi, dont la pointe n'est armée d'aucune espèce de dard.

» Essentiellement nomades, ils voyagent par familles composées du père, de la mère et des enfants quand ils sont en bas âge. Quelquefois plusieurs familles se réunissent et marchent sous la conduite d'un seul chef, probablement le plus âgé. On ne les rencontre guère que sur le bord de la mer, près de l'embouchure d'un cours d'eau ou dans le voisinage des lacs.

» Quand ils ont trouvé un endroit où les moules et les coquillages sont en abondance, ils y séjournent jusqu'à ce qu'ils aient épuisé les provisions que la nature y a rassemblées, occupant leurs journées à chasser le rat, le canard, le guanaco et à préparer les peaux. Puis, quand la contrée ne suffit plus que difficilement à leur nourriture, on plie bagages et l'on se met en route à la recherche d'un nouveau campement. Bientôt la famille arrive sur le bord d'un ruisseau; aussitôt on fait halte, on creuse un trou dans la terre, en ayant soin de rejeter les déblais du côté de l'ouest pour s'abriter du vent. Les uns s'en vont ensuite ramasser quelques brins d'herbe sèche qu'ils jettent dans le trou pour faire le lit de toute la famille, tandis que les autres vont à la recherche de la nourriture. Si le campement est près de la mer, les moules, les oursins, les gros crabes et les coquillages fournissent amplement aux besoins de toute la famille; si au contraire il se trouve à l'intérieur, les canards, les oies et les rats leur assurent un menu plus délicat et plus substantiel. Le feu est ensuite allumé dans le

trou même, ou tout auprès, et l'on jette sur les charbons les moules ou le gibier. Quand le soir est venu, hommes, femmes et enfants s'entassent pêle-mêle dans le trou pour y passer la nuit.

» Si la famille a choisi son domicile de passage sur la lisière des forêts et à proximité d'herbes sèches, on en jette quelques brassées sur les plus basses branches pour former une espèce de toit qui abrite de la pluie; d'autres fois, lorsque la forêt est trop épaisse pour qu'on y puisse camper, les sauvages coupent quelques gaules qu'ils fichent en terre verticalement, recourbent en forme de berceau et par-dessus lesquelles ils jettent soit des herbes sèches, soit de feuillage. Ce sont ces constructions plus qu'élémentaires et dans lesquelles il n'y a d'abrité que la tête, qui ont dû faire croire aux navigateurs que les Fuegiens se construisaient des huttes de forme conique. Quand, pour une cause quelconque on se décide à lever le camp, on part sans s'occuper d'éteindre le feu. Celui-ci, activé par le vent, se communique aux herbes, aux broussailles; un véritable incendie éclate accompagné d'une fumée très épaisse. De là l'origine de ces immenses colonnes de fumée que l'on aperçoit si souvent sur la côte, quelquefois même pendant une quinzaine de jours, et qui ont peut-être fait donner à l'archipel le nom de Terre de Feu. Là où ces feux sont allumés il n'y a jamais d'Indiens.

» Il ne nous fut donné que deux fois de surprendre des campements de Fuegiens. Le premier n'était occupé que par cinq individus; le père, la mère et trois enfants. Le père et le plus âgé des enfants nous échappèrent; nous ne parvînmes à atteindre que la mère et les deux plus jeunes enfants, dont un encore était à la mamelle. Ils étaient tous les trois d'une saleté repoussante; la mère seule portait un semblant de vêtement consistant simplement en une cape de guanaco qui lui tombait à peine jusqu'aux genoux. Le père, que nous aperçûmes au loin, portait une cape beaucoup plus ample : quant aux trois enfants, ils étaient complètement nus. Nous les avions interrompus probablement dans une grande chasse aux rats, car la femme nous offrit

en échange de quelques petits cadeaux que nous lui fîmes, un paquet de peaux de ces intéressants rongeurs ficelé avec une petite tige de jonc, et sur lequel elle s'était assise pour le cacher à nos regards.

» La population est presque exclusivement composée de ces misérables Peaux-Rouges. Cependant depuis quelques années les Anglais ont un établissement ou une mission, que le gouvernement chilien ne fait que tolérer. Il est difficile d'évaluer le nombre des Fuegiens ; je le crois inférieur au chiffre de 1000 individus. Il est facile de comprendre, en effet, combien, en hiver, la mort doit faire de cruels ravages parmi les enfants et les adultes sous un climat aussi rigoureux, et chez des êtres aussi déshérités. »

G. Marguin,
La Terre de Feu.
(*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1875.)

M. Darwin raconte en ces termes l'entrevue qu'eut l'équipage du *Beagle* avec les indigènes Fuegiens :

« Notre principal interlocuteur, un vieillard, paraissait être le chef de la famille ; avec lui se trouvaient trois magnifiques jeunes gens fort vigoureux et ayant environ six pieds ; on avait renvoyé les femmes et les enfants. Ces Fuegiens forment un contraste frappant avec la misérable race rabougrie qui habite plus à l'ouest, et semblent proches parents des fameux Patagoniens du détroit de Magellan. Leur seul vêtement consiste en un manteau fait de la peau d'un guanaco, le poil en dehors, ils jettent ce manteau sur leurs épaules et leur personne se trouve ainsi aussi souvent nue que couverte. Leur peau a une couleur rouge cuivrée, mais sale.

» Le vieillard portait sur la tête un bandeau surmonté de plumes blanches, lequel retenait en partie ses cheveux noirs, grossiers et formant une masse impénétrable. Deux bandes transversales ornaient son visage : l'une, peinte en rouge vif, s'étendait d'une oreille à l'autre en passant par la

lèvre supérieure ; l'autre, blanche comme de la craie, paral-lèle à la première, passait à la hauteur des yeux et couvrai les paupières. Ses compagnons portaient aussi comme orne-ments des bandes noircies au charbon. En somme, cette famille ressemblait absolument à ces diables que l'on fai paraître sur la scène dans le *Freyschütz* ou dans des pièces analogues.

» Leur abjection se peignait jusque dans leur attitude et on pouvait lire sur leurs traits la surprise, l'étonnemen et l'inquiétude qu'ils ressentaient. Toutefois, dès que nou leur eûmes donné des morceaux d'étoffe écarlate qu'ils atta chèrent immédiatement autour de leur cou, ils nous firen mille démonstrations d'amitié. Le vieillard, pour nou prouver cette amitié, nous caressait la poitrine, tout e faisant entendre une espèce de gloussement semblable celui que poussent certaines personnes pour appeler le poulets. Je fis quelques pas avec le vieillard et il répét plusieurs fois sur ma personne ces démonstrations ami cales, qu'il acheva en me donnant en même temps sur l poitrine et sur le dos trois tapes assez fortes. Puis il se dé couvrit la poitrine pour que je lui rendisse le compliment ce que je fis, et ce qui parut le rendre fort heureux. A notr point de vue, le langage de ce peuple mérite à peine le no de langage *articulé*. Le capitaine Cook l'a comparé au brui que ferait un homme en se nettoyant la gorge, mais trè certainement aucun Européen n'a jamais fait entendr bruits aussi durs, notes aussi gutturales en se nettoyant l gorge. »

Ch. DARWIN[1],
Voyage d'un naturaliste autour du monde
Trad. de M. Ed. Barbier.
(Paris, éd., de 1875, in-8°, Reinwald.)

---

1. Sur Darwin, V. page 419.

3° BIBLIOGRAPHIE

ARANA (D. B.). *La guerre du Pacifique.* — (Paris, 1882.)
ASTA-BURUAGA. *Diccionario geogr. de la Republ. de Chile.* — (New-York, 186?.)
CARLOS MORLA VICCINA. *La question des limites entre le Chili et la république Argentine.* — (Paris, 1876, in-8°, Claye.)
FONCK. *Chile in der Gegenwart.* — (Berlin, 1870.)
GAY. *Histoire générale du Chili.* —
LEMAY (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, in-18, Charpentier.)
MARCKHAM. *The war between Chile and Peru.* — (London, 1883.)
PISSIS. *Mémoire sur la constitution géologique de la chaine des Andes.* — (Paris, 1873, in-8°, Dunod.) — *Geogr. fisica de la Rep. de Chile.* — (Paris, 1875.)
RADIGUET (Max.). *Souvenirs de l'Amérique espagnole.* — (Paris, 1875.)
ROBIANO (Eug. de). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879, in-18, Plon.)
RUMBOLD (Horace). *Le Chili.* — (Paris, 1877.)
SÈVE (Edouard). *Le Chili tel qu'il est.* — (Valparaiso, in-8°, 1876.)
URSEL (Ch. d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
X***. *Salpêtres et guanos du désert d'Atacama.* — (Saint-Denis, 1877, in-8°.)
X***. *Notice statistique sur le Chili.* — (Paris, 1867, in-8°, Poitevin.)

AUBE. *Notes sur l'Amérique du Sud ; le Chili.* — (*Revue maritime et coloniale*, septembre 1869.)
DÉCOURT (Alfred). *De Copiapo à Famatina.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, avril 1868.)
BRESSON (A.). *Les déserts d'Atacama et de Caracolès.* — (*Tour du Monde*, XXIX, mai 1875.)
CHAIX (P.). *La conquête du Chili.* — (*Le globe de Genève*, juillet-août, 1868.)
COURCELLE-SENEUIL. *Une exploration dans les déserts du Chili.* — (*Economiste français*, 30 mars 1878.)
DE LA MOTTE DU PORTAIL. *Guerre maritime entre le Chili et le Pérou.* — (*Revue maritime*, avril, août, octobre 1880, janvier 1881.)
LE CARDINAL. — *Renseignements sur le Chili.* — *Revue maritime*, LV, 1877.)
PESSE. *Le district minier de Caracolès.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1874.)
PISSIS. *La grande carte du Chili.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, ...)
PLANCHE. *Renseignements commerciaux sur quelques ports du Chili*, etc. — (*Revue maritime*, juillet 1875.)
RADIGUET (Max). *Valparaiso et la société chilienne.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1847.)
SIMONIN (L.). *De San-Francisco de Californie à Santiago du Chili.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1867.)
X***. *Les mines d'argent du Chili.* — (*Revue britannique*, juin 1875.)
X***. *L'Exposition universelle du Chili.* — (*Economiste français*, 30 mars 1878.)

A

acté, 528.
ngton, 4
raham, 68
die, 32,
5, 57, 6
25.
jutla, 28
nti, 344.
raï, 468,
acache,
ncagua,
05.
nquija,
que, 1,
34, 429,
43.
lteca, 29
ablanca,
as-Calie
62.
ja, 420.
-la-Chap
bama,
55.
roas, 49
-ka, 22,
1, 43,
3, 113,
35.
si, 409.
ony, 48,
5.
emarle,
outes, 1,
andrie
érie, 289

TABLE ALPHABÉTIQUE

ES NOMS D'ÉTATS, DE VILLES, FLEUVES, RIVIÈRES, LACS, ETC.

A

été, 528.
ngton, 408.
aham, 68.
die, 32, 33, 49, 54, 55, 57, 60, 63, 64, 125.
jutla, 280.
nti, 344.
raï, 468, 531.
acache, 425.
ncagua, 1, 557, 591, 605.
nquija, 567.
que, 1, 168, 311, 334, 429, 444, 487, 563.
lteca, 293.
ablanca, 370.
as-Calientes, 260, 262.
ja, 420.
-la-Chapelle, 62.
bama, 187, 254, 255.
goas, 495, 519.
ska, 22, 38, 39, 40, 41, 43, 45, 46, 47, 93, 113, 124, 133, 135.
usi, 409.
any, 48, 130, 134, 175.
emarle, 127, 408.
utes, 1, 38, 40.
andrie (fort), 103.
érie, 289, 290.
Alleghanys (monts), 1, 47, 62, 127, 134, 140.
Alleghany (riv.), 127, 182.
Allemagne, 69, 126, 135, 196, 225, 227, 262, 281, 326, 372, 392, 421, 441, 549, 554, 559, 592.
Alligators (île des), 362.
Almaden, 187.
Alpes, 167, 265, 563.
Alsace, 472.
Altar, 417.
Alton, 137.
Amacura, 389.
Amanbaya, 531, 537.
Amapala, 280, 281.
Amatique, 258, 279, 289.
Amauténé, 425.
Amazonas, 391, 421, 495.
Amazone, 1, 2, 339, 369, 370, 390, 400, 403, 420, 426, 437, 439, 448, 449, 468, 487, 488, 490, 494, 496, 497, 498, 499, 500, 502, 508, 509, 510, 518, 530.
Ambato, 408.
Amérique, 1, 2, 3, 4, 5, 15, 18, 20, 52, 53, 54, 55, 56, 61, 63, 66, 71, 75, 76, 81, 96, 97, 124, 128, 157, 168, 175, 194, 198, 199, 200, 209, 211, 212, 213, 214, 219, 224, 227, 229, 242, 245, 246, 250, 252, 253, 255, 256, 259, 357, 429, 500, 523, 560.
Amérique anglaise, 135.
Amérique du Nord, 22, 46, 52, 57, 72, 75, 88, 96, 113, 123, 124, 125, 137, 140, 175, 193, 204, 207, 237, 255, 257, 271, 321, 322, 376, 392, 403, 442, 499, 550, 551.
Amérique centrale, 4, 148, 278, 279, 280, 289, 294, 295, 296, 326, 340, 348, 360, 414.
Amérique russe, 40, 43.
Amérique du Sud, 226, 388, 389, 394, 395, 402, 406, 407, 409, 419, 437, 441, 447, 475, 497, 505, 516, 529, 530, 535, 544, 545, 546, 550, 551, 555, 556, 558, 576, 578, 589, 603, 605, 607, 613.
Amiens (traité d'), 25, 469.
Amilpas, 279.
Amirante, 279.
Amour, 40.

Amsterdam, 525.
Anahuac, 10, 15, 21, 258, 278.
Ancachs, 421.
Ancon, 338, 437.
Ancon de Sardinas, 407.
Ancud, 591, 594.
Andacahua, 449.
Andalousie, 270.
Andes, 1, 16, 263, 369, 370, 390, 403, 407, 408, 410, 420, 421, 437, 438, 448, 481, 488, 489, 497, 500, 530, 542, 556, 557, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 589, 590, 591, 595, 603, 613.
Andreanoff (îles), 38.
Anegada, 298.
Angleterre, 2, 23, 50, 51, 57, 60, 81, 93, 97, 118, 121, 126, 128, 135, 148, 211, 225, 252, 253, 262, 281, 298, 326, 345, 354, 366, 375, 390, 392, 421, 441, 455, 469, 470, 510, 518, 520, 521, 543, 549, 558, 561, 592.
Angostura, 397.
Annapolis, 54, 130.
Antelope-Island, 231.
Anticosti, 22, 47, 49.
Antigoa, 299, 614.
Antilles (mer des), 1, 272, 370, 389, 390, 403.
Antilles, 1, 57, 291, 296, 297, 299, 304, 312, 315, 318, 319, 323, 326, 328, 332, 335, 336, 337, 353, 361, 369, 370, 390, 394, 414, 441, 442, 475.
Antioquia, 371, 372.
Antisana, 408.
Antonine, 545.
Antuco, 562, 590.
Anvers, 183, 52., 591.
Apa, 531, 536.
Apaouani, 487.
Apenaca, 279.
Apizaco, 276.
Apolobamba, 420.
Appalaches, 127.
Appalachicola, 127.
Appalachie, 127.
Approuague, 468, 469, 476, 477, 483.
Apuparo, 438.
Apura, 390, 391.
Apurimac, 420, 421.
Aputo, 425.
Aquidaban, 531, 532, 533, 538.
Arabie, 327, 523.
Aracape, 495.
Araguari, 468, 469.
Aramo, 605.
Arauca, 370, 390.
Araucanie, 589, 592, 594.
Arauco, 591.
Arctique (archipel), 1, 22.
Arequipa, 421, 422, 447.
Argentine (république), 3, 4, 448, 487, 494, 531, 532, 542, 545, 556, 557, 558, 568, 570, 576, 583, 587, 588, 589, 590, 592, 613.
Arkansas, 57, 127, 131, 253.
Arica, 422.
Arizona, 133, 134, 187, 205, 249.
Aroa, 392.
Artibonite, 298.
Aruba, 299.
Arve, 73.
Asie, 1, 37, 39, 211, 429.
Aspinwall (V. Colon).
Assiniboine, 48, 61, 95.
Assomption (Canada), 120.
Astoria, 134.
Asuncion (Paraguay), 531, 532, 533, 534, 535, 538, 539.
Asuncion (Venezuel 391.
Atacama, 444, 448, 4 467, 591, 603, 6 606, 613.
Atajo, 567.
Atchafalayah, 145.
Athabasca, 48, 96, 98, 101, 106, 1
Athènes, 37.
Atlanta, 131.
Atlantique, 1, 4, 92, 124, 126, 1 136, 179, 187, 2 230, 251, 263, 2 324, 339, 366, 3
Atitlan, 279.
Atrato, 342, 343, 3 349, 370.
Augusta, 130.
Aullagas, 42 449.
Austin, 131.
Australie, 135, 3 551, 583.
Autofagosta, 450, 4 466.
Autriche, 62, 135, 1
Aves, 299.
Ayacucho, 421, 422
Azua, 298.
Azuay, 408, 409.

B

Babahoyo, 408, 413
Bach (rivière), 48.
Bade, 583.
Baffin, 1, 23, 27.
Bagagem, 528, 529.
Bahama, 297, 337.
Bahia, 495, 496, 5 519, 528.
Baker (mont), 47.
Balize, 142, 280.
Ballon d'Alsace, 26
Balzos, 259.
Baltimore, 130, 1 183.
Banc-à-Vert, 27.
Banc de Saint-Pie 27.
Bande Orientale, 54
Banquereau, 27.
Barbacoas, 338, 360

...rbade, 299, 322.
...rboude, 299.
...rcelona, 391.
...riego, 531.
...rinas, 391.
...rnstaple, 127.
...rquisimeto, 390, 391.
...rra do Rio-Negro, 506, 508, 509, 510.
...rranquilla, 372, 373, 375, 376, 377, 389.
...rren Grounds, 93.
...rrow, 38.
...sse-Terre, 302, 333.
...ton-Rouge, 131.
...tleford, 49.
...uld, 22.
...va, 409.
...vano, 338, 363.
...vonne, 36.
...auharnais (canal), 50.
...ausejour, 60, 63.
...aver-Harbor, 8.
...ring, 38, 40.
...em, 495, 497.
...rique, 135, 276, 322, 345, 516, 520, 549, 554, 558.
...lize, 258, 326.
...lavista, 536.
...le-Isle, 22, 60.
...le-Rivière, 63.
...llevue, 141.
...ni (Rio), 448.
...ni (province), 449.
...nito, 521.
...rbice, 468, 469.
...rlin, 148.
...rnardino, 338.
...rne, 37.
...rtier, 120.
...teuci, 365.
...thléem, 19.
... (île), 48.
...ndloë, 408.
...bio, 591.
...anc (mont), 73.
...anca (Bahia), 557.
...anches (montagnes), 127.
...nquilla, 299.
...ues (montagnes), 127, 298.
...tefield, 326.
Blumenau, 433.
Bogota (rivière), 370.
Bogota, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 385, 386.
Bois (lac des), 48, 61, 120, 126.
Boisé-City, 133.
Bohême, 65.
Bolivar, 369, 370, 371, 389, 391, 392.
Bolivie, 3, 4, 21, 233, 403, 408, 420, 428, 436, 437, 444, 447, 448, 449, 450, 455, 456, 463, 464, 465, 467, 490, 494, 531, 539, 545, 556, 561, 566, 590.
Bonacca, 280.
Bonaire, 299.
Bonavista, 25.
Boothia, 47.
Bordeaux, 99, 413, 437, 503, 538.
Bordoncillo, 370.
Borgne, 174.
Boston, 130, 136, 183.
Boulogne, 75, 168.
Bourbon, 442, 523.
Bourg-la-Reine, 587.
Boyaca, 371, 372.
Bravo del Norte, 2.
Brazos, 128.
Bréda, 57.
Brême, 183, 357, 594.
Brésil, 3, 4, 233, 369, 389, 400, 403, 407, 414, 420, 433, 437, 448, 476, 487, 492, 493, 494, 496, 500, 502, 503, 505, 506, 511, 512, 516, 518, 519, 520, 521, 523, 525, 527, 528, 529, 530, 531, 534, 535, 545, 547, 549, 550, 552, 554, 556, 559, 560, 572, 583, 589.
Brésil (rivière), 303.
Brest, 32, 99, 486, 487.
Brévent, 73.
Brie, 563.
Brigus, 23.
Britanniques (îles), 242.
Brito, 344.
Broadway, 179.
Brooklyn, 131, 163, 164, 166.
Brouage, 56.
Brown, 47.
Bruges, 168.
Brunswick, 606.
Bucaramanga, 371.
Buei (paramo), 370.
Buen-Ayre, 390.
Bueno (Rio), 591.
Buenos-Ayres, 490, 505, 547, 555, 558, 559, 561, 569, 573, 576, 577, 578, 579, 581, 583, 584, 585, 588, 589, 601.
Buffalo, 130.
Burlington, 93.
Butler, 183.
Buzzard, 127.

C

Cacarica, 362.
Cachapoyos, 421.
Cache de la Tête-Jaune, 102, 103.
Cagnons, 105, 106.
Cakokia, 9.
Caïman (lac), 259.
Caire, 377.
Cairo, 141, 142.
Cajamarca, 421.
Calabozo, 391.
Calamar, 373.
Calavera, 149.
Caldera, 592.
Californie, 75, 107, 108, 111, 132, 134, 149, 183, 187, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 205, 211, 212, 213, 215, 221, 229, 246, 249, 254, 255, 256, 257, 258, 327, 339, 348, 353, 354, 357, 358, 360, 444, 476, 613.
Californie (Mexique), 259, 260, 277.

Callao, 421, 422, 427, 428, 445.
Callas, 476.
Camden, 8.
Campanario, 425.
Campêche, 258, 260.
Canada, 3, 4, 32, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 75, 78, 81, 82, 83, 84, 86, 88, 93, 95, 96, 98, 113, 115, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 135, 170, 182, 183, 210, 223, 255, 257, 550, 551.
Canaries, 233.
Canastra, 494.
Candelaria, 532.
Candiac, 65.
Canelones, 548.
Canete, 420.
Canseau, 27.
Canton, 218, 361.
Cap-à-l'Aigle, 33.
Cap-Breton, 47, 49, 52, 53, 60, 64.
Capilla-Borjas, 533.
Capote, 303.
Caqueta, 370.
Carabobo, 391.
Caraça, 496.
Caracas, 389, 390, 391, 392, 393, 395, 400.
Caracolès, 463, 464, 466, 467, 613.
Caramanta, 370.
Caraques, 414.
Caratal, 476.
Carbet, 303.
Carcarana, 557.
Cardenas, 297.
Cariaco, 390.
Caribou (lac), 48, 49, 106, 107, 108, 109.
Carillon, 50, 68.
Carlisle, 63.
Carmen, 258, 259.
Caroline, 8, 131, 134, 195, 253.
Caroni, 390, 397.
Carrolton, 172.
Carson-City, 132, 187.
Cartago, 281, 282.
Carthage, 239.
Carthagène, 326, 371, 373, 374.
Casanare, 371.
Casca, 447.
Cascade (monts), 47.
Casco, 127.
Cassiquiare, 369, 390, 400, 468.
Castille, 270, 450.
Castillos, 547.
Castle-Garden, 221, 222, 223, 224.
Castro, 545.
Catamarca, 558, 559, 567, 589.
Catawba, 200.
Catherine, 494.
Catoche, 258.
Catskill, 127, 256.
Cauca, 344, 369, 370, 371, 372.
Caughnawaga, 50.
Cauquenes, 591.
Caura, 390.
Caviana, 494.
Cayambe, 369, 407, 408.
Cayenne, 57, 469, 472, 473, 477, 480, 487, 491, 492.
Ceara, 495, 520.
Cèdres (rapides), 50.
Cenis (mont), 265.
Ceniza, 370.
Cerro-Azul, 590.
Cerro-Cora, 537, 538.
Cerro de Cabras, 338.
Cerro Largo, 548.
Cerro de Pasco, 421.
Cerro de Pasto, 370.
Cerro de Potosi, 449.
Cerro de Santa-Lucia, 601.
Cesar (Rio), 370.
Chacarilla, 448.
Chachacomani, 449.
Chagres, 338, 339, 341, 349, 358, 359, 361, 370.
Chaine-des-Caps, 48.
Chaine aux Cascades, 105, 127.
Chalco, 15, 259, 268.
Châlons, 186.
Chambira, 408.
Chamouni, 73.
Champagne, 200.
Champlain (lac), 47, [illegible] 56, 63, 93, 120, [illegible] 128.
Chanchamayo, 433.
Chapala, 259, 268.
Chapultepec, 269.
Charente-Inférieure, [illegible] 84.
Charles, 408, 416.
Charleston, 131.
Charlotte-town, 49.
Charnacillo, 604, 606.
Châtellerault, 64.
Chatham, 127, [illegible] 415, 417.
Chaudière, 48, [illegible].
Chepillo, 344.
Cher, 76.
Cherbourg, 487, 572.
Chesapeake, 127, [illegible]
Chesterfield, 47.
Chèvre (île de la), [illegible] 73, 78.
Chèvres (îles des), [illegible]
Cheyennes, 133.
Chiapas, 11, 13, [illegible] 262.
Chicago, 87, 132, [illegible] 175, 176, 177, [illegible] 179, 180, 245, [illegible] 249, 250, 254, [illegible]
Chichenitza, 11.
Chidley, 47.
Chihuahua, 258, [illegible] 262, 268, 278.
Chiles, 369, 370.
Chili, 3, 4, 233, [illegible] 444, 448, 449, [illegible] 466, 542, 545, [illegible] 557, 561, 563, [illegible] 590, 592, 593, [illegible] 598, 605, 613.
Chilibre, 338.
Chillan, 591.
Chiloë, 1, 590, [illegible] 592, 605.
Chilpancingo, 260.

amba, 464, 466.
mbo, 409.
mborazo, 2, 408, 419.
mborazo (Etat), 408.
ncha, 420, 421, 441, 443, 444, 445, 446, 447.
ine, 52, 96, 135, 196, 211, 212, 214, 220, 225, 346, 516.
ppewayan, 99.
iquita, 557.
ri-Chiri, 344.
riguelo, 538.
riqui, 4, 279, 369.
ita (Sierra), 370.
apa, 591.
co, 339, 343, 369, 371.
nes, 408.
nos, 590.
ntalès, 4, 281, 293.
naguen, 66.
ristianstadt, 323.
ristophe (Saint), 299, 301, 302, 336.
ubut, 558.
ucuito, 420.
uquisaca, 449, 455, 456.
ao, 298.
enfuegos, 297.
ma del Cobre, 557.
ma del Mercedario, 557.
naloa, 259.
ncinnati, 132, 136, 142, 200.
udad-Bolivar, 391, 397, 400, 401.
arence, 606.
arke's Beach, 23.
arion, 183.
eveland, 132.
ifton, 74.
ahuila, 260.
pucu, 532.
ali, 425, 426.
azacoalco, 259, 344.
bija, 448, 449, 464, 465, 563, 614.
a, 407.
Cochabamba, 449, 450.
Cocoès, 528.
Cofre de Perote, 258, 265, 268.
Coïba, 369.
Coipasa, 449.
Cojedès, 391.
Colchagua, 591.
Colima, 258, 260, 261, 265.
Colombie, 3 4.
Colombie (Etats-Unis), 130, 131.
Colombie brit., 38, 43, 49, 50, 51, 101, 103, 106, 107, 108, 110, 112, 124.
Colombie ou Nouvelle-Grenade, 279, 290, 322, 337, 338, 352, 369, 373, 377, 379, 381, 385, 388, 389, 390, 407, 419, 420, 493, 497.
Colon, 338, 339, 345, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 357, 358, 360, 361, 372.
Colonia (la), 548.
Colorado, 2, 126, 128, 258, 557.
Colorado (Etat), 132, 134, 157, 187, 204, 210, 256.
Columbia, 48, 106, 127, 128, 153, 170.
Columbus, 132.
Colville, 38.
Comalcalco, 10, 13.
Comayagua, 280, 282.
Commerce, 142.
Comstock, 134.
Comté, 491.
Conchos, 258.
Concepcion, 532, 535, 558, 562, 591, 594.
Concord, 130.
Connecticut, 126, 127, 130, 187, 253.
Connétables (îles), 468.
Contuta, 19.
Cook, 104.
Copacabana, 423, 425.
Copiapo, 563, 566, 589, 591, 592, 604, 606, 613.
Coppermine, 48, 49.
Coquimbo, 591, 592, 605.
Cordaba, 262, 275.
Cordillera de la Costa, 591.
Cordillera del Medio, 591.
Cordillera de los Andes, (V. Andes).
Cordova, 557, 558, 559, 561.
Corentyn, 468.
Coretu, 407.
Cork, 220.
Cornwall, 50, 298
Cornouailles, 187.
Coro, 391.
Corocoro, 449.
Coronada, 279.
Coronation, 47.
Corrientes, 258, 558.
Costa-Rica, 3, 4, 279, 281, 282, 283, 286, 290, 291, 295, 296, 342, 344, 366, 369, 414.
Cotaña, 451.
Côte (monts de la), 127.
Cotica, 485.
Cotocachi, 408.
Cotopaxi, 408.
Cozumel, 258.
Cruces, 338, 339.
Cruz de Peidra, 557.
Cuareim, 493, 547.
Cuautla, 262.
Cuba, 3, 297, 307, 311, 312, 315, 318, 336, 339, 442, 550.
Cucuta, 372.
Cuença, 408, 409, 410.
Cuernavaca, 261, 262.
Cuivre (monts), 297.
Culebra, 338, 366
Culiacan, 259, 26
Cumbal, 370, 407
Cumberland, 127.
Cumbre, 557, 562
Cundinamarca, 371, 372.
Curaçao, 299, 390, 395.

Curico, 557, 562, 591.
Cuyaba, 495.
Cuyo, 559.
Cuyuni, 389, 468.
Cuzco, 16, 17, 19, 420, 421, 422, 426, 437, 447.

D

Dagua, 370.
Dakota, 133.
Damas (las), 632.
Danemark, 2, 135, 242, 298, 299, 323.
Danube, 32.
Darien, 313, 332, 339, 340, 342, 343, 344, 347, 350, 354, 357, 362, 365, 367, 368, 370, 482.
Darwin (mont), 606.
Daule, 413.
Dawson, 606.
Dease, 47, 48.
Delaware, 127, 130, 253.
Demerara, 468.
Demérari, 468, 469.
Denver-City, 132.
Desaguadero, 421, 448, 449.
Desague-Real, 268.
Descabezado Chico, 590.
Désirade, 299, 300, 301, 302, 336.
Désolation, 606.
Desmoines, 132.
Despoblado, 563.
Desterro, 495.
Détroit, 8, 48, 50, 70, 87.
Détroit (ville), 132.
Deux-Mamelles (les), 301.
Diabolo (Sierra), 258.
Diamant (cap), 54.
Diamantina, 528.
Dieppe, 26, 52.
Dodge-City, 157.
Dolphin, 47.
Dominicaine (riv.), 3.
Dominion, 22, 47, 48, 49, 51, 118, 124, 125.
Dominique, 299, 301.
Dourado, 537.
Douvres, 245.
Dover, 130.
Dubuque, 132.
Dulce, 279.
Duluth, 87.
Dunkerque, 36.
Duquesne (port), 62.
Durango, 260, 262, 278.
Durazno, 548, 588.

E

East-River, 161.
Eau (volcan de l'), 279, 283.
Ecosse, 72, 225.
Edmonton-House, 99.
Egypte, 359, 366, 388, 520.
Elan (lac de l'), 102.
Elbe, 187, 228, 498.
El-Paso, 126, 258.
Empire (Céleste), 211, 297, 436.
Enfant Perdu, 468.
Entre-Rios, 558, 581, 583.
Epernay, 200.
Equateur ou Ecuador, 3, 4, 369, 390, 403, 407, 408, 412, 414, 416, 417, 419, 420, 493, 494, 529.
Erié, 47, 50, 55, 74, 87.
Esclave (lac de l'), 48, 97.
Escoipe, 567.
Escuintla, 281, 286.
Esmeraldas, 408, 409.
Esmoraca, 556.
Espagne, 2, 53, 60, 135, 259, 297, 306, 342, 354, 361, 413, 431, 544, 549, 559, 560.
Esparta (Nueva), 391.
Espinhaço, 494, 524.
Espirito-Santo, 495.
Esquimalt, 110.
Essequibo, 468, 476,
Esteros, 127.
Estrella, 531, 536, 5
Esturgeon (lac), 120,
Etats (îles des), 606,
Etats-Unis, 3, 4, 6, 35, 40, 47, 48, 75, 78, 80, 92, 111, 121, 123, 126, 127, 128, 134, 135, 136, 148, 149, 153, 162, 167, 170, 183, 187, 192, 200, 204, 208, 210, 211, 212, 214, 220, 222, 224, 225, 226, 228, 229, 233, 239, 241, 242, 250, 252, 253, 255, 256, 257, 259, 262, 270, 291, 294, 321, 340, 342, 345, 350, 351, 359, 366, 372, 380, 518, 519, 520, 531, 550, 559, 592.
Europe, 1, 50, 62, 66, 71, 76, 93, 96, 101, 135, 148, 152, 187, 198, 211, 215, 224, 242, 252, 253, 262, 270, 274, 281, 299, 307, 325, 327, 329, 342, 350, 351, 352, 375, 380, 402, 413, 429, 502, 510, 520, 523, 550, 551, 556, 578.
Exilles, 66.

F

Facatativa, 387.
Falcon, 391.
Falkland, 1, 589, 59

Fuca, 126.
Fundy, 6, 126.
Funza, 371.
Fusagasuga, 370.

G

Galapagos (îles), 408, 414, 419.
Galion, 303.
Gallatin, 137, 153.
Galops, 50.
Garry, 99, 100.
Gasconnade, 141.
Gaspareau (fort), 63.
Gaspésie (monts de la), 47, 49.
Gatineau (riv.), 92.
Gatun, 338, 339.
Gênes, 183, 307.
Georges (fort), 103.
Georgetown, 468, 470.
Géorgie, 131, 134, 202, 253.
Géorgienne (baie), 50, 126.
Geral, 494.
Gibraltar, 81.
Gila, 126, 258.
Gironde, 498.
Glaciale (mer), 47, 96.
Goajira (territ.), 371.
Golfe du Mexique, 1, 57, 63, 93, 128, 137, 175, 254, 258, 296.
Golfe Persique, 444.
Gonave, 298, 319.
Good-Hope, 97, 100.
Gordon, 606.
Gorgone, 339.
Gotha, 126.
Gothard (Saint), 265.
Gothenbourg, 299.
Goyaz, 495, 528.
Gracias a Dios, 279.
Gran-Chacô, 448, 490, 539, 556, 557, 558, 588.
Grand-Banc, 27.
Grâo-Mogol, 528.
Grand-Bassin, 127, 128.
Grande-Bretagne, 40, 63, 64, 119, 134, 366, 372, 519.
Grand-Chimu, 447.
Grand-Colombier, 32.
Grand-Colorado, 128.
Grand-Father, 127.
Grand-Ilet, 301.
Grand-Isaac, 297.
Grande-Islande, 6.
Grand-Mother, 127.
Grand-Océan, 1, 2, 39, 127, 128, 259, 279, 357, 407, 448.
Grand-Ours (lac du), 48.
Grand-Portage, 100, 101.
Grande-Terre, 301, 302.
Grand-Tronc, 50.
Great-Salt-Lake-City, 133, 233, 234, 235, 237, 239.
Grenade, 292.
Grenville (canal), 50.
Greenwich, 47.
Green-wood, 167
Grenade, 299, 302, 369.
Grenadines, 299, 302.
Greytown, 280, 326, 344, 349, 350.
Groënland, 6, 31, 43.
Guadalajara, 260, 262, 263.
Guadalupe, 262, 275, 386.
Guadeloupe, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 332, 333, 334, 336.
Guajiro, 391.
Gualatièri, 448.
Guanacas, 370.
Guanahani, 290.
Guanajuato, 260, 262.
Guanape, 421.
Guanare, 391.
Guapay, 449.
Guapore, 448, 449.
Guaqui, 423.
Guaranda, 409.
Guarapuava, 545.
Guarico, 391.
Guatemala, 3, 258, 271, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 290, 291,

295, 296, 341, 351.
Guatemala la Nueva, 280, 283, 285.
Guatemala la Viéja, 280.
Guaviare, 370, 390, 403, 489.
Guayana, 391.
Guayaquil, 2, 346, 407, 408, 409, 410, 413, 414, 420, 437, 498.
Guayas, 408, 414.
Guayra, 393, 395, 535.
Guerrero, 260, 262.
Guiscoyol, 338.
Gulf-Stream, 27.
Guyabero, 489.
Guyane, 3, 4, 64, 396, 398, 399, 402, 403, 407, 414, 468, 469, 471, 472, 473, 476, 477, 479, 480, 481, 482, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 518.
Guyane anglaise, 389, 468, 469, 471, 494.
Guyane française, 468, 469, 470, 471, 475, 476, 477, 480, 494.
Guyane hollandaise, 468, 469, 471, 480, 494.
Guyane espagnole, 468, 476.
Guyane vénézuélienne, 476.
Guzman (Etat), 391.
Guzman-Blanco (Etat), 391.

H

Hacha (Rio), 381, 382, 383.
Haedo (Sierra), 547.
Haïti, 3, 298, 319, 321, 322, 323, 326, 335, 336. 337, 601.
Halifax, 49, 50, 64.
Ham, 341.
Hambourg, 152, 183, 326, 357, 524, 540, 594.
Hamilton (canal), 50.
Hannibal, 141.
Hanovre, 583.
Harbour, 23.
Hartford, 130.
Harper's ferry, 127.
Harrisbourg, 130, 134.
Harrison, 106.
Haute-Savoie, 73.
Hauteur-des-Terres, 48, 96, 126.
Havane, 271, 277, 285, 295, 297, 304, 306, 307, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 322, 336, 337, 361, 572.
Havre (le), 183, 227, 413, 524, 572.
Havre-de-Grâce, 52.
Hélène, 196, 197.
Hesse, 583, 594.
Hidalgo, 260.
Himalaya, 233.
Hoboken, 131.
Hochelaga, 53, 84, 86.
Hollande, 2, 242, 298, 299, 345, 390, 487, 503.
Honda, 372, 386.
Honduras, 3, 258, 279, 280, 281, 282, 284, 289, 293, 294, 295.
Honfleur, 52.
Hong-Kong, 212.
Hood, 47, 408.
Hosti, 606.
Houdo, 258.
Houelmont, 301.
Hougly, 498.
Huallaga, 420, 438.
Huancane, 425.
Huancavelica, 421.
Huanuco, 421, 437.
Huaras, 421.
Huasco, 448, 591, 592.
Huatenay, 16.
Hudson (baie), 1, 38, 39, 43, 47, 58, 60, 61, 93, 96, 98, 110, 111, 112, 117, 118, 187.
Hudson (fleuve), 127, 161, 242.
Hull, 49, 92.
Humboldt (monts, 1
Humboldt (lac), 128.
Humaya, 279.
Huron (lac), 8, 47, 50, 54.

I

Ibague, 371.
Ibarra, 408, 410.
Iberville, 145.
Ica, 420, 421, 488, 4
Idaho, 133, 134, 1 187, 204.
Idria, 187.
Iguazu, 556.
Ile aux Chiens, 32.
Ile aux Pigeons, 32
Ile aux Vainqueurs,
Iles des Rats, 38.
Ile de Sable, 27.
Iles du Vent, 296.
Iles sous le Vent, 2
Ile Verte, 32.
Ilet-à-Cabri, 301.
Illimani, 449, 450, 4 452.
Illiniza, 408.
Illinois (rivière), 1 175.
Illinois (état), 132, 1 158, 187, 226, 2
Imbabura, 408.
Inambari, 448.
Indefatigable, 408.
Indes, 135, 250, 2 301, 337, 346, 4 442, 492, 529.
Indiana, 132.
Indianopolis, 132.
Indiens (lac des), 48
Infernillo, 567.
Intercolonial, 50
Iowa, 127, 132, 1 187.
Ipava, 390.
Ipane, 537.
Ipiales, 369.
Iquiqua, 421, 422.
Irazu, 279, 290.
Irlande, 40, 148, 2 225, 503.
Irmaos, 494.
Iron-Mountain, 134.

mboldt (monts
mboldt (lac), 128
maya, 279.
ron (lac), 8, 47,
50, 54.

I

gue, 371.
rra, 408, 410.
erville, 145.
, 420, 421, 488,
aho, 133, 134,
187, 204.
ria, 187.
uazu, 556.
e aux Chiens, 32.
e aux Pigeons, 32
e aux Vainqueurs,
es des Rats, 38.
e de Sable, 27.
es du Vent, 296.
es sous le Vent,
e Verte, 32.
et-à-Cabri, 301.
limani, 449, 450,
452.
lliniza, 408.
llinois (rivière),
175.
llinois (état), 132,
158, 187, 226,
mbabura, 408.
nambari, 448.
ndefatigable, 408.
ndes, 135, 250,
301, 337, 346,
442, 492, 529.
Indiana, 132.
Indianopolis, 132.
Indiens (lac des), 48
Infernillo, 567.
Intercolonial, 50
Iowa, 127, 132,
187.
Ipava, 390.
Ipane, 537.
Ipiales, 369.
Iquiqua, 421, 422.
Irazu, 279, 290.
Irlande, 40, 148,
225, 503.
Irmaos, 494.
Iron-Mountain, 134

slande, 46, 156.
staccihuatl, 265, 277.
talie, 66, 135, 196,
242, 549, 583.
asca, 127, 137.
tuava, 494.
tibal, 280, 289.

J

ckson, 131.
cob, 303.
gnarao, 547.
lapa, 262, 275, 276.
lisco, 260.
maïque, 3, 298, 319.
mes (rivière), 127,
03.
mes (ile), 408.
pon, 135, 196, 603.
pura, 369.
qua, 297.
va, 423.
vary, 494.
an-Fernandez (iles),
591.
fferson, 132, 137.
ui, 531.
rsey-City, 131, 166.
sus (ile de) 48.
sus-Maria, 262.
pijapa, 409.
on, 371.
nville, 433.
urdain, 128, 234,
239.
an de Fuca, 47, 126,
127.
lée, 237.
dith, 159.
galpa, 4.
uy, 558, 561, 566.
nin, 421, 568.
a, 75, 127.
ua, 420, 494.
ay, 494.

K

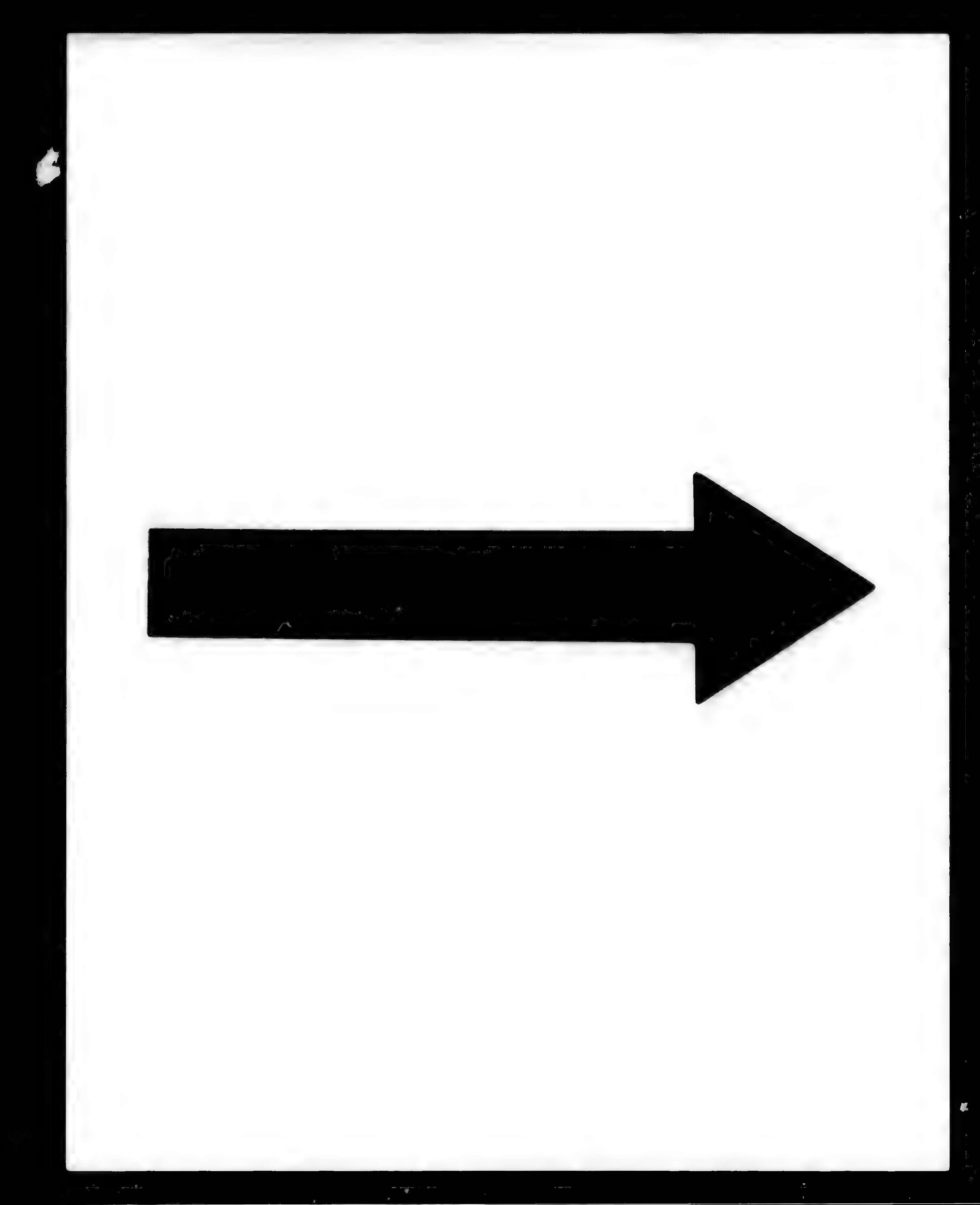
bylie, 406.
lkoap, 38.
mloups, 103.
mtchatka, 39, 40.
nsas, 127, 187, 255.
Kansas (état), 132, 157,
158, 204.
Kaskakia, 228.
Keewatin, 49.
Kennebeck, 127.
Kentucky, 127, 131,
134, 153, 187, 253,
256.
Kingston, 49, 50, 88,
298.
Kinkoff, 319.
Kolyma, 39.
Kourou, 472.
Kuskokoïn, 38.

L

La Armeria (rio de),
259.
Labrador, 22, 27, 31,
49, 53, 96.
Lachine, 50, 87.
Lafourche, 145.
La Loche, 100, 101.
Lambayèque, 421.
Lambessa, 473.
La Mecque, 148.
Landerneau, 601.
Lansing, 132.
La Paz, 260, 437, 449,
450, 455.
La Pierre, 43.
Laponie, 332.
Lascar, 449.
Latacunga, 408.
La Union, 280.
Laura, 390.
Laurentides (monts),
48, 89, 93.
Leadville, 134.
Lennoxville, 51.
Léon, 280, 408.
Lesseps (rio de), 370,
390, 489.
Lewiston, 74.
Lézarde, 303.
Liards (fort des), 100.
Libertad, 4, 280, 294,
421.
Licancau, 449.
Liège, 168.
Lilloet, 103, 106.
Lima, 285, 421, 422,
428, 429, 430, 431,
432, 437, 445, 446,
447.
Limari, 591.
Linares, 591.
Limoges, 270.
Limon, 281, 338, 344,
345, 358.
Lions (iles), 557.
Lisbonne, 246, 524,
525.
Little-Rock, 131.
Liverpool, 50, 172, 183,
245, 520.
Llai-Llai, 601.
Llanquihue, 591, 594.
Loa (rio), 420, 448, 464.
Lobos, 420, 421, 547,
560.
Loire, 488.
Loja, 408, 409, 410,
420.
Londres, 49, 63, 64,
101, 172, 227, 245,
341, 503, 510, 533.
Long-Island, 131, 134.
Long-Sault, 50.
Loreto, 421.
Lorette, 113, 114, 115,
117.
Lorquin, 468, 486.
Lorrain, 303, 472.
Los Angeles, 134, 214,
591.
Los Padres, 557.
Los Patos, 563.
Louisbourg, 60, 62, 6',
65, 67.
Louisiane, 57, 64, 131,
140, 1 2, 145, 146,
147, 174, 229, 253,
290, 416.
Louisiana, 141.
Louisville, 131.
Louvre, 20.
Lowell, 130.
Lucayes, 1, 296, 297.
Lyon, 60, 275.
Lytton, 103, 104.

M

Macabi, 421.
Macara, 407.
Macari, 468.



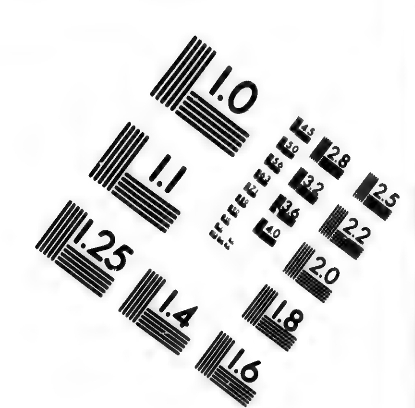
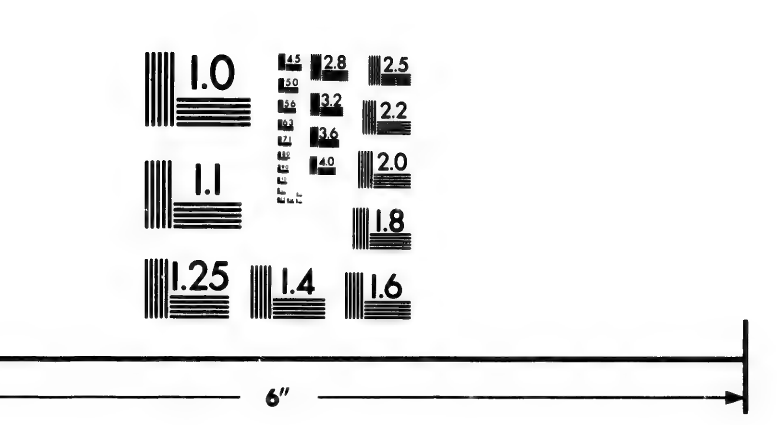
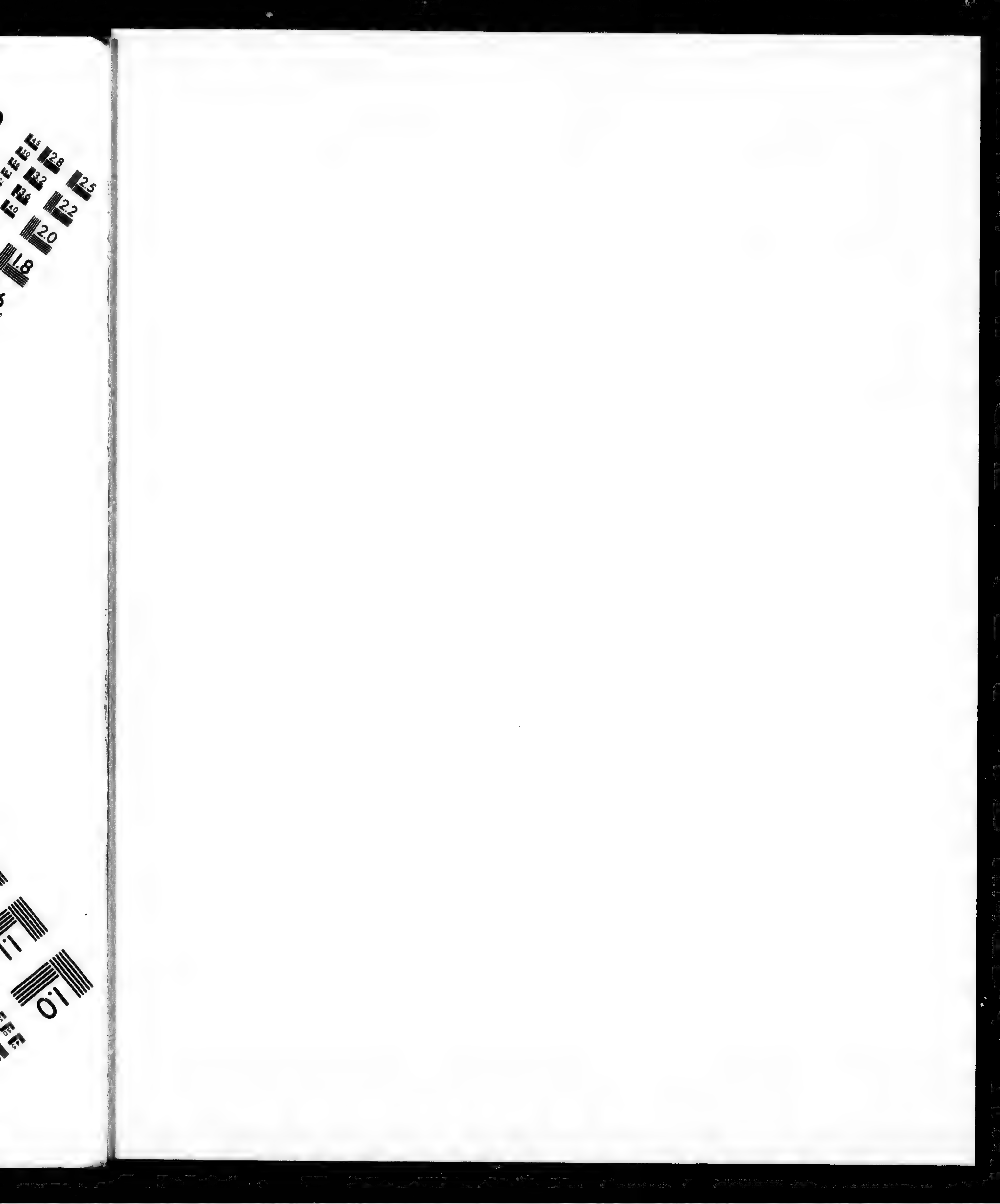


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Macas, 408.
Maccio, 495.
Mackenzie, 1, 43, 48, 93, 96, 97, 98, 100, 101.
Mackinaw, 8.
Mac-Leod, 158.
Macouba, 303.
Mac-Pherson, 43, 99.
Madagascar, 57, 209.
Madame, 303.
Madeira, 448, 493, 498, 530.
Madison, 132, 137, 153.
Madras, 62.
Madre (lagune), 127.
Madre de Dios, 590.
Magdalena, 2, 365, 369, 370, 372, 373, 380, 386, 489.
Magdalena (état), 371.
Magellan (détroit de), 1, 579, 590, 606, 611.
Mahuri, 477.
Maigualida, 390.
Maine, 130, 253, 254.
Maipo, 591.
Maiquetia, 393.
Malaga, 198.
Maldonado, 548, 560.
Malouines (îles), 589.
Mammouth, 153.
Mamoré, 448, 449.
Mana, 477.
Manabi, 408, 409, 410.
Managua, 279, 280, 295, 368.
Manaos-do-Barra-do-Rio-Negro, 495, 507, 508, 509.
Manchester, 130.
Manhattan, 163.
Manitoba, 49, 118, 119, 124, 158.
Manta, 409.
Mantiqueira, 494, 518, 557.
Manu, 420.
Manzanillo, 350, 351.
Mapa, 468.
Mapimi, 262.
Mar (Serra do), 494, 518.
Maracaybo, 389, 390, 391, 392.
Marajo, 494.
Maranhão, 494, 495, 521.
Marañon, 407, 408, 414, 420, 438, 493, 494, 498.
Margarita, 299, 390, 392.
Marie-Galante, 299, 300, 301, 302, 336.
Marietta, 7.
Marigot, 302.
Marino, 391.
Mariposa, 148, 149, 150, 152.
Mariquita, 371.
Maroni, 468, 477, 480, 481, 487, 489, 491, 492, 494.
Marquises (îles), 233, 601.
Marseille, 52, 99, 183, 209, 246, 490, 524.
Martin-Garcia (île), 557.
Martinique, 299, 302, 303, 304, 323, 328, 329, 331, 332, 335, 336, 484, 492, 523.
Maryland, 130, 134, 170, 253.
Massachussets, 127, 130, 134, 136, 253.
Matachin, 338.
Matagalpa, 281, 293.
Matanzas, 297.
Matina, 279.
Matto-Grosso, 495, 498, 519, 528, 530, 557.
Maturin, 391.
Maule, 591, 592.
Maullin, 591.
Maurepas, 145.
Maurice, 442.
Mazapil, 262.
Mecapata, 450.
Mecklembourg, 583.
Medellin, 375.
Medina, 293.
Mejillones, 444, 448, 449, 463, 464, 466.
Memphis, 131.
Mendoza, 557, 558, 559, 562.
Mepecucu, 468.
Merced, 152.
Mercédes, 292, 568.
Mer des Antilles, 1.
Mère (îlet), 491.
Merida, 261, 390, 391, 392.
Mer Polaire, 1.
Merrimac, 127.
Mer Vermeille, 1.
Mesada, 449.
Mesa de Herveo, 370
Meta, 369, 370, 390, 400.
Meurthe, 486.
Mexico, 2, 11, 15, 198, 259, 260, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 285.
Mexique, 3, 4, 6, 11, 16, 20, 21, 126, 127, 135, 196, 231, 239, 258, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 268, 270, 271, 273, 277, 278, 279, 284, 290, 295, 327, 339, 414, 475.
Michigan, 8, 48, 50, 57, 126, 174, 175, 176, 253.
Michigan (état), 132, 210.
Michoacan, 260, 262.
Middle-Ground, 27.
Middlesex, 298.
Milvaukee, 87, 132, 136
Minas, 548.
Minas-Geraes, 495, 496, 512, 518, 521, 525, 528.
Mindi, 349.
Mine, 141.
Minnesota, 127, 132, 202, 253.
Miquelon, 22, 32, 33, 46.
Mira, 369, 407, 408.
Mirim, 493, 494.
Misaine, 27.
Missinnippi, 48.
Missiones, 558.
Mississipi, 2, 6, 9, 19

ed, 152.
édes, 292, 568.
des Antilles, 1.
(ilet), 491.
da, 261, 390, 391,
2.
Polaire, 1.
imac, 127.
Vermeille, 1.
ada, 449.
a de Herveo, 370,
a, 369, 370, 390,
00.
rthe, 486.
ico, 2, 11, 15, 198,
59, 260, 262, 263,
64, 265, 267, 268,
69, 270, 273, 274,
75, 276, 277, 278,
85.
xique, 3, 4, 6, 11,
6, 20, 21, 126, 127,
35, 196, 231, 239,
58, 259, 260, 261,
62, 265, 266, 267,
68, 270, 271, 273,
77, 278, 279, 284,
90, 295, 327, 339,
414, 475.
chigan, 8, 48, 50, 57,
126, 174, 175, 176,
253.
chigan (état), 132,
210.
choacan, 260, 262.
ddle-Ground, 27.
ddlesex, 298.
lvaukee, 87, 132, 136,
nas, 548.
nas-Geraes, 495, 496,
512, 518, 521, 525,
528.
ndi, 349.
ne, 141.
nnesota, 127, 132,
202, 253.
quelon, 22, 32, 33,
46.
ra, 369, 407, 408.
rim, 493, 494.
saine, 27.
ssinnippi, 48.
ssiones, 558.
ssissipi, 2, 6, 9, 19,

39, 57, 62, 119, 127,
131, 134, 137, 138,
139, 140, 141, 142,
143, 144, 145, 146,
148, 172, 175, 179,
229, 239, 246, 253,
255, 257, 499.
ssouri, 6, 10, 57, 61,
127, 134, 136, 137,
138, 140, 141, 153,
156, 157, 159, 187,
194, 204, 229, 246,
253, 256.
ssouri (état), 132,
183, 226.
tchell, 127.
bile, 127, 131, 290.
isie (rivière), 49.
ka, 523.
lhausen, 255.
na, 298.
nongahela, 62, 127.
nserrate, 386.
nsieur, 303.
ntagne d'Argent, 491.
ntana, 133, 134, 153,
157, 204.
nte-Cristy, 298, 409.
nterey, 127, 188,
261.
nte-Video, 547, 548,
549, 552, 555, 556,
584, 585.
ntgomery, 131.
ntijo, 369.
nt-Joly, 491.
ntmorency, 48.
ntpellier, 130.
ntréal, 48, 49, 50,
51, 53, 58, 60, 68,
69, 83, 84, 86, 87,
88, 113, 120, 121,
175, 614.
ntserrat, 299.
quegua, 421.
relia, 260, 262, 263.
relos, 261.
squitos, 127, 366.
tagua, 279.
tilones, 371.
unds-Builders, 6, 8,
9, 10.
ura, 508.
ussy-le-Vieux, 587.
Mozambique, 430.
Mucury, 516.
Muerto, 407.
Munday, 531.
Murchison (pic), 47.
Muzo, 371, 372.

N

Nanaïmo, 112.
Nancy, 437, 486.
Nandaïmé, 292.
Naos, 338.
Napa, 134, 196, 197, 198, 199, 200, 256.
Napipi, 343.
Naples, 201, 270.
Napo, 407, 408, 437, 498.
Narborough, 408
Nashville, 131, 227.
Nassau, 297.
Natal, 495.
Natchez, 228.
Nauvoo, 238, 239.
Navarin, 606.
Nebraska, 127, 138, 153, 256.
Nebraska (état), 132, 204.
Nécessité (fort), 63.
Negrilla, 567.
Negro (rio), 297.
Negro (rio), 369, 390, 400, 468, 493, 494, 498, 506, 507, 508, 530, 547, 549, 557, 589.
Neiva, 489.
Nelson (rivière), 48, 58, 59.
Nelson (fort), 99.
Nelson (mont), 127.
Nemocon, 371.
Nercalegua, 338.
Nevada (état), 132, 134, 187, 205, 250, 253, 371.
Nevado de Sorata, 449.
Nevado de Suma-Paz, 370.
Nevado de Toluca, 258, 263.
Nevis, 299.
Newark, 130.
New-Almaden, 134, 187.
New-Edimbourg, 340.
New-Hampshire, 130, 253.
New-Haven, 130.
New-Jersey, 130, 187, 253.
New-Salem, 242.
New-Westminster, 49, 106.
New-York, 19, 40, 86, 124, 130, 134, 136, 140, 151, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 175, 183, 189, 200, 206, 209, 211, 220, 222, 225, 226, 227, 229, 230, 242, 243, 245, 253, 255, 256, 257, 345, 346, 359, 360, 503, 505, 550.
Neyva, 298.
Niagara, 48, 50, 60, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 80, 87, 124, 156, 163, 168, 256, 537.
Nicaragua, 3, 4, 19, 21, 279, 281, 282, 283, 291, 293, 294, 296, 338, 340, 341, 342, 343, 344, 349, 366, 414.
Nicoya, 279.
Nictheroy, 495, 614.
Nil, 500.
Nîmes, 65.
Noires (montagnes), 127.
Norambégue, 6.
Norman, 100.
Normandie, 81.
Norvège, 72, 135.
Norwey-House, 99, 100.
Notre-Dame (baie), 23.
Notre-Dame (monts), 47.
Noulato, 38, 40, 44.
Nouveau-Brunswick, 6, 49

Nouveau-Continent, 1, 20.
Nouvelle - Amsterdam, 468.
Nouvelle-Angleterre, 2, 48, 56, 62, 63, 64, 130.
Nouvelle - Angoulême, 473.
Nouvelle-Bilbao, 592.
Nouvelle-Calédonie, 491.
Nouvelle-Caroline, 306.
Nouvelle-Ecosse, 6, 36, 49, 52, 67.
Nouvelle-Espagne, 258.
Nouvelle-France, 53, 54, 55, 60, 62, 81, 125, 589.
Nouvelle-Fribourg, 433.
Nouvelle-Grenade, 148, 338, 358, 365, 379, 380, 385, 388, 389, 390, 403, 407.
Nouveau-Mexique, 133, 134, 187, 204, 210, 259.
Nouveau-Monde, 1, 20, 21, 56, 73, 128, 254, 275, 342.
Nouvelle-Orléans, 131, 136, 140, 142, 144, 172, 173, 174, 254, 257, 276, 290, 361.
Nouvelle - Providence, 297.
Nouvelle-Ségovie, 281, 293.
Nouvelle-Zélande, 366.
Nuble, 591.
Nuevo-Leon, 261.
Nuremberg, 162.

O

Oxaca, 261, 262.
Obidos, 499.
Obispo, 567.
Obligado, 547, 557.
Océan Atlantique, 43, 50, 126, 175, 258, 279, 289, 290, 338, 344, 346, 347, 389, 403, 408, 411, 420, 433, 441, 467, 468, 493, 494, 497, 499, 510, 530, 547, 556, 578.
Océan Glacial, 1, 38, 39, 48, 93.
Océan Pacifique, 38, 39, 47, 48, 50, 61, 102, 124, 126, 127, 134, 136, 187, 189, 204, 206, 211, 212, 230, 231, 249, 251, 253, 255, 256, 258, 263, 279, 281, 289, 290, 293, 327, 338, 344, 346, 347, 353, 354, 359, 368, 370, 389, 407, 408, 411, 414, 419, 420, 441, 443, 448, 455, 467, 497, 510, 530, 560, 590.
Océanie, 444, 601.
Ochomogo, 292.
Ocosingo, 11.
Ogden, 233, 238, 248.
Ohio, 6, 7, 8, 9, 57, 62, 127, 132, 134, 140, 142, 183, 200, 226, 253.
Oil-City, 182, 186.
Oise, 203.
Olivar, 262.
Olive, 303.
Ollagua, 449.
Olympia, 133.
Omaha, 132, 206, 207, 248.
Omoa, 280, 281.
Ontario, 47, 48, 49, 50, 54, 55, 74, 87.
Ophir, 134.
Orchilla, 299.
Orégon, 1, 2, 48, 111, 128, 136.
Orégon (Etat), 132, 134, 187, 205, 256.
Orénoque, 2, 298, 330, 369, 370, 389, 390, 392, 396, 397, 400, 401, 407, 468, 489, 490.
Orford (monts), 47.
Organos (sierra), 297.
Orgaos (serra dos), 491, 518.
Oriente, 408.
Orizaba, 258, 262, 263, 268, 275, 276, 278.
Orléans (île), 48, 54.
Orléans, 57.
Orosi, 279.
Ortego, 127.
Orthez, 354.
Oruba, 390.
Oruro, 449.
Osage, 141.
Otompan, 15.
Ottawa, 8, 48, 49, 50, 54, 88, 89, 92, 93, 118, 119, 121, 122.
Ouro-Preto, 495, 497, 524.
Ours (lac des), 97.
Outaouais, 84, 88, 89, 91, 92, 93, 113, 121.
Oyak, 469.
Oyapok, 468, 469, 477, 481, 488, 489, 491.

P

Pabellon de Pica, 447.
Pacaraima, 389, 390, 468, 493, 614.
Pacaya, 279.
Pachitea, 438.
Pachuca, 260, 262.
Palenqué, 11, 13, 21.
Palestine, 241.
Palmiste, 303.
Pamlico, 127.
Pampa de Sal, 449.
Pamplona, 369, 371.
Panadero, 537.
Panama, 270, 290, 293, 313, 322, 327, 332, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 345, 348, 349, 350, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 365, 366, 367, 368, 370, 371, 372, 409, 482.
Pansos, 289.
Panuco, 259.
Papagayo, 279.
Papas (las), 370.

…ra. 414, 437, 488, 493, 494, 495, 497, 498, 510, 518.
…aragua, 390.
…araguana, 390.
…araguary, 533, 538, 539, 540, 541.
…raguay, 33, 313, 448, 490, 493, 494, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 542, 543, 544, 545, 546, 550, 556, 561, 573, 574, 578, 583.
…rahyba, 495, 520, 524.
…amaribo, 469.
…rana, 1, 2, 493, 495, 531, 534, 536, 543, 545, 546, 556, 557, 559, 561, 575, 586.
…ranahyba, 494.
…ranahyba-do-Sul, 557.
…c national (Etats-Unis), 157.
…exis, 494, 531.
…kers, 186.
…a, 390.
…ja (Santa), 370.
…ma, 1, 390, 468, 493.
…na, 420.
…s (pic de), 450, 453, 454, 455.
…s (traités de), 25, 62, 68.
…s, 69, 76, 99, 164, 177, 193, 200, 209, 246, 270, 286, 295, 323, 344, 368, 401, 406, 437, 491, 503, 520, 523, 577, 603.
…ita, 369.
…u, 401, 488, 489.
…as, 259.
…o, 420, 421.
… del Macho, 276.
…sion (rio), 279.
…ssa, 407, 408.
…gonie, 2, 4, 547, 556, 558, 559, 581, 588, 589, 590, 592, 596, 608.
…sco, 127.
Paterson, 130.
Patia, 370.
Patos, 494.
Patuca, 279.
Paute, 498.
Paysandu, 548.
Pays-Bas, 135, 341.
Paz (rio de la), 449, 450.
Peckagama, 137.
Peel, 43, 48.
Pékin, 214, 516.
Pelée (montagne), 303, 329.
Penobscot, 127.
Pensacola, 127.
Pensylvanie, 63, 130, 134, 171, 183, 187, 226, 253.
Pepiri-Guazu, 556.
Perico, 338.
Perija (Sierra), 369, 390.
Perlas (las), 369.
Pernambuco, 495, 519.
Pérou, 2, 3, 4, 6, 16, 19, 21, 233, 354, 372, 403, 408, 413, 420, 421, 422, 424, 425, 426, 427, 429, 431, 433, 435, 436, 437, 438, 442, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 455, 464, 467, 493, 494, 497, 510, 519, 543, 545, 555, 563, 592, 613.
Petare, 391.
Peteroa, 590.
Petropavlosk, 40.
Philadelphie, 128, 130, 136, 183, 257, 519, 550.
Piauhy, 494, 495, 512.
Pichincha, 233, 408, 411, 419.
Pichincha (Etat), 408, 409.
Pilaya, 449.
Pilcomayo, 449, 467, 490, 531, 556, 557.
Pilot-Knob, 134.
Pingouins (iles), 557.
Pirapo, 531.
Pircas-Negras, 563.
Pisco, 420, 445.
Pithole, 186.
Pittsbourg, 62, 130, 134, 183, 242.
Piura, 421.
Plaisance, 59.
Planchon, 557, 562.
Plaquemine, 145.
Plata (rio de la), 2, 313, 407, 449, 490, 494, 512, 518, 519, 531, 543, 547, 549, 556, 560, 562, 582, 583, 584, 587, 588, 589.
Pleasantville, 186.
Pluie (lac de la), 120, 126.
Plum-Creek, 206.
Pointe-à-Pitre, 300, 302.
Pointes-des-Châteaux, 301.
Polaire (mer), 32.
Polochic, 279, 286, 289.
Pologne, 135.
Pontchartrain (lac), 145, 147, 174.
Popayan, 371.
Popocatepetl, 15, 258, 265, 277, 278
Porco, 455.
Porcupine, 38, 43.
Port-au-Prince, 319.
Port-Brito, 280.
Portillo, 562.
Portland, 130.
Porto-Alegre, 495.
Porto-Bello, 290, 338, 361.
Porto-Rico, 298, 320, 327, 336, 337.
Porto-Viejo, 408.
Port-Royal, 54.
Portugal, 53, 135, 196, 469, 525, 544.
Portuguese, 391.
Posuso, 433.
Potomac, 127, 170, 172.
Potosi (Mexique), 258.
Potosi (Bolivie), 449, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 467.

Potrero de Julio, 537.
Pountledge, 112.
Prescott, 133.
Primero (rio), 557.
Prince-de-Galles (archipel), 47.
Prince-Edouard, 47, 49.
Promotory-Point, 248, 249.
Providence, 130, 297.
Providencia, 369, 370.
Pucura, 426.
Puebla, 261, 262, 264, 265, 276.
Puerto-Constitution, 592.
Puerto-Caballos, 280, 389, 393, 395, 407.
Puerto-Melipulli, 591.
Puerto-Cortez, 281.
Puerto-Plata, 298.
Puerto-Principe, 297, 298.
Puerto-Real, 258.
Puerto-Rico, 297.
Puerto-Villamizar, 372.
Puna, 407.
Puno, 421, 422, 423, 425, 426, 447.
Punta, 557.
Punta-Gallinas, 385.
Puntarenas, 281, 290, 607.
Purace, 370.
Purificacion, 259.
Purus, 420, 493.
Putumayo, 407, 408, 493.
Pyramide, 128.
Pyrénées, 72.
Pyreneos, 494.

Q

Quadra-et-Vancouver, 47.
Québec, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 58, 62, 68, 69, 81, 82, 83, 84, 87, 91, 114, 115, 116, 117, 120, 175, 254.
Quebrada, 338.
Queretaro, 261, 262.
Quesnelle, 49, 106.
Quindiu, 370.
Quiquio, 532.
Quito, 2, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 419, 458, 467.

R

Rabinal, 16.
Race, 22.
Raë (fort), 100.
Raleigh, 131.
Rama, 279.
Rambouillet, 406.
Rapide, 127.
Rapido, 259.
Ravine-à-Billaut, 301.
Ravine-l'Espérance, 301.
Ravine Saint-Ignace, 301.
Raya (la), 426.
Raye, 22.
Realejo, 280.
Recise, 496.
Redonda, 299.
Régions polaires, 22.
Reine-Charlotte (arch.), 1, 47, 49.
Reims, 200.
Remire, 468, 469.
Renards (île des), 38.
Renards (riv. des), 57.
Rennes, 294.
Réunion (la), 209, 442.
Reventazon, 279.
Revilla-Gigedo, 258, 261.
Rhin, 38, 65, 75, 92.
Rhode-Island, 130, 253.
Rhodez, 56.
Rhône, 488.
Riche, 25.
Richelieu (riv.), 48, 56, 93.
Richelieu (village), 120.
Richfield, 106.
Richmond, 131, 136, 203.
Rideau (canal), 50, 92.
Rimac, 420.
Rincon, 279.
Rincote, 389.
Riobamba, 408, 4
410.
Rio Canto, 297.
Rio de Cuantillan, 2
Rio Doce, 518.
Rio Dulce, 288, 2
557.
Rio Grande, 279, 3
557.
Rio Grande del Nor
126, 127, 128, 2
Rio Grande do Nor
495.
Rio Grande do Sul, 4
518, 543, 546.
Rioja, 558, 561.
Rio de Janeiro, 37, 4
495, 496, 497, 5
511, 512, 516, 5
518, 519, 523, 5
525, 528, 530, 5
544, 552, 576.
Rio Juana, 126.
Rios (los), 408, 414.
Rivas, 338.
Rivière-aux-Herb
301.
Rivière-Rouge, 8,
60, 61, 95, 118, 1
124, 127.
Rivière Salée, 303.
Roanoke, 127.
Roatan, 280.
Robson (pic), 203.
Rocheuses (montagn
1, 38, 47, 60, 61,
93, 95, 96, 101, 1
110, 111, 127, 1
137, 140, 157, 2
206, 229, 231, 2
248, 255, 256.
Rockingham (chute
102.
Rocky-Mountains, 1
Rodadero, 16, 19.
Roques (les), 299.
Romanzow, 38, 39.
Rome, 289.
Roques (los), 390.
Roraïma, 468.
Rouen, 52, 437, 57
Rouergue, 65.
Rouge (mer), 443.

Rouse's Point, 93.
Rupert (fort), 58, 96.
Russie, 135, 221, 242.

S

Saba, 299.
Sabanilla, 372, 373, 375.
Sabine, 127, 128.
Sabinas, 258.
Sable (ile de), 52, 54.
Sacapulco, 258.
Sacramento, 112, 128, 132, 196, 212, 214, 233, 246.
Sacsahuaman, 16.
Saguenay, 48.
Sahara, 94.
Saint-Antoine, 137.
Saint-Augustin, 54, 491.
Saint-Barthélemy, 299, 300, 302, 337.
Saint-Boniface, 119, 120.
Saint-Brieuc, 26.
Saint-Clair, 8, 48.
Saint-Charles, 141.
Saint-Cloud, 273.
Saint-Contant-le-Grand, 84.
Sainte-Croix, 126, 127, 299, 323, 327.
Saint-Domingue, 298, 336, 337.
Saint-Elias, 38, 39.
Saintes (iles), 299, 300, 301, 302, 336.
Saint-Eustache, 299.
Saint-François, 47, 48, 126.
Saint-Frédéric, 60.
Sainte-Geneviève, 141, 228.
Saint-Georges, 39, 491.
Saint-Germain, 55.
Saint-Hyacinthe, 120.
Saint-James, 39.
Saint-Jean, 25, 47, 48, 58, 84, 117, 120, 126, 299.
Saint-Jean-de-Luz, 26.
Saint-John, 22, 23, 49, 64, 127.
Saint-Joseph, 141, 246.
Saint-Laurent (Canada), 2, 23, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 60, 63, 64, 81, 84, 86, 87, 88, 92, 93, 100, 113, 126, 175.
Saint-Laurent (Guyane), 491, 492, 493.
Saint-Louis (Etats-Unis), 9, 132, 136, 137, 140, 142, 228, 246.
Saint-Louis (Guyane), 491.
Sainte-Lucie, 299, 302, 331.
Sainte-Rose-des-Andes, 601.
Saint-Malo, 26, 53.
Sainte-Marie, 491.
Sainte-Marthe, 326, 378, 379, 380, 381, 382.
Saint-Martin, 299, 300, 371.
Saint-Maurice, 48.
Saint-Nazaire, 489.
Saint-Paul, 132.
Saint-Pétersbourg, 39, 40, 246.
Saint-Pierre, 22, 26, 32, 33, 34, 35, 36, 46.
Saint-Pierre (rivière), 304.
Saint-Pierre (Martinique), 304.
Saint-Régis, 47, 126.
Saint-Sébastien de Rio de Janeiro, 495, 502.
Saint-Servan, 26.
Saint-Thomas, 280, 299, 323, 325, 326, 327, 337.
Saint-Vincent, 299, 301.
Salado, 557, 588.
Salar, 450.
Salé (lac), 128, 231, 233, 235. 237, 239, 241.
Salem, 132.
Salgar, 373, 374.
Salinas, 128.
Salins, 75.
Salta, 558, 559, 563, 567.
Saltillo, 260.
Salto, 548, 561.
Salut, 468, 469, 487, 491.
Salvador, 3, 291, 295.
Samana, 298.
San-Ambroise, 591.
San-Blas, 338, 344, 369, 384.
San-Carlos, 391.
San-Christobal, 259, 260, 268, 369, 391.
San-Diego, 126.
San-Felice, 591.
San-Felipe, 391, 395, 591.
San-Fernando, 259, 297, 391, 532, 591.
San-Francisco (cap), 407.
San-Francisco (riv.), 2, 109, 127, 128, 494.
San-Francisco (ville), 112, 132, 136, 149, 151, 177, 187, 189, 190, 191, 193, 196, 197, 214, 216, 217, 218, 220, 226, 233, 246, 249, 250, 327, 346, 354, 516, 613.
Sangay, 408.
Sangsue (lac), 137.
San-Hermengildo, 532.
San-Joaquin, 128.
San-José, 221, 280, 281, 282, 295, 548, 557.
San-Juan, 15, 126, 259, 275, 279, 297, 349, 350, 369, 370, 420, 458.
San-Juan-Bautista, 261.
San-Juan-del-Sur, 280, 290.
San-Lorenzo, 407.
San-Lucas, 258.
San-Luis, 558.
San-Luis Potosi, 262, 265.

San-Miguel, 279, 344, 369, 449, 532.
San-Pablo, 196.
San-Pedro, 297.
San-Piedro, 258, 281.
San-Raphael, 262, 557.
San-Roque, 494.
San-Salvador, 279, 280, 282, 283, 295, 296.
Santa-Anna, 371, 413.
Santa-Barbara, 127, 134, 518.
Santa-Catharina, 494, 495, 518, 521, 535.
Santa-Clara, 262, 338.
Santa-Cruz, 127, 449, 450.
Santa-Elena, 407.
Santa-Fé, 133, 262, 558, 581, 583.
Santa-Maria, 262.
Santa-Marta, 371, 386, 387, 389, 484.
Santander, 259, 343, 371, 378.
Sant'Andres, 369, 370.
Santarem, 297.
Santa-Rosa, 127.
Santelices, 262.
San-Thomas de Nueva-Guayana, 397.
San-Thomé, 494.
Santiago (riv.), 259, 408.
Santiago (Argentine), 558, 561.
Santiago (Chili), 591, 594, 601, 602, 603, 605, 613.
Santiago (Cuba), 297, 315, 316, 336.
Santiago de la Vega, 298.
Santiago (Paraguay), 582.
Santiago (Saint-Domingue), 298.
San-Vicente, 280.
Sao-Paulo, 495, 497, 512, 520, 543, 544.
Saramaca, 468.
Saratoga, 168.
Sarayacu, 441.
Sarmiento, 606.
Sarstoun, 258.
Saskatchawan, 2, 48, 49, 61, 95, 106.
Sault-Saint-Louis, 50.
Sault-Sainte-Marie, 50.
Savanilla, 373 (V. Sabanilla).
Savannah, 127, 131.
Scandinaves (Etats), 225.
Sedan, 121.
Segovia, 279.
Segundo (Rio), 557.
Seibo, 298.
Seine, 99, 164, 203, 498, 499.
Sénégal, 57.
Serena (la), 591, 594.
Sergipe, 495, 519.
Serpents (île des), 505.
Sete-Quedas, 521, 535.
Shaffouse, 75.
Shasta, 127.
Sherman, 248.
Shreswsbury, 419.
Sierra de Baudo, 370.
Sierra-Madre, 1, 258.
Sierra-Nevada, 127, 149, 152, 188, 239, 246, 248.
Sierra-Nevada de Ste-Marthe, 148, 370, 381, 389, 395.
Sierra-Sonora, 258.
Sibambe, 409.
Sibérie, 332.
Sicile, 270.
Sillery, 200.
Silver-City, 187.
Simpson, 43, 48, 100, 101.
Sinaloa, 261.
Singapour, 338.
Sinnamari, 468, 469, 473, 477.
Sinu, 339.
S on, 237.
Sitka, 40, 133.
Smithsonien (institut), 26.
Soconusco, 262, 414.
Socorro, 258.
Soda-Creek, 106.
Soda Spring, 197.
Sogamoso, 370.
Solimoëns, 498, 506.
Sonora, 261, 262, 277
Soriano, 548.
Sotara, 370.
Soto, 425, 426.
Sotomayor, 370.
Soufrière, 301.
Souk, 112.
Southampton, 327, 33
524.
Spread Eagle Spark
23.
Sprée, 228.
Springfield, 132, 175.
Staffordshire, 416.
Staten, 222.
Stekeen, 48.
Stockholm, 37.
Strasbourg, 92, 15
179, 486.
Stuart (rivière), 103.
Suasse, 153.
Sucre, 449, 450.
Suède, 135, 187, 2
299, 392.
Suez, 295, 338, 34
345, 366, 367.
Suisse, 51, 72, 13
148, 221, 242, 2
370, 540, 582.
Sulphur-Bank, 187.
Summit, 248.
Supérieur (lac), 47, 4
49, 61, 119, 12
134, 187.
Surinam, 468, 469.
Surrey, 298.
Susquehannah, 127.
Sydney (Amérique), 4
65.

T

Tabago, 299.
Tabasco, 11, 12, 2
259, 261, 262.
Tabatinga, 420, 497.
Tabogas, 338.
Tachira, 391.
Tacna, 421.
Tacon (théâtre), 307.
Tacuarembo, 548.

Tadoussac, 49.
Tafelland, 536, 538.
Tafi, 567.
Talica, 279.
Tallequah, 133.
Taïti, 233.
Tajamulco, 279.
Tajuana, 258.
Talca, 562, 591.
Talcahuano, 592.
Tallahassee, 131.
Tamaulipas, 261, 262.
Tapaquilcha, 449.
Tamiagua, 258.
Tampico, 259.
Tapajos, 494, 498, 499.
Taquaré, 425.
Taquary, 557.
Taquili, 425.
Tarapaca, 421, 422, 446.
Tarente, 183.
Tarija, 449, 490.
Tasco, 262.
Tatama, 370.
Tegucigalpa, 280, 293.
Téhéran, 37.
Tehuantepec, 258, 277, 278, 290, 295, 340, 341, 343, 344, 367.
Tejeria, 274, 276.
Telapa, 279.
Teleman, 289.
Temiscamingue, 89.
Tempisque, 279.
Ténériffe, 549.
Tennessee, 127, 131, 134, 136, 227, 253.
Teotihuacan, 12.
Tepicuary (ou Tébicuary), 531, 535.
Terminos, 258.
Terrapine, 74.
Terre-de-Feu, 1, 589, 590, 606, 607, 610, 611.
Terre-de-Bas, 301.
Terre-de-Haut, 301.
Terres arctiques, 93.
Terre-Neuve, 1, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 32, 36, 37, 40, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 58, 59, 60.
Territoire de la baie d'Hudson, 93.
Territoire du Nord-Ouest, 49, 93, 95, 97, 98, 99, 100.
Territoire indien, 133.
Texas, 131, 134, 157, 180, 194, 204, 210, 259, 275.
Teyo, 490.
Tezcuco, 259, 268.
Theresina, 495.
Thibet, 73, 233.
Thiers (archipel), 38.
Thompson, 48, 101, 103, 105, 110.
Tianaguaco, 20.
Tidioute, 186.
Tigré, 408, 498.
Tijuco, 524.
Tiliri, 279.
Tinto, 279.
Tipitapa, 279.
Tipuani, 467.
Tiquina, 423.
Titicaca, 16, 420, 423, 424, 425, 426, 448, 449.
Titusville, 184, 186.
Tivoli, 75.
Tlaxcala, 261, 262.
Tocantins, 494, 499.
Tocopilla, 464.
Tocuyo, 390.
Tolima, 370, 371.
Tolosa, 558.
Toluca, 260.
Topeka, 132.
Toronto, 49, 50, 88.
Tortola, 298.
Tortue (île), 298, 302.
Tortuga, 299.
Totr flo, 297.
Toulouse, 401.
Tower, 408.
Tower-Rock, 139, 140.
Trenton, 130.
Tres-Puntas, 606.
Trieste, 503.
Trinidad, 128, 297, 326, 338, 349, 449, 494.
Trinité (île de la), 3, 390.
Triste, 390.
Trois-Rivières, 49, 60.
Trouville, 76.
Trujillo, 391.
Truxillo, 280, 281, 421, 422.
Tucuman, 558, 559, 561.
Tula, 10.
Tucacas, 392.
Tulcan, 369, 409.
Tuma, 279.
Tumbez, 407, 408.
Tumuc-Humac, 468, 487, 493.
Tungaragua, 408, 420.
Tunja, 21, 340, 370, 371.
Tuquerres, 370
Turbaco, 373.
Turneffe, 258.
Turuguaty, 532
Turumiquire, 390.
Tuxtla, 262.
Tuyra, 343.

U

Ubicuy, 532.
Ucayali, 420, 438, 439.
Uguray, 531.
Ulua, 279.
Union Américaine, 47, 134, 140, 156, 178, 200, 207, 208, 210, 214, 215, 241, 247, 250, 253.
Unnatah, 38.
Upata, 407, 476.
Uraba, 344, 370.
Ures, 261.
Uruguay (Etat), 3, 494, 532, 547, 549, 555, 556.
Uruguay (fleuve), 493, 547, 549, 552, 556, 557.
Utah (lac), 128.
Utah (territ.), 133, 134, 187, 200, 205, 231, 233, 237, 239, 241, 254, 256.
Utilla, 280.
Utrecht (traité d'), 25, 32, 60, 302, 469.

Utsumacinta, 258.
Uxmal, 12, 14.

V

Vacca ai Monte, 338.
Valdivia, 591, 592, 594.
Valencia, 391, 395.
Vallejo, 196.
Valle-Menier, 292, 293, 414.
Valparaiso, 327, 464, 557, 563, 590, 591, 592, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 601, 613.
Vancouver, 1, 49, 110, 111, 112, 124, 126.
Vega (la), 298.
Venango, 183.
Vendôme, 487.
Venezuela, 3, 4, 296, 298, 299, 369, 389, 390, 392, 393, 395, 401, 403, 407, 414, 468, 494.
Venise, 173.
Ventosa, 344.
Ventuari, 390.
Vera-Cruz, 2, 261, 262, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277.
Veragua (Sierra), 338.
Vera-Paz, 289.
Verchères, 120.
Verde, 259.
Vermeille (mer), 259.
Vermejo (Rio), 448, 449, 556, 557.
Vermelha, 494.
Vermillion, 127.
Vermont, 130, 134, 253.
Vernalfall, 152.
Versailles (traité de), 25, 64, 67, 128, 437.
Vertes (îles), 468.
Vertes (mont.), 127.
Vichada, 390.
Victoria, 49, 84, 86, 107, 109, 110, 111, 112, 261, 391, 495.
Victory-Point, 248.
Viejo, 279, 370.
Vienne, 436.
Vierges (îles), 298.
Vilcanota, 426.
Villa Hayes, 532.
Villa Occidental, 539.
Villa Real, 532.
Villarica, 535, 539.
Vincennes, 70.
Vinland, 6.
Virginia-City, 133, 134, 187.
Virginia-Gorda, 298.
Virginie, 62, 130, 131, 134, 187, 202, 253.
Vosges, 265.

W

Wabash, 127.
Wahsatch, 127, 233, 234, 238.
Wahsburn, 127.
Washington (ville), 20, 39, 40, 126, 130, 136, 140, 156, 170, 208, 209, 213, 214, 215, 230, 241, 246, 603.
Washington (mont.), 127.
Washington (Etat), 133, 134, 205.
Wateree, 8.
Welland, 50, 87.
Wellington, 590.
Weser, 498.
West-Point, 127, 136.
Wheeling, 130.
White, 4, 8.
Whitehall, 93.
White Sulphur Spring, 197.
Wiesbaden, 287.
Willemstadt, 299.
Williamsburgh, 50.
William-Henry, 66.
William's Creek, 106, 107, 108, 109.
Wilmington, 130.
Winipeg, 48, 49, 61, 118, 119, 158.
Wisconsin, 8, 9, 10, 57, 127, 134, 157, 253.
Wisconsin (Etat), 13 210, 226.
Wurtemberg, 583.
Wyoming, 133, 153.

X

Xalapa, 268.
Xingu, 494, 499.
Xochilmico, 259, 26

Y

Yabebiri, 531.
Yacaranu, 420.
Yaguaron, 493.
Yakaguazu, 533.
Yale, 103, 104, 105.
Yankton, 183.
Yapoura, 488, 489.
Yaque, 298.
Yaqui, 259.
Yaracui, 391, 398.
Yari, 401, 487, 489.
Ybobi, 531.
Yellowstone, 127, 1 156.
Yopez, 259.
York, 43, 99, 100, 22
Yosemiti, 148, 149, 15 256.
Youkon, 2, 38, 39, 4 43, 44, 48.
Ypane, 531.
Ytapua, 534.
Yucatan, 261, 262, 27 280, 296.
Yuna, 298.
Yupanqui, 563.
Yaruari, 392, 476.

Z

Zacatecas, 261, 262, 268.
Zacualtipan, 262.
Zamora, 391.
Zipaquira, 371.
Zomelazhuacan, 262.
Zulia, 391.
Zumpango, 259, 268.
Zurich, 75.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'HOMMES ET DE PEUPLES

(Les noms des auteurs cités dans les extraits sont imprimés en caractères gras.)

A

Abzac (d'), 254.
Acadiens, 63, 64, 67.
Acosta, 21.
Adams (John), 129, 340.
Adams (John-Quincy), 129.
Africains, 429, 492, 511, 528.
Agassiz, 75, 150, 226, 227, 408, 506, 518, 523, 529.
Albericus Vespuccius, 4.
Albertini, 446.
Alfred (Prince), 88.
Algonquins, 51, 55.
Alglave, 480.
Allain, 530.
Allard (Ch.), 123.
Allemands, 2, 51, 152, 219, 228, 229, 230, 270, 422, 429, 437, 533, 549, 559, 581, 592.
Allen, 161.
Almagro, 525.
Alvares, 259.
Amaypures, 400.
Amburgh (Van), 80.
Américains, 5, 6, 39, 44, 50, 63, 73, 75, 147, 161, 165, 186, 188, 191, 194, 210, 211, 213, 216, 225, 230, 237, 239, 242, 246, 305, 325, 326, 410, 422, 429, 433, 559, 581, 594.
Amherst, 64, 68.
Ammen, 295, 344.
Ampère, 21, 72, 124, 277, 336.
André (Ed.), 378, 389, 395, 419, 447, 467.
Angevins, 86.
Anglais, 2, 3, 25, 26, 30, 33, 39, 51, 55, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 68, 69, 70, 98, 117, 118, 119, 120, 121, 186, 206, 213, 225, 237, 239, 245, 252, 270, 297, 302, 323, 325, 366, 429, 437, 468, 533, 549, 559, 581, 594.
Anglo-Américains, 63.
Anglo-Saxons, 96.
Ango (Jean), 52.
Angrand, 5, 20, 429.
Ankudinoff, 39.
Annamites, 492.
Antonio del Rio, 13.
Anville (duc d'), 62.
Apaches, 204.
Apatou, 488, 489.
Appert, 551, 577.
Appleton, 344.
Arabes, 226, 492.
Araucans, 592.
Arcos, 588.
Ardouin, 335.
Argenson (d'), 66.
Argentins, 533, 547, 549, 556, 558, 559, 581.
Arista, 259.
Armand (Paul), 490.
Arnous de Rivière, 463, 464.
Arramayo, 467.
Arrapahoes, 204.
Arrilago, 275.
Arthur Chester, 129, 241.
Asiatiques, 211, 215, 219, 422, 429.
Aspinwall, 352, 358.
Assier (d'), 528, 529.
Astor, 227.
Atures, 400.
Aube (Th.), 124, 295, 304, 335, 613.
Aubert (Thomas), 52.
Audiat (L.), 56.
Audouard, 254.
Augustin, 259.
Australiens, 237, 239, 422.
Autrichiens, 533, 559.
Avellaneda, 561.
Avrainville (d'), 336, 493.
Aymaras, 422, 450.
Ayola, 561.
Ayon, 342.
Aztecs, 11, 15, 259, 263, 265.

B

Baguet, 546.
Balansa, 533.

Balboa (Nunez de), 340, 525, 560.
Bancroft, 5, 252.
Baranoff, 39.
Barbier (Ch.), 589.
Barbier (E.), 419, 612.
Baril de la Hure, 277, 529.
Barros, 530.
Bart (Jean), 36.
Barveaux, 493.
Barye, 171.
Basques, 26, 32, 35, 228, 354, 559, 583.
Bavarois, 218.
Bazancourt (de), 277.
Bazin, 254.
Beauharnais (de), 60.
Beaujeu (de), 63.
Beauvois, 6.
Bechamel, 488.
Beck-Bernard, 588.
Beck (E.), 589.
Bécourt, 613.
Beecher-Stowe (Mme), 252.
Behm, 4.
Behring (Vitus), 39, 61.
Belanger, 336.
Belges, 341, 559, 581.
Belin de Launay, 106, 110, 112, 518, 523.
Belle-Isle, 66.
Belly, 10, 282, 287, 289, 290, 293, 294, 295, 328, 342, 344, 361, 367, 380, 589.
Belot (de), 294.
Bennett, 227.
Ber, 447.
Berchon des Essarts, 539.
Berenger, 506, 530.
Berrier, 68.
Bertholon (L.), 124.
Bernard (Claude), 402, 403.
Berwick, 65.
Bessner, 473.
Biard (F.), 529.
Biard (Lucien), 277.
Biddle, 341.
Bienville, 173.
Bigelow, 254.
Bigler, 214, 215.
Bigot, 62, 65, 67, 68, 69.
Billet, 490.
Bionne, 336, 345, 493.
Bishop, 254.
Bixio (Olivier), 343.
Bizemont (de), 255, 295, 367.
Blairet, 295.
Blake (William), 46.
Blanchère (de la), 255.
Blanchet, 295, 343, 344.
Blerzy, 46, 255.
Blondel, 21.
Bodin, 488.
Boissay, 255.
Boisseret, 301, 302.
Boissy-d'Anglas, 259.
Bolivar, 341, 369, 457.
Boliviens, 455, 463.
Bonis, 485, 487.
Bonneau, 321, 335.
Bonnechose (de), 65, 66, 68, 125.
Bonpland, 20.
Bonté, 277.
Borgia, 271.
Boscawen, 64.
Botmiliau (de), 295, 447.
Boucarut, 588.
Bougainville, 65, 66, 68, 69, 125.
Bouglise (de la), 480, 493.
Bouinais, 335.
Bourdiol, 367.
Bourgeois (Sœur), 86.
Bourgeot, 295.
Bourlamaque, 65, 68.
Boussingault, 402.
Bouvet, 587.
Bouyer, 475, 482, 485, 492, 493.
Bowes, 254.
Braddock, 63.
Bragance, 494.
Brasseur de Bourbourg, 5, 13, 16, 20, 21, 277, 295.
Brau de Saint-Pol-Lias, 367.
Brayer, 539.
Breenchley, 233.
Brésiliens, 502, 50[illegible], 508, 514, 532, 533, 534, 536, 547, 549, 584.
Bresson, 467, 613.
Bretons, 32.
Brossolet, 389.
Bruyssel (Van), 258, 276, 277.
Buchanan (James), 129, 241.
Buchanan, 276.
Buisson, 255.
Bulkley, 40.
Burban, 489.
Buren (Martin Van), 129.
Burlingame, 211, 21[illegible]
Burmeister (Dr), 53, 570, 588.
Bustamente, 259.

C

Caballero, 532
Cabarrus, 295.
Cabot (Sébastien), 551.
Cabot (Jean), 22, 53.
Calderon (Garcia), 421
Californiens, 247, 248, 249.
Callahuayas, 450.
Callières (de), 60.
Callot, 555, 556, 577
Calvo, 588.
Campero, 449.
Canadiens, 49, 51, 5[illegible], 63, 67, 70, 82, 90, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 121, 213, 237, 239.
Canart, 52.
Capitaine, 46, 336.
Caraïbes, 304, 392.
Carlier, 255.
Carnarvon (Lord), 48.
Carrera, 259.
Carrey, 254, 402, 406, 407, 446, 529.
Carteret, 253.
Cartier (Jacques), 53, 54, 69, 125.
Caspari, 336.

...stelnau (de), 402, 467, 529.
...stilla, 435.
...stillor, 341.
...therine, 39.
...therwood, 15.
...tlin, 254.
...velier de La Salle, 57, 58, 137.
...es (Paul de), 123.
...ler, 343.
...baud-Arnault, 493.
...bot de Brion, 53.
...cas, 210.
...ux, 613.
...amplain, 54, 55, 56, 59, 81, 113, 115, 125.
...nning, 25, 29.
...avalon, 472, 473.
...rles Ier, 253.
...rles-Quint, 340.
...rles IX, 253.
...rles II, 61, 93.
...rlevoix, 125.
...arnay, 13, 14, 15, 55, 277, 278, 295, 39, 589.
...rrière, 493.
...rton (Ed.), 5, 153.
...arton (Ern.), 412, 419.
...stes (de), 54.
...teaubriand, 71, 72, 80, 137.
...nnay, 352.
...uveau, 51, 123.
...uvin, 54.
...eadle, 96, 106, 109, 110, 112, 124.
...rot, 447.
...sbrough, 176.
...valier (E.), 46, 367.
...evalier (Michel), 50, 277, 342, 367.
...vert, 65.
...ngois, 175, 176.
...iens, 189, 463, 466, 51, 596.
...nts, 2, 5, 135, 136, 10, 211, 212, 213, 15, 216, 217, 219, 20, 221, 226, 237, 46, 247, 248, 249, 04, 306, 315, 339, 348, 353, 410, 429, 430, 435, 437, 445, 469.
Chiquitos, 450.
Chocos, 372.
Choiseul (duc de), 472.
Cholos, 392.
Chontaquiros, 438.
Chouchouaps, 103.
Chrétien, 302.
Citaras, 372.
Clarke, 157, 158, 159.
Clayton, 365, 366.
Clermont-Tonnerre (Mme de), 123.
Cloué (amiral), 27, 45.
Clut, 124.
Cochut, 336, 493.
Coindet, 278.
Colbert, 57, 71, 137, 302, 472.
Colomb (Christophe), 2, 4, 6, 16, 20, 250, 290, 296, 301, 303, 352, 393, 471, 525.
Comanches, 204.
Comettant, 254.
Combier (C.), 46, 277.
Commenge, 530.
Comonfort, 259.
Compiègne (de), 255.
Condé (Prince de), 55.
Congos, 305.
Conibos, 438, 439, 440, 441, 447.
Cook, 39, 69.
Cooper (Fenimore), 252.
Corcoran, 171.
Cornette, 389.
Cortambert (Pierre), 14, 401.
Cortambert (Richard), V, 14, 401.
Cortez (Fernand), 196, 259, 268, 340, 525.
Costa (da Pedro Favella), 507.
Cotteau, 172, 601, 603.
Courcelles (de), 57.
Courcelle-Seneuil, 613.
Courtine (de), 341.
Couty, 403, 544, 545, 546, 551, 552, 555, 556, 577.
Coutouly (de), 259.
Cox, 212.
Cratochville, 363.
Crevaux (Jules), 389, 401, 403, 405, 407, 471, 481, 486, 487, 488, 489, 490, 493.
Criks, 210.
Cris, 53.
Crocker, 247.
Crossmann, 343.
Cumming (Alfred), 241.
Cuny, 476, 477.

D

Dabalos, 467.
Daireaux, 576, 581, 588, 589.
Dalhousie (Lord), 69.
Dally (E.), 21.
Daly (César), 5.
Dana, 336.
Dangeau (de), 60.
Danois, 233, 305, 323, 559, 581.
Darwin, 408, 415, 419, 589, 611, 612.
Davis, 5, 9.
Davy, 19.
Dawson, 119.
Debidour, 530
Debret, 529.
Delisle de La Croyère, 39.
Deloncle, 367.
Delteil, 493.
Demersay, 544, 546.
Denis, 21.
Denis (Jean), 52.
Depping, 255.
Desborough-Colley, 541.
Dessalles, 335.
Detaille, 172.
Deville (L.), 124, 153, 255.
Délerot, 152, 155.
Denis (Ferdinand), 471.
Diaz (Porfirio), 259.
Diaz de Solis, 560, 561.
Diaz-Gana, 463, 464.
Didelot, 499.

Dieskau (de), 63, 65.
Dietz (William), 107.
Dinwiddie, 62.
Dixon (Hepworth), 211, 216, 221, 254.
Djeneff, 39.
Doane, 153, 155, 156, 256.
Dodge, 250.
Dollfus, 295.
Domenech, 275, 278.
Donnat, 254.
Doreil, 65, 68.
Douglas (James), 111.
Doy, 255.
Drapeau, 123.
Drapeyron, 57.
Drouillet, 295.
Droux, 277.
Drucourt (chevalier de), 65.
Duchambon, 62.
Duchesne de Bellecourt, 546.
Dufferin (comte de), 121.
Duguay-Trouin, 505.
Duplessis, 301.
Dupuy de Lôme, 186.
Duquesne, 62, 65.
Durand (abbé), 492, 496, 498, 529, 530.
Durant, 249, 250.
Dussieux, 55, 60, 65, 69, 125.
Dutertre, 336.
Dutot, 529.
Duval, 75, 55, 120, 125, 304, 331, 336, 492, 493.
Duvergier de Hauranne (E.), 76, 124, 183, 186, 254, 318, 323, 336.

E

Eaton, 212.
Ebelot, 589.
Echavarry, 546.
Ecossais, 51, 118, 233, 239, 554.
Egret, 590.
Eichthal (G. d'), 21.
Eldin, 336.
Elgin (Lord), 121.
Elisabeth, 253.
Emerillons, 469.
Emerson, 252.
Epine (l'), 311.
Ericson, 226.
Escandon, 275, 276.
Esnambuc (d'), 301.
Espagnols, 2, 4, 10, 53, 137, 229, 267, 271, 285, 296, 340, 371, 380, 389, 408, 411, 422, 429, 450, 463, 468, 510, 525, 533, 542, 549, 559, 572, 578, 579, 581, 594.
Esquimaux, 43, 44, 51.
Etourneau, 254.
Etroyat (d'), 337.
Eugénie, 352.
Européens, 5, 60, 226, 271, 334, 340, 347, 349, 350, 422, 429, 433, 457, 459, 469, 480, 492, 572, 574.
Eyma, 254.

F

Fang-Tang, 216.
Faraud, 590.
Faribaut (G.-B.), 125.
Farrenc (Edm.), 124.
Faure, 275.
Favre-Clavairoz, 467.
Ferdinand d'Aragon, 4.
Feris (Dr), 547.
Ferland (A.), 125.
Fernandez (Prospero), 280.
Ferris, 254.
Ferry (Gabriel), 277.
Feuilleret, 530.
Fillmore, 129, 239.
Fisk, 243.
Fitz-James (de), 255.
Fitz-Roy, 408, 415.
Fléchey, 46.
Fonseca (Bernardo Lobo), 525.
Fontpertuis (de), 6, 9, 124, 231, 254, 256, 294, 389, 446, 550, 577, 588, 589.
Foot, 276.
Forgues, 313, 419, 532, 533, 539, 541, 546.
Fossey (de), 277.
Foster, 476.
Foucou, 186.
Foville (de), 256.
Français, 2, 22, 25, 26, 51, 52, 58, 60, 62, 63, 68, 71, 113, 117, 118, 119, 120, 121, 125, 140, 142, 213, 228, 229, 237, 239, 245, 270, 271, 293, 422, 429, 463, 467, 468, 533, 549, 559, 581, 594.
Francia (Dr), 531.
Franco-Canadiens, 83, 98, 118.
François (Dr), 480.
François Ier, 52, 53.
Francs-Comtois, 228.
Franklin (Benjamin), 63.
Fréchette (L.), 121.
Frémont, 231.
Frignet, 254, 256.
Frœbel, 254.
Frontenac (de), 57, 58, 60, 125.
Fuegiens, 607, 609, 610, 611.
Fuentes, 446.
Fulton, 227, 242.

G

Gabriac (de), 38[illegible], 387, 388, 529.
Gaffarel, 21, 45, 4[illegible], 254, 336, 471, 49[illegible], 492, 529, 530.
Gage (Thomas), 385.
Galibis, 469.
Galinier, 295.
Galissonnière (de 1[illegible], 60, 61, 62.
Galles (Prince de), 86[illegible].
Gallois, 51.
Gamond (de), 367.

ray (de), 341, 344.
rcia (Diego), 561.
rcilasso, 19.
rella, 341, 358.
rfield (général), 129.
rneau, 64, 125.
uldrée-Boilleau, 447.
ulier, 256.
uté, 539.
y, 589.
ffrard, 323.
nois, 559.
orges (roi), 63, 64.
orge II, 252, 303.
rrish, 200.
ebert, 552.
lbert, 200.
rard de Barcerie, 327.
rardin (E. de), 138, 153, 256.
ddon, 5.
ver, 25.
ajires, 372, 382, 383, 384.
obineau (A. de), 37, 46.
din, 299, 337.
nzalez d'Avila, 340.
nzalez (Manuel), 259.
rceix, 525, 528, 530.
rsuch, 275.
udot, 402.
urdault (Jules), 530.
ant (Ulysse), 129, 203, 209.
andidier, 447.
aty, 546, 588.
avier (Gabriel), 57, 125, 254, 256, 530.
ecs, 226, 559.
llet, 488.
mkow (de), 450, 452, 453, 454, 455.
anes, 372.
aranis, 450, 533, 545.
araunos, 392, 396, 399.
atémaliens, 225.
rard (J.), 119, 124.
llard, 295.
llaume I, 341.
llaume III, 340.
Guillaume (Empereur), 126.
Guillon, 336.
Guinard, 590.
Gustave III, 299.
Guy, 295.
Guyot, 256.
Guzman Blanco, 390, 395.
Hailly (Ed. du), 25, 30, 32, 46, 65, 123, 193, 254, 337.

H

Haines, 254.
Haïtiens, 319, 322.
Hall, 408.
Hamont (Tibulle), 65.
Hamy, 277.
Harcourt, 471.
Harkness, 249.
Harmand (Dr), 493.
Harney, 208.
Harrison William), 129.
Harrisse (H.), 125, 256.
Hartfeld, 343.
Haurat, 490.
Haussonville (Othenin d'), 20, 203, 204, 256.
Haven, 5.
Hayden, 155, 156, 256.
Hayes (Rutherford B.), 129, 532.
Heine, 256.
Hennepin, 53, 72.
Hennequin, 367.
Henri III, 54.
Henri IV, 54, 55, 56.
Henri VII, 22.
Henriette d'Angleterre, 254.
Hernando de Soto, 137.
Herrera, 257.
Heydenfelt, 213.
Hindous, 304.
Hippeau, 254.
Holing, 221.
Hollandais, 2, 26, 228, 305, 468.
Hommaire de Hell, 336.
Hop-ki, 217.
Horsmann, 476.
Houel, 301.
Houendats, 11, 115.
Hübner (de), 148, 177, 196, 197, 216, 229, 233, 236.
Huc, 337.
Hugues (Victor), 302.
Humboldt (de), 2, 5, 20, 231, 296, 341, 388, 402, 419.
Hunt, 207.
Hurons, 51, 55, 57, 66, 113, 114, 115, 116, 117, 125.
Hurt-Binet, 254.
Hylacomylus, 4, 5.

I

Iberville (Chevalier d'), 58, 59.
Incas, 16, 510, 425, 426, 437, 447, 562, 563.
Indiens, 2, 4, 15, 16, 39, 42, 43, 51, 60, 63, 75, 99, 104, 105, 113, 115, 135, 136, 138, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 220, 246, 271, 281, 293, 296, 340, 347, 371, 384, 396, 401, 403, 404, 408, 411, 422, 429, 430, 431, 435, 437, 451, 452, 454, 459, 460, 462, 463, 469, 481, 488, 500, 501, 506, 507, 510, 533, 556, 557, 579.
Indiens Chayennes, 204.
Indiens Cherokees, 210.
Indiens Youkons, 38, 44.
Indiens Senecas, 183.
Indous, 239.
Irala, 561.
Irlandais, 51, 83, 118, 218, 219, 348.
Iroquois, 51, 55, 57, 60, 66, 86, 113, 114, 117, 210.
Italiens, 2, 51, 228, 237, 239, 422, 429, 533, 549, 559, 581, 594.

Itule, 454.
Iturbide, 259.

J

Jackson (Andrew), 129, 171, 256.
Jacolliot, 254.
Jacques, 588.
Jametel, 200, 215, 256.
Jannaut, 337.
Jannet, 254.
Jannetaz (E.), 46.
Japonais, 226.
Jefferson (Th.), 129.
Jeudy, 589.
Jeune (le père Paul de), 125.
Joanne, 541.
Johnson (Keith), 533, 534, 535, 537, 538, 546.
Joliet, 57, 119, 125.
Jomard, 10, 20.
Johnson (Andrew), 129.
Jonquière (La), 61, 62.
Jonveaux (E.), 113.
Jose, 339.
Joubert, 588.
Jourdanet, 277.
Juarez, 259, 276.
Juddah (Thomas), 246.

K

Kachiquels, 10.
Kaltbruuner (de), 295.
Kayoways, 204.
Kearney, 214.
Keimis, 471, 476.
Keller-Leuzinger, 530.
Kelley, 344.
Keranstret (de), 256.
Kerrilis (L.), 123, 124, 187, 256, 556.
King, 408.
Kirchoff, 152, 256.
Krusenstern, 39.

L

Labat, 336.
Laboulaye, 252, 254.
Lacandons, 10.
Lacharme (de), 365.
Lacombe (P. Albert), 53, 54, 256.
Lacour, 336.
Ladinos, 282.
Lafayette, 63, 171.
Laferrière, 295, 351, 357.
Lafiteau, 125.
Lafond de Lurcy, 295.
Lalange, 368.
Lamarre, 255.
Lamennais, 541.
Lamothe (de), 87, 88, 92, 93, 96, 113, 117, 118, 119, 124, 213.
Lancaster, 608.
Lande, 337.
Langevin (L.), 124.
Langford, 155, 156, 256.
La Selve, 336, 337.
Laugel, 179, 231, 256, 368.
Laur, 256.
Lavallée, 278.
Laveirière, 278.
Laveleye (de), 72, 124, 168, 256, 263.
Lavino (W.), 419.
Lavollee, 256, 447.
La Ware, 253.
Lawson, 417.
Leblond, 488.
Le Cardinal, 295, 613.
Lee, 203.
Leclercq, 20, 256.
Lefort, 556.
Leigh, 471.
Lejanne, 486, 489, 490.
Lejean, 493.
Le Long, 588.
Lemay, 447, 555, 613.
Le Moine, 125.
Le Moyne (Pierre), 58.
Le Moyne (le chevalier), 365, 379, 381, 388.
Léon (Francisco), 410, 419.
Léopold, 341.
Lepelletier de St-Remy, 336, 337.
Leprieux, 488.
Lerdo de Tejada, 259
Le Roy, 256.
Leroy-Beaulieu, 2 368.
Léry (baron de), 52,
Lescarbot, 54, 124.
Lesquereux, 183.
Lesseps (Ferdinand d 337, 344, 345, 3 348, 368, 437.
Leuba, 255.
Levasseur, 51, 366.
Leverger, 546.
Lévis, 65, 66, 68, 69
Lévy, 295, 368.
Lewis, 175, 158, 1
Liais, 529.
Libessart, 447.
Liebig, 552, 554, 55
Lincoln (Abraham), 1 246.
Lindau, 251, 253, 2
Logan (Sheridan), 1 124.
Loiseau, 277.
Lombards, 582.
Longfellow, 33, 252.
Longpérier (de), 20.
Lopez (Carlo-Antoni 531, 532, 537, 5 539.
Lopez (Francisco-S lano), 532, 539.
Lorillard, 15.
Lorne (Marquis de), 1 121.
Lothrop-Motley, 252
Loua, 389, 530, 556
Loubère, 492.
Louis XIII, 55.
Louis XIV, 59, 1 254, 301, 302.
Louis XV, 33, 62, 69, 472.
Louis-Philippe, 341,
Louis-Napoléon, 341
Louise (princesse), 1
Louisianais, 173.
Lulle, 343, 344.
Lynch, 195.
Lyonnet, 347.
Luynes (de), 60.
Luze (Ed. de), 46.

M

-Adam, 539.
heboeuf 256.
ouzet, 262.
dero, 557.
dison (James), 129.
ion, 589.
lézieux, 255.
louet, 472, 492.
lte-Brun, 2, 277.
ma-Della, 425.
naos, 507, 508.
nco-Capac, 16, 425.
dingues, 305.
ngin, 414, 419.
ntegazza, 313, 549.
rel (G.), 256, 278.
rcou (Jules), 4, 21, 124, 256, 257, 368.
rcoy (Paul), 347, 6, 389, 438, 441, 7, 467, 509, 510, 29.
rgry (P.), 58, 61, 25, 137, 255, 337.
uin, 590, 611.
quitares, 400.
mier (X.). 124, 255, 8.
quette (père), 57, 7.
(de), 419.
rtin de Moussy 7, 561, 563, 568, 5, 587, 588, 589.
yr (Pierre), 296.
y Torrens, 307.
ebieau, 278.
eras, 257.
o, 275.
ews, 208.
as, 570.
e. 579.
epas, 61.
zis, 400.
milien, 259, 275, 6.
. 20.
ures, 392.
in, 57.
met-Ali, 359.
gnan, 312, 323, 4, 332, 336.
Mendeleef, 183, 257.
Mendoza (Pedro de), 561.
Ménier, 289, 292, 293, 414.
Ménocal, 343, 344.
Mercey, 257.
Merino (Arturo de), 298.
Mesgouez (Troïlus du), 54.
Mesnard, 61.
Messager (le P.), 61.
Meulemans, 419.
Mexicains, 16, 189, 220, 271, 291.
Michel (F.), 124.
Mignet, 63.
Milton, 96, 106, 109, 110, 112, 124.
Ministère de l'instruction publique, 277.
Minnetaries, 159.
Missouriens, 194.
Mitl, 12.
Mitre, 561.
Mojos, 450.
Molinari (G. de), 80, 121, 124, 170, 174, 182, 255.
Moluches, 592.
Monagas, 390.
Mondot, 257.
Mongol, 216, 219, 429.
Monroë (James), 129, 342, 345.
Montagnais, 51, 53.
Montbrun (de), 375.
Montcalm, 65, 66, 68, 69, 82, 125.
Montégut, 257.
Montezon, 492.
Montezuma, 291.
Montmorency (duc de), 55.
Montréalais, 87.
Monts (de), 54.
Montserrat, 295.
Moquelain, 539.
Moreau, 63, 125, 493.
Moreau de Jonnés, 337.
Morel, 341.
Morelet, 295.
Morgan, 358.
Moritz, 493.
Mormons, 232, 233, 236, 237, 238, 239, 240, 242, 246.
Morny (de), 311.
Morris, 241.
Morro (Gaëtano), 241.
Moscovites, 39.
Mosquera, 352.
Mosquitos, 10, 341, 366.
Motte du Portail (de la), 613.
Mounds-Builders, 6, 8, 9, 10.
Moure, 530, 546.
Mourié, 492.
Muiscos, 372, 334.
Mulhall, 530.
Muller (de), 278.
Murphy, 181.
Musso (Guido), 343.
Muster, 608.

N

Nahoas, 15.
Napoléon III, 259.
Napp (Ricardo), 588.
Nau (baron), 336.
Néerlandais, 51.
Nerveer, 341.
Ney (Eug.), 63.
Neymarck, 295.
Niox, 277.
Noailles (de), 257.
Normands, 32, 36.
Norwège, 233, 239.
Nott, 5.
Nouvion (de), 492.
Nunez, 370.
Nye, 277.

O

Ocampo (José-Maria), 450, 452, 453, 454.
O'Leary, 375.
Olive (l'), 301.
Oliveira (d'), 525.
Omaguas, 400.
Onffroy de Thoron, 413, 419.
Orbigny (d'), 20, 467.

Orellana, 525.
Orvilliers (d'), 471.
Ottomaques, 392.
Oudin, 262.
Oustalet, 161, 257.
Outrey, 407.
Ouayanas, 481.
Oyampis, 469.

P

Palgrave, 523.
Panaméniens, 356.
Panchés, 372.
Paoline, 476, 477.
Paraguas, 533.
Paraguayens, 313, 534, 537, 539, 540, 582.
Paredès, 259.
Pardon, 336.
Parkmann (F.), 125, 255.
Parquet (du), 302.
Pastrana, 320, 337.
Pat ou Paddy, 219.
Patagons, 606, 607, 608, 611.
Paterson, 242, 341.
Patino, 546.
Paulmier de Gonneville, 52.
Paunies, 204, 207.
Peaux-Rouges, 66, 67, 112, 118, 207, 209, 210, 246.
Pedrazza, 259.
Pedro II d'Alcantara, 494.
Pedro-Anna, 259.
Pedro de Valdivia, 601.
Penn (William), 253.
Penthand, 456.
Péralta, 296.
Pereira de Silva, 530.
Périer, 173.
Perrey, 46.
Perrot (Nic.), 125.
Pertuiset, 589.
Péruviens, 189, 411, 430.
Pesse, 467, 613.
Petitot (l'abbé E.), 101, 124.
Petit-Thouars (du), 408, 601.
Peyrouton de Ladébat, 583, 589.
Pfeiffer, 530.
Phibs, 58.
Philippe (Dr), 606.
Philippe II, 340.
Philippi, 594.
Piapocos (Indiens), 405.
Piaroas (Indiens), 405.
Picard (François-Xavier), 116.
Pickett, 216.
Piémontais, 582.
Pierce (Franklin), 129.
Pierre-le-Grand, 39.
Pinard, 38, 46.
Pinçon (Vincent), 471.
Pinoyana (Jean de), 362.
Pipon, 408.
Piron, 315, 336.
Pissis, 613.
Pitt (William), 66, 340.
Pizarre, 340, 525.
Planche, 613.
Plassard, 401, 407, 476.
Plauchut (E.), 337, 368.
Poë (Edgard), 252.
Poincy (de), 299, 302.
Poirier, 337.
Polakowski, 281.
Polk (James), 129.
Polonais, 233, 237, 581.
Pombal, 525.
Poncet de Brétigny, 471.
Pontchartrain (de), 60.
Pontgravé, 54.
Portugais, 2, 422, 476, 503, 507, 528, 533, 559.
Potherie (La), 53, 54.
Poucel, 546, 588, 589.
Pouchet, 295, 343.
Poumarède, 277.
Poussielgue, 153, 257.
Poutrincourt, 54.
Powers, 171.
Poyet, 277.
Pozzi, 419.
Pradez, 530.
Pratt, 241.
Prescott (William), 2
Prozynski, 336.
Pueblos, 204.
Pulmann, 244, 245.
Puydt (de), 341, 3 343, 344, 367.

Q

Quatrefages, 5.
Quatrelle, 307, 3 337.
Querandis, 561.
Quesada, 369, 386.
Quesnel (Léo), 33, 3
Quichès, 10.
Quichuas, 450.
Quispe, 454.
Quiténiens, 411.

R

Radiguet, 447, 5 601, 613.
Raleigh (Walter), 2 402, 471, 476.
Rambosson, 46.
Rameau (E.), 63, 120, 125.
Ramon de la Sagra, 3
Ramsay, 62, 68.
Rasse, 555, 588.
Ravardière (La), 4
Raynal (l'abbé), 25.
Reclus (A.), 313, 3 332, 343, 344, 3 347, 354, 357, 3 360, 365, 367, 3 482.
Reclus (Elisée), 145, 148, 174, 338, 354, 381, 385, 389, 502.
Récourt, 589.
Regnault, 336.
Remy (Jules), 233, 237, 239, 255, 415.
Restrepo, 375.
Reveillaud (E.),
Rey (Dr), 335, 337,
Reybaud, 257.
Reyes, 498, 530.

ibourt, 589.
ichelieu, 55, 56, 57, 71.
ique, 337, 389.
ide, 407, 476.
iel (Louis), 118.
igdom, 242.
ingel, 490.
io-Hachères, 383.
itter (Karl), 148.
Robiano (de), 505, 530, 546, 555, 613.
occa, 557.
ochambeau, 63.
ochas (de), 590.
court, 289.
ocouyènes, 469.
ojas (de), 447.
omey, 337.
onde, 278.
oque (François de la), 53.
ose, 107.
osny (de), 20, 21.
olland (F.), 389.
oucouyennes, 401, 481, 488.
oulin, 402.
oullin, 389.
omains, 577.
oyer (Mme), 368.
ufino Barrios, 280.
ufz, 331.
umbold (de), 613.
unnell, 339.
upert (prince), 61, 93.
ussell, 120.
usses, 39, 40, 43, 233, 239, 559.

S

ablas, 341.
fford, 249.
ffray, 381, 389.
art-Théodat (G.), 125.
got, 492, 493.
int-Cricq (de), 447, 510.
ainte-Beuve, 63.
inte-Claire-Deville, 186, 336.
Saint-Hilaire (de), 530.
Saint-Quentin, 492.
Saint-Remy, 332.
Salomon, 298.
San-Martin, 561.
Santa-Anna, 259, 275.
Santa-Cruz, 488.
Santa-Maria, 591.
Sarmiento, 561.
Sartiges (de), 447, 467.
Sartines, 69.
Saussure (de), 21, 277.
Sautereau, 295, 343.
Scandinaves, 2.
Scherzer (Karl von), 282.
Schiffmann, 292, 293.
Schnepp, 588.
Scythes, 577.
Seignelay, 57.
Selfridge, 343, 344.
Selkirk, 118.
Semallé (de), 590.
Séminoles, 210.
Sève (Ed.), 613.
Seward, 40, 211, 214.
Seyssel (Claude de), 52.
Shetibos, 438.
Shœffer, 139.
Short (John), 5, 6, 9.
Shoshones, 205.
Simonin (L.), 124, 140, 176, 177, 183, 186, 188, 209, 228, 245, 255, 257, 368, 445, 447, 594, 613.
Singlas-Legoux, 447.
Sinimbre (de), 516.
Sioux, 61, 204, 209.
Sipibos, 438.
Smet (de), 255.
Smith (Joë), 238, 242.
Smithson (James), 20.
Sofalas, 305.
Soissons (comte de), 55.
Soldan, 447.
Soto, 280.
Soulié, 60.
Soulouque, 323.
Souvoroff, 255.
Spaulding, 242.
Squier, 5, 9, 16, 19, 21, 367, 426, 447.
Stanford, 249, 250.
Steenhuyse, 367.
Steller, 39.
Stephens, 15. 352.
Stepton, 240
Stevert, 257
Stewart, 227
Strauss (L.), 124.
Stuart (Dr), 534.
Stübel, 419.
Suckau (de), 295.
Suédois, 237, 239, 299, 422, 581.
Suisses, 51, 233, 239, 422, 559, 581, 583.
Sulivan, 589.
Sully, 55.
Suzannet (de), 530.

T

Taché, 50, 93, 96, 119, 124.
Taché (Dr), 210.
Talbot (E.-A.), 125.
Talon, 57.
Tamayos, 505.
Tamizey de Larroque, 255.
Taourenché, 116.
Tarayre (Guillemin), 277.
Tartare, 429.
Tassé, 92, 93, 124.
Taylor, 129, 208, 241.
Tchèques, 10.
Tchuelches, 607.
Teil (du), 296.
Temple (Fréd.), 121.
Ternaux-Compans, 21, 125, 447, 492.
Testot-Ferry, 467.
Texeira (Pedro), 507.
Thiercelin, 403.
Thiers, 270, 341.
Thomassy, 337.
Thompson, 204.
Tlaloc, 11.
Tobas, 490.
Toltèques, 11, 15, 259.
Tonnens (de), 589.
Totten, 358.
Toutain, 255.
Tracy (de), 57.
Trautwim, 358.
Trollope, 337.

Tschirikoff, 39.
Tunoyènes, 469.
Turcs, 226, 559.
Turenne (L. de), 124, 170, 175, 187.
Turgot, 472, 473.
Twit, 533.
Tyler (John), 129.

U

Ulloa (Antonio de), 409.
Ursel (d'), 512, 515, 520, 523, 524, 530, 543, 546, 555, 605, 613.
Uruguayiens, 533.
Utahs (Indiens), 232.

V

Vaillant, 589.
Valiente (Porfirio), 336.
Vallée (Jules), 538.
Vallejo, 196.
Valois (A. de), 271, 277, 285, 295.
Vanderbilt, 227.
Vanéchout (de), 30.
Varenne de la Verandrye (la), 60, 61, 119.
Varigny (comte de), 124, 257.
Varin, 69.
Varnhagen (de), 5, 530.
Vattemare, 296.
Vauban, 71.
Vaudreuil (de), 60, 65, 68.
Veintimilla (de), 408.
Velasco, 278.
Ventadour (duc de), 55.
Verazzano, 52.
Verbrugghe, 237, 271, 321, 322, 336, 339, 350, 363, 367.
Vernouillet, 589.
Vespuce, 5, 560.
Veytia, 11, 12.
Viccina (Carlos Morla), 613.
Victoria (reine), 48, 121.
Vidal, 493, 547.
Vigneaux, 277.
Villamil, 416.
Villamus, 419, 447, 458, 463, 467.
Villebois, 473.
Villegagnon (de), 505.
Villiers de Jumonville, 62, 63.
Virlet d'Aoust, 277, 278, 296.
Vitrolles (de), 541.
Vittoria, 259.
Vivien de Saint-Martin, 6, 21, 46, 124, 253, 281, 414, 447, 467, 589.
Vogeli, 518.
Voltaire, 55.

W

Wahsburn, 153, 156.
Waldeck, 5, 13, 21.
Warmoth, 174.
Washington (Georges), 62, 63, 128, 129, 172.
Washington-Irving, 252.
Watterson, 402.
Wauwermans, 447.
Weddell, 467.
Whitney, 255, 256.
Whymper, 38, 3[illegible] 40, 43, 45, 46, 1[illegible] 124, 408.
Wied-Neuwied (M[illegible] de), 140.
Wiener, 21, 414, 41[illegible] 429, 433, 435, 43[illegible] 437, 447, 454, 45[illegible] 467, 498, 502, 50[illegible]
Winslow, 63.
Wœlmont (de), 255.
Wogan (de), 257.
Wolfe, 64, 68, 69, 8[illegible]
Wyandotts, 113.
Wyse, 322, 339, 34[illegible] 344, 345, 354, 36[illegible] 590.

Y

Yankees, 118, 194, 20[illegible] 245.
Yin-Yung, 221.
Young (Brigham), 23[illegible]
Yutes, 204.

Z

Zagoskin, 44.
Zaldivar, 280.
Zambos, 282, 422.
Zavala, 280.
Zeller (E.), 277.
Zeltner (de), 367.
Zutugiles, 10.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

AMÉRIQUE (GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE).

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE........................ 1
I. Géographie physique........................ 1
II. Géographie politique........................ 2
Origine du nom « Amérique.»........................ 4
2° EXTRAITS ET ANALYSES........................ 5
Antiquités américaines........................ 5
Les Mounds Builders (Etats-Unis), **(de Fontpertuis)**... 6
Antiquités de Tula et de Comalcalco (Mexique), **(D. Charnay)**........................ 10
Téolihuacan, la cité des dieux **(Brasseur de Bourbourg)**........................ 15
L'ancienne forteresse de Sacsahuaman à Cuzco (Pérou), **(E. G. Squier)**........................ 16
L'institut Smithsonien........................ 20
3° BIBLIOGRAPHIE........................ 20

AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

TERRE-NEUVE, SAINT-PIERRE ET MIQUELON, ALASKA

PREMIÈRE PARTIE : TERRE-NEUVE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE........................ 22
I. Géographie physique........................ 22

II. Géographie politique.............................. 22
III. Géographie économique.............................. 23
IV. Notions statistiques.............................. 23
2° Extraits et analyses.............................. 23
Aspect physique de Terre-Neuve **(X.)**.............................. 23
Productions de Terre-Neuve **(Ed. du Hailly)**.............................. 24
Les pêcheries; l'amorce; les bancs (**Cloué**). — La pêche **(X.)**.............................. 25
La préparation **(E. du Hailly)**..............................
La pêche aux phoques **(E. du Hailly)**.............................. 30

DEUXIÈME PARTIE : SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Notice géographique.............................. 32
Saint-Pierre **(A. de Gobineau)**.............................. 33

TROISIÈME PARTIE : ALASKA

I. Géographie physique.............................. 28
II. Notions historiques.............................. 39
Le climat **(F. Whymper)**.............................. 40
Coutumes funèbres chez les Indiens Co-Youkons **(F. Whymper)**.............................. 44
III. Bibliographie.............................. 45

CHAPITRE II

DOMINION OU PUISSANCE DU CANADA

1° Résumé géographique.............................. 47
I. Géographie physique.............................. 47
II. Géographie politique.............................. 48
III. Géographie économique.............................. 49
IV. Notions statistiques.............................. 51
2° Extraits et analyses.............................. 51
Résumé historique; les Français au Canada.............................. 52
L'œuvre de Champlain **(Jules Duval)**.............................. 54
Le chevalier d'Iberville **(L. Dussieux)**.............................. 58
Les voleries de l'intendant Bigot **(de Bonnechose)**.............................. 67
Le gouvernement et les colons **(E. Rameau)**.............................. 69
Canada : Les chutes du Niagara **(Marcou; E. Duvergier de Hauranne; (Ch. Rigot.)**.............................. 71
Québec **(Eug. Réveillaud)**.............................. 81
Montréal; le pont Victoria **(H. de Lamothe)**.............................. 84
Les forêts canadiennes; la vie dans les bois **(J. Tassé)**. 88

Nord-ouest : Le nord-ouest canadien **(Taché)**........... 93
Le commerce, la traite, les forts du Mackenzie **(Abbé Petitot)**.................................... 96
Colombie : Les gorges du Fraser et de la Thompson **(Milton et Cheadle)**.................................... 101
Les mines et les mineurs du Caribou **(Milton et Cheadle)**.................................... 106
Vancouver : Victoria, capitale de l'île Vancouver **(Milton et Cheadle)**.................................... 110
La houille à Vancouver **(F. Whymper)**............. 112
Les Indiens; le village de Lorette **(H. de Lamothe)**.... 113
Le Manitoba (d'après **Guérard** et **de Lamothe**)....... 118
La France au Canada.................................. 120
Le colon canadien **(Louis Kerrilis)**.................. 122
3° Bibliographie.............................. 123
Documents et travaux historiques............... 125

CHAPITRE III

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

1° Résumé géographique............................ 126
I. Géographie physique........................... 126
II. Géographie politique.......................... 128
III. Géographie économique........................ 134
IV. Notions statistiques.......................... 135
2° Extraits et analyses.......................... 135
Le Mississipi et le Missouri **(Elisée Reclus)**........... 137
Les « Big trees » ou gros arbres de Mariposa (vallée de Yosemiti). **(Théodore Kirchoff)**................. 148
Le parc national des Etats-Unis **(Hayden, Doane et Langford)**. — Le Grand Cañon du Colorado **(Moreau)**. 153
La chasse aux bisons (d'après **Allen**)................. 157
Le chemin de fer métropolitain à New-York **(Othenin-d'Haussonville** et **Ed. de Laveleye)**............ 161
Le pont suspendu de Brooklyn à New-York (**Ed. de Laveleye)**.................................... 163
Le grand-hôtel de l'Union à Saratoga **(G. de Molinari)**.. 168
Washington **(Edmond Cotteau)**.......................... 171
La Nouvelle-Orléans **(Elisée Reclus)**.................. 172
Chicago : Le service des eaux **(L. Simonin)**............. 175
— Les élévateurs **(A. Laugel)**................. 177
— Les Stock-Yards ou parcs à bestiaux **(G. de Molinari)**................................ 179
Le pays de l'huile; Oil-City **(E. Duvergier de Hauranne** et **L. Simonin)**........................ 182

Les mines aux États-Unis ....
Les débuts de San-Francisco **(E. du Hailly)** ....
Le premier et le second âge de la société californienne **(de Hübner)** ....
Les vignobles de la Napa (Californie). **(Maurice Jametel)**.
Les nègres du Sud **(Othenin d'Haussonville)** ....
Les Indiens du Far-West **(L. Simonin)** ....
Les Chinois aux États-Unis ....
Injustice des Américains envers les Chinois **(de Hübner)**.
Le Chinois jugé par son maître américain **(Hepworth-Dixon)** ....
Le Chinois jugé par l'ouvrier blanc **(Hepworth-Dixon)**.
Les immigrants aux États-Unis **(L. Simonin)** ....
Immigrants français et allemands **(de Hübner** et **de Fontpertuis)** ....
Le grand lac Salé (Utah), **(Jules Remy)** ....
Great Salt-Lake city (La cité du grand-lac-Salé), **(de Hübner** et **Jules Remy)** ....
Les Mormons (résumé historique) ....
Les chemins de fer, les gares, les bagages, les sleeping-cars **(L. Simonin)** ....
Le Transcontinental-Pacifique **(Rodolphe Lindau)** .....
Le peuple américain **(Rodolphe Lindau)** ....
Origine des noms des principaux États de l'Union (d'après **Vivien de Saint-Martin)** ....
3° Bibliographie ....

CHAPITRE IV

MEXIQUE

1° Résumé géographique ....
I. Géographie physique ....
II. Géographie politique ....
III. Géographie économique ....
IV. Notions statistiques ....
2° Extraits et analyses ....
Le plateau mexicain ; climat et cultures **(Michel Chevallier)** ....
La Vera-Cruz **(Emmanuel Domenech)** ....
Une ascension du Popocatepetl **(Marcel Monnier)** ....
3° Bibliographie ....

AMÉRIQUE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE CENTRALE

1° Résumé géographique.............................. 279
I. Géographie physique.............................. 279
II. Géographie politique.............................. 280
III. Géographie économique.............................. 281
IV. Notions statistiques.............................. 282
2° Extraits et analyses.............................. 282
Guatemala **(Félix Belly)**.............................. 283
Climat et richesses de l'Amérique centrale; la plantation Menier **(A. de Fontpertuis)**.............................. 289
3° Bibliographie.............................. 294

CHAPITRE II

ANTILLES

1° Résumé géographique.............................. 296
I. Géographie physique.............................. 296
II. Géographie politique.............................. 297
Guadeloupe.............................. 300
I. Géographie physique.............................. 300
II. Notions historiques.............................. 301
III. Géographie politique et économique.............................. 302
Martinique.............................. 303
I. Géographie physique.............................. 303
II. Géographie politique et économique.............................. 304
2° Extraits et analyses.............................. 304
La Havane; le quai **(Quatrelle)**.............................. 304
Le théâtre Tacon à la Havane **(Quatrelle)**.............................. 307
Les cigares **(V. Meignan)**.............................. 311
Les fabricas de tabacos (manufactures de tabacs) à la Havane **(H. Piron)**.............................. 313
Santiago de Cuba **(L. Duvergier de Hauranne)**.............................. 315
Port-au-Prince; les Haïtiens **(L. et G. Verbrugghe)**.............................. 319
Saint-Thomas **(Félix Belly)**.............................. 323
La Martinique; le pays et les habitants **(Jules Duval)**.............................. 328

Le serpent trigonocéphale à la Martinique **(V. Meignan)**. 331
Conditions hygiéniques de la classe ouvrière à la Guadeloupe **(Dr H. Rey)**.......... 332
3° Bibliographie.......... 335

CHAPITRE III

ISTHME DE PANAMA

1° Résumé géographique.......... 337
2° Extraits et analyses.......... 337
Les explorations et les projets de percement des isthmes. 340
Doctrine de Monroë.......... 342
Le climat de l'isthme : les légendes **(Louis Verbrugghe)**.......... 346
Colon **(Armand Reclus)**.......... 350
Panama **(A. Reclus)**.......... 354
Le chemin de fer de Colon-Aspinwall à Panama **(Félix Belly)**.......... 358
Les alligators du Darien **(A. Reclus)**.......... 362
Le canal de Panama et le traité Clayton-Bulwer.......... 365
3° Bibliographie.......... 367

AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

COLOMBIE OU NOUVELLE-GRENADE

1° Résumé géographique.......... 369
I. Géographie physique.......... 369
II. Géographie politique.......... 370
III. Géographie économique.......... 371
IV. Notions statistiques.......... 372
2° Extraits et analyses.......... 375
Les ports de la Nouvelle-Grenade ; Savanilla, Salgar, Barranquilla **(Ed. André)**.......... 375
Sainte-Marthe **(Elisée Reclus)**.......... 378
Les indiens Goajires **(Elisée Reclus)**.......... 382
Les fêtes religieuses à Bogota **(A. le Moyne)**.......... 385
3° Bibliographie.......... 388

CHAPITRE II

VENEZUELA

° Résumé géographique.......................... 389
. Géographie physique.......................... 389
I. Géographie politique.......................... 390
II. Géographie économique.......................... 392
V. Notions statistiques.......................... 392
° Extraits et analyses.......................... 393
a côte du Venezuela et ses forêts **(Edouard André)**... 393
Productions et peuplades des rives de l'Orénoque; les géophages **(E. Cortambert,** d'après **L. Plassard)**..... 396
e curare et la chasse à la sarbacane **(Emile Carrey)**.. 402
° Bibliographie.......................... 407

CHAPITRE III

ÉQUATEUR

° Résumé géographique.......................... 407
. Géographie physique.......................... 407
I. Géographie politique.......................... 408
II. Géographie économique.......................... 409
V. Notions statistiques.......................... 411
° Extraits et analyses.......................... 410
uito **(Ernest Charton)**.......................... 410
uayaquil **(Onffroy de Thoron)**.......................... 413
es îles Galapagos ; les tortues **(Charles Darwin)**..... 414
° Bibliographie.......................... 419

CHAPITRE IV

PÉROU

° Résumé géographique.......................... 420
. Géographie physique.......................... 420
I. Géographie politique.......................... 421
II. Géographie économique.......................... 421
V. Notions statistiques.......................... 422
° Extraits et analyses.......................... 423
e lac Titicaca **(E. G. Squier)**.......................... 423
e Callao **(Ch. Wiener)**.......................... 427

Les races au Pérou : blancs, indiens, noirs, Chinois **(Ch. Wiener)**.................................... 42
Les explorations de M. Wiener......................... 436
Les Indiens Conibos; la chasse aux tortues **(Paul Marcoy)**.. 43
Les îles Chincha et l'exploitation du guano **(L. Simonin)**. 441
Les chemins de fer des Andes **(V. Humbert)**.......... 446
3° Bibliographie.. 447

CHAPITRE V

BOLIVIE

1° Résumé géographique.................................. 448
I. Géographie physique.................................. 448
II. Géographie politique................................. 449
III. Géographie économique.............................. 449
IV. Notions statistiques.................................. 450
2° Extraits et analyses.................................. 450
Ascension d'un des pics de l'Illimani; le pic de Paris **(Ch. Wiener)**.. 45
Potosi **(Villamus)**.................................... 45
Le cerro de Potosi; le traitement du minerai argentifère **(Villamus)**.. 45
Le district minier de Caracolès (**A. Pesse**)............ 46
3° Bibliographie.. 46

CHAPITRE VI

GUYANE

1° Résumé géographique.................................. 46
I. Géographie physique.................................. 46
II. Géographie politique................................. 46
III. Géographie économique et statistique............... 46
Notions historiques sur la Guyane française............. 47
2° Extraits et analyses.................................. 47
Cayenne **(Frédéric Bouyer)**............................ 47
L'or de la Guyane **(de la Bouglise)**..................... 47
La faune de la Guyane **(Frédéric Bouyer)**............... 48
La forêt vierge **(Jules Crevaux)**........................ 48
Les explorations de Jules Crevaux........................ 48
Les pénitenciers... 49
3° Bibliographie.. 49

CHAPITRE VII

BRÉSIL

1° Résumé géographique ... 494
I. Géographie physique ... 493
II. Géographie politique ... 494
III. Géographie économique ... 496
IV. Notions statistiques ... 496
2° Extraits et analyses ... 497
Le fleuve des Amazones **(Elisée Reclus)** ... 497
Le Brésilien **(Paul Bérenger)** ... 502
A Barra do Rio-Negro **(Paul Marcoy)** ... 506
L'esclavage et les esclaves **(Charles d'Ursel)** ... 511
Productions du Brésil **(M. et Mme Agassiz)** ... 516
Une plantation de café; la fazenda de Sete-Quedas **(Ch. d'Ursel)** ... 521
La région diamantifère et l'extraction du diamant **(Adolphe d'Assier** et **Gorceix)** ... 524
3° Bibliographie ... 529

CHAPITRE VIII

PARAGUAY

1° Résumé géographique ... 531
I. Géographie physique ... 531
II. Géographie politique ... 531
III. Géographie économique ... 532
IV. Notions statistiques ... 533
2° Extraits et analyses ... 533
L'intérieur du Paraguay **(Keith Johnston)** ... 533
Une excursion à Paraguari **(L. Forgues)** ... 538
Le maté du Paraguay **(Dr Alfred Demersay** et **Louis Couty)** ... 541
3° Bibliographie ... 546

CHAPITRE IX

URUGUAY

1° Résumé géographique ... 547
I. Géographie physique ... 547
II. Géographie politique ... 547

III. Géographie économique........................ 548
IV. Notions statistiques........................ 549
2° EXTRAITS ET ANALYSES........................ 549
L'Uruguay et les conserves de viandes **(de Fontpertuis et Couty)**........................ 549
L'usine Liebig à Fray-Bentos **(de Robiano)**........................ 552
3° BIBLIOGRAPHIE........................ 555

CHAPITRE X

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE........................ 556
I. Géographie physique........................ 556
II. Géographie politique........................ 557
III. Géographie économique........................ 558
IV. Notions statistiques........................ 559
Notions historiques........................ 560
2° EXTRAITS ET ANALYSES........................ 561
Traversée de la Cordillère des Andes **(Dr Martin de Moussy)**........................ 561
Le pampero et les lagunes **(Dr Burmeister)**........................ 568
Le dompteur de poulains ; l'estanciero ; la marque **(Emile Daireaux** et **de Fontpertuis)**........................ 571
La Pampa ; le gaucho **(Emile Daireaux)**........................ 577
Les colonies agricoles de la république argentine **(Peyrouton de Ladébat)**........................ 581
Les fourmis et les sauterelles de la Plata **(Martin de Moussy)**........................ 583
3° BIBLIOGRAPHIE........................ 588

CHAPITRE XI

CHILI

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE........................ 590
I. Géographie physique........................ 590
II. Géographie politique........................ 59
III. Géographie économique........................ 59
IV. Notions statistiques........................ 59
2° EXTRAITS ET ANALYSES........................ 59
Valparaiso **(Max Radiguet)**........................ 59
Santiago **(Edmond Cotteau)**........................ 60
Les mines d'Atacama **(Charles d'Ursel)**........................ 60
La Terre de Feu **(G. Marguin)**........................ 60
Les Fuegiens (**Ch. Darwin)**........................ 61
3° BIBLIOGRAPHIE........................ 61

TABLE DES CARTES

Ile de Terre-Neuve (carte en couleurs).
Iles Saint-Pierre et Miquelon. 32
Territoire d'Alaska. 41
Les grands lacs de l'Amérique du Nord. 72
Le bas Canada (carte en couleurs).
Golfe de Géorgie ; bassin du Fraser inférieur. 111
Le Manitoba et la Rivière-Rouge (carte en couleurs).
Le Mississipi de Louisiana à Cairo. 141
Nouvelle-Orléans et bouches du Mississipi. 144
San-Francisco et la Sierra Nevada (Yosemiti valley). . . . 149
New-York, Long-Island et environs. 164
Territoire des Montagnes-Rocheuses (carte en couleurs).
Mexico et Puebla 264
Vera-Cruz. 272
Le Guatemala, le Honduras et le Mexique du Sud. 284
La Martinique et la Guadeloupe. 303
Cuba et la Jamaïque (carte en couleurs).
La Havane et ses environs. 306
Haïti, Saint-Domingue, Porto-Rico (carte en couleurs).
Carte de l'isthme de Panama, du chemin de fer et du canal en construction (carte en couleurs).
Golfe de Carthagène. 374
Sabanilla, Barranquilla, bouches de la Magdalena. 375
Santa-Martha. 379
Puerto-Cabello. 393
Petites-Antilles et nord de l'Amérique méridionale. . . . 394
Lac de Titicaca ou Chucuito. 424
Lima et le Callao. 428
Côtes du Pérou. 442
Les îles de Chincha. 444
La Guyane française. 470
Baie de Rio de Janeiro. 502

Le bassin inférieur du fleuve des Amazones (carte en couleurs).
Baie de Monte-Video. 548
Le bassin du Paraguay et le Rio de la Plata (carte en couleurs).
Baie de Valparaiso. 595

---

arte en
. . . . 548
carte en
. . . . 595

TABLE DES VIGNETTES

Le Mound de Marietta (Ohio). 7
Vue de Cuzco. 17
Le phoque. 31
Vue de Saint-Pierre. 34
Pont suspendu sur le Niagara. 77
Glaçons sur le Saint-Laurent près de Montréal. 85
Tower-Rock (Mississipi). 139
Le geyser en éventail 154
Le bison. 159
La cité du grand-lac Salé. 235
Source baptismale des Mormons. 240
Récolte de la vanille au Mexique. 267
Aqueduc de Chapultepec (Mexico). 269
Le Rio-Polochic (Guatemala). 286
Le Rio-Dulce (Guatemala). 288
Le cotonnier. 290
Le cacaoyer. 292
Pointe-à-Pitre. 300
Le théâtre Tacon à la Havane. 308
Le tabac. 314
Entrée du port de Santiago de Cuba. 316
La Basse-Terre (Guadeloupe). 333
Vue de Panama.. 355
Vue de Lima. 432
Le Lama. 460
Le port de Cobija (Bolivie). 465
Vue de Cayenne. 474
Lavage de l'or. 478
Vue d'Approuague. 483
Vue de l'île aux Serpents (baie de Rio-de-Janeiro). 504
Vue du couvent de Notre-Dame de Bon-Voyage (baie de Rio-de-Janeiro). 512

Lavage du diamant au Brésil. 527
Vue des Andes, route des Incas. 526
Piedra de Iglesia (Chili) 593
Vue de Valparaiso. 599
Vue de Santiago (Chili). 602
Le Fuegien. 608

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE V[e] EUG. BELIN ET FILS.

. . . . 527
. . . . 526
. . . . 593
. . . . 599
. . . . 602
. . . . 608

ELIN ET FILS.